



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



5450
.385

ANNEX LIB.

Library of



Princeton University.

Elizabeth Foundation.

OPERE

DEL CARDINALE

GIACINTO SIGISMONDO Gerdil

*Segue la Serie Terza che è della
Teologia Polemica e Dritto Canonico*

OPERE

EDITE E INEDITE

DEL CARDINALE

GIACINTO SIGISMONDO Gerdil

DE' CHIER. REG. DI S. PAOLO BARNABITI

Nuova Collezione

ORDINATA E ADORNATA E SOPRA TUTTO COMPITISSIMA

DEDICATA

AL GIA' PRESIDENTE DELLA PUBBLICA ISTRUZIONE

S. E. R.^{MA} MONS. D. FRANCESCO SAVERIO APUZZO

T O M O V.

NAPOLI

PRESSO GIUSEPPE GIULIANO

EDITORE

1855



IN COMMENTARIUM A JUSTINO FEBRONIO

IN SUAM RETRACTATIONEM

EDITUM

ANIMADVERSIONES (1)

PARTE DELLA PREFAZIONE

al volume XIII della Collezione Romana.

È troppo necessario conoscere l'istoria della *Retrattazione* del famigerato monsignor D'Honteim, vescovo di Miriofito, e suffraganeo dell' Elettore di Treviri, e quindi del *Comentario* da lui fatto sulla medesima, che è il soggetto delle finissime, e dotte *Animadversioni*, che formano l'opera succennata. Affinchè dunque non siate obbligato, cortese lettore, di procurarvi altronde una sì fatta storia, se per avventura non vi fosse abbastanza presente, crediamo di farvi cosa grata a trasportarne qui il giudizioso ed accurato ristretto, che leggesi nelle *Memorie* pubblicate da due anni, in Parigi, e da noi altre volte lodate, per servire alla Storia Ecclesiastica del secolo trascorso. » Le premier de novembre (an. 1778) Rétractation de M. de Hontheim. On se rappelle que ce Prélat avoit donné en 1763 (2) sous le nom de Febronius un ouvrage, où il prétendoit réformer l'Eglise à sa manière, lui tracer un nouveau plan de gouvernement, et la bouleverser, sous prétexte de la refondre (3). Son livre, publié dans un moment où des idées d'innovation agitoient les esprits, fit une fortune prodigieuse en Allemagne. Les protestans s'applaudirent d'y voir leurs principes adoptés. Les ennemis de la religion se félicitèrent de voir l'auteur seconder leurs projets, en attaquant l'Eglise et ses décisions, et taxant les Papes de tyrannie, en traitant d'abus les usages les plus anciens, et les réglemens plus suivis, et en portant sur une foule d'objets une critique amère, et tranchante. De faux catholiques virent avec joie un homme élevé en dignité dans l'Eglise s'unir

(1) Messe a stampa la prima volta in Roma nel 1792: poi nella ediz. ne principe al tredicesimo tomo. D. A. M.

(2) Mémoires pour servir à l'Histoire Ecclesiastique, à Paris chez Adrien le Clerc, etc. 1806. Tome Second, pag. 78.

(3) Justini Febronii de statu praesenti Ecclesiae Liber. I dottori di Colonia avanti a tutti, e poi i teologi, e canonisti Zaccaria, Froben, Zech, Kleiner, Feller, ed altri in Italia, e in Germania, scrissero con più, o meno d'estensione contro questo Libro, scoprendone gli errori, e confutandone i principj. Ivi pag. 82.

» à eux pour saper l'autorité légitime, qu'il eût dû défendre. De là l'engouement
 » pour le Febronius. On prona cette compilation audacieuse. Ses assertions devin-
 » rent à la mode. Ses déclamations passèrent de bouche en bouche. Des universi-
 » tés même adoptèrent ses principes Les premiers pasteurs s'étoient cepen-
 » dant élevés contre l'erreur. Nous avons vu les évêques d'Allemagne proscrire le
 » livre nuisant. Il avoit été flétri par Clemente XIII en 1764, et prohibé de nou-
 » veau en 1766, et même en 1771, et en 1773, et par conséquent sous Clement
 » XIV. . . . L'assemblée du clergé de France de 1775, consultée sur le Febro-
 » nius, avoit répondu que cet ouvrage, peu connu parmi nous, passoit pour être
 » fort inexact, pour favoriser les opinions nouvelles, et pour s'écarter de la do-
 » ctrine et du langage, dont l'église gallicane avoit tant de fois fait profession sur
 » la primauté des Papes, et l'autorité de l'Eglise romaine A ces attaques
 » réitérées, le prince archevêque de Trèves joignit ses représentations, et ses in-
 » stances; et M. d'Hontheim se rendit enfin. Le premier nov. 1778 il donna sa Re-
 » tractation en dix-sept articles. Il y avouoit être tombé dans l'erreur, et prioit le
 » Pape d'avoir égard à son repentir. Il reconnoissoit que Cette Retracting
 » fut envoyée à Pie VI, qui dans un consistoire du 25 dec. annonça aux cardinaux
 » cette démarche de M. de Hontheim Le 3 février l'évêque suffragant donna
 » une Lettre Pastorale pour annoncer et confirmer sa Rétractation. Il y renonçoit
 » pour toujours à ce qu'il avoit annoncé dans son Febronius, s'engageoit à le com-
 » battre, et notifioit lui-même un ordre de l'électeur, qui défendoit de lire ou de
 » retenir son livre. Quelques-uns ayant prétendu, que ces démarches n'avoient pas
 » été entièrement libres, M. de Hontheim publia, le 2 Avril 1780 une Decla-
 » ration qu'il transmit à son archevêque; il y assuroit que sa Retracting avoit
 » été sincère, et qu'il se proposoit de la confirmer dans un ouvrage, auquel il tra-
 » vailloit. Il fit paroître en effet, l'année suivante, son commentaire sur la Retra-
 » ctation. Il la développe en trente-huit propositions, qu'il confirme de nouveau
 » quant au fond; mais à quelques-unes desquelles il donne des interprétations, et
 » des modifications, que plusieurs ont jugé contraires à l'acte du premier nov. 1778.
 » Il y a en effet dans ce commentaire bien des endroits, où l'on remarque l'embar-
 » ras, et les détours d'un écrivain, qui ne veut pas abandonner tout-à-fait ses pre-
 » mières assertions, qui retient d'une main ce qu'il cède de l'autre, et qui énerve
 » par des restrictions partiales les aveux même qu'il fait, et les principes aux-
 » quels il semble revenir » (1).

Qui termina l'autore francese l'istoria della Ritrattazione, che tante ro-
 mor fece nel mondo; del pur troppo celebre Febronio, e del Comentario, che
 questi fece, e pubblicò sulla medesima. Convien dire che non pervenisse a sua
 notizia la sorte, che esso Comentario ebbe in Roma; chè altrimenti diligen-
 tissimo, com'egli è, non avrebbe lasciato di parlarne. Si dovrebbe pertanto
 da noi supplire a questo vuoto, e raccontare quello che seguì dopo la pubbli-
 cazione del Comentario, almeno per quella parte, che ha rapporto alle *Animad-
 versioni* su di esso, che da noi si riproducono. Ma ce ne dispensa il no-
 stro autore, il tutto avendo egli esposto con somma accuratezza, limpidez-
 za, e precisione, parte nel suo Avviso al lettore, e parte nel Proemio (2).
 Quivi si vede, con quali sentimenti l'Hontheim accompagnò al sommo Ponte-
 fice Pio VI il suo Comentario; quale impressione questo facesse nell'animo
 di Sua Santità; quale speciale deferenza abbia essa mostrata, siccome era

(1) Mémoires pour servir etc. Tom. II, pag. 221 e seg.

(2) Si può anche vedere il sugoso insieme, e ben dettagliato articolo, in cui si rende conto delle *Animadversioni*, nel tomo ottavo del Giornale Ecclesiastico di Roma.

usata negli altri, così in questo, affare all' Eminentissimo Gerdil ; con quale maturità abbia questi, e con quanta imparzialità, eseguita l' illustre , e difficile commissione; e con quali viste finalmente abbia divisata , e distesa la censura delle 38 Posizioni , così le chiama monsignor Hontheim : vagliandole bensì colla solita sua sagacità e profondità severamente ; ma insieme con quella delicatezza , e con quel riguardo , che usar si dee, quando si viene alle prese, *non cum hoste* ; ma *cum homine redintegranda gratiae cupido* ; *notando summa capita* , i quali sembravano bisognosi *graviore animadversione, aut illustriori explicatione*. A noi pertanto resterebbe solo di riferir quello, che dire non poteva di sè stesso l' autore ; cioè con quanta perfezione riuscisse nell' impresa , e con quanta universale commendazione de' dotti. Ma per qualunque più lusinghiero, ed autorevole encomio (1) , che recar potessimo , valer dee senza più la testimonianza che rese , e l' aggradimento , che manifestò, dell' esquisito lavoro, il sullodato sapientissimo Pontefice , che gliel' aveva ordinato, nel seguente biglietto all' Eminentissimo Autore: » Con distinti ringraziamenti le accusiamo d'aver ricevuto il di lei libro, che contiene le dottissime sue *Animadversioni* sul Codicillo del Febronio. A quest' ora ne abbiamo letto una gran parte, e ci è sommamente piaciuta. Abbiamo in particolare notato, come abbia spaziato per più pagine sull' Iscrizione sepolcrale, fatta a Febronio da' suoi nipoti, e che l'abbia evidentemente dimostrata, quanto sia erronea negli elogj espressivi. In somma tutto il libro sarà utilissimo, e non potevasi con *Animadversioni* più stringenti confutare le 38 Posizioni del Codicillo Febroniano. Come siamo stati ammiratori di tutte le altre sue Opere, lo siamo al pari di questa, ed applaudendo alla molta sua benemerenza verso la Chiesa, le siamo, dandole di tutto cuore la paterna apostolica benedizione. Dal Vaticano 3 marzo 1793 ». L'erroneità degli elogj, espressi nell'iscrizione sepolcrale del Febronio, di cui il Santo Padre fa cenno nel suo biglietto, diede occasione all' Appendice assai interessante , la quale di tutte le Addizioni fatte alla prima edizione è la sola , che anche da noi si riserva dopo il fine di tutta l' opera , essendosi ridotte l'altre sotto il rispettivo testo di ciascuna. Del resto in vece di sì prolisso, esagerato, e in gran parte falso, ed erroneo epitaffio, che la mala intesa pietà de' nipoti pose sul monumento dell' Hontheim ; quanto sarebbe stato più preciso insieme, e più appropriato, e caratteristico quello , con cui il sullodato autor francese chiude la storia di quel prelato ! Ecco: » *Cet évêque mourut le 2 septembre 1790, après avoir eu le triste avantage d'avoir contribué à troubler l'Allemagne, et d'avoir fortifié dans ce pays un parti ennemi du repos de l'Eglise* » (2).

(1) Ci sia tuttavia lecito in attestato della singolar nostra gratitudine , ed amicizia verso il ch. signor abate Baldi, di far noto anticipatamente al pubblico un illustre tratto, allusivo a queste *Animadversioni* , che ci è occorso leggere nella di lui opera , veramente classica , ed originale , che è sotto il torchio , intitolata : *Francisci Antonii Baldi Incognitorum hactenus Vaticiniorum de Cruce ad Pium VII Pont. Max. Interpretatio ex Hebraeo , et Declaratio, Dissertatioque de Statu Ecclesiae Romanae post Antichristi cladem*. Il suddetto tratto è come segue : » *Turpissime continent primum in aliam quamlibet Ecclesiam , incolumi Roma , et ejus particulari Ecclesia, nec non alio in Urbe constituto episcopo , eodemque minime universali Ecclesiae capite , nec Petri successore futuro , posse auctoritate humana transferri. Quam teterrimam opinionem, seu potius pestem , nuperrime omnium magnum illud ingenium, et Ecclesiae romanae, ac praecleari, doctique et optimi de re christiana et publica semper merentis Barnabitarum Ordinis decus , Cardinalis Gerdilius , sapientissime (quo modo semper non solum scribere, verum etiam facere solitus erat) tum aliis in locis, tum potissimum in Animadversionibus in Commentarium a Justino Febronio in suam Retractionem editum , ad Positionem VIII et IX, refutavit, ostenditque constanti Ecclesiae traditioni, ejusdemque definitioni, plane contrariam esse* ».

(2) *Mémoires etc.* pag. 224.

M O N I T U M

Praeclara Justinii Febronii Retractatio quum primum edita in lucem, magna continuo famae celebritate inclaruisset, dubitandum non erat, quin pro multa ingeniorum aetatis hujusce, studiorumve dissimilitudine in varia dissidentium inter se hominum judicia, variosque sermones incurreret. Omnes certe, quotquot fuere toto orbe, unitatis ac pacis Ecclesiae cultores mirifica gratulatione, ac plausu pulcherrimum viri factum prosequuti sunt, qui pristinis turbulentis consiliis, erroribusque depositis, justum, et pium, nec religioni minus, quam sibi gloriosum de se ipse triumphum reportasset. Alii contra, nec pauci, quibus insitum haeret, penitusque defixum hierarchici ordinis, ac principatus odium, acerbissime tulerunt, partium suarum patrocinium desertum ab eo fuisse, quo potissimum duce susceptas jam dudum, sed tum acrius renovatas cum romano pontificatu inimicitias majore animorum contentione gerebant: isti nimirum hominis levitatem, et inconstantiam vehementius accusare coeperunt, qui sive blanditiis delinquitus, sive minis territus de instituto cursu turpiter dimoveri se passus esset; quamque animo alle retinebat, fixam certamque sententiam, mendaci scripto ejurare, fidem, ac socios prodere non erubisset. His longe, lateque dissipatis rumoribus permotus Febronius Commentarium edere properavit, quo consilii sui rationem planius expromeret, simulque iniustam sibi ficti animi labem, ac notam depelleret.

Opus vix editum curavit ad summum Pontificem mature cum litteris perferendum; quibus et librum, et se se totum apostolicae Sedis iudicio, ac potestati subicere cum amplissima obsequentissimi animi testatione profletur. Aequius quidem fuisset, ac debito erga supremam Sedem venerationis officio congruentius, sacerdotalis hujusce modestiae praeclarum exemplum imitari ab illo splendidissimo Ecclesiae lumine Augustino editum (quod, etsi notatum jam in prooemio, tamen juvat centies repetere); qui nempe quae libris quatuor scripserat contra duas epistolas pelagianorum, antequam ederentur, ad beatissimum, atque venerandum Papam Bonifacium examinanda detulit; ut ab eo, quem in specula pastoralis officii celsiore fastigio praeeminere noverat, si quid forsitan displicuisset, emendata prodirent.

Quod si minus Febronio placuit, in hoc exequendo munere imitorem se praebere hipponensis antistitis, non ideo qui summo Dei beneficio Ecclesiae nunc praeest sanctissimi Pontificis Bonifacii ut in celsiore fastigio, sic in omni laude pastoralis officii successor, suam in excipiendo libro mansuetudinem, benignitatemve desiderari passus est. Simul pro sua sapientia providentissime veritus, ne quid adhuc subesset fraudis, aut latentis vitii, non ante statuendum quidquam, aut decernendum censuit, quam de summa operis ratio sibi constitisset. Quam in rem aliqua etiam qualicumque mea opera uti voluit; ita vero, ut nossem cum Febronio non jam velut cum hoste confligendum, sed ut cum homine redintegrandae gratiae cupido hanc disceptationis in-

stituendae rationem habendam, summa ut capita notare, quae graviore animadversione, aut illustriori explicatione indigere viderentur: de quibus praemonitus homo, ut sese ostentabat, bene animatus; paratior esset, ac promptior ad ea refutanda, corrigenda, delenda, quae facile intelligeret sibi excidisse catholicae doctrinae aut aperte contraria, aut certe minus consentanea.

Novus itaque in Commentarium Febronii conscribendus fuit commentarius: quod opus paucis mensibus absolutum non ante ego sum ausus deferre ad Pontificem, quam fuisset a praestantibus quibusdam viris recognitum: quos inter liceat mihi honoris causa nominare inclytæ memoriae cardinalem Boschium, cujus de hoc opusculo iudicium aliquod apud Pontificem factum esse affirmare possum; quale illud fuerit reticere debeo, ne videar operi velle tribuere, quod propensae in me praestantissimi viri voluntati acceptum magna ex parte refero. Atque tum quidem velut praevisi publici responsi loco ad publicum Febronii Commentarium opusculum hoc ipsum, instar familiaris alloquii, privati cum privato disserentis, protinus edendum Pontifex decreverat: quum ecce de improvviso novum quid natum est, de quo nil attinet hoc loco dicere, quod, ne qua inde gravior offensio pro temporum conditione suboriretur, consultius fore persuasit paratam editionem in aliud tempus differre. Interea Pontifex codicem penes se retinuit manuscriptum, quem nunc tandem sublata causa, quae moram injecerat, e re censuit immutatum prorsus, ut primum sibi oblatum est, prodire in lucem. Quumque multa multis ex partibus longo illo intervallo effluerint, quae praeverti cogitatione non poterant; si quae loca occurrerent, quae alia viderentur additamenta postulare, ea jussit ad calcem rejici, ubi ab operis contextu separata reperientur (1). Litteras porro, quas febroniana larva deposita, suaeque plena dignitatis repetita persona episcopus myriophitanus suo nomine, suaeque manu scripsit, voluit item sanctissimus Pontifex typis vulgatas in medium proferri; quibus patefactis vel inviti cogantur obmutescere, qui dictitare non desimunt, malis artibus quaesitum, aut vi extortum pium illud justae, ac debitae Retractationis documentum, quod sua sponte, consultoque a se datum auctor ipse professus sit: idque quum alias, tum et iis litteris, quas post suum clandestinis typis emissum commentarium non provocatus, non lacessitus; consilio, ac voluntate sua ad Pontificem dedit, Pontifex nec suspicans accepit. Legatur epistola, conticescat invidia.

(1) Nos tamen ea, majori lectorum commodo, suo quaque loco, subjicienda contextui existimavimus. E. R.



EXEMPLUM EPISTOLAE

QUAM EPISCOPUS MYRIOPHITANUS JO. NICOLAUS DE HONTHEIM SUO
NOMINE, SUAQUE MANU SCRIPTAM DEDIT

AD SS. D. N. PIUM SEXTUM

UNA CUM SUBJECTO COMMENTARIO FRANCOFURTI AD MOENUM EDITO
EX OFFICINA ESSLINGERIANA MDCCCLXXXI.

*Apposita inscriptione, qua sua etiam manu se operis
auctorem profitetur.*

Quod Sanctitas Tua a me postulat, quod praestandum suscepi, id pro modulo mearum, per octoginta, et quod excurrit, annorum aetatem, et continuos labores finitarum ingenii, et corporis virium nunc exequor: ut quos olim sub nomine Justinii Febronii in diminutionem sacrarum summae Sedis jurium conscripsi libros, illos eodem nomine redarguam, refellam, et supremas ejusdem sanctae Sedis doles ad aedificationem eorum, quibus priora mea opera offensiculo esse potuerunt, novo Commentario explanem, atque stabiliam.

Non palavi id luculentius abs me praestari posse, quam si omnes, et singulas in authentico meae retractationis documento contentas, Tuae Sanctitati probatas assertiones argumentis e sacra Scriptura, conciliis, ac Patribus depromtis confirmem, et congruis commentariis illustrem; ea tamen ratione, ut insimul firma stent jura episcoporum, imperantium, et nationum, nec non privilegia, et tot laudabiles consuetudines particularium ecclesiarum, quae omnia Sanctitatis Tuae praedecessores toties immota esse debere sanxerunt.

Ex quo grave munus suffraganei in amplissima hac archi-dioecesi suscepti, singularis mihi cura demandata est de magna illa portione trevirensium dioecesanorum, qui vivunt sub dominio, et civilibus legibus regis christianissimi, uti et de non minore eorum numero, qui

in Ducatu Luxemburgensi parent augustae domui austriacae, et constitutionibus belgicis. Minime ignorat Sanctitas Tua, in administratione, et executione vicariialis hujus officii, quod a triginta tribus annis sub beneplacito, directione, et celsissimis auspiciis trium archiepiscoporum hactenus gessi, singulorum horum locorum mores, et saecularium principum edicta mearum actionum secundariam regulam esse debere; ea neglecta, omnia turbari: influunt illa in disciplinam Ecclesiae, quamvis eam in substantialibus non mutant. Porro quemadmodum in exercitio sacri hujus ministerii non iisdem ubilibet usibus, ac moribus, vel in una hac archidiecesi conformare me aut possum, aut debeo, uti nec quicumque alius eodem in munere mihi successor aut debet, aut poterit: ita prudentiae esse duxi in hocce scripto iis potissimum ecclesiasticis legibus me alligare, quae jam dictis, immo omnibus catholicis nationibus nobiscum communes sunt.

Nihil equidem impensius cupio, beatissime Pater, quam ut praesens commentarius (postrema certe mea litteraria opera) tanquam testamentum, et suprema mea voluntas Tuae Sanctitati, ad cujus sacros pedes illum depono, haud displiceat. Hoc scio, nihil aliud in animo meo, nihil amplius in votis meis esse, quam ut omnia mea Tuae Sanctitati probentur. Ea intentione, eoque fine (quum sibi ne-

mo satis sapiat) qua maxime valeo demissione supplico, ut, si quae eodem in libello fortasse sint, quae perspicacissimos oculos tuos, aut excelsum animum tuum offendant, ea a me non sinas ignorari, ut in supplemento, quod tunc in modum codicilli libens adjiciam, illa valeam emendare.

Illud interim mihi solatio esse potest, et debet, quod, etsi alium forte ex brevi hoc commentario fructum Ecclesia non referat, illud saltem omnes ex eo intelligant, de quo non pauci etiam editis scriptis dubitare aut praesumerunt, aut affectarunt, videlicet solemnem illum actum revocationis, quem Sanctitas Tua in die Natalis Domini anni MDCCLXXVIII, in

secreto consistorio cum cardinalium collegio communicavit, meum esse, non fictum, non extortum; sed liberum, quinimmo deliberatum.

Finaliter ante sacratos pedes tuos, quos reverenter deosculor, prostratus apostolicam benedictionem humillime expeto debita cum submissione, et filialis obedientiae contestatione emoriens

Sanctitatis Tuae

Humillimus et Obedientissimus Filius
Joan. Nicolaus ab Hontheim Episcopus
Myriophitanus Suffraganeus Trevirensis manu propria.

P R O O E M I U M

Quibus pridem litteris praeclaræ suae, bonisque omnibus probatissimæ Retractationis acta myriophitanus episcopus cum specialissimo clero, populoque trevirensi communicavit; eisdem ingenue factus est, libris iis, quos plures sub ficto Justini Febronii nomine paucos ante annos edidit, *novitatis cupidine inductum se in nonnullas assertiones incidisse, quae et apostolicæ Sedis jura, et reverentiam supremis hujusce praeulibus debitam non parum laederent*: (1) » Agnovit, febronianis istis assertionibus obstare » quorundam Palrum sententias, seu dicta, » conciliorum in disciplinaribus decreta; potissimum vero receptum a saeculis Ecclesiae » usum, atque disciplinam, quibus contraire » nemo praesumit, quin de religione periclitetur, et exitialium in Ecclesia barbarum » auctor existat ». Tam confirmavit, libenti, promptoque animo Pontifici libros eos damnanti sese adjungere; sibi quoque propositum esse, quod reliquum esset ætatis, quoad vires supplerent, in id auctore ipso Pontifice conferre » ut genuina primæ Sedis jura exponeret, » et pro viribus defenderet non quidem palpo- » rum more, quos suis lacurbationibus eidem » sanctæ Sedi, quin et Ecclesiae ipsi plurimum nocuisse compertum est, sed solidis, » verisque monumentis, quorum auctoritas in » omnibus ecclesiis agnoscitur ».

Itaque Febronius, ut promissa exsolvere videretur, sequæ suæ Retractationis interpretem, ac vindicem præstaret, Commentarium in eam scripsit, nullaque (nescio quo consilio) *prævia superiorum censura* typis commisit. Pollicetur, se hoc in opere defensorem futurum *nonnullarum primæ Sedis prærogativarum, quarum impugnator extiterat* » intactis tamen juribus episcoporum, principum, et catholicarum nationum, quæ optimi Pontifices semper immota esse sanctissime sanxerunt ».

Nihil porro ad hujus instituti sui rationem accommodatius fore censuit, quam si Commentarii contextum ad ordinem, et ad ipsa etiam verba Retractationis exigeret. Totam itaque retractationem in 38 Positiones distribuit, singulaque Positionibus peculiarem cuique suam explanationem appinxit adeo, ut expositiones essent velut capita totidem, seu argumenta explanationum, ex quibus integer Commentarius

conflatur. Extremo porro capite (pag. 240) iterum confirmat: » hoc suo Commentario, quem » auctoribus summis in Ecclesia potestatibus a » se susceptum, quemque illarum judicio si » ne retentione submittere se profleret, sibi » propositum fuisse mediam tenere viam, qua » semoto omni partium studio, cuique, quod » suum est, tribueretur *duce veritate, et ca-* » none ».

Neque hac tantum extrema sui libri parte obsequentem suum erga summas in Ecclesia potestates animum declaravit; sed expressius etiam, et clarius privatis manu sua litteris, quas ad summum Pontificem Pium VI (quem Deus O. M. Ecclesiae suæ diutissime servet incolumem) una cum suo Commentario perferendas curavit, quibus testatur, nil se impensius cupere, quam ut id scriptum, in quod velut testamentum ultimam mentis suæ sententiam quodam modo redegit, atque ad sanctissimi Patris pedes deponit, haud ei displiceat: nihil se habere magis in votis, quam ut sua omnia sanctitati suæ probentur; ob eamque rem, quandoquidem nemo sibi satis sapiat, ei quam maxima valet demissione supplicare, ut, si quæ forte in eo libello sunt, quæ perspicacissimos ejus oculos, excelsumque animum offendant, illa non sinat ab ipso ignorari, ut, in Supplemento, quod libenter est adjecturus, quasi per codicillos ea valeat emendare: interea id sibi solatio esse, quod, etai ex hoc brevi commentariolo nullum Ecclesia fructum sit perceptura, istud saltem omnes intelligant, de quo non pauci dubitare præsumserunt, aut affectarunt, solemnem illum Retractationis actum, quem sanctitas sua cum cardinalium collegio communicavit, *suum esse, non fictum, non extortum, sed liberum, quinimmo deliberatum*.

His ergo cognitis librum eo animo perlegendum accepi, ut de toto scripto ex aequo, et bono judicandum, in singulis oculis aucupandis non morosius insistendum; si quid obscurius, duriusve dictum occurreret, commodiore, qua fieri posset, interpretatione molliendum, atque in sanio rem partem flectendum existimarem.

Et quidem nonnulla sunt, quæ in hac nova mentis suæ, ac sententiæ declaratione Febronio gratulari non immerito possimus: quod claves non jam Ecclesiae, prout hac voce fidelium coetus intelligitur, sed Apostolis, eo-

(1) Verba hæc sunt myriophitani præsulis ea in Epist. p. 216, Minime tamen diffitemur.

rumque successoribus datas expresse agnoscat: his clavibus veram regiminis auctoritatem contineri, triplici potestate constantem, legislatoria, judiciaria, et coercitiva: hanc potestatem Apostolis a Christo sic traditam, ab eisdemque sic administratam, ut in ferendis legibus, ac decretis ad fidem, ad mores, ad disciplinam pertinentibus, in successorum suorum ordinationibus, ac deputationibus, nimirum in iis, quos ad sacra munia idoneos judicarent, vocandis, legendis, et cooptandis; in coercendis contumacibus, censurisque infligendis nulli esset alteri potestati obnoxia: hanc ipsam potestatem eodem jure in Apostolorum successores migrasse, in aevum omne prorogandam: primatum non ordinis, inspectionis, ac directionis tantum esse, sed verae auctoritatis, et jurisdictionis: hunc perpetuum esse: in Petri successores romanos Pontifices jure divino transire: romanum Pontificem supremum esse judicem controversiarum in rebus fidei, ac morum; nec fieri posse, ut a vera fide aberret Corpus episcoporum, capiti suo romano Pontifici adhaerens: Ecclesiam a Christo habere auctoritatem judicandi de sensu, seu doctrina propositionum, librorum, et auctorum, nec non fideles cogendi ad subscribendum suae sententiae: concilio florentino oecumenici nomen debere: tridentinum porro etiam in rebus disciplinae liberum fuisse.

Haec ille recte, ac laudabiliter. Atque utinam optima haec sentiendi ratio totius operis continuationi sic moderata esset, ut prima mediis, media extremis cohaerent; nec ea in Commentarium irrepsisset foeda veri, falsique permistio, quae ubicumque se prodit; totumque corpus, teste Augustino (l. 2, *Quaest. Evangelic. c. 40*), velut quodam colore leprae infleat, ac maculat. Verum quod non inimice, non contumeliose; sed dolenter cogor dicere, non eam praesefert Febronius *germanam sinceritatem*, quam olim pollicitus fuerat: quin potius adscitis undique distinctionum, exceptionumve involucris in tot ambages se conjicit, ut diverticula de industria quaesiasse videatur, quibus elaberetur; dictamque sibi suis Positionibus legem non tam tueretur, aut servaret, quam eluderet, seu verius oppugnaret.

Qua in re tamen unum occurrit, ac sese offert, multa sane, attentissimaeque consideratione dignum, quod Positiones ipsae, quae explorata Ecclesiae, Pontificumve jura simpliciter, aperteque referunt, permultis in hac ipsa febroniana lucubratione, locupletissimisque sacrarum Litterarum, concilliorum, Patrumve testimoniis munitae cernuntur: exceptionibus vero, quas Positionibus suis Febronius affligit, seu potius opponit, nulla Sanctorum auctoritas, vox nulla suffragetur; sed aut propriis Febronii cogitatis, aut unius, alteriusve scriptoris, nec aetatis admodum remotae suffragio nitantur: ut proinde, si suis in Positionibus sta-

tuendis hanc ille sibi laudem merito tribuere potuit, se, quae scriberet, *duce veritate, et canone* scripsisse; non idem de adjectis illis exceptionibus praedicare valeat, quae quantum recedunt a germana, et obvia Positionis cuiusque vi, ac sententia, tantumdem ostendunt, illum a *veritate, et canone* descivisse.

In ea multiplici capitum varietate, in quibus Febronii constantia merito desideratur, minus haerendum censui iis persequendis, quae ex notissimo *Defensionis* libro, qui perillustri Bossuettio passim adscribitur, Febronius decerpit. In quo tamen, si aequum se aestimatorem probare vellet, non ita se uni parti addictum ostenderet, ut alterius momenta fere praeferiret. De qua contentione si nonnulla disperse attigimus, non eo consilio id a nobis factum est, quasi disceptationem ex professo cum *Defensionis* auctore suscipere velimus, cui muneri non ita pridem est ab aliis cumulate satisfactum; sed ne in ea causa, in qua doctissimos inter viros hactenus certatum est, quisquam existimare posset, uni Febronio contigisse, ut triumphum ageret, jurlumque pontificiorum defensores silere coegisset: scilicet alia sunt (quod magnopere defendendum), in quibus positos a Bossuettio fines transire non est veritus, eoque progredi, ut quae jura vel ipso Fleurius, ejusque defensor velat rata jam, fixaque habuerunt, ea ipse in discrimen adducere interdum non dubitaverit.

Multa hujus generis, sive quae ad ecclesiasticam potestatem generalim, sive quae specialim ad Primatum pertinent, latius in subjectis animadversionibus exponuntur. Pauca, et strictim hoc loco non abs re fuerit velut per exemplum proponere.

Quod Ecclesiae disciplinae, generali concilio probatae, et per omnes ecclesias receptae laicos magistratus adversari haud possit; quin immo seculares principes, quos ut catholicos *Deus sanctae fidei, Ecclesiaeque protectores esse voluit* (*Trid. sess. 25, c. 20, de refor.*) praesidio eam suo tutari, ac munire debeant; id quidem perfacile fuit Febronio plurimis canonum statutis, Patrumque sententiis comprobare. Quod vero subjicit, *non videre se*, cur, quod circa ejusmodi disciplinam laico magistratui non licet, quatenus tutor est canonum, non eidem liceat, quatenus regni tutor est, nullum profert Febronius canonem, quo singularem hanc suam inscientiam, haesitationemque excusare valeat. Nec sane mos fuit gravissimis Patribus, canonum conditoribus, sic verbis ludere, ut quam potestatem de rebus Ecclesiae cognoscendis, ac moderandis nullam in laico magistratu nec praesidii jure agnoscerent, eam ipsam per unum vocabuli commutationem sub alia persona eidem alio deferrent.

Quod spiritalis potestas in decernendis rebus ad fidem, mores, ac disciplinam pertinentibus nulli sit alteri potestati obnoxia, in eo

etiam exploratis Patrum auctoritatibus tueri se potuit Febronius: non ita porro in exceptione, qua spiritalis hujusce potestatis jura coercere quodam modo videtur ad ea, quae ille vocat *civiliter indifferentia* (1). Sane non eam Apostoli cau-

(1) Absit, ut universe suspiciosum habeatur quidquid non quidem vi sua, sed pro ratione sui generis dici aliquo pacto valeat *civiliter non indifferens*. Evolvenda proinde ambiguitas, quae in hac subobscura et indefinita Febronii sententia latere videtur, ne quisquam minus acriter intelligens loani quadam specie veri deceptus in fraudem inducatur. Itaque si genus ipsum spectes, non immerito dixeris, earum rerum, quae ad humanae vitae cultum pertinent, procuratorem pro communi utilitate illorum potestati subijci, qui praesunt reipublicae; proptereaque, si genus ipsum spectes, recte dici hoc valeat *civiliter non indifferens*.

Verum multa sub eo genere sunt, quae quum nullum offensionis periculum afferant, sic in libera omuium facultate esse censentur, ut illis jure suo quisque utatur, prout libitum sibi fuerit. Nec sane quidquam interest reipublicae, quibus quisque frugibus, quae palam veneunt, carne, an oleribus vesci malit; propriis, an conductis aedibus habitet; nitidior, an obsoleiore veste indutus incedat; lictis, an suis capillis utatur; ut infinita alia praeteream, quae ultro se offerant in humano convictu, quaeque singulorum arbitrio populorum omnium legibus, ac moribus permittuntur.

Sed, ut grandiora exempla promamus, quae propriis institutum nostrum attingunt: certe Christus Dominus, ac Legis noster sacram eucharistiam, qua nihil in religione sanctius, in pane triticeo, ac vino de vite et confectis ipse, et in omne futurum tempus conficiendam praecepit: de oleo, cum oratione ad salutem infirmorum subsidium a presbyteris Ecclesiae adhibendo, extat divinum a Jacobo promulgatum institutum: afflatu Spiritus Sancti lex ab Apostolis condita est abstinence a suffocato, et sanguine: conveniendi ad sacram mensam ordinem, ac modum praescripsit Apostolus: sanctissimi Christi martyres palam saepe professi sunt, sibi nefas esse non ad *colectam*, seu *dominicum*, quod vocabant, convenire; seque mori potius paratos esse ostendebant, quam id officii desererent, a quo ex religionis contentu abstinere jubebantur, qua de re praeclearum extat Augustini testimonium (Brevic. collat. cum donatistis sub die 8, c. 17). Qui tamen conventus ita peragebantur, ut post diligentem investigationem Plinius ipse junior testatum reliquerit; nihil se in illis comperisse, quod vel minimam suspicionem afferre posset; quin potius christianos ad cultum Christo, velut Deo, tribuendum convenire stata die consuevisse, ut inde ad severiorem quamdam innocentiae, modestiae, probitatis, continentiae legem sese adstringerent.

Hinc jam quaero ex Febronio, num propterea quia panis, vinum, oleum, suffocatum, et sanguis, alia hujusmodi, quae commemorata sunt, sub eo genere continentur, quod genus per sese dicitur, et est *civiliter non indifferens*, num, inquam, existimandum sit, non potuisse Christum sine reipublicae injuria eucharistiam in pane, et vino conficere, conficiendamque praecipere? Fasque adeo esse publicae potestati praescriptam a Christo materiam immutare; aut abstinere legem, sive quam Divino afflante Spiritu Apostoli tulerunt, sive quam ei postmodum Ecclesia substituit, abrogare; an potius ipsismet imperantibus, qui se filios Ecclesiae profitentur, religioni esse debeat, sacras istas, piasque institutiones non amplecti modo, verum et totis viribus tueri, ac defendere; quae quum per se ad pietatis studium, morumque honestatem promovendam pertinent,

tionem agnoverunt; qui tam multa de cultu externo, de conjugii inveniendis, de censurarum inflictione, et effectis, de ministrorum delectu decernere non dubitarunt; quae, licet ad febronianam distinctionem relata spectari possent veluti non omni *civiliter indifferentia*, non ideo se in laicae potestatis jura invadere putabant, quod ea ipsa nulla petita venia decernerent, discipulisque sancte, ac fideliter servanda edicerent. Revera cultum externum ad religionis intimam constitutionem pertinere nemo catholicus dubitat: aliunde quaecumque in republica exterius geruntur, ea semper, prout quisque volet, pro non civiliter indifferentibus traducere poterit. Nullus ergo erit in religione ritus tam sacer, nulla tam religiosa functio, nullum sacerdotale munus, et officium, de quibus ob eam causam, quod externam actionem, ac velut materiam requirant, nequeat secularis potestas decernere, suaeque cognitioni, ac iudicio vindicare. Sic potestas illa, quam Febronius, quatenus spiritalis est, seculari imperio subducere videtur; eam ipsam suae distinctionis ope, quatenus corporali actione, et corporea in materia versatur, in seculare arbitrium de integro rejicit, eidemque prorsus addicit.

Romanorum Pontificum decretales epistolas reverenter suscipiendas, et sancte custodiendas, Positio est Febronii *duce canone* constituta: sed quod pontificiae decretales, etiam dum urgent executionem canonum, singularis cujusque antistitis iudicio subjectae esse debeant, qui de illis recipiendis, aut repudiandis statuat, prout eas convenire, necne suae dioecesis judicaverit; id vero longe abest a canonum sententia. Equidem quod lex loco, ac tempori congruere debeat; quod episcopus, quae gregi suo congruant, prae caeteris dignoscere valeat; quod, si quid incommodi ex lege metuatur, episcopi praesertim partes sint ad superiorem potestatem referre; id ordinati, rectique regiminis ratio postulat, in eoque libenter omnes acquiescunt: at quod jus, fasque sit cuique antistiti de lege pontificia recipienda, vel repudianda suo arbitratu decernere, nullo unquam satis apto Ecclesiae disciplinae monumento comprobari poterit. Certe quam tridentina synodus decreta sua ederet, eaque pro summa, qua pollebat potestate, praecedente Pontifice sancte servanda episcopis praescriberet; dum loca illa expresse notaret, quibus aliquam indulgentiae veniae

valentque plurimum, tum et id efficiunt, ut communi religionis vinculo adstricti populi, communibusque salutaris disciplinae legibus parere assueti, hoc ipso ad reliqua omnia vitae civilis munia obunda paratiores, atque erga legitimae cujusvis potestatis jussa, et imperia obsequentiores evadant? Qua de re si unquam alias, hoc certe tempore dubitare nefas, quum ex perruptis sacrorum jurbus celerem adeo videamus progressum factum esse ad jura omnia invadenda, et pervertenda, quibus omnis bene constituta reipublicae gubernatio continetur.

facultatem eisdem faceret; num forte suspicari poterat, fore aliquando, qui singulis episcopis id juris tribuerent, ut caetera quoque decreta iudicio suo subjicerent, deque illis, prout sibi profutura, necne viderentur, recipiendis, vel repudiandis decernerent? Quin potius discere potuit Febronius ex Barthelio, cujus ille testimonium profert pag. 34, quam foeda suboritura esset in Ecclesia fidei, ac disciplinae perversio, nisi episcoporum multitudo per orbem diffusa supremi unius capitis efficaci auctoritate in ordine, et officio contineretur: qui autem contineri poterunt parendi necessitate sublata, seu, quod in idem recidit, unusquisque iudicio, et arbitrio permissa?

Sed in eam fraudem ex hoc inductus fuisse videtur Febronius, quod singulos episcopos prorsus velit cum *indefinita* ligandi, atque solvendi potestate suis in dioecesis positos esse. Quam tamen potestatem si nulli alteri superiori potestati obnoxiam facit, pugnat ille cum catholico dogmate: sin facit obnoxiam, non ex ea consequetur jus illud, quod singulis episcopis tribuit decernendi, an, et quousque superioris potestatis decreta recipienda sint, an potius repudianda.

His adde, si placet, quod statuit de civilis potestatis assensu praestando, ut decreta ipsa fidei, ac morum vim legis publicae obtineant, et executioni mandari valeant; quod negatum dogmatico sanctae Sedis, ac universalis Ecclesiae decreto debitam obedientiam ad merum caput refert violatae disciplinae; quod insinuare non veretur, primos reservationum auctores legitimo forte jure caruisse.

Ex his, quae strictim attigimus, suis quaeque locis distinctius enucleanda, non obscure intelligi potest, contextum sic esse Commentarium istum febronianum, ut sanorum verborum forma, quam Positiones plerumque praeseferunt, haud raro quoque per multiplices distinctionum, exceptionumve anfractus in alienum, adversumque sensum detorqueatur. Haec profecto nec romano Pontifici probari possunt, cujus est potissimum ecclesiasticae libertatis, suique primatus jura Christi ordinatione constituta tueri; nec cuiquam episcopo de tota ecclesiasticae hierarchiae constitutione, deque suae dignitatis amplitudine recte sentienti.

Repetat Febronius, quam sancte, quam severe, ac diligenter tridentina synodus hortando, monendo, praecipiendo ecclesiasticae disciplinae tutelam, debitamque summorum Pontificum, conciliorumve constitutionibus, ac decretis obedientiam cum fidelibus omnibus, tum et ipsis magistratibus enixe commendaverit. Ponat sibi ante oculos, si quis in eo conventu antistes, audita illa Patrum sententia, prosilire in medium veritus non esset, ac dicere, sibi eam placere, quoad magistratus tutorem canonum se gerat; non item, quandocumque aliam tutoris regni Personam assumat: quis non sentiat, quam gra-

viter sanctissimi Patres, captionis non ante audita novitate percussus, ludibrio se, ac despectui habitos esse doluissent? Qua mente, quo vultu absonam vocem, nequid asperius dicam, excepturi, et ex ore praesertim antistitis deprecaturi fuissent?

Habet itaque Febronius, quae referat in codicillos, quorum tamen nec longi, nec molesti laboris futura est confectio, si quidem eam praestare vult, quam pollicitus est, *germanam sinceritatem*. Referat se ille ad suas Positiones, simulque ad canonum decreta, Patrumque sententias, quibus vel in hocce suo Commentario fulciuntur: circuitionum fallacias aut a se excogitatas, aut a privatis, nulliusque in Ecclesia auctoritatis scriptoribus petitas, quae duplicis cordis, et linguae suspicionem ingerunt, prorsus abjiciat.

Quamquam Febronio facilis, et prompta patebat via, quae se ab istiusmodi codicillorum cura omni, ac labore levaret; qui, si testamentum hoc suum ante Pontifici obtulisset, quam id typis in vulgus edendum committeret, ab amantissimo Patre clementer, ac privatim admonitus sic testamentum ille suum componere potuisset, quod nulla codicillorum emendatione indigeret. Nec vero quidquam erat causae, cur eum pigere debuerit praeclarum imitari factum Augustini, qui quo tempore merita sapientiae laude maxime floreret, non indignum se duxit, immo antiquius nil habuit, quam ut scripta sua, quae contra duas epistolas pelagianorum (l. 1, c. 1, n. 1) paraverat, ad Bonifacium I *examinanda; et, ubi forsttan aliquid displicuisset, emendanda dirigeret*. Adeo illi perspectum erat, quid ei deberetur, qui caeteris episcopis *altius praesideret*. Quod etiam potiori jure expectandum erat a Febronio, qui jam per sese expertus fuerat exitium illum Pii VI, plenumque *paternae dilectionis affectum*, quem de Bonifacio I aliorum praedicatione Augustinus acceperat. Nunc quum debitum istud omni jure officium Febronius neglexerit; quum opusculum suum *nulla praevia censura* praeter jus fasque publici juris fecerit, Pontificemque rogarit, ne si quid in eo lapsus esset, id ipsum ignorare sineret; unusquisque profecto intelliget, non amplius integrum esse Pontifici rem totam, prout aliunde Febronii inconstantia suadere videbatur, silentio praeterire; sed, ne hoc ipsum *tacere* (Caelestinus I, Epist. ad episcopos Galliae) idem videretur, atque *connivere*, curandum fuisse, ut quae Febronius non sine reprehensione notanda, typis edere in vulgus praesumisset, ea quoque typis, ac palam notarentur.

Recogitet aetatis suae, ac senectutis (2. Machab. c. 6) eminentiam dignam, et ingenitae nobilitatis canitiem; quam parum illi aetati dignum sit fingere; insidiosae, fictae reconciliationis exemplum juventuti relinquere, sempiternamque nomini suo, ac memoriae inconstantiae, ac defectionis notam, maculamque cou-

quirere. Non dissimulat pag. 245, quae olim scripsit: » Quum novitatem spirarent, et ex-
» cutiendae pontificiae auctoritati ansam prae-
» bere possent, *pro perverso hujus saeculi genio*
» avide ubique accepta, et citius, quam cre-
» dibile est, quaquaversum pervulgata ». Po-
niteat ipsum male ominati successus, qui per-
verso saeculi genio debeatur; quo nefas glo-
riari, delectarique quemquam, qui meminerit
ab Apostolo praedictum, surrecturos in Eccle-
sia homines, qui perversa loquerentur, ut ab-
ducerent discipulos post se.

Rectius ille sibi plaudit, apertos pridem sibi
fuisse oculos super suis erroribus ab amplissi-
mo antistite, qui pro eximio suo in religione
tuenda studio non praetermiserit ipsi ostende-
re, suos illos libros *idoneos esse ad scindendam*
catholicam unitatem, qua certe nil potius, nil
antiquius christiano homini esse debet. Ti-
meat proinde Febronius illa errorum semina
denno exsuscitare, illaque iterum tentare ca-
pita disciplinae, *quibus contraire nemo possit*,
quin (ipsomet iudice) in religione periclite-

tur, et exitialium in Ecclesia turbarum auctor
existat.

De pontificia auctoritate sentire aperte non
vereatur, quae sensere Patres; quae sentit Ber-
nardus, quem nemo adhuc suspicatus est, ro-
manis Pontificibus *palponum more* blandiri vo-
luisse. Ne Petro dotes invideat, quas in eum,
ejusque Sedem Christus contulit: quibus fidei,
unitatis, ac pacis bono in perpetuum servan-
do consultum esse voluit: si ovis Christi esse
vult, non spernat, immo amet ab eo pasci,
cui suos agnos pascendos, pascendas oves suas
Christus commisit. Non eripiat Ecclesiae fru-
ctum laetitiae jucundissimum, quem solemn-
is illa pii animi testatio totum se in complexum
Petri demittentis eidem attulit; nulla se dein-
ceps irrequietae mentis agitatione, aut pristini
animi residuo veluti pulsa ab hujus complexus
charitate avelli sinat, ut quum aliquando, quod
mortalibus omnibus imminet, anima ejus ab
eo repetetur, exitum suum apostolica Petri,
successoris ore confirmata, piisque omnibus ex-
petita benedictio prosequatur.

INDEX

POSITIONUM FEBRONII

- POSITIO I.** Claves Ecclesiae et uni Petro, et unitati simul a Christo concessae sunt ita, ut unum aliud non excludat.
- POSITIO II.** Claves datae sunt uni Petro, quatenus ille primum, et regiminis potestatem accepit a Domino; idemque personam totius Ecclesiae gerebat.
- POSITIO III.** Ecclesia est societas hominum, in qua baptizati fideles ex institutione Christi sub legitimorum pastorum, ac praecipue summi Pontificis regimine degunt.
- POSITIO IV.** Hujus regiminis potestas a Christo instituta veram subjectionis, et obedientiae obligationem multitudini imponit.
- POSITIO V.** Propterea inter duodecim Apostolos unus (Petrus) electus est, ut capite constituto schismatis tollatur occasio.
- POSITIO VI.** Quisquis contra singularem Petri cathedram aliam collocat, vel ab ejus communionem per obedientiae negationem recedit, schismaticus est.
- POSITIO VII.** Primatus non ordinis, inspectionis, ac directionis tantum est, sed verae auctoritatis, et jurisdictionis.
- POSITIO VIII.** Primatus perpetuus est, in Petri successores romanos pontifices jure divino transiens.
- POSITIO IX.** A romana Sede ad aliam transferri primatus nequit.
- POSITIO X.** Concilio florentino oecumenici nomen debetur.
- POSITIO XI.** Plena potestas pascendi, regendi, gubernandi universalem Ecclesiam, romano Pontifici a Christo tradita, in concilio florentino declaratur.
- POSITIO XII.** Pontificia haec potestas non potest esse sine conveniente auctoritate, jurisdictione, ac coactione, ad quam etiam pertinet poena excommunicationis.
- POSITIO XIII.** Romanus Pontifex est supremus iudex controversiarum in rebus fidei, et morum.
- POSITIO XIV.** Fieri non potest, ut a vera fide aberret corpus episcoporum, capiti suo romano Pontifici adhaerentium.
- POSITIO XV.** Haeresis Lutheri jam ante concilium tridentinum, praeunte Leone X, Pontifice maximo, ab Ecclesia irrevocabiliter damnata fuit.
- POSITIO XVI.** Ecclesia a Christo habet auctoritatem iudicandi de sensu, seu doctrina propositionum, librorum, et auctorum; nec non fideles compellendi ad subscribendum suae sententiae.
- POSITIO XVII.** Constitutioni Unigenitas, ut dogmatico sanctae Sedis, et universalis Ecclesiae decreto omnimoda ab omnibus obedientia debetur.
- POSITIO XVIII.** Quae ad Ecclesiae statum pertinent, si quid dubitationis fuerit obortum, ad romanum Pontificem referendum est.
- POSITIO XIX.** Decretales romanorum Pontificum reverenter suscipiendae, et sancte custodiendae sunt.
- POSITIO XX.** Summo Pontifici jure divino competit jus indicandi, dirigendi, et confirmandi universalis concilia.
- POSITIO XXI.** Generalia concilia sortiuntur firmitatem independentem a quacumque alia acceptatione.
- POSITIO XXII.** Concilium tridentinum etiam in rebus disciplinae liberum fuit.
- POSITIO XXIII.** Causae criminales episcoporum per concilium tridentinum romano Pontifici merito reservatae sunt.
- POSITIO XXIV.** Pro suprema potestate, Pontifici in universa Ecclesia collata, ille sibi, suoque iudicio quaedam graviora peccata jure reservat.
- POSITIO XXV.** Papa habet potestatem dispensandi ex legitima causa in lege a generali concilio lata.
- POSITIO XXVI.** Primis jam tum Ecclesias temporibus si censebantur spurii, adulterinique episcopi, quorum ordinationem romanus Pontifex respuebat, veluti modo ultrajectorum.
- POSITIO XXVII.** Confirmatio, translatio, et depositio episcoporum non potest provincialibus synodis restitui, nisi de libero summi Pontificis consensu.
- POSITIO XXVIII.** Canonizationes Beatorum etiam olim fiebant de consensu saltem tacito romanorum Pontificum.
- POSITIO XXIX.** Legitimo usu in quibusvis causis ecclesiasticis invaluerunt appellationes ad apostolicam Sedem.
- POSITIO XXX.** Summi Pontifices omni jure damnarunt appellationes a Papa ad futurum concilium.
- POSITIO XXXI.** Beneficiorum reservationes sanae rationi, et aequitati consonae sunt.
- POSITIO XXXII.** Concordata, utpote vim pacti habentia, religiose utrinque servanda sunt.
- POSITIO XXXIII.** Annatae retinendae, usque dum romanae curiae necessitatibus aliunde provisum fuerit.
- POSITIO XXXIV.** Exemptio Regularium a seculari potestate, aut ab una particulari synodo non valet abrogari.
- POSITIO XXXV.** Exemptionum abusibus per concilium tridentinum occursum, et provisum est.
- POSITIO XXXVI.** Episcoporum potestas jurisdictionis potuit quoad usum per canones arctari.
- POSITIO XXXVII.** De iis, quae ad fidem, sacramenta, et ecclesiasticam disciplinam pertinent, sola potestas ecclesiastica decernit.
- POSITIO XXXVIII.** Curandum, ut pax, et concordia inter sacerdotium, et imperium servetur, et offensionum vitentur occasiones.

Obsecramus, ut Joannes aut simpliciter nostra fateatur, aut aperte defendat aliena. Nolo verborum ambiguitates. Nolo mihi dici, quod et aliter possit intelligi. Revelata facie gloriam Dei contemplemur. *Hieronymus Epist. 61, c. 1, ad Pammachium apud Lup. tom. IX, p. 65, col. 1.*

POSITIO I.

» Claves Ecclesiae et uni Petro, et unitati
» simul a Christo concessae sunt ita, ut unum
» aliud non excludat ».

ANIMAD. Videbatur Febronius primo illo singulari libro, quem *de statu Ecclesiae* inscriptam edidit, in eorum opinionem, seu verius errorem incidisse, qui clavium potestatem putant directo, ac proximo fidelium coetui collatam fuisse, indeque in pastores commigrare. Ique non immerito innuere videbantur, quae scribit c. 1, § 6, his verbis: » Clavium potestatem universitati Ecclesiae proprie, et ita » *transcriptam* esse, ut illa per eos ministros » pro sua cuique portione, ac inter hos per » summum Pontificem exerceatur ». Et n. 3: » Quam itaque Ecclesia ipsa principaliter, et » radicaliter obtineat potestatem clavium, quae » ab illa in omnes ejus ministros, ipsumque » summum Pontificem derivatur, et singulis quibusque pro sua portione communicatur » etc.

Hoc suo commentario ejusmodi errorem respuere se proficitur Febronius, atque ad eum refellendum haud paucas ex illis auctoritatibus profert, quas abunde in eam rem Scriptura, et traditio ex aequo suppediunt; tum concludit: » Nusquam communitati, ac multitudini fidelium ea potestas donata legitur, nisi ea ratione, eoque sensu, ut ad totius corporis utilitatem, velut ad finem referatur, non ut » in multitudine tanquam in subjecto residat » (1).

Huc usque recte satis, ac dilucide progressus videtur Febronius. At nonnihil perturbatio-

(1) Quin ab ista communicatione vel ipsum ordinem sacerdotalem excludit; inquit enim: » Ex pluribus his Sacrae Scripturae locis apertum est, omnia, » quoad potestatem, Apostolis, eorumque successoribus a Christo relicta esse, quando ex altera parte » nullo textu probatur, eandem potestatem collatam » fuisse Ecclesiae acceptae pro multitudine fidelium, » comprehenso etiam ordine sacerdotali, et inde ad Ecclesiae praelatos transiisse ». Quo loco, ne videatur Febronius ordinis potestatem ipsimet ordini sacerdotali eripere voluisse, facile puto, intelligendum esse de potestate proprie dicta regiminis, seu jurisdictionis, ut ajunt, in foro externo. Quippe, ut cum theologis omnibus testatur Bellarminus *de Pœnit. l. 111 c. 14*: » Quum catholici dicunt, universo ordini sacerdotali » datas esse claves, id omnes intelligunt de potestate ordinis, quam sacerdotes omnes in ordinatione » suscipiunt, quamque exercere non possunt, nisi » praeterca jurisdictionem ab episcopis accipiant ».

nis afferant verba, quae sequuntur (p. 7):

» Hinc sententiae, quae nunc verior videtur,
» adversantur (si fides habenda doctoribus sorbonicis, Natali Alexandro, Joanni Launojo)
» parisienses theologi docentes, clavium potestatem a Christo concessam fuisse Petro
» tamquam Ecclesiae personam gerenti, atque
» adeo penes Ecclesiam seu subjectum immedialum, ut scholae phrasis habet, clavium
» illam residere potestatem ».

Confusa plane oratio. Nam sententia, de qua una hic agitur, ea ipsa est, quam richeriano errori catholica veritas opponit, cui proinde adversari nemo queat, nisi qui se idem systematis richeriani propugnatorem profiteatur: quod iam numero si vel Launojum, vel Dupinium, vel alios quosdam ejus indolis homines Febronius habere volet, non valde repugnabimus; doctores vero parisienses universe Richerio favore, nullo pacto concedemus. Quod et ipse Febronius, minus jam secum ipse consentiens, deinceps agnoscit; sequitur enim: » Absunt tamen » ipsi ab ea opinione, quasi potestas ecclesiastica uni, et soli Ecclesiae per se, Petro autem, caeterisque Apostolis per Ecclesiam ita » data esset, ut his jurisdictio solum instrumentaliter, ministerialiter, et quoad executionem tantum competat. Quam doctrinam in » vitio cubare recte statuunt Tournelius, Petavius » etc.

Nihil est igitur causae, cur veroatur Febronius in doctorum parisiensium offensionem incurrere, tametsi non ut *veriores* tantum (quae vox est subdubitantis adhuc animi), sed ut omnino *veram*, certamque amplectatur eam doctrinam; quam ipse agnoscit, fateturque, prolatis a se perspicuis sacrarum litterarum, traditionisque monumentis apertissime comprobari.

Neque officit, aut ad rem facit, quod doctores isti, ut ait Febronius, doceant, clavium potestatem datam esse Petro *tamquam Ecclesiae personam gerenti*. Hoc enim ipsum sic intelligi volunt, auctore Natali Alexandro, *Dissert. 4, in 1 Sec. § 3*, non quasi claves Petro collatae sint, ut *Ecclesiae legato*, sed ut *Ecclesiae supremo post Christum, et sub Christo rectori, ac moderatori*.

Ut proinde non ab Ecclesia, cui jussus est praeesse, sed a Christo, qui eum praeesse jussit, Ecclesiae regendae potestatem acceperit. Etenim, ut etiam animadvertit Petavius a Febronio laudatus, p. 4: » Prius illa potestas fixa, constitutaque fuit, atque ministerium ejus,

» et episcopi prius designati, quam Ecclesia,
 » atque totum corpus, ac respublica tota co-
 » luisse. Itaque non ante penes ipsam commu-
 » nitatem jurisdictionis ecclesiastica resedit, et in-
 » de velut populari consensu in magistratus est
 » translata ».

Sed ne in causa tanti momenti de constanti-
 mente parisiensis scholae, merito suo celebra-
 tissimae, vel minima ambiguitatis suspicio re-
 sideat, velim Febronius audiat, quid de sua,
 deque gallicanarum ecclesiarum, academi-
 arumque sententia Natalis ipse Alexander testetur
Dissert. 4, de Auctorit. Concil. Constantien. n. 1 :
 » Ecclesiae gallicanae, et quotquot in Gal-
 » liis sunt academiae, dogma fidei nihilominus
 » esse censent, quod romanus episcopus unus
 » sit jure divino summus in Ecclesia Pontifex,
 » cui omnes christiani parere tenentur: et qui
 » immediate a Christo non honoris solum, aut
 » dignitatis, sed et potestatis, ac jurisdictionis
 » primatum habeat ». Nec mirum : » Quippe
 » Papam non esse proximum, et immediatum
 » Christi vicarium, proscriptus error est inter
 » damnatas in concilio constantiensi propositio-
 » nes *Vicleff, n. 37* ».

Hinc et post concilium constantiense pari-
 sienses doctores nefastas plures, dirasque de-
 fixerunt Marci Antonii de Dominis sententias,
 quibus vir ille (claro ingenio pessime abusus)
 supremam, a Christo profectam, Pontificis auctori-
 tatem impetebat. Censuram refert Ludovicus Bail
 (Sum. Concil. tom. 1, p. 81 et seq.), doctor ip-
 se, ac pro-poenitentius parisiensis; hac pot-
 tissimum de causa, quod haec mentem Pari-
 siensium maxime, ac velut in meridiana luce ma-
 nifestat.... » Hujus certe censurae, pergit ille,
 » quot pene verba, tot sententiae sunt; quot
 » sensus, tot victoriae: sed, etsi jam devios ad
 » sui consensum impellere non valeat, suade-
 » bit forsitan alios, ne iis adhaereant ». Inter
 plures porro praeclaras hujus censurae articulos,
 quos libenter omnes describerem, nisi a propo-
 sita brevitate discedendum foret, duos potissi-
 mum seligam. Quod Spalatensis dixerat: *Mo-
 narchiae formam non fuisse immediate in Eccle-
 sia a Christo institutam*, hac nota reprobarunt
 Parisienses: » Haec propositio est haeretica,
 » schismatica, ordinis hierarchici subversiva, et
 » pacis Ecclesiae perturbativa ». Quod Spala-
 tensis subjunxerat: *Doctrina in articulis Hus-
 contenta, nimirum in Ecclesia non dari unum
 caput supremum, et monarcham praeter Christum:
 Christum suam Ecclesiam per multos ministros
 sine uno isto monarcha mortali regere perfecte,
 et gubernare, est doctrina catholica, a sanctis
 Patribus egregie explicata, et confirmata*, brevi
 hac censura perstrinxere Parisienses: » Haec
 » propositio est haeretica quoad singulas par-
 » tes ». Ex hujus porro censurae toto complexu
 animadvertit Bail pag. 84, rite colligi posse,
 quae sit mens Parisiensium, nimirum: » Re-
 » gimen Ecclesiae a Christo institutum monar-

» chicum esse, non aristocraticum (1); jurisdi-
 » ctionem apostolicam ordinariam in solo Petro,
 » non in caeteris Apostolis extitisse; monarchiae
 » formam in Ecclesia a Christo immediate insti-
 » tutam fuisse; dari, praeter Christum, unum
 » caput supremum, et monarcham in Ecclesia;
 » Christum non regere Ecclesiam, nec gubernare
 » per multos ministros sine illo monarcha mor-
 » tali; in Ecclesia romana supremum esse pri-
 » matum; Pontificem romanum peculiarem
 » esse Petri successorem; unitatem rectoris vi-
 » sibilis ad unionem Ecclesiae facere ita, ut
 » falsum sit, unionem Ecclesiae catholicae in
 » unitate rectoris visibilis non consistere; ro-
 » manam Ecclesiam jure divino auctoritatem
 » in alias ecclesias habere. Haec, et similia do-
 » ctrinae parisiensis Facultatis capita, ut quod
 » etiam ibidem continetur de concilio florentino,
 » et aliis, longe aliena sunt ab iis, quae non
 » nulli his temporibus libris suis circumforaneis
 » in Christi vicarium blaterant sub velo Pari-
 » siensium, quasi paucorum ex iis opiniones
 » essent omnium ».

Acedat Gersonis auctoritas tract. de Statib.
 Ecclesiae, Consid. 1, ubi non veretur schisma-
 ticum, et haeticum dicere eum, qui negaret,
*statum papalem institutum esse a Deo supernatu-
 raliter, et immediate, tamquam habentem prima-
 tum monarchicum, et regalem in ecclesiastica
 hierarchia*. Et lib. de potest. Ecclesiae, consid.
 10: *Plenitudo*, inquit, *legis ecclesiasticae sic
 proprie sumta non potest esse de lege ordinaria,
 nisi in unico summo Pontifice formaliter, et sub-
 jective; alioquin ecclesiasticum regimen non es-
 set monarchicum, et habere posset multiplex ca-
 put ex aequo, quod est haeticum*. Et lib. de Au-
 feribilitate Papae consid. 5: *Nullam aliam po-
 litiam (in Ecclesia) instituit Christus immuta-
 biliter praeter monarchicam, et quodammodo re-
 galem; et oppositum sentientes, quod videlicet fas
 est esse plures Papas; aut quod quilibet epis-
 copus in sua diocesi est Papa, vel pastor supre-
 mus aequalis Papae romano; errant in fide, et
 unitate Ecclesiae contra articulum hunc: Et unam
 sanctam Ecclesiam; et si pertinaces maneant, ju-
 dicandi sunt haeretici, sicut Marsilius de Padua,
 et quidam alii*.

His perspectis quaeri potest: 1. Num satis ex
 aequitate, et veritate olim egerit Febronius, qui
 paucorum Italorum assentationi status monar-
 chici in Ecclesia propugnationem adscriptam re-
 tulerit? 2. Num satis esset causae, cur ab hac
 monarchiae appellatione tantopere adhorreret,
 quam tot insignes Parisienses non usurparunt
 modo, verum et libenti animo complexi sunt,
 ac retinendam omnino judicarunt? Nam quod
 ille dixerat, formam regiminis monarchicam
 minus ecclesiastico regimini convenire, quod

(1) Tametsi aristocratia quadam temperatum agnos-
 cit non Tournelius tantum, sed et Bellarminus, ut
 mox exponetur.

haec facile solet in despotismum declinare, paullo contumeliosius dictum videtur in eam politiae formam, quam sapientissimi totius antiquitatis viri caeteris anteferre non dubitarunt; quamque, si quidem temperata sit, longe a despotico dominatu vi sua recedere non diffiletur vir hujus aetatis politicae scientiae fama (jure ne, an injuria, non quaero) celebratissimus. 3. Num catholici cujusque lectoris expectationi rite tum satisfecerit Febronius, a quo rogatus, quae domum dicenda sit vera regiminis in Ecclesia vigentis formula, respondendum censuerat: » Cum viro, sacris quidem protestantium » addicto, sed docto, et rerum politicarum cum » primis perito, atque in hac parte vera tra- » dente: *In ecclesiis formandis non opus est de- » creto super certa regiminis forma introducen- » da, absurdaeque adeo sunt quaestiones, monar- » chica, aristocratica, an democratica forma com- » petat Ecclesiae: hae quippe formae cadunt in » Statum aliquem seu civitatem: Ecclesia autem » Status non est* »? An haec docti, ac politici, si placet, hominis Samuelis Puffendorffii levissima sane argutia satis momenti habere debuit, ut spreto Parisiensium deoretis, ac sententiis, quod illi de forma ecclesiastici regiminis monarchica dixerunt, absurde quaesitum, ac statutum censeri oporteret? Levissimam dixi argutiam: quis enim hanc potestatem dedit Puffendorffio, ut quae voces vi sua, et notatione tantum patent, quantum patet vox ipsa regiminis; atque adeo locum suum habent, ubicumque sese prodat aliqua regiminis constitutio, cujuscumque naturae illa sit; eas ille voces ad solum civilis status regimen contrahi jubeat? Aut ergo delenda penitus, et obliteranda regiminis ecclesiastici constitutio; aut, si aliquod regimen in Ecclesia retineri placet, necesse est, id praeditum esse aliqua ex iis formis, quae memoratis vocibus aptissime exprimuntur. Ac ne quemquam terreat tetra illa species *despotismi*, quam Febronius objecerat, audiendus Bellarminus l. 1. *de romano Pontifice* c. 3, ubi posteaquam generatim disseruit de regimine ex tribus formis temperato, dein ex civili statu, atque ex veteris foederis Ecclesia, orationem convertens ad christianae Ecclesiae regimen subiungit: » De Ecclesia Testamenti novi idem postea » probandum erit, esse in ea videlicet summi » Pontificis monarchiam; atque episcoporum, » qui veri principes, et pastores, non vicarii » Pontificis maximi sunt, aristocratiam; ac de- » mum suum quemdam in ea locum habere » democratiam, quum nemo sit ex omni christiana multitudine, qui ad episcopatum vocari non possit, si tamen dignus eo munere » judicetur ». Et cap. 5: » Jam vero doctores » catholici in eo conveniunt omnes, ut regimen » ecclesiasticum hominibus a Deo commissum » sit, illud quidem monarchicum, sed temperatum, ut supra diximus, ex aristocratia, » et democratia, id, quod praecipue tractavit

» B. Th. in 4. cont. gent. c. 76., Joan. de Turre- » crem., Nicol. Sanderus in lib. de visibili mo- » narchia Ecclesiae ». Sed ne quis ambiguitati, aut hallucinationi locus relinquatur, quod attinet ad istam aristocraticam temperationem consulenda etiam nota, quae ad Schol. 5, Dissert. 4, Nat. Alex. Sec. 1, adjecta est edit. ven. pag. 95, col. 2. Ex quibus patebit, istiusmodi temperationem non ad pontificiae imminutionem auctoritatis, sed ad ejus subsidium, ac robur valere (1).

Sub hac positione notatus ab aliquo fuit locus alter, velut minus accuratus, ex quo nimirum inferri posse videretur, episcopos, qui caritate careant, clavium quoque potestate carere. Locus hic est p. 8: » Aliquo hoc ipsum » episcoporum universum corpus, per fidem et » caritatem in suo capite conjunctum, ea est unitas, cui a Domino imperium a Patre sibi creditum immediate collatum fuisse Augustinus » prae caeteris luculentius asseruit *serm.* 108, » *de Divers.* c. 2 ». Hic tamen ego nollem esse morosior, atque dictum istud in eum sensum facile interpretarer, quo apud Ballerinium *de Primatu* c. 10, n. 5, dictum reperitur: » Porro » hae duae unitates fidei, et charitatis tam verae Christi Ecclesiae, singulorumque ejus » membrorum propriae, ac necessariae sunt, » ut qui alterutra careat, is esse desinat in vera » Ecclesia ». Ubi ex toto contextu apparet, charitatis nomine vinculum illud communionis designari, quod schismate dissolvitur; quo unitas catholica constringitur; quodque ad charitatem refertur velut terminum, unde formam, perfectionemque accipit.

Aliud potius eo in loco notandum occurrit, quod scilicet *serm.* 108, *de Divers.*, seu *Edit. Maur. serm.* 295, Augustinus dicatur luculentius prae caeteris asseruisse, imperium, quod a Pa-

(1) Contigit haud raro, ut quae loquendi formulae apud veteres omni suspitione vacabant, tum demum in suspitionem merito venerint, posteaquam novandi cupidi homines in pravum eas sensum innectere coeperunt. Profecto quam ex veterum theologorum sententia venerabilis Bellarminus monarchici regiminis formam in ecclesiastica hierarchia descripsit, aliqua tamen aristocratiae specie temperatam, nihil sane per eam detractum voluit de suprema ea romani Pontificis in universa regenda Ecclesia auctoritate, quam ille tam docte, tam copiose, invicteque asseruit, quae nimirum numerus omnes habeat verae, perfectaeque monarchiae; quod satis liquere arbitror ex his, quae ad hujusce loci explanationem superius dicta sunt. Nunc vero quum tot iniqui pontificiae auctoritatis obtractatores illam aristocratiae admissionem sic per summam calumiam interpretentur, ut non alias Pontifici partes in Ecclesiae regimine relinquunt, quam quae propriae sunt principis senatus, seu publici consilii in republica vere aristocratica; jure, ac merito censeant praestantes theologi, quo errori aditus omnis pracludatur, ab usurpata dudum sine discrimine loquendi formula, nunc in gravi suspitionem adducta, penitus abstinendum, simplicisque monarchiae vocabulo supremam, quae in primatu inest, regiminis auctoritatem designandam.

tre accepit, Christum unitati *immediate* contulisse. Nam 1. vox illa *immediate* deest apud Augustinum. 2. Neque ex toto contextu erui potest, sanctum doctorem censuisse, claves *unitati* aliter, quam per Petrum, collatas fuisse. Eo sermone, c. 2, Augustinus illud in primis celebrat singulare Petri decus, quo inter discipulos *pene ubique solus totius Ecclesiae meruit gerere personam*. Tum addit: » Propter ipsam » personam, quam totius Ecclesiae solus gestabat, audire meruit: *Tibi dabo claves regni coelorum*. Has enim claves non homo unus, » sed *unitas accepit Ecclesiae* ». Duo hic habentur: primum, soli Petro dictum esse *tibi dabo claves*: alterum, istas tamen claves non hominem unum, sed unitatem accepisse Ecclesiae. Et licet primo aspectu minus una pars congruere cam altera videri possit, ambae tamen aptissime cohaerent, si quidem plano sensu ac suo tota sententia intelligatur: claves scilicet uni quidem Petro primitus datas, non tamen quatenus Petrus unius tantum singularis, ac privati hominis personam gereret, sed quatenus caput Ecclesiae constituebatur; adeoque totius Ecclesiae personam, non ut Ecclesiae (V. sup. Nat. Alex.) *legatus*, sed *ut ejusdem supremus post Christum, et sub Christo rector, ac moderator* gerebat. Hoc, inquam, pacto plane intelligitur, non unum duntaxat hominem, sed unitatem Ecclesiae claves accepisse, quas ille, non ut privatus, et singularis homo pro se ipso tantum accepit, verum prout Ecclesiae ipsi tamquam caput praeficiebatur adeo, ut earum vis, et potestas, quae ipsi, ut supremo rectori, primitus data est, in reliquos praepositos sibi adhaerentes, et obnoxios velut a capite in membra promanaret. Quae dicendi ratio populari etiam loquendi consuetudine mirifice comprobatur. Quid enim tam tritum sermoni familiari, quam quod vulgo dici solet sive in physicis, sive in moralibus, corpus ipsum, seu corporis unitatem recipere quidquid in caput pro toto corpore, totiusque corporis usu, et utilitate confertur?

Neque solum hujusmodi explicatio hac de causa existimari debet Augustini menti aptissime congruere, quod nil contortum, nil a communi sensu, et sermone abhorrens prae se ferat, sed ubi hanc maxime rationem, quod antiquiorum Patrum unanimi sententiae, perpetuaeque traditioni prorsus consentiat, a qua haud par est credere, Augustinum recedere voluisse: meminerat sane Augustinus, quod sempiternae fidei memoriae Tertullianus commendaverat hisce verbis in Scorp. c. 10: *Memento claves hic Dominum Petro, et per eum Ecclesiae reliquisse*. Non eum fugiebat, quod tot locis Cyprianus (De unit. Ecclesiae, ep. 55) et dixit, et significavit, Christum ita disposuisse, ut a Petro sacerdotalis unitas exoriretur. Quod si unitas a Petro; ergo a Petro etiam (eodem sensu) potestas unitati cohaerens. In eandem sen-

tentiam s. Optatus Milevitannus, l. 7 cont. *Parmen.*, de Petro ait, eum *claves regni Coelorum, communicandas caeteris, solum accepisse*. Quam universalem traditionem paucis deinceps, at aptissimis verbis complexus est Leo Magnus, *serm. 3. in Annio*. dum ait: *Christum nunquam, nisi per ipsum (Petrum), dedisse, quidquid aliis non negavit*.

Quod ergo ait Febronius, luculentius prae caeteris asseruisse Augustinum *serm. illo de Divers.*, claves a Christo *immediate* datas unitati, uberiore quadam explicatione indigere videbatur, ne quisquam existimaret, ex Augustini sententia clavium potestatem Ecclesiae primitus, quam Petro datam esse. Quod secus est. Enim vero *huic Ecclesiae claves regni Coelorum datae sunt, quum Petro datae sunt*, inquit *idem sanctus doctor de Agone Christiano c. 30*. Quae verba, nisi quis in alienam ea sensum detorqueat, idipsum aperte significant, quod modo ab aliis Patribus traditum accepimus: Ecclesiam per Petrum, non Petrum per Ecclesiam claves accepisse. Quamobrem nemo melius Augustini mentem assequutus est, quam ejusdem fidelis aequae, ac tutae interpret Thomas in 4, *dist. 24, q. 3, a. 2*: » Quamvis, inquit, omni » bus Apostolis data sit communiter potestas » ligandi, et solvendi; tamen, ut in hac po » testate aliquis ordo significaretur, primo soli » Petro data est, ut ostendatur, quod ab eo » in alios debet ista potestas descendere ».

Antequam huic capiti finem imponamus, operae pretium fuerit nonnulla percensere, quae ut sunt suo loco sapienter a Febronio constituta, sic aptissima videntur ad illa praeccludenda effugia, quibus saepe ille deinceps a se ipso, suisque Positionibus discedere nititur.

I. De Personis. Quemadmodum a Christo electi fuere Apostoli, sic agnoscit ab Apostolis factas suorum successorum, et presbyterorum ordinationes, et deputationes. Quod quidem apertis constare ait Scripturarum textibus, ac demum concludit: *Hi soli ex natura regiminis hujus sacri jus habent alios quosdam ad ministerium religionis ordinandi*. Ex natura itaque sacri regiminis a Christo instituti agnoscit, prodiisse potestatem eam, qua praediti Apostoli fuere in sacrorum ministris non ordinandis tantum, sed et deputandis; quippe non alio ex fonte profecto jure factas memorat ab Apostolis suorum successorum, presbyterorumve non ordinationes tantum, sed et deputationes; meritoque ad ordinationem adjunxit jus istud deputationis faciendae, qua nimirum legitima missio continetur. Quocirca tridentina oecumenica synodus, *sess. 23, de Sacram. Ordinis, can. 7*, illos anathemate percellit, qui dixerint, *eos, qui nec ab ecclesiastica, et canonica potestate rite ordinati, nec missi sunt, sed aliunde veniunt, legitimos esse verbi, et sacramentorum ministros*. In hac porro missione praecipuas esse partes romani Pontificis, satis intelligitur

ex can. 8: » Si quis dixerit, episcopos, qui » auctoritate romani Pontificis assumuntur, non » esse legitimos, et veros episcopos, sed figmentum humanum, anathema sit ».

II. De modo potestatis illius exercendae haec docet p. 5: » Quod si intueamur modum, quem » in regendis ecclesiis Apostoli servabant, apparet undique, illos egisse tamquam nihil tenentes a corpore, sed plenam a Deo in universam fidelium societatem obtinentes auctoritatem cum omnimoda, absolutaque ab illis independentia, quantum scilicet ad sacrum eorum ministerium attinet ».

III. Agnoscit, Gentium Doctorem, quam apostolico suo munere fungeretur, non Ecclesiae, sed Christi Domini nomine potestate illa usum esse sive in excommunicando, sive in absolviendo incestuoso Corinthio: » Non expectato » multitudinis consensu sive tacito, sive praesumo (quo plane revincitur quesnelliana propositio 90: *Ecclesia auctoritatem excommunicandi habet, ut eam exerceat per primos pastores de consensu saltem praesumpto totius corporis*) » sed ne ordinis quidem sacerdotalis . . . » convocat fideles, non ut suam sententiam » confirmet, sed ut illa maiore solemnitate executioni mandetur ».

Quum ergo potestas illa, quam pro regenda Ecclesia Christus Apostolis concessit, in eorum successores, fatente Febronio, eodem plane jure manaverit; fatendum quoque illi erit, quibuscumque in rebus sive ad fidem, sive ad mores, et disciplinam pertinentibus, Apostoli ea potestate proprio, divinoque jure usi sunt, nec ab ea attendenda legitime impediri potuerant; jus, fasque esse illorum successoribus eisdem in rebus decernendis, et constituendis eadem potestate utendi, prout deinceps latius explicabitur.

IV. Exponens Febronius, quemadmodum intelligi velit, claves Ecclesiae et uni Petro, et unitati simul a Christo ita concessas esse, ut unum non excludat alterum, profert inter alia, quod statuit Habertus, *part. II, de Hier. Eccl. c. 5, §. 5, q. 2*: » Potestas clavium data est » Ecclesiae, hoc est Pontifici, et episcopis; et » his quidem cum subordinatione ad Pontificem, Petri successorem ». Quum ergo huic Haberti sententiae suam Febronius adscribat, agnoscere illum oportebit, quam potestatem Christus episcopis tradidit, eam fecisse Petri successoribus obnoxiam. Inane igitur commentum est, quod aliis locis insinuare non vultur, primis Ecclesiae temporibus episcopos suis in regendis diocesis plenaria quadam, et indefinita potestate potitos esse. Quippe haec duo consistere nullo pacto possunt, ut eadem potestas et plenaria sit, et alteri simul superiori potestati obnoxia.

POSITIO II.

» Claves datae sunt uni Petro, quatenus ille » primum, et regiminis potestatem accepit a » Domino; idemque personam totius Ecclesiae » gerebat ».

ANIMAD. Explanationem hujusce Positionis aggreditur Febronius hisce verbis: » Constans » est, inquit, Patrum doctrina, quas claves Christus Petro dedit principaliter, eas caeteris » quoque Apostolis, et eodem quidem actu a » Christo datas fuisse minus principaliter (1). In-

(1) » Quas claves Christus Petro dedit principaliter, eas caeteris quoque Apostolis, et eodem quidem actu a Christo datas esse » sententia est Febronii, quam ille paucis, quas profert Patrum auctoritatibus, satis comprobata putat. Quae tamen auctoritates aperte quidem confirmant, claves principaliter Petro datas esse; non item uno, eodemque actu caeteris quoque datas.

Certe ab hac sententia penitus dissentit cl. Bossuetius; quodque notandum est, celebri eo sermone *de Unitate*, quem habuit in comitiis cleri gallicani a. 1682. Nimirum animadvertit, Christum, qui Petro dixit: *Quodcumque ligaveris*, etc., hoc idem et caeteris Apostolis dixisse; et insuper: *Quorum remiseritis*, etc. An vero uno, eodemque actu? Immo ex contextu ipso manifestum, ait, apparere consilium Christi (quo mysterium unitatis completurus non jam plures, sed unum, et solum Petrum singulariter alloquitur), consilium, inquam, fuisse Christi: » Ut uni primitus largiretur, quod pluribus erat » postmodum largiturus: sic tamen, ut posterior concessio nil de priore detraheret, nec ille, qui primum appellatus fuerat, locum suum amitteret: primum (pergit Bossuetius) illud verbum, *quodcumque ligaveris*, etc. uni dictum, hoc ipso sub ejus potestatem redegit caeteros, quibus postea dicturus » erat, *quorum remiseritis*, etc. Quippe promissa Christi non secus, ac ejus dona, sunt sine poenitentia; quodque semel indefinite, et universe datum est, irrevocabile est: praeterquam quod in potestate, quae in plures dividitur, partitio suam secum ipsam restrictionem affert; contra vero potestas, quae uni datur, et super omnes, et sine ulla exceptione datur, infert plenitudinem; et sicut omnis est expressa partitionis, non alios habet limites, quam quos » regula praescribit ». Atque hoc ipsum confirmat Bossuetius luculentis Patrum auctoritatibus, quibus edocemur, ecclesiasticam auctoritatem primitus in Petro uno, et solo constitutam, non aliter in alios fuisse subinde dispersitam, quam sub ea conditione, ut ad suae unitatis principium perpetuo revocaretur; atque omnes, a quibus exercenda foret omni consequenti tempore, ipsi eidem cathedrae indissolubili vinculo devincti manerent.

Praeclarae hujusce doctrinae, quam ex Evangelio ductam, Patrum auctoritate roboratam cl. antistes latius exposuit, summa refertur ad haec duo capita.

1. Ecclesiasticae potestatis plenitudinem super omnes, et sine ulla exceptione uni, et soli Petro primitus a Christo datam; idque antea, quam in alios Apostolos diffunderetur: quo uno refellitur sententia Febronii agentis, uno, eodemque actu potestatem clavium Petro, et caeteris Apostolis datam esse.

2. Per illam partitionem, qua potestas clavium in caeteros Apostolos deinceps diffusa est, nil detractum fuisse de potestatis plenitudine, quae primitus in uno, soloque Petro viguit sine ulla exceptio-

» numerata sunt in hanc sententiam eorundem
» testimonia, ex quibus pauca seligo ». Pau-

ne super ipsosmet Apostolos, quos Christus prima illa singulari alloquutione Petro subiecerat.

Quid ex duobus hisce capitibus consequens sit, patet jam per sese. 1. Si primitus in uno Petro tota vixit plenitudo ecclesiasticae potestatis, tum profecto unus Petrus utpote solus dux, et pastor universi gregis ordinariam certe, et immediatam in universa Ecclesia jurisdictionis potestatem obtinuit. 2. Si partitio, quae subinde facta est in caeteros Apostolos, nil detraxit de pristina illa plenitudine in solo Petro primitus collocata; certe Petrus, posteaquam caeteri etiam Apostoli potestates clavium accepere, totam quoque retinuit pristinam illam super universum gregem ordinariam, et immediatae jurisdictionis amplitudinem, quam cum plenitudine potestatis super omnes, et sine ulla exceptione primitus acceperat.

Tota vis argumentationis ex hoc uno capite pendet, quod praeclare est a Bossuetio constitutum, Petrum ante omnes caeteros Apostolos potestate clavium a Christo donatum fuisse. Quo loco mirum profecto, adversariis nostris, dum primatum Petri obscurare moliantur, talia excidisse, quae plane convincunt contra ipsos, totam vim Ecclesiae potestatis in uno Petro primitus reapse constituisse Auctor libelli, cui mendacissima inscriptione titulus additus est *Vox veritatis*, extrema p. 66, scribit, notatum ab Augustino fuisse: » festo die illo, quo celebratur cathedra s. Petri, honorari cathedram episcopalem, quam Petrus ipse primus conscendit, in eademque honorari sacerdotale ministerium, quasi hoc vellet intelligi, omnes episcopos, pastores omnes in ea ipsa cathedra sedere, in qua Petrus est primus collocatus ». Luculentius etiam alterius libelli auctor, cui titulus: *Riflessioni sopra il Breve*, etc. cujus haec verba sunt §. 58: » Quemadmodum Epist. 71 et 73 et lib. de Unitate Ecclesiae docet sanctus martyr Cyprianus, ante caeteros omnes Apostolos ab Jesu Christo s. Petrus accepit sacerdotium; et solus inter omnes, ac pro omnibus clavium potestatem accepit, ut hoc pacto significaretur sacerdotalis unitas ». Profecto si s. Petrus cathedram episcopalem primus conscendit: si primus in ea collocatus fuit; ergo antequam alii conscenderent, primus, et solus cathedram episcopalem Petrus tenere debuit; atque adeo in se potestatem colligere, quae in tota vixit cathedra episcopali. Rursus si Petrus auctore sanctissimo martyre Cypriano primus, et ante caeteros omnes Apostolos sacerdotium accepit a Jesu Christo; tempus ergo fuit aliquod, quo tempore, quam solus tota potiretur in toto grege sacerdotii plenitudine, totam quoque habuit in tota Ecclesia ordinariam, et immediatam jurisdictionem, cujus nemo adhuc alius particeps effectus fuerat.

Ac ne quis in hujusce sacerdotii, de quo hic agitur, intelligentia haereat forte, aut aberret; notandum, duplicem esse in sacerdotio vim, et potestatem; unam in corpus Christi verum, quae communis est totius ordinis sacerdotum etiam inferiorum, quam Apostolos omnes accepisse in coena, sacerdotesque a Christo constitutos esse constat ex Tridentino, sess. 22, can. 2, alteram in corpus Christi mysticum, quae quum ad regimen pertineat, potestas dicitur jurisdictionis, eaque nimirum in episcopatu, tamquam in sacerdotii plenitudine potissimum eminet. De hac intelligendus Tertullianus, quum ante Cyprianum scripsit (Scorp. c. 10): » Claves Domini nunc Petro, et per eum Ecclesiae reliquisse » : Cyprianus in Tertulliani scriptis multum versatus: Optatus Milevitanus de Schism. Donatist. l. 7, c. 3 docens: » Petrum praeferrī Apostolis omnibus me-

ca revera seligit, nec ea, tametsi apud Patres frequentissima, quibus principalis illa potestas in Petrum collata splendidius elucet.

Recte porro se habent, quae de interpretatione celeberris textus apud Matth. c. 16, v. 18, *tu es Petrus, et super hanc petram* eloquitur: » Etsi autem *petram*, super quam aedificaturum se Christus Ecclesiam suam significat; alii quidem Christum ipsum; alii fidem, et confessionem Petri; alii denique cum Petro reliquos etiam Apostolos, et discipulos interpretentur, perstat nihilominus, ea interpretationi, perstat nihil detrahi *literaliter* interpretationi, cujus in disceptando praecipua ratio habenda est, qua constat, Petrum in ea Christi dispositione *peculiari quadam ratione significari* ».

Sed insuper notandum, doctores illos, aut Patres, qui varias illas interpretationes attulerunt, non propterea germanam, maximeque propriam ejusdem textus significationem deseruisse; verum ea omnino retenta in alios quoque sensus, quos recondita, pleneque mira Divini Verbi foecunditas abunde suppeditat, pro rerum, de quibus agebant, opportunitate intendisse. Hoc ipsum praeclare observat Natalis Alexander laudata *Dissert.* 4, in *I secul.* §. 3, nimirum: » S. Augustinum ipsum, et nonnullos alios Patres, qui haec verba, *et super hanc petram*, ad Christum interdum referunt, non excludere aliam expositionem, qua ad s. Petrum convenientius referantur a caeterorum Patrum choro, immo utrumque sensum adstruere ». Quod idem de aliis interpretationibus confirmat perspicuis in eam rem prolatis testimoniis.

» fuisse, et claves regni Coelorum communicandas caeteris solum accepisse ». Quo et referri possunt celebres illae sententiae Siricii (epist. 8, ap. Constant): » Quum in unum plurimi fratres convenissent ad sancti Apostoli Petri reliquias, per quem et apostolatus, et episcopatus in Christo coepit exordium » : Innocentii I (ep. 2, num. 2, ap. Constant): » Incipiamus igitur adjuvante sancto Apostolo Petro, per quem et apostolatus, et episcopatus in Christo coepit exordium » : Caesarii Arelatensis Symmacho Papae scribentis epist. 14, num. 2: » Sicut a persona beati Petri Apostoli episcopatus sumis exordium » etc.

Nunc, ut ad Bossuetium redeamus, unde tota haec disserendi ratio profecta est, summa doctrinae cl. antistitis hac brevi conclusione comprehenditur: uni, et soli Petro primitus data est a Christo potestatis plenitudo super omnes, et sine ulla exceptione: primitus ergo Petrus habuit ordinariam, et immediatam jurisdictionem super universum gregem, ac nominatim in ipsosmet etiam Apostolos, quos alloquutione illa prima Christus sub Petri potestatem redegerat. Atqui nil postea detractum est de tota illa potestatis plenitudine, quam semel, et sine poenitentia Christus in Petrum contulit. Ergo si primitus Petrus cum potestatis plenitudine ordinariam super omnes, et immediatam jurisdictionem accepit, eam postmodum in Successores prorogandam retinuit.

Quae quidem data occasione praemonenda censuimus, in ea deinceps loca transferenda, quibus de potestate jurisdictionis sermo recurrit.

Ad extremum haec Febronius adjicit, non sine quadam animadversione praeterea: » De » quaestione, cui per se ipsum, et principali- » ter Christus clavium potestatem consignave- » rit, ita ante duo saecula, et amplius scri- » psit Martinus Azpilcueta, dictus a sua patria » Navarrus, Romae poenitentiarum, ibidem » anno 1586 defunctus, in cap. *Novit* de Judi- » ciis, Notab. III, n. 84. Non est consilium in » praesentia definire, cui principaliter Eccle- » siae potestas fuerit a Christo collata, an toti » Ecclesiae, an vero ipsi Petro, propter ma- » ximam illam discordiam Romanorum, et Pa- » risiensium. Hi vero quibus adhaeret Gerson, te- » nent totam datam esse Ecclesiae, licet exercen- » dam per suam; atque adeo in aliquibus saltem » casibus concilium esse supra Papam ». Tum subjungit Febronius, hanc se quaestionem in medio relinquere.

Hic porro videtur non solum in medio quaestionem relinquere, de qua hic non agitur, num in aliquibus saltem casibus concilium sit supra Papam; sed et in dubium, et discrimen vocare, quod paullo superius constanter, et aperte docuit, certissimisque auctoritatibus confirmavit, claves Petro *principaliter* a Christo datas esse: quin videtur et istud in quaestionem adducere, de quo nihil in allato Navarri testimonio, an Christus Petro *per se ipsum* clavium potestatem consignerit; quasi non per se ipsum Christus Petro dixisset: *Tibi dabo claves*: et rursus: *Pasce oves meas*: et insuper: *Conferma fratres tuos*.

Neque vero est, quod in hac excitanda dubitatione tueri se, ac tegere auctoritate Navarri sibi blandiatur. Aut Navarrus, suum non esse consilium in praesentia quaestionem illam definire. Aperienda erat proinde praesentis ejus consilii ratio. Nimirum, quum ecclesiasticam potestatem definire aggressus esset Navarrus, propositum ipsi fuerat ejusmodi definitionem edere, quam nemo, qui catholicus audire vellet, nec Almainus ipse inficiari posset. Ob eam causam abstinendum sibi duxit eo loco ab ea disputatione, quae de superioris auctoritatis contentione, quod attinet ad Pontificem, vel concilium, nonnullis in scholis vertebatur; nec adeo quaestionem attingendam, quae de subjecto clavium prodierat non solum Romanos inter, et Parisienses, sed et inter Parisienses ipsos, qui tamen plurimi ab Richeri errore longissime semper abfuerunt, quod forte Navarrus non satis caute animadverterat. Aliunde quid de tota illa contentione senserit vir religione non minus, quam doctrina, et eruditione praestans, intelligi potest ex iis, quae scripsit 3 lib. *Consil. Tit. de his, quae sunt a maj. par.*, videlicet Papam longe aliter praeesse concilio generali, quam archiepiscopum provinciali: » Quia, inquit, Papa praeesit ut per- » sona, in qua residet tota potestas Ecclesiae, » ita quod solus potest statuere quidquid cum » concilio posset ». Quin et in hac ipsa *Relect.*

Tomo V.

in cap. *Novit*, quae a Navarro pronunciata est an. aetatis suae 55, in inclyta conimbricensi academia, testatur, quidquid dicturus est, ea se mente dicturum, ut nolit vel transversum, ut ajunt, unguem secedere a romana, quae una est omnium magistra, Ecclesia.

Sed jam forte verericoepit Febronius, ne quidquam a se praetermissum videretur, quod ad minuendam quoquo modo pontificiam auctoritatem valere posset; majora deinceps hujusce sui studii, et animi exempla daturus. Caeterum quod ex illis Navarri verbis definire non audeat, num Pontifex non aliter suam potestatem accipiat, nisi quatenus hanc Christus Ecclesiae toti contulerit, exercendam tamen per unum; in eo primum suam inconstantiam prodit, qui paullo ante disertis Scripturae testimoniis patefecerit, Apostolos in regendis ecclesiis ita se gessisse, ut nihil se a corpore tenere plane ostenderent, suisque muneribus non Ecclesiae, sed Christi Domini nomine perfunctos esse: deinde haec ipsa ejus inconstantia eo minus excusationis habet, quod Febronio, si quidem constare sibi voluisset, nulla metuenda controversia videbatur vel cum doctoribus illis, qui episcoporum potestatem suis in regendis dioecesisibus non a coetu fidelium, sed a Christo *immediate* repetunt. Quod enim isti omnibus indiscriminatum episcopis ultro concedunt, ut a Deo *immediate* suam potestatem accipiant, hoc ipsum uni romano Pontifici negare haud possunt; eo vel maxime, quod singularibus episcopis sua cuique portio gregis non divino, sed ecclesiastico instituto assignata est; Petro vero, ejusque successoribus grex totus divina est institutione commendatus. Praeterquamquod qui a Christo *immediate* jurisdictionem episcopalem repetunt, eam ipsam auctoritati romani Pontificis obnoxiam, et subjectam confitentur; et proinde haec ipsa, cui caeteri antistites divino jure subsunt, multo potiori ratione *immediate* Deo accepta referri debeat. Sed de his plenius infra dicetur.

POSITIO III.

» Ecclesia est societas hominum, in qua baptizati fideles ex institutione Christi sub legi- » timorum pastorum, ac praecipue summi Pontificis regimine degunt ».

ANIMAD. Definitionem Ecclesiae sapienter a venerabili Bellarmino propositam vindicandam cum Tournelio suscipit adversus Launojum.

Agnoscit in Ecclesia verum regimen a Christo Domino institutum, triplici constans potestate, *judicatoria, imperativa, et coercitiva*.

Refellit propositam a protestantibus definitionem Ecclesiae, qua dicitur *societas aequalis ad colendum Deum secundum doctrinam a Christo traditam*, etc. Ostenditque, haud aequalem dici posse societatem, in qua ex Christi instituto alii sunt *regentes*, alii *parentes*.

POSITIO IV.

» Hujus regiminis potestas a Christo instituta veram subjectionis, et obedientiae obligationem multitudini imponit ».

ANIMAD. Perfectum regimen tribus ex partibus coalescere docet, potestate nimirum *legislatoria, judicatoria, et coercitiva*; confirmatque, triplicem hanc potestatem Christum praepositis Ecclesiae contulisse; quam in rem aptissimis utitur Apostoli testimoniis. Tum addit: » Longum foret enumerare determinationes, » constitutiones, praecepta, et mandata alia ab » Apostolis pro re nata edita, quae in eorum » epistolis prostant; multo magis canones, qui » ab Apostolorum successoribus pro temporum » varietate, et rerum exigentia in synodis conditi sunt ».

Mox recitata protestantium sententia, qui statuunt, transisse quidem ab Apostolis in posterum docendi manus, non item ferendi leges; eorum errorem coarguit his verbis: » At quis non » intelligit, sicut in nulla alia, ita nec in christiana, perpetuo duratura, societate sine legislatoribus aequae parum pacem, et felicitatem Ecclesiae, ac sine doctoribus sanam doctrinam religionis christianae conservari, promoveri » que posse »?

De judiciaria potestate, quod attinet ad controversias fidei, ac morum dirimendas, videtur sese Tournellii explicationibus magna ex parte accommodare voluisse.

Quod attinet ad coercendi, puniendique potestatem, agnoscit » habere Ecclesiam, vel a se » ipsa, et vigore suae institutionis jus suos fideles ad obedientiam cogendi, imponendi eis » poenas canonicas, non salutes tantum, sed » veras poenas spirituales, mediis sententiis, et » censuris, quas primi pastores jus habent in » refractarios pronunciandi »....

Ex his concludit, non posse non agnosci, quod » independenter ab ea parte jurisdictionis, quae » ex liberalitate christianorum principum Ecclesia fruitur, ipsa etiam ex propria sua substantia exteriorem, veramque jurisdictionem » obtineat; quae includit potestatem in crimina inquirendi, reos ad suum tribunal vocandi, testimonia, et probationes recipiendi, sententias pronuntiandi, et spirituales poenas infligendi » (1). At vero de toto isto genere

(1) Fatetur Febronius, quod per sese perspicuum est, poenas canonicas ab Ecclesia jure suo statutas fuisse: quippe quae a primis jam Ecclesiae saeculis decretae fuerint, quo tempore quum Ecclesia modis omnibus a saeculi principibus vexaretur, nihil sine juris, aut potestatis venia eorum, vel concessione nancisci potuit. Porro poenae istae canonicae canonum auctoritate publice in Ecclesia sancitae non in sola interiori poenitentis animae castigatione sistebant, sed et reos ipsos in exteriori judicio convictos, vel confessos publicis corporalibus afflictionibus perferendis addicebant: quas justas, debitasque poenas per-

poenarum spiritualium, quarum infligendarum potestatem Ecclesiae concedit, deque parte illa jurisdictionis, quam christianorum principum liberalitati acceptam refert, quum non satis explicate mentem suam aperire voluerit, verba ipsa recitabimus, quibus illam aut intelligendam, aut divinendam proposuit: » Quum » igitur, *inquit* p. 28, summum in Ecclesia coercionis genus excommunicatione, seu privatione juris christianae societatis contineatur; » istiusmodi autem privatio ea dumtaxat bona » spectet, quae a societate ista, qua tali, promanant (2); regula inde velut suapte nascitur, qua discernere, quas coerciones Ecclesia jure proprio intentare valeat: atque dum » aliquas facinorosas, ut ad frugem redeant, re ipsa infligit, quid in iis agat jure proprio; » et divino, quidve ex principum saecularium » concessione, atque assistentia: ita reverendissimus Rautenstrauch, *Inst. jur. Eccl. sect.* » 1 » etc.

Quam vim huic regulae, quasi per transennam indicatae, tribuat Febronius, curiosius rimari non vacat. Tantum, ne aliquis in spiritualium poenarum intelligentia nobis error objiciatur, notandum ducimus, poenas canonicas, quae vel priorum saeculorum usu invaluerunt, inter eas a Febronio ipso enumerari, quas *vigore suae institutionis*, jure scilicet proprio, ac divino Ecclesia valet infligere. Jam istud notis-

solvere illi tenebantur, quibus erant impositae, ut eas per contumaciam evadere non possent, quin se novo scelere obstringerent. Quo patet, quam alienum sit, quod ab ecclesiasticae auctoritatis obrectatoribus afferri solet, primis illis temporibus liberum fuisse, prout cuique libuisset, poenis indictis subijcere sese, aut subtrahere: nec enim, si de justa libertate agitur, libera dici valet justis praeceptis violatio: nec imposita lege solutus, ac liber est existimandus, qui, etsi possit impune non parere, non ideo solvere se potest obligatione parendi. Nulla quippe justa libertas contra praecepti obligationem. Propterea, si quibus erat imposita poena canonica, latae in eos sententiae parere tenebantur; debita haec in subjectis parendi obligatio vigentem in praepositis demonstrat ferendae sententiae auctoritatem legitimam. Quo magis, magisque constat, a Deo in Ecclesiam mansisse potestatem, qua semper usa est, disciplinae non modo constituendae, sed et consentaneis poenis sanciendae, quam absouum foret principum indulgentiae in illis primordiis acceptam referre.

(2) Nonnihil ambiguitatis habet, quod hic subjungit Febronius, *privationem juris christianae societatis*, qua excommunicatio continetur, *ea dumtaxat bona spectare*, quae a societate ista, qua tali, promanant. Nam si hoc ita vult intelligi, quasi excommunicatio non aliam privationem inducat, quam ut excommunicatus a sacramentorum perceptione, et a communione in divinis cum fidelibus arceatur, profecto repugnat apostolicae sanctioni, qua excommunicati a civili etiam fidelium consociatione arcentur: cujus exterioris poenae infligendae auctoritatem Ecclesiae non denegabit, quiquis meminerit apostolici praecepti: *Cum ejusmodi nec cibum sumere*; atque ut est apud Johan.: *Nec ave si dixeritis*. Qua in re permultis Ecclesiae legibus, et a doctissimis viris diligenter, et accurate pertractata non est hujus loci diutius immorari.

plurimum est, poetas canonicas, quae ipsis antiquissimis canonum statutis decernuntur, tametsi speculato sine spiritalibus jure, ac merito dicantur, speculato genere ipso corporalem sane perpersionem, totiusque personae afflictionem quandam inferre; quarum proinde infligendarum potestatem quisquis Ecclesiae volet abjudicare, illi erit cum Febronio ipso conflegendum. Et quamquam evenire queat, ut contumaces homines perferre illas detrectent, non propterea obligatione solvantur, qua jubenti Ecclesiae parere tenentur; siquidem, ut ad extremum docet Febronius: » Legislatoriam, judicariam, » et punitoriam potestatem parendi seu obediendi obligationem post se ex parte subje- » clorum trahere, sponte intelligitur ».

POSITIO V.

» Propterea inter duodecim Apostolos unus » (Petrus) electus est, ut capite constituto » schismatis tollatur occasio ».

ANIMAD. In Positionis hujus confirmationem longum satis, nec a proposito alienum profert Barthelii testimonium, quod brevitatis causa nonnisi ex parte referemus. Sic autem habet p. 34: » Episcopi longe plurimi sunt in » Ecclesia; quo autem plures sunt, eo citius inter multos reperiuntur contentiosi, pertinaces, scientia inflati, et charitatis, vel etiam » scientiae aedificantis expertes. Locorum inter » vallis per totum orbem distincti raro in unum » coeunt adeo; ut non sit alia facultas cohibendi haereses, et schismata, utpote quae ut cauer serpant, quam subordinatio, et dependentia illorum ab uno, et primo visibili capite, » necessaria, et eximia potestate eosdem in officio, ordine, et communione continendi instructo; sine quo alioquin multitudo episcoporum induceret confusionem, et saltem ad haereses, schismataque fovenda plus virium haberet, quam ad rectae fidei consensionem, » et unitatem religionis promovendam, et conservandam. Atque tota in eo conspirat veneranda Patrum antiquitas, et constans Ecclesiae traditio, primatum Petri nexum, et vinculum esse communionis ecclesiasticae » etc.

Ex his porro intelligere facile potuit Febronius, quam necesse sit ad fidei, disciplinaeque conservationem, ut divisi per orbem episcopi supremi capitis auctoritate regantur; nec eam verbis tantum, et velut ad speciem observent, ac vereantur, quasi singulis episcopis jus, fasque sit decreta, quae a Sede apostolica eduntur, judicio suo subicere; ac, prout ea magis, vel minus convenire censerint, ex arbitrii sui sententia recipere, vel respuere. Quam facultatem si singuli sibi episcopi sumerent, nemo non videt futurum, ut ex ea turpis illa confusio, totiusque ordinis perversio exoritura esset, quam non aliter praecaveri posse graviter monet Barthelii, nisi firma, et integra in capite

maneat excellens illa potestas, quae singulos episcopos in officio, ordine, et communione contineat.

Primatus insuper necessitatem, p. 36, Febronius vel ipsa etiam illustrium inter acatholicos virorum, Grotii videlicet, ac Leibnitii confessione confirmat. Quo loco velim ipse cogitet, num satis catholicum antistitem deceat, vix paullo majora, et aegre quidem, summo Ecclesiae Pontifici concedere, quam quae isti acatholici rei perspicuitate convicti ultro ei detulerant.

Jam itaque Febronius hoc ipso loco, dum romani Pontificis primatum vereri se profitetur, hoc tamen monitum addendum censuit: » Summus Pontifex Ecclesiae caput est (1), non a

(1) Nil antea notandum censueram in eo, quod monet Febronius, romanum Pontificem, dum caput Ecclesiae dicitur, non caput *essentiale*, ac principale, quod Christus est, intelligi oportere, sed *ministeriale*: quippe ex antecedentibus recte id intellectum a Febronio videri poterat. At mirum, quanto studio proximis haece temporibus distinctionem illam urgere coeperint pontificii primatus oppugnatore, rati, se terrificum quid in illo ministerialis capitis vocabulo reperisse, quo ea, quae inest in capitis appellatione, dignitatis amplitudo non immutatur modo, sed et penitus deiciatur! Inepti, qui se tam insolenter jactant in unius captiosae vocis ambiguitate, quae nullo negotio depellitur. Etenim ministerialis isthaec appellatio una est ex illis vocibus, quae ad aliud referuntur: ut proinde, quae sit cujusve ministerialis officii ratio, intelligi nequeat, nisi perspectum sit, quo principali auctore, cujusve muneris fungendi causae sit illud ministerium demandatum. Quare ad rectam hujusce appellationis intelligentiam, quum romano Pontifici tribuitur, quaerendum ante omnia est, cui principali auctori, et qua de causae sit romani Pontificis ministerium referendum. Quaestio nec obscura, nec difficilis. Quippe idem est, ac quaerere, utrum ne Petrus a Christo, an ab Ecclesia caput sit Ecclesiae constitutus? Jam quis catholicus dubitet, quin Petrus non a grege, non a coetu fidelium, non ab Apostolis, aut discipulis, quos omnes prima Christi alloquutio illi subjecerit, sed ab ipsomet Christo fuerit vicaria potestate in terris relictus, qui gregis pascendi, fratres confirmandi, Ecclesiae totius regendae curam, ministeriumque susciperet? Quod si verum est dicere de Petro, verum quoque necesse est esse de Petri successoribus romanis Pontificibus, in quos transit eadem ministerii potestas, quam a Christo Petrus accepit. Ita scilicet a concilio florentino definitum est: » Sanctam apostolicam Sedem, et romanum Pontificem in universum orbem tenere principatum, et ipsum Pontificem romanum successorem esse beati Petri Principis Apostolorum, et verum Christi vicarium, totiusque Ecclesiae caput, et omnium christianorum patrem, ac doctorem existere; » et ipsi in beato Petro pascendi, regendi, ac gubernandi universalem Ecclesiam a Domino Nostro Jesu Christo plenam potestatem traditam esse ». Capitis ergo ministerialis tota vis, et ratio in Petro, Petrique successoribus hoc unum prae se fert, Petrum prae ceteris electum seu Christi verum vicarium, et ministrum, qui Christi vice, nomine, ac potestate, ab uno principali auctore Christo accepta, toti Ecclesiae regendae, et gubernandae praeficeretur.

Atque hoc ipsum de Petri successoribus romanis Pontificibus ex aequo valere, si forte minus auctoritate florentini decreti adversariis nostris persuadere

» corpore independens, sicut Christus; sed ejus
 » sustentatione, ac ope indigens, sine qua suam
 » firmitatem, vigorem, et dignitatem amitteret,
 » quemadmodum Sixtus III scribebat ad episco-
 » pos Illyrici anno 437, apud Constant, col.
 » 1272 ».

Verum, ne quid ambiguitatis hic relinquatur, notandum, quum quis ab alio pendere dicitur, dupliciter id intelligi posse; vel quatenus alienae opis indiget, quemadmodum et reges ipsi a subjectis populis pendent; vel quatenus alienae auctoritati velut superiori obstrictus sit, quo pacto non reges a populis, sed populi pendent a regibus. Quod homo quisque alienae opis indigeat, id quidem humanae conditioni sic cohaeret, ut ab ea separari nullo modo possit: hac propterea indigentia laborare Pontificem, opusque habere ab Ecclesia sustentari, ultro fatendum. Quod autem hoc sensu ab Ecclesia pendeat, quasi ab Ecclesia auctoritatem suam

possumus, auctoritatem certe non detractabunt auctoritis ejus *Defensionis*, quem tamquam *sydus Ecclesiae recentius nunquam se deserturum* Febronius ipse proficitur Posit. 11, p. 72. Eum igitur, velim, audiant sic scribentem part. 3, lib. 10, c. 5: Romanam Ecclesiam ex *avita, atque apostolica traditione eo jure, ea dignitate esse, ut quemcumque sibi, eundem etiam Ecclesiae universae ducem, pastoremque eligat*. Quod si ex apostolica traditione id juris habet romana Sedes, ut qui ei praeficitur, hoc ipso dux, et pastor Ecclesiae universae constitutus intelligatur; profecto et hoc intelligitur, humano quidem facto evenire, ut unus prae alio Pontifex romanus eligatur, non tamen humano, ac mutabili, sed plane divino, et immutabili jure statutum esse, ut qui est in Petri Sede locatus, ut Christi vicarius, ac minister, non secus ac Petrus, totaque Petri a Christo accepta auctoritate toti praesit Ecclesiae.

Hac significatione, quae una se offert catholicis auribus, catholici doctores, qui hanc vocem capitis *ministerialis* interdum usurperunt, non aliud conceptum animo gerebant, quam hoc unum, quod dictum est, Petrum hoc ipso, quod vicarii, atque adeo ministri Christi personam gereret, vicaria quoque, atque adeo ministeriali a Christo tamquam principali auctore accepta potestate in Ecclesia regenda praeditum fuisse. Qui vero naturam hanc significationem in alienam per insignem fraudem detorqueant, quasi Petri successores non, ut Petrus immediate a Christo, sed ab Ecclesia ministerii potestatem accipiant, quo in Ecclesiae gubernatione funguntur; ii turpiter, et imple desciscere conuincuntur a Verbi Divini cum scripti, tum traditi auctoritate, quam permultis prolatis, iisdemque aptissimis testimoniis Febronius ipsemet Posit. I luculenter asseruit.

Quamquam nec a pontificiae dignitatis amplitudine alienum est, ut hac significatione Pontifex dicatur Ecclesiae minister, quatenus non pro se, sed pro Ecclesia ministerii potestas est a Christo instituta. Quod et Apostoli testimonio declarari potest (Colos. 4, v. 7): *Sicut didicistis ab Epaphra charissimo conservo nostro, qui est fidelis pro vobis minister Christi Jesu*; quo a Christo profecta ostenditur ministerii potestas, quam per Pauli perfectionem Epaphras acceperat. Additur: *et pro vobis*; quo declaratur pro salute quidem fidelium, non tamen a coeta fidelium ministerii munus illis esse demandatum, qui rexedis ecclesiis ex Christi instituto ab Apostolis praeficiebantur.

mutuetur, id vero nullo pacto concedendum. Neque alia sententia ex allato Sixti III testimonio elici potest. Primum quidem eo loci non loquitur Sixtus nominatim de Ecclesiae capite; sed, posteaquam Illyrici episcopos monuit, ut Anastasio Thessalonicensi, cui suas vices commiserat, reverentiam exhibeant, quae capiti debetur, tum ea verba subjicit, quae sunt a Febronio relata, ex quibus non aliud colligi potest, nisi sublata subjectorum obedientia praepediri quidem posse auctoritatis exercendae facultatem, non ipsam vim auctoritatis imminui.

POSITIO VI.

» Quisquis contra singularem Petri cathedram
 » aliam collocat, vel ab ejus communione per
 » obedientiae negationem recedit, schismaticus est ».

ANIMAD. Agnoscit, non pacto, non foedere, non ullo humano modo, sed Christi instituto factum esse » ut beatus Petrus, et post illum » in hac perpetua Ecclesia perpetuo quis adsit » tamquam caput visibile » etc. Addit: » Tam » tam esse, tamque gravem obligationem in » hac unitate vivendi, ut qui, etiam injuste ab » ea praecisus, non curat, ut in communionem » recipiatur, separationem ex propria contumacia approbare censeatur; proinde veluti » schismaticus jure habeatur ». Tum prolato in hanc rem Nicolii testimonio, rite perstringit eorum contumaciam, qui tamdiu patiuntur, se ab ea unitate divelli. » Frustra igitur, inquit, » nonnulli eo se se nomine purgari existimant, » quod a communione Sedis apostolicae se non » separaverint, sed ab ipsa Sede exclusi, et » separati fuerint; dum haec separatio ex eorum culpa originem duxit, et pertinacia eorum in causa est, ne in communionem recipiantur ». Utinam aliquando huic gravissimo Febronii monito isti pareant, intelligantque, ad Christi ovile non pertinere, qui pastoris a Christo praepositi vocem refugiunt, aspernantur auctoritatem.

Demum Febronius eos pergit refellere, qui ad valorem excommunicationis consensum ecclesiarum desiderant. Qua de re superius dictum est.

POSITIO VII.

» Primatus non ordinis, inspectionis, ac directionis tantum est, sed verae auctoritatis, » et jurisdictionis ».

ANIMAD. Scripserat Febronius primo illo libro, quem *de statu Ecclesiae* edidit, c. 1, §. XI: » Principatum summi Pontificis per universam » Ecclesiam non tam esse jurisdictionis, quam » ordinis, et consociationis ». Respuit hac sua Positione dictum istud a catholico dogmate nimium abhorrens, romanumque Pontificem agno-

soli, non honore tantum, ac dignitate, sed et auctoritate, ac jurisdictione praecellere (1).

Inter alia primatus jura istud initio commemorat » quod mitterent romani Pontifices subinde viros in terras remotas, qui in fidem » inquirerent, et primatis nomine ac mandato de unitate aut servanda, aut restituenda » invigilarent. Ejusmodi legatos, seu nuncios » (qui et vicarii quandoque appellabantur) » mittendi morem antiquissimum esse, et admodum frequentem » pluribus monumentis demonstrat, concluditque: » Has legatorum missiones, quando eas unitatis, ac fidei servandae necessitas postulat, cum ipso primatu » originarie connexas quisque facile intelligit ».

Verum, quod non sine intimo doloris sensu dicere cogimur, in exponendis deinceps primatus juribus sive in hujus Positionis explanatione, sive in totius operis decursu sic versatur Febronius, ut ea non illustrare, sed obscurare potius, atque in angustum contrahere, quoad posset, ac prope in nihilum redigere voluisse videatur.

In dirimendis controversiis, quae ad fidem, moresque pertinent, non aliud Pontifici tribuere videtur, quam ut ejus judicio velut *provisorio* magna reverentia debeat, et a particularibus ecclesiis exhibeatur eo etiam fine, eaque auctoritate, ut latius non serpent errores, grassenturque haereses. Qua in re libebit quidem Febronio Gersonii, aliorumve recentioris aevi patrocinio uti; non item remotioris antiquitatis praesidio, cujus tamen ille studiosissimum se proficitur. Sane, quum in duplici Orientalium dissidio, cuiusnam scilicet ex antiochenis episcopis esset communicandum, atque utrum tres in Deo hypostases, an una hypostasis, et tres

personae dicendae forent, Hieronymus Damasi sententiam his verbis efflagitabat: » Obtestor » beatitudinem tuam, ... ut mihi epistolis tuis » sive tacendarum, sive dicendarum hypostasem detur auctoritas ». Facile quisque intelligit, sic ab eo requisitam fuisse apostolicae Sedis auctoritatem, ut in ea tamquam in veritatis oraculo firme, tutoque conquiesceret; sic enim mentem ipse suam aperit *epistola* 57 notissima (1). Sic dum Basilius ad Athanasium scribebat, *epist.* 69, his verbis, quae recitantur a Febronio p. 46: » Visum est mihi, ut scribatur episcopo romano, ut quae hic gerantur, » consideret, et sententiam expromat: » putabimus, ab illis gravissimis, sanctissimisque Patribus non aliud expectatum fuisse, nisi pendens, et *provisorium*, quod nuncupant, iudicium, quod animos ut antea dubios, incertosque relinqueret; non autem fixam, certamque sententiam, quae rem definiret, omnemque in posterum dubitationem amoveret? Jure proinde summus Pontifex Agatho non ad Sedis suae ostentationem, ut probe notat Tournellius *de Eccles.* q. 3, art. 2, sed ad salutem publicam sic ad imperatores scripsit: » Petri adnitenle praesidio » haec apostolica ejus Ecclesia nunquam a veritatis via in qualibet erroris parte deflexa est, » cujus auctoritatem, utpote Apostolorum omnium Principis, semper omnis catholica

(1) Edit. Vallars. 1, class. XV, ad Damasum, quem doctor maximus rogat, ut sibi significet, an tres hypostases in Deo dicendae sint, vel tacendae; et cum quo apud Antiochiam communicare debeat. » Ego, » inquit, nullum primum, nisi Christum sequens » beatitudinis tuae, id est cathedrae Petri, communionis consocior ». Praeclara verba, quibus ostendit Hieronymus ei, qui Christum sequi velit, necesse prorsus esse, ut cathedrae Petri communionem consocietur: simulque, dum sit, beatitudini tuae, id est cathedrae Petri communionis consocior, plane significat, auctoritatem cathedrae non in alio ab Hieronymo agnitam esse, quam in eo, qui cathedram tenebat: quo patet, quam longe recedat a Patrum mente, ac sententia, qui cathedram se jungerem moliantur ab eo, qui praest cathedrae. Sequitur porro Hieronymus: » Super illam petram aedificatam Ecclesiam scio. Quicumque extra hanc domum agnum comederit, prophanus est. Si quis in Noe arca non fuerit, peribit » regnante diluvio ». Ac deinceps: » Non novi Vitalem, Meletium respuo, ignoro Paulinum. Quicumque tecum non colligit, spargit; hoc est, qui Christi non est, antichristi est ». Et n. 5: » Quamobrem » obtestor beatitudinem tuam per crucifixam » salutem, per Homousiam Trinitatem, ut mihi epistolis tuis sive tacendarum, sive dicendarum hypostasem detur auctoritas ». Quis non agnoscat eam auctoritatem hoc loco ab Hieronymo quaesitam, quae certum, fixumque iudicium contineret? *Epist.* porro XV... alias 88, ad eundem Damasum: » In tres » partes scissa Ecclesia ad se rapere me festinat... » Ego interim clamo, si quis cathedrae Petri jungitur, meus est; Meletius, Vitalis, atque Paulinus tibi haerere se dicunt... idcirco obtestor » beatitudinem tuam, ... ut mihi litteris tuis, » apud quem in Syria debeam communicare, siguifices ». Quibus verbis palam sit, de communionis necessitate cum romano Pontifice non aliter Meletium, Vitalem, Paulinum sensit, ac sentiret Hieronymus.

(1) Qui romane Pontifici collatum divinitus honoris primatum concedunt, juris, et potestatis negant, quaerere ex his non alienum videtur, num existiment, in eo constituendo primatu Christum ad honoris gradum spectasse potius, quam ad munus, et officium primatus adjunctum? Quis porro putet, Christum, qui ministrare venit, non ministrari, voluitque, ut qui major inter suos futurus esset, minor fieret, dum unum ceteris praeposuit, de gradu honoris cogitasse, qui ad otiosam personae amplitudinem dumtaxat pertineret; non de vicaria potestate, qua universi gregis utilitati, salutique prospiceret? Quid Ecclesiae profuisset unum praeponi, cui primae tantum salutationes deberentur? At profecto non ea fuit ratio principatus a Christo in regno suo, quod est Ecclesia, constituti. Unum selegit, cui claves commissit, quae, si potestatem significavit in membris, quibus communicantur, multo eam excellentiorem demonstrant in capite; unum, cui gregis sui et oves, et agnos pascendo tradidit: unum, quem fratres suos confirmare jussit. Quae munera omnem illam praestantem auctoritatem complectantur, ac praeseferrunt, sine qua rite praestari nullo modo possunt. Quo satis intelligitur, non ita Petro, Petrique successoribus collatam a Christo primatus dignitatem, ut in insigni quodam honore, velut in magni nominis umbra consisteret; sed ut potestatis praestantiam pro salu- tati totius corporis regimine institutam ipsa, ut par est, praestantia honoris comitaretur.

» Christi Ecclesia, et universales synodi fideliter
» amplectentes in cunctis sequatae sunt; omnes
» que venerabiles Patres ejus doctrinam ample-
» xi ». Alia priscis e saeculis petita ejusdem
veritatis monumenta deinceps suo loco profe-
rentur.

Hanc tot aetatum decursu delapsam ad se Pa-
trum traditionem collegit Bernardus, hisque ver-
bis complexus est *epist. 190 ad Innocentium*:
» Oportet ad vestrum referri apostolatam peri-
» cula quaeque, et scandala emergentia in re-
» gno Dei; ea praesertim, quae de fide contin-
» gunt. Dignum namque arbitror, ibi potissi-
» mum resarciri damna fidei, ubi non possit fi-
des sentire defectum ».

Pergit Febronius p. 48: » Si privatis ecclesiis
» judicio summi Pontificis non acquiescentibus
» mota controversia magis inardescit, uti conti-
» git in causa nestorianorum, monothelitarum,
» protestantium ita, ut malo levando unicum su-
» persit generale concilium, tum ad praecipuum
» romani Pontificis munus pertinet cura, et ope-
» ra, ut ex universo orbe episcopi catholici con-
» vocentur sub hierarchico ipsius praesidio, ortas
» in fide, et moribus controversias ultimato
» et inerrabili judicio decisuri: de quo nos in-
» fra » etc.

Ambigua sane oratio, ut mitius loquar. Aliud
est agere de subortis erroribus efficaciter com-
primendis; aliud de tisdem damnandis, contro-
versisque fidei, ac morum certo, nec errori
obnoxio judicio dirimendis. Quod ad grassantis
haeresis incendium restinguendum praesentem
opem, eamque opportunissimam concilii gene-
ralis convocatio afferre quandoque valeat, facile
id quidem dabitur. Quod vero evenire aliquando
possit, ut citra concilium error plane damnari,
et suborta controversia de re ad fidem, aut mo-
res pertinente ultimato, nec errori obnoxio ju-
dicio definiri nequeat, id vero a catholico dog-
mate abhorret plurimum.

De legum ferendarum potestate sic statuit Fe-
bronius p. 48: » Potest itaque Pontifex pro ca-
» nonum executione, et observantia leges con-
» dere, quas episcopi tum solum non tenentur
» recipere, si particularium ecclesiarum neces-
» sitas, vel evidens utilitas contrarium suadeat ».

Duo hic notanda sunt: Primum, condendae
legis potestatem non aliter, nisi pro urgenda
canonum observantia Pontifici concedi: alterum,
episcopos pontificiis hisce legibus, latis pro ca-
nonum observantia, tum solum teneri, si qui-
dem particularium ecclesiarum non repugnet ne-
cessitas, vel evidens utilitas.

Sed 1. non minorem Pontificum decretis, quam
canonum statutis vim inesse, tota sane antiquitas
agnovit. Equidem perpetua haec laus fuit apo-
stolicae Sedis, ut sanctissimas Patrum regulas
et ipsa coleret summopere, et ab omnibus ser-
vari diligentissime curaret. Quo pertinet Caele-
stini dictum *apud Constant Praef. num. 41: Do-
minemur nobis regulae, non regulis dominemur.*

*Simus subjecti canonibus, quum canonum prae-
cepta servamus.* Sed ne verbis illis putaretur Cae-
lestinus, minorem vim tribuisse Pontificum de-
cretis, quam canonum statutis, continuo monet
Petrus Constant num. 42: *Inter eas regulas, qui-
bus non dominari, sed subesse vult Caelestinus,
reponere ipsum non modo synodorum canones,
sed romanorum etiam Pontificum decreta.* Siqui-
dem Caelestinus, ut rite Constant pergit ani-
madvertere: » Duo haec sane commendat, quum
» ait, nulli sacerdotum suos liceat ignorare cano-
» nes; nec quicumque facere, quod Patrum pos-
» sit regulis obviare » praesertim quum id pro-
» xime adjungat: » Quae enim a nobis res digna
» servabitur, si decretalium norma constitutorum
» pro aliquorum libito licentia populis permissa
» frangatur? Qua in re videtur exemplum sibi
» sumsisse ex s. Siricio, qui postquam Hime-
» rium Tarraconensem ad servandos canones, et
» tenenda decretalia constituta cohortatus est, ge-
» neraliter illud effatum pronunciat: *statuta Sedis
» apostolicae, vel canonum venerabilia definita
» nulli sacerdotum Domini ignorare sit liberum.*
» Unde manifestum est, piissimis illis Pontifi-
» cibus persuasum fuisse, episcopos omnes non
» minus apostolicae Sedis decretorum, quam
» synodicorum canonum scientia instructos esse
» oportere ». Id ipsum probat insuper, quum
celebri Gelasii testimonio, tum maxime Leonis
Magni decreto, cujus intelligentiam egregie i-
dem scriptor vindicat » adversus famosum edi-
» torem (verba sunt Constantii), qui dum Leo-
» nis dictum, ad suam de Codice canonum a se
» vulgato sententiam accomodare vult, ita id
» interpretatur, ut lectoris animum a genuino
» Leonis sensu longissime abducat ».

2. Loquitur allato loco Febronius de legibus,
quas condant Pontifex pro canonum executione,
et observantia. De his autem sic statuit, tum
solum episcopos non teneri eas recipere, si par-
ticularium ecclesiarum necessitas aut evidens uti-
litas contrarium suadeat. Proinde non ipsa solum
lex pontificia, sed et canones, quorum urget
ea executionem, et observantiam, cujuslibet
singularis episcopi judicio subduntur; eique per-
mittitur, ut de canonibus, quos vel synodus
generalis ediderit, pro sua prudentia judicet,
num recipere illos, vel repudiare debeat. Re-
petat quaeso memoria Febronius (quos sane fa-
miliares habet) synodorum pene omnium ca-
nones, videatque, num in eis praesertim, qui
primis saeculis prodierunt, vestigium extet ejus
arbitrii, quod allato loco singularibus episcopis
tribuit; an non potius ipsae synodi pro suo jure,
et imperio decernant, ac praecipiant, quid ab
episcopis sibi subjectis servari omnino velint,
poenis etiam indictis adversus eos, qui concili-
liare statutum aut servare neglexerint, aut vio-
lare praesumerint. Quis non videat, si aliquan-
do jus, fasque sit episcopis latis a Pontifice,
vel concilio leges pro suo arbitrio amplecti, aut
respuere, omnem superioris auctoritatis aciem

hebecere, nihilque superesse, quo fusi per orbem episcopi efficaciter in ordine, et officio contineantur? quod si desit, nec suprema capitis Ecclesiae auctoritate praestetur, foedam prorsus orituram in Ecclesia rerum omnium perturbationem, confusionemque prudenter paullo ante monuit Bartholaeus.

Pag. 49, agit Febronius de jure, quod habet Pontifex, supplendae praelatorum negligentiae; tum adjungit: » In hoc consistit jus *devolutio- nis*; non in praeciendis juribus ordinario- rum, aut eorum functionibus, quum ipsi eas exequi possunt, et volunt, occupandis. » Est autem jus illud devolutionis *supremum*, quo » laedi minime debent jura devolutionum in- » termedia, praelatis Pontifice inferioribus com- » petentia ».

Videtur hoc loco Febronius negare, fas esse Pontifici jure ordinario, seu aliter, quam pro supplenda praelatorum negligentia, singulis in dioecibus munia exercere, quae propria sunt pastoralis officii; quod idem est, ac velle supremo Ecclesiae universae pastori universale jus pascendi eripere. Atqui tamen constat, Christum Petro, et in Petri persona successoribus ejusdem romanis Pontificibus jus istud pascendi et universale et *immediatum*, ut vocant, contulisse.

Dico *universale*. Qua de re luculentum extat, ac celebre Bernardi testimonium, superiorum aetatum constantem traditionem complectens l. 2. de Consider. c. 8: » Habent illi sibi assignatos » greges, singuli singulos: tibi universi crediti, » uni unus. Nec modo ovium, sed et pastorum » omnium tu unus pastor... Oves meas, inquit. » Cui non plauum, non designasse aliquas, sed » assignasse omnes? Nihil excipitur, ubi di- » stinguitur nihil ».

Dico *immediatum*. Et sane Febronius ipse *Possit. 36*, p. 227, statuit, *primitus individuum fuisse episcopatum*: poterat (addit ille) *quilibet episcopus ubivis terrarum suam libere exercere potestatem*. Quod quidem, si de facto agitur, quamverum sit, in praesentia non discepto. Certe notum est, ab Apostolis Jacobum in ipsis nascentis Ecclesiae primordiis Hierosolymis praepositum fuisse; praetereaque alios aliis in locis constitutos episcopos Actus Apostolorum, Pauli Epistolae, et Johannis Apocalypsis abunde testantur. Quod si ad jus quaestio revocatur, non contendet Febronius, eam potestatem, quam putat, episcopos libere ubivis terrarum primitus exercuisse, non fuisse Petri potestati subjectam. Quod si negaret, et cum catholico dogmate, et secum ipse configeret. Quis proinde negaverit, quod quilibet episcopos ubivis terrarum libere faceret, non idipsum pleniori, firmiterque jure Petrum, Petrique successores facere potuisse?

Sed quod ad singulos episcopos attinet, illud fortasse Febronium fefellit, quod a Petavio notatum superius retulit; nimirum episcopos prius

designatos, quam Ecclesiae corpus coaluisset. Verum aliud est, quod episcopi ante designati fuerint, quam certis gregibus assignati, quod unum ex Petavii dicto elicitur: aliud, quod ii episcopi ubivis terrarum libere suam potestatem exercere possent; quod, ut mox videbimus, nulla firma ratione nititur, certisque aliunde antiquitatis monumentis adversatur. Equidem Natalis Alexander, *Dissert. 4, in l. sec.*, id episcopis tribuit, ut necessitate urgente etiam extra suas dioeceses « Ecclesiae subveniant in locis, qui catholico episcopo destituti sunt; salva semper, et in omnibus romani Pontificis » auctoritate, quam divino jure, et immediate » a Christo institutam, et acceptam obtinet ». Sic enim Natalis suam ipse mentem explicat *Schol. 3*, ostenditque, hoc differre facultatem illam, quam necessitatis, charitatisque causa episcopis tribuit, ab eminenti jure summi Pontificis, quod » romanus Pontifex summam habet, eamque ordinariam in Ecclesia universa potestatem, et auctoritatem; quam non » extraordinariis dumtaxat casibus (nec ideo » pro supplenda tantummodo praelatorum negligentia), et Ecclesiae periculis, sed semper » exercere potest, et in fideles universos, et » in ipsos Ecclesiae totius episcopos, quia *pastorum omnium unus est pastor* ». Quae verba doctus scriptor exscripsit ex s. Eucherio Lugdunensi, sive alio antiquo, ut ille putat, episcopo gallicano (1), *Serm. de Nat. sanctorum Apostolorum Petri et Pauli: pastorem pastorum eum constituit. Pascit igitur Petrus agnos, pascit et oves: pascit alios, pascit et matres; regit subditos, et praelatos. Praeiverat. Johan. Chrysost. homil. 55, in Matth.:*

(1) Adscribit haec verba Natalis Alexander (*cit. Dissert. §. 1, n. 4*) s. Eucherio episcopo lugdunensi, seu alteri episcopo gallicano antiquo in *Sermone de natali sanctorum Apostolorum Petri, et Pauli, qui cum aliis sub nomine Eusebii Emiseni falso circumferuntur*. Equidem homiliae olim sub Eusebii Emiseni nomine vulgatae Brunoni Astensi potiori jure tribuendas multis est argumentis patefactum egregia praefatione in hujus commentaria in IV Evangelia, quae an. 1775 Romae cura, et studio eminentissimi de Zelada in lucem prodierunt. Sed quod attinet ad Eucherium, monet Natalis Alexander *de Scripturibus Ecclesiasticis, sec. 5, art. 20*, duos esse distinguendos Eucherios, unum seniores, juniorem alterum, utrumque episcopum lugdunensem; illum quinto, istum sexto saeculo floruisse; additque: » Quin aliquae ex » homiliis illis, quae sub Eusebii Emiseni nomine » circumferuntur, sint Eucherii senioris, nullus dubitat ». Caeterum memoratus locus disertis verbis extat apud Brunonem *Comment. in Johannem tom. 2, pag. 604*. Insigne plane documentum vigentis eo aevi doctrinae, quam ex superiorum Patrum traditione acceptam retulit vir ille sapientiae, ac sanctitatis laude clarissimus. Nec enim, ut praecclare animadvertit praestans auctor laudatae praefationis, pag. XV: » Novis » sive interpretationibus efferendis, sive sententiis cuedendis scriptor hic allaborat; sed antiquiorum floribus veluti decerpendis, probatissimis scilicet explicationibus, institutionibus, documentis, effatis ». Quo semper magis elucet successio doctrinae a primis saeculis per medium aevum ad nos deductae.

Hieremiam uni genti Pater, hunc autem universo terrarum orbi Christus praeposuit. Hinc in magna lateranensi oecumenica synodo sub Innocentio III splendide jus idem universale in omnes ecclesias romanae Ecclesiae assertum est, quae, ut habetur c. 5, *disponente Domino super omnes alias ordinariae potestatis oblinet principatum, utpote mater universorum Christi fidelium, et magistra.*

Haec sane universalis Ecclesiae regendae ordinaria potestas ab ipsius Ecclesiae ortu splendide in uno Petro emicuit. Post Christi ascensum in Coelum, quum tota in coenaculo collecta esset Ecclesia, unus eidem Petrus praefuit, atque in locum Judae alium sufficiendum curavit, quod ipsum proprio jure per sese praestare potuisset, luculentissime testatur s. Johannes Chrysostomus (1). Auctam suis primis concionibus Ecclesiam regere idem porrexit summa semper, et ubique praesenti auctoritate usus sive in judicio Ananiae, et Saphirae, sive in invisendis ecclesiis, quae post dispersionem multis locis per finitimas regiones constitutae fuerant; quam peragracionem in *Actis Apostolorum* cap. 9, notatam facile quisque intelligit, non merae urbanitatis, sed pastoralis officii causa esse susceptam; sive inde c. 10 quum gentilitatem totam ut in ovile, sic in fidem suam recepit, quum nimirum jussus est divinitus Cornelius Petrum arcessere, simulque ipsi, et in ipso gentilitati toti imperatum, ut a Petro acciperet, quid ipsum facere oporteret.

Constat itaque, in ipso christiana religionis exortu totam Ecclesiam sub universali, et immediato Petri regimine collectam constituisse. Subinde divisi episcopatus; suus cuique gregi pastor assignatus; et id quidem Ecclesiae instituto, ut fatetur Febronius. Quae sane peculiaris assignatio, Ecclesiae instituto inducta, nil detraxit, aut detrahere potuit de primaeva illa generali assignatione, qua Christus ipse universum gregem ei commisit, cui suas universe

oves, suos universo agnos pascendos commendavit.

Quin et alii Apostoli, dum in ecclesiis, quas per diversa loca fundabant, episcopos constituerant, non propterea potestate se abdicabant obsequiorum in eisdem pastoralium munerum. Colligitur id ex Act. c. 15: » Post aliquot autem » dies dixit ad Barnabam Paulus: Revertentes » visitemus fratres per universas civitates, in » quibus praedicavimus verbum Domini, quo- » modo se habeant ». Tum ex cap. 20: » A Mi- » leto autem mittens Ephesum vocavit majores » natu Ecclesiae ». Sic etiam, quum idem Apostolus Titum reliquit Cretae, ut pastores per civitates constitueret, et quae deessent, corrigeret; non sibi, aut ipsemet Titu pastorale officium in eis civitatibus interdicebat. Scite propterea in hanc rem Thomassinus p. 1, l. 1, cap. 6, n. 20: » Quum particulares ab initio conderentur » Ecclesiae, Apostoli, ut mea fert opinio, qui » earum fundatores, et parentes erant, non ita » transcribebant in episcopos eam auctoritatem, » quam sibi creatione hac spirituali pepererant, ut ea se ipsi spoliarent ». Additque: » Atqui sola apostolica Sedes Petri universalem » hanc haereditatem adivit Apostolorum ».

Itaque in ea temporum vetustate amplissima se prodit primarum sedium in inferiores auctoritas, et iurisdicctio. Viguit vero polissimum haec potestas in alexandrina sede, et antiochena, utpote quae a Petro institutae fuerant, et a quo praecellentem illam auctoritatem manasse, indubitatis monumentis ostendit idem Thomassinus: ut proinde minime mirum videri debeat summum illarum sedium obsequium erga romanam Sedem, e cujus divino primatu ecclesiasticum suum primatum fluxisse agnoscebant, ut invicte alio loco demonstravimus.

Quam late pateret episcopi alexandrini in subjectos episcopos auctoritas, quum perspicuo Epiphani testimonio, tum Epistolae synodi nicanae ad alexandrinam ecclesiam confirmat doctus abbas Bachini; quibus recitatis, concludit de *Eccles. Hierar. Orig. pag. 363: Horum tenore manifesto constare, omnia alexandrini episcopi nutu peracta in quibuscumque ecclesiis, aut provinciis.* Ejusdem auctoritatis primarum sedium in subjectos episcopos argumentum suppeditat etiam canon 33 inter apostolicos, quibus primaevas disciplinae lineamenta in plerisque repraesentari eruditi consentiunt: » Episcopos unius- » cujusque gentis nosse oportet eum, qui in eis » est primus, et existimare ut caput; et nihil » facere, quod sit arduum, aut magni momenti » praeter illius sententiam ». Non ignorat Febronius, quam multa in rem eandem suppetant documenta, quibus abunde refellitur, quod ille semel, ac iterum insinquare aggressus est, episcopos ab initio indefinita quadam, ac pleuaria potestate suis in dioecesibus regendis usos fuisse; quum aliunde constet, hanc potestatem multis in rebus restrictam fuisse non canonum lau-

(1) Verba sunt Chrysostomi Comment. in Acta Apostolorum Homil. 3, in cap. 1, n. 2: » Quid ergo? an Petrum ip. um eligere non licebat? Licebat utique; sed ne videretur ad gratiam facere, abstinuit ». Paulo ante dixerat n. 1: » Utpote servens, cui grex a » Christo concreditus erat, atque ut primus in cho- » ro, primus sermonem orditur ». Et inferius num. 3: » Primus auctoritatem habet in negotio, ut cui » omnes commisi fuissent. Huic enim Christus dixerat: *Et tu aliquando conversus confirma fratres tuos* ». Primus ergo Petrus non ordinis tantum gradu, sed et capitis praestanti dignitate, atque auctoritate, utpote cui et grex a Christo, et omnes sine discrimine commisi fuissent.

Pastoralis hujusce muneris, ac sollicitudinis in omnes ecclesias extendentem sese auctoritatem praecclare confirmat Chrysostomus ex hac ipsa Petri peregrinatione, quae refertur Act. cap. 9, v. 31, quem in locum haec habet Homil. 21, num. 2: » Quasi dux » circuibat ordines considerans, quae pars esset co- » ditata, quae ornata, quae sua praesentia egeret... » Ubi periculum est, hic adest, et ubi quaedam di- » spensanda sunt ».

tum statutis, sed et illa pleniore auctoritate, qua primarum sedium episcopi, qui subinde patriarchae, exarchae, metropolitae dicti sunt, in inferiores sibi subjectas ecclesias utebantur.

Et quidem quum excellentior haec auctoritas, qua potiebantur antistites, qui praecipuis illis (peculiaribus tamen) sedibus praeerant, non divino, sed ecclesiastico instituto niteretur; haud mirum, non eam semper eodem gradu constitisse, sed pro temporum, ac disciplinae varietate, prout Ecclesiae utilitas postulare, amplificari subinde, aut restringi canonum statutis potuisse. At potestatem a Christo datam quae humana potestas coercere unquam potuit? Quis unquam catholicas fas sibi esse putaverit, aliquam Christi ovem ex ejus cura subtrahere, cui omnes universe oves suas pascendas Christus commisit? Quis pastor catholicus, dum recogitat, a Christo dictum Petro fuisse: *Pasce oves meas*; Christi voci obstrepare audeat, ac dicere: Nolo hanc ovem a Petro pasci, nisi dum eam ego pascere neglexero; vel nisi mihi ejus pascendae facultas, aut voluntas defuerit?

Quae etsi perspicua sunt per sese, placet ea tamen praestantis insuper viri (quem Febronius magni facere solet) auctoritate, ac testimonio comprobare. Is est Thomassinus, cujus haec sunt verba p. 1, l. 1, c. 6, n. 9: » Con- » venit theologis, et canonistis, Apostolis a Christo infusam plenitudinem potestatis spiritalis, » cui limites praefigere nefas sit ullos: episcopos autem, etsi in Sedes Apostolorum evecti » sint, non tamen in plenissima hujus, et universalis potestatis totam amplitudinem vocatos omnes esse: unam Petri Sedem interminata hac, et universali auctoritate cumulatam » esse, qua pollebant Apostoli, et Petrus maxime, cui ea obtigerat cum singularis abundantiae privilegio ».

Et num. 11: » Quin ex historiarum omnium » testificatione constat, quocumque demum se » contulerint Pontifices, velut propria in Ecclesia versatos esse, atque ut summos pastores, » quibus ovile suum credidit totum Christus ».

Num. 17. Laudato Bertrando augustodunensi episcopo subjicit: » Quae tunc sane esset gallicanae ecclesiae sententia, liquidissime hinc, » certissimeque exprimi potest. Hanc ergo primum doctrinam adstruit velut a Leone Papa, » et a reliquis Patribus constitutam: Petro datae esse, Petrique successoribus claves, per quos aliis deinde praesulibus consignentur. » Origo hujus potestatis fuit a Deo immediate, » videlicet a Christo, tradente eam certae personae, scilicet Petro pro se, et suis successoribus, a quibus in alio derivatur. Addit: Hac » potestate comprehendi universaliter omnes et » regiones, et fideles, qui Pontifici summo universi non minus morigeri esse debeant, quam privato quisque Pontifici suo ».

Num. 18: » Non abs re erit id adnotare, quam » tum doctrinam propugnabat illustrissimus ec-

» clesiae gallicanae patronus, eandem postea » amplexatos esse Gersonium, Alliaccensem, Almainum, Majorem, et caeteros scholae theologiae, et parisiensis lumina, quorum minime suspecta fides est; quos denique, nisi » valde hospes, causari potest nemo, amplius » candae romanorum potestati Pontificum plus » aequo studuisse ».

Superius Thomassinus notaverat, num. 14, Gersonium pro errore habuisse, *quod Papa non est immediatus praelatus omnium fidelium, nec sponsus Ecclesiae universalis, sed solius Romae; alioquin quaelibet ecclesia cathedralis haberet duos sponsores, Papam, et episcopum*. Huic porro absurdo, quo error ille nitebatur; nimis fore, ut quaelibet ecclesia cathedralis duos sponsores habitura esset; occurrebat Gersonius comparatione ducta ex parochis, quorum proprias functiones dum explet episcopus, non propterea duo in una ecclesia parochi censentur. Sane id absurdum sequeretur, ubi duo aequali auctoritate antistites eidem gregi praeessent; non ubi duo praesunt, quorum unus minori auctoritate pollens majori alterius auctoritati subjicitur.

Equidem Gersonius Papae immediatam auctoritatem in singulis ecclesiis coercere aliqua ex parte videri poterat, quod statueret, eam licite non posse Pontificem sine justa causa exercere: hoc principio scilicet ductus, non omni culpa vacare quidquid nulla justa causa suscipitur. Sed hic, ut advertit Thomassinus, non jam de potestate ipsa (quod attinet ad valorem actus), sed de licito usu potestatis controversia instituitur; quae quaestio est alterius plane generis. Caeterum in dijudicanda causae justitia, vel convenientia potiores esse partes summi Pontificis, nemo jure in dubium vocaverit, exemplum sequutus majorum, qui (ut etiam notat Thomassinus n. 15) suborta perplexitate de utilitate Ecclesiae cesserunt ut plurimum capituli auctoritati, et sapientiae; eique se commiserunt, etsi non satis intelligerent, quae rationis momenta Pontificem moverent: idque in epistolis Bernardi luculenter emicare subjungit.

Non ejus indolis sunt, quae habet Febronius p. 52: » Observant quoque theologi, praesertim » Germaniae, nihil aeque abstertere protestantes a reunionem et regressu ad sinum matris » Ecclesiae, quam frequentes illas non necessarias, nec admodum utiles invasiones in jura, » et dioeceses episcoporum. Audiendus hic Thomassinus p. 1, l. 1, c. 6, n. 1: *Si quis (romani Pontifices) evagati sint ultra hos modestiae limites, id oblivione, et silentio opprimi condubilius est; ut ex quo nihil argumenti elici possit, nihil adjumenti ad posterorum mores regendos ».*

Haud decebat Febronium veterem illam, planeque ineptam criminationem refricare; quam praestantes Germaniae theologos assensu unquam suo comprobavisse, adduci non possum, ut credam. Vigent adhuc (quis nescit?) protestan-

tium veteres querelae adversus romanam Sedem. At numquid modestiores fuere, aut sunt erga oecumenicum concilium, cujus tamdiu patientiam, lenitatem, mansuetudinem defatigarunt; plena charitatis monita, hortationesque contemserunt; auctoritatem aspernali sunt; decreta, definitionesque contumeliose irriserunt? Sed horum pervicaciae alia est causa non latens, aut obscura. Praeputra libido de rebus ad religionem pertinentibus proprio arbitrata, seu *privato spiritu* decernendi ea est, quae apud istos obstinatam peperit in auctoritatis contemtu pertinaciam, et in novis semper pariendis erroribus perpetuam levitatem, et inconstantiam.

Neque hic erat producendus Thomassinus. Non ille frequentes istas commentitias *invasiones* memorat, quibus romanam Sedem in odium, et invidiam adducat. Nimium absunt ab ejus hominis modestiae voces istae plenae convicii, et acerbae in apostolicam Sedem malevolentiae indices. Id unum innuit, si quid in dissidiis, quae nonnunquam Pontifices inter, et subjectos praesules exarserunt, illos contigerit aliquando extra modestiae limites evagari, hoc ipsum silentio, et oblivione obruendum. At quod haec sit potissima causa, quae protestantes a reditu in sinum matris Ecclesiae deterreat, nec ille dixit aliquando, nec in religiosum ejus animum tam absona cogitatio cadere unquam potuit.

ADDITIO.

Ad testimonia, quae ex Thomassino, et Natali Alexandro protulimus, alia liceat adjungere, petita quum ex certis Bossuetii operibus, tum ex ipsamet *Defensione*, quae vulgo, nec sine aliqua cl. antistitis injuria, ei tribuitur.

Duo ille in primis docet digna, quae suis momentis accuratissime ponderentur. Ac primum quidem, unitatis catholicae vinculum communionem cum Sede apostolica maxime contineri; quod et universa Ecclesia, Patrum edocta traditione, constantissime profitetur.

Alterum est, quod eximio libello *Refutationis Catechismi Paulli Ferry*, sect. 1, cap. 1, cui titulus *Prima Veritas*, jacet velut fundamentum totius disputationis, vim hanc, et rationem esse communionis ecclesiasticae, cujus necessitatem heterodoxus ille fatebatur, ut consensionem *in credendo* prorsus requirat: *Qui communionem dicit* (verba sunt Bossuetii), *societatem dicit fidei*: quippe firmissimum vinculum; quo ecclesiastica communio adstringitur, professio est unius, ejusdemque fidei.

Hoc ipsum luculenter confirmant, quae scripta leguntur in *Defens.*, part. 3, l. 10, c. 6, quo loco de Petri cathedra, Romae constituta, speciatim disserens ait: » Quae proinde cathedra, si » concidere posset, fieretque jam cathedra non » veritatis, sed erroris, et pestilentiae; Ecclesia ipsa catholica non haberet societatis vincu-

lum; jamque schismatica, ac dissipata esset, » quod non est possibile ».

His positis una, vel altera brevi conclusionumcula tota res conficitur: ex Bossuetio communio cum apostolica romana Sede vinculum est unitatis catholicae, cui proinde quisque inviolate adhaerere debeat; sed hujusmodi communio secum ipsa infert consociationem in credendo, seu consensionem in fide: ergo et haec in fide consensio cum apostolica romana Sede vinculum est potissimum unitatis catholicae; a qua consensione proinde recedere nemo valeat, quin simul ab unitate discedat. Ad majorem explanationem alio modo, et quidem plane invicto: si, quod Bossuetius velut catholicum dogma rite defendit, sancte adeo praescripta est cum romana Sede communio, ut abrumpi haec nequeat, quin solvatur vinculum societatis, unitatisve catholicae: si auctore ipso eodem Bossuetio communio haec unius, ejusdemque fidei professione maxime continetur; istud profecto consequens est, ut, quemadmodum a communionem cum romana Sede, ita nec ab ipsius romanae Sedes fidei professione, nullo tempore, nullo casu liceat unquam desciscere. Liceret autem, si romana Sedes aliquando in fide errare posset. Fieri ergo nunquam potest, ut erret aliquando in fide romana Sedes.

Altera conclusio: ex allata *defensoris* doctrina si cathedra Romae constituta desineret cathedra esse veritatis, fieretque cathedra erroris, Ecclesia ipsa catholica jam non haberet societatis vinculum, jamque schismatica, ac dissipata esset: atqui nullo unquam vel minimo temporis intervallo Ecclesia catholica potest non habere societatis vinculum, schismatica esse, ac dissipata: ergo nullo unquam vel minimo temporis intervallo evenire potest, ut romana cathedra desinat esse cathedra veritatis, fiatque cathedra erroris, et pestilentiae. Quod profecto de nulla alia singulari cathedra dici potest.

Jam vero, si vel ipsum *defensorem* audimus, romanae cathedrae fides neutiquam secerni potest a fide, quam in ea cathedra praedicant, ac docent romani Pontifices: quippe ait cap. 5: » Neque vero distinguimus a romanorum Pontificum fide romanae Ecclesiae fidem, quam » scilicet non aliter, quam a Petro primo, atque » a Petri successoribus Romani didicerint ». Ergo, nisi a se ipse dissentire velit, fatendum ei omnino est, quae de inviolata Ecclesiae romanae fide superius conclusa sunt, perinde valere de fide, quam a Petro acceptam in ipsa eadem Sede, et cathedra docent, ac praedicant Petri successores, romani Pontifices.

Nimirum illud est, quod ab apostolicis usque temporibus gravissime docet, ac testatur summae vir auctoritatis lugdunensis antistes Irenaeus l. 3, c. 3, romanorum Pontificum ordinatione, et successionem (quos ille a Petro ad Eleutherium singulatim recenset) eam, quae *ab Apostolis est traditio, et veritatis praekonatio* ad sua

usque tempora pervenisse, qua non exortae modo, sed exorturae quodcumque haereses profligarentur. Quod si huic successioni divina ordinatione praeconium veritatis commendatum est ad ultima usque tempora propagandum, atque adversus omnes haereses valliturum; necesse est, ut, quemadmodum nulla unquam erroris labe infici potest veritatis praeconatio, ita et ab omni semper suspicione erroris abesse successionem illam, cujus praedicatione praeconium veritatis, ut a Petro ad Eleutherium, sic et ab Eleutherio ad Pium VII, *soliciter regnantem, ab hocque ad extremum, ad quasque perimendas haereses divinitus est comparatum.*

Hoc nimirum est, quod et aperitissime confirmat Petrus Chrysologus scribens ad Eutychem: *Petrus, qui in propria Sede vivit, et praesidet, praestare quaerentibus fidei veritatem.* Praestat autem, quum per successores loquitur, qui, ut et ait *defensor* c. 5, accipiendi sunt tamquam una persona Petri.

Revera Petrum per Leonem loquentem Patres chalcedonenses, Petrum loquentem per Agathonem Patres constantinopolitani (CP. III, Oecum. 6, act. 18, in Prophon.) summa, qua par erat, veneratione audire se professi sunt: nempe illi *formam*, quam sequerentur, a Petro per Leonem datam testantur: isti vero » summus, *in-* » *quisunt*, nobiscum concertabat Apostolorum » Princeps; illius enim imitorem, et Sedis » successorem habuimus fautorem, et divini Sacramenti mysterium illustrantem per litteras. » Confessionem tibi a Deo scriptam illa romana » antiqua civitas obtulit, et dogmatum diem a » vespertinis partibus extulit; charta, et amentum videbatur, et per Agathonem Petrus » loquebatur ». An vero, qui per superiores ad Leonem usque, et Agathonem loqui non desit, in successoribus aliis putabimus loqui desisse, aut aliquando desitum esse, quodcumque in eadem Sede, ex eadem cathedra, atque ex ejusdem cathedrae magisterio, in qua vivit ille, et praesidet, munere sibi imposito funguntur fidei praedicandae, confirmandorum fratrum, Ecclesiae universae publice, et cum potestate docendae? Absit haec tam insana de illo cogitare, qui pastor universi gregis a Christo in aeternum constitutus, suscepta Ecclesiae gubernacula nunquam dereliquit (s. Leo, serm. 2 in Anniv.).

Nunc ut ad ea revertamur, quae superius ex opere *Defensionis* excerpta retulimus; quisquis paullo attentius advertere voluerit, haud aegre intelliget, quam parum sibi constet, immo quam inconsiderate secum ipse pugnet *defensor* ille, qui, posteaquam promissioni Christi acceptum retulit, fidem in romana Sede nunquam defecturam, non vereatur promissionis hujusce vim ita deinceps coercere, ut eam non ad singulos successores, sed ad totam seriem, ac velut successionis summam dumtaxat dicat esse referendam; nihil scilicet fidei romanae obesse, si aliquot Pontifices a vera

fide, elique conjuncta professione aberrerent, modo intelligatur, si praesidens aberraverit, errorem eum statim repellendum, neque coaliturum *Stat quippe*, pergit ille, *romana fides ab antecessoribus stabilita a successoribus statim vindicanda atque ut in aliquibus vacillet, aut concidat, non tamen deficit in totum quae statim revictura sit.*

Perperam omnino. Primum animadvertere ille debuerat, promissum Christi, si quam vim habet, in eo, et in iis potissimum illam habere, cui, quibusve directo factum est promissum: atqui promissum Christi: *Rogavi pro te, ut non deficiat fides tua* (Luc. 22), non ad romanam plebem, seu gregem factum est, sed ad Petrum, quem singulariter alloquebatur, et in Petro ad successores, qui salente *defensore* unam cum Petro personam constituunt: igitur promissum illud Christi primario, et per se in Petro, et in Petri successoribus id praestat, quod Petro directe promissum est, fidem ejus nunquam defecturam; secundario vero in Ecclesia romana, quatenus docenda erat a Petro, ejusque successoribus; eamque proinde fidem esset habitura, quam a Petro primo, atque a Petri successoribus Romani didicissent. Quo manifeste patet, perpetuitatem fidei, quam in romana Ecclesia nunquam defecturam *defensor* agnoscit, a perpetuitate fidei pendere, quae Petro, Petrique, ac ipsius successorum in ea Ecclesia praesidentium magisterio directe, ac primario promissa est.

2. Quod ait *defensor*, promissum Christi ad totam successionem seriem, non ad singulos in successionem adscitos pertinere; commentum id est inane plane, ac futile. Quo enim jure sibi sumit, ut promissum, quod sine limitatione factum est a Christo, qua ei placuerit, limitatione coerceat? Quasi vis Christi, summam totam successionis complectens, non eam sicut in toto, sic in singulis partibus ex aequo sustentare valeret. Quid? Quod ita ille concedit, unum, alterumve Pontificem errare posse, tamen ut id retineatur, *errorem eum statim repellendum* adeo, ut dici nequeat, *fidem illam penitus deficere, quae statim revictura sit*? Serio ne, an per jocum? Quid igitur? Sic nobis existimandum erit, Christum, qui pro sui promissi constantia continuo adsit, ut error statim repellatur, et labefacta fides statim reviviscat; non potius lapsuro subventurum, ne labatur? Quod si promissio Christi, fidem in successionem Petri nunquam defecturam, prorsus id postulat, ut collapsa quodcumque fides continuo reparetur; non id postulabit, ne ullo unquam tempore corruat? Commenta haec sunt optantium, non cogitata sapientum.

3. Recoat, quaeso *defensor*, quam praeclare, quam constanter, ac prorsus invicte cl. Bossuetius (pastorali sua instructione de promissis Ecclesiae) perpetuitatem Ecclesiae, atque in Ecclesia veritatis perpetuitatem nunquam defe-

cluram adversus heterodoxorum calumnias defendat, ac vindicet. Profert illa in medium verba Christi, discipulos alloquentis (Matth. 20): *Et ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem saeculi*. Impium foret, dubitare, quin Christus, qui et omnipotens est, et fidelis, constanter id praestet, quod praestitutum se promissit. At, inquit non nemo, nil obstat, quin Christi promissio intermissionem aliquam patiatur. Immo vero, regerit Bossuetius, obstat ipsamet promittentis inviolata fides, et omnipotentia. Verba Christi clara sunt, perspicua sunt. Fieri nequit, ut vel puncto temporis praesentiam suam ab Ecclesia retrahat, cui se perpetuo praesentem futurum promissit.

At profecto non minus clara, non minus perspicua sunt verba Christi Petro promittentis, fidem ejus nunquam defecturam; quod promissum ad totam successionem seriem pertinere *defensor* ipse non fatetur modo, sed et contendit. Proinde, si locus aliquis esse posset commentitiae illi suae interpretationi, quid respondendum haberet heterodoxo sic obloquenti: extat utique promissum Christi de fide, non defectura in Ecclesia; sed etiam extare fateris promissum Christi de fide, in successione Petri non defectura? Atqui, si te audio, hujusce promissi firmitati, et constantiae nil obest, quominus in successione Petri errores identidem irrepant, modo ne series ex toto, et in perpetuum deficiat. Quidni igitur pari jure dici possit, nil obesse firmitati promissionis Christi de fide non defectura in Ecclesia, quin vera fides, veraeque fidei praedicatio per intervalla sic interdum obscuratur, ut nusquam appareat; modo simul dicatur Christus providisse, ut praestituto tempore post obscuracionem idonei reformatores existant, quorum opera, et studio depulsis errorum sordibus depressa veritas emergat?

Nunc vero si heterodoxos in hanc sententiam impie disserentes cl. Bossuetius acerrime refutavit; si ad firmitatem promissorum Christi retinendam hoc in primis pertinere, constantissime asseruit, ut firmum, ac perpetuum sine ulla intermissione consistat, quod Christus in perpetuum promiserit; profecto liquet, quam ab hac mente, hisque Bossuetii sentiis alienum sit, quod persuadere nititur *defensor*, firmitati promissionis Christi de fide nunquam defectura in Petro, quae ad totam successionem ipso fatente pertinet, nil obesse, quominus in successionis decursu praedicatio veritatis in Petri Sede identidem deficiat, modo ne in tota successionis serie dilabatur penitus, et effluat.

Dixi, cl. antistiti non sine aliqua ejus injuria tribui opus *Defensionis* posse; quod ne temere dictum quis putet, documento mihi est aliquo comprobandum. Unum inter alia seligam, quod ex hoc ipso loco eruitur, unde nobis haec tota exorta est disputatio. Nempe *defensor*, quo suam probet interpretationem, affert in primis exemplum Petri, quem dicere

non veretur, incredulum fuisse, etiam postquam illud audivit: *Rogavi pro te, ut non deficiat fides tua*. Sunt haec ejus verba c. 5: » Nam et » Petrus negavit, et incredulus fuit, postquam » etiam audivit illud: *Rogavi pro te, ut non deficiat fides tua*; sed statim exurgit confirmatus fratres » etc. Ilane vero? Non horruit *defensor* immanem hunc errorem Bossuetio ascribere, Petrum incredulum fuisse, postquam etiam audivit: *Rogavi pro te*, etc. Atqui nec dicere hoc *defensor* potuit, quin ipse sibi turpiter, apertissimeque repugnaret, qui nimirum capite IV, proxime superiori prolata illa preceatione Christi: *Rogavi pro te*, etc., ita disserit: » Est » enim primum Petrus singularis homo, cui » Christus teste Augustino promiserit: *ut habere » ret in fide liberrimam, fortissimam, invictissimam, perseverantissimam voluntatem* ». (De Corrept. et Gr. c. 8, n. 17). Annon plane immemor sui, qui c. 5 dicat, etiam post Christi preceationem incredulum fuisse Petrum, quem c. 4 dixerit, atque Augustini auctoritate confirmaverit, ea preceatione adeptum esse, ut haberet in fide invictissimam, perseverantissimamque voluntatem? Cui testimonio consentaneum aliud est, nec minus insigne (lib. 1 cont. mendac. c. 6, n. 13): » Quis ita evanescat, ut existimet, » Apostolum Petrum hoc habuisse in corde, quod » in ore, quando Christum negavit? Nempe in » illa negatione intus veritatem tenebat, et foris » mendacium praeferebat ». In eadem sententiam Bossuetius ipse (Medit. in Evang.) exponens illud Lucae 22: *Ego autem rogavi*, etc. Quis, » inquit, dubitare valeat, quin hac preceatione » Petrus acceperit fidem constantem, invictam, » immobilem, et insuper adeo abundantem, ut » potius esset confirmare non vulgus tantum fidelium, sed et fratres suos apostolos, ac pastores gregis »? Quibus perspectis temere dictum videri non debet, Bossuetio sine aliqua ejus injuria tribui opus non posse, in quo perhibetur ille tale quid existimasse, quod teste Augustino existimare nemo queat, quin prorsus desipiat; quodque suis verbis Bossuetius ipse aperte refutaverit. Quo plane confirmatur huic *Defensionis* operi, si quidem a Bossuetio informari coeptum est, alienae postmodum manus operam accessisse, nec tamen ita cautam, ut fraus non ipsa se prodant.

Nec vero hic sistendum; sed insuper, quod magnopere interest, ostendendum, frustra aetatis hujusce novatores in hac sententia *defensoris* praesidium sibi quaerere, quo sese muniant adversus tot illa Sedis apostolicae dogmatica decreta a Pio V ad Pium usque VII edita, quae obtrectatores isti velut non iniqua modo, sed et erroris plena per summam impudentiam calumniari, ac traducere non perhorrescunt. Duo nempe statuit *defensor*: unum ex ipsa Evangelii littera petitum, perpetuaque Patrum consensione firmatum, promissum fuisse a Christo, verae fidei praedicacionem in Petri successione non

defecturam : alterum, quod addit de suo, promissioni Christi non officere, quod identidem unus, alterve Pontifex a verae fidei praedicatione aberret, modo retineatur, *errorem eum statim repellendam*; ipsamque fidem, si quandoque in aliquibus Pontificibus vacillet, aut concidat, ab eorum successoribus *statim vindicandam, statimque adeo revicturam*. Tum subiungit: » Neque porro aliter ad consummationem usque saeculi in tota Pontificum successionem eventurum esse, certa fide credimus». Sic itaque sentit *defensor*, si quandoque cuiquam Pontifici error aliquis exciderit, *certa fide* tenendum, fieri non posse, ut error in successores propagetur, sed futurum omnino Domino providente, ut errore *statim* a successoribus depulso violata fides *statim* reviviscat. Quam longe porro ab hac sentiendi ratione discedunt obrectatores nostri, qui, dum apostolicae Sedis dogmatica decreta continuata successionem, ut diximus, a Pio V ad Pium VII edita erroris insimulant, palam profitentur, id in romana successione jam dudum evenisse, quod contra *defensor* statuit certa fide credendum, evenire non posse: quippe error per totam illam continentem seriem propagatus et confirmatus non statim depulsus fuisse, sed potius coaluisse dicendus esset; jamque a duobus ante saeculis magistra erroris effecta esset illa romana cathedra, quae desinere non potest esse cathedra veritatis, quin soluto catholicae societatis vinculo catholica Ecclesia penitus concidat: quae portenta Christi promissis, majorumque traditioni adversa, prorsusque a fide aliena esse, non fatetur modo, sed et constanter docet ille ipse *defensor*; cujus tota proinde sententia, tametsi ea parte commentitia, quam superius refutavimus, non modo non suffragatur adversariorum pertinaciae, sed et ei plane, atque apertissime refragatur.

POSITIO VIII.

» Primatus perpetuus est in Petri successores
» romanos Pontifices jure divino transiens ».

POSITIO IX.

» A romana Sede ad aliam transferri primatus nequit ».

ANIMAD. Diversas recenset de hac re sententias. Et primum quidem, quam statuit Benedictus XIV, *de Syn. Dioec. lib. 2, c. 1, § 1*, cui merito videtur, sustineri non posse illorum opinio, qui primatus connexionem Sedi romanae ita esse de jure humano contendunt, ut possit ab Ecclesia dissolvi. » Quare, *inquit*, jure ac merito » ejusmodi paucorum opinionem refellunt Melchior Canus, Gregorius de Valentia, alique » non pauci theologi » etc.

Deinde sententiam profert Febronius D. Rantzenstrauch, scilicet: » Quamdiu praefer merum » Petri factum nihil profertur amplius, non

» satis nexus ille primatus cum Sede romana » jure divino necessarius intelligitur; ut neque » adeo sit, cur Ecclesiae pro ea, qua pollet in » administrando imperio sacro potestate, jus » electionis libere attribui isti non debeat ».

Afferit demum doctissimi viri Petri Ballerinii opinionem, qui, *hanc translationem ab Ecclesia fieri posse negans, eandem a Pontifice perfecti posse non abnegat*.

His recitatis, opinionis libertatem tribuit legenti, quo non parum Positionis suae firmitatem labefaciat. Aliquale tamen suum judicium interponit, nimirum: » Etsi forte in sensu absoluto primatus alio transferri valeat, id tamen in sensu morali fieri nequaquam debere; proinde nec, juridice loquendo, posse ». Multas in hanc rem tot saeculorum decursu, saepeque repetitas occasiones profert, quae de transferenda primatus Sede cogitationem aliquam injicere potuissent; ethnicorum imperatorum saevitiam in romanum sacerdotium; Gothorum invasiones, itemque Longobardorum; tumultuantis identidem plebis romanae in Pontifices violentiam, quae haud raro eosdem abesse coegit; longam per septuaginta annos Pontificum in civitate avenionensi permansionem, quin Sedem apostolicam ab Urbe separarint. Quum igitur tot, tantisque oblati occasionibus nunquam cogitatum fuerit de transferenda Petri cathedra, *haud obscure colligitur, Ecclesiam una cum Pontificibus judicasse, id divinae voluntati minus futurum conforme*. His addit justum metum a periculo schismatis; ac demum auctoritatem Nicolai I, *epist. 8, quae est ad Michaellem imperatorem*: » Privilegia illius Sedis, » vel Ecclesiae perpetua sunt: divinitus radiata, atque plantata sunt: impingi possunt, » transferri non possunt: trahi possunt, evelli » non possunt ».

Profecto nil erat causae, cur minus firme Febronius in gravissima, veraque omnino Benedicti XIV sententia permaneret. Unum illud, quod contra facere videtur, nexum primatus cum romana Sede ex Petri facto pendere, nullius omnino momenti est. Multa quippe sunt, quae ut sint, et existant, factum humanum praequirunt: statim autem, atque facto humano prodierunt, divino plane jure sanciantur. Facto humano ineuntur foedera nuptiarum; quis propterea neget, a Deo plane conjungi, qui sponte, ac libere in hanc legitimam, et individuum societatem coeunt? Quod baptismus conferatur, factum est humanum; quod per baptismum rite susceptum christianae quis militiae indelebili caractere adscribatur, jus est, institutumque divinum. Factum est humanum, quod singularis homo in Petri successorem eligatur: quod in Petri successorem transeat primatus potestas, jure id, institutoque divino fieri, nec ipse diffusetur Febronius p. 40. Non ergo confundendum factum cum jure, quod posito facto divina institutione exoritur: factum quidem interponi-

tur, idque humanum; sed eo posito, praevia Christi institutione, jus ipsum divinum exerit esse, et explicat. In primatus nexu cum romana Sede factum humanum in eo situm est, quod cum Petrus propriam sibi, ultimamque Sedem delegerit; quod ipsum etiam divino instinctu, et monitu fecisse credi par est (1): quod vero primatus ad eam Sedem pertineret, quam Petrus hoc pacto delegisset, id porro illi divino instituto acceptum referendum est; quo Christo placuit primatum Petro, ejusque in sua Sede successoribus in aevum demandare.

Sed praeterea Febronii Positio iis argumentis nititur; quae omnem illi scrupulum eximere debuissent. 1. Contraria opinio caret omni antiquitatis praesidio; quin potius innumera pene veterum Patrum testimonia colligi possent, quibus eadem sententia continetur, quae in laudata superius Nicolai I epistola exprimitur. Quae porro in opinionibus ad religionis statum pertinentibus certior nota falsitatis, quam novitas? Quid vero si haec ipsa novitas ex impuro fonte primum emersisse comperiatur (2)?

(1) S. Leo Serm. 4, de sanctis Apostolis Petro, et Paulo: » Beatissimus Petrus Princeps apostolici ordinis ad arcem romani destinatur imperii, ut lux veritatis, quae in omnium gentium revelabatur salutem, efficacius se ab ipso capite per totum mundum di corpus effunderet ». Congruunt sententia s. Thomae 3 q. q. 35, art. 7 ad 3: » Et ideo, ut (Domini), suam potestatem magis ostenderet, in ipsa Roma, quae caput mundi erat, etiam caput Ecclesiae suae statuit in signum perfectae victoriae, » ut exinde fides derivaretur ad universum mundum ».

(2) Fatetur Febronius, a Photio primum illud inventum commentum esse, non repugnare, quin primatus a romana Sede divulsus in aliam Sedem transferatur. Qua confessione nil aptius afferri potuit, quo istud ipsum commentum refutetur; sive quia novum, sive quia ex impuro fonte profectum. Describendum omnino, quod in eam rem rectissime scriptum est a Febronio primo illo suo lib. de Statu Ecclesiae c. 2, §. 3, n. 4: » Inter tot romanos Pontifices, primorum praesertim saeculorum, sanctitate, et doctrina conspicuos ne unus quidem deprehenditur, qui sibi, aut Ecclesiae suae collatam hanc praerogativam non crediderit, ut esset totius Ecclesiae caput. E contra intra reliquas omnes christiani orbis ecclesias, illas etiam, quae ab Apostolis fundatae sunt, nullam offendimus, cujus praesul eo devenit ambitionis, ut se totius Ecclesiae caput affirmare non vereretur: uno excepto Photio constantinopolitanae urbis episcopo, qui praeter alia multa, quae per summam impudentiam dixit, scripsit, egit; hoc etiam cum suis affirmare non timuit: Quando de romana urbe imperatores Constantinopolim sunt translati; tum et primatum romanum Sedis ad constantinopolitanam ecclesiam transmigrasse, et cum dignitatibus regis Ecclesiae romanae privilegia translata esse. Nicolaus I, epist. 70, ad Episc. Galliae, n. 7. Ast nulla id ratione sustineri potuit; et sequuta tempora docuerunt, per translationem regiae sedis Ecclesiae romanae nequidquam de suo primatu decessisse. Et vero, antequam Byzantium migraret Constantinus; quid praesulibus romanis conferebat imperatorum praesentia, nisi ut vexationum acriminis, et incommoda, et quascumque saevientium principum furor inferre penas po-

Atqui primus, qui de primatus translatione vocem extulerit, non alius a Febronio perhibetur, primo suo libro c. 2, §. 3, n. 4, quam audax ille Photius, qui per summam impudentiam, ut ipse ait, contendebat, translata sede imperii primatum simul in Ecclesiam constantinopolitanam commigrasse; quod antea ne tentatum, nec fieri posse auditum unquam erat.

2. Cl. Bossuetius, quem Febronius celebrat velut recens sydus, a quo se nunquam recessurum proficitur p. 72, quemque *Defensionis* auctorem agnoscit, in hac ipsa *Defensione* p. 1, l. 1, c. 15, pro firmo, constitutoque habet, nusquam evenire posse, ut primatus in romana Sede desinat. Verba ipsa recitabimus: » Quod » autem Driedo nunquam futurum docet, ut in » urbe Roma, in romano solo fides, et primatus » intereant, id quidem non video, ut in nos in » torqueri possit. Neque enim clerus gallicanus » somniavit fore, ut romana Ecclesia particula- » ris, seu romana dioecesis cum episcopo, et ple- » be sua penitus intercidat; populusque roma- » nus totus cum suo Pontifice a fide abruptu- » tur, et primatus Ecclesiae alio transferatur ».

Paulo ante dixerat: » Id quidem Driedo docuit, nunquam Romae eventurum, quod nos » ultro amplectimur; atque insuper addimus, » quantumcumque in Romam fremerent infe-

» terat, mortem denique ipsam citius, ac facilius » subirent »?

Itaque veterator ille Photius Inferendae hujusce calumniae de translata in constantinopolitanam sedem primatus dignitate occasionem inde arripuit, quod, quum a Constantino Magno urbs Byzantium nova Roma dicta esset translatis in eam antiquae Romae privilegiis et ornamentis, romani quoque primatus dignitas a veteri in hanc novam Romam confluisse censenda esset. Non eo usque progressi ausus est Photius, ut diceret, Ecclesiae primatum dimoveri a romana Sede, atque in aliam quemcumque transferri posse. Noverat ille, ab Ecclesiae primordiis omnium animis penitus insitum, defixumque esse, in romana Sede, quae Petri successionem complecteretur, primatus dignitatem divinitus, atque adeo inviolate consistere: ne igitur in hunc perennem, firmum, stabilem Ecclesiae sensum irrumpere velle videretur, subdole simulatam novae istius Romae speciem, imaginemque obtulit, qua fucum faceret, incautisque persuaderet, non a se primatum a romana Sede divelli, quod christianae aures non tulissent, sed in ea Sede reponi, quae romana optimo jure censeretur, utpote in ea urbe collocata, quae nova Roma effecta omnia veteris Romae decora, et ornamenta collegisset. Ut proinde vel ex hac ipsa insigni fraude Photii manifestum prodeat iudicium, quam firma, quam rata ad illa usque tempora fidei persuasio, Ecclesiaeque traditio constituerit, non alia in civitate primatum posse consistere, quam quae vere, ac proprio Roma diceretur, et esset. Quo uno patet, quam temere prae Photio illorum sese jactet audacia, qui putant, nil sibi opus esse novam Romam quaerere, immo fas esse quemcumque vel in remotissimis Africae, vel Americae plagis, quem opportunior judicaverint, angulum deligere, in quem primatum Ecclesiae amandare valeant. Qua de re dictum etiam in *Confutatione duorum libellorum* (vedi il tomo preced.).

» fundamenta concuterent, non propterea prae-
 » valituras contra Petri cathedram; sed eam
 » semel a Christo Ecclesiae catholicae datam,
 » integram permansuram; Sedique sacrosanctae
 » modo, quo sciverit, provisurum Deum... V.
 » etiam p. 2, l. 15, c. 36 ».

Nec vero aliud innunt verba ipsa *Declarationis*: enim vero in ipso exordio praesules abhor-
 » rere se maxime testantur ab illis » qui prima-
 » tum beati Petri, ejusque successorum roma-
 » norum Pontificum a Christo institutum, iisque
 » debitam ab omnibus obedientiam, Sedisque
 » apostolicae, in qua fides praedicatur, et uni-
 » tas servatur Ecclesiae, reverendam omnibus
 » gentibus majestatem imminuere non veren-
 » tur ». Profecto, qui a Christo institutum et
 » Petri, et successorum ejus romanorum Ponti-
 » ficum fatentur primum, longe absunt ab ea
 » mente, ut putent, successionis hujus reveren-
 » dam omnibus gentibus majestatem romanis
 » Pontificibus eripi posse; aliamque Sedem, aliam
 » cathedram ubi vis terrarum decerni, in quam
 » primatus transferatur.

3. Constantiense concilium hanc inter caete-
 » ras damnavit Vicleffii propositionem: » Non
 » est de necessitate salutis credere, romanam
 » Ecclesiam esse supremam inter alias eccle-
 » sias ». Jam vero quae credenda sunt de ne-
 » cessitate salutis, temporibus non commutantur.
 » Quod ergo de romana Ecclesia synodus creden-
 » dum decrevit, id omni aetate a catholicis et
 » creditum fuit, et credendum erit. Fieri ergo
 » non potest, ut romana Ecclesia desinat esse
 » suprema inter alias ecclesias: desineret autem,
 » si primatus ab ea divelli, et in aliam Sedem
 » transferri posset.

POSITIO X.

» Concilio florentino oecumenici nomen de-
 » betur ».

POSITIO XI.

» Plena potestas pascendi, regendi, gubernan-
 » di universalem Ecclesiam, romano Pontifici a
 » Christo tradita, in concilio florentino decla-
 » ratur ».

ANIMAD. Eo spectat magna ex parte Febro-
 » nii explanatio, ne quis existimet, concilii flo-
 » rentini decreto detractum quidquam fuisse opi-
 » nioni eorum, qui in concilio oecumenico prae-
 » stantiam quamdam auctoritatis prae pontificia
 » auctoritate agnoscunt. Et quidem quum latina
 » lectio habeat: *Quemadmodum etiam in gestis*
oecumenicorum conciliorum, et in sacris canoni-
bus continetur, monet, alios legere: quemadmo-
dum et in actis conciliorum, et in sacris canoni-
bus continetur; ut sensus sit: juxta eum mo-
dum, qui et in gestis, etc. (1).

(1) Definitioni concilii florentini de romani Ponti-
 » ficis primatu consentanea innuit esse Febronius, quae

Non hic repetam, quae ad veram lectionem
 vindicandam scripsere viri doctissimi, et graeco
 scientissimi. Tres graecarum vocum latinis in-
 » terpretationes memorat Tournelius *Tract de loc.*
Theol. de Concil. Florent. Nil opus habemus
 » grammaticas ambages persequi. » Satis sit, in-
 » quit idem Tournelius, impraesentiarum cum
 » illustr. Bossuet. in *Defens. p. 2, l. 10, c. 10,*
 » observare, certum esse, graeca aequae, ac la-
 » tina concilii florentini acta, sacro approbante
 » concilio, Eugenii nomine esse edita: porro in
 » actis latine exaratis sic legitur: *Quemadmo-*
dum etiam, etc. Id vero ita esse, constat ex
 » concilii florentini codicibus, qui in nobili bi-
 » bliotheca colbertina Eugenii, ac Michaelis
 » imperatoris signis muniti asservantur ». An
 » porro dubitandi locus, quin ea sit authentica
 » latina lectio, quae sacro approbante concilio edi-
 » ta fuerit?

Quamquam et istud addendum, nihil vulga-
 » tam lectionem praesferre, quod cum antiquio-
 » ribus oecumenicis synodis, etiam in Oriente ha-
 » bitis, non plane consentiat. In octava generali
 » synodo eadem eluxit Patrum de suprema Pon-
 » tificis auctoritate sententia; quam ne quis sus-
 » picetur vel leviter a nobis inflecti, placet ver-
 » bis uti, quibus illam exposuit Natalis Alexan-
 » der *Dissert. de Photiano Schismate § 13*: » Post
 » haec (act. I) jubentibus legalis apostolicis
 » lectus est libellus, cui subscribere deberent
 » universi episcopi, sacerdotes, clerici, et mo-
 » nachi: quo nimirum cunctas primum hae-

de obedientia romano Pontifici debita decreta sunt in
 formula fidei profitendae a Pio IV praescripta. De qua
 Bossuetio haec adscribit ex l. 1. *Defens.*, c. 1, de-
 » promta: » Certum est, a Pio IV ea selecta esse
 » verba, quae quaestiones omnes in scholis quidem
 » catholicis utriusque disputatas relinquunt integras;
 » quae autem ad fidem spectant, aperte, et sine ulla
 » tergiversatione decident ». Et paucis interjectis:
 » Haec sanctae fidei summa; caetera, quae deinde ia-
 » currunt, jam non in fide, sed in quaestione sunt po-
 » sita, inter catholicos pacifico animo disputanda ».

Quae sunt in quaestione posita, inter catholicos pa-
 » cifico animo disputanda esse, nemo catholico sensu
 » imbutus abnuerit. Cavendum tamen, ne in omnibus
 » generatim, quae a catholicis etiam viris in quaestio-
 » nem adducuntur, putemus, nil interesse, utri parti
 » vir catholicus adjungere sese debeat. Certe cl. Bos-
 » suetius multa, et quidem acriter in Richardo Simo-
 » nio reprehendit, quae audax ille scriptor ab omni
 » reprehensione tuta hoc nomine contendebat, quod ta-
 » lia essent, quae nulla fuissent adhuc erroris lae-
 » nata. Quam defensionem probe Bossuetius imprudenti
 » homini eripit hac praesertim gravi animadversione, ni-
 » mirum: » Praeter id, quod haereticum directe sit,
 » aut erroneum, aut contra fidem; alia esse, quae fidem
 » obscurant; quae potentiores ejusdem probationes in-
 » firmant; aut eam in suis consecratis offendunt », ut
 » proinde non satis tutus quisquam sit censendus hoc
 » tantum nomine, quod ea defendat, quae nullo sunt
 » adhuc expresso, ac solemniter Ecclesiae judicio damnata.
 » Quod quidem non immerito in multa transuleris,
 » quae Febronius contra communioem, veriore quoque
 » in catholica Ecclesia sentiendi rationem defendenda
 » suscepit.

» reses execrati, et inter alias iconomachiam,
 » anathema Photio dicere debebant, donec Se-
 » dis apostolicae decretis paruisset; actaque
 » conciliabuli, contra Sedis apostolicae reveren-
 » tiam congregati, eodem anathemate percelle-
 » re: se denique amplecti synodos a Nicolao
 » Pontifice maximo, et Hadriano ejus successore
 » in causa Photii, et Ignatii Romae celebra-
 » tas, profiteri debebant. Magnificum sane pri-
 » matus romani Pontificis argumentum; quod
 » libellum, seu formulam ad synodum oecume-
 » nicam miserit ab omnibus ordinis ecclesiastici
 » viris subscribendam, qui communionis Sedis
 » apostolicae participes esse vellent. Observa-
 » tione digna sunt haec verba: *Quia non potest*
 » *Domini Nostri Jesu Christi praetermitti sen-*
 » *tentia dicentis: Tu es Petrus, et super hanc*
 » *petram aedificabo Ecclesiam meam; haec, quae*
 » *dicta sunt, rerum probantur effectibus, quia in*
 » *Sede apostolica immaculata est semper catho-*
 » *lica servata religio, et sancta celebrata doctrina.*
 » *Ab hujus ergo fide, atque doctrina separari mi-*
 » *nime cupientes, et Patrum, et praecipue san-*
 » *ctas Sedis apostolicas praesulum sequentes in*
 » *omnibus constituta, anathematizamus omnes*
 » *haereses simul cum iconomachis; anathemati-*
 » *zamus etiam Photium, etc.* Observare etiam
 » operae pretium est illa verba: *Sequentes in*
 » *omnibus apostolicam Sedem, et observantes o-*
 » *mnia ejus constituta speramus, ut in una com-*
 » *munionem, quam Sedes apostolica praedicat, esse*
 » *mereamur, in qua est integra, et vera christia-*
 » *nae religionis soliditas: promittentes etiam se-*
 » *questratos a communione Ecclesiae catholicae,*
 » *idest non consentientes Sedi apostolicae, eorum*
 » *nomina inter sacra non esse recitanda myste-*
 » *ria.* Vides idem esse sequestratum esse ab Ec-
 » clesiae catholicae communione, et non esse con-
 » sentientem Sedi apostolicae. Libello subscri-
 » bere debebant episcopi cum testibus, ac sub-
 » scriptionem suam legatis apostolicis tradere.
 » Perlectum libellum synodus approbavit uni-
 » versa ».

Quid porro in florentinae synodi definitione exprimitur, quod in hac octavae synodi actione non amplissime contineatur? Ut semper magis pateat, oecumenicas synodos in Spiritu Sancto legitime congregatas eo Spiritu regi, et gubernari, apud quem non est transmutatio, nec vicissitudinis obumbratio. Ergo definitam in Florentina, quod actum, expressumque in octava cernimus: quod in sexta, et aliis perinde servatum suo loco visuri sumus.

POSITIO XII.

» Pontificia haec potestas non potest esse sine
 » conveniente auctoritate, jurisdictione, ac co-
 » actione; ad quam etiam pertinet poena excom-
 » municationis ».

ANIMAD. Opportune Febronius hanc Positionem comprobatur auctoritate Caelestini I, tum

usu, et disciplina antiquissimorum saeculorum. Quam in rem profert excommunicationem a Victore intentatam in episcopos Asiae ob praeposteram Paschae celebrationem; ubi se Irenaeus pacis sequestrem sic interposuit, ut simul faciente Febronio agnoverit *eam in summo Pontifice potestatem, et jus, quo ecclesias particulares, ut ut multas, valeat ob contumaciam ab universae Christi Ecclesias corpore amputare.* Idem memorat evenisse in causa rebaptizantium, tum in Apollinaris Laodicensi, atque Timothei Berytensis depositione, et condemnatione, quam a Damaso Papa bis Orientales petierant. Additque, nimis longum futurum, nec necessarium caetera ex antiquis percensere, quibus idipsum comprobatur.

Subinde vero, p. 78, depromit ex Petro de Marca *Concord.* l. 7, c. 10, num. 3, sequentem sententiam: » Si jam haeresis in synodo damnata fuisset, quemadmodum eutychiana in concilio chalcedonensi, tum, si patriarchae communionem haereticorum amplectebantur, deponi poterant a romano Pontifice, et synodo romana; neque necessaria erat synodus oecumenica. Eo enim casu Papa se tantum praestat *exequutorem sententiae latae* adversus auctores haereseos, et eorum complices ».

Si hanc Petri de Marca sententiam Febronius hac mente protulit, ut suaderet, in ejusmodi judiciis non alias esse Pontificis partes, quam ut exequutorem se praestet sententiae a synodo latae adversus auctores haereseos, eorumve complices; apertissime refellitur vel ipsa, quam modo commemoravit, Apollinaris, ac Timothei condemnatione, quam a Damaso Papa non in vim antecedentis cujuspiam sententiae, sed ex propria, supremaque Sedis apostolicae auctoritate rogantibus Orientalibus factam, perspicitur ex ejus epistola synodica apud Theodor. Hist. Eccles. l. 5, c. 10: » Scitote, *inquit*, quod pro-
 » fanum olim Timotheum, Apollinari haeretici
 » discipulum, cum impio ejus dogmate damnavimus ». Et in libello synodico, de quo Constant p. 491: » Petrus (Alexandria pulsus)
 » Romam contendit, eoque recepto Papa Damaso
 » sus Romae divinam, et sanctam synodum
 » convocavit, quae amentem illum Apollinarium... anathemate damnavit ». Nec praetermittit Constant auctores quoque proferre Sozomenum, et Rufinum diserte testantes, Apollinari haeresim primum a Damaso, praesente Petro Alexandrino, damnatam esse.

Praeterea, ut alia multa omittam, impura Joviniani haeresis uno romanae Sedis judicio penitus ab initio convicta est, ac reprobata. Quod ex epistola ipsa Siricii ad Mediolanenses, quorum e finibus Jovinianus excesserat, seu expulsus fuerat, constat apertissime. Statim enim, atque ad Siricium delata fuerunt nefaria Joviniani dogmata, *facto, inquit, presbyterio constituit, doctrinae nostrae, idest christianae legi esse contraria: statulum adeo, ut incentores novae*

haeresis, divina sententia, et nostro iudicio in perpetuum damnati, extra Ecclesiam remanerent. Mediolanenses autem Patres, Ambrosius scilicet, Maximus, alique plures ex vicinis provinciis ad synodum vocati antistites, assensum suum Pontificis sententiae sic adjunxerunt, ut ejus iudicium non aliquo pacto retractandum, sed in eo prorsus conquiescendum existimarent. Nam ab ipso synodalis epistolae initio Pontifici romano Ecclesiae januam commissam agnoscent, ut ovile Christi custodiat; ejusque sollicitudinis partes esse, ut et oviculas Christi noscat, et lupis velut providus pastor occurrat, ne moribus perfidiae suae, feralique ululatu dominicum ovile dispergant; tum inter argumenta, quibus pestiferos Joviniani errores refellunt: *Credatur, inquit, symbolo Apostolorum, quod Ecclesia romana intemeratum semper custodit, et servat*. Demum concludunt: *Haec Jovinianum, Auxentium, etc., quos sanctitas tua damnavit, scias apud nos quoque secundum iudicium tuum esse damnatos*. En itaque damnata a Siricio novam haeresim, quin ullo antea generalis, aut provincialis concilii decreto damnata esset; damnatos simul haeresis auctores, ac promulgatores; tantamque vim in suo decreto Siricium agnovisse, ut dicere non dubitaverit divina sententia damnatos, qui romano illo iudicio damnați fuerant: Ambrosium porro, Maximum, aliosque synodi mediolanensis gravissimos Patres non aliter, quam *secundum id iudicium de causa illa statuendum censuisse*. Non igitur hic merum se Siricius exequutorem praestitit sententiae, ante a concilio generali latae. Primus ille sententiam tulit, qua et in novae haeresis auctores animadvertit, et haeresim ipsam certo, fixoque, nec revocando iudicio damnavit.

Ante concilium ephesium, ut refert Natalis Alexander *Hist. Eccl. sec. V, c. 3, art. 12, an. 430*, Caelestinus I, acceptis quum Nestorii, tum Cyrilli epistolis, Romae synodum suam habuit, in qua excommunicationis, et depositionis lata sententia est in Nestorium, nisi intra decimum a denuntiatione diem errores suos aperta, et scripta confessione damnet; restituti quoque in Ecclesiae communionem, qui propter fidem a Nestorio ejecti fuerant. Deinceps eodem anno Cyrillus pontificis auctoritate instructus ad sententiae in Nestorium latae, nisi recipere, exequutionem, concilium suum Alexandriae coegit. Persuasum itaque Cyrillo erat, totique synodo, a romano Pontifice ferri posse excommunicationis, et depositionis sententiam adversus contumacem novae haeresis auctorem, quin expectandum foret, ut latae ante a concilio generali sententiae merum exequutorem se praebere.

Etiā Natalis Alexander *Hist. Eccl. sec. VI, c. 5, art. 18*, posteaquam retulit synodi atheniensis V, an. 549, canonem primum, quo Nestorii, et Eutychetis sectae damnantur, quas

Tomo V.

etiam sectas Sedes apostolica sancta condemnat; probe animadvertit, non ignorasse gallicanae ecclesiae Patres, haereses illas in synodis ephesina, et chalcedonensi damnatas; » tamen apostolicae tantum Sedis in suo decreto meminisse; » ratos, satis esse, quum de fidei dogmatibus ageretur, si sanciretur constitutio, quae romanae Sedis niteretur auctoritate, cui res fragari nullus deberet ».

Addit in Scholio: » Constans haec, et perpetua sententia mea, qui et jansenianam, et novissime quietistarum haeresim a solis romanis Pontificibus, non ab aliqua synodo legitime damnatas agnosco, atque profiteor; et Innocentii X, Alexandri VII, Innocentii XI contra illas haereses constitutionibus neminem refragari debere, vel posse, secundum praeclearam illam Ivonis carnolensis episcopi sententiam: *Sedis apostolicae iudiciis, et constitutionibus obviare, plane est haereticas pravitatis notam incurrere* ».

Pag. 79. Disserebat Febronius de sobrietate, in ferendis censuris adhibenda, scribit: » Haec sobrietas ad duo potissimum respicit: 1. ut nulla in processu adversus contumacem committatur substantialis nullitas; sive in fori competentia (quae in prima instantia penes ordinarios est, Trid. sess. 24, c. 20, de Reform.); sive in citatione, rei legitima defensione, monitionibus, etc. Alias iudicium, etiamsi a Pontifice latum, una cum censura invalidum est ».

Quod substantialis, ut vocant, nullitas nullum reddat quodvis iudicium, prorsus liquet. Verum, si primam coram ordinario instantiam sic ad iudicii substantiam pertinere contenderet Febronius, ut ea omissa iudicium Pontificis invalidum redderetur; in tali praepostera opinandi ratione plane convinceretur a Tridentino eo ipso capite, ad quod ille se refert. Ibi concilium, rationem praescribens tractandi causas ad forum ecclesiasticum pertinentes, decernit quidem illas, etiamsi beneficiales sint, in prima instantia coram ordinario locorum dumtaxat cognoscendas. At simul prospiciens, hoc suo decreto propriam supremam Sedis auctoritatem coerceri non posse, mox subiungit: » Ab his excipiuntur causae, quae juxta canonicas sanctiones apud Sedem apostolicam sunt tractandae: vel quas ex urgenti, rationabilique causa judicaverit summus romanus Pontifex per speciale rescriptum, sanctitatis suae manu propria subscribendum committere, aut avocare ».

POSITIO XIII.

» Romanus Pontifex est supremus iudex controversiarum in rebus fidei, et morum ».

POSITIO XIV.

» Fieri non potest, ut a vera fide aberret cor-
6

» pus episcoporum capiti suo romano Pontifici
» adhaerentium » (1).

(1) Ab articulis cleri gallicani, an. 1682, sumit Febronius 13 suae Positionis exordium: » Inter quatuor articulos, inquit, quos an. 1682 clerus gallicanus tamquam genitum, et a maioribus acceptum suae ecclesiae sensum declaravit, postremus hic est: *In fidei quaestionibus praecipuas summi Pontificis esse partes, ejusque decreta ad omnes, et singulas ecclesias pertinere; nec tamen irreformabile esse judicium, nisi Ecclesiae judicium accesserit* ».

Nostri non est muneris in hac febroniani commentarii suscepta disquisitione a Febronio ipso in gallicanos articulos desilire, atque in eisdem minutatim discutiendis immorari; quod magna cum laude multi quidem praestantes viri, atque inter caeteros cl. Ursius cumulatissime praestitit. Moneendum tamen, vehementer illos fallere, aut falli, qui hos articulos offerunt, quasi editi fuissent velut totidem gallicanae fidei, vel doctrinae decreta; non ut opiniones, quas potiores tantum, vel etiam optimas censuere gallicani praesules, sive qui comitis illis interfuere, sive qui eos sequuti sunt. Cujus rei, quae forte mira non paucis accidet, expromenda statim auctoritas, quae certam fidem faciat. Profero itaque Bossuetium, seu potius acta ipsa comitorum, quorum excerpta in praevia dissertatione ad opus Defensionis referuntur. Ibi §. 6 producto responso cameracensis archiepiscopi, qui de propositis articulis sententiam suam rogatus, per litteras responderat, se illis assentiri hac adjecta clausula: » Praesertim quod non ea esset mens sacri conventus, ut ex illa sententia decretum fidei faceret, sed tantum ut eam opinionem adoptaret: *Tum suljicit defensor ex actis: Quae probata ab omnibus, et ad rei memoriam sempiternam in acta relata sunt die junii 19, hora post meridiem tertia, an. 1682*: » *Ac pergit porro: En perspicuis verbis gallicani Patres testantur, ac probant, non eo se animo fuisse, ut decretum de fide conderent, sed ut eam opinionem tamquam potiore, atque omnium optimam (nimia profecto confidentia, seu in suo sensu abundantia!) adoptarent. Opinionem sane: non ut eminentissimum Daguiraeus objectabat catholicas doctrinae formulam... Legatur declaratio, verba expendantur, nihil reperiatur, quod fidei formulam sapiat. Sane ab initio memorantur ecclesiae gallicanae decreta: an decreta de fide, ad quae sub animarum periculo constringantur? De his ne verbum quidem: decreta tamen dixerunt notissimis vocibus, ac latinissimis, priscam et inolitam (non a primis certe saeculis ab Irenaeo ad Bernardum usque), id est consuetam in his partibus sententiam; non fidem, quam omnes tenerentur. Idcirco nec pignit Gallos ad episcopatum promovendos datis ad Pontificem maximum litteris id vere, id obedientissime profiteri, et subscribere. Quidquid in iisdem comitis circa ecclesiasticam potestatem, et pontificiam auctoritatem decretum censeri potuit, pro non decreto haberi velle: mens nempe, inquam, nostra non fuit quidquam decernere* ». Quod in ipso conventu clara voce testatos ex gestis vidimus.

Itaque (quod est diligenter advertendum) ipsismet gestis, et actis parisiensis istius conventus manifesti erroris convicta tenetur, et constricta inconsideratissima eorum temeritas, et impudentia, inter quos auctor libelli, cui titulus *Vox veritatis*, qui jactant in vulgus (p. 30): » Sacrum concilium constantiensis se definisse tamquam spectantem ad fidem articulum cleri gallicani, quo statuitur, non esse irreformabile judicium Papae, talemque inerrantiam non residere, nisi in Ecclesia ». Certe si praesules gallicani hunc suum articulum habuissent velut articulum

ANIMAD. Expositione sua inflectit Febronius Positiones istas in eum sensum, qui magis favet opinioni, quae gallicana declaratione continetur. Qua de re id solum hoc loco notabimus, minus eum, quam aequi aestimatoris munus postulabat, sollicitum se, et accuratum praebere in contrariis rationibus expromendis. Affert nihilominus pag. 82, Thomassini locum *Dissert. 4, in Syn. Gangren.*, cujus haec verba sunt: » Constat abunde tot testimoniis, ecclesiis, episcopis omnibus sive synodice, sive extra synodos, sola execratione novitatis haereses exorientes damnantibus, vel praesisse, vel accessisse, vel successisse Sedem apostolicam, et summum auctoritatis pondus, et vim ineluctabilem, atque universalem adjecisse... » Nunc quid caeterae sequerentur, ipsa dictare occupabat certa de membrorum suorum consensu, et obsequio... Tum demum, quum Roma probasset, sive praeciperet romana Ecclesia fidem omnibus amplectendam scribere, plerumque temporis semper auctoritatis ordine caput membris anteibat ». Melius ex hoc testimonio, quam ex quibusdam aliis ab eo prolatis cognoscere Febronius potuit vim, et sententiam antiquae traditionis de romani Pontificis auctoritate in dammandis haeresibus. Sed de hac tota quaestione, ut dictum est, nullam in praesens disputationem suscipimus: scilicet alia sunt Febronii propria toto sui operis decursu, quae dictae declarationis limites longe praetergrediuntur.

Pag. 89. In primi sui libri defensionem profert Febronius auctoritatem D. Eybel agentis: » Febronium haudquaquam negare infallibilitatem Ecclesiae dispersae; sed tantummodo cautelas circa asserendum communem Ecclesiae consensum, et deducendas inde universales Ecclesiae sententias proponi ». Fortassis Eybellum fegerat Febronii locus c. 6, §. 8, quo statuit, » parum firmam esse illorum sententiam, qui a plurima parte episcoporum, definitioni romani Pontificis extra concilium adhaerentium, ultimum, et irrefragabile judicium constitui existimant ».

Et, quandoquidem opiniones, quas valde ama-

fidei, a concilio constantiensi definitum, an illi clara voce testati essent, non nisi opinionis loco, quam tantummodo potiorum judicavissent, sententiam illam a se propositam esse, quam jam ante ex occurrenti concilio decreto ad fidem spectare agnovissent? Siccine putassent, fas esse articulum fidei in opinionem duntaxat, vel etiam optimam arbitrato suo commutare? Hac proinde clara, perspicua, explorata praesentum gallicanorum confessione prorsus evitatur istorum calumnia, qui constantiensibus decretis adversus Pontificis romani supremam auctoritatem abuti non desinunt. Qua de re plenius in memorata *Confutatione* disseruimus. Caeterum, etiam non sit nobis hoc loco de articulis gallicanis propositis peculiaris, ac directae disceptatio, seu contentio; quid sit de ipsa summa rerum sentiendum, ex his intelligi potuit, quae, ut sese obtulit occasio, in Febronio animadvertenda censuimus.

vimus, sic interdum in penitioribus animi recessibus delitescent, ut identidem nobis nec advertentibus erumpant; supra locum notavimus, quo in hoc etiam commentario non abhorrentem ab hoc errore sententiam passus est Febronius imprudenti sibi excidere. Extat locus *Post. 7, num. 3*, quo motis de fide, et moribus controversiis, privatisque ecclesiis iudicio Pontificis non acquiescentibus contingere posse innuit, ut non aliud malo levando remedium supersit, quam generale concilium, a quo ultimato, at inerrabili iudicio controversia decidatur; quasi aliquo tempore destituta esse queat Ecclesia tota ea auctoritate, quae ad ultimum, et inerrabile iudicium requiritur.

Nec vero alienum a praesentis instituti ratione censemus paulum hic a Febronio deflectere, atque opportunitate uti, quam locus ipse affert, notandi gliscentis quorundam erroris, qui romanae cathedrae principatum in id redigere velle videntur, ut in causis fidei sententiam exploret caeterarum, quae per orbem dissitae sunt, ecclesiarum; ut scilicet collatis, quae undique ad se veniunt, relationibus, earum veluti summam colligat; qua instituta, qui sit de quovis capite controversiae universalis sensus, ac fides, dispiciat, ac referat. Capitalis sane error, nimiumque abhorrens a perpetua Patrum traditione, qua catholica sentiendi ratio continetur. Quod cum abunde intelligi potest ex his, quae pro vindicando, ac generatim asserendo romani Pontificis primatu egregie scripta sunt a multis, satis nobis fuerit locum attingere.

Perpetua equidem haec fuit Patrum traditio, Ecclesiam universam ex singularibus ecclesiis conflata nec deficere, nec errare in fide unquam posse. Simul vero constans illorum sensus fuit, si qua de aliquo doctrinae capite controversia suboriretur, minime propterea opus esse singularum ecclesiarum sententias colligere, quod nec satis commode, nec ullo modo plerumque fieri posse, ipsi probe intelligerent; sed hanc dirimendae controversiae viam, rationemque patere tutam aequae, ac expeditam, ut ab apostolicis ecclesiis credendi regula peteretur, maxime vero a romana Ecclesia, in qua teste Augustino *Epist. 43, semper apostolicae cathedrae viguit principatus*. Invicta huiusce traditionis, supremam apostolicae romanae cathedrae in tradenda credendi regula auctoritatem testantis, monumenta inferius proferentur.

Sed primum ab his, qui has tantum volunt esse partes Pontificis, ut de proposito capite doctrinae singularum ecclesiarum sensum roget, ac referat, quaeri potest, num in hoc explorando, referendoque sensu existiment, romanos Pontifices errare posse, nec ne? Si negas, errare posse; multo itaque minus errare poterunt in declaranda traditione, ac doctrina, quam ab Apostolis, ut expresse ajunt Patres mox laudandi, in Ecclesia sua perpetua successione per

majorum manus acceperunt, ac tot saeculis incorruptam servarunt. Sin ais, posse illos errare, jam nulla superest via, qua Ecclesia dispersa in exorta quavis controversia statuere possit, quae sit fidei regula. Nam quum id statui nequeat, nisi perspecto universalis sensu, aliunde vero nemo sit in Ecclesia, nec ipse Pontifex, qui certum de illo sensu testimonium edere valeat; liquet profecto, nullum Ecclesiae dispersae praesidium superesse, quo possit ad certam de instituta controversia fidei regulam tradendam pervenire (1).

Hic porro, ne quis disparia componens retorquendi argumenti facultatem sibi oblatam blandiatur; valde animadvertendum, errorem, quem hoc loco notamus, longe differre ab eorum opinione, de qua nullam in praesens disputationem suscipimus, qui apostolicae Sedis iudicium, etsi per se se gravissimum, tamen censent prorsus irrevocabile non fieri, nisi accedente morali episcoporum unanimitate, quae ipsorum expresso, vel tacito assensu declaratur. Isti enim iudicii firmitatem repetunt ab auctoritate, qua praediti sunt Pontifices, et episcopi judicandi de causis fidei, suumque iudicium, velut ratam, immotamque regulam ecclesiis praescribendi. Porro moralis isthaec unanimitas episcopalis ordinis capiti suo adhaerentis, utpote quae universitatem amplectitur, atque per ecclesias undequaque funditur, ejus conditionis est, ut ob-

(1) Fateor, si quis renuat in Ecclesia dispersa auctoritatem agnoscere de rebus fidei, ac morum certo, fixoque iudicio statuendi, apud eum, qui sic sentiat, minus roboris id argumenti habiturum. Verum nemo unus profecto talis extiterit, nisi qui a catholica doctrina deflectere, totamque ultro antiquitatem asperuari palam non vereatur. Ecquis enim ecclesiasticarum antiquitatum rudis adeo, et imperitus, qui nesciat, quam multa haereticum monstra prioribus saeculis, nullo generali concilio, vi auctoritatis in Ecclesia perpetuo vigentis perculsa sint, depulsa, penitusque profligata? Cujus rei utpote notissimae satis superque fuerit testem proferre unum, et saepe locupletissimum Augustinum, qui lib. 4 contra duas epistolas pelagianorum ad Bonifacium, cap. 12, expresse testatur, plures olim haereses sine congregatione synodi damatas esse. Proinde, quum an. 1681, ut refert Tournelius de Ecclesia quaest. 3, art. 3. liber prodississet, cujus haec erat sententia: » Solis conciliorum oecumenicis declarari unanimem Ecclesiae consensum, atque sola eorum decreta firma esse, et irreformabilia; sacra Facultas parisiensis doctrinam hanc censura sua notavit his verbis: *Hae propositiones, inquantum infallibilitatem Ecclesiae universalis in nullo statu, quam in concilio oecumenico congregatas tribuunt, et ipsam aliquo tempore legitimi usus poenitentiae cognitione caruisse supponunt, temerariae sunt, ipsi Ecclesiae injuriosae, et haereticae*. Quin et Febronius ipse labis huiusce suspicionem removere a se studuit; proque ea depellende suffragatorem adhibet Eybelium ajentem, nusquam a Febronio negatam infallibilitatem Ecclesiae dispersae; quod quamquam dictum est officiose magis, quam vere, ut suo loco notabitur, ostendit plane, quam alienus a catholica sentiendi ratione censeretur error huiusmodi, cui nec Febronius affinis videri voluerit, nec placuerit Eybelio, affinem videri Febronium.

scura manere nequeat, sed communi fama, et acclamatione continuo innotescat, nec latere quemquam valeat, qui pastorum vocem audiendam sibi meminerit, ab eisque velut magistris, ac iudicibus, non a plebibus fidei regulam accipiendam. Contra illi fidei regulam in uno universitatis sensu repositam volunt: quumque in hoc sensu explorando si Pontifex ipse labi potest, multo facilius errare valeant quique per orbem dissiti episcopi, ac fideles; praecclusa via est omnis, qua de illo sensu certo constare possit; nec adeo quidquam Ecclesiae dispersae remanet, in quo fixum, immotumque iudicium de quavis proposita quaestione consistat.

Atque huius quidem incommodi gravitas, quod ex illo errore in Ecclesiam dispersam redundat, haud parum adhuc augebit alterius opinionis accessione, quae inter adversarios satis familiariter vagatur: nonnulla nimirum doctrinae capita, caeteroquin ad fidem pertinentia, sic interdum, et quidem per multum tempus in Ecclesia obscurari, ut vix appareant, immo vehementer a plerisque oppugnantur; nec, nisi penes paucos, certa eorum, et explorata veritas remaneat. Quod si ita est, et aliunde certum de quacumque doctrina Ecclesiae iudicium ex testata universitatis sententia pendet, obstructa est jam via omnis, qua veritates ejusmodi ex illis latebris in apertam lucem emergere aliquando valeant. Exquiret Pontifex, explorare sataget, quid de tali doctrinae capite dissiti per orbem episcopi et ipsi sentiant, et de suarum ecclesiarum fide testentur. Plurimos a paucis dissentire comperiet: pauci isti sese veritatis obscuratae propugnatores praedicabunt; illi plures non veritatem, sed errorem ab istis paucis defendi contendunt. In eo dissensu Pontifex sententiam suam vel paucis adjunget, vel pluribus. Si paucis, alii numero superiores opponunt, solius Pontificis, ac paucorum iudicio de universitatis sensu constare haud posse, nec id proinde ad constituendam fidei regulam valere. Contra si Pontifex pluribus sese adjungit, tum pauci alii, penes quos unus manere dicitur obscurata veritas; vel Pontificis, ac plurimorum sententiae adhaerebunt, vel repugnabunt. Si assentientur, jam fiet, ut quae apud ipsos unus manebat obscurata veritas, a suis defensoribus deserta, oppressa tandem maneat, ac penitus extincta. Si repugnabunt, aliud incommodum recurret, quippe dicere cogentur, nec Pontificis, nec plurimorum ei adhaerentium antistitiu iudicium satis virium habere ad quid certi de fide statuendum; penitusque concidet vis auctoritatis, quam in morali unanimitate cum capite ad certum de fide iudicium in Ecclesia dispersa constanter tuerentur gallicanae, quam vocant, sententiae propugnatores. Quo semper magis patet, eos, qui novae isti opinandi licentiae indulgent, nullum Ecclesiae dispersae subsidium relinquere, quo certum de quovis controverso doctrinae capite iudicium interpo-

nere valeat; quod tamen a catholica sentiendi ratione abhorreere ultro catholici omnes consentiunt.

Nec istud praetereundum, quam longe a prisca traditione discedant, qui episcopis in causis fidei non aliud munus relinquunt, quam ut de suarum ecclesiarum fide, ac sensu testentur. Quo fieret, ut episcopi suis ab ecclesiis docendi potius esse viderentur, quam eisdem docendis, velut magistri, ac iudices praessee. At profecto episcopi officium est populum suum docere, in eoque sacrum fidei depositum sibi cum legitima missione creditum, sancte ac diligenter custodire. Nec vero simplex docendi ministerium episcopis demandatum est, sed ministerium cum auctoritate conjunctum. Docuit Christus, et quidem *ut auctoritatem habens*; auctoritatis huius participes fecit Apostolos, eorumque successores, quum eos jussit docere omnes gentes, pollicitus se cum ipsis futurum usque ad consummationem saeculi; ut proinde episcopi non tantum ut fidei suarum ecclesiarum spectatores ac testes semper habiti sint, sed ut magistri, ac iudices: quam episcopalis ordinis dignitatem egregie vindicat Bellarminus l. 1, de Concil. c. 18, *episcopos in conciliis non consiliarios, sed iudices esse, docens*.

Quare in ipsis etiam conciliis oecumenicis, quum de aliquo doctrinae capite consultationes haberentur, minus solliciti videntur Patres fuisse de roganda singularum ecclesiarum sententia, quarum etiam plurimarum episcopi semper aberant; sed in eo praecipue sibi elaborandum duxisse, ut Patrum, ac doctorum sensum recognoscerent, qui docti a maioribus, vicissim ipsi ecclesias docuissent, traditamque ab initio doctrinam ad omnem posteritatis memoriam scriptis mandavissent: uno verbo id unum ad certum iudicium ab ipsis expetitum esse, ut compta fieret propositae doctrinae consensio, vel repugnantia cum verbo Dei sive scripto, sive tradito: scripti porro intelligentiam, ac traditi notitiam apostolicae successionis ope explorarent, ejus praesertim cathedrae, in qua Petrum vivere adhuc, et praesidere norant; cujusque adeo vocem in successorum suorum rescriptis audiendam sibi, ac sequendam ducebant.

Nec propterea iudicium sibi personam abrogabant, quod certum ipsis apostolicae Sedis iudicium praeluceret. In apostolico hierosolymitano concilio Petrus sententiam primus dixit; at post eum nihilominus, ejusdemque sententiam sequutus Jacobus, vere adhuc iudicavit. Jam vero notum est, quod Petro pro suo principatu conveniebat, extraordinario id privilegio caeteris quoque Apostolis tributum fuisse; ut quidquid ipsi de causa fidei decrevissent, omni erroris periculo vacaret. Non ergo ignorabat Jacobus immunem ab omni errore Petri sententiam, qui non solum Apostolus, sed et Apostolorum Princeps esset; vere tamen iudicavit, hoc ipso, quod suum iudicium Petri iudicio, tametsi ra-

to, et cerlo adjunxerit (1). Non desunt exempla haeresum, quae primum ab Ecclesia dispersa irrevocabili judicio damnatae; dein propter sectatorum pertinaciam novam rursus in synodis provincialibus, vel etiam generalibus damnationem subire: in hac nova damnatione Patres judicum personam sustinebant, nec tamen ignorabant, revocari amplius non posse, quod Ecclesiae dispersae irrevocabili judicio de illis erroribus praedictum jam fuisset, ac definitum. Minime proinde repugnat, ut, etiamsi praecesserit judicium certum, et irrevocabile; istud nihilominus sive ad compescendam obtrectantium pervicaciam, sive ad prioris iudicii aequitatem clarius manifestandam, sive alia de causa post novam recognitionem novo judicio confirmetur. Quod tamen praestari non potest nisi ab eo, qui iudicandi potestate praeditus sit, et legitimi iudicis in eo munere personam sustineat.

Sed jam promenda traditionis monumenta, quae paullo ante polliciti sumus. 1. Celebris est Irenaei auctoritas l. 3, c. 3, ubi, posteaquam docuit, profectam ab Apostolis traditionem continua episcoporum successione in omni Ecclesia conspicuam se praebere, subdit: » Sed quoniam valde longum est, in hoc tali volumine » omnium ecclesiarum enumerare successiones; » maximae, et antiquissimae, et omnibus cognitae, a gloriosissimis duobus Apostolis Petro, et Paulo Romae fundatae, et constitutae Ecclesiae, eam, quam habet ab Apostolis traditionem, et annuntiatam hominibus fidem per successiones episcoporum pervenientem usque ad nos, indicantes, confundimus omnes eos, qui quoquo modo vel per » sibi placentia, vel per vanam gloriam, vel per » caecitatem, et malam sententiam, praeterquam oportet, colligunt. Ad hanc enim Ecclesiam propter potiore principalem necessesse est, omnem convenire Ecclesiam, hoc » est eos, qui sunt undique fideles; in qua semper ab his, qui sunt undique, conservata est » ea, quae est ab Apostolis, traditio » (2).

Perspicue docet, pro asserenda fide adversus haereses minime opus esse singularium omnium ecclesiarum successiones adire, quas vel nimis

longum foret percensere numerando; sed ad confundendos quoquo modo errantes satis esse indicasse traditionem, et fidem, quam ecclesiarum omnium maxima Romae constituta, et omnibus nota, a gloriosissimis Apostolis accepit; quae traditio in ea conservata per successiones episcoporum ad nos usque pervenit; ad quam propterea Ecclesiam pro sua potiore principitate caeteras ecclesias, et eos, qui undique sunt fideles, necesse est convenire.

Hanc Irenaei auctoritatem adversus nonnullorum haeticorum revera ineptas cavillationes egregie vindicat Renatus Massuet; cuius docti viri interpretationem *Dissert. 3, art. 4, num. 31*, in hunc locum haud abs re fuerit saltem ex parte in medium proferre: » In iis verbis, inquit, plura notanda sunt: 1. Romanam Ecclesiam jam Irenaei saeculo omnium maximam existimatam fuisse longe minus fidelium numero, de quo tunc temporis cum ea contendere » potuissent aliae quaedam ecclesiae; quam » auctoritatis amplitudine. 2. Omnium antiquissimam: quod si ad foundationis tempus referatur, falsissimum erit. Dudum enim antea » hierosolymitanam, antiochenam, et alias fundaverant Apostoli: ad dignitatem igitur necessario referendam est, ut ideo omnium antiquissima dicatur romana Ecclesia, quia omnium princeps, et praecipua . . . 3. Omnibus cognitam asserit Irenaeus, utpote quam caeteris sublimiorem, ac excellentiorem aliae omnes ut caput, et primam suspicerent, ac » venerarentur . . . 4. Ad hanc Ecclesiam necesse esse, omnem ecclesiam, seu omnes omnino fideles per totum orbem dispersos convenire: non quod illuc proficisci tenerentur » illi, qui erant undique fideles; id vel cogitare absurdissimum fuisset: sed quod, ut sateri » coactus est ipse Salmasius, necesse esset convenire, et concordare in rebus fidei cum Ecclesia romana . . . Sed alterutrum scripserit auctor noster; significare voluit, ideo omnes ecclesias cum romana consentire teneri, quia, » licet caeterae in suis quaeque finibus principatus in sibi subditos fideles jure gaudeant, » longe tamen potior est is, quem obtinet romana, utpote quae principatus, ac primatus jure omnibus dominetur, omnibus praesit, omnesque sibi subditas habeat. 5. Denique in ea Ecclesia semper ab his, qui sunt » undique, conservatam esse eam, quae est ab » Apostolis, traditionem ».

Tertullianus lib. *de Praescript.* c. 21 ad revincendas quasque haereses, veritatis ab Apostolis traditae testimonium non a singulis per orbem dissitis, sed ab apostolicis ecclesiis petendum docet: » Si haec ita sint, constat proinde » omnem doctrinam, quae cum illis ecclesiis » matricibus, et originalibus fidei conspiraret, » veritati depulandam, id sine dubio tenentem, » quod Ecclesia ab Apostolis, Apostoli a Christo, Christus a Deo accepit » . . . Et in-

(1) In eandem sententiam Patres oecumenici concilii V, collat. 8: » Licet enim Sancti Spiritus gratia et circa singulos Apostolos abundaret, ut non indigerent alieno consilio ad ea, quae agenda erant; » non tamen aliter voluerunt de eo, quod movebatur, » si oporteret gentes circumcidi, definire prius, quam communiter congregati divinarum Scripturarum testimonio nonnullis novisque sua dicta confirmaverant ».

(2) Ineptam explosimus in *Confutat.* part. III, (vedi il tomo precedente) interpretationem, qua Irenaei auctoritati illudere voluisse videtur auctor libelli inscripti *Riflessioni sopra il Breve*, etc. dum fidei perpetuitatem in Ecclesia romana, quam Irenaeus ex Pontificum successione repetit, mavult ille ex turba repetere cujusque generis hominum, Romam pro suis utilitatibus undique confluentium.

fra : » Communicamus cum ecclesiis apostolicis, quod nulla doctrina diversa ». Catholicae veritatis testimonium Tertullianus agnoscit positum in communicatione cum ecclesiis apostolicis; communicationem vero ex hoc pendere, quod nulla doctrina diversa; ut adeo quisquis hanc communicationem teneat, hoc ipso comprobetur id tenere, quod Ecclesia ab Apostolis, Apostoli a Christo, Christus a Deo accepit. Porro inter apostolicas ecclesias romanam potissimum Tertullianus extollit, ac celebrat c. 36 : » Si autem Italiae adjaces, habes Romam, unde » nobis quoque auctoritas praesto est ». Scilicet censebat promptum, ac paratum Africae adversus quasque haereses praesidium in ejus Ecclesiae auctoritate, a qua illa fidem acceperat. Pergit vero : » Ista quam felix Ecclesia ! » Cui totam doctrinam Apostoli cum sanguine » profuderunt : ubi Petrus Passioni Dominicae » adaequatur : ubi Paulus Joannis exitu coronatur : ubi Apostolus Joannes posteaquam in » oleum igneum demersus nihil passus est, in » insulam relegatur. Videamus, quid didicerit, » quid docuerit, quid cum africanis quoque » ecclesiis contesserarit ». Collectam in romana Ecclesia doctrinae plenitudinem commendat, ut proinde non aliud indagandum remaneat, quam quod ipsa didicerit, docuerit ; quamque fidei formalam, velut communionis tesseram traderit. Atque hanc quidem singularem cathedrae romanae auctoritatem ex primatu Petri prodire satis innuit c. 22 : » Latuit aliquid Petrum aedificandae Ecclesiae petram dictum, claves regni » Coelorum consequutum, et solvendi, et alligandi in Coelis, et in terris potestatem » (1) ?

Quantum vero excellenti romanae Sedis praestantiae tribueret Augustinus, quum ex aliis locis multis intelligi potest, tum ex Epist. 186, alias 106, num. 28, ubi obstinatam pelagianorum pervicaciam in perversa sententiae evangelicae interpretatione hoc potissimum ex capite revincit, quod eam tueri persisterent contra apostolicae Sedis auctoritatem, ubi de hac ipsa re quum ageretur, hoc testimonium adhibitum est evangelicum, ne parvuli non baptizati vitam posse habere credantur. Appellat scilicet Innocentii I epistolam (182 inter Augustini epistolas), qua concilii milevitani acta contra pelagianos comprobantur; qua in episto-

la sic ejus concilii Patres Innocentius alloquitur num. 2 : » Diligenter ergo, et congrue apostolici consultiis honoris arcana (honoris, inquam, illius, quem praeter illa, quae sunt extrinsecus, sollicitudo manet omnium ecclesiarum) super anxiiis rebus, quae sit tenenda sententia; antiquae scilicet regulae formam sequuti, quam toto semper ab orbe mecum vobis esse servatam. Verum haec missa facio; neque enim hoc vestram credo latere prudentiam: qui id enim actione firmastis, nisi scientes, quod per omnes provincias de apostolico fonte petentibus responsa semper emanent? Praesertim quoties fidei ratio ventilatur, arbitror, omnes fratres, et coepiscopos nostros non nisi ad Petrum, idest sui nominis, et honoris auctorem referre debere, velut nunc retulit vestra dilectio, quod per totum mundum possit omnibus ecclesiis in communem prodesse ». Hoc ipsum non minus expresse tradit Innocentius Epist. superiore 181, ad Aurelium, caeterosque carthaginiensis concilii Patres num. 1 : » In requiringdo de his rebus, quas omni cum sollicitudine decet a sacerdotibus, maximeque a vero, iustoque, et catholico tractari concilio, antiquae traditionis exempla servantem, et ecclesiasticae morum disciplinae, nostrae religionis vigorem non minus nunc in consulendo, quam antea, quum pronuntiaretis, vera ratione firmastis; qui ad nostrum referendum approbastis esse iudicium; scientes, quid apostolicae Sedi, quum omnes hoc loco positi ipsum sequi desideremus Apostolum, debeatur, a quo ipse episcopatus, et tota auctoritas nominis hujus emersit ». Atqui haec Patres africani audiunt, legunt, suscipiunt: in his antiquae traditionis exempla, in his antiquae regulae formam agnoscunt, eademque suis actionibus firmant. Quo sane patet, quam praeclare illi de apostolicae Sedis auctoritate sentirent, ut minime mirum sit, vehementer ea de causa Augustinum pelagianos erroris coarguisse, quod post allatum Innocentii documentum cedere romanae Sedi renuerent, quam unam per antonomasticam appellationem apostolicae Sedis nomine designat (2).

(2) Quam probate Patribus africanis fuerit Innocentii I sententia de firmo, rato, stabilique iudicio romanae Sedis in causis fidei, patet ex Epist. Augustini (186) suo, et Alipii nomine ad Paulinum data, qua de Pontificis rescripto ad litteras carthaginiensis, et milevitanae synodi sic loquitur : » Ad omnia nobis ille rescripsit eo modo, quo fas erat, atque oportebat apostolicae Sedis antistitem ». In eo rescripto dixerat Pontifex divina decretum sententia, quod sancto servatum fuerat a Patribus » ut quidquid (epist. 181 ad Carthag.), quamvis in disjunctis, remotisque provinciis ageretur, non prius ducerent finiendum, nisi ad hujus (apostolicae) Sedis notitiam perveniret, ut tota hujus auctoritate iusta quae fuerit, pronuntiatio firmaretur ». Ad haec rescripti verba, non prius finiendum, quam Sedis apostolicae auctoritate firmaretur, manifesto se

(1) Quam subdole, ac fallaciter auctor *Analysis lib. Praescript.* a Tertulliani sensu in alienum plane sententiam illius detorqueat de petenda ex apostolicis ecclesiis fidei regula, liquido est a nobis in *Append. part. II, Confut.* (vedi il tomo precedente), demonstratum. Quo ex loco uon nihil etiam lucis iis forte affulserit, quae hic disseruntur adversus opinionem, quam verius errorem ex communi theologorum sensu de notis theologicis dici oportuit, eorum, qui statuunt, veritatem sic interdum in Ecclesia obscurari, ut in paucis tantum resideat: manifestum, inquam, errorem, utpote qui aperte pugnet cum catholico dogmate de perpetuo spectabili Ecclesiae statu a Christo constituto.

Quaerit Joveninus Dissert. 4, de loc. Theolog. quaest. 2, c. 3: » Quid facio opus sit, » quum in aliquibus ecclesiis alicujus dogma- » lis traditio non reperitur, quae tamen repe- » ritur in aliis? » Quod si omnis in causa fidei definitio ex singularum omnium ecclesiarum unanimi consensu emergere, ac peti deberet; profecto desperandum foret de asserenda divini cujuscumque dogmatis firmitate, cujus traditio non in omnibus ecclesiis reperiretur. At id quam absonum sit, quis non intelligat? An vero, quia singulares nonnullae per orbem ecclesiae aut ignorabunt, aut silebunt, propterea lucerna sub modio retinebitur, osee obstruetur Ecclesiae universae, quin credita sibi eloquia, qua jussa est, auctoritate promulgare, ac super lecta praedicare valeat? Probe iccirco laudatus scriptor respondet, jamdudum Irenaeum, et Tertullianum propositae quaestioni occurrissae; qui » nempe ajunt, eo » in casu judicandum esse, eam traditionem » esse divinam, quae reperitur in praecipuis » et apostolicis ecclesiis, in quibus interrupta » non fuit episcoporum successio ». Horum illa testimonia recitat, quae sunt a nobis prolata, monetque inter has ecclesias ex eorumdem sententia romanam Ecclesiam tenere principem locum, *cujus ordinatione, ac successione ea*, quae est ab Apostolis in Ecclesia traditio, et veritatis praeconizatio pervenit usque ad nos.

Eodem ex capite, seu immunitate ab omni errore, primatus dignitatem potissimum Theodoretus repetit *Epist.* 116 ad Renatum, dum ait, romanam Ecclesiam *habere ecclesiarum, quae in toto orbe sunt, principatum multis nominibus: atque hoc ante omnia, quod ab haeretica tabe mansit immunitas*. Nec mirum, siquidem in ea, ut ait Chrysologus *Epist. ad Eutychem*, quae refertur 1. p. *Concil. Calcedon.*: » Beatus Petrus, ut in propria Sede et vivit, et » praesidet, praesatque quaerentibus fidei veritatem ». Quod quum aliis multis, tum Agathonis luculentissima auctoritate inferius proferenda confirmatur.

Ad apostolicas etiam ecclesias Thusciae episcopos revocat Pelagius I. apud Baron. ad an. 556, n. 31: » Beatus Augustinus, inquit, do- » minicae sententiae memor, quae fundamen- » tum Ecclesiae in apostolicis sedibus colloca- » vit, in schismate esse dixit quicumque se a

» praesulis earumdem sedium auctoritate, et » communione suspenderit; nec aliam mani- » festat esse Ecclesiam, nisi quae in Pontifici- » bus apostolicarum sedium est solidata radi- » cibus ». Omnium porro istarum radicum, ut animadvertit Christianus Lupus tom. 9, p. 88, radix est romana Ecclesia, ac ejus episcopus de quibus idem Augustinus scribit ad quosdam donatistas, in romana Ecclesia semper apostolicae cathedras viguit principatus.

Rursum de istis apostolicis ecclesiis idem scriptor pag. 89: » Omnes, inquit, sunt commu- » nionis radices, nempe sibi subditis ecclesiis, » ac populis. Hinc et ipsae habent altiore radice- » dicem, apostolicam Sedem, romanam Eccle- » siam, . . . quod ipsam Dominus super unum » sanctum Petrum fundaverit, atque ita in ipsa » catholicae unitatis originem, et rationem po- » suerit: ejus episcopatum omnibus episcopa- » tibus, atque ecclesiis fecerit esse, ut solem » radiis, ut rivis fontem, ut radicem ramis » supra nobis dixit sanctus Cyprianus ». Pergit idipsum confirmare Sanctorum aliorum auctoritatibus; ac demum notat, hoc ipsum sic et donatistis ipsis notum fuisse » ut paucis suis » Romae ob negotia morantibus Afris creant » episcopum, ipsumque illic in (nescio quo) » monte, aut rupe latitantem appellarint Pon- » tificem romanum. Sciebant sine romani Pon- » tificis communione esse non posse veram Ec- » clesiam. At istud Pontificis spectrum fideles » romani per jocum appellabant episcopum » montensem, aut rupitanum. Hinc et omnes » donatistae ab eadem fidei urbe appellati fue- » runt montenses, ac rupitani ».

Innumera alia proferri possent in eandem sententiam veterum testimonia; nec pauca ipsi, prout se dedit opportunitas, identidem in hujus lucubrationis decursu protulimus. Hoc loco unum nobis propositum fuit, ut oculis aequi conjusque aestimatoris subjiceremus. I. Quantum a priscae traditionis auctoritate recedat nova haec opinandi ratio, quae in causis fidei non alias propemodum Pontifici romano partes concedit, quam ut ecclesiarum sensum roget, ac feral. II. Quam secum ipsi pugnent opinionis ejusdem auctores, vel suffragatores, qui ad fidei judicium singularum omnium, vel fere omnium ecclesiarum suffragia expetant, dum ex alia parte fidei veritates in plerisque interdum ecclesiis sic turpiter deformari, obscuraque contendunt, ut ab illis ipsis ecclesiis veritas non solum non teneatur, sed potius acriter oppugnetur. III. Quam parum congruenter agant, qui, dum se ostentant episcopalis dignitatis acerrimos vindices, eam sic deprimunt, ut episcopos haberi velint suarum quosque plebium sensus spectatores, ac testes; ut quos Christus magistros posuit; eos ipsi faciant ecclesiarum aliquo pacto discipulos.

refert Augustinus (serm. 131 de Verbis Evang. Joan. Edit. Maur.), quum memoratis rescriptis, quae de causa Pelagii Roma venerant, ostendit, causam eam finitam esse, posteaquam quod non prius finitum erat, quam Sedis apostolicae judicio firmaretur, per ea rescripta tum demum firmatum, atque adeo finitum esset. Sic locorum collatione sponte sua emergit, lucetque per se se Augustini mens in ea celebri sententia, eademque clarissima, cui quaesitis undique contortis interpretationibus tenebras offundere perperam nituntur supremae pontificiae auctoritatis oppugnatore.

POSITIO XV.

» Haeresis Lutheri jam ante concilium tri-
» dentinum praecedente Leone X, Pontifice ma-
» ximo, ab Ecclesia irrevocabiliter damnata
» fuit ».

ANIMAD. Cavere imprimis videtur Febronius, ne irrevocabilis haec Lutheri damnatio uni apostolicae Sedis judicio accepta referatur. Notat, Lutherum an. 1520 a Leone X damnatum fuisse: ei damnationi eodem anno universitates coloniensem, et lovaniensem, sequenti vero etiam parisiensem subscripsisse; agnitionem quidem sive ab hac academia, sive a parisiensi synodo an. 1528, per Lutherum *extinctarum quondam haereseon cineres excuscati*; attamen additum ab utraque: » Negandum non » esse, Lutherum ex prono suo, et fertili ad » novitates ingenio etiam plures novas ante » inauditas haereseas produxisse ». Sed jam quod attinet ad academiarum sententias, quamvis illae pro praestanti, qua florent, doctrinae laude magnum auctoritatis pondus afferant, non ideo tamen judicium proprie dogmaticum constituere, facile Febronius ipse consentiet, qui hoc proprium episcopalis ordinis tueretur.

Refert deinceps, Edicto Caroli V, an. 1521, quo Bullae Leonis Papae doctrinas Lutheri damnantis insistitur, eam Bullam per varios Germaniae locos, signanter Lovanii, Coloniae, Treviris, et Moguntiae publicatam esse.

Et continuo: » Taceo, inquit, dioecesanarum » synodos trevirenses, et augustanas an. 1548, » argentinenses an. 1549, colonienses, et cameracenses an. 1550, quibus errores Lutheri » proscripti sunt; sed non praeteribo provin- » ciales anno 1549, moguntinam, trevirenses, » et coloniensem, quippe quae provinciae totam » pene Germaniam sacram complectuntur, » quae omnes cum prioribus de eodem argumento sunt, scilicet de damnatione doctrinarum Lutheri ».

Tum concludit: » Sic Germania est theatrum, » in quo orta, et propagata est haeresis Lutheri: eadem est theatrum, quo illa proscripta fuit adhaesione corporis suorum episcoporum judicio, et damnationi per romanum » Pontificem factae, aliis episcopis saltem tacite assentientibus; quae adhaesio una cum » tacto reliquorum consensu constituit verum » et finale judicium Ecclesiae dispersae ».

Itaque adhaesione episcoporum Germaniae repetit praecipue Febronius ex tribus illis provinciarum synodis, quae totam pene Germaniam sacram complectuntur. Quod si ita est, sponte sua consequitur, ante illas synodos adhaesione, qua *finale* judicium continetur, aut nondum habitam fuisse, aut saltem non satis idoneo, firmo argumento patefactam: quo posito et istud aliud consequitur, ante an. 1549, quo illae synodi habitae sunt, ad Lutheri errores

irrevocabiliter damnandos nullum adhuc *finale* judicium prodiisse.

Atqui haec consecraria, tametsi expositioni Febronii plane consentanea, non potuere Febronio ipsi non absurda videri. Sic itaque pergit disserrere: » Manet proinde fixum, etiam » novas Lutheri haereseas (ut de recolis, jam » ante Lutherum proscriptis, non loquar) ante » concilium tridentinum serius convocatum irrevocabiliter damnatas fuisse; quamvis praecisum, et fixum tempus aegre determinari » valeat, quo moralis illa unanimitas corporis » germanici adhaerentis Bullae Leonis X perfectae fuerit: quandoquidem eam in annum » 1549, idest epocham praedictarum provincialium synodorum differri nollem; neque » enim potuere catholicae Ecclesiae totam illam errorum massam ocius non perhorrescere ».

Jam videat quisque paullo aequus rerum aestimator, quam bene ista conveniant. Corporis germanici adhaesione potissimum repetit Febronius ex illis synodis provincialibus, nec certius ejusdem, aut luculentius monumentum proferre valet. Hic vero adhaesione ipsam in id usque tempus differri nollet. Ergo eam extitisse oportebit, antequam ea existerent, per quae illam existere oportebat. Cujus rei argumento est, quod ab ea epocha discedens Febronius nullam amplius praecisum tempus reperire valet, quo moralis unanimitas perfecta fuerit. Quod si vir bene doctus, qui nunc totam rerum tunc gestarum seriem pacato, quietoque animo revolvit, ac perpendere valet, non tamen in longo eo intervallo tempus ullum notare potest, quo moralis unanimitas aut perfecta sit, aut saltem certis notis, et indicibus patescere potuerit; quid de illis existimandum, quos contigit turbulentissimis illis temporibus in medio disputationum aestu versari? Ergo donec certo ipsis constare potuerit de morali unanimitate, qua finale judicium continetur, incerti, ac fluctuantes haerere debuerunt; nec habere certum quidquam, et fixum, in quo tamquam in constanti, et irrevocabili fidei regula conquiescerent. Donec enim non prorsus constaret, an irrevocabiliter damnatae essent doctrinae Lutheri; suspicio semper aliqua suboriri poterat, num forte finale judicium latius ante iudiciis omni ex parte responderet: qua manente suspicione firmus consistere haud poterat assensus ille fidei, qui contrariis veritatibus debebatur. Quis porro catholicus ferre possit, eum aliquando statum Ecclesiae fuisse, ut ancipites potuerint esse fideles (quod vel scribere horret calamus), num pontificis decretis, an potius lutheranis doctrinis audientes esse deberent?

Sed frustra laborat Febronius in exquirenda epocha, qua de finali adversus Lutheri errores iudicio plane constituerit. Nullus de hac post Leonis X Bullam dubitandi locus fuit. Pontificio decreto

catholicae Ecclesiae, nulla suscepta ulterioris unanimitalis pervestigatione, acquieverunt. De corporis germanici adhaesione minime solliciti fuerunt Patres lugdunensis provincialis concilii an. 1527, quum de lutheranae haeresis impietate gravissime conquesti, omni ope sibi enitendum ducerent, ne a propinquis regionibus in Gallias pervaderet; juberentque adeo, ne quis Lutheri, ejusque sequacium dogmata, aut alias perversas, reprobataeque doctrinas docere, aut defendere quoquo modo auderet. Concilium provinciale bituricense, an. 1528, Lutheri dogma reprobatur, seu potius pro reprobo habere se testatur: quo fundamento? Quod fuerat a sacrosancta Sede apostolica jampridem reprobatum. Synodus augustensis, an. 1548, praecipit, ac mandat universo clero, ac populo: » Ut in sancta fide catholica, quam divina clementia, et sanctissimorum hominum praedicatione secundum praedictae sanctae Sedis (cujus primum paullo ante asseruerat) puram, et incorruptam traditionem majores nostri acceperunt, constantes, firmique permaneant ». Non aliam sibi quaerendam veritatis regulam putavit haec synodus, nisi puram, et incorruptam sanctae Sedis traditionem. Consentit decretum, num 5 editum: » Ut catholica doctrina, atque disciplina ecclesiastica melius conservetur, statuimus, atque ordinamus, ut ordinandi super haeresibus hoc tempore jactatis, quid de illis, et contra quid de romana catholica, et apostolica Ecclesia sentiant, diligenti examinatione explorentur ». Eo scilicet spectabant Patres, ut eorum subditi orthodoxam fidem, Sedisque apostolicae, a qua (inquit n. 31) fidei christianae incunabula traximus, auctoritatem, ut hactenus factum ab eis fuit, ad gloriam Omnipotentis Dei tueantur ».

Quid plura? Edicto ipso Caroli V, ann. 1521, quo, ut fatetur Febronius, Bullae Leonis X insinuitur, Lutherus pro haeretico habetur. Qua de re Natalis Alexander *Hist. Eccl. Sec. XV et XVI, c. 2, art. 11, §. 4, num. 4*: » Caesar edictum edidit de consensu septemvirum, et omnium sacri imperii principum, ordinum, et statuum, quo Martinum Lutherum, ut membrum ab Ecclesia Dei abalienatum, ut obstinatum schismaticum, et notorium haeticum habendum decernit ».

At nec silentio praetereundae, quas praecipue commemorandas censuit Febronius, provinciales synodi, an. 1549, moguntina, trevirensis, coloniensis. In his nullum dubitationis indicium, quin velut damnatae jam, ac reprobatae habendae essent, haberenturque lutheranorum doctrinae. Speciatim vero insigne-prorsus, maximeque ad hanc rem, causamque pertinens decretum edidit Trevirensis, e quo non abs re fuerit pauca haec describere. » Inconfesso est, testantibus nimirum sanctae Ecclesiae Patribus, ac re ipsa clamante, Christi Apostolos

» Petrum, et Paulum Dei sanctum Evangelium, » in sanguine quoque ipsorum signatum, romanae Ecclesiae reliquisse; atque in illius fidem ecclesias omnes, quae ubique sunt, fideles in toto orbe terrarum religiose conspirasse, atque societate Sacramenti confoederatas, et conjunctas esse. Itaque quum ad nos per episcoporum successionem perpetuo continuata ea fides pervenerit; non dubitamus, hanc unam, eandemque esse, atque adeo veram fidem, quae ab Apostolis ipsis in veritate est tradita, et usque nunc religiose semper custodita, et in catholica Ecclesia semper conservata. Nihil proinde aliud credendum, tenendum, aut docendum est, nisi quod sancta romana tenet, et docet Ecclesia, omnium consentientium ecclesiarum mater, et magistra. Eum vero, qui a fide catholicae, et romanae Ecclesiae recedit, necesse est a veritate, et capite deficere ».

Atque id quidem antiquae suae, ac per multam episcoporum successionem continuatae traditionis, praecclarissima trevirensis ecclesia velut hereditarium monumentum posteris reliquit; istudque, si quem aliam, praesertim decet, episcopum myriophitanum pro amplissimo dignitatis gradu, quem in ea ecclesia obtinet, non solum non defugere, sed velut sacrum depositum sibi a majoribus commendatum sancte custodire, ac pro viribus sartum, lectumque tueri, ac defendere.

POSITIO XVI.

» Ecclesia a Christo habet auctoritatem iudicandi de sensu, seu doctrina propositionum, librorum, et auctorum; nec non fideles compellendi ad subscribendum suae sententiae ».

ANIMAD. Docet, hanc auctoritatem in corpore pastoralis residere, seu penes eos, quibus incumbit munus, et obligatio regendi, et docendi fideles in iis, quae ad salutem pertinent, idest pastores Ecclesiae. Usumque hujus auctoritatis multis ex antiquitate petitis exemplis confirmat.

Perspicue adstruit, teneri fideles jure conscientiae iudicio Ecclesiae acquiescere, nec religiosum, quod vocant, silentium sufficere: Etenim verum, ac internum assensum Ecclesia postulat, non dolosam, et mendacem subscriptionem. Addit tamen, non deesse theologos plane catholicos, qui Ecclesiae tributam esse infallibilitatem in factis dogmaticis, negant. Quod sane sine multa reprehensione praetereundum non erat; nec omnino conciliari potest cum jure, quod Ecclesiae palam Febronius attribuit, veri, ac interni assensus exigendi.

Demum celebris Muratorii de hac re sententiam profert in hunc modum: » Jansenii factum (verba sunt Febronii) ad fidem non pertinere, probat etiam sub nomine Lamindi Pritanii celebris Muratorius de ingeniorum moderat. l. 1, c. 20. Dicit tamen debere om-

» mnes, et singulos fideles iudicio Sedis apostolice acquiescere corde, et ore, quia hoc de-
» finire pertinet ad auctoritatem Ecclesiae cir-
» ca disciplinam ».

Quod ait Lamindus Pritanius, debere fideles omnes iudicio Sedis apostolicae corde, et ore acquiescere, rectissime ab eo dictum est. Quod merae disciplinae sit iudicium, quod in factis dogmaticis fertur ab Ecclesia, id vero perspicue refellit Febronius ipse hac sua sapienti observatione p. 97: » Ex ista rei serie apparet, » decisionem controversiae Cyrilli cum Nestorio, quae erat controversia fidei, factam ab » ephesina generali synodo, totam esse fundam- » tam in collatione epistolarum Cyrilli, et Nestorii cum nicaeno symbolo; atque synodum » non aliter controversiam hanc decidisse, quam » interpretando utramque epistolam, et illam » quidem symbolo consonam, hanc dissonam » pronuntiando ». Videat jam Febronius, num satis catholicum se doctorem probet, quisquis ab Ecclesia conetur auctoritatem illam depellere, de factis dogmaticis certo nec errori obnoxio iudicio decernendi, quam adeo illustri facto, et exemplo oecumenica synodus ephesina comprobavit.

POSITIO XVII.

» Constitutioni *Unigenitus*, ut dogmatico sanctae Sedis, et universalis Ecclesiae decreto, » omnimoda ab omnibus obedientia debetur ».

ANIMAD. Agnoscit, Ecclesiae jus esse adigendi fideles, ut suae sententiae subscribant, » non » solum quum singulae propositiones damnantur ut haereticae, sed etiam dum plures sub » diversis, et indeterminatis qualificationibus » configuntur, et prohibentur, ut ajunt, in globo... » Itaque per lalem Ecclesiae definitionem firmum stat, eas propositiones quocumque titulo, seu rubrica damnatas, esse rejiciendas; » quippe quod ex eisdem quaedam sint haereticae, quaedam erroneae, quaedam scandalosae, » etc. atque in id fertur assensus auctoritati debitus. Quatenus vero censurae nota singulis » conveniat, doctoribus inquirendum et assignandum relinquatur, donec ab Ecclesia specialius id fuerit determinatum ». Recte hac usque. Verum subjungit: » Posterior haec observatio omnino necessaria impedit, quominus laudata constitutio pro regula fidei haberi hactenus valeat, sed morum tantum ».

Fatetur tamen Febronius, constitutionem *Unigenitus*, prout est a clero ipso gallicano declaratum, esse revera, et agnoscere pro dogmatico universalis Ecclesiae decreto. In decreto porro dogmatico non sola vis inest regulae morum; siquidem huiusmodi iudicio propositiones sic proscribuntur, ut quamvis non plane constet, quae cuique censura conveniat; unusquisque tamen intelligere possit, ac debeat, nullam esse, quae non alicui ex inflictis notis subiaceat; omnes-

que proinde aliquid continere, quod catholicae, sanae doctrinae adversetur. Quamque id iudicium non tantum ad componendos mores, sed etiam ad tuendam fidem spectet, atque ad ea rejicienda, ex quibus fidei, catholicaeque doctrinae periculum, ac detrimentum imminet; non satis vim ejusmodi exprimit, qui non aliud in eo, quam simplicem regulam morum agnoscit.

Nec sequitur, constitutionem *Unigenitus* non nisi ut simplicem regulam morum ab illis haberi, quos laudat Febronius, qui eam *iudicium Ecclesiae dogmaticum, et irreformabile* potius, quam regulam fidei appellare maluerunt. Haud quippe alienum est, illos existimasse, nomen hoc *regulae fidei*, quum strictissimo sensu accipitur, eis tantum definitionibus convenire, quibus aliqua propositio singillatim, ac expresse damnatur velut haeretica adeo, ut opposita enuntiatio dogma contineat, fide divina determinate credendum; reque sic definita nullus ulteriori iudicio locus relinquatur. Porro ubi propositiones in globo, ut ajunt, damnantur, nondum habetur ultimum illud iudicium, quod Ecclesia ferre de illis queat: quo nimirum ipsa definiat insuper, ac declaret, qua specialim nota unaquaeque propositio sit afficienda. Quo non tollitur, quin regulae fidei appellatio paullo latiore sensu jure, ac merito transferatur in ea iudicia, quae ad fidem tuendam pertinere, nec Febronius ipse dimittitur. Quocirca minus haerendum hoc loco censeo in iis persequendis, quibus cum recentis memoriae scriptore evincere nititur, regulae fidei appellationem in concilii provincialis romani acta irrepsisse, quod aliunde longiorem disputationem flagitaret, quam praesentis instituti ratio patiat (1).

Ad extremum testatur Febronius, quae de constitutione *Unigenitus* scripsit, ea ut privatum hominem in reverentiam summae Sedis, et constitutionum ejus scripsisse; quin damnare audeat ea supremorum magistratuum mandata, quibus ad asserendam regnorum tranquillitatem de his, et similibus controversiis in publico abstinendum jubetur: subjungitque: » Verum haec ad » ea pertinent, quae de jure placiti secularibus principibus in spiritualibus quoad certum modum, certosque fines competente, a » jurisconsultis traduntur ». Qua de re paucae inferius dicturum pollicetur (2).

(1) Quamquam apud aequos rerum aestimatores ambigendi locus superesse nullus deinceps potuit, postquam S. M. Benedictus XIII, qui acta hujusce sui concilii summa cura, et diligentia recognovit, ea ipsa de re rogatus ab archiepiscopo ebrudunensi expressis verbis rescripsit: Decreto, quale typis editum est, fidem prorsus habendam; cui nimirum et ipse Pontifex, et caeteri Patres concilii subscripsissent. Quam epistolam manu Pontificis ad se praescriptam, datamque die 8 junii 1726, archiepiscopus eo ipso tempore cum aliis praesulibus communicavit, ac deinde, an. 1731, publica pastorali sua institutione ad omnem futuri temporis memoriam commendavit.

(2) Paucis tota res absolvi potest, Extat (Act. 15)

Unum igitur interea hic animadvertemus, constitutionem *Unigenitus* a Febronio propugnari tamquam dogmaticum sanctae Sedis, et universalis Ecclesiae decretum. Quo fit, ut in ejus auctoritate asserenda ratio ei habenda fuerit reverentiae non solum, quae summae Sedi, sed et quae universali Ecclesiae ab omnibus debetur. Quid porro debitum hujus reverentiae officium ab homine catholico in spiritualibus postulet, melius, ac tutius a conciliis, et Patribus, quam a privatis auctoribus Febronius intelligere poterit. Verum de his et nos pauca subjungemus, ubi pauca illa ea recurrent, quae ille pollicetur.

POSITIO XVIII.

» Quae ad Ecclesiae statum pertinent, si quid » dubitationis fuerit obortum, ad romanum Pontificem referendum est ».

ANIMAD. Hujusmodi relationum exempla profert ex remotissima antiquitate, atque jus Pontificis esse, ut ad *Petri Apostoli Sedem de singulis quibusque provinciis Domini referant sacerdotes*, evincit non auctoritate tantum sardicensis concilii, sed facto ipso Cypriani, quem, ait, *forte hic nonnulli opponunt*; tum epistola Coelestini ad episcopos Illyrici, quin et ipsiusmet Justiniani ad Epiphanium Constantinopolitanum l. 7, C. de *Sum. Trinit.*

Deinceps incipit aliquantum tergiversari, eo-que spectare, ut auctoritatis vim, quae in Pontificum responsis eminet, imminuat, seu potius infringat. Scilicet descriptis ex Innocentii I epistola ad Victricium Rothomagensis paucis hisce verbis, quibus » Pontifex responsa dare se » ait, *non quo nova praecepta aliqua imperentur, sed ea, quae per desidiam aliquorum neglecta sunt, ab omnibus observari cupimus*; » quae tamen apostolica, et Patrum traditione sunt

Apostolorum decretum, quo Divino afflante Spiritu definita quaestio est de legalibus, Antiochiae suborta. Decreti nullo saecularis potestatis interventu facta est promulgatio. Peto: justa ne, an injusta? Injustam si dixeris, rem te facis detestabilis, execrandae contumeliae in Spiritum Sanctum, quo auctore apostolicum editum est, promulgatumque decretum: quippe scriptum est: *Visum est Spiritui Sancto et nobis*. Sin justam fateri cogeris, simul et cogeris legitimam in Apostolis ejus decreti, nulla aliunde petita venta, ferendi, ac promulgandi potestatem fateri. Quam potestatem Apostolis divinitus traditam, in successores eodem jure propagatam plane demonstrat vel a primis Ecclesiae saeculis multiplex illa series, et continuatio decretorum de omni re spiritali, et ecclesiastica, quae a conciliis, Pontificibusve nata, nec aliunde, quam a Christo quaesita auctoritate prodierunt. De hac Ecclesiae potestate, nulli alteri potestati obnoxia, plenius in *Confutatione* (vedi il tomo prec.): et in ea, quae subsequuta est, *Apologia compendiaris* (ivi). Quin et a Febronio plures in rem eandem auctoritates extremis Positionibus prolatae videmus, quas tamen solitis artibus eludere postmodum, at frustra eludere nititur.

» constituta ». Ex hoc peculiari rescripto ad peculiararia Victricii quaesita, minus attentis dialecticae regulis, in hanc generalem conclusionem descendit, seu verius praecipit, » responsa » ea fuisse veluti instructiones ad directionem » quaerentium, seu referentium ad normam » canonum, et antiquae traditionis ». Atque id quidem ex auctoritate *Petri de Marca* l. 7, c. 13, n. 4. Simul tamen non dissimulat, plus quiddam a D. Rautenstrauch Pontificum responsis tributum fuisse, nimirum » ea responsa non » simplicis tantum consilii vicem sublissee, sed » veluti *decisiones* ex canonibus, et traditione » petitas accipiendas esse, ad quarum etiam » observationem adstricti essent episcopi ». Qua de re pollicetur Febronius, dicturum se Positione sequenti.

Nonnulla interim hic animadvertenda. Quod Pontificum responsa non consilii tantum, aut merae institutionis, ut innuit Febronius, sed praecepti, ac decisionis vim haberent, adeo perspicuum fit cuique rescripta inspicienti, ut D. Rautenstrauch minime dubitaverit idipsum palam, aperteque fateri. Quod vero decisiones istae Pontificum sic ex canonibus, et traditione petita innuantur, ut inde tota vis penderet, qua episcopi ad earum observationem adstricti tenerentur; id porro non sine aliqua aut explicatione, aut etiam reprehensione praeteriundum.

Equidem ex epistolis Innocentii I facile intelligimus, quanta cura, et diligentia in id in-cumberet Sedes apostolica, ut ecclesiastica instituta sancte, ac religiose ubique servarentur; simul vero docent, unde petenda esset origo, forma, norma ecclesiasticae disciplinae. Perspicua sunt verba Innocentii, quae haud par fuisset a Febronio sileri, utpote quae proxime antecedunt, explicantur pauca illa, quae superius sunt ab eo recitata: » Propter eos igitur (inquit Innocentius, Victricium alloquens), » qui vel ignorantia, vel desidia non tenent » ecclesiasticam disciplinam, recte postulasti, » ut in illis partibus istiusmodi, quam tenet » Ecclesia romana, forma servetur, non quo » nova praecepta aliqua imperentur » etc. Latius vero idem Pontifex *Epist. ad Decentium*: » Quis enim, inquit, nesciat, aut non advertat id, quod a Principe Apostolorum Petro » romanae Ecclesiae traditum est, ac nunc usque » custoditur, ab omnibus debere servari; nec » superinduci, aut introduci aliquid, quod aut » auctoritatem non habeat, aut aliunde accipere » videatur exemplum? » . . . Et post pauca: » Oportet, eos hoc sequi, quod Ecclesia romana » custodit, a qua eos principium accepisse non » dubium est; ne, dum peregrinis assertionibus student, caput institutionum videantur » amittere ».

Quibus ex epistolis merito sic *Severinus Binius* concludendum censuit: » Unde constat, pios, » et doctrina speciosos sanctissimos episcopos »

» quantumvis ad informandam plebem ecclesias-
 » sticis institutis ipsi sibi sufficere videri pos-
 » sent, ex fonte tamen originario aquas haurire
 » solitos esse; quod nimirum scirent, majoris
 » roboris, et auctoritatis esse id, quod ab apo-
 » stolica Sede petittum constaret ... eodemque
 » ad Sedis apostolicae doctrinam, tamquam ad
 » divinum semper in Petro loquens oraculum,
 » convenire solitos esse; illud firmum, solidum-
 » que existimantes, quod tantae Sedis auctori-
 » tate comprobatum intelligerent ».

Hinc si Febronius ex hoc jam loco innuere
 vellet, vim, quam habent rescripta Pontificum,
 non tam ex auctoritate pontificia pendere, quam
 ex canonibus, quorum observatio rescriptis illis
 commendatur; magnum incautis errandi pericu-
 lum crearet. Contrarium quippe constat Siri-
 cii auctoritate, quam ex P. Constant superius
 hanc in rem protulimus: cui adjungenda Hilari
 etiam auctoritas in concilio romano: » Nullis
 » fas sit sine status sui periculo vel divinas con-
 » stitutiones, vel apostolicae Sedis decreta te-
 » merare ». Sed de his Febronius iterum dictu-
 rus est Posit. sequ.

» Alium adhuc finem habebant, inquit p. 110,
 » episcoporum, et synodorum ad romanum Pon-
 » tificem relationes; ne scilicet Pontifex ipse,
 » aut qui in ejus communione persistunt, igno-
 » ranter communicent iis, qui ab aliis episco-
 » pis, aut synodis excommunicati sunt ». Quod
 sic explicare pergit, ut innuere videatur, non
 alias ea in re Pontificis partes fuisse, nisi quod
 ad evitandam subreptionem synodi, et epi-
 scopi, quos excommunicaverant, Sedi roma-
 nae denuntiabant, ut hoc medio ab omnibus
 devitarentur. At aequum non erat dissimula-
 re, qua in ejusmodi synodorum, episcoporumve
 judiciis auctoritate uterentur, ac pollerent ro-
 mani Pontifices: quae auctoritas a concilio sar-
 densi sic sancita est, ut non ab eo primum
 instituta, sed agnita, et confirmata fuerit, prout
 latius a *Natali Alexandro* explicatur, et invicte
 comprobatur *Dissert. in Conc. Sardic.* Verum,
 quia de his Febronius aliis adhuc locis dictu-
 rus est, nobis quoque ad ea loca necesse est
 nonnulla reservare.

Demum p. 113 vehementer cupere se ostendit,
 ut concilia provincialia singulis trienniis ex Tri-
 dentini praescripto celebranda restituerentur.
 Cur vero ad id optandum moveatur, non dis-
 simulat: quod nimirum » tum demum ad Se-
 » dem apostolicam relationi locus esset, si il-
 » lic (causae) finire non possent, uti ad epi-
 » scopos Illirici scripsit Sixtus III apud Constant,
 » col. 1272 ». Quo posito magna spes ostende-
 retur fore, ut hoc relationum onere aliquan-
 do tandem Ecclesiae, et episcopi levarentur:
 etenim » quis credat (utitur hic Febronius
 » verbis Benedicti Oberhauser) unicuique pro-
 » vinciae gratiam Sancti Spiritus defuturam,
 » qua acquitas a Christi sacerdotibus et pru-
 » dentibus videatur, et constantissime teneatur,

» ut romanis relationibus infinitus locus de-
 » tur » (1)?

Mirum, viris alioquin nec incautis, nec in-
 doctis talia quandoque excidere! Quid? Num
 forte Sancti Spiritus gratia priorum aetatum sy-
 nodis, episcopisve defuisse censebitur; qua et
 ipsi quid aequum esset, et prudenter viderent,
 et constanter tenerent? Attamen frequentissimum
 illis aetatibus romanarum relationum usum a-
 gnoscit Febronius p. 115. Censet forte Oberhau-
 ser, et cum eo Febronius, Spiritus Sancti gra-
 tia caruisse sanctissimos illos sacerdotes, quos
 paullo ante laudavimus, Decentium, Victricium,
 Exuperium, Himerium, quos vel ipsa miracu-
 lorum gratia illustrabat; quibus tamen nihil
 antiquius erat, quam ut in omni dubitatione
 ad apostolicae Sedis, idest ad divinum Petri
 oraculum confugerent? Isti scilicet interiori San-
 cti Spiritus unctione edocti non aciebant modo,
 verum et sentiebant, nihil hierarchico Ecclesiae
 statui a Christo constituto congruentius esse,
 quam ut arctissimo semper vinculo Ecclesiae per
 orbem diffusae cum centro unitatis cohaerent;
 isque nexus perenni, nec unquam interrupta
 communicatione firmus, indivulsusque teneretur.
 Id ipsum ex Irenaeo, Cypriano, Athanasio,
 Chrysostomo, Cyrillo didicerant, quorum sunt
 hac de re luculenta non minus, quam notissima
 testimonia.

POSITIO XIX.

» Decretales romanorum Pontificum reveren-
 » ter suscipiendae, et sancte custodiendae sunt ».

ANIMAD. Videtur (saltem in speciem) Fe-
 bronius agnoscere in summo Pontifice potesta-
 tem ferendi leges disciplinae universales. Et hoc
 quidem necessario ei dicendum erat, nisi videtur
 vellet catholicam sentiendi rationem prorsus ab-
 jicere. Verum hanc potestatem ex uno capite
 depromit, quod, quum ad canonum observan-
 tiam aut conservandam aut instaurandam ile-
 ratis subinde legibus, ac decretis opus sit, nec
 semper cogi concilia hoc nomine oporteat; ea
 potestas ad primatem Ecclesiae jure divino per-
 tineat. Quae verba, si proprie accipiuntur,
 significant, non alia legisferata potestate Pontifi-
 cem pollere, quam quae in vindicandis cano-

(1) Deprompta ex parte videntur haec verba ex epi-
 stola concilii africana ad Papam Caecilianum, quae ex-
 tat ap. Labb. tom. 2, col. 1364, edit. Ven. Sed,
 quae ibi dicuntur de appellationibus, detorquet scrip-
 tor ad relationes, de quibus nulla ibi mentio. Quam-
 quam nec in ea epistola jus impugnetur appellatio-
 num, sed in eis recipiendis rogant Patres, modum
 quemdam institui. De appellationibus plura quidem
 in operis decursu concessimus. Verum nunc demum
 totum id juris in praeclarissima Pii VI *Responsione*
super nuntiaturis luculenter adeo explicatum est; tot
 invictis ex omni saeculorum memoria collectis auctori-
 tatibus, et monumentis comprobatum; ut vel perti-
 nacissimis obsecratoribus omnem deliniceps calumnian-
 di aditum praecluserit.

nibus versetur: ex quo illud consequens foret, antequam concilia cogerentur, et canones editi essent, nulla ferendarum legum potestate Pontificis praeditos fuisse.

Pontificii porro juris (quod tamen ad meram tuitionem canonum paullo ante coercuit) usum probat pluribus exemplis, nimirum Siricii, Zosimi, Caelestini. Tum concludit: » Hae decreta tales partim ex se ipsis, et propria constituentium auctoritate vim legis habent, quales sunt illae, quas jam memoravimus, et aliae eis similes; partim etiam ex usu, et receptione nactae sunt ».

Alit itaque, decretales vim legis habere partim ex seipsis, et propria constituentium auctoritate; partim ex usu, et receptione. Illud primum ambigue dictum; nec enim apparet, an constituentium nomine Pontifices intelligat, an concilia, e quibus canones prodierunt, ad quorum tuitionem videtur superius totam adstrinxisse legiferam potestatem Pontificum. Istud alterum minus etiam congruenter dictum: usus quidem, seu consuetudo vim quandoque habet legis inducendae, aut abrogandae; at vim hanc non habet consuetudo ex sese, aut ex fluxu temporis, verum ex tacito, vel praesumpto consensu legislatoris. Tantum proinde abest, ut legislatoris imperium vires trahat ex consuetudine; quin potius totam, quam habet vim consuetudo, eam ex legislatoris nutu, seu consensu mutuetur. Neque satis vere, ac prudenter dicitur, legis a superiori potestate manantis vim ex subjectorum *receptione* pendere. Nam si populi acceptatio in republica necessaria fuit, ubi populus erat rex; id valere nequit ubicumque populus regem habet, seu principem, a quo suprema auctoritate regatur: ut proinde regnorum tranquillitati, ac paci merito infesta iudicetur a sapientibus eorum opinio, quibus placet, multitudinis acceptance non accedere oportere, ut lata lex a principe obligandi vim nanciscatur. At de his in praesentia satis.

Verum ut appareat, quam parum in hac tota sermonis ambiguitate sibi constet Febronius; quo loco legiferam potestatem Pontificum contrahit ad eum modum, quem paullo ante vidimus, eo ipso praecipit generatim tenendum Gelasii decretum, quo haec potestatis contractio plane convellitur. Quippe sic decernit *Gelasius, can. 3, dist. 17*: » Decretales epistolas, quas beatissimi » Papae diversis temporibus ab urbe romana » pro diversorum Patrum consultatione dederunt, venerabiliter suscipiendas esse ». Nulla hic *receptionis*, aut *usus* mentio. Consultationes generaliter memorantur. Non ergo illae tantum, quae pro tuendis canonibus ad apostolicam Sedem referrentur; sed et quae novas emergentes difficultates continerent, quibus nova quadam ratione, et consilio prospiciendum esset. Laudat etiam *epistolam Innocentii I ad episcopos carthaginensis concilii apud Constant, col. 888*, quae nil proferri potest luculentius ad asserendam

Sedis Petri auctoritatem, a quo ipse episcopatus, et tota auctoritas nominis hujus emerit. De qua Sede Patrum instituta non humana, sed divina decrevere sententia, ut quidquid quathois de disjunctis, remotisque provinciis ageretur, non prius ducerent finendum, nisi ad hujus Sedis notitiam perveniret, etc. Quod plane confirmant afri Patres *epist. ad Theodorum Papam*, cujus exordium ibidem a P. Constant describitur. Utinam Febronius remotis ambagibus eam aliquando viam insistat, quam sic plane tritam majores nostri reliquerunt!

Pag. 116. Legum proprietates recenset depromtas ex *canon. 2, dist. 4*, quae quidem apud omnes sive theologos, sive jurisconsultos vulgatissimae sunt; nec minus civilibus, quam ecclesiasticis legibus conveniunt. Deinde sic statuit: » Quis autem in tanta hominum, et rerum diversitate, et subinde contrarietate de his omnibus, eorumque applicatione melius judicabit, quam episcopi singuli pro suis respective ecclesiis, seu diocesis? Quis discernet, an nova lex pontificia sit secundum naturam, et patriae consuetudinem utilis, loco, temporisque conveniens, nemini praepjudicans? » Certe episcopus, cui Deus regendam suam particularem ecclesiam commisit ».

Deinceps Febronius, qui duce *canone* in omnibus velle se progredi pollicetur, jam non dubitat hic palam profiteri, modum quemdam adhibendum esse canonibus, qui de Pontificum decretalibus reverenter suscipiendis loquuntur. Pergit enim vero: » Et quamquam canon, ex concilio triburiensi (*dist. 19, can. 3*) desumptus duriores, videatur episcopali huic examini praescribere modum, haud tamen, si usibus provinciarum obfutura sint decreta romana, ea repudiare simpliciter prohibetur, inquit *Rautenstrauch sect. 2, c. 1, §. 146* ». Num id est canonem ducem sequi, an non potius duce Rautenstrauch a canone deflectere?

At primo quod veretur Febronius, ne decretum aliquod pontificium utilitatibus peculiaris uniusquam ecclesiae minus congruat; id ipsum quoque de concilii generalis decreto evenire posse, nemo diffitebitur. An propterea singulari cuique episcopo hanc facultatem tribuet Febronius, ut generalis concilii decreta examini suo subjiciat; et, si quidem minus ea sibi, suaeve ecclesiae convenire iudicaverit, jure suo repudiare illa simpliciter valeat? Quam sententiam auctoritati conciliorum generalium adeo infestam, si animo imbibit Febronius; non eam ex antiquitate, non ex canonibus, aut ex Ecclesiae constitutione, sed ex novis tantum magistris haurire potuit. Sane tota causa, ob quam legis pontificiae repudiandae facultatem singularibus episcopis attribuit, haec est, quod episcopo Deus regendam suam particularem ecclesiam commisit, ad eumque propterea spectet de applicanda lege judicare. Atqui hoc in conciliaria non minus, quam in pontificia decreta

torqueri potest; semper enim urgere poterit episcopus, ecclesiam se regere, sibi a Deo commissam; ex quo si consequens est, ut pontificia decreta, etiam consequatur, ut conciliaria, quandocumque minus illa ecclesiae suae consentanea judicaverit, repudiare simpliciter valeat. Sed profecto haec ratio nec de conciliariis, nec de pontificiis decretis valet. Nam, ut hic omittamus inquirere, num *mediate*, an *immediate* suam a Deo jurisdictionem episcopi accipiant, fatetur Febronius, non divino, sed ecclesiastico tantum jure suam cuique episcopo gregis portionem attributam fuisse; eamque regendam accipere cum potestate alteri superiori potestati subjecta: in quo catholici omnes conveniunt.

Praeterea non diffetetur Febronius, episcopalis auctoritatis usum, exercitiumque canonibus coarctari potuisse. Si ergo in Ecclesia potestas est aliqua, cui episcopi subijci omnino debeant; repugnat certe, cuivis episcopo liberum esse pro suo iudicio, et arbitrio legem repudiare, qua, qui superiori ea potestate pollent, eos adstringere et volunt, et possunt. Insuper tali facultate constante, cui bono jam futura essent provincialia concilia, quae aliquando restitui vehementer Febronius exoptat? Et sane merito; siquidem ea mente, qua tridentini Patres haberi ea statim temporibus exoptarunt, videlicet non ad sciendam, sed ad confirmandam unitatem, et disciplinam. Etenim, posteaquam conciliare decretum latum fuerit; adhuc episcopo cuilibet, utpote utilitatum suae dioecesis cognituri, et arbitrio integrum erit dispicere, utrum decretum ecclesiae suae conveniat, necne: quo casu, quum nonnisi episcopo probante admittendum sit, quid velat, quominus episcopus proprio jure statuatur, quidquid conciliari decreto statui posset?

Aliae istic etiam meminisse oportebat, quod superius ex Barthelio Febronius descripsit, inter episcopos, qui late per orbem ecclesiis praesunt, *citius reperiri contentiosos, pertinaces, scientia inflatos, aut aedificantis scientiae expertes*, a quibus et fidei, et disciplinae totius perturbatio metuenda sit, nisi unius supremi capitis efficaci auctoritate in ordine, et officio contineantur. Jam vero si *varietas* illa, et *contrarietas* terrarum, et hominum justam auctore Febronio excusationem affert, ne superioris ejus auctoritatis decreta recipiantur; jam patens, et expedita via paratur episcopis istis, si qui sunt *contentiosi*, ac *pertinaces*, qua jactare in omnem se partem valeant; et quae minus placeant, quantumvis aequa, et salutaria legitimae auctoritatis jussa, detrectare. Quin potius, etsi nulli sint, quod libenter, ac facile credam, quales depingit Barthelius, pertinaces episcopi; tamen quis nescit, quam frequenter pro ingeniorum varietate contingat, ut in una, eademque Sede successori displiceant, quae praedecessori placuerit; et quae ab uno tanquam utilia, et prope-

modum necessaria judicata sint, ab alio nihil immutata rerum conditione velint noxia tamen, aut inutilia reprobentur? Ut proinde, si singulorum iudicio superiorum decretorum receptio, vel repudiatio permittatur, necesse sit, omnem formam, ac speciem communis, constantisve disciplinae interire. An forte persuasum est Febronio, nusquam episcopo cuilibet instinctum *Spiritus Sancti deesse*, ubicumque de repudiandis romanis decretis agatur?

At forte inquiet, quis negaverit, evenire aliquando posse, ut romanum aliquod decretum utilitatibus peculiaris cujuspiam ecclesiae minus conveniat, aut etiam officiat? Nullum igitur suppetet remedium ad avertendum tam grave incommodum? Atqui paratum extat remedium, idque promptum, et saluberrimum. » Si » cui vero (inquit Pius IV, ad Tridentini mentem, » cujus haec verba recitantur a Febronio p. 112) » in iis aliquid obscuro dictum, aut statutum » fuisse; eamque ob causam interpretatione, aut » decisione aliqua egere visum fuerit; ascendat » ad locum, quem Dominus elegit, ad Sedem videlicet apostolicam, omnium fidelium magistrum, cujus auctoritatem etiam ipsa sancta » synodus tam reverenter agnovit. Nos enim difficultates, et controversias, si quae ex iis decretis ortae fuerint, nobis declarandas, et decidendas, quemadmodum ipsa quoque sancta » synodus decrevit, reservamus; parati, sicut ea » de nobis merito confisa est, provinciarum necessitatibus ea ratione, quae commodior nobis » bis visa fuerit, consulere » (1).

Vere testari ego possum, quam diligenter, quam cautè Sacra Congregatio Concilii occurrentibus ecclesiarum necessitatibus prospiciat; in id semper intenta, ne quid de episcoporum juribus decedat, et salutaribus concilii decretis constituta disciplina sancte, fideliterque servetur.

Atque ex dictis intelligitur, parum prodesse quod ad extremum subjungit Febronius: » His » positis, Pontificum constitutiones, non tantum » quae vetera renovant, sed etiam quae nova » constituunt, nisi gravis obstel causa, ab episcopis reverenter suscipiendae, publicandae, » et sancte custodiendae sunt », quandoquidem ea praemisit, quibus positis obedientia, quae commendatur, quandocumque libuerit, eludi, ac detractari valeat. Sed in hac tamen confessione hoc saltem inest boni, quod testimonio minime suspecto magis, magisque confirmatur, a nemine, qui catholicus audire velit, negari posse, quin *decretales romanorum Pontificum et reverenter suscipiendae sint, et sancte custodiendae*.

Sed nec istud omnino praetereundum, legis

(1) Hoc ipsum argumentum copiose pertractat Benedictus XIV, de Syn. Dioec. l. 9, c. 8, cujus inscriptio: » Quomodo, se gerere debeant episcopi erga apostolicam Sedem, si quam forte pontificiam constitutionem de aliquo disciplinae capite pro suis » dioecibus minus opportunam esse censeant ».

proprietates, quas recenset Febronius, non minus civilibus, quam ecclesiasticis legibus convenire; hanc vero praesertim, quod lex sit subjectionum utilitatibus accommodata. Id quippe et naturalis aequitas suadet, et omnium cum publici, tum privati juris interpretum summa consensione traditur. Jam in ampla ditione, quae principi longe, lateque dominant pareat, in multa illa terrarum, hominumque varietate, et subinde contrarietate, quam Febronius supra memorabat; quis melius locorum, ac temporum opportunitates perspectas habere potest, quam incolae praecipui, aut magistratus, seu praefecti, qui singulis provinciis, aut etiam civitatibus, oppidis, et pagis praesunt, atque in publicarum, privatarumque rerum administratione versantur? Si ergo, quia cujuslibet singularis dioecesis utilitates nemini magis exploratae sunt, quam proprio episcopo, jus habet episcopus superioris legis repudiandae, siquidem eam suae dioecesi minus convenientem censuerit: ex hoc eodem principio idem quoque jus in quolibet aut provinciae, aut pagi praefecto enascetur, ut qui principis universales leges accurate inspicere debeat, easdemque aut recipere, aut repudiare, prout eas publicae utilitati convenire, aut non convenire judicaverit. Quod quantum publicae tranquillitati consentaneum sit, Febronius ipse viderit.

POSITIO XX.

» Summo Pontifici jure divino competit jus » indicendi, dirigendi, et confirmandi universalia concilia ».

ANIMAD. Vix opus admonere, hac quoque explanatione Febronium ei parti favere, quae concilii auctoritatem prae pontificia extollit; eaque libenter argumenta praeterire, quibus pontificiae auctoritatis praestantia nititur. Sed haec in praesentia mittimus, quippe ille ad ulteriora progreditur.

Scilicet haec habet p. 122: » Porro duplex » auctoritas ad hanc conciliorum congregationem » nem concurrere potest, et solet; ecclesiastica » velut iudex, et arbitra fidei, et religionis; » civilis, ut decreta fidei, et morum in forensi » etiam judicio vim legis publicae obtineat, et » per omnes imperii provincias executioni dari valeant ».

Haud scio, an Febronius certum hoc dogma in dubium vocare velit, decretis fidei, ac morum fideles omnes, quam late patet orbis christianus, ipsosque magistratus civiles adstringi; adeoque in Ecclesia vigere, quemadmodum ab apostolicis temporibus viguit, potestatem non solum edendi ejusmodi decreta, sed ita etiam promulgandi, ut statim, atque in fidelium notitiam venerint, nemo eisdem sine fidei detrimento repugnare, vel obsistere valeat. Num ergo, posteaquam decretum prodiit, quo propositio aliqua velut haeretica damnatur, et op-

posita veritas tamquam revelata; et fide divina credenda proponitur, adhuc suspensus haerebit vir catholicus, aut ei expectanda erit venia magistratus, antequam Verbo Dei ab Ecclesia proposito assensum praestare audeat? Atqui nec ipse magistratus vel punctum temporis haesitare valet, quin se dubium in fide, atque adeo infidelem profiteatur. Quae Apostoli ediderunt decreta fidei, et morum, eo ipso nullo civilis potestatis interventu plenam vim legis apud fideles omnes, atque in omni christiano judicio habuerunt. Quam porro potestatem a Christo Apostoli habuere in rebus ad fidem, religionemque pertinentibus, haec latente Febronio in successores omni aeo duratura pertransiit. Sic ergo a Christo Ecclesiae suae perennitati prospectum fuit, ut quod Apostolis satis fuit ad plenam executionem decretorum fidei, et morum inter fideles; id in omne posterum tempus salis esse deberet.

Atque hic porro longe abest a Febronii mente mens, et sententia *Natalis Alexandri, dissert.* 28, in 4. *secul. prop.* 3, ubi objectionem expendens ductam ex epistola Constantii ad concilium ariminense, respondere non dubitat, » Veterem Ecclesiae disciplinam ex illa epistola colligi nec posse, nec debere, in qua Constantius Ecclesiae decreta, absque sua approbatione edita, prorsus irrita esse jubet: *Non enim, inquit, illa vires habere poterit definitio, cui nostra statuta testantur, jam nunc robur, et copiam denegari.* Et certe longe a Constantini mente verba illa absunt, qui de causis episcoporum in concilio nicaeno ait: *Mihi vero non est fas, quum homo sim, ejusmodi causarum cognitionem arrogare, praesertim quum, et qui accusant, et qui accusantur, sacerdotes sint, ut refert Sozom. l. 1, c. 16.* Longe etiam dissimilia sunt verba illa Constantii verbis Valentiniani imperatoris, qui contestatus est, in causa fidei, vel ecclesiastici alicujus ordinis eum judicare debere, qui nec munere impar sit, nec jure dissimili, hoc est sacerdotes de sacerdotibus judicare, testes. *Ambrosio Epist.* 32.

De antiquarum synodorum convocatione haec tradit p. 122: » Quod antiquae synodi generales fuerint indictae ab imperatoribus, quorum ditione olim suberant omnes fere totius Ecclesiae partes, id non praetendebant facere ex jure proprio *clavium Ecclesiae*, quae illis non fuerunt a Christo traditae; sed vel ex intentione sopiendi motus publicos, reipublicae noxios, vel ex zelo religionis, quo consulere volebant Ecclesiae, ac fidei adversus exortas haereses, consopire dissensiones, et auctoritate conciliorum scandalis occurrere, praestito etiam, ubi opus fuerit, sumtum subsidio; cui indictioni, atque consilio summi Pontifices annuentes praebuerunt assensum jam antecedentem, jam concomitantem, jam subsequenter, et legatos ad synodos direxerunt ». Sed haec planius, copiosius, et ac-

curatius explicantur a venerabili Bellarmino lib. 2, de Concil. c. 13 et seq., quae loca omnino videnda.

Aliqua porro etiam explicatione indiget, quod subjungit Febronius pag. 143: » Interim actus con- » vocationis se solo spectatus nihil natura sua » spirituale involvere videtur; proinde nihil » prohibet, quin etsi Pontifici jus convocandarum » synodorum ex jure regiminis ecclesiastici com- » petat, nihilominus ministerium, et auctoritas » potestatis civilis ad illius executionem adhi- » beatur ». Nimiram actus convocationis non ita se solo spectari potest, quin ad aliquem finem referri intelligatur. Porro quemadmodum convocatio procerum regni ad celebranda comitia actus est publicae potestatis, sic convocatio praesulum Ecclesiae ad ea tractanda, quae ad religionis statum pertinent, actus est ecclesiasticae potestatis; atque adeo spectato fine, ad quem refertur, omnino est in spiritualium actionum genere ponenda. Sed quum multis externis adiumentis plerumque opus habeat ejusmodi convocatio, in his quidem suppeditandis, ac praesidio suo muniendis laudabiliter auctoritatem suam civilis potestas adhibebit.

Subinde agit Febronius de causis convocandi concilii extraordinariis etiam absque interven- tu Pontificis, valdeque inhaeret sententiae, quam supra indicavimus (1). Quam disputationem, ut jam dictum est, ea de causa praeterimus, quod et longiorem sermonem postulare, et aliunde a doctissimis viris tota haec causa copiose, ac diligenter est pertractata. Videndus Bellarminus, loc. cit.

Sed quod propius causam nostram attingit, minime praeterereunda, quae scribit Alliicensi consentiens Natalis Alexander Hist. Eccles. tom. 8, Diss. 12: » Sedem apostolicam excludere » ab examine, summoque judicio quaestionum » fidei, haeticum est ». Quippe jam sic statuerat Alliicensis: » Ad sanctam Sedem apostolicam pertinet auctoritate judiciali suprema » circa ea, quae sunt fidei, judicialiter defi-

nire ». Cujus assertionis hanc affert probationem: » Ad illius tamquam ad supremi judi- » cis auctoritatem pertinet in fide judicialiter » definire, cujus fides nunquam deficit: sed san- » ctae Sedis apostolicae fides nunquam deficit »... etc. Ad quae haec subjungit Natalis Alexander: » Paulo aliter s. Cyprianus habet lib. de Uni- » tat. ... Qui cathedram Petri, super quam fun- » data est Ecclesia, deserit, in Ecclesia se esse » confidit?... ».

POSITIO XXI.

» Generalia concilia sortiuntur firmitatem in- » dependentem a quacumque alia acceptatione ».

ANIMAD. Proposita quaestione, quam certa, et clara regula concilia rite celebrata discerni ab aliis valeant, refert primum recentioris religiosi theologi responsum hisce verbis: » Si quaedam sint, de quibus prudenter » dubitari queat, rite, necne, ac legitime ce- » lebrata sint, tunc Ecclesiae judicium atten- » dendum est ».

Recte porro monet Febronius, ad illud Ecclesiae judicium, quod in tali dubio desiderat laudatus theologus, a Bossuetio superaddi: Cum Sedis apostolicae confirmatione, cui necessario clarissimi praesulis addito subscriptorem se praebet Febronius: » Bene utique, inquit; si » enim juxta tradita praecedenti Positione in » constituendo generali concilio omnino desi- » deratur consensus Pontificis; ille non minus » requireretur ad explicandum dubium, num » illud revera generale sit ». Quamquam et existimo, laudatum theologum, dum ad Ecclesiae judicium provocat, in eo Ecclesiae judicio apostolicae Sedis confirmationem potissimum spectasse.

Monet ad extremum: » Porro, dum dicimus, » concilia generalia suam sortiiri firmitatem in- » dependentem a quacumque alia acceptatione, » id intelligimus de decretis fidei, et morum ». Quid ergo sibi vult Febronius, quum loquens ut supra vidimus, de ipsismet decretis fidei, et morum potestatis civilis assensum desiderat, ut in forensi judicio vim legis obtineant, et executioni dari valeant (2)?

POSITIO XXII.

» Concilium tridentinum etiam in rebus di- » sciplinae liberum fuit ».

(1) Inter causas extraordinarias convocandi concilii absque interven- tu Papae hanc etiam recenset Febronius p. 124: » Si de eo judicando agatur. Quo loco minime praeterendum est, excepto casu haeresis, quae tamen in Pontificem non nisi ut privatum hominem cadere potest, quo de casu venerabilis Bellarminus de Rom. Pont. l. 2, c. 30, nullo alio eventu, nullave de causa Pontificem, saltem non dubium, nullius plane sive concilii, sive cujusvis alterius potestatis judicio subiacere posse. Quod late probat, et exequitur idem Bellarminus lib. cit. c. 26, et post Bellarminum Natalis Alexander Hist. Eccles. saec. 6, dissert. 1, tum et clarissimi ejus editores Animadversione subjecta §. unico sic inscripto: » Quae in romana synodo gesta sunt in causa Sym- » machi, quaeque refert (Nat.) ex Ennodio, et » Avito, plene demonstrant, romanum Pontificem nec » synodi oecumenicae judicio subesse. Alia etiam in » eandem rem adnectuntur ». Plura et nos in expla- » nationum decursu attulimus, plenius etiam in Con- » sultatione, vol. praec.

(2) Ecclesiam constituendae disciplinae potestatem habere, nulli alii potestati obnoxiam, manifeste patet vel ex ipso Apostolorum decreto (act. 5.) in Adnotatione ad Position. XVII, p. 272 memorato. In hoc ipso Commentario potestatis hujusce immunitatem Febronius nonnullis locis asseruit, singulariter Posit. I, quod attinet ad electiones, ordinationes, deputationes sacrorum ministrorum: ut jam ei integrum non sit ab ea sententia discedere, quin a se ipse dissentiat.

ANIMAD. Ad caetera momenta, quibus hanc probat concilii libertatem, addit Racinii testimonium, quem ait, scriptorem esse in hac parte minime suspectum; quo in testimonio legitur iudicium, quod de Paulo Sarpio ferebat interpretis ejus Courayerius, vocans eum (prouit verbis gallicis expressum refertur a Febronio) *Catholique en gros, Protestant en detail*. Itemque non omittitur a Febronio iudicium, quod ipse idem Racinius de Pauli famosa historia protulit, quam dicere non dubitat multis partibus vitiosissimam.

POSITIO XXIII.

» Causae criminales episcoporum per concilium tridentinum romano Pontifici merito reservatae sunt ».

ANIMAD. Adstipulatorem se praebeat hoc loco Febronius Petro De Marca opinanti, sardicensibus canonibus *ansam, et originem juris romanae Sedis ad canonica episcoporum iudicia debere*: quos ille proinde sic interpretatur, ut velit, per eos » episcopis in provinciali synodo damnatis permitti recursum ad romanum Pontificem, qui quidem de causa non judicialiter cognoscat, sed indaget solum, an causa talis sit, quae novam examen deprecatur; » hoc si Pontifex deprehenderit, concedere illi » sacram synodum *in honorem, et memoriam beati Petri*, ut praeter episcopos provinciae, » in qua causa iudicata est, ex finitimis provinciis cognitores tribuat, qui una cum prioribus iudicibus causam denuo, non quidem Romae, sed in partibus excutiant » etc. Ita pag. 144.

At facile Febronius animadvertere poterat, longe ante canones sardicenses hunc morem in Ecclesia viguisse, ut episcopi conciliorum iudicio, ac sententia damnati ad apostolicam Sedem confugerent; quod cum permultis aliis, tum celebri Athanasii facto comprobatur, quod ille ipse innuit huiusce explanationis initio (1). Quo exemplo eo magis Febronium commoveri decebat, quod, ut refert doctissimus Christianus Lupus (*de gallicanis ecclesiis romanis appellationibus cap. 4*) » gloriosus Trevirensium antistes Maximinus Papae Julio auctor fuit non dumtaxat, ut sanctum Athanasium statim revocaret, sed etiam ut ejus damnatores citaret Romam; et hanc vetustam romanae appellationis disciplinam curavit innovari, atque firmari per sardicenses canones ». Cujus moris, ac disciplinae plura mox profert,

(1) De Athanasii restitutione per Sedem apostolicam facta, velut de re nota, et perspecta loquitur s. Caecilius I (Epist. ad Clerum et populum constantinopolitanum apud Labb. tom. 3, edit. Ven. col. 922): » Denique hinc ei (Athanasio) redintegratus est status, et in hac Sede requiem communis invenit, a qua semper catholicis subvenitur ».

eademque luculentissima documenta, ibidem videntur.

Praeterea jus appellationum ad romanam Sedem non esse a sardicensi concilio institutum, sed ex primatu divinitus ei Sedi collato sponte profluere, invictè demonstrat Natalis Alexander *Dissert. 18, in IV sec.*, planeque diluit commentitiam interpretationem, a Petro de Marca in hunc locum inveciam, qua revisionis dumtaxat decernendae, non judicandarum appellationum potestatem a sardicensi concilio agnitam, vel tributam contendit: praeterquam quod et istud addi potest, praestantissimum munus, quo sese jurisdictio explicat, in dandis potissimum iudiciis eminere: qua potestate qui pollet, ei iudiciariam potestatem denegare prorsus absonum est.

Nimis longum foret argumenta promere omnia, quae in hanc rem faciunt, quaeque jam diligenter collecta reperiuntur cum apud Christianum Lupum, tum in laudata dissertatione Natalis Alexandri, atque in notis, et animadversionibus, quas doctus praesul Joannes Dominicus Mansi eidem adjunxit.

Non tamen praetereundum, si constare sibi voluisset Febronius, nullo eum in pretio novam illam Petri De Marca distinctiunculam habiturum fuisse. Quid enim auctoritatis in novitate potest esse apud eum, qui se antiquitatis retinentissimum profiteatur? Atqui se hujus distinctionis primum inventorem palam praedicat Petrus De Marca, nec parum de hoc novo invento plaudere sibi videtur: » Haec, inquit, interpretatio mea est; quam quum aliquot viris doctis aperuissem, eam illi suffragio suo comprobaverunt ». In quae verba laudatus praesul Mansi: » Ex hoc solum, inquit, quod interpretatio D. De Marca per tot saecula laetuerit, omnesque usque ad illum in canone sardicensi legerint illud jus, quod et ipse Natalis romano vindicat Pontifici; satis innoscit; De Marca veritatem non esse assequutum; quod et mirum est non cognovisse, quum ad suam intrudendam explicationem coactus fuerit discedere a germana intelligentia illarum vocum *appellandi*, seu provocandi, quae in canone continentur ».

Fatetur tamen De Marca, assentiente quoque Febronio, causas fidei, et regulas generales Ecclesiae universae a conciliis istis absque interventu auctoritatis episcopi romani tractari non potuisse. Quin addit: » Summi Pontifices non solum cognoscebant de appellationibus Orientalium, quando agebatur *de fide*, sed etiam primam causae cognitionem ad se traherant, si de haeresi ageretur: etenim materia fidei est causa communis Hoc jure usus est Caecilius adversus Nestorium ».

Recte id quidem, sed plane discrepans, et alienum, quod hic rursum Febronius inclinat in commentitiam illam Petri De Marca opinionem, quam superius jam exposuit *Posit. 12*;

qua non aliae partes Pontifici relinqui videntur, saltem in disponendis patriarchis, quam ut exequutorem se praebeat latae sententiae adversus haeresis auctores, eorumque complices: quod vel solo Caelestini facto abunde refellitur. Qua de re, si non satis pro dignitate, plusquam satis pro refutando errore supra etiam dictum est. Verum Petrus De Marca, cujus verba describit Febronius, praesidium sententiae suae comparare studuit ab auctoritate Gelasii, qui scilicet » *commonitorio ad Faustum respondet, » decessorem suum Felicem, qui Acacium damnaverat, exequutorem fuisse veteris constitutioni, non novae constitutionis auctorem* ».

At profecto De Marca, dum haec scriberet, aut Gelasii commonitorium sub oculis non habuit, aut in eo referendo minus accuratum se praebuit. Objecerat Euphemius, *Acacium ab uno non potuisse damnari*. Redarguit Gelasius hominis inscitiam, ac primo loco eum facti errore labi ostendit. *Itane, inquit, non perpescit secundum formam synodi calcedonensis Acacium fuisse damnatum?* Ex quo merito infert Gelasius id, quod est a De Marca notatum, Felicem decessorem suum in Acacio damnando *exequutorem fuisse veteris constitutioni, non novae constitutionis auctorem*. At forte petabimus, hoc uno exequendi munere Gelasium pontificiae potestatis in exercendis judiciis amplitudinem circumscripsisse? Immo quod a romano Pontifice factum adversus Acacium querebatur Euphemius, illud ipsum a quovis alio antistite fieri potuisse, Gelasius declarat his verbis, quae proxime sequuntur: » Quod non solum praesuli apostolico facere licet, sed culcumque Pontifici, ut quolibet, » et quemlibet locum secundum regulam haereseos ante damnatae catholicae communionis ne discernant ». Et sane nemo est catholicus antistes, qui non debeat velut a catholica communione alienum repellere, qui sese damnatae haeresis sectatorem profiteatur.

Posteaquam vero ineptas Euphemii criminationes Gelasius diruit, inscitiam hominis ad hominem, ut ajunt, convincendo; mox accedit ad apostolicas Sedis jura explicanda, atque ad eorum temeritatem revincendam, qui canones jactare non verebantur, ut supremae Sedis auctoritatem, non canonico tantum, sed et divino jure constitutam lacerarent. Pergit itaque: » Nobis » opponunt canones, dum nesciunt quid loquantur; contra quos hoc ipso venire se produnt, » quod primae Sedi sana, rectaque suadenti parere fugiunt. Ipsi sunt canones, qui appellationes totius Ecclesiae ad hujus Sedis examen » volvere deferri; ab ipsa vero nusquam prorsus appellari debere sanxerunt, ac per hoc » illam de tota Ecclesia judicare, ipsam ad ultimum committere iudicium; nec de ejus unquam » praeceperunt iudicio judicari, sententiamque » illius constituerunt non oportere dissolvere, cuius potius decreta sequenda mandarunt ».

Et post pauca: » Nobis ausi sunt facere ca-

» nonum mentionem, contra quos semper additionibus illicitis fecisse monstrantur ».

Ac deinceps: » Ineptias itaque suas sibi servent; nisi respiscant potius cogitantes, Christi vocem non esse superfluum, quae confessioni beati Petri Apostoli aeterni portas numquam praevalituras asseruit. Qua propter non veremur, ne apostolica sententia resolvatur, » quam et vox Christi, et majorum traditio, et canonum falcit auctoritas, ut totam potius Ecclesiam ipsa semper dijudicet ».

Hoc vero laudandum, quod Febronius non praetermiserit innuere plura, et varia, quae De Marca collegit iudicia episcoporum a divo Gregorio celebrata, et quidem Romae; nec solum in causis episcoporum Italiae, sed etiam aliarum provinciarum. Non tacet, in concilio francofurtano, an. 794, conftrato ex episcopis Germaniae, Galliae, et Aquitaniae nonnullas causas ad romanam Sedis decisionem ablegatas fuisse his verbis: » De Tarentasia vero, et Ebreduno, » sive Aquis legatio facta est ad Sedem apostolicam; et quidquid per Pontificem romanae Ecclesiae definitum fuerit, hoc teneatur ». Sed nec praeterendum erat, caeteras causas idem concilium ex decretis Pontificum Innocentii, Zosimi, etc. definitivasse.

Notat porro, his velut initiis gradum factum esse ad novum ordinem iudiciorum, qui post isidorianam collectionem latius invaluit. Non jam ergo ex isidoriana collectione novus ordo, sed potius ex ordine jam recepto isidoriana collectio prodit, ut inter caeteros doctus Ballerinius probe animadvertit.

Subinde post nonnullas disquisitiones de causis majoribus et minoribus exceptiones quasdam memorat in *tridentino concilio* allegatas adversus dispositionem *sess. 24, c. 5, de Reform.*, quas velut peculiaribus causis ianixas non improbat quidem, sed hac tamen cautione, scilicet: » Subsistente de caetero universitate legis » conciliaris, fundatas in eminentia ordinis episcopalis, suprematae romani Pontificis, et » nexu, quo omnes episcopi sub uno capite colligantur » etc.... Hanc deamque disciplinam, quam agnoscit nunc universalis concilii decreto firmatam, fatetur, antiquiori etiam, et ante isidorianae aevi non incognitam fuisse. Verum de isidoriana collectione nonnulla deinceps dicenda occurrunt.

ADDITION

Longe ante isidorianam collectionem s. Gregorius Magnus scribens (l. 9, epist. 59) ad Johannem Syracusanum de causa primatis byzacenti narrat, quemadmodum illum, quum in quodam crimine accusatus fuisset, *piissimus imperator juxta statuta canonica per nos* (sic Pontifex) *voluit judicari*. Jam ergo statutis canonicis sancitum erat, ut episcopus, qui esset in crimine, apud Sedem apostolicam judicaretur. Nec alias partes hac in re piissimus imperator sibi

sumserat, quam ut vis sua canonibus constaret. Byzacenus tamen, persolutis Theodoro magistro militum decem auri libris, ei se iudicio subduxit. Postmodum mutare consilium visus est: verum utrumne sincere dubitabat Pontifex; an, ut pergit dicere, *quis a coepiscopis suis impetitur, nobis modo talia loquatur*. Ac demum subiungit: *Nam quod se dicit Sedi apostolicae subiecti; si qua culpa in episcopis invenitur, nescio, quis ei episcopus subiectus non sit*. Usque adeo itaque certum erat, episcopum de crimine accusatum apud Sedem apostolicam esse iudicandum, ut Byzacenus palam a suis coepiscopis impeteretur, quod contra statuta canonica quaereret ei se iudicio subducere. Quod vero addit Gregorius, si qua in culpa episcopus invenitur, hoc ipso illum apostolicae Sedi subijci, satis ostendit, episcopi rei iudicium ad apostolicam Sedem nativo, proprioque jure pertinere.

Quod postremis verbis recitat Febronius ex Lamindo Pritanio deproptum: *Non admodum necessarium hominibus fidei, et Ecclesiae esse cultum novi alicujus Sancti, fidemque de illius beatitudine coelesti*: praeterquam quod religiosi auribus minus dignum est; in eo non satis Lamindus attendisse videtur, voluisse Christum, in perpetua ista sanctitatis continuatione, ad finem usque saeculi proroganda, perpetuam suae divinae praesentiae nusquam in Ecclesia defuturæ notam extare splendidissimam. Fuit hoc nimirum, plenum divinae sapientiae, Christi consilium, et institutum, ut quum vellet Ecclesiam velut civitatem in monte positam luere in oculis gentium omnium, et nationum, nunquam in ea splendescere desinerent praeclara illa cum sanctitatis, tum aliarum gratiarum dona, quæ missus a se Spiritus Sanctus cumulativissime in discipulos primitus effudit. Liqueat porro ad invictam divini hujusce instituti, ac promissae fidei, et constantiam declarandam nihil magis pertinere, quam ut perpetuo adsint in Ecclesia, qui praeclaris maximarum virtutum ornamentis; qui signis, et prodigiis, quibus manifesta se prodit ostensio divinae virtutis, admirabilem illam referant, ac repraesentent sanctitatis formam, et speciem, quæ in majorum documentis, et exemplis haereditaria quadam, nec unquam interrupta successione praeluxerit. Tanti interest sartam, tectumque servari pium istum inveteratum morem, quo per cultum sanctis viris aetatis cujusque delatum mirifica haec sanctitatis continuatio, quæ propria dos est Ecclesiae, solemnibus decretis testata, ad omnem futuri temporis memoriam consecratur: at proinde, qui de sacra istiusmodi actorum auctoritate secus, quam par est, existimant, nae illi videantur non solum beatis hisce regni haeredibus, ac domesticis Dei coelestes honores coelesti vita partis videre, sed et non parum detrabere de significatione permanentis ejus in Ecclesia Christi praesentiae, qua per afflatum Divini Spiritus perennis ei vis indita est pa-

riendi filios, in quibus vita Christi omnium virtutum splendore omni tempore manifestata cernatur.

Certe, quod minime praetereundum est, in hac singulari sanctitatis nota tantus, tamque unius Ecclesiae catholicae proprius inest splendor virtutis, ut vel infensissimi ejus hostes fateri cogantur, nulli alteri societati, nulli sectae contigisse, ut ad hanc laudis praestantiam aspirare unquam licuerit. Hanc sane confessionem vis veritatis ex ore expressit contumeliosissimi, si quis unquam fuit catholici nominis obrectatoris, qui nempe recensens praeclara charitatis officia, quæ ex instituto s. Vincentii a Paulo (1) delicatae, ac nobiles puellae sublevandis aegrotantium miseris impendunt, in hanc vocem erumpit: *Fatendum nullibi praeterquam inter catholicos tantum proderet sese admirabilitatem virtutis. Qui si paulum in se rediisset, id quoque sibi fatendum esse perspexisset, nonnisi munere prorsus divino insigne hoc decus Ecclesiae catholicae obvenire potuisse, ut amplissimarum, quæ supra humanam conditionem eminent virtutum, una Sedes esset, unum, perpetuumque constitutum domicilium.*

Quæ, ut graviore, seu potius rata certaue auctoritate firmentur, praealat illustre documentum adscribere, idque honoris causa, ex iis praesertim litteris, ac decretis deproptum, quibus patriae nostrae singulare decus, et ornamentum Franciscum Salesium S. M. Pontifex Max. Alexander VII, in Beatorum primum, deinde in Sanctorum numerum retulit. » Spiritus Sanctus (inquit ille prioribus tabulis Bullar. tom. » 6, p. 184) quum in divinis Scripturis viros » gloriosos, nimirum sanctos laudari praecipit, » eorumque sapientiam, et laudem narrari a » populo, et nuntiari ab Ecclesia; docet nos, » atque illuminat, quid nostris etiam temporibus agere debeamus. Quapropter apostolicae » gubernationis curam, et cogitationes in id sol- » licite intendimus, ut non modo eorum, qui » priscis, sed et qui proximis aetati nostrae se- » culis sanctitate, ac virtutibus eximie clarue- » runt, nomen, et gloria ubique gentium inno- » tescat, pioque fidelium cultu, et honore pa- » lam veneretur ».

Posterioribus vero: » Quæ quum ita se habeant, antecessores nostri Spiritu Sancto instructi laudabilem in Ecclesia morem indu- » xere, nempe in excelso loco sanctitatem con- » stituendi, ut veluti lumen illius lucis vicarium, » quæ de se dixit: Ego sum lux mundi, et qui » sequitur me, non ambulat in tenebris: non » sub modio absconditum, sed in candelabro

(1) Consulatur, si placet, opusculum gallico sermone inscriptum: *Discours sur la Divinité de la Religion Chrétienne*, etc. De quo jam in vita beati Alexandri Saulii edita Romae 1806. E. R. Noi daremo, se Dio consente, questo *Discorso* nell' ultimo tomo. D. A. M.

» elatum luceat coram hominibus, eosdemque
 » a veneratione ad imitationem via strata ad
 » coelestis, et triumphantis Hierosolymae nun-
 » quam interituras delicias dirigat, inferatque.
 » Et sane viros de christiana republica morum
 » sanctimonia, et fidei praedicatione bene me-
 » ritos debitis, hoc est divinis honoribus non
 » prosequi, quicquid sibi velit impletas, inde-
 » corum, ac iustitiae absonum haberetur ».....
 Quibus de causis, pergit: » Inter nomina ca-
 » tholicae Ecclesiae veneranda Franciscum de
 » Sales episcopum genevensem, doctrina cele-
 »brem, sanctitate admirabilem, aetatisque huius
 » nostrae contra haereses medicamen, praesi-
 » diumque referre Numine inspirante decre-
 » vimus ».

In eandem sententiam Benedictus XIV: » Be-
 » nignitatem Dei nostri, et divitias bonitatis
 » ejus in servi Dei Alexandri Saulii, primum
 » Aleriae, deinde Papiae antistitis virtutibus,
 » ac meritis extollere, et praedicare, non reli-
 » gionis modo debitum esse ducimus officium;
 » sed nihil etiam intelligimus in hac temporum
 » conditione esse opportunius, quam ut univer-
 » sis christifidelibus, et animarum maxime pa-
 » storibus uberius suppetant ad imitationem
 » exempla, atque in ejusdem patrocinio factis-
 » que admirandis praesidia ad pacem, tranquil-
 » litatem, et salutem tam inter christianos om-
 » nes, quam inter eos potissimum populos pro-
 » procurandam, quos ab illo per viginti, et amplius
 » annos non tamquam solius Aleriae epi-
 » scopo, sed totius Corsicae apostolo olim salu-
 » taribus monitis, ac legibus instructos, et mo-
 » ribus correctis, extinctis odiis, conciliatis ani-
 » mis, reformatisque clericis viam mandatorum
 » Dei currere edocuit, ipsa rerum humanarum,
 » divinarumque perturbatio jam dudum inibi
 » exorta a tradita sanctissima disciplina alienos
 » tenet ». Quo loco fas sit et hoc subicere, s.
 Franciscum Salesium, quum de christianae do-
 »ctrinae, ac disciplinae institutionibus edendis
 rogaretur, respondisse, id operis Alexandri Sau-
 lii Catechismo sic praestitum esse, ut nil plus
 in eo genere sibi elaborandum superesset.

POSITIO XXIV.

» Pro suprema potestate Pontifici in univer-
 » sa Ecclesia collata ille sibi, suoque judicio
 » quaedam graviora peccata jure reservat ».

ANIMAD. Non potuit Febronius non agnosce-
 re in Pontifice jus istud ab oecumenica triden-
 tina synodo tam aperte, tam expresse agnitum,
 declaratum, ac sancitum. At postea serpere in-
 cepit more suo, quo id juris velut pedetentim
 imminuat, ac fere tandem in nihilum redigat.

Profert decretum synodi lemovicensis, an.
 1031, quo splendide jus istud demonstratur his
 verbis: *Judicium enim totius Ecclesiae maxime*
in apostolica romana Sede constat. Sed, ne pon-
 tificio juri nimium favere videretur gravissi-

ma haec auctoritas, continuo subjungit: » Haec
 » regulae, ne nimium generalis, et indefinita
 » videatur, Patres ejusdem concilii deinde le-
 » gitimam restrictionem, seu verius interpre-
 » tationem addidere his verbis: Apostolici ro-
 » mani episcoporum omnium sententiam con-
 » firmare, non dissolvere debent; quia sicut
 » membra caput suum sequi, ita caput mem-
 » bra sua necesse est non contristari ». Verum
 satis patet, hisce verbis Patres spectasse ad mo-
 derationem quamdam in usu potestatis insinuan-
 dam, non ad potestatem coercendam ejus Sedis,
 in qua totius Ecclesiae judicium maxime con-
 stare expresse agnovant.

Similiter, quod ille profert ex concilio sale-
 gunstadiensi anni 1022: » Decrevit quoque san-
 » cta synodus, ut nullus (poenitentiae causa)
 » Romam eat, nisi cum licentia sui episcopi,
 » vel ejus vicarii; ad praecavendas potius falso
 poenitentium fraudes, quam ad minnendam
 Pontificis potestatem spectare, agnosit *Thomas-*
sinus p. 1, l. 1, c. 6, s. 9. » Poenitentium, inquit,
 » aut impenitentium potius fraudibus obviam
 » tum ibant episcopi, non Papae potestati exi-
 » miae ». Quod luculenter ille probat consimili
 decreto lemovicensis synodi per ea tempora,
 scilicet an. 1032, habitae; quae synodus cas-
 sas, et inutiles pronuntiabat nonnullas istiusmo-
 di absolutiones, non quod tantae potestatis ex-
 pers esset is, a quo extortae fuerant, sed quod
 eas vere extorsissent ii, qui obreperant Pon-
 tifici. » Quum ergo, inquit Patres, tales de-
 » ceperint apostolicum, ut fraudulententer absol-
 » vantur ab eo, irrita est illa absolutio ». Ir-
 rita, inquam, ob vitium obreptionis, non ob
 defectum potestatis.

Jam videndum, quid ex citatis a se decretis
 concludi posse Febronius censuerit. » Ita est,
 » inquit p. 157, Papa potest condere leges, et
 » constitutiones; potest facere reservationes,
 » sed non debet contristari episcopos, hoc est
 » impedire in exercitio officii sui pastoralis. Epi-
 » scopi per se sunt ministri sacramenti poeni-
 » tentiae sine ulla reservatione cujuscumque
 » tribunalis superioris ».

Vel hic Febronius loquitur de potestate ordi-
 nis, et haec ad propositum non facit. Quippe
 et hac pollent inferiores sacerdotes, quos tamen
 fatetur Febronius, semper subjectos fuisse reser-
 vationibus episcoporum adeo, » ut absolutio pre-
 » sbyteri esset invalida, nisi esset conformis
 » intentioni episcoporum, sibi ejusmodi gravio-
 » rum scelerum disciplinam per canones poeni-
 » tentiales reservantium » p. 153.

Vel loquitur de potestate jurisdictionis, tum-
 que aut eam negat, quoad exercitium superiori
 auctoritate constringi posse, atque hoc ipso ne-
 cesse est, eum et secum ipso, et cum canoni-
 bus aperte pugnare; aut si fatetur, concedat
 etiam, oportet, eisdem restrictionibus pastoralis
 officium in episcopis obnoxium esse. Et quem-
 admodum canones, quibus casibus episcopalis

jurisdictionis exercitium contraxerunt, non propterea censentur pastoralii officio impedimentum aliquod attulisse; sic Pontifex, dum pro suprema potestate, qua, ut loquuntur tridentini Patres, pollet in universa Ecclesia, nonnullo scelerum iudicium sibi reservat, non magis censendus est pastoralis officium episcoporum impedire; quum id officium vi ecclesiasticae hierarchiae a Christo institutae semper, ac necessario exigi debeat ad praescriptum regularum, quae legitima canonum, pontificaliumve constitutionum auctoritate firmantur.

Pergit Febronius: » Episcopis ipsis subinde » visum bonum, et utile esse pro foro poenitentiali, ut ad maiorem terrorem inficiendum » graviora quaedam crimina romanae Sedi pro » obtinenda absolutione reservarentur. Fecit hoc » sua auctoritate Pontifex; nihil hic » scopos in exercitio sui ministerii aut turbet, » aut arceat, quin immo sic in eodem adjuvantur: *Magnopere*, inquit tridentini Patres, » *ad christiani populi disciplinam pertinere sanctissimis Patribus nostris visum est, ut atrociora quaedam crimina non a quibusvis, sed a summis sacerdotibus absolverentur* ». Ita Febr. p. 157.

Quod utilitas, quae ad graviora crimina comprimenda oritur ex eo, quod ea romanae Sedi pro obtinenda absolutione reserventur, occasionem aliquando praebuerit ejus explicandae potestatis, qua in reservationum causa pollet romana Sedes, id vero ab aliis etiam dictum comperio: quod autem ad hanc explicandam potestatem praecedere debuerit episcoporum suffragatio a deo, ut in reservandis delictis Pontifices delata potius, quam nativa auctoritate usi sint (prout ex paullo ambiguis Febronii verbis suspicari forte quis posset), id prorsus alienum foret a tridentinorum Patrum sanctione, qui hanc potestatem non aliunde repetunt, quam ex suprema auctoritate, qua Pontifices pollent in Ecclesia. Tridentinae sententiae plane consentiunt *collationes andegavenses*, quas laudat Febronius p. 155, dum notant, tametsi minus antiquus foret harum reservationum usus, non minus certum futurum de illis sanciendis jus romanorum Pontificum; quod nimirum illorum primatus, et auctoritas par sit cum Ecclesia antiquitatis, et divina institutione nitatur. Nec ipse Febronius palam dissentire videri voluit, quippe in ea orationis ambiguitate sic reservationes innuit ab episcopis delatas ad Pontifices, ut tamen dicat, factum id esse auctoritate Pontificum.

Deinceps vero animum suum paullo apertius exprimit: » Sed non possumus non hic repetere, » quod jam a nobis *Pts. 7 et 19* dictum est: » Si novae constitutiones apostolicae emanent, » quibus hactenus non usitatae, seu nec dum receptae reservationes continentur, episcoporum » tamquam a Spiritu Sancto ad regendas suas ecclesias positorum esse, ut videant, et indagent, » si eae suis ecclesiis convenient ». De hac fa-

cultate, quam episcopis tribuit Febronius, nonnulla superius dicta sunt; alia porro etiam infra subjiciuntur, quae nullo negotio in hunc locum transferri poterant.

POSITIO XXV.

» Papa habet potestatem dispensandi ex legitima causa in lege, a generali concilio lata ».

ANIMAD. Auctore Bossuetio vindicat Febronius Sedis apostolicae dispensationes, *quas nemo catholicus negaverit*; quae ab ipsa basileensi synodo luculenter asseruntur, planeque confirmantur a tridentina. In antiquissimis Pontificum epistolis a P. Constant collectis non infrequenter jam ab illis temporibus juris istius usum inveniri animadvertit, et auctore *Thomassino p. 2, l. 3, c. 4*, » *quamdiu Ecclesia orientalis occidentali unita fuit, eam hanc in Sede romana, ejusque praesule, tamquam capite universae Ecclesiae, auctoritatem agnovisse*.

Sed non facile patitur Febronius, aliquam in capite dignitatem eminere, quam non aliqua ratione aut detrahere, aut imminuere, aut saltem cum aliis communem facere contendat. Sic itaque agnoscit in Pontifice dispensandi potestatem, ut » neque tamen eapropter existimandum » sit, episcopis aliquid pro re nata favore suorum dioecesanorum de rigore canonis relaxandi facultatem ademtam esse ». Et id quidem vi ejus auctoritatis, qua pollere illos dicit *tamquam a Deo cum indefinita potestate ligandi, atque solvendi positos*. Atque hinc consequens esse putat, pro regula tenendum, episcopos ea facultate pollere, nisi speciatim fuerit eis ademta.

Multa hic notanda. 1. Videndum, quemadmodum *indefinita* dici valeat potestas, quam alteri superiori potestati subjectam esse, constet.

2. Fatetur Febronius, episcopos ea potestate carere, ubicumque speciatim ademta sit. Porro, si cum indefinita potestate a Deo positi sunt episcopi, quis jam potestatem adimere queat, quam Deus contulerit? Quod si Deus eam sic contulit, ut superioris potestatis legibus teneretur, nihil ex potestate sic collata momenti suppetit ad indefinitam dispensandi facultatem singulis episcopis asserendam.

3. Regulae, quam tenendam proponit Febronius, contrariam regulam communi canonici juris interpretum consensu probatam opponit *Thomassinus p. 1, l. 2, c. 13, num. 8*. Eo, inquit, fundamento nititur illa canonistarum dictio, quando docent, eo differre dispensationes ab absolutionibus; quod dispensare non possint episcopi, nisi ubi illa eis expressae in jure potestas conceditur; at absolvere a quibuscumque possint criminibus, nisi ubi expresse Pontifici summo reservata fuerit. » Quippe ordo episcopalis plenissimam completur potestatem remittendorum peccatorum, » non relaxandarum legum ».

4. Superior illa regula refellitur vel ipsa sy-

nodi basilicensis sententia, quae hic refertur a Febronio. Prostat synodus, statutis suis nullo pacto derogari Pontificis potestati, quin pro tempore, loco, causisque, et personis, utilitate vel necessitate suadente, moderari, dispensareque possit, atque uti summi principis episkeja, quae ab eo auferri nequit. Non dicit synodus, hanc se potestatem Pontifici tribuere; sed eam in Pontifice agnoscit velut insigne quoddam auctoritatis, quod ejus ita proprium sit, ut ab eo divelli nequeat. Quid porro foret in Pontifice praecipuum, si quilibet episcopus ejusdem episkejae utendae jus, facultatemque haberet, possetque in sua quisque dioecesi pro re nata, idem enim sibi utilitas, aut necessitas exposcere videretur, non secus, ac Pontifex canonum rigorem relaxare?

5. Pugnât haec eadem regula cum universali Ecclesiae disciplina, minime cum decretalibus, quibus commune canonicum jus conflatur; quodque vim legis universalis habere nec ipse Van-Espe diffidetur: ex multis unum proferre satis fuerit, *Cap. Dilectus 15, de temp. Ord.* Episcopus arguitur, qui uno, eodemque die plures sacros ordines contulerat, atque ad facti excusationem archiepiscopi sui mandatum (licet falso) afferbat. Declarat porro Pontifex, etiamsi de archiepiscopi mandato constitisset, non debuisset episcopum hac in parte ipsi obtemperare: quum illi (archiepiscopo) *dispensatio canonis minime sit permessa (1)*. Ex quo patet, jus canonicum, quo praesens Ecclesiae disciplina continetur, nullam in episcopis facultatem agnoscere veniae hujus indulgentiae, nisi prout ea facultas jure ipso concessa sit: ut proinde non minus scite, quam vere dicere poluerit eximius

canonici juris interpret *Emmanuel Gonzalez in Cap. Dilectus* post insignem theologum Basilium Poncium: *Dispensationem non esse ex his, quae competunt, si non prohibeantur; sed ex his, quae non competunt, nisi concedantur*. Quod etiam paullo superius eisdem fere verbis expressum a Thomassino vidimus.

Frustra vero inquit Febronius p. 163: *Tridentinam synodum* illi suae regulae favere *sess. 24, c. 6*, quin potius ex eo capite contraria elicitur. Ibi Tridentinum potestatem facit episcopis in irregularitatibus dispensandi, quae ex occulto delicto proveniunt. Ex quo merito quisque inferat, concilium eam potestatem concedendo pro casibus occultis, non eam tribuere voluisse pro publicis; illaque ipsa concessione Patres ipsos manifeste ostendisse, nec pro casibus occultis ullam facultatem episcopos jure suo habituros fuisse, nisi expresse illis tribueretur.

6. Nec tamen existimandum, praesentem disciplinam veteris disciplinae menti quidquam hac in parte detraxisse; quod praedicare non desinunt, quibus mos est vetera jactare, ut nova moliantur: non secus, atque facere solent cives illi, de quibus *Cic. Acad. Quaes. l. 2*, qui, quum rempublicam bene constitutam perturbare volunt, aliquos ex antiquis claros viros proferunt, quos dicant fuisse populares, ut eorum ipsi similes esse videantur. Nihil tam a veritate alienum, quam quod isti nostri perturbatores jactare solent, episcopos olim plenam, atque indefinitam quamdam potestatem suis in regendis dioecesibus exercuisse; quo fit, ut non pauci etiam boni homines, at non satis intelligentes, invidia quadam moventur adversus leges, quibus velut totidem adjectis vinculis praeter antiquam jus constrictam fuisse pristinam episcoporum auctoritatem, arbitrantur. Atqui tamen eam certis, ac circumscriptis terminis definitam jam ab initio fuisse ex ipsismet vetustissimis canonibus apostolicis perspicitur; quibus, ut paullo ante animadvertimus, antiquae disciplinae lineamenta continentur; quae consequentibus aetatibus pro rerum, ac temporum opportunitate nova eademdem incrementa cepit.

Atque ut ad dispensationes singillatim orationem revocemus, vel ipsis exemplis, quae hoc loco a Febronio proferuntur, sumta plerumque ex P. Constant, novae, ac veteris disciplinae consensio elucet; illo imprimis, quo » Anastasius » Papa ab episcopis Africae interpellatur, ut clerici a partibus donatistarum ad sinum catholicae Ecclesiae reversuri, iis in ordinibus relinquantur, quibus apud suos fruuntur eo, quod hac » ratione plures ad reanionem valeant allici ». Ejus proinde capiendi consilii necessitatem, seu opportunitatem suadebat non unius tantum, sed perspecta, et evidens universalis Ecclesiae utilitas. Quia tamen transmarini concilii decretum adversari videbatur, *afri episcopi sine apostolicae Sedis consensu sumere sibi ausi non sunt*, ait Constant p. 734, ut ejus decreti vim, et

(1) Equidem quod attinet ad probationis vim, quae ex hoc capite duci solet, dubitationem aliquam movere posset, quod animadvertit Benedictus XIV de Syn. Dioec. l. 9, c. 1, n. 7: » In ea decretali, » quae refertur a Gonzalez post verbum *permessa*, » haec alia subduuntur: *Quem ad solum romanum » Pontificem non est dubium pertinere: ex quibus » posset quis conjicere, potestatem relaxandi legem, » de qua agebatur, fuisse a jure episcopis adentam, » unique romano Pontifici reservatam*. At simul probe idem notat, nulli cavillationi obnoxios esse textus alios, quos refert; primum in *Clement. No Romani 2, De Elect.*; alterum in *Cap. Sancta Romana De Religiosis Domibus* inter Extravag. Joannis XXII, quae non secus atque decretalis *Dilectus* plenam vim habent juris communis satente ipsomet Van-Espe in prolegom. §. 5. » Itaque quae ex decretali Gregorii IX, aut sexto decretalium Bonifacii VIII, vel Clementinis, vel Extravagantibus in hoc opere referuntur, pro jure communi recipienda sunt, et pro jure servanda; quousque ostendatur, » jure scripto, vel consuetudinario, seu generali, » seu particulari ab hoc jure communi recessum ». Quin insuper notat, juris hujus communis auctoritatem ubique vel ipso praeterito saeculo ita firmiter stabilitam extitisse, » ut, ut licet plures provinciae auctoritatem romani Pontificis excusserint, » nihilominus hoc jus canonicum pro jure communi » constanter retinuerint ».

auctoritatem temperarent. Atqui tamen, ut habet *Thomasinus* p. 2, l. 3, c. 24, » erat car-
» thaginensis archiepiscopi eminentissima quae-
» dam honoris, et potestatis praerogativa supra
» episcopos omnes africanos, primatesque, sive
» metropolitanos. Quidquid patriarchis, et con-
» ciliis eorum dioecesanis, sive universalibus
» juris inerat, et auctoritatis, inerat et char-
» taginensi. Non alia suae libertatis, et anti-
» quae auctoritatis amantior, et retinentior fuit
» Ecclesia, quam africana »: at *nilominus*
» universa haec Ecclesia ad Anastasium Papam
» confugit, ut dispensationem eliceret ».

Extant apud Labb., tom. 5, epistolae tarraco-
nensis episcoporum ad Hilarum Papam, qui-
bus de ordinatione episcopi per Silvanum Cala-
guritanum, contra Patrum regulas, et nicaenos
canones facta, conquerantur; eumque consulunt,
quid facto sit opus. Has porro epistolas duo me-
moratu digna continere, rite observat *Severinus*
Binius: » Unum, quod ad romanam Sedem tan-
» tum pertineat dispensare in iis, quae contra
» canones praesumpta sunt: alterum, quod nul-
» lius concilii provincialis tanta est auctoritas,
» ut inconsulta Sede apostolica id praestare po-
» tuerit ».

Aliud exemplum suppeditat *Leonis Magni Epi-
stola* 54, quae est ad *Marcianum*. Depositus
fuerat in latrocinio ephesino Domnus Antioche-
nus, in ejusque locum suffectus, seu potius
intrusus Maximus, quem juribus iuvitis Ana-
tolius Constantinopolitanus ordinaverat. Sed
quum Ecclesiae pax postulare videretur, ut suf-
fectus Antiochenus, qui rectam fidem professus
fuerat, in ea Sede remaneret, non aliter id con-
sequi potuit, quam veniam, et indulgentiam roma-
ni Pontificis.

Consentit gravissima Symmachi Papae senten-
tia in celebri sexta romana synodo, frequentissi-
morum ex omni regione Patrum suffragio, cre-
brisque acclamationibus comprobata. Apud Labb.
Edit. Ven. tom. 5, col. 509. » Nos enim (praefa-
» tus Pontifex), et apostolicae Sedis moderami-
» ne compellimur, et ecclesiasticarum rerum di-
» spositione constringimur sic canonum pater-
» norum decreta librare, et retro praesutum,
» antecessorumque nostrorum decreta metiri,
» ut quae praesentium necessitas temporum re-
» staurandis ecclesiis relaxanda exposcit, adhi-
» bita diligenti consideratione, quantum fieri
» potest, auxiliante Domino temperemus ».

Claruit luculentissime haec eadem pontificiae
auctoritatis praesentia in dispensationibus, quas
oecumenicam synodum octavam ab uno Ponti-
fice petendas censuisse memorat *Natalis Ato-
xander Dissert. de Photiano Schismate* §. 22:
» Scripserunt etiam ad eundem Pontificem (Ha-
» drianum II) Basilii augustas, et Ignatii
» patriarcha ejus sacritatem rogantes, ut de
» lectoribus plurimis, ordinatis a Photio, sen-
» tentiam diceret, de quibus non judicaret sy-
» nodus, an a sacerdotii ordinatione in perpe-

» tuum removendi essent, eisque gratiam fac-
» ret ob ecclesiae necessitatem. Rogabant etiam,
» ut cum Theodoro metropolita Cariae dispen-
» saret, eique restitueret episcopatum, quia
» nulla pro Ignatio passus fuerat; nec defece-
» rat ad Photium, nisi tormentis compulsus.
» Intercedeabant denique pro Paulo Cartophyla-
» ce, ut concessa ipsi venia posset ad episco-
» patum promoveri. Magnificum sane pro ro-
» mani Pontificis primatu testimonium, quod
» synodus oecumenica dispensationes a summo
» Pontifice roget; eique, non aliis patriar-
» chis potestatem a Christo conceditam agno-
» scat temperandi severitatem canonum, qui ab
» Ecclesia recepti sunt universa ».

Denam, ut alia praeteream, ex responso In-
nocentii III ad archiepiscopum braccarensem
c. *Consilium* 2, de *obser. Jejun.* intelligitur,
censuisse archiepiscopum, haud sibi licere, ut
cum singulis etiam suis subditis in lege qua-
dragesimalis jejunii vel ipsa premente inopia
dispensaret. Quam in rem refert Gonzalez, au-
ctore Balsamone, in ecclesia orientali aegrotis
ipsis non aliter usum carniarum concessum fuisse,
nisi licentia synodice petita. Non ergo censeban-
tur singuli episcopi in universali Ecclesiae lege
posse propria auctoritate dispensare. Sive ergo
praesentem disciplinam tenemus canonico uni-
versali jure sancitam, totque sacerdotum usu
firmatam; sive pristinae, et jam ab apostolicis
temporibus ductae disciplinae vestigia relegere
voluimus, nusquam reperiemus in singularum
ecclesiarum episcopis agnitam facultatem jure
suo adversus universales Ecclesiae leges, cano-
num statuta, et Pontificum decreta dispensandi,
nisi prout vel ipso jure, vel iudicata legitima
consuetudine id ipsis concessum fuerit; aut ex-
traordinaria quaedam necessitas ad grave, idem-
que praesens periculum avertendum impulerit:
atque hoc ipsum juxta regulas superioribus de-
cretis constitutas.

Quod si rectam ipsam rationem consulimus,
quid tam perspicuum, quam nullam jus infe-
riori esse legis relaxandae, quae a superiore
lata sit, nisi prout superior eam facultatem in-
dulerit? Quod nempe, ut ferunt etiam Institu-
tiones theologicae, recens Lugduni editae, tom.
6, p. 102, *Dispensatio sit actus jurisdictionis:*
nullam vero habeat inferior in leges a superiore
conditas. Recte omnino: nam ut sapienter *Augu-
stinus de ver. Relig. c. 31*: » Leges quum
» fuerint institutae, et firmatae, non licebit ju-
» dici de ipsis judicare, sed secundum ipsas ». Sa-
pienter etiam advertit fidelissimus Augustini
discipulus *Angelicus Praeceptor* 1, 2, q. 97, art.
4, contingere aliquando, ut praeceptum, quod
est in commodum multitudinis ut plurimum,
non sit conveniens huic personae, vel loco, quia
vel aliquid metas impediretur, vel etiam ma-
lum aliquod importaretur: periculosum autem
foret, si hoc cujuslibet judicio committatur, ni-
si forte propter subitum, et evidens pericu-

lum. » Ideo, *inquit*, ille qui habet regere multitudinem, habet potestatem dispensandi in lege humana, quae suae auctoritati innititur. Et ibid. ad 3: » In lege humana publica non potest dispensare nisi ille, a quo lex auctoritatem habet; vel is cui ipse commiserit ».

Ex his apparet, parum considerate dictum esse a Zegero *Van-Espen Dissert. de Dispens. c. 1, §. 7*, quem hic sequitur Febronius, ex eo, quod episcopi praecipuas in Ecclesiae regimine partes sustineant, singulisque ex Cypriano sua portio regis adscita sit, consequens esse, quod seposita omni positiva reservatione, episcopali auctoritati cohaereat plenaria canonum relaxandorum potestas, quoties necessitas, aut utilitas gregis sibi crediti relaxationem poposcerit (1). Sane Van-Espen inficias non iverit, quin per canones episcopis, eorumque gregibus leges imponi potuerint, ac saepius impositae fuerint, quibus et antistites, et subditi ex aequo tenerentur. Haec autem vis legis est, ut subiectos adstringat etiam nolentes; ipsosque a deo facultate omni privet, ac libertate quidquam contra molliendi. Legi proprie dictae, quam superior sanxerit, respondet in subiectis obligatio proprie dicta parendi. Repugnat autem, ut quis et obligatus sit, et solvere se obligatione valeat. Proinde lex omnis a legitimo superiore condita, sicut omnem in inferioribus transgrediendi, aut exolvendi sese libertatem excludit, sic omnem naturae suae dispensandi facultatem admittit; quam proinde inferior proprio jure arrogare sibi nequit, nec ea pollere, nisi a superiore concedatur.

Qua in re mirum est, Zegerum ad suum dictum confirmandum ea exempla, seu argumenta proferre, quae ad id evertendum valere po-

(1) Zegeri dicto refragatur illustre documentum ex Augustino petiit. Hunc sibi non successorem modo, verum et collegam in episcopatu dari vehementer exoptabat bonus Valerius hipponensis episcopus; idque ut fieret, primatis sui Aurelii carthagenensis episcopi rescripto impetraverat. Haec nihilominus ordinatio, quantumvis pro eximia Augustini pietate, ac doctrina plurimum profutura crederetur, quia tamen facta contra nicaenae synodi praescriptum, reprehensione non caruit. Fatetur Augustinus, immo testatur, tum temporis nondum nec sibi, nec Valerio notum fuisse nicaenum decretum: quo demum cognito et ipsum facti poenituit, et ne deinceps accideret, diligentissime providit. Verba haec sunt Augustini Epist. 213, al. 110, n. 4: » Adhuc in corpore posito beatae memoriae patre, et episcopo meo sene » Valerio episcopos ordinatus sum, et sedi cum illo » quod nicaeno prohibitum fuisse nesciebam, nec ipse » sciebat. Quod ergo reprehensum est in me, nolo » reprehendi in filio meo ». Profecto si aetas illa tulisset, cuius episcopo, ac praesertim provinciae primati fas esse contra generalis concilii praescriptum propter utilitatem Ecclesiae veniam indulgere; nullus reprehensioni locus fuisset in ea ordinatione, de qua dubitari non poterat, quin spectata Ecclesiae conditione, et ordinandi dignitate plurimum utilitatis esset allatura; quamque in propria ecclesia Valerius fieri curaverat, suoque suffragio carthagenensis primas comprobaverat.

tias videntur: » Quis, *inquit*, vel parum in historia, actisque Patrum versatus ignorat, episcopos in bigamia, defectu natalium, aliisque irregularitatibus dispensasse? Quin et translationes et cessiones episcoporum (quae omni aetate inter gravissima ecclesiasticae disciplinae puncta reposita fuerunt) plurimis saeculis synodali auctoritate factas non tantum exempla, sed et canones loquuntur. Episcopus, ait magna *Synodus Carthagenensis, can. 37, caus. 7, q. 1*, de loco ignobili ad nobilem per ambitionem non transeat.... Sane si utilitas Ecclesiae poposcerit, decreto pro eo clericorum et populi episcopis porrecto, in praesentia synodi transferatur ».

Primum quis non intelligat, ea, quae synodali auctoritate fiant, non fieri auctoritate, quae episcopis ut singulis competat? Decretum carthagenense, memoratum a Zegero, nullam praesefert expressam reservationem: num propterea, si duobus episcopis ere visum esset de sedium suarum commutatione inter se pacisci, id eis facere proprio jure licuisset? Num cuivis episcopo clericum sibi non subditum promovere, tametsi Ecclesiae suae utilem illum fore judicaret? Num alia ejus generis permulta, quae nulla expressa reservatione interdicuntur?

Concedatur etiam, nonnullas olim dispensationes ab episcopis factas esse, a quibus nunc eis est praesenti disciplina interdictum. At quo pacto evincet Zegerus, illa eos facultate proprio jure usos esse potius, quam auctoritate a conciliis, vel Pontificibus in ipsos collata?

Deinde, quod valde notandum est, ipsamet, quae in synodis vigeat auctoritas, ex ipsa Pontificis auctoritate vim suam mutuabatur. Audiatur Natalis *Alexander, dissert. 4, in Sec. I, §. 2, n. XI*: » Idem probatur ex eo, quod concilia Orientis irrita haberentur, nisi romani episcopi auctoritate firmarentur; quod concilia antiocheni ab arianis habili occasione Socrates, et Sozomenus notarunt ». Socrates porro, et Sozomenus de conciliorum decretis, at actis generatim pronuntiant, ea irrita esse, quae praeter sententiam romani Pontificis statuuntur, aut geruntur. Luculenta sunt eorum testimonia, *Socratis quidem l. 2, c. 8 et 17*, ubi eandem in rem profert Julii Pontificis auctoritatem, longe graviolem: *Sozomeni l. 3, c. 10 (1)*.

Addit Natalis n. 12: » Idem probatur ex iis,

(1) Consulendae in ea loca docti editoris Henrici Valerii notae. Quamquam vero dictum Socratis, et Sozomeni de regulis intelligi placeat, quae ad universalem Ecclesiam spectant; constat adhuc eadem vis sententiae, in idque recidit, quod sapienter docet Benedictus XIV, episcopis, et episcopalibus synodis fas quidem esse leges condere praeter jus commune, quae utiles, et opportunas consueverint; verum contra jus commune nil posse; nil, inquam, quo laedatur disciplina universalis Ecclesiae legibus, pontificis auctoritate constituta; quae profecto laefectatur, si episcopo cuique, vel synodo liceret hujusmodi leges propria auctoritate relaxare.

» quae gessit Julius romanus Pontifex in causa
 » s. Athanasii Hic tantum advertere suf-
 » ficiat, subjectionem illam orientalium eccle-
 » siarum romanae, et in iudiciis ferendis de-
 » pendentiam, s. Athanasii tempore, longo jam
 » usu fuisse firmatam, ut colligitur ex *Epist.*
 » *Julii*, quam refert *sanctus Athanasius, Apol.*
 » 2 ». Ex his, aliisve, quae et ibidem ab Ale-
 » xandro, et a nobis etiam alio loco collecta sunt,
 conficitur, quacumque potestate usi fuerint epi-
 scopi in disciplina aut sancienda, aut relaxanda,
 in condendis statutis, in iudiciis ferendis, aut
 retractandis, eam semper illius auctoritati ob-
 noxiam fuisse, cui *dominica voce totius Eccle-*
siae cura commissa est, ut ait *Gregorius Magnus*
l. 4, epist. 32, et qui, ut habet s. *Coelestinus*
Epist. 4, in speculis est a Deo constitutus, ut
 quae coercenda sunt, reseret; quae observanda
 sunt, sanciat.

Repetere itaque juerit: quod superius in-
 nuit Febronius, episcopos primitus indefinitae
 cujusdam potestatis ubivis exercendae faculta-
 tem habuisse, a veritate perinde, atque ab hie-
 rarchiae ecclesiasticae constitutione plurimum
 abhorre. Neque illis, qui perperam ita senti-
 unt, favet, quod dictum est, episcopos a Spi-
 ritu Sancto positos esse regere Ecclesiam Dei.
 Pronum quippe est animadvertere, non idem
 eo loco singulis episcopis tribui, quod genera-
 tim episcopali ordini tribuitur. Equidem positi
 sunt episcopi regere Ecclesiam Dei, non ut sin-
 guli toti Ecclesiae regendae incumberent; om-
 niaque munia, quae ad Ecclesiae regimen per-
 tinent, singuli obirent, quod sine perturbatis-
 sima confusione fieri non posset; sed ut sin-
 guli eam portionem regerent, quae sibi cuique
 obtigisset; idque non privato cujusque iudicio,
 et arbitrio, quod nunquam licuit, sed ex legi-
 bus, quibus ecclesiastica disciplina continetur,
 atque ex ejus supremi capitis auctoritate, quam
 ad continendos in ordine, et officio episcopos,
 atque ad unitatis vinculum constringendum
 prorsus necessariam Barthelius agnovit. Aliud
 profecto est, quod episcopi in suscipienda or-
 dinatione capaces fiant cujusvis functionis infra
 primatum in Ecclesia obeundae; aliud quod
 omnis muneris ubivis, et quomodolibet geren-
 di facultas ipsis tradatur. Non ex sola ordina-
 tione legitimam episcopalis auctoritatis exer-
 cendae facultatem nanciscuntur episcopi, secus
 vel ipsi schismatici legitime illa uterentur; sed
 ex missione, quam a legitimis pastoribus per
 continuatam ab Apostolis successionem accipere
 debent; qua missione suus cuique gregi pastor
 addidit, cujus curam, et utcumque libuerit,
 sed ex praescriptis legibus gerere debeat.

Demum p. 163. » *Ad noscendam*, inquit Fe-
 » bronius, *modernam hujus juris disciplinam ad-*
dimus sequentia ex Zegeri Van-Espen Jur. Eccl.
» univ. p. 2, sect. 1, tit. 14, §. 13. Quibus vero
 » dispensandi auctoritas super impedimenti ma-
 » trimonii competat, nec in canonibus, immo

» nec in decretalibus Gregorii IX determinatur;
 » neque legitur aliquo Decreto generali aucto-
 » ritas haec episcopis ademta, et Pontifici re-
 » servata; *at consuetudine tandem invaluit, et*
» moderna habet disciplina, ut, si agatur de im-
 » pedimenti dirimentibus, et de matrimonio
 » cum tali impedimento contrahendo, soli Pon-
 » tifici dispensatio competat; nisi episcopi osten-
 » dant, speciali consuetudine, aut privilegio di-
 » spensandi auctoritatem sibi competere ».

Sed primum quisquis Zegerum cum Zegero
 contulerit facile intelliget, minus considerate dic-
 ta esse, quae hoc loco ex eo deprompta sunt a
 Febronio. Ait, nullum extare vetus decretum,
 canonem nullum, quo dispensandi facultas, etiam
 ubi agitur de matrimonio cum impedimento di-
 rimente contrahendo, episcopis ademta reperia-
 tur. Haud sane mirum. Qui enim adimi pote-
 rat facultas, quae nullibi adhuc sese ostentave-
 rat? Equidem vulgaris est error, qui jam vel-
 lut proverbio increbuit, hac olim facultate
 passim episcopos pleno jure potitos esse. At
 vulgarem hunc errorem depellit *Zegerus ipse*
hac p. 2, tit. 14, c. 1, n. 5, ubi Christiano Lupo
 duce observat, praevias ad matrimonium dis-
 pensationes nullas tota antiquitate reperiri;
 primumque illarum exemplum non alius repe-
 tit, quam ab Innocentio III, qui Othoni IV
 imperatori veniam fecit, ut cum Philippii filia,
 quarto consanguinitatis gradu sibi conjuncta
 justas nuptias contraheret. Falsum proinde, quod
 vulgo quidem, sed imperite jactatur, episcopos
 prisco more, ac jure in hujusmodi impedimen-
 tis ultro dispensasse.

Quid? Si nec id sibi fas esse, suspicari ullo
 modo poterant? Atqui hoc ipsum concedat Ze-
 gerus, oportet, si quidem vult secum ipse con-
 stare. In causam nimirum inquit *num. 4*, cur
 dispensationes istae, antea inauditae, sequori
 demum aetate a summis Pontificibus coepit
 sint primum quidem parcius, dein largius ef-
 fundi. Hanc porro avert, nempe » postquam
 » saeculis posterioribus invaluit quorundam
 » jurisperitorum opinio, romanum Pontificem
 » canonibus, aut decretis ecclesiasticis etiam
 » conciliorum generalium non ligari, nec con-
 » stringi posse; hacque tandem opinione a ro-
 » manis Pontificibus probata, et recepta; mi-
 » rum quanta facilitate coeptum sit a prae-
 » scripto canonum recedi, et contra eos di-
 » spensationes a romanis Pontificibus impetra-
 » ri »! Ergo si Zegerum audimus, pontificiis istis
 dispensationibus initium, causamque prae-
 buit increbrescens illa jurisperitorum quorundam
 opinio, romanum Pontificem canonum decretis
 constringi non posse. Jam vero nusquam inva-
 luit opinio, quae talem a canonum decretis im-
 munitatem episcopis indulgeret. Nullo igitur
 tempore potuit in episcopis facultas agnosci,
 quae hac immunitate, seu immunitatis opinio-
 ne niteretur. Caeterum quod romanus Pontifex
 in conciliorum etiam generalium statutis jure suo

dispensare valeat, cum a nemine catholico, fidente Bossuetio, in dubium vocatur, tum ipsa vincitur, Zegero minime suspecta auctoritate synodi basileensis, quae hujus epikejæ facultatem primatui divinitus constituto sic haerere agnovit, ut a romano Pontifice auferri nequeat: ut paulo superius animadvertimus.

Minime vero hic praeclarendum longe antiquius, ac plane insigne pontificiae auctoritatis quoad matrimoniales dispensationes monumentum. Extat id in registro epistolarum *divi Gregorii Magni*, l. 11, epist. 64 ad *Augustinum Anglorum episcopum*, et lib. 14, epist. 17 ad *Felicem messanensem episcopum*, in qua haec scribit sanctus Pontifex: » Incestuosos vero nullo » conjugii nomine deputandos a sanctis Patri- » bus dudum statutum esse, legimus. Ideo no- » lumus nos in hac re a vobis, sive a caeteris » fidelibus reprehendi: quia quod in his An- » glorum genti indulimus, non formam dando, » sed considerando, ne christianitatis bonum, » quod coeperant, imperfectum dimitterent, » egimus ». Scilicet indulserat Pontifex, ut Angli recens ad fidem conversi, qui matrimonium cum impedimento ex consanguinitatis gradu paullo jam remotiore contraxerant, in conjugio permanerent.

Hoc porro testimonio perspicue intelligitur: 1. Consanguinitatis impedimentum, ut dirimens ecclesiastica fuisse lege constitutum: *A sanctis Patribus dudum statutum esse legimus*; 2. Adeo parum episcopos de dispensationibus hujusmodi tribuendis cogitasse, ut potius admirationi fuerit, quod eam Anglis Pontifex concessisset: *Nolumus nos in hac re a vobis, sive a caeteris fidelibus reprehendi*; 3. Hanc veniam vel ex remotissima gente ab uno Pontifice implorandam fuisse; 4. Sic a Pontifice indulgiam, ut de caetero vellet, antiqui statuti formam integram, inviolatamque retineri.

Eadem indulgentia etiam quoad contrahenda matrimonia usus est deinceps Gregorius II erga Germanos. Rogatus ille fuerat a s. Bonifacio, quousque porrigeretur impedimentum ex consanguinitate proveniens. Respondet Pontifex (*Epist. 13 ad Bonifacium Episcopum apud Labb.*), oportuisse quidem eos, quamdiu se agnoscunt affinitate propinquos, ad conjugii non accedere societatem: verum spectata temporum conditione placere sibi temperantia magis uti; adeoque concedere, ut post quartam generationem jungantur. Hac porro sua rogatione satis ostendebat Bonifacius, nec sibi, nec aliis episcopis licuisse hujusmodi veniam indulgere.

Quum ergo tot saeculis ne levis quidem suspicio adhuc suborta esset, episcopalis juris esse praevias matrimonio incundo dispensationes impertiri, aut generatim impedimenta, generali Ecclesiae lege constituta (nisi prout ipsis concessum esset) relaxare; haud mirum, de hac constringenda potestate nunquam etiam saeculis illis cogitatum fuisse: ut hoc ipso, quod

non ablata legatur, splendidius argumentum eluceat, nusquam id juris ab Ecclesia in episcopis agnitum esse, nec unquam adeo in illis extitisse.

Ad extremum fatetur saltem Zegerus, consuetudine invaluisse, ac modernam disciplinam habere, ut in impedimentis dirimentibus dispensatio soli Pontifici competat, nisi qui episcopi hanc vel consuetudine, vel privilegio sibi competere ostendant. Porro recens disciplina, universalis Ecclesiae usu recepta, non minorem vim habet in praesentia, quam olim vetus habuerit, dum vigeret. Nam, quae potestas condendae disciplinae de principio in Ecclesia fuit, ea desinere nunquam potuit. Quum ergo per hodiernam disciplinam, longo jam usu in Ecclesia firmatam, dispensatio super impedimentis dirimentibus soli Pontifici competat; inutiliter agerent episcopi, si qui, nulla *speciali* facultate instructi, dispensare attentarent; ex quo consequens est, irritum prorsus fore matrimonium cum impedimento dirimente attentatum, nisi venia Pontificis accesserit. Qua de re videnda, quae habet Benedictus XIV de Syn. Dioec.

Et quamquam probaretur, hac aliquando facultate episcopos praeditos fuisse, quod secus esse, paullo ante vidimus, non inde sequeretur, eam denuo ab ipsis vindicari posse. Nam quod superiori auctoritate ademptum est, non nisi superiori auctoritate restitui potest. Sane, ut tradunt etiam Institutiones theologiae, Lugduni editae, dispensatio est actus jurisdictionis, quam nullam habet inferior in legem superioris. Notum est, in regnis, quae uni supremo imperanti parent, nonnulla olim optimatibus ex vigente tum temporis constitutione licuisse, quae commutatis temporibus, alia subeunte constitutione, licere desierunt. Quis porro istis optimatibus concesserit, ut sua auctoritate ad pristinam constitutionem, posteriore abjecta vel contempta, referre se valeant? An probandum in christiana, quod seditiosum foret in civili republica?...

POSITIO XXVI.

» Primis jam tum Ecclesiae temporibus ii » censebantur spurii, adulterinique episcopi, » quorum ordinationem romanus Pontifex re- » spuebat, veluti modo Ultrajectinorum ».

ANIMAD. Agit initio de litteris pacificis, seu communicatoriis; deque iis praesertim, quas electi romani Pontifices mittere solebant eo fine » ut oves pastoris sui vocem audirent, et » sequerentur: ut Ecclesiae unitas, cujus vin- » culum est fides, ac membrorum capitisque » consensio, integra servaretur; nam litteris » et pastor oves, quum darentur, et oves pa- » storem, quum reciperentur, agnoscebant ».

Addit, communicatorias litteras, ipsamque communionis unitatem aliquando fuisse negatam intacta fide ob laesum aliquod caput me-

rae disciplinae: hunc porro casum esse, has circumstantias episcoporum provinciae Ultrajectinae in foederato Belgio.

Sed quum mox confirmet, constitutionem *Unigenitus* dogmaticum esse sanctae Sedis, et universalis Ecclesiae decretum, cui omnimoda ab omnibus debetur obedientia; quumque obedientia, quae decreto dogmatico debetur, non religiosum tantum silentium, sed et mentis, ac iudicii obsequium cum vero et interno assensu postulet, ipso fatente (p. 98): non patet, quemadmodum in contemptu dogmatici decreti inerae disciplinae caput violatum existimari queat.

POSITIO XXVII.

» Confirmatio, translatio, et depositio episcoporum non potest provincialibus synodis restitui, nisi de libero summi Pontificis consensu ».

ANIMAD. De varietatibus, quibus disciplina obnoxia fuit, assentiri videtur *Petro de Marca*, cujus verba describit *ex l. 3, c. 6, num. 4*, deprompta. Agnoscit porro Petrus De Marca, » summum caput, in quo jus novum ab antiquo differt, in eo jam constitui, quod » suprema potestas, quam in plerisque causis judicandis synodi provinciales obtinebant, » penitus extincta sit, et ad solum summum » Pontificem revocata ».

Quod plures causae olim synodorum provincialium auctoritate finirentur, minime id quidem inficiandum; nec tamen inde inferri potest, supremam fuisse auctoritatem illam, quam aliunde constat superiori primatus auctoritate subijci debuisse. 1. Descriptio provinciarum, jura metropoleon, ordo in synodorum judiciis servandus, omnia haec decretalibus nitebantur Siricii, Innocentii, Zosimi, etc. Testatur *Petrus de Marca lib. 1, c. 8, n. 5*, Innocentium decretis suis Occidentis ecclesias ornasse; immo et ipsam antiochenam ecclesiam, quae caput est orientalis dioeceseos constitutis suis disposuisse: eundem Alexandro Antiocheno jus ordinationum restituisse: a Juvenali Hierosolymorum episcopo dictum in concilio ephesino morem invaluisse, ut sedes antiochena ex apostolica consuetudine a romano episcopo proponeretur, et iudicium acciperet. 2. Quae synodi praescriberent, ea se ad normam apostolicorum decretorum praescribere testatae sunt: sic Aurelianensis III, Turonensis II, Tricassina, etc. 3. Saepe Pontifices ab initio per se ipsi jure suo praestiterunt, quae alioquin assentiente Pontifice in synodis tractabantur, et quae deinceps ipsi Pontifices iudicio suo reservanda duxerunt. Patet id luculenter *ex Epist. s. Cypriani ad s. Stephanum Papam*, qua eum rogat, ut absento Marciano alium jubeat in ejus locum substitui. Notat hic etiam De Marca (*l. 7, c. 1*) nulla industria novatores hoc Cypriani

testimonium elevare posse. » Futilis est enim, » inquit, et Cypriani verbis adversa responsio illa, non deponi a Stephano Marcianum, » sed ad plebem Arelate consistentem scribi, » aequum sibi videri, ut deponatur ». 4. Hincmarus ipse Rhemensis praedicare saepe non dubitat, metropolitana jura ab apostolicae Sedis auctoritate derivare; privilegiumque metropolitanae sedis Rhemorum in summo privilegio sanctae Sedis romanae manere. Quae quidem breviter hic attingimus, quod alio scripto copiosius sunt a nobis pertractata. (Vedi sopra nel tomo preced.).

Fatetur lamen De Marca, in novo jure (prout jam est constitutum) prorsus esse insistendum, ut si quis de antiqui juris restitutione contendat, » perinde agat, ac si imperiorum inveterarorum administrationem ad eam formam » revocare velit, quae in ipsis regnorum iustitiis obtinebat ».

Praeterea videtur assentiri Febronius sententiae Giruti; agentis, posito etiam, plura esse hodiernae disciplinae capita, quae originem suam debeant suppositis Isidori Mercatoris decretalibus, non propterea movenda esse, quae in exercitio ecclesiasticae jurisdictionis secundum eas decretales constituta fuerunt; et quae a multis jam saeculis servantur adeo, ut in ipsis legitimae praescriptionis condiciones deprehendantur.

Verum, quod attinet ad isidorianam collectionem, minime praetermittenda sunt, quae de illa docte more suo disserit *Petrus Ballerinius Vindictar. c. 5*. Ostendit, toto Coelo errasse, qui putarunt, pseudo-Isidorum amplificandae romanorum Pontificum auctoritatis studio ad falsas decretales procudendas excitatum fuisse; quin potius in id spectasse, ut accusationibus, quae adversus episcopos intentabantur, modus adhiberetur: deinde illorum inscitiam coarguit, qui de pseudo-Isidoro conqueruntur perinde, ac si ejus impostoris disciplina velus abolita, et nova introducta sit, quum potius haec duo animadvertenda fuerint: 1. Pleraque pseudo-epistolarum Isidori excerpta esse ex sententiis sanctorum Patrum, ex sinceris constitutionibus romanorum Pontificum post Siricium, ex canonibus conciliorum, ac ex romanis legibus; 2. Caetera eam disciplinam plerumque exhibere, quae jamdiu inoleverat, vel jam ante aliquanto induci coeperat (1); 3. Imposituram demum in eo sitam esse, quod pseudo-Isidorus eas sententias iis auctoribus imposuerit, quorum non sunt; et posterioris aevi disciplinam antiquioribus Pontificibus affixerit, quasi prioribus ecclesiae saeculis haec viguisset. Hactenus Ballerinius, cujus opus omnino videndum.

(1) Id sane quoad aliqua saltem disciplinae capita ipsomet Febronius agnoscit, ut superius notatum est.

Adhuc etiam ad novi juris firmitatem constabiliendam haec avertit Febronius p. 174: » Sed » nec illud praeferendum, quod legibus » etiam regnorum Corpus juris canonici romanum, quo noviora haec jura asseruntur, civile donatum, et in jus commune receptum » sit ». Id certis monumentis probat de Germania, et etiam de Gallia. Tum concludit: » Porro quod tanto consensu in Ecclesia universim receptum, tot saeculorum non interrupto usu, subinde etiam *concordatis* firmatum est, atque adeo in jus commune transiit, et hodie dum lex est, non poterit mutari, nisi de consensu eorum, penes quos » legum in, et pro *universa* Ecclesia ferendum jus est, inter quos post concilium oecumenicum est romanus Pontifex ».

Hujus proinde immutandae disciplinae nulla, auctore Febronio, penes laicum magistratum auctoritas residere potest. Quippe nulla est laica potestas, cui jus sit legum in, et pro *universa* Ecclesia ferendarum. Hanc potestatem non in alio sitam expresse hoc loco agnoscit, praeterquam in concilio oecumenico, et post ipsum in romano Pontifice. Verum quum et in concilio oecumenico nemo catholicus dissentiat, primas, ac praecipuas partes esse romani Pontificis; semper illud constat, sine ipsius assensu nullam mutationem induci posse in id jus *commune*, seu generalem disciplinam, quae illius potissimum auctoritate constituta fuit.

Opportunius proinde Febronius doctrina uti poterat, quam in responsione ad *notas*, praemissa operi suo de *disciplina*, Thomassinus exponit: nimirum cum dicitur, concilia provincialia potestatem aliquam exercuisse, quam deinceps solus romanus Pontifex exercere coepit, non propterea significari, eam potestatem a conciliis provincialibus in romanum Pontificem translatam esse, eique velut jus novum accrevisse, quo antea careret; sed » quam semper alicubi exercuerat, eam supersedentibus » conciliis provincialibus, coepit ubique terrarum solus exercere ».

Quod ergo specialim memorat Febronius de confirmatione, translatione, depositione episcoporum, eas veluti jure quodam devolutionis in Pontificem translatas esse; non ita est intelligendum, quasi novum jus Pontifici obvenerit, idque ab episcopis *non invitis* acceperit: nam praeter illa, quae superius jam dicta sunt, rectius Thomassinus de hoc devolutionis jure ibidem disserit: » Ubi jus ab inferiori ad superiorem devolvitur . . . non accipit ab inferiori, non usurpat in inferiorem superior . . . Non repelere potest a superiori inferior . . . Solenne enim est, jura omnia ad superiores » ab inferioribus devolvi, et omnium prorsus potestatum spiritualium jura ad summum Pontificem devolvi posse, quia summus omnium vertex est . . . Si autem haec jura a conciliis provincialibus ad summum Pontifi-

cem devolvuntur, quia summus omnium vertex est; perperam ergo inde inferitur, quod » ea ex sese non habeat; quod ea usurpet; » quod contrario usu possit amittere ». Antea dixerat: » Nihil devolutioni contrarium; devolutione semel partum jus, perpetuum est ».

POSITIO XXVIII.

» Canonizationes Beatorum etiam olim fiebant de consensu saltem tacito romanorum Pontificum ».

ANIMAD. Agnoscit Febronius, p. 178, maximam circumspectionem efflagitare *negotii hujus pondus, quod proximum est fidei*; meritoque proinde Alexandrum III prohibuisse, quempiam pro Sancto venerari, *etsi per eum miracula fierent, sine auctoritate Ecclesiae romanae*, c. 1, de *Reliq. et Ven. Sanct.*

Aliunde, p. 179, huic negotio, quod proximum esse fidei testatus est, non dubitat multae suspicionis nebulam offundere. Nam expositis omnibus, quae ad sanctitatem viri comprobendam pertinent, ait: » At haec ipsa omnia » testibus, instrumentis, aliisque humanis argumentis, quae fallere possunt, nituntur; » itaque processu quamvis accurate instituto » errandi periculum penitus abesse, dici nequit ».

Pergit: » His consideratis non possum non » probare, quod scripsit Muratorius de Ingen. Moderat. in *Relig. negot.* c. 17, scilicet: Non » omnem veritatem a Divino Spiritu nobis revelandam, ex omnium interpretatione perspectum est; sed omnem tantummodo veritatem, quae ad salutem hominum, et ad verae fidei, atque catholicae Ecclesiae integritatem, conservationemque necessaria sit. Quomodo vero dicemus, necessarium hominibus, » fidei, et Ecclesiae esse cultum novi alicujus Sancti, fidemque de illius beatitudine coelesti? Utile est, non necessarium ista habere, » ista scire ».

At saltem praeterire non debuisset, quod subjungit Muratorius, referturque a Benedicto XIV, de *Canoniz.* l. 1, c. 45, n. 28: » Quare » a suspicione haeresis ille non absit, atque » intolerandam, et poenis dignam temeritatem » ac impudentiam praeseferat, qui rite coelitum catalogo adscriptos explodat, ac in iis, » ut ajunt, canonizandis Ecclesiam reipsa, et » romanum Pontificem errasse dicat: suspicionem haeresis memoravi, non autem haeresim » formalem ». Sane queri non poterit Febronius, suspensionem haeresis memorari in *negotio*, quod ille *proximum fidei* dixerit.

Equidem an de fide sit, Ecclesiam in suo de sanctitate hominis judicio errare non posse, quaestionem esse nondum ab Ecclesia definitam, non diffitetur Benedictus XIV, l. 1, c. 45 n. 27: Nemo tamen catholicus, nemo pius dubitat de illo peculiari afflatu Spiritus Sancti, sic

Ecclesiam regentis, ut in decernendis, quae ad pietatem quomocumque pertinent, eam errare non sinat. Scite *Melchior Canus de Loc. Theol.* l. 5, c. 5: » Item multum refert ad com-
 » munes Ecclesiae mores scire, quos debeas re-
 » ligione colere: quare, si in illis erraret Ec-
 » clesia, in moribus quoque graviter falleretur...
 » Ne igitur tantus error in Ecclesia sit, Deus
 » peculiariter providere credendus est, ne Ec-
 » clesia, quaelibet hominum testimonia sequa-
 » tur, in Sanctorum canonizatione erret ». At-
 » que, ut probe idem animadvertit, si Ecclesiae
 » iudicium de hominis sanctitate foret errori ob-
 » noxium, » non esset valde absurdum Divorum
 » omnium cultum ab Ecclesia explodere, qui
 » post Clementem consecrati sunt ».

Et, quandoquidem hic agitur cum hominibus, qui antiquitatis amantes imprimis videri volunt; non parum momenti apud ipsos habere debet, quod ex omni saeculorum memoria nusquam auditum fuit, inter christianos ullam dubitationem subortam esse de servorum Dei sanctitate, qui sunt in canonem relati, aut de aliis sive martyribus, sive confessoribus, quos Ecclesia publico cultu veneraretur. Extant homiliae Patrum singularum consequentium aetatum de Sanctis, quos superiores aetates extulerant, quique tunc temporis velut *novi Sancti* haberi poterant; nec tamen hac novitate sanctissimi Patres illi deterrebantur, quin eos novos Sanctos pio, religiosoque cultu sine ulla dubitatione prosequendos censerent. Adeo certum, fixumque habebant Ecclesiae de illorum sanctitate iudicium.

Et merito quidem. Si enim sanctitatis spiritus nunquam est in Ecclesia desiturus, profecto non est dubitandum, quin, ut semper fuere, sic semper futuri sint, qui donis Spiritus Sancti abundantius cumulati, divinae promissionis immutabilem constantiam, illamque nunquam in Ecclesia interitum sanctitatis notam singulari admirabilitate vitae testentur, ac velut aspectabilem faciant. *Sanctitas religionis omnium maxime ex sanctitate pastorum colligitur*, ut docet scriptor *Hist. Treviren. in Prodomo* p. 126. Quis ergo neget, ad religionis Ecclesiaeque bonum pertinere, ac omnino *fidei proximum* esse, ut certa nota discerni valeant, quos ad patefaciendam sanctitatis conservationem in Ecclesia, et ob alias causas, quae copiose a Benedicto XIV explicantur, ad insignem sanctitatis laudem Deus provexit?

POSITIO XXIX.

» Legitimo usu in quibusvis causis ecclesiasticis invaluerunt appellationes ad apostolicam Sedem ».

ANIMAD. Fatetur Febronius, *Natalem Alexandrum* inter Gallos *Dissert.* 28, in *Saec.* IV, *Gregorium Zallavein* inter Germanos *Princip. Jur. Eccl.* tom. 2, p. 201, aliosque utriusque nationis eruditos viros sustinere, jus recipien-

darum appellationum primatui connatum esse; at alios non minus celebres refragari, existimantes hoc romanae Sedis privilegium adjectitum esse. Qui sint celebres isti refragantes, non eloquitur, quippe neminem nominatim appellat. Sed quicumque tandem fuerint, aut sint, magno eos in errore versatos esse, aut versari convincit (ut alios praeteream non minoris momenti, eandem in rem editos libros) laudata Natalis Alexandri dissertatio; qua tanta omnis generis argumentorum copia et perspicuitate jus illud primatui cohaerens demonstratur; sicque Basnagii cavillationes revincuntur; ut veritas liquido appareat, nec jam apud aequos aestimatores ambiendi locus superesse ullus valeat.

Quod autem ambo illi viri graves jus illud primatui connatum velint, cavet Febronius, ne quis putet, ex eorum sententia id ita esse intelligendum, » quasi jus illud appellandi nullam admittat restrictionem, seu limitationem, quin per canones, concordata, contrariam consuetudinem, ex legitima causa in bonum ecclesiarum alterari, ac intra certos limites coarctari possit ».

Rationem porro ipse suppeditat: » Quidquid enim, inquit, juris Christus Pontifici concessit, id omne in aedificationem, non in destructionem, in bonum Ecclesiae concessum » esse existimandum est ».

Egregie sane. Omnis quaecumque potestas in aedificationem concessa est, non in destructionem; idque non in ecclesiastico tantum, sed et in civili regimine. Num ex eo fit consequens, ut superior potestas per inferiorem coerceri valeat? In ditione, quae unius supremi principis dominationi subsit, suprema imperantis potestas tota quoque spectat, referturque vi sua in bonum reipublicae: *minister est enim Dei in bonum*, ut ait Apostolus. Num propterea liberum erit inferioribus superiorem eam potestatem, quibus sibi placuerit, aut aequum existimaverint, limitibus, ac terminis circumscribere? Quod si Febronius aegre nunc ferret, his velut arctibus impeti principatum civilem; tametsi olim dixisse feratur, eum ab arbitrio populorum pendere, multisque adeo modis mutari, luxari, adstringi posse; multo minus id ipsum locum habere poterit in ecclesiastica hierarchia, de qua, si audiet *Natalem Alexandrum* hac ipsa *Dissert. Sch.* 1, intelliget, ipsum semper professum esse, ac propugnasse primatum, et quae ex primatu consequuntur privilegia (inter quae praecipue hoc loco agit de jure appellationum): » Christi ore in beato Petro firmata, in Ecclesia ipsa disposita, antiquitus observata, a sanctis et universalibus synodis celebrata, » atque a cuncta Ecclesia jugiter venerata nullatenus posse minui, nullatenus infringi, nullatenus commutari; quoniam fundamentum, » quod Deus posuit, humanus non valet amovere conatus, ut scribit *Nicolaus I, epist.* 8 ».

At, inquiet, nonne tamen extant canones, qui-

bus certus appellationum modus praescribitur? Extant illi quidem, sed nil inde adversus Pontificis auctoritatem. Primo enim canones isti, ut vel de ipsis orientalibus conciliis notavit supra *Natalis Alexander*, nisi assentiente Pontifice nullam vim habituri fuissent. Deinde omnis haec cautionum praescriptio spectat non ad coerendam Pontificis potestatem, sed ad constituendam iudiciorum formam, quae comprimendae improborum audaciae aptissima videretur. Quod quidem maxime patet editis hac de re in *tridentina synodo decretis*, velut c. 20, de *Ref. sess. 24*; ubi, praescripto consueto iudiciorum ordine, nominalim excipiuntur causae, quas summus romanus Pontifex advocare ad se iudicaverit; tum solemniter ea testatione, qua quaecumque in eo sacro concilio statuta sunt, *declarat, ita decreta fuisse, ut in his salva semper auctoritas Sedis apostolicae et sit, et esse intelligatur*. Et quidem quum mens ecclesiasticae disciplinae semper una, eademque constiterit; quae mens fuit tridentinae synodi in suis decretis sancientis, eadem sane fuit, nec alia Ecclesiae esse potuit in probatis decretis antea conditis, siquidem unus, idemque Divinus Spiritus omnibus ex aequo praefuit.

Parum etiam omnino roboris habet, quod p. 182 Febronius proponit his verbis: » Primis Ecclesiae temporibus, quemadmodum universim » appellationes aequae, ac caeterae ambages fere » ignorabantur in Ecclesiae tribunalibus; ita legibus quidem ad supremam primatis Sedem » appellationis nullum tribus primis Ecclesiae » saeculis extare monumentum observant eruditi ».

Sed quaeri potest ex Febronio, quid legalis appellationis nomine *eruditi* illi viri significare velint. Si hanc solam legalem appellationem dicunt, quae omnes formas consequentibus temporibus jure positivo adjectas complectatur, ludere in verbo velle illi videntur. Notum est, succedentibus aetatibus novas identidem formas, et cautiones principum constitutionibus praescriptas esse; quibus praetermissis legitima, seu legalis censeri prohiberetur sive venditio, sive donatio, sive testamentum, aut alia quaevis inter homines contrahendi, agendive ratio. Num propterea minus legales, aut legitimi censendi actus omnes ejusmodi, qui formulis illis postmodum in vectis caruerint? Si autem legitimus, ac legalis censeri merito debet actus, cui nil desit eorum, quae ad substantiam pertinent, quae et naturale jus, et positae illo tempore leges requirunt; nemo negaverit, legitimas, et legales fuisse appellationes, quae primis Ecclesiae saeculis interpositae fuerunt; quae, etsi carerent formis, quas ad praecavendas fraudes posterior disciplina inexit, omnia tamen complectebantur, quae ad aequitatis normam pro eorum temporum disciplina, et conditione requirebantur. Multas autem ejusmodi factas ad sanctam Sedem primis illis temporibus appel-

lationes evincunt exempla, quae et *Christianus Lupus*, et *Natalis Alexander*, et doctus praesul *Johannes Dominicus Mansi* collegerunt. Dubitationem vero tollit omnem luculentum de moris illius velustate *Leonis Magni* testimonium *epist. 89 ad Episcopos Galliae*, quod nemo sanae mentis recusaverit. Quis enim audeat falsi arguere sanctissimi Pontificis ea in re testimonium, cujus testimonii falsitas tum temporis in omnium oculos incurrisset? falsitatis autem convictio et auctoritatis pondus detraxisset, et infamiae labem inuisset.

» Quin immo, subjungit Febronius, ex s. Cypriano satis intelligitur, saeculo III multum » improbatos fuisse excursus ad romanam Sedem pro obtinenda ibidem justitia ».

Primum non fuisse generalim improbatas a s. Cypriano appellationes ad sanctam Sedem probat, immo ex epistolis ipsis sancti antistitis colligit laudata dissertatione *Natalis Alexander*, et ante ipsum *Ven. Bellarminus de rom. Pontif. l. 2, c. 23* ostendens: » Cyprianum aegre tulisse » appellationes eorum, qui de manifestissimis » criminibus convicti, et judicati fuerant; non » autem omnino appellationes sustulisse ». Egregia vero sequens ejusdem Bellarmini Animadversio: » Adde, inquit, quod si hoc decreto (scilicet » licet africano, quod objiciebatur a Cypriano) » prohiberentur appellationes, non solum prohiberentur ad romanum Pontificem, sed etiam » ad quemlibet alium judicem, ut *Magdeburgenses* fatentur *Centur. 3, c. 7*, et verba ipsa indicant, quae generalia sunt: at absurdissima, » et ridicula lex esset, quae omnem appellationem prohiberet ». Quo magis confirmatur, verba Cypriani ad causam, de qua tum agebatur, aliasve similes manifestissimorum criminum causas referenda esse.

Revera, si eo tempore celebrata fuisset synodus generalis; existimabit ne Febronius, sanctum Cyprianum concessurum non fuisse, ut ad eam ex provinciali quavis synodo provocari posset? Quod tamen dicendum foret, nisi verba Cypriani aequa interpretatione mollienda essent. Quid? Si ex ipso celebri facto Basilidis Asturicensis, et Martialis Emeritensis conficitur, sanctum Cyprianum in romano Pontifice jus recipiendarum appellationum palam agnovisse? Hi nimirum a suis synodis ob gravissima crimina e gradu dejecti, quam ad Stephanum accessissent, causaque subdole exposita, restitui se ab eo impetrassent, hanc quidem Cyprianus restitutionem improbavit; verum hac una de causa, quod *Basilides post crimina sua detecta Romam pergens Stephanum longe positum, et gestaret, ac veritatis ignarum fefellerit* Qua in re, pergit Cyprianus, non tam culpandus ille, cui negligenter obreptum est, quam hic execrandus, qui fraudulenter obrepsit. Idemque de Martiali statuit, qui eadem fraude usus fuerat. Profecto, nisi Cyprianus hanc in Stephano auctoritatem agnovisset, qua episcopos de synodali iudicio

ad se appellantes recipere, eosque, si opus foret, adversus synodalem sententiam restituere valeret, non excusandum Stephanum censuisset, quod sibi obrepi passus esset; sed ob id maxime culpandum, quod indebitam sibi potestatem arrogasset: neque impetratae ab ipso restitutioni vitium dumtaxat obreptionis objecisset; sed hoc ipso nullam, et irritam ostendisset, quod nulla legitima potestate contra legitimam synodorum auctoritatem praeter jus, fasque fuisset indulta. Sane qui sententiam non alio, quam obreptionis nomine improbat, hoc ipso fatetur, eam ipsam, nisi id vitii irrepsisset, ratam se habiturum, atque adeo a legitima potestate profectam. Nec etiam hispanienses illi episcopi, synodali sententia perculsi, Pontificis adeundi consilium cepissent, nisi haec insita fuisset provinciarum illarum persuasio, jus fasque esse a synodali iudicio ad romanum Pontificem provocare; ut minime mirum videri debeat, Hosium illum Cordubensem ea persuasionem imbutum auctorem fuisse, ut honor iste apostolicae Sedi debitus, sardicensis etiam concilii decreto muniretur.

Pag. 183 fatetur Febronius, post synodum sardicensem an. 347 celebratam minime infrequentes fuisse appellationes, multasque recenset ex Natali Alexandro depromptas; tum addit: » Solum idis his fundamentis innoxiae appellationes romanae, usu magis magisque firmatae sunt, sacerdotio, et imperio minime reluctantibus. » Ad hoc probandum alio fere argumento opus non est, quam allegatione vix non continuorum utriusque potestatis laborum, ac studii in removendis earundem abusibus, salva semper substantia ».

De hisce, ut loquitur, abusibus, tentatisque remediis satis longum trahit ille sermonem, quem per partes persequi non vacat in praesens. Addit, renovatas ea de re in synodo tridentina querimonias; synodum porro hisce abusibus, quoad potuit, adnissam esse mederi cum variis decretis, tum signanter sess. 24, c. 20, de Ref. Demum concludit: » Ex his manifestum est, romanarum appellationum constantem in Ecclesia usum non viguisse solum, sed a conciliis, Patribus, episcopis, regibus, principibus, et nationibus per canones, leges, et concordata probatum esse: attamen et ipsum hunc usum ab eisdem pro re nata ab abusibus haud raro purgatum fuisse, et adhuc purgari posse ».

Nil opus Oedipo, ut pateat, quo spectent postrema verba Febronii. Caeterum haud scio, quid labis *purgandae* supersit in decretis tridentinae synodi de appellationibus. Si quam adhuc labem sibi quisquam videatur deprehendere, videat, ne potius inspicientis oculi vitio, quam inspecto decreto tribui, et affingi ea debeat. An forte sibi adeo blanditur Febronius, ut putet, boni quidquam a se cogitari posse, quod prudentiam effugerit sapientissimorum Patrum, quorum

consilia in condendis decretis Divino etiam Spiritu regebantur? Atque hi quidem in id sunt inducti, ut, si quid pro rerum, ac temporum variatione uberius explanandum, aut providendum foret, id totum decernerent ad apostolicam Sedem referendum. Quod autem id, quod est universali Ecclesiae disciplina, Sedis apostolicae auctoritate firmata, constitutum, sine Sedis apostolicae auctoritate mutari queat, satis ex superius dictis refellitur, omninoque a catholicis auribus abhorret.

POSITIO XXX.

» Summi Pontifices omni jure damnarunt appellationes a Papa ad futurum concilium ».

ANIMAD. In hujus Positionis explanatione non sine aliqua tergiversatione progreditur Febronius. Primum exponit Petri De Marca doctrinam agentis, nunquam quidem in Ecclesiam admissam fuisse provocationem a Papa ad concilium, licet aliquando remedio quodam extraordinario Sedis apostolicae iudicium in maiori synodo instauratum fuerit: etenim, *inquit*, » vel privatae erant causae, vel publicae: privatae in synodorum patriarchalium iudicio finiebantur, ut nullus appellandi superesset locus, l. » 29, C. de Episcop. Audien.; item *Novella* 123, c. 22. Aliud dicendum de causis Ecclesiae communibus, seu publicis. Illo sensu intelligendus est *Gelasius apud Gratianum caus. 9, q. 3, c. 16, scribens, ann. 493, ad Faustum Legatum: Ipsi sunt canones, qui appellationes totius Ecclesiae ad hujus sanctae Sedis examen deferri voluerunt; ab ipsa vero nunquam appellari debere, dixerunt* ».

Volunt itaque isti, ubi Gelasius canones memorat agentes ab apostolica Sede nunquam appellari debere, id de causis tantum privatis intelligendum esse. Verum commentitia plane est haec interpretatio. I. In hac epistola, seu commentorio ad Faustum generalis est Gelasii sententia, nec ullum in ea ejus distinctionis inter privatas, et publicas causas vestigium apparet. II. In ea epistola Gelasius Sedis suae praestantiam in omnibus judiciis ecclesiasticis supra omnes alias Sedes, omni divino, ecclesiasticoque jure firmatam demonstrat; atque pro hac singulari praestantia uni romanae Sedi competere, ut ad eam undique appelletur, ab ipsa nusquam. Porro si hoc de causis tantum privatis intellexisset Gelasius, in quibus, ut isti dicunt, neque ab aliis patriarchis appellari poterat, profecto aequo hac in parte jure fuisset romanus Pontifex cum caeteris patriarchis; neque tamquam insigne aliquid, ac proprium romanae Sedis decus afferri potuisset, quod ab ea non appellaretur eis in causis, in quibus neque ab illis appellabatur. III. Sententia Gelasii haec duo complectitur, et undique ad sanctam Sedem appellari, et ab ea nunquam. De iisdem igitur causis in utraque parte sententiae agitur. Si ergo

secunda pars, quae velat a sancta Sede appellari, de causis privatis intelligenda est, etiam de privatis intelligenda erit prima pars, quae ex omni parte appellationes ad romanam Sedem astruuntur. Falendum ergo erit, etiam in causis privatis ad sanctam Sedem appellari potuisse, quod tamen isti negare non verentur; adeo hac sua commentitia interpretatione non solum cum communi sensu, sed et secum ipsi confingere coguntur. IV. Argumentum ex Novella Justiniani ductum refutatur a *Natali Alexandro Dissert.* 28, in *IV saec.*, ubi ostendit: I. Justiniani Novella prohiberi appellationem a iudicio patriarcharum in causis episcoporum profanis, non ecclesiasticis. II. Ipsammet Justinianum in romano Pontifice agnovisse auctoritatem iudicandi causas orientalium episcoporum, et ipsorum patriarcharum; ut constat ex iis, quae ipso praesente, et probante gesta sunt ab Agapito Papa contra Anthimum, qui sedem constantinopolitanam invaserat. III. Demum » ex Justiniani constitutionibus colligi non posse, quae » nam fuerit Ecclesiae disciplina, quia nulla » fuit earum in Ecclesia auctoritas, nisi quatenus » cum sacris canonibus consentiebant, ut constat » ex *epist. s. Agapiti* Pontificis ad eundem ».

Quod attinet ad causas communes, primum ait Febronius: » Aliquando ad procurandam Ecclesiae tranquillitatem imperatorum rescripto » apostolicae Sedis iudicia in maiore synodo instaurari contigisse, in qua per legatos romanus » episcopus intererat. Etenim iuxta mores antiquos res Ecclesiae communes sine sententia » summi Pontificis constitui non poterant. Quae » ratio, ait De Marca, differt ab appellatione, » in qua iudex prioris instantiae ab omni cognitione excluditur ».

Instaurationis huiusmodi exempla petit Febronius ex concilio ephesino, in quo, si eum audimus, Coelestini epistola ad Nestorium rursum expensa est: ex chalcedonensi, quod iterum discussit quaestionem de duabus in Christo naturis, quam Leo jam deciderat: ex concilio generali VI, quod examinavit, et resolvit quaestionem de duabus in Christo voluntatibus, ab Agathone antea definitam.

Si quae facta est in illis conciliis laudatarum epistolarum discussio, eam Febronius non alio consilio institutam diceret, quam ad compescendam, si fieri posset, concordii Patrum consensu dissidentium perviciaciam; nil proferret a veritate, nec adeo a supremae Sedis dignitate alienum. Fallitur vero, si putat, quaestiones de Christi persona contra Nestorium; de duabus naturis contra Eutychen; de duabus voluntatibus contra monothelitas non fuisse per sententias Coelestini, Leonis, Agathonis firmas, et fixo iudicio definitas. Haud fort praesentis instituti ratio argumenta describere omnia, quae in hanc rem doctissimi viri protulerunt. Satis fuerit pauca delibasse, quae praesertim ex actis ad memorata concilia pertinentibus petuntur.

Ante concilium ephesinum s. Cyrillus episcopus alexandrinus, ut notat doctus vir *Petrus Ballerinius de primatu* c. 13, §. 11, etsi Nestorii errorem, ac pertinaciam exploratam haberet, noluit tamen se ab ejus communione separare, antequam Coelestini romani Pontificis sententiam audiret, quam non solum sibi, sed et aliis episcopis significari ab eodem postulat, ut omnes *uno animo in una sententia persistant*: Ita s. *Cyrillus epist. 8 apud Coustant*. Hoc porro iudicium Cyrillus expetebat, ut in eo sibi, aliisque omnino conquiescendum existimaret. Quum enim epistolas a Coelestino acceptas ad Johannem Antiochenum dirigeret, hortatur eum, ut sententiae Pontificis in occidentali synodo prolatae acquiescat: *Nos enim, inquit apud Labb. concil. ephes. c. 21, sequimur, quae ab eo sunt iudicata, formidantes, ne tantorum communione labefactemur* (1). » Ex quibus, inquit *Ballerinius*, mirum sice confirmatur, quod cap. 12, §. 2, fuse » probavimus, communionis romanae necessitatem ab adversariis non posse adstrui, quin » necessaria simul statuatur unitas fidei romanae; sine qua communio cum romana Sede » haberi non potest, ut s. Cyrillus hoc loco palam insinuat ».

In concilio vero ephesino maxime notanda vir doctus praecipit verba ipsiusmet synodi in sententia depositionis Nestorii, quam se Patres ferre profitentur coacti per sacros canones, et epistolam Coelestini. Porro si, ut probe idem animadvertit, » Coelestini litterae synodum cogebant ad depositionem Nestorii, cogebant etiam » ad damnandum ejus errorem in fide, cujus » causa ipsius depositio praescripta fuerat ».

» Quod si (*pergit ille*) post Coelestini litteras a Cyrillo exequutioni mandatas ad generalem synodum causa delata est, idque ipso » assentiente Pontifice, qui suos legatos ad eam » synodum direxit; nihil tamen liberum quoad apostolica decreta idem Pontifex esse voluit; unde hos se direxisse ait, *ut iis quae aguntur, intersint; et quae a nobis ante statuta sunt, exequantur*; jussitque eos, si res

(1) Notanda verba epistolae apud Labb. tom. 3. Edit. Ven. col. 927: » Porro autem lectis in concilio (romano) expositionibus illius (Nestorii), epistolisque lectis, et iis praecipue, in quibus quod » apertam ipsius subscriptionem prae se ferrent, nullus tergiversandi locus reliquus erat; sancta romana synodus disertam statim in illum sententiam tulit. Horum proinde decreto modis omnibus parendum est illis, qui a totius Occidentis communione » excidere noluerint Nos enim sequemur, » quae illi judicaverunt ». Et *Epist. sacrae synodi ad religiosissimos imperatores de Nestorii depositione*: » Laudavimus Coelestinum sanctissimum, Deoque dilectissimum magnae Romae episcopum, qui ante nostram sententiam haeretica Nestorii dogmata » condemnaerat, nosque in ferenda contra ipsum sententia antevererat prospiciens securitati ecclesiarum, et pie, salutarique fidei a sanctis Apostolis, Evangelistis, sanctisque Patribus nobis traditae ».

» ab aliquibus in disceptationem vocaretur, de
» eorum sententiis judicare, non subire certamen ».

Ex hoc porro luculentissimo cum Coelestini, tum Cyrilli testimonio liquido apparet, hanc ea aetate traditionem, sensumque fuisse cum romanae, tum alexandrinae ecclesiae, sententiam a romano Pontifice latam, habendam esse velut fixum, ratumque iudicium, quod sequi omnes ecclesiae deberent: de quo nullum superesset certamen subeundum; quo uno catholici ab haereticis tuto discernerentur; quod repellere nefas esset, nisi qui vellet a catholica communione excidere.

Quod si tamen adhuc causa Nestorii delata est ad synodum, eo consilio id factum dicemus cum laudato scriptore; » ut decepti ab haereticis; aut praepiudiciis, atque difficultatibus nebulis impediti; tot Patrum doctrinis, et sermonibus instructi, atque convicti ad catholicum sensum, et unitatem adducerentur; ut ne tamen liberum, ac licitum crederetur apostolicae definitioni, quam semper eocumenicae synodi ratam habuerunt, nunquam repudiarent, contradicere, ac repugnare ».

Neque omittendum, quod (eodem referente scriptore) » auctor capitulorum de Gratia Dei, » quae subjiunguntur epistolae Coelestini ad Venerium, caeterosque gallicos episcopos, qui cumque ille sit, sive idem Coelestinus, sive sanctus Leo, sive, ut scriptor probabilius putat, sanctus Prosper; ita sententias, seu auctoritates romanae Sedis credendas proponit, ut prorsus, inquit, non opinemur catholicum, » quod apparuerit, praefixis sententiis esse contrarium ».

Quod posteaquam adhuc illustravit Xysti III praecelaro testimonio *Epist. ad Johan. Antioch.* ad ipsammet causam Nestorii pertinente, subijcit egregium in ea Constantii Commentarium: » Ubi, inquit, notanda vis argumenti, quo Xystus ab » Sedis apostolicae doctrina discedendum non esse probat: quia nimirum haec ipsissima » est doctrina, quam non ex incerta hominum » relatione, aut ex libris obscuris, et ambigue » scriptis, sed ex primario veritatis fonte, hoc » est ex ipso Christi ore accepit Petrus, et ex » inde Ecclesiae suae servandam impertit. Unde » de sequitur, absolutam, simplicem, et » controversiae expertem esse apostolicae Sedis fidem ». Ita vir egregius, nec de nimio in romanam Sedem studio suspectus.

Nunc ut ab ephesina synodo ad chalconensem progrediamur, ex actis hujusce concilii clarius adhuc elucet, iudicia Sedis apostolicae immutabili per se se firmitate pollere. 1. Hanc firmitatem agnovit Flavianus episcopus constantinopolitanus, qui scribens ad Leonem palam testatur, ad convincendam Eutychis haeresim non concilio esse opus, sed eam totam causam Leonis auctoritate finiri posse. Perspicua sunt verba Flaviani (*apud Labb. tom. 4, Edit. Ven. col. 778, B.*): » Causa enim, inquit, eget so-

lummodo vestro solatio, atque defensione, quae » debeat consensu proprio ad tranquillitatem, » et pacem cuncta perducere. Sic enim haereticis, quae surrexit, et turbae, quae propter eam factae sunt, facillime destruentur, Deo cooperante per vestras sacratissimas litteras. Removebitur autem et concilium, quod fieri » divulgatur, quatenus nequaquam ubique sanctissimae turbentur Ecclesiae ». Sic teste Flaviano sacratissimae Leonis litterae id omne praestare poterant, quod fuisset a synodo generali expectandum.

2. Hanc firmitatem agnovit s. Leo, dum scribens ad Theodosium significat, ex una parte a synodo abstinere potuisse; ex alia parte Marcianum aliis litteris monet (*Epist. 82, recens. Baller.*), nec cujusquam procaci, impudentique versutia quasi de incerto quid sentiendum sit, sineret inquiri: nec, cujusmodi sit fides tenenda, esse tractandum; sed quorum precibus, et qualiter annuendum: scilicet velabat, ut definita suis litteris fidei regula in dubium revocaretur, aut de illa quomodocumque retractanda ageretur.

3. Agnovit s. Petrus Chrysologus: qui ad Eutychem rescribens hortatur eum, sententiae Pontificis acquiescere: *Quoniam beatus Petrus, qui in propria Sede et vivit, et praesidet, praestat quaerentibus fidei veritatem.*

Jam in ipsa synodo absolutis prima actione, quae pertinebant ad acta latrocinii ephesini, actione secunda iudices a Patribus postularunt, ut quid de fide tenendum esset, exponerent. Tum Cecropius sebastopolitanus episcopus dixit: » Emerserunt, quae ad Eutychem pertinebant, ut super his forma data est a sanctissimo archiepiscopo romanae urbis; et sequimur eam, et epistolae omnes subscripsimus: ita omnes dicimus: sufficiunt, quae » exposita sunt: aliam expositionem non licet fieri. Reverendissimi episcopi clamaverunt: » ita omnes dicimus ». Itaque Patres omnes aperte, et palam professi sunt, expositionem sufficere, quae tamquam forma data erat a Leone.

Quum autem a iudiciis injecta esset mentio de instituenda collatione, ut, si qui constitutae regulae adversarentur, eorum voluntates manifestae fierent; Florentius episcopus Sardium aperte quoque professus est, qui recte sentirent, ampliori discussione non indigere. » Quamvis, inquit, in nostra persona, qui epistolae sanctissimi Leonis subscripsimus, non indigeamus correctione ». Quibus liquido constat, nullam ab illis episcopis discussionem postulatam, ut sententiae Leonis tamquam certissimae fidei regulae subscriberent: subinde quum lecta esset celebris illa, nec unquam satis laudata Leonis ad Flavianum epistola; tum illa erupit vox acclamantium Patrum, quam ex ore omnium uno velut impetu catholicus sensus expressit: *Petrus per Leonem loquutus est.*

Hacenus nulla discussio. Sed quum illyri-
ciani, et palaestini episcopi, graece minus do-
cti, de sensu trium locorum ejusdem epistolae
dubitationem aliquam movissent, ipsis induciae
datae sunt, ut interea docerentur. At » omnes
» reverendissimi episcopi clamaverunt: Omnes
» ita credimus; sicut Leo, ita credimus. Nostrum
» nullus dubitat. Nos jam subscripsimus ». Quae
qui aequo animo perpenderit, intelliget sic sus-
ceptam a Patribus calcedonensibus Leonis epi-
istolam, ut ei tamquam oraculo Petri per Leo-
nem loquentis sine alia discussione subscriben-
dum censerent: discussionem autem postmodum
non alio consilio susceptam, quam ut adversus
eos, qui veritati resistunt, consonantia ejus epi-
stolae cum testimoniis Patrum clarius appare-
ret: ut etiam intelligi potest ex alloquutione
Patrum ad Marcianum in fine concilii.

Nec minus luculenter ex gestis in sexta oc-
cumenica synodo prodit sese immota firmitas
apostolici iudicii de rebus ad fidem, religio-
nemque pertinentibus. Jam damnata fuerat mo-
nothelitarum haeresis a Martino I, et Agatho-
ne; quum ad frangendam, si fieri posset, er-
rantium contumaciam consilium susceptum est
oecumenicae synodi, ope, ac praesidio Constan-
tini Pogonati convocandae. Lecta fuit act. 4 A-
gathonis epistola dogmatica, quam Patres velut
Sanctorum traditioni consentaneam unanimi
suffragio, ac plausu comprobarunt. Hinc por-
ro inferri posse censuit scriptor *Defensionis*,
quae *Bossuetio* vulgo tribuitur, p. 2, l. 12, c. 24,
concilii Patres hac mente Agathonis epistolam
suo iudicio subjectisse, quod minime necesse
putarent, singula romanorum Pontificum decre-
ta etiam de fide indiscussa suscipi. Longe ta-
men aliam mentem eorum fuisse, acta ipsa sy-
nodi evincunt. Jam ex Agathonis litteris *actio*
4 perlectis liquet, Agathonem, et Occidentalibus
persuasum fuisse, causam illam totam tam cer-
to jam, ac irrevocabili iudicio definitam haben-
dam esse, ut synodi praesulibus non amplius fas
esset de latis in Occidente decretis, apostolica
sententia firmatis, contendere, aut ab eis ullo
pacto recedere. Scilicet Agatho expressis verbis
declarabat, hac mente legatos misisse, qui suo
nomine synodo praeessent, ut *nihil de eis, quae
regulariter definita sunt, minuatur; nihil muta-
tur, vel augeatur; sed eadem et verbis, et sensu
illis illibata custodiantur*. Testabatur, non aliam
se licentiam, auctoritatemve legatis dedisse, ni-
si simpliciter satisfaciendi, in quantum, ait, eis
dumtaxat injunctum est, ut *nihil profecto prae-
sumant augere, minuere, vel mutare; sed traditio-
nem hujus apostolicae Sedis, ut a praedecesso-
ribus apostolicis Pontificibus instituta est, sine-
riter enerrare*. Haud igitur censebat Agatho, cui
Occidentales consentiebant, apostolicae Sedis de-
finitiones cum libertate dissensus a synodo di-
scutiendas fore: quin potius praescriptis verbis
edicebat, nil in eis immutari posse; et quae
jam definita erant, verbis, ac sensibus illibata

custodiri debere. Hoc jus nimirum, has partes
esse apostolici muneris fidem dictare, quam
caeterae Ecclesiae sequerentur, » quod, inquit,
» annitente beati Petri praesidio, qui spiri-
» tuales Ecclesiae oves ab ipso Redemptore o-
» mnium terna commendatione pascendas suscep-
» pit, haec apostolica ejus Ecclesia nunquam a
» via veritatis in qualibet erroris parte deflexa
» est; cujus auctoritatem, utpote Apostolorum
» omnium Principis, semper omnis catholica
» Christi Ecclesia, et universales synodi fide-
» ter amplectentes in canotis sequutae sunt; ...
» quoniam (ut deinceps subjungit) Dominus,
» et Salvator omnium, cujus fides est; qui fi-
» dem Petri non defuturam promisit, confir-
» mare eum fratres suos admonuit; quod apo-
» stolicos Pontifices meae exiguitalis praedeces-
» sores confidenter fecisse semper, cunctis est
» cognitum ».

Profecto nemo est, qui non perspiciat, hujus
totius orationis contextum eo spectare, ac du-
cere, ut in dogmaticis apostolicae Sedis iudiciis
firmam constituat, ac proponat fidei regulam
nulli amplius retractioni obnoxiam; hanc esse
verborum, quae recitata sunt, planam, ob-
viamque intelligentiam, quam quisquis aliter
sentit, necesse habeat plane deserere, et in a-
lienos sensus, quos ipsa littera respuit, con-
torta interpretatione deflectere. Atqui tamen,
fatente laudato *Defensionis* scriptore: » *Haec
» concilii Patres audiunt, atque suscipiunt* ».
Quid hic dicturi sumus, si quidem verum a-
mamus? An adeo hebetes fuisse Patres, ut,
quum verba audirent, quid verbis significaretur,
minus intelligerent? Quod si intellexerunt,
et susceperant, omnino et verba, et subjectam
verbis sententiam suscepisse censendi sunt. Re-
vera qui nunc hac parte a nobis dissentiant,
dum talia audiunt, non simpliciter suscipiunt,
sed ea student conquistis interpretationibus e-
mollire. Quidni sextae synodi Patres perinde
fecissent, si cum adversariis potius, quam cum
nobis sensissent?

Quin et ipse auctor *Defensionis* non potuit
non agnoscere, verbis illis Agathonis in sexta
synodo *auditis, et susceptis* grave admodum de
immutabili iudiciorum Sedis apostolicae con-
stantia testimonium contineri. Itaque *profitetur*,
*hanc revera constantiam esse omnino agnoscen-
dam; non ita tamen, ut prorsus necesse sit, illam
in singulis singillatim decretis agnoscere: sed ita,
ut universim sumta, summa ipsa in tota, et in-
tegra Petri successione valeant, ut, inquit, saepe
diximus, et suo loco dicemus ulterius*. Proinde
in summa saltem decretorum, quae ab apostoli-
ca Sede in tota Petri successione prodeunt,
certam, immolatamque fidei regulam non invi-
tus ille agnoscit. At, 1. quum summa decreto-
rum ex singulis decretis conficitur, quo pacto
constabit summae totius immutabilis firmitas,
si singula nutaverint, quae ad illam conflandam
colliguntur? Qui porro convenit, aut quae ratio

est, ut haec perpetua Petri successio sic dispescatur, ut in singulis partibus instabilitas, in tota serie immutabilis firmitas prodere sese debeat? 2. Immo quo tandem fundamento nititur, aut unde illa depromitur successionis totius constantia, nisi ex Christi promissis ac verbis, quibus ille primum, et cum primatu pascendarum ovium, et confirmandorum fratrum curam, potestatemque commendavit? Jam vero qua ratione, quave auctoritate probatur, eam constantiam, quae toti successioni pro summa decretorum tributa conceditur, non fuisse perinde singulis decretis attributam? Quodnam ejus distinctionis vestigium Christi verbis, et promissis apparet? An ubi agebatur de confirmandis fratribus Christi providentia successionem in summa firmam esse voluit, in partibus imbecillam reliquit? Quis ex Patribus ejus distinctionis meminit? Ipsa ergo se sua novitate refellit.

Se ut ad Patres constantinopolitanos redeamus, quid argumentis opus ad eorum mentem eruendam, quam ipsi produunt apertissime, dum et decreti ab ipsis condendi Agathonem auctorem agnoscunt, et ejusdem conditi confirmationem ab eo postulant? Atqui utrumque praestant synodici litteris, quibus de rebus gestis ad eum referunt. Primum quidem in gravissimis malis, quibus conflictabatur Ecclesia, Pontificem ipsum divina sapientia opitulatorem sibi datum gratulantur: tum sic eum pergunt alloqui: » Itaque tibi ut protothrono universalis Ecclesiae τὸ πρῶτον relinquimus, standi super firmam fidei petram, perfectis verae confessionis litteris a vestra paterna beatitudine ad piissimum imperatorem missis, » quas ut a summo Apostolorum vertice divine perscriptas agnoscimus, per quas exortam nuper multiplicis erroris haereticam sectam depulimus ».

Ac deinceps: » Sic nos Sancto Spiritu illustrati, vestraque instituti doctrina, infesta dogmata impietatis depulimus ».

Tum: » Orthodoxae fidei splendidam lucem vobiscum clare praedicavimus: quam ut iterum per honorabilia vestra rescripta confirmetis, vestram oramus paternam sanctitatem ».

Consonant voces, intimi sensus indices, quae in prosphonetico, seu sermone acclamatorio eruperunt: *Confessionem a Deo scriptam illa romana antiqua civitas obtulit, . . . et per Agathonem Petrus loquebatur*: expressius etiam, si fieri potest, in litteris ad Leonem II, Agathonis successorem, quibus testantur Patres, se in Agathone ipsum Principem apostolici chori, primaeque cathedrae antistitem, Petrum contuitos esse, . . . sacrasque illius litteras, velut ipsum Petrum, vultu animi suscepisse.

Nihil igitur est causae, cur existimemus, Patres sextae synodi aut minus intellexisse, quae de immota iudicii apostolici firmitate perspicuis verbis praescriptum ab Agathone audiebant; aut non intimo sensu comprobasse, quae

suscipere se, et vultu animi complecti profitebantur. In hac itaque synodo mirum in modum eluxit ea de re Orientalium, Occidentaliumque consensus: quod enim Occidentales id ratum, fixumque censerent, quod esset ab apostolica Sede iudicatum; satis patet ex ipsismet Agathonis litteris.

Hujus consensionis luculentum argumentum suppeditat concilium aurelianense V, an. 539, magna Galliae, ac Germaniae praesulum frequentia, et celebritate conspicuum; cui sanctitate insignes episcopi plures interfuere, inter quos sanctus Nicetius Trevirensis, de quo praeclara multa ex trevirensis ecclesiae monumentis ab episcopo myriophitano diligenter collecta proferuntur. Primo scilicet ejus synodi canone, ut refert etiam Natalis Alexander *Hist. Eccl. Saec. IV, c. 5, art. 18*: » Nestorii, et » Eutychetis sectae cum earum auctoribus, et » sectatoribus anathematizantur secundum Sedis apostolicae iudicium; quas etiam sectas, » inquit Patres, *Sedes apostolica, et sancta » condemnat*. Haereses illas (prout jam superius ex Natali descripsimus) in synodis ephesine, et chalconensi damnatas non ignorabant ecclesiae gallicanae Patres: tamen apostolicae tantum Sedis in suo decreto meminerunt; rati, satis esse, quum de fidei dogmatibus agebatur, si sanciretur constitutio, » quae romanae Sedis nitteretur auctoritate, cui » refragari nullus deberet ».

Revera, quod praetermissa omni ephesini, et chalconensis concilii mentione gallicani Patres in una Sedis apostolicae sententia conquiescant, magno argumento est, eos fixum, et irrevocabile iudicium de fidei dogmatibus ad eam Sedem retulisse, quae decretis illarum synodorum praeluxerat, quidve definendum esset, diserte praescripserat. Nec dubitandum, quin eo plane sensu inter caeteros aurelianensi concilio subscripserit sanctus Nicetius; quum teste Myriophitano in ecclesia trevirensi constans vigeret sententia, quae in apostolicae Sedis iudicio immotam, et irrevocabilem fidei normam constituit. Cujus traditionis ad sua usque tempora productae praeclarum cum aliis multis testimonium exhibet gallicanus praesul, sanctitatis, ac doctrinae laude spectatissimus Ivo Carnotensis his verbis, quae superius etiam ex Natali Alexandro retulimus: » Sedis apostolicae iudicii, et constitutionibus obviare, plane est » haereticae pravitatis notam incurrere ».

Sed proferenda in medium de trevirensis ecclesiae traditione laudati Myriophitani auctoritas in historiae suae Prodrogo pag. 322, quo loco de doctrina, et disciplina ejus ecclesiae sermonem instituit: » Quod vero, inquit, ad » punctum doctrinae attinet, videtur jam sub » Francis apud nos recepta fuisse sententia » de infallibilitate romani Pontificis: intelligimus id ex Reginonis nostri Chronico ad an. » 865, ubi Guntharium, et Theutgaudum ar-

» chiepiscepos *stultitiae elogio denotandos* asserit,
 » *qui illam Petri Sedem aliquo pravo dogmate fallere posse arbitrati sunt, quae nec sese fefellit, nec ab aliqua haeresi unquam falli potuit.*
 » Quamquam hanc thesim Regino ibidem ad
 » iudicium causae particularis sinistre applicat;
 » vere tamen inde concluditur, hanc opinio-
 » nem etiam in gallicana ecclesia antiquiorem
 » esse, atque nonnullis videri voluit ».

Hinc petenda explicatio, vel emendatio eorum, quae scribit Febronius p. 193 de gestis in causa Lutheri, quae sic ille distinguit: » Spar-
 » serat Lutherus haereses. Leo Papa X, eum
 » propterea in jus vocat. Lutherus ab hac ci-
 » tatione provocat ad concilium generale. Pon-
 » tificex hanc provocationem justissime perstrin-
 » git Bulla sua an. 1520 edita ». Hactenus, *pergit ille*, erat ea privata Lutheri causa nulla convocatione concilii digna. Sed postquam ta-
 » tos in Germania motus excitasset, ut recessi-
 » bus imperii ab an. 1524 ad an. 1537, decla-
 » rata sit concilii generalis necessitas, et Caro-
 » lus V non destitit illam convocationem urge-
 » re, sicque *communis, et publica* ea causa facta
 » esset; » tum ea non solum celebrationi concilii
 » ansam dedit, sed et errores, a Pontifice da-
 » mnati, rursus ab integro in eadem synodo di-
 » scussi sunt, uti manifestum fit ex collatione
 » Actorum Tridentini cum Bulla Leonis: idque
 » non attento, quod (uti sonant ejusdem Bul-
 » lae verba) eadem concepta fuerit post deli-
 » berationem, tractatum, et discussionem tan-
 » to negotio parem, exceptaque praevia sen-
 » tentia cardinalium, et complurium aliorum
 » virorum insignium ».

De causa convocandi concilii aptius disserit Natalis Alexander *Dissert. 12, in Saec. XVI, art. 1*: » Grassante in Germania lutherana haeresi
 » Clemens VII, Pontifex maximus considerans,
 » conventus a Carolo V imperatore celebra-
 » tos, ac praesertim augustanum ad haere-
 » ticos ab erroribus dimovendos nihil contu-
 » lisse, de concilii generalis celebratione cum
 » eodem imperatore, aliisque principibus chri-
 » stianis consilia agitare coepit: quod post
 » errorum Lutheri damnationem, a Leone X
 » factam, unicum illud remedium ad eorum vin-
 » cendam, seu domandam perfidiam superes-
 » set, ut scribit idem Pontifex in litteris ad
 » Franciscum I, regem christianissimum, datis
 » 2 januar. ann. 1533 ».

Quod ergo memorat Febronius, Lutheri erro-
 » res rursus ab integro in concilio tridentino
 » discussos fuisse; vel eam discussionem eo re-
 » fert, ut uberiore quadam explicatione, ac tot
 » conspirantium Patrum consensu haeticorum
 » tandem contumacia molliretur; eoque nil de-
 » trahitur firmitati iudicii, quo antea Lutheri
 » errores a Leone X damnati fuerant: vel esti-
 » mat, sic ab integro fuisse discussos, quasi
 » nondum fixo, et immutabili iudicio damnati
 » essent; tumque Febronio suscipienda pugna

erit et adversus Febronium ipsum, qui antea
 » statuerit, jam ante Tridentinum Lutheri erro-
 » res *irrevocabiliter fuisse damnatos*, et adversus
 » Caecilium V, qui post Bullam Leonis X Luthe-
 » rum ut haeticum habuit, et adversus tot syn-
 »odos superius laudatas, quae de iisdem erro-
 » ribus tamquam de damnatis haeresibus sine
 » ulla haesitatione decreverunt.

Quod ergo in causa Nestorii, et Butychis
 » Ballerinii probe animadvertit, de his, quae
 » definita sunt, libertatem examinis ad revocan-
 » dos errantes sine libertate dissensus quoad ca-
 » tholicos consistere posse; id in causam Luthe-
 » ri, et in disquisitiones de illius erroribus ha-
 » bitas in tridentina synodo, non incommode trans-
 » ferri potest. Et sane, quum fateatur Febronius,
 » statuatque, Lutheri errores ab Ecclesia jam ante
 » Tridentinum irrevocabiliter damnatos fuisse,
 » si aliqua fuisset adhuc in Patribus sine aperto
 » fidei detrimento dissentendi libertas, sequeretur,
 » a synodo generali retractari posse velut
 » adhuc revocabile, quod jam fuisset ab Eccle-
 » sia irrevocabiliter definitum; quo fieret, ut
 » Ecclesia secum ipsa pugnaret, aut saltem de
 » se ipsa diffideret.

Ex doctrina, sub hac Positione tradita, duo
 » consectaria eruit Febronius: primum ut non
 » in privatis quibusque negotiis, aut frivolis,
 » sed tantum in communibus seu summis re-
 » cursus, seu improprie dicta appellatio a Papa
 » ad concilium locum habeat: quasi vero quis-
 » quam adhuc repertus esset; qui pro privatis,
 » frivolisque negotiis ejusmodi, quantumvis im-
 » proprie dictam, appellationem concederet. Cae-
 » terum ad hoc stabiliendum jus appellationis
 » pro causis maximi momenti pertinere censuit,
 » quod an. 1460 dixit Johannes Dauvet, quando,
 » ut ait, *cum reverentia* contradixit Bullae *Execrabilis*
 » Pii II, qua Pontifex generatim omnes
 » ad futurum concilium appellationes sub poena
 » excommunicationis interdixit. Ait autem Dauvet,
 » censendum non esse, Pontificem prohibere vo-
 » luisse recursum ad concilium, ubi ageretur de
 » causis maximi momenti; velut etiam de gra-
 » vaminibus, quae per aliquem summorum Pon-
 » tificum inferri contingeret principibus, aut re-
 » gionibus. Videat porro Febronius, quanti fa-
 » cienda sit ad elevandam censuram, generali in-
 » terdicto latam, hujus hominis interpretatio ab
 » antistite, qui non privatas, sed canonicas au-
 » ctoritates sequi se velle, profiteatur. Aliunde,
 » quod appellationes istae super gravaminibus,
 » quae sequiori tantum aeo audiri coeperunt,
 » minime probent, concilium aliquid potestatis
 » in Pontificem habere, diserte explicat Petrus
 » Ballerinii *de Potest. Eccles., Sum. Pont., et*
 » *Con. Generalis* c. 5, §. 2, num. 19, conclu-
 » ditque: » Ex hac itaque gestorum serie, quam
 » ex antiquitate deduximus, apparet manifeste,
 » nihil, vel fere nihil hactenus inter catholi-
 » » cos potuisse obtinere, quod pontificiam au-
 » » ctoritatem cuiuspiam ecclesiasticae jurisdic-
 » » tionis

» ni subjiceret: sed semper apud ipsos valuis-
 » se principium illud, quod antiqui variis oc-
 » casionibus ingesserunt constanter, iudicium
 » de summis Pontificibus nemini competere ju-
 » re primatus, quo, quum ipsi superiores
 » sint omnibus, non possunt ab inferioribus
 » judicari ».

Revera ipsemet de Marca fateri coactus est, appellationes a Papa ad concilium a vetere disciplina alienas esse. Et quamvis notet Febronius p. 192, eum propterea vapulasse a Bossuetio l. 13, c. 23, tamen sive Bossuetius, sive alius quisque scriptor ejus operis nullam in tota antiquitate expressam hujusmodi appellationum factam mentionem profert; eoque redigitur, ut dicat, si novum fortasse sit vocabulum, rem tamen esse antiquissimam. Parum sane firma defensio. Non novum, non inusitatum erat illis temporibus in judiciis ecclesiasticis appellationis vocabulum: mos jam frequens invaluerat, ut ab episcopis ad synodos, a synodis, vel episcopis, aliisque inferioribus ad Pontificem appellaretur; illaeque provocationes nomine suo notabantur, quippe usitatae rei usitatum quoque oportebat esse vocabulum. Quod ergo de appellatione a Papa ad concilium nulla ejusmodi mentio fiat, argumento est, non alia de causa vocabulum defuisse, nisi quia nec dum cogitatum erat de re, subjecta vocabulo.

Alterum consecretarium, quod ex praemissis doctrinis eruit Febronius, istud est: » Ut etiam,
 » ubi appellatio rite interposita est, jurisdictio
 » tamen Pontificis in illo negotio non prorsus
 » suspendatur: praeterquam quod enim, *inquit*,
 » interposita etiam appellatione sententiae Pon-
 » tificis tamquam provisoriae modeste assur-
 » gendum sit, uti alibi diximus; jus praesiden-
 » di in conciliis oecumenicis ad Pontificem vi-
 » primatus pertinet, a cuius juris exercitio nus-
 » quam exclusus est ab Ecclesia: quum ex Ec-
 » lesiae usu, et praxi id solum obtineat, ut prio-
 » ribus iudiciis jungantur alii, et plurimi epi-
 » scopi universae etiam Ecclesiae, qui junctim
 » in concilio plenissime rem discutiant. Accedit,
 » quod nec sine Pontifice concilia celebrentur
 » oecumenica, nisi summa necessitate, ac ipso
 » renuente. Hactenus, *inquit*, reverendissimus
 » Rautenstrauch ».

Pergit porro: » Ex dictis apparet, appella-
 » tiones a Papa ad concilium (quatenus eae
 » jure, et praxi Ecclesiae probantur) illis esse
 » dissimiles, quae quotidie in foro occurrunt;
 » et quavis ex causa, et quolibet in negotio
 » civili, aut ecclesiastico interponi possunt ».

Multa hic notanda. 1. Qui appellationes a Papa ad concilium sequiori aevo induxerunt, non eas voluere similes illarum, quae quotidie in foro, et quavis de causa interponuntur. Nihilominus istas generaliter appellationes damnarunt Pontifices, et quas damnarunt, omni jure ab ipsis damnatas esse, hac sua Positione adstruit Febronius. Vehementer igitur secum ipse pu-

gnat, dum in Commentario allatam dissimilitudinem valere censet, ut appellationes rite interponi queant velut jure probatae.

2. Quod sententiae Pontificis non aliam vim Febronius tribuat, quam *provisorii iudicii*, satis jam ex superius dictis refellitur: quamquam etiam notanda vocabuli novitas, quae opinionis novitatem, atque adeo et vanitatem prodit, et arguit.

3. Quod ait, Pontificem nusquam exclusum esse ab Ecclesia exercitio juris praesidendi conciliis generalibus, suspicionem quamdam injicit, num forte putet, excludi eum potuisse juris ejus exercitio, quod jus, fatente ipso, primatui cohaeret, quodque Pontifex non ab Ecclesia, sed a Christo habet.

4. In eo, quod subjungit ex Rautenstrauch, sine Pontifice non celebrari concilia oecumenica, nisi *summa necessitate, et ipso renuente*, verendum ei profecto est, ne nimiam seditiosis hominibus turbandi licentiam tribuat. Nusquam enim necessitatis praetextus illis deficit, qui turbas sive in Ecclesia, sive in republica excitare voluerunt. At si firmum stat, quod in sua Retractatione Febronius ex Patrum sententia vere dixit » *Ubi Petrus, ibi Ecclesia* »; sane quotiescumque abest legitimus Pontifex, Ecclesia nec esse in ullo coetu, nec ab ullo coetu representari potest, qui eo capite careat, quod ei Christus praeposuit, principalique auctoritate in Ecclesiae administratione insignivit. Qua de re videndus Bellarminus de Concil. l. 1, c. 14, ubi de casibus extraordinariis docte, sapienterque more suo disserit.

5. Quod pro ultima causarum definitione postulat, ut plurimi episcopi ex universa etiam Ecclesia junctim in concilio plenissime rem discutiant, et irretractabiliter definiant; nullo pacto constat, sive ad causas disciplinae, sive ad causas fidei referatur: quae tamen potissimae sunt causae communes, ob quas isti appellationes, ut supra explicatae sunt, a Papa ad concilium concedunt. Nam, si agitur de disciplina, nil vetat, quominus in ea, quae fuerint ab antecedente concilio statuta, mutatio aliqua postmodum legitima auctoritate inducatur. Quo pertinet illud Augustini dictum, priora concilia interdum a posterioribus emendari. Si vero ad causas fidei, falsum est; opus esse, episcopos in concilio convenire, ut irretractabile iudicium prodeat. Quippe nemo catholicus dubitat, hanc semper in Ecclesia auctoritatem vigere, ut suborientes haereses irretractabiliter damnentur; prout notum est, plures a primis saeculis absque concilio irretractabiliter damnatas esse.

POSITIO XXXI.

» Beneficiorum reservationes sanae rationi,
 » et aequitati consonae sunt ».

ANIMAD. Tradit velut statutam a cardinali

de Luca regulam, tom. 1, in Sum. Benefic. §. 2, num. 6, Juris communis dispositione, et primaevo Ecclesiae usu attentis, omnia beneficia quomodocumque vacantia ad episcopos, seu ordinarii loci collationem pertinere.

Id autem juris duplici potissimum ex capite repetit Febronius. Primum, quod hoc episcoporum jus portio sit plenariae potestatis, qua illi pollent ad regendas suas ecclesias. Id, quod, *inquit*, etiam confirmat observantia primorum decem saeculorum. Deinde quod, quum beneficia a sacra ordinatione sejuncta non essent, ipsaque ordinum collatio vice collationis beneficiorum esset, per se fuit, collationem ad episcopum pertinuisse.

Verum in hanc plenariam potestatem transferri possunt, quae dicta sunt *de indefinita* illa potestate, quam superius Febronius episcopis tribuit. Sane jure divino constat, quam potestatem Christus in episcopos collatam voluit, ita collatam esse, ut primatis Ecclesiae potestati subjecta esset. Constat, ecclesiastico jure jam ab initio inferiores episcopos primarum sedium episcopis subjectos etiam fuisse; atque potestatis, qua pollebant, usum canonum statutis nunquam non fuisse certis limitibus circumscriptum. Certe non obstitit illa episcoporum potestas, quin primarum sedium episcopi multa sibi etiam quoad munus ecclesiasticorum in subjectis ecclesiis distributionem reservarent. Cujus rei praeclarum documentum praebet ea, » quae invaluerat in ecclesiis africanis consuetudo, ut ab archiepiscopo carthaginensi peterent episcopos; et quae fuit ejus » in illos potestas, ut quem vellet, cui vellet » Ecclesiae, vel episcopo auferret clericum, ac » petenti ordinaret Ecclesiae ». Thomassin. p. 1, l. 1, c. 20, num. 8: scilicet Patres africani in concilio carthaginensi III, sic primatem suum Aurelium alloquuntur: » Necesse habes tu » omnes ecclesias suffulcire. Unde tibi non potestatem damus, sed tuam assignamus, ut liceat voluntati tuae semper et tenere, quem » voles, ut praepositos ecclesiis, vel plebibus » constituas, qui postulati fuerint, et unde voles ». Testantur episcopi, non hanc potestatem se primati dare, sed, quae ipsi competeret, agnoscere. Ideo vero eam potestatem illi competere, agnoscunt, quod ei necesse sit omnes ecclesias suffulcire. Porro quod carthaginensis episcopus necesse haberet africanas ecclesias suffulcire, id ei non divino, sed ecclesiastico tantum jure tributum fuerat: quod vero Pontifex romanus omnium prorsus ecclesiarum sollicitudinem gerere, omnesque suffulcire debeat, id ei non ecclesiastico, sed divino instituto commendatum est, ac praeceptum. Quis ergo putet, minus juris ex divino instituto in romanum Pontificem quoad universam Ecclesiam, quam in carthaginensem quoad africanas ex instituto ecclesiastico manare debuisse? Quod igitur cardinalis de Luca statuat, episcopos ex dispositione juris

antiqui ordinarios esse in suis ecclesiis collatores beneficiorum, esto, si placet; nec enim praesentis est instituti ejus rei disquisitio: quod vero id juris repetat Febronius ex commentitia illa plenaria, et indefinita potestate, qua olim praeditos episcopos fuisse in suis regendis ecclesiis, contendit, fundamentum id videtur nec satis firmum, nec satis considerata positum.

In eo vero, quod subjungit, collationem beneficiorum ex hoc etiam capite ad episcopos pertinuisse, quod olim ordinatio esset vice collationis beneficii, in eo latet aliqua ambiguitas. Nam si hoc ita dicit, quasi ordinatio esset vi sua collatio beneficii adeo, ut ex ordinatione in sese spectata jus oriretur ad beneficium; in eo sane falli videtur: jus illud oriebatur ex vocatione, seu missione in beneficium, quam vocationem ut plurimum ordinatio proxime consequabatur. Designabatur scilicet, eligebatur, qui vacanti titulo praeficiendus esset; nec ordinari solebat, nisi qui sic electus, aut designatus esset ad beneficium. Itaque collatio beneficii plerumque quidem conjuncta erat cum ordinatione; nec ideo tamen unum, eundemque actum constituebat, sed duo actus erant natura diversi, tempore conjuncti. Hinc si ordinatio fieret praeter statuta canonum, clericus ordinationem quidem recipiebat, nec tamen jus ad beneficium consequabatur; quod nimirum legitima missio deesset, sine qua nemo cuiquam ministerio ecclesiastico rite praeficitur.

Atque hujus quidem missionis penes romanum Pontificem summa semper fuit auctoritas. Quod quum aliis multis ex tota antiquitate de promptis monumentis constat, quae partim a libi protulimus contra Slevogtium (Vid. tom. praeced.), tum manifestum sit antiquo illo more, cujus tot insignia exempla edidit a. Gregorius Magnus; quo nimirum Ecclesiae aut pastore viduae, aut ineptum pastorem nactae alienis episcopis commendabantur, qui a romano Pontifice plenam administrationis potestatem accipiebant. Qua de re videatur Thomassinus p. 2, l. 3, c. 10, et seq. An non tum Pontifex sibi reservabat, ac veluti per sese potestatem exercebat, quam suis visitoribus committebat? Quod ergo romani Pontifices ocysus serius reservandi jure usi sint, nil id attinet ad potestatem, quam non aliunde quaesitam, sed primati cohaerentem habent. Nec sane ratio afferri ulla potest, cur non de beneficiis perinde valere debeat, quod de criminum absolutione Tridentinum declaravit, potuisse Pontificem graviora crimina suo judicio reservare, idque potuisse pro suprema, qua summi Pontifices pollent in Ecclesia universa, potestate.

Non ergo legitimo jure caruere primi reservationum auctores, ut innuere videtur Febronius p. 200, sed primi dicendi sunt jus illud explicuisse, quod ipsis pro injuncto divinitus munere sollicitudinis omnium ecclesiarum competeat: quemadmodum in sollicitudine, quam

ecclesiastico Instituto gerebat ecclesiarum Africae carthaginensis episcopus, nitebatur jus illud amplissimum, quod in eo carthaginense concilio agnovit. Fatetur Febronius hac Positione, jus reservationum aequitati, et rationi consonum esse. Quid est ergo, quod cuiquam mirum videri debeat, id juris fuisse a Christo primatui collatum, quod sit rationi, et aequitati aptissimum?

Caeterum non distinetur Febronius, reservationes multis ab hinc saeculis invaluisse. Ex hac porro diuturna possessione alio etiam quovis titulo deficiente (multo magis vero ubi possessio superiori auctoritati adiungitur) certum jus existere, quod nulla ratione convelli queat, planum sit vel ipsa auctoritate, quam ille profert pag. 200, Antonii Hotmanni, quem » Petrus Paeanus sub initium Commentarii Petri Pithaei » de libertatibus gallicanis, earumdem libertatum » scientissimum nominat. Quando (*inquit Hotmannus*) superior quicquam sibi more vindicavit, id ei loco tituli est. Atque id habet superior commodi, quod ea, quae sibi consuetudine asseruit, juribus superioritatis tribuantur. Et hinc subsidia, quae Pontifices ab ecclesiis inferioribus percipiunt, juribus illis adscribuntur. In prescriptione immemoriali non opus est ostendere titulum, sed illam alibi legare sufficit... Hanc possessionem oportet esse immemoriam. Quod non tamen sic intelligendum est, quasi oporteat, haec jura ita esse vetusta, ut credantur a prima Ecclesiae origine fuisse imposita; sufficit enim impositionis ejus, seu perceptionis jurium initia esse extra hominum memoriam.... Et quidem Pontifices multis potiuntur juribus, quae ab antiquo immemoriali tempore soliti fuerunt percipere, quae absurdum esset nunc in quae-stionem vocare... » etc. An non pacis perturbator merito existimetur, qui jurisprudentiam hac aequitate constitutam commovere nunc nitatur?

POSITIO XXXII.

» Concordata, utpote vim pacti habentia, religiose utrinque servanda sunt ».

ANIMAD. Multa, quae pertinent ad concordata germanica brevi narratione complectitur; nec omittit vias indicare, quibus obsisti possit, si quando *Papae Officiales* in ea peccarent. Nec tamen canonem profert, quo in eas vias ingressus pateat. Sed plane Febronius trepidat timore, ubi non est timor. Summa Pontificum fides in servandis concordatis, suo assensu firmatis, non aliud postulat, quam ut aequa illis fides rependatur.

Pergit porro: » Sed quid, si in interpretatione verborum, aut sensus concordati a Rota » Romana dissentiat consilium imperiale aulicum, ad quod ab illius interpretativa decisione sumtus fuerit recursus? Faciam, *inquit*,

» hic mea, quae Carolus Josephus Embdem » Kirnensis in Diatriba inaugurali de Concordatis Germaniae an. 1790 proposuit ».

Summa haec est: » Non recognoscunt Germani *Papae soli* interpretationem authenticam. Attribuunt autem *sibi soli* non tantum » magistralem, sed etiam judicalem; mandatis » adeo coercitivis vindicandam adversus eos, » qui alibi petunt interpretationem istam. Non quaero, quo canone nitatur doctrina, quae concordatorum, in quibus de rebus ecclesiasticis plerumque agitur, interpretationem et magistralem, et judicalem totam illius partis, quam secularem verba innuunt, potestati subjicit; quae doctrina digna non videtur, quam episcopus faciat suam. Hoc unum vix praeteriri potest, nimirum adhuc pristini moris retinentem videri Febronium: quidquid ubicumque est, quod minus favere videatur auctoritati Pontificis, in eo colligendo non sinit diligentiam desiderari suam.

POSITIO XXXIII.

» Annatae retinendae, usque dum romanae curiae necessitatibus aliunde provisorum fuerit ».

ANIMAD. Deest in Positione clausula de apostolici *judicii* interventu, quae in retractatione habetur; quin et ipsa subjuncta explanatio ad removendam ejus *judicii*, et consensus necessitatem spectare, aliqua ex parte videri potest.

Paucis memorat, quae in basileensi concilio de annatis tractata sunt, quas tamen subsequutum concordatum germanicum relinquit.

Repetit memoriam quaestionis, quae a nonnullis olim excitata est, an non istae annatae vitio aliquo simoniae laboraverint. Frustra omnino: quippe et ipse Febronius agnoscit, quod apud omnes exploratissimum est, nullam haerere in hoc subsidii titulo suspicionis ejusmodi labem.

Hoc ipsum ius super confirmat auctoritate Petri de Alliaco, quae extat apud Thomassinum p. 3, l. 2, c. 58, num. 9, deprompta ex tractatu de auctoritate Ecclesiae: ubi Alliacensis expressè docet, temerarium fore, ac non ferendum notare generaliter de simoniaca pravitate statum illum, quo summus Pontifex recipit, et quaerit subventiones consuetas in oblationibus, decimis, annatis et similibus.

Quod si hoc loco Thomassinum sub oculis habuit Febronius, minime par erat praeterire, quod paullo superius ex eodem Alliacensi refertur ad earum subventionum aequitatem probandam; minus vero quod paullo inferius adstruitur de necessitate pontificii consensus ad quamcumque in eas mutationem inducendam. Hanc enim decernit Alliacensis, fieri non posse nisi ex *ordinatione Papae, et concilii generalis*. Quo satis ostendit, nec in concilii generalis potestate id positum esse, nisi Papae accesserit auctoritas; additque idem, » facientes contra praemissa

» non conformant se, sed manifeste obviant in-
» stitutionibus regis Franciae, ecclesiae galli-
» canae, et universitatis parisiensis; sicut patet
» eas intentibus ».

Et merito quidem ordinatio Papae requiritur:
nam, ut ante Posit. 30 statutum ab Holmanno
vidimus, quem laudat Febronius, quum superi-
oris auctoritatis praestantiae possessio adjun-
gitur, titulus exurgit ejusmodi, quem jura omnia
vetant, ullo pacto violari.

Sed insuper ad confirmandum jus pontificium,
jam ab Alliacerensi vindicatum, valere quoque pos-
sunt, quae in rem eandem observat Thomassinus
de antiquo more, quo ab episcopis, et
abbatibus longo ante tempore, quam a romanis
Pontificibus annatae exigebantur; quamque ve-
tustae essent annatae, quas ecclesiae gallicanae
aliae aliis pendebant: unde sic disserit c. 58,
n. 7: » Ecqui caeterae ecclesiae jam olim po-
» tuerant ad fabricas templorum, vel ad alios
» usus seponere annatas beneficiorum? Ecqui
» potuerat hic usus statutis, consuetudine, pri-
» vilegiis, et praescriptione confirmari; denique
» iis decretalibus, quae veluti micantissimae sunt
» juris canonici hodierni faces: nec potuerit Ec-
» clesia romana pari jure uti, et consimilem
» facere fructuum reservationem ad explican-
» das gravissimas temporum angustias, et dif-
» ficultates? An fabricae, et reparationis tem-
» plorum particularium majora sunt momenta,
» quam defensionis romanae Ecclesiae, in qua
» principatus residet apostolicae cathedrae? »

Et n. 8: » Nemini non exploratum est, quam
» abhorreret Gersonius ab adulatione, ubi ro-
» manae curiae res ageretur. Et fatetur ille ta-
» men in hoc opusculo (de simonia), ut le-
» vitae veteris Testamenti quum decimas ipsi
» a laicis acciperent, ipsos vicissim decimarum
» harum decimas exsolvisse aaronico summo Pon-
» tifici; ita simillimo quodam munere a prae-
» latis inferioribus colendum esse romanum pon-
» tificem; idque convenienter per annatas per-
» fici ».

Adjungatur auctoritas sorbonici Tournellii de
loc. Theol. de Concil. Basileen., cujus haec verba
sunt: » Respondeo cum illustrissimo de Marca,
» Natali Alexandro, Fagnano juris pontificii pe-
» ritissimo, Fevret, et aliis, annatasolvere
» pium esse; exigere nec simoniacum, nec in-
» justum. Responsio haec est contra Molinaeum,
» Launojum » etc. Quod responsum, posteaquam
conciliorum viennensis, et constantiensis aucto-
ritate, ac nonnullis apostolicis constitutionibus
communivit, hoc insuper argumento confirmat:
» Omnibus curam animarum habentibus pie sol-
» vuntur decimae. Porro romanus Pontifex jure
» divino constitutus est pastor omnium ecclesia-
» rum, et omnium ecclesiarum curam gerere
» debet. Ergo annatas absque ullo vitio recipere
» potest; easque pie, ac rationabiliter conferunt
» praesules designati ».

Non omittit etiam Febronius memoriam re-

novare querelarum, quas annatae, vel anna-
tarum taxae nonnunquam excitarunt. Speciatim
Positione antecedenti p. 204 appellationem com-
memorat a Diethero archiepiscopo moguntino,
ann. 1461, ea de causa interpositam.

At judicium omittit latum a Thomassino c. 59,
n. 10, de archiepiscopo illo, quem ait, poeni-
tuisse tandem, sed sero *inconsideratissimae suae
pertinaciae*.

Omittit, quae ab eodem Thomassino n. 8 et
9 referuntur responsa Aeneae Sylvii ad quere-
las jurisconsulti Martini Meyri ». Ex quibus,
» *inquit Thomassinus*, aptissime ab Aenea con-
» cluditur, non curiae romanae exactionibus,
» sed suis ipsorum ambitiosissimis expensis Ger-
» maniae praesules exhauriri ». Quod quidem
ego dictum velim, et intellectum de eorum tem-
porum praesulibus, ad successores minime refe-
rendum.

Omittit, quod n. 12 idem scriptor affert
de querelis nonnullorum procerum eorundem
temporum, qui *militari magis fiducia, quam
accurata rerum peritia perorabant*: ubi etiam di-
gitum intendit in fontem, unde illae potissimum
querelae manabant: » Suum, *inquit*, tunc virus
» quaquam versum spargebat novella haeresis,
» hominumque facile mentes a Pontificis studio
» alienabat, et in has agebat intemperias ». Sed
de annatis alio scripto paullo latius egimus. *Vid.*
Opusculum in Georgii Lakics Prael. Can. tom.
praeced.

POSITIO XXXIV.

» Exemptio regularium a seculari potestate,
» aut ab una particulari synodo non valet abro-
» gari ».

ANIMAD. Quod initio explanationis Febronius
commemorat de multis olim excitationibus adversus
exemptionum abusum querimoniis, magna ex par-
te depromptum videtur ex Natali Alexandro *Dis-
sert. 12, in saecul. XVI, de Syn. Trid. art. 16,*
n. 41, adeo verba verbis respondent. At si-
let, quae ipso eodem loco verbis proxime an-
tecedentibus affert Natalis ad asserendam Pon-
tifici potestatem regulares eximendi. Censet ille
quidem, episcopos jurisdictionem in dioeceses
suas, et subditos a Christo immediate accipe-
re: attamen *diocesum*, inquit, *divisio, subdi-
torumque designatio a romano Pontifice pendet,*
*qui et justis de causis immunitates, ac privile-
gia ecclesiis, vel monasteriis concedere potest,*
*quibus ab ordinariis jurisdictione solvantur, et exi-
mantur*.

Silet etiam, quod refert idem Natalis art. 95,
n. 2, his verbis: » Lotharingus cardinalis re-
» gulares in synodo laudibus extulit testatus,
» tria regularium millia paucorum mensium
» spatio crudele martyrium passos fuisse, quod
» obedientiam romano Pontifici debitam abju-
» rare nolissent Quapropter uti caeterorum
» clericorum immunitatem ab episcopis pluri-

» mum improbabat, ita regularium privilegia
» illaesa perstarent, Patres hortabatur. Nec
vero ista regularium institutorum ab amplissi-
mo cardinali suscepta laudatio mira cuiquam
videri debet, qui recogitaverit, quam multa
in eorum commendationem scripsere Athanasius,
Basilius, Chrysostomus, alii Patres, praeclaris-
simique praesules, qui omni aetate sanctitatis,
ac doctrinae laude maxime floruerunt.

Nec mirum proinde, vel a primis saeculis
sanctissimos antistites monasteriorum conserva-
tioni, et incremento per immunitatum privile-
gia consultum voluisse; eaque adversus obtre-
ctantium calumnias severis identidem decretis
vindicasse, quod paullo latius explicandum est,
quoad fert praesentis instituti ratio: quippe no-
tum est, hac maxime de causa regularium im-
munitas apud permultos invidia laborare, quod
eas existiment velut novum quoddam inventum, a
Pontificibus auctoritatis suae amplificandae stu-
dio in Ecclesiam inductum, veteribus incognitum,
a primaevae disciplinae forma prorsus alienum.

Insigne immunitatis documentum inter alia
suppeditat *synodus carthaginensis sub Bonifacio*
an. 525, apud Labb., de qua pauca referam
ex Natali Alexandro *Hist. Eccles. sec. VI, c. 5,*
art. 10: » Petrus abbas cum senioribus mona-
» sterii sui libellum supplicem porrexil Bonifa-
» cio Carthaginensi, et synodo pro monasterii
» sui libertate. Scilicet Liberatus, episcopus pri-
» mae sedis provinciae Byzaceniae, monasterium
» illud sedi suae subicere volebat, utpote in
» sua provincia constitutum; et monachos sibi
» parere renuentes excommunicaverat. Contesta-
» ti sunt illi, se subditos esse carthaginensi epi-
» scopo, totius Africae primati; liberum sibi
» fuisse, cui vellent episcopo coenobium subicere
» suum, quod suis, parentumque suorum sumtibus
» fundatum erat, et in quod ex diversis locis Afri-
» cae, vel transmarinis congregati fuerant;
» plurima esse monasteria in Africa, quae illi
» non suberant episcopo, in cuius dioecesi con-
» structa erant Protulerunt iidem monachi
» vetera quaedam ad probandam monasteriorum
» libertatem monumenta, scilicet fragmentum
» ex libris s. Augustini de moribus clericorum
» Secundo decretum synodi arelatensis Ter-
» tio vetus privilegium a Bonifacio, provinciae
» Byzaceniae seniore concessum Ad litteras
» proinde Liberati respondit Bonifacius, privi-
» legia, tot episcoporum auctoritate firmata, re-
» scindi non debere veterum canonum servan-
» dorum specie. *Neque enim, inquit, poterimus*
» *statuta mutare, quae per tot sacerdotes insti-*
» *ctu divino servata noscuntur* Istud tandem
» a synodo editum est decretum: *Erunt igitur*
» *omnia omnino monasteria sicut semper fuerunt,*
» *a conditione clericorum modis omnibus libera,*
» *sibi tantum, et Deo placentia* ». Alia cap. 6,
art. de Monachis, n. 6, congerit Natalis immu-
nitatum documenta, ex antiquitate petita.

Pariter de monasteriis, per varias Africae
Tomo V.

dioeceses sparsis, quae carthaginensi antistiti
suberant, disserit Thomassinus p. 1, l. 3, c.
31, n. 15; qui etiam negat, inficiari se posse,
» quin saeculo jam septimo essent in patriar-
» chatu constantinopolitano bene multa coeno-
» bia, ab episcoporum dioecesanorum spirituali
» jurisdictione prorsus absoluta, et uni imme-
» diate subjecta patriarchae constantinopolita-
» no, et exarcho patriarchali, quem ille ad
» omnium monasteriorum administrationem de-
» legabat ».

Nec diffitetur Thomassinus ex antiquissimis
ecclesiasticae historiae monumentis constare,
alexandrinorum, antiochenorum, et hierosoly-
mitanorum patriarcharum curam, et admini-
strationem in omnia eorum patriarchatus mo-
nasteria propagalam fuisse.

Non ergo a vetere more, et instituto abhor-
rebat, quod monasteria jurisdictioni subtrahe-
rentur episcopi ejus dioecesis, in qua sita erant,
et superiori vel primatis, vel patriarchae aucto-
ritati subderentur. Quod si tali jure patriarchae,
ac primates potiti sunt, ut jurisdictionem sibi as-
sumerent, ac reservarent in monachos, quacum-
que in dioecesi sibi subjecta degerent; nemo cat-
holicus sentiens dubitaverit, quin multo potiori
ratione id juris romano Pontifici competere de-
beat, a quo pro eminenti potestate, in patriar-
chas omnes, et primates a Christo sibi tradita,
pendet (ut verbis utar Natalis Alexandri) *et*
dioecesium divisio, et subditorum assignatio.

Minus vero de hoc jure catholicus quisque
dubitaverit, posteaquam Tridentini decretis *fir-*
mata est generalis Ecclesiae disciplina circa exem-
tionem regularium in casibus non exceptis, ut ait
Febronius p. 218.

Hac porro regula primo loco utitur Febro-
nius, et recte quidem, velut aptissimo argu-
mento, quo probet, quod ab ipso statutum in
hujusce suae Positionis secunda parte, non posse
ab ulla particulari synodo exemptiones regu-
larium aboleri: quod scilicet *Ecclesiae disci-*
plinam, universaliter receptam, episcopus in
sua dioecesi evertere haud valet; idemque est de
particularibus synodis. Quam in rem obtinere
insuper ait, » quod prudenter monuit auctor
» libri: *Justification des Discours, et de l'Hi-*
» *stoire Ecclesiastique de M. Fleury tom. 1,*
» *part. 3, §. 1, scilicet: Postquam pedetentim*
» *caput aliquod disciplinae mutatum est, si*
» *accedat decretum concilii generalis, vel ro-*
» *mani Pontificis cum consensu coetus pastorum*
» *ad approbationem novae disciplinae; tuto*
» *pronuntiandum est, novum hoc caput, etsi*
» *veteri mori contrarium, non esse contra fidem,*
» *aut contra bonos mores; adeoque illud non*
» *esse inter abusum numerandum, quoniam*
» *numquam id Ecclesia confirmat, quod sit aut*
» *fidei, aut bonis moribus adversum* ». Quid-
quid sit de peculiaribus scriptoris hujus opi-
nionibus, quas hoc loco discutiendas non su-
mimus; saltem id ex ejus sententia, adeoque

ex eorum ore, qui minime regularibus favent, plane constant, multo minus inter abusus recenseri posse regularium exemptionem; quae cum omni auctoritate Ecclesiae munita est, tum nec veteri mori contraria, immo priscis institutis omnino consentanea comprobatur.

Progreditur deinde Febronius, seu redit ad primam suae Positionis partem de seculari potestate, a qua pariter negat abrogari posse regularium exemptiones. Sed in hujus partis explanatione forte quis desideraverit, ut ea prudentiae species, quam praesertit, non abesset a simplicitate columbae: » Sed et reges, inquit, » ac principes, dum agunt, qua tutores, ac de- » fensores canonum, atque ecclesiasticae disciplinae » vindices (hoc enim ad eorum auctoritatem, » jus, et officium pertinet. Vid. Natal. Alex. » Dissert. 21, in Saecul. IV), huic disciplinae, » quam Tridentinum agnovit, quaeque per » omnes ecclesias recepta est, adversari haud » poterunt, sed eam potius sequi; et, nisi le- » gitima causa obstat, eandem sustinere de- » bebunt. Hoc sensu illustrissimus De Marca in » *Prolegomenis lib. de Concord.* p. 57. Tuitio, » inquit, Ecclesiae regibus commissa est, ut » edictis suis decretorum, et canonum promul- » gatorum executionem urgeant; non autem » ut arbitrato suo leges condant in iis, quae » fidem, aut ecclesiasticam disciplinam respi- » ciunt ».

Satis aperta, nec interpretationis indigens videtur Petri De Marca sententia, si quis eam, ut jacet, simplici oculo inspexerit; nimirum ex hac id unum elicitur, regibus convenire in his, quae fidem, et ecclesiasticam disciplinam respiciunt, ut edictis suis decretorum, et canonum promulgatorum executionem urgeant; idque pro ea tuitio, quae pietati eorum commendata est, quos ut *catholicos Deus sanctae fidei, Ecclesiaeque protectores esse voluit*. Neque alia mens fuit Natalis Alexandri laudata Dissertatione, ut ex scholio praesertim manifeste patet.

At reconditis aliquid fuit a Febronio exco- gitatum. Pergit quippe in hunc modum: » Dixi, » a principibus, qua defensoribus canonum, » et vindicibus disciplinae, regularium exem- » tiones abrogari haud posse.... Alia est quae- » stio, quid valeant jure majestatico, et qua » *domini territoriales* in monasteria, et mona- » chos » ?

Ad hanc explicandam potestatem nonnulla circa monachos cum aliqua distinctione praemittit. Primo de monachis disserit, » dum tur- » bant pacem publicam, seditiones excitant, » subditorum animos ad partium studia, odia, » et inimicitias inflammant; dissidia adver- » sus proprios ordinarios movent; institutum, » propter quod in rempublicam, seu Statum » admissi sunt, relaxant; mandatis princi- » pum se refractarios exhibent; domesticis » odiis, atque rixis se proscindunt, atque ita

» publico scandalo sunt » etc. . . Tum ait Fe- » bronius » non esse dubium, quin principes in » monachos, tamquam in perversos subditos » saevire, aut alia ratione felicitati Status ad- » versos, ac noxios e suo territorio ejicere va- » leant ».

At fere evenire non solet, monachos ea ferere insania, ut pestem patriae moliantur, ac veluti publici, nefariiue hostes, ac perduelles haberi debeant. Hinc descendit Febronius in aliud distinctionis caput, nimirum: » Quod si in » casibus non adeo gravibus, aut certis de cau- » sis principi visum fuerit mitiora capere con- » silia; proinde monasteria hujus, vel illius lo- » ci, districtus, seu ordinis, non quidem pe- » nitus extinguere; attamen ille de solida mo- » nachorum correctione post serias monitiones, » atque mandata, per superiores regulares ob- » tinenda, experientia doctus desperet, non vi- » deo, inquit, cur, qua tutor regni non possit e- » jusmodi superioribus regimen monasteriorum » sui regni, retento eorum instituto, ad tem- » pus interdiceret, aut etiam illos pro re nata » in perpetuum excludere, praesertim externos, » quorum segreti influxus, . . . necnon arcti de- » xus... sub uno saepe extraneo supremo ca- » pile . . . non semper indifferentes sunt. Quo » facto, nisi de principis consensu aliter dispo- » situm fuerit, regimen illud ad ordinarium » diocesanorum in ecclesiasticis superiorem re- » dicit, episcopum videlicet, qui singulos mo- » nachorum coetus. . . pro bono status, et Ec- » clesiae noverit continere ».

Nonnulla hic notanda: 1. Recolendum, regularium exemptionem haberi, proponique a Febronio tanquam caput disciplinae a Tridentino firmatae, atque universali Ecclesiae usu receptae; quae proinde inter abusus numerari nequeat, salente ipsomet Fleuri vindice.

2. Quum revera princeps, seu magistratus laicus duplicem personam sustineat, qua tutor Ecclesiae, et qua tutor regni, visum est Febronio utriusque tutelae jura peculiari quadam ratione dispescere.

3. Fatetur, immo asserit, Petrique De Marca auctoritate confirmat, principi, qua tutor est, et defensor canonum, fas non esse, disciplinae, quam Tridentinum agnovit, quaeque per omnes ecclesias recepta sit, qualis ab eo agnoscitur immunitas regularium, adversari.

4. Aliam esse quaestionem, quid in hisce rebus princeps valeat jure majestatis; atque, se non videre, cur, qua regni tutor, non valeat aliter statuere de hoc ipso capite disciplinae, quam tamen agnoscit a Tridentino firmatam, et universali Ecclesiae usu receptam! Quo videtur Febronius non solum utriusque tutelae jura distinguere, sed et aliquo pacto unum alteri opponere, quasi quod principi non liceat, qua tutor Ecclesiae est a Deo constitutum, idipsum, qua tutor regni, licitum sibi facere jure majestatis valeat.

Atque hoc quidem loco nobis constitutum est non aliud Febronii oblatibus monumentum sub-
 jicere, quam quod ipsum sane non pigebit
 inlueri; id nimirum, quod a viro non minus
 eruditione, quam dignitate praestanti litteris
 mandat est in *Prodromo Hist. Treviren. p.*
138, ubi doctrinam, et disciplinam illustris e-
 jus Ecclesiae sub romanis exponendam aggre-
 ditur. » Postquam, inquit *myriophitanus epi-*
scopus, trevirensis ecclesiam, ut cum s. A-
 thanasio loquar, vidimus apostolicorum virorum
 ingenii fundatam, item sanctam, atque cum
 catholica Ecclesia unam, et consentaneam,
 » miraculis illustrem, cum romana apostolica
 » Sede conjunctam, in Gallia primam, in Bel-
 » gica matrem et magistram; nunc porro dispi-
 » ciendum, quae ejusdem in particularibus do-
 » ctrinae, et disciplinae articulis fuerit creden-
 » di, et agendi ratio. Ubi in primis quidem il-
 » lud firmum tenuit, de rebus fidei iudicium,
 » et imperium non esse penes principes saecu-
 » lares, sed penes episcopos, et concilia, seu
 » Ecclesiam ipsam ».

Posteaquam id late persequutus est, de cau-
 sis ecclesiasticis generatim banc D. Martini sen-
 tentiam proponit: » Idem thema Treviris co-
 » ram Maximo egregie sanctus Martinus susti-
 » nuit teste Sulpitio Severo *Hist. Sacr. l. 11, c.*
63, ubi: Sanctus Martinus, inquit, non desi-
 » nebat increpare Ithacium, ... novum esse, et
 » inauditum, ut causam Ecclesiae iudex saecu-
 » li judicaret, etc. Nec aliter s. Nicetius in *E-*
pist. ad Justinianum ».

Tum subjungit *episcopus myriophitanus*: » Si-
 » cut de articulis fidei iudicium penes Eccle-
 » siae Patres esse dignoscitur, ita et in mate-
 » ria disciplinae jus statuendi, et canones
 » condendi. Dilucide id expressit Mappinius,
 » rhemensis episcopus, in epistola ad mox me-
 » moratum Nicetium nostrum ».

Eandem subinde perstitisse trevirensis ec-
 clesiae mentem, ac sententiam, satis innuit *My-*
riophitanus agens de disciplina, et doctrina e-
 jusdem Ecclesiae sub Francis, ubi inter alia
 multa haec habet p. 329: » Congregati in sy-
 » nodis episcopi condebant canones auctoritate,
 » et jure suo; mantentionem, et exequendi fa-
 » cilitatem obtinebant ab accedente auctori-
 » tate regis, servatis utriusque potestatis limi-
 » tibus, quos, an. 870, in trevirensi causa e-
 » gregie notarunt episcopi. Galliae apud Flo-
 » doardum *Hist. Rhemen. l. 3, c. 20* ».

Appellat hic Myriophitanus notatos ab epi-
 scopis Galliae limites apud Flodoardum, quo lo-
 co non potuit ille non animadvertere, quam
 longe absit episcopalis gravitas praesulum Gal-
 liae ab aulica levitate Febronii. Aegre tulerat
 Ludovicus Germanicus, Bertulphum ab iis prae-
 sulibus praeter sui voluntatem sedis treviren-
 sis metropolitani Pontificem ordinatum fuisse.
 Ordinationem ex praescripto canonum fac-
 tam esse, nec quicquam in ea peccatum con-

tra fidelitatem regi debitam, probare ingredi-
 tur Hincmarus Rhemensis una cum Remigio
 Lugdunensi, Arduico Vesontionensi, Erardo Tu-
 ronensi, Adone Viennensi, Egilone Senonensi
 » ostendens, ut scribit Flodoardus, quia licet
 » regalis potestas praesideat humano generi di-
 » gnitate rerum, praesulibus tamen divinarum
 » devote colla submittit, atque ab eis causas
 » suae salutis expetit; inque sumendis coelesti-
 » bus sacramentis, eisque, ut competit, disp-
 » nendis, subdi se debere cognoscit religionis
 » ordine potius, quam praeesse. Itaque inter haec
 » illorum se pendere iudicio, non illos ad suam
 » velle redigi voluntatem. Proinde, inquit, si-
 » cut non leve discrimen incumbit Pontificibus si-
 » luisse pro divinitatis cultu, quod congruit: ita
 » regiae potestati, quod absit, non mediocre pe-
 » riculum est, si, quum debeat parere, refugit,
 » quod ei ex divina voce a sacerdotibus nuntia-
 » tur, Domino dicente in Evangelio: Qui ex Deo
 » est, verba Dei audit ». Perlegenda tota epi-
 stola, quam si probe perpendet Febronius, in-
 telliget, quantum ex episcopali robore ipsimet
 regiae potestati firmitatis accedere valeat.

In his porro causis quantum tribuerent prae-
 sules illi gravissimi Sedis apostolicae auctoritati,
 et iudicio, demonstrat idem Flodoardus relatis l.
 3, c. 13, epistolis Hincmari ad Pontificem in
 causa Rothadi suessionici episcopi, et ad Lau-
 dunensem nepotem suum, quem sic alloquitur:
 » Et quod te dicis aulice obloqui de iudicio
 » domni Papae Nicolai, si de me dicis, menda-
 » cium dicis. Nam, quod ille de Rothado, sive
 » de Vulphado iudicavit, non contradixi; sed,
 » sicut ipse praecepit, obedire curavi ».

Expressius etiam, ubi agitur de jurispruden-
 tia Trevirorum sub Germanis, declarat Myriophi-
 tanus, quae, et quanta esset apud Treviros
 de suprema auctoritate romani Pontificis exi-
 stimatio, his verbis p. 520: » Ipse Egilbertus
 » noster, utut persequeretur Papam Gregorium
 » VII, tamen memor canonum scripsit coepi-
 » scopis an. 1082: Ferre sententiam contra a-
 » postolicum non est tutum; immo insanum,
 » et omnino nefarium aliquid audere in illum,
 » qui vice sancti Petri fangitur legatione ipsius
 » Christi ».

Sic igitur trevirensis ecclesiae traditionem
 nobis exhibet Myriophitanus, ut prima illa ve-
 usta aetate, qua et sanctitatis, et miraculorum
 gloria maxime claruit, constanter teneret, in
 materia disciplinae non secus, atque in mate-
 ria fidei statuendi, ac decernendi potestatem
 omnem penes Ecclesiam esse. Nunc recogitet
 Febronius, num sanctissimi praesules illi lu-
 dere sic voluerint, ut quod sine ulla distin-
 ctione saeculari potestati constanter negarent,
 id quidem fieri non posse, dicerent, si magi-
 stratus iaduat personam tutoris cauonum; at
 fieri posse, modo tuitionem regni explicare se
 velle, profiteatur?

5. Innuere videtur Febronius, iustam saecu-

lari potestati pro re nata subesse causam, cur pati nolit, exteros praepositos quidquam juris in subjecta monasteria exercere: quod nimirum manachorum arcti nexus cum aliis ejusdem instituti coetibus sub uno extraneo capite, regno ejusque Statui non semper indifferentes sunt. Quo loco quaeri ex eo potest, an non putet, idem dici posse de dioecesanis unius ditionis, qui subsunt episcopo in alia ditione degenti? An non idem dici potuerit ab ipso christianae religionis initio de fidelibus per totum orbem dissitis, quos tamen ad Apostolos, eorumque successores, maxime vero ad eam Sedem, quae, teste Irenaeo, potiori gaudet principalitate, convenire oportebat, semperque oportuit? Num propterea existimet, licere saeculari potestati episcopo jurisdictionem suam interdicere in oppida suae dioecesis alteri ditioni subjecta, suoque jure efflicere, ut haec jurisdictio in alios sive antistites, sive sacerdotes commigrare valeat? Sed an ecclesiastica munia, et jura saeculari potestati subijciantur hac una de causa, quod haberi possint velut non plane reipublicae indifferentia, paucis ea de re discutienda rursus occurrat Febronii mens, et sententia.

6. Non potest vir canonicae disciplinae peritus perspectam non habere solemnem voti sanctitatem, qua obstricti tenentur quicumque regulare institutum professi fuerint; neque adeo ignorat Febronius, quod nemine prorsus dissentiente tradit Natalis Alexander, *Theol. Dogm., et Mor. l. 4, art. 12, Reg. 14, Votum solenne religionis positum esse in professione regulae, a Sede apostolica approbatas*, qua in professione vovetur obedientia, juxta praescriptum regulae praestanda. Praescripto porro regulae praepositis obedientia debetur, eique in primis, qui praeest universo instituto, cui se regularis addixit, cuique interposita voti religione obedientiam sponpondit. Propterea constans haec inter doctores sententia, non posse regularem sine venia canonice impetrata obedientiam debitam illi praeposito detrectare, seu renunciare, quin violati voti reus evadat: et quum agatur de institutis a sancta Sede approbatis, constans ex aequo sententia est, universali disciplinae consentanea, canonicam hanc veniam nonnisi a summo Pontifice haberi posse.

7. Facta, ut superius inquit, regularium a suo capite discessionem, quasi haec sine pontificiae auctoritatis interventu legitima esse posset, censet Febronius separati cujusque coetus regimen ad episcopum redire. Qua in re haud satis videtur sive cum propriis effatis, sive cum canonicis institutis convenire. Faletur ille, potestatem jurisdictionis in episcopis quoad usum per canones arctari posse; nec diffiteri potest, quin disciplina per concilium generale firmata, et universali Ecclesiae usu recepta inter canonica instituta merito sit referenda. Agnoscit insuper, ad id genus institutorum regularium exemptionem pertinere. Si ergo ex una parte canonici

cis universalis Ecclesiae institutis obstringuntur etiam episcopi; si per canonicum hujusmodi institutum arctata est eorum jurisdictio in exemptos; sequitur, ut, quae canonica auctoritate ligata est, aut adempta potestas, nonnisi canonica auctoritate restitui, aut solvi queat.

Praeterea, tametsi Febronio magis placeat episcoporum jurisdictionis potestatem a Deo immediate repetere, adhuc faletur, quod ipsum per se perspicuum est, portionem gregis, quam quisque regat, non divino, sed ecclesiastico jure cuique obtigisse: ut proinde merito dixerit supra laudatus Natalis Alexander, qui etiam immediate Deo acceptam refert episcopalem auctoritatem, a supremo Ecclesiae capite pendere et *diocesum divisionem, et subditorum assignationem*. Hinc et olim obtinuit, et nunc obtinere videmus, ut novae sedes episcopales erigantur in oppidis, quae ad aliam ante dioecesim pertinebant. Ergo Pontifex potest uni episcopo subditos detrahare, et alteri assignare; secus dicendum foret, plurimos, qui nunc sunt in Ecclesia, episcopos legitima auctoritate carere. Peracla hoc pacto divisione nemo dixerit, hanc priori episcopo facultatem manere, ut jurisdictionem, quam in portionem pontificia auctoritate avulsam antea exercebat, eam iterum sine pontificia auctoritate sumere sibi valeat. Ergo etiam multo minus in exemptos, qui, qua parte sunt exempti, nunquam fuere subditi. Quippe notum est, regulares coetus, dum in varias, ac dissitas dioeceses commigrarunt, ab eisdemque recepti, et ut plurimum vocati; suam secum, qua legitime donati erant, exemptionem intulisse, atque ut exemptos receptos, habitosque fuisse, prout jam olim in africana, et orientali Ecclesia usavenisse superius a Thomassino accepimus.

Demum quod hoc pacto futurum auguratur, ut melius in ordine, et officio regulares contineantur, haud scio, an satis cohaereat cum his, quae ante ex Barthelio ipsemet protulit; quae si aliquo modo constant, potius metnenda foret regularis disciplinae non levis perturbatio, si singulis in dioecesibus interior cujusvis monastici coetus moderatio episcopi cujusque judicio, et arbitrio permitteretur.

POSITIO XXXV.

» Exemptionum abusibus per concilium tridentinum occursum, et provisum est ».

ANIMAD. Si Johanni Launojo credimus, inquit Febronius, *episcopis per concilium tridentinum tantum non omnia eorum in regulares jura restituta sunt*. Nec abstinere a describenda satis longa pagella, qua scriptor ille, non parum suspectae doctrinae, insensum suum in regulares animum ultro patefacit. Sic porro ille *Op. tom. 3, p. 2, pag. 436*: » Dixi, tridentinam synodum ad » decretorum Zosimi, et Bonifacii, et praecepto- » rum Stephani, Nicolai, et Gelasii normam

» statuisse, ut *episcopi, etiam tamquam Sedis apostolicæ delegati* (1), monasteria quaelibet exempta visitarent, et corrigerent; idest utramque auctoritatem, et suam, et romani Pontificis ad tam piam, et necessarium opus assumerent. Itaque, dum tridentina synodus formula illa ulitur, idem est, ac si unicuique episcopo diceret: Monasteria visita, monasteriorum mores corruptos emenda; si quid in iis auctoritati tuæ deesse putas, romanus Pontifex supplere intelligitur; obsiste vitiiis monasteriorum, obsiste monachorum superbiae, et arrogantiae... Quum tridentina synodus ita loquitur, nec de veteri episcoporum jure quidem quam detrahit, nec romano Pontifici quidem quam addit, etiamsi verborum complexio apud antiquos minus usitata videatur ».

Si, dum haec scriberet Launojus, synodum tridentinam prae oculis habuit, difficile est non suspicari, quin de industria facum facere voluerit. Afirmat, universe, et indistincte a tridentina synodo statutum fuisse, ut episcopi *etiam tamquam Sedis apostolicæ delegati* monasteria quaelibet exempta visitarent, et corrigerent: ex quo sibi viam parare visus est ad inferendum, posse id igitur episcopos *etiam* auctoritate propria; adeoque habendam esse delegationem apostolicam, velut merum additum, nec ad aliud opportunum, quam ad sedandas meticulosorum antistitum anxietates, qui minus id sibi licere, putarent.

At primo, ut pateat Launoji sive error, sive dolus, notandum, particulam hanc *etiam*, qua tota ejus argumentatio nititur, reperiri quidem in formula, qua *Tridentinum* ulitur sess. 21, c. 8, sed ibi non loquitur universe, et indistin-

cte de *monasteriis quibusvis exemptis*, ut falso innuit Launojus, verum de monasteriis commendatis, in quibus non viget regularis observantia; nec non de beneficiis commendatis tam curatis, quam non curatis, secularibus, et regularibus; ac de iis, in quibus, etsi vigeret regularis observantia, tamen superiores debite admoniti intra sex menses subditos visitare, vel corrigere negligerent. Aliis porro locis delegata potestas, quae conceditur, expresse distinguitur ab ordinaria, quae jure proprio episcopis competit. Sic sess. 25, c. 5, *de Regular.* Bonifacii VIII constitutionem, quae incipit *Periculoso*, renovans sancta synodus universis episcopis sub obtestatione divini iudicii, et interminatione maledictionis aeternae praecipit, ut in omnibus monasteriis *sibi subjectis ordinaria*, in aliis vero Sedis apostolicæ auctoritate, clausuram sanctimonialium, ubi violata fuerit, diligenter restitui, et ubi inviolata est, conservari maxime procurent. Non potuit Tridentinum accuratius distinguere jurisdictionem ordinariam a delegata. Primam expresse agnoscit in episcopis quoad monasteria eis subjecta; alteram concedit quoad monasteria non subjecta. Quo loco, nisi dicere velimus errasse Tridentinum; dum distinxit inter monasteria subjecta, et non subjecta; evidens fit, in non subjecta nullam esse ordinariam episcopi jurisdictionem, qua parte sunt exempta, seu non subjecta; siquidem ordinaria jurisdictio nonnisi in subjectos explicare se potest.

Sic etiam eadem *Sess. 25, c. 14*, Tridentinum decernit, a quo sit puniendus *regularis non subditus episcopo*, qui degens intra claustra extra ea notorie delinquit. Quomodo regularis quisquam non subditus episcopo dici posset, si quoad interiorem disciplinam ordinariae illius jurisdictioni subjaceret? Pariter c. 20 decernitur de superioribus ordinum, qui non sunt episcopis subjecti, et quibus est in aliis inferiora monasteria, prioratusve legitima jurisdictio, at haec suo loco, et ordine ex officio visissent, etiamsi commendata: et quod probe notandum, subiungit: *Quae quum ordinum suorum capitibus subsint, declarat sancta synodus, in iis, quae alias* (idest sess. 21, c. 8, ubi adjecta reperitur particula *etiam*) *de visitatione monasteriorum commendatarum definita sunt, non esse comprehensa.*

Demum hac sanctione caput concluditur. » In caeteris omnibus praefatarum ordinum privilegia, et facultates, quae ipsorum personas, loca, et jura concernunt, firma sint, et illaesa ». Quid certius, quid expressius desiderari potest sive ad asserendas regularium immunitates, sive ad explodenda launojana commenta?

Quin et eo ipso loco, quem more suo exponit Launojus, tamen dissimulare sibi non potuit, litteram concilii commentitiae suae interpretationi minus convenire; cujus rei culpam

(1) Fallitur, seu potius fallere de industria more suo velle videtur Launojus, dum generatim enuntiat a tridentina synodo statutum: » Utepiscopi *etiam tamquam* apostolicæ Sedis delegati monasteria quaelibet exempta visitarent, et corrigerent ». Quasi hac formula non aliud propositum fuerit tridentinis Patribus, quam ut ordinariae episcoporum auctoritati velut cumulo loco pontificiae auctoritatis robur adjicerent; nec adeo episcopos decretis illis impediri, quominus jure ordinario, et suo id totum peragere possint, quod *etiam* poterunt jure delegationis, si quidem eo uti placuerit. Fallitur, inquam, aut fallit Launojus. Non enim semper, non ubique Tridentinum, dum de istiusmodi delegatione verba facit, ea formula ulitur, quam unam legentium oculis subjicit Launojus. Saepe enim omissa particula *etiam* absolute, ac simpliciter edicit, ac declarat, quid possint episcopi *tamquam apostolicæ Sedis delegati*. Si, ex. gr., vocula *etiam* appositâ legitur sess. 21, c. 4, deest sess. 5, c. 1 et 2, sess. 18, c. 5, sess. 21, c. 6, etc. An crebram istam formulae commutationem censebimus casu fortuito imprudentibus tridentinis Patribus excidisse? Quis hoc, nisi effraeni launojanae audacia instinctus, dicere audeat? Quod si quibuscumque locis adjecta est particula *etiam*, indicio id est, aliquid in episcopis juris ordinarii Patres agnovisse in ea re gerenda, de qua agitur: profecto aliis locis, quibus consulto praetermissa est, manifeste hoc ipso indicat, id totum Patres non ex ordinario episcoporum jure, sed ex apostolica delegatione repetere.

homo minime timidus in synodum ipsam conferre non dubitat, quae *complexione verborum usa sit apud antiquos minus usitata*, minusque adeo apta germanum illum sensum referre, quem illi antistites mente quidem conceptum tenebant, sed quod essent aut antiquitatis, aut verborum proprietatis minus periti, quam Launojus, haud satis dilucide, accurateve extulerunt. Scilicet!

Sed quod minus adhuc ferendum est, ubi se Launojus interpretem facit mentis Tridentini erga monachos; Patresque suis verbis loquentes inducit; non veretur voces illis affingere plenas acerbitalis, et odii, furentis animi indices, sanctissimorum antistitem sapientia, gravitate, religione plane indignas. Longe aliam eis mentem de toto regularium statu Divinus Spiritus infudit, cujus numine suis in condendis decretis regebantur; dum eadem *sess. 25, c. 1*, testatum reliquerunt, *quantum ex monasteriis pie institutis, et recte administratis in Ecclesia Dei splendoris, atque utilitatis oritur*. Quin etiam ad refutanda Launoji convicia egregius nobis adiutor accedit *episcopus myriophitanus in laudato Prodro-mo p. 344*, ubi *statum monasticum strenue vindicat a praepjudiciis, quibus laborant protestantes, et libertini catholici*.

Dignum propterea Febronio fuisset amplissimi praesulis vestigiis insistere, et in refellenda, quam protulit, Launoji oratione, aliquid operae insumere. Solummodo subiungit, *cursatius esse, quod de hoc argumento reliquit Barthelius*: » Tridentinum, etsi attenta temporum condicione non omnes exemptiones penitus tollendas, ac revocandas judicaverit, illas tamen per varia decreta, potissimum *sess. 25, de Regular. evulgata*, ad eos reduxisse limites, qui » si exacte observarentur, plerisque exemptionum incommodis occurrendi spes foret ».

Sed licet moderatius, non tamen omnino accurate Tridentini consilium exponit Barthelius. Id sibi proposuerant Patres tridentini, ut ea de regularibus decreta ederent, quibus monasteriorum pia institutio, rectaque administratio sarta, tectaque servaretur: vi cujus, prout fuit a concilio statuta, plurimum in Ecclesia splendoris, et utilitatis oriretur. Nec ignorabant, jam olim sanctissimos Africae, et Galliarum episcopos censuisse, ad rectam huiusmodi administrationem valde pertinere, ut monasteria congrua quadam immunitate potirentur: tantum abest, ut censuerint melioribus aliquando temporibus reservandam immunitatem abrogationem absolutam. Quocirca eo capite Tridentinum nullo facto temporum discrimine indefinite, et universe praecipit, ut in omnibus, de quibus aliter statutum non fuisset, firma, et illaesa manerent jura, et privilegia regularium.

Incaute admodum propterea haec adducuntur a Febronio. » *Gibert. Corp. Jur. Can. tom. 1, p. 160*, pluribus deducit, quomodo nunc » juribus episcoporum in luce collocatis, quod

» a concilio tridentino inchoatum est, perfici, » et omnis exemptio legitimis modis abrogari » valeat ». Ilane? Nunc tandem in lucem prodierunt jura episcoporum; idque opera, et studio Giberti, Febronii, aliorum hujus generis novitiorum in Ecclesia hominum? Latuerunt illa jura et Patres tridentinos, et antiquiorum aetatum sanctissimos praesules Africae, et Galliarum? Quam parum commenta haec distare videntur a praepjudiciis, quibus graviter monet episcopus myriophitanus, *laborare protestantes, libertinosque catholicos*! Quod si quis perlegerit, quae docte de immunitatum disciplina disserit *Benedictus XIV, de Syn. Dioec. l. 9, c. 15*, probe intelliget, hanc Pontificum, conciliorumque sapientia sic temperatam, et constitutam esse, ut per eam regulares episcopis prodesse saepe, nocere nunquam valeant. Nec tamen negaverim, ex regularibus existere aliquando posse pervicacis ingenii homines, qui suae professionis obliti, ejusque reverentiae, quam episcopis praestare omni tempore debent, iustas ipsis querelarum, et offensionum causas praebent. At simul cautum est, qua ratione istorum contumacia comprimi, frangique valeat. Aliunde est haec depravatae naturae conditio, ut, quae sunt ad salutem comparata, eis perversi homines abutantur ad perniciem; nec minus propterea retinenda sunt salutaria instituta. Accidit quoque interdum, ut et capitula, et parochi, et sodalitates iuribus suis, et privilegiis abutantur ad vexandos episcopos: nec desunt in historia ecclesiastica monumenta, quae probent, aliquando etiam contigisse, ut ipsimet episcopi sanctissima sua auctoritate abuterentur. Num propterea et parochorum, et capitulorum, et episcoporum delenda jura erunt, penitusque abolenda? Unum optandum, ut et episcoporum, et regularium mentibus alte infixum maneat sapientissimum Leonis X monitum in sua constitutione *Dum intra*, promulgata in concilio lateranensi V (*apud Nalalem Alexandrum*): » Novimus, episcopos ipsos in » partem sollicitudinis nostrae assumptos fuisse, » quorum honor, et sublimitas teste Ambrosio » nullis potest comparisonibus adaequari; religiosos etiam in agro dominico pro christiana » religionis defensione, et ampliatione complura fecisse, ac uberes fructus protulisse, et » in dies singulos proferre ita, ut eorumdem episcoporum, ac religiosorum bonis operibus orthodoxam fidem incrementa summis, et per » orbem terrarum undique dilatatam, fidelium » nullus ignoret.... Ita quoque par est, eos inter se nostris provisionibus pacis vinculo, ac » fraterna charitate, et unitate conjungi, ut » eorum concordia doctrina, et mutuis operibus uberiores in Ecclesia Dei fructus prove-niant ».

Hactenus de prima explanationis parte, qua Febronius, sumta veluti altera persona, Launojum, Barthelium, Gibertum audiri, voluit. Al-

tera pars eo spectat, ut memoratis Tridentini decretis non tam nova episcopis potestas concessa, quam vetus, et avita auctoritas restituta intelligatur. Ex quo inferri vult, *delegatam illam a tridentina synodo, aliisque Pontificum constitutionibus jurisdictionem aequivalere jurisdictioni ordinariae.*

Verum 1. Tridentinum utramque potestatem sic expresse distinguit, ut nisi aperta vis Launoji more decretis ejusdem inferatur, una confundi cum altera nequeat: constetque, adeo multa, quae ab episcopo fieri possunt auctoritate delegata, minime subesse jurisdictioni ejus ordinariae. Quod nisi ita esset, dicendum foret, tridentinos Patres in utraque potestate distinguenda, et explicanda improprie admodum loquutos esse; quod nemo facile dixerit, nisi si quis, pudore omni abjecto, sese Launoji audaciae volet adjungere.

2. Neque ad contrarium suadendum valet, quod a Febronio dicitur, decretis Tridentini non tam novam concessam jurisdictionem fuisse, quam veterem restitutam. Saepe accidit, ut oppida, et oppidorum incolae ab una dioecesi pontificia auctoritate se jungantur, et alteri dioecesi adjiciantur. Tum vero si peracta hujusmodi sejunctione, priori episcopo delegaretur potestas aliqua in oppida se juncta, et alteri ordinario adjuncta, num propterea dicendum foret, delegatam illam potestatem aequivalere ordinariae, et in ordinariam residere hac de causa, quod pristina potestas fuisset delegato episcopo restituta? Porro sicut pontificia auctoritate oppida unius dioecesis possunt ab ea distrahi, prout saepe fit, et alteri assignari; sic eadem auctoritate monasteria sita in una dioecesi, non minus quam oppida, eximi possunt ab illius episcopi jurisdictione, et alteri ordinario subjici. Quod posteaquam rite perfectum est, ad normam universalis disciplinae, si episcopo illi accesserit delegata quaedam potestas in exempta monasteria, non magis haec cum ordinaria confundi poterit, aut in speciem ordinariae recidere, quam delegata potestas in oppida se juncta.

3. Nec universe locum habet, quod ille instar fundamenti assumit, Tridentini decretis non tam novam concedi, quam veterem potestatem restitui. Nam, quum hic agatur de jurisdictione in certa loca, personasve; ut hoc Febronii assertum consisteret, oporteret, monasteria, quae consequentibus temporibus per varias dioeceses condita sunt, fuisse ab ipsa fundatione episcopis subjecta. Quippe non repugnat, aliqua loca, tametsi intra fines unius dioecesis conclusa, minime tamen illius episcopi auctoritati subesse.

Notum est, quod jam depromsimus ex Thomassino p. 1, l. 3, c. 31, multas olim fuisse per varias Africae dioeceses sparsa monasteria, quae non dioecesium ordinariis, sed uni carthaginiensi primati suberant. Qua de re notanda, quae

habet num. 9: » Caeteroquin privilegia, quae » hic monasteriis per Africam omnibus communican- » tur, et jam privilegia non sunt, sed » libertates communi in Africa jure confirmatae, brevissimo gyro concludunt spiritalem » omnem episcopi in monachos jurisdictionem. » Sola enim eis servari videtur ordinatio clericorum, aut altarium consecratio. Nec duo illa » quidem capita satis firma erant, si monasteria se episcopo carthaginiensi subjici mal- » lent; aut si fundatorum voluntate ei, vel » alii cuique episcopo subjecta fuissent ».

Itaque in monachorum, vel fundatorum voluntate, et nutu positum erat, ut, quae monasteria fundabant, ea episcopo carthaginiensi, vel alii etiam, quem mallent, potius, quam episcopo loci subjicerent. Quo sensu Thomassinus recte animadvertit num. 10, episcoporum auctoritatem in monasteria non penitus excisam fuisse, sed ab uno in alium, a dioecesano in carthaginensem translatam, sive adhuc, quod ut plurimum, et prout etiam nunc obtinet, episcopo loci pro consecrationibus, et ordinationibus subderentur, nec ab ejus correctione penitus essent immunes.

Hinc si carthaginensis antistes jurisdictionem suam in aliquod ejusmodi monasterium, quod, licet in aliena dioecesi situm, suae tamen ordinariae jurisdictioni a fundatione subditum esset; si, inquam, jurisdictionem suam in tale monasterium episcopo loci delegavisset, rectissime diceretur novam revera huic episcopo jurisdictionem datam esse; non veterem, quam nunquam in id habuisset, restitutam. Pari ergo, immo potiori jure, rectissime idem quisque dixerit de regularium coetibus, sive quia non minus, quam ut fit de oppidis, et pagis, a localis episcopi jurisdictione subtrahi potuere; sive quia, ut exempti vocati, receptique sunt, adeoque expressa, vel tacita lege, ut qua exemptione legitima auctoritate donati erant, ea ipsis uti, fruique liceret.

Ad extremum honori Sedis apostolicae consalere velle videtur Febronius, dum profitetur, eos, qui *qualitatem delegati Sedis apostolicae, quam concilium tridentinum episcopis toties attribuit, his injuriosam esse asserunt, merito refutari a Petro Gibert, Corp. Jur. Can. Proleg. etc.* Merito sane. Nam, si cui aliquando vox ista excidit, non decere episcopum munus obire apostolici delegati, nae ille specimen praebuit egregium superbae ignorantiae! Cujus enim arrogantiae est, meliorem se facere judicem dignitatis episcoporum, quam fuerint Patres tridentini? quam fuerit oecumenica synodus in Spiritu Sancto legitime congregata? Aliunde quis hospes adeo in historia ecclesiastica, quem lateat, quanta esset apud veteres muneris vicarii apostolici dignitas, et amplitudo; quove honoris, et auctoritatis gradu prae caeteris eminerent, quos romanus Pontifex praestantis hujus, atque honorificentissimi muneris appellatione

augeret? Cujus autem rationis est, ut vicarii nomen deceat, delegati non deceat?

POSITIO XXXVI.

» Episcoporum potestas jurisdictionis potuit » quoad usum per canones arctari ».

ANIMAD. Non aliud poscebat Positionis hujusce declaratio, quam ut canones proferrentur, qui permulti suppetunt, quibus vel a primis saeculis episcoporum potestas jurisdictionis multis modis restricta reperitur. Sed placuit Febronio argumenta conquirere minime quidem ad eam comprobendam necessaria, sed quae ad subjiciendam pari conditioni pontificiam auctoritatem opportuna viderentur.

1. Itaque sic argumentatur: Si ex Gersonio, cujus ille testimonium profert, papalis auctoritas sub certis regulis per Ecclesiam limitari potest, nullus dubitabit, quin episcopalis nativa auctoritas eodem quoque pacto limitari valeat (1).

Recte quidem conclusum, non tamen vi antecedentis in argumento assumpti. Sane patietur Febronius, ut pluris nobis facere liceat auctoritatem Tridentini, quam Gersonis. Porro Tridentinum, sess. 7, decreta de reformatione condenda solemniter hac testificatione auspicatur, ut semper, et in omnibus salva esset apostolicae Sedis auctoritas. Rursum sess. ultima c. 21, conditis decretis non aliter sanctionem adjicit, quam eadem repetita testatione, *ut in his salva semper auctoritas Sedis apostolicae et sit, et intelligatur* (2). Quam declarationem, qui a germana, et obvia, quam prae se fert, intelligentia in alienum sensum detorquent; in id absurdum delabuntur, ut dicendum sit, concilium hac sua declaratione nihil revera declarasse.

Quod si oecumenicae synodi, in Spiritu Sancto legitime congregatae, eodem Divino Spiritu reguntur; non alia esse potuit antecedentium conciliorum de praeservata romani Pontificis auctoritate in suis condendis decretis mens, et sententia, quam quae fuit a tridentinis Patribus expresse declarata. Quod etiam vel facta ipsa comprobant, quibus constat, nullos conciliorum canones vim unquam, et efficaciam in universa Ecclesia obtinuisse, nisi qui pontificiae auctoritatis accessione firmati essent; qua

(1) Nullis canonum decretis limitari posse auctoritatem romani Pontificis, quin ille ipsa *canonum patrum* (Counc. Rom. sub Symmacho) *decreta librare, atque, ut necessitas temporum exposcit, relaxare, ac temperare valeat*, pluribus a Thomassino, et Constantio collectis ex remotiore memoria monumentis demonstravimus, in *Consultatione* (sup. tom. praeced.).

(2) Huic sanctioni praeluxerat s. Innocentius I, epist. 2 ad Victoricum, cap. 3, apud Constant, ubi *secundum synodum nicaenam coram congregatis provinciae episcopis terminandas edicit clericorum causas, sine praedjudicio tamen romanae Ecclesiae, cui in omnibus debet reverentia custodiri.*

oecumenicitas polissimum continetur, et perficitur.

2. Alterum argumentum sumit ex graeca florentini textus lectione, de qua superius dictum est. Infirmum plane argumentum. Quippe latina lectio non minus fuit, quam graeca, concilio cognita. Praeterquamquod qui graece norunt, facile perspiciunt, latinam lectionem graecae congrue respondere.

3. Provocat ad gallicanam declarationem an. 1682, qua in apostolica Sede, ac Petri successore sic rerum spiritualium plena potestas agnoscitur, ut *simul* valeant, atque immota constant sanctae oecumenicae » synodi constantiensis a Sede apostolica approbata, ipsorumque » romanorum Pontificum, ac totius Ecclesiae » usu confirmata, atque ab ecclesia gallicana » perpetua religione custodita decreta de auctoritate conciliorum generalium » (3).

At hic nonnulla reticet Febronius, quae in eo declarationis loco subduntur, ex quorum reticentia nonnihil suboriri potest ambiguitatis. Si tantum spectentur verba, quae retulit Febronius, facile quis in animum inducere posset, gallicanam, quam vocant, de superiori prae pontificia conciliorum auctoritate sententiam, a praesulibus declarationis auctoribus propositam fuisse velut oecumenicae synodi decretis plane definitam: cui proinde nemo refragari possit sine fidei discrimine. Verum secus res habet se. Nam verbis proxime sequentibus hoc solum testantur, eos scilicet non probari ab ecclesia gallicana, qui constantiensium decretorum, quasi dubiae sint auctoritatis, ac minus approbata, robur infringant, aut ad solum schismatis tempus concilii dicta detorqueant. Caeterum longe absunt ab ulla nota iis inurenda, qui sic sentiunt; immo vel ipsemet auctor *Defensionis* id sibi concedi postulat, ejusmodi controversiam ad fidem minime pertinere. Quod profecto dicere non licuisset, si constaret, aut constare illi censuissent, controversiam ab oecumenica synodo fuisse plane definitam (4).

(3) Quam nullum hinc sibi patrocinium arcessat Febronius, cum ex ipsis comitiorum actis, de quibus haec in Adnot. ad Pos. XIV, et latius in *Confut.* tom. praeced. tum remota omni dubitatione is potuit, ac debuit intelligere ex *Constit. Inter Multiplices Alexandri VIII.*

(4) Idem confirmat Natalis Alexander Dissert. IV, de auctoritate, et sensu decretorum sess. IV et V synodi constantiensis his verbis: » Qua quidem declaratione hanc, et alias finire quaestiones ecclesiae gallicanae non intendit; sed sententiam dumtaxat suam declarare, ac solis ejusdem ecclesiae » membris, non aliarum ecclesiarum praelatis, aut » doctoribus, seu professoribus legem statuere.... » Atque hanc ipsam opinionem ab antiquo in Galliis » receptam, ut dogma fidei suis non proponit ecclesiae gallicanae, sed ut probabilior » etc. Caeterum quod de istius opinionis vetustate in Galliis memorat Natalis Alexander, non satis congruit cum antiquioris aevi monumentis. quibus longe aliam olim mentem in Galliis deprehendi animadvertit episcopus myriophitanus in *Historia Trevirensi*, ut supra notavimus.

Hac proinde confessione hoc saltem certum eruitur, minime certum esse, synodum constantiensem eum sensum intendisse, quem illi defendunt. Quo posito, parum admodum praesidii faciendum est illis decretis inesse ad firmandam opinionem, quae concilii auctoritatem praeponit extollit: qua de re minime nobis opus plura hoc loco dicere, quibus pro instituti nostri ratione propositum est opinionum in primis commenta persequi, quae propria sunt Febronii.

Adhuc et hoc notandum, hac ipsa declaratione rerum spiritualium plenam potestatem in romano Pontifice adstrui. Nec enim docti illi praesules ab ea voce abstinendum censuerunt, quam universalis Ecclesiae traditio consecravit. Quae porro sit vocis ejus germana vis, et significatio, ex communi, receptaque intelligentia satis perspicitur; simulque ex Patrum dictis, e quibus olim Febronius non aliter expedire sese posse sensit, quam exaggerationis immerita prorsus exceptione.

4. Sic disserit: » Primitus indivisus erat episcopatus; poterat quilibet episcopus ubivis terrarum suam libere exercere potestatem: » divisus deinde dioecibus omnes tenebantur » intra suos se continere fines. Initio nulli erant » patriarchae, exarchi, primates, et metropolitani; nullas ex quatuor his gradibus a divina proficiscitur institutione. Sed nec Apostoli his alios subjecere episcopos. Quo plus » autem honoris, dignitatis, potestatisque his » tributum fuit (quod moribus primum factum » esse dicimus ex synodi niceanae, can. 6, ubi: » Antiqui mores serventur): eo magis reliquorum episcoporum auctoritas arcata non » scitur ».

De his jam superius dictum est, et aliis scripti-
onibus uberius (1). Pauca hoc loco repetere satis fuerit: 1. Episcopatum sic olim indivisum fuisse, ut cuilibet episcopo licuerit ubivis terrarum suam libere exercere potestatem (si solos Apostolos excipias pro extraordinaria potestate, qua praediti fuere ut Apostoli, nec adeo (2) in

successores proroganda), nullo monumento evincitur: quin potius certissima antiquitatis do-

c. 12, n. 3) » simillimum veri esse, judaizantis illius ecclesiae episcopos primos quindecim circum » positos ecclesiis omnibus imperitasse ». At primum quidquid istud juris fuerit, etsi monumento aliquo, non mera conjectura niteretur, non aliud fuit, quam species quaedam metropolitici juris in subjectas illas provincias; jus proinde longe inferius illa summa potestate, qua Jacobus in universa Ecclesia potitus fuerat: deinde tametsi post excisam Hierosolimam ecclesiastica haec sedes in Aeliam translata est, non ideo abrupta fuisse, aut interiisse hierosolymitana putanda est episcopalis successio. Quippe animadvertit ipsemet Thomassinus n. 4: » tribus, quatuorve primis saeculis apud fideles, scriptoresque ecclesiasticos summo » in honore fuisse dignitatem, sanctitatemque hierosolymitanae ecclesiae ». Quod manifesto argumento est, episcopos, qui Aeliae sederent, semper habitos fuisse hierosolymitanos episcopos, utpote quibus honore ille haberetur, quem propter honorem Christi hierosolymitanae sedi debere omnes agnoscerent, ac profiterentur. Quid plura? Quum in promptu sit niceanae I synodi oecumenicae auctoritas longe gravissima, can. 7, his verbis comprehensa: » Quia consuetudo obtinuit, et antiqua traditio, ut Aeliae episcopatus honoretur, habeat consequentiam honoris salva » metropoli propria dignitate ». Quo decreto manifeste ostendunt Patres niceani, servatam se agnovisse Jacobi successionem in illis episcopis, qui, quum diruta Hierosolyma Aeliam commigrare coacti fuissent, instaurata postmodum per Constantinum Hierosolyma in eam velut propriam sedem remigrassent. Quod et expressius occurrunt in arabica horum canonum versione, seu paraphrasi, quam auctore Christiano Lupo constat saltem Zenonis temporibus anteriorem esse.

At, quamquam in hac hierosolymitana sede vigere jam ab initio coepisset, ac propagari Jacobi successio, nihilominus, ut plane demonstrat idem Christianus Lupus (Schol. in can. 7 Nicean.) » Apostoli ecclesiasticam hierarchiam romanae reipublicae accomodantes (quod quemadmodum intelligendum sit, alio loco disseruimus) Palaestinae provinciae metropolim » posuere Caesaream ». Tamen, ut sanctae civitati, ubi Dominus glorificatus, ejusque primo episcopo Jacobo Apostolo debitus honor servaretur, ei sedi data est honoris consequentia, id est primus locus post metropolitam, » ut esset provinciae illius protothronus, » plene tamen subjectus sedi caesareensi. Hocce (pergit vir idem doctissimus) utriusque Ecclesiae privilegium confirmat noster canon, uti liquet ex s. Hieronymo in epist. adversus errores Joannis hierosolymitani episcopi dicente, secundum niceanos canones totius Orientis metropolim esse Antiochiam, » Palaestinae autem Caesaream, cujus Hierosolyma non sit, nisi parochia suffraganea. Quod idem tradit s. Epiphanius in epist. adversus objecta ejusdem Joannis » etc.

Tametsi ergo antiqua traditio, et ex antiqua traditione Patres niceani constitutam sive Hierosolymae, sive Aeliae, ac velut in una, eademque sede continuatam, ac propagatam Jacobi Apostoli successionem agnoscerent, eidemque praecipuum quemdam honorem decernerent, quem Sedis, et loci sanctitas pascere videbatur; non ideo minus ab apostolicis ducta temporibus metropolitica Caesareae jura in eam subjectam sedem sarta, tectaque esse voluerunt, novoque solemniter decreto confirmanda censuerunt. Redit ergo, et quidem firmus propositum superius argumentum: quae fuit in Jacobo apostolici muneris propria potestas, nullius alterius Apostoli, praeterquam supremi capitis Petri, potestati subjecta esse potuit. Proinde si tota hujus potestatis amplitudo in Simconem, aliosque deinceps

(1) V. tomo prec. *De Eccl. Hier.* Opusc. IV, et item *adversus Slevogium*; item *la Confutazione*.

(2) Jacobum Apostolum, fratrem Domini ecclesiae hierosolymitanae velut proprium, ac peculiarem episcopum praefuisse constat Clementis Alexand., Eusebii, Epiphani, Chrysostomi testimonio, totiusque pene antiquitatis consensu. Certum porro, apostolatus auctoritatem in Jacobo non secus, atque in aliis Apostolis summam in tota Ecclesia, nullius alterius Apostoli, praeterquam Petri, auctoritati subjectam fuisse. Itaque si tota illa potestatis amplitudo, quae fuit in Apostolis, in episcopos tamquam successores propagata esset, profecto episcopi, qui Jacobo in hierosolymitano episcopatu successero, utpote pari atque Jacobus potestate praediti, non alteri potuissent episcopo subijci, praeterquam Petri successori romano Pontifici. Atqui vel ipsi primi Jacobi successores in hierosolymitana sede longe abfuerunt ab ea potestatis amplitudine. Ait quidem Thomassinus (part. 1, l. 1,

cumenta refragantur. Quippe ex actis ipsis Apostolorum, ex eorum epistolis, et Johannis Apocalypsi eruitur, jam ab illa aetate pluribus ecclesiis suos peculiare episcopos addictos fuisse.

2. Creabantur quidem interdum episcopi nulli peculiari sedi addicti, qui ad infideles nationes mittebantur Christum praedicaturi, quique ideo episcopi gentium dicebantur: sed ii nullam potestatem exercere valebant illis in locis, in quibus Ecclesiae jam fundatae erant, et episcopi constituti. Non ergo *ubivis terrarum*; immo non extra regionum fines, ad quas missionem acceperant: ut etiam nunc usu obtinet.

3. Solus Petrus ordinariam, supremam, immediatam in omni ecclesia a principio potestatem exercuit; in coenaculo primum, dein extra coenaculum per totam Judeam, Galilaeam, Samariam, atque per Cornelii cooptationem in omni, quantum unquam patere posset, gentilitate. Quam exercuit, jure divino exercuit, ex praescripto Christi: *Pasce oves, pasce agnos*: quod si jure divino, nulla subsequenda dioecesium divisio potuit eam potestatem minuere, quae divinitus erat constituta.

4. Nullos, ait Febronius, ab initio fuisse patriarchas, primates, metropolitanos; nullum ex his gradibus a divina institutione proficisci; nec vero Apostolos his alios subjecisse episcopos. Quod illi gradus a divina institutione perfecti non sint, minime quidem repugnandum: quod ab initio constituti non fuerint, non sine aliqua moderatione praeterendum. Recentius quidem illa sunt invecta nomina; sed longe antiquior res, subjecta nomini. Apostoli dum ecclesias fundabant, » non ita, inquit Thomassinus p. 1, l. 1, c. 6, n. 20, transcribebant in » episcopos eam auctoritatem, quam sibi crea-

» tione hac spiritali pepererant, ut ea se ipsi » spoliarent ». Quam in rem intuens *divus Thomas*, in tota ecclesiastica disciplinae constitutione longe exercitator, quam tot novi doctores, qui hanc sibi laudem assument, sapientissime interpretatur verba haec Apostoli: *in omni loco ipsorum, et nostro: Comm. in 1 ad Cor. c. 1, lect. 1.* « In omni ipsorum, idest eorum jurisdictioni subjecto. Et nostro, quia per hoc, » quod subiciebantur episcopo civitatis, non » eximebantur a potestate Apostoli. Quin immo » magis erant ipsi Apostolo subjecti, quam his, » quibus ipse eos subjecerat ». Ad hanc normam Titus relictus est Cretae ab Apostolo, ut per civitates presbyteros constitueret, idest episcopos, ut animadvertit *Thomassinus c. 3, n. 3*, qui tamen correptioni, curae, auctoritati Titii subiciebantur. Ad eam normam a primis temporibus memoratur episcopus, qui *primas* tenet in quavis regione, quem subjecti omnes episcopi agnoscere, nec arduum quidquam citra ejus auctoritatem aggredi deberent. Quare *Thomassinus c. 7*, posteaquam romani Pontificis primatum in tota Ecclesia ad jus divinum; patriarcharum vero, et metropolitanorum ad institutum ecclesiasticum retulit; animadvertit, ejusmodi institutionem et Ecclesiae ipsi pene coaevam esse, et juri divino aliquo modo finitimam: » Quippe quum ab Apostolis profecta sit, » velut aemulatrix quaedam apostolici collegii, » et ejus auctoritatis eximiae, qua Christus Petrum supra apostolos ipsos evexerat ».

Tantum itaque abest, potuisse ab initio episcopos libero suam ubivis terrarum potestatem exercere, ut potius nec in propriis suis dioecibus haec ipsis libertas concessa fuerit; nec ullum fuerit tempus, quo episcopi superiori cuidam auctoritati subesse non debuerint.

Istud quoque notatu dignum est, non alias ab initio Sedes ampliori ea auctoritate, quae patriarchali postmodum nomine insignita est, antecelluisse praeter alexandrinam, et antiochenam, quae ab ipso Petro fundatae erant; quumque ab aliis Apostolis aliae permultae fundatae essent, nulla tamen pari dignitatis gradu ab origine constituisse. Qua de re audiendus *Thomassinus p. 1, l. 1, c. 7, n. 7*: » Sed, inquit, » si seponatur contemplatio nominum, et ipsa » spectetur auctoritas, certissimum est, singularem prorsus ab ipsis usque Ecclesiae primordis, et praecellentissimam fuisse romanae, alexandrinae, et antiochenae ecclesiae potestatem, ut quae in eas profecta sit a Petri principatu, qui eas instituerat ». Et n. 28: » In praecelsum istum apicem dignitatis » sublimatae sunt tres illae civitates maximae, » non quod regiae fuissent, sive romani in orbe » toto, sive graeci imperii in Aegypto, et Syria capita; sed quod ad eas accesserit, easque » sibi quodammodo censuerit is, quem semper » terni principatus ecclesiastici fundamentum » Christus posuerat ».

Jacobi successores transisset, nec Simeon ipsimet tum etiam superstiti Apostolo Johanni, nec alii ordine subsequentes hierosolymitani antistites ulli unquam alterius cujusvis sedis antistiti subjecti esse potuissent, praeterquam, ut dictum est, romano Pontifici. Atqui revera caesareensi metropoli subjecti fuere. Non ergo in Jacobi successores permeavit tota illa apostolica potestatis amplitudo, quae fuit in Jacobo.

Stat igitur, quod ex antiqua traditione communi consensu theologi, canonice juris interpretes docent, ac tuentur, quos inter Petrum de Marca, Bossuetum, Thomassinum, Natalem Alexandrum, scholam ipsam parisiensem in suis adversus Spalatensem latis decretis nominatum in *Consultationes* testes, et auctores produximus, stat, inquam, duplicem in Apostolis distinguendam potestatem: unam extraordinariam, quae ipsis extinctis tota in Petri Sedem confluit: alteram ordinariam, episcopatus propriam, in episcopos tamquam successores prorogandam: ut proinde non inventum recentius de industria conflictum, sed ex ecclesiasticae hierarchiae primordiis ductum constet esse commune istud effatum, quod brevi hac, et accurata verborum comprehensione solet efferi: *Apostolis episcopos in episcopatu, non in apostolatu succedere*. Nil igitur ex apostolica ista successione praesidii sibi comparare possunt febroniani ad universalem eam potestatem vindicandam, quam a principio in singulis episcopis viguisse perperam contendunt.

Huc referri potest, ac saltem velut per transennam indicari, quod in Chronico Alexandrino ab Entychio patriarcha proditum est: ad Demetrium usque, qui undecimo loco alexandrinam sedem tenuit, nullum alium tota Aegypto fuisse episcopum; a Demetrio tres fuisse constitutos; ab Heracla ejus successore viginti. Cui Chronico fidem minus habendam critici non pauci existimarunt hac de causa, quod fidem omnem superet, alexandrinam dioecesim, tot constantem provinciis, ab uno episcopo administrari potuisse. At huic loco nonnihil lucis afferre posse videtur vetustissima, quae ad haec ultima tempora viguit apud Maronitas, consuetudo; ut patriarcha per totam eam latissimam regionem episcopos distribueret, suo nutu, quandocumque libuisset, amovendos, qui pro eo tempore singuli portionem gregis curarent, quam sibi patriarcha curandam tribuisset. Potuit consimilis in Aegypto vigiuisse ab initio, non ut unus tantum in tota Aegypto existeret, qui esset episcopali ordine insignitus; sed quod una tantum esset sedes proprie episcopalis, alexandrina nimirum, cujus immediatae jurisdictioni tota regio subesset, ab eaque in varias partes episcopi mitterentur, qui episcopalia munera obirent: postea tres episcopales sedes proprie dictas a Demetrio, ac viginti deinceps ab ejus successore Heracla constitutas fuisse. Sed haec praeter institutum.

Ad aliam quaestionem vocat nos Febronius pag. 228. » An sicut Ecclesia, et concilia universalia, ita et summus Pontifex potestatem jurisdictionis episcoporum in suo usu, et exercitio restringere possit? » Mox responsum affert D. Rautenstrauch: » Non potest restringi, aut adimi episcoporum jurisdictio a Pontifice; et, quod eodem recidit, neque exemptiones a jurisdictione episcoporum concedi, nisi ex causis canonicis, seu quum id necessitas, aut utilitas Ecclesiae postulat. » Cui responso suffragatur Febronius hisce verbis: » Si Pontificis decretum episcopi potestatem ultra morem hactenus receptum *novo canone* arctans, polleat dotibus recensitis, et potissimum can. 2, dist. 4, vim habebit decretum, et obtinebit pontificia restrictio Dixit cl. Rautenstrauch, restrictionem a Papa fieri posse, si id necessitas, aut utilitas Ecclesiae postulat: et haec est conditio sine qua non Sed quis eo casu cognoscet, an revera adsit necessitas, aut utilitas Ecclesiae? Respondeo: episcopus, qui a Spiritu Sancto positus est ad regendam Ecclesiam suam ».

Hoc itaque loco Febronius agnoscit ab Ecclesia, et a generali concilio jurisdictionem episcoporum in suo usu absolute restringi posse; a Pontifice vero cum addito, nempe si necessitas, aut utilitas Ecclesiae id postulat, eamque conditionem esse *sine qua non*: demum ejus necessitatis, utilitatisve judicem, et cognitorem episcopum esse. Illustre argumentum potestatis,

qua pollet summus Pontifex coercendae jurisdictionis episcoporum, sumi ex eo potest, quod osiores ipsi pontificiae auctoritatis, qui tamen catholici audiri volunt, minime audent eam diserte, et expresse negare; sed eam in speciem agnoscentes, ne videantur sensui catholico nimium refragari, undique subsidia sibi comparare student, quibus ei omni tempore possit obstiti, ac impediri, ne vim exerat suam.

Caeterum, quae in hanc rem cum D. Rautenstrauch Febronius disserit, plerumque ille repetit ex hoc principio, quod plena potestas, quam verbis saletur collatam Pontifici, data sit in aedificationem, non in destructionem. Egregie. At etiam potestas, quae data est generali concilio, data est quoque in aedificationem, et non in destructionem. Proinde conditio illa *sine qua non*, quam urget Febronius, aequae de decreto concilii generalis valere debet, ac de decreto Pontificis; nullaue adeo ex hoc capite distinctio erat facienda.

Sed et ambiguitas ex eo nascitur, quod non satis apte positus sit status quaestionis, quam versandam suscepit Febronius. Aliud est inquirere, quae cuique potestas competat; aliud, quae sit recta ratio potestatis utendae: aliud, uno verbo, *quid valeat*; aliud, *quid liceat*: seu aliud, quid ratum sit; aliud, quid ex omni parte rectum. Sexcenta exempla proferri possunt. Sane potest episcopus graviora quaedam crimina iudicio suo reservare; fieri quoque interdum potest, ut aliquis episcopus ea potestate minus prudenter utatur, eumque sibi casum reservet, cujus reservatio non sit expediens, et profutura: tamen, si talem casum non antea reservatum episcopus postmodum sibi reservandum duxerit, ea profecto reservatione restringetur potestas etiam illa ordinaria, qua ante pollebant in foro interno ipsimet parochi quoad ejus easus absolutionem. Ratum id, inquam, erit, non ex omni parte rectum.

In eo porro, quod Febronius episcopum judicem, et cognitorem constituit ejus conditionis, sine qua valere non debeat pontificium decretum; ut caetera omittam, quae superius dicta sunt, plurimum ille discedit a mente, et sententia Tridentini. Quod ut pateat, satis fuerit proferre quod ab ea synodo statutum est initio cap. 13, sess. 24, de Resor. » Quoniam, *inquit*, pleraeque cathedrales ecclesiae tam tenuis redditus sunt, et angustae, ut episcopali dignitati nullo modo respondeant, neque ecclesiarum necessitati sufficiant; examinet concilium provinciale vocatis iis, quorum interest, et diligenter expendat, quas propter angustias, tenuitatemque vicinis unire, vel novis proventibus augere expediat; confectaue de praemissis instrumenta ad summum Pontificem romanam mittat, quibus instructus summus Pontifex ex prudentia sua, prout expedire judicaverit aut tenues invicem uniat, aut aliqua accessione ex fructibus augeat ».

Tantum ergo abest, quod Tridentinum summi Pontificis prudentiam singularis cujusvis episcopi prudentiae subjecerit, quod sapientissimorum Patrum pro sua religione aures ferre non potuissent; quin potius, quod a concilio provinciali de rebus ad provinciam pertinentibus diligentissime fuerit examinatum, jubet examini subijci summi Pontificis, qui ex sua prudentia decernat, quid facto sit opus. Sed hoc fatale est, quod nemo pontificiam auctoritatem impetere valeat, quin eodem incursu in conciliaria decreta impingat.

Quid? Quod ex eodem Febronii principio sponse sua fuit, ut, quam ille episcopis licentiam tribuit adversus romana decreta, eadem de causa valere illa debeat adversus decreta generalis cujusvis concilii, quotiescumque alicui episcopo videatur conciliare aliquod decretum minus Ecclesiae suae convenire? Quod si forte dixerit, fieri non posse, ut minus conveniat, quod a generali concilio sancitum fuerit; stet igitur, oportet, quidquid tridentina synodo firmatum est de appellationibus, de exemptionibus, aliisque apostolicae Sedis juribus, quae tot librorum scriptores hac aetate aut aperte petunt, aut clanculum oppugnare, aut per ambages eludere moliantur.

Sensit Febronius, quas recensuit legis proprietates depromtas ex dist. 4, c. 2, non minus in civiles, quam in pontificias leges convenire. Cautè proinde ad invidiam ea de causa declinandam, pag. 118, monuit, se non loqui de principibus saecularibus. Cautius forte, si tacuisset; nam cavendo admonuit, rem ipsam eloqui, quod ipse loqui noluit: nimirum si valent ea, quae ex huiusmodi proprietatibus eruere, licet perperam, ille nititur ad eludendas leges pontificias; eadem ad civiles leges eludendas afferri posse, jam superius innuimus. Itane praeclari isti principatus defensores principum auctoritati, regnorumque tranquillitati consulere didicerunt?

Demum concludit Febronius p. 230: » Porro » sicut nativa potestas episcopalis per ea, quae » diximus, in exercitio minui valet, ita et mu- » tatis circumstantiis potest ampliari ». Duo quaeri possunt ex Febronio: 1. An ea episcopalis potestas, quae per canones restricta est, aliter, quam per canonicam auctoritatem ampliari valeat? 2. An extet canonis exemplum, qui refragante Pontifice vim, et efficaciam in universa Ecclesia unquam obtinuerit?

POSITIO XXXVII.

» De iis, quae ad fidem, sacramenta, et ecclesiasticam disciplinam pertinent, sola potestas ecclesiastica decernit ».

ANIMAD. In huiusce Positionis confirmationem multa initio disserit Febronius, quae libenter describimus, sive quia pleraque sunt egregie dicta; sive ut, quam parum ille sibi de-

inceps constet, perspiciatur. » Quemadmodum, » inquit, Christus solis Apostolis, eorumque successoribus spirituale regimen dedit; ita temporale principibus reliquit, et confirmavit. » Haec utriusque regiminis differentia se potissimum manifestavit primis Ecclesiae saeculis, quibus spirituale regimen per trecentos propemodum annos administratum fuit inter tot, tantasque difficultates, et obstacula, felicissima faciens incrementa. Eo sane tempore penes imperatores, principes, et magistratus ecclesiastica potestas esse non potuit: siquidem, qui tunc res publica gessere, pagani essent, et juratissimi christianorum hostes. » Tunc regimen Ecclesiae *aeternum* totum erat » pastorum, non regum. Plura non localia solum concilia, sed et nationalia in causa baptismi, Paschatis, Montani, etc. coegere praesules, non reges: excommunicati sunt haeretici a praesulibus, non a principibus saeculi: dispensationes homicidis, et moechis concessere Pontifices, non reges; uno verbo in, et externum regimen ecclesiasticum totum erat sacerdotum, non regum seu imperatorum. Neque postquam animum ad christianam religionem adjecerunt principes, Christianique legem complexi sunt, pristinum episcoporum jus abrogatum est. Sub Constantino, et christianis imperatoribus episcopi, aequè ac illi, qui sub paganis sederunt, successere in vicem, et jura Apostolorum; sacra dirigebant ea dignitate, et potestate, quae a Christo, et Apostolis in ipsos ut et Christi vicarios, et Apostolorum successores propagata erat. Sic, qui primi christiani imperatoris temporibus vixit, magnus Osius episcopus cordubensis, symboli nicaeni dictator, filium Constantini Constantium ab arianis seductum, et eorum persuasionem negotiis ecclesiasticis immiscentem in Epist. Athanasii ad Monachos *Opera*, tom. 1, p. 371, Edit. Bened., graviter monet: » Ne te rebus misceas ecclesiasticis: nec » nobis his de rebus praecepta mandes, sed a nobis potius haec odiscas. Tibi Deus imperium tradidit, nobis ecclesiastica concedidit. Ac quemadmodum qui tibi imperium subripit, Deo ordinanti repugnat; ita metue, ne si ad te ecclesiastica pertrahas, magni criminis reus fias: dato, scriptum est, Caesari, quae sunt Caesaris; et quae sunt Dei, Deo. Nec minus cordate scripsit ad imperatorem Valentinianum, qui ab arianis depravatus, de rebus fidei judicare attentabat, sanctus Ambrosius *Op. tom. 3*, pag. 909, Edit. Bened. Adde ejusdem Epistolam ad Sororem, pag. 857. Haec alterius prosequi non vacat, quia omnibus catholicis tam sunt evidentiæ, quam nota. Qua autem ratione eisdem ab catholicis fides historica (ne quid amplius nunc dicam) negari valeat, haud dispicio ».

Quisquis haec legerit, in animum facile inducet suum, Febronium tandem cum Oσιο, et

Ambrosio sentire; cum Athanasio, aliisque ejusdem aevi gravissimis viris, quos paullo superius memoratos a Myriophitano audivimus, qui trevirensis ecclesiam spectatissimam sanctitate, doctrina, miraculis illustrarunt. Verum habet Febronius clausulas sibi reservatas, quae prae caeteris illius aetatis simplicitatem fugerunt. Sic itaque pergit concludendo: » Jura mere spiritualia tibi princeps arrogare non potest; nequit etiam Ecclesiam in ejusmodi juribus, quae ad ecclesiasticae potestatis essentiam pertinent, turbare vel minimum; proinde aut juri leges ecclesiasticas ferendi, aut illi iudicio, quod Ecclesiae in foro conscientiae competit, aut spirituum poenarum executioni, civiliter indifferenti, ullum ponere impedimentum ».

Quid sub illis non satis definitis verbis *essentiae potestatis, juris mere spiritualis*, executionis *civiliter indifferenti* comprehendere Febronius voluerit, non adhuc distincto explicat: viam tamen sibi munit ad retrahenda, quae concessae; ad concedenda, quae subtrahere videri poterat. Interea brevi res tota confici potest. Quidquid Apostoli, et Apostolorum successores in sacro ministerio peregerunt, sive personas spectes, sive potestatem, sive modum exercendi regiminis (ut habetur Posit. 1), id totum praestiterunt jure divinitus collato, a seculari potestate prorsus immuni. Hoc effatum proponit Febronius velut catholicis omnibus notum, ac evidens. Aliunde ipso etiam fatente Apostoli, eorumque successores eo jure uti sunt in ordinandis, ac deputandis Sacrorum ministris, in synodis convocandis, et habendis, in excommunicandis haereticis, aliisque flagitiosis, et contumacibus rebus; in dispensationibus concedendis, in ferendis legibus, velut de connubiis, de accusationibus adversus presbyteros recipiendis, deque aliis ad externam disciplinam pertinentibus. Ergo haec omnia pertinent ad eam potestatem, quam Christus Ecclesiae reliquit. Neque aliquid horum excludi poterit, quasi aut non *mere spirituale*, aut non ad *essentiam* pertinens potestatis ecclesiasticae, aut non *civiliter indifferens*; nisi velit Febronius per istas verborum subtilitates perverti jus posse, quod ille divinitus constitutum fateatur. Hoc loco Febronius non aliud immune iudicium ecclesiasticae potestati concedere videtur, quam quod in foro conscientiae competit: an censet, ad forum tantum conscientiae pertinuisse iudicia, quae Osius, et Ambrosius Ecclesiae vindicabant; immo iudicium ipsum, quo Paulus incestuosum corinthium excommunicatione percussit, atque a fidelium communione interdixit?

Pergit rursus pag. 233. » Interim pro bono concordiae inter sacerdotium, et imperium (de quo Posit. seq.) convenit observari, esse in materia 1. *Fidei*; 2. *Sacramentorum*; 3. *Disciplinae* quaedam capita, quae jura civium tam prope attingunt, ut principis attentionem, atque inspectionem minime excludant ».

Et continuo agens de inspectione principis in materia fidei, subjungit: » Etenim quantum ad constitutiones circa res fidei, habet princeps » jus eas, antequam publicentur, inspiciendi, » an non quid nocivum republicae contineant ».

Res hic agitur gravissimi momenti. Dogmata *fidei* ab Apostolis, eorumque successoribus per tercentos annos, ut ait Febronius, rite sunt promulgata, quin ad eam promulgationem legitime faciendam necessarius unquam existimatus sit assensus principis. Doctrinae porro fidei sic promulgatae parere fideles, intimumque animi assensum praebere tenebantur. Scilicet tota ratio promulgationis, quae ad hanc inducendam obligationem requiritur, ac sufficit, intime cohaeret juri, ac muneri praedicandi Evangelium omni creaturae, docendique omnes gentes; quod jus, munusque Apostolis, eorumque successoribus ab omni humana potestate immune Christus ipse tradidit, atque commendavit. Vix proinde intelligi potest, quam animo informaverit publicandi formam, ac speciem, dum seculari potestati jus tribuit decreta fidei inspiciendi, antequam publicentur.

Decretum fidei, quo dogma quodvis catholicum definitur, veritatem continet a Deo revelatam; quam non statim, atque ab Ecclesia proposita est, toto animo, debitaque fide, ac religione complecti impium sit, ac nefarium. Nunc vero, quum magistratui laico jus tribuat Febronius decreta ejusmodi inspiciendi antequam publicentur, si contingeret laicum magistratum in hoc utendo jure longiores moras trahere, ac nectere; interea vero propositio veritatis definitae per decretum Ecclesiae, seu decreti ejus cognitio ad ejus regionis fideles perveniat, quibus modis sub ethnicis imperatoribus primis saeculis propagabatur, soletque etiamnum ad eos propagari, qui degunt in terris infidelium; quaeri potest ex Febronio, nam toto illo intervallo suspensa remaneant in illis fidelibus obligatio suscipiendi decreti; an statim debeant, quemadmodum olim, fideles dogma propositum recipere non ut verbum hominum, sed ut verbum Dei, quod revera est? Si primum dixerit, agnoscat, oportet, in magistratu laico potestatem efficiendi, ne, saltem per aliquod tempus, et quoad sibi placuerit, teneantur fideles credere Deo loquenti. An forte dicet, non haberi legitimam promulgationem, antequam eam laicus magistratus indulerit? At legitima semper habita est promulgatio, quae sine venia magistratus fiebat olim ab Apostolis, et nunc fit in terris infidelium; ex qua tamen oriebatur, et etiamnum oritur obligatio praestandi assensum fidei. Qui autem consistere potest, ut quod valet in terris infidelium ad eliciendum fidei assensum, valere non debeat in terris fidelium? Omnino fides ex auditu; auditus autem ministerio eorum, qui ad munus praedicandi, docendi, annuntiandi ab Ecclesiae pastoribus deliguntur, et canonice mittuntur. Authenticae hujus pro-

mulgationis faciendae auctoritate praediti fuerunt Apostoli, eorumque proximi successores, vi cuius in omnem terram exivit sonus eorum. Haec ipsa auctoritas Ecclesiae data est in aevum omniae proroganda. Igitur eadem nunc etiam auctoritate nullo requisito magistratus assensu pollet Ecclesia. Neutri ex praemissis propositionibus refragari potest Febronius, quin et cum sensu catholico, et secum ipse pugnet apertissime.

Quod attinet ad alterum caput inspectionis, de duobus potissimum sacramentis disserit Febronius, nimirum de matrimonio, et ordine.

De matrimonio ait, illud esse » non solum » christianum sacramentum, sed etiam civilem » contractum. Primo respectu habere Ecclesiam » jus, et potestatem statuendi impedimenta matrimonii impediuntia, et dirimentia: habere et principem in illud, qua contractum civilem, sua jura.... Porro, *inquit*, quoties impedimentum respicit materiam sacramenti, ejus cognitio ad judicem ecclesiasticum pertinet: » si ad materiam contractus, ad judicem civilem ».

Si quoties agitur de civilibus tantum effectis contractus matrimonii, dixisset Febronius, controversiae cognitionem ad civilem judicem pertinere; nil dixisset alienum a communi sensu doctorum. Sed quod ait, impedimentum, si materiam contractus respicit, ad judicem civilem pertinere; in eo non parum fallitur. Impedimenta sive quae naturali, ac divino jure nituntur, sive quae ab Ecclesia statuta sunt, plerumque materiam ipsam contractus attingunt, et afficiunt; sive quatenus personas ipsas inhabiles reddunt ad contrahendum, velut in impedimento voti, ordinis, cognationis, etc.; sive quum ex modo contrahendi, velut in matrimonio clandestino, et personae inhabiles, et contractus ipse nullus, et irritus declaratur, etc. Quin et impedimentum erroris, ac violentiae, quod ex jure naturali emergit, intimam ipsam afficit contractus vim, ac naturam. Porro quoties controversia exoritur, num propter tale aliquod impedimentum matrimonium irritum sit, nec ne; certe *causa matrimonialis* existit, licet impedimentum materiam contractus respiciat: causas autem matrimoniales ad judices ecclesiasticos spectare *Tridentinum* sub anathematis interdictione definivit *sess. 24, c. 12*. Ratio aperta est. Quod enim dicitur, matrimonium inter baptizatos rite initum, esse sacramentum, non sic accipiendum est, quasi sacramentum contractui accedat velut extrinsecum, et adjectitium ornamentum; sed quod Christus ipsummet contractum rite initum ad sacramenti dignitatem evexerit. Nec desunt alia momenta quae invicte demonstrent, nullum veri nominis maritalem contractum inter eos consistere, qui cum impedimento dirimente contractum illud attentare praesumant: quae momenta breviter hoc loco indicasse satis fuerit. I. Per impedimentum dirimens personae inhabiles fiunt ad

contractum matrimonii ineundum: liquet autem nullum esse contractum ab illis attentatum, qui sint inhabiles ad contrahendum. II. Ad essentiam maritalis legitimi contractus pertinet, ut ex eo mutuum jus in corpora contrahentes acquirant: atqui ex matrimonio, cum impedimento dirimente attentato, nullum tale jus legitimum contrahentes acquirunt. Igitur deest, quod ad essentiam ejus contractus pertinet; nec adeo veri nominis contractus maritalis censi potest. III. Hinc plurimi canones veteres decernunt, matrimonia cum impedimento dirimente contracta non esse honesto *conjugii* nomine deputanda; sed velut incestos, ac nefarios concubitus habenda.

De ordine unum hic animadvertisse satis fuerit, placuisse Febronio, quae disserit, ex Theodosii, Justinianive legibus magis, quam ex canonum fontibus haurire. Sed hic etiam repetendum, quod notatum a *Natali Alexandro Dissert. 28, in IV Saec.* superius animadvertimus: » Ex Justiniani constitutionibus colligi non potest, quatenam fuerit Ecclesiae disciplina; quia » nulla fuit earum in Ecclesia auctoritas, nisi » quatenus cum sacris canonibus consentiebant, » ut constat ex *Epistola sancti Agapiti*, ad eum » data ».

Quoad reliquas partes disciplinae (quod tertio loco positum est); » quum Ecclesia, *inquit* » Febronius, gaudeat potestate, seu facultate actiones fidelium reipublicae innoxias pro suo arbitrio ad aeternam salutem determinandi: » sic rectorum civilis officium est, ut ea, quae » ad bonum disciplinae a potestate ecclesiastica ordinantur, et civiliter indifferentia sunt, » non tantum non impedire, sed secundum portionem mediorum, quibus efficacissimis » sunt instructi, promoveant etiam, atque tueantur ».

Sic ergo rectorum civitatis officium erit, auctore Febronio, quae ad bonum disciplinae a potestate ecclesiastica ordinantur, non impedire, modo ne sint *civiliter indifferentia*. Haec scilicet alia est conditio *sine qua non*, vi cuius merito gloriari potest Febronius, sibi uni contigisse, quod nulli sancto episcopo unquam contigit, aut contingere potuit, ut una sua vocula totam, quanta est, Ecclesiae disciplinam seculari potestati subjiceret. Etenim, quum hoc ipso capite civilis hujus indifferentiae judicem faciat secularem potestatem; quid est in tota externa disciplina, quod rector civitatis, hac febroniana facultate instructus, non valeat inter ea recensere, quae non sint *civiliter indifferentia*, idque proinde pro suo jure, et arbitrio impedire? Quid, si judicaverit, non esse civiliter indifferentem ciborum delectum, et abstinentiam in jejuniis; cessationem a servilibus operibus, aut ab aliis muniis vacationem diebus festis; temporis partem illis diebus religioso cultui impendendam: uno verbo tantum non omnia externae disciplinae vestigia una *sine*

quia non a Febronio inducta conditio delebit, abolebit, aeternum valere jubebit? Sic didicit episcopus de disciplina Ecclesiae mereri?

Sed et alia innuit, quae non solum rector civitatis impedire possit, sed quae omnino eliminare debeat; nimirum ea omnia, quae hominum arbitrio tamquam *accidentalit*a religioni adveniunt, quam primum reipublicae nociva esse incipiunt. . . . Etenim neque Deus vult, neque velle potest, ut quid arbitrio hominum religioni accedat, quod fini civitatis, quem ipse immutabili naturali lege praestruxit, sit adversum ».

Equidem haud facile fuisset divinare, quae sint accidentalia ista, quae hominum arbitrio religioni adveniunt, et ut noxia reipublicae eliminari debent. Sed mox mentem suam aperit: » Hoc, *inquit*, multo magis intelligendum est de iis, quae a beneficio, seu indulgentia principum originem ducant, etiamsi potestea *canone firmata* fuerint: quo multi doctores referunt exemptionem cleri a iudicio civili, forum ecclesiasticum exterius, jus asyli » etc.

Non hic disputandum aggredior de cleri immunitate, de exteriori Ecclesiae foro (sine quo tamen *externum* regimen intelligi non potest, cujus potestatem a Christo Ecclesiae collatam superius agnovit Febronius), de iure asyli, etc. quae fuere a doctissimis viris diligentissime pertractata. Sed hoc plane mirum, quod, posteaquam tridentina synodus immunitatem ecclesiasticam divina ordinatione constitutam declaravit; eamque tam enixe catholicorum principum pietati commendavit, tam graviter eos de suo in illa tuenda officio admonuit; contra Febronius tam patienter sustineat, a multis illis doctoribus inter ea recenseri, quae ipso iudice rector civitatis non impedire tantum possit, sed et eliminare debeat hac imprimis ratione, quod ea Deus nec vult, nec velle potest! Egregium divinae voluntatis interpretem! Quasi Deus nec velit, nec velle possit, quod ipse divina sua ordinatione constituit. Sed nulla manet ratio agendi cum Febronio, qui palam *canonem ducem* deserat, quo *duce* ostendebat, omnia se velle transigere.

POSITIO XXXVIII.

» Curandum, ut pax et concordia inter sacerdotum et imperium servetur, et offensio num vitentur occasiones ».

ANIMAD. Expedita huius pacis et concordiae conciliandae via et ratio suppetit ex celebri Epistola sancti Gelasii ad Anastasium augustum, cujus haec verba refert Febronius initio Commentarii: » Duo sunt, imperator auguste, quibus principaliter mundus hic regitur: sacerdotalis auctoritas, et regalis potestas. Utraque principalis; suprema utraque, neque in officio suo alteri obnoxia est ». Cui

sententiae consensanea sunt, quae scribit et Osius ad Constantium, et Nicolaus I ad Michaellem.

Nimirum jura secernuntur, quae utrique potestati conveniunt; ecclesiastica sacerdotio, secularia imperio tribuuntur: quae distinctio, si ad communem sensum, et intelligentiam referatur, nil ambigui praesefert, quo tranquillitas ordinis, qua pax efficitur, auctore Augustino, turbari aliquando possit.

Sed communi huic intelligentiae non plane sese accommodat Febronii mens, et sententia. Habet ille suas clausulas, quarum semper ea est vis, ut quae jura canonum sanctiones Ecclesiae tribuunt, ea quandocumque libeat, Ecclesiae impune subtrahantur, ac seculari potestati subjiciantur.

Itaque interpretationem sic orditur, ut ecclesiasticae potestati tamquam *mere spirituali* non alia quoque, nisi *spiritualia media* concedat ad suum finem obtinendum. Sed ex Febronio quaeri merito potest, quibus ille finibus hanc meram *spiritualitatem* concludat? An rei mere spiritualis nomine intelligat, quod sic in intimis animi recessibus delitescat, ut nulla parte sese prodatur exterius, nil prae se ferat corporeum, visibile, apparens, quod sensu percipiatur, ac in externa vitae actione versetur?

At, si hoc pacto mere spirituale accipiendum est, nulla jam externa actio Ecclesiae iudicio relinquatur; nulla remanet forma, et species externi muneris, ac regiminis. Notum porro est, nec dissentit Febronius, Christum visibilem Ecclesiam fundasse, visibili auctoritate regendam, visibilibus officiis administrandam; cujus proinde potestatis ministerium spirituale dicitur, non quod externam actionem excludat, sed quod ad spirituales finem referatur. Ad essentiam religionis, et ecclesiasticae potestatis pertinet externi cultus professio: pertinet praedicandi, ac docendi munus, cum ipsiusmet Christi mandato: *Euntes docete*, etc. tum Apostolorum exemplo, qui *publice docebant*; pertinet sacramentorum administratio, quae tamen in corporea materia, et actione versantur; pertinet rituum, et caeremoniarum instituendarum potestas; sacerdotum, et fidelium conventus ad mysteria celebranda; ministrorum ad sacras functiones, aliaque religiosa munia ordinatio, et designatio. Atque haec, et his similia ex ipsismet sacris litteris eruuntur apertissime.

Quin etiam, nec dissentiente Febronio (p. 22) ad Ecclesiam jure divino spectat vera regiminis auctoritas, quae legisferam, judicariam, coercitivam potestatem complectitur. Atque ad id jus non dubitat referre poenas canonicas, quibus rei subiciebantur; quaeque nihilominus non bonorum dumtaxat spiritualium privationem, sed et corporeas afflictiones plerumque inferebant. Quae omnia si et Christi mandato, et Apostolorum, canonumque institutis Ecclesiae convenire omnino convincuntur,

fatendum, hanc esse vim, naturamque potestatis ecclesiasticae, ut, licet pro fine, in quem spectat, spiritualis dicatur, et sit; prorsus tamen visibili, externoque ministerio exerceri valeat, ac debeat.

Quid ergo catholico viro sentiendum de homine, qui hoc externum, ac visibile ministerium, quod in constituenda disciplina versatur, non aliter Ecclesiae liberum, atque a secularis potestatis inspectione, et jure immune relinquat, nisi sub hac conditione, quod sit *civiliter indifferens*: soli autem seculari potestati civilis hujus indifferetiae cognitionem, ac iudicium attribuat? Videndum ergo Febronio, quid de se judicari velit: an quod ille mere *spirituale* dicit, sic intelligi jubeat, ut quidquid est externum, excludat; eoque nomine a nativo Ecclesiae jure submoveat? Et si quid externum in disciplina nativo Ecclesiae juri concedit, id ipsum non alia lege concedat, nisi quatenus non sit civiliter indifferens? Quo posito quum nil fere sit externum, quod hoc nomine secularis potestas, quandocumque libuerit, ad se trahere non valeat; jam vix ullum relinquatur externi muneris, aut disciplinae officium, quod seculari potestati non subjiciatur. Non ignorat Febronius, multa disciplinae capita fuisse jam ab Apostolis, eorumque proximis successoribus constituta, quae tunc secularis potestas non velut civiliter indifferetia habuit, immo severissime interdixit. Statuat ergo Febronius, num jure suo, ac legitime id facere potuerint. Quidquid dixerit, sane lubrico in loco versabitur.

Superest, ut pauca dicamus de quinque monitis, quibus ille Commentario suo finem imponit.

Primum: » Quae plurium saeculorum usu, » atque ita tacito saltem Ecclesiae consensu apostolicae Sedi obvenierunt reservata *accidentalia*, ea illi citra contrarium universalis Ecclesiae consensum, sive in concilio, sive extra illud retrahi non possunt. Sic docuit *Claudius Fleury Discursus 12 in Hist. Eccles.* ». His auditis verbis facile quisquam existimaret, huic Fleury sententiae Febronium adscriptorem sese adjungere; et quoad reservata, quae vocat, accidentalia (quam vocem nescio quo ex canone arripuerit), nolle Sedem apostolicam ab eo possessionis statu dimovere, in quo eam vel Fleury ipse relinquere non dubitaverit. Verum hanc veniam Sedes apostolica haud facile a Febronio impetrabit. Forte canonem aliquem primus ipse reperit, qui Claudii Fleury diligentiam subterfugerit. Ultime. En febronianum canonem. » Insinuavit tamen mihi nuper vir dignitate ecclesiastica, et muneribus publicis conspicuus, sed a sublimiore juris canonici scientia, atque prudentia orbi notior: non dispicere se, quare insignior quaedam ecclesia, verbi gratia germanica, gallica, etc. non valeat pro propria sua, suaeque gentis, et ea

» quidem evidente utilitate spirituali in accidentalibus his disciplinae articularis, etiam non consentiente romano Pontifice, aliquid immutare, et ad pristinum morem reducere. Verum illud ego aliis discutendum relinquo ». Ergo quod vir quispiam, sive doctus, sive aliter dixerit, se non dispicere: in ea nuper insinuata viri istius non perspicientia satis causae Febronius putabit, ut saltem in discrimen, et dubitationem adducat, quod sit universali Ecclesiae usu receptum?

Alterum monitum: » Dum quaestio oritur, an hoc, illudve episcopale, vel papale decretum, sive constitutum in sua executione reipublicae noceat, penes solum principem est iudicium; quippe qui rerum publicarum utilitates, vel damna ponderare, et de iis definire habet ». Quod hinc nuntiat Febronius generatim, et universae de papalibus, aut episcopalibus decretis, et constitutis quoad executionem; idem eadem de causa, eodem jure transferri potuisset ad apostolica, et alia ecclesiastica decreta, quae olim per tercentos annos in Ecclesia obtinuerunt. Id porro, quemadmodum *duce canonis* probari possit, Febronio *disputandum* relinquimus.

Tertium: » Quum ambae potestates, ecclesiastica, et civilis supremae, et a se invicem independentes sint, sic extra jam memoratum casum orto inter utramque gravi dubio, controversia, seu iurium collisione; ea, uti fit in statu naturali, amica compositione tollenda erunt ». At per memoratum casum ecclesiastica potestas civili potestati, quandocumque huic libuerit, in summis, ac fere omnibus disciplinae capitibus subjici poterit, atque adeo propositae huic amicae compositioni vix locus relinquatur.

In quarto agit de jure principis ad protegendos contra violentiam subditos suos oppressos, si contingat, *judices ecclesiasticos sua potestate abutentes subditos regis violenter opprimere*. Eo casu Febronius ait: » Nequaquam ab officio regis alienum fore, etiam illis contra has violentias regiam protectionem annuere, et manum auxiliatricem extendere ». Equidem haud alienum est ab officio regis, subditos suos tueri adversus injustam violentiam ab iniquo, etiam ecclesiastico iudice illatam. Verum religioso principi facultas non deerit, ipsaque religio viam, rationemque praescribet, qua et efficaciter, et nullo religionis Ecclesiaeve detrimento patrocinium suum ad canonicam injuriae reparationem interponere, atque adhibere valeat. Consulendae porro Animadversiones in *Cap. 2 Synopsis Hist. Eccles. IV Saeculi, Natalis Alexandri*, §. 3, ubi latius ea de re disseritur.

Quintum: » In iis causis temporalibus, in quibus exemptio clericis ab imperatore concessa, et facultas iudicandi consistoriis ecclesiasticis tributa est; consistoria nomine imperantis, non Ecclesiae judicant ». Cujus generis sint cau-

sae istae temporales, Febronius non explicat; suspicionem aliquam non bene affecti animi movere possunt, quae cum multis locis, tum in superioris Positionis explicatione commemoravit de cleri exemptione a iudicio civili, de foro ecclesiastico exteriore, de jure asyli; breviter illa quidem, et ex multorum, ut ait, doctorum sententia, sic tamen, ut viam aliquam muniant ad ea tollenda, quae firmissime retinenda canones omni tempore sanxerunt. Quam dispar sit de hisce rebus, deque universa pene ecclesiastica jurisdictione Febronii, ac tridentini praesertim concilii mens et sententia, plus forte, quam opus foret, cum ex aliis locis, tum ex hoc ipso Commentario conjici, seu potius perspicui potest. Quod si par est credere, sacram oecumenicam tridentinam synodum suis condendis decretis Divini ejus Spiritus afflatu gubernatam esse, in quo illa fuit legitime congregata; et ex alia parte alius fuit in hoc scribendo Commentario Febronii sensus; quo ille spiritu inductus sit ad scribendum, ecclesiastico, an alieno, aliorum sit potius, quam meum judicium. Unum

velim, pro sincera dilectione, qua eum velat fratrem complector; velim, inquam, Febronium non pigeat ad trevirensem historiam myriophitani episcopi sese referre. Ponat sibi ante oculos praesules illos sanctissimos, quos, ut supra vidimus, meritis ille laudibus extollit; qui spectatissimam trevirensem ecclesiam sanctitate, doctrina, miraculis (cur etenim res tam praeclaras, neque unquam obliterandas memoria, non saepius repetamus, ac celebremus?) illustrarunt. Cogitet, quid illi senserint de ecclesiastica libertate, potestate, in omnibus causis ecclesiasticis immunitate; quae ab illa prisca origine de romani Pontificis primatu, et auctoritate traditio, et sententia fuerit amplissimae trevirensis ecclesiae. Demum statuatur, utrum dignus episcopo sit ex sacris illis fontibus, an ex turbidis Lauroji, Dupinii, quorum hominum nulla unquam fuit in Ecclesia auctoritas, turbidis plane rivulis, de summis illis doctrinae, ac disciplinae capitibus, quae ille tractanda instituit, veram, et sanam sentiendi rationem haurire.

A P P E N D I X

DE INSCRIPTIONE IN MONUMENTO JOAN. NICOLAI DE HONTHEIM INCISA.

Quam prope absoluta esset, commissa typis hujusce operis editio, facta nobis copia est Inscriptionis istius depromtae *Ex novellis litterariis Wurtzburgensibus in Appendice sectionis IX, sabbatho 28 julii 1792, pag. 595, his verbis:*

» Datum Treviris celebri D. Suffraganeo de Hon-
» theim in Ecclesia Collegiata ad S. Simeonem
» DD. nepotum sumtibus sequens Epitaphium
» positum est ».

HIC SANCTE QUIESCIT
JOANNES NICOLAUS AB HONTHEIM
ANTIQUA ET ILLUSTRIS TREVIRORUM FAMILIA
NATUS 27 JANUARIJ MDCCI
EPISCOPUS MYRIOPHITANUS
TRIUM ARCHIEPISCOPORUM ELECTORUM TREVIRENSIUM
FRANCISCI GEORGII, JOANNIS PHILIPPI, ET CLEMENTIS WENCESLAI
SUFFRAGANEUS ET IN SPIRITUALIBUS VICARIUS GENERALIS,
CONSILIARIUS INTIMUS STATUS,
ALMAE UNIVERSITATIS
PRIMO LUMEN, DEIN CANCELLARIUS, RESTITUTOR ET MECOENAS,
COLLEGIATAE ECCLESIAE S. SIMEONIS TREVIRIS CANONICUS CAPITULARIS
OLIMQUE DECANUS ET INSTAURATOR,
DOMINUS IN MONTQUINTIN, COUVREUX, ROUVROY ET DAMPICOURS ETC.
VIR
PIETATE, BENEFICENTIA, MORUM CANDORE, SANA DOCTRINA
ET OMNIGENA ERUDITIONE EGREGIUS,
PLURIMIS HISQUE PRAESENTISSIMIS OPERIBUS CLARUS,
QUIBUS PRAECIPUE
PATRIAM TREVIRENSEM PRIMUS PRAGMATICA DONAVIT HISTORIA,
ET IN IMMORTALI SUO FEBRONIO,
QUEM NEC ARGUMENTA CONVELLERUNT, NEC FULMINA,
ECCLESIAM CHRISTI AD PRIMAEVUM REVOCANS STATUM
LEGITIMOS POTESTATI ROMANI PONTIFICIS ASSIGNAVIT LIMITES.
SIC OMNEM
INTER ASSIDUA LITTERARUM STUDIA, ET INDEFESSOS EPISCOPATUS LABORES
VITAM PARTIENS.
CETERUM
MENTIS TRANQUILLITATEM, QUAM ET IN ADVERSIS SERVABAT SEMPER,
RELIQUIS OMNIBUS MUNDI BONIS PRAEFERENS,
ET IN PROVECTISSIMA ETIAM SENECTUTE
CUNCTIS ADHUC ANIMI ET MIRIS ADHUC CORPORIS VIRIBUS POLLENS
TANDEM IN SIBI GRATISSIMO SEMPER MONTIS QUINTINI SECESSU
DIGNAM COELO ANIMAM PLACIDE EFFLAVIT
II SEPTEMBRIS MDCCLXXX
ANNO AETATIS LXXXX, EPISCOPATUS XXXXIII.
JAM IN VITA
A CONJUNCTISSIMO IPSI OMNIBUS VINCULIS AMICO,
QUI ET OBSTETRICEM FEBRONIO PRAEBUERAT MANUM,
SEQUENTI CELEBRATUS ELOGIO.
QUOD MARCA EST GALLIS, BELGIS ESPENIUS, HONTHEIM
LUMINE GERMANIS, SORTI, DECORE FUIT.

Quod insigni monumento nepotes memoriam honestare cogitarint sui sive patrui, sive avunculi amplissimi antistitis Joannis Nicolai de Hontheim, in eo pietatis officium cum grati animi testificatione conjunctum libens agnosco.

Quod Honthemii nomini ex febroniana labe, ac larva laudem praecipue quaesierint, in hoc vero prudentiam eorum, et quod majus est, religionis studium vehementer desidero.

De parte illa, qua in gravissimis, quibus Honthemius functus est muneribus, fidem ejus, aequitatem, beneficentiam commendant, sentio mihi esse tacendum; qui partes susceperim in doctrinam, et scripta, non in vitam inquirendi, moresve Honthemii.

De laude vero, quam ei tribuunt velut historiae trevirensis parenti, dispar est ratio: quippe, si qua laus ex illa historia (quam tamen identidem suis notis velut totidem maculis aspersit) parva est Honthemio, haec tota necesse est vertatur in dedecus, ignominiamque Febronii.

Explicat Honthemius, ac describit (prout suis locis in hoc ipso Commentario notavimus) quae doctrinae, quae disciplinae ratio in amplissima sua trevirensi ecclesia sub Romanis ab eo tempore vigerit, quo eam magnus Athanasius viderat, commendabatque » Apostolicorum virorum in » genii fundatam, item sanctam, atque cum » catholica Ecclesia unam, et consentaneam, » miraculis illustrem, cum romana apostolica » Sede conjunctam, in Gallia primam, in Belgica matrem, et magistram ».

Summa huc redit, quam Honthemius verbis expressit rhemensis episcopi ad s. Nicoetium Trevirensis: » Sicut de articulis fidei iudicium » penes Ecclesiae Patres esse dignoscitur, ita » et in materia disciplinae jus statuendi, et canones condendi ».

Mentem eandem, ac sententiam sub Francis perstitisse perspicere innuit Honthemius testans, » Congregatos in synodis episcopos condidisse » canones auctoritate, et jure suo ». Nec diffidetur, quin jam tum apud suos recepta esset sententia de infallibilitate summi Pontificis, eamque adeo in gallicana ecclesia antiquiorem esse, atque nonnullis videri voluit.

Subinde progrediens ad explicandam Trevirorum jurisprudentiam sub Germanis; quae, et quanta esset apud Treviros de suprema auctoritate summi Pontificis existimatio, declarat Honthemius Egilberti sui testimonio, qui, » ut » ut persequeretur Papam Gregorium VII, tamen memor canonum scripsit episcopis, an. » 1082, ferre sententiam contra apostolicum non » est tutum; immo insanum, et omnino nefarium aliquid audere in illum, qui vice sancti Petri fungitur legatione ipsius Christi ».

Hic jam quaero ex amico laudatore isto, quis ille est, qui etiam de obstetricis manu praestita Febronie praepostere gloriatur, num in Febronio eam ipsam recognoscat sententia-

rum constantiam, quam in trevirensium annalium monumentis Honthemius deprehendit, nec sine commendatione in lucem extulit? Quod si longe aliter sensisse Febronius convincitur sive de proprio immuni Ecclesiae jure, ut in iudiciis fidei, sic et in condendis legibus disciplinae, sive de summa romani Pontificis auctoritate; atque auctore Honthemio sensere Patres, per quos vetus Trevirensis ecclesiae traditio in posteros propagata est: quis non intelligat, si quam laudem, quaecumque tandem ea sit, ex historia trevirensi Honthemius adeptus est, hujus laudis fructum Honthemio Febronium diripuisse, suaque a majorum institutis improba defectione fictae isti personae, qua se tegere voluit, perpetuam turpitudinis notam inmisisse?

At Febronium, inquit laudator, nec argumenta convellerunt, nec fulmina. Arroganter, et impie. Non vacat, non hujus est loci argumenta repetere, quae sapientissimis viris Febronium refellere adgressis nec defuere unquam, nec deesse potuerunt. Verum aliis missis argumentis, an non apud catholicae mentis homines valere potuit ac debuit superiorum aetatum vigens ad haec usque tempora, amplissimi sui antistitis voce confirmata, trevirensis ecclesiae traditio, qua erumpens ex ejus sinu profana novitas probatae vetustatis auctoritate obruta jam ab ortu ipso, penitusque convulsa censeretur?

Quid dicam de impio contemptu fulminum? Quo velut in ultimum desperatae causae periculum ejicere se solent damnati perduelles non ad effugiendam justae damnationis ignominiam, sed ad suam magis, magisque prodendam in erroris perversitate pertinaciam. Quos tamen non impietatis modo, sed et stultitiae poeniteret suae, si tantummodo reputare vellent, nullam unquam ab omni saeculorum memoria doctrinae rationem in Ecclesia coaluisse, quam semel Petri Sedes apostolico fulmine perstrinxerit.

Laudatur Febronius, quod Ecclesiam Christi ad primaeum revocans statum, legitimos potestati romani Pontificis assignavit limites. Plana consuetudo novatorum more et exemplo: quibus id semper insilum fuit, ut procacem novandi licentiam instaurandae antiquitatis studio fictis caussis obtegerent. Sic olim hoc unum agere se dictitarunt Arius, et Nestorius, ut de Trinitate, deque Persona Christi corruptam doctrinam; Novatiani dilapsam poenitentiae disciplinam in primaeum statum reducerent. Sic deinceps quotquot saeculis labentibus extitere importuni turbatores, qui temere arrepta emendandae sive doctrinae, sive disciplinae provincia Ecclesiam foede, misereque dilacerarunt.

Sed est, quod mireris magis: adscitum videlicet ab laudatore isto personatum hominem velut judicem et arbitrum regundorum finium ecclesiasticae potestatis, qui romano Pontifici legitimos limites assignaverit. Probam enimvero, sapientemque judicem, et aestimato-

rem, cui hac in causa id unum propositum fuisse, ut sacratissima primatus jura obtineret, affirmare non vereor, cum copiosius ab aliis praestantissimis viris, tum et in hisce animadversionibus invictè, perspicueque demonstratum esse. Quod ne arrogantius a me dictum ququam existimet, facit ipsa conditio causae; quam sic tractandam suscepi, ut non tam acumen ingenii posceret ad erandam veritatem, quam in rebus exponendis fidem, ac diligentiam ad repellendam calumniam.

Atqui pietatis etiam causa inductum se clamat Febronius ad moderanda pontificatus jura: nempe ut offensos pontificiae majestatis nimio splendore protestantium animos placaret, atque ad unitatem, unitatisque centrum planiore via reduceret. O admirabilem licentiam, et miserabilem inscientiam disserendi! Haecine directa via est, haecine plana, et idonea ratio devios ad unitatem, unitatisque centrum reduciendos, qua vis illa tota solvitur, quae in centro, seu summo vertice unitatis, et capite inest ex instituto Christi; omninoque inesse debet ad partes universas colligendas, in ordine continendas, in una corporis compage devinciendas? Sane quum Bossuetium (1) inter, et Molanum ageretur de *methodo reunionis protestantium cum Ecclesia romano-catholica*, hoc a primario isto protestantium doctore *primum concessum* editum est, » Ut romanus Pontifex pro supremo » patriarcha, seu primo totius Ecclesiae episcopo scopo habeatur, eique protestantes debitum » in spiritualibus obsequium praestent ». Quo jam plus quiddam videri possit romano Pontifici ab hoc *protestante* concessum, quam plaquerit Febronio eidem concedere. Quid porro clar. Bossuetius? » Rogo, inquit catholicus antistites, quale ei (Rom. Pont.) praestituri sint » in spiritualibus obsequium, a quo in ipsa fidei » causa dissentiant? » Nimirum illud est, quod urgere ille adversus protestantes nunquam destitit, communionem cum romana Sede, qua Ecclesiae unitas maxime nititur, unius ejusdemque fidei societate maxime contineri. Hanc porro fidei societatem cum romana Sede qui omnino tueri Febronius possit, qui ut parum firmam rejicere non vereatur illorum sententiam, qui a plurima parte episcoporum, definitioni romani Pontificis extra concilium adhaerentium, ultimatum, et irrefragabile judicium constitui existimant?

Dein advertit Bossuetius, longe graviolem etiam ex illo primo protestantis doctoris concessio difficultatem emergere, nempe de primatu Pontificis, et Ecclesiae romanae: an ei tribuatur ut Petri successor, ac tenenti cathedram Petri Apostolorum Principis, quod est in ecclesia etiam orientali, primisque oecumenicis conciliis pervulgatum? Quod si (subjungit clar. Bossuetius) protestantes iniquum pulaverint, ad illud di-

vinum jus, a se toties oppugnatum, recognoscendum adigi, quanto erit iniquius, eo adigi Pontificem, ut ad tantos clamores, atque ad suppressendum longe antiquissimum, ac maxime authenticum Sedis suae privilegium, ac titulum sponte convaleant, neque quidquam hisceat? Non aliam itaque viam reducentiorum ad unitatem protestantium agnoscebat Bossuetius, quam ut et ipsi cum ecclesia etiam orientali, cumque primis oecumenicis conciliis primatum in romanae Sedis Pontifice, divino plane jure constitutum, agnoscerent. Quid Febronius? Qui praeter orientali ecclesia, praeter ipsismet primis oecumenicis conciliis palam ostendit, multo potiores sibi fuisse clamores protestantium, dum (cap. 2, §. 3) statuit » per rationes convenientiae humanae auctoritatis romanae urbis antistiti sacrum primatum creditum fuisse »; nec veretur putidam fabulam reficere, depromptam ex protestante Seckendorffio, » eam saeculo XVI » fuisse constantissimam sententiam regni Galliae » in articulis Germanis Smalcaldae propositis, » his verbis expressam: *Sentire regem Gallorum, » jure tantum humano, non divino romanum Pontificem habere primatum* ».

Perperam Febronius igitur subdolum illud suum ostendit studium unitatis, quo crimen a se repellat violatae primatus auctoritatis, quae velut vinculo catholica unitas maxime adstringitur. Futile, immo improbum genus excusationis, quo vitium vitio cumulatur; ejus profecto illum magis etiam pudere debuerat, si aut legisset, aut meminisset, quod multae doctrinae vir alloquin heterodoxus Georgius Balhus (Judicium Ecclesiae catholicae de necessitate credendi, etc. c. 3, §. 6, Ticini, an. 1786) scripsit de nuperis tum samosatensiae, tum arianae sectae instauratoribus, qui » doctrinam de Christo, coessentiali Dei Filio, adeoque de Sanctissima Trinitate operis, in Ecclesia omnino suppressendam esse contendunt, ne scilicet Judaeorum, et Turcarum conversioni impedimento » illa ulterius sit: hoc est, volunt nos, revera » christianos esse desinere, ut infideles quoquo » modo christiani fiant ».

Lusus dein poeticus additur, quo Febronius is fuisse Germanis fingitur, qui fuit Gallis Marcae, Espenius Belgis. Ludiorum dictum magis, quam consideratum; nec satis in Gallos, Belgasve honorificum, quasi non omni aetate longe praestantiores Galli, ac Belgae duces, ac magistros habuerint, e quorum limpidis fontibus potius, quam e turbidis rivulis mallerent coleudae religionis documenta haurire, institutaque disciplinae.

Quamquam nec idipsum satis apposite ad mentem, sententiamque Febronii, qui non ita se addixit Petro de Marca, ut non saepe ab eo deflectere, ac in pejus ruere dubitaverit. Appellationem a Papae decreto ad futurum concilium, velut novum quid in Ecclesiam inductum dixerat Marca (Concord. l. 4, c. 17, §. 1)

(1) Editus Leondien. an. 1767, tom. 14, pag. 115.

quia nunquam in Ecclesia admissa fuit provocatio a Papa ad concilium. Contra Febronius (de Statu Ecclesiae c. 6) veritus non est hunc §. 10 titulum adscribere: *Legitimitas appellationis a romano Pontifice ad generale concilium omnibus saeculis, et ab omnibus nationibus in Ecclesia agnita fuit*. Quin et hoc ipso Commentario (Pos. 30) non omittit animadvertere, illustrissimum de Marca, propterea quod censuerit, appellationes a Papa ad concilium a vetere disciplina alienas esse, hoc nomine vapulasse a Bossuetio. Ac revera non in Petro de Marca, sed in hoc Bossuetio intueri sibi visus est (Posit. 11) Febronius syderis Ecclesiae recentius, nunquam a se deserendum: cujus syderis claritatem utinam saltem non a vero Bossuetio in pseudo-Bossuetium, seu eminentium *Defensionis* auctorem perperam transtulisset!

Espenius vero, quamquam non semper fidas interpretes ejus juris, quod collectis a Gregorio IX, et aliis additis decretalibus continetur; tamen illud habuit, ac suspexit velut jus, legitima rataque auctoritate constitutum. Quid porro Febronius? Praeclarum nempe se praebet assectatore Espenii; qui Corpus id juris funditus evertere molitur, in quo interpretando Espenius aetatem pene consumpsit omnem. Etenim in praemonitu ad librum *de Statu Ecclesiae* sic ille *doctores theologiae, et juris canonici* admonendos censuit: » In Decretalibus, » Extra- » vagantibus, et Clementinis formam Ecclesiae » monarchicam stabilitam esse observarunt e- » ruditi, et a nobis per decursum hujus operis » demonstratum est. Has canonum collectiones » Gregorius IX, Bonifacius VIII, et Joannes XXII, » legum more non publicarunt solemniter, sed » eas ad doctores, et scholares in celeberrima » tum bononiensi academia degentes direxerunt; » ut per illos traderentur, per hos vero hau- » rierentur haec monarchiae sacrae fundamenta... » Atque ita facile, et quasi naturaliter evenit, » ut per medium eorundem doctorum juris ca- » nonici, ac dein theologiae monarchicus ille » status tamquam genuinus, et unice verus u- » tiq; recipere, et per totum Occidentem » stabiliretur.... Ego hoc systema refutare ag- » gressus sum ».

Itane Febronius formam hanc *status papalis monarchici* refutare aggreditur, quem Joannes ipse Gersonius primus ab eo memoratus inter viros, *probatissimis quorum scriptis sancta mater Ecclesia tantum debet*, negari sine nota haereseos non posse, fuisse a Christo immediate institutum, firmiter asseruit? Facultas parisiensis contra Spalatensem apostatam suis decretis confirmavit? Aliunde an compos sui homo, qui se catholicum sanctae matri Ecclesiae addictum professus, aggrediat systema refutare, quod ille ipse fateatur a quatuor saltem saeculis *per totum Occidentem stabilitum*? Quasi vero in causa, quae doctrinam, ac fidem attingit, invehi quomodocumque potuisset in Ecclesiam, in eaque sta-

billiri doctrina, quae a superiorum aetatum sententia dissideret. Duplex itaque hoc loco peccatum Febronii, utrumque catholico viro indignum; sive quod juris jam dudum legitime constituti ratam auctoritatem convellere aggreditur, sive quod ad eam convellendam talem rationem adhibet, quae in causa doctrinae inter priora Ecclesiae, posterioraque saecula dissidium inducit, catholicis auribus minime ferendum.

Nec porro insolens in Febronio videri debet odium hoc monarchiae in statu hierarchico, qui ei formae minus aequum se praebet in statu etiam politico. Nam accedens (de Statu Ecclesiae c. 1, §. 8, num. 5) ad eorum refellendam rationem, qui monarchiam in Ecclesia hoc etiam nomine defendunt, quod par sit existimare, Christum, quum perfectissimam societatem institueret, perfectissimam in ea regiminis formam constituisse; primum hoc ipsum in dubium vocat, *monarchicum statum reliquis esse perfectiorem*. Deinde addit, hoc esse hujus formae proprium, *quod facile solet in despotismo declinare*. Quod si vitiosum genere suoid omne est, quod facile solet in vitium declinare; vitiosam dicat, oportet, saepe natura monarchiam, quisquis amet sequi Febronium. Falsum crimen; contumeliosum in eam regiminis formam, cujus legitima constitutio abest a despotismo quam plurimum. Crimen invidiosum, quo nullum aptius ad incitandos imperitiae multitudinis animos, inflammandumque odium, quo caeco interdum furore abrepta effervescit in summos imperantes, quibus velut sublimioribus potestatibus, Dei ordinatione constitutis, debito etiam religionis officio obsequentes praebere se debent, quotquot illorum imperio reguntur. Quo etiam intelligi potest, quanto in errore versentur, qui adeo faciles aures febronianis istis praebere solent, putantque, tantumdem firmitatis accedere potestati civili, quantum per istos de sacrorum jure detrahatur.

Nec magis faveat Febronius imperio mere aristocratico, quod ait, *semen esse discordiarum*, ut proinde omni ex parte hoc loco Marcam suam deserat, qui monarchiam in Ecclesia cum aliqua quidem commistione aristocratiae, veram tamen monarchiam agnoscit (Concord. I. 2, c. 16, n. 6) (1).

(1) De hac aristocratiae admistione supra dictum est (ad Posit. 1), ubi eam vidimus tum a venerabili Bellarmino, tum et in egregiis notis ad *Hist. Nat. Alexandri* sic explicatam, ut nil de summa, et absoluta monarchiae vi, ac ratione detrahat, qua pollet romanus Pontifex in universa Ecclesia. Verum, quum non pauci ex infesta novatorum turba et colluvie postmodum emerissent, qui vocis illius ambiguitatem in alienum plane ac depravatam sensum deflecterent, ita sapientissimi posthac viri (ut 2 addit. notavimus p. 202) hanc merito deserendam formulam censuere, quae minus cautis errandi periculum afferret, quorum nos iudicio, ac sententiae libentissime subscribimus.

Quod si removenda monarchia, cujus vel nomen ipsum horret Febronius in ecclesiastico saltem regimine; si nec ipsum placet aristocraticum regimen (quale tamen reapse viget in omni bene constituta democratia, ubi semper multo major pars incolarum expers prorsus est publicae administrationis, et auctoritatis), quid aliud remanet, quam absona illa anarchici status forma, seu perversio, qua summa rerum ad ultimum summa potestate revolvitur ad plebem? cuius vis quam facile incitatur; qua semel incitata, quam exitiales turbas, ac ruinas edat cum in sacra, tum et in civili politia, non est quod dicam; res ipsa clamat.

Nunc ut ad laudatorem proprius redeam, utinam non ei placuisset in sui Febronii laudibus candorem animi cum perpetua pacatae mentis tranquillitate conjungere! Non me causa cogeret dicere, quae libens reticuissem. In illo suo praemonitu Febronius, quo loco *episcopos Ecclesiae catholicae* alloquitur, post exposita mala, quae ex rigore, et inflexibilitate romanae aulae, praetensa et immodica sua jura sustinendi in ipsam romanam Sedem, universamque Ecclesiam redundasse comminiscitur; universos episcopos episcopus ipse graviter, ac severe monet, atque hortatur, ut officii sui memores laboranti Ecclesiae hac in parte consulant, ac succurrant: » Vestrum, si id alii serio, et cum affectu praestare omittant, erit illud agere, atque eniti, » ut ordini vestro restituantur jura illa ex » Christi placito, ac vero jure sacro propria.... » Timor in episcopos suo fungentes apostolico » munere non cadit, aut saltem cadere non debet.... Deplorandum sane foret, et vestro charactere indignum, si qui ex vobis propter » spem transitoriam vestrae, vestrorumque fortunae sibi vellent adscribere illud vae mutorum, non valentium latrare.... Itaque uno spiritu, et consociatis viribus vestram, Ecclesiae, et Dei causam suscipite; et evanescet omnis, si quae adhuc superesse posset etiam » vana metuendi ratio ».

Hic jam prodet se candor ille animi, ac pacatae mentis inviolata tranquillitas, et constantia Febronii. Causam hanc praeclaram agere ille suscepit. Quo fructu, quo exitu; quam ille sui laboris, et industriae opinionem sibi fluxerit, amplissime testatum reliquit in illo suo praemonitu ad doctores theologiae, et juris canonici. » Prius, » inquit, totam compagem Operis legite iterum atque iterum; et Historia Ecclesiae praesertim conciliari simul adhibita deprehendite; si aequo animo esse volueritis, nec ad legendum cum immaturo proposito refutandi accedere; quod nostra haec ecclesiastici regiminis ratio non tantum sit vera, sancta, et catholicae genuina, sed etiam sanctorum, quam colo, amo, veneror, Sedi prae monarchismo » salubrior ».

Praetereo dicere, quam odiosum sit, quam ab ingenuo aulici candore alienum, odium ipsum, seu

aversum infestamque animum velle obtegere simulatione benevolentiae. Propero ad factum Febronii. Vix edito illo *de Statu Ecclesiae libro singulari* sub nomine Justini Febronii an. 1763, Bullioni apud Guillelmum Evrardi, illico subortus rumor, atque in dies increbrescens verum libri auctorem Honthemium nuntiavit sub ficto illo nomine latere. Nulla ille interposita mora, illo eodem anno 1763, cum in aliis, tum praecipue in Coloniensi Ephemeride, n. 87, monitum inserendum curavit, quo insigni mendacio se negavit auctorem operis. Egregium enim vero evangelicae simplicitatis documentum! Sic episcopus aut erubuit, aut timuit auctorem se profiteri formae illius ecclesiastici regiminis, quam *veram*, quam *sanctam*, quam *genuine catholicam*, qua una laboranti Ecclesiae consuli, ac succurri posse declaraverat? Sic ille apostolicum illud invictum robur animi praestitit, quod velut episcopalis muneris praecipuum officium universis christiani orbis episcopis commendavit, ac praecepit? Sic persona sua non indignum putavit os mutum sibi adscribere canis aperta fronte latrare non valentis?

Quem porro ex opere illo placidae tranquillitatis fructum retulerit, atque ad exitum usque vitae perduxerit, conjectura capi poterit ex documento germanicis typis edito, cujus exemplum subjicimus.

DISPOSITIO

Reverendissimi, et illustrissimi Domini Domini

JOANNIS NICOLAI AB HONTHEIM

Episcopi Myriophitani, Suffraganei Trevirensis.

Die secunda septembris 1790, pie in Domino defuncti, propria ejus manu scripta, subscripta, et sigilla suo munita tenoris

Nolo equidem, et post meum obitum quidquam in meam laudem publicetur; neque enim ad id ulla suppetit materia. Verumtamen, quum varitis titulis, atque scriptis hoc in mundo apparerim, de quibus diversa a diversis judicia prodixisse non ignoro; atque episcopum omnino deceat hoc saeculum non relinquere sine testimonio probatae fidei; hinc ejus loco post meum ex hac vita decessum publicari cupio epistolam a reverendissimo, et celatissimo S. R. I. Principe Abbate divi Blasii in nigra Sylva, viro notorie doctissimo, et religiosissimo ad me die decima decurrentis mensis amice exaratam. Dabam Treviris 25 februarii 1788.

L. S.

Joannes Nicolaus ab Honthem Episcopus
Myriophitanus Suffraganeus Trevirensis
manu propria

Extrema epistolae parte, quae sola facit ad

rem, celsissimus abbas, admonito Honthemlo de quadam lucubratione sua satis ampla, proxime praelo submittenda, inscripta: *Ecclesia militans regnum Christi*: niti hanc subijcit » iis principiis, quae, *inquit*, in Commentario in retractionem tuam statuisti, qui senectuti tuae » tranquillitatem reddit, qua diutissime frue- » re » (1).

Multa in prooemio notavimus immania errorum capita in actis retractationis reprobata, quaeque jure ac merito fuisse reprobanda confirmat Honthemius in subjecto suae Retractingoni Commentario, tametsi non paucis adhuc, nec levibus maculis consperso. Quum ergo *pro testimonio probatae suae fidei* ad hanc epistolam se refert Honthemius *post suum ex hac vita decessum publicandam*, hoc jam saltem ostendit, se illa ex animo repudiasse immania capita errorum, quae suae retractationi subjecerat, quibus totus referendus est *singularis liber de statu Ecclesiae*. Non ergo in eo libro, non in ea forma, quam tum sibi finxerat ecclesiastici regiminis, conquiescendum sibi putavit Honthemius; nec in ea placide conquiescens animam efflavit.

Quo etiam mirabilis videri debet, hominem, qui se ostentat consiliorum Honthemii participem, Honthemio laudem, gloriam sibi quaevisisse ex obstetrice manu praestita ei libro, cujus, quum ederetur, Honthemium ipsum piguit, aut puduit auctorem se fateri; cujus dein editi sic eum poenituit, ut illum deliberato consilio publica retractatione reprobandum sibi censuerit; mortui vero proximus ad eum se Commentarium retulerit, quo faletur, vehementer se in primo illo scribendo libro errasse; saumque id novum opus apostolicae Sedis judicio,

(1) Hujus epistolae summam referunt etiam clarissimi auctores *Ephemer. Eccl. Rom.* Supplem. anno 1792, tom. IV, Cod. 1, p. 89, quo loco praeclarum celsissimi abbatis opus, magno Ecclesiae bono postea editum, meritis laudibus extollunt, adduntque in febroniano commentario nil amplius desiderandum fuisse, quam ut cum principiis in opere illo luculenter expositis plane consentiret. Quo sane nullus jam ambigendi locus relinquitur, quin cl. praesul non religionis minus, quam doctrinae laude spectatissimus, dum ad extremum epistolae principia memorat febroniani commentarii, ad illa tantummodo respexerit pleraque Positionum capita, quae proprio nomine principia dici possunt, quibus illustrandis, confirmandisque multam ac sane probandam Febronius visus est operam navasse; minime vero ad subjectas inanes commentitias exceptiones, quas videtur velut totidem de industria quaesita effugia patere sibi voluisse, ut quandocumque libuisset, elabi valeret, *principiisque* ipsis rite a se positus, velut per latentes rimas sese furtive subducere.

ac sententiae ita subijcit, ut ad errata, quaecumque adhuc irrepsissent, ex praescripto summi Pontificis emendanda paratum se, ac promptum obsequentissimo animo profitetur.

Certe homini recogitanti, quam nefario se scelere obstringat quisquis inconsutilem Christi tunicam, unitatem videlicet Ecclesiae discindere molitur; petram concutere, quam Ecclesiae suae firmissimum fundamentum Christus constituit; oves, quas pascendas Petro commisit, a Petri pascuis in aliena pascua traducere; is, quisquis est, si miserante Deo non sinitur penitus in funesta illa tranquillitate obdurescere, qua Deo vindice plectuntur interdum, qui laetantur, quum male fecerint; si excitante gratia, conscientiae stimulis agitata, veram sibi pacem animi reddi cupit, ac precatur; non aliunde oboriri haec potest, quam ex malefacti poenitentia, sinceroque animo reconciliandae gratiae, colendaeque unitatis et concordiae cum ea cathedra, unitatis origine, super quam Ecclesia aedificata est, quam qui deserit, frustra se in Ecclesia esse confidit. Nemi certe magis cordi esse debuit, quam trevirensi suffraganeo, puram integramque servare Trevirorum antiquam traditionem, a sanctissimis viris retentam, ac propagatam, solemnini synodali totius pene Germaniae decreto confirmatam, ab Inclytae germanicae nationis apostolo Bonifacio his litteris ad Cudbertum archiepiscopum promulgatam (Labbe. tom. 8, Edit. Ven., col. 281): » Decrevimus autem in » nostro synodali conventu, et confessi sumus » fidem catholicam, et unitatem, et subjectionem » nem romanae Ecclesiae sine tenus vitae nostrae velle servare; sancto Petro, et vicario » ejus velle subijci ».

Hanc debitam, divino mandato praeceptam et institutam subjectionem amantissimo Patri Pio Sexto Honthemius in suae retractationis actu spondit: hanc et in posteriore Commentario, maxime vero in adjecta epistola plenius confirmavit. Quo major ex miserentis Dei bonitate spes affulget, hac illum pia, devotaque mente praeditum, in complexu Petri, sanctoque pacis osculo animam effluisse.

Ex his plane poterit quisque intelligere, quam bene amicus iste laudator de Honthemio meritus sit; quam bene amici nomini, memoriae, honori consuluerit, qui laudis Honthemio impertiendae argumentum et materiam maluerit ex reprobando, reprobatoque malefacto potius, quam ex laudabili malefacti, meritoque laudata poenitentia repetere.

PER LA BOLLA
D I P A P A P I O VI
Auctorem Fidei

SANCTISSIMI DOMINI NOSTRI DOMINI PII
DIVINA PROVIDENTIA PAPAE SEXTI

DAMNATIO QUAMPLURIUM PROPOSITIONUM EXCERPTARUM EX LIBRO ITALICO IDIOMATE IMPRESSO SUB TITULO — *ATTI, E DECRETI DEL CONCILIO DIOCESANO DI PISTOJA DELL' AN. MDCCLXXXVI* — IN PISTOJA PER ATTO BRACALI STAMPATORE VESCOVILE. CON APPROVAZIONE.

Cum prohibitione ejusdem libri, et aliorum quorumcumque in ejus defensionem tam forsán editorum, quam in posterum edendorum.

PIUS EPISCOPUS SERVUS SERVORUM DEI

Universis christifidelibus salutem, et apostolicam benedictionem.

Auctorem fidei, et Consummatorem Jesum aspicientes, nos jubet Apostolus (1) sedulo recitare qualem, quantamque ille sustinuit a peccatoribus adversum semetipsum contradictionem, ut ne laboribus, et periculis defatigati deficiamus aliquando animis nostris, peneque concidamus. Hac saluberrima cogitatione muniri nos ac refici tum maxime necessum est, cum adversus corpus ipsummet Christi, quod est Ecclesia (2), dirae istius, nec unquam desiturae conjurationis aestus acrius exardescit: ut a Domino confortati, et in potentia virtutis ejus, scuto fidei protecti resistere possimus in die malo, et omnia tela iniquissimi ignea extinguere (3). In hoc sane motu temporum, in hac rerum perturbatissima conversione gravis est quidem bonis omnibus contra omnes cujusque generis christiani nominis hostes colluctatio subeunda: gravior nobis, quibus pro credita pastoralis nostrae sollicitudini gregis totius cura et moderatione, *major cunctis, christianae religionis zelus incumbit* (4). Verum in hac ipsa oneris gravitate, quae humeris nostris imposita est, *portandi onera omnium, qui gravantur*; quo magis conscii nobis sumus infirmitatis nostrae, eo firmiorem in spem erigit nos, et sublevat apostolici hujusce muneris in persona beati Petri divinitus instituta ratio; ut qui semel tradita sibi a Christo Ecclesiae gubernacula nunquam derelicturus erat, ipse apo-

stolicae gubernationis onera in illis portare non desinere, quos ei Deus protegendos perpetua successione, ac tuendos heredes dedisset.

Et in hisce quidem aerumnis quae undique circumstant, ad ceterarum molestiarum velut cumulum accessit, ut unde oportuerat nos gaudere, majorem inde tristitiam hauriremus. *Quippe cum aliquis sacrosanctae Ecclesiae Dei praepositus sub sacerdotis nomine ipsum Christi populum a tramite veritatis in praeceps deviae persuasionis avertit, et hoc in amplissima Urbe, tum plane est geminanda lamentatio, et major sollicitudo adhibenda* (5).

Fuit sane non in ultimis terris, verum in media luce Italiae, sub oculis Urbis, et prope Apostolorum limina: fuit episcopus duplilis sedis honore insignis (Scipio de Ricciis, antea Episcopus Pistorien., et Praten.), quem ad nos pro pastoralis munere suscipiendo accedentem paterna caritate complexi sumus; qui vicissim nobis, atque huic apostolicae Sedi in ipso sacrae suae ordinationis ritu debitam fidem et obedientiam solemnem jurisjurandi religione obstrinxit.

Atque is ipse non longo intervallo posteaquam a complexu nostro cum osculo pacis dimissus ad commissas sibi plebes accessit, coactorum perversae sapientiae magistrorum fraudibus circumventus eo coepit intendere, ut quam superiores antistites ex ecclesiastica regula laudabilem, et pacatam christianae institutionis formam jam pridem invexerant, ac pene deflexerant, non ille pro eo ac debebat, tueretur, coleret, perficeret, sed contra per speciem fictae reformationis importunis inducendis novitatibus perturbaret, convelleret, funditus everteret.

Quin etiam cum et hortatu nostro ad synoe-

(1) Ad Hebr. 12.

(2) Ad Coloss. 1.

(3) Ad Ephes. 6.

(4) S. Siricius ad Himerium Tarrac. Ep. 1, ap. Const.

(5) S. Caelest. 1, Ep. 12, apud. Const.

dum dioecesanam animum adjunxisset, praefracta ejus in suo sensu pertinacia effectum est, ut unde remedium aliquod vulnere petendum erat, inde gravior perniciēs enasceretur. Sanē postquam synodus haec Pistoriensis e latebris erupit, in quibus aliquandiu abdita delituit, nemo fuit de summa religione pie sapienterque sentiens, qui non continuo adverterit, hoc fuisse auctorum consilium, ut quae antea per multiplices libellos pravarum doctrinarum semina sparserant, ea in unum velut corpus compingerent, proscriptos dudum errores exsuscitarent, apostolicis, quibus proscripti sunt, decretis fidem, auctoritatemque derogarent.

Quae cum cerneremus, quo graviora sunt per se, tanto impensius pastoralis nostrae sollicitudinis opem efflagitare, mentem convertere non distulimus ad ea capiēda consilia, quae surgenti malo vel sanando, vel comprimendo accommodatiora viderentur.

Atque in primis sapientis moniti memores praedecessoris nostri beati Zosimi (1), *ea quae magna sunt, magnum pondus examinis desiderare*, synodum ab episcopo editam primum quatuor episcopis, aliisque adjunctis e clero saeculari theologiae examinandam commisimus: tum et plurium S. R. E. Cardinalium, aliorumque episcoporum congregationem deputavimus, qui totam actorum seriem diligenter perpenderent, loca inter se dissita conferrent, excerptas sententias discuterent, quorum suffragia coram nobis voce, et scripto edita exceperimus: qui et synodum univēse reprobendam, et plurimas inde collectas propositiones, alias quidem per sese, alias attenta sententiarum connexionē plus minusve acribus censuris perstringendas censuerunt: quorum auditis perpensisque animadversionibus, illud quoque nobis curae fuit, ut selecta ex tota synodo praecipua quaedam pravarum doctrinarum capita, ad quae potissimum fusae per synodum reprobandae sententiae directe vel indirecte referuntur, in certum deinceps ordinem redigerentur, eisdemque sua cuique peculiaris censura subiceretur.

Ne vero ex hac ipsa tametsi accuratissime peracta sive locorum collatione, sive sententiarum disquisitione, perrivaces homines obtrectandi occasionem arriperent, ut huic forte jam paratae calumniae obviam iretur, sapienti consilio uti statuimus, quod in emergentibus huiusmodi periculosis, noxiisve novitatibus reprimendis plures nostri sanctissimi praedecessores, tum et gravissimi antistites, ac generales etiam synodi rite, cauteque adhibuit, illustribus exemplis testatum, commendatumque reliquisent.

Norant illi versutam novatorum fallendi artem, qui catholicarum aurium offensionem veriti, captionum suarum laqueos persaepe student subdolis verborum involucris obtegere, ut

inter discrimina sensuum (1) latens error lenius influat in animos, fiatque ut corrupta per brevissimam adjectionem, aut commutationem veritate sententiae, confessio quae salutem operabatur, subtili quodam transitu vergat in mortem. Atque haec quidem involuta, fallax disserendi ratio, cum in omni orationis genere vitiosa est, tum in synodo minime ferenda; cuius est haec laus praecipua, eam in docendo dilucidam consecrari dicendi rationem, quae nullum offensionis periculum relinquat. Quo in genere proinde si quid peccatum sit, hac nequeat, quae afferri solet, subdola excusatione defendi, quod quae alicubi durius dicta exciderint, ea locis aliis planius explicata, aut etiam correctae reperiantur; quasi procax isthaec affirmandi, et negandi, ac secum pro libito pugnandi licentia, quae fraudulenta semper fuit novatorum astutia ad circumventionem erroris, non potius ad prodendum, quam ad excusandum errorem valeret: aut quasi rudibus praesertim, qui in hanc vel illam forte inciderint partem synodi, vulgari lingua omnibus expositae, praesto semper essent alia, quae inspicienda forent, dispersa loca; aut his etiam inspectis satis cuique facultatis suppeteret ad ea sic per sese componenda, ut, quemadmodum perperam isti effutiant, erroris omne periculum effugere valerent. Exitiosissimum profecto insinuandi erroris artificium, quod in constantinopolitani antistitis Nestorii litteris jam olim sapienter detectum gravissima reprehensione praedecessor noster Caelestinus (2) coarctavit; quibus nempe in litteris investigatus Veterator ille, deprensus, et tentus, suo se multiloquio labefaciens, dum vera involvens obscuris, rursus utraque confundens, vel confiteretur negata, vel niteretur negare confessa. Ad quas depellendas insidias nimium saepe omni aetate renovatas non alia potior via inita est, quam ut iis exponendis sententiis, quae sub latibulo ambiguitatis periculosam suspiciosamque involvunt discrepantiam sensuum, perversa significatio notaretur, cui subesset error, quem catholica sententia reprobaret.

Quam et nos, moderationis plenam, rationem eo libentius amplexi sumus, quo magis ad reconciliandos animos, et ad unitatem spiritus in vinculo pacis adducendos (quod favente Deo in pluribus gaudemus jam feliciter evenisse), magno fore adiumento prospeximus, providere primum, ne pertinacibus, si qui supererunt, quod Deus avertat, synodi sectatoribus integrum sit posthac ad novas turbas ciendas, iustae suae damnationis consortes veluti ac socias sibi adsciscere scholas catholicas; quas invitas plane ac repugnantes, per detortam quamdam affinium vocabulorum similitudinem in expressa, quam illae testantur, sententiarum dissimilitudine, in

(1) S. Zosimus *Epist.* 2, ap. *Coast.*

(1) S. Leo M. *Ep.* 129, *Edit. Buller.*

(2) S. Caelestinus, *Ep.* 13, n. 2, ap. *Coast.*

partes suas pertrahere nituntur. Deinde si quos imprudentes aliqua fefellit adhuc praeconcep-
ta mitior opinio de synodo, his etiam omnis con-
querendi locus praecludatur: qui si recte sa-
pient, ut videri volunt, aegre ferre nequeant
doctrinas damnari sic denotatas, quae errores
praeseferant, a quibus ipsi profitentur se lon-
gissime abesse.

Nec dum tamen satis ex animo lenitati nostrae
factum putavimus, seu verius caritati, quae
urget nos erga fratrem nostrum, cui omni ope
volumus, si adhuc possumus subvenire (1). Ca-
ritas nempe illa urget nos, qua indotus praed-
ecessor noster Caecilius (2) etiam *contra fas*,
seu majori, quam fas esse videretur, patientia
sacerdotes corrigendos expectare non abnuebat.
Magis enim cum Augustino, milevitanisque Pa-
tribus volumus, et optamus homines prava do-
centes *pastorali cura in Ecclesia sanari, quam
desperata salute ex illa rescari, si necessitas nul-
la compellat* (3).

Quam ad rem, ne quod genus officii ad lu-
crandum fratrem praetermissum videretur, praef-
atum episcopum, antequam ad ulteriora pro-
grederemur, amantissimis litteris, ad eum jussu
nostro datis, ad nos acciendum duximus; polli-
citi fore, ut benevolento animo a nobis excipere-
tur, nec velaretur, quin, quae in rem suam
facere sibi viderentur, libere, aperteque expo-
meret. Nec vero spes nos omnis deseruerat fieri
posse, ut si quidem animum illum docibilem af-
ferret, quem ex Apostoli sententia in episcopo ma-
xime Augustinus (4) requirebat; cum simplici-
ter, et candide, omni remota concertatione, et
acerbitate recognoscenda ei proponerentur praeci-
pua doctrinarum capita, quae visa essent ma-
jori animadversione digna, tum facile sese ipse
colligens non dubitaret, quae ambigue posita
essent, in saniores sensum exponere, quaeve
manifestam pravitatem praeseferrent, aperte
repudiare: atque ita magna cum sui nominis
existimatione, tum laetissima bonorum omnium
gratulatione, pacatissima, qua fieri posset, ra-
tione orti in Ecclesia strepitus optatissima cor-
rectione comprimerentur (5).

Nunc vero cum ille oblato beneficio, incom-
modae valetudinis nomine, minus utendum sibi
esse censuerit, differre jam non possumus, quin
apostolico nostro muneri satisfaciamus. Non unius
tantummodo, alteriusve dioecesis periculum agi-
tur: *universalis Ecclesia quacumque novitate pul-
satur* (6). Undique jam pridem non expectatur
modo, verum assiduis repetitis precibus effa-
gitatur supremae apostolicae Sedis iudicium. Ab-
sit, ut vox Petri in illa unquam Sede sua con-

ticescat, in qua perpetuo vivens ille ac prae-
siciens praestat quaerentibus fidei veritatem (7).
Tuta non est in talibus longior conniventia,
quia tantumdem pene criminis est connivere in
talibus, quanti est tam irreligiosa praedica-
re (8). Abscidendum igitur tale vulnus, quo non
unum membrum laeditur, sed totum corpus Ec-
clesiae sauciatur (9). Atque divina opitulante
pietate providendum, ut amputatis dissensionibus
fides catholica inviolata servetur; et his,
qui prava defendunt, ab errore revocatis, no-
stra auctoritate, quorum fides probata fuerit,
muniantur (10).

Implorato itaque cum assiduus nostris, tum
et piorum christifidelium privatis publicisque
precibus, Spiritus Sancti lumine, omnibus plene
et mature consideratis, complures ex actis et
decretis memoratae synodi propositiones, do-
ctrinas, sententias, sive expresse traditas, sive
per ambiguitatem insinuat, suis, ut praefatum
est, cuique apposis notis, et censuris damnandas
et reprobandas censuimus; prout hac nostra per-
petuo valitura Constitutione damnamus, et re-
probamus.

Sunt autem, quae sequuntur:

De obscuratione veritatum in Ecclesia.

Ex Decr. de Grat. §. 1.

I. Propositio, quae asserit *postremis hisce sae-
culis sparsam esse generalem obscurationem su-
per veritates graviores momenti, spectantes ad
religionem, et quas sunt basis fidei, et moralis
doctrinae Jesu Christi,*

Haeretica.

De potestate communitati Ecclesiae at- tributa, ut per hanc pastoribus com- municetur.

Epist. Convoc.

II. Propositio, quae statuit *potestatem a Deo
datam Ecclesiae, ut communicaretur pastoribus,
qui sunt ejus ministri pro salute animarum;*

Sic intellecta, ut a communitate fidelium in
pastores derivetur ecclesiastici ministerii ac
regiminis potestas,

Haeretica.

De capitis ministerialis denominatione, romano Pontifici attributa.

Decr. de Fide §. 8.

III. Insuper quae statuit *romanum Pontificem
esse caput ministeriale;*

(7) S. Chrysost. *Ep. ad Eutychem.*

(8) S. Caecilius. *Ep. 12, n. 2.*

(9) *Idem Ep. 11, Cyrillo n. 3.*

(10) S. Leo M. *Ep. 28, Flavianus C. P. n. 2.*

(1) S. Caecilius. *Ep. 14, ad Populum C. P. n. 8, ap. Coust.*

(2) *Ep. 13, ad Nestor. n. 9.*

(3) *Epist. 178, num. 4; 178, num. 2, Edit. Maur.*

(4) *L. 4, de Bapt. cont. Donat. c. 5, et l. 5, c. 26.*

(5) S. Caecilius. *Ep. 16, n. 2, ap. Coust.*

(6) *Idem Ep. 21, ad Episcopos Galliarum.*

Sic explicata, ut romanus Pontifex non a Christo in persona beati Petri, sed ab Ecclesia potestatem ministerii accipiat, qua velut Petri successor, verus Christi vicarius, ac totius Ecclesiae caput pollet in universa Ecclesia,
Haeretica.

De potestate Ecclesiae quoad constituendam, et sanciendam exteriorem disciplinam.

Decr. de Fide §§. 13, 14.

IV. Propositio affirmans, *abulum fore auctoritatis Ecclesiae transferendo illam ultra limites doctrinae, ac morum, et eam extendendo ad res exteriores, et per vim exigendo id quod pendet a persuasione, et corde; tum etiam, multo minus ad eam pertinere, exigere per vim exteriorem subjectionem suis decretis;*

Quatenus indeterminatis illis verbis extendendo ad res exteriores notet velut abulum auctoritatis Ecclesiae, usum ejus potestatis, acceptae a Deo, qua usi sunt et ipsimet Apostoli in disciplina exteriore constituenda et sancienda,
Haeretica.

V. Qua parte insinuat, Ecclesiam non habere auctoritatem subjectionis, suis decretis exigendae, aliter quam per media, quae pendent a persuasione;

Quatenus intendat Ecclesiam non habere collatam sibi a Deo potestatem non solum dirigendi per consilia et suasiones, sed etiam jubendi per leges, ac devios contumacesque exteriore iudicio, ac salubribus poenis coercendi, atque cogendi.

Ex Bened. XIV in Brevi Ad assiduas, anni 1755. Primatis, archiepiscopis, et episcopis regni Poloni.

Inducens in systema alias damnatum ut haereticum.

Jura episcopis praeter fas attributa.

Decr. de Ord. §. 25.

VI. Doctrina synodi, qua proficitur *persuasum sibi esse, episcopum accepisse a Christo omnia jura necessaria pro bono regimine suae dioecesis;* Perinde ac si ad bonum regimen cujusque dioecesis, necessariae non sint superiores ordinationes, spectantes sive ad fidem, et mores, sive ad generalem disciplinam; quarum jus est penes summos Pontifices, et concilia generalia pro universa Ecclesia,

Schismatica, ad minus erronea.

VII. Item in eo quod hortatur episcopum ad *prosequendam naviter perfectiorem ecclesiasticas disciplinas constitutionem, idque, contra omnes contrarias consuetudines, exemptiones, reservationes, quae adversantur bono ordini dioecesis, majori gloriae Dei, et majori aedificationi fidelium;*

Per id quod supponit episcopo fas esse proprio suo iudicio et arbitrato statuere, et discernere contra consuetudines, exemptiones, reservationes, sive quae in universa Ecclesia, sive etiam in unaquaque provincia locum habent, sine venia, et interventu superioris hierarchicae potestatis, a qua inductae sunt, aut probatae, et vim legis obtinent,

Inducens in schisma, et subversionem hierarchici regiminis, erronea.

VIII. Item quod et sibi persuasum esse ait, *jura episcopi a J. C. accepta pro gubernanda Ecclesia nec alterari, nec impediri posse; et ubi contigerit horum jurium exercitium quavis de causa fuisse interruptum, posse semper episcopum, ac debere in originaria sua jura regredi, quotiescumque id exigit majus bonum suae Ecclesiae;*

In eo quod innuit jurium episcopalium exercitium nulla superiori potestate praepediri aut coerceri posse, quandocumque episcopus proprio iudicio censuerit minus id expedire majori bono suae Ecclesiae,

Inducens in schisma, et subversionem hierarchici regiminis, erronea.

Jus perperam tributum inferioris ordinis sacerdotibus in decretis fidei, et disciplinae.

Epist. Convoc.

IX. Doctrina quae statuit, *reformationem absum circa ecclesiasticam disciplinam in synodis dioecesanis ab episcopo, et parochis aequaliter pendere, ac stabiliri debere: ac sine libertate decisionis indebitam fore subjectionem suggestionibus et insinuationibus episcoporum,*

Falsa, temeraria, episcopalis auctoritatis laesiva, regiminis hierarchici subversiva, favens haeresi aërianæ, a Calvino innovatae.

Ex Ep. Convoc. Ex Ep. ad Vic. For. Ex Orat. ad Syn. §. 8. Ex Sess. 3.

X. Item doctrina, qua parochi, aliive sacerdotes in synodo congregati, pronuntiantur una cum episcopo iudices fidei, et simul innuitur iudicium in causis fidei ipsis competere jure proprio, et quidem etiam per ordinationem accepto,

Falsa, temeraria, ordinis hierarchici subversiva, detrahens firmitati definitionum, iudiciorumve dogmaticorum Ecclesiae, ad minus erronea.

Orat. Synod. §. 8.

XI. Sententia enuntians veteri majorum instituto, ab apostolicis usque temporibus ducto, per meliora Ecclesiae saecula servato, receptum fuisse ut *decreta, aut definitiones, aut sententiae etiam majorum sedium non accepta-*

rentur, nisi recognitas fuissent, et approbatas a synodo dioecessana,

Falsa, temeraria, derogans pro sua generalitate obedientiae debitae constitutionibus apostolicis, tum et sententiis ab hierarchica superiore legitima potestate manantibus, schisma fovens et haeresim.

Calumniae adversus aliquas decisiones in materia fidei ab aliquot saeculis emanatas.

De Fide §. 12.

XII. Assertiones synodi, complexive acceptae, circa decisiones in materia fidei ab aliquot saeculis emanatas, quas perhibet velut decreta ab una particulari ecclesia, vel paucis pastoribus profecta, nulla sufficienti auctoritate suffulta, nata corrumpendae puritati fidei, ac turbis excitandis, intrusa per vim, e quibus inflicta sunt vulnera nimium adhuc recentia,

Falsae, captiosae, temerariae, scandalosae, in romanos Pontifices et Ecclesiam injuriosae, debitae apostolicis constitutionibus obedientiae derogantes, schismaticae, perniciosae, ad minus erroneae.

De pace dicta Clementis IX.

Or. Synod. §. 2, in nota.

XIII. Propositio relata inter acta synodi, quae innuit Clementem IX, pacem Ecclesiae reddidisse per approbationem distinctionis juris, et facti in subscriptione Formularii ab Alexandro VII praescripti,

Falsa, temeraria, Clementi IX injuriosa.

XIV. Quatenus vero ei distinctioni suffragatur, ejusdem fautores laudibus extollendo, et eorum adversarios vituperando,

Temeraria, perniciose, summis Pontificibus injuriosa, schisma fovens et haeresim.

De coagmentatione corporis Ecclesiae.

Append. n. 28.

XV. Doctrina, quae proponit Ecclesiam considerandam velut unum corpus mysticum, coagmentatum ex Christo capite, et fidelibus, qui sunt ejus membra per unionem ineffabilem, quam mirabiliter evadimus cum ipso unus solus sacerdos, una sola victima, unus solus adorator perfectus Dei Patris in Spiritu et Veritate;

Intellecta hoc sensu, ut ad corpus Ecclesiae non pertineant nisi fideles, qui sunt perfecti adoratores in Spiritu, et Veritate,

Haeretica.

De statu innocentiae.

De Grat. §§. 4, 7. De Sacr. in gen. §. 1.

De Poenit. §. 4.

XVI. Doctrina synodi de statu felicitis innocentiae, qualem eum repraesentant in Adamo ante peccatum, complectente non modo integritatem, sed et justitiam interiorum cum impulsu in Deum per amorem caritatis, atque primaevali sanctitatem aliqua ratione post lapsum restitutam;

Quatenus complexive accepta innuit statum illum sequelam fuisse creationis, debitum ex naturali exigentia et conditione humanae naturae, non gratuitum Dei beneficium,

Falsa, alias damnata in Bajo et Quesnollo, erronea, favens haeresi pelagianae.

De immortalitate, spectata ut naturali conditione hominis.

De Bapt. §. 2.

XVII. Propositio his verbis enuntiata: *Edocti ab Apostolo spectamus mortem non jam ut naturalem conditionem hominis, sed rectam ut justam poenam culpae originalis;*

Quatenus sub nomine Apostoli subdole allegato insinuat, mortem, quae in praesenti statu inflicta est velut justa poena peccati per justam subtractionem immortalitatis, non fuisse naturalem conditionem hominis; quasi immortalitas non fuisset gratuitum beneficium, sed naturalis conditio,

Captiosa, temeraria, Apostolo injuriosa, alias damnata.

De conditione hominis in statu naturae.

De Grat. §. 10.

XVIII. Doctrina synodi enuntians post lapsum Adami Deum annuntiasset promissionem futuri Liberalis, et voluisse consolari genus humanum per spem salutis, quam J. C. allaturus erat, tamen Deum voluisse ut genus humanum transiret per varios status, antequam veniret plenitudo temporum, ac primum ut in statu naturae homo relictus propriis luminibus disceret de sua caeca ratione diffidere, et ex suis aberrationibus moveret se ad desiderandum auxilium superioris luminis,

Doctrina, ut jacet, captiosa: atque intellecta de desiderio adjutorii superioris luminis in ordine ad salutem promissam per Christum, ad quod concipiendum homo relictus suis propriis luminibus supponatur se se potuisse movere,

Suspecta, favens haeresi semipelagianae.

De conditione hominis sub lege.

De Gratia §. 10.

XIX. Item quae subjungit, hominem sub lege cum esset impotens ad eam observandam praevicatorum evasisse, non quidem culpa legis, quae sanctissima erat, sed culpa hominis, qui sub lege sine gratia magis magisque praevicator evasit, superadditque, legem, si non sanavit cor hominis, effecisse, ut sua mala cognosceret, et de sua infirmitate convictus consideraret gratiam Mediatoris;

Qua parte generaliter innuit hominem praevicatorum evasisse per inobservantiam legis, quam impotens esset observare; quasi impossibile aliquid potuerit imperare qui justus est, aut damnaturus sit hominem pro eo quod non potuit vitare, qui pius est,

Ex S. Caesario Serm. 73, in Append.

S. Augustini Serm. 273, Edit Maur.

Ex S. Ang. de Nat. et Gr. c. 43.

De Grat. et lib. arb. c. 16.

Enar. in Psal. 56, n. 1.

Falsa, scandalosa, impia, in Bajo damnata.

XX. Qua parte datur intelligi, hominem sub lege sine gratia potuisse concipere desiderium gratiae Mediatoris, ordinatum ad salutem promissam per Christum; quasi non ipsa gratia faciat ut invocetur a nobis,

Ex Concil. Araus. II, can. 3.

Propositio, ut jacet, captiosa, suspecta, favens haeresi semipelagianae.

De gratia illuminante, et excitante.

De Gratia §. 11.

XXI. Propositio, quae asserit, lumen gratiae, quando sit solum, non praestare, nisi ut cognoscamus infelicitatem nostri status, et gravitatem nostri mali: gratiam in tali casu producere eundem effectum, quem lex producebat: ideo necesse esse, ut Deus creet in corde nostro sanctum amorem, et inspiret sanctam delectionem contrariam amoris, in nobis dominantis: hunc amorem sanctum, hanc sanctam delectionem esse proprie gratiam J. C., inspirationem caritatis, qua cognita sancto amore faciamus; hanc esse illam radicem, e qua germinant bona opera, hanc esse gratiam novi Testamenti, quae nos liberat a servitute peccati, et constituit filios Dei;

Quatenus intendat eam solam esse proprie gratiam Jesu Christi, quae creet in corde sanctum amorem, et quae facit ut faciamus, sive etiam qua homo liberatus a servitute peccati constituitur Filius Dei; et non sit etiam proprie gratia Christi ea gratia, qua cor hominis tangitur per illuminationem Spiritus Sancti (Trid. sess. 6, cap. 5), nec ve-

ra detur interior gratia Christi, cui resistitur,

Falsa, captiosa, inducens in errorem, in secunda propositione Jansenii damnatum ut haeticum, eumque renovans.

De fide velut prima gratia.

De Fide §. 1.

XXII. Propositio, quae innuit, fidem, a qua incipit series gratiarum, et per quam velut primam vocem vocamur ad salutem, et Ecclesiam, esse ipsammet excellentem virtutem fidei, qua homines fideles nominantur, et sunt;

Perinde ac prior non esset gratia illa, quae ut praevenit voluntatem, sic praevenit et fidem,

Ex S. Ang. de dono persever. c. 16, n. 41.

Suspecta de haeresi, eamque sapiens, alias in Quesnellio damnata, erronea.

De duplici amore.

De Grat. §. 8.

XXIII. Doctrina synodi de duplici amore dominantis cupiditatis, et caritatis dominantis, enuntians hominem sine gratia esse sub servitute peccati: ipsumque in eo statu per generalem cupiditatis dominantis influxum omnes suas actiones inficere, et corrumpere; Quatenus insinuat in homine, dum est sub servitute, sive in statu peccati, destitutus gratia illa, qua liberatur a servitute peccati, et constituitur Filius Dei, sic dominari cupiditatem, ut per generalem hujus influxum omnes illius actiones in se inficiantur, et corrumpantur: aut opera omnia, quae ante justificationem fiunt, quacumque ratione fiant, sint peccata;

Quasi in omnibus suis actibus peccator serviat dominantis cupiditati,

Falsa, pernicio, inducens in errorem, a Tridentino damnatum ut haeticum, iterum in Bajo damnatum art. 40, §. 12.

XXIV. Qua vero parte inter dominantem cupiditatem, et caritatem dominantem nulli ponuntur affectus medii a natura ipsa insiti, suaeque natura laudabiles, qui una cum amore beatitudinis, naturalique propensione ab bonum remanserunt velut extrema lineamenta, et reliquiae imaginis Dei;

Ex S. August. de Spir. et Litt. c. 28.

Perinde ac si inter dilectionem divinam, quae nos perducit ad regnum, et dilectionem humanam illicitam, quae damnatur, non daretur dilectio humana licita, quae non reprehenditur,

Ex S. Ang. Serm. 349, de Carit. Edit. Maur.

Falsa, alias damnata.

De Timore servili.

De Poenit. §. 8.

XXV. Doctrina, quae timorem poenarum generaliter perhibet *duntaxat non posse dici malum, si saltem pertingit ad cohibendam manum;*

Quasi timor ipse gehennae, quam fides docet peccato infligendam, non sit in se bonus, et utilis, velut donum supernaturale, ac motus a Deo inspiratus praeparans ad amorem iustitiae,

Falsa, temeraria, perniciose, divinis donis injuriosa, alias damnata, contraria doctrinae concilii tridentini, tum et communi Patrum sententiae, *opus esse juxta consuetum ordinem praeparationis ad iustitiam, ut intret timor primo, per quem veniat caritas: timor medicamentum, caritas sanitas.*

Ex S. August. in Epist. Johan. c. 4, tract. 9, n. 4, 5.

In Johan. Evang. tract. 41, n. 10.

Enarratione in Psal. 127, n. 7.

Sermone 157, de Verbis Apostoli, c. 13.

Sermone 161, de Verbis Apostoli, n. 8.

Sermone 349, de Caritate, n. 7.

De poena decedentium cum solo originali.

De Bapt. §. 3.

XXVI. Doctrina, quae velut fabulam pelagianam explodit locum illorum (quem Limbi puerorum nomine fideles passim designant), in quo animae decedentium cum sola originali culpa poena damni citra poenam ignis puniuntur;

Perinde ac si hoc ipso quod qui poenam ignis removeant, inducerent locum illum, et statum medium, expertem culpae et poenae, inter regnum Dei, et damnationem aeternam, qualem fabulabantur pelagiani,

Falsa, temeraria, in scholas catholicas injuriosa.

De sacramentis, ac primum de forma sacramentali cum adjuncta conditione.

De Bapt. §. 12.

XXVII. Deliberatio synodi, qua prae-textu adhaesionis ad antiquos canones in casu dubii baptismatis propositum suum declarat de omittenda formae conditionalis mentione,

Temeraria, praxi, legi, auctoritati Ecclesiae contraria.

De participatione Victimae in sacrificio missae.

De Euch. §. 6.

XXVIII. Propositio synodi, qua postquam statuit Victimae participationem esse partem sacramentalis.

Tomus V.

sacrificio essentiali, subjungit, non tamen se damnare ut illicitas missas illas, in quibus adstantes sacramentaliter non communicant, ideo quia isti participant licet minus perfecte de ipsa Victima, spiritu illam recipiendo;

Quatenus insinuat ad sacrificii essentiali deesse aliquid in eo sacrificio, quod peragatur sive nullo adstante, sive adstantibus, qui nec sacramentaliter, nec spiritaliter de Victima participant: et quasi damnandae essent ut illicitae missae illae, in quibus solo sacerdote communicante, nemo adsit, qui sive sacramentaliter, sive spiritaliter communicet,

Falsa, erronea, de haeresi suspecta, eamque sapiens.

De ritus consecrationis efficacia.

De Euch. §. 2.

XXIX. Doctrina synodi, qua parte tradere instituens fidei doctrinam de ritu consecrationis, remotis quaestionibus scholasticis circa modum, quo Christus est in eucharistia, a quibus parochos docendi munere fungentes abstinere hortatur, duobus his tantum propositis: 1. Christus post consecrationem vere, realiter, substantialiter esse sub speciebus; 2. Tunc omnem panis, et vini substantiam cessare solis remanentibus speciebus: prorsus omittit ullam mentionem facere transsubstantiationis, seu conversionis totius substantiae panis in Corpus, et totius substantiae vini in Sanguinem, quam velut articulum fidei tridentinum concilium definit, et quae in solemni fidei professione continetur;

Quatenus per inconsultam istiusmodi, suspiciosamque omissionem notitia subtrahitur tum articuli ad fidem pertinentis, tum etiam vocis ab Ecclesia consecratae ad illius tuendam professionem adversus haereses, tenditque adeo ad ejus oblivionem inducendam, quasi ageretur de quaestione mere scholastica,

Perniciosa, derogans expositioni veritatis catholicae circa dogma transsubstantiationis, favens haereticis.

De applicatione fructus sacrificii.

De Euch. §. 8.

XXX. Doctrina synodi, qua dum profitetur credere sacrificii oblationem extendere se ad omnes, ita tamen ut in liturgia fieri possit specialis commemoratio aliquorum tam vivorum, quam defunctorum, precando Deum peculiariter pro ipsis; dein continuo subjicit: Non tamen quod credamus in arbitrio esse sacerdotis applicare fructus sacrificii, cui vult; immo damnamus hunc errorem velut magnopere offendentem jura Dei, qui solus distribuit fructus sacrificii, cui vult, et secundum mensuram, quae ipsi placet: unde et consequenter traducit velut falsam opinionem inveciam in populum, quod illi, qui eleo-

mosynam subministrant sacerdoti sub conditione, quod celebret unam missam, specialem fructum ex ea percipiant;

Sic intellecta, ut praeter peculiarem commemorationem, et orationem specialis ipsa oblatio, seu applicatio sacrificii, quae fit a sacerdote, non magis prosit, ceteris paribus, illis, pro quibus applicatur, quam aliis quibusque; quasi nullus specialis fructus proveniret ex speciali applicatione, quam pro determinatis personis, aut personarum ordinibus faciendam commendat, ac praecipit Ecclesia, speciatim a pastoribus pro suis ovibus: quod velut ex divino praecepto descendens a sacra tridentina synodo diserite est expressum,

Sess. 23, c. 1, de Reform.

Bened. XIV, Constit. *Cum semper oblatas*, §. 2. Falsa, temeraria, perniciosa, Ecclesiae injuriosa, inducens in errorem alias damnatum in Wicleffo.

De convenienti ordine in cultu servando.

De Euch. §. 5.

XXXI. Propositio synodi enuntians, conveniens esse pro divinorum officiorum ordine, et antiqua consuetudine, ut in unoquoque templo unum tantum sit altare, sibi quoque adeo placere morem illum restituere,

Temeraria, perantiquo, pio, multis abhinc saeculis in Ecclesia praesertim latina vigenti, et probato mori injuriosa.

Ibid.

XXXII. Item praescriptio vetans, ne super altaria sacrarum reliquiarum thecae, floresve apponantur,

Temeraria, pio, ac probato Ecclesiae mori injuriosa.

Ibid. §. 6.

XXXIII. Propositio synodi, qua cupere se ostendit, ut causae tollerentur, per quas ex parte inducta est oblitio principiorum ad liturgiae ordinem spectantium, revocando illam ad majorem rituum simplicitatem, eam vulgari lingua exponendo, et elata voce proferendo;

Quasi vicens ordo liturgiae, ab Ecclesia receptus et probatus, aliqua ex parte manasset ex oblivione principiorum, quibus illa regi debet,

Temeraria, piarum aurium offensiva, in Ecclesiam contumeliosa, favens haeticorum in eam conviciis.

De ordine poenitentiae.

De Poenit. §. 7.

XXXIV. Declaratio synodi, qua postquam praemisit ordinem poenitentiae canonicae sic ad Apostolorum exemplum ab Ecclesia statutum fuisse, ut esset communis omnibus, nec tantum pro punitione culpae, sed praecipue pro dispositione ad gratiam, subdit, se in ordine

illo mirabili et augusto totam agnoscere dignitatem sacramenti adeo necessariis, liberam a subtilitatibus, quae ipsi decursu temporis adjunctae sunt;

Quasi per ordinem, quo sine peracto canonicae poenitentiae cursu hoc sacramentum per totam Ecclesiam administrari consuevit, illius fuisset dignitas imminuta,

Temeraria, scandalosa, inducens in contemptum dignitatis sacramenti, prout per Ecclesiam totam consuevit administrari, Ecclesiae ipsi injuriosa.

De Poenit. §. 10, n. 4.

XXXV. Propositio his verbis concepta: *Si caritas in principio semper debilis est, de via ordinaria ad obtinendum augmentum hujus caritatis; oportet ut sacerdos praecedere faciat eos actus humiliationis, et poenitentiae, qui fuerunt omni aetate ab Ecclesia commendati: redigere hos actus ad paucas orationes, aut ad aliquod jejunium post jam collatam absolutionem videtur potius materiale desiderium conservandi huic sacramento nudum nomen poenitentiae, quam medium illuminatum, et aptum ad augendum illum fervorem caritatis, qui debet praecedere absolutionem: longe quidem absumus ab improbanda praxi imponendi poenitentias etiam post absolutionem adimplendas: si omnia nostra bona opera semper adjunctos habent nostros defectus, quanto magis vereri debemus, ne plurimas imperfectiones admiserimus in difficillimo, et magni momenti opere nostrae reconciliationis;*

Quatenus innuit poenitentias, quae imponuntur adimplendae post absolutionem, spectandas potius esse velut supplementum pro defectibus admissis in opere nostrae reconciliationis, quam ut poenitentias vere sacramentales, et satisfactorias pro peccatis confessis: quasi, ut vera ratione sacramenti non nudum nomen servetur, oporteat de via ordinaria, ut actus humiliationis, et poenitentiae, qui imponuntur per modum satisfactionis sacramentalis praecedere debeant absolutionem,

Falsa, temeraria, communi praxi Ecclesiae injuriosa, inducens in errorem, haereticali nota in Petro de Osma confixum.

De praevia necessaria dispositione pro admittendis poenitentibus ad reconciliationem.

De Grat. §. 15.

XXXVI. Doctrina synodi, qua postquam praemisit: *Quando habebuntur signa non aequivoce amoris Dei dominantis in corde hominis, posse illum merito judicari dignum, qui admittatur ad participationem sanguinis Jesu Christi, quas fit in sacramentis*, subdit, *supposititias conversiones, quas sunt per attri-*

tionem nec efficaces esse solere, nec durabiles: consequenter pastorem animarum debere insistere signis non aequivocis caritatis dominantis, antequam admittat suos poenitentes ad sacramenta: quae signa, ut deinde tradit (§. 17) pastor deducere poterit ex stabili cessatione a peccato, et fervore in operibus bonis; quem insuper fervorem caritatis perhibet (de Poenit. §. 10) velut dispositionem, quae debet praecedere absolutionem;

Sic intellecta, ut non solum contritio imperfecta, quae passim attritionis nomine donatur, etiam quae juncta sit cum dilectione, qua homo incipit diligere Deum tanquam omnis justitiae fontem; nec modo contritio caritate formata, sed et fervor caritatis dominantis, et ille quidem diuturno experimento per fervorem in operibus bonis probatus, generaliter, et absolute requiratur, ut homo ad sacramenta, et speciatim poenitentes ad absolutionis beneficium admittantur,

Falsa, temeraria, quietis animarum perturbativa, tutae ac probatae in Ecclesia praxi contraria, Sacramenti efficaciae detrahens, et injuriosa.

De auctoritate absolvendi.

De Poenit. §. 10, n. 6.

XXXVII. Doctrina synodi, quae de auctoritate absolvendi, accepta per ordinationem enuntiat, post institutionem dioecesium, et parochiarum conveniens esse, ut quisque iudicium hoc exerceat super personas sibi subditas sive ratione territorii, sive jure quodam personali, propterea quod aliter confusio induceretur, et perturbatio;

Quatenus post institutas dioeceses, et parochias enuntiat tantummodo, *conveniens esse ad praecavendam confusionem, ut absolvendi potestas exerceatur super subditos;* sic intellecta tanquam ad validum usum hujus potestatis non sit necessaria ordinaria, vel subdelegata illa jurisdictio, sine qua Tridentinum declarat nullius momenti esse absolutionem a sacerdote prolatam,

Falsa, temeraria, perniciosa, Tridentino contraria et injuriosa, erronea.

Ibid. §. 11.

XXXVIII. Item doctrina, qua postquam synodus professus est, *se non posse non admirari illam adeo venerabilem disciplinam antiquitatis, quae, ut ait, ad poenitentiam non ita facile, et forte nunquam eum admittebat, qui post primum peccatum, et primam reconciliationem relapsus esset in culpam;* subjungit, *per timorem perpetuae exclusionis a communione, et pace, etiam in articulo mortis magnum fraenum illis injectum iri, qui parum considerant malum peccati, et minus illud timent.*

Contraria cau. 13 Concilii Nicaeni I, decretali Innocentii I ad Exuperium Tholos., tum et

decretali Caelestini I ad Episcopos Viennenses et Narbonenses. Provinciae, redolens pravitatem, quam in ea decretali sanctus Pontifex exhorret.

De peccatorum venialium confessione.

De Poenit. §. 12.

XXXIX. Declaratio synodi de peccatorum venialium confessione, quam optare se ait non tantopere frequentari, ne nimium contemptibiles reddantur ejusmodi confessiones,

Temeraria, perniciosa, sanctorum, ac piorum praxi, a sacro Conc. Trid. probatae contraria.

De indulgentiis.

De Poenit. §. 16.

XL. Propositio asserens, *indulgentiam secundum suam praecisam notionem aliud non esse quam remissionem partis ejus poenitentiae, quae per canones statuta erat peccanti;*

Quasi indulgentia, praeter nudam remissionem poenae canonicae, non etiam valeat ad remissionem poenae temporalis pro peccatis actualibus debitae apud divinam justitiam,

Falsa, temeraria, Christi meritis injuriosa, dudum in art. 19 Lutheri damnata.

Ibid.

XLI. Item in eo quod subditur, *scholasticos, suis subtilitatibus inflatos, invexisse thesaurum male intellectum meritorum Christi et Sanctorum, et claras notioni absolutionis a poena canonica substituisse confusam, et falsam applicationis meritorum;*

Quasi thesauri Ecclesiae, unde Papa dat indulgentias non sint merita Christi et Sanctorum,

Falsa, temeraria, Christi et Sanctorum meritis injuriosa, dudum in art. 17, Lutheri damnata.

Ibid.

XLII. Item in eo quod superaddit, *luctuosius adhuc esse quod chimeraea isthaec applicatio transferri volita sit in defunctos,*

Falsa, temeraria, piarum aurium offensiva, in romanos Pontifices, et in praxim et sensum universalis Ecclesiae injuriosa, inducens in errorem haereticali nota in Petro de Osma confixum, iterum damnatum in art. 22 Lutheri.

Ibid.

XLIII. In eo demum quod impudentissime invenitur in tabellas indulgentiarum, altaria privilegiata, etc.,

Temeraria, piarum aurium offensiva, scandalosa, in summos Pontifices, atque in praxim, tota Ecclesia frequentatam, contumeliosa.

De reservatione casuum.

De Poenit. §. 19.

XLIV. Propositio synodi asserens, *reservationem*

*casuum nunc temporis aliud non esse, quam im-
providum ligamen pro inferioribus sacerdotibus,
et sonum sensu vacuum pro poenitentibus, as-
suetis non admodum curare hanc reservationem,
Falsa, temeraria, male sonans, perniciosa,
concilio tridentino contraria, superioris
hierarchicae potestatis laesiva.*

Ibid.

XLV. Item de spe quam ostendit fore, ut re-
formato Rituali, et ordine poenitentiae, nullum
amplius locum habiturae sint huiusmodi reser-
vationes;

Propterea attenta generalitate verborum innuit
per reformationem Ritualis, et ordinis poeni-
tentiae, factam ab episcopo, vel synodo, aboleri
posse casus, quos tridentina synodus (sess. 14,
c. 7) declarat Pontifices Maximos potuisse pro
suprema, potestate sibi in universa Ecclesia
tradita, peculiari suo iudicio reservare,

Propositio falsa, temeraria, concilio triden-
tino, et summorum Pontificum auctori-
tati derogans, et injuriosa.

De censuris.

De Poenit. §§. 20, 22.

XLVI. Propositio asserens, effectum excommu-
nicationis exteriorum duntaxat esse, quia tan-
tummodo natura sua excludit ab exteriori com-
municatione Ecclesiae;

Quasi excommunicatio non sit poena spiri-
tualis, ligans in Coelo, animas obligans,

Ex S. Aug. Ep. 250, Auxilio Episcopo, tract.
80, in Johan. n. 12,

Falsa, perniciosa, in art. 23 Lutheri damna-
ta, ad minus erronea.

§§. 21, 23.

XLVII. Item quae tradit, necessarium esse juxta
leges naturales, et divinas, ut sive ad excom-
municationem, sive ad suspensionem prae-
cedere debeat examen personale; atque adeo
sententias dictas *ipsa facta*, non aliam vim
habere, nisi seriae comminationis sine ullo
actuali effectu,

Falsa, temeraria, perniciosa, Ecclesiae po-
testati injuriosa, erronea.

§§. 22.

XLVIII. Item quae pronuntiat, *inutilem, ac va-
nam esse formulam nonnullis abhinc saeculis
inductam absolventi generaliter ab excommu-
nicationibus, in quas fidelis incidere potuisset,*

Falsa, temeraria, praxi Ecclesiae injuriosa.
§. 24.

XLIX. Item quae damnat ut nullas, et invali-
das suspensiones ex informata conscientia,
Falsa, perniciosa, in Trid. injuriosa.

Ibid.

L. Item in eo quod insinuat, soli episcopo fas
non esse uti potestate, quam tamen ei defert
Tridentinum (sess. 14, c. 1, de Ref.) suspen-

sionis ex informata conscientia legitime indi-
gendae,

Jurisdictionis praelatorum Ecclesiae laesiva.

De ordine.

De ordine §. 4.

LI. Doctrina synodi, quae perhibet, in promo-
vendis ad ordines hanc de more et instituto
veteris disciplinae rationem servari consue-
visse, ut si quis clericorum distinguatur san-
ctitate vitae, et dignus aestimabatur, qui ad
ordines sacros ascenderet, ille solitus erat pro-
moveri ad diaconatum, vel sacerdotium, etiam
si inferiores ordines non suscepisset: neque tum
talis ordinatio dicebatur per saltum, ut postea
dictum est;

§. 5.

LII. Item quae innuit non aliam titulum ordi-
nationum fuisse, quam depurationem ad ali-
quod speciale ministerium, qualis praescrip-
ta est in concilio calcedonensi: subjungens
(§. 6), quamdiu Ecclesia sese his princi-
piis in delectu sacrorum ministrorum con-
formavit, ecclesiasticum ordinem floruisse; ve-
rum beatos illos dies transiisse, novaeque prin-
cipia subinde introducta, quibus corrupta fuit
disciplina in delectu ministrorum sanctorum;

§. 7.

LIII. Item quod inter haec ipsa corruptionis
principia refert, quod recessum sit a vetere
instituto, quo, ut ait (§. 3), Ecclesia insi-
stens Apostoli vestigiis neminem ad sacerdo-
tium admittendum statuerat, nisi qui conser-
vasset innocentiam baptismalem;

Quatenus innuit corruptam fuisse discipli-
nam per decreta, et instituta,

1. Sive quibus ordinationes per saltum veti-
tae sunt,

2. Sive quibus pro ecclesiarum necessitate,
et commoditate probatae sunt ordinationes sine
titulo specialis officii, velut speciatim a Triden-
tino ordinatio ad titulum patrimonii: salva obe-
dientia, qua sic ordinati ecclesiarum necessi-
tatibus deservire debent iis obeundis officiis,
quibus pro loco, ac tempore ab episcopo admo-
ti fuerint, quemadmodum ab apostolicis tem-
poribus in primitiva Ecclesia fieri consuevit,

3. Sive quibus jure canonico facta est crimi-
num distinctio, quae delinquentes reddunt ir-
regulares; quasi per hanc distinctionem Eccle-
sia recesserit a spiritu Apostoli, non excluden-
do generaliter, et indistincte ab ecclesiastico
ministerio omnes quoscumque, qui baptismale
innocentiam non conservassent,

Doctrina singulis suis partibus falsa, temera-
ria, ordinis, pro ecclesiarum necessitate et
commoditate inducti, perturbativa, in di-
sciplinam per canones, et speciatim per
Trid. decreta probatam injuriosa.

§. 13.

LIV. Item quae velut turpem abusum notat un-

quam praelendere eleemosynam pro celebrandis missis, et sacramentis administrandis, sicuti et accipere quemlibet proventum dictum stolae, et generaliter quodcumque stipendium et honorarium, quod suffragiorum, aut cuiuslibet parochialis functionis occasione offerretur;

Quasi turpis abusus crimine notandi essent ministri Ecclesiae, dum secundum receptum, et probatum Ecclesiae morem et institutum utantur jure promulgato ab Apostolo, accipiendi temporalia ab his, quibus spiritualia ministrantur,

Falsa, temeraria, ecclesiastici, ac pastoralis juris laesiva, in Ecclesiam, ejusque ministros injuriosa.

§. 14.

LV. Item qua vehementer optare se proficitur, ut aliqua ratio inveniretur minutuli cleri (quo nomine inferiorum ordinum clericos designat) a cathedralibus, et collegiatis submovendi, providendo aliter, nempe per probos, et provenciores aetatis laicos, congruo assignato stipendio, ministerio inserviendi missis, et aliis officiis velut acolythi, etc., ut olim, inquit, fieri solebat, quando ejus generis officia, non ad meram speciem pro majoribus ordinibus suscipiendis redacta erant;

Quatenus reprehendit institutum, quo caveatur, ut minorum ordinum functiones per eos tantum praestentur, exercenturque, qui in illis constituti, adscriptive sunt (Concil. Prov. IV, Mediol.): idque ad mentem Tridentini (sess. 23, c. 17), ut sanctorum ordinum a diaconatu ad ostiariatum functiones ab apostolicis temporibus in Ecclesia laudabiliter receptae, et in pluribus locis aliquandiu intermissae, juxta sacros canones revocentur, nec ab haereticis tanquam otiosae traducantur.

Suggestio temeraria, piarum aurium offensiva, ecclesiastici ministerii perturbativa, servandae, quoad fieri potest, in celebrandis mysteriis decentiae imminativa, in minorum ordinum mauera, et functiones, tum in disciplinam per canones, et speciatim per Trid. probatam injuriosa, favens haereticorum in eam conviciis et calumniis.

§. 18.

LVI. Doctrina, quae statuit conveniens videri in impedimentis canonicis, quae proveniunt ex delictis in jure expressis, nullam unquam nec concedendam, nec admittendam esse dispensationem,

Aequitatis, et moderationis canonicae a sacro concilio tridentino probatae laesiva, auctoritati, et juribus Ecclesiae derogans.

Ibid. §. 22.

LVII. Praescriptio synodi, quae generaliter, et indiscriminatim velut abusum rejicit quaecumque dispensationem, ut plus quam unum residentiale beneficium uni, eidemque conferatur: item in eo quod subjungit, certum sibi esse

juxta Ecclesiae spiritum plus quam uno beneficio tametsi simplici neminem frui posse, Pro sua generalitate derogans moderationi Tridentini, sess. 7, c. 5, et sess. 24, c. 17.

De sponsalibus, et matrimonio.

Libell. Memor. circa sponsalia, etc. §. 2.

LVIII. Propositio, quae statuit sponsalia proprie dicta actum mere civilem continere, qui ad matrimonium celebrandum disponit, eademque civilium legum praescripto omnino subjacere;

Quasi actus disponens ad sacramentum non subjaceat sub hac ratione juri Ecclesiae,

Falsa, juris Ecclesiae quoad effectus etiam e sponsalibus vi canonicarum sanctionum profluentes laesiva, disciplinae ab Ecclesia constitutae derogans.

De Matrim. §§. 7, 11, 12.

LIX. Doctrina synodi asserens, ad supremam civilem potestatem duntaxat originarie spectare contractui matrimonii apponere impedimenta ejus generis, quae ipsum nullum reddunt, dicunturque dirimentia; quod jus originarium praeterea dicitur cum jure dispensandi essentialiter connatum; subjungens, supposito assensu, vel consentia principum potuisse Ecclesiam juste constituere impedimenta dirimentia ipsum contractum matrimonii;

Quasi Ecclesia non semper potuerit, ac possit in christianorum matrimoniis jure proprio impedimenta constituere, quae matrimonium non solum impediunt, sed et nullum reddant quoad vinculum; quibus christiani obstricti teneantur etiam in terris infidelium; in eisdemque dispensare,

Canonum 3, 4, 9, 12, sess. 24, Concil. Trid. eversiva, haeretica,

Cit. Libell. Memor. circa Sponsal. §. 10.

LX. Item rogatio synodi ad potestatem civilem, ut e numero impedimentorum tollat cognationem spirituales, atque illud quod dicitur publicae honestatis, quorum origo reperitur in collectione Justiniani; tum ut restringat impedimentum affinitatis, et cognationis ex quacumque licita, aut illicita conjunctione provenientis ad quartum gradum juxta civilem computationem per lineam lateralem, et obliquam, ita tamen ut spes nulla relinquatur dispensationis obtinendae;

Quatenus civili potestati jus attribuit sive abolendi, sive restringendi impedimenta, Ecclesiae auctoritate constituta, vel comprobata: item qua parte supponit Ecclesiam per potestatem civilem spoliari posse jure suo dispensandi super impedimentis ab ipsa constitutis, vel comprobatis,

Libertatis, ac potestatis Ecclesiae subversiva, Tridentino contraria, ex haereticall supra damnato principio profecta.

De officiis, exercitationibus, institutionibus ad religiosum cultum pertinentibus,
Et primum de adoranda humanitate Christi.

De Fide §. 3.

LXI. Propositio, quae asserit, *adorare directe humanitatem Christi, magis vero aliquam ejus partem, fore semper honorem divinum datum creaturae;*

Quatenus per hoc verbum *directe* intendat reprobare adorationis cultum, quem fideles dirigunt ad humanitatem Christi; perinde ac si talis adoratio, qua humanitas, ipsaque caro vivifica Christi adoratur non quidem propter se, et tanquam nuda caro, sed prout unita divinitati, foret honor divinus impertitus creaturae, et non potius una, eademque adoratio, qua Verbum incarnatum cum propria ipsius carne adoratur,

Ex Concil. C. P. V. Gen. Can. 9.

Falsa, captiosa, pio ac debito cultui humanitati Christi a fidelibus praestito, ac praestando delrahens, et injuriosa.

De Orat. §. 10.

LXII. Doctrina, quae devotionem erga sacratissimum Cor Jesu rejicit inter devotiones, quas notat velut novas, erroneas, aut saltem periculosas;

Intellecta de hac devotione, qualis est ab apostolica Sede probata,

Falsa, temeraria, perniciosa, piarum aurium offensiva, in apostolicam Sedem injuriosa.

De Orat. §. 10. Et Append. n. 82.

LXIII. Item in eo quod cultores Cordis Jesu hoc etiam nomine arguit, quod non advertant sanctissimam carnem Christi, aut ejus partem aliquam, aut etiam humanitatem totam cum separatione, aut praecisione a divinitate adorari non posse cultu latriae;

Quasi fideles Cor Jesu adorarent cum separatione, vel praecisione a divinitate, dum illud adorant, ut est Cor Jesu, Cor nempe Personae Verbi, cui inseparabiliter unitum est, ad eum modum, quo exangue corpus Christi in triduo mortis sine separatione, aut praecisione a divinitate adorabile fuit in sepulchro, Captiosa, in fideles Cordis Christi cultores injuriosa.

De ordine praescripto in piis exercitationibus obeundis.

De Orat. §. 14. Append. n. 34.

LXIV. Doctrina, quae velut supersticiosam univ-
erse notat quaecumque efficaciam, quae pona-

tur in determinato numero precum, et piarum salutationum;

Tanquam superstitiosa censenda esset effi-
cacia, quae sumitur non ex numero in se spec-
tato, sed ex praescripto Ecclesiae, certum nu-
merum precum, vel externarum actionum
praefinentis pro indulgentiis consequendis,
pro adimplendis poenitentis, et generatim
pro sacro, et religioso cultu rite, et ex ordi-
ne peragendo,

Falsa, temeraria, scandalosa, perniciosa,
pietati fidelium injuriosa, Ecclesiae au-
cloritati derogans, erronea.

De Poenit. §. 10.

LXV. Propositio enuntians, *irregularem strepi-
tum novarum institutionum, quae dictae sunt
exercitia, vel missiones... forte nunquam; aut
saltem perraro eo pertingere, ut absolutam con-
versionem operentur, et exteriores illos com-
motionis actus, qui apparuerunt, nil aliud fuisse,
quam transeuntia naturalis concussionis ful-
gura,*

Temeraria, male sonans, perniciosa, mori-
pie, salutariter per Ecclesiam frequenta-
to, et in verbo Dei fundato injuriosa.

De modo jungendae vocis populi cum
voce Ecclesiae in precibus publicis.

De Orat. §. 24.

LXVI. Propositio asserens, *fore contra aposto-
licam praxim, et Dei consilia, nisi populo sa-
ciliores viae pararentur vocem suam jungendi
cum voce totius Ecclesiae;*

Intellecta de usu vulgaris linguae in litar-
gicas preces inducendae,

Falsa, temeraria, ordinis pro mysteriorum
celebratione praescripti perturbativa, plu-
rium malorum facile productrix.

De lectione Sacrae Scripturae.

Ex nota in fine Decr. de Gratia.

LXVII. Doctrina perhibens a lectione Sacrarum
Scripturarum *nonnisi veram impotentiam ex-
cusare;* subjungens ultro se prodere obscura-
tionem, quae ex hujusce praecepti neglectu
orta est super primarias veritates religiosas,

Falsa, temeraria, quietis animarum per-
turbativa, alias in Quaesnellio damnata.

De proscriptis libris in Ecclesia pu-
blice legendis.

De Orat. §. 29.

LXVIII. Laudatio, qua summopere synodas
commendat Quaesnellii commentationes in no-
vum Testamentum, aliaque aliorum quoesnel-
lianis erroribus faventium opera, licet pro-

scripta; eademque parochis proponit, ut ea tanquam solidis religionis principiis referta in suis quisque parocciis populo post reliquas functiones perlegant,

Falsa, scandalosa, temeraria, seditiosa, Ecclesiae injuriosa, schisma fovens, et haeresim.

De sacris imaginibus.

De Orat. §. 17.

LXIX. Praescriptio, quae generaliter, et indistincte inter imagines ab Ecclesia auferendas, velut rudibus erroris occasionem praebentes, notat imagines Trinitatis incomprehensibilis,

Propter sui generalitatem temeraria, ac pio per Ecclesiam frequentato mori contraria, quasi nullae exlent imagines sanctissimae Trinitatis communiter approbatae, ac tuto permittendae.

Ex Brevi Sollicitudini nostrae Benedicti XIV, an. 1745.

LXX. Item doctrina, et praescriptio generatim reprobens omnem specialem cultum, quem alicui speciatim imagini solent fideles impendere, et ad ipsam potius quam ad aliam confugere,

Temeraria, perniciofa, pio per Ecclesiam frequentato mori, tum et illi Providentiae ordini injuriosa, quo ita *Deus nec in omnibus memoriis Sanctorum ista fieri voluit, qui dividit propria unicuique prout vult.*

Ex S. Aug. Ep. 78. Clero, Senioribus, et universae Plebi Ecclesiae Hipponen.

LXXI. Item quae vetat, ne imagines praesertim beatæ Virginis ullis titulis distinguantur praeterquam denominationibus, quae sint analogae mysteriis, de quibus in Sacra Scriptura expressa sit mentio;

Quasi nec adscribi possent imaginibus piaae aliae denominationes, quas vel in ipsismet publicis precibus Ecclesia probat, et commendat,

Temeraria, piarum aurium offensiva, venerationi beatæ praesertim Virgini debita injuriosa.

LXXII. Item quae velut abusum extirpari vult morem, quo velatae asservantur certae imagines,

Temeraria, frequentato in Ecclesia, et ad fidelium pietatem fovendam inducto mori contraria.

De Festis.

Libell. Memorial. pro Fest. reform. §. 3.

LXXIII. Propositio enuntians novorum festorum institutionem ex neglectu in veteribus observandis, et ex falsis notionibus naturae, et

finis earundem solemnitatum originem duxisse,

Falsa, temeraria, scandalosa, Ecclesiae injuriosa, favens haereticorum in dies festos, per Ecclesiam celebratos, conviciis.

Ibid. §. 8.

LXXIV. Deliberatio synodi de transferendis in diem dominicum festis per annum institutis: idque pro jure, quod persuasum sibi esse ait episcopo competere super disciplinam ecclesiasticam in ordine ad res mere spirituales; ideoque et praeceptum missae audiendae abrogandi diebus, in quibus ex pristina Ecclesiae lege viget etiamnum id praeceptum: tum etiam in eo, quod suppleraddit de transferendis in Adventum episcopali auctoritate jejuniis, per annum ex Ecclesiae praecepto servandis;

Quatenus adstruit episcopo fas esse jure proprio transferre dies ab Ecclesia praescriptos pro festis, jejuniisve celebrandis: aut indictum missae audiendae praeceptum abrogare,

Propositio falsa, juris conciliorum generalium, et summorum Pontificum laesiva, scandalosa, schismati favens.

De Juramentis.

Libell. Memorial. pro Juram. reform. §. 5.

LXXV. Doctrina, quae perhibet beatis temporibus nascentis Ecclesiae juramenta visa esse a documentis Divini Praeceptoris, atque ab aurea evangelica simplicitate adeo aliena, ut ipsummet jurare sine extrema, et ineluctabili necessitate reputatus fuisset actus irreligiosus, homine christiano indignus: insuper continuatam Patrum seriem demonstrare juramenta communi sensu pro velitis habita fuisse: indeque progreditur ad improbanda juramenta, quae curia ecclesiastica, jurisprudentiae feudalis, ut ait, normam secula in investituris, et in sacris ipsis episcoporum ordinationibus adoptavit: statuitque adeo implorandam a saeculari potestate legem pro abolendis juramentis, quae in curiis etiam ecclesiasticis exiguntur pro suscipiendis muniis, et officiis, et generatim pro omni actu curiali,

Falsa, Ecclesiae injuriosa, juris ecclesiastici laesiva, disciplinae per canones inductae, et probatae subversiva.

De Collationibus Ecclesiasticis.

De Collat. Ecclesiast. §. 1.

LXXVI. Insectatio, qua synodus scholasticam exagitat, velut eam, quae viam aperuit inveniendis novis, et inter se discordantibus systematibus quoad veritates majoris pretii, ac demum adduxit ad probabilismum, et laxismum;

Quatenus in scholasticam rejicit privatorum vitia, qui abuti ea potuerant, aut abusi sunt, Falsa, temeraria, in sanctissimos viros, et doctores, qui magno catholicae religionis bono scholasticam excoluere, injuriosa, favens infestis in eam haereticorum conviciis.

Ibid.

LXXVII. Item in eo quod subdit, *mutationem formae regiminis ecclesiastici, qua factum est, ut ministri Ecclesiae in oblivionem venirent suorum jurium, quae simul sunt eorum obligationes, eo demum rem adduxisse, ut obliterari faceret primitivas notiones ministerii ecclesiastici, et sollicitudinis pastoralis;*

Quasi per mutationem regiminis, congruentem disciplinae in Ecclesia constitutae, et probatae obliterari unquam potuerit, et amitti primitiva notio ecclesiastici ministerii, pastoralisve sollicitudinis,

Propositio falsa, temeraria, erronea.

§. 4.

LXXVIII. Praescriptio synodi de ordine rerum tractandarum in Collationibus: qua posteaquam praemisit, *in quolibet articulo distinguendum id quod pertinet ad fidem, et ad essentiam religionis ab eo, quod est proprium disciplinae, subjungit, in hac ipsa (disciplina) distinguendum quod est necessarium, aut utile ad retinendos in spiritu fideles ab eo, quod est inutile, aut onerosius, quam libertas filiorum novi foederis patiatur, magis vero ab eo, quod est periculosum aut noxium, utpote inducens ad superstitionem, et materialismum;*

Quatenus pro generalitate verborum comprehendat, et praescripto examini subjiciat etiam disciplinam ab Ecclesia constitutam, et probatam; quasi Ecclesia, quae spiritu Dei regitur, disciplinam constituere posset non solum inutilem, et onerosiorem, quam libertas christiana patiatur, sed et periculosam, noxiam, inducentem in superstitionem, et materialismum,

Falsa, temeraria, scandalosa, perniciosa, plarum aurium offensiva, Ecclesiae, ac spiritui Dei, quo ipsa regitur, injuriosa, ad minus erronea.

Convicia adversus aliquas sententias in scholis catholicis usque adhuc agitatae.

Orat. ad Synod. §. 2.

LXXIX. Assertio, quae conviciis, et contumeliis insectatur sententias in scholis catholicis agitatae, et de quibus apostolica Sedes nil adhuc definiendum, aut pronunciandum censuit.

Falsa, temeraria, in scholas catholicas in-

juriosa, debita apostolicis constitutionibus obedientiae derogans.

De tribus regulis, fundamenti loco a synodo positis pro reform. Regularium.

Libell. Memorial. pro reform. Regularium §. 9.

LXXX. Regula I, quae statuit universe, et indiscriminatim statum Regularem, aut Monasticum natura sua componi non posse cum animarum cura, cumque vitae pastoralis muneribus, nec adeo in partem venire posse ecclesiasticae hierarchiae, quin ex adverso pugnet cum ipsiusmet vitae monasticae principiis,

Falsa, perniciosa, in sanctissimos Ecclesiae Patres, et praesules, qui regularis vitae instituta cum clericali ordinis muneribus consociarant, injuriosa; pio, vetusto, probato Ecclesiae mori, summorumque Pontificum sanctionibus contraria: quasi monachi quos morum gravitas, et vitae, ac fidei institutio sancta commendat, non rite, nec modo sine religionis offensione, sed et cum multa utilitate Ecclesiae clericorum officiis aggregentur.

Ex S. Siricio Epist. Decret. ad Himerium Tarracon. c. 13.

LXXXI. Item in eo quod subjungit, sanctos Thomam, et Bonaventuram sic in tuendis adversus summos homines Mendicantium institutis versatos esse, ut in eorum defensionibus minor aestus, accuratio major desideranda fuisset,

Scandalosa, in sanctissimos doctores injuriosa, impiis damnatorum auctorum contumeliis favens.

LXXXII. Regula II. *Multiplicationem Ordinum, ac diversitatem naturaliter inferre perturbationem, et confusionem:* item in eo quod praemittit §. 4, *Regularium fundatores, qui post monastica instituta prodierunt, Ordines supradictos Ordinibus, Reformationes Reformationibus nihil aliud effecisse, quam primariam mali causam magis magisque dilatare;*

Intellecta de Ordinibus, et Institutis a sancta Sede probatis, quasi distincta piorum munerum varietas, quibus distincti Ordines addicti sunt, natura sua perturbationem, et confusionem parere debeat,

Falsa, calumniosa, in sanctos fundatores, eorumque fideles alumnos, tum et in ipsos summos Pontifices injuriosa.

LXXXIII. Regula III, qua postquam praemisit, *parvum corpus degens intra civilem societatem, quin fere sit pars ejusdem, parvamque monarchiam figit, in statu semper esse periculosum, subinde hoc nomine criminatur privata monasteria, communis instituti vinculo sub uno*

praesertim capite consociata, velut speciales totidem monarchias civili reipublicas periculosas, et noxias,

Falsa, temeraria, Regularibus institutis a sancta Sede ad religionis profectum approbatis injuriosa, favens haereticorum in eadem instituta insecutionibus, et calumniis.

De systemate, seu ordinationum complexione ducta ex allatis regulis, et octo sequentibus articulis comprehensa pro reformatione Regularium.

§. 10.

LXXXIV. Art. 1. De uno duntaxat Ordine in Ecclesia retinendo, ac de seligenda prae ceteris regula sancti Benedicti, cum ob sui praestantiam, tum ob praeclara illius Ordinis merita: sic tamen ut in his, quae forte occurrent temporum conditioni minus congrua, instituta vitae ratio apud Portum-regium lucem praeserat ad explorandum quid addere, quid detrudere conveniat.

2. Ne compotes fiant ecclesiasticae hierarchiae, qui se huic Ordini adjunxerint, nec ad sacros ordines promoveantur, praeterquam ad summum unus, vel duo, initiandi tanquam curati, vel capellani monasterii, reliquis in simplici laicorum ordine remanentibus.

3. Unum tantum in unaquaque civitate admittendum monasterium, idque extra moenia civitatis in locis additioribus et remotioribus collocandum.

4. Inter occupationes vitae monasticae pars sua labori manuum inviolate servanda; relicto tamen congruo tempore, psalmodiae impendendo, aut etiam, si cui libuerit, litterarum studio. Psalmodia deberet esse moderata, quia nimia ejus prolixitas parit praecipitantiam, molestiam, evagationem. Quo plus auctae sunt psalmodiae, orationes, preces; tantumdem peraequa proportionem omni tempore imminutus fervor est, sanctitasque Regularium.

5. Nulla foret admittenda distinctio monachos inter sive choro, sive ministeriis addictos; inaequalitas isthaec gravissimas omni tempore lites excitavit, ac discordias, et a communitatibus Regularium spiritum caritatis expulit.

6. Votum perpetuae stabilitatis nunquam tolerandum. Non illud norant veteres monachi, qui tamen Ecclesiae consolatio, et christianismi ornamentum extiterunt. Vota castitatis, paupertatis, et obediendae non admittentur instar communis, et stabili regulae. Si quis ea vota, aut omnia, aut aliqua facere voluerit, consilium, et

Tomo V.

veniam ab episcopo postulabit, qui tamen nunquam permittet, ut perpetua sint, nec anni fines excedent. Tantummodo facultas dabitur ea renovandi sub iisdem conditionibus.

7. Omnem episcopus habebit inspectionem in eorum vitam, studia, progressum in pietate: ad ipsum pertinebit monachos admittere, et expellere, semper tamen accepto contubernalem consilio.

8. Regulares Ordinum, qui adhuc remanent, licet sacerdotes in hoc monasterium admitti etiam possent, modo in silentio, et solitudine propriae sanctificationi vacare cuperent: quo casu dispensationi locus fieret in generali regula num. 2 statuta; sic tamen ne vitas institutionem sequantur ab aliis discrepantem, adeo ut non plus quam una, aut ad summum duae in diem missas celebrentur, satisque ceteris sacerdotibus esse debeat una cum Communitate concelebrare.

Item pro reformatione Monialium.

§. 11.

Vota perpetua usque ad annum 40 aut 45 non admittenda. Moniales solidis exercitationibus, speciatim labori addendae: a carnali spiritualitate, qua pleraeque dislinentur, avocandae: expendendum, utrum, quod ad ipsas attinet, satius foret monasterium in civitate relinqui,

Systema vigentis atque jam antiquitus probatae, ac receptae disciplinae subversivum, perniciosum, constitutionibus apostolicis, et plurium conciliorum etiam generalium, tum speciatim Tridentini sanctionibus oppositum, et injuriosum; favens haereticorum in monastica vota, et regularia instituta, stabiliiori consiliorum evangelicorum professioni addicta, conviciis et calumniis.

De nationali concilio convocando.

Libell. Memorial. pro convoc. Concil. National. §. 1.

LXXXV. Propositio enuntians qualemcumque cognitionem ecclesiasticae historiae sufficere, ut fateri quisque debeat convocationem concilii nationalis unam esse ex viis canonicis, qua finiantur in Ecclesia respectivarum nationum controversiae spectantes ad religionem;

Sic intellecta, ut controversiae ad fidem et mores spectantes, in Ecclesia quacumque subortae, per nationale concilium irrefragabili judicio finiri valeant: quasi inerrantia in fidei et morum quaestionibus nationali concilio competeret,

Schismatica, haeretica.

Mandamus igitur omnibus utriusque sexus christifidelibus, ne de dictis propositionibus, et doctrinis sentire, docere, praedicare praesumant, contra quam in hac nostra constitutione declaratur: ita ut quicumque illas, vel earum aliquam conjunctim, vel divisim docuerit, defenderit, ediderit, aut de eis etiam disputando publice, vel privatim tractaverit; nisi forsitan impugnando, ecclesiasticis censuris, aliisque contra similia perpetrantes a jure statutis poenis, ipso facto, absque alia declaratione subiaceat.

Ceterum per hanc expressam praefatarum propositionum, et doctrinarum reprobationem, alia in eodem libro contenta nullatenus approbare intendimus: cum praesertim in eo complures deprehensae fuerint propositiones et doctrinae sive illis, quae supra damnatae sunt, affines, sive quae communis ac probatae cum doctrinae, et disciplinae temerarium contemptum, tum maxime infensum in romanos Pontifices, et apostolicam Sedem animum praeserunt.

Duo vero specialim notanda censemus, quae de augustissimo sanctissimae Trinitatis mysterio §. 2. Decreti de Fide, si non pravo animo, imprudenter certe synodo exciderunt, quae facile rudes praesertim et incautos in fraudem impellere valeant. Primum, dum posteaquam rite praemisit Deum in suo Esse unum, et simplicissimum permanere, continuo subjungens, ipsum Deum in tribus Personis distingui, perperam discedit a communi, et probata in christianae doctrinae institutionibus formula, qua Deus unus quidem in tribus Personis distinctis dicitur, non in tribus Personis distinctus: cujus formulae commutatione hoc vi verborum subrepat erroris periculum, ut essentia divina distincta in Personis putetur; quam fides catholica sic unam in Personis distinctis confitetur, ut eam simul profiteatur in se prorsus indistinctam.

Alterum, quod de ipsismet tribus Divinis Personis tradit, eas secundum earum proprietates personales, et incommunicabiles exactius loquendo exprimi, seu appellari Patrem, Verbum, et Spiritum Sanctum: quasi minus propria, et exacta foret appellatio Filii tot Scripturae locis consecrata, voce ipsa Patris et coelis, et e nube delapsa, tum formula baptismi a Christo praescripta, tum et praeclara illa confessione, qua beatus ab ipsomet Christo Petrus est pronuntiatus; ac non potius retinendum esset, quod edoctus ab Augustino Angelicus Praeceptor (1) vicissim ipse docuit in nomine Verbi eandem proprietatem importari, quae in nomine Filii, dicente nimirum Augustino (2), eo dicitur Verbum, quo Filius.

Neque silentio praetereunda insignis ea, frau-

dis plena synodi temeritas, quae pridem improbatam ab apostolica Sede conventus gallicani declarationem an. 1682, ausa sit non amplissimis modo laudibus exornare, sed quo majorem illi auctoritatem conciliaret, eam in decretum, de fide inscriptum, insidiosae includere, articulos in illa contentos palam adoptare, et quae sparsim per hoc ipsum decretum tradita sunt, horum articulorum publica, et solemnii professione obsignare. Quo saepe non solum gravior longe se nobis offert de synodo, quam praedecessoribus nostris fuerit de comitiis illis exostulandi ratio; sed et ipsimet gallicanae ecclesiae non levis injuria irrogatur, quam dignam synodus existimaverit, cujus auctoritas in patrocinium vocaretur errorum, quibus illud est contaminatum decretum.

Quamobrem quae acta conventus gallicani, mox ut prodierunt praedecessor noster Ven. Innocentius XI, per litteras in forma Brevis die 11 aprilis an. 1682, post autem expressius Alexander VIII, Constit. *Inter multiplices* die 4 augusti an. 1690, pro apostolici sui muneris ratione improbarunt, resciderunt, nulla, et irrita declararunt; multo fortius exigit a nobis pastoralis sollicitudo recentem horum, factam in synodo, tot vitiis affectam adoptionem, velut temerariam, scandalosam, ac praesertim post edita praedecessorum nostrorum decreta, huic apostolicae Sedi summopere injuriosam reprobare, ac damnare, prout eam praesenti hac nostra constitutione reprobamus, et damnamus, ac pro reprobata, et damnata haberi volumus.

Ad id genus fraudis pertinet, quod synodus in hoc ipso decreto de fide quamplures articulos complexa, quos lovaniensis facultatis theologi ad Innocentii XI judicium detulerunt; tum et alios duodecim a Card. de Noailles Benedicto XIII oblatos, non dubitaverit ex reprobo secundo ultrajectensi concilio vanum, velutque commentum exsuscitare, temereque his verbis jactare in vulgus; nempe universae Europae notissimum esse, eos articulos Romae severissimo examini subjectos fuisse, et non solum a quacumque censura immunes exiisse, sed etiam a laudatis romanis Pontificibus fuisse commendatos: cujus tamen assertae commendationis non modo nullum extat authenticum documentum, quin potius eidem refragantur Acta examinis, quae in nostrae supremae Inquisitionis tabulis asservantur, e quibus id tantum apparet, nullam super iis prolatam fuisse judicium.

Hisce propterea de causis librum hunc ipsum, cui titulus: *Atti, e Decreti del Concilio Diocesano di Pistoja dell' Anno MDCCCLXXVI. In Pistoja per Atto Bracali Stampatore Vescovile. Con approvazione*, sive praemisso, sive quovis alio titulo inscriptum, ubicumque, et quocumque idiomate, quavis editione, aut versione hactenus impressum, aut imprimendum,

(1) S. Th. 1. P. q. 34, art. 2. ad 3.

(2) Aug. de Trinit. l. 7, c. 2.

auctoritate apostolica tenore praesentium prohibemus, et damnamus: quemadmodum etiam alios omnes libros in ejus, sive ejus doctrinae defensionem, tam scripto, quam typis forsitan jam editos, seu, quod Deus avertat, edendos, eorumque lectionem, descriptionem, retentionem, et usum omnibus, et singulis christifidelibus sub poena excommunicationis, per contra facientes ipso facto incurrendae, prohibemus pariter, et interdiciamus.

Praecipimus insuper venerabilibus fratribus patriarchis, archiepiscopis, et episcopis, aliisque locorum ordinariis, necnon haereticae pravitatis inquisitoribus, ut contradictores, et rebelles quoscumque per censuras, et poenas praefatas, aliaque juris, et facti remedia, invocato etiam ad hoc, si opus fuerit, brachii saecularis auxilio, omnino coerceant, et compellant.

Volumus autem, ut earundem praesentium transumptis, etiam impressis, manu alicujus notarii publici subscriptis, et sigillo personae in dignitate ecclesiastica constitutae munitis, eadem fides prorsus adhibeatur, quae ipsis originalibus litteris adhiberetur, si forent exhibitae, vel ostensae.

Nulli ergo hominum liceat hanc paginam nostrae declarationis, damnationis, mandati, prohibitionis, et interdictionis infringere, vel ei ausu temerario contraire. Si quis autem hoc attentare praesumpserit, indignationem omni-

potentis Dei, ac beatorum Petri, et Pauli Apostolorum ejus se noverit incursum.

Datum Romae apud Sanctam Mariam Majorem anno Incarnationis Dominicae millesimo septingentesimo nonagesimo quarto, quinto calendae septembris, pontificatus nostri anno vigesimo.

PH. CARD. PRODATARIUS. R. CARD. BRASCHIUS
DE HONESTIS.

V I S A

De Curia J. Manassei.

Loco † Plumbi.

F. Lavizzarius.

Registrata in Secretaria Brevium.

Anno a nativitate Domini Nostri Jesu Christi millesimo septingentesimo nonagesimo quarto, indictione duodecima, die vero trigesima prima augusti, pontificatus Sanctissimi in Christo Patris, et Domini Nostri Domini Pii Divina providentia papae sexti anno vigesimo supradictae Litterae Apostolicae affixae, et publicatae fuerunt ad Valvas Basilicae Lateranen., et Principis Apostolorum, Cancellariae Apostolicae, Curiae Generalis in Monte Citatorio, in Acie Campi Florae, ac in aliis locis solitis, et consuetis Urbis per me Joannem Renzoni Apostolicum Cursorem.

Felix Castellacci Magister Cursorum.



DALLA PREFAZIONE

del tomo XIV della Collezione Romana

Noi non faremo, che esattamente, e cogli stessi termini, riportare la relazione che del sinodo pistojese, e della sua condanna, si legge nelle già altre volte da noi citate Memorie Francesi sulla Storia Ecclesiastica del Secolo XVIII (1), nelle quali sarebbe la più capricciosa, e bizzarra fantasia del mondo, il pur sospettare, o sognar punto di curialismo romano. Il luogo della stampa, la qualità dell'autore, la riputazione, che gode l'opera in Francia, ne escludono fin l'ombra. L'edizione è fatta in Parigi, sono tre anni incirca. L'autore è uno de' più rispettabili membri, anzi de' più illustri vescovi attuali della chiesa gallicana (2); per lasciare i suoi personali pregi d'esimia dottrina e pietà, resi conti in altre sue opere applauditissime (3), e sommamente edificanti. La riputazione dell'opera, bastantemente si può vedere quanto sia universale, e luminosa, ne' tanti Giornali di quella gran nazione, che unanimi ne han reso conto onorevolissimo. Un solo tra essi si è permesso qualche critica (4), come s'esprime un altro. Ma, oltrechè quivi tutte veggonsi con non minor forza, che modestia, confutate dall'autore istesso delle Memorie, si fatte critiche; nima di queste cade sulla veracità della storia del sinodo pistojese: e tanto è lungi, che vi sieno favoriti punto quei settarj, delle cui massime e novità quello è intessuto, che vi sono anzi chiamati d'absurdes factieuses (5).

Ma eccovi senza più la promessa relazione, che può servire di gran lume a que' leggitori, che fossero o poco o male istruiti in questa parte tanto importante dell'ecclesiastica istoria de' nostri tempi: Le 18 septembre (an. 1786) ouverture du synode de Pistoje en Toscane. M. de Ricci l'avoit convoqué . . . Comme il n'eût pas trouvé dans son diocèse tous les prêtres disposés en sa faveur, il fit venir de différents côtés de ses affidés. Il appela de Pavie, de cette école fertile alors en amis de la nouveauté, et ou Natali, Tamburini, Zola, et autres se disputoient la palme, il appela, dis-je, le professeur Tamburini, dont il fit le promoteur du synode, quoiqu'il n'eût aucun droit d'y assister. D'autres hom-

(1) Mémoires pour servir à l'Histoire Ecclesiastique pendant le dix-huitième siècle. A Paris chez Andrien le Clerc . . . quai des Augustins, n. 35, MDCCCVI.

(2) Monsignore Jauffret, già gran Vicario di S. A. Eminentissima il signor Card. Fesch, ed ora Vescovo di Metz.

(3) I libri da Mons. Jauffret, che sappiamo, dati alla luce sono: De la Religion, aux François: Discours — Du Culte public, ou de la Nécessité du Culte public en général, et de l'excellence du Culte Catholique en particulier — l'Adorateur en esprit et en vérité, etc.

(4) Veggasi il riputatissimo Giornale di Parigi intitolato: Mélanges de Philosophie, d'Histoire, de Morale, et de Littérature, tome cinquième, 19 livraison; ove è per intero riportato l'articolo, con cui sono in alcuni punti criticate le Memorie, colla difesa trionfante, che ne fa il ch. autore.

(5) Ivi pag. 514.

mes, connus en Italie pour leurs sentimens . . . vinrent aider l'évêque . . . Un des membres prononça le discours, qui renfermoit toutes les maximes qu'on alloit adopter; car on se doute bien que tous les décrets étoient dressés d'avance, et qu'on n'auroit pu, dans l'espace de dix jours que dura l'assemblée, préparer et rédiger toutes les matières qui y furent traitées. Tamburini étoit peut-être le rédacteur et le faiseur de tous ces décrets. Il y avoit à la première séance deux cent trente-quatre prêtres. Le 20, on lut deux décrets qui avoient été adoptés la veille dans une congregation particulière. Le premier traitoit de la Foi, et de l'Eglise; et le second de la grace, de la prédestination et des fondemens de la morale. Dans l'un on disoit que *la foi est la première grace*, et qu'il survient de temps en temps dans l'église des jours d'obscurcissement et de ténèbres; et l'on copioit tout ce qu'avoient dit les appelans françois contre les dernières décisions de l'Eglise. Ce décret finissoit par l'adoption des quatre articles du clergé de France en 1682 (1). Le second commençoit par assurer, qu'il s'est répandu dans ces derniers siècles un obscurcissement général sur les vérités les plus importantes de la religion, qui sont la base de la foi, et de la morale de Jésus-Christ. Cette seule proposition, digne d'un synode luthérien, suffiroit pour révolter les catholiques: mais le conventicule de Pistoie ne se borna pas à cette erreur palpable. Il adopta ensuite, etc. (2).

Prosegue l'Istorico a riferire, e con sensatissime riflessioni a notare le principali novità adottate in questa sessione, e quindi nelle seguenti; ed altresì i varj fatti intermedj, che fanno vedere quale spirito dirigesse quell'assemblea. Ma non è necessario all'uopo nostro, e sarebbe troppo lungo il farne qui la ripetizione; massimamente perchè, quanto alle dottrine, che quelle sono, che più importa di ben conoscere, si possono meglio riscontrare nella Bolla istessa, che riportiamo qui appresso per intero, come abbiám fatto nel tomo XII della costituzione: Super Soliditate, avanti la confutazione di due libelli, contro d'essa diretti. Così egli adunque conclude la storia del sinodo: La dernière session fut célébrée le 28. L'évêque y remercia ses curés, qu'il admit à lui baiser la main, et leur annonça, que pour se prémunir contre l'esprit de domination, il alloit nommer un conseil composé de huit prêtres pour lui aider à régir son diocèse. Ainsi finit ce synode, que dans un certain parti il est d'usage d'appeler concile, quoique cette expression soit communément réservée aux assemblées d'évêques (3).

Passa poi a suo luogo, cioè sotto l'anno 1794, a darci la storia della condanna. On se rappelle, egli dice, qu'il s'étoit tenu a Pistoie, en 1786, un synode diocésain, où l'évêque Ricci avoit fait adopter les maximes les plus propres à troubler l'église, et les erreurs d'un parti indocile et remuant. Ce prélat novateur avoit été obligé depuis de donner sa démission, au grand contentement d'un peuple qu'il tourmentoit dans sa foi. Mais les actes de son synode avoient été imprimés et répandus de toutes parts. On les pronôit comme s'ils eussent été les décisions d'un

(1) *Per sempre più convincersi, con quanta ragione fu nella Bolla Auctorem Fidei riprovata l'adozione, che nel Decreto della Fede il sinodo pistojese fatta avea di questi articoli, leggansi gli Anecdotes sur l'Assemblée de 1682 tra i Nuovi Opuscoli dell'abbate Fleury, assai interessanti, stampati a Parigi presso la Vedova Nyón l'anno 1807.*

(2) *Memoires, etc. Tome second. pag. 278, 279 e 280.*

(3) *Ivi pag. 283.*

concile général ; et cette assemblée presbytérienne comptoit en Italie un assez grand nombre de partisans qui en célébroient la doctrine, et en relevoient l'autorité. Pie VI se crut donc obligé d'opposer un rempart à l'erreur. Il avoit déjà fait examiner les actes du synode par quatre évêques et trois théologiens . . . Depuis une congrégation, composée de cardinaux et d'évêques, fut encore chargée de donner des suffrages sur les actes. Ricci fut invité à venir à Rome pour exposer ses raisons, et entendre les réponses qu'on avroit à y faire; mais il refusa, en alléguant sa mauvaise santé. Enfin après un long travail et un examen sérieux des actes de Pistoie, après avoir ordonné à cet effet dans Rome des prières publiques et particulières, Pie VI se rendant aux demandes réitérées, qui lui étoient faites, d'un jugement sur cet objet, donna le 28 août la Bulle qui commençoit, etc. (1).

Segue una breve analisi della Bolla, e al fine conclude: Telle est cette Bulle célèbre, qu'avoient rendu nécessaire les dangers, et les progrès des erreurs qu'elle combat. La sagesse, l'exactitude, et la précision qui ont dicté ce jugement, lui ont mérité l'assentiment de toute l'église . . . M. Solari, évêque de Noli, dans l'Etat de Gênes, est peut-être le seul évêque catholique, qui ait montré pour cette Bulle une opposition publique, et formelle, et qui ait écrit contre. *Il a été réfuté par le card. Gerdil, qui, en discutant les décrets et propositions condamnés, a prouvé que l'opposition du prélat génois étoit sans fondement, et ses motifs sans solidité.* D'ailleurs il est bon d'observer que M. Solari convenoit lui-même s'être écarté en cette occasion des principes et de l'exemple de ses collègues. C'est un triste préjugé contre un évêque, que de se séparer du corps épiscopal, et de son chef. Un écrivain italien (2) appuya de tous ses efforts l'opposition de M. Solari, et donna en sa faveur des écrits où il se montre fidèle copiste et admirateur des jansenistes françois. Il les imitoit dans leurs invectives comme dans leurs sophismes, et disoit que la Bulle *Le card. Gerdil répondit à ses sophisme.* Un autre antagoniste se mit aussi sur les rangs pour combattre la nouvelle Bulle. Le Plat . . . (3). Il ne semble pas, que de pareils écrits puissent être d'un grand poids, ni qu'une aussi faible opposition puissent affaiblir l'autorité d'un jugement, que sa nature, son importance, le tribunal dont il émane, et l'assentiment de l'église, ont mis au nombre de ces décisions solides lumineuses, et irréfutables, destinées à confondre l'erreur et à maintenir dans sa pureté le dépôt sacré de la doctrine et de la vérité (4).

L'epoca de' fatti riguardanti la Bolla Auctorem Fidei, è a noi così vicina, che i più de' viventi, per poco che siansi interessati della storia ecclesiastica del tempo, non possono nella quanto sugosa, altrettanto nitida, ed ingenua relazione, or ora esposta, non ravvisare (nelle cose sostanziali almeno) la più esatta, e scrupolosa verità. Quanto

(1) *Memoires, etc. Tome second, pag. 452 e 453.*

(2) Cioè l'anonimo editore de' *Motivi dell' opposizione di monsignore di Noli, ed Autore delle Riflessioni preliminari. Chi sia quest' anonimo, lo palesa il dotto P. Anfossi nella Prefazione alla sua Opera seguente (pag. 6).*

(3) *Ne ha fatta una speciale confutazione il testè lodato Religioso coll' Opera intitolata: Risposta del P. F. Filippo Anfossi Domenicano alle Lettere del Sig. De La Plat, e alle Opposizioni di alcuni altri Teologi, che hanno preteso d'impugnare la Bolla Auctorem Fidei, in cui dal Rom. Pont. Pio VI si condanna il sinodo di Pistoja; in Roma nella Stamp. Pagliarini 1805. Tomi due.*

(4) *Ivi pag. 456 e seg.*

poi al merito delle apologie della Bolla medesima, comprese sotto il titolo dell' *Esame*, che in questo volume si ristampa, il solo nome dell' Autore, a chiunque, che come voi, religioso lettore, gustate, ed ammirate abbia le altre sue opere, bastar dee senza più per darne, se già non le fosser note, la più vantaggiata prevenzione. Non è però picciol momento a raffermarla il giudizio intorno ad esse proferito in una Storia ecclesiastica, quale si è la da noi citata, tanto universalmente applaudita. Dopo la testimonianza d'uno scrittore francese, per dottrina, religione, e dignità, così cospicuo, sarebbe soverchia fatica cercare, e raccogliere quelle d'altri scrittori, e teologi, che ne hanno medesimamente favellato, come di scritti classici, e vittoriosi. Solo ci sia permesso d'aggiungerne una d'un altro teologo francese, celebre per la sua opera, intitolata: *Parallèle des Religions*, cioè del ch. sig. Brunet, morto in Parigi, non ha molto, nel grado di vicario generale dell'inclita Congregazione della Missione: il quale, dopo aver nel volume II del suo Corso Teologico, nello scarso ruolo de' sommi scrittori di teologia del secolo XVIII, collocato il nostro autore (1); non molto dopo parla in particolare dell'opera presente in questi termini: Pius VI, Bulla: *Auctorem Fidei*, an. 1799 edita et promulgata, quinque et octoginta articulis quamplurimas propositiones excerptas ex libro italico idiomate impresso sub titulo: *Atti, etc. distincte et explicate damnavit; ejus Bullae irrefragabilem auctoritatem luculente, nec solum extrinsecus, sed etiam ex ipsis rei visceribus, vindicavit doctissimus et piissimus cardinalis H. Gerdil* opere inscripto: *Esame, etc.* (2).

Da tutte queste cose può chicchessia agevolmente giudicare, quanto la causa del sinodo pistojese sia lontana da quella della celebre assemblea del clero di Francia del 1782, con cui non senza maliziosissima scaltrezza si pretenderebbe accommarla, e confonderla; a quale dei due faccia veramente torto lo sprezzo indecentissimo, col quale mons. Solari tiene, o affetta di tenere le cose dall' Eminentissimo Gerdil pubblicate contro i suoi Motivi d'opposizione alla Bolla: e di qual conio finalmente esser debba la replica, che dopo la morte del Cardinale, ha egli stampata sotto il titolo di sua Apologia.

N. B. Per la ritrattazione di monsignor Ricci deonsi vedere gli *Analecta juris pontifici*, Roma gennaio 1854 pag. 628, e di nuovo 650 e seg.

(1) *Elementa Theologiae ad Scholarum Omnium Catholicorum usum ordine novo aptatae ab uno ex Sacerdotibus Congregationis Missionis; tomus secundus; Romae 1802, typis Lazzarini, a pag. 38, nella Nota (a).*

(2) Ivi a pag. 40 nella Nota (b). Nè questa volta sola, ma sovente, questo illustre Teologo, parla colla più alta stima dell' *Esame*, e fa uso delle dottrine in esso spiegate. Veggansi tra gli altri luoghi nell'istesso secondo volume a pag. 134 le Note 2 e 3, a pag. 135 le Note 4 e 5, etc. e nel volume V a pag. 164, etc.

PRELUDIO ALLA CONDANNA

DEL
SINODO PISTOIESE

Frammento Primo (1)

DE OBSCURATIONE VERITATUM IN ECCLESIA.

I. Propositio, quae asserit *postremis hisce saeculis sparsam esse generalem obscurationem super veritates gravioris momenti, spectantes ad religionem, et quae sunt basis fidei, et moralis doctrinae Jesu Christi,*

Haeretica.

ADNOTATIO.

Aug. lib. 2, cont. Gaudentium Donatist. Episcopum, c. 6, n. 6: » Qui autem habeant fidem » tanquam granum sinapis, qua montes etiam » transferantur, rarissimi omnino sunt. De ta- » li enim fide Dominus dicebat: *Putas veniet » Filius hominis, et inveniet fidem in terra?* » Non de apostasia totius orbis, sicut tu per- » versissime intelligis ».

Aug. de Moribus Ecclesiae catholicae, l. 1, c. 30. » (Apostrophe ad Ecclesiam, totius sa- » pientiae magistram) ».

De vera religione cap. 6. » (Vera religio in » sola Ecclesia catholica) ».

Confess. l. 4, c. 16, n. 31: » Aut quid tan- » tum oberat parvulis tuis longe tardius inge- » nium, cum a te longe non recederent, ut » in nido Ecclesiae tuae tuti plumescerent, et » alas caritatis alimento sanae fidei nutrent? »

L. 7, c. 19, n. 25: » Improbatio quippe haere- » ticorum facit eminere quid Ecclesia tua sen- » tiat, et quid habeat sana doctrina ».

Retract. l. 2, c. 18: » Ubi cumque autem in » his libris commemoravi *Ecclesiam non habentem maculam, aut rugam*, non sic accipien- » dum est, quasi jam sit, sed quae praepara-

» tur ut sit, quando apparebit etiam gloriosa. » Nunc enim propter quasdam ignorantias et » infirmitates membrorum suorum, habet un- » de quotidie dicat: *Dimitte nobis debita no-* » *stra* ».

De morib. Eccl. Cathol. lib. 1, c. 34, n. 76: » Nunc vos et illud admoneo, ut aliquando Ec- » clesiae catholicae maledicere desinatis, vitupe- » rando mores hominum, quos ipsa condemnat, » et quos quotidie tanquam malos filios corri- » gere studet ».

Ambr. Enar. in psal. 118, serm. 5, n. 7: » Si- » cut lilium inter spinas eminet; ita super » omnes conventus Ecclesia Dei refulget ».

Vide Homil. s. Hilarii in Breviar. die 19 septembris ex Comment. in Matth. (2 lect. 3 noct.) Confirmat igitur eos.

» Atque his quidem vexationibus multi tur- » babuntur. Et falsi prophetae erunt, multos- » que ementita veritate pervertent, et abun- » dante nequitia, charitas refrigescet. Sed us- » que in finem perseverantibus, salus reserva- » ta est: ac tunc per omnes orbis partes viris » apostolicis dispersis, Evangelii veritas prae- » dicabitur ».

August. de vera religione, cap. 6: » Haec enim Ecclesia catholica per totum orbem va- » lide lateque diffusa, omnibus errantibus uti- » tur ad proventus suos, et ad eorum correctio- » nem cum evigilare voluerint. Utitur enim gen- » tibus ad materiam operationis suae, haereticis ad probationem doctrinae suae, schismaticis ad documentum stabilitatis suae, judaeis ad comparisonem pulchritudinis suae. Alios ergo invitat, alios excludit, alios relinquit, alios antecedit: omnibus tamen gratiae Dei partici- » pandae dat potestatem; sive illi reformandi sint adhuc, sive reformandi, sive recolligendi, sive admittendi. Carnales autem suos, id est, » viventes aut sentientes carnaliter, tanquam pa-

(1) Togliamo questa preziosa memoria dalla stampa romana, intitolata *Analecta juris pontificii*, ottobre 1853. D. A. M.

leas tolerat, quibus in area frumenta tutiora sunt, donec talibus tegminibus exuantur. Sed quia in hac area pro voluntate quisque vel palea, vel frumentum est; tamdiu sustinetur peccatum aut error cujuslibet, donec aut accusatorem inveniat, aut pravam opinionem pertinaci animositate defendat. Exclusi autem aut poenitendo redeunt; aut in nequitiam male liberi defluunt, ad admonitionem nostrae diligentiae; aut schisma faciunt, ad exercitationem nostrae patientiae; aut haeresim aliquam gignunt, ad examen sive occasionem nostrae intelligentiae. Hi sunt exitus christianorum carnalium, qui non potuerunt corrigi, aut sustineri ».

DE POTESTATE COMMUNITATI ECCLESIAE ATTRIBUTA, UT PER HANC PASTORIBUS COMMUNICETUR.

II. *Propositio, quae statuit, potestatem a Deo datam Ecclesiae, ut communicaretur pastoribus, qui sunt ejus ministri pro salute animarum: sic intellecta ut a communitate fidelium in pastores derivetur ministerii, ac regiminis potestas,*

Haeretica.

DE CAPITIS MINISTERIALIS DENOMINATIONE ROMANO PONTIFICI ATTRIBUTA.

III. *Insuper quae statuit romanum Pontificem esse caput ministeriale, sic explicata, ut romanus Pontifex non a Christo in persona beati Petri, sed ab Ecclesia potestatem ministerii accipiat, qua velut Petri successor, verus Christi vicarius, ac totius Ecclesiae caput pollet in universa Ecclesia,*

Haeretica.

ADNOTAT. AD PROPOS. II ET III.

Ex dicto (perperam tamen intellecto) Augustini, claves Petro datas esse ut gerenti personam Ecclesiae, non pauci doctores, ex Galis praesertim, inter quos etiam Nat. Alex. colligit claves *immediatius* Ecclesiae, quam Petro datas esse. Notandum porro non proinde negare istos, quin simul etiam *immediate* Petro claves datae sint a Christo. Nec negare possunt, quin sibi contradicant apertissime. Quamvis enim profiteantur claves immediatius Ecclesiae datas esse quam singulis pastoribus; non propterea negant, immo acerrime contendunt singulos episcopos jurisdictionis etiam et clavium potestatem immediate accipere a Deo.

Quod si haec supposita immediata communicatio potestatis clavium facta Ecclesiae non impedit, quin singuli pastores immediate a Christo accipiant potestatem non ordinis modo sed

et jurisdictionis; multo minus impedire potest, quin et in hac ipsa hypothese Summus Pontifex dicatur immediate accipere potestatem regiminis, quae ipsi ut capiti Ecclesiae competit in universa Ecclesia. Quod singulari Opusculo invictissime demonstrandum sumpsimus.

Jam quod ab Augustino dictum est: Petro Ecclesiae claves datas esse prout gerebat personam Ecclesiae, ipsamque unitatem in persona Petri accepisse claves; id quidem congruentissime notatum est ab Augustino ad revincendum errorem eorum, qui ligandi atque solvendi potestatem sic Petro datam intelligi volebant, ut in ipsa persona Petri haereret, non in futurum tempus proroganda, nec adeo in Ecclesia permansura; contra quos egregie defendit S. Pater claves, cum Petro datae fuerint, ut personam Ecclesiae gerenti; ita datas esse, ut eas Ecclesia in ipsa Petri persona simul acciperet, adeoque perpetuo in Ecclesia permanerent. Circa modum vero, quo Ecclesia claves in persona Petri acceperit, nihil est in dictis Augustini quod vel minimum repugnet vel Optato Milevitano testanti, Petrum solum claves accepisse, caeteris communicandas; vel antiquiori Tertulliano agenti (Scorp. n. 73), *Claves Dominum Petro, et per eum Ecclesiae reliquisse*; aut Leoni Magno, praedicanti Christum nonnisi per Petrum dedisse quod reliquis principibus non negavit. Immo in hanc eandem sententiam apertissime cadit, quod idem Augustinus expresse declarat, claves *primitus* Petro datas esse. Si primitus, ergo immediate; ergo Ecclesia, cujus personam Petrus gerebat, per Petrum accepit quod primitus Petro datum est. Ergo non ab Ecclesia in Petrum derivari potuit ea potestas, quae primitus in Petro fuit, in Ecclesiam derivanda.

(V. Tourneli de poenit. Q. 2, art. 1. Dicebant quarto.)

Ad Coloss. 1, v. 7: » Sicut didicistis ab Ephra charissimo conservo nostro, qui est fidei delis pro vobis minister Christi Jesu.

1 Cor. c. 3: » Quid igitur est Apollo? Quid vero Paulus? Ministri ejus, cui credidistis ».

S. Ambr. in Evang. Luc. 1. 8. Nota (ad num. 73) Editorum. » Dicitur hoc loco populus sacerdotum detulisse, quod nimirum Ambrosium ordinari, ut Paulinus testatur, mirabili et incredibili concordia consensisset; non quod ei contulisset ordinem aut jurisdictionem. » Illa quippe nequaquam inter se confundenda sunt, quod haeretici faciunt ut legitimam missionis ac potestatis ministrorum suorum quoquo modo videantur defendere, sed ordinationem per quam confertur jurisdictio nunquam nisi ab Episcopis in Ecclesia catholica peractam esse extra dubium est ».

DE POTESTATE ECCLESIAE QUOAD CONSTITUTURANDAM,
ET SANCIENTIAM EXTERIOREM DISCIPLINAM.

IV. Propositio affirmans, *abusum fore auctoritatis Ecclesiae transferendo illam ultra limites doctrinae ac morum, et eam extendendo ad res exteriores, et per vim exigendo, id quod pendet a persuasione, et corde; tum etiam, multo minus ad eam pertinere, exigere per vim exteriorum subjectionem suis decretis,*

Quatenus indeterminatis illis verbis extendendo ad res exteriores notet velut abusum auctoritatis Ecclesiae, usum ejus potestatis acceptae a Deo, qua usi sunt et ipsimet apostoli in disciplina exteriori constituenda, et sancienda,

Haeretica.

V. Qua parte insinuat, Ecclesiam non habere auctoritatem subjectionis, suis decretis exigendae aliter, quam per media, quae pendent a persuasione,

Quatenus intendat Ecclesiam non habere collatam sibi a Deo potestatem non solum dirigendi per consilia, et suasiones; sed etiam jubendi per leges, ac devios, contumacesque exteriori judicio, ac salubribus paenis coercendi, atque cogendi,

Ex Bened. XIV, in Brevi Ad assiduas, anni 1755, primati, archiepiscopis, et episcopis regni Polon.

Inducens in systema alias damnatum, ut haeticum.

ADNOTAT. AD PROP. IV ET V.

Affirmat synodus pistoriensis potestatem Ecclesiae non extendere sese ad res exteriores: atque ubi agit de censuris pariter affirmat excommunicationem non habere nisi effectus mere exteriores: aliunde in *Apologia contra 14 Epos* etc., pag. 122, Excommunicatio expresse dicitur *paena esse et medicina mere spiritualis*. Hinc argumentum: Ecclesia, salente synodo, habet auctoritatem ferendae excommunicationis. Atqui excommunicatio est poena habens effectus exteriores. Ergo Ecclesiae auctoritas extendit se ad res etiam exteriores.

Item excommunicatio est poena mere spiritualis. Atqui excommunicatio nihilominus habet effectum exteriorum. Ergo poena etiam spiritualis effectum habet exteriorum.

S. Aug. Epist. 55, n. 34: » Sicut de hymnis » et psalmis canendis, cum et ipsius Domini, et » Apostolorum habeamus documenta, et exem- » pla, et praecepta ».

S. Cyprianus ad clerum et plebem Turni-
norum, de Victore qui Faustinum presbyterum tutorem nominavit: » Et ideo Victor, cum contra formam nuper in concilio a sacerdotibus datam, Geminium Faustinum presbyterum

ausus sit tutorem constituere; non est quod pro dormitione ejus apud vos fiat oblatio, aut deprecatio aliqua nomine ejus in Ecclesia frequentetur, ut sacerdotum decretum religiose et necessarie factum servetur ». Ecclesiae decretum de tutela clericis non committenda (etsi tum nulla civili lege prohiberetur), quae tamen res ad exteriorum disciplinam pertinebat.

S. Ambr. in Ev. Luc. l. 8, n. 76: » Sed malumus eum qui talis est, publice monere, » quam domestice coercere ». Hinc intelligas episcopis olim non solum admonendi, verum etiam coercendi jus auctoritatemque fuisse.

S. Augustinus, lib. 3, cont. lit. Petilian, c. 4: » Neque hoc ideo dixerim, ut negligatur eccle- » siastica disciplina, et permittatur quisque fa- » cere quod velit, sine ulla correptione, et qua- » dam medicinali vindicta, et terribili lenita- » te, et caritatis severitate. Nam ubi erit illud » Apostoli, Corripite inquietos.... Non ergo ma- » lum est correptionis poena, cum sit malum » culpa.... Fiunt ista in Ecclesia ». — Hinc pro-
dit se cum jubendi, tum salubribus paenis coer-
cendi Ecclesiae potestas, quam Augustinus cum
Apostoli auctoritate comprobatur et confirmatur,
plane ostendit illam inde ab Apostolis in Ec-
clesia viguisse.

Aug. Epist. 43 ad Glor. Elenz. c. 7, n. 20: » Non enim ausus est christianus imperator sic » eorum (donatistarum) tumultuosas et fallaces » querelas suscipere, ut de judicio episcoporum, » qui Romae sederant, ipse judicaret ». Ergo Ecclesiae judicia in causis ecclesiasticis (quale
judicium fuerat de Caecilianus ordinatione) nul-
lius saecularis potestatis judicio obnoxia.

Aug. Epist. 133 Marcellino Tribuno: » Qui mo- » dus coercionis (per virgarum verbera) a » magistris artium liberalium, et ab ipsis paren- » tibus, et saepe etiam in judiciis solet ab epi- » scopis adhiberi ».

Epist. 173 Donato presbyt. partis Donati, n. 3: » Melius enim facimus voluntatem Dei mo- » nentis, ut vos ad ejus ovile redire cogamus, » quam consentimus voluntati ovium errantium, » ut perire vos permittamus ».

Item Epist. 185 seu lib. ad Bonifacium, n. 23: » Cur ergo non cogeret Ecclesia perditos filios » ut redirent, si perditii filii coegerant alios ut » perirent.... imitatur itaque Ecclesia Dominum » suum, quae prius ut neminem cogeret, expe- » ctavit, ut de fide regum atque gentium prae- » dicatio prophetica compleretur ».

Ex harum Epistolarum contextu aperta mens patet Augustini: Ecclesiam a Christo cogendi potestatem accepisse, quam initio viribus suis exequi non potuerit: reges porro sic postea ad Ecclesiam vocatos, ut Ecclesiae in hac exercenda potestate servirent. Hinc congrua explicatio textus S. Leonis Epist. 15 ad Turibium, edit. Baller.: » Profuit diu ista districtio Ecclesiae lenitati; quae » etsi sacerdotati contenta judicio, cruentas re- » fugit ultiones, severis tamen christianorum

» principum constitutionibus adjuvatur, dum ad
» spirituale nonnumquam recurrunt remedium,
» qui timent corporale iudicium ». Tum et S.
» Thomae (Supplem. q. 60, art. 1): » Ecclesia non
» habet gladium materiale, ut in littera di-
» citur 4 sentent. dist. 37 ». Quae commode de
» cruentis ultionibus intelliguntur, seu de poena
» sanguinis.

Conc. Veneticum an. 465, c. 6: » In monachis
» par quoque sententia servetur: quos si verbo-
» rum increpatio non emendaverit, etiam ver-
» beribus statuimus coerceri ». Idem Agath. can.
» 38, an. 506.

Coercitio in episcopalibus iudiciis adhibita:
» Aug. de Gestis Pelagii cap. ult. n. 66: » Im-
» pia vero facta, quorum coercitio ad episco-
» palem pertinet disciplinam, ubi committun-
» tur, ibi potissimum a praesentibus vel in pro-
» ximo constitutis, diligentia pastoralis et pia
» severitate plectenda sunt ».

Tertullianus Scorp. c. 2, n. 25: » Ad officium
» haereticos compelli, non inlici. Duritia vin-
» cenda est, non suadenda ».

Aug. de Fide et oper. c. 5: » Cum ergo sive
» per negligentiam praepositorum, sive per a-
» liquam excusabilem necessitatem, sive per oc-
» cultas obreptiones invenimus in Ecclesia ma-
» los, quos ecclesiastica disciplina corrigere aut
» coercere non possumus. . . Cum vero eis per
» quos Ecclesia regitur, adest salva pace Eccle-
» siae potestas disciplinae adversus improbos
» aut nefarios exercendae, tunc rursus, ne so-
» cordia segnitiaque dormiamus, aliis aculeis
» praeceptorum, quae ad severitatem coercitio-
» nis pertinent, excitandi sumus ».

JUS PERPERAM TRIBUTUM INFERIORIS ORDINIS SACERDOTIBUS IN DECRETIS FIDEI ET DISCI- PLINAE.

IX. Doctrina, quae statuit, *reformationem ab-
usum circa ecclesiasticam disciplinam in synodis
dioecesanis ab episcopo, et parochis aequaliter pen-
dere, ac stabiliri debere: ac sine libertate decisio-
nis indebitam fore subjectionem suggestionibus,
et jussionibus episcoporum,*

Falsa, temeraria, episcopalis auctoritatis laci-
va, regiminis hierarchici subversiva, favens
haeresi aerianae a Calvino innovatae.

X. Item doctrina, qua parochi, aliive sacer-
dotes in synodo congregati, pronuntiantur una
cum episcopo iudices fidei; et simul innuitur
iudicium in causis fidei ipsis competere jure pro-
prio, et quidem etiam per ordinationem accepto,

*Falsa, temeraria, ordinis hierarchici subversi-
va, detrahens firmitati definitionum, iudiciorum-
que dogmaticorum Ecclesiae, ad minus erronea.*

ADNOTAT. AD PROP. IX ET X.

Tractoria Viventioli Lugdunensis an. 517: » Prae-

» senti protestatione denuntio conventum epi-
» scoporum omnium sortis nostrae, circa septem-
» bris mensis initium, in Epaonensi paroecia
» mox futurum: ubi clericos, prout expedit,
» convenire compellimus; ut quae a *solis Pontif-*
» *icibus* ordinanda sunt, et populus possit agno-
» scere ».

Bened. XIV de Syn. l. 13, c. 1: » Joannes
» Petrus Gibert... suadere conatur eosdem (pre-
» sbyteros) ad synodum vocatos habere votum
» decisivum. . . Verum aliter rem se habere,
» fateri compellitur, qui declinare velit erro-
» rem Aerii, a Calvino renovatum. Aerius do-
» cuit nihil plane discriminis intercedere inter
» episcopum et presbyterum, sicut refert S.
» Epiph. Extinctam Aerii haeresim excitavit
» Joan. Calvinus, qui asserit episcopum nullum
» habere in presbyteros dominatum, sed eas
» tantum partes *quas habet consul in senatu*, ut
» *referat de negotiis, sententias roget . . . et quod*
» *communi consilio decretum fuerit, exequatur.*
» At Ecclesiae catholicae firmissimum dogma
» est, episcopos esse superiores presbyteris non
» solum potestate ordinis, sed etiam jurisdic-
» tionis » etc.

Concilium Parisien. III circa an. 557. Concil.
Antiochenum I an. 341 (Labbe. t. 2, col. 613):
» Qui namque fieri potest, ut cum simus epi-
» scopi Ario presbytero auscultemus? »

Gregorius XIII consultus a concilio rothoma-
gensi an. 1581, an decisivum vel tantum con-
sultivum suffragium haberent in conciliis pre-
» sbyteri, abbates, etc., respondit *abbates com-
mendatarios, capitulorum deputatos, vocem dum-
taxat consultivam habere: episcoporum procura-
tores posse, si concilio placuerit, et decisivam
habere.*

Idem Concil. Burdigal. an. 1583. Burdigal. an.
1624: » Sacro approbante concilio, decreto ultimi
» concilii burdigalensis inhaerentes, opinionem
» quorundam, qui ausi sunt asserere, praeter
» episcopos, quosdam etiam alios habere vocem
» decisivam in concilio provinciali, ut erroneam
» iudicamus ».

S. Chrysost. (ap. Tourneli de Sac. Ordinib.
art. 1) Homil. de legislatore l. 6, pag. 410: » Id-
» circo etiam in Ecclesia cum ordinantur sa-
» cerdotes (episcopi) Evangelium Christi capiti
» imponitur; ut discat is, qui ordinatur, veram
» se recipere Evangelii tiam; atque ut discat,
» quamvis sit omnium caput, se tamen legibus
» istis subijci; et eum qui omnibus imperat, le-
» gis imperio subesse; eumque qui omnibus dat
» mandatum, a legibus mandatum accipere ».

S. Ignatius Epist. ad Trallianos: » Quid enim
» aliud est episcopus, quam is qui omnem prin-
» cipatum et potestatem super omnes obtinet? »
Epist. Ad Magnesianos: » Decet vos obedire
» episcopo, et in nullo ei refragari. . . Quemad-
» modum itaque Dominus sine Patre nihil fa-
» cit, sic et vos sine episcopo, nec presbyter,
» nec diaconus, nec laicus ».

Sacra Theodos. ad Synod. Ephes. ap. Labb. col. 990, t. 3: » Nefas est enim, qui sanctissimo » episcoporum catalogo adscriptus non est, illum ecclesiasticis negotiis et consultationibus » sese immiscere.... Non licet, illos qui omnino » necessarii non sunt ad sacrorum dogmatum » examen.... iis quae cum tranquillitate & vestra sanctitate constitui, definirique debent, » obstaculum aliquod afferre ».

Can. Apostol. 36, 37, 38.

Epist. I. Timoth. c. 8. S. Epiph. (ap. Morin.) argumentum efficax deducit ex cap. I, Epist. I ad Timoth. quo Apostolus jubet, *presbyterum ne objurgaveris, sed hortare velut patrem*, etc. » Quid » (inquit Epiph.) attinebat episcopo vetare, ut » ne presbyterum objurgaret, nisi majorem ipsum potestatem haberet, etc. Non alicui ex presbyteris praecepit, ut accusationem contra episcopum non admitteret, aut ut episcopum » non objurgaret ».

CALUMNIAE ADVERSUS ALIQUAS DECISIONES IN MATERIA FIDEI AB ALIQUOT SAECULIS EMANATAS.

XII. Assertiones synodi complexive acceptae circa decisiones in materia fidei ab aliquot saeculis emanatas, quas perhibet velut decreta ab una particulari Ecclesia, vel paucis pastoribus profecta, nulla sufficienti auctoritate suffulta, nata corrumpendae puritati fidei, ac turbis excitandis, intrusa per vim, a quibus inflicta sunt vulnera nimium adhuc recentia,

Falsas, captiosas, temerarias, scandalosas, in romanos Pontifices, et Ecclesiam injuriosas, debitas apostolicis constitutionibus obedientiae derogantes, schismaticas, perniciosas, ad minus erroneas.

ADNOTATIO.

Bannes in 2, 2, S. Th. q. 1. art. 10. *Dubatur ergo 6^o*, col. 116: » Tertia conclusio. Asserere, » Ecclesiae aliquam consuetudinem universalem » esse malam, vel aliquam ejusdem legem injustam, scandalosum est, et valde temerarium, » et haeresim sapit... similiter etiam non est » absolute haereticum, credere, Ecclesiam interdum errare in alicujus Sancti canonizatione, aut festo celebrando ut postea dicemus ».

In 2, 2, S. Tho. q. II, art. 3, *Circa hos articulos*, col. 438: » Est enim aliud fides catholica, » ut advertit M. Cano, ubi supra, et aliud doctrina catholica. Sunt enim aliqua quae universaliter docentur in Ecclesia catholica, quae » tamen non sunt catholica fides. Horum exemplum ponit ille, ut speciales orationes applicatas uni personae per praelatos, vel per » religiosos plus prodesse ei pro quo specialiter offeruntur coeteris paribus, quam si universaliter offerrentur. Item quod fratres non

» tenentur labore manuum victum quaerere. » Istae propositiones ponuntur in sess. 8 Concilii Constantien. inter articulos Wicleff, et de contrariis illarum dicit M. Cano esse errores » contra doctrinam Ecclesiae ».

Col. 441: » Quaeritur ultimo, an haereticum » sit, quod Ecclesia potest falli in definiendo » aliquam propositionem esse male sonantem aut » scandalosam, aut sapientem haeresim? et videtur quod non. Quia Ecclesia est regula infallibilis in proponendis rebus fidei....

» 2. Conclusio. Error est, vel proximum errori asserere, quod Ecclesia in ejusmodi censuris possit errare ».

De Schismate in causa trium capitulorum. S. Aug. de haeresibus col 4: » Non enim omnis » error haeresis est; quamvis omnis haeresis, » quae in vitio ponitur, nisi errore aliquo haereticus esse non possit. Quid ergo faciat haereticum, regulari quadam definitione comprehendendi, sicut ego existimo, aut omnino non potest, aut difficillime potest ».

Col. 28: » Nec ideo tamen parum prodest errores istos, quos huic operi intexui, lectos cognitosque vitare. Quid enim contra ista sentiat Ecclesia catholica, quod a me dicendum putasti, superflue quaeritur: cum propter hoc » scire sufficiat eam contra ista sentire, nec aliquid horum in fidem quemquam debere recipere ».

Martinus V in Conc. Constant. constituit. *Inter cunctas* contra errores Wicleff, etc. ap. Labb. t. 16, col. 754: » Si quis vero super aliquo saepe » dictae pestiferae doctrinae haeresiarcharum » praedictorum, vel aliquibus articulis dumtaxat scandalosis, temerariis, seditiosis, vel plurimum aurium offensivis, culpabilis repertus » fuerit, canonice puniatur ».

DE COAGMENTATIONE CORPORIS ECCLESIAE.

XV. Doctrina, quae proponit Ecclesiam considerandam velut unum corpus mysticum, coagmentatum ex Christo capite, et fidelibus, qui sunt ejus membra per unionem ineffabilem quam mirabiliter evadimus cum ipso unus solus sacerdos, una sola victima, unus solus adorator perfectus Dei Patris in Spiritu, et Veritate,

Intellecta hoc sensu, ut ad corpus Ecclesiae non pertineant, nisi fideles, qui sunt perfecti adoratores in Spiritu, et Veritate,

Haeretica.

ADNOTATIO.

Propos. 73 Quesnellii: » Quid est Ecclesia, nisi si coetus filiorum Dei, manentium in ejus » sinu, adoplatorum in Christo, subsistentium » in ejus persona, redemptorum ejus sanguine, viventium ejus spiritu, agentium per e-

» jus gratiam, et expectantium gratiam futuri
» saeculi ». — Fuit qualificata *haeretica* unanimi voto.

Propositio 76 : » Nihil spatiosius Ecclesia Dei,
» quia omnes electi et iusti omnium saeculo-
» rum illam componunt ». *Haeretica* unanimi voto.

S. Augustinus de Fide et operibus, c. 4, n. 6, manifeste supponit peccatores, quos cum bonis permixtos in Ecclesia semper futuros esse contra donatistas defendit, esse velut membra in *compagne corporis*.

Quoad denominationem *exterioris communio-
nis*, tum et membrorum Ecclesiae attributam peccatoribus, Gotti Tract. I, Isagogic. q. 3, Dub. 4, § 3, n. 23 : » Sic improbi partes quidem Ec-
» clesiae sunt; membra Ecclesiae aut Christi
» non sunt; sunt autem diaboli membra... Ec-
» clesia sancta ratione iustorum dicitur, quam-
» vis toleret alias partes non tamen membra,
» quibus nec vita inest, nec sanctitas. Ita ex
» Cano lib. 4, c. ult. ».

Gardini-Veritates Catholicae de Ecclesia Christi, tom. I, cap. 7, pag. 79 : » Qui praeter ex-
» ternam Ecclesiae communionem internas quo-
» que custodiunt fidei, spei, et caritatis vir-
» tutes, ut fideles iusti; hi ad Ecclesiam per-
» tinent ratione tum animae tum corporis. . .
» Qui vero externam retinent Ecclesiae commu-
» nionem, sed internis carent virtutibus, ut
» peccatores; isti de corpore tantum Ecclesiae
» sunt ».

Bellarminus de Ecclesia militante lib. 3, c. 9 ad obj. 1 : » A multis solet concedi, malos
» non esse membra vera, nec simpliciter cor-
» poris Ecclesiae, sed tantum secundum quid
» et aequivoce. Ita Turrecremata, ex Alexan-
» dro de Ales, Hugone, et B. Thoma. Idem
» etiam docent Petrus a Solo, Melchior Canus,
» et alii; qui tamen etsi dicant malos non esse
» membra vera, dicunt nihilominus vere esse
» in Ecclesia, sive in corpore Ecclesiae, et esse
» simpliciter fideles, seu christianos ».

Ad obj. 2 : » Tria requiruntur ad Ecclesiam
» constituendam: 1. Baptisma . . . 2. Professio
» christiana. 3. Membrorum unio inter se, et
» cum capite saltem externa ».

Ad obj. 10 : » Non esse necesse, ut Christus
in omnibus suis membris aliquid operetur. Sunt enim quaedam membra mortua, et arida, quae solum adhaerent reliquis externa conjunctione... Qui enim malis moribus praediti, in fide catholica et conjunctione cum caeteris fidelibus perseverant, ad regnum Christi pertinent, quantum ad fidei professionem; ad regnum autem diaboli quantum ad morum perversitatem ».

DE STATU INNOCENTIAE.

XVI. Doctrina synodi de statu felicitis innocentiae, qualem eum repraesentat in Adamo

ante peccatum, complectente non modo integritatem, sed et iustitiam interiorem cum impulsu in Deum per amorem charitatis, atque primae-
vam sanctitatem aliqua ratione post lapsum restitutam,

Quatenus complexive accepta innuit statum illum sequelam fuisse creationis, debitum ex naturali exigentia, et conditione humanae naturae, non gratuitum Dei beneficium,

Falsa, alias damnata in Baio, et Quesnellio, erronea, favens haeresi pelagianae.

ADNOTATIO.

Propos. 35 Quesnellii : *Gratia Adami est sequela creationis, et erat debita naturae sanae et integrae* — fuit qualificata

» Temeraria, erronea, damnata in Baio, et
» sapiens haeresim pelagianam ».

Ex evidenti ratione, in quantum excludit gratuitatem supernaturalis gratiae.

DE IMMORTALITATE SPECTATA UT NATURALI CONDITIONE HOMINIS.

XVII. Propositio his verbis enuntiata : *Edo-
cti ab Apostolo spectamus mortem non jam, ut natu-
ralem conditionem hominis, sed revera, ut ju-
stam poenam culpae originalis.*

Quatenus sub nomine Apostoli subdole allegato insinuat, mortem, quae in praesenti statu inflicta est velut justa poena peccati per justam subtractionem immortalitatis, non fuisse naturalem conditionem hominis; quasi immortalitas non fuisset gratuitum beneficium, sed naturalis conditio,

Captiosa, temeraria, Apostolo injuriosa, alias damnata.

ADNOTATIO.

Immortalitas hominis supra naturam, Estius in I Cor. c. 15, v. 21, 47.

S. Aug. de Civit. Dei, l. 13, c. 20 : » Qui (pri-
» mi homines ante peccatum) licet morituri
» non essent, nisi peccassent, alimentis tamen
» ut homines utebantur, nondum spiritualia, sed
» animalia corpora gestantes. Quae licet senio
» non veterascerent, ut necessitate perduceren-
» tur ad mortem (qui status eis de ligno vi-
» tae, quod in medio paradiso cum arbore ve-
» titato simul erat, mirabili Dei gratia praesta-
» batur) tamen et alios sumebant, etc. . . ale-
» bantur ergo aliis..

Oper. imperf. l. I, n. 68 : » Subripere volui-
» sti; quasi ego ita dixerim, Adam mortalem
» factum, ut sive peccaret, sive non peccaret,
» moriturus esset. Hoc enim vobiscum agitur,
» hinc tota de hac re inter nos et vos vertitur
» quaestio; quod nos dicimus, Adam si non
» peccasset, nec corporis mortem fuisse passu-

» rum, vos autem, sive peccasset, sive non peccasset, corpore fuisse moriturum ».
 S. Hilarius (S. Callixti 14 octob.) in Matth. c. 10 post medium: » Quando (caro) pro naturae suae, atque originis conditione resoluta » etc. Igitur homo naturae suae originali conditione dissolutioni seu morti obnoxius.

DE CONDITIONE HOMINIS SUB LEGE.

XIX. Item, quae subjungit, hominem sub lege cum esset impotens ad eam observandam, praevaricatorem evasisse, non quidem culpa legis, quae sanctissima erat, sed culpa hominis, qui sub lege sine gratia magis magisque praevaricator evasit, superadditque, legem, si non sanavit cor hominis, effecisse, ut sua mala cognosceret, et de sua infirmitate convictus desideraret gratiam mediatoris,

Qua parte generaliter innuit hominem praevaricatorem evasisse per inobservantiam legis, quam impotens esset observare, quasi impossibile aliquid potuerit imperare, qui justus est, aut damnaturus sit hominem pro eo, quod non potuit vitare, qui pius est—Ex S. Caesario serm. 73 in append. S. Augustini serm. 273 edit. maur. Ex S. August. de nat. et gr. c. 43 de grat. et lib. arb. c. 16. Enar. in psal. 56, n. I.

Falsa, scandalosa, impia, in Bajo damnata.

ADNOTATIO.

S. Thom. 1, 2, q. 98, art. 2 ad 4: » Dicendum, quod quamvis lex vetus non sufficeret ad salvandos homines; tamen aderat aliud auxilium a Deo hominibus simul cum lege, per quod salvari poterant, scilicet fidei mediatoris per quam justificati sunt antiqui Patres, sicut etiam nos justificamur: et sic Deus non deficiebat hominibus, quin daret eis salutis auxilia ».

Orsi (Apolog. Soli p. 300): » Hanc quaestionem pertractans (Tournelius) *Utrum dantur gratiae quaedam sufficientes excoecatis et obduratis*, lectores praemonitos esse vult, de mera scholae quaestione hic, non de fide moveri quaestionem. Hoc enim unum hic fides statuit, justis non deesse gratiam, qua possibilia fiant. Ejusdem opinionis est etiam Em. Meldensium Episcopus in Instruct. Pastor. adversus institutiones theologicas P. Juenin: *Quoniam* adhuc dogma fidei non est omnes homines, ut infideles et obduratos gratiam habere actualem ad observandum praecepta et orandum. . .

» Quum celebris quidam theologus huic opinioni erroris notam inurere visus esset, ad sedandam offensionem sequente publica declaratione coactus est. . .

» Denique plurimi Galliarum episcopi, qui an. 1720 *Doctrinae corpus*, ut vocant, adpro-

barunt, temeritatis arguunt, qui hanc opinionem, quam plures, inquirunt, lique insignes theologi docent, erroris damnare ausi fuerint ».

Art. 54. Baij: » Definitive haec sententia, Deum homini nihil impossibile praecepisse, falso tribuitur Augustino, cum Pelagii sit. »

Art. 67: » Homo peccat etiam damnabiliter in eo, quod necessario facit ».

Trid. sess. 6, cap. 11; sess. 24, can. 9.

S. Caesarius Serm. 73 in App. S. Aug. 272 n. 2 de diligendis inimicis: » Nec impossibile ali- » quid potuit imperare qui justus est; nec dam- » mnaturus est hominem pro eo quod non po- » tuit vitare, qui pius est ».

S. Aug. de Nat. et Gr. c. 43: » Non igitur » Deus impossibilia jubet: sed jubendo admo- » net, et facere quod possis, et petere quod » non possis ».

De Gr. et l. arb. c. 16: » Magnum aliquid » pelagiani se scire putant, quando dicunt, » Non juberet Deus, quod sciret non posse ab ho- » mine fieri. Quis hoc nesciat? Sed ideo jubet » aliqua quae non possumus, ut noverimus quid » ab illo petere debeamus ».

Ep. 196 ad Asellium episcopum n. 4: » Vi- » demus itaque in his apostolicis verbis legem » non solum non esse peccatum, sed etiam san- » ctam. Sed peccatum per bonum fallit, et per » illud occidit eos, qui cum sint carnales, pu- » tant suis viribus legem spiritualem se posse » complere; et per hoc fiunt non solum pecca- » tores, quod essent etiamsi legem non acce- » pissent, sed etiam praevaricatores, quod non » essent, nisi legem accepissent ».

Itaque praevaricatores sub lege illi fuere, qui putabant se posse suis viribus legem spiritualem implere. Culpabilis certe haec erat praesumptio. Quod si ergo aliqui sub lege sine gratia praevaricatores esse censentur, ex Augustino de illis intelligendum erit, quibus in poenam suae praesumptionis gratia defuerit; et quorum impotentia fuerit dumtaxat consequens, et ipsis impunitabilis.

Nihil igitur ex Augustino depromitur quod favere valeat generali propositioni synodi, hominem sub lege sine gratia praevaricatorem evasisse per inobservantiam, legis quam impotens esset observare.

S. Aug. Serm. 300 in solemnitate martyrum Machabaeorum I, n. 1: » Nec quisquam arbi- » tretur, antequam esset populus christianus, » nullum fuisse populum Deo. Immo vero, ut » sic loquar, quemadmodum se veritas habet, » non nominum consuetudo; christianus etiam » tunc populus ille fuit. Neque enim post pas- » sionem suam coepit habere populum Christus, » sed illius populus erat ex Abraham genitus ».

N. 5: » Nam ut noveris, apertoque noveris, » quia pro lege Moysi morientes pro Christo » sunt mortui, audi ipsum Christum, o Judaei: » Si crederetis Moysi, crederetis et mihi; de me » enim ille scripsit. Si de Christo Moyses scri-

» psit, qui pro lege Moysi veraciter mortuus
» est, pro Christo animam posuit ».

Quomodo populus ille fuisset populus Christi,
nisi fidem implicitam habuisset Christi?

Exempla: Pia frequentia et celebritas populi
fidelis in dedicatione templi, laudantes Deum,
canentes hymnos David. — Septem millia viro-
rum in regno Samariae, qui non curvaverunt
genua ante Baal. — Ninivitarum paenitentiam agen-
tes ad praedicationem Jonae. — Multitudo mor-
tuorum in praelio, pro quibus Judas jussit of-
ferri sacrificium.

Psal. 113: » Domus Israel speravit in Domi-
» no. Domus Aaron speravit in Domino ».

S. Aug. Psal. contra partem Donati: » Nam
» et septem millia vivorum Deus se dixit reli-
» quisse, et sacerdotes et reges: multi justii
» sunt in lege. Ibi habes tantos prophetas, ha-
» bes multos et de plebe. Dic mihi quis tunc
» justorum separavit sibi altare »?

S. Aug. Tract. 33 in Joan. Evang. n. 1, su-
per illa verba Pharisaeorum: *Sed turba haec,
quae non novit legem*, subdit: » Qui non nove-
» rant legem, ipsi credebant, in eum qui mi-
» serat legem » etc.

DE GRATIA ILLUMINANTE ET EXCITANTE.

XXI. Propositio, quae asserit, *lumen gratiae
quando sit solum, non praestare, nisi ut cognos-
camus infelicitatem nostri status, et gravitatem
nostri mali: gratiam in tali casu producere eum-
dem effectum, quem lex producebat; ideo necesse
esse, ut Deus creet in corde nostro sanctum amo-
rem, et inspiret sanctam delectationem, contrariam
amori in nobis dominanti; hunc amorem sanctum,
hanc sanctam delectationem esse proprie gratiam
J. C., inspirationem charitatis, qua cognita san-
cto amore faciamus; hanc esse illa radicem, e
qua germinantur bona opera, hanc esse gratiam
novi Testamenti, quae nos liberat a servitute pec-
cati, et constituit filios Dei*,

Quatenus intendat eam solam esse proprie gra-
tiam Jesu Christi, quae creat in corde sanctum
amorem, et quae facit, ut faciamus; sive etiam,
qua homo liberatus a servitute peccati consti-
tuitur filius Dei: et non sit etiam proprie gra-
tia Christi ea gratia, qua cor hominis tangitur
per illuminationem Spiritus Sancti (Trident. sess.
6, cap. 5), nec vera detur interior gratia, cui
resistitur,

*Falsa, captiosa, inducens in errorem, in secun-
da propositione Jansenii damnatum ut haereticum,
eumque renovans.*

ADNOTATIO.

Orsi advertit p. 142: » Sed est tamen alia,
» ut monui eorundem verborum... gratiam

» Christi ad solam denotandam novi foederis
» gratiam iidem Patres coarctarunt: quo sensu
» nullum donum a fide et caritate disjunctum
» gratiae nomine decorarunt. Quod sane innu-
» meris Augustini locis demonstrari posset ».

Fatetur tamen paulo antea: » Nulla est pia
» cogitatio, nulla illustratio, nulla desideria,
» nullae inspirationes, vel tenuissimae excita-
» tiones, quae non, ex SS. PP. et maxime Aug.
» sensu, ex Christi gratia proveniant, ideoque
» Christi gratiae nomine censi debent.

De gratia cui resistitur, Aug. de gr. et lib. arb.
c. 12, n. 24, post citatum textum Apostoli ad
Rom. 10: *Ignorantes Dei justitiam*, subjungit:
» De Judaeis hoc dixit, qui de se praesumen-
» tes gratiam repellebant, et in Christum pro-
» pterea non credebant ».

Orsi, Apol. Soti p. 329: » Audiendus prae-
» caeteris cardin. Norisius, cujus verba de-
» scriptis ex Soto testimoniis maxime consen-
» tanea sunt. Caeterum, inquit, omnibus ho-
» minibus adesse auxilium saltem remotum,
» mihi videor colligere ex Aug. lib. de natura
» et gratia » etc. Minime putandum rejectum
iri ab schola August. auxilium illud remotum,
quod Norisius, ex Aug. collegisse sibi visus
est: nec immerito. Nec tamen dubium, quin
tali auxilio nimis frequenter plerique resistant.

DE TIMORE SERVILI.

XXV. Doctrina, quae timorem poenarum ge-
neratim perhibet *dumtaxat non posse dici ma-
lum, si saltem pertingit ad cohibendam manum;*

Quasi timor ipse gehennae, quam fides doc-
cet peccato infligendam, non sit in se bonus,
et utilis, velut donum supernaturale, ac motus
a Deo inspiratus praeparans ad amorem
justitiae,

*Falsa, temeraria, pernicioosa, divinis donis
injuriola, alias damnata, contraria doctrinae
concilii Tridentini, tum et communi Patrum
sententiae, opus esse, juxta consuetum ordi-
nem praeparationis ad justitiam, ut intret ti-
mor primo, per quem veniat charitas; timor
medicamentum, charitas sanitas,*

Ex S. Aug. in epist. Joan. c. 4, tract. 9, n.
4, 5. In Joan. Evang. tract. 41, n. 10. Enarra-
tione in psal. 127, n. 7. Sermone 137 de Ver-
bis Apostoli. Sermone 161 de Verbis Apostoli
n. 8. Sermone 349 de charitate, n. 7.

ADNOTATIO.

De Imit. Christi l. I, c. 24, n. 7: » Bonum ta-
» men est, ut, si necdum amor a malo te re-
» vocat, saltem timor gehennalis coerceat ».

Aug. Enarr. in psal. 149, n. 15: » Timor
» tormentum habet; hoc est vinculum ferreum.
» Et tamen nisi timore incipiat homo Deum

» *aelere, non perveniet ad amorem. Initium » sapientiae timor Domini. Incipit ergo a vin- » culis ferreis, finitur ad torquem aureum ».*
 Aug. de vera religione, c. 17 : » Nunc vero » quoniam pietas timore inchoatur, caritate » perficitur ».

DE APPLICATIONE FRUCTUS SACRIFICII.

XXX. Doctrina synodi, qua dum proficitur credere sacrificii oblationem extendere se ad omnes, ita tamen, ut in liturgia fieri possit specialis commemoratio aliquorum tam vivorum, quam defunctorum, precando Deum peculiariter pro ipsis; dein continuo subicit; non tamen, quod credamus in arbitrio esse sacerdotis applicare fructus sacrificii, cui cult; immo damnamus hunc errorem velut magnopere offendentem jura Dei, qui solus distribuit fructus sacrificii, cui cult, et secundum mensuram, quae ipsi placet; unde, et consequenter traducit velut falsam opinionem inveciam in populum, quod illi, qui eleemosynam subministrant sacerdoti sub conditione, quod celebret unam missam, specialem fructum ex ea percipiant,

Sic intellecta, ut, praeter peculiarem commemorationem, et orationem, specialis ipsa oblatio, seu applicatio sacrificii, quae sit a sacerdote, non magis prosit caeteris paribus, illis, pro quibus applicatur, quam aliis quibusque; quasi nullus specialis fructus proveniret ex speciali applicatione, quam pro determinatis personis, aut personarum ordinibus faciendam commendat, ac praecipit Ecclesia, specialim a pastoribus pro suis ovibus; quod velut ex divino praecepto descendens a sacra tridentina synodo diserite est expressum, sess. 23, cap. 1, de Reform. Bened. XIV, const. Cum semper oblatas, 2,

Falsa, temeraria, perniciosa, Ecclesiae injuriosa, inducens in errorem alias damnatum in Wicleffo.

EXPOSITIO SENTENTIAE S. AUGUSTINI, DE SPECIALI FRUCTU EX SPECIALI OBLATIONE SACRIFICII PROVENIENTE.

Quaesierat Paulinus ab Augustino: *Utrum prosit cuique post mortem, quod corpus ejus apud sancti alicujus memoriam sepeliatur.* Dicebat Paulinus videri sibi non esse inanes motus animorum religiosorum atque fidelium, pro suis ista curantium: adjungens etiam, vacare non posse, quod universa pro defunctis Ecclesia supplicare consuevit.

Aliunde significabat Paulinus non satis sibi perspectum esse, quemadmodum huic sententiae contrarium non sit quod dicit Apostolus (2 Cor. 5, v. 10): » Omnes enim adstabimus ante tribunal Christi, ut ferat unusquisque secundum suum opus ».

» dum ea quae per corpus gessit, sive bonum, » sive malum ». Haec quippe apostolica sententia ante mortem admonet fieri, quod possit prodesse post mortem; non tunc quando jam recipiendum est, quod quisque gesserit ante mortem.

» Verum, pergit Augustinus, haec ita solvitur quaestio, quoniam quodam genere vitae acquiritur, dum in hoc corpore vivitur, ut adjuvent aliquid ista defunctos; ac per hoc secundum ea quae per corpus gesserunt, eis quae post corpus religiose pro illis facta fuerint, adjuvantur. Sunt enim quos nihil omnino adjuvant ista; sive pro eis fiant, quorum tam mala sunt merita, ut neque talibus digni sint adjuvari; sive pro eis, quorum tam bona, ut talibus non indigeant. Genere igitur vitae, quod gessit quisque per corpus efficitur, ut prosint vel non prosint quaecumque pro illo pie fiant, cum reliquerit corpus. Nam meritum per quod ista prosint si nullum comparatum est in hac vita, frustra quaeritur post banc vitam. Ita fit ut neque inaniter Ecclesiae vel suorum cura pro defunctis, quod potuerit religionis, impendat; et tamen ferat unusquisque secundum ea, quae per corpus gessit, sive bonum, sive malum, reddente Domino unicuique secundum opera ejus. Ut enim hoc quod impenditur, possit ei prodesse post corpus, in ea vita acquisitum est, quam gessit in corpore ».

Cum nil certius explorativus haberet Augustinus nefas esse dubitare, quin quod per totum orbem frequentat Ecclesia, id omnino faciendum sit; non poterat non illa vehementer probare christianorum fidelium plena pietatis officia, quae in suos quisque defunctos impendere satagebat: simul praeclare ostendit pio huic mori nequicquam adversari apostolicam sententiam, nempe ante tribunal Christi latuum unumquemque secundum ea quae per corpus gessit, sive bonum, sive malum: idque praestat triplici distincto defunctorum genere: ac primum quidem eorum est, quorum tam bona sunt merita, ut nullis post mortem indigeant adjumentis; atque illi sunt, quibus cum in exitu vitae nihil expiandum supersit, statim in aeterna tabernacula recipiantur: alterum contra eorum est, quorum tam mala sunt merita, ut nullis vivorum pietatis officiis digni sint adjuvari; qui nimirum lethali culpa obstricti discedentes e vita, aeternis continuo suppliciis addicuntur. Inter utrosque medium genus illorum est, qui sic in Domino moriuntur, ut tamen aliquid post mortem luendum remaneat, antequam ipsis ad vitam aeternam ingressus patere valeat. Atque istos Augustinus universe inter illos comprehendit, qui per ea quae gesserunt in vita id sibi compararunt, ut illis prodesse posset, quidquid post eorum mortem pie fieret pro ipsis. Neque enim fas est putare hanc fuisse mentem Augustini, ut quemquam justorum istorum, qui piacularibus poe-

nis ad aeternae vitae consecutionem praeparatur, illis adjungeret, quorum tam mala sunt merita, ut nulla eis hujusmodi adjumenta prodesset possit; quod etiam perspicue intelligitur ex his, quae in hanc eandem sententiam scribit lib. de Octo Dulcitii quaestionibus, respons. ad 2 quaest. n. 4.

Duobus porro modis docet Augustinus justis istis post mortem subvenire; sive prout Ecclesia generatim pro defunctis supplicare consuevit, sive prout universali Ecclesiae more fideles ipsi pro suis quisque defunctis speciatim religionis officia quae possunt, curant impendere. In *Machabaeorum libris* (inquit ille, c. 1, de cura, etc. n. 3) *legimus oblatum pro mortuis sacrificium* (quod quidem speciatim oblatum legitur pro mortuis, qui ceciderunt in praelio). Pergit porro sanctus Doctor: » Sed et si nusquam » in scripturis veteribus omnino legeretur, non » parva est universae Ecclesiae, quae in hac » consuetudine claret, auctoritas, ubi in precibus sacerdotis quae Domino Deo ad ejus altare funduntur, locum suum habet etiam » commendatio mortuorum ». Expresse vero c. 4, n. 6, supplicationes quae generatim pro defunctis universe funduntur, ab illis distinguit, quas pro certis suis notis carisque superstites quique persolvunt. Ibi quippe loquitur de supplicationibus » quas faciendas pro omnibus » in christiana et catholica societate defunctis, » etiam tacitis nominibus eorum, sub generali » commemoratione suscepit Ecclesia; ut quibus » ad ista desunt parentes, aut filii, aut qui » cumque cognati vel amici, ab una eis exhibeantur pia matre communi ». Sentiebat igitur Augustinus specialem quemdam fructum illis obvenire, pro quibus parentes, filii, cognati, amici pietatis officia speciatim curant exhibere; si enim fructus ejusmodi non ad eos specialem quadam ratione pertineret, sed ex aequo in omnes defunctorum spiritus fundetur; nulla ratio esset, cur Ecclesia generalem commendationem in eorum subsidium indiceret, qui eisi ignoti atque a suis superstites deserti, ex aequo tamen participes essent omnis ejus adjumenti, quod pro suis quisque caris parentibus, filii, cognati, amici procurarent.

Nunc videndum restat qualia sint, cujusve generis illa religionis officia, quibus juvari mortui et egeant, et valeant. De his disserit Augustinus cum aliis locis, tum et hujusce lib. c. 18, eadem tribus capitibus comprehendit, nempe *sive altaris, sive orationum, sive eleemosynarum sacrificiis*. Quo loco observandum altaris sacrificium, in quo inest vera et propria ratio sacrificii, plane distingui ab Augustino a duobus aliis, quae lato modo dicuntur orationum et eleemosynarum sacrificiis. Sic proinde ut Augustinus censuerit non orationibus tantum et eleemosynis mortuos juvari, sed et ipsamet oblatione sacrificii, sive quam pro suis quisque superstitem faciendum procurat, sive quam

tacitis nominibus pro universis generatim adhibere pia mater Ecclesia consuevit.

Et quidem quod universali Ecclesiae more et instituto a principio inductum sit, ut non modo in offerendo sacrificio precatio quaedam pro certis speciatim personis adhibeatur, verum ut et sacrificium pro ipsis peculiariter offeratur seu applicetur; quemadmodum, pro singulari quopiam infirmo, pro peregrinantibus, ac generatim pro peculiaribus cujusvis generis impetrandis beneficiis, id vero ex ipsomet Sacrae Liturgiae ordine patet apertissime. Quid enim aliud significat precatio illa, quae canone ipso missae comprehenditur, qua sacrificium expresse offerri dicitur sive a sacerdote, sive ab aliis qui suo modo cum sacerdote offerunt, pro se suisque omnibus, pro spe salutis et incolumitatis suae: tum et precatio qua sacrificii actio finitur, cum sacerdos precatur, ut sacrificium quod oculis Divinae Majestatis obtulit, sit omnibus, pro quibus illud obtulit, propitiabile? Cujus rationis preces in omnibus etiam vetustissimis liturgiis reperiuntur; quibus patet illud semper universali Ecclesiae more probatum ac receptum fuisse, ut a sacerdote pro specialibus specialium personarum necessitatibus sacrificium offerri, seu quod idem est, applicari valeret.

Jam vero si nullus specialis fructus ex illa speciali oblatione (caeteris paribus) illis obveniret, pro quibus speciatim offertur et applicatur, frustra omnino et inaniter in Ecclesia perpetuo, sancteque retentum esset, ut isthaec quomodocumque fieret specialis oblatio seu applicatio, quae nullum vi sua specialem fructum, caeteris paribus, afferret. Impia vox, atque homine christiano prorsus indigna, quam Augustinus quantopere semper sit detestatus, intelliget profecto quisquis gravissimum illud notissimumque sancti Doctoris dictum meminerit: » Quod per totum orbem frequentat Ecclesia, disputare quin ita faciendum sit, insolentissimae est insaniae ».

Atque haec quidem Augustini certa constansque sententia de speciali fructu ex speciali oblatione seu applicatione sacrificii plane confirmatur, et luculentius etiam, si fieri potest, insigni loco declaratur, ex Enchir. c. 109, ubi ait: » Neque negandum est defunctorum animas pietate suorum viventium relevari, cum » pro illis sacrificium Mediatoris offertur, vel » eleemosynae in Ecclesia fiunt ». Aperte hoc loco distinguit sanctus Doctor, seu potius per particulam *vel* sacrificium altaris disjungit ab aliis pietatis officiis, quibus mortui juvantur: simul inveteratam memorat Ecclesiae consuetudinem, qua fiebat, ut pia viventium procuratione pro suis quisque defunctis sacrificium Mediatoris offerretur; quae sane specialis oblatio erat, seu applicatio sacrificii pro illis, qui suos pios superstites in terris reliquissent; qua tamen speciali oblatione dubitaret nemo, ne omnino ne

gandum esset quin illi relevarentur. Quo perspicue patet eum tunc universalis Ecclesiae sensum fuisse, ut et Mediatoris sacrificium specialiter pro specialibus defunctis illis rite offerretur, quorum *sui viventes* curam gererent; atque specialiter illis prodesset, pro quibus specialiter offerebatur.

Neque vero constanti huic Ecclesiae mori ac sensui repugnat quod objectum est in synodo, solius Dei esse fructum sacrificii, cui vult, et qua vult mensura applicare: quasi aut quisquam de hoc dubitet; aut Deus quidquam ipse sibi detraxerit, siquidem ei placuit talem providae suae dispensationis ordinem constituere, ut dum Mediatoris sacrificium offertur, specialis atque adeo, caeteris paribus, uberior quidam fructus illis obveniret, quibus specialiter applicatur. Atqui hunc revera providentiae ordinem a Deo constitutum esse, cum et exemplis e veteri foedere ab Augustino depromptis, et universalis Ecclesiae consensu, Patrumque auctoritate comprobatur; tum et omnem dubitandi rationem sustulit synodus tridentina solemniori decreto, quo pastoribus divino praecepto mandatum esse declaravit pro suis ovibus sacrificium offerre. Quod profecto supervacaneum foret, nisi divina ordinatione institutum esset, ut ex speciali applicatione specialis fructus obveniret. Quo pertinet etiam Benedicti XIV const. *Cum semper oblatas*. Consulendus doctissimus idem Pontifex in Comment. de Syn. Dioeces. l. 3, c. 8, n. 6, quo implexam ea de re, parumque consideratam Walafridi Strabonis opinandi rationem egregie discutit; tum et Tract. de Sacrif. Missae l. 3, c. 8, ubi de triplici, quae jam pridem in scholis inveteravit, fructus ejusdem distinctione, hanc ait non modo a doctoribus communiter, verum et ab Ecclesia receptam. Quem in locum apte cadit, quod lib. de Synodo profert ex Gerson: » Sufficere in primis debet ad consensum hujus veritatis usus » totius communis Ecclesiae; cui si quis detrabit, imprudenter se decipit ».

DE AUCTORITATE ABSOLVENDI.

XXXVIII. Item doctrina, qua postquam synodus professsa est, *se non posse non admitti illam adeo venerabilem disciplinam antiquitatis, quas, ut ait, ad poenitentiam non ita facile, et forte nunquam eum admittebat, qui post primum peccatum, et primam reconciliationem relapsus esset in culpam*, subjungit, *per timorem perpetuae exclusionis a communione, et pace, etiam in articulo mortis, magnum frenum illis injectum iri, qui parum considerant malum peccati, et minus illud timent.*

Contraria can. 13 concilii Nicaeni I; decretali Innocentii I ad Exuperium Tholos.; tum et decretali Caelestini I ad episcopos Viennen. et

Narbonen. provinciae, redolens pravitatem, quam in ea decretali sanctus Pontifex exhorret.

ADNOTATIO.

Nicaen. I, can. 13: » De his qui ad exitum » veniunt, etiam nunc lex antiqua regularis- » que servabitur; ita ut si quis egreditur e » corpore, ultimo et maxime necessario viati- » co minime privetur ».

S. Caelestinus I, Epist. ad Episc. Provinciae Viennen. et Narbonen. cap. 2, ap. Constant.: » Agnovimus poenitentiam morientibus deue- » gari... Horremus, fateor, tantae impieta- » tis aliquem reperiri, ut de Dei pietate de- » speret... Quid hoc, rogo, aliud est, quam » morienti mortem addere, ejusque animam » sua crudelitate, ne absoluta esse possit, oc- » cidere »?

S. Leo Epist. ad Theodorum Foro-Julien. Episc. c. 4, edit. Baller: » His autem, qui in tempo- » re necessitatis, et in periculi urgentis in- » stantia, praesidium poenitentiae, et mox » reconciliationis implorant, nec satisfactio in- » terdicenda est, nec reconciliatio deneganda ».

Innocentius III, in Concil. Generali (Later. IV) c. *Firmiter*, de Summa Trinitate, § 3, de Sacramentis Eccles.: » Et si post susceptionem » baptismi quisquam prolapsus fuerit in pec- » catum, per veram potest semper poeniten- » tiam reparari ».

Clement. I. 5, cap. *Cum secundum statuta ca- » nonica*, tit. 9 de poenitentis et remissionibus.

Trid. sess. 14, cap. 7: » Ut nulla sit reser- » vatio in articulo mortis ».

S. Aug. de Conjugiis adulter. l. 1, c. 28: » Quae autem baptismatis, eadem reconcilia- » tionis est causa, si forte poenitentem finien- » dae vitae periculum praecoccupaverit. Nec i- » psos enim ex hac vita sine arra suae pacis » exire velle debet Mater Ecclesia ».

S. Aug. Serm. 352 in die octava Infantium, § 9: » Solent inde christianis pagani insulta- » re de poenitentia, quae instituta est in Ec- » clesia: et contra nonnullas haecreses tenuit » Ecclesia catholica istam veritatem de poeni- » tentia agenda. Fuerunt enim qui dicerent, » quibusdam peccatis non esse dandam poeni- » tentiam; et exclusi sunt de Ecclesia, et haeretici facti sunt. In quibuscumque peccatis » non perdit viscera pia mater Ecclesia ». Agi autem de poenitentia, quae ducebat ad reconciliationem patet ex §. anteced.

August. Ep. 93 ad Vincent. Rog. c. 10, n. 42: » Si autem quod veritas habet, et quod Ec- » clesia merito tenet, recte poenitentibus adul- » teris pax dabatur; illi qui in totum locum » poenitentiae contra adulteros clauderant, im- » pie utique agebant, et claves Ecclesiae pul- » santibus subtrahebant; et misericordissimae » patientiae Dei, quae illos propterea sinebat » vivere, ut poenitendo sanarentur, sacrifici

» contriti spiritus, et contribulati cordis oblato, dura crudelitate contradicebant ».

ADNOTATIO.

DE CENSURIS.

XLVI. Propositio asserens, effectum excommunicationis exteriorem dumtaxat esse, qui tantummodo natura sua excludit ab exteriori communione Ecclesiae.

Quasi excommunicatio non sit poena spiritualis, ligans in coelo, animas obligans,

Ex S. August. Ep. 250 Auxilio episcopo. Tract. 50 in Joan. num 12.

Falsa, pernicioza, in art. 23 Lutheri damnata, ad minus erronea.

ADNOTATIO.

S. Ambros. de Poenitentia l. 1, c. 15: » Et bene dicitur tradi Satanae, qui separatur a Christi corpore ».

S. Aug. Quaest. 39 in Deuteron.: » Hoc enim nunc agit in Ecclesia excommunicatio, quod agebat tunc interfectio ».

Tract. 50 in Joan. Evang. n. 12: » Cum excommunicat Ecclesia, in Coelo ligatur excommunicatus; cum reconciliatur ab Ecclesia, in Coelo solvitur reconciliatus ».

S. Aug. Epist. 250 Auxilio Episc. disserens de sententia excommunicationis ab eo episcopo lata: » Spiritualis autem poena, qua fit quod scriptum est, quae ligaveris in terra erunt ligata in coelo, animas obligat.

Contra adversarium legis et prophetarum, l. 1, c. 17, n. 36.

DE SPONSALIBUS ET MATRIMONIO.

LIX. Doctrina synodi asserens, ad supremam civilem potestatem dumtaxat originarie spectare contractui matrimonii apponere impedimenta ejus generis, quae ipsum nullum reddunt, dicunturque dirimentia; quod jus originarium praeterea dicitur cum jure dispensandi essentialiter connexum, subjungens, supposito assensu, vel conniventia principum potuisse Ecclesiam juste constituere impedimenta, dirimentia ipsum contractum matrimonii,

Quasi Ecclesia non semper potuerit, ac possit in christianorum matrimonii jure proprio impedimenta constituere, quae matrimonium non solum impediant, sed et nullum reddant quoad vinculum, quibus christiani obstricti teneantur etiam in terris infidelium; in eisdemque dispensare,

Canonum 3, 4, 9, 12, sess. 24 Concilii Tridentini eversiva, haeretica.

Nat. Alexander Theol. dogmat. et Mor. de Sacr. Matrim. c. 4, de impedim. Matrim. art. 1, propos. unica: » Ecclesiam potuisse, ac posse se constituere impedimenta matrimonium dirimentia, Dogma fidei est.

Drouin de Re Sacram. l. 9, q. 6, c. 1, § 1: » Olim Ecclesiam potuisse, et posse etiamnum constituere impedimenta matrimonium dirimentia: Dogma fidei est, in Concil. Trid. » nova definitione contra Lutheri temeritatem assertum ».

Sylvius supplement. q. 50, quaeritur 5, conclus. 5: » Fide certum est Ecclesiam, atque adeo summum Pontificem, qui est Ecclesiae caput, posse constituere impedimenta matrimonii tam dirimentia, quam solum impedientia pro christianis ».

Berti de Theol. Discipl. l. 37, c. 5: » Praetermittenda nequaquam est illa quaestio, penes quos resideat auctoritas ejusmodi impedimenta constituendi. Lutherus enim, Calvinus, et prolixius Marcus Antonius de Dominis in lib. 5 de Christiana Rep. scripserunt nullam Ecclesiae facultatem inesse conditiones et causas apponendi, propter quas aliqui nequeant matrimonium contrahere; in eam sententiam adducti, ex quo matrimonium sit contractus civilis et ad effectum naturalem, corporeumque pertinens; ac propterea causae ad matrimonium ipsum spectantes non sint a spiritualibus iudiciis pertractandae. Quum vero haereticam illam opinionem damnaverit Trid. Synodus... »

DE ADORANDA HUMANITATE CHRISTI.

LXI. Propositio quae asserit, adorare directe humanitatem Christi, magis vero aliquam ejus partem fore semper honorem divinum datum creaturas.

Quatenus per hoc verbum directe intendat reprobare adorationis cultum, quem fideles dirigunt ad humanitatem Christi; perinde ac si talis adoratio, qua humanitas, ipsaque caro vivifica Christi adoratur non quidem propter se, et tanquam nuda caro, sed prout unita divinitati, foret honor divinus imperitus creaturae, et non potius una, eademque adoratio, qua Verbum incarnatum cum propria ipsius carne adoratur,

Ex concil. C. P. V gener. can. 9.

Falsa, captiosa, impia, ac debito cultui humanitati Christi a fidelibus praestito, ac praestando detrahens, et injuriosa.

ADNOTATIO.

Aug. in Psal. 98, n. 9, super verba, Adorate

scabellum pedum ejus : » Et quia in ipsa carne hic ambulavit, et ipsam carnem nobis manducandam ad salutem dedit; nemo autem illam carnem manducat, nisi prius adoraverit : inventum est, quemadmodum adoretur tale scabellum pedum Domini, et non solum non peccemus adorando, sed peccemus non adorando ».

Damasc. de Fide orthodoxa l. 3, c. 8 : » Neque enim adorandum esse carnem ejus negamus : quippe quae adoratur in una Verbi persona, quae quidem ipsi persona et hypostasis facta est. Quia in re non creaturae servimus; non enim illam seu nudam carnem adoramus, sed velut Divinitati unitam; et quia duae ipsius naturae ad unam Dei Verbi personam reducuntur, unamque subsistentiam... Ambas Christi naturas ob unitam carni Divinitatem adoro ».

» Et lib. 4, c. 3 : » Ad eundem quoque modum caro snapte quidem natura nequaquam est adoranda : sed cum incarnato Verbo adoratur, non quidem propter seipsam, sed propter Deum Verbum, quod secundum hypostasim ipsi copulatum est. Neque enim fatemur nudam simplicem carnem adorari, verum Dei carnem, sive Deum Incarnatum ».

Sylvius in 3 part. D. Th. q. 25, art. 2 : » Quare simpliciter dicendum est carnem et animam Christi, sicut et membra corporis ejus, adoranda esse adoratione latriae; quae quidem eis debetur ratione hypostasis Verbi Dei, a qua et in qua sustentantur ».

Gotti Tract. 7 de Euchar. q. 3, dub. 5, § 3 : » Caro enim Christi supposititaliter Verbo unita, ubicumque sit, adoranda est ».

Juveninus part. 4. Dissert. 6, de termino Incarnat. c. 1, conclus. 1 : » Humanitas Christi, etiam in abstracto considerata, coli debet absoluta adoratione latriae ».

S. Th. 3 p. q. 25, art. 2 : » Sed contra est quod Damascenus... Sed Verbum incarnatum adoratur adoratione latriae. Ergo et corpus ejus, sive ejus humanitas ». Ad I : » Et per hoc etiam patet resp. ad 2 et 3; quia adoratio latriae non exhibetur humanitati Christi ratione sui ipsius; sed ratione Divinitatis cui unitur, secundum quam Christus non est minor Patre ».

S. Leo serm. 28 edit. Baller. in Nativit. 8, c. 1 : » Unde utrique naturae in suis proprietatibus permanenti, tanta est unitatis facta communicatio, ut quicquid ibi est Dei, non sit ab humanitate disjunctum; quicquid autem est hominis, non sit a Deitate divisum ».

Oratio recitanda post officium : » Sacrosanctae et individuae Trinitati, Crucifixi Domini Nostri Jesu Christi humanitati ».

Oratio secr. pro Missa in Concept. B. M. V. et aliis : » Unigeniti tui, Domine, nobis succurrat humanitas ».

Invocatio cum cultu latriae : » Corpus D. N. J. C. custodiat animam... in vitam aeternam ».

Ambr. in Psal. 118, serm. 5, n. 8 : » Caro

Christi sine peccato est, quam perfidi contrectantes, manus suas inquinaverunt; Sancti venerantes pietatis odore flagrant ».

Catechis. Rom. de Euchar. Sacram. n. 8 : » Atque ad eundem modum hoc Sacramentum adorandum esse, nimirum corpus et sanguinem Domini intelligentes, affirmamus ».

I Thessal. cap. 3; S. Thomas lect. 2 : » Etenim eo, quod Christus accepit carnem, et in ea resurrexit, est exemplar nostrae resurrectionis. Nec solum hoc est, sed et causa efficiens, quia quae humanitate Christi gesta sunt, non solum sunt gesta secundum virtutem humanitatis, sed virtute Divinitatis sibi unitae. Unde sicut tactus suus curabat leprosum in quantum instrumentum Divinitatis; sic resurrectio Christi causa est nostrae resurrectionis, non in quantum corporis, sed in quantum resurrectio corporis uniti Verbo vitae ».

S. Basil. tom. 1, Homil. in Psal. 59, n. 4 : » Divinitatis autem calceamentum caro est, Dei gestatrix, per quam ad homines accessit ».

Clericatus de Sacrific. decis. 6, n. 29 : » Christus adorandus est adoratione latriae, non solum ut Deus, sed etiam ut homo; quia humanitas Christi ut unita Verbo, includit ipsum Verbum, et includit totum Christum. De Lauraea de Incarn. D. 39, n. 68 et seq. ».

Blasi. Dissert. c. 12 : » Cor Jesu proprie, et per se sumptum ob hypostaticam unionem capax est adorationis latriae ».

In festo Sacramentum Plagarum : » Tribue, nobis, quaesumus, ut qui ab eo suscepta vulnera veneramur in terris ». Postcom. » Ut qui vulnera D. N. J. C. hodie devote colimus. Quid vulnus cordis, nisi cor vulneratum ?

Aug. Enarr. in Psal. 120, n. 12 : » Ipsa caro Christi caput Ecclesiae est ».

Enarr. in Psal. 127, n. 8 : » Quam rem amamus in Christo ? Membra crucifixae, latus perforatum, an caritatem ? Quando audimus quia passus est pro nobis, quid amamus ? caritas amatur ».

DE RITUS CONSECRATIONIS EFFICACIA.

XXIX. Doctrina synodi, qua parte tradere instituens fidei doctrinam de ritu consecrationis, remotis quaestionibus scholasticis circa modum, quo Christus est in Eucharistia, a quibus parochos docendi munere fungentes abstinere hortatur, duobus his tantum propositis : 1. Christum post consecrationem vere, realiter, substantialiter esse sub speciebus; 2. Tunc omnem panis et vini substantiam cessare solis remanentibus speciebus : prorsus omittit ullam mentionem facere transubstantiationis, seu conversionis totius substantiae panis in corpus, et totius substantiae vini in sanguinem, quam ve-

lut articulum fidei tridentinum concilium definivit, et quae in solempni fidei professione continetur,

Quatenus per inconsultam istiusmodi, suspiciosamque omissionem notitia subtrahitur tum articuli ad fidem pertinentis, tum etiam vocis ab Ecclesia consecratae ad illius tuendam professionem adversus haereses; tenditque adeo ad ejus oblivionem inducendam, quasi ageretur de quaestione mere scholastica,

Perniciosa, derogans expositioni veritatis catholicae circa dogma transubstantiationis, favens haereticis.

DE FESTIS.

LXXIV. Deliberatio synodi de transferendis

in diem dominicam festis per annum institutis; idque pro jure, quod persuasum sibi esse ait episcopo competere super disciplinam ecclesiasticam in ordine ad res mere spirituales; ideoque et praeceptum missae audiendae abrogandi diebus, in quibus ex pristina Ecclesiae lege viget etiamnum id praeceptum; tum etiam in eo quod superaddit de transferendis in Adventum episcopali auctoritate jeuniis, per annum ex Ecclesiae praecepto servandis,

Quatenus adstruit episcopo fas esse jure proprio transferre dies ab Ecclesia praescriptos pro festis, jeuniisve celebrandis, aut inductum missae audiendae praeceptum abrogare,

Propositio falsa, juris conciliorum generalium et summorum Pontificum laesiva, scandalosa, schismati favens.



Secondo Frammento (1)

I N E D I T O

USO DELLA VOCE DOTTRINA

Nella condanna e qualifica degli errori.

Innocenzo III nel Concilio Lateran. IV, cap. II, *De errore Abbatis Joachim*, espone l'errore, dichiara la verità contraria, e termina colla seguente formola di censura:

» Si quis igitur sententiam sive doctrinam prae-
» fati Joachim in hac parte defendere, vel ap-
» probare praesumpserit: tanquam haereticus
» ab omnibus confutetur ».

Clemente V, nel conc. di Vienna, an. 1311:
» Porro doctrinam omnem seu positionem teme-
» re asserentem aut vertentem in dubium, quod
» substantia animae rationalis aut intellectivae,
» vere ac per se humani corporis non sit for-
» ma, velut erroneam, ac veritati catholicae
» fidei inimicam sacro approbante concilio re-
» probamus: definientes, etc.

Il concilio di Costanza nella condanna degli articoli di Wicleffo, sess. 8.

» Compertum est etiam, libros ejus plures alios
» articulos continere similium qualitatum, do-
» ctrinamque in Dei Ecclesia vesaniam (al. ve-
» nenosam), et fidei ac moribus inimicam in-
» ducere ».

Innocenzo X, *Commissio septem episcopis Fran-
ciae super verificatione epistolarum pastoralium
archiepiscopi senonen. nec non, etc. (alias per
nostras)* an. 1654.

» Nostrae constitutionis, qua in quinque pro-
» positionibus condemnavimus doctrinam quon-
» dam concilii Jansenii, etc. ».

Innocenzo XI dinota col nome di *doctrinae* le
proposizioni da lui condannate col suo decreto,
an. 1676.

» Sanctissimus D. N. Innocentius Papa XI
» praedictus, ovium sibi a Deo creditarum sa-

(1) Questa Scheda, che volta in francese, fu pub-
blicata fra gli *Analecta juris pontificii*, ottobre 1853,
accenna indubitabilmente alla preparazione della Bol-
la *Auctorem fidei*. E chi potrà maravigliarsi a udire
che Gerbil, dopo avere definito il modo migliore di
esprimere la condanna, fosse poi scelto egli medesi-
mo a stenderne la formola e compilare la Bolla stes-
sa? Ma di ciò dovremo trattare, se Dio consente,
nella Vita del Cardinale. D. A. M.

» luti sedulo incumbens, et salubre opus in se-
» gregandis noxiis doctrinarum pascuis ab inno-
» xiis . . . persequi volens, plurimas pro-
» positiones, etc. ». E ne' termini stessi Alessan-
dro VIII nel suo decreto di condanna di 31
proposizione, an. 1690.

Clemente XI. *Damnatio lib. cui titulus, Le
nouveau testam. en françois etc. vel abrégé de la
morale de l'évangile*, etc. an. 1708.

» In quibus passim occurrunt doctrinae et pre-
» positiones seditiosae » etc.

Clemens XI. *Damnatur et prohibetur denuo
quatuor libelli episcopi S. Pontii*, an. 1710.

» Libellos supra dictos, et eorum quemlibet,
» utpote contineutes doctrinas et propositiones
» falsas, perniciosas, scandalosas, seditiosas,
» temerarias, schismaticas, erroneas, atque
» haeresim respective sapientes, nec non in aper-
» tam fraudem, et elusionem constitutionis, ad
» extirpandam penitus jansenianam haeresim
» a nobis novissimae editae, manifeste tendentes.

Formola ad minus, ut minimum, etc.

Clemente VIII. *Constitut. Sanctissimus*, an. 1602.
» Hanc propositionem, scilicet licere per lite-
» ras, seu internuncium confessario absenti pec-
» cata sacramentaliter confiteri, et ab eodem
» absente absolutionem obtinere ad minus uti
» falsam, temerariam et scandalosam damna-
» vit et prohibuit ».

Alessandro VII, nell' uno, e nell' altro decre-
to » praedictas propositiones, ut unamquamque
» ipsarum, ut minimum tanquam scandalosas
» esse damnandas ».

Innocenzo XI. *Decret. 2 mart. 1676.* » Statuit
» et decrevit pro nunc sequentes propositiones
» et unamquamque ipsarum, sicut jacent, ut mi-
» nimum tanquam scandalosas, et in praxi
» perniciosas esse damnandas » etc.

Clemens XI. *Damnatio libelli: Veritable tra-
dition de l'Eglise sur la predestination et la gra-
ce par M. de Launoy*, etc. an. 1704. » Illam ad
» minus tanquam impium, blasphemum, nec non
» fulgidissimo catholicae Ecclesiae lumini, ma-
» ximoque doctore sancto Aug. quin imo ipsi-
» met Ecclesiae atque apostolicae Sedi injurio-
» sum Romanorum Pontificum praedecesso-

» rum nostrorum, qui ejusdem sancti doctoris
 » praeceps doctrinam magno semper in pretio
 » habuerunt, toloque mentis affectu amplexi
 » fuerunt . . . »

Qualifica, *inducere in errorem*, etc.

Oltre il concilio di Costanza allegato sopra, Innocenzo XI nella condanna di Molinos re taccia i *dommi* » ut quae fideles in maximos errores et turpissima quaeque inducebant ».

Benedetto XIV. Damnatio et prohibitio libri cuius titulus est: *Illustrissimorum ac reverendissimorum archiep. Ultraject.... instrumentum appellationis* etc. an. 1745 constit. *Altissimo divinae providentiae consilio*. » Libellum praefatum uti continentem propositiones falsas, seditiosas, scandalosas, captiosas, ad schisma ac eversionem hierarchiae ecclesiasticae pellicientes, et apostolicae Sedis praedictae auctoritati injurias, et ecclesiasticae jurisdictionis eversivas, auctoritate apostolica tenore praesentium damnamus et reprobamus ».

Idem nella condanna di un libro in due tomi sotto il titolo di *Apologia*, ecc., tendente a dimostrare: 1.° L'ingiustizia e l'irregolarità del rifiuto de' sacramenti, sepoltura, ed altre pene decretate contro i non sottomessi alla bolla *Unigenitus*. 2.° A dimostrare la competenza de' giudici laici in siffatte materie. » Utrumque supra relati libri tomum, tamquam continentem assertiones falsas, temerarias, scandalosas, plenum aurum offensivas, in romanos Pontifices, apostolicam hanc Sedem, et episcopos injurias, ecclesiasticae jurisdictioni derogantes, obedientiae constitutioni *Unigenitus* ab omnibus debitae eversivas, schismati faventes, schismaticas, in errorem inducentes, ac erroneas respective, etc.

Formola in obvio verborum sensu, et attenta sententiarum connexione.

Innocenzo XII, nella condanna del libro di M. di Fenelon: » Ex cujus lectione et usu fideles sensim in errores, ab Ecclesia catholica damnatos induci possent, ac insuper tamquam continentem propositiones, sive in obvio earum verborum sensu, sive attenta sententiarum connexione temerarias, scandalosas . . . damnamus et reprobamus ».

Formola, *pro quanto*, *quatenus*.

Martino V, nella bolla *Inter cunctas* (sess. 45 ed ult. del concilio di Costanza, presso Labb.) confermativa della condanna fatta nella sess. 8 degli articoli di Wicleffo, sotto l'art. 24, » Fra tres tenentur per labores manuum victum acquirere, et non per mendicitatem », vi soggiunge ed applica la sua particolare censura, in questi termini di cauta dichiarazione: » Prima pars est scandalosa, et praesumptuose as-

serta, pro quanto sic generaliter et indistincto loquitur: et secunda erronea pro quanto asserit mendicitatem Fratibus non licere ». E sotto l'art. 41: » Non est de necessitate salutis credere romanam Ecclesiam esse supremam inter alias ecclesias; si aggiunge la cauta precisa dichiarazione: » Error est, si per romanam ecclesiam intelligat universalem Ecclesiam, aut pro quanto negaret primatum summi Pontificis super alias ecclesias particulares ». Coerentemente Innocenzo X, an. 1647, nel proscrivere varie proposizioni, che insinuavano una totale uguaglianza tra s. Pietro e s. Paolo, usa la stessa cautela di notare il punto preciso dell'errore, ossia del pravo senso su cui cade la condanna. » Propositionem. . . ita explicatam, ut ponat omnimodam aequalitatem » etc.

Qual cautela quanto giovi ed opportuna sia a prevenire le cavillazioni de' refrattarj, ho procurato mostrarlo in alquanti miei . . .

Usò pure la medesima cautela lo stesso Innocenzo X nel condannare, an. 1653, la 5 proposizione di Giansenio: » Et intellectam eo sensu, ut Christus pro salute dumtaxat praedestinatorum mortuus sit » etc. Che però intese espressamente far precedere la dichiarazione del pravo senso alla definizione che lo condanna. » Mandamus . . . ne de dictis propositionibus sentire, docere, praedicare aliter praesumant, quam in hac praesenti nostra declaratione et definitione continentur.

E qui noto: 1.° che la formola *sic explicatam, sic intellectam*, sotto cui si promette alla censura la dichiarazione della dottrina che si condanna, ella è la stessa che la formola *pro quanto* adoperata da Martino V e dal concilio di Costanza; e nel decreto della fer. 4, die 18 novembr. 1682: » Quatenus admittit usum dictae scientiae cum gravamine poenitentis » etc. per tacere di più decreti della Facoltà di Parigi, emanati sotto la stessa formola.

2.° Che Alessandro VII, Costituz. *ad Sanctam* an. 1656; nel proscrivere di nuovo, ossia nel confermare la proscrizione già emanata dal suo predecessore Innocenzo X, delle proposizioni di Giansenio, le condannò sotto il nome di Dottrina: » Mandamus omnibus Christi fidelibus, ne praedictam doctrinam teneant » etc.

3.° Che sebbene le proposizioni di Giansenio si potessero di già dire condannate in globo negli articoli di Bajo, di cui Giansenio rinnovava la dottrina, come, per esempio, la prima proposizione gianseniana » *Aliqua Dei praecepta... sunt impossibilia*, etc., nell'art. 54 di Bajo: » Definitiva haec sententia Deum homini nihil impossibile praecepisse, falso tribuitur Augustino, cum Pelagii sit ». E la III gianseniana, *ad merendum et demerendum in statu naturae lapsae non requiritur in homine libertas a necessitate, sed sufficit libertas a coactione*, nell'art. 67 di Bajo: » Homo peccat etiam damnablem in eo, quod necessario facit ». Con

tutto ciò non istimò Innocenzo X, che bastasse condannare le proposizioni di Giussenio come rinnovanti gli articoli di già prescritti di Bajo; ma per troncare la radice all'errore, volle divenire ad una propria, particolare, determinata censura delle medesime.

Ed in vero quando avviene, che certi errori, sebbene generalmente proscritti, tuttavia non tralascino di serpeggiare nel grembo della Chiesa, ed infestare gli animi de' fedeli; stimò sempre la santa Sede esser dovere e principale cura della sua pastorale sollecitudine di frenare il corso del contagio con determinate condanne, che manifestino chiaramente l'errore che deve esser abjurare da chiunque voglia rimanersi nella Chiesa e professarsi cattolico.

Così Alessandro VIII, an. 1690, condannò sotto la speciale censura di eretica, la seguente tesi o proposizione: » *Homo (Deum) homo non tenetur amare neque in principio, neque in decursu vitae suae mortalis* ». Sebbene questa fosse una rinnovazione delle proposizioni già condannate *in globo*, cioè da Alessandro VII (prop. 1): » *Homo nullo unquam vitae suae tempore tenetur elicere actum fidei, spei et caritatis ex vi praeceptorum divinorum ad eas virtutes pertinentium* »; e da Innocenzo XI (proposit. 5) » *An peccet mortaliter, qui actum dilectionis Dei semel tantum in vita eliceret, condemnare non audemus* »; e (prop. 6): » *Probabile est, ne singulis quidem rigorose quinqueannis per se obligare praeceptum caritatis erga Deum* ». Molto più espressamente ciò si rileva dal modo che tenne Benedetto XIV (constit. *Detestabilem*) nel condannare determinatamente cinque proposizioni intorno al duello, estratte da libro moderno. Rileva egli l'abuso delle interpretazioni colle quali taluni si erano studiati di declinare le condanne, già emanate dalla santa Sede in tal proposito; e segna particolarmente le proposizioni 2, 17, 18 tra le condannate *in globo* da Alessandro VIII, e la 32 tra le condannate *in globo* da Innocenzo XI: *Quas quidem assertiones duellis faventes apostolica Sedes censura notavit, rejectit, proscripsit*. Eppure non si contentò il Pontefice di condannare le moderne proposizioni colla qualifica di rinnovanti le precedenti già condannate *in globo*; ma siccome seguitava l'errore a propagarsi sotto mendicati colori e pretesti, procedette ad una speciale determinata condanna.

4. Vi sono più e più esempi di censure, nelle quali tra le varie qualifiche di falsa, temeraria, erronea, ecc., si aggiunge la qualifica *alias damnata*; ma non mi è occorso di trovare esempio di una condanna, che si restringa alla sola e semplice qualifica di rinnovante una proposizione di già condannata *in globo*.

Questo modo di censura potrebbe soggiacere a due difficoltà: l'una che darebbe luogo a dire, che con tal censura nulla più si provvede, di quello che si fosse di già provveduto.

Tomo · V

L'altra che un tal modo sembra esser quello, che può altresì dare luogo a più e più moleste cavillazioni per parte de' refrattarj. Imperocchè quando la proposizione, che dicasi rinnovante, non sia identicamente e *ad litteram* la stessa che s'indica come rinnovata, i cavillatori prenderanno sempre da qualche varietà nell'espressioni un apparente motivo di litigare sul senso delle rispettive proposizioni.

Per esempio nella...., sotto il dub. IV, fu discussa la propos. del Sinodo (decreto della grazia, §. 17), » *è una pratica piena di prudenza e di carità il dargli (al peccatore) tempo di sentire il peso de' suoi peccati, di umiliarlo innanzi a Dio* » ecc. Si nota nel foglio, che due de' . . . e due degli . . . , stimarono di aggiungere la qualifica di rinnovante le proposizioni 87 e 88 di Quesnello. Eppure non mancherebbono i difensori del sinodo di rilevare, che in quel passo del sinodo si parla dei peccatori abituati, laddove nella prop. 87 di Quesnello si parla di ogni peccatore in generale.

Circa il punto de' due amori (che è uno dei più importanti, ed al quale si rivolgerà specialmente l'attenzione e l'osservazione del pubblico) quando si voglia stare a dire semplicemente che il sinodo *attenta sententiarum connexionem* rinnova le tali o tali proposizioni condannate in Bajo, Quesnello, ecc. si corre rischio di veder tosto insorgere tutte le obiezioni, e difficoltà promosse dall'autore del cennato scritto, tendenti a mostrare, che la connessione delle sentenze, lungi dal pregiudicare al sinodo, è appunto quella che lo salva, bastando a dilleguare ogni sospetto di bajeismo, e quesnelismo. Diranno che non si sono raccolti e combinati a dovere i testi sparsi nel sinodo, e perciò essersi sbagliato nel censurare il sinodo come rinnovante gli errori di Bajo e di Quesnello; e ciò si citerà in esempio ed argomento della fallibilità della Chiesa e della santa Sede nel giudicare del senso de' libri e degli autori; si pretenderà doversi ridurre la questione a discutere, se siano stati bene o male attesi li testi, dai quali dovea risultare il vero senso del sinodo, ed intanto rimarrà scoperto in certa guisa il giudizio della santa Sede, ed esposto ad interminabili alterazioni.

Si può prevedere che saranno queste le inevitabili conseguenze di un tal metodo di censura; il che sembra vie più dimostrare la necessità di cautelare il giudizio della santa Sede tenendo un'altra via, che tolga ogni adito a sì fatte questioni. E questa via ci viene additata ed aperta nella traccia, segnata già da Innocenzo X.

A giustificare pienamente la necessità di questo metodo gioverà moltissimo il mettere in vista da principio il solito artificio de' novatori, nell'insinuare gli errori che vogliono disseminare, sia palliandoli sotto l'ambiguità di espressioni variamente interpretabili, sia con usa-

19

re anche or in un luogo, or nell'altro certe frasi conformi alla dottrina cattolica, per mettersi al coperto de' rimproveri che temono. Così fece Pelagio, così Celestio, il quale in un libello pubblicato in Roma, spiegossi in tal guisa, che s. Agostino ebbe a dire (de peccato Originali cont. Pelag. et Caelest. c. 5): » Si nihil de hac » re deinceps diceret, quis non eum crederet » confiteri, etiam infantibus in baptismo originalia peccata dimitti, dicendo eos in remissionem peccatorum baptizari oportere? Con tale artificio ingannò Pelagio il sinodo palestino; ma come soggiunge s. Agostino c. 8: » Roma » nam vero Ecclesiam, ubi eum esse notissimum » scitis, fallere usquequaque non potuit; quam » vis et hoc fuerit utcumque conatus, sed ut » dixi, minime valuit ». E cap. 18, spiegando vie maggiormente gl'inganni di quel novatore: » Denique quomodo respondeat advertite, et videte latebras ambiguitatis falsitati praeparare refugia, offundendo caliginem veritati; ita » ut etiam nos cum primum ea legimus, recta » vel correcta propemodum gauderemus. Sed

» latiores disputationes ejus in libris, ubi se » quantumlibet operiat, plerumque aperire » compellitur, fecerunt nobis et ista suspecta, » ut attentius intuentes inveniremus ambigua. Così avviene nel sinodo. Pare che sia corretto in un luogo l'errore, che s'insinua in altro luogo. A discutere pertanto una siffatta ambiguità, conviene colla formola *quatenus, sic explicatam, sic intellectam* fissare precisamente il senso erroneo, cui per la stessa loro ambiguità soggiacciono quelle siffatte espressioni; e facendo cadere su di esso la censura, si sottrae alle suddette cavillazioni il giudizio della santa Sede; mentre per una parte si censura un senso notoriamente erroneo, e tal riconosciuto da tutte le scuole cattoliche; e per altra parte colla cautela, *quatenus, ecc.* si lascia in disparte il punto, che aprirebbe il campo ad interminabili dispute, se questo senso sia quello che risulta dalla continuazione di testi, e se siano stati attesi o no quelli che doveano prendersi in considerazione. Con che svaniscono le opposizioni, fatte nel censo scritto.

LITTERARUM OBEDIENTIAE

DOGMATICAE CONSTITUTIONI

AUCTOREM FIDEI

S. M. P I I VI

AB ANTISTITE NN. PRAESTITAE

EXEMPLUM

CLERO ET POPULO SUAE DIOECESIS

DENUNCIATUM SIMUL ET PRAESCRIPTUM (1)



Acceptam gratissimo vestro munere, PP. EE., dogmaticam Sanctissimi Domini nostri Constitutionem, cujus est principium *Auctorem Fidei*, qua pistoriensis pseudo-synodi *Acta et Decreta* damnantur, profiteor me non obedienter modo, sed et omni eo mentis et cordis obsequio complexum esse, quod Petro debetur, loquenti per Pium.

Non mei ingenii, non facultatis est meritis laudibus eam prosequi singularem ac prope divinam in eo edendo decreto pontificii consilii sapientiam; quae (quo majus dici nil potest) vicit expectationem, quam commoverat. Vehementer nimirum, nec immerito damnatio jam dudum expetebatur synodi ejus, quam vel primo aspectu prudens quisque deterrimam diceret hoc ipso, quod ceterarum, quae hactenus laudatissimae habitae sunt, synodorum dissimillima prodiret. Nec omen fefellit eventus. Statim enim ut vagari ea libere coepit, bonis omnibus, qui de summa Religione pie, sapienterque sentirent, dolendum fuit, ab infelicis ejus operis machinatoribus nil minus videri susceptum, quam ut claritati praedicationis evangelicae tenebras offunderent; hierarchici regiminis universi ordinem, jura, libertatem, auctoritatem subverterent; atque importuno restituendae antiquitatis assimilato studio, quam

nec ipsi sperarent hac temporum conditione restitui posse, vigentis interea disciplinae statum convellerent: qua dilapsa nil jam ratum, firmiterque consisteret, atque aperta vaniloquis et seductoribus effrenata pateret licentia ad subvertendum. Nec reapse, si verum fateri volumus, defuere illis antiquitatis exempla, qui vias inire ex omni memoria temporum a novatoribus tentatas, horumque collectas undique artes, et fallacias, etsi jam pridem ab aetatis cujusque Patribus detectas et profligatas, subsidio sibi comparare non dubitaverint.

Atque in primis, ut ad illud me referam invidiosum caput generalis obscuracionis veritatum in Ecclesia, et earum quidem veritatum, quae dictae sunt a synodo *basis fidei et moralis doctrinae Jesu Christi*; ne ab Artemone usque initium ducere necesse sit, sane cum pelagianorum signifer et princeps Julianus objiceret, *toto penitus Occidente non minus stultum, quam impium dogma esse susceptum* (2): insuper consuetam urgeret querimoniam *de invidia*, quam illi *se sustinere pro veritate jactabant, et de paucitate prudentium, quibus se placere gaudebant* (3): contra Augustinus ea fretus catholica sententia, tot a se locis adversus donatistas illustrata et confirmata, qua plane significat ac velut fixum, ratumque statuit, non magis Christi veritatem, quam Ecclesiam Christi latere posse: *ubi latet Ecclesia Christi, ubi latet veritas Christi* (4)? Satis esse duxit ad arrogan-

(1) Così messo in luce a Venezia nel 1800 coll' *Esame de' Motivi del Vescovo di Noli*: ma l'autografo, che ne conservano i PP. Barnabiti di Roma, aggiunge in fine *Romae ex aedibus S. Caroli ad Catinariarum. H. Card. Gerdil Abbas S. Michaelis de Clusia, Nullius. D. A. M.*

(2) Aug. l. 4, cont. duas Epist. Pelag. c. 8.

(3) Cont. Jul. Pelag. l. 5, c. 1.

(4) Enar. in Psalm. 87, v. 9.

tis hominis frangendam audaciam uno verbo reponere, hanc veterum et novorum omnium vocem esse haeticorum, ipsam consuetudine jam sordidatam atque protrititam. Ut mirum videri debeat sordidatam istam ab Augustino contemplam et abjectam generalis obscuracionis calumniam ab illis nunc potissimum hominibus renovari, qui se Augustini doctrinae, auctoritati, nomini addictos prae ceteris, devotosque gloriantur.

Quo magis optandum erat, ut per damnationem propositionis synodi, quae prima est inter proscriptas, claritas vindicaretur ad finem usque saeculi permansura praedicationis evangelicae in catholica unitate sub visibili ministerio pastorum, Petri Cathedrae adhaerentium; atque ita irrevocabili tandem iudicio fixa et immota consisteret vetusta jam inde ab incunabulis Ecclesiae profecta auctoritas, quam apostolici aevi aequalis prope ac probatissimus auctor Irenaeus hisce verbis testatam prodidit (1): » Et Ecclesiae quidem praedicatio » vera et firma, apud quam una et eadem salutaris via in universo mundo ostenditur. » Huic enim creditum est lumen Dei; et propter hoc sapientia Dei (2), per quam salvat » omnes homines, in exitu canitur, in plateis » autem fiducialiter agit, in summis muris praedicatur, in portis autem Civitatis constanter » loquitur. Ubique enim Ecclesia praedicat veritatem; et haec est *ἐκκλῆσια* lucerna Christi sicut bajulans lumen ».

Et quidem cum in visibili pastorum ministerio per orbem diffuso, atque una fidei communione sub uno supremo capite devincto, conspicua cernatur *Cathedra unitatis*, in qua proficitur Augustinus Deum posuisse doctrinam veritatis (3), idque ad securitatem plebis, ne unquam salubris doctrinae veritate desereretur; profecto liquet, generaliter obscuratam nec esse, nec dici posse partem ullam salubris huiusce doctrinae, quae ad securitatem plebis praedicatur sub visibili ministerio, quo *Cathedra unitatis* continetur; aut si quid afferat a communi ea praedicatione dissentiens, convincatur aberrare a doctrina veritatis hoc ipso quod recedit a *Cathedra unitatis*.

Non minus proinde ab Augustini mente, quam ab omni catholico sensu aliena se prodit misera ista haec adversariorum defensio; dum certas quasdam veritates, quae antiquitus tamquam totidem fidei capita passim habitae sint, volunt sic decursa temporum obscuratas esse, ut cum nunc denuo emergunt, novae appareant. Aut enim veritates istae in visibilis ministerii continuata successione ubique et semper viguerunt, tumque certe novum nusquam accidere aut videri potuit, quod per visibile ministe-

rium, orbe toto diffusum, Ecclesia communiter praedicare nunquam destitit; aut si quid aliquando tamquam novum huius visibilis ministerii communi praedicationi objici et apparere contigerit, nequeat hoc ipsum inter veritates illas referri, quas si semel antiquitas tenuit, nunquam deinceps, ne catholicae successionis formam amitteret, deserere ullo tempore potuit. Atque haec una fuit a Tertulliano ad Bossuetium usque plana, certa, planeque invicta perpetuitatis fidei catholicae in communi praedicatione propugnatio adversus insidiosam istam novatorum quorumcumque jactantiam; qui probe nosset non aliam sibi ad fallendum paratiorem viam occurrere, quam si, ut primum prodibant, sese velut praedicatae olim veritatis ac postmodum desertae, penaeque oblatae instauratores et vindices ostenderent. Quo etiam intelligi potest, quae sit istorum, cum quibus agimus, causae ratio; quibus non aliud sit defensionis, quam quod semper fuerit errantium omnium commune perfugium.

Quin et ad hanc eandem magis magisque depellendam ementitae obscuracionis invidiam, tum et ad fidei, sanaeque doctrinae integritatem sartam, lectamque tuendam, non parum est lucis et adjumenti allatura provida cautio, quam ex majorum instituto et exemplo sapientissimus Pontifex adhibendam censuit, ut quibus locis sub latebris ambiguitatis suspiciosa se offerret ac periculosa discrepantia sensuum, perversa significatio distincte notaretur, cui error subesset, quem catholicus sensus reprobaret. Qua ineunda ratione Pastor supremus duo illa splendide complexus est cum maxime insignia apostolatus sui munera, ut et docendi magisterio fidelium mentes luce veritatis perfunderet, simul et apostolicae auctoritatis vigore adversos errores profligaret; idque una praestitit quod in causa Pelagii et Caelestii Augustinus (4), afrique Patres ab apostolica Sede (5) magnopere expetebant, ut suspectae fidei homines suos errores tergiversando fovere assueti, ad certa et enucleata capita revocati prodere se, suosque sensus cogerentur, atque ita eorum vel astutia, vel correctio diluisceret, nec ulli ambigua remaneret. Quod institutum renovari nunc maxime praestabat adversus illas praesertim synodi perplexas, implicatasque sententias, quae velut sua sponte prolabantur, aut saltem facilius flecti valent et solent in eos sensus, quibus ad obtinendam Ecclesiae traditam a Christo potestatem profani homines hac aetate avidius, licentiusque abutuntur.

Qua de re saepe jam a sapientibus viris animadversum est, quam sit affinis et consentiens eorum ratio, qui regiminis hierarchici ordinem subvertere moliantur, cum insanis illo-

(1) Lib. 5, cont. haereticos. c. 20.

(2) Proverb. 1.

(3) Epist. 106. ed. Maur.

(4) Lib. 2. cont. duas Epist. Pelag. c. 3.

(5) Epist. 179. n. 6.

rum consiliis, qui potestatis omnis originem a populo repetentes, eandem perversionem in civilis regiminis ordinem invehere aggressi sunt. Par scilicet utrisque principatus odium, par popularis perversissimae aequalitatis amentissimum studium. Illi primum discerpta supremi Pontificatus jura sic inter episcopos exaequare coeperunt, ut ea mox ab episcopo in presbyteros, a presbyteris in plebem transferrent; penes quam summa potestatis consisteret, cujus usum ministris delegaret, quos sibi ipsa selegisset. Isti pari progressu potestatem a supremis imperantibus in magistratus, a magistratibus in populum sic transtulere, ut prior illa hierarchici ordinis informata perversio, exempli sui contagione posteriorem istam civilis totius ordinis perturbatissimam conversionem adduxisse videatur, cujus exitus quam exitialis fuerit, fustissima omnium, quae subsequuta est, nec diu expectata calamitas comprobavit.

Illam quoque apostolicae censurae severitatem magnopere sollicitabant, quae tam multa commota sunt in synodo adversus pios mores et ritus in omni pene colendae religionis officio per universam Ecclesiam servari consuetos: qua disciplinae perversione viderint synodi auctores quid reliqui sibi fecerint ad existimationem, quos nec famae pudor deterruerit ab ea subeunda insolentissimae insanias nota, quam mitissimus atque lenissimus Augustinus non dubitavit eorum temeritati inurere, qui, quod tota per orbem frequentat Ecclesia, quin illa faciendum sit, disputare audeant (1).

Atque in hac ipsa quidem pro arbitrato innovandi licentia eo gravior est culpa novatorum, quo se illi veterum canonum studiosiores profitentur, quibus proinde ignorare non liceat, minus vero auctoritatem negligere vetustissimi canonis inter apostolicos relati, cujus haec est praescriptio tot postmodum conciliorum sanctionibus, perpetuoque more Ecclesiae confirmata: » Episcopos uniuscujusque gentis » nosse oportere eum, qui in eis est primus, » et existimare ut Caput, et nihil facere quod » sit arduum aut magni momenti praeter illius sententiam (2) ».

An vero canonis hujusce auctoritatem sequuta synodus est, dum nulla aut Sedis apostolicae, aut sui etiam metropolitae habita ratione verita non est, parisiensis conventus an. 1682, articulos non dumtaxat adoptare, verum et in decretis ad fidem pertinentibus eo expresso consilio adicere, ut publica horum, solemnique adoptione, quae passim et sparsae per totum illud decretum perperam tradita sunt, concluderet ac velut obsignatis tabulis communiret? Quo sane synodus ab ipsorummet Parisiensis declarationis auctorum sententia et ve-

recundia longe recessit: qui primum ne suscipiari quis posset eos quidquam velut ad fidem pertinens in ea declaratione statuere voluisse, non dubitarunt in *Acta* referre cameracensis archiepiscopi responsum, quo testatum erat, non eam conventus mentem fuisse, ut ex illa sententia decretum fidei faceret, sed tantum ut eam opinionem adoptaret. Quod et aliis *Actis* plane confirmat cl. Bossuetius vel quisquis est auctor opusculi, cujus titulus: *Gallia orthodoxa* art. 6, in opere *Defensionis*, etc. Deinde nec et istud praetereundum erat, gallicanos illos praesules ad exponendos suae declarationis articulos non ante devenisse, quam praefati essent se se ab illis longissime abhorrere, qui » Primatum » beati Petri, ejusque successorum romanorum » Pontificum a Christo institutum, iisque debitam ab omnibus obedientiam, Sedisque apostolicae, in qua fides praedicatur et unitas servatur Ecclesiae, reverendam omnibus » gentibus majestatem imminuere non vereantur ». Contra synodus nil detestandum hoc imminutae pontificiae potestatis crimen verita, non modo expressam illam, quam *declaratio* praesefert, debita ab omnibus primatus majestati obedientiae professionem turpiter omittit, sed, quam prorsus praeterire non potuit, primatus mentionem jejune adeo, stricteque attigit, ut dum romanum Pontificem primum dumtaxat memorat inter Pastores Christi Vicarios, caput ministeriale, cui velut centro unitatis ceteri juncti sunt; cavere in primis voluisse videatur, ne paulo plus quidquam romano Pontifici concederet, quam quod ei deferre primarii etiam inter protestantes viri ultro se paratos ostenderint.

Nec vero quemquam fugit in illis adoptandis articulis callido consilio synodum in spem intendisse magni cujusdam ad opportunitatem parandi sibi subsidii; verum et hic etiam astutam saeculi prudentiam vicit religionis plena sapientia Pontificis, qui nempe cum de una synodo judicium instituendum suscepisset, declaratione ipsa, utpote a synodo aliena, eodem loco et statu relicta, quem ex superiorum Pontificum decretis obtinebat, peculiarem, quae synodi propria est, tot capitibus vitiosam adoptionem peculiari damnationi subjiciendam censuit velut temerariam, scandalosam, apostolicae Sedi injuriosam, quin et ipsimet gallicanae ecclesiae; quam dignam synodus existimaverit, cujus auctoritas in patrociniis vocaretur errorum, quibus illud est totum contaminatum decretum.

Atque interea dum haec scriberem peropportune accidit, ut unius ex praestantissimis Galliarum episcopis litterae mihi venerint in manus, quibus amplissimus antistes, cum egregium suum in amplectenda sanctissimi D. N. Pii VI dogmatica Constitutione plenum pietatis obsequium, suamque communem cum aliis de profligatis pseudo-synodi pistoriensis erro-

(1) Epist. 84, n. 6.

(2) Can. XXXIII. Ex interpr. Gent. Hervetii.

ribus gratulationem ad sacram Congregationem Episcoporum et Regularium deferret, tum etiam tamquam gallicanus episcopus praecipuo nomine de synodi lemeritate gravissime conqueritur, quae veritas non sit insigni plane injuria gallicanam ecclesiam afficere, dum hujusce declarationis an. 1682, adoptionem decreto *de Fide* insidiosae adjunxit, quo et ei declarationi majoris auctoritatis pondus adjiceret, et hujus dein ac totius Ecclesiae auctoritate ad suos errores tuendos per summam fraudem abuteretur. Jure sane et merito, quod facile quisvis intelliget, qui modo ad pauca illa paulo diligentius attenderit, quae sunt ea de re notata, quaeque pro rei gravitate haud piguerit denno hic, striclimque perstringere.

Ac primum cum in summa expositionis fidei, quam proponit synodus (idque praeler sententiam praesulum gallicanorum, qui ut dictum est, nihil se de fide statuere voluisse testati sunt) profitendos decernit memoratae declarationis articulos, quid aliud innuit, nisi se peculiarem quamdam et suam profitendae fidei normam ex ea declaratione voluisse arcessere; quasi gallicana ipsa ecclesia fidem aliam catholicam agnosceret, quam quae fides est *aeternae Cathedrae*? quae ut praeclare Bossuetius, praestantissimum ejus Ecclesiae decus et ornamentum a *Petro*, *Petrique successoribus* edocta nullam novit haeresim (1): aut sacram illud effatum oblita esset, quod a majoribus perpetua successione traditum eodem loco idem Bossuetius luculentis hisce verbis extulit: *Romanam Fidem semper esse fidem Ecclesiae*.

Altera injuria, eademque gravissima, extat, proditque se se in conviciis, quibus omni contumeliarum genere synodus *decisiones* vexat, quas vocat *indeterminatas*, aitque nonnullis ab hinc saeculis proditiisse. Quae convicia nemo dubitat, quin potissimum conjecta sint in venerabilem Constitutionem *Unigenitus*, quam nec Pistorienses negare ausuri sunt, designatam ab illis fuisse notis iis, quibus decisiones hujusmodi perstringit, veluti: » Decreta profecta ab una » particulari ecclesia aut a paucis pastoribus, » minus pura mente promota, ad veterem sub » vertendam doctrinam directa, modis irregu- » laribus et violentis intrusa . . . quibus vul- » nera Ecclesiae inflicta sunt recenti adhuc » sanguine madentia ». Nec mirum, quibus mirifice Quesnellius placeat, tanto iis odio Constitutionem esse, qua sunt ejus errores damnati.

At profecto quis ignorat, quanto studio fuerit ea Constitutio a gallicanis praesulibus expetita, non quidem a particulari ecclesia, sed ab apostolica Sede omnium ecclesiarum matre ac magistra, quanto sapientissimorum antistitum consensu, obsequio, plausu suscepta? Ut

haec etiam praecipua laus fuerit, sic flagranti eorum studio defensam eam, vindicatamque fuisse, ut jam dudum prope sileant in Gallia ora obtrectantium, nec inter abjectissimas, quae illic supersunt, quesnellianae factionis reliquias quisquam fere extet, qui non se ultro in schismatica ultrajectinae sectae castra concipiat.

Quamobrem si qui sunt, qui minus aequo animo damnationem tulerint vitiosissimae adoptionis hujusce factae in synodo, vellem paulum se se colligant, secumque ipsi reputent, eequid consilii Patribus ipsis gallicanis capiendum fuisset, siquidem ad eos primum causa delata esset synodi pistoriensis. Nam illi vitia tacere potuissent adoptionis, qua declarationis, immo gallicanae ecclesiae auctoritas adscita est ad contumelias obsignandas non minus rectae fidei adversas, quam in universam, et gallicanam praesertim Ecclesiam, summopere injurias? Tacuissent? An non hoc ipso suo silentio satis annuissent, non immerito a synodo in gallicanae ecclesiae auctoritate quaesitum fuisse, repertumque perfugium? At nefas quidquam tale, tamque indignum de gallicanis Patribus suspicari. Quae porro alia depellendae a se tam iniquae suspicionis ratio, nisi ejus ipsiusmet infaustae adoptionis aperta reprobatio? Ne videlicet percrebrescere illi sinerent in vulgus, quin et ab ipsismet Pistoriensibus impune jactari, advocatam a se gallicanae ecclesiae auctoritatem ad obsignandum suum decretum de fide, eique advocationi silentio saltem suo Patres gallicanos paruisse. Quis igitur quaerimoniae locus, apostolicae auctoritatis vigore damnationi provisum esse adoptionis ejus *tot vitiiis affectae*, quam Patres gallicani pro sua fide, religione, sapientia reprobare ipsi debuissent, si constare sibi vellet?

Nec minus hoc eodem in genere peccatum a synodo est, quod ad suum arbitrium revocare ausa sit abstrusiorum, quae in scholis agitantur quaestionum judicium: quodque mirandum est magis, dato congregatis tridui spatio ad cognoscenda decreta domo allata; de quibus prope per ludibrium sententiam rogati, vocem in iudicium, non mentem et sensum afferre valerent.

Par lemeritas pari animadversione digna se prodit ea parte, qua synodus de reformatione Regularium agere instituens, talem ejus peragendae rationem praescribit, quae spectat non ad provehenda in melius regularia Instituta, verum ad infestam illam augendam, quam dudum sustinent Regulares, ab heterodoxis praesertim, in se conflata invidiam; quorum conviciis turpe semper synodo fuerit obsequentiorum aurem praebere voluisse, quam verissimis laudibus, quibus orthodoxi Patres, iidemque clarissimi, uberrimos pietatis ac doctrinae fructus ex multiplici probata Ordinum regularium

(1) Serm. de Unit.

varietate prodeuntes commendare nullo unquam tempore destiterunt.

Indignissimum vero illud est, quod in *majorem partem monialium* generaliter et indistincte foedum conjicitur *carnalis spiritualitatis* convicium (cujus tamen vocis contumeliam aequiore sibi animo sacrae virgines perferendam ducunt, si modo hanc eandem noverint, eisdemque verbis in devotionem ipsam erga sacratissimum Cor Jesu ab impugnatoribus ejusdem passim jactari, atque a praesule ipso (1), qui synodo praefuit, expresse jactatam esse). Ac revera quocumque modo *carnalis isthaec spiritualitas* intelligatur, a qua jubet synodus avocandas moniales, ut *solidis exercitationibus ac praecipue labori addicantur*, sive talem intelligi placeat, quae admixtum quid habeat impurae labis, tumque non sine mendacissima, impudentissimaque calumnia dici potuit, hanc *facere occupationem* (quae expressa est littera synodi) *majoris partis monialium*; quippe nimium abest foeda ista suspicio ab sacris illis aedibus, in quibus *angelorum vitam intueri in terris* sibi videbatur Ambrosius, *quam quondam in Paradiso amiseramus* (2): sive, quod planius ex contextu toto elicitur, *carnalis ea spiritualitas* refertur ad exercitationes frequentari solitas in monasteriis, quas nominatim placuit synodo pluribus locis notare velut a solidae pietatis exercitatione alienas; tumque aperte criminatio illa recidit in multiplicia illa pietatis exercitia, quae reapse faciunt, ut ait synodus, *occupationem majoris partis monialium*: exercitia nempe diuturnioris psalmodiae, frequentioris confessionis venialium, determinati numeri precum et salutationum in sacris statis votivisve caeremoniis, expiationibus, supplicationibus, aliisve religionis muneribus obeundis; tum specialis cultus erga certas potius, quam alias imagines, easdemque specialibus et probatis titulis insignitas, aliasve affines devotiones, quas per summum errorem synodus rejicit tamquam noxias, periculosas, superstitiosas, erroneas: quae ipsae notae sunt, quibus carnalis illa spiritualitas designatur, cujus ignominiam devotioni erga sacrum Cor Jesu praesul ipse (ut ante dictum est) inurere veritus non est in ea instructione, quam synodus adoptavit. Quamobrem facile perspicuum est, quam pie, quam juste coercenda fuerit temeraria illa synodi cum iniquissima criminatione conjuncta praescriptio, qua fictae carnalis spiritualitatis nomine moniales avocare studet ab religiosis illis exercitationibus, quibus, sive ex suarum quaeque Regularum praescripto, sive ex piis inductis consuetudinibus, sive ex flagrantiori quodam studio perfectionis evangelicae, cum laboris etiam dispendio pleraeque distinentur. Nec enim ita praecipua debet esse cura laboris, cui laudabili-

ter suum quoque tempus impenditur, quin potior multo ratio habenda sit piarum divini cultus exercitationum, quibus assidue colendis exaedificata sunt a saeculari strepitu segregata claustra sacra monialium.

Non omnia ego mihi commemoranda sumo, quae in apostolica hac dogmatica Constitutione catholici orbis gratulatione et plausu celebrantur. Sed cum in praeclaris plurium praestantissimorum praesulum responsis, quae videre mihi contigit, animadvertim alios alia, prout cuique visum est, in ejusdem Apostolici iudicii commendationem adnotasse; in hanc spem inductus sum non aegre vos, EE. PP., laturos, si et ipse pauca longiore quidem sermone, quam epistola, brevioris vero quam epistolae argumentum postulat, capita attingerem; quae, ut fert varietas ingeniorum, nonnulli etiam generi hominum existimavi profutura.

Neque id tamen (quod probe notatum velim) quasi putem humanis qualibuscumque rationibus et argumentis vim pendere apostolici iudicii, quae promissionis Christi divina plane, aeternaque auctoritate nititur, suamque firmitatem ab ejus Petrae soliditate mutuatur, adversus quam portae inferi nunquam sunt praevaliturae. Scilicet huc spectat hujusce scriptionis ratio, nec aliud aut mihi aut aliis in hoc argumento versantibus propositum est, quam ut rudioribus praesertim aditus paretur ad planiorem quamdam rerum definitarum intelligentiam informandam; qua instructi facilius etiam fraudes eorum atque insidias effugere valeant, qui perversa loquuntur, ut abducant discipulos post se. Quo in genere et istuc potissime, omninoque cavendum, ne si quid forte scribenti exciderit, quod minus aptum, minusve firmum videri queat, hoc ipsum contra jus retorqueatur, aut quidquam valere putetur ad vim infirmandam definitae sententiae, cujus veritas per se una, planeque immota, ut dictum est, apostolici iudicii auctoritate confirmata, divinitusque sancita innotescat.

Nunc ut ad illa, quae ante diximus, antistitum responsa redeamus, quis in tam brevi intervallo, quo tam multa, tamque insignia undique allata sunt, quis, inquam, non divinum plane miretur aut suspiciat praesentis in Ecclesia providentissimi Numinis immortale beneficium, ut ad vocem Petri tam prompta et parata responderit clarissimorum undique antistitum in apostolica suscipienda Constitutione, plena debitaevenerationis et obsequii, consensus? Qua nempe illi *suarum successionum consanguinitatem doctricae testati sunt cum principe illa, omnium maxima, omnibus cognita, in Sede Petri a Deo constituta Ecclesia* (3), per cujus Pontificum successiones praeconium veritatis in omnes gentes ad omnem futuri temporis memoriam propagaretur: ut nullus jam vel

(1) Instruct. 32, in Append.

(2) De Instit. Virginis c. 17.

(3) Jren. cont. haeres. l. 3, c. 3.

pertinacissimis obrectatoribus obloquendi locas relinquatur; nisi si qui sprete successionum per orbem diffusarum, et cum principali successione convenientium auctoritate, vocem ipsam contemnere non vereatur unitatis catholicae, quae illa successionum cum prima Sede consensione et nexu coalescit, continetur et efflorescit.

His ego salutaris orthodoxae doctrinae praesidiis miserante Deo munitis, dictumque memoria repelens beati Caesarii arelatensis episcopi (1): » Sicut a persona beati Petri Apostoli Episcopatus » sumit initium, ita necesse esse, ut disciplinis

» competentibus ab apostolica Sede singulae ecclesiae, quid observare debeant, erudiantur »; spondeo quoad vires ferent, daturum me operam, ut ab iis, qui pastorali meae curae subiecti sunt, praefatae dogmaticae sanctissimi Domini nostri Constitutioni debita obedientia tribuatur. Interea, dum vobis, PP. EE., salutaria omnia et prospera ab omnium bonorum Largitore precari non desino, vota quoque mea cum vestris coniungere, ut misericors Deus Ecclesiae suae sanctissimum Dominum nostrum quam diutissime servet ac praestet incolumem, EE. VV. manus humillime deosculor.

(1) Libel. ad Symmacum ap. Labb.

Romae die 24 Decembris 1794.

DE EADEM RE ALIAE LITTERAE (1)

*Eminentissimi et Reverendissimi Domini
mei obsequentissimi.*

Constitutionem dogmaticam a sanctissimo Domino Nostro Pio P. VI editam, et legitime publicatam, cuius exemplum Eminentiae VV. ejusdem Summi Pontificis nomine ad me humanissime vestris cum litteris miserunt, cupidissimo animo accepi. Qua sane perfecta, in eam admirationem divinae providentiae in tuenda Ecclesiae fide me abreptum sensi, ut sublatis ad caelum manibus Deo Optimo Maximo gratias egerim, quod supremo Pastori in tanta re tam manifesto numine adfuerit; eidemque tam divinam sapientiam, animique firmitatem indiderit, qua negotium adeo implicatum ac periculosum tanta cum Ecclesiae gloria ac populorum salute posset expedire. Itaque cum vehementissime gaudeo, dogmatico hoc Petri loquentis oraculo, tot execrandis doctrinis damnatis, occursum implorum malitiae esse, quae eo spectabat po-

tissimum, ut absurdis perniciosisque hisce legibus omnem cum sacram tum civilem potestatem commisceret, ac deinde etiam everteret, quemadmodum iisdem captiosis artibus in Gallia potuit: tum eam sapientissimam, ac vere a divina Sapientia ipsa dictatam Constitutionem obsequentissimo animo quoad omnes partes amplector; eamque tamquam dogmaticam Ecclesiae vocem dioecesis meis palam me facturum polliceor: daboque operam, ut oves meae, quamquam pro ea, qua sunt Ecclesiae fide, impias ac haereticas illas doctrinas semper animo respuerint ac reprobaverint, securius etiam atque constantius in posterum, accedente nunc dogmatica hac ipsarum damnatione, rejiciant ac detestentur. Eminentis autem vestris, quae pro vestra humanitate Constitutionis ejusdem exemplo ad me statim misso, ne minimum quidem temporis retardari mihi tantam voluptatem non sunt passae, immortales gratias ago, eisque humillime manus deosculor.

(1) Fra gli *Analecchi juris Pontificii*, gennaio 1854. D. A. M.

Romae die 11 Sept. 1794.

ANIMADVERSIONES IN NOTAS
QUAS NONNULLIS PISTORIENSIS SYNODI

PROPOSITIONIBUS DAMNATIS

IN DOGMATICA CONSTITUTIONE SANCTISSIMI DOMINI NOSTRI

P I I VI.

QUAE INCIPIT: *AUCTOREM FIDEI*

C L. F E L L E R

CLARIORIS INTELLIGENTIAE NOMINE ADJICIENDAS CENSUIT (1).

AMPLISSIMO PRAESULI N. N.

Notas dogmaticae constitutioni, *Auctorem Fidei*, clarioris intelligentiae nomine a cl. Dusseldorpiensi, ut ferunt, editore (2) adjectas, quas nosti istinc ad nos pervenisse, ad te, praesul amplissime, remitto suis animadversionibus notatas. Simul vero cum non dubitem, plerosque fore, quibus non vacet ejusmodi se se disputationibus implicare, qui tamen quaesituri sint, quorsum haec spectent, unumque se hoc scire cupiant, quid inde ad rectam de rebus divinis sentiendi, loquendive regulam sumere debeant; operae pretium existimavi me facturum, si pauca haec te praemonerem, quibus instructus ad satisfaciendum eorum votis paratior accederes. Dices nempe; omnia haec ad tria referri catholicae institutionis capita, quae totidem censurarum formulis in apostolica constitutio ab in-

festis, perniciosisque synodi pistoriensis captionibus et calumniis provida sunt summi Pontificis auctoritate vindicata.

Primum caput ad Eucharisticae consecrationis efficaciam pertinens dogmate continetur ab synodo tridentina expresse nominatimque definito, singularis ejus, mirabilisque *conversionis*, quae per consecrationem efficitur *totius substantiae panis in corpus, et totius substantiae vini in sanguinem Christi*: cujus dogmatis fidem sub *Transubstantiationis* vocabulo universa Ecclesia sancte, inviolateque profitetur. Saceri porro hujus dogmatis, ut et vocaboli, quo sollemnis ejus professio continetur, non sine gravi doctrinae catholicae offensione et discrimine mentionem plane omnem praetermisit synodus pistoriensis in sua expositione fidei de Ritus Consecrationis efficacia.

Jam vero cum Pontifici pro apostolici sui muneris ratione nil antiquius esse debeat, quam ne qua excidat, aut negligatur particula sacri dogmatis; provido sane consilio inconsultissimam eam, suspiciosamque omissionem apostolica censura perstringendam censuit, » quatenus nunc nempe per eam notitia subtrahitur, tum

(1) Stampate da principio a Roma nel 1793; poi nella collezione romana al tomo XIV. D. A. M.

(2) Cujus nomen, ut ad nos perlatum est, fama jam publica vulgatum innotuisse, silendum haec etiam de causa non duximus, ne alia ejus multa, et praesclara in religionem merita taceremus.

» articuli ad fidem pertinentis, tum etiam vocis ab Ecclesia consecratae ad illius tuendam » professionem adversus haereses; tenditque a deo ad ejus oblivionem inducendam, quasi » ageretur de quaestione mere scholastica ».

Itaque exponas oportet, hoc primo capite id unum provisum esse, ut in fidei expositione de Consecrationis efficacia, pura et incorrupta servetur dogmatis ejus integritas, quod sub *Transubstantiationis* vocabulo a tridentina synodo sancitum, denuo in solemnii juramento professionis fidei Pius IV expressis verbis profitendum praescripsit. Qua proinde formula censurae nemo futurus est catholico sensu imbutus, qui non eam ipsam doctrinam recognoscat, quam facile meminerit, sibi a pueritia inter prima christianae institutionis elementa traditam, tradique consuetam.

Alterum caput est de adoranda humanitate Christi, de qua constans est Ecclesiae, perpetuo, et universali, adversus apollinaristas praesertim, Patrum consensu firmata doctrina, sicut in Christo duae sunt Naturae divina et humana, ita ambas in Christo adorandas naturas esse: divinam *propter se*, humanam propter personalem eam conjunctionem cum Verbo, vi cuius *duae Christi naturae ad unam Verbi Dei Personam reducuntur, unamque subsistentiam* (1): quo fit, ut tametsi duae sint Naturae adorandae, una tamen eademque sit adoratio, qua una eademque Verbi Persona in utraque natura subsistens, in utraque adoratur.

Hujusce porro etiam adorationis ratio per importunam quandam ambiguitatem sic effertur in synodo, ut verendum esset, ne dum synodus vocabulis utitur Patribus insuetis, captioso suo more fidelium mentes a Patrum sensu latenter abduceret. Quare sedulo quoque providendum fuit, ut omni ambiguitate remota, sincera eluceret catholicae doctrinae integritas de duabus naturis ita in Christo adorandis, ut nihilominus pro unitate Personae, quae in utraque subsistit, et adoratur, una sit adoratio, qua Verbum incarnatum cum propria ipsius carne adoratur; ut est can. 9 concilii generalis V, definitum.

Tertium est caput de Cultu sacri Cordis Jesu, de quo sic disserit synodus, primum ut per summam injuriam fideles, Christi Cordis cultores, promiscue hoc nomine arguat, » quod non adversus tant sanctissimam carnem Christi, aut ejus » partem aliquam, aut etiam humanitatem totam » tam cum separatione, aut praecisione a di-

» vinitate adorari non posse cultu latriae ». Dein captiose simul insinuet, ab omni cultu, qui carneo Christi cordi quoquo modo deferatur, nunquam separationis istius, aut praecisionis vitium abesse.

Utrumque falsum. Nam primo falsum crimen in fideles Christi Cordis cultores generaliter conjectum, non satis eos advertere carnem Christi cum separatione aut praecisione a divinitate adorari non posse cultu latriae; quasi aliqua fieret separatio hujusmodi, vel praecisio, etiam dum Cor Christi adorant, ut est Cor Jesu, Cor Personae Verbi, cui est inseparabiliter unitum, idque ad eum modum, quo exanguis Corpus Christi in triduo mortis sine separatione, aut praecisione a divinitate (fatentibus ipsismet adversariis) adorabile fuit in sepulcro.

Item falsum, separationis hujusce, aut praecisionis vitium quoquo modo in cultum incurere, qui carni, atque adeo carneo ipsi cordi Christi deferatur, pro hypostatica ejus inseparabili unionem cum Verbo. Et revera manifeste repugnat, nec per mentem quidem fingi potest, praecisionem fieri a divinitate in eo cultu, qui praecise tribuatur propter conjunctionem cum divinitate: quo nempe cultu dum Cor Jesu adoratur, non ut simplex, et nuda caro, sed ut caro Verbi Dei (Damasc. de fide Orthod. l. 3, c. 8), ipsamet reapse Persona Deitasque Verbi cum propria sua divina carne adoratur. Nulla igitur separationis, aut praecisionis a divinitate suspicio in ejusmodi cultum cadere potest, nisi haec duo componantur quae, ut dictum est, pugnant inter se, nempe ut praecisio a divinitate in eo actu intelligatur, quo actu spectatur conjunctio cum divinitate.

Quo fit, ut quemadmodum ipsamet sepulta Persona Verbi adorata censi debuit eo cultu, quem in triduo mortis corpori ejus exanguis ob permanentem hypostaticam ejus unionem cum Verbo, tribuendam fuisse nec ipsimet adversarii dissidentur; sic eadem Persona Verbi reapse semper adorata intelligi debeat omni eo cultu, qui Carni ejus vivificae ob eandem personalem conjunctionem tribuatur.

Accedit quod et in hymnis ipsis, qui pro persolvendo pii hujus cultu Officio praescripti sunt, Sacrum Cor Jesu celebratur, atque venerationi fidei proponitur, velut *e quo scisso vibrantis hasta militis Ecclesia Christo jugata nascitur*, et quod *vulneratum ictu patenti caritas voluit*; ut proinde cultus, qui cordi sic scisso, et vulnerato exhibetur, sua velut sponte in cultum quodammodo recidat omnibus probatum vulne-

(1) Damasc. de Fide Orthod. l. 3, c. 8.

rati lateris, alterque ex altero mutuam lucem recipere, vicissimque reddere sibi videatur.

Uno verbo formularum summa de cultu sacri Cordi Jesu ad hoc breve caput redit christianae institutionis: nullam fieri separationem, aut praecisionem a divinitate in eo cultu, sive quo sub symbolo Cordis immensa Christi caritas recolenda proponitur, quo refertur a summis Pontificibus approbata hujusce cultus institutio: sive quo in adorando Corde Jesu praecise pro sua conjunctione cum divinitate, Divinitas ipsa, Personaque Christi, utpote primario spectata, ita primario quoque uno eodemque latrae cultu adorata intelligitur.

Quae si rite, ut par est, exponentur, quod

planius quam ego potuerim, te facturum non dubito; nil morae fuerit, quin quotquot sunt in coetu fidelium pio religionis affectu, et studio praediti, atque ab omni disputandi ambitione remoti, nec aliud scire ament, quam quod in Ecclesia communiter docetur, ut ei quae secundum pietatem est, doctrinae acquiescant: hi ipsi non aegre patiantur, se carere notarum ejusmodi subsidio, quas facile intelligant vel hoc ipso, quod ad tria illa percipienda doctrinarum capita, quae censurarum formulis continentur, minus necessariae forent, tales exire debuissent, quae perspicuitati formularum officerent potius, quam quidquam lucis ad *clariorem intelligentiam* afferrent.



P R O O E M I U M

In editione Constitutionis Dogmaticae Sanctissimi Domini Nostri PII VI, cujus principium est: *Auctorem Fidei*, quae typis Dusseldorpiensibus, ut ferunt, solo appposito *Romae* nomine, curante *Fellero* prodiit, clar. editor saepe jam, et diu de catholica religione bene alioquin meritis, improviso hescio quo consilio inductus, notas quasdam suas nonnullis propositionibus, ad clariorem, ut ultro sibi persuasit, *intelligentiam* adiciendas censuit. Quinque omnino sunt illae numero: ex his tres, quibus in perscrutandis censurarum *formulis* ita versatus est, ut eas ad sensum *synodi pistoriensis* accommodare potius voluisse videatur, quam reprobatae per eas doctrinae pravitatem agnoscere. Quo exitu, facile quisque intelliget, qui modo notas cum *formulis* contulerit. Nihil deprehendet in *formulis*, quod clariorem lucem desideret; nihil in *notis*, quod vel minimum lucis afferre valeat: nisi forte, proh dolor! quod aegre *Feller* tulerit, a Pontifice in dogmaticam suam constitutionem totidem verbis ex tridentino canone translatum esse sacrum dogma *conversionis totius vini in sanguinem*, quas ille *voces* non reformidaverit palam edicere, *secundum litteram falsitatis argui debere*. Qua tamen reprehensione, utpote cum violata simul canonis tridentini, et sacri ab eo dogmatis definiti sanctitate, conjuncta, nil sane afferri poterat ad pontificii decreti commendationem illustrius. Nec minus alienum a pristino illo suo pleno pietatis sensu erga Sedem apostolicam, quod alio loco excidere sibi passus est, merito *culpam* piam precationem *Sacrosanctae individuae Trinitati, Crucifixi Domini Nostri Jesu Christi humanitati*, etc. solemni publicarum precum officio a Pontificibus adjunctam, diuturno jam pridem ac frequentiter per orbem Ecclesiae usu consecratam: quae qui legat, vix oculis suis credere audeat, talia unquam a viro catholico, et eo quidem pio religionis cultore scribi, et apostolicae constitutioni opponi potuisse. Ut jam mirandum minus videri debeat, eo usque illam progressum esse, ut, ipsomet pontificii decreti mutilato contextu, veritus non sit apostolicae ipsius constitutionis venerandam omnibus, plenoque mentis obsequio suscipiendam integritatem audaci facinore minuere: quo editioni suae omnem prorsus fidem abrogavit (1).

(1) Nisi aequius est cogitare (quod sane malim) id errati indiligentia potius librarii, vel typographi accidisse, quam data opera editoris tam saepe, tam bene antea de religione meriti.

Nec tamen fas est credere, virum clarissimum Pistoriensibus potius, quam aut tridentini concilii, Sedisve apostolicae auctoritati, aut frequentatis per Ecclesiam moribus, et institutis suffragari voluisse. Hoc potius existimandum, abreptum eum flagrantiore illo studio, quo minus tante interdum pii alloqui religiosique viri per eas regiones ducuntur, concordiae catholicos inter et heterodoxos conciliandae; faciliorem se praestitisse ad ea emollienda sive dogmata, sive dogmatum vocabula, quae dissidentiam auribus duriora solent accidere, prout suo loco breviter indicaturi sumus. Ceterum ex subjectis animadversionibus, quas *fellerianae* notas prorsus efflagitant, perspectum iri confidimus, siquidem ea sana verborum forma est, quae sit Ecclesiae totius sensu comprobata, ita ex Patrum, conciliorum, Pontificum sententiis contextas esse censurarum formulas, nihil ut in illis immutari, aut inverti queat, quin inde par quaedam et respondens in aliqua parte probatae doctrinae, vel disciplinae perversio consequatur. Quod ut luculentius pateat, nec aliquid in perpendendis *fellerianis* notis videamur subterfugere voluisse reticendo; operae pretium duximus, animadversionibus nostris primum damnatas pistorienses propositiones cum censuris; deinde subjectas censuris *fellerianas* notas omnium oculis expositas praepone.

Moniti demum loco notandum, in hac ipsa editione, ad calcem *notarum*, rite indicata per interpositas lineas, ut moris est, separatione, adjectum a *Fellero* esse alterius planeque diversi argumenti *Extractum* quoddam, in quo agitur de nullis irritisque dispensationibus, quae super lege abstinentiae inconsulta sancta Sede conceduntur. Quo in *Extracto* Epistola refertur praestantissimi Nuntii Apostolici ad tractum Rhenum, ea de re data Coloniae idibus Sextil. 1794, cum apposita consueta subscriptione *B. Arch. Damiat. N. Ap.*, ut liquido pateat, hanc subscriptionem, quae in extrema pagina legitur, ad illam tantum epistolam, nullo vero modo ad mutilam editionem, notasve illi adjunctas pertinere.

Ceterum minime dissimulandum, quod aequitatis ratio maxime postulat, valdeque pertinet ad meritam *Felleri* laudem, egregis ab eo notis illam ipsam apostolici nuntii epistolam illustratam esse, quibus ille praeclarum suum religionis, et ecclesiasticae disciplinae, tum et supremae Sedis apostolicae auctoritatis tuendae, et vindicandae studium luculenter testatum reliquit.

SYNODI PISTORIENSIS

Propositio 29, damnata

DE RITUS CONSECRATIONIS EFFICACIA

DE EUCH. §. 2.

XXIX. Doctrinam synodi, qua parte tradere instituens fidei doctrinam de ritu consecrationis, remotis quaestionibus scholasticis circa modum, quo Christus est in eucharistia, a quibus parochos, docendi munere fungentes, abstinere hortatur, duobus his tantum propositis: 1. Christum post consecrationem vere, realiter, substantialiter esse sub speciebus: 2. Tunc omnem panis, et vini substantiam cessare, solis remanentibus speciebus: prorsus omittit ullam mentionem facere transubstantiationis, seu conversionis totius substantiae panis in corpus, et totius substantiae vini in sanguinem, quam velut articulum fidei tridentinum concilium definivit, et quae in solenni fidei professione continetur:

Quatenus per inconsultam istiusmodi, suspiciosamque omissionem notitia subtrahitur tum articuli ad fidem pertinentis, tum etiam vocis ab Ecclesia consecratae ad illius tuendam professionem adversus haereses; tenditque adeo ad ejus oblivionem inducendam, quasi ageretur de quaestione mere scholastica,

Perniciosa, derogans expositioni veritatis catholicae circa dogma transubstantiationis, favens haereticis.

NOTA FELLERI

Pag. XIX. Prop. XXIX. Equidem confitendo 1. realem, et substantialem Christi praesentiam, 2. cessationem omnis substantiae panis, et vini, remanentibus speciebus, genuinam fidei catholicae doctrinam enuntiant. Sed improbat Pontifex 1. quod per Pistoenses sacramentum quidem eucharistiae, quale est post consecrationem, rite exprimitur, sed ipsa sacramenti confectio, seu ritus consecrationis efficacia (uti titulus paragraphi habet) taceatur. Aliud enim est Christum praesentem esse; aliud per consecrationem praesentem fieri: primum in sacrificio solo peragitur: manet alterum, quamdiu species perdurant. 2. Pontifex improbat quod vox transubstantiatio neglecta, aut studio omissa sit, tanquam male a Patribus adhibita esset velut maxime idonea ad rejiciendum *impanationem*, et

companationem. Quamvis reipsa nimis grammaticaliter, aut metaphysice accipi ea vox non debeat, quasi nimirum ex una substantia, ut medio, aut materia, fieret altera jam praeve existens, aut unum substantiae qualiscumque individuum posset (sicuti quidam olim absurde docebant) fieri aliud individuum: qui sensus est a ratione, aequae ac Tridentino alienus. Porro dum, quae hic asserimus, concilium vera omnino declarat, caetera, quae ad mysterii tanti modum, hominibus sane impervium, spectant, in medio reliquit, nec decidere quacunque ratione voluit. Quemadmodum post sensatos theologos omnes, novissime observabat *Benedictus Stattler*, vir inter catholicos scriptores plane insignis: » Communis doctorum scholae cum Belarmino sententia est, modum, quo Christus » realiter in eucharistia praesens est, ad dogma neutiquam pertinere; sed solam realem, » veram, ac substantialem Christi praesentiam, » omnis panis ac vini substantia ac reali praesentia remota, ab omnibus vere fidelibus certa fide credendam esse. Hoc gemino dogmate catholica Ecclesia se, filiosque suos ab omnibus sectis acatholicorum universe discernit: » Totus Christus vere praesens est in eucharistia: » nihil autem substantiae panis, et vini, praeter » statum sensibilem utriusque » (Theolog. Christ. theoretica Tract. 6, cap. 3). Hoc certum omnino, nusquam Tridentinum fecisse ex transubstantiatione articulum a recitata modo professione distinctum. Quare cum Bulla Pii VI concors sane cum concilio sit; ita explicanda omnino, sicuti hic a nobis factum. Quod autem ad nimiam terminorum grammaticalitatem fugiendam, uti supra diximus, hac in materia pertinet, locuples sunt exemplum eae voces, quae in eadem Bulla ex Tridentino referuntur: *Conversio totius vini in sanguinem*; quae quidem secundum litteram argui falsitatis debent: cum enim corpus Christi integrum, et perfectum sub specie quoque vini sit, in sanguinem totum vinum non vertitur. Adeo verum est, a divinarum mysteriorum fide, aut theologica etiam explicatione, sicut, et universim ab Ecclesiae decretis (uti sapienter monet Melchior Canus) o-

inmem subtilitatem, aut terminorum curiosiorem inquisitionem, ubi semel mens scopusque definitionis in aprico est, abesse omnino debere.

ANIMADVERSIO

§. I.

Per Pistoriensem, Fellerianamve efficaciae Consecrationis expositionem derogari Dogmati Catholico a Tridentina Synodo expresse definito.

Ad rectum instituendum iudicium de nota, quam cl. Feller censurae Prop. 29 synodi subijciendam censuit, opus in primis est tres proferre in medium dogmaticas veritates de consecrationis efficacia, seu de eo, quod vi consecrationis in eucharistiae sacrificio efficitur; cum perpetua Ecclesiae fide, tum lateranensis IV, tridentinaeque synodi definitione comprobata: Prima, *Christum in eucharistia vere, realiter, substantialiter contineri*; et haec quidem est sess. 13, Trid. can. 1, definita: Altera, *nil remanere substantiae panis, et vini una cum corpore, et sanguine Christi, manentibus duntaxat speciebus panis et vini*: Tertia, *in eo sacramento mirabilem fieri conversionem totius substantiae panis in corpus, et totius substantiae vini in sanguinem Christi, quam conversionem, subiungit Tridentinum, aptissime a catholica Ecclesia transubstantiationem appellari*: quae posteriores duae veritates distinctis duabus partibus canonis 2, distincte definitae continentur his verbis: » I. » Si quis dixerit, in sacrosancto eucharistiae sacramento remanere substantiam panis, et vini una cum corpore, et sanguine Domini nostri Jesu Christi; 2. Negaveritque mirabilem illam, et singularem conversionem totius substantiae panis in corpus, et totius substantiae vini in sanguinem, manentibus duntaxat speciebus panis, et vini, quam quidem conversionem catholica Ecclesia aptissime transubstantiationem appellat: anathema sit ». Quae rursum conversio sub hoc ipso transubstantiationis nomine confitenda praecipitur in formula iuramenti professionis fidei, a Pio IV edita.

Ex his tribus veritatibus duas priores duntaxat synodus pistoriensis proponit velut ad fidem pertinentes, scilicet, 1. Christum realiter existere in eucharistia; 2. totam in ea cessare panis, et vini substantiam. Tertiam vero, nempe conversionem substantiae panis in corpus, et substantiae vini in sanguinem (in qua tamen inest ratio existentiae Christi, et cessationis panis, et vini in eucharistia) (*Ex Bellarm.*) prorsus omittit, seu potius rejicit inter scolasticas opiniones de modo existendi Christi in eucharistia, a quibus ita parochos cupit abstinere, ut eas ne memoratu quidem dignas existimet.

Jam vero si nefas est in illis exponendis, quae de quovis doctrinae capite ad fidem pertinent,

veritatem praeterire ab Ecclesia definitam, cuius insuper expressa confessio in solemni fidei professione edenda praescribitur; quis jam diffiteatur, non aequum modo fuisse, sed et ad integritatem tuendam fidei depositi prorsus necessarium, ut apostolica censura omissio notaretur, qua *notitia subtrahitur cum articuli ad fidem pertinentis, tum et vocis ab Ecclesia consecratae, ad illius tuendam professionem adversus haereses; tenditque adeo ad ejus oblivionem, inducendam, quasi ageretur de quaestione mere scholastica, ut declaratum est, in formula censurae?*

Haec ipsa tamen omissio est, quam notula sua cl. Feller omni suspitione criminis levandam suscepit, contendens, *Pistoenses confitendo: 1. realem, et substantialem Christi praesentiam. 2. Cessationem omnis substantiae panis, et vini remanentibus speciebus, genuinam fidei catholicae doctrinam enuntiare*. Cumque probe cernebat diminutam hujusmodi expositionem ad canonis tridentini litteram, qua parte transubstantiationis dogma profitendum sancitur, accommodari non posse; fidenti animo aggressus est litteram ipsam Tridentini ad Pistoriensium sensum inflectere.

Et quidem ad hanc opinandi rationem adductus Feller in primis videtur auctoritate Benedicti Stattler, cui laudem tribuit *virum inter catholicos scriptores plane insignis*, cujus etiam novissimam observationem quamdam, qua se potissimum tuetur, profert in medium his verbis: » Communis doctorum scholae cum Bellarmi- » no sententia est, modum, quo Christus realiter in eucharistia praesens est, ad dogma » neutiquam pertinere; sed solam realem, veram, ac substantialem Christi praesentiam, » omni panis, ac vini substantia, ac reali praesentia remota, ab omnibus vere fidelibus certa fide credendam esse: hoc gemino dogmate » catholica Ecclesia se, filiosque suos ab omnibus sectis acatholicorum universe discernit: » Totus Christus vere praesens est in eucharistia: » nihil autem substantiae panis, et vini, praeter » statum sensibilem utriusque »: Cui sententiae continuo suam Feller adscribit, subiungens: » Hoc » certum omnino, nusquam Tridentinum fecisse ex transubstantiatione articulum a recitata » modo professione distinctum ».

Nunc antequam ad Stattlerianam (1) obser-

(1) Verba Benedicti Stattler superius citata, et in quibus tantopere confidit Dominus Feller, reipsa in eo doctissimo auctore reperiuntur in tractatu de Sacramentis art. 498, p. 221. Sed in eorundem intelligentia dominus Feller quamaxime hallucinatus est. Circa eucharistiam duo quaeri possunt. Primum: *quomodo corpus Domini existat in eucharistia?* Alterum: *quomodo corpus Domini ponatur in eucharistia?* De primo agit cl. Stattler eo in loco, unde verba illa desumpta sunt: ibi rejectis aliquorum opinamentis circa modum quo corpus Domini existit in eucharistia, ait, circa praedictum modum duo tantum dogmata Ecclesiam docere; absentiam nimirum panis, et vi-

vationem, atque ad Bellarmini sententiam propius recognoscendam accedamus, ut vel primo aspectu pateat, quam longe Statleriana illa, Pistoriensive expositio absit a germana catholicae fidei professione; prodeat, velim vir acatholicus, qui suos de ritu consecrationis errores ejuraturus, paratum se dicat duas illas veritates amplecti, quae solae velut ad fidem pertinentes in ea professione proponuntur, scilicet: » 1. Christum realiter in eucharistia existere. 2. Totam in eucharistia cessare panis, » et vini substantiam »; sic tamen ut ne ulterius quidquam cogatur profiteri, quod ad cessationis modum pertineat, sive quis eam velit per qualem cumque conversionem fieri, sive per migrationem de loco in locum, sive per discesum in materiam primam, aut merum et simplicem reditum in nihilum, nulla conversionis, seu transmutationis habita ratione: ille profecto, Felleri iudice, genuinam cum Pistoriensibus, et Statlero catholicæ fidei doctrinam profiteri censendus erit. Quod si postmodum hac mente imbutus, atque ita, ut dictum est, ad catholicæ fidei professionem institutus, oculos adjecerit ad memoratum canonem tridentini concilii, profecto, si constare sibi volet, nullus dubitabit, quin sibi fas sit eam canonis partem rejicere, qua *conversionis* articulus continetur; utpote qui neque in Pistoriensi, neque in Stat-

ni; et realem, veramque Corporis Christi praesentiam. Verba ergo illa Statleri restrictim dicta de modo, quo Corpus Domini in eucharistia, perperam intellexit dominus Feller, quasi generatim circa eucharistiam dicta fuissent, et proinde ac si Ecclesia generatim circa eucharistiam nihil aliud doceret, praeter duo illa dogmata: Hanc esse Statleri mentem patet ex toto contextu illius articuli, nec non ex verbis illis, quibus utitur: *Modum, quo Christus realiter in eucharistia praesens est, ad dogma non pertinere*. Sed evidenter, et absque ulla controversia mens Statleri patet ex articulo proxime sequenti 499, pag. 228, ubi praedictus Statler agens de modo, quo corpus Domini ponitur in eucharistia, aliud tertium dogma catholicum transubstantiationis ait esse credendum. Eo quomodo incipit articulus ille. » In sanctissima eucharistia non manet substantia panis, et vini; sed vera » conversione commutatur in sanctissimum corpus, et » sanguinem Christi Domini. Dogma catholicum clare » probatur ». Assertionem istam quam dominus Statler merito dicit *dogma catholicum*, latissime ibidem probat ex Scriptura, Patribus et conciliis, nominatim ex illis verbis concilii tridentini, quibus utitur Eminētissimus Gerdil; eandemque assertionem, ac nominatim vocabulum ipsum transubstantiationis luculentissime vindicat ab heterodoxorum objectionibus. Deceptus ergo evidentissime est dominus Feller, et in deceptionem induxit Eminētissimum Auctorem qui ipsi fidenter adeo Statlerum citanti credens, hunc quoque refellit, perinde ac si a dogmate *conversionis*, pro quo tamen asserime stetit, reipsa defecerit; quod sane contra sociasset, si ejus Opus habuisset ad manus; causae enim, quam tuebatur, non parum intererat, gravissimi theologi auctoritatem in rem suam convertere, et in adversarium, qui ea potissimum nitobatur, retorquere. *Notam antecedentem loco huic subjiciendam doctus quidam vir transmisit; cui ut mos gereretur, quod libenter facimus, et postulati aequitas, et ipsamet veritatis ratio, omnino postulabat*. E. R.

Stelleriana expositione comprehenditur, cui uni sese ille stricte addiderit. Aliunde certum est, a nemine rejici posse partem illam tridentini canonis, quin *ad litteram* implicet se se, diro illo anathemate, quo expressis verbis percellitur qui *negaverit mirabilem illam conversionem... quam Ecclesia catholica aptissima transubstantiationem appellat*. Hinc novum istud emergit mirandum dictum, et portentum simile; ut qui pro negata professione articuli *conversionis* a Tridentino definiti, concilii ejusdem anathemate constrictus ad litteram teneatur; ille nihilominus ad formam Statlerianae, Pistoriensive professionis, genuinam catholicae fidei doctrinam edere censendus sit: utpote qui, licet cessationis modum per *conversionem* a Tridentino definitum repudiet; ipsam tamen cessationem panis, et vini simul cum reali Christi praesentia in eucharistia profiteri non desinat: quae duae veritates sunt, quas solas velut ad fidem pertinentes pistoriensis formula conlectitur; constansque ita maneat in gemino dogmate, quo interprete Statlero Ecclesia catholica se, suosque filios ab omnibus Aatholicorum sectis discernit (1).

Nunc ut ad Statleri observationem redeamus, etsi locus non indicatur, e quo deprompta sit sententia Bellarmino adscripta; dari facile potest, longe illum abfuisse, ut dogmata inter quaestiones referret, quae de modo existendi Christi in eucharistia libere inter catholicos in scholis disputantur: verum quod in eam classem venerabilis Bellarminus modum rejecerit, quo Christus fit praesens in eucharistia vi mirabilis ejus conversionis, quam Ecclesia catholica transubstantiationem appellat, id vero fidenter dico, quantum a catholico dogmate, tantundem a Bellarmini sensu, ac mente abhorrire. Quod ut manifestum fiat, satis fuerit oculos conjicere in tertium illius controversiam generalem *de sacramento eucharistiae*; in cujus prooemio mentem suam dilucide

(1) Ne locus relinquatur migrandi de quaestione in quaestionem, notandum, non hic agi utrum fidelis quisque utcumque simplex et rudis teneatur explicite credere articulum *conversionis* a Tridentino definitum; sed utrum in genuina expositione, quam pollicetur synodus, doctrinae catholicae de ritus consecrationis efficacia, articulus ille sine gravis offensionis periculo praetermitti potuerit, et, quod gravius est, inter scholasticas quaestiones indiscriminatim rejici, quas silentio premere parochi debeant: atque ideo utrum homo, cujus oculis subjiciatur 2 paps memorati canonis tridentini, refragari ei valeat, ob eam causam, quod praeter existentiam Christi in eucharistia, et cessationem totius substantiae panis et vini, modus praeterea credendus proponatur singularis illius et admirabilis conversionis, qua Christus vi verborum praesens fit in eucharistia, et in qua proinde ritus consecrationis efficacia proprie consistit. Qui modus si rejici non valet ab eo, cui proponatur ut a Tridentino sub anathemate definitus; liquet profecto, genuinam dici non posse pistorianam expositionem de ritus consecrationis efficacia; frustra-que in ea excusanda operam suam Fellerum insumere voluisse.

explicat his verbis: » De sacramento eucaristiae his omissis, quae catholici doctores inter se disputare salva fide, et christiana pace solent, quatuor hoc tempore inter catholicos, » et haereticos versantur controversiae principales, de quibus . . . disputare aggredimur. » Prima igitur ac praecipua controversia est de » vera, ac reali, et substantiali praesentia . . . » Altera de modo, ac ratione existentiae Christi in eucharistia; sit ne ratio existentiae Christi in eucharistia conversio panis et vini » in corpus, et sanguinem Christi, quae ab Ecclesia dicitur transubstantiatio; an potius assumptio panis, et vini ad unionem hypostaticam corporis, et sanguinis Domini, aut omnipraesentia, sive ubiquitas, ut quidam loquuntur, humanitatis Christi, an aliquid aliud ».

Tantum ergo abest, ut Bellarminus modum seu rationem existentiae Christi in eucharistia per eam conversionem, quae ab Ecclesia transubstantiatio dicitur, inter scholasticas quaestiones rejecerit, quin potius ad illam tanquam dogma catholicum adversus haereticos vindicandam magnam tertii libri partem insumserit. Quippe orsus a cap. XI, inscripto, *De modo existentiae corporis Domini in eucharistia*, confutatis per subsequentia capita berengarianorum, aliorumque erroribus, tum demum cap. 18 progreditur ad explicandam Ecclesiae sententiam, quam in transubstantiationis doctrina constitutam ostendit; ejusdemque probationes totidem pariter capitibus repetit ex *Verbo Dei, testimonio Patrum, ex definitione, et consensu Ecclesiae ab annis quingentis, ex convenientia rationis*, ac demum objecta refellit Chemnitii, et Petri Martyris, a quibus hoc ipsum transubstantiationis speciale dogma speciatim fuit oppugnatum.

Et quidem ex prolatis a Bellarmino Patrum testimoniis, in quibus splendida se prodit continuata series traditionis, valeat instar omnium Cyrilli Hierosolymitani auctoritas *Catech. 4 Mystag.* de corpore, et sanguine Christi, n. 2., quo in Opere insigne documentum extat catholicorum dogmatum, quibus in primis illis christianae doctrinae institutionibus alumni fidei ad rectam ejus professionem imbuebantur: » Aquam, » inquit sanctus Pater, olim in vinum, quod » sanguini affine est, in Cana Galileae transmutavit, et eum parum dignum existimabimus cui credamus, quum vinum in sanguinem transmutavit »? Quo loco transmutatio vini in sanguinem, ea ipsa fide credenda proponitur, qua fide dignum est nos Christo credere, quosane certius nullum catholici dogmatis argumentum. Consentit et sententia, quae in lectionibus infra Octavam Corporis Christi (ser. 4) publicis in precibus recitatur, deprompta ex lib. de Sacramentis inter opera s. Ambrosii l. 4, c. 4: » Sed panis iste, panis est ante verba » Sacramentorum: ubi accessit consecratio, de

» pane fit caro Christi.... Si ergo tanta vis est » in sermone Domini Jesu, ut inciperent esse » quae non erant: quanto magis operatorius est, » ut quae erant in aliud commutentur »?

Hoc eodem transmutationis verbo sic passim utuntur alii Patres, ut plane intelligi queat constantem eorum sensum fuisse, Christum fieri praesentem in eucharistia, quatenus vi consecrationis substantia panis, et vini in substantiam convertitur corporis et sanguinis Christi, unde illud per universam Ecclesiam celebratur: *dogma datur christianis, quod in corpus transit panis, et vinum in sanguinem: Et rursum: Verbum caro panem verum verbo carnem efficit, fitque sanguis Christi merum* (1).

Quamquam et in hujusce conversionis expressa confessione praetermittenda eo gravior culpa est synodi, quod illa expresse traditur in Catechismo, quem ad puerorum institutionem paullo ante florentinis typis edi curaverant quatuor dioecesium antistites, inter quas Pistoriensis enumeratur. In eo scilicet Catechismo (part. 4, lect. 5) ubi series exponitur actionis Christi in eucharistiae institutione, aperte declaratur, hujus actionis effectum fuisse, quod *Christus panem, quem prae manibus habebat, mutavit in suum corpus; et vinum, quod erat in calice, in suum sanguinem*. Tum additur, *Christum Apostolis, omnibusque sacerdotibus mandatum dedisse, et potestatem mutandi eodem modo panem in corpus ipsius, et vinum in ipsius sanguinem*. Porro mutationem istam fieri in sancto missae sacrificio, quando sacerdos in Jesu Christi nomine repetit actionem, et verba consecrationis. Demum istam mutationem vocari transubstantiationem, idest mutationem unius substantiae in aliam. Luculentius certe doceri non potuit, efficaciam consecrationis (cur-

(1) Et sane si ex institutione Christi verba quibus sacramenta perficiuntur, vim habent efficiendi quod significant, quod fide certum est; cum sacerdos Christi personam gerens mystica verba profert, hoc est *Corpus meum*, hanc horum verborum vim esse necesse est, ut de pane quem ille gerit prae manibus, verum sit dicere, panem illum fieri corpus Christi: secus verba illa non praestarent id quod significant: quod profecto singularem illam atque mirabilem conversionem inducit, quam Ecclesia credendam, non explicandam proponit. Ac ne plura opus sit monumenta colligere, una satis esto Berengarii jurata fidei professio in romana synodo, an. 1079. » Ego Berengarius » corde credo, et ore confiteor panem et vinum, quae » ponuntur in altari, per mysterium sacrae orationis » et verba Nostri Redemptoris substantialiter converti in veram et propriam ac vivificatricam carnem » et sanguinem Jesu Christi Domini Nostri. Quid expressius? Accedat magna lateranensis IV synodi auctoritas, cap. 1. de fide Catholica: » Idem ipse sacerdos et sacrificium Jesus Christus, cujus corpus et » sanguis in sacramento Altaris sub speciebus panis » et vini veraciter continentur; transubstantiatis, pane in corpus, et vino in sanguinem potestate divina ». Quibus locis, aliisque rite expensis cl. Bossuetius (Ristor. Variat. l. 15, n. 133 et seq.) animadvertit, mutationem istam panis et vini, habitam semper fuisse tanquam doctrinam universalis Ecclesiae.

jas ritus repetitione actionis, et verborum Christi in sacrificio missae peragitur) positam esse non in nuda cessatione panis, et vini, qualis sola in pistoriensi formula exponitur; sed in ea, quae a synodo praetermittitur; vera, et propria mutatione substantiae panis in corpus, et substantiae vini in sanguinem, quae transubstantiationis apissima voce designatur. Mirum proinde pistoriensem synodum parochos hortatam esse abstinere ab ejus conversionis commemoratione, quam expresse proflendam Pistoriensis Catechismus praecipit. Qua in pugna synodum inter et Catechismum haud scio quam facile se se parochi expedire poterint, qui si consulerent synodum, audirent: *Tace: sin Catechismus: Doce.*

Accedat alterius prohibiti quidem, sed tamen synodo pistoriensi non invisi Catechismi auctoritas, sub titulo: *Educationis, et institutionis christianae, seu catechismi universalis. Genuae an. 1779.* In hoc porro (tom. 2, tract. de Euchar. part. 2, c. 6, §. 4, *De Transubstantiatione* nominatim inscripto) praemisso quaesito: *Quae altera veritas est, quam credere oportet circa eucharistiam?* Respondetur non simpliciter, ut in pistoriensi expositione, hanc esse cessationem panis, et vini manentibus speciebus; verum apertis verbis edicatur, per hujus alterius veritatis professionem opus credere. » Vi consecrationis panem, et vinum mutari in corpus, et » sanguinem Christi ».

Haec una ex verbis ipsismet Evangelii ducta Ecclesiae sententia: quam constans, ac perpetua Patrum traditio in tridentinorum Patrum animis defixerat, prout illi cap. 4, *de Transubstantiatione* apertissime declarant: » Quoniam » autem, inquit, Christus Redemptor Noster » corpus suum id, quod sub specie panis offerebat, vere esse dixit; ideo persuasum semper in Ecclesia Dei fuit, idque nunc denno » sancta haec synodus declarat, per consecrationem panis, et vini, conversionem fieri totius » substantiae panis in substantiam corporis Christi Domini Nostri, et totius substantiae vini in » substantiam sanguinis ejus; quae conversio » convenienter, et proprie a sancta catholica » Ecclesia transubstantiatio est appellata ». An expressius quiddam dici potuit, quo refelleretur dictum, quod supra imprudenter certe Fello excludisse memoravimus: » Hoc certum omnino » nunquam Tridentinum fecisse ex transubstantiatione articulum a Statleri professione distinctum. »?

§. II.

Quas Fello causa fuerit aberrandi a littera tridentini canonis, quo anathemate sancitur dogma catholicum sub transubstantiationis nomine a Tridentino definitum.

Sed haec praecipua errandi causa Statlero, atque Fello fuisse videtur, quod in animum Tomo V.

sibi indexterint, in toto illo tridentini decreto nil aliud Patribus propositum fuisse, quam ut realem Christi praesentiam contra sacramentarios assererent, et inductam a Luthero *impanationem, consubstantiationemve* relutarent. Verum non his duobus tota vis comprehenditur tridentini decreti. Liceat hic iterum ac tertio utramque partem proferre in medium laudati secundi canonis. Et quidem in priore qua damnatur, *Si quis dixerit in sacrosancto eucharistiae sacramento remanere substantiam panis, et vini una cum corpore, et sanguine Domini Nostri Jesu*, manifestum est non modo confirmari praesentiam Christi, quae primo jam canone sancita fuerat, sed, et hoc ipso *impanationem* excludi, quo decernitur nil remanere substantiae panis; quippe sublato pane *impanationem*, seu quamcumque cum pane mixtionem tolli necesse est; cujus proinde lutherani erroris depulsio, si, ut isti existimare videntur, una fuisset tridentinis Patribus proposita, an illi adeo hebetes fuissent, ut non intelligerent priore sui decreti parte, nullum amplius ei errori locum relinqui? Nil igitur causae suberat, cur adeo sollicite posteriorem alteram partem adjicerent, qua indicto anathemate pleclitur, si quis praeterea negaverit mirabilem illam conversionem, quae transubstantiatio appellatur ab Ecclesia. Sed nimirum eo spectabant Patres tridentini, ut quam ex perpetuo Ecclesiae sensu et persuasione haustam de consecrationis efficacia doctrinam cap. 4 antea declaraverant, eam integram, et incorruptam subjecto canone sub anathemate sancirent.

Et revera quidem, ut cum aliqua saltem adumbratae verisimilitudinis specie fingi, cogitarive posset, concillum tridentinum per vocabulum conversionis, non aliud intelligi voluisse praeterquam *cessationem* meram, aut *remotionem* panis, et vini; oporteret utrique huic voci eandem plane vim, et notionem subjectam esse, quae subjecta est voci *conversionis*; adeo ut commutatis vocibus, immutata maneret significatio, idemque prorsus esset dicere panem converti, et transubstantiari, atque dicere panem cessare, vel removeri. Verum secus est: multo quippe latius patet significatio cessationis, remotionisve, quam conversionis, seu transubstantiationis. Quot enim cessationis, ac remotionis modi occurrent, si quis arbitrato suo harum vocum significationes persequi velit? Enim vero, ut jam animadversum est, per conversionem cessare panem in eucharistia, vel removeri intelligere possumus, siye panis, et vini substantia migrare putetur de loco in locum, sive quatenus resoluta in primigenia elementa abeat in auras, siye quis eam velit in materiam primam, aut in merum nihilum redigi absque ullo conversionis intervento; quemadmodum veteres nonnulli opinati sunt, quos memorat, ac refellit s. Thomas 3 p. q. 75, art. 3. Atqui certum est nullum ex hisce, modis probari potuisse

Tridentino, utpote quorum commune id vitium sit, ut quicunque admittatur, sua jam veritas consecrationis verbis constare nequeat: quorum scilicet efficaciam semper Ecclesiae persuasum fuit (ut ex cap. 4 paullo ante prolato) in eositam esse, non ut panem a speciebus avulsam alio transferat, non ut illum aut in sua elementa, aut in merum nihilum redigat, sed ut fiat corpus, et sanguis Christi, prout nempe fert dogma datum christianis, quod in carnem transit panis, et vinum in sanguinem. Quod idem dogma solemni cantu tota Ecclesia celebratur: *Verbum caro panem verum Verbo Carnem efficit, Atque Sanguis Christi merum*. Si ergo hac efficientia consecrationis, qua panis in corpus transit, et vinum in sanguinem, seu qua panis caro efficitur, vinumque fit sanguis, veritas fidei continetur, quae in mera cessatione, vel remotione minime comprehenditur; fatendum profecto Tridentinum in illa definienda conversione articulum statuisse ab illa merae cessationis pictoriensi professione omnino distinctum.

Quin etiam distincti articuli luculentum aliud argumentum ex alia cum Bellarmini, tum et Juenini, aliorumve animadversione ducitur. Scilicet ut tradit Jaeninus (Dissert. 4, de Euchar. ut est Sacram. q. 4, c. 2, art. 2): » Lutherus in » libro de Captivitate Babylonica, quem an. » 1520 conscripsit, asseruit: 1. Panem una cum » Christi corpore in eucharistia remanere. 2. » Transubstantiationem, aut non transubstantiationem ex iis articulis esse, qui ad fidem » non pertinent. Sed non multo post tum in responsione ad Henricum VIII, Anglorum regem, tum in epist. ad Valdenses transubstantiationem rejecisse, quasi fidei fundamenta » convellat ». Lutheri verba ex respons. ad Regem recitat sorbonicus doctor Ludovicus Habert (de Euchar. c. 13): » Nunc transubstantiare » volo sententiam meam, et dico: Antea posui » nihil referre, sive sic, sive sic sentias de transubstantiatione; nunc autem decerno impium, » et blasphemum esse, si quis dicat panem transubstantiari ». Itaque Lutherus cum inducto pridem impanationis errore adhuc per aliquod tempus transubstantiationem velut articulum indifferenter tolerasset; non multo post hunc eundem articulum velut impium, et blasphemum insectari coepit.

Quis porro catholicus in hac impudentissima contumelia pristino impanationis errori, cum transubstantiationis tolerantia conjuncto, novum non agnoscat a Lutheri errorem superadditum? Ut proinde nec dubitandum sit, quin tridentini Patres hos etiam speciatim de transubstantiationis indifferentia, et impietate Lutheri errores, illa sui canonis parte perstrinxerit, qua nimirum anathemate dicto in eos, qui negaverint in eucharistia fieri conversionem panis, et vini in corpus, et sanguinem Christi, simul et hunc conversionis articulum fidei dogma esse

definivit, ejusdemque dogmatis velut ad fidem pertinentis sanctitatem asseruit.

§. III.

CONVERSIO

transubstantiationis nomine a Tridentino definita, minime confundenda cum specialibus eam explicandi modis, de quibus libera est scholarum disputatio.

Nunc ut ad potissimam rationem veniamus, qua inductus videtur cl. Feller ad pictoriensem articuli conversionis omissionem defendendam, tota ex hoc ambiguo nec satis explicato principio pendet, quod Statlero duce censuerit modum existendi Christi in eucharistia neutiquam ad fidei dogma pertinere. Qua in re isti cum ad communem doctorum scholae sententiam provocant, convicti sunt ab eorum mente longissime abcedere. Etenim, ut ex paullo ante exposita Bellarmini doctrina patet, scholae doctores dum ultro profitentur ad fidem non pertinere peculiare quæstiones, quæ de hoc existentiae modo inter ipsos salva fide, et pace disputantur; si quis tamen modus ab Ecclesia sub certa verborum formula proferendus proponitur, hunc profecto modum ab eo quæstionum genere prorsus remouent. Quam in rem aptissime cadit ratio, qua Natalis Alexander petita ex heterodoxis, Polani calumniam refellit, Dissert. 12, de Trid. Concili. art. 8, de Sess. 13, Decretis n. 5. » Sibi ipsi contradicere concilium, dum » ex una parte ait conversionem panis, et vini » in corpus, et sanguinem Christi vix posse » exprimi; ex alia vero parte ait eam proprie » et convenienter appellari transubstantiationem ». Etenim ut sapienter ille animadvertit. cap. 4.: » Quamvis ratio ipsa mysterii nec » humane mentis intelligentia comprehenditur, nec » verbis, adaequatam, plenam, claramque illius » notionem parientibus, possit exprimi; voces tamen habemus, quibus id exprimere possumus, » quod de mysteriis mens nostra fide illustrata » concipit; ut ipsis nomina quaedam Scriptura, » vel Patres tribuerunt. Sic æterni Verbi processio ineffabilis est, et tamen convenienter, et proprie generatio Filii Dei nominatur. . . . Quidni ergo ratio existendi corporis, et sanguinis » Christi in eucharistia, etsi ineffabilis, proprie » tamen et apte transubstantiatio appelletur » ? Profecto in eo certe theologi plures elaborarant, ut peculiare quosdam modos indagarent, quibus planius intelligi queat, cur processio filii a patre generationis potius quam alterius processionis vim habeat. Quamvis autem ultro detur peculiare istiusmodi explicationes, quæ in scholarum disputationibus versantur, ad fidem non pertinere, non inde fit, ut non ad fidem pertineat modus ille, quo per viam generationis et non aliter Unigenitus, qui est in sinu Pa-

tris, credendus est a Patre procedere. Sic pariter etsi ad dogma non pertineant peculiares modi, quibus planior quaedam notio comparari valeat conversionis panis, et vini in corpus, et sanguinem Christi; non iccirco minus certa fide profitenda est ratio illa existentiae Christi in eucharistia, quae fit per conversionem illam singularem, et mirabilem, quae sub transubstantiationis propria, et convenienti appellatione credenda proponitur.

Quod ergo cl. Feller admonet » reipsa nimis » grammaticaliter aut metaphysice accipi eam » (transubstantiationis) vocem non debere» valeat quidem ad comprimendam curiosiorem omnem, quam par sit, inanem, temerariam, periculosam in mysteriis investigandis audaciam; non eo usque ut fides modis illis derogetur, qui sunt universalis Ecclesiae sensu, et oecumenicarum synodorum definitionibus apertissime definiti. Atque ut res tota unius argumenti conclusionem conficiatur: aut concedis, aut negas, vel saltem ambigis possibilem Deo esse talem conversionis modum, qualis ab Ecclesia sub transubstantiationis vocabulo credendus praescribitur: si negas, aut ambigis, impius profecto, nec haereticae pravitatis expers fueris; quod si concedis, quid jam morari te potest, quominus in illius conversionis professione acquiescas, cujus modum certe aliquem, etsi minus intelligentia consequi valeamus, cogitatione tamen per fidem illustrata assequi possumus, et constantissime credere debemus?

Eusebjanis certe, aliisque aliarum perditarum sectarum gregalibus subtilitates nunquam defuere grammaticales, aut metaphysicae, quas vocabulis obiecerent *Trinitatis, consubstantialis, ingentis, unionis personalis, Deiparae*. Non his tamen conviciis deterrita est Ecclesia, quominus et sua dogmata, et verborum formulas, quibus eorum est alligata professio, constantissime retineret, atque in his formulis defixam catholicae fidei doctrinam ad omnem futuri temporis memoriam commendaret (1).

(1) Ad omnes istas, quae opponi solent grammaticales, metaphysicae aut subtilitates aut argutias, una valet gravis, plenaque catholicae sapientiae Catechismi Romani animadversio (p. 2, de *Euchar. Sacram.* n. 41): » Sed illud saepissime a sanctis Patribus repetitum fides admonendi sunt, ne curiosius inquirent, quo pacto ea mutatio fieri possit. Nec enim a nobis percipi potest, nec in naturalibus mutationibus, aut in ipsa rerum creatione ejus rei exemplum aliquod habemus. Verum, quid hoc sit, fide cognoscendum est: quo modo fiat, curiosius non inquirendum». Fide ergo credenda mutatio, quam transubstantiationis nomine Ecclesia appellat: quod si profitenda, non ergo ejus professionis omisio in synodo excusanda.

S. IV.

Vox a catholico sensu abhorrens: voces, quibus dogma conversionis totius vini in sanguinem canone tridentino sancitum est, secundum litteram falsitatis argui debere.

Sed jam ad aliam me refero, et quidem plane invitatus, *notae* particulam, quam nescio quo nomine appellem: adeo refugit animus quidquam expromere, quod paullo durius dictum videri queat in cl. virum. Unum dicam, quod omnino taceri non potest, me non satis intelligere, qua demum ratione, sine catholici sensus offensione viro catholico excidere potuerit, quod in ea nota scriptum legitur his verbis: » Quod » autem ad nimiam terminorum grammaticallitatem fugiendam, uti supra diximus, hac in » materia pertinet, locuples sunt exemplum eae » voces, quae in eadem Bulla ex Tridentino referuntur; *conversio totius vini in sanguinem*: » quae quidem secundum litteram argui falsitatis debent ». Itane? An non satis erat in exemplum proferri grammaticae nimiae garrulitatis, nisi etiam falsitatis secundum litteram argueretur sacri dogmatis *vox conversionis totius vini in sanguinem*, totius Ecclesiae fide consecrata, ex oecumenici concilii canone in pontificiam dogmaticam sanctionem translata? Ecquid aliud convicium est ab heterodoxis omni aevo in Ecclesia jactatum, quasi haec filios suos cogat tanquam totidem fidei articulos plura sua decreta profiteri, quae falsitatis argui debeant? Quod si falsitas *secundum litteram* verborum formulae subesse potest, quibus catholicam veritatem profitendam synodus oecumenica praescribit; cur non et pari jure veritas ad litteram subesse verborum formulis poterit, quas falsitatis arguendas Ecclesia censuerit? Itaque actum jam erit de certo, firmo, stabili Ecclesiae judicio in quarumcumque formularum, seu propositionum sensu dijudicando, utpote quae illud sibi sic aliquando patiat, ut veritatem sibi comprehendere videatur sub talibus verborum formulis, quae falsitatis ad litteram argui debeant; nec adeo diffidendum sit, quin pari jure falsitatem videatur sibi deprehendere sub talibus verborum formulis, quae veritatem ad litteram prae se ferant.

Quod si labi, falli, decipi Ecclesia potest in componendis verborum formulis, quibus catholica dogmata profitenda sunt; quae jam superstes rata, et certa norma fuerit, qua sanam verborum formam a profanis novitatibus fideles discernere valeant? Quam normam si semel ab Ecclesiae judicio disjunxeris; omnia necesse est in privati spiritus vanitatem, et inconstantiam relabi. Plura subjungere nec opus, nec locus est.

Pergit porro Feller hanc ejus dicti sui rationem reddere: » Cum enim, inquit, corpus

» Christi integrum, et perfectum sub specie
 » quoque vini sit, in sanguinem totum vinum
 » non vertitur ». Quid ais? Attende quae so
 paulisper. Haec verba » in sanguinem totum vi-
 num non vertitur » duplicem significationem ha-
 bere possunt: vel quod totum vinum non ver-
 tatur, sed pars vertatur, pars in sua vini sub-
 stantia remaneat; isque error foret manifestus
 contra fidem, a Felleri mente prorsus alienus:
 vel quod vinum non totum in sanguinem ver-
 tatur, sed pars in sanguinem, pars etiam in
 corpus; quod perinde est a catholico sensu dis-
 junctum. Certe quidem Christi corpus sub spe-
 cie quoque vini integrum, et perfectum est.
 Verum non idcirco necesse est, quod non satis
 attendisse Feller videtur, partem vini verti in
 corpus Christi. An non sub specie cum panis
 tum vini anima Christi existit una cum ipsius
 corpore, et sanguine? Num propterea opus es-
 se ceusebimus partem panis, partemve vini
 verti in animam Christi? Apage. Nota est vel
 ipsismet theologicae disciplinae alumnis vera
 certaque coexistentiae hujusce ratio, quam di-
 lucide explicat synodus tridentina, cap. 3: » Sem-
 » per haec fides in Ecclesia Dei fuit, statim
 » post consecrationem verum Domini Nostri
 » corpus, verumque ejus sanguinem sub pa-
 » nis, et vini specie una cum ipsius anima, et
 » divinitate existere; sed corpus quidem sub
 » specie panis, et sanguinem sub vini specie ex
 » vi verborum, ipsum autem corpus sub specie
 » vini, et sanguinem sub specie panis, ani-
 » mam sub utraque vi naturalis illius conne-
 » xionis, et concomitantiae, qua partes Chri-
 » sti Domini, qui jam ex mortuis resurrexit,
 » non amplius moriturus, inter se copulan-
 » tur; divinitatem porro propter admirabilem
 » illam ejus cum corpore, et anima hyposta-
 » ticam unionem ».

Ad extremum concludit Feller his verbis:
 » Adeo verum est a divinorum mysteriorum
 » fide, aut theologica etiam explicatione, sicut
 » et universim ab Ecclesiae decretis (uti sa-
 » pienter monet Melchior Canus) omnem sub-
 » tilitatem, aut terminorum curiosiorem in-
 » quisitionem, ubi semel mens scopusque de-
 » finitionis in aprico est, abesse omnino de-
 » bere ».

Etsi nec locus hic notetur, e quo deprompta
 sit Melchiori Cano adscripta sententia, in eo
 tamen quod monuisse dicitur, nimiam subti-
 litatem, terminorumve curiosiorem inquisiti-
 onem a divinorum mysteriorum fide, theologi-
 cae explicatione, sicut et universe ab Eccle-
 siae decretis removendam esse, libens agno-
 sco praestantis viri plenum prudentiae moni-
 tum. Minime vero adduci possum, ut existi-
 mem hanc sapienti, doctissimoque theologo
 mentem insedissee, ut si quandocumque sibi
 quis videatur dogmaticae cujusquam definitio-
 nis vim, et scopum attigisse, fas ei sit litem
 ram descrere, qua definitum dogma continetur.

Absurdum commentum ad foedam institutio-
 nis catholicae universae perversionem compa-
 ratum. Atqui tamen hoc ipsum vitium in pi-
 storiensi fidei expositione manifeste deprehen-
 ditur, in qua synodus omni *conversionis* men-
 tione praetermissa, non vocem solummodo *tran-*
substantiationis Ecclesiae usu, et canonis triden-
 tini littera consecratam, sed et ipsum *conver-*
sionis dogma hoc ipso cauone comprehensum,
 et sancitum in perniciosissimae oblivionis di-
 scrimen adduxit.

Quod si pastoralis universae sollicitudinis
 nullum sanctius officium est, quam providere
 in primis, ne integritas depositi quidquam de-
 trimenti capiat; quid aequius, quid supremo
 gregis custodi antiquius esse debuit, quam
 ut apostolicae censurae auctoritate catholici do-
 gmatibus integra, aperta, suaeque propria voce
 declarata professio ab intentato per insidiosam
 illam omissionem oblivionis periculo vindica-
 retur? Atque id quidem providentissimum con-
 silium dilucide adeo, enucleateque in formu-
 la censurae propos. 29 explicatum est, ut ad
 clariorem intelligentiam nullius cujusquam,
 minus certe fellerianae *notae*, subsidium re-
 quireret.

Quorsum igitur, inquires, tam longa dispu-
 tatio in illam tam brevem fellerianam notu-
 lam? Prompta, expeditaque responsio. Pro-
 rus ita necesse fuit, quippe non aliter satis
 commode aperiri poterat involuta ratio, et via
 quam vir cl. in sua pistoriensis omissionis de-
 fensione inire instituit: qui nempe videri vo-
 luit in primis id a se susceptum, ut Bulla PII
 VI, cum tridentino concilio *concors* plane ap-
 pareat. Deinde cum probe animadverteret pi-
 storiensem expositionem non satis apte ad lit-
 teram tridentini canonis accomodari posse,
 proprius nil esse duxit, quam ut ad Pistorien-
 sium sensum Tridentini litteram inflecteret: in-
 super cum et vereretur, ne ex tam aperta ca-
 nonis littera scrupulus tamen aliquis in piorum
 animis resideret, eo demum usque progressus
 est, ut palam diceret, voces eas *conversionis*
totius vini in sanguinem, quas Pontifex ex tri-
 dentino cauone in suam censuram transtulit,
secundum litteram falsitatis argui debere. Quo
 loco minime praeterendum est, quam prae-
 clare ille, praeterquam existimarit, de Bulla
 meritis sit, qui hac sua interpretandi ratione
 palam fecerit, ementitae illius falsitatis cri-
 men in pontificiam censuram non aliter tan-
 quam venenatum telum conjici potuisse, quam
 ante per latus Tridentini trajiceretur. Atque
 ad has quidem captiones explicandas, quo bre-
 viore contextu sunt in felleriana notula impli-
 catae, nemo mirabitur eo longiorem disputa-
 tionem adhibendam fuisse.

§. V.

Minime tuta ratio emolliendi dogmata, dogmatum vocabula, conciliandae concordiae nomine catholicos inter et heterodoxos.

An vero propterea censebimus viram cl. pistoriensibus maluisse, quam tridentinis Patribus favere? Absit tale quidquam de tali viro suspicari. Non id profecto est: hoc potius, ut supra jam dictum est, quod obsequentiore se illis praeberit, qui jam dudum per eas regiones flagrantiore, nos tamen semper tanto satis studio ducti concordiae inter catholicos et heterodoxos conciliandae, faciliores praebere se videntur ad ea emollienda sive dogmata, sive dogmatum vocabula, quae duriora solent istorum auribus accidere: nec satis advertunt de religionis causa, non de forensi lite agi, in qua dissidentibus liceat de jure suo quidquam utrinque remittere, ut aliquid tandem emergat, quod omnibus ex aequo placere videatur.

Non hic locus est demonstrandi, quam periculosa sit haec de rebus fidei tractandi ratio; quam adversa spiritui veritatis, quo Ecclesia sic regitur, ut huic uni pro ea quae ipsi credita est verbi Christi summa custodia, de suis dogmaticis decretis nefas sit dubitare aliquando, minus vero transigere, aut minimum quidquam detrudere; quam demum aliena ab incorrupto illa ab Ecclesiae incunabulis retento mo-

re, et instituto, ut qui ad fidem petendam accederent, non ante societati fidelium aggregarentur, quam se obligavissent ad fidem profitendam, non de qua cum ipsis per pacta conventum esset, sed quae in ipso Ecclesiae ingressu per baptismum a pastoribus profitenda sibi traderetur. Qua de re planius disputatum est singulari libro inter *Opuscula ad Hierarchicam Ecclesiae Constitutionem spectantia* (Vid. supra tomo praeced. pag. 135 et seqq.).

Praesenti nostro instituto satis hoc uno factum esse arbitror, quod ea sit inter pontificiam censuram, et sanctionem tridentinam patefacta doctrinae consensio, ut una disjungi ab alia nequeat: proindeque necesse sit censurae firmitatem consistere, quoad sua tridentino canonis firmitas constiterit. Atque id quidem, pro clarissima luce, qua tota illa censurarum series perfunditur, de ceteris ita certo affirmare non veremur, si quis earum quamcumque, aut erroris inscitia, aut contentionis studio, aut clarioris intelligentiae nomine, quocunque modo vexandam suscepit; nihil ut asserere possit, quod non aut ad caput aliquod labefactandum catholici dogmatis, aut ad Ecclesiae in constituenda disciplina nativam auctoritatem everteendam perinde recidat. Quod speciatim in duabus, quae supersunt, fellerianis notulis expendendis plane perspectum iri confido, una, quam censurae propos. 61, *de adoranda humanitate Christi*, altera, quam propos. 63, *de cultu Sacrosancti Cordis Jesu* vir. cl. subjiciendas putavit.

SINODI PISTORIENSIS

Propos. 61, damnata

DE ADORANDA HUMANITATE CHRISTI.

DE FIDE 2. 3.

XXI. Propositio, quae asserit, adorare directe humanitatem Christi, magis vero aliquam ejus partem, fore semper honorem divinum datum creaturae.

Quatenus per hoc verbum directe intendat reprobare adorationis cultum, quem fideles dirigunt ad humanitatem Christi; perinde, ac si talis adoratio, qua humanitas, ipsaque caro vivifica Christi adoratur non quidem propter se, et tanquam nuda caro, sed prout unita divinitati, foret honor divinus impertitus creaturae, et non potius una, eademque adoratio, qua Verbum incarnatum cum propria ipsius carne adoratur:

Ex Concil. C. P. V Gen. cap. 9.

Falsa, captiosa, pio, ac debito cultui huma-

nitati Christi a fidelibus praestito, ac praestando detrahens, et injuriosa.

NOTA FELLERI

Pag. XXXIII, Prop. LXI. Difficile est scire quid Pistoenses per vocem *directe* intelligant, cum nunquam a divinitate Christi separetur humanitas, ne per mentem quidem, et intentionem fidelium. Adoratur indivisibiliter indivisibilis Christus, Deus, et Homo. Unde merito (si accuratio theologica spectetur) culpatur illa separatio in Oratione, *Sacrosanctae, et individuae Trinitati, Crucifici Domini Nostri Humanitati* ec. Quod autem supponi videatur quadam car-

nem adorari, eo absurdius est quod nequidem uniri divinitati mera caro possit, cum nonnisi mediante anima Verbum Dei corpus assumpsit.

ANIMADVERSIO

§. I.

Exponitur Ecclesiae catholicae sensus, de adoranda humanitate Christi, ex Patrum, Doctorumque sententiis depromptus.

Quod in superiore animadversione ad rectum de felleriana nota instituendum iudicium visum est maxime pertinere, hoc idem in praesentis notae dijudicatione par causa monet pari jure faciendum; nempe ut reliquae toti disceptationi brevis praemuniat expositio catholicae doctrinae de adoranda humanitate Christi. Atque hanc quidem depromendam duximus ex fonte, quem suspectum adversarii habere nequeant: ex parisiensis theologiae scholae censura contra berruyeranos errores edita, quam Camillus Blasius in suam de *Festo Cordis Jesu* elucubrationem transtulit (not. in fin. cap. 30, p. 105): » Omnes theologi (verba sunt censorum) unanimiter sciscunt tanquam dogmata ad catholicam fidem pertinentia. 1. Supremum patriae cultum soli Deo, solis Personis Divinis, Patri, Filio, et Spiritui Sancto esse impendendum in se, et propter se, seu solum Deum esse simul objectum, et motivum adorationis patriae. 2. Humanitatem Christi Verbo Divino unitam, adorandam esse quidem supremo patriae cultum in se, sed non propter se, id est eam esse objectum, sed non motivum supremi illius cultus. Nimirum, ut loquitur S. Joan. Damasc. » l. 3, de Fid. Orthod. cap. 8. *Carnem (Christi) adoramus, sed velut divinitati unitam, et quia duas ejus naturas ad unam Verbi Dei personam reducuntur, unamque subsistentiam. Car bonem tangere vereor ob ignem cum ligno conjunctum. Ambas Christi naturas ob unitam carni divinitatem adoro* ». Notat porro Blasius Damasceno a Parisiensibus adjungi » Sanctos Thomam, Athanasium, aliosque communiter Ecclesiae Patres; quin et Augustinum inter ceteros audiendum. »

Itaque Parisienses ex communi Patrum, et doctorum sensu docent, humanitatem Christi, prout unita est divinitati, objectum esse adorationis patriae in se quidem, sed non propter se. Atque hoc loco ante omnia sedulo advertendum, quod quidem per sese perspicuum est, omnem quamcumque, et cujusvis generis actionem vi sua certo modo dirigi in id quod est ejus actionis objectum. Quippe haec sunt ex natura rei connexa, ut actio dirigatur in objectum, quod per actionem attingitur. Si ergo humanitas Christi objectum est adorationis la-

triae, etsi non propter se; profecto fieri non potest, quin haec adoratio dirigatur in eam ipsam humanitatem, quae per illum adorationis cultum attingitur. Quod et illustrari potest similitudine ipsa carbonis igniti, quam modo ex Damasceno a Parisiensibus allatam protulimus, in quo tangendo lignum directe attingitur, ita tamen, ut simul eodem actu ignis attingatur, quo totum est lignum comprehensum. Atque id quidem, ut dixi, sedulo praemonendum fuit, ne diutius ludificari nos sinamus veteratoria ambiguitate verbi directe, quod insidiose positum est in propositione synodi (1).

Sed jam paullo amplius haerendum in auctoritate Damasceni, antequam ad superioris, inferiorisve memoriae Patres, ac doctores accedamus, ex quorum collectis testimoniis luculentior eniteat series, et continuatio traditionis. Ita-

(1) Ne ad praesentis disceptationis statum obscurrendum, dubitatio aliqua forte suboriatur ex adoratione illa hyperduliae, de qua disputant etiam nunc theologi, quatenus, et qua ratione tribui valeat humanitati Christi; sedulo notandum est, hanc adorationis rationem non aliter ab istis theologis admitti, nisi prout humanitas Christi spectatur velut a divinitate sejuncta vel praecisa. Sic egregius s. Th. interpret Carolus Renatus Billuart (Dissert. 23, de adorati. Christi, ecc., art. 3): » Dico 3. Humanitas secundum se sumpta, et ut per intellectum praecisa a Verbo, potest adorari cultu inferiori ob perfectione nec suas creatas, v. g. ob gratiam habituales etc. ». Patet proinde nihil quaestionem hanc pertinere ad formulam censurae, in qua unice et expresse agitur de adoratione praestanda humanitati Christi pro sua cum Verbo hypostatica conjunctione. Porro sub hac ratione adorationem patriae humanitati Christi deberi, luculenter probat idem Billuart ex conciliis et Patribus. » Dico 2. eadem adoratione patriae adoranda est divinitas Christi et ejus humanitas » profertque inter alia depromptam auctoritatem ex act. 5, 7. Synodi: » Cum adoratur Christus, non separatur humanitas a divinitate, sed utraque ut unum adoratur patriae ». Quod subinde latius explicans ostendit, hanc adorationem ob hoc deberi humanitati Christi, quia » humanitas constituit unum totum subiectum, idemque esse personale cum Verbo: Ergo, » (concludit), una cum Verbo partialiter terminat eandem, quae ipsi defertur, adorationem patriae » indeque colligit, hanc adorationem humanitatis non debere dici relativam, sicut ea quae defertur imaginis Christi, sed propriam et absolutam, quia » adoratur persona cujus est natura, totum cujus est pars, adeoque, ut dictum est, ipsa ut pars totius » adorati terminat etiam adorationem: secundario tamen et minus principaliter, quia adoratur non propter seipsum, sed propter Verbum conjunctum, ad quod ideo primario et principaliter terminatur adoratio ». Ex quibus liquet, quam necesse fuerit occurrere offensionis periculo, ne fideles audientes humanitatem Christi directe adorari non posse, decepti ambiguitate hujus vocis, a qua Patres caute, ut mox dicitur, abstinuerunt, existimarent adorationem quae debetur humanitati Christi etiam prout est unita Verbo, genus esse potius adorationis cujuspiam relativae, qualis defertur Imagini Christi, quam adorationis absolutae, quae ad humanitatem quoque suo modo terminetur, secundario scilicet, et minus principaliter, nec propter seipsum, sed propter Verbum in assumpta humanitate subsistens.

que ad particulam textus a Parisiensibus producti, quo clarior eluceat sancti Doctoris mens, et auctoritas, adnectendum est principium paragraphi, e quo illa est extracta particula: » Quapropter, inquit sanctus Doctor, unus est » Christus, Deus perfectus, et Homo perfectus, » cui unam, eandemque adorationem cum Patre, et Spiritu, non exclusa immaculata ejus » carne, adhibemus. Neque enim adorandam » esse carnem ejus negamus: quippe quae adoratur in una Verbi persona, quae quidem » ipsi persona, et hypostasis facta est. Qua in » re non creaturae servimus, non enim illam, » ceu nudam Carnem adoramus, sed velut divinitati unitam....

Major vis adhuc ex responso, quod sanctus Doctor adhibet (lib. 4, de Fid. Orthod. cap. 3) » adversus eos, qui ita objiciunt: Si duae naturae Christus est, aut creaturam colitis naturam creatam adorando, aut alteram naturam dicitis adorandam, alteram non adorandam. » Scilicet praecipua haec erat apollinaristarum criminatio adversus catholicos, utramque in Christo naturam adorantes, ut scilicet animadvertunt Maurini (art. in loc. Ambr.) mox proferendum: » Apollinaristae, inquit illi, » ut impium suum dogma de unica in Christo » natura statuerent... dicitabant, siquidem non » unius, sed duplicis naturae Christus esset, a » catholicis unam adorari, alteram non adorari oportere ». Ita videlicet: Catholici humanam in Christo naturam adorabant. Apollinaristae adorari oportere negabant: Videant adversarii, utris malint sese adungere catholicis adorantibus, an apollinaristis adorari oportere negantibus.

Interim videamus ipsi, qua ratione apollinaristarum criminationem Damascenus diluat. Repetita nempe similitudine carbonis, urentis non vi sua, sed ignis, pergit: » Ad eundem quoque modum caro suapte quidem natura nequaquam est adoranda, sed cum incarnato » Verbo adoratur, non quidem propter seipsam, sed propter Deum Verbum, quod secundum hypostasim ipsi copulatum est. Neque enim fatemur nudam simplicem carnem » adorari, verum *Dei carnem*, sive Deum incarnatum » (1). Quibus verbis ita contexta est formula censurae propos. 61. Pistoriensis, ut in ea Damascenum facile potuisset Fellerus agnoscere.

Quis jam tam ineptus Notarum Artifex (intelliget Fellerus quo haec referantur) quis, in-

(1) Damasceno in hac loquendi ratione praeluxerant Athanasius l. 1. cont. Apollinar. n. 40: » Non dictum est, caro Verbum facta est, sed Verbum caro factum est, quia *Verbi facta est caro*. Tum et Leo M. Serm. 14, de Passione, c. 5. » Cum incorporea sit substantia Dei, quomodo corporaliter in Christo habitat, nisi quia caro nostri generis facta est » *Caro Deditatis* »? Hospes necesse est sit in Patribus, si quem conturbet de Christo audire *carnem Dei, carnem Verbi, carnem Deditatis*.

quam, tam ineptus fabulator, qui Damasceni dictum, in carne Christi *carnem Dei* adorari, sic pervertendum putet, quasi ex eo consequens esset: Igitur *Deus erit caro*; indeque inferat: et quidem si *non est Deus*, quo titulo adorari poterit? Quasi Christi caro, etsi non est Deus, hoc ipso tamen quod hypostatice Verbo unita est, non rectissime dicatur et sit *caro Dei*; eoque titulo rectissime dixerit Damascenus, hanc non ut nudam simplicem carnem, et propter se, sed ut carnem Christi adorari, qua nempe adoranda Deus incarnatus adoratur. Apage proinde istas falsi nominis scientiae ineptias, contemnendas potius quam serio refutandas, nisi rudiorum, insipientiorumve offensioni occurrendum esset.

Jam ut ad antiquiores Patres accedamus, prima se nobis offert Athanasii epistola ad Episcopum Adelphium contra Arianos. Exponunt porro Maurini Editores in sua *Praemonitione*, qui error esset arianorum, quos hic sanctus Doctor oppugnat. Hi nimirum » Christi » corpus negabant esse adorandum: vel potius, » ut videtur, negabant a catholicis rite posse » adorari, qui nimirum crederent Verbum persectam assumpsisse humanam naturam, corpus scilicet, mentemque humanam... Idcirco autem hi lucifugae se Verbum hominem factum recte adorare arbitrabantur, » quod, ut vane putabant, animae locum Verbum ipsum obtineret... Hoc ex errore alius » videtur emanasse, eorum nempe qui carnem Domini conjunctione cum Verbo in creatam factam esse existimabant. Quippe » illi ad sui defensionem dicitabant, nos rem » creatam non adoramus: iidemque catholicos » appellabant *ανθρωπολάτραις* (hominicolas)... » Cujus quidem erroris fundamentum hac in » epistola diruit sanctus Athanasius. » Idem proinde ariani isti, quod superiores Apollinaristae testimonium perhibent christianae fidei, qua imbuti catholici et Christum duplicis naturae esse, et utramque in Christo adorandam naturam profitebantur.

Horum porro arianorum criminationem sic repellit Athanasius: » Rem creatam non adoramus... sed rerum creatarum Dominum » carnem factum, Dei Verbum adoramus. Etsi » enim ipsa caro seorsum spectata pars sit rerum creatarum, attamen *Dei facta est corpus*. » Neque vero hujusmodi corpus a Verbo dividentes adoramus, neque cum Verbum volumus adorare, ipsum a carne removemus. » Quorum verborum vim commode Iuvenius explanat (Institut. Theolog. p. 4, Dissert. 6, de Terminis Incarn. q. 14, c. 1) hoc fere modo: » Qui vetat, ne Christum adorans, humanitatem a Verbo dividat, vult sane ut simul cum Verbo humanitas adoretur: Si enim adorans » adorationis speciem humanitati exhiberet se » junctum ab ea, quam exhibet Verbo, humanitatem, saltem in sua mente, a Verbo di-

» videret : atqui divisionem vetat Athanasius :
 » ergo vult, ut patriae adoratio ipsimet huma-
 » nitati cum Verbo conjunctae exhibeatur. »

8. Cyrillus Alexandrinus (*lib. de recta in Jesum fide* , ap. Labb. tom. 3, edit. Ven. part. 1, *continente, quae Synodum Ephes. antecesserunt n. 6.*) : » Alii turpe pudendum rati, si hominem » adorare videantur, terrenamque carnem sum- » mo honore afficiant, dum foedo hoc inscitiae » morbo, pravaque et adulterina religione la- » borant, Verbum ex Deo natum in ossium , » et nervorum carnisque naturam demutatum » affirmant ». Notat Cyrillus eorum impietatem, qui Verbum in carnis naturam mutatum affir- mabant, ex foedo inscitiae morbo, pravaque, et adulterina religione ortum duxisse, quod hominem adorare, terrenamque carnem honore summo afficere vererentur. Si foedus hic fuit inscitiae morbus, si prava, et adulterina religio; profecto pia, sincera, plenaque sanctitatis religio in eo cultu inerat, quem illi respuebant, quo nempe catholica Ecclesia Christum hominem adorandam, humanamque adeo naturam, qua assumenda Verbum caro factum est, honore summo in Christo afficiendam profitebatur. Quem cultum pergit Cyrillus comprobare n. 27 his verbis : « Arbitror enim Dei » Verbum post assumptam semel carnem, ab » humanae naturae conditionibus non esse pe- » nitus excludendum, neque humanitati rur- » sum, si, ut in Christo est, consideretur, » gloriam quae Deum decet non esse denegan- » dam ». Quin etiam (*lib. ad Reginas ap. Labb. ibid.*) quo loco superiorum Patrum testimonia recenset *de recta fide in Jesum*, profert in primis praeclaram auctoritatem Athanasii ex *lib. de Incarnat. Verbi* illis plane sententiis congruentem, quas supra ex Athanasio ipso descripsimus. Haec porro ejus verba sunt, a Cyrillo prolata : » Si quis autem aliud ex divi- » nis litteris docuerit. . . aut ejusdem Domi- » ni Nostri carnem, veluti nudi hominis mi- » nime adorandam dixerit; hunc anathemate » plectit sancta, et catholica Ecclesia. . . Huc » usque beatus Athanasius ». Ita Cyrillus: ana- themate a sancta catholica Ecclesia plectitur, qui carnem Domini Nostri veluti nudi hominis carnem adorandam dixerit. Ergo ex doctrina, et fide sanctae catholicae Ecclesiae firmiter creden- dum, Christum Dominum Nostrum non esse nudum hominem, ejusdemque adeo carnem a Verbo assumptam, velut carnem Verbi propriam, in Christo esse omnino adorandam.

Neque alius fuit latinorum patrum sensus, inter quos recensendus in primis magnus Ambrosius, a quo notant Maurini Editores (not. supra indicata) quaestionem de adoratione Christi etiam secundum humanitatem non sine causa (adversus apollinaristas) paullo dili- gentius tractatam esse lib. 3, *de Spiritu S. c. XI*, cujus haec verba sunt n. 76 : » Ado- » rant autem (Angeli) non solum divinitatem

» ejus, sed etiam scabellum pedum ejus, si- » cut scriptum est: *Et adorare scabellum pedum ejus, quoniam sanctum est* ». Et n. 79 : » Vi- » deamus tamen ne terram illam adorandam » dicat propheta, quam Dominus Jesus in car- » nis assumptione suscepit. Itaque per scabel- » lum pedum terra intelligitur; per terram au- » tem caro Christi, quam hodieque in myste- » riis adoramus, et quam Apostoli in Domino » Jesu, ut supra diximus, adorant. Neque » enim divisus est Christus, sed unus: neque » cum adoratur tanquam Dei Filius, natalis ex » Virgine denegatur ».

Idem in Psal. 118, serm. 5, num 8. » Caro » Christi sine peccato est, quam perfidi contre- » ctantes manus suas inquinaverunt; Santi ve- » nerantes, pietatis odore flagrant ». Illud ergo Christi corpus, quod in passione subje- ctum fuit perfidorum manibus, a quibus est crudeliter dilaceratum, illud, inquam, idem corpus est, quod Sancti piaev suae venerationis objectum sibi fecere, cum illud venerantes vene- ratione certe a Verbi veneratione non divi- sa, in sepulcro reposuerunt.

S. Augustinus fidelissimus Ambrosii Discipu- lus, ut eodem loco ajunt Maurini, in expo- nendo versu Psal. 98. *Adorate scabellum pedum ejus* » non solum ambrosianas sententias; sed » et verba ipsa mutatus est ». En verba Aug. *Enarr. in Psal. 118. num. 9.* » Fluctuans con- » verto me ad Christum, quia ipsum quaero » hic, et invenio quomodo sine impietate ado- » retur terra, sine impietate adoretur scabel- » lum pedum ejus. Suscepit enim de terra ter- » ram: quia caro de terra est, et de carne Ma- » riae carnem accepit; et quia in ipsa carne hic » ambulavit, et ipsam carnem nobis mandu- » candam ad salutem dedit; nemo autem il- » lam carnem manducat nisi prius adrave- » rit: inventum est quemadmodum adoretur » tale scabellum Domini, et non solum non » peccemus adorando, sed peccemus non ado- » rando ».

Profecto nomine scabelli perspicuum est Au- gustinum non divinitatem, sed carnem Christi designasse: itidem perspicuum est, minime in eo elaborandum, ut modus inveniat, per quem modum divinitas sine impietate adoretur. Cum ergo S. Augustinus per assumptam carnem a Verbo ostendit inventum esse modum, quo sine impietate adoretur *scabellum pedum Domi- ni*, manifeste loquitur de adoratione carni ex- hibenda, quam nomine scabelli apertissime denotat. Idcirco autem illam dicit sine pecca- to adorari, immo non posse non adorari sine deccato, quia est caro quam Verbum suscepit, suamque suscipiendo effecit.

Quin etiam in Sermon. *De verbis Domini* du- dum, et diu vulgato sub nomine Augustini, cujus extrema pars a Maurinis in Append. n. 246 rejecta est velut auctoris incerti, queni- tamen ut antiquum, atque adeo remotioris me-

morlae idoneum testem proferre possumus; in eo, inquam, sermone n. 5. legitur: » Sed illi » (ariani) ad hoc replicabunt, et dicent, quid » quod carnis ejus, quam creaturam esse non » negas, simul cum divinitate adoras, atque ei » non minus quam divinitati deservis? Ego » dominicam carnem, immo perfectam in Christi » humanitatem propterea adoro, quod a » divinitate suscepta, atque Deitati unita est: » ut non alium atque alium, sed unum eundemque Deum, et hominem Dei Filium esse » confitear ».

S. Leo (Serm. 28, edit. Baller.): » Unde unitive naturae, in suis proprietatibus permixta, tanta est unitatis facta communio; ut » quicquid ibi est Dei, non sit ab humanitate » disjunctum; quicquid autem est hominis, non » sit a Deitate divisum ». En praeclare positum fundamentum adorationis, quae debetur humanitati Christi. Quippe cum quicquid est hominis in Christo non sit a Deitate divisum, et quicquid est Dei non sit ab humanitate disjunctum; profecto cultus, qui humanitati deferretur, prout est humanitas Christi, totum complectitur, quod in humanitate Christi nunquam est a Deitate divisum, atque adeo Deitatem, quae nec ipsa est unquam ab humanitate disjuncta.

Succedunt propriis aetatis doctores. S. Thomas 3. p. q. 25, art. 2, proposita quaestione, *utrum humanitas Christi adoranda sit adoratione latriae*, subjectis continuo more suo, quae in adversam partem facere videntur, hoc modo: *Videtur quod humanitas Christi non sit adoranda adoratione latriae*, suam deinde sententiam promittit per verba: *Sed contra*, ubi argumento ducto ex auctoritate Damasceni, subjungit: » Sed Verbum incarnatum adoratur adoratione latriae: ergo et corpus ejus, sive et humanitas ». Et in extremo articulo: » Et » per hoc etiam patet responsio ad 2. et 3., » quia adoratio latriae non exhibetur humanitati Christi ratione sui ipsius, sed ratione divinitatis, cui unitur ».

Sylvius, praeclarus divi Thomae interpres, in eum sancti Doctoris locum: » Quare simpliciter dicendum est carnem, et animam Christi, sicut et membra corporis ejus, adoranda esse adoratione latriae, quae quidem eis debetur ratione hypostasis Verbi Dei, a qua, et in qua sustentantur ».

Catechismus Romanus (de Sacram. Euchar. n. 8): » Atque ad eundem modum hoc sacramentum adorandum esse, nimirum corpus, et sanguinem Domini intelligentes affirmamus ».

Juveninus (P. 4. Dissert. 6. de termino Incarn. c. 1.) patrum auctoritatibus, quas plures profert, singulis singulas argumentationes subjicit, quibus ad leges dialecticas adstricta patrum sententia nitidius ac distinctius enodata pateat.

Tomo V.

Praestantis vir doctrinae Card. Gotti (Tractat. 7. de Euchar. Q. 3. Dub. 5. §. 3.): » Caro » Christi suppositaliter Verbo unita, ubicunque sit, adoranda est ».

Io. Clericatus, qui inter munia, quibus operam suam B. Gregorio Card. Barbadigo praestitit, ac probavit, insigni cleri patavini ecclesiasticorum studiorum exercitationibus praefuit (De sacrific. missae decis. 6. n. 29.): » Christus adorandus est adoratione latriae non solum ut Deus, sed etiam ut homo, quia humanitas Christi ut unita Verbo includit ipsum Verbum, et dicit totum Christum ». Laudatque doctissimum cardinalem de Lauraca, de Incarn. Decis. 29. n. 68. Dictum sane valde accommodatum illustrandae Basilii sententiae, qua caro Christi (Homil. 59. n. 4.) ab eo dicta est *Caro Dei gestatrix*, tum et similitudini e carbone ignito a Damasceno depromptae; quibus declaratur, quod plurimum valet adversus obloquentium criminationes, adorationem, quae tribuatur humanitati, de qua verum sit dicere, *eam Verbum Divinum includere, et dicere totum Christum*, talem esse, quae non duplicem adorationem prae se ferat, sed unam eandemque adorationem, qua Verbum ipsum incarnatum cum propria ipsius carne adoratur: prout est Can. 9. concilii generalis V. expresse traditum (1).

§. 11.

Reprehensiones Fellerianae diluuntur. Precatio pio Ecclesiarum usu consecrata: Sacrosanctae individuae Trinitati, crucifixi D. N. J. C. humanitati, vindicatur.

Hactenus praeclare jacta sunt fundamenta defensionis nostrae adversus fellerianas compellationes, quas tanto minus metuendas nobis esse intelligimus, quanto pluribus, firmitioribusque patrum, ac doctorum auctoritatibus causa nostra nititur. Fellerum tamen audiamus.

Sic ille orditur: » Difficile est scire, quid Pistoriensis per vocem *directe* intelligant, cum » nunquam a divinitate Christi separetur humanitas, ne per mentem quidem, et intentionem fidelium ».

Hac ipsa de causa providendum fuit, ut in hac vocis ambiguitate prava significatio distincte notaretur, qua fideles decepti in hunc errorem inciderent: fieri non posse, ut adoratio dirigatur in humanitatem Christi, prout in nonnullis tamen publicis Ecclesiae orationibus dirigitur, quin humanitas a divinitate separetur, atque adeo tribuatur creaturae honor soli Deo debitus. Qui error perspicue in formula censurae

(1) Non quasi Verbi immensitas carnis angustia, veluti clausa teneatur, sed quod tota ipsa Verbi persona in carne sive humanitate, hypostatice sibi unita, subsistat.

depulsus est, qua declaratur adorationem, qua humanitas, ipsaque caro vivifica Christi adoratur non quidem propter se, sed prout unita est divinitati, non esse honorem divinum impertitum creaturae, sed unam, eandemque adorationem, qua Verbum incarnatum cum propria ipsius carne adoratur (1).

Pergit Feller: » Adoratur indivisibiliter in-
» divisibilis Christus, Deus, et homo ».

Utique sane. Sed mirum, Fellerum non vi-

(1) Si adverbium *directe* vi sua, et communi acceptione significaret *separatim*, *primario*, *propter se*, recte synodus dixisset adorationem patriae *directe* tributam humanitati Christi, fore semper honorem divinum impertitum creaturae. Verum non ea est nativa, communisve istius adverbii acceptio. Quippe haec adverbia *directe*, *separatim*, *primario*, disparatas omnino significationes prae se ferunt, ut patet ex lexicis, et usu communi. Neque verum est, id quod alio dirigitur, semper sistere ac terminari in eo ad quod dirigitur; velut ictus lanceae, qui dirigitur in latus, non semper sistit in latere, sed ad cor penetrat, in eoque terminatur. Itaque fieri potest, ut adoratio *directe* tribuatur humanitati Christi, quin ei tribuatur *separatim*, et *primario*, aut in ea terminetur. Igitur, qui generatim, et universe statuit humanitatem Christi non posse *directe* adorari adoratione patriae; hoc ipso generatim et universe excludit omnem modum, quo talis adoratio dirigi potest ad humanitatem Christi, etiam cum ad eam dirigitur non propter se, non separatim a divinitate, sed ita dirigitur, ut tamen non in ea terminetur, sed in Verbo, quod ei factum est subsistentia, ut loquitur Damascenus. Sublata proinde generatim quaecunque *directa* adoratio patriae humanitati Christi, hoc ipso tollitur omnis eidem exhibenda patriae adoratio; nec enim intelligi aut fieri potest, ut quaecunque cultus exhibetur, quin ad illum dirigitur, cui exhibetur, et eo modo dirigitur, quo modo exhibetur. Porro sine errore negari nequit, quin adoratio patriae exhibenda sit humanitati Christi, non quidem propter se, sed prout est unita divinitati per hypostaticam unionem cum Verbo. Hinc etiam, quod sedulo notandum est, valdeque ad rem pertinet, in tam multis quas collegimus patrum ac doctorum auctoritatibus, semper quidem illi moneant, cavendum ne adoratio patriae tribuatur humanitati Christi propter se, nunquam vero, » illam *directe* adorari non posse. Ut proinde suspicione non careat novitas huius verbi *directe*, quod in hac materia communi patrum, ac doctorum locutioni nulla necessitate substitutum est a Synodo. Et revera si non alius erat Synodi, quam qui semper fuit patrum et doctorum sensus de adoratione humanitatis Christi, cur non et eundem in eo explicando planum, dilucidum, expeditum eorum loquendi modum sibi etiam tenendum censuit, a quo sine aliquo offensionis periculo vix unquam receditur? Quamobrem animadversione indigebat propositio Synodi, quae generatim, et universe negans, *directe* adorari posse humanitatem Christi, per indeterminatam ambiguitatem illius verbi *directe*, in eam fraudem fideles impellere facile poterat, ut existimarent nullo modo dirigi posse; nec adeo exhiberi adorationem patriae humanitati Christi, etiam cum ad eam dirigitur, et eidem exhibetur, prout est humanitas personae Verbi, in qua adoratio terminatur: quasi talis adoratio foret honor divinus impertitus creaturae, et non potius una eademque adoratio, qua persona ipsa Verbi, subsistens in humanitate assumpta, simul cum unita sibi humanitate adoratur; prout in formula censurae declaratum est ad normam canonis IX. concilii generalis V.

disse, per adorationem qua humanitas Christi adoratur ut Verbo unita, non tolli quin Christus indivise cum sua humanitate adoretur, quemadmodum ex verbis censurae modo recitatis apertissime intelligitur.

Atque in hac quidem tota disceptatione videtur Feller in eo deceptus esse, quod putaverit, si quidem duae distinctae naturae adorentur in Christo, duas consequenter adorationes esse distinguendas. Quod secus est. *Ambas Christi naturas*, inquit Damascenus, *ob unitam carni divinitatem adoro*. Num propterea duas illas adorationes induxisse putabimus? Absit; attamen si ambae Christi naturae adorandae sunt, duo utique proposita sunt a s. Doctore adorationis objecta, divinitas certe *in se*, et propter se, humanitas non propter se, sed *ob unitam carni divinitatem*. Nec tamen inde sequitur duas esse distinguendas adorationes, quippe cum vi unionis hypostaticae *humanitas includat ipsum Verbum*, ideoque quicquid est Dei, nunquam sit ab hac humanitate disjunctum; profecto inde fit, ut quo actu per adorationem humanitas attingitur, per eundem plane adorationis actum et ipsum Verbum attingatur, quod nunquam est ab humanitate sua divisum: quemadmodum (si aequa proportionem uti licet ipsiusmet Damasceni similitudine carbonis igniti) in carbone ignito lignum tangi non potest, quin eodem actu tangatur ignis, quo totum est lignum comprehensum.

Immo posito quod cultus, qui uni objecto praestatur, non aliter ei praestetur, nisi prout est alteri objecto indivise unitum, repugnat, ut ne quidem per mentem divisus concipiatur honor, qui totus in indivisa illa unione fundatur. Et revera quidem cum humanitas Christi non possit intelligi sub hac ratione *humanitatis Christi*, seu qualenus est humanitas Christi, nisi simul intelligatur esse unita personae Verbi; profecto necesse est, ut cum sub hac ratione humanitas adoratur, et ipsa persona Verbi adoretur; quae nisi simul cum sua humanitate adoraretur, nec intelligi posset humanitatem adorari, ut est humanitas Christi (2).

(2) Quod vulgari etiam nec prorsus inepta comparatione, seu similitudine illustrari potest. Nam qui v. gr. honorem deferret cuidam homini, non quidem prout certus quidam homo est, sed prout est sacerdotali honore insignitus, eique caput submittit, ejusque manus Chrismate sacro delibatas osculatur, profecto fieri non potest, ut in honore qui homini ei deferretur, non comprehenderetur ipsa sacerdotalis ordinis dignitas propter quam honor ille deferretur: verumque adeo sit dicere, in honore qui homini deferretur, ut sacerdos est, sacerdotalem dignitatem, et personam honorari. Ad eum modum, quantum fert similitudinis ratio, nec per mentem intelligi potest, in adoratione quae deferretur humanitati Christi, non propter se, sed propter personam Christi cui unita est, non ipsam Christi personam adorari, propter quam unice adoratio patriae humanitati deferretur, prout nempe humanitas est Christi, seu personae Verbi, quod in ea subsistit, et a quo, et in quo illa sustentatur.

Demum et istud considerari pot-
dum duae naturae, quae distin-
cto, nihil offiunt unitati per
quidquam offiunt unitati ador-
in Christo naturae adorentur
ut loquitur Damascenus, ad
eam reducuntur.

ergit Feller: » Unde n-
logica spectetur, c-
tione: Sacrosanct
crucifixi Don

excusand-
s huma
sibi
CI

169
Gull. Tra-
s. J. Caro
abrup-

172
corpus assumere voluisse non ad corpus
tine, sed ad corpus humanum, prius
delict ad integrum constitutum
naturae; corpus autem non sicut
ad intelligitur, nisi ex ordine
ad animam. Hinc si et alius
in dignitate, et constructione
di, propter quod Verbum
assumere. Neque tamen
verbi hypostaticam, dicitur
quam unicum facit
divi Thomae 51.
responsione ad 3.
» Verbum esse
» animae, et
» malitiae, et
» colligatione
» verbum
» dicitur
» ad
» ad

debetur Christo Deo et homini; necesse est ut
humanitas comprehendatur in hac una adora-
tione patriae, quae Christo debetur Deo et
homini. Quippe si humanitas in ea non com-
prehenderetur, haec ipsa patriae adoratio se-
paratim tribueretur Christo Deo Verbo, et a-
lia inferior adoratio separatim Christo homini
tribuenda esset. Si ergo humanitas comprehen-
ditur in adoratione patriae, quae debetur Chri-
sto Deo, et homini, verum est dicere, huma-
nitatem in Christo adorandam esse. Quia vero
unionis hypostaticae humanitas adoratur in
personae Christi Dei et hominis; si-
cutum est dicere, personam ipsam Chri-
sti hominis comprehendendi in adoratione
eius humanitati defertur, prout sub-
stantiae personae ipsiusmet Christi Dei

Christi cru-
am canonicarum p-
recolantur, ac velut in re-
te defixa teneantur duo praecipua fidei
strae distincta mysteria, sacrosanctae nimirum
Trinitatis, et Incarnationis Christi Domini, bea-
taeque passionis, quam pro generis humani
salute in sua humanitate sustinuit. Ex quo cer-
te nulla talis inducitur separatio, qualem su-
spicatus est Fellerus.

Hoc porro dolendum valde, cl. virum non
minimum videri a pristino illo suo pleno pie-
tatis in Apostolicam Sedem obsequio descivisse,
dum affirmare non est veritus, merito cul-
pari (spectata videlicet accuratissime theologia)
orationem, quam non ignorat a Summis Pon-
tificibus jam ab Leone X. commendatam, gra-
tulis spiritualibus auctam, a sacris ministris
tam longo intervallo recitari consuetam, nullo
reclamante, ejus aliqua fuerit in Ecclesia no-
minis auctoritas. Utinam ille meminisset sap-
ientis moniti, quod in alia nota descripsit ex
Morino, Morinus traxit ab Augustino epist. 54.
» Insolentissima est insania non modo disputa-
» re contra id, quod videmus universam Ec-
» clesiam credere; sed etiam contra id, quod
» videmus eam facere ».

Quod si fletus separationis illius nomine cul-
panda oratio *Sacrosanctas*; pari jure et haec
erit culpanda, quae in sacrae liturgiae secre-
tis non semel per annum recitari consuevit:
*Unigeniti tui, Domine, nobis succurrat humani-
tas*: culpanda item invocatio cum patriae cul-
tu conjuncta, quae fit a Sacerdote sacram ho-
stiam sive sumentem, sive porrigente: *Corpus
Domini nostri Jesu Christi custodiat animam
meam, vel tuam in vitam aeternam*. An hic
etiam metuendum suspectae separationis peri-

dam
ostentare in-
afferre, quod a-
profert ex intima
bum carnem assumpsisse
nam vero non eum pignisse
stionem penitus intrare, non
modo quaestionis titulum inspicere
ab omni ejus mentione abstinuisset, ne
quaestionis statu aberrare, aut extra proposi-
tum vagari videretur. Etenim quaero quid ille
sibi finxerit a theologis intelligi per haec ver-
ba, *mediante anima*? An forte in conjunctio-
ne Verbi cum carne animam veluti glutinosum
medium intercedere, per quod caro jungatur
cum Verbo, ita ut unio Verbi cum carne non
sit aequae immediata, atque unio est Verbi cum
anima? Atque id quidem ad suum propositum
aliquantum facere posse videretur. Verum non
ea est in illa versanda quaestione theologorum
mens, et sententia: qui contra in tali refu-
tando errore consentiunt planissime. Paucis
proinde, quantum fieri poterit, exponenda no-
bis est tota hujusce quaestionis ratio. Theolo-
gi nempe in disputatione, quam instituunt de
convenientia, modo, et ordine Incarnationis,
inter cetera inquirunt, an, et quemadmodum
dignum, et congruens fuerit, Verbum carnem
assumere. Ajunt porro Verbum in assumendo
corpore, non corpus spectasse simpliciter ut
caro est; sed cum vellet humanam naturam
integram, perfectamque assumere, ideo et

corpus assumere voluisse non ut corpus meum, sed ut corpus humanum, pertinens videlicet ad integritatem constituendam humanae naturae; corpus autem non aliter humanum esse intelligitur, nisi ex ordine, quem habet ad animam. Hinc fit ut anima fuerit in ordine dignitatis, et congruentiae veluti causa media, propter quam Verbum voluerit corpus assumere. Neque tamen ex hoc sequitur non aequae hypostaticam, atque adeo immediatam Verbi unionem fuisse cum corpore assumpto, quam fuerit cum anima. Ita scilicet ex mente divi Thomae Sylvius (in 3. p. q. 6. art. 1. in responsione ad 3.) inquit: » Observandum est, » Verbum esse immediate unitum carni sicut » animae, et independenter ab animae informatione; eo quod anima non sit medium » colligantiae, id est per quod ista extrema » verbum, et caro ligantur ad invicem, sicut » duo corpora junguntur ad invicem interveniente glutino: sed est medium congruentiae, » id est ratione cuius congruum est aliqua duo » perducere ad unionem, sicut nobilitas, et pulchritudo est medium congruentiae, ut aliqua » malier jungatur regi in matrimonium, quem » admodum explicant Bonaventura, et Richardus etc. »

Quin et ipse s. Thomas cum sibi objecisset, ea, quae per medium conjunguntur, tum separari cum medium removeretur; ideoque si Verbum corpori unitum esset per medium animae, futurum, ut separata anima a corpore, separari quoque oportuisset Verbum ab ipso corpore; respondet: « Dicendum, quod nihil » prohibet aliquid esse causam alicujus quantum ad aptitudinem, et congruitatem, quo » tamen remoto illud non tollitur sicut si » inter aliquos amicitia causatur aliquo mediante, eo recedente, adhuc amicitia remanet ... et similiter separata anima remanet » unio Verbi ad carnem ».

Et qu. 50. art. 2. ad 2. » Dicendum quod » Verbum Dei dicitur unitum carni mediante » anima, in quantum caro per animam pertinet ad humanam naturam, quam filius Dei » assumere intendebat; non autem ita quod anima sit quasi medium ligans unita. Habet autem caro ab anima, quod pertineat ad humanam naturam, etiam postquam animae separatur ab ea; in quantum scilicet in carne » mortua remanet ex divina ordinatione quidam ordo ad resurrectionem. Et ideo non tollitur unio divinitatis ad carnem ».

Frustra igitur Feller hanc suam *mediantis animae* mentionem in locum non suum iniecit. Nil juvat eum haec alienae quaestionis in alienam sedem coacta immigratio. Cum enim ordo ille dignitatis, et congruentiae (vel etiam necessitatis, ut alii volunt, de quo nil attinet hoc loco disputare), quo anima media intelligitur inter Verbum, et corpus, nil minuat de immediata hypostatica unione Verbi cum

carne; nil quoque detrahit de fundamento, quo nititur cultus adorationis, qui debetur humanitati Christi *non propter se*, sed prout hypostaticae unita est Verbo divino, quemadmodum supra explicatum est.

Summa haec esto; quam, etsi una eademque sententia comprehensam, sub triplici tamen expositionis aspectu, ac velut forma uberioris, planiorisve declarationis gratia proponendam ducimus. Prima forma: humana natura in Christo vi unionis hypostaticae subsistit, sive (ut loquitur s. Thomas 3, p. q. 2. art. 2. ad 2. et 3) *existit in persona Verbi*, quae facta est ei hypostasis, et subsistentia (Damasc.); ambae proinde naturae in Christo adorandae, divina in se, et propter se, humana non propter se, sed propter unitam carni divinitatem. Tametsi vero ambae naturae adorentur, una tamen est adoratio, quatenus ambae naturae ad unam Verbi personam reducuntur (Damasc.). Quo fit ut persona ipsa Verbi adoretur in ea natura, quae non adoratur, nisi prout in Verbo subsistit. Sitque adeo verum dicere, cum caro Christi adoratur, ut est caro Christi, id est Verbi incarnati; non duas adorationes introduci per hoc, quod Christus in duabus naturis adoretur; sed revera una adoratione *Deum Verbum incarnatum cum propria ipsius Carne adorari*.

Altera forma: Duae sunt veritates ex communi patrum sensu de adoratione Christi omnino profitendae. 1. Cum duae sint in Christo naturae, divina, et humana, ambas in Christo esse adorandas; divinam propter se, humanam non propter se, sed propter divinam, cui conjuncta est per unionem hypostaticam cum Verbo. 2. Cum per hanc hypostaticam unionem humana natura subsistat, seu *existat*, in Verbo; etsi ambae naturae in Christo adorentur, non propterea duas adorationes introduci, sed unam tantum, quatenus una eademque est persona Verbi, quae subsistens in duabus naturis adoratur in utraque adorata natura. Quo fit, ut per adorationem utriusque naturae in Christo, totus idem Christus Deus et homo in suis ambabus naturis adoretur. Atque adeo cum caro Christi adoratur, prout est caro Christi Verbo hypostaticae unita, hoc ipsum intelligatur quod est a concilio generali V. definitum, una eademque adoratione Verbum incarnatum cum propria ipsius carne adorari. Utraque proinde veritas ad catholicae doctrinae integritatem de Incarnationis mysterio pertinet, ut humanam naturam Verbo divino unitam in Christo, propter hanc ipsam unionem adorandam profiteamur; et simul Christum totum in adorata sibi unita humanitate, una eademque adoratione adoratum intelligamus. Cavendum proinde, ne dum unam veritatem retinere volumus, qua Christum totum, Deum et hominem adorandum profiteamur, alteram veritatem deseramus, qua Christi humanitatem una ea-

denique adoratione cum Christo toto, Deo et homine, adorandam profiteri debemus.

Tertia forma: Quisquis Christum adorat, verum Deum et hominem, vel comprehendit humanitatem in adoratione patriae, quam Christo exhibet Deo et homini, vel eam non comprehendit. Si non comprehendit, cum tamen aliquod genus adorationis debeat humanitati Christi, necesse est, ut in adoratione, quae debetur Christo Deo et homini, duae separatim adorationes introducantur; una quae tribuatur Christo ut Deo, altera quae ipsi tribuatur ut homini. Atque hoc ipsum est, quod can. IX. concilii generalis V. reprobat contra eos, qui ex eo quod Christus dicatur *in duobus naturis adorari, ex hoc duas adorationes introducunt, separatim Deo Verbo, et separatim homini*. Si ergo nulla separatio fieri potest in adoratione patriae, quae

debetur Christo Deo et homini; necesse est ut humanitas comprehendatur in hac una adoratione patriae, quae Christo debetur Deo et homini. Quippe si humanitas in ea non comprehenderetur, haec ipsa patriae adoratio *separatim* tribueretur Christo Deo Verbo, et alia inferior adoratio *separatim* Christo homini tribuenda esset. Si ergo humanitas comprehenditur in adoratione patriae, quae debetur Christo Deo, et homini, verum est dicere, humanitatem in Christo adorandam esse. Quia vero vi unionis hypostolicae humanitas adoratur in unitate personae Christi Dei et hominis; simul verum est dicere, personam ipsam Christi Dei et hominis comprehendere in adoratione patriae, quae humanitati deferatur, prout subsistit in unitate personae ipsiusmet Christi Dei et hominis.

SYNODI PISTORIENSIS

Propos. 63, damnata

DE CULTU SACRI CORDIS JESU

DE ORAT. 2. 10. ET APPEND. N. 32.

LXIII. Item in eo quod cultores Cordis Jesu hoc etiam nomine arguit, quod non advertant sanctissimam carnem Christi, aut ejus partem aliquam, aut etiam humanitatem totam cum separatione, aut praecisione a divinitate adorari non posse cultu patriae.

Quasi fideles Cor Jesu adorarent cum separatione, vel praecisione a divinitate, dum illud adorant, ut est Cor Jesu, Cor nempe personae Verbi, cui inseparabiliter unitum est, ad eum modum, quo sanguis corpus Christi in triduo mortis sine separatione, aut praecisione a divinitate, adorabile fuit in sepulcro:

Captiosa, in fideles Cordis Christi cultores injuriosa.

NOTA FELLERI.

Pag. XXXIV. Propos. LXIII. Ad radiorum intelligentiam addi fors posset, nullo modo adorari Cor Jesu quasi circumscriptive, et praecise a totalitate corporis, ut quidam nuper germanus insulse scripsit, neque formaliter a deo et directe; id enim minime licet de quacunque corporis parte, quia nullam determinate, et formaliter partem Verbum assumpsit, sed ipsam corporis totalitatem, et id ipsum quidem mediante anima. Porro Cor Jesu schema est seu symbolus, quo Christi erga nos chari-

tas et infinita ipsius amabilitas exhibentur, ut nos vicissim in ejus amore incalescamus. Atque haec est tota substantia, ac mens illius devotionis, quae vocatur de Corde Jesu, a qua omnis adoratio Cordis Jesu materialiter, aut formaliter sumpti (etsi huic quoque sua reverentia debeat uti omnibus ad Christum pertinentibus) omnino abest, et abesse debet: quemadmodum Summi Pontifices Clemens XIII., et Pius VI. declaraverunt, et hic quidem conceptissimis verbis in suo ad pistojensem Episcopum rescripto: Sancta Sedes modum jam turbis, et quaestionibus imposuit, satisque declaravit, quo substantia illius devotionis, ab omni certo superstitione materialitate immunis, revera spectet: ut in SYMBOLICA CORDIS IMAGINE immensam caritatem effusumque amorem divini Redemptoris nostri meditumur, atque veneremur.

ANIMADVERSIO.

§. 1.

Reprehensio Felleri ex eo ducta, quod Verbum nullam determinate et formaliter corporis partem assumpserit, diluitur.

Quae superiore animadversione dicta sunt de adoranda humanitate Christi, nullo negotio transferri valent in disceptationem, quae superest

de cultu sacri Cordis Jesu, de quo in propositione Synodi duo praesertim occurrunt, quibus sua fuit adhibenda correctio. Unum quod cultores Cordis Jesu generatim arguat, quasi non advertant, nec partem ullam humanitatis, nec totam ipsam humanitatem cum separatione aut praecisione a divinitate, adorari posse adoratione latriae: alterum quod per hanc reprehensionem insinuet, in omni adoratione Cordis Jesu hanc reprobata fieri separationem, aut praecisionem a divinitate. Atque ad primam quidem partem quod attinet, accusatio illa Synodi depulsa est in censura, velut in *fi-deles Cordis Christi cultores injuriosa*. In altera vero parte, qua propositio notata est velut *captiosa*, depulsa itidem est, latens sub ea reprehensione insinuat, qua fideles in hanc fraudem induci possent, ut existimarent Cor Jesu adorari cum separatione, aut praecisione a divinitate, tum etiam cum adoratur, ut est Cor Jesu, cor nempe personae Verbi, cui inseparabiliter unitum est. Quod, quam alienum sit a communi Ecclesiae sensu, declaratum est insuper exemplo tridui mortis, quo Christi Corpus ab anima et sanguine separatum, semper tamen a Verbo indivisum, adorabile fuit in sepulcro. Qua in moderatione censurae nil sane se offert implexum, involutum, nihil quod uberioris explicationis lucem requireret. Nisi forte de corde Christi durius fuit dicere, *cor personae Verbi*, quam quod de carne Christi passim dictum est a patribus *Carnem Dei, Corpus Verbi, Carnem Deitatis*? Aut etiam quod in sacris publicis precibus, tot saeculis Ecclesia una voce per orbem celebrat » Et Dei manus, » pedesque stricta cingit fascia »?

Attamen audiendus Feller: » Ad rudiorum » inquit, intelligentiam addi fors posset, nullo modo adorari Cor Jesu quasi circumscrip-tive, et praecise a totalitate corporis, » ut quidam nuper germanus insulse scripsit, » neque formaliter adeo et directe; id enim » minime licet de quacunque corporis parte, » quia nullam determinate, et formaliter par-tem Verbum assumpsit, sed ipsam corporis » totalitatem, et idipsum quidem mediante » anima ».

Nisi Feller notam notae adjunxerit, vereor ut ad clariorem rudiorum intelligentiam multum profuerit insuetis illis verbis insusurrantem audire, minime licere adorare *circumscrip-tive, et formaliter* partem ullam corporis Christi; eo quod Verbum nullam *determinate et formaliter* corporis partem, sed *totalitatem* assumpserit, idque *mediante anima*. Quin vereor ne quid ad clariorem dictorum suorum intelligentiam Felleri ipsi defuisse videatur. Certe quod hoc loco repetit de assumpto corpore *mediante anima*, abunde supra declaratum est, quam parum effati hujusce vim et sententiam ille assecutus sit; quam parum inde ad suam causam adjumenti consequi potuerit.

Quod porro attinet ad assumptas partes corporis *mediante toto*, hoc ipsum eodem sensu effertur a theologis, atque illud superius de assumpto corpore *mediante anima*: nempe cum verbum perfectam humanam naturam vellet assumere, sicut corpus assumpsit in ordine ad animam, prout videlicet humanum est, ad integritatem pertinens humanae naturae; ita et cum vellet corpus totum assumere, partes assumpsit (in ordine intentionis, ut theologi explicant) *mediante toto* (1), scilicet propter ordinem, quem habent ad totum constituendum. Nec id tamen obstat, quominus hypostatica fuerit unio Verbi cum singulis partibus: quae cum *maxima sit unio* (s. Th. 3. p. qu. 2. art. 9.), nulla sane major, magisve determinata intelligi potest.

Atque id quidem patet in triduo mortis, quo partes humanae naturae separatae sunt: nec tamen haec obstitit separatio, quin Verbum hypostatice, atque adeo determinate cum utraque parte separata, corpore videlicet et anima unitum manserit prout inferius ex communi, planeque certa patrum sententia, immo et Ecclesiae totius mente, ac sensu demonstraturi sumus. Jam vero cum per mortem nulla sit facta nova hypostatica unio, profecto si post mortem divinitas, vi unionis hypostaticae cum Verbo, determinate unita fuit cum corpore, singulisque corporis partibus; necesse est fateri illam eandem determinatam unionem cum corpore, suisque partibus, ante separationem ab anima praexistisse.

Ex hac hypostatica immediata unione Verbi cum singulis corporis partibus, haec necessario profuit catholica veritas, quam Sylvius his verbis enuntiat: *Carnem, et animam Christi, et membra corporis ejus adoranda esse adoratione latriae*. Quam veritatem totius Ecclesiae sensu ita firmatam vel ipse Blasius intellexit, ut expressam ejus professionem edere non dubitaverit hoc inscripto titulo ad *cap. 12. sui notissimi opusculi*. » Cor Jesu pro-prie et per se sumptum ob hypostaticam unionem capax est adorationis latriae ».

Verum luculentius multo ejusdem veritatis firmitusque testimonium ex longe graviore auctoritate ducitur, nempe ex sollemni officio, quinque plagarum Redemptoris, ubi (orat. post com.) sic orat sacerdos: *Ut qui vulnera Domini nostri Jesu Christi hodie colimus*. Quid porro est vulnus lateris (ut in eo haereamus, quod propius cor attingit) quid, inquam, vulnus est lateris, nisi latus ipsum vulneratum? En proinde cultus adorationis determinate directus ad unam partem corporis, in ipsa *totalitate* cum ceteris partibus coexistentem (2).

(1) V. S. Th. 3. P. q. 6. art. 8.

(2) Nihil officit discrimen, quod alicui placuit intercedere inter vulnera et cor Christi, ex eo ductum, quod vulnera nihil sunt aliud, quam ipsummet corpus

Nisi ergo dicere volumus in hoc frequentando, celebrandoque officio ecclesiam a pii cultus ratione aberrare; satendum omnino, nil officere partium cohaerentiam in toto, quominus ad unam determinatam partem cultus pie riteque dirigi valeat, ut mox explicaturi sumus.

Itaque haec sedulo notanda: primum, cum singularis pars, in quam adoratio dirigitur, non adoretur, nisi propter unionem hypostaticeam cum persona Verbi; profecto intelligitur in adoratione, quae illi parti exhibetur, adorari personam ipsam Verbi, atque adeo Christum totum, cujus alia non est quam Verbi persona. Quo fit, ut cum Christus totus in sui corporis parte adoretur, nullo pacto ab ejus partis adoratione, remota et exclusa intelligi debeat humanitatis totius adoratio. Et revera, nemo unquam reperietur pius cultor Cordis Jesu, qui dum Cor Jesu adorat, ut est Cor Jesu, in eo adorationis cultu non intendat personam ipsam Christi, atque adeo divinitatem ejus, totamque sacrosanciam humanitatem comprehendere.

§. II.

De mystica significatione, quas in speciali cultu Cordis Jesu, aliisque similibus institutionibus recolenda proponitur.

Deinde ad eorum eximendum scrupulum, qui vereri videntur, ne inducto semel determinato quopiam cultu erga singularem quampiam determinatam partem corporis Christi, pari jure tot cultus inducendi sint pro uniuscujusque arbitratu, quot vel minimae partes in corpore Christi distingui possunt, quae licentia facile posset ignarum praesertim vulgus in superstitionisae pravitatis vitium pertrahere; sedulo et hoc animadvertendum, nunquam hanc datam esse privatis licentiam, privatum fictumque pro suo cujusque arbitrio cultum sibi adsciscendi; verum totam religiosi cultus rationem ex Ecclesiae sanctissimis praeceptionibus, et institutis pendere; quae cum Spiritu Dei regatur, nihil sinit in suas institutiones obrepere, quod sit a pietatis spiritu sejunctum. Hinc fit, ut in specialibus festis illis, quae ad spe-

Christi in iis locis ex disjunctione carnis apertum. Nam primo semper verum est, in adoratione vulneris partem ipsam vulneratam speciatim spectari et coli. Quemadmodum ergo sine separatione a toto spectatur et colitur latus iussum apertum, quid velat quin eodem modo spectetur cor in aperto latere contentum? Deinde si ex regula fidei verum est dicere, totum Christum (etsi non secundum totum) vere et proprie sepultum esse, prout §. ult. declaratur; verum quoque est dicere, personam Christi vere adorabilem esse in quacunque parte hypostatice sibi unita, licet ab aliis separata, velut in corpore, quod in sepulcro separatum quidem fuit ab anima et sanguine, sed tamen Verbo semper unitum.

cialem quandam Christi corporis partem referuntur, mysticam quandam significationem spectet potissimum, quae specialem afferat in speciali eo cultu defixam recordationem mysterii cujuspiam, insignisve cujusdam redemptionis beneficii.

Mystica ejusmodi significatio in quinque plagarum cultu ex Chrysostomo deprompta (3. lect. 3. noct.) pie recolenda proponitur. » De latere sanguis, et aqua. Nolo tam facile, auditor, transeas tanti secreta mysterii. Re stat enim mihi mystica, atque secretalis oratio. Dixi baptismatis symbolum, et mysteriorum aquam illam, et sanguinem demonstrare.... Ex latere igitur suo Christus aedificavit Ecclesiam.... ». Unde apparet quemadmodum hoc singulari cultu erga sacrum latus apertum Christi excitari valeant fideles ad magni hujus mysterii plenam pietatis recolendam memoriam, quo Ecclesia aedificata prodit e latere Christi, velut secundi Adae dormientis.

Ad eundem modum, quod attinet ad cultum sacri Cordis Jesu, libentes agnoscimus recte dictum a Felleri: » Porro Cor Jesu schema est, seu symbolum, quo Christi erga nos charitas, et infinita ipsius amabilitas exhibetur, ut nos vicissim in ejus amore incallescimus ». Recte, inquam, et eo quidem rectius quod Christus ipse piarum affectionum, quas nos ab ipso mutuari vult, sedem in ipso corde suo demonstravit: *Discite a me quia mitis sum, et humilis corde.* Quo patet, nil quoque rectius in ea institutione ab Ecclesia fieri potuisse, quam ut in hac potissimum sede flagrantissimam Christi erga nos charitatem recolendam proponeret.

Ad extremum, notam suam Feller his verbis concludit: » Atque haec est, inquit, tota substantia, et mens illius devotionis, quae vocatur de Corde Jesu, a qua omnis adoratio Cordis Jesu materialiter, aut formaliter sumpti (etsi huic quoque sua reverentia debeatur, uti omnibus ad Christum pertinentibus) omnino abest, et abesse debet: quemadmodum summi Pontifices Clemens XIII., et Pius VI. declaraverunt, et hic quidem conceptissimis verbis in suo ad pistojensem Episcopum rescripto: *Sancta Sedes modum jam turbis, et quaestionibus imposuit, satisque declaravit, quo substantia illius devotionis, ab omni certe superstitionisae materialitate immunis, revera spectet; ut in symbolica cordis imagine immensam charitatem, effusumque amorem divini Redemptoris nostri meditemur, atque veneremur* ».

Hoc loco, primum quidem ultro concedendum Felleri, speciali probando cultu erga Cor Jesu, in id Pontifices potissimum intendisse, ut in symbolica cordis imagine immensam Christi charitatem fideles meditarentur, atque venerarentur. Quod quidem quam pie ab illis, quam sancte statutum sit, facile intellectum est

ex his, quae paulo ante dicta sunt de mystica significatione, quam ad specialem mysterii cuiuspiam, aut benefici redemptionis memoriam recolendam in ejus generis institutionibus Pontifices maxime propositam habuerunt. Et sane cum sacrum Cor Jesu duplici ratione spectari possit, vel ut corporea pars carnis ejus, vel ut symbolum ejus in nos immensae charitatis, profecto minus erat causae, cur sub priore aspectu specialis cultus ratio pro ea parte distingueretur, quae in toto comprehenditur. At contra valde ad pietatem conducebat, ut in ea parte, quam Christus, ut dictum est, velut piarum suarum affectionum sedem demonstravit, tanquam in aptissimo symbolo immensa ea charitas recoleretur, qua ille dilexit nos, et seipsum tradidit pro nobis. Non ergo in eo saluntur adversarii, quod hanc dicant substantiam esse hujusce devotionis, prout est a Pontificibus pie, sanctaeque probata; sed in eo, quod hoc ipsum pugnare velint cum adoratione, quae ob hypostaticam unionem, ut corpori toto, sic, et singulis corporis Christi partibus debetur: qua sit ut in Corde Jesu adorando, ut est Cor Jesu, idest personae Verbi, Verbum ipsum cum ea parte corporis assumpti adoretur; et id quidem una eademque adoratione, ut in formula censurae declaratum est.

Istud etiam verum, certissimumque est, nihil antiquius, nihil optatius fuisse summis Pontificibus, quam ut, quemadmodum a ceteris omnibus, ita et ab speciali hac devotione erga sacrum Cor Jesu, illam sedulo propellerent *materialis, et carnalis* devotionis invidiam, quam tot maledici clamatores in eam conferre non desistunt, quasi per illam merum et simplex musculorum carnis frustum fidelibus adorandum proponeret: qua inferenda calumnia, dum pios Cordis Jesu cultores *cordicolas* per contemptum appellant, non satis advertunt, quam ipsi sibi imprudentes inurant ignominiae notam, vetere illa renovanda contumelia, quam in catholicos humanitatis Christi adoratores, Apollinaristae velut *ἡνθρωπολάτραι* (hominicolas) per summam impudentiam conjicere non verebantur.

§. III.

Fellerus refellit argumentum ducto ex reverentia, quam fatetur materiali quoque Cordi Christi deberi.

Nec vero silentio praeterenda *parenthesis*, quam Feller in hanc extremam notae suae particulam inclusit, e qua nemo theologus non facile valeat firmum adorationis latriae, quae Cordi Jesu, ut est Cor Jesu, debetur, argumentum ducere. Quippe facta ibi expressa mentione Cordis Jesu *materialiter, aut formaliter* sumpti, quatenus nempe cor est carne compactum, ei tamen *materiali* cordi concedit,

inimmo affirmat, *suam quoque reverentiam deberi*. Jam vero cum fide constet, cor istud *materiale* hypostaticae Verbo unitum esse; quare ex Felleri quam ille reverentiam ei cordi, *ut suam*, deberi velit? Latriae ne adorationem, an genus aliud inferius adoratione latriae? Quia porro catholicus ferre possit, si quis dicat, cordi Christi prout divinitati unito (de quo uno sermo habetur in formula censurae) non aliam reverentiam deberi, quam quae sit inferior adoratione latriae? Restat igitur ut quisquis fateatur materiale Cor Jesu, prout est Cor Jesu, hypostaticae esse Verbo unitum; ei quoque fatendum sit, si qua reverentia ei cordi sic unito debetur, hanc reverentiam non aliam esse, quam qua Verbum cum propria sua carne adoratur, quae certo inferior esse nequit adoratione latriae.

Frustra porro quis objiceret, agnitam tamen esse a sancto Thoma (3. p. q. 25. art. 2.) adorationem quandam hyperduliae, quae humanitati Christi tribui valeat. Quippe sanctus Doctor aperte loquitur in *hypothesi*, qua humanitas Christi aut separata esset reapse ab hypostasi Verbi, aut per mentem separata conciperetur. Ita ille dilucide mentem suam explicat *respons. ad 1.*, ubi ad glossae textum quemdam in object. positum respondet: » Quod glossa illa non est » sic intelligenda, quasi seorsum adoratur (adoratur) rat. hyperd.) caro Christi ab ejus divinitate; hoc enim posset contingere solum hoc modo, si esset alia hypostasis Dei, et hominis. Quem statim rite notat Sylvius, nec esse, nec unquam futurum. Posita porro, etiam ficta per mentem, hypothese disjunctionis humanitatis a divinitate, pergit sanctus Doctor: » Tunc » sic intellectae, ut separatae a Dei Verbo, deberetur sibi adoratio duliae, non cuiuscunque, » puta quae communiter exhibetur aliis creaturis, sed cuiusdam excellentioris, quam hyperduliam vocant. » Missa proinde omni alia supervacanea quaestione de hoc hyperduliae cultu, illud quod unum ad rem pertinet, ex hoc ipso loco patet apertissime: hanc sancti Doctoris, ut et omnium theologorum constantem semper fuisse mentem, ac sententiam, genus hoc reverentiae, quod hyperduliae cultu continetur, estque adoratione latriae inferius, nullum erga humanitatem Christi locum habere, nisi quatenus humanitas, aut a Verbo reapse divisa concipiatur, aut, ut pauci opinati sunt, abstractione facta per mentem ab unionem cum Verbo, in se se duntaxat, ut humanitas est, spectetur.

Eligat proinde Feller de duobus utrum statuere malit de reverentia, quam materiali quoque cordi Christi, *ut suam*, deberi fatetur: aut placet ei loqui de reverentia, quae illi cordi debetur, prout est divinitati unitum, tumque omnium catholicorum consensu referenda haec est ad cultum latriae: aut subsistere mavult in aliquo inferiori gradu reverentiae, tumque cum haec locum habere nequeat,

nisi per separationem, aut qualemunque abstractionem ab unione cum Verbo, hoc ipso inconsideratissime vagari convincitur extra formulam censuræ; quæ tota vertitur in adoratione, quæ Cordi Jesu debetur, prout est Cor Jesu, cor proinde personæ, quæ non alia est quam persona Verbi, cui sacrum illud cor indivisa prorsus, atque inseparabili est unione conjunctum. Eo proinde Fellerus adigitur, ut ei fateri necesse sit, rite positum esse in formula censuræ, adorationem quæ cordi Christi, prout est Verbo hypostatice unitum, debetur, ad patriæ cultum referendam esse; nisi velit aut verba ipsa formulæ foede pervertire, aut a catholico sensu aperte desciscere.

§. IV.

De indivisa hypostatice unione Verbi cum corpore, ab anima separato in triduo mortis.

Vix intelligi potest, quid in hanc mentem Fellerum impulerit, ut ex apostolica constitutione veritus non sit particulam demere, quæ, explanationis loco posita in superiore formula censuræ, sensum refert pietati non minus quam sanæ doctrinæ plane consentaneum his verbis: *Ad eum modum, quo exangue corpus Christi in triduo mortis sine separatione aut præcisione a divinitate adorabile fuit in sepulcro.* An forte non satis illi certum, exploratumque fuit, unionem Verbi cum corpore in triduo mortis ita firmam constituisse, ut vi hujusce unionis corpus Christi sine separatione aut præcisione a divinitate una eademque adoratione, prout supra explicatum est, adorabile fuerit in sepulcro?

At primum de permanente hypostatice unione Verbi cum corpore in triduo mortis, omnem ei scrupulam gravissimam eximere debuerat auctoritas, ex catechismo romano petita in explanatione Symboli, qua de singulis articulis sana verborum forma, ex constanti Ecclesiæ sensu deprompta, non minus accurate, quam nitide exposita traditur. Jam vero in expositione art. 4. n. 7. hæc de Christo mortuo, et sepulto constanter credenda, et confitenda doctrina proponitur: » Quare cum Jesum mortuum » esse dicimus, id significamus, ejus animam » a corpore divisam esse; neque tamen conce- » dimus divinitatem sejunctam a corpore; quin » potius constanter credimus, et profiteamur, » anima ejus a corpore divisa, divinitatem » tum corpori in sepulcro, tum animæ apud » inferos conjunctam semper fuisse ». Et n. 10. » Neque vero hoc solum credimus, Christi cor- » pus sepultum esse, sed illud præcipue his » verbis credendum proponitur, Deum sepul- » tum esse; quemadmodum ex fidei catholice » regula verissime etiam dicimus, Deum mor- » tuum, et ex Virgine natum esse: nam cum » divinitas nunquam divisa fuerit a corpore,

Tomo V.

» quod in sepulcro conditum est, recte confi- » temur Deum sepultum esse ».

Eandem doctrinam ex eadem fidei regula haustam luculenter exponit sanctus Th. (3, p. q. 50, art. 2.) » Ea quæ sunt humanæ naturæ, non » dicuntur de Filio Dei, nisi ratione unionis: » sed de Filio Dei dicitur id quod convenit » corpori Christi post mortem, scilicet esse » sepultum, ut patet in Symbolo fidei, ubi di- » citur, quod Filius Dei conceptus est, et na- » tus ex Virgine, passus, mortuus, et sepultus. » Ergo corpus Christi non fuit in morte a di- » vinitate separatum ».

Haud mirum proinde, doctrinam ex ipsamet regula fidei ductam communi patrum traditione in Ecclesia perpetuo retentam esse, ac in fidelium animis penitus defixam insedisse.

1. Tertullianus certe (L. de carne Christi c. 5.) Marcionem impugnans: » Quid enim, » inquit, indignius Deo? Quid magis erube- » scendum? Nasci, an mori? . . . Circumcidi, » an suffigi? Educari, an sepeliri? In præse- » pe deponi, an in monumento recondi?

Qui dicit, non magis Deo indignum fuisse in monumento recondi, quam in præsepe deponi; profecto statuit, sic verum esse dicere, fuisse Deum in monumento reconditum, quemadmodum verum est dicere, Deum fuisse in præsepe depositum; sed ideo vere dicitur, Deum fuisse in præsepe depositum, quia non solum corpus, sed corpus Verbo unitum depositum fuit in præsepe: ergo, ut et eodem etiam modo verum sit dicere, Deum fuisse in monumento reconditum, necesse est fateri, non corpus tantum, sed corpus Verbo unitum in monumento fuisse reconditum. Quin et paullo post idem Tertullianus subjicit, minime pudendum esse fateri Dei Filium crucifixum, mortuum, et sepultum; quid porro pudendum in eo fuisset, sepultum fateri corpus a divinitate sejunctum?

2. Sanctus Athanasius (l. 1, contra Apollinarium n. 18,) modum exponens, quo Christus emisit spiritum: *Itaut, inquit, expirationem nemo dixerit Deitatis transmigrationem, sed animæ discessum.* Quid significant hæc verba, *nemo dixerit*, nisi constantem planeque universalem Ecclesiæ sensum?

» Et l. 2, n. 14. » Cum Deitas neque corpus » in sepulcro desereret, neque ab anima inferis » separaretur ».

3. Sanctus Cyrillus Hierosolym. (Catech. 13, de Christo crucifixo, et sepulto n. 35,) super hæc verba Jeremiæ (Lament. c. 3, v. 53,) *Morti dederunt in lacu vitam meam, et posuerunt lapidem super me, Christum inducit sic loquentem: » Ego lapis angularis, electus, » pretiosus intra lapidem condor ad modicum » tempus, lapis offensionis Judæis, et saluta- » ris credentibus ». Et pergit: » Insitum est » igitur lignum vitæ in terra, ut hæc, quæ » maledicta fuerat, benedictionem consequere-*

23

» tur, et ut liberarentur mortui ». Corpus Christi conditum in monumento a Cyrillo dicitur *lignum vitae insitum in terra*. Quomodo porro *lignum vitae*, nisi prout Verbo unitum? Quin et corpori huic, *intra lapidem condito*, ea tribuuntur quae nonnisi Christi personae conveniunt, ut sit lapis angularis, electus, pretiosus. Personam igitur Christi cum corpore conditam in sepulcro agnovit Cyrillus.

4. Sanctus Gregorius Nyssenus l. 1. *contra Eunomium* tom. 2, p. 55, (ut tradit le Quien, nota in Damasceni locum, paulo post indicandum): » Verbum a corpore, quod suscepit, sejunctum in morte non fuisse confirmat hoc effectum, quod hodieque perseverat: *Quod Verbum semel assumpsit, nunquam dimisit*. Verba recitat le Quien sancti Doctoris: *A neutro separata Deitas est, quicum semel contempta fuit*. Dein subjungit, a Gregorio, velut etiam a Damasceno explicatum esse » qui factum sit, » ut, sejunctis per mortem corpore, et anima, » una duntaxat hypostasis extiterit, scilicet » propter insertam utrique Verbi deitatem. Per » corpus enim quod erat in corde terrae, » ratum fuisse illum, cujus erat mortis imperium ». In corpore itaque, quod erat in corde terrae, inseriam uterque Pater hypostasim agnoscit, qua ille superatus est, cujus erat mortis imperium.

5. Sanctus Cyrillus Alexand. (lib. *De recta in Jesum fide* ad Theodosium ap. Labb. tom. 3, edit. Ven. inter acta, ad 1. partem concilii ephesini pertinentia n. 21,) super illud, *Quia neque derelictus est in inferno, neque caro ejus vidit corruptionem*. » Nec enim, inquit, fas » est dicere, carnem Verbo unitam aliquando » potuisse corrumpi, aut divinam illam animam intra inferi portas detineri ». Christi carnis incorruptionem in sepulcro manifeste hic repetit Cyrillus ex ejus unione cum Verbo.

Quin ejusdem unionis constantem perpetuam clare jam satis indicaverat sanctus Pater n. 20: » Quemadmodum ergo caro, posteaquam » Verbi omnia vivificantis caro effecta est, mortis et corruptionis imperio superior evasit ». Ex eo nempe caro imperio mortis superior evasit, quod semel caro effecta sit Verbi omnia vivificantis; quae non semel tantum vivificant Verbo unita esset, si posteaquam semel unita, inde in morte separata, iterum in resurrectione unita fuisset.

6. Sanctus Ambrosius *de Isaac et anima* n. 31, loquens de expectata praesentia Christi, Filii Dei: » Saliens quomodo venit? Salta quodam venit » in hunc mundum. Apud Patrem erat, in Virginem venit, et ex Virgine in praesepe transit. In praesepe erat, et fulgebat in caelo; descendit in Jordanem, ascendit in crucem; descendit in tumulum, surrexit e tumulo, et sedet ad Patris dexteram ». Ambrosius ad eundem modum loquitur de Filii Dei descensu in tumulum, atque de illius de-

scensu e sinu Patris in Virginem, in praesepe, in Jordanem. Jam vero par non fuisset ratio descensus Christi Filii Dei in tumulum, nisi quemadmodum Filius ipse Dei cum corpore fuit in praesepe, ita et idem Dei Filius fuisset cum corpore in tumulo. Eadem eisdem pens verbis repetit Ambrosius in *Psalm. 118, vers. 6*, n. 6.

Idem (De benedictionibus patriarcharum n. 20:) » Habes ergo incarnationem, accipe passionem: *Recumbens*, inquit, *dormisti ut leo...*, sicut ipse ait: *Ego dormivi, et requievi, et surrexi, quoniam Deus suscepit me*. Unde et Jacob ait: *Quis suscitabit eum*; hoc est, quem Dominus suscipiet. Quis est alius qui resuscitet, nisi ipse se sua Patrisque resuscitet potestate? Video natam auctoritate propria, video mortuum propria voluntate, vi deo dormientem potestate propria ». Ad passionem refert Ambrosius dormitionem Christi. Idemque ab eo designatur dormiens in sepulcro, qui passus in cruce. Sed certe in cruce passus est Dei Filius in corpore sibi unito; ergo et in corpore sibi unito requievit in sepulcro. Quid porro, quod Ambrosius dormientem illum declarat potestate propria? An corporis a divinitate sejuncti propria potestas esse potuit, qua se sua patrisque potestate resuscitaret?

Idem (in psal. 36, n. 36, super illud Johan. e. 31), *Quod erat ab initio... quod perspeximus, et manus nostras scrutatae sunt de Verbo vitae, et vita apparuit*: » Caro ergo est, quae » in Christo apparuit, vel Christus in carne: » ipse in omnibus nostra vita est. Ipsius divinitas, vita est.... ipsius mors vita est: ipsius vulnus vita est.... ipsius sanguis vita est: ipsius sepultura vita est: ipsius resurrectio vita est... divisio facta est in ipso, vita est: sepultura facta est in ipso, vita est ». Sicut ergo caro Christi vita est, quatenus conjuncta est ei divinitas, eademque ratione passio vita est, et mors, et resurrectio: ita nec sepultura vita dici potuit, nisi prout et carni sepultae divinitas coniuncta erat. Divisio etiam quae facta est animae, et corporis, et subsequuta sepultura, ideo vita, quia in divisione divinitas, quae vita est, nec ab anima divisa est, nec a carne sepulta.

Nisi ergo volumus Ambrosium turpiter a se discrepantem inducere, quam ille dixit (Exposit. evang. sec. Luc. l. 10, n. 137,) factam in morte Christi *secessionem divinitatis, et corporis* prorsus intelligere cogimur *derelictionem*, qua factum est, ut spiritus emissionem Christus mortem obierit; quae communis est hujus loci doctorum intelligentia, cui et suam in eundem locum adscribunt Maurini editores: » Itane, inquit, opinatus est Ambrosius, divinitatem » contra manifestum Pauli testimonium secessisse a Christi corpore, vel anima semel adsumptis? Respondet Petrus Lombardus, et sanctus Th., recessisse divinitatem quo ad effectum,

» idest protectionem suam subtrahere: etenim » si non cohibuisset potentiam, inquit ille, sed » exercuisset, non moreretur Christus ».

7. Sanctus Augustinus (epist. 187, ad Dardanum n. 5.): » Neque enim ipso die in coelo futurus erat homo Christus Jesus: sed in inferno » secundum animam, in sepulcro autem secundum carnem ». Eodem modo tradit Augustinus, Christum in sepulcro secundum carnem fuisse, quo secundum animam in inferno. Aut ergo ab utraque parte sejuncta divinitas fuisse censenda erit, aut cum utraque pariter conjuncta. Quod si divinitas ab utraque parte recessisset, dirempta prorsus fuisset hypostatica unio Verbi cum humanitate tota; qua perempta unione, filius quidem Dei mansisset, Christus esse desiisset.

Item (n. 7.): » Homo quippe Christus illo die » secundum carnem in sepulcro, secundum animam in inferno futurus erat: Deus vero idem » ipse Christus ubique semper ». Quomodo vero Christus secundum animam Deus in inferno, et ipse idem Deus secundum carnem in sepulcro, nisi quatenus unita mansit divinitas et cum anima in inferno, et cum corpore in sepulcro?

Luculentius multo etiam idem Augustinus (Serm. 213, in traditione symboli n. 3,): » Cum » enim dictam esset in Symbolo: *Qui conceptus » est de Spiritu Sancto, natus ex Virgine Maria* » jam quid pro nobis? passus est, sequitur, sub » Pontio Pilato, crucifixus, mortuus, et sepultus. » Qui Filius Dei unicus, dominus noster crucifixus; Filius Dei unicus, dominus noster sepultus » est. Homo crucifixus est, homo sepultus: Deus » non est mutatus, Deus non est occisus, et tamen » secundum hominem occisus.... sola carne in » sepulcro jacebat, et tamen confiteris Jesum » *Christum Filium ejus unicum.... Et sepultus, qui » Jesus Christus unicus Dei Filius, dominus noster.* Sola caro jacet, et tu dicis, Dominus noster: » plane dico, quia vestem intueor, et vestitum » adoro ». In carne sic jacente intuebatur Augustinus Filium Dei vestitum, eumque adorabat. Quomodo porro Filius Dei carne vestitus adorandus in sepulcro fuit, nisi quia in morte vestem illam non deseruerat, quam in Virgine assumpserat? Hinc et num. 4. » Non contemniamus solam carnem: quando jacuit, tunc » nos emit ». Caro etiam cum sola jaceret, id est sine anima, tum adhuc tamen nos emit: quomodo emit, nisi quatenus in ea carne Filius Dei erat, ea ipsa carne sua vestitus?

Et (Serm. 214, n. 7.): » Dum enim sit totus » Filius Dei unicus Dominus noster Jesus Christus Verbum, et homo, atque ut expressius » dicam, Verbum anima, et caro: ad totum refertur quod in sola anima tristis fuit usque » ad mortem, quia Filius Dei unicus Jesus » Christus tristis fuit: ad totum refertur quod » in solo homine crucifixus est, quoniam Filius » Dei unicus Jesus Christus crucifixus est: ad

» totum refertur, quod in sola carne sepultus » est ». Porro quod Christus in sola carne sepultus est, non posset hoc ipsum ad totum referri, nisi Verbum carni unitum mansisset; ut proinde verum esset dicere, Christum totum sepultum esse, etsi non secundum totum, quemadmodum fidissimus Augustini interpres sanctus Th. explicat (3, p. q. 52, art. 3,): » In morte » autem Christi licet anima fuerit separata a » corpore; neutrum tamen fuit separatum a divinitate. Et ideo in illo triduo mortis Christi » dicebatur est, quod totus Christus fuit in sepulcro, quia tota persona fuit ibi per corpus sibi » unitum; et similiter totus fuit in inferno, quia » tota persona Christi ibi fuit ratione animae » sibi unitae; totus etiam Christus tunc erat » ubique ratione divinae naturae ». Et ad 1. » Et ideo per hoc quod corpus Christi non fuit » in inferno, non excluditur, quin totus Christus fuerit; sed ostenditur, quod non fuit ibi » totum, quod pertinet ad humanam naturam ».

Idem Augustinus (De civit. Dei l. 22, c. 17.): » Sopor quippe ille viri, mors erat Christi, » cujus exanimis in cruce pendentis latus lancea perforatum est, atque inde sanguis, et » aqua profluxit: quae sacramenta esse novimus, quibus aedificatur Ecclesia ». In mystico sopore Adami agnoscit Augustinus figuram mortis Christi, et quidem in eo statu, quo ex ejus latere lancea perforato profluxere sanguis, et aqua: *Sacramenta videlicet quibus aedificatur Ecclesia*. An vero ea vis fuisset mortui corporis a divinitate sejuncti, ut cum sanguine, et aqua ex ejus perforato latere manante sacramenta profluxisse dicerentur, quibus est Ecclesia aedificata? Profecto si mysticus Adami sopor figura fuit, ut Augustinus docet, soporis Christi, eo statu, quo exanime corpus ejus perforatum est lancea, plus quiddam in eo corpore cernebat Augustinus quam inerum corpus mortuum, in quo prout a divinitate disjuncto nihil inesset quod mystico sopori Adami responderet; nempe, ut figurae in Adami sopore praemissae, in sopore Christi mortui veritas adimpleta intelligeretur.

8. Vigilinus Tapsensis (L. contra Felicianum Arianum in append. tom. 8, sancti Augustini c. 14, pag. 43.): » Sic in sepulcro carnem suam commoriente non deseruit, sicut in utero Virginis connascendo formavit ».

9. Sanctus Fulgentius (l. 3. ad Trasimundum c. 16.): » Licet in Christi morte carnem morientem » fuisset anima desertura: divinitas tamen » Christi nec ab anima, nec a carne posset separari suscepta ».

10. Magistri sui sententiam hanc eandem Ferrandus diaconus (epist. ad Serveum n. 8. ad an. 532.) praeclare confirmat his verbis: » Totus Christus apud inferos fuit secundum » animam rationalem, sed non totum, quia caro ibi non fuit, cum qua est totum. Totus » Christus in sepulcro fuit secundum carnem ».

» sed non totum, quia anima ibi non fuit, cum
 » qua est totum. Verbum tamen Dei et cum
 » anima sua apud inferos, et cum carne sua
 » in sepulcro fuit ».

11. Sedulius, a Gelasio dictus vir venerabilis
 (Carminum paschali l. 5. ex accuratissima editione Ol. Faustini Arevali, de Christi sepultura v. 295.).

» Ergo ubi depositi thesaurum corporis
 » amplum
 » Nobilis accepit Domino locus ille ja-
 » cente ».

Et v. 309.

» Ponite custodes monumento, advolvite
 » saxum,
 » Quis poterit servare Deum, ?

Deum agnoscebat Sedulius reconditum in monumento, quod amplum depositi corporis thesaurum acceperat: ergo et unitum ei corpori Verbum.

Et quidem Verbum in Christi morte neitquam recessisse a corpore praeclare Sedulius paullo ante significaverat v. 261.

» Ergo ubi cuncta boni completa est passio Christi,
 » Ipse animam proprio dimisit corpore sanctam,
 » Ipse iterum sumpturus eam, quia mortuus idem,
 » Idem vivus erat, membris obeuntibus in se,
 » Non obeunte Deo ».

Membra obeuntia in se, factam in morte animae discessionem a corpore plane significant, non tamen a separatis partibus *obeunte Deo*.

12. Sanctus Leo M. (serm. 67. de Passione c. 7.): » Nam cum in Christo Dei et hominis una persona sit, nec ab eo potuerit relinqui, a quo non poterat separari ». Et serm. 68, c. 1. » Cum in tantam unitatem Dei et hominis natura convenerit, ut nec supplicio potuerit dirimi, nec morte sejungi ». Haec scilicet romanae sedis praedicatio, Petri perpetuo in ea sedentis ore, per quem disposuit Deus audire gentes verbum evangelii, et credere.

13. S. Ildephonsus (ex praeclara collectione sanctorum patrum toletanorum opera eminentissimi de Lorenzana, lib. De cognitione baptismi c. 9.): » Non enim fas est dicere Patrem, et Spiritum de Virgine genitos, vel cruci suspensos vel sepultura conclusos, quae in sola persona Christi omnia congruenti et evidenti sunt dispensatione completa ». Personam Christi sepultura conclusam fuisse agnovit Ildephonsus; quo nil significantius ad permanentem Verbi cum sepulto corpore unionem declarandam.

14. Sanctus Johannes damascenus *De fide orthodoxa* l. 3, c. 27: » Quamvis igitur Christus ut homo mortem obierit, sanctaque ipsius anima ab immaculato corpore distracta sit; divinitas tamen a neutro, h. e. nec ab anima, nec a

» corpore, quoquo modo sejuncta est: neque propterea una persona in duas divisa fuit. » Siquidem et corpus, et anima simul ab initio in Verbi persona existentiam habuerunt; » ac licet in morte divisa sint, utrumque tamen unam Verbi personam, qua subsisteret, » habuit ». Haec Damascenus de fide orthodoxa.

Nihil in hisce plerisque auctoritatibus occurrit obscurum, et involutum, quod ancipiti interpretationi locum relinquat. Palam, ac nitide patres et doctores gravissimi profitentur, ita firmam constituisse conjunctionem Verbi cum humana natura, cum corpore videlicet, et anima, ut neque per mortem dirempta sit. Atque ita loquuntur non tam ut suam, quam communem voluisse videantur Ecclesiae sententiam exponere. Frustra proinde quisquam paucas contra, et quidem ambignas dictiones objiciat, paucis ex patribus depromptas, quae commoda explicatione a theologis ad communem aliorum sensum sic revocantur, ut sola quaedam in verbis ambigua discrepantia, nulla in re dissensio appareat. De Ambrosio dictum est supra. Hilarium vindicant ipsi Maurini. Major forte difficultas in hac Epiphanius sententia haerens 69. » Deitatem cum anima in procinctu » fuisse, ut sanctum corpus desereret ». Verum de illo sic doctus I. Quen (in cit. loco Damasc.): » Hic solus est e graecis, quem ita » censuisse noverim, si Apollinarium excipias »: qui tamen vindicari quoque non immerito fortasse posset, accuratior quadam allati loci cum aliis instituta collatione.

Firma proinde, et rata consistat oportet catechismi romani ducta ex regula fidei sententia, quicum ore uno consentiunt omnes quotquot Ecclesia tota traduntur christianae doctrinae institutiones, in quarum consensu totius ipsius Ecclesiae sensus maxime se prodit. Licet ex multis, honoris causa, beati Alexandri Saulii, Corsicae apostoli, catechismum proferre (1), de quo bonus certe aestimator sanctus Franciscus Salesius, rogatus, ut christianas institutiones gregi suo edere vellet, respondisse fertur, sic pridem illam operam ab alerienti Episcopo perfectam et absolutam, ut nihil desiderandum superesset. Is porro (in explanatione art. 4. Symboli) proposito, ut moris erat, quaesito, an in Christi morte separata sit persona Filii Dei ab humana natura, plane respondet: *Immo semper illam cum anima et carne Christi conjunctam mansisse*: rationemque affert, ex sancto Thoma depromptam.

Ac ne alias institutiones, ex iis etiam depromptas, quas pistoriensis synodus commendatione sua dignas censuit, penitus neglexisse videamur, in illa ipsa *universali institutione*,

(1) Hujus scilicet Apostolici nominis decore est ille insignitus, litteris quibus eum immortalis memoriae Pontifex Benedictus XIV, in beatorum numerum adscripsit.

quam supra memoravimus, eadem catholica veritas liquido asseritur (1, p. c. 4, §. 1); ibi quippe post rite expositum » sensum, quo » dici potest Jesum Christum a Patre derelictum in sua passione fuisse », ad quaesitum, utrum divinitas, perinde atque anima in morte a Christi corpore separata fuerit, nitide ac sine ulla dubitatione respondet: » Divinitas ne » punctum quidem temporis a primo Incarnationis momento se se ab humanitate disjunct; atque adeo post mortem conjuncta inseparabiliter fuit cum anima, et corpore, tametsi separatis inter se ».

In hoc ergo tam firmo, tam constanti universalis plane Ecclesiae sensu, quisquis fateatur, ut fateri omnino debet, divinitatem in Christi morte conjunctam cum corpore mansisse, verumque adeo esse *ad litteram*, Filium

Dei, Verbum Patris sepultum fuisse; fateatur quoque necesse est, verum esse dicere, *Christi Corpus exangue sine separatione, aut praecisione a divinitate*, prout nempe Verbo unitum; seu (quod eodem recidit, ut supra explicatum est) Verbum ipsum cum corpore sibi unito, una eademque adoratione laetiae, quae certe dividi non potest (ex concilio V. generali) separatim Verbo, separatim naturae ab eo assumptae, adorabile fuisse in sepulcro. Ut proinde Felleri viro catholico nil causae fuerit, cur ex contextu pontificii decreti verba illa, pietati non minus, quam veritati, ex regula fidei ductae, plane consentanea ausu certe non ferendo sustulerit; nisi tota mutilationis hujusce culpa, prout ab initio praenotatum est, indigentiae potius librarii seu typographi, quam Felleri ipsi adscribenda sit.

ANIMADVERSIONUM

IN NOTAS

A V. C. DOGMATICAE CONSTITUTIONI

AUCTOREM FIDEI SUBJECTAS

COMPENDIARIA EXPOSITIO

EX ANIMADVERSIONE

IN NOTAM ADJECTAM PROPOSITIONI 29, DAMNATAE

De consecrationis efficacia.

Synodus pistoriensis in exponenda ritus consecrationis efficientia duas veritates proponit, velut solas ad fidem ea de re pertinentes. 1. *Christum realiter existere in Eucharistia.* 2. *Totam in ea cessare panis, et vini substantiam.* Ceteris quae ad modum existentiae pertinent promiscue reiectis inter scholasticas quaestiones, a quibus hortatur parochos prorsus abstinere.

In hac synodi expositione notata est in pontificia constitutione omissio *Conversionis panis, et vini in corpus, et sanguinem Christi*, quae ab Ecclesia *transubstantiatio* dicitur; quatenus per eam omissionem *notitia subtrahitur tum articuli ad fidem pertinentis, tum vocis ab Ecclesia consecratae ad illius tuendam professionem adversus haereticos, tenditque adeo ad ejus oblivionem inducendam, quasi ageretur de quaestione mere scholastica.*

Jam vero cum satis constet gravi suspitione non carere omissionem cujusvis catholici dogmatis in expositione doctrinae; quae traditur, prout fit in Synodo, velut complectens omnia, quae pertinent ad fidem in subjecta materia: tota causa in eo versatur, utrum conversio, quam Ecclesia *transubstantiationem* appellat, dogma constituat distinctum sive a reali praesentia Christi sub speciebus, sive a simplici cessatione panis et vini, sine ullo conversionis interventus in corpus et sanguinem Christi: quos duos articulos synodus proponit velut solos ad fidem pertinentes.

Sed missis invictis auctoritatibus, quas per multas superiori animadversione protulimus, omnem ea de re quaestionem, dubitationemve sustulit Synodus tridentina *Sess. 13. Capite 4.* quod nominatim *De transubstantiatione* inscribitur, ubi vim ritus consecrationis perspicuis adeo verbis explicat, ut major perspicuitas desiderari nequeat: » Quoniam autem, inquit, » Christus Redemptor noster, corpus suum id, » quod sub specie panis offerebat, vere esse dixit: ideo persuasum semper in ecclesia Dei

» sicut, idque nunc denuo sancta haec synodus » declarat, per consecrationem panis, et vini » conversionem fieri totius substantiae panis in » substantiam corporis Domini nostri, et totius » substantiae vini in substantiam sanguinis eius: » jus: quae conversio convenienter, et proprie » a sancta catholica ecclesia *Transsubstantiatio* » est appellata ».

Profecto quisquis pistoriensem expositionem cum hac tridentina contulerit, mirabitur, seu potius non mirabitur ab illa pseudo-synodo temere neglectam esse conversionem eam, quam sancte adeo, velut ex perpetua Ecclesiae persuasione acceptam, suis decretis denuo, ac tam aperte declarandam, oecumenica Synodus censuit. Ut nisi quis dicere non horreat in hac declaratione exaggeratius quiddam, praeterquam fas esset, a patribus tridentinis catholicae doctrinae professioni afflictum esse; tantundem fieri cogatur pistorienses in sua expositione de fidei integritate detraxisse.

At nihilominus vir cl. de religione diu, optimaeque meritis in suis quibusdam notis *ad clariorem intelligentiam*, ut sibi persuasit, dogmaticae sanctissimi domini nostri Pii VI. constitutioni *Auctorem fidei* adiectis, ultro aggressus est ad illius inconsultissimae omissionis suscipiendum patrocinium. » Equidem, inquit, pistoienses » confitendo 1. realem, et substantialem Christi » sti praesentiam: 2. Cessationem omnis substantiae panis, et vini remanentibus speciebus, » genuinam fidei catholicae doctrinam enuntiant ». Tum nonnullis interiectis subiungit: » Hoc certum omnino, nusquam Tridentinum » fecisse *ex transsubstantiationis* articulum a recitata modo professione (statleriana videlicet a viro cl. ante probata, et cum pistoriensi prorsus consentiente) distinctum ».

Atque hoc quidem nimis confidenter a viro cl. dictum esse, manifeste patet ex tota concilii tridentini *Sess. 13.*, in qua post expositam in decretis catholicam doctrinam (quae qualis sit de transsubstantiatione paullo ante vidimus): » Placuit sanctae Synodo canones subjungere, » ut omnes jam agnita catholica doctrina, intelligant, quae ab illis haereses caveri, vitarique debeant ». Jam vero illis canonibus praeter duos illos priores articulos, *realis, et substantialis praesentiae Christi sub speciebus, et vini; tertius, conversionis panis, et vini*, distinctis plane, propriis, expressis verbis distinctus, et anathemate sancitus cernitur. Scilicet *Can. 1.* contra Sacramentarios primus articulus asseritur *verae, realis, substantialis Christi praesentiae*: deinde *prima parte canonis 2.*, qua damnatur anathemate, *si quis dixerit in sacrosancto Eucharistiae sacramento remanere substantiam panis et vini una cum corpore, et sanguine Domini nostri Jesu Christi*, asseritur alter articulus, *cessationis omnis substantiae panis, et vini*: simulque error profligatur lutheranae consub-

stantiationis, *impanationis*que; quippe sublata omni substantia panis, nulla jam dari potest mixtio corporis Christi cum pane.

En proinde jam a Tridentino distincte definiti duo priores articuli, quos, quod attinet ad consecrationis efficientiam, solos proponit synodus pistoriensis velut ad fidem pertinentes. At his solis haud satis tridentina synodus integritati fidei factum esse putavit. Sed illam quem ante in *Decreti capite 4.* velut ex perpetuo Ecclesiae sensu acceptum denuo declarandum sumserat, conversionis nempe panis, et vini in corpus, et sanguinem Christi, iterum etiam specialim munientem, sancientemque censuit, nempe *secunda distincta parte canonis 2.*, qua anathemati subicitur quisquis » negaverit mirabilem illam, et singularem conversionem totius substantiae panis in corpus, et totius » substantiae vini in sanguinem, manentibus » dumtaxat speciebus panis, et vini, quam quidem conversionem catholica Ecclesia aptissime *Transsubstantiationem* appellat ». Quod si expressis adeo verbis hunc articulum tridentina synodus a duobus prioribus distinxit; quis catholicus abnuat in ea canonis parte distinctum reapse articulum agnoscere, ac profiteri? Et sane quid huic argumento respondere habeas? Quotquot sunt partes doctrinae catholicae, a concilio tridentino totidem distinctis formulis ad credendum propositae, hoc ipso sunt etiam a catholicis in genuina fidei expositione distincte profitendae: atqui tres illae partes, 1. realis praesentiae, 2. nihil remanentis substantiae panis, et vini, 3. conversionis utriusque sub *transsubstantiationis* nomine, totidem distinctis formulis sunt tridentinis decretis, et canonibus ad credendum propositae: ergo et a catholicis distincte profitendae.

Et revera quidem, si, ut vir cl. innere videtur, non alia mens Tridentini fuisset quam 1. praesentiam realem asserere contra Sacramentarios; 2. Lutheranam consubstantiationem impanationemve refellere, jam id utrumque primo canone, et prima parte canonis 2. plene, perfecteque praestitum fuerit: prorsus ergo supervacanea fuisset illa distincta tam expressa transsubstantiationis adjunctio: quod suspicari nefas de Tridentino.

Quamquam et alia subest ratio, quamobrem religionis suae, et sapientiae tridentini patres esse duxerint, speciale hoc ipsum transsubstantiationis dogma proprio suo vocabulo, jam inde a magna lateranensi synodo notatum, peculiari decreto sancire: quo nimirum specialis etiam error profligaretur Lutheri, qui cum per aliquod tempus transubstantiationem tolerandum censuisset, velut rem indifferenter; eo postmodum audaciae venerat, ut eam tanquam dogma impium, et nefarium traduceret: cujus erroris heredes quotquot sunt ei Sectae addicti, transsubstantiationi repugnare nec desisterunt, nunquam, nec etiamnum desistant: idque ob eam

maxime causam, quod fuerit a Tridentino tanquam fidei dogma definita. Testis inter ceteros Chemnicus, in *examine articuli de transubstantiatione*, cujus haec sunt verba: » Sed quia, inquit, transubstantiatio pro articulo fidei, sub » poena anathematis proponitur, necessario » tradicendum est ». Quid ergo? An non satis haec sua, et quidem denuntiata contradicendi contumacia obrectatores isti catholicos doctores admonere videntur, quas officii partes in hac causa suscipere debeant? nempe ut apostolici praecepti memores, viribus omnibus enitentur *exhortari in doctrina sana*, prout ea certe tridentinis decretis continetur, et eos qui *contradicunt arguere*. Ut proinde quo acrior est istorum in oppugnanda transubstantiatione pugna contentio, eo studiosior esse debeat ejus dogmatis catholicorum defensio.

Nec vero pro rei gravitate pigeat, quod ante jam attigimus, hoc loco denuo repetere: tres sunt veritates, quas de ritus consecrationis efficacia tribus distinctis formulis expositas tridentina synodus expresse definivit. Tertiam pseudo-synodus pistoriensis praetermisit, et eam quidem, cui, si Chemnicio placuit *necessario esse contradicendum*, hoc ipso intelligere synodus catholica debuerat, sibi esse contra *necessario suffragandum*; ne saltem metuisse videretur heterodoxi hominis offensionem, sese adversus tridentina decreta impotenti audacia cum suis gregalibus efferentis. An non ergo non opportuna modo, sed et prorsus necessaria erat apostolica sanctio, quae ad integritatem servandam catholicae professionis, eamque ab oblivionis periculo per suspiciosum pistoriense silentium intentato vindicandam, gravi censura hanc ipsam notaret inconsultissimam omissionem, tanquam » perniciosam, derogantem expositioni veritatis » catholicae circa dogma transubstantiationis, » faventem haereticis »? Quid viro catholico in hac formula ad clariorem intelligentiam desiderandum?

Sed jam accedamus ad momenta rationum, quae viro cl. videntur obstitisse, ne in transubstantiatione articulum agnosceret a pistoriensi expositione distinctum. Praecipuum hoc videtur fuisse, conversionem quae illo nomine appellatur, spectare ad modum existentiae Christi in Eucharistia; tales porro modos, auctore Bellarmino cum sapientioribus theologis, ad fidem neutiquam pertinere.

Verum distinguendum erat modum inter et modum. Bellarminus, et cum eo sapientiores theologii utique sane consentiunt, neutiquam ad fidem pertinere modos, quos privati doctores ad pluriorem quandam informandam mysteriorum intelligentiam privatim adhibent, de quibus salva fide et pace certatur in scholis. Minime vero id concedunt de modis, qui in ipsa fide mysteriorum includuntur, sive ab Ecclesia definiti. Fide certum est Verbum a Patre procedere, et quidem per modum generationis, velut Filium

unigenitum a Patre: in peculiaribus modis divinae hujusce processionis explicandae, cur nempe generatio dicatur et sit potius, quam cujusvis alterius generis processio, alias et alias vias indagare theologi coeperunt. Esto vero peculiares istiusmodi explicationum modos, utpote qui theologicis argumentationibus exquiruntur, ad fidem non spectare: non minus fide certum est, omninoque profitendum, Verbum non utcumque, sed per modum generationis a Patre procedere. Similiter licet ad fidem non spectent peculiares explicationes, de quibus disceptatur in scholis circa modum quo fit conversio panis, et vini in corpus, et sanguinem Christi; non minus fide certum est, in eoque omnes convenient, existere modum illum singularem, et mirabilem, quo per consecrationem ista fit conversio: quem modum (prout etiam de sacramentali modo existentiae Christi in Eucharistia Tridentina pronuntiat) etsi verbis exprimere vix possumus, possibilem tamen esse Deo, cogitatione per fidem illustrata, assequi possumus, et constanter credere debemus (1).

Atque id quidem perinde valet ad refellendum Paulli Sarpii gallum interpretem Contrayerium, acriter patres tridentinos insectantem, quod eo suo de transubstantiatione decreto, absurdum per sese commentum, et quidem argumenti mere philosophici, tanquam fluxum fidei dogma statuerint; eo maxime quod ageretur de modo, quo Christus praesens est in Eucharistia, cujusmodi explicatio nullo pacto potest ad fidem pertinere.

Sed redeamus ad cl. scriptorem, de quo in nostris animadversionibus. Pergit ille admonere, *nimiam terminorum grammaticalitatem fugiendam*; atque in exemplum profert voces eas, quae in pontificia constitutione ex Tridentino referuntur: *Conversio totius vini in sanguinem*: » quae quidem, ait, secundum litteram argui » falsitatis debent ». Abeant sane, si lubet, a mysteriorum explicationibus quotquot fuerant, aut sunt curiosiores grammaticae, metaphysicae subtilitates, de quibus non immerito vir cl. queri hoc loco videtur. Verum propterea non eo usque audendum fuit, in quo doleo nimiam illum accusandi sui piis hominibus facultatem dedisse, ut voces quibus tridentina synodus canonem suum expressit, palam diceret, *secundum litteram argui falsitatis debere*: quasi falsi quidquam secundum litteram in eas verborum formulas posset irrepere, quibus ab oecumenicis synodis sacra dogmata exponuntur, atque populorum fidei credenda, et profitenda divina auctoritate proponuntur. Arianis

(1) Enimvero ad mysteriorum fidem satis esse debet generalis illa quantumvis obscura notio, quae sub communi vocabulorum acceptione velut per speculum, et in aenigmate delitescit; neque expectanda, aut speranda, in quo nonnulli frustra laborant, ea explicationis claritas, qua quod mysterium est, mysterium esse desinat.

certe non defuere metaphysicae istae, grammaticaeve subtilitates adversus *consubstantialis* vocem, a patribus nicaenis adhibitam, et consecratam; non illae tamen obruere valuerunt mysterii professionem, cujus expressa per hanc vocem fidei veritas clara lucet in symbolo. Quidni de voce *transubstantiationis* ab oecumenicis synodis lateranensi et tridentina pariter adhibita, et consecrata idem plane dicamus?

Hujus tamen falsitatis, quam vocibus Tridentini secundum litteram vir cl. adscribit, rationem reddere aggredditur minus etiam excusabilem. » Cum enim, inquit, corpus Christi integrum, et perfectum sub specie quoque vini sit, in sanguinem totum vinum non vertitur. Quid? Totum vinum non vertitur in sanguinem? Atqui tridentina synodus. Sess. 13. c. 4. et Can. 2. aperte declarat, et decernit vi consecrationis conversionem fieri totius substantiae panis in corpus, et totius substantiae vini in sanguinem. Atque haec catholica est veritas perpetuo, et universali Ecclesiae firmata consensu. Quid ergo? Credendum potius arbitrabimur privato, quantumvis eximio doctore, e sensu suo iudicanti; quam synodo oecumenaec, divino suggerente Spiritu, edocenti, et definienti? Quod si jubente Apostolo sanam verborum formam tenere debemus; qua potius in sede nobis erit sana illa quaerenda forma verborum, quam in sacris formulis, quibus et concilia oecumenica, et summi Pontifices fidei dogmata definiunt, eademque fidelibus corde credenda, et ore profitenda proponunt? Sed jam de prima animadversione salis.

EX SECUNDA ANIMADVERSIONE

IN NOTAM ADJECTAM 61. PROPOSITIONI

De adoranda humanitate Christi.

De hac adoratione ita statuit synodus pistoriensis (de Fide §. 3.): » Adorare *directe* humanitatem Christi, magis vero aliquam ejus partem fore semper honorem divinum datum creaturae ».

Notat vir cl. » difficile esse scire, quid pi- » stojenses per vocem *directe* intelligant ». Agnoscit ille igitur vocem eam nonnullo ambiguitatis vitio laborare, ut proinde, quod omni ambiguitati commune est, varias in partes, et in pravum etiam sensum deduci valeat. Ne quis propterea error obreperet, explicanda fuit, prout in formula censurae factum est, ambiguitas ejus vocis, quae hoc etiam majorem suspicionem afferre videtur, quod praeter sanctorum patrum et doctorum communem loquendi modum praepostere in hunc locum non suum invecita sit a Synodo. Et revera sancti patres cum unanimi consensu praedicant humanam in Christo naturam adorandam esse, quod catholicum dog-

ma veteres praesertim adversus Apollinaristas constantissime defendunt; simul caute quidem, sapienterque monent, hanc adorationem humanitati Christi tribui, non *propter se*; sed prout est Verbo divino hypostatice unita; quin unquam additum sit ab illis, non eam esse *directe* adorandam; cujus vocis neglecta satis ostendunt, quam parum ipsis visa sit ad hujusce adorationis vim, et rationem explicandam accommodata: » Caro, inquit Damascenus, sua- » ple quidem natura nequaquam est adoranda, » sed cum incarnato Verbo adoratur, non quidem propter seipsam, sed propter Deum Verbum, quod secundum hypostasim ipsi copulatum est. Neque enim fatemur nudam simplicem carnem adorari, verum Dei carnem sive Deum incarnatum ».

Nihil in hac patrum loquendi ratione implexum, aut ambiguum: non item in hac vocis *directe* subdola substitutione, quae fideles facile posset in hanc fraudem inducere, adorationem quae humanitati Christi defertur, prout est unita Verbo divino, discernendam esse ab ea, quae Verbo divino, seu personae Christi tribuitur, prout in sua humanitate subsistit: quin potius habendam eam esse velut adorationem ejus rationis, quam relativam dicunt, qualis ea est, quae imagini Christi defertur: cum tamen omnino tenendum sit, *duas naturas* in Christo sic adorari, ut non propterea duplex adoratio inducatur, sed una tantum, qua Verbum incarnatum (cap. 9. concilii generalis V.) cum propria ipsius carne adoratur; prout in formula censurae, atque in tota superiori animadversione uberius explicatum est. Pergit vir cl. » Ad » oratur indivisibiliter indivisibilis Christus, Deus, et homo ».

Optime. Verum et istud cavendum, ne quis putet hanc indivisibilis Christi indivisibilem adorationem ex eo pendere, quod indivisibiliter cohaereant partes, quae humanam ipsius naturam constituunt. Divisae fuerunt partes illae in triduo mortis, et tamen in illis divisio partibus indivisibilis Christus indivisibili adoratione fuit adoratus. Atque id quidem luculenter explicat sanctus Th. 3. p. q. 52. art. 3. » In morte Christi licet anima fuerit separata a corpore, neutrum tamen fuit separatum a persona Filii Dei. Et ideo in illo triduo mortis Christi dicendum est, quod totus Christus fuit in sepulcro, quia tota persona ibi fuit per corpus sibi unitum; et similiter totus fuit in inferno, quia tota persona Christi fuit ibi ratione animae sibi unitae ». Et ad 1. » Dicendum, quod corpus, quod tunc erat in sepulcro, non est pars personae increatae, sed naturae assumptae. Et ideo per hoc quod corpus Christi non fuit in inferno, non excluditur, quin totus Christus fuerit; sed ostenditur quod non fuit ibi totum quod pertinet ad humanam naturam ». Et ad 2. » Dicendum, quod ex anima, et corpore unitis constituitur totalitas humanae na-

» turae, non autem totalitas divinae personae. Et ideo soluta unione animae, et corporis per » mortem, remansit totus Christus, sed non re- » mansit humana natura in sua totalitate ».

Ex his patet, etiam si integritas humanae na- » turae indivisa non manserit in triduo mortis, nihilominus in divisis partibus indivisam man- » sisse divinam Christi personam; ut proinde partium divisio minime obstiterit, quin indivisibilis Christus in illis divisis partibus indivisibiliter adorari deberet.

Sequitur porro: » Unde merito (si accuratio » theologica spectetur) culpatur illa separatio in » oratione *Sacrosanctae, et individuae Trinitati, » crucifixi Domini nostri humanitati etc.* ».

Spectata omni, quaecunque tandem ea sit, accuratissime theologica, culpam nullo modo potest separatio humanitatis a divinitate, quae nulla extat in pia illa precatione, nec nisi opinione erroris fingitur: » distincta mentio, quae in ea » fit (prout in animadversione notatum est) » Trinitatis, et humanitatis Christi crucifixi eo » spectat, ut post absolutum canonicarum pre- » cationem officium distincte recolantur, ac velut » in recitantium mente defixa teneantur duo » praecipua Fidei nostrae mysteria, sacrosan- » ctiae nimirum Trinitatis, et Incarnationis Chri- » sti Domini, beataeque passionis, quam pro » salute humani generis in sua humanitate su- » stinuit ». Certe nec per mentem concipi potest, immo repugnat, ut persona Christi crucifixi separata intelligatur ab humanitate, dum ipsiusmet Christi peracta in humanitate crucifixio actu recolitur. Nulla proinde fingi potest separatio humanitatis a divinitate per eam precationem fieri, qua recolitur humanitas sub ea praecisa ratione, qua Christus est in sua humanitate crucifixus.

Demum concludit: » Quod autem supponi » videatur *nudam carnem adorari*, eo absurdius » est, quod nequidem uniri divinitati mera caro » possit, cum non nisi mediante anima Verbum » Dei corpus assumpserit ».

Sancti patres, ut adorationem humanitatis Christi ab Apollinaristarum praesertim calumniis vindicarent, scite, et caute advertunt *nudam carnem non adorari*, sed, ut loquitur Damascenus, *Dei carnem, sive Deum incarnatum*. Atque haec patrum una et consentiens est loquendi forma, quam mirum videri non debet, in formula censurae adhibitam, et confirmatam esse. Quod additur, *non nisi mediante anima Verbum Dei corpus assumpsisse*, nil pertinet ad eam unionis rationem, qua nititur adoratio, quae humanitati Christi deferatur, prout est Verbo Dei unita. Effatum illud: Verbum Dei corpus assumpsisse mediante anima; hoc unum apud theologos significat, Verbum Dei corpus assumpsisse, non quatenus mera caro est, sed cum vellet humanam naturam integram assumere, corpus assumpsisse, quatenus ad humanae naturae integritatem pertinet; adeo ut ordo

Tomo V.

hic seu respectus corporis ad animam causa fuerit velut *media*, cur Verbum Dei corpus assumpserit. Simul vero defendunt, quod omnino certum est, Verbum assumpto corpori hypostatica unione non secus atque animae immediate conjunctum esse: qua unione nititur adoratio, quae humanitati Christi debetur.

Non tamen propterea, quod probe notandum est, duplex adoratio separatim inducitur: quippe quia humanitas, ut ait Damascenus, adoratur in una Verbi persona, quae ipsi persona, et hypostasis facta est. Itaque ex hoc ipso Incarnationis mysterio, quod hypostatica unione maxime continetur, duae veritates prodeunt, religiose, constantissimeque profitendae. 1. Cum duae sint in Christo naturae, utramque in Christo Deo, et homine adorandam, divinam propter se, humanam, prout vi unionis hypostaticae facta est propria ipsiusmet personae Christi. 2. Unam tamen adorationem existere; quia cum duae illae naturae ad unam Christi personam reducantur, ut ait Damascenus, una est Christi, Dei et hominis persona, quae ut in suis duabus naturis subsistit, ita quoque in suis duabus naturis adoratur.

EX TERTIA ANIMADVERSIONE

IN NOTAM SUBJECTAM 63 PROPOSITIONI

De cultu sacri Cordis JESU.

Arguit synodus fideles, Christi cordis cultores, et quidem generaliter, et indefinite quasi non advertant, » Sanctissimam carnem Christi, » aut ejus partem aliquam, aut etiam humanitatem totam cum separatione, aut praecisione » ne a divinitate adorari non posse cultu latriae. »

Notata merito est in formula censurae generalis illa criminatio, velut injuriosa in fideles cordis Christi cultores; nec id tantum, sed et velut *captiosa* propter latentem subdolum insinuationem, qua fideles in hanc fraudem induci potuissent, Cor Jesu adorari cum praecisione, aut separatione a divinitate, tum etiam *cum adoratur, ut est Cor Jesu, cor nimirum personae Verbi, cui est inseparabiliter unitum*.

Hunc tamen censurae locum satis per se se perspicuum, aliqua suae lucis accessione indigere vir cl. putavit: » Ad rudiorum intelligentiam addi fors posset, inquit, nullo modo » adorari Cor Jesu quasi circumscriptive, et » praecisive a totalitate corporis, ut quidam » nuper germanus insulse scripsit, neque formaliter adeo, et directe; id enim minime licet de quacunque corporis parte, quia nullo » lam determinate, et formaliter partem Verbum assumpsit, sed ipsam corporis totalitatem, et idipsum quidem mediante anima ». Haud satis scio, quid claritatis ad rudiorum intelligentiam allaturae sint voces illae *circumscriptive, formaliter*, quibus non admodum assuetae

sunt aures radiorum. Sed ad rem. De corpore assumpto mediaque anima, quae vis sit ejus effati supra jam dictum est, ostensumque nihil id ad rationem adorationis, de qua hic agitur, pertinere.

Quod autem avertitur: *Verbum nullam determinate, et formaliter partem, sed ipsam totalitatem corporis assumpsisse, et id quidem mediante anima* (1); id vero quale sit, paullo videtur esse diligentius inspicendum. Quaerit etenim de praestanti viro par est, nam velit hypostaticam unionem sic determinate factam esse cum totalitate corporis, ut non etiam determinate facta sit cum singulis corporis partibus: insuper utrum sic etiam facta sit cum totalitate corporis mediante anima, ut recedente anima jam desinere oportuerit hypostaticam unionem cum totalitate corporis? Atqui certum omnino est, Verbum Dei sic assumpsisse integram humanitatem, ut hypostatica unio simul, eodem actu, et tempore, immediate facta sit cum anima, immediate cum corpore, singulisque corporis partibus; atque ita inseparabiliter facta sit, ut in triduo mortis indivisa permanserit sive cum anima in discessu ejus a corpore, sive cum corpore ipso, tametsi ab anima separato, et ab effuso sanguine. Atque hinc factum est, ut quemadmodum docet sanctus Thomas (sup. cit.) indivisa Christi persona manserit in partibus divisis, fueritque adeo totus Christus cum anima sine corpore in inferno, totus cum corpore sine anima, et sanguine in sepulcro. Cumque partibus hypostatice unitis, ob hanc ipsam hypostaticam unionem adoratio patriae debeatur, quatenus in illis adorandis hypostasis ipsa, seu persona Christi adoratur; profecto liquet de quacunque parte verum sit dicere, hanc hypostatice Verbo unitam esse, verum quoque sit dicere (cum Damasceno) *non nudam simplicem carnem adorari, verum Dei carnem, sive Deum incarnatum*.

Corruat proinde necesse est jactata illa fictae separationis criminatio, qua potissimum contendunt adversarii specialem cultum Cordis Jesu in invidiam adducere. Quam enim volunt isti separationem intelligi? A divinitate? An a cor-

poris integritate? At profecto separatio a divinitate, aut praecisio nulla intelligi potest eo in actu, quo Cor Jesu adoratur, et quidem praecise adoratur, prout est divinitati unitum. Pugnat quippe exclusam intelligi personam Christi ab eo cultu, qui praecise ob ipsam personam ei unitam, Cordi Jesu tribuitur.

Neque metuenda magis objecta separatio ab integritate corporis, quae illustri etiam exemplo refellitur specialis cultus, qui ex diuturna jam probataque institutione *quinque plagis Redemptoris* deferitur. Quid enim est vulnus lateris (ut eam potissimum plagam memoremus, quae proprius cor attingit) quam ipsum latus vulneratum? Quod si probatur cultus, quo speciatim latus spectatur, et recollitur, quin obiciatur separatio a reliquo corpore, qui cohaeret; cur non et probandus similis cultus, quo speciatim spectatur, et recollitur cor in latere inclusum? Par in utroque ratio: nempe cum ob hypostaticam unionem sive lateris, sive cordis, totus ipse Christus adoretur eo cultu, qui et lateri, et cordi tribuitur, nullus in eo separationi locus relinquitur, neque a divinitate, neque ab ipsamet humanitate (1).

(1) Quam non absimilis sit ratio cultus, qui vulneribus, et ejus qui cordi tribuitur, ex his ipsis argumentis evinci potest, quae ad dissimilitudinis speciem inducendam afferri solent ab adversariis. Ecce jam primum qui dissimilitudinem ex eo repetit, quod vulnera non sint aliud quam ipsamet corpus Christi in locis ex disjunctione carnis apertum; quasi dicat ideo rite coli posse vulnera, quod illis colendis, totum ipsamet corpus coli censeatur, nullaque adeo inducatur separatio partis a toto. Sed profecto vulnera, seu partes in quibus facta est carnis disjunctio, intelligi non possunt esse ipsamet corpus, nisi prout ad corpus totum pertinent et referuntur impressiones, quae sunt in singulis partibus, quo sensu patet corpus totum dici, cum pars aliqua patitur, idque propter cohaerentiam, qua partes aliae aliis conjunctae unum continuum efficiunt. Atqui cor non minus reliquo toti corpori cohaeret, quam pars carnis discissa in latere, manu, vel pede; si ergo in cultu vulnerum corpus ipsum coli intelligitur, idque ob eam causam, quod partes discissae, corpori toti cohaerentes, pro sua continuitate separationem repellunt; quid vetat quominus propter eandem cohaerentiam cordis cum reliquo corpore, cultus qui cordi tribuitur, ad corpus totum pertinere censeatur, non aliter atque propter ipsamet partium continuitatem, et cohaerentiam corpus ipsum sine separationem attingi censeatur eo cultu, quo partes scissae efficiuntur? Par utrinque ratio: nulla ergo dissimilitudo (*).

En porro alter, qui alteram dissimilitudinis rationem profert his verbis. » Atque hinc etiam cessat » praesidium, quod Cardiolatrae vulgo parant ex cultu » V. Vulnerum. Non is enim cadit in fixuram, aut » in loca clavorum; hoc est in Christi manus, pedes, » et latus, sed in ipsum Christum vulneribus affectum, » crucique suffixum: manus autem, pedes, et latus nullo » modo cultum ad se terminant, sed ejus tantum signa suscipiunt, quae cultum innuunt, et ad cultum » excitant Christi ». Certum quidem est Christum

(1) Ordinem assumptionis sive totius ad partes, sive partium ad totum explicat Sylvius ex doctrina sancti Th. 3. Part. q. 6, art. 5, scilicet ordine intentionis assumptum prius natura totum quam partes: ordine executionis seu operationis prius natura partes quam totum, eo: » Quia, inquit, existentia totius in Verbo » pendet ab existentia partium in illo, non contra: » ut apparuit in triduo mortis, quando partes manserunt unitae Verbo, etiam si propter separationem » ab invicem non constituerent totum ». Itaque ordine intentionis Verbum assumpsit partes, quatenus ad totius integritatem pertinent: ordine vero executionis totum uno eodemque tempore assumpsit per assumptionem partium, ex quibus totum coalescit. Atque adeo per unionem hypostaticam cum partibus, uno simul eodemque actu facta est unio hypostatica cum toto.

(*) Ad Nat. Alex. Histor. eccles. supplem. part. alt. dissert. 3, §. 5.

Jam vero quod pti hujusce cultus institutionem pontifices eo maxime retulerint, ut sub

cordis symbolo immensa Christi charitas meditata, et veneranda fidelibus proponatur, id

adorari omni quocunque cultu, qui propter unionem hypostaticam sive corpori, sive corporis partibus tribuitur. Neque in eo scriptor iste fallitur, sed in eo quod inde consequens esse patet, cultum in partes, Christi personae hypostatice conjunctas nullo modo cadere. Utinam illum non piguisset, aut Sylvium, aut etiam egregium alium sancti Thomae interpretem, sodalem suum Billuartum adire. Ab his doctus esset, ex eo quod divina persona Christi adoratur eo cultu, qui ejus humanitati tribuitur, minime id obstat, quin adoratio laetiae, quae Verbo incarnato exhibetur, redundet in humanitatem tanquam in rem adoratam, atque adeo, ut ait, Billuart, » humanitatem ipsam prout pars est totius adorati, » terminare etiam adorationem, secundario quidem, et minus principaliter, quia adoratur non propter seipsam, sed propter Verbum conjunctum, ad quod » ideo primario, et principaliter terminatur adoratio » tio ». Jam vero si manus, pedes, latus Christi nullo modo, ut contendit scriptor noster, terminare possent adorationem, quae personae Christi exhibetur eo cultu qui vulneribus tribuitur, idque ob eam causam quod haec adoratio cadit in Christum vulneribus effectum; profecto propter eandem rationem nec humanitas ipsa dici posset ullo modo, ne secundario quidem tanquam *res adorata*, (quae verba sunt sancti Thomae) terminare adorationem, quae in persona tota Christi primario, ac principaliter terminatur. Atqui tamen prout docet Sylvius, ejus verba probe sunt attendenda: » Eo quia humanitas modo » perfectissimo ualitur personae Verbi, persona ipsa » dum incarnata adoratur, non potest caro ab adoratore ratione illa excludi... Et quia persona illa ut in » humanitate subsistens vera, et proprio adoratur, » simul adoratur ejus humanitas... quae est personae » conjuncta, in qua et ob quam adoratur eadem numero adoratione cum ipsa... Cum ergo dicitur » soli Deo laetiam debere, excluditur omnis persona » alia a divina: quidquid autem est Deo conjunctum in unitatem personae non excluditur, sed magis » comprehenditur. » Quid? Quod tota scriptoris hujusce ratio pene his verbis evertitur, quae paulo ante sunt ab eo posita: » Cultus humanitati Christi » est adhibitus propter unionem hypostaticam totum simul adjicitur, nec partes eius attingit in particulari, nisi forte physice separatas inveniat, sicuti » accidit in triduo mortis de anima, corpore, et sanguine Christi ».

Certe in Christum totum cadebat cultus, quem scriptor agnoscit adhibendum, adhibendumque fuisse partibus physice separatis in triduo mortis, animae, corpori, et sanguini. Si ergo ut illi subinde placuit, nequit ulla singularis pars ullo modo cultum adorationis terminare, ideo quia cultus cadit in Christum totum; profecto cum etiam in triduo mortis cultus cadere semper deberet in Christum totum, nulla pars singularis etiam separata potuisset cultum terminare. Sine vero, ut hic fatetur, potuit cultus Christo datus partes eas separatas in particulari attingere, perspicuum sit, cultum qui particulariter alicui parti adhibetur, per se se non impedire quin cultus, qui ei parti adhibetur, idem plane, nusquam numero cadat in Christum totum. Quod si hoc locum habuit in partibus separatis, cur non et idem valeat in partibus deo inter se conjunctis?

Et reversa quidem quaero ex adversario, unde separatae partes, anima, corpus, sanguis dignitatem eam traxerint, quam illi concedit, ut post separationem cultu laetiae particulatim afficiendae fuerint? Utrum nempe ex hypostatica unione cum Verbo, an ex physica earum separatione? Si ex unione hypostatica, tum

hoc ipso sane puncto temporis existere in partibus illa dignitas debuit, quo facta est unio hypostatica cum partibus. Sed fac tamen illas ea dignitate caruisse, quamdiu conjunctae fuerunt toto vitae Christi tempore: quomodo physica earum in morte separatio efficere in illis potuit, ut vi ejus separationis dignitate augerentur, quae antea potitae non essent?

Verum id etiam omittamus. Hoc saltem concedit adversarius per physicam separationem factum esse, ut adorationis cultus partes separatas, animam, corpus, sanguinem *attingeret in particulari*. Quem ergo cultum partes illae in triduo mortis adeptae sunt, quamdiu separatae fuerunt; quid causae afferri potest, cur earum in resurrectione conjunctio asseueri illis debuerit? An quod cultus in Christum totum cadere debeat? At si haec adoratio quae toti Christo debetur, non obstitit quin haec ipsa adoratio in separatas partes particulatim redundaret, cur obistere censeuda erit, ne item in partes conjunctas redundet? Quemadmodum igitur adoratio, quae separatis partibus particulatim delata est in triduo mortis, minime obstitit, quin Christus totus una eademque numero adoratione in singulis illis partibus adoraretur; nil quoque obstat, quin et idem locum habeat post resurrectionem in partibus conjunctis. Quid enim causae afferas, cur honorem quem separatio corpori attulerit, conjunctio detraxerit?

Unum adhuc restat quod extremo loco adversarius objicit, in ipso videlicet cultu vulnerum, vulnera nullo modo cultum ad se terminare, sed ejus tantum signa suscipere, quae cultum innuntiant Christi. At nonnullis hic videtur inconstantiae vitio laborare. Utque signa cultus suscepta a vulneribus cultum innuntiant, qui in persona Christi primario, et per se terminatur. Attamen adversarius ipse ultro, et aperte protestatur, cultum adorationis partes separatas in triduo mortis particulatim attingisse. Si ergo cultus adorationis attingit exangue Christi corpus in sepulcro, fatendum omnino est sacrum id corpus cum signa cultus susceperet, simul etiam adorationis cultum suscepisse, quo ipsum, velut partem separatam, fatetur adversarius in particulari attingi debuisse. Nullo igitur pacto haec duo pugnant, ut pars aliqua saltem separata cum signis cultus cultum ipsum suscipiat, qui eam propter unionem hypostaticam particulatim attingit, simulque idem cultus innuat, immo includat cultum, qui una eademque adoratione personae Christi exhibetur, in eaque primario terminatur. Quod si hoc, prout saepe jam dictum est, propter hypostaticam unionem locum habet in partibus separatis, cur non et idem propter hanc eandem hypostaticam unionem valeat in partibus conjunctis?

Ceterum cum adversarius ultro fateatur, se libentem admittere in laetentio cultu, qui carneo cordi exhiberi dicatur propter hypostaticam unionem, *procul abesse, absolute et abstracte loquendo, nosse omnem cultus Nestoriani*: cum simul idem agnoscat Christi corpori in triduo mortis ob hypostaticam unionem cultum adorationis rite tribuendum fuisse: nihil est quod immoremur in adversarii reprehensionibus in Berruyerianos sensus conjectis, quae ad formalam censuram nihil pertinent, in qua duo haec tantum notantur 1. Injuria quae confortat generaliter in fideles Christi cordis cultores, quasi non advertant carnem Christi, aut partem ejus aliquam, aut etiam humanitatem totam cum separatione, aut praecisione a divinitate adorari non posse cultu laetiae. 2. Captiosa insinuatio in ea reprehensione latens, quasi talis separatio, aut praecisio, tum etiam locum habere censeuda esset, cum cor Christi adoratur ut est Cor Jesu, cor nempe personae Verbi, cui inseparabiliter unitum est, ad eam modum, quo exangue corpus Christi in

sane quam rite quam sapienter a pontificibus institutum sit, abunde § 2, superioris animadversionis declaratum est: Nec in eo falsus est vir. cl. quod ait, eo *spectare totam substantiam, ac mentem illius devotionis, quae vocatur de Corde Jesu*, quo nempe pontifices illam in primis referri voluerunt. Sed hoc videtur eum fessisse, quod per hanc symbolici cultus institutionem Cetractum quid putaverit ex illo capite doctrinae, quam ex vetustatis auctoritate, perpetuoque doctorum consensu haustam, egregius sancti Thomae interpres Sylvius paucis verbis comprehensam extulit (in 3, p. q. 28, art. 2,): » Quare simpliciter dicendum est carnem, et » animam Christi, sicut et membra corporis » ejus, adoranda esse adoratione latriae, quae » quidem eis debetur ratione hypostasis Verbi » Dei, a qua, et in qua sustentantur ».

Quid? Quod et non nemo facile mirabitur, eo ipso loco, quo vir cl. ab hac *devotione, quae vocatur de Corde Jesu* omnem jubet *abesse adorationem cordis, materialiter aut formaliter sumpti*, talis ab eo nec opinante subjecta clausula est, e qua theologus quisque promptum para-

tumque argumentum sumere valeat ad totam ejus refellendam sententiam. Etenim post hanc rejectam adorationem Cordis Jesu *materialiter sumpti* continuo parenthesis subjicit, in qua scriptum est: *Etsi huc quoque sua reverentia debeatur, uti omnibus ad Christum pertinentibus*. Palam igitur agnoscit suam quoque *materiali* Cordi Jesu reverentiam deberi. Hoc unum ergo restat pervidendum, quale velit esse genus illud reverentiae: aut ergo loquitur *de materiali* Corde Jesu, prout est verbo divino hypostatice conjunctum: aut de materiali corde spectato velut nudo carnis frustulo a divinitate disjuncto. Si hoc posterius intendit, jam primum quod in viro theologo minime ferendum est, aperte recedit a statu causae, de qua agitur; quae tota est in formula censurae de cultu Cordis Jesu prout est Verbo divino inseparabiliter unitum. Deinde hoc ipso convincitur illam in cultu Cordis Jesu separationem, seu praecisionem inducere, ex qua repetunt Pistorienses materialis ejus, et carnea devotionis vitium, quam per summam calumniam cordi Christi cultoribus exprobrare non desinunt. Postre-

triduo mortis sine separatione, aut praecisione a divinitate adorabile fuit in sepulcro.

Cum ergo ex una parte nulla fiat a piis cultoribus Cordis Jesu, immo nec fieri possit separatio, et praecisio a divinitate, dum illud adorant prout est cor Verbi, cui est inseparabiliter unitum: cum ex altera parte, fatente adversario, immunis vi sua censendus sit ab omni noxa nestoriani erroris cultus lateuticus, qui dicatur exhiberi carneo cordi Christi propter hypostaticam unionem, ad eum modum, quo pariter sine ulla separatione, aut praecisione a divinitate corpus exangue Christi, fatente quoque adversario, adorabile fuit in sepulcro: profecto ex utroque capite in tuto est formula censurae; quod unum ad nostrum hujus loci propositum satis est.

Atque haec quidem quae haecenus protulimus rationum momenta ex communi doctorum sensu deprompta, quisquis paullo diligentius perpenderit, haud invitus agnoscat, per pacatam, riteque initam comparisonem inter utrumque cultum cordis, et vulnerum, componi jam ab initio potuisse gravem illam de cultu cordis Christi exortam controversiam, nisi acrior quaedam ex partium studio animorum contentio extitisset.

Sane pium erga vulnera cultum institutum esse, quo sub proprio nomine vulnera speciatim colenda proponuntur, liquet ex oratione ipsa, quae in sacro ipso liturgiae ordine legitur. Quia tamen ea ipsa coluntur ut vulnera Christi, nempe ob unionem hypostaticam cum persona Christi, satis esse id intellectum est, ut ab eo cultu vitium omne absit separationis aut praecisionis a divinitate, et humanitate. Quod autem in eodem cultu mystica significatio spectetur, quam ex Chrysostomo depromptam officii lectiones referunt, id neque putatur obesse, quominus cultus, qui Christi personae in suorum vulnerum honore, una eademque adoratione tribuitur, in vulnera ipsa tanquam in partes sibi conjunctas redundet.

Nec porro aliter fit in sacri cordis cultu. Quippe hujus cultus ratio, ut a Benedicto XIV. (De canoniz. l. 4. p. 2. c. 31,) sine ulla improbationis nota refertur, » non consistit in corde ipso nudo, et solitario » sumpto, sed in Corde Jesu humanitati sacrosanctae, » sive divino corpori unito, et consequenter uti rem-

» unam cum anima et divina persona constituyente ». Quo uno vitium omne separationis aut praecisionis a divinitate, et etiam ab humanitate prorsus excluditur. Quod autem in eo speciali cultu mystica specialis commemoratio spectata sit immensae charitatis Christi, ad quam cultus ejusdem substantiam, et mentem pontifices retulerant; id quidem quam pie, quam sapienter factum sit, supra etiam in animadversione notavimus. Nec pariter tamen id obstat, quo minus cultus, quo una eademque adoratione persona Christi cum corde, et in corde adoratur, in cor ipsam non secus atque in vulnera tanquam in partem sibi conjunctam redundet. Ne vero quis cavillandi occasionem arripiat ex eo animadversionis loco, quo, ut planius fieret, quam pie recolendam in corde immensam Christi charitatem pontifices proposuerint, dictum est, id eo rectius factum esse, quod Christus piarum suarum affectionum sedem in corde ipso designavit: *Disce a me quia mitis sum, et humilis corde*, monendum ducimus minime a nobis eo loci spectatam esse, aut spectari debuisse dijudicationem quaestionis philosophicae de physica sede affectionum animi, sed harum communem ad cor attributionem, qualis inveterato jam dudum, pervulgatoque usu percrebuit: qua loquendi ratione cum Christo uti placuerit, an justior causa desiderari potuit, cur in corde tanquam in aptissimo symbolo immensa Christi meditanda, et veneranda proponeretur?

Itaque sive spectetur cultus qui corpori, partibusve corporis tribuitur, quatenus cultus, qui personae Christi tribuitur, in partes hypostaticas unitas redundet; sive spectetur mystica significatio, propter quam specialis cultus speciali eadem parti est attributus, per utrinque ratio deprehenditur in cultu sive qui vulneribus, sive qui Christi cordi tribuitur; ut proinde si plus, et religiosius merito habetur cultus, qui vulneribus, h. e. partibus vulneratis tribuitur; nec enim aliud sunt vulnera, quam partes vulneratae, nihil sane sit causae, quomobrem cultus qui lateri aperto adhibetur, idem et cordi in latere latenti, et certe propter cohaerentiam lateris etiam vulnere affecto, per quoque cultus, pari de causa pie, religiosaeque adhiberi valeat.

mo partes illius erunt, reverentiae genus definire, quam ei placeat Cordi Jesu concedere ut suam, dum contra rei veritatem, praepostera consideratione ad statum nudae carnis redigitur. Sin vero quod et catholica veritas, et status ipse causae omnino postulat, sermo est de materiali Corde Jesu, prout est Verbo divino hypostatice unitum, abest a sensu catholico, ut non alia ei reverentia debeat, quam quae inferior sit adoratione latriae. Aut ergo, ut uno verbo concludam, scriptori *notarum* placet praescindere ab hypostatice cordis unionem cum Verbo, tumque vagatur extra causam, illamque ipsam reducit separationem, quam cum pistoriensi synodo reprehendit in cultoribus Cordis Jesu: aut vult manere in causa, tumque cum in ea de cultu Cordis Jesu agatur, prout est

cum divinitate conjunctum, adeoque colendum ut *caro Dei, seu Verbum incarnatum*; tumque fateri cogitur, reverentiam quae illi sub hac ratione debetur, non aliam esse quam adorationem latriae. Cui veritati quo minus liceat adversariis nostris refragari, facit etiam non suspecta ipsis, nec parvi hoc praesertim loco aestimanda Camilli Blasii auctoritas, et doctrina, quae extat in ipsa inscriptione capitis 12, notissimae dissertationis, cujus haec sunt verba: » Cor Jesu proprie, et per se sumptum ob hypostaticam unionem capax est adorationis latriae ». Quod si capax adorationis, ergo ei adoratio debita. Atque haec quidem satis ad compendiarium expositionem: plura si quis forte desiderat, peti ea poterunt ex superiori animadversione.



ESAME DE' MOTIVI DELLA OPPOSIZIONE

FATTA DA MONSIGNOR VESCOVO DI NOLI

ALLA PUBBLICAZIONE DELLA BOLLA

AUCTOREM FIDEI

PRECEDUTO DALL'ESAME DELLE RIFLESSIONI PRELIMINARI
DELL' ANONIMO EDITORE DE' MEDESIMI (1).

ALLA SANTITÀ DI NOSTRO SIGNORE

P A P A P I O VII.

BEATISSIMO PADRE

Un lavoro intrapreso sotto i venerandi auspizi, e sovrani ordini dell' eternamente gloriosa memoria di Pio VI, sembra chiamare chi n' ebbe l' onorevole incarico a farne la devota rispettosa offerta al sacro erede, prescelto da Dio a perpetuare insieme col nome la memoria delle sublimi virtù di lui nell' esercizio del supremo apostolico ministero. Non mi sono però dissimulato, PADRE BEATISSIMO, quanto poco adorno sia quest' Opuscolo di quelle doti, che pur si richiederebbono per aspirare all' onore di comparire fregiato dell' augusto vostro nome. Ma in questa mia troppo giusta diffidenza non ha tardato a confortarmi la singolare umanità vostra, e quello spirito di mansuetudine, che qual proprio carattere di Cristo, non mai più luminoso risplende che nel Vicario di lui in terra nell' accogliere con bontà, ciò che sotto l' apparenze della bassezza si ributta con dispregio dall' orgoglio de' sapienti, e prudenti del secolo. Nella vostra esaltazione, BEATISSIMO PADRE, si consola, ed esulta santa Chiesa in rimirando le adorabili tracce della provvidenza nel condurre a sì fausto termine il deplorabile corso delle passate desolanti vicende; onde vie più apparisse come in luminoso segnale l' alta protezione che tiene Iddio del diletto suo gregge nel preparare il destinato momento, in cui adimpleatur propitiatio, et benedictio.

(1) Comparve da principio in istampe, a Venezia la Prima Parte nel 1800, a Roma la Seconda nell' anno appresso: della romana collezione viene al tomo XIV. D. A. M.

Questo felice adempimento ben giustamente dobbiamo noi coll' ajuto di Dio prometterci dal saggio governo di un Pontefice, che formato da suoi teneri anni a quell' antica illustre scuola di pietà , e di dottrina , onde per più secoli sorsero tanti splendidi luminari a reggere , illustrare , pacificare la Chiesa ne' tempi anche più torbidi , veggiamo da Dio prescelto a rinnovarne i gloriosi esempj. Io , BEATISSIMO PADRE , pieno della più ossequiosa venerazione verso la sacra persona di VOSTRA SANTITÀ , comechè conscio della mia insufficienza ad ogni altro riguardo , non cesserò almeno di porgere al trono dell' Altissimo le mie umili preghiere in unione de' più ferventi voti di tutta la cristianità , per implorarne colla sovrabbondanza delle sue benedizioni sopra di lei la continuazione delle sue beneficenze sopra di noi ; mentre prostrato con profondissimo rispetto al bacio de' santissimi piedi imploro la paterna sua apostolica benedizione

DI VOSTRA SANTITÀ

Umilissimo devotissimo obbedientissimo
SERVITORE E FIGLIO
G. C. G.

P R E F A Z I O N E

Promulgata che fu sul fine di agosto 1794. la dogmatica costituzione *Auctorem fidei* dalla Santità del sommo Pontefice PIO VI. di gloriosa immortale memoria in riprovazione delle perniciose dottrine e massime del famigerato sinodo di Pistoja, comunque se ne ragionasse fra gli aderenti al riprovalo partito, udita ancora non si era voce di pubblica reclamazione da turbare la pacifica unanimità dell'ordine episcopale nell'aderire all'apostolico decreto, attestata non tanto, e solo dalla religiosa acquiescenza de' non reclamanti, quanto, e più ancora dall'esprese testimonianze di rispettabilissimi vescovi, anche delle primarie sedi, sparse per le differenti provincie della cristianità; quando dal principio soltanto dell'anno 1798. cominciossi a susurrare di una formidabile impugnazione, che stavasi apparecchiata, e che da una non si sa qual tenebrosa macchia sbucò finalmente (colla data in stampa del 1796.) sotto il titolo di *Riflessioni in difesa di Monsig. Scipione Ricci, e del suo sinodo di Pistoja sopra la costituzione Auctorem fidei etc.*, in fine delle quali ha stimato l'apologista pubblicare i *Motivi dell'opposizione* fatta dal vescovo di Noli, premettendovi altre sue *Riflessioni preliminari* in commendazione de' medesimi, il tutto compreso in un medesimo volume.

Pervenutane la notizia, e giunta che ne fu anche alle mani (non prima della metà del detto an. 1798.) l'opera stessa; avendone spinto la curiosità a darle in mezzo ad altre indispensabili occupazioni una rapida scorsa, non potemmo in questo, tuttochè leggerissimo saggio, non ammirare la prodigiosa fecondità della vena dell'autore (apologista insieme, ed editore de' *Motivi* dell'opponente vescovo) nel profluvio di quelle tante, e sì variate forme d'invettive, che a larga mano profonde sopra que' disgraziati curiali romani, ch'ei fa autori dell'odiata Bolla.

Non però ebbe forza questo minaccioso apparato di atterrirci; sendone paruto di ravvisare in quel torbido sfogo di mal umore un non so che di somigliante all'impetuoso fragore di quegli artifiziali razzi, che da altra accesa polve sospinti si slanciano in alto come ad assaltare le stelle, e fatto un subitaneo scoppio si risolvono in fumo, altro di se non lasciando che fetore, e vil borra, che tosto ricade in terra da calpestarsi sotto i piedi. Che però lungi dal rimanerne sbigottiti, ritrovammo anzi motivo di conforto per chi sia in grado, e voglia

Tomo V.

quando che sia prendersi la briga di analizzare quelle prime accennate *Riflessioni sopra la Bolla*. Imperocchè lasciate in disparte le invettive, cui basta replicare in due parole con sant'Agostino (*L. 3. Oper. imperf. n. 171.*): *Convicia sunt ista, nec urbana, sed vana*; ben poco rimarrà di che si abbia da tener conto per prevenire, o dileguare ogni sinistra impressione, che in animi leggieri, incauti, e poco istruiti potesse far per avventura un patente infedele travisamento nell'appresentare le dottrine della Bolla, ed una perpetua serie di sofistici cavilli nell'oppugnarle.

Sia pure distintivo carattere dell'eroica carità (che qual proprio privativo vanto, e retaggio si arroga il partito) quello zelo pieno di amarezza, e di livore, con cui non finiscono di inveire contro chi siede nella cattedra di PIETRO, e contro tutti coloro, che aderenti al centro dell'unità si fanno pregio di venerare nelle dogmatiche decisioni de' romani pontefici la voce di PIETRO parlante per bocca de' suoi successori: che noi per l'opposto non cesseremo di pregare il Signore a non voler permettere, che vinti da passione di risentimento soccombiamo alla tentazione di opporre ingiurie ad ingiurie, ma che coll'aiuto della possentissima sua grazia che non manca mai a chi l'invoca di cuore, fermi ci tenga, e costanti nell'esercizio di quella evangelica carità, che ne ha Cristo insegnata e colla dottrina: *Benedicite maledicentibus vos*, e coll'esempio: *Qui cum maleliceretur, non maledicebat*; onde lungi da lasciarci vincere dal male, procuriamo di vincere *in bono malum*. E tanto sia detto preventivamente riguardo alle *Riflessioni in difesa di Monsignor Ricci e del suo sinodo*.

Quanto poi ai *motivi dell'opposizione* di Monsig. di Noli, de' quali riserviamo l'esame alla seconda parte, e che sono il principale oggetto, ed il più interessante di questa disamina, d'uopo è di avvertire, che sebbene furono questi diretti dal prelato, ed assoggettati alla privata ispezione di politico magistrato, non però tardarono di molto a rendersi noti per via di copie, che s'intesero girare manoscritte per le altrui mani. E d'allora fummo (per sovrano gradimento con somma clemenza dimostrato dal defunto SANTO PADRE) eccitati a radunare materiali da somministrarne opportune avvertenze, qualunque volta venissero a pubblicarsi colle stampe. Ora sendosi ciò eseguito dall'editore a-

nonimo nel fine delle sue *Riflessioni sopra la Bolla*, ci siamo trovati nell'impegno di ripigliare l'incominciato lavoro (1) per metterlo in ordine, ed ampliarlo a seconda di quanto ci è paruto richiedersi dalla serie delle opposizioni, onde rilevarne l'insussistenza: e fare anzi chiaramente apparire, che quanto si oppone alla Bolla, tutto ricade in aperta opposizione alla perpetua costante tradizione de' nostri maggiori. Nel che fare, lungi dal conformarci al contegno tenuto dall'opponente prelato, ci siamo imposta la legge di costante mantenere verso la persona di lui la venerazione dovuta al sacro suo carattere, come pure all'inclito ordine, di cui ha vestito, e veste tuttavia le rispettabili divise.

Ella è bensì cosa degna in vero di amaro pianto, non che di stupore, che in sì gran numero di pii, dotti, zelanti prelati, che con tanto decoro sostengono per ogni dove la dignità del ceto episcopale, non abbia egli avuto ribrezzo di solo contrapporsi all'autorevole unanimità de' venerabili suoi confratelli, uniti di comunione, che val'a dire, come spiega il ch. Bossuet, in *società di fede*, col successore di Pietro, sedente nella Cattedra radice, e matrice (s. Cipr.) di tutte le chiese, sorgente e vincolo dell'unità. Il che però non fia meraviglia, qualora si volga lo sguardo a quella stessa contanto celebre decretale del gran san Leone ad *Flavianum constantinopolitanum*, cui, tutlocchè ricevuta, e prima anche del concilio di Calcedonia sottoscritta con sì solenni dimostrazioni di ossequio da' vescovi dell'Oriente, e tra gli occidentali segnatamente; acclamata qual simbolo di fede dai padri gallicani, non tralasciò lo spirito dell'errore di suscitare oppositori, contro a' quali un insigne vescovo e dottore africano Vigilio di Tapsa si credè in dovere d'imprenderne una poderosa difesa nel suo opuscolo intitolato, *Defensio s. Leonis Papae*, ove dato un cenno delle opposizioni degli avversari, soggiunge: *Quae quoniam simplicioribus quibusque nonnullum videntur dubietatis scrupulum excitare, idcirco ea hortatu sanctorum fratrum in adiutorio Domini Dei nostri consideranda, et refutanda suscepi*. Tale è pure il nostro intento in questo lavoro, e speriamo anche in *adiutorio Domini*, che la bontà della causa supplirà alla scarsità de' nostri talenti.

E per procedere il più ordinatamente, che per noi si possa, avendo l'editore de' *Motivi* stimato fare ad essi precedere un preambolo di *Riflessioni preliminari*, così anche a noi paruta è cosa ragionevole il cominciare dal premettere alla discussione di essi *Motivi* un corrispettivo corso di *preliminari animadversioni*, dirette a

cautelare i leggitori contro l'ingannevole artificio, con cui si studia l'apologista editore di coprire sotto mentiti colori la deformità delle dottrine sparse ne' *Motivi* prodotti in iscritto dal prelato, e da esso editore pubblicati colle stampe. Quindi abbiamo creduto potersi acconciamente dividere in due parti la tessitura di questa nostra disamina; l'una preambola, opposta alle *preliminari riflessioni* dell'editore, l'altra in cui allargandoci alquanto di più, ci prendiamo di proposito a discutere i motivi, per li quali ha creduto Monsignore potere giustificare la sua quanto *solitaria*, altrettanto strana, e odiosa opposizione ad un dogmatico decreto, emanato dalla cattedra principale, opposta già da s. Ireneo quale scudo inespugnabile a tutte le eresie nate, e da nascere, siccome quella, in cui fu da' santi apostoli profusa la pienezza della tradizione, affinché per la successione dei suoi pontefici si propagasse, ed illibata si mantenesse in tutte l'altre successioni l'unità della dottrina.

A dileguare poi la sorpresa, o anche il sospetto, che potesse in taluno destarsi, che la tardanza, nel rintuzzare con pubblica risposta le oltraggiose jattanze degli oppositori, proceduta sia dalla forza delle obbiezioni, e dalla difficoltà di rispondere; fia bene che si sappia, che queste due parti dell'esame, che ora si producono al pubblico, dopo esser di già passate da più mesi addietro sotto gli occhi di rispettabili personaggi, erano in punto di esser consegnate alle stampe, quando insorsero quelle pur troppo notorie turbolenze, che ne frastornarono la progettata edizione, e ne ritardarono il proseguimento del disegno, che ci siamo proposti, se tanto ne rimarrà di tempo, e di ozio, di opporre alla serie delle *Riflessioni* dell'autore in difesa del sinodo di Pistoja una serie di documenti estratti da tutto il corso della tradizione (2), che bastino per sé stessi a mettere in chiara vista l'enorme abuso, ch'ei fa delle più sacre venerande autorità per torcerle a' suoi depravati sensi. Del che però non abbiamo trascurato di dare preventivamente un succinto saggio nella seconda parte, relativamente ad alcune proposizioni del Sinodo, rammentata da Monsig. di Noli ne' suoi *Motivi*, coll'occasione, che dovendo ribattere le opposizioni di lui, ci si è presentata ovvia l'opportunità di unirvi la confutazione delle cavillose *riflessioni* del suo apologista.

E qui ne permetta il benigno leggitor di soggiungere, come in una lettura, che si fece di questa nostra operetta fra persone confidenti, parve a taluno che troppo frequente ricorresse la ripetizione di certe avvertenze, benchè adattate a luoghi, ove si replicano, ed anche

(1) Tra i manoscritti copiosissimi e preziosissimi, che i Barnabiti a Roma conservano, del Cardinale si legge pure questo suo primo lavoro, o bozza della presente opera. D. A. M.

(2) Vedi l'opuscolo *De pontificii primatus auctoritate etc. adversus Marsilii Mendicini errorem etc.*, nel tomo preced. pag. 192.

variate nella forma, sotto cui si appresentano; come per esempio ove occorre mentovare il ministero dell'insegnamento, si ripete pressochè in ogni luogo in questi, o equivalenti termini *Affidate da Cristo alla visibile successione de' pastori, legittimamente costituiti sotto la presidenza, ed autorità del sommo sacerdote*; sembrando che detto che sia una volta, ogni lettore ne fa di leggieri l'applicazione ad ogni altro luogo, senza la noja di sentirselo espressamente replicare. Altri però fu d'avviso contrario sul riflesso, che chi prende un libro in mano non sempre si obbliga a volerlo scorrere di seguito da capo a fondo: vi ha chi si contenta di un'occhiata a que' capi, il cui tema in lui desta la curiosità di vedere come sono trattati: chi avendo interrotta la lettura non ha poi presente nel ripigliarla tuttocchè ch'ei lesse davanti: motivi per cui parve a questi men conveniente il tralasciare in ogni passo, che occorre, ciò

che possa servire di cautela, di rischiaramento, o di conferma. Che se in materie puramente letterarie neppure si sfuggono siffatte ripetizioni, come ne avvisa Cicerone ne'suoi dialoghi *De oratore* coll'interporre non di rado quel suo, *Saepe enim dicendum est*, quanto meno disdicono in materie concernenti la religione, d' intorno alle quali si ha da usare ogni più scrupolosa diligenza, ed esattezza? Ma ciò, che ne ha maggiormente confortato si è l'autorevole esempio di un' Agostino, il quale sendosi preso a confutare passo passo i libri nuovamente prodotti dal famoso patrocinatore dell'eresia pelagiana, il vescovo di Eclana Giuliano; non sempre ove riporta le ripetute obiezioni di lui, si contenta di un semplice, *jam responsum est*, ma non si trattiene da ripetere anch'esso bene spesso le soluzioni già date: *velis notis* (così l. 4. oper. imperfect. n. 94.), *quoniam saepe hoc dicit, saepe oportet ut audias*.



PARTE PRIMA

DIRETTA CONTRO LE RIFLESSIONI PREMESSE DALL' EDITORE ANONIMO AI
MOTIVI DELL' OPPOSIZIONE DI MONSIGNORE DI NOLI ALLA PUBBLICA-
ZIONE DELLA BOLLA *AUCTOREM FIDEI*.

ESAME

DELLE RIFLESSIONI PRELIMINARI DELL' EDITORE
DEI MOTIVI EG.

§. I.

INTRODUZIONE

Dell' apologista editore de' motivi. Sue atroci invettive contro la santa sede, artifiziosamente designata sotto l'affettato ambiguo vocabolo di Curia romana. Confronto dell' orrida pittura, ch' ei ne fa con quella, che il ch. Bossuet ha ritratta da' lineamenti, sotto i quali fu sempre l' augusta sede apostolica rappresentata, esaltata, venerata dalle serie de' santi padri.

S' introduce l'apologista di Monsignore di Noli con un minaccioso annunzio, che la condotta della divina giustizia sul rigettato Israele debba rinnovarsi su i moderni cristiani, stante il lagrimevole accieciamento, in cui è già caduta la maggior parte del cristianesimo, ed in cui ne fa egli ravvisare una pressocchè generale apostasia.

Da due fonti ripete egli questo funesto accieciamento, per cui presagisce essere vicino a compiersi il mistero d' iniquità predetto dall' Apostolo (2. *Thessal. c. 2. v. 7.*): l' uno è l' incredulità sparsa dalla delirante ragione dei pretesi moderni filosofi, (i cui deliri in vero non possono abbastanza deplorarsi): l' altro, un nuovo, com' ei dice, *Codice di dottrina*, che da più di due secoli tenta di erigersi in universale maestro per contraddire ad ogni passo il vangelo di Gesù Cristo.

OSSERV. Non essendo nostro intento l'entrare nelle quistioni, che si dibattono nelle scuole, nulla siamo per dire del *Codice* accennato dall' apologista, che sembra non essere stato da lui menzionato, se non per pigliarne occasione di esalare tutto il veleno dell' animo suo verso la santa sede. Condonate, saggio e pio leggitore, se vi poniamo sotto gli occhi cose, che non potrete voi leggere, siccome noi non abbiamo potuto rescriverle, senza raccapriccio;

indotti unicamente dal riflesso di non cadere in sospetto di alterazione, volendole abbreviare, o riportare in altri, fuorchè ne' propri suoi termini. » Egli è fuor d' ogni contesa (così si esprime l'apologista), che il molinismo domina sulla maggior parte del cristianesimo, » e vi domina perchè vigorosamente protetto da un numero prepotente di acciecati pastori, e con tanta arditezza vi domina, che per fin giunge a perseguitare il piccolo numero dei depositari fedeli del dogma, e della morale. Qual meraviglia se ad onta di vedersene dimenticate le più preziose verità fondamentali, singolarmente dopo l'epoca infame della anticristiana *Unigenitus*, la corte di Roma arriva a scagliare i suoi anatemi sopra di coloro, che piangono su tanto oscuramento! Questo è ciò, che si udì solennemente accaduto presso da due anni in un così detto breve di condanna del venerabile sinodo della chiesa pistojese. Troppo lunga cosa sarebbe il rilevare ad una ad una le irregolarità di questa informe sentenza, che dovrebbe, anzi che un breve pontificio, chiamarsi davvero un' impudente libello; tanto sfrontatamente vi dominan la cabala, la doppiezza, la frode, e le calunniose imputazioni. » Nè qui si arresta, ma prende nuova lena, e vieppiù si avvisa il religioso zelo dell'apologista nel soggiungere ch' ei fa: » Intanto questo curialistico ammasso di cavillazioni, e di censure ha già fatto una strage luttuosissima nella chiesa di Gesù Cristo. Sì, e non possiamo non vederlo, e non piangerne amaramente, ed altamente gridare ai veri figli di questa vedova afflitta. Voi che de' suoi beni esultate, e vi affliggete de' mali suoi, vedete, se vi è più alcuna cosa, che l'orgoglio e l'accecamento della romana curia non abbia cercato d' alterare, e corrompere! L' odierna bolla *Auctorem*, figlia sgraziata di una madre più infelice, ha ricolmata la misura dello scandalo. La *Unigenitus* squarciò il vangelo, e la tradizione: l'*Auctorem* condanna i più puri principj, fulmina le più canoniche riforme, protegge gli abusi più grossolani, avanza le massime più rivoltanti, e per eccesso di sa-

» collega impendenza ora di attribuirle alla
» Chiesa. Dogma e morale, culto e disciplina
» son tutte vittime destinate alla curialistica
» mania, che a guisa del dragone a sette corna
» descritto nell'Apocalissi, non ad altro è in-
» tesa fuorchè ad ingojare quanto partorisce
» la mistica donna pel ministero de' suoi più
» fedeli e zelanti pastori (Apoc. c. 12. v. 1.
» ad 24.) ». Così sotto il simulato nome di
corte, e *curia romana* con troppo volgare di già
trito o screditato artificio si è creduto in diritto
un sedicente figlio della Chiesa d'insultare im-
punemente, e con esecranda, non prima forse di
Lutero udita bestemmia, raffigurare nel drago-
ne a sette corna quel sacro magistero d'inse-
gnamento, da cui partono le pontificie dog-
matiche decisioni, venerate perciò dalla Chie-
sa, come provenienti non già da *curia forense*
ma come decretali della cattedra, madre e
maestra di tutte le chiese, pel canale de' cui
pontefici, come già disse l'antico Ireneo (l. 3.
c. 3.), si propaga la pienezza della tradizione,
e si conserva l'unità della dottrina nella Chie-
sa: cattedra, nella quale, come soggiunge il
Crisologo: *Vixit Petrus, et praesidet et praestat*
quarcentibus fides veritatem: ed a cui, per sen-
tenza di quel san Bernardo, sotto il cui manto
tentano sì vanamente ricoprirsi gli avversarij,
hanno da riportarsi tutte le insorgenti contro-
versie in materia di dogma, e di religione;
siccome a quella, in cui non *potest fides senti-
re defectum*; per tacere di altre innumerevoli
consonanti autorità, che si produrranno a suo
luogo.

All'orrido spettro pertanto, appresentazione
dall'apologista affrettiamoci di contrapporre il
fedele quanto tardo, e nitido specchio, in cui
ne fa il ch. Bossuet ravvisare i puri candidi
lineamenti, sotto i quali fu sempremai rap-
presentata la sede di Pietro dalla serie dei pa-
dri. Nel ricopiare che fa l'illustre Prelato i
sublimi nativi pregi della *sede eterna*, com'ei
la chiama, stabilita, e fissata in Roma: « Que-
» sta è (dice egli nel celebre suo sermone del-
» l'unità) quella romana cattedra cotanto ce-
» lebrata da' padri, nella quale hanno come a
» gara esaltato il principato della cattedra apo-
» stolica, il principato-principale, la sorgente
» dell'unità, e nel luogo di Pietro l'eminente gra-
» do della cattedra sacerdotale, la chiesa madre,
» che tiene in sua mano la condotta di tutte le
» altre chiese, il capo dell'episcopato, onde par-
» te il raggio del governo, la cattedra princi-
» pale, la cattedra unica, in cui tutte l'altre
» serbano l'unità. Voi, prosegue il ch. prela-
» to, voi in queste voci sentite parlare s. Ot-
» tato, s. Agostino, s. Cipriano, s. Ireneo, s.
» Prospero, s. Avito, Teodoreto, il conobbe di
» Catcedonia, e gli altri, l'Africa, le Gallie,
» la Grecia, l'Asia, l'Oriente, e l'Occidente
» uniti ». Chi può non riconoscere manifesto
l'influsso dello Spirito di verità in quel mira-

bile concerto di voci, risenanti dalla bocca dei
più santi venerandi padri di tutte le età, e da
tutte le parti del cristianesimo? e non dovrà
prevalere un sì maraviglioso divino concetto
alle torbide feroci grida ed invettive di un
partito, sollevato dallo spirito della menzogna
contro il decoro, e la maestà della chiesa una,
ed unica, costituita per divina disposizione ma-
dre e maestra di tutte l'altre chiese?

Lasciate pertanto nella dimenticanza, che si
meritano le calunniose invettive dell'apologista
nel passo, che ne abbiamo poc' anzi, nè senza
ribezzo riportato, due sole cose ci si appre-
sentano da dovere in quello rilevare: l'una è
l'impostura, con cui vi si rappresenta la Bolla
qual mero parto del molinismo, o, com'ei la
qualifica (p. 238. delle proprie sue riflessio-
ni sopra la bolla medesima) *tutta farina di*
macina moliniana; l'altra sopra l'insidioso abu-
so, ch'ei fa della voce *oscuramento* nel modo
d'applicarla; del che siamo per dire ne' due
seguenti paragrafi.

S. II.

Impostura dell'apologista nell'appresentare come
adottato dalla Bolla il sistema, o Codice di dot-
trina, da cui ripete l'oscuramento della verità
sopra la Chiesa.

OSSERV. Questa prima impostura è aperta-
mente smentita dal tenore stesso della Bolla,
in cui comparisce ad evidenza la provvida cau-
tela usata dal santo padre, sull'esempio stesso del
sacro concilio di Trento, di prescindere affatto
dalle questioni dibattute nelle scuole, sulle qua-
li non ha finora la Chiesa pronunziato alcun'es-
presso decisivo giudizio; non altro essendo sta-
to l'intento del sommo pastore, che di conservare
l'integrità del deposito, e porre un freno alla
dilatazione delle perverse innovazioni del pisto-
jese sinodo. Cautela sì esattamente osservata,
che anche, specialmente a tal riguardo, rispos-
se la Bolla una universale commendazione non
più per parte de' molinisti, che di altri e pre-
lati, e teologi reputatissimi, sebbene addetti ad
altre scuole, i quali relativamente alle contro-
verse materie, altro non ravvisarono nella Bol-
la, fuorchè la pura espressione del dogma con-
tro gli errori, universalmente, e di comune ac-
cordo riprovati in tutte le scuole cattoliche.
Chiara argomentazione di questa cautela si è la squi-
sita diligenza, e la costante attenzione usata in
distinguere nelle frequenti ambiguità del Sino-
do il senso, che soggiace alla condanna, dal
senso, che per via di comoda interpretazione
può tuttavia piegarsi ad un confortabile in-
tendimento: e ciò affine di togliere per una
parte agli estensori del Sinodo ogni apparente
motivo di lagnarsi, che si fosse loro imputato
un senso non suo; e per altra parte provvede-
re al pericolo, che per difetto di tale attenzio-

ne non s'imbeveressero i lettori del reo sentimento, che la doppienza del significato, latente sotto l'ambiguità di formola equivoca, avrebbe di leggieri potuto insinuare negli animi loro.

Troppo male pertanto pare, che si appongano certi spiritosi apologisti del Sinodo, che tentando la via del ridicolo si fanno giuoco di torcere in derisione della Bolla l'uso frequente, che vi si fa delle formole *quasi*, *quatenus*, *sic intellecta* etc., che si premettono alle censure delle proposizioni per adattare a ciascuna la sua conveniente qualifica. Ma scherzino pure a lor talento questi mal'acorti derisori, che lungi dall'avvilire co' loro motteggi la pontificia costituzione, altro non fanno che farne risaltare vieppiù uno de più insigni pregi, con palesare insieme da sè stessi, e mettere allo scoperto la poca loro perizia, e pratica della sacra antichità, presso cui consacrato si scorge in tanti venerandi monumenti l'uso di apporre nella condanna delle profane dottrine quelle stesse clausole, che troppo sconsigliatamente si sono affrettati a deridere nella Bolla. Speriamo che non fia discaro al saggio cattolico lettore, che a rossore e disinganno di costoro ne rechiamo alcuni pochi esempi.

Reprobatio positionum collatoris. I.
Append. op. S. Augustini
Edit. Maur. t. 10. p. 193.

N. 3. *Quasi medicus noster non etiam hoc docet.* ...

N. 4. *Quasi apostolus ex naturali effecta* ...

N. 6. *Quasi utrumq. ita recipendum sit* ...

N. 8. *Quasi natura ante gratiam* ...

N. 9. *Quasi de spiritualibus bonis Adam* ...

Anathematismi s. Cyrilli. II.
N. 5. *Quatenus nimirum Verbum* ...
N. 6. *Quatenus alterum ab ipso* ...
N. 8. *Tanquam alterum ab altero* ...
Quatenus Verbum ...
N. 9. *Tanquam aliena virtute usum* ...
N. 10. *Quasi alterum quempiam* ...
N. 12. *Quatenus videlicet visa est* ...

Capitula sancti Augustini ab iis subscribenda, qui suspecti sunt de Manich. haeresi. III.

Ap. Labb. t. 5. edit.

Ven. 1737. p. 800.

N. 2. *Qui credit duas naturas bellum inter se gessisse* ...

per quod et credi facit Dei naturam esse mutabilem.

N. 3. *Qui credit partem Dei ligatam... ut credatur pars Dei polluta teneri.*

Concilium carthag. IV. an. 418. IV.
Item placuit, ut si quis dicit ideo dixisse Dominum, in domo Patris mei mansiones multas

sunt, ut intelligatur, quia in regno eorum erit aliquis medius, aut utilis alicubi locus, ubi beate vivant parvuli, qui sine Baptismo...

S. Leo Epist. 15. ad Turibium Astoricens. de Priscill. erroribus. V.

Qui... et Patris, et Filii, et Spiritus sancti unam, atq. eandem asserunt personam, tanquam idem Deus...

Concilium V. generale. VI.

Can. 4. Si quis dicit secundum gratiam... unionem Verbi Dei ad hominem factam esse.... quasi quod placuit...

Can. 5. Si quis unam substantiam Domini nostri J. C. sic intelligit, tanquam...

Can. 6. Si quis abusive, et non vere Dei genitricem dicit sanctam gloriosam semper virginem Mariam, vel secundum relationem, quasi homine puro nato...

Così pure si è propagato lo stesso provido stile ne'sussequenti secoli.

Condemnatio errorum per Simonem Langham Archiep. Cantuariensem an. 1368. VII.
ap. Labb. tom. 15. pag. 910.

Si intelligatur de clara visione ...

Si intelligatur de viatore adulto ...

Si intelligatur simpliciter, sicut verba sonant.
E così per più articoli seguenti.

Concilium constantiense, damnatio errorum Wicleff. VIII.

Art. 24. Prima pars... pro quanto sic generaliter, et indistincte loquitur... Secunda erronea, pro quanto asserit...

Art. 41. Non est de necessitate salutis... Error est, si per romanam ecclesiam intelligat... aut pro quanto negaret primatum.

Innocentius X. Decr. an. 1647. IX.
Propositionem hanc: S. Petrus, et s. Paulus sunt duo Ecclesiae principes... ita explicatam, ut ponat omnimodam aequalitatem...

Decr. an. 1653.

Damnatio quinque propos. Jansenii. Quintam: Semipelagianum est... intellectam eo sensu, Christus...

§. III.

Insidioso abuso della voce oscuramento nel modo di applicarla.

L'altro punto da rilevarsi nell'addotto passo dell'apologista riguarda l'oscuramento, che si vuole essersi generalmente sparso da due secoli sopra le verità più importanti della religione. Ov'è da diligentemente avvertire il doppio aspetto, sotto il quale può questa pretesa oscurazione considerarsi; l'uso relativo alla ve-

lontania cecità di que' tanti infelici, per troppo numerosi prevaricatori, che in mezzo al cattolicesimo chiudono gli occhi alla luce della verità: l'altro relativo alla predicazione della dottrina; quasi ch'è per una generale diffusione di errori, si voglia essersi generalmente oscurata la verità, e come sparita dal visibile magistero, ed insegnamento de' pastori, a' quali ne fu da Cristo affidato il sacro deposito. Troppo importa il non confondere l'una coll'altra sorta d'oscuramento. E qui ne cade ben a proposito, che l'apologista stesso ne porge in quel suo passo medesimo un'argomento, che mostra chiaro potersi dare un cotale oscuramento in una qualsivoglia maggiore, o minore turba di finti cristiani, senza che ne segua un non dico generale oscuramento, ma neppure adombramento delle verità nella predicazione della Chiesa. Abbiamo veduto qualmente dagli accaniti sforzi di una delirante ragione sotto l'imponente nome di filosofia ripete egli la prima sorgente del funesto accecamento, di cui deplora le funeste conseguenze. Eppure chi non vede, che comunque siasi propagata, e si vada propagando questa scuola d'empietà, e per quanti proseliti abbiano fatti, e facciano tuttavia i sofismi di un Bayle, i paradossi di un Rousseau, i motteggi e sarcasmi dello scherzoso Voltaire, non perciò giunti sono a segno non dirò di eclissare, ma neppure di annebbiare nell'insegnamento della Chiesa la chiarezza, e purità delle verità opposte a tutta la massa di que' pullulanti errori? che anzi quanto più si sono accaniti gli sforzi della delirante ragione a diffonderne il pestilenziale contagio, con tanto più di forza si è ravvivato lo zelo sì dei pastori, come di altri esimi scrittori ad illustrare viemaggiormente l'inviolabile santità de' nostri sacri dogmi; e viva, e salda mantenerla negli animi de' popoli: onde chiaro apparisce, che l'accecamento di chi perverte, come di chi si lascia pervertire, non proviene da mancanza di notorietà della verità predicata, ma dalla depravazione dell'affetto in chi la rigetta per secondare gl'impulsi, e prestarsi alle illusioni di geniali errori.

Tentò già dall'origine del cristianesimo l'avversario di Cristo, il nemico d'ogni bene di offuscare la chiarezza della Chiesa nascente col suscitare da ogni parte quelle pestifere dottrine, che in tanta copia, e varietà insorsero da que' primitivi tempi. Luttuosa strage fecero pur troppo nel gregge di Cristo i settatori di Simone, di Cerinto, di Ebione, i Nicolaiti, e Gnostici di ogni sorta; che, tuttocchè discordi fra di loro, tutti unitamente cospiravano a distruggere l'opera del Signore, e del suo Cristo. Vani sforzi contro l'inalterabile stabilità di una chiesa, che dall'albero della croce traeva, e trarrà sempre in virtù della promessa di Cristo una forza vincitrice di tutte le potestà infernali. Veggiamo bensì l'Apostolo deplorare il colpevole accecamento di que' misori, che si la-

sciavano stoltamente abbagliare da quelle profane novità; ma lungi dal mirare in un siffatto accecamento un'ombra di oscurità, che ne ridondasse sopra la Chiesa, non cessa egli di rilevare, come non ostante l'oscurazione della verità nelle menti di quegl'infelici travati, fermo non pertanto, nè men luminoso continuava il corso della evangelica predicazione, che chiara, e manifesta si diffondeva, e cresceva, e fruttificava in universo mundo per opera dell'apostolico ministero.

Di questa mirabile, perseverante, notoria, universale diffusione della evangelica verità abbiamo le più espresse incontrastabili testimonianze in parecchi luoghi dell'epistole dell'Apostolo. Scrivendo egli a' colossesi (c. 1. v. 5. 6.) commenda la fermezza loro nella speranza de' beni celesti: » Quam audistis in verbo veritatis evangelii, quod pervenit ad vos, sicut » et in universo mundo est, et fructificat, et » crescit ». E. v. 23. esortandogli alla perseveranza: » Si tamen permanetis in fide fundati, » et stabiles, et immobiles a spe evangelii, quod » audistis, quod praedicatum est in universa » creatura, quae sub coelo est, cujus factus sum » ego Paulus minister ».

Commenda ne' tessalonicesi (1. c. 1. v. 7. 8.) l'edificazione, che dalla fede, e pietà loro si diffondeva non solo nella Macedonia, e nell'Acacia, ma per ogni dove ancora; onde vieppiù di fama, e di celebrità acquistava la parola di Dio: » Ita ut facti sitis forma omnibus credentibus » in Macedonia, et in Acacia; a vobis enim diffusus est sermo Domini non solum in Macedonia, et in Acacia, sed et in omni loco fides » vestra, quae est ad Deum, profecta est ». E tanto risplendeva questa fede, che ne prendea l'Apostolo argomento di gloriarsi nelle chiese di Dio: » Itaut et nos ipsi in vobis gloriemur in ecclesiis Dei pro patientia vestra, et fide ».

Nascava, (N. B.) e risaltava questa per ogni dove diffusa chiarezza, e celebrità della parola evangelica dalla uniformità di predicazione in tutte le chiese comunicanti, ed unite fra di loro sotto il regime dell'apostolico ministero. Unità dell'insegnamento, di cui fa fede l'Apostolo (1. Cor. c. 4. v. 17.): » Ideo misi ad vos Timotheum, qui est filius meus carissimus, qui » vos commonefaciet vias meas, quae sunt in Christo Jesu, sicut ubique in omni ecclesia » doceo ».

Questa è quella uniformità di fede, essenzialmente carattere della unità, e visibilità della Chiesa per cui rendea l'Apostolo grazie a Dio, e si congratulava co' romani, quia fides vestra annuntiatur in universo mundo (Rom. 1. v. 8.). Nè qui è da omettere l'opportunità, che si appresenta di notare, come da quella primitiva origine la fede romana si annunziava nell'universo mondo; e ciò che fa singolarmente al proposito nostro, si annunziava per modo da non lasciar luogo ad una qualsivoglia diffusione di

errori, che porri una generale oscurazione sopra le verità più importanti della religione. Vaglia in prova l'insigne testimonianza del gran padre s. Ireneo nel celebre passo posto in fronte della dichiarazione gallicana, o rammentato nella difesa della medesima (P. 3. l. 10. c. 6.) ove il s. Dottore detto ivi, ed encomiato *Irenaeus noster, gallicanas ecclesiae lumen*, dopo avere rilevate le auguste prerogative della primazia, ossia principato conferito da Cristo nella persona di Pietro alla chiesa di lui collocata in Roma, passa ad annunziare in conseguenza, ed istabilire la vegliante già d'allora, incontrastabile, nè mai ancora contrastata massima, che ad essa Chiesa *propter potentiorum principalitatem neccesse est omnem ecclesiam convenire, in qua semper ab iis, qui sunt undique, conservata est ea, quae est ab Apostolis traditio*. Necessità di convenire, nella quale fa il Santo ravvisare un provvido consiglio della divina sapienza; perchè in opposizione, e ad eterna confusione delle sette erranti tutte divise fra loro, chiara, e luminosa apparisse l'uniformità dell'insegnamento nella unità cattolica, senza bisogno di andar con pressochè insuperabile difficoltà trascorrendo d'angolo in angolo per tutte le successioni sparse nell'universo; *quas longum est enumerare*, a fine di indagarne partitamente i sentimenti. Imperocchè posta, e stabilita la necessità, che tutte abbiano da convenire colla Chiesa massima, da cui scende, e si diffonde il *preconio della verità* per la continuata successione de'suoi Pontefici, qual fu da s. Pietro, come nota il Santo, fino ad Eleuterio sedente a' suoi tempi; la notorietà di un tal preconio siccome di chiesa *omnibus cognita*, diventava per ciò stesso la certa, e del pari notoria tessera della uniformità della predicazione vegliante in tutte l'altre chiese comprese nell'unità cattolica; che sebbene ignote in gran parte le une all'altre, restavano pienamente accertate di concordare tra di loro per la nota necessità di conformarsi tutte *propter potentiorum principalitatem* colla Chiesa, in cui non ignoravano, come disse in appresso s. Agostino, che *semper viguit apostolicae cathedrae principatus*. Onde anche in vigore della stessa massima, nel sacro concilio di Calcedonia, quarto ecumenico, da un di que' venerandi padri enunziata fu in pieno consenso come comune a tutti la sentenza, non farsi luogo a nuove professioni dopo la *forma data* dal santissimo Pontefice sedente nell'antica Roma.

Così ancora il chiar. Bossuet (Serm. dell' Unità) nel riferire l'acclamazione fatta dal VI. concilio generale al Papa s. Agatone per la condanna de' Monoteliti, *Pietro ha parlato per Agatone*, soggiunge: » Tutte l'altre eresie banno dal » medesimo luogo ricevuto il colpo fatale. Così » la chiesa romana è sempre vergine; la fede » romana è sempre la fede della Chiesa; sempre si crede ciò che si è creduto: la voce stessa » sa risuona dappertutto, e Pietro rimane nel

» suoi successori il fondamento de' fedeli. Egli » è Gesù Cristo che lo ha detto: il Cielo e la » terra passeranno, anzi che la parola di lui ».

Concludiamo pertanto, che siccome non poteva soggiacere ad un generale oscuramento una predicazione divulgata per l'universo mondo, qual fu da' principj della chiesa nascente celebrata da s. Paolo la romana fede; così, e per la stessa ragione non ha potuto nel progresso de'tempi, nè mai per l'avvenire potrà soggiacere ad un siffatto pericolo il perseverante annunzio di questa stessa fede, che per divina ordinazione depositata fu in tutta la sua pienezza dai santi apostoli, e radicata nella cattedra di Pietro in Roma, onde avesse a diffondersi a perpetuità per tutte le parti dell'orbe cristiano: nulla essendovi di più ripugnante che il supporre, che venga giammai a cadere nelle tenebre di una generale caliginosa obblivione la pubblicità di una dottrina, che viva, e vegliante si propaga nella notoria predicazione delle chiese tutte, sparse per ogni dove a perpetua conservazione dell'unità cattolica.

Ora tornando all'Apostolo, non è da omettere un'altra non men luminosa di lui testimonianza, che ne appresenta qual certo segnale di verità l'uniformità del pubblico pastorale insegnamento nelle chiese componenti l'unità cattolica. Si ritrae questa testimonianza dal modo tenuto dal s. Apostolo nel rimproverare a' Galati lo stolido loro affascinamento (*Gal. c. 1. v. 6., e 7.*): » *Miror quod sic tam cito transferimini ab eo, qui vos vocavit in gratiam Christi, in aliud evangelium: quod non est aliud nisi sunt aliqui, qui vos conturbant, et volunt convertere evangelium Christi* ». A convincerli pertanto, che il vangelo da lui predicato era il puro vangelo di Cristo, si prende a narrare, come, tuttochè l'avesse egli ricevuto da Gesù Cristo medesimo, si era non pertanto portato per la seconda volta in Gerusalemme *cum Barnaba, et Tito* per conferire con gli Apostoli ivi dimoranti, il vangelo ch'ei predicava alle genti. Ed a che fine? lo spiega egli stesso: *Ne in vacuum currem, aut cucurrissem*: viene a dire, per dileguare, in chi l'ascoltava, ogni sospetto, o diffidenza d'intorno alla sincerità, e parità della sua predicazione, quando fosse stata questa riconosciuta conforme a quella degli altri Apostoli; come il fu pienamente, non avendo essi trovata cosa da aggiugnervi; e riconosciuta la grazia, che gli era stata compartita da Gesù Cristo, ammisero lui, e Barnaba in consorzio di società: *Dexteras dederunt mihi, et Barnabae societatis; ut nos in gentes, ipsi autem in circumcisionem*. Era dunque inescusabile l'insensatezza de' Galati nel riprovare il vangelo di Paolo, che si manifestava essere il vangelo di Cristo per la stessa sua conformità col vangelo che si annunziava uniformemente nella universalità delle chiese rette dagli apostoli, e loro cooperatori. Ma questa regola di conformità

per lo discernimento delle dottrine, come potrebbe reggere, e sostenersi, qualora per una generale diffusione di errori venisse a ricoprirsi di atra caligine la predicazione della dottrina sotto una generale funesta prevaricazione de' pastori, componenti l'apostolico ministero?

Trattandosi pertanto di oscuramento, che addivenga nella Chiesa, potrà ben questo verificarsi, e pur troppo si verifica, se si intende in senso di offuscazione di mente, e di cuore, che cada sopra quegli *insensati*, più o meno che siano, che all'esempio de' Galati si lasciano affascinare dalle ree dottrine di coloro, che all'esempio pure de' *pseudo-apostoli* non ad altro mirano, che a turbare la pace, e pervertire il vangelo di Cristo: ma non mai in senso di oscuramento generale, da cui rimanga ottenebrata la luce della predicazione evangelica, che non può mai generalmente spegnersi in quel ministero, cui fu da Cristo affissa nel principio, per esser con esso, e per mezzo di esso visibilmente diffusa in tutte le parti del mondo.

E qui ancora si osservi come la pretesa generalità di un tale oscuramento si esclude apertamente dall'Apostolo nel modo, in cui ce lo rappresenta ristretto a quella sola classe di acciecati, che ostinatamente resistono alla luce della predicazione evangelica: *Quod si etiam*, dice l'Apostolo (2. Cor. c. 4. v. 3.) *opertum est evangelium nostrum, in iis, qui pereunt, est opertum*: parole dalle quali chiaro si rileva, come la verità del vangelo, che sempre manifesta *fructificat, et crescit in universo mundo*, non è ricoperta, e non ha oscurità, fuorchè in coloro, che per una contumace opposizione alla vegliante predicazione dell'apostolico ministero si mettono in istato di perdizione. Ma dovendo seguire passo passo l'apologista ne' frequenti laoghi ove rimette in campo questa materia, ne metterà egli stesso nell'obbligo di dover produrre una siffatta copia d'incontrastabili testimonianze della tradizione, onde apparisca quanto giustamente sia stata condannata nella Bolla l'eretico proposizione del Sinodo, che si prende egli a volere pertinacemente difendere: che in questi ultimi secoli siasi sparsa una generale oscurazione (e come dice l'apologista sopra la Chiesa) delle verità più importanti della religione, e che sono la base della fede, e della morale di Gesù Cristo.

§. IV.

Lagnanze dell'apologista sulla penuria de' difensori della verità: ereticale sua audacia nell'accusare di aperta prevaricazione il silenzio dei vescovi non reclamanti contro la Bolla.

L'apologista, dopo aver pianto sul funesto accecamento della curia romana nel favorire, autorizzare, promuovere l'empie perniciose dottrine, che hanno fatto, e seguono a fare una

si luttuosa strage nella chiesa di Gesù Cristo, si volge a deplorare lo scarso numero de' difensori della verità. Ripoteremo qui parte a parte i suoi lamenti, e soggiungeremo a ciascun tratto per maggior chiarezza la sua particolare osservazione.

L'apologista. » Ma in mezzo a tanto disordine (così egli p. 7.) chi è che alzi la voce » generosa, e faccia fronte al rovinoso torrente, » che minaccia ormai d'inondare tutta quanta » la mistica vigna »?

OSSERV. La fronte pare in vero, che sia poco proporzionato argine a frenare l'impeto di rovinoso torrente. Altronde se da due secoli in qua è di già seguito, come si vuole, il fatale allagamento delle pestilenziali dottrine, che hanno sparsa nella mistica vigna una non parziale, ma generale oscurazione; in vano si chiama una generosa fronte, che si alzi a frenare l'impeto, ed a trattenere l'inondazione del rovinoso torrente, dappoichè ha di già eseguita la minacciata rovina.

L'apologista. » Al comparire, continua egli, » della mostruosa *Auctorem*, quasi tutti i vescovi dell'Italia piegarono le ginocchia innanzi a quest'idolo divoratore, e l'avvalarono colla lor tacita accettazione ».

OSSERV. Tacita non fu semplicemente l'accettazione di gran numero di vescovi d'ogni parte dell'Italia, ma espressa, e dichiarata con lettere, che attesteranno in perpetuo l'abborrimento loro dagli errori del pistojese sinodo, e la lor pronta ossequiosa adesione all'irrefragabile giudizio della santa Sede.

L'apologista. » Egli è bensì vero, che le » chiese napoletane (alle quali aggiunge più » stati d'oltremonti), e più degli altri la Toscana tutta non la videro girare per le loro » contrade, e ne fu anzi vietata qualunque leggittima pubblicazione ».

OSSERV. Osserviamo 1. che il girare più, o meno per le contrade nulla conferisce, nulla toglie all'autenticità di un decreto dogmatico, notificato nelle debite forme al ceto de' vescovi. Ma delle condizioni richieste ad una legittima promulgazione in materia di religione si ragionerà di proposito nel rispondere alle opposizioni di Monsignor di Noli.

2. Sembra l'apologista voler disgiungere da quasi tutti i vescovi dell'Italia le chiese napoletane, più stati d'oltremonti, e la Toscana tutta. Ma s'inganna. Delle chiese napoletane si hanno in gran copia esimie lettere da confondere Pistoja, e la turba tutta dei pistojesi.

Non mancano consimili documenti dalle parti d'oltremonti, e fin dall'ultimo settentrione. Ed a buon conto se nella universalità del cattolicesimo non tutti i vescovi hanno scritto; ha però dappertutto regnato, e regna quell'eloquente silenzio, in cui l'apologista non ha potuto a meno di ravvisare un patente attestato di tacita accettazione.

Quanto alla Toscana non è forse notoria la alienazione dalle novità pistojesi, dimostrata con somma edificazione da que' dotti non meno che pii e zelanti vescovi, con che hanno gloriosamente rispinta la macchia, che da quell' infausto pistojese sinodo si sarebbe altrimenti sparsa su quella tanto illustre porzione del gregge di Cristo? Due soli si meritano gli obbrobriosi encomi dell'apologista per l'aderenza loro alle pistoiesi novità del vescovo Ricci. E questi pure per divina misericordia hanno riconosciuto con s. Agostino quanto sia turpe ogni *parte*, che non consente col *tutto*; e si sono ricreduti. Non sappiamo, che si voglia dire l'apologista nell'enunziare ch'ei fa quelle sue supposte proibizioni di ogni legittima pubblicazione della Bolla. Ma giacchè non ne produce alcun documento, emanato da pubblica sovrana autorità, ci perdoni se ci ha egli stesso disobbligati dal credergli sulla sua parola.

Ma degna è di essere specialmente notata la confessione, che fa l'apologista, della insufficienza del ripiego, che pure impegnato si era di ritrovare per eludere la forza di un silenzio che grida consenso, ed acquiescenza; ed in cui non può non riconoscere una tacita accettazione dei vescovi non reclamanti. Sentiamolo.

L'apologista. » I vescovi di tutti quegli stati » però hanno taciuto, lasciandosi, che la non » placitazione fosse un bastevole compenso per » la causa della verità; e non si avvidero, che » in un tanto pericolo il loro silenzio è un » aperta prevaricazione ».

OSSERV. In primo luogo se l'apologista non è scrutatore de' cuori, come ha potuto penetrare negl' intimi sensi di sì gran numero di vescovi a lui certamente per la maggior parte ignoti; ed imputar loro una lusinga, che in essi supporrebbe una crassa ignoranza del nativo istituto della Chiesa, nella quale principiando dagli apostoli, e scorrendo per l'età seguenti, ne' secoli massimamente, che più esposti furono alle persecuzioni de' gentili, non mai attesa fu placitazione, o non placitazione per decidere del valore, o non valore delle decisioni dogmatiche?

In secondo luogo se rei sono di aperta prevaricazione i vescovi, che hanno taciuto; quanto più reo dovrà dirsi il numeroso stuolo di quelli che hanno, come si è detto, con autentiche lettere manifestata l'adesione loro all' apostolico giudizio? Cosicchè per sentenza dell'apologista viene a comprendersi in questo reato di aperta prevaricazione contro la fede, e la morale di Gesù Cristo l'universalità tutta quanta dell' episcopato, cominciando dal papa autore dell' odiosa bolla, dalla cui sede nella persona di s. Pietro *episcopatus sumit exordium*, e seguitando per le successioni dell'altre chiese governate da vescovi, parte espressamente aderenti, e parte con religioso silenzio acquiescenti. E dove infatti più luminosa, che in una

siffatta universale acquiescenza videsi mai risplendere l'unanimità del ceto episcopale? Unanimità, che lungi dal rimanere offuscata, risalta anzi viemaggiormente al confronto delle fioche voci di due reclamanti vescovi, che per detto, che a suo luogo riferiremo, di s. Atanasio, *praejudicium facere non possunt*. Rifletta poi chi legge, se sia sentimento cattolico, e non piuttosto un pretto luterano delirio il rappresentare caduta, ed involta in una generale prevaricazione la generalità de' primi pastori, ai quali fu da Cristo affidato il perpetuo indefettibile ministero dell'insegnamento, in comunione, e sotto la presidenza dell'augusto primato, in cui fu pure da Cristo stabilito il centro, e vincolo dell'unità. Ma di questo punto si ragionerà più distesamente in altro luogo.

S. V.

Mistero d' iniquità, disciolto dal ch. Bossuet nella incoerenza de' novatori in voler conciliare la indefettibilità visibile della chiesa con una generale oscurazione, e prevaricazione del ministero dell' insegnamento.

Nella generale supposta prevaricazione, di cui si è detto, è paruto all'apologista » di rav- » visare un mistero d' iniquità, il cui sciogli- » mento (*com' ei dice p. 8.*) è riservato a co- » loro soltanto, che dietro una seria medita- » zione sulla economia della chiesa, ne cono- » scono i più terribili, e più consolanti avve- » nimenti ».

» Noi (così continua) rimanderem volentieri i nostri leggitori ai *Nicoli*, ai *Duguet*, ai *Bossuet*, ai *Mallet*, ai *Lambert*, e più recentemente alle due luminose opere di valoroso scrittore francese, che qual nuovo Eusebio » constantinopolitano, e Prospero dal suo ritiro sparge di tanta luce il consolante annunzio di una vicina rigenerazione, mercè il ritorno del popolo israelitico ».

OSSERV. Giacchè veggiamo il ch. nome di Bossuet compreso nel novero di coloro, ai quali volentieri l'apologista rimanda i suoi leggitori; noi più che volentieri ci riferiamo a quell' illustre prelado per isgombrare colla luce, ch'ei sparge, que' tenebrosi misteri, che con alterata fantasia vanno sognando i nostri avversari. Disvela egli a maraviglia in tutto il corso delle dotte sue opere, e segnatamente nel 15 lib. dell' *Istor. delle variazioni* un troppo tenebroso mistero nella mostruosa incoerenza de' novatori, nel tentare che fanno di conciliare il generale oscuramento delle verità evangeliche, calunniosamente obbietato da essi alla chiesa, colla perpetua visibile indefettibilità del pastorale ministero, in virtù della promessa fatta da Cristo agli apostoli, ed a' loro successori di essere con *essoloro omnibus diebus usque ad consummationem saeculi* (S. Matth. 28.).

Produce a tal' effetto il dotto prelato le varie molteplici intricatissime formole de' sinodi della pretesa riforma, tra le quali basti qui accennare la grande solenne confessione elvetica del 1566, ove per una parte si insegna espressamente, che *la legittima, e vera predicazione è il segno principale della Chiesa, la quale sempre fu, ed è, e sarà sempre l'adunanza dei fedeli, e dei santi*. In quelle parole di *adunanza*, e di *legittima predicazione* fa osservare il Bossuet, che non poteasi più chiaramente insegnare di quello che il fa in questo luogo la confessione elvetica, che la Chiesa è sempre » visibile, e ch'ella è necessariamente composta di pastori, e popoli »; mentre, com'ei soggiunge, vi si appresenta la chiesa sotto la forma di una società di uomini, esterna sempre di sua natura, e che a distinguerla e renderla manifesta le si assegna un segno, ed un carattere esterno pure di sua natura, e visibile, qual'è la predicazione, che si fa dal pastore al suo gregge.

Ma per altra parte (segue il Bossuet) d'uopo era salvare l'oscuramento, in cui si volea da' riformati essere stata la Chiesa, da più e più secoli profondamente immersa. E qui di necessità convenne appigliarsi ad un partito, che porta seco una formale disdetta; mentre, come rileva egli, costretta fu la confessione elvetica di aggiungere, » che Iddio ebbe amici » fuor del popolo d'Israele; che durante la » cattività di Babilonia il popolo fu privo per » sessant'anni del sacrificio; che per un giusto giudizio di Dio la verità della sua parola, e del suo culto, e la fede cattolica sono » alle volte talmente oscurate, che sembrano » quasi estinte, e che più non rimanga Chiesa, » come accadde a tempi di Elia, ed in altri » tempi: di modo che può chiamarsi la Chiesa » invisibile, non che il siano gli uomini » dei quali è composta, ma perchè sovente » si nasconde agli occhi nostri, e che conosciuta da Dio solo sfugge alla vista degli uomini ».

Cosicchè i protestanti dopo aver fatto mostra di ammettere la chiesa visibile con definirla in modo che la visibilità entra nella sua definizione, e per conseguente nella sua essenza, sono poi costretti di passare ad una chiesa invisibile per l'impossibilità di salvare altramente l'oscurazione addotta da essi in prova della necessità della riforma. Ed in vero se *la legittima, e vera predicazione della verità è il segno principale della chiesa*, non può essere la chiesa visibile, se visibile non è questo segno principale che la caratterizza essenzialmente; nè altronde può un tal segno dirsi visibile in mezzo ad una generale oscurazione della verità, e di una corrispondente generale prevaricazione de' ministri preposti al ministero della predicazione. Di modo che, riguardo a que'due punti dell'oscuramento della verità, e della prevaricazione de' ministri, altro divario non apparisce fra i

protestanti, ed i moderni novatori, fuorchè nell'assegnarne l'epoca, ripetendola questi da due secoli in quà, e piacendo a quelli ripeterla da più alto. Se non che più conseguenti, o di più buona fede sembrano dimostrarsi nel ragionare i protestanti col riconoscere finalmente sparita la visibilità della chiesa nell'oscuramento della verità, non ostante la supposta continuata, né mai interrotta permanenza, di questa in alcuni pochi pretesi eletti; di quello che il siano i moderni settari, che sotto il pretesto di siffatti eletti vogliono fare a tutta forza spiccare la luce della visibilità nel buio di una generale oscurità.

S. VI.

Luminosa dottrina del Bossuet, dimostrante che la Chiesa non è visibile se non per la verità del vangelo sempre professata dal totale della società.

Ma da questi tortuosi andirivieni passiamo alla chiara lucida esposizione de' fondamentali principi della costituzione della Chiesa, opposti con invincibile forza di raziocinio dal gran Bossuet a tutte quante le sofistiche arguzie di qualsivisa sorta di novatori. Ne riporteremo un passo alquanto lungo: la sodezza della dottrina compenserà la poca eleganza della traduzione.

» La dottrina della Chiesa (*Viartaz. l. 15. n.3.*) » consiste in quattro punti, la cui concatenazione è indissolubile: l'uno, che *la Chiesa è visibile*; l'altro, che *ella è sempre*; il terzo, che *la verità del vangelo (N. B.) vi è sempre professata dal totale della società*. (E qui si noti di passaggio, se può conciliarsi un'oscuramento generale della verità, anche in senso morale sopra la Chiesa colla visibile permanenza della verità professata dalla *totalità* della Chiesa): » il quarto, che non è lecito allontanarsi dalla sua dottrina ». (E qui pur si noti, se non è un'allontanarsi dalla dottrina della Chiesa il dipartirsi dalla dottrina professata dalla *totalità* della Chiesa) » dal che con pari chiarezza » segue il quinto punto, cioè non esser permesso il dire, che la Chiesa sia nell'errore, » ed iscostarsi dalla sua dottrina. Tutto ciò è » fondato sulla promessa confessata in tutti i » partiti: posciachè finalmente quella medesima promessa, la quale fa che la Chiesa sia » ed esista sempre, fa altresì, che ella sia sempre nello stato, che si comprende sotto il nome di Chiesa, cioè di una società sempre visibile, sempre insegnante la verità ».

Ora in questa sì stretta, sì luminosa concatenazione si osservi particolarmente la connessione tra la visibilità della Chiesa, e la visibilità della dottrina insegnata, e professata nella *totalità* della Chiesa. *La Chiesa*, dice il Bossuet, *non è visibile, se non che per la professione*

ne della verità del vangelo, qual'è professata dal totale della società. Se dunque la visibilità della Chiesa risulta dalla professione della verità nel totale della società; ne viene per necessaria conseguenza, che quanto si oscura una tal professione nel totale della società de' fedeli, altrettanto debba oscurarsi la visibilità: in guisa che una generale oscurazione della verità importa una corrispondente generale oscurazione della visibilità. Onde apparisce quanto vani sono gli sforzi de' nostri avversari a voler conciliare colla visibilità della Chiesa quel generale oscuramento, che vogliono essersi sparso sopra la Chiesa da due secoli in quà sulle verità più importanti della Religione, e che sono la base della fede, e della morale di Gesù Cristo. Ristringiamo l'argomento. La Chiesa non è visibile se non per la professione della verità, che vi si insegna dal ministero, e si professa dal totale della società: ma una professione, che si supponga concentrata in un piccolo numero di pretesi eletti, non può dirsi che sia la professione, che si tiene, e s'insegna nella totalità della Chiesa. Dunque una tale professione non è quella, che si richiede dal Bossuet, e da tutti generalmente i cattolici per salvare l'infedeltà visibile della Chiesa.

§. VII.

Insigne passo di s. Cipriano, in conferma della dottrina sopra esposta: La verità collocata da Dio nel domicilio dell'unità.

Sembra il sopra riferito tratto del ch. Bossuet poter servire di eccellente commento a quell'insigne passo di s. Cipriano (*Ep. 8. ad Cornelium ap. Constant*) ovè la Chiesa è detta, *unitatis, ac veritatis domicilium*. Un solo, e medesimo domicilio ha Cristo stabilito per albergare indissociabilmente l'unità, e la verità. L'unità risiede nel corpo intero delle Chiese, e de' loro pastori aderenti a quella sede, che s. Cipriano ne fa ravvisare come sorgente della stessa unità, *unde unitas sacerdotalis exorta est*, e ch'ei perciò chiama anco radice, e matrice dell'unità. Se dunque questo domicilio dell'unità, che altro non è che il corpo de' pastori, e fedeli aderenti al capo, è quello stesso, che pur'è stato da Cristo assegnato alla verità; chi sarà il forsennato, che diasi a credere, che abbia giammai potuto staccarsene la verità per appigionarsi un segregato tenebroso domicilio ne' torbidi cervelli di alquanti pretesi eletti, sempiterni perturbatori della pace, che Cristo è venuto per portare al ceto dell'unità?

Lungi da una tale fanatica illusione nulla ebbe più a cuore il s. Dottore, che il fermamente stabilire contro i novaziani particolarmente, non poter mai la verità disgiungersi dal pubblico ministero dell'insegnamento nell'unità della Chiesa. Nella lettera 69. *ad Florentium Pupia-*

num contra obtreclatores) per ricondurre al gregge questo misero travolto, che unitosi ad altri detrattori della condotta del s. vescovo riguardo alla riconciliazione de' caduti, giunto era a tal'eccesso d'impudenza di accusare di prevaricazione non lui solo, ma il coro tutto de' vescovi con esso comunicanti; gli rammenta non esservi salute fuor della unione con i pastori preposti all'insegnamento, e al governo de' fedeli esistenti nel grembo della Chiesa: » *Illi sunt ecclesia*; plebs sacerdoti adunata, et Pastori » suo grex adhaerens. Unde scire debes episcopus in Ecclesia esse, et Ecclesiam in episcopo, et si quis cum episcopo non sit, in Ecclesia non esse ». Spiega poi come un tal pregio non compete a ciascheduna chiesa particolare, se non in quanto essa, ed il suo pastore (*N. B.*) sono coerenti alle altre chiese, ed ai pastori componenti l'unità cattolica: » Quando Ecclesia (così prosiegue) quae catholica est, scissa non sit, neque divisa, sed sit aliquae connexa, et cohaerentium sibi sacerdotum glutino copulata ».

Mediante questo glutine la Chiesa sempre una » in multitudinem latius incremento saeculorum dilatis extenditur, ac Domini luce perfusa per orbem totum radios suos porrigit; unum tamen lumen est, quod ubique diffunditur, nec unitas corporis separatur ». Non è dunque luce di verità cattolica se non quella, che partendo dalla sua sorgente diffonde i suoi raggi in tutto l'orbe per mezzo de' pastori, coerenti fra loro mediante il glutine, che gli unisce alla Chiesa, radice, e matrice dell'unità. Vedano poi gli avversari, se di troppo non eccedono nell'attribuire alla possanza delle tenebre il poter generalmente oscurare lo splendore di quella luce divina, che per divina virtù sparge, e ha da spargere in perpetuo i suoi raggi, e render visibile la verità ovunque si stende l'unità.

Così nella persona di Florenzio Pupiano sembra s. Cipriano aver preventivamente rintuzzata l'insana temerità di un qualsiasi novello Pupiano, che ne' tempi avvenire si recasse a gloria di contrapporsi solo al concorde magistero de' venerandi suoi confratelli, ne' quali per lo glutine che gli unisce, *Unitas corporis servatur*. Che se per motivo della opposizione fatta da s. Cipriano al decreto di papa s. Stefano sorgesse in taluno qualche ombra di dubbio d'intorno alla mente di quel santo dottore, si farà chiaro vedere nell'esame de' motivi di Monsignor di Noli nulla potersi inferire da quella controversia, che pregiudichi ai sentimenti sì espressamente dichiarati, e confermati dal s. Vescovo, nè che possa in alcun modo favorire la causa de' nostri avversari.

S. VIII.

Consonanza de' sentimenti di s. Agostino con quelli di s. Cipriano: Nella cattedra dell'unità ha posto Iddio la dottrina della verità.

Questa inestinguibile luce di verità opposta da s. Cipriano ai novatori de' suoi tempi, fu di poi con non minor forza opposta da s. Agostino ai manichei, pelagiani, donatisti. Si ascolti quanto egli scrive a disinganno del donatista vescovo di Cirta Petiliano (*L. 2. cont. litteras Petilianæ c. 104. n. 239.*): » Non estis in monte Sion, quia non estis in civitate super montem constituta, quæ certum signum hoc habet, quod abscondi non potest. Nota est ergo omnibus gentibus: pars autem Donati ignota est pluribus gentibus: non est igitur ipsa ». Segnale certo della verità cattolica egli è l'essere questa promulgata dall'alto della città costituita sul monte, *quæ abscondi non potest*. Questo segno non potea il vescovo di Cirta mostrarlo nella parte di Donato, perchè ignota, come dice il Santo, *pluribus gentibus*. Potrà forse ostentarlo nella singolarità della sua predicazione un vescovo, che si pregia di esser solo in opposizione al papa, ed alla unanimità dei suoi confratelli? Ma fra le genti, e nella universalità dell'orbe cattolico, chi conosce *Noti* e l'apologista di *Noti*? Una predicazione dissenziente da quella dell'episcopato, unito al suo capo, non viene dalla città costituita sul monte, che ha per distintivo carattere l'essere *nota omnibus gentibus*. Non ha dunque il segno certo della verità: *non est ipsa*.

In questo segnale ravvisa il s. Dottore, e fa ravvisare il provvido consiglio della divina sapienza, per cui avendo Gesù Cristo istituita la sua chiesa per chiamare tutti gli uomini alla cognizione della sua dottrina, ne affidò il deposito all'apostolico visibile ministero della predicazione: *Ventes in mundum universum prædicare evangelium omni creaturæ* (*Marc. ult.*), imprimendo nella predicazione di questo visibile ministero il certo luminoso segnale della verità, cui mirando gli uomini di ogni tribù, lingua e nazione, grandi e piccoli, dotti ed ignari, sapienti ed insipienti potessero sotto la scorta di essa, mediante la divina grazia, per via di una docile ubbidienza in ossequio di Cristo condursi a salvamento; ed in tal guisa, come ben avverte lo stesso s. Agostino, cautelata rimanesse la improvvida semplicità de' pusilli contro le fraudolenti suggestioni, ed opposizioni *falsi nominis scientiæ*. » Quod usque adeo » Coelestis magister cavendam præmonuit, » ut de Praepositis malis plebem securam faceret, ne propter illos doctrinae salutaris cathedra deseretur, in qua coguntur etiam mali bona dicere. Neque enim sua sunt quæ

» dicunt, sed Dei, qui in cathedra unitatis » doctrinam posuit veritatis, » (*Ep. 105, n. 16*).

E ben avvedutamente rileva s. Agostino come nelle Chiese cristiane la malvagità del predicante, non può in certo modo alterare la bontà della predicazione, *coguntur etiam mali bona dicere*, sul riflesso che predicando alle adunanze de' fedeli vien costretto il predicante, *cogitur*, di conformare il suo dire non ad alcun suo privato errore, suggeritogli dalla sua perversità, ma bensì alla forma delle sane parole, che risuonano nel comune pubblico insegnamento, che s'ode in tutte l'altre chiese di comunione cattolica; senza di che non sarebbe tollerato nell'esercizio del ministero.

Venga pure adunque, ed alzi la voce l'annunziatore di qualsisia peregrina dottrina; un'occhiata sola si dia al segnale certo, esposto da s. Agostino, ed ecco fatto il discernimento. Se il predicante dice tutt'altro di quello che si sente nella comune predicazione del pastorale ministero, non è dunque voce, che paria dalla cattedra di unità, non è dunque voce di verità; ed ecco pure con ciò cautelato il popolo, ed avvertito di stare in guardia contro la voce dello straniero, che viene per sedurre in *sublimitate sermonis*.

S. IX.

Che le dottrine spettanti al dogma, hanno da riceverci per via di ubbidienza prescritta dall'Apostolo ad obeditionem fidei; che include non la sola esterna osservanza del precetto, ma l'interno assenso, ed assoggettamento di mente, e di cuore alla verità predicata in obsequium Christi, in vigore della partecipazione fatta da Cristo al ministero apostolico, dell'autorità ch'egli stesso esercitò nel corso della sua predicazione.

Due sono i punti fondamentali di questa importantissima cattolica verità. 1. Che Cristo esercitò il ministero della predicazione con autorità, ch'esigeva ubbidienza senza discussione. 2. Che Cristo rivestì l'apostolico ministero di una partecipazione di questa divina autorità per chiamare tutte le genti alla ubbidienza del vangelo, ed eternarne la predicazione fino alla consumazione de' secoli.

Ad evidente dimostrazione del primo punto basta porre gli occhi sul testo di s. Marco (*c. 1. v. 14., e 15.*): » Postquam autem traditus est » Joannes, venit Jesus in Galilaeam prædicens evangelium regni Dei, et dicens: Quoniam impletum est tempus, et appropinquant regnum Dei: poenitemini, et credite evangelio ». Parole che contengono una espressa intimazione fatta da Cristo di doversi da tutti prestar fede al vangelo in vir-

tà dell'ubbidienza dovuta all'autorità di chi lo predicava. Onde segue a dire s. Marco (v. 21. seg.) » Et ingrediantur Capharnaum: et statim Sabbatis Ingressus in Synagoga, docebat eos, et stupebant super doctrina ejus: erat enim docens eos, quasi potestatem habens, et non sicut Scribae. E in s. Luca (c. 4. v. 32.): » Et stupebant in doctrina ejus, quia in potestate erat sermo ipsius ».

Che però avendo Cristo cominciato ad annunziare (Joan. c. 6.) l'immenso ineffabile dono, ch'ei voleva farne del sacralissimo suo corpo in cibo, e del suo sangue in bevanda essendosi eccitato mormorio fra' Giudei: *Quomodo potest hic nobis carnem suam dare ad manducandum?* Non si prese Cristo a volerli capacitare con ispiegare il modo, in cui si sarebbe ciò potuto fare, ma con tuono autorevole represses la temeraria loro curiosità, replicando: *Nisi manducaveritis carnem filii hominis, et biberitis ejus sanguinem, non habebitis vitam in vobis.* Ove s. Pietro ne dimostrò col suo esempio la fede, che senza discussione doveasi all'autorità della parola rivelata, mentre essendosi all'udirli molti discepoli da Cristo dipartiti, ed avendo Cristo chiesto ai dodici: *Numquid et vos vultis abire?* rispose Pietro: *Domine ad quem ibimus? verba vitae aeternae habes.*

In prova del 2. punto basta por mente alle parole di Cristo risuscitato, in s. Giovanni (c. 20. v. 21): *Sicut misit me Pater, et ego mitto vos.* (Marc. ult. v. 15. e 16): *Euntes in mundum universum, praedicare evangelium omni creaturae. Qui crediderit, et baptizatus fuerit, salvus erit: qui vero non crediderit, condemnabitur.* Cristo fu mandato dal Padre per predicare, *Ad hoc enim missus sum:* dal Padre ricevè Cristo le parole, ch'ei dovea predicare, *Ego quas audivi ab eo, haec loquor in mundo* (Jo. 8. v. 26.); e (v. 28): *Sed sicut docuit me Pater, haec loquor.* E queste parole ricevute dal Padre, Cristo le diede ai suoi apostoli nel mandargli a predicare nel mondo: *Verba quas dedisti mihi, dedi eis* (Jo. 17. v. 8.): *Ego dedi eis sermonem tuum* (v. 14.). Ebbero dunque gli apostoli da Cristo una partecipazione di quell'autorità, con cui fu mandato dal Padre per propagare la sua parola in tutto l'orbe; onde si potesse dalla lor bocca ricevere la parola del vangelo non come parola di uomini, ma *ut est vere*, parola di Dio.

Fu da Cristo implorata dal Padre questa prerogativa di autorità *non pro his tantum*, cioè non solo per gli apostoli allora viventi, *sed et pro iis, qui credituri sunt per verbum eorum in me:* prerogativa pertanto che dovea propagarsi ne' loro successori nel ministero apostolico, dalla cui autorevole predicazione la parola del Padre affidata loro da Cristo, *Sermonem tuum dedi eis*, dovesse riceverli per via di ubbidienza, *ad obediendum fidei* da tutti coloro, che in tutta la serie de' tempi avvenire designati era-

no da Cristo per essere aggregati al consorzio de' fedeli, *Qui credituri sunt per verbum eorum in me.*

Risiede, e risplende mirabilmente l'universalità di questo apostolico ministero in quel vincolo di comunione, o sia *società di fede*, che tutt' i pastori subordinatamente unisce alla cattedra principale, costituita da Cristo, *radice e matrice della chiesa cattolica*, perpetua conservatrice dell'apostolica tradizione, depositata in essa, ed in tutta la sua pienezza dalla sua prima origine.

Quindi è che qualunque controversia, che da uomini contenziosi venga ad eccitarsi nella Chiesa in materia di fede, non può mai rimanere sospeso l'animo del cristiano, cui stia veramente a cuore, nè altro desiderio, che di essere da Cristo riconosciuto nel novero de' veri credenti. Chiara, ed espressa è la sentenza di Cristo in s. Giov. (c. 10. v. 27.): *Oves meas vocem meam audiunt.* Se dunque ha voluto Cristo che la sua voce risuonasse indefettibilmente, ed a perpetuità nella bocca dell'apostolico da lui istituito ministero, chiaro è, che chi segue la voce di esso ministero, segue la voce di Cristo; e per lo contrario qualsivisia voce, che si alzi in contraddizione al comune vegliante insegnamento nel ceto episcopale aderente al suo capo, quale si è la voce de' reclamanti contro l'irrefragabile autorità della dogmatica costituzione *Auctorem fidei*, non può essere se non voce strana, ed aliena, che stride dal di fuori dell'ovile, da mettere in fuga le pecorelle di Cristo: *Alienum autem non sequuntur, sed fugiunt ab eo, quia non noverunt vocem alienarum.*

Temiamo con ragione, e ce ne facciamo un rimprovero a noi stessi, di stancare colle replicate ripetizioni, che andiamo tramezzando ad ogni passo, la sofferenza di chi legge; speriamo però compatimento, e forse anche approvazione da chi vorrà considerare, che stante l'importanza della dottrina, che ci siamo presi a difendere, e atteso l'ostinato impegno degli avversari a replicare ad ogni tratto, e per ogni verso le sofistiche loro impugnazioni, sembra ciò farne un dovere di riprodurre in ogni luogo, ove essi ne danno l'occasione, quei raggi di luce, che valere possono a disgiungere i fraudolenti artifizii, co' quali cercano d'offuscare le menti degli incauti loro leggitori.

§. X.

Che nella Bolla concorrono tutte le condizioni, dalle quali si rileva il carattere d'un'irrefragabile giudizio della chiesa dispersa.

Egli è dogma di fede, dogma fondamentale, aver la Chiesa edocente ricevuta da Cristo l'indefettibilità necessaria per conservare illibata l'integrità del deposito, e decidere in conseguenza con infallibile autorità ogni con-

treversa, emergente in materia di religione. Questa infallibilità di giudizio compete alla chiesa non solo nell'adunanza di un concilio ecumenico, ma bensì fuor' anche di esso nello stato qual suole denominarsi della *chiesa dispersa*: altrimenti converrebbe dire, che nel partire da questo mondo gli apostoli, si fosse con essi involata l'indefettibilità, rimanendone priva la Chiesa ne' tre secoli, e più, che scorsero fino al primo ecumenico concilio di Nicea.

Nè a questa infallibilità della chiesa dispersa possono contraddire i nostri avversari, i quali anzi non tengono per irrettrabili le decisioni stesse de' concilj generali, se non in quanto rimangono avvalorate con morale unanimità del consenso almeno tacito delle chiese sparse per l'orbe, per l'acquiescenza delle quali si manifesti il giudizio della Chiesa universale. Quindi è che tutti onninamente i cattolici, e quegli stessi, che aderiscono ai quattro articoli della dichiarazione de' Prelati gallicani dell'an. 1682., convengono nella massima, che ovunque la morale unanimità del ceto episcopale aderisce ad un giudizio della s. Sede in materia dottrinale, ivi si ha da riconoscere un giudizio assolutamente irreformabile.

Ciò posto, l'applicazione alla Bolla si appresenta da se stessa; in essa si contiene un giudizio del romano pontefice, i cui decreti per confessione de' prelati gallicani (art. 4. *Declar.*) *ad omnes, et singulas ecclesias pertinent*. A questo giudizio tosto aderì la morale, anzi può dirsi la piena unanimità de' vescovi; altri con espresse lettere aderenti; altri con un silenzio, in cui l'apologista stesso riconosce, e deplora una *lucida accettazione*, la quale se forza ebbe di far comparire aperti prevaricatori, come egli stesso li denomina, i vescovi non reclamanti; forza dunque ebbe di farli comparire acquiescenti. Ed in vero null'altro più che un siglato tacito consenso fu giammai richiesto da chiunque siasi professato cattolico, onde attestare il senso della Chiesa, ed imprimere il sigillo della irreformabilità ai decreti sì de' concilj generali, che de' romani pontefici. In conferma di che riporteremo poco appresso (§. XII.) un testo decisivo del patriarca di tutta la schiera de' presenti novatori, il famoso abate di s. Cirano. Che se non mai ostò alla morale unanimità la reclamazione di alquanti vescovi dissenzienti, come consta dalle condanne di tante, e tante eresie ne' passati secoli; molto meno dovrà ostare la reclamazione, si può dire, isolata di que'due, o tre vescovi vanamente opposti dall'apologista, a' quali si applica da se il detto del grande Atanasio (ad Jovianum): *Nec vero te fugit, piissime imperitor, tametsi pauci quidam huic fidei adversantur, praejudicium tamen facere non possunt*. E qui ci si fa luogo di rivolgere in giustificazione della Bolla le calunnie stesse, colle quali tenta l'apologista offuscarne la chiarezza. Imperocchè se per impossibile esistessero in es-

sa que' mostruosi errori, che con occhio macchiato di livore gli è paruto ravvisarvi, siccome da un assurdo segue per legittima conseguenza un'altro assurdo, così dall'assurda supposizione di un decreto erroneo ben avrebbe potuto l'apologista inferirne la prevaricazione imputata da lui a' vescovi non reclamanti. All'incontro se per la stessa regola di logica dall'assurdità di una conseguenza si deduce con pari certezza l'assurdità della supposizione, o principio, da cui deriva; siccome non può senza esecranda bestemmia imporsi la taccia di una generale prevaricazione al venerando ceto de' vescovi componenti la visibile unità dell'episcopato; la patente, erronea assurdità della conseguenza rende palese l'assurdità della supposizione, da cui verrebbe a legittimamente dedursi. Laonde ben possiamo concludere: Non sussiste, e neppure può fingersi possibile la prevaricazione imputata dall'apologista alla universalità de' vescovi acquiescenti al pontificio decreto: dunque non esistono nel pontificio decreto gli errori, che dall'apologista gli vengono imputati.

§ XI.

Vano ripiego dell'apologista per salvare l'indifettibilità della Chiesa nel piccolo numero dei pretesi fedeli depositari della verità.

Invano si studia l'apologista di conciliare la pretesa prevaricazione dei vescovi, componenti la visibile unità dell'apostolico pastorale ministero, colla indefettibilità della chiesa fondata sulla promessa di Cristo. Sentiamolo.

L'apologista. » Ma s'egli è vero, che i giorni minacciosi, in cui viviamo, sono giorni di tenebre, di travimento, di apostasia, per cui si compiono le terribili profezie del vecchio, e del nuovo testamento; non dobbiamo però abbandonarci ad una inconsolabile desolazione. Sarebbe una nuova prevaricazione il dare delle divine promesse, e per uno sconosciuto timore l'immaginarsi, che le porte dell'Inferno siano per prevalere contro la Chiesa. Eh no: sono le sue speranze sigillate dal sangue stesso del divino suo sposo. Ancora un momento, ed egli è già pronto ad uscire del suo silenzio ».

OSSERV. E dove si legge nelle profezie del vecchio, e del nuovo testamento, che Cristo si sarebbe stato per più secoli nella sua chiesa in un profondo silenzio, lasciando la diletta sua sposa involta nelle tenebre di una generale oscurazione? Fu mandato Cristo dal Padre per predicare la sua parola; e dopo aver cominciato l'esercizio della predicazione non mai cessò di predicarla. Prima di partire da questa terra affidò egli la parola del Padre a' suoi apostoli, e all'apostolico ministero de' loro successori, perchè la predicassero per tutto l'orbe

in ogni tempo avvenire, assicurandoli che sarebbe stato con essi *omnibus diebus* fino alla consumazione del secolo: e ciò forse per ivi starsi come addormentato in un silenzio di più secoli, lasciando intanto prevalere le tenebre; il traviamiento, l'apostasia nella mistica città, costituita da esso sul monte per diffondere senza interruzione la luce del vangelo nell'universo mondo?

L'apologista. » Eh no (replica l'apologista).
 » Sempre intanto vi avranno que' pochi eletti
 » fermissimi, nei quali in mezzo alle più fiere
 » contraddizioni la purità della fede vittorio-
 » samente risplende. Se le tenebre, che per ogni
 » lato ci stringono, e tentano di soffocare le
 » più importanti verità, ci fanno vedere l'a-
 » dempimento delle divine minacce; abbiamo
 » però continuamente sotto degli occhi nostri
 » medesimi delle testimonianze luminosissime
 » della indefettibilità delle amorose promesse,
 » che Iddio giurò alla sua chiesa: noi esultia-
 » mo di riscontrarne una pruova, ed un testi-
 » monio fedele nel dottissimo, e zelantissimo
 » monsignor Fr. Benedetto Solari vescovo di
 » Noli nella riviera occidentale del Genovesato».

OSSERV. 1. Si lusinga l'apologista di vedere nelle tenebre che ci stringono, l'adempimento delle minacce; senza riflettere, che ove le tenebre fanno vedere, si corre rischio di travedere. Quindi non ha da far maraviglia, che alla luce delle tenebre non abbia veduto, che il ripiego di salvare l'indefettibilità delle promesse di Cristo per mezzo di pochi pretesi eletti, egli è strettamente, e precisamente quello stesso, cui pure si appigliarono al medesimo intento i protestanti: conformità di ripiego, in cui risalta un pur troppo chiaro indizio di conformità nella causa, che vuolsi sostenere dall'una parte, e dall'altra.

2. Dovea pure anco l'apologista seriamente avvertire col ch. Bossuet, come nella indefettibilità della promessa si contiene la indefettibilità della chiesa *nello stato*, in cui fu posta da Cristo qual città sul monte, per manifestare senza interruzione, come dice s. Agostino, il certo segnale della predicazione evangelica. Oltre le autorità del santo di sopra riferite, alle quali altre se ne potrebbero aggiungere in molta copia, basti per ora quanto egli scrive (*lib. 3. Cont. epist. Parmeniani c. 5.*):
 » Nulla est securitas unitatis, nisi ex promissis Dei Ecclesiae declarata, quae super montem constituta abscondi non potest: et ideo necesse est, ut omnibus terrarum partibus nota sit ». Ora egli è chiaro, che nulla sarebbe questa sicurezza, se col rendersi nota la chiesa in tutte le genti, nota insieme non si rendesse la predicazione della salutare dottrina, ovunque si diffonde l'unità.

3. Doveasi per fine avvertire, ed è il punto per cui si distingue in prima il cattolico dal settario; che l'indefettibilità della chiesa è fon-

data sopra l'indefettibilità del ministero dell'insegnamento, cui fu da Cristo affidata la parola del padre, perchè fosse da quello promulgata con autorità in tutte le parti del mondo; e questo altro non è che il vegliante apostolico ministero propagato dagli apostoli nei loro successori, uniti in comunione, e società di fede col visibile supremo capo della Chiesa, come si è spiegato di sopra. Questa autorità conferita da Cristo non può dunque passare in qualsiasi partito, che presuma dogmatizzare in contrario, se non si vuole, che Cristo sia in contraddizione con sè stesso; nè potendo per conseguenza questa divina partecipazione di autorità, su cui si fonda l'indefettibilità della promessa, supplirsi dalla dottrina, comunque si voglia esalta, di qualsiasi segnalatissimo scriba, o dottore, invano s'invoca dall'apologista la luminosissima testimonianza di monsig. vescovo di Noli: la quale per ciò stesso, che si porta in opposizione alla dottrina diffusa in tutte le parti del cattolicesimo sotto l'autorità de' pastori componenti l'unità dell'apostolico ministero, si rivolge anzi in luminosissima testimonianza di aperta prevaricazione.

Sono questi i caratteri, ne quali mirabilmente risplende l'indefettibile visibilità della Chiesa, che potea l'apologista rilevare dal concorde insegnamento de' dottori cattolici, fra quali ci contenteremo di esporgli la testimonianza di un dotto sorbonico, di cui mostra egli non dispregiare la dottrina, e l'autorità. Egli è questi Natale Alessandro, il quale in più, e più luoghi, e specialmente (*Theol. dogmat. et moral. l. 1. art. 1. §. 2. n. 5.*), si esprime in questi termini: » Constat hanc esse veram ecclesiam, quae super Petrum voce domini fundata est, quae ab episcopis regitur apostolorum successoribus, missioneque, et ordinatione legitima constitutis; manifestum est hanc esse veram Christi ecclesiam, quae toto orbe diffusa, quae visibilis, ac perpetua episcoporum successione originem suam ab apostolis probat, quae romano pontifici s. Petri successoris tanquam visibili capiti adhaeret, ab eoque regitur ». *E. n. 6.* » Ita porro visibilis, ac manifesta Ecclesia est, ut haec illi dos perpetuo conveniat, nec exlingui possit. » Quid enim ipsius splendorem extinguere, vel obscurare posset? An persecutio? Sed persecutionibus crevit. An haereses? Sed illae oriuntur, ut qui probatio sunt, manifesti fiant. An malorum christianorum peccata, et scandala? Sed illa non maculatur, nec tenebrescit, cujus lumen Christus est, cum ipsa manens, eamque illuminans omnibus diebus usque ad consummationem saeculi... Ministeria igitur pastorum, et doctorum et aedificatio corporis Christi erant in Ecclesia ad supremum usque iudicii diem: ac proinde tandiu in terra stabit Ecclesia visibilis ».

Si confronti la dottrina dell'apologista con quella del Sorbonico. L'apologista ci rappresenta la Chiesa giacente nelle tenebre di una generale oscurazione sparsa sopra di essa, e Gesù Cristo, che intanto si sta in un sonnecchio *silenzioso*, aspettando il ritorno degli ebrei per risvegliarsi. Il Sorbonico all'incontro ce lo rappresenta sempre vegliante in questa sua chiesa diffusa per tutto l'orbe, qual lume indeficiente, che le comparte uno splendore, che non può nè macchiarsi per gli scandali de' mali cristiani, nè ottenersi dagli errori de' novatori. L'apologista ci fa comparire la generalità dei vescovi successori degli apostoli, componenti l'apostolico ministero, involti nel reato di un'aperta obbrobriosissima prevaricazione: il Sorbonico per l'opposto nel visibile perpetuo ministero de' vescovi, aderenti al romano pontefice, ci fa vedere il mezzo, per cui Cristo sempre assistente alla sua chiesa diffonde in essa la luce della sua dottrina; avendo voluto, che la visibilità di questo ministero, e non già l'isolata predicazione di pochi eletti, fosse come l'impronta della parola, cui dovessero i popoli prestar fede, ricevendola per via d'ubbidienza all'autorità stabilita da esso per propagarla, e conservarne in tutto l'orbe la cattolica unità. Giudichi ora il saggio lettore fra l'apologista, ed il Sorbonico qual dei due più si conformi a quelle prime elementari istituzioni di dottrina cristiana, che sono come il primo latte, di cui dalla fanciullezza si imbevono i fedeli nei catechismi approvati, e diffusi per tutta la cristianità.

In vano per tanto si lusinga l'apologista poter salvare l'indefettibilità della dottrina nella chiesa per mezzo di quei qualunque si siano *pochi eletti* *permissimi*. L'indefettibilità della dottrina fa da Cristo riposta nel ministero degli apostoli, e dei loro successori, i quali doveano portare la luce del vangelo, farla crescere, e fruttificare *in universo mundo* (Rom. 1. v. 5.), chiamando con autorità di predicazione tutte le genti *ad obediendum fidei*. Adunque l'indefettibilità della dottrina dee stendersi e rendersi notoria, ovunque si stende, e rende notoria quell'autorevole predicazione, che da tutti, ed in ogni parte dell'universo deericeversi *ad obediendum fidei*, (Rom. 16. v. 26.), per via dell'ubbidienza dovuta al ministero, da cui viene autorevolmente annunziata, *non ut verbum hominum, sed, sicut est vere, verbum Dei* (Thesal. cap. 2, v. 13.). Quest'obbligo di ubbidienza suppone ad evidenza l'indefettibilità della dottrina nell'apostolico ministero, da cui si annunzia, altrimenti non potrebbe riceversi come parola di Dio; dal che segue, che siccome questo ministero ha da esercitarsi notoriamente nell'universo mondo fino alla consumazione dei secoli, dee con esso notoria diffondersi *ubique* l'indefettibilità della dottrina. Come dunque potrebbe rimanersi questa confinata nella pre-

Tomo V.

dicazione di *pochi eletti* *permissimi*, la cui esistenza è perfino ignota ad una gran parte del mondo?

Figuriamoci, se così piace, un drappello qual si sia di questi pretesi eletti. Di tal drappello, quando anche fosse un altro Porto-Real, non può, nè mai potrà dirsi, che sia sede di quel ministero, che per una non mai interrotta successione si è dagli apostoli propagato fino a' di nostri, sotto la presidenza, ed autorità della Chiesa principale, da cui, come abbiamo sentito da s. Ireneo, scende il *preconio della verità*, e si diffonde nella universalità delle chiese sparse per tutta la Cristianità: di tal drappello pertanto non può, nè mai potrà dirsi, che sia autorevole *depositario* della parola, che fu da Cristo espressamente depositata nell'apostolico ministero: e giacchè in questo sacro deposito sta invariabilmente affissa, e radicata l'indefettibilità della dottrina; siccome non è, nè sarà mai possibile ad una qualsivoglia brigata, o conventicola di sedicenti *eletti* il rapire il deposito dalla sede, in cui fu riposto da Cristo; così neppure è, nè sarà mai possibile alla pretesa *eletta* brigata il farsi sede della indefettibilità della dottrina, che non può andar disgiunta dal magistero, che ne fu da Cristo costituito solo, legittimo, perpetuo depositario. Concludiamo pertanto, che qualora ne viene annunziata la parola per via del ministero cui sappiamo essere stata consegnata da Cristo, possiamo, e dobbiamo riceverla per via di ubbidienza, esclusiva d'ogni pericolo d'inganno, cattivando l'intelletto *in obsequium Christi*: laddove ricevendola da chi non ha autorità di riscuotere *ubbidienza*, nè può farsi valere se non per quanto gli riesca di persuadere; possiamo, e dobbiamo giustamente temere d'illusione, che ne tragga in errore, e vi caderem certamente, ove si tratti di dottrina discordante dal comune vegliante insegnamento de' pastori costituenti l'apostolico ministero sotto la presidenza del supremo capo, costituito da Cristo per confermarli tutti, e tutti tenerli raccolti nella cattolica unità.

§. XII.

Taccia di nuovo l'apologista di aperta prevaricazione il silenzio de' vescovi non reclamanti. Pretende salvare la reclamazione del vescovo di Noli dalla taccia di opposizione ad un giudizio della Chiesa sotto pretesto, che la Chiesa non insegna tacendo. Non tace la Chiesa quando parla Pietro per bocca de' suoi successori.

Non consente l'apologista che la reclamazione del vescovo di Noli sia, e debba aversi qual'atto di opposizione ad un giudizio della Chiesa: in prova di che segue a dire:

27

L' A. » Intollerante questo prelado della prevaricazione de' suoi comprovinciali non ascol-
 » tò la carne, ed il sangue. Tacquero i di lui
 » colleghi nell' episcopato, e questo silenzio è
 » già una prova, che il nuovo scandalo del
 » breve *Auctorem* non è un giudizio della Chie-
 » sa, la quale non ha mai insegnato tacen-
 » do. Monsig. Solari ben lontano dall' entra-
 » re in questo partito, che già abbiamo ve-
 » duto essere un' aperta prevaricazione, arma-
 » to di petto apostolico si oppose per la dife-
 » sa della casa d' Israele ».

OSSERV. Ecco ben confermata la nera taccia di prevaricazione, nella quale sotto pretesto di un reo scandaloso silenzio non ha ribrezzo l'apologista d' involgere non i soli comprovinciali di Monsig. di Noli, ma tutto anco il rimanente de' vescovi sparsi per l'orbe, rei tutti dello stesso silenzio, e che con quelli, che hanno espressamente aderito alla Bolla, rappresentano l'unità dell' apostolico visibile ministero. Solo il vescovo di Noli senza riguardo alla carne, ed al sangue, armato di petto apostolico alza la voce per la difesa della casa d' Israele: Dio buono! direbbe qui s. Policarpo, a che tempi ci avete riservati! Il corpo intero dell' episcopato, compreso il capo, ridotto a non formare più che un' infame partito di prevaricatori, dominati dalla carne, e dal sangue? E quando mai si udì una sì esecranda bestemmia? E che n' è dunque della parola di Cristo: *Eccce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem saeculi*, diretta alla universalità de' pastori, costituiti per via di legittima successione reggitori non solo, e dottori, ma anche difensori della casa d' Israele? Saranno dunque mancati ad un tratto i prodi d' Israele, abbandonando con perfido tradimento i posti loro assegnati, cosicchè al vescovo di Noli competa il vanto di poter dire, *remansi ego solus*? Ma pur ben potea l'apologista siccome universalissimo nelle cose spettanti al popolo israelitico rammentarsi quell' insigne carattere, che distingue i numerosi figli della libera dal solo figlio dell' ancella, di cui fu detto (Gen. cap. 16. v. 12.) *manus ejus contra omnes . . . , et e regione universorum fratrum suorum figet tabernacula*. Qual soccorso pertanto aspettar si possono i figli della libera per la difesa d' Israele da chi si gloria di piantare le sue tende e regione universorum fratrum suorum?

Frattanto poi si è avveduto l'apologista, che questo suo intrepido difensore della casa d' Israele abbisogna egli stesso di chi lo salvi, e difenda dalla taccia di opposizione ad un giudizio della Chiesa, ed ecco che pronto egli accorre col suo spiritoso epifonema, che la Chiesa non ha mai insegnato tacendo.

OSSERV. Vana lusinga, cui basta opporre il passo (mentovato di sopra, con riservarci di produrlo a suo luogo) del famoso corifeo

della Setta, l' Abate di San-Cirano sotto il nome di *Pietro Aurelio*, nella difesa di una censura del clero gallicano dell' an. 1631. (presso Tournely de Ecclesia q. 3. art. 2): » Non enim falsum esse unquam potest illud de ecclesia Dei Augustini praeconium: Ecclesia Dei, quae sunt contra fidem, vel bonam vitam, nec approbat, nec tacet, nec facit. Nec verum non esse potest illud Apostoli: Non solum, qui faciunt, digni sunt morte, sed etiam qui consentiunt facientibus. Consentiunt autem dum publice laboranti, atque oppressae veritati non succurrunt, qui debent, et qui ad hoc potissimum in Ecclesiae tribunalibus collocati sunt. Ergo cum quiescunt, probant; cum patiuntur, decernunt; cum tacent, clamant. Nam haeresum plerarumque damnationes non semper expressa, et praescripta Ecclesiae totius consensione firmatas, atque auctoratas fuisse supra ostendimus . . . Satis consensu tacito clamat Ecclesia, cum reclamare deberet, si dissentiret: officio enim deesse, et veritatem prodere universa non potest ». Concludiamo. Nell' universale silenzio de' vescovi non reclamanti ha l'apologista riconosciuta la forza di una tacita accettazione: in una siffatta tacita accettazione riconosce l' Abate di San-Cirano la forza di un' autentica testimonianza di consenso, approvazione, e sentenza, bastante per l'autorevole condanna di qual siasi erronea novità: *Cum quiescunt, probant; cum patiuntur, decernunt; cum tacent, clamant*.

In 2. luogo dica l'apologista se non sa, o se finge di non sapere, che non tace la Chiesa quando parla per bocca del sommo sacerdote, e pastore, i cui decreti *pertinent ad omnes et singulas ecclesias* (*Declar. cler. gallic.*), la cui voce chiama, e tragge a se la pronta, e docile acquiescenza degli agnelli, e delle madri, che stanno nell' ovile di Cristo?

Non si è rammentato come la solenne confessione fatta per bocca del solo s. Pietro trasse a se l' universale consenso de' Discepoli, manifestato coll' acquiescenza del silenzio?

Allorchè lo stesso s. Pietro manifestò nel consesso degli apostoli, e de' seniori (*Act. 15. v. 17.*), o per dir meglio richiamò alla memoria loro gli atti disegni della Provvidenza sopra di lui, nel sublimarlo all' apice dell' apostolato: *Viri fratres* (disse il s. Apostolo), *vos scitis, quoniam ab antiquis diebus Deus in nobis elegit per os meum audire Gentes verbum Evangelii, et credere*. Tutti udirono, e tutti tacquero. Silenzio di acquiescenza con sublime semplicità rilevato dal sacro testo, *tacuit omnis multitudo*. Se tutte le genti debbono udire la parola nel vangelo, e tutte credere alla parola del vangelo per bocca di Pietro, per os meum; non si avrà dunque la voce di Pietro qual voce ordinata da Dio, animata dal soffio dello Spirito Santo a perpetua istru-

zione, ed autorevole addottrinamento della Chiesa? » Nè si dica, nè si pensi, (soggiunge il ch. Bossuet, Serm. dell'unità) » che » questo ministero di s. Pietro sia per finire » con lui. Ciò che servire dee di sostegno ad » una chiesa eterna, non mai può aver fine. » Pietro vivrà ne' suoi successori; Pietro sempre parlerà nella sua cattedra. Questo è quello che dicono i padri, quello che conferma » no seicento trenta vescovi nel concilio di » Calcedonia ».

Non tace dunque la Chiesa, quando parla Pietro per bocca de' suoi successori: non tace la Chiesa, quando parla quella cattedra, nella quale tuttora *vivit Petrus, et praesidet, et praestat quarentibus fidei veritatem* (Crysol. ad Eutychem): memorando avvertimento del Crisologo; e felice Eutichete, se dopo aver consultato il s. Dottore, vi si fosse prestato colla dovuta docilità. Lungi pertanto che il silenzio de' vescovi non reclamanti debbasi ascrivere a pusillanimità di spirito, cagionata da soverchio attaccamento alla carne, ed al sangue; che anzi tacendo nelle circostanze, in cui secondo lo stesso San-Cirano *cum tacent, clamant*, dee aversi un tal silenzio qual'indubitato segno della religiosa loro adesione al giudizio del supremo pastore, cui uniti sono col vincolo di una comunione, che dice *Società di fede*, come rileva il ch. Bossuet ne' suoi *Avvertimenti ai protestanti*. E che altro volle significare il grande Agostino nel rintuzzare com'ei fa, le contumaci reclamazioni del pelagiano vescovo di Eclana per un nuovo esame di un testo del Vangelo, già dichiarato nelle apostoliche lettere del ven. papa s. Innocenzo: *Quid adhuc quaeris examen, quod jam apud apostolicam sedem factum est?*

§. XIII.

Del motivo di consolazione recato dall'apologista nell'annuncio di una nuova rigenerazione mercè il ritorno del popolo israelitico. Nel deplorare che fanno i padri l'apostasia degli ultimi tempi, non favoriscono, anzi apertamente riprovano l'ereticale dottrina del sinodo pistojese circa il preteso generale oscuramento delle verità più importanti della religione.

Oltre il motivo di conforto, che al piccolo numero de' suoi eletti appresenta l'apologista nell'invincibile fortezza del *Prelato armato di petto apostolico*; altro ne porge loro non men valido nel *consolante annuncio di una vicina rigenerazione mercè il ritorno del popolo israelitico*; e ciò sulla fede principalmente di valoroso scrittore, di cui nè il nome, nè le opere sono fino qui a noi pervenute.

OSSERV. Non abbiamo per vero noi tanta fiducia nella scarsezza de' nostri lumi da vo-

ler farci scrutatori del più, o meno di vicinanza del tempo segnato ne' decreti della Provvidenza per togliere il velame dagli occhi del popolo d'Israello.

Bensi era di mestieri, che si fosse l'apologista più precisamente spiegato sull'applicazione, che intende fare della voce *rigenerazione* che da tutto il contesto sembra da lui riferirsi allo stato universale della Chiesa; atteso l'infelicitissimo stato di oscurazione, e di decadenza, in cui pretende che sia per ritrovarsi all'epoca precedente il ritorno del popolo israelitico. La voce *rigenerazione* nell'ovvio suo significato importa il passaggio da un antecedente stato di morte ad una nuova vita nel soggetto rigenerato: passaggio che non può figurarsi nello stato di una Chiesa, cui nel suo primo nascere infuse Cristo un perenne vigore di vita mediante l'infedeltibile assistenza dello Spirito Santo, onde conservarla in perpetuo, e visibilmente *una, santa, cattolica, apostolica*.

Dica pertanto l'apologista in qual modo intende che abbia da farsi questa *rigenerazione*? Verranno i Giudei per rigenerare la Chiesa, o per essere eglino medesimi rigenerati? Non è facile il capire, che possano accorrere come rigeneratori coloro, che sono tuttavia rigenerandi. Ben sappiamo, che a questa loro rigenerazione saranno invitati, e possentemente eccitati per la predicazione di Enoc, e di Elia, a' quali aggiunge s. Ambrogio altri cooperatori somministrati dal ministero ecclesiastico in ogni parte dell'universo, ove si stenderà la persecuzione dell'Anticristo: » *Possumus* » (Expos. sup. Apocal. c. XI.) *autem per* » *duos testes duorum populorum praedicatores* » *intelligere, qui diebus mille ducentis sexaginta prophetaturi esse dicuntur: quia omni tempore, quo Antichristi persecutio per universum orbem desaeviet, quoscumque pos-* » *sunt ad viam veritatis adducere studebunt* ». Non saranno adunque i ministri del santuario, i maestri della Chiesa generalmente degenerati a segno, che abbia da imputarsi loro il vaticinato generale oscuramento, in cui si vuole che sia per essere immersa la Chiesa nell'aspettazione del ritorno degli Ebrei. Nè giacente al certo, ed oscurata sotto un sedotto, e seduttore ministero potrà dirsi quella chiesa, che lieta, e festeggiante accoglierà la ben avventurata moltitudine de' ritornanti Giudei: *Regressi ad fidem suscipientur cum laetitia*. Così pure s. Ambrogio (Comment. in epist. ad rom. c. XI). Quindi anche nella testè citata esposizione sopra l'Apocal. segue a dire il s. Dottore: » *Non sanus sensus esse videtur,* » *ut per civitatem, cujus decima pars ceci-* » *dit, Ecclesiam intelligamus, eo quod hio* » *sermo ad civitatem magis diaboli, quam ad* » *civitatem Dei respiciat.... Possumus per* » *decimam partem Judaeos observatores legis*

» intelligere, qui per predicationem Heliae fidem
 » Christi suscipientes a civitate diaboli cor-
 » ruent, et praeceduntur ». Glorioso bensì e
 salutare al sommo sarà per la Chiesa quel ri-
 torno, da cui coll' accrescimento di tanti fi-
 gli nuovo conforto, nuovo vigore, e splendo-
 re le si accrescerà in que'di della massima
 desolazione. Non perciò generalmente oscura-
 ta, non mancante di vita, e bisognosa di
 nuova rigenerazione avrà da riputarsi quella
 Chiesa, che non può mai essere abbandona-
 ta dallo Spirito di vita, datole, ed infusole
 da Cristo nel suo nascere: Chiesa, che con-
 tro l'infestazione, e gli assalti d'ogni gene-
 re dell' Inferno scatenato sarà retta da Cristo;
 e viva, e vivace tuttavia sussisterà per coo-
 perare con Euoc, ed Elia ovunque più fiera
 incrudelirà la persecuzione a richiamare i tra-
 viati Ebrei, ed aprire loro l'ingresso all'o-
 vile, e farli partecipi della fede, ch' egli-
 no stessi le chiederanno colla solenne formola:
Quid petis ab ecclesia Dei? fidem; compar-
 tendo loro il sacramento d' illuminazione, per
 cui saranno essi veracemente rigenerati.

DIGRESSIONE

*Insussistenza del rimprovero fatto dall'apologista
 di non essersi atteso il senso morale della ge-
 nericca espressione di oscuramento nella censu-
 ra della Bolla.*

E qui per farci adito ad esporre l'abuso, che
 fa l'apologista delle autorità della Scrittura, e
 de' padri per adattarle al bisogno dell'annun-
 ziata mal' intesa rigenerazione della Chiesa;
 conviene premettere una breve incidente con-
 siderazione, o digressione, che dire si voglia,
 sul motivo, che prende egli nelle sue *Rifles-
 sioni sulla Bolla* di aspramente rimproverarla
 riguardo alla condanna della proposizione del
 sinodo, enunziante il generale oscuramento spar-
 so sopra la Chiesa delle verità della massima im-
 portanza, spettanti alla religione, e che sono la
 base della fede teorica e pratica del vangelo; per
 essersi presa in senso rigoroso, e metafisico
 quella generica espressione, che nell'uso comu-
 ne suol prendersi in senso morale; il che tanto
 più dovea farsi, quanto che la Scrittura, e la tra-
 dizione sono piene di somiglianti frasi, e manie-
 re d'esprimersi.

OSSERV. Vano sull'erfugio: 1. perchè ad e-
 scludere anche in senso morale quel preteso ge-
 nerale oscuramento, basta volgere gli occhi a
 quella immensa moltitudine di fedeli sparsi per
 tutte le chiese, e contrade della cristianità, che
 ignari affatto delle controversie, prodotte dal
 nuovo codice di dottrina, preteso fonte dell'oscu-
 ramento, hanno conservata, e tuttavia pura ed
 illibata conservano la fede teorica e pratica del
 vangelo, qual si contiene nelle istituzioni ele-

mentari della dottrina cristiana sparse in tutto
 l'orbe.

2. Perchè dovea pure avvertire l'apologista,
 se anche in senso morale possa cattolicamente
 sostenersi un generale oscuramento sparso so-
 pra la Chiesa della fede teorica e pratica del
 vangelo, a tal seguio, che da orecchia cristiana
 possa senza ribrezzo udirsi, che moralmente par-
 lando sia sparita nella generalità della Chiesa
 la visibile professione della fede teorica e pra-
 tica del vangelo?

3. Perchè non può far meraviglia il rimpro-
 vero fatto dall'apologista alla Bolla del non es-
 sersi atteso il senso morale della generica e-
 spressione usata nel sinodo, mentre egli; come
 tosto si vedrà, adduce in difesa del sinodo e-
 sempi tali, e li mette in tal vista da farvi ap-
 parire un generale oscuramento nel proprio ri-
 gore del significato di quella voce, e non sem-
 plicemente in quel senso largo, e morale, che
 dovea renderla, come dice *inaccessibile alla cen-
 sura*: con che vien'egli senza avvedersene a con-
 fessare per una parte, che la proposizione in-
 tesa nel senso suo proprio e letterale, come
 suonano le parole, era meritevole di censura;
 ed a giustificare per altra parte la condanna di
 quella generica espressione, che dai partitanti
 stessi del sinodo non si restringe a quel sem-
 plice senso morale, che solo per loro confes-
 sione potea, e dovea salvarla da ogni taccia.

4. Quanto poi alla conformità di quella ge-
 nericca espressione con altre simili, delle quali
 dice l'apologista esser piena la Scrittura, e la
 tradizione; egli è da notare, che se i santi pa-
 dri, ed altri dottori approvati non si astennero
 dall'usare certe veementi, ed enfatiche espre-
 ssioni nel descrivere, e nel deplorare le corrut-
 tele sì di massime, che di costume pur troppo
 in ogni tempo diffuse nella moltitudine de' cri-
 stiani, che co' fatti disonorano la santità della
 religione, che professano; ebbero insieme l'av-
 vertenza di salvare l'indefettibile integrità del-
 la predicazione nel perpetuo e sempre veglian-
 te ministero dell'insegnamento; che però accer-
 tata in tal guisa l'ortodossia di que' pii vene-
 randi scrittori, a buona equità si ebbe come
 inaccessible alla censura l'ardente loro zelo
 nell'opporsi con modi forti, ed efficaci alla cor-
 rente de' vizii, e degli scandali, che si andava-
 no vieppiù dilatando a' loro tempi; e ciò (N.
 B.) il facevano con richiamare i travati agli
 ammaestramenti, che per ogni dove si ricevono
 nelle chiese cattoliche, ove concorre la mol-
 tudine de' fedeli: » ut audiant, (così s. Agostino
De civit. Dei lib. 2. c. 28.) quam bene hic ad
 » tempus vivere debeant, ut post hanc vitam
 » beate, semperque vivere mereantur; ubi san-
 » cta scriptura, iustitiaeque doctrina de supe-
 » riori loco in conspectu omnium personante,
 » et qui faciunt, audiant ad praemium, et
 » qui non faciunt, audiant ad iudicium . . .
 » Nihil in eis turpe, ac flagitiosum spectandum

» imitandumque proponitur, ubi veri Dei aut » praecepta insinuantur, aut miracula narrantur, aut dona laudantur, aut beneficia postulatur ». Così dunque in mezzo alla cortiella qualunque ella sia mai stata, non perciò ha cessato di risuonare la fede teorica e pratica del vangelo dall'alto della predicazione evangelica per bocca de'legittimi pastori: il che pur attesta il Fleury (*Disc. sull'ist. eccl.*) essersi invariabilmente continuato ne' secoli riputati barbari, ed involti nella più crassa ignoranza. Di modo che qualunque sia stato l'oscuramento in qualunque secolo, non mai si è questo ascritto ad alterazione o depravazione di dottrina nel visibile, pubblico, universale ministero dell'insegnamento; ma bensì alla perversità de'prevaricatori nel trascurare, disprezzare, odiare la predicata verità.

Ben diverso è l'intendimento dell'apologista nel rigettare, ch'ei fa, sulla dottrina stessa predicata l'oscuramento generale, ch'egli pretende essersi sparso sopra le verità più importanti della Religione; come vie più apparirà dalla discussione, che siamo per imprendere, delle autorità della Scrittura, e de' padri ch'egli adduce in difesa dell'eretice proposizione del sinodo condannata nella Bolla.

§. XIV.

Delle autorità della Scrittura, e della tradizione, abusivamente addotte dall'apologista nelle sue Riflessioni sulla Bolla in difesa di monsignor di Noli.

Cominciando dalle Scritture adduce l'apologista (p. 104.) le sacre parole di Cristo (*Luc. 4. v. 8.*): *Filius hominis veniens, putas, inveniet fidem in terra?* E soggiunge: » Con esse dicono » i padri, ha voluto Cristo indicare a noi non » già l'estinzione della fede, ma la rarità della fede operativa; e una tal rarità, come può » avvenire senza un generale oscuramento? »

OSSERV. Dalla rarità della fede, preannunziata da Cristo, intende inferire l'apologista un generale oscuramento della verità sopra la Chiesa. Vediamo cosa dicono i padri, e si sentano in prima i due santi dottori Agostino, e Girolamo.

S. Agostino (*lib. 2. cont. Gaudentium, donatistam episcopum*) spiega egregiamente come la rarità della fede preannunziata da Cristo nel citato testo può, e dee intendersi senza che ne segua quel generale oscuramento, che d'accordo col vescovo donatista pretende l'apologista inferirne. » Qui autem (*dice il s. dottore*) habeant fidem tanquam granum sinapis, qua montes » etiam transferantur, rarissimi omnino sunt. » De tali enim fide Dominus dicebat: Putas, » venit filius hominis, et inveniet fidem in terra? non de apostasia totius orbis, sicut tu perversissime intelligis. » Se dunque la fede enunziata nel testo evangelico dee secondo s. A-

gostino intendersi della fede operativa de' miracoli, *qua montes etiam transferantur*; chiaro è che dalla rarità di una tal fede non si può senza una perversissima intelligenza concludere quell'oscuramento generale, che pretendea il vescovo Gaudenzio dedurne. E qui ci perdoni l'apologista, se noi stimiamo dover preferire il sano intendimento di s. Agostino alla perversa intelligenza del donatista Gaudenzio.

La stessa perversa intelligenza è in più altri luoghi riprovata da s. Agostino, e segnalamente *Epist., ossia lib. de unit. Eccles. c. 15. n. 38.* » Item dicunt de apostasia orbis terrarum dictum esse, quod ait Dominus, *Filius hominis veniens, putas, inveniet fidem in terra?* Quod » nos intelligimus dictum vel propter ipsam fidem perfectionem, quae ita difficilis est in » hominibus, ut in ipsis quoque admirabilibus » sanctis, sicut in ipso Moyse, inveniatur aliquid ubi trepidaverint, vel trepidare poterint: vel propter illam iniquorum abundantiam, et paucitatem bonorum, de qua satis » diximus ».

Nè qui si lusinghi l'apologista di poter trarre a favore del suo generale oscuramento quello che accenna qui s. Agostino della numerosità degli iniqui, e della scarsità dei buoni. Imperocchè ne'passi antecedenti, a'quali si riferisce il s. Dottore, ne'quali dimostra contro i donatisti, che la perversità de'cattivi cattolici non nuoce nè alla sussistenza, nè alla visibilità della Chiesa, avverte cautamente che sebbene i cattivi siano in tanto numero, che i buoni *in eorum contemplatione pauci sunt*, non è però che tanta non sia la copia, e moltitudine de'buoni sparsi per tutta la terra, che considerati da per sè stessi, *ingentem numerum faciant*: di modo che qualunque possa essere quella superiorità puramente relativa del numero dei cattivi sopra quello de' giusti, rimanendo però sempre un grandissimo numero di questi diffusi per ogni parte della cristianità, partecipienti, come dice il santo, ai Sacramenti, visibili segni della professione che fanno del culto cattolico, non può a meno che una siffatta numerosità non osti, e resista a quel generale oscuramento, che con tanto impegno vogliono gli avversari potersi spargere, ed essersi segnalatamente sparso da due secoli sopra la Chiesa.

S. Girolamo, venerato dalla Chiesa qual massimo dottore nella Esposizione delle sacre scritture, intese pure nel detto di Cristo quella perfezione di fede, che vi ravvisò di poi s. Agostino contro la perversa intelligenza de'donatisti: » Haec est fides (*Dial. adv. Luciferianos n. 15.*) » quam raro inveniri Deus pronuntiavit: » Haec est fides, quae etiam apud eos, qui bene credunt, difficile perfecta invenitur ». La rarità di questa fede perfetta non prova dunque rarità, o difetto di fede in quelli, che *bono credunt*, il cui numero è pure per sè stesso grandissimo, come dice s. Agostino.

Ma supposto ancora che la fede prenunziata nel sacro testo dovesse intendersi della fede operativa, come dice l'apologista, ossia della fede viva, che è propria de' giusti, tuttocchè ancora soggetti a molte imperfezioni; come non gli è venuto in mente, che dalla rarità (soltanto relativa per detto di s. Agostino) di una tal fede, non potrebbe neppure concludersi un generale oscuramento delle verità più importanti della Religione? E non sa egli, che oltre la fede viva formata dalla carità vi ha la fede, che rimane nei peccatori non rei d'infedeltà; che sebbene morta, è però fede cristiana, che racchiude un fermo assenso a tutte le verità proposte dalla Chiesa come rivelate da Dio? E come potrebbe tuttavia sussistere una tal fede nella totalità della Chiesa senza la continuata predicazione delle verità, che sono la base della fede, e della morale di Gesù Cristo, e che nel seno della Chiesa non possono ignorarsi senza una crassa colpevole negligenza di chi trascura procacciarsene la dovuta notizia?

Le dissolutezze poi in ogni genere di vizio quanto più si vanno moltiplicando fra i cristiani, con altrettanto più di fervore si ravviva lo zelo dei pastori nelle chiese, dove s'insegna la dottrina cristiana; ove (come poc' anzi abbiamo inteso da s. Agostino) *Sancta Scriptura, fustiliaeque doctrina de superiore loco in conspectu omnium personante, et qui faciunt audiant ad praemium, et qui non faciunt, audiant ad iudicium*. Cosicchè la pubblicità degli scandali può far prova non già di una oscurazione della verità nel ministero della predicazione, ma tutto al più di un volontario pur troppo comune offuscamento nelle depravate menti dei costumaci, resistenti alla predicata verità.

Concludiamo con un argomento in forma. » Ovunque rimane, e si manifesta una grandissima numerosità di credenti, *qui bene credunt*, » ivi non può aver luogo una generale oscurazione delle verità da credersi da ogni fedele cristiano: ora nella Chiesa diffusa per tutto l'orbe, in mezzo a qualsivisia turba di prevaricatori, e falsi credenti, vi ha, per testimonianza di s. Agostino, e vi sarà sempre una grandissima numerosità, *ingens numerus*, » di buoni fedeli credenti: dunque nella Chiesa diffusa per l'orbe non si dà, nè può darsi una generale oscurazione della vera credenza.

L'A. Segue l'apologista ad appresentare l'annuncio di una seduzione generale nel testo evangelico (*Matth. 24. v. 11.*): *Et multi pseudo-prophetae surgent, et seducent multos; (e v. 24.): surgent enim pseudo-christi et pseudo-prophetae, et dabunt signa magna, et prodigia, ita ut in errorem inducantur, si fieri potest, etiam electi*. E soggiunge: » Una tal seduzione dee venire da falsi cristì, cioè a dire dai maestri della Chiesa; e » questa seduzione come sarà possibile senza un oscuramento generale delle cose spettanti alla fede? E dopo un passo (citato come di s. Pie-

tro 2. c. 2.) *Erit tempus cum sanam doctrinam non sustinebunt, sed ad sua desideria coaccervabunt sibi magistros etc.* (ove si avverta lo sbaglio nel citare sotto il nome di s. Pietro il testo di s. Paolo); ed altro di s. Paolo (*2 ad Tim. c. 4. v. 3.*), segue: » Vi saranno dunque questi maestri di umanità, e vi saranno in tanta copia da potersi ammucchiare come le rane d'Egitto; e questi saranno i ben venuti, gli ascoltati, gli applauditi dalla moltitudine. Le loro dottrine saranno perverse, opposte alla verità, favole, ed invenzioni umane. E in mezzo a somiglianti dottrine si universalmente gustate, ed applaudite come potrassi impedire questo generale oscuramento delle verità evangeliche anche fondamentali »?

OSSERV. Non così l'intendono un Agostino fra gli antichi, un Bossuet fra i moderni.

Esposizione della dottrina di s. Agostino.

Ragionando il s. Dottore (*lib. 20. De civit. Dei*) dell'atrocissima guerra, che alla fine de' tempi muoverà l'Anticristo contro la dilettata città di Dio, che è la Chiesa; osserva (*cap. 11.*) che siccome la Chiesa è diffusa *totò orbe terrarum*, così » per hoc ubicumque » tunc erit, quae in omnibus gentibus erit, » quod significatum est nomine latitudinis terrae, ibi erit dilecta Deo civitas ejus; ibi » ab omnibus inimicis suis, quia et ipsi in » omnibus gentibus cum illa erant, persecutionis illius immanitate cingetur, hoc est in » angustias tribulationum artabitur, urgebitur, concludetur; nec militiam suam desereat, quae vocabulo appellata est Castrorum ». Siccome pertanto in ogni angolo della terra si muoverà la persecuzione contro la Chiesa, così per ogni angolo della terra, nota dovrà essere la Chiesa, noti i fedeli ministri, e promulgatori della dottrina di Cristo, contro ai quali si rivolgerà principalmente l'odio, il furore, la rabbia de' persecutori, e che nell'atrocità stessa de' tormenti faranno viemaggiormente risplendere l'invincibile forza della Chiesa; la quale *militiam suam non deseret*, nè mai soccomberà sotto gli sforzi dei suoi persecutori. Anzi lungi dal doversi temere la minacciata generale oscurazione, avverte lo stesso s. Agostino (*c. 8.*) come in mezzo alla predetta apostasia di moltissimi deboli, ed infermi, non solo si conserveranno molti buoni, e fedeli, che pria esistevano, ma se ne aggregeranno di quelli, che erano fuori, passando dalle tenebre dell'errore alla luce della verità, che si professa nella Chiesa: » Sicut enim fatendum est, multorum refrigescere charitatem, cum abundat iniquitas; » et inusitatis, maximisque persecutionibus, » atque fallaciis diaboli jam soluti eos, qui » in libro vitae scripti non sunt, esse multos cessuros; ita cogitandum est, non solum

» quos bonos fideles illud tempus invenerit ,
 » sed nonnullos etiam qui foris adhuc erunt
 » adjuvante Dei gratia , per considerationem
 » Scripturarum , in quibus et alia , et finis
 » ipse praenuntiatus est , quem venire jam sen-
 » tiunt , ad credendum quod non credebant ,
 » futuros esse firmiores , et ad vincendum
 » etiam non ligatum Diabolum fortiores ». Sia
 pur dunque sciolto il demonio per isfogare
 tutta la rabbia sua contro la fede , e la chie-
 sa di Gesù Cristo ; che non solo non gli riu-
 scirà di spegnerla , o generalmente oscurarla ,
 ma neppure potrà impedire ch'ella faccia nuo-
 vi acquisti , e dovrà mal suo grado prova-
 re , e sentire la forza della parola , che ne
 accerta l'inespugnabile fermezza , *et portae in-
 feri non praevalerunt adversus eam*.

Nè dee far maraviglia , che in una Chiesa
 eterna sia per rinnovarsi nel fine dei secoli
 ciò che dal principio della predicazione fu da
 Dio preordinato , (2. *Timot.* 2. 9.) , che nelle
 catene in cui sarebbero avvinti i ministri di
 Cristo , non perciò avvinta rimanesse la pa-
 rola del vangelo.

Esposizione della dottrina del ch. Bossuet.

Rinnovatosi dai protestanti l'empio errore
 della pretesa generale oscurazione della veri-
 tà nella Chiesa , e di una generale prevarica-
 zione de' ministri del santuario , si prese il
 ch. Bossuet l'assunto di rivolgere contro ad
 essi gli argomenti , co' quali fu di già un tal
 errore confutato principalmente da s. Agosti-
 no contro i novatori de' suoi tempi. Gran volu-
 me richiederebbsi a voler tutte raccogliere le
 testimonianze , sparse a questo intento nelle va-
 rie molteplici opere del Bossuet. Ci contente-
 remo per non dilungarci di troppo di produr-
 ne alquanti saggi , tratti dalla celebre *Confe-
 renza* col ministro Claudio.

Cominciò l'illustre prelato dal far osservare
 al ministro , come volendo Cristo istituire una
 Chiesa perpetuamente visibile , la rivestì di ca-
 ratteri , e segni , che ne attestassero visibilmente
 l'eterna durata. E quindi è che al comando
 ch'ei fece a' suoi apostoli prima di salire in
 cielo (*Matth.* c. 28. v. 19.) : » *Euntes docete
 omnes gentes , baptizantes eos ... docentes eos
 servare omnia quaecumque mandavi vobis* , sog-
 giunse (v. 20.) la promessa : *Et ecce ego vo-
 biscum sum omnibus diebus usque ad consumma-
 tionem saeculi* ; promessa , ed assistenza , come
 avverte Bossuet , che manifestamente si riferi-
 sce alle particolari funzioni del ministero , che
 ivi assegna loro , ed è perciò come se avesse det-
 to : » Ecco che io sarò con voi insegnando ,
 » con voi battezzando , con voi ammaestrando
 » i miei fedeli ad osservare tutto ciò , che vi
 » ho prescritto ; con voi esercitando nella mia
 » Chiesa un ministero esteriore : sì , sarò con
 » voi , e con quelli che vi succederanno nella

» società , adunata sotto la lor condotta : io con
 » voi sarò da ora sino alla fine del mondo :
 » momento non vi sarà , in cui io sia per ab-
 » bandonarvi ; e benchè assente di corpo , sem-
 » pre sarò presente col mio spirito ». Se dun-
 que Cristo è quello che insegna colla voce del
 ministero insegnante , e se questo ministero
 residente nel corpo dell'episcopato , unito al
 capo , viene a generalmente prevaricare nell'in-
 segnamento , su di chi avrà da ricadere la
 colpa della prevaricazione ? troppo palese si
 appresenta l'esecranda conseguenza. E non sa-
 rà qui luogo di applicare il rimprovero fatto
 da s. Agostino al pelagiano vescovo d'Eclana :
*Sed tu erubescere debuisti , vel potius contremi-
 scere debuisti , ne diceret ?* (*lib. 4. oper. im-
 perf. n. 54*).

Segue il Prelato : » In conseguenza di quel-
 » la promessa s. Paolo dice altresì , che il mi-
 » nistero ecclesiastico durerà fino alla risurre-
 » zione generale » (*ad Eph.* 4. v. 11.). E do-
 po avere allegato altro testo (1. *Cor.* 11. v. 26)
*Quotiescumque manducabitis panem hunc , et cali-
 cem bibetis , mortem Domini annuntiabitis do-
 nec veniat* , ripiglia : » Durerà colla sacra ce-
 na del Signore la confessione della fede , ed il
 » ministero ecclesiastico , e la comunione este-
 » riore ed interiore de' fedeli con Gesù Cri-
 » sto , e de' fedeli tra di loro , fino a tante
 » che venga Gesù Cristo : la durata della Chie-
 » sa , e del ministero altro termine non ha ». Nella
 promessa di Cristo s'include qui dal
 Bossuet colla sacra cena la confessione della fe-
 de , da professarsi da' fedeli nella comunione este-
 riore ed interiore con Gesù Cristo e tra di loro
 sotto la condotta del ministero ecclesiastico , sem-
 pre e senza interruzione assistito da Cristo. Ora
 una fede , che si confessa in comunione con
 Gesù Cristo è fuor di dubbio vera fede ; e se
 questa fede ha da essere professata in comu-
 nione esteriore de' fedeli fra di loro sino alla
 fine de' secoli , ecco apertamente esclusa la
 possibilità di una oscurazione generale , che
 non può stare colla esteriore confessione della
 fede da professarsi nella universalità , o come
 dice altrove , nella totalità de' fedeli , uniti di
 comunione sotto la condotta del ministero ec-
 clesiastico.

Altronde se questa perpetua esteriore pro-
 fessione della vera fede non può mantenersi nel-
 la Chiesa , se non per via dell'insegnamento del-
 l'ecclesiastico ministero istituito da Cristo , da dover
 a tal'effetto durare in perpetuo ; ecco del pari
 esclusa la possibilità di una prevaricazione ge-
 nerale di esso ministero nell'insegnamento affi-
 datogli da Cristo , affine che si conservasse in
 perpetuo l'esteriore professione della sua fede
 nella totalità della Chiesa. E non basteranno
 queste luminose testimonianze del ch. Bossuet ,
 tratte da s. Agostino , e dalla comune de' padri
 a ribattere pienamente l'assurdisima proposi-
 zione dell'apologista , che sia per giungere un

tempo, in cui i *Ministri del Santuario* siano essi gli autori di una seduzione generale accompagnata da un'oscuramento generale sopra le verità più importanti, anzi fondamentali della fede teorica e pratica del vangelo? Saprà egli poi qual sia l'incantesimo che avrà forza di trasformare l'eletto stuolo de' custodi d'Israello in altrettante rane ammacchiate, putrescenti nelle fetide catoste, che se ne alzarono in Egitto? Gli sarebbe mai forse caduta in sorte una qualche verga de' maghi di Faraone? Sappia però che non ebbero queste forza di resistere alla possanza di quella, che fu da Dio posta in mano del supremo condottiere del suo popolo. Siano pure questi arcani riservati alle misteriose illuminazioni dei nuovi profetizzanti: E noi concludiamo con s. Ambrogio (*Hexaem.* l. 4. c. 8. n. 33.): » *Multi tentant Ecclesiam: sed sagae artis ei carmina nocere non possunt. Nihil incantatores valent, ubi Christi canticum quotidie decantatur. . . . et ipsa, si cut serpens exaltatus devorat colubros aegyptiorum* ».

Notiamo ancora non essere affatto nuova nella sostanza l'idea, che ha l'apologista sì vituperosamente simboleggiata sotto l'immagine delle rane di Egitto; sendovi già stati novatori, a' quali è piaciuto ravvisare sotto il nome di antiorista una generale apostasia, conforme a quella che ne vien descritta dall'apologista. » *Volentes (Antichristum) esse regnum quoddam tyrannicum, vel sedem apostolicam eorum, qui Ecclesias praesident, et hoc ut nomen Antichristi papae, et episcopis ei obedientibus, melius accommodent* ». Gotti Tract. de fine mundi Dub. 1. §. 2.

Esempi, recati dall'apologista in prova della sua pretesa generale oscurazione.

Ripete da alto l'apologista (p. 107.) il primo esempio della generale oscurazione, da rinnovarsi negli ultimi secoli della Chiesa. » Venia » mo, dic' egli, alla storia della Chiesa. Sino » dai suoi primi cominciamenti ci dà ella un' » sempio di oscuramento generale intorno alla » fede, espresso sensibilmente, e figurato in » quelle tenebre, che coprono tutta la terra » nella morte di Cristo. Egli è certo, che in » quell'occasione la Chiesa nascente fu ecclis- » sata da un'oscuramento generale, mentre, » eccettuata la santissima Vergine Madre, la » fede degli apostoli, e dei discepoli di Cristo, se » non rimase affatto estinta, come pretendono » molti, rimase al certo profondamente ottene- » brata ».

OSSERV. Avremo dunque da dire, che non uscì la Chiesa dall'aperto lato del Salvatore (conforme ad una espressione familiare ai santi padri, e nel senso inteso da' medesimi), che per subitamente cadere, e subentrare in quello stesso bujo d'oscuramento, e d'infedel-

tà, in cui si era estinta la moribonda Sinagoga? E non fece anzi Cristo risplendere dall'alto della croce la luce della sua divinità nei prodigi stessi, che accompagnarono la beata sua morte; all'aspetto de' quali esclamò il Centurione, e con esso una turba di altri spettatori: *Vere filius Dei erat homo iste* (*Matt.* 27 v. 54.) parole, nelle quali riconoscono più padri un'aperta confessione della divinità di Cristo?

Fu bensì opinione di qualche teologo, che nel triduo della passione, estinta rimanesse la fede negli apostoli, e ne' discepoli: quasicchè una tale estinzione venga raffigurata dalla Chiesa nella estinzione delle candele ne' matutini detti delle tenebre, a riserva di una sola, che si tiene accesa per dimostrare la perseveranza della fede nella sola Santissima Vergine. Ma ben dimostra l'immortale Benedetto XIV, nell'aureo suo opuscolo *De festis* (l. 1. c. 5. n. 8.), la poca fermezza di un tal fondamento, su di cui principalmente si appoggia la suddetta opinione; e nel num. 9 seguente addita il senso, in cui possa convenientemente ammettersi, cioè: » *Ea candela significari beatam Virginem, quae per triduum illud, quo Christus mortuus a nobis absuit, claram explicat tamque fidem habuerit de resurrectione filii sui: quin ex eo tamen quisquam possit arguere caeteros omnes, ideoque etiam apostolos in infidelitatem incidisse, qui resurrectionem Christi explicite credere non tenebantur, nisi post legitimam ejus promulgationem* ». Che però ragionando in particolare della caduta di s. Pietro (l. 1. c. 7. n. 24.) dice: » *Itaque peccavit Petrus, et quidem graviter, nec semel tantum, sed iterum ac tertio: non ita tamen peccavit ut fidem amitteret, sed tantummodo charitatem: non enim intrinsecus dissentiendo, sed extrinsecus negavit; neque etiam extrinsecus negavit, Christum esse Deum, aut Messiam, sed eum se novisse, et ex illius fuisse sectatoribus* ».

E per verità, della fermezza di s. Pietro nella fede qual più ampia, più incontestabile testimonianza può desiderarsi di quella che ne rende s. Agostino (*De Corr. et Grat.* c. 8. n. 17.) ripetendola dall'orazione di Cristo: *Rogavi pro te, Petre, ne deficiat fides tua? ovo anche opportunamente se ne vale in prova della efficacissima possanza della grazia, per cui non era possibile (in sensu composito), che da s. Pietro col cadere nella infedeltà, vana, e priva del suo effetto rimanesse la preghiera di Cristo: » An audebis dicere, etiam rogante Christo ne deficeret fides Petri, defecturam fuisse, si Petrus eam deficere voluisset? . . . Sed quia praeparatur voluntas a Domino, ideo pro illo Christi non posset esse inanis oratio. Quando ergo rogavit, ne fides ejus deficeret, quid aliud rogavit, nisi ut haberet in fide liberrimam, fortissimam, invictissimam, perseverantissimam voluntatem? Ecce quemad-*

» modum secundum gratiam Dei, non contra
» eam libertas defenditur voluntatis ».

Conforme a questa insigne sentenza di sant'Agostino, monsig. Bossuet (*Meditaz. sul vangelo, 70 giorno*): » Chi può dubitare, che s.
» Pietro non abbia ricevuta per questa preghiera
» ra una fede costante, invincibile, irremovibile
» ed in oltre sì abbondante, che fosse capace di
» raffermare non solo il comune de' fedeli, ma
» ancora i suoi fratelli, gli apostoli, ed i pa-
» stori del gregge, con impedire Satanasso di
» cibrargli (1) » ?

Altronde chi non sa come all'amoroso sguardo di Gesù, Pietro si ravvide, e con amaro pianto cancellò la gravissima colpa, con cui senza rinunziare la fede di Cristo cedè al timore, e negò di riconoscerlo? Così s. Ambrogio (*in Psal. 45. n. 15.*): » Quem Dominus respici-
» cit, salvat. Denique in Domini passione cum
» titubaret Petrus sermone, non mente . . . re-
» spexit eum Christus, et Petrus flevit, quo pro-
» prium lavit errorem. Ita quem visus est vo-
» ce denegare, lacrymis fatebatur ».

Che diremo del diletto discepolo, cui Cristo diresse dall'alto della croce quelle tenerissime parole, *Ecce mater tua*, con raccomandarlo, e nella persona di lui la Chiesa tutta e tutti noi all'amatissima sua Vergine madre? E che altro dire possiamo, fuorchè replicare col Pontefice Benedetto: » Neque Christus Joan-
» ni, si a fide excidisset, beatam Mariam ma-
» trem carissimam suam commendasset? » Che delle pie donne, che seguitarono Cristo al calvario? la pietosa loro costanza a piè della croce dimostra forse in esse una fede o estinta, o profondamente ottenebrata?

(1) Non è qui da trascurare l'opportuna occasione di rilevare una patente contraddizione nell'opera della *Difesa della dichiarazione gallicana* parte 3. l. 10. riguardo alla caduta di s. Pietro. Nello spiegare cap. IV. la preghiera di Cristo, *Rogavi pro te etc.* in quanto si riferisce alla singolare persona di s. Pietro, vi si ripete, e si conferma la sovraccitata solenne testimonianza del Bossuet tratta da s. Agostino, che esclude dalla negazione di s. Pietro ogni reato d'incredulità. E tosto nel seg. cap. V. si stabilisce il contrario in questi precisi formali termini: » Nam et Petrus negavit, et incredulus fuit, postquam etiam audivit
» illud: *Rogavi pro te, ut non deficiat fides tua* ». E si vorrà imputare ad un Bossuet una sì repentina, sì sconsigliata contraddizione, se si attende massimamente che sarebbe con essa venuto a confutare egli stesso l'argomento, che dalla indefettibilità della fede in s. Pietro desume con s. Agostino in prova della efficacissima potenza della grazia? Osservazione per cui sembra potersi non poco avvalorare il sentimento di chi crede, che se il Bossuet lasciò fra gli inediti suoi manoscritti un qualche abbozzo ancora imperfetto di quella opera, che non comparve alla luce se non molti, e molti anni dopo la sua morte, poté facilmente avvenire, che abbia sofferte non poche interpolazioni, come si dice, per parte di que' teologi, che si presero la cura di raccoglierne più pezzi, o frammenti sparsi in più parti, per metterla nell'ordine, e nella forma, in cui fu da essi pubblicata colle stampe.

Tomo V.

Che di que' due nobili discepoli Nicodemo, e Giuseppe, che sì religiosa, sì tenera, e premurosa cura si presero della sepoltura di Cristo? A quali rende s. Ambrogio (*in Luc. l. 10. n. 137.*), questa ben dovuta testimonianza; » Justus autem Christi Corpus operit sindone,
» innocens ungit unguento ».

Che di que' cento venti circa, i quali dopo l'Ascensione si raccolsero nel cenacolo *cum mulieribus, et Maria Matre Jesu, et fratribus ejus?* come pure di que' cinquecento, e più, a' quali si fece vedere Cristo risorto? Quale argomento si ha, che comunque si fossero smarriti per lo timore in quel triduo, smarrita si fosse in tutti, o profondamente ottenebrata la fede di Cristo?

Assurda applicazione dell'oscuramento della Sinagoga a quello, che l'apologista pretende potersi spargere, ed essersi di già sparso per alcun tempo sopra la Chiesa.

Segue l'apologista (p. 107.). » L'oscuramento generale allora si formò, che il sommo sacerdote condannò la verità senza conoscerla nella persona di Cristo. E un simile oscuramento dovrà aspettarsi nella chiesa, qualora avvenga che i sommi pontefici condannino o direttamente, o di riflesso, anche per ignoranza, la stessa verità nella dottrina di Cristo. Ora si esaminino fedelmente le scritte recate alla verità da tutte le bolle, e decreti favorevoli al molinismo, e si dica se la verità non è stata flagellata, coronata di spine, spuntacchiata, posposta a Barabba, e fors'anche crocifissa »?

OSSERV. 1. Ad ismentire tante, e siffatte atroci contumelie ne ha s. Agostino avventurosamente conservato un memorabile passo del suo più feroce antagonista il vescovo Giuliano; in cui non può non destare meraviglia il vedere, o come abbia saputo l'apologista investirsi, o siasi in lui ravvivato lo spirito di quel famoso corifeo della pelagiana setta nel ritorcere contro lo stato presente della chiesa, ed anche con eccesso d'impudenza le calunniose recriminazioni, alle quali come in causa disperata si appigliò il pelagiano vescovo per eludere il trionfante argomento oppostogli da sant'Agostino, tratto dal comun consenso della cattolica plebe, non che de' suoi pastori contra l'empietà di quella setta. Altro in vero non seppe suggerirgli l'ostinato suo perfido impegno, fuorchè l'affacciare, come fanno al presente i nostri avversari una pretesa generale decadenza, pronosticante il prossimo fine del mondo, per cui la stoltezza, e la turpitudine acquistato avea nella chiesa tal predominio da far prevaler l'errore alla verità; onde a lui si conveniva lo assumere le parti di legato di Cristo a riparo di sì luttuoso disordine. Il passo di Giuliano è il seguente, riportato da sant'Agostino (*Oper. imperf. l. 1. n. 12.*): » Sed

28

» quoniam rebus in pejorem partem propere
 » rantibus, quod mundi fini suo incumbentis
 » indicium est, in Ecclesia quoque Dei adepta
 » est stultitia, et turpitudine dominantum: pro
 » Christo legatione fungimur etc. ». Così da una
 supposta predominante stoltezza nella chiesa di
 Dio, indicante il prossimo fine del mondo, ripe-
 teva già da quegli aurei secoli il traviato
 vescovo l'abborrimento de' pastori, e de' fedeli
 da' pelagiani errori. E così del pari dalla pre-
 tesa generale oscurazione caduta sopra la Chie-
 sa da due secoli, pronosticante la prossima ap-
 parizione dell' Anticristo, ripete l'apologista
 l'alienazione del cattolico gregge dagli infetti
 pascoli del giansenismo: in maniera che non
 può non vedersi come, comunque divise, ed
 opposte che siano l'une all'altre le strava-
 ganze dei novatori; sono questi però costretti a
 conformarsi ne' modi, e nelle vie che tengono,
 per opporsi al puro, e sempre consentaneo a
 sè stesso magistero dell'insegnamento cattolico.
 D'uopo è compatire la lor cecità, pregare Id-
 dio che voglia illuminarli, onde vengano una
 volta a capire che le invettive non sono ragio-
 ni. Deh eccelsa Vergine, Vergine Madre del-
 l'incarnato Verbo, per lo cui castissimo seno
 sorta è alla terra, e dalla terra la verità, che
 illumina il mondo; voi, detta perciò dal vostro
 Cirillo Alessandrino *Sceptrum orthodoxae fidei*,
 deh diradate colla influenza del vostro possente
 patrocinio le tenebre suscitate dall'inferno ad
 offuscare il candore dell'eterna luce, che ne
 è apparsa per voi; e fatene degni di ripetervi
 ogni giorno quel cantico di lode, e di giubbilo,
 che chiesa santa vi porge per bocca de' suoi
 e vostri diletti figli: *Gaude Maria, Virgo, cun-
 ctas haereses sola interemisti in universo mundo.*

2. Abbiamo veduto come si è aspramente la-
 gnato l'apologista della condanna della prima
 proposizione del Sinodo, per non essersi, com'ei
 dice, atteso il senso morale della generica es-
 pressione, con cui vi si enunzia l'oscuramento
 delle verità più importanti della religione. Ora
 l'oscuramento della Sinagoga nella condanna di
 Cristo fu al certo un oscuramento generale in
 senso più che morale, oscuramento che fu l'e-
 poca del suo ripudio preannunziato da' profeti. Se
 dunque può la Chiesa soggiacere, come dice
 l'apologista *ad un simile oscuramento*, come può
 scusarsi la generica espressione del Sinodo sot-
 to il vano pretesto di essersi trascurato un sen-
 so morale, che non si attende dai partitanti
 stessi del Sinodo nell'assimilare all'oscuramento
 della Sinagoga quello della Chiesa nelle pretese
 ferite recate alla verità, flagellata in tante bol-
 le, e decreti de' sommi pontefici? Ma pure qua-
 li sono questi sì feroci decreti? Dalla qualifica
 che dà loro l'apologista di favorevoli al moli-
 nismo, assai chiaro si comprende, che altri non
 ha preteso designare fuor quelli, che da due se-
 coli in quà emanati sono dalla s. sede in ripro-
 vazione del giansenismo. Eppure da questi de-

creti, da queste bolle prenda argomento il Bos-
 suet, o se si vuole l'autore *Defens. cler. gallic.*
 (nella dissert. previa sotto il titolo di *Gallia or-
 thodoxa* n. 9.), di rilevare un singolare titolo di
 merito in lode, e commendazione de' Prelati del-
 le Gallie, *qui accuratissime omnium jansenis-
 mum, omnesque ejus artes releverunt.* E n. 78.
*Quo enim loco, qua in parte orbis magis quam in
 Gallia, Innocentii X., aliasque constitutiones de
 janseniana re majori veneratione susceptae, aut
 potiori virtute in executionem deductae sunt? Cer-
 te Jansenii sectatores seu occulti, seu publici, ne
 mutire quidem audent; nec si millies concilia oe-
 cumenica appellarent, audirentur usquam, ipsaque
 constitutio edita, et semel ubique acceptata* (accet-
 tazione, ch'ei dichiara manifestarsi per via an-
 che di semplice tacita acquiescenza) *irrefragabi-
 lis judicii vim obtinet, quam romanus pontifex
 auctoritate summa et ipse exequatur, et ab om-
 nibus episcopis exequendam mandet.* E nell'ap-
 pend. alla Difesa l. 3. c. 2. » Neque cogitant con-
 sensum publicum non eo constare, quod ali-
 » quod de illo extet commune, et publicum in-
 » strumentum... Atque illud in Ecclesia ple-
 » rumque contingere, ut ex sese perspicuum
 » est (et suo loco fustius exequemur) et nunc satis
 » liquet, de decretis pontificiis nullam dubita-
 » tionem esse posse, recepta ne sint, an non?
 » Quis enim nesciat nullis missis nuntiis, nul-
 » lis perlatis litteris, de Jansenismi negotio
 » diplomata ubique obtinere, cum neminem
 » obstrepere, ac reclamare audiamus?... Deni-
 » que quocumque modo fiat, ut Ecclesia con-
 » sentiat, transacta plane res est: neque enim
 » fieri potest unquam, ut Ecclesia Spiritu ve-
 » ritatis instructa non repugnet errori. Sic res
 » Janseniana processit ». E qui non sente l'apo-
 logista, quanto dall'erronee sue massime su que-
 sto punto medesimo discorde sia il sentimento
 di questo illustre vescovo, cui egli pure ne ri-
 manda per essere istrutti sulla *economia della
 Chiesa?* Che però ben possiamo replicargli, co-
 me s. Agostino a Giuliano: » Haec si nescie-
 » bas, confitere te non fuisse intelligentem di-
 » sputatorem: si autem sciebas, non intelligen-
 » tem sperasse habiturum te esse lectorem ».

3. Di questo avviso del s. Dottore può anche
 approfittarsi l'apologista circa l'enorme suo ab-
 baglio in rappresentare la Chiesa involta nel suo
 nascere in quel bujo d'infedeltà, in cui nel suo
 morire cadde miseramente la ripudiata Sinago-
 ga, con trarne un esempio della generale oscu-
 razione, cui possa, quando che sia, soggiacere
 la Chiesa, e che debba specialmente rinnovarsi
 alla fine de' secoli. Soffra pertanto, che gli si
 esponga, come questo stesso esempio fu in aria
 di trionfo dal ministro Claudio obiettato al
 Bossuet nella citata conferenza. Confessa il ch.
 prelato che ne rimase sul punto alquanto con-
 turbato, non già per la forza dell'argomento,
 che ben conosceva essere in sè stesso di niun
 valore, ma per la compiacenza, con cui si av-

vidde ch'era stato ascoltato da alcuni protestanti, presenti alla disputa: impressione però che tosto restò dileguata dalla vittoriosa risposta del Bossuet, cui nulla ebbe il ministro da replicare. » Senza parlare (così il Prelato) dei » grandi privilegi della Chiesa cristiana sopra » quelli della Sinagoga, ne' tempi anche della » sua maggior gloria, io gli rimostrai quanto » strana cosa era il paragonare la Sinagoga ca- » dente, e nel punto, in cui la sua riprovazio- » ne, ed il suo induramento era chiaramente » segnato dai profeti, colla Chiesa cristiana, » che non mai ha da venir meno ». Inoltre gli fecé osservare che tolta l'autorità, che si esercita per via del visibile ministero, non vi era più mezzo esterno, nè autorità certa, cui si debba cedere: non essere stato questo il caso della Sinagoga nel punto della sua riprovazione: » Posciacchè vi era in terra Gesù Cristo, la » verità stessa, che visibile appariva, e si mo- » strava in mezzo agli uomini; Gesù, che per » confermare la sua missione risuscitava i morti, » guariva i ciechi nati, ed operava tali e tanti » miracoli, che i Giudei stessi confessavano che » mai uomo ne avea fatti altrettanti. Così dun- » que (prosegue il Prelato) tempo non fu mai, » che non vi sia stata in terra una visibile par- » lante autorità, alla quale si debba cedere. Pri- » ma di Gesù Cristo vi era la Sinagoga: al pun- » to che questa dovea mancare, comparve Gesù » Cristo in persona: nel suo partire della terra » lasciò Gesù Cristo la sua Chiesa, alla quale » inviò il santo suo Spirito ». Con che viene il Bossuet a confermare quanto avea poc'anzi affermato in questi precisi termini: » Nulla es- » servi più costante, che la vera fede è sempre » stata pubblicamente dichiarata, nè potersi » assegnare un solo momento, in cui la profes- » sione non ne sia stata chiara, quanto la luce » del sole ». Se non trova l'apologista il se- » greto, che non ebbe l'Apostolo, di comporre la luce colle tenebre, veda se possa desiderarsi più decisiva testimonianza contro la pretesa sua generale oscurazione, che il sentire da un pre- » lato sì altamente da lui commendato, non po- » tersi assegnare un momento solo, in cui non sia stata la professione della verità nella Chiesa chiara quanto la luce del sole?

Da tal premessa, proposta dal Bossuet qual principio incontrastabilmente cattolico, concluda egli dirittamente: » Onde apparisce l'ingan- » no di chi crede, che per mantenere lo stato » esteriore della Chiesa, basti poter nominare » di tempo in tempo certi pretesi dottori della » verità ».

Si distinguano pertanto una volta l'apologista, e si capaciti sulla parola del Bossuet, che a sal- » vare lo stato esteriore, e l'indesettabilità del ministero, nulla giova il poter alligare un *Ricci*, un *Solari*, colla comitiva de' pochi pretesi eletti loro seguaci. Che se poi per avventura brama intendere, onde proceda quella oscura-

zione, in cui permette Iddio che avvolti si manifestino tanti discoli, perversi, ribelli figli della Chiesa, e ciò però senza pregiudizio della notoria predicazione della verità, potrà pure appararlo dallo stesso Bossuet nelle *Riflessioni*, aggiunte alla relazione della *Conferenza*, nello spiegare ch'ei fa il testo di s. Paolo (2. Cor. 4.) che abbiamo pure anche noi di sopra riportato: *Quod si etiam opertum est evangelium nostrum, in iis qui percutiunt est opertum*. Ove abbiamo dal santo Apostolo (così Bossuet) » che » se il vangelo, ossia certissimamente la predi- » cazione del vangelo è ancora coperta, non lo » è che per quelli, che periscono: per farci in- » tendere che la predicazione sempre chiara, e » sempre sincera nella Chiesa cattolica, non » ha oscurità, fuorchè ne' contumaci, de' quali » il demonio, il dio di questo secolo, e lo spi- » rito d'orgoglio accieca le menti, perchè non » vedano la luce risplendente nella predicazio- » ne del vangelo ».

Rifletta inoltre l'apologista se in quel suo preteso generale oscuramento della verità sopra la Chiesa, ed in quella generale prevaricazione, nella quale avvolge i ministri del santuario, ed i maestri della Chiesa, chiaro non risalti quello stesso carattere di riprovazione, che mirabilmente rileva il Bossuet nella *pretesa riforma*, mostrando come si condanna ella da sè stessa; » mentre per una parte, costretta di confessare » la perpetua visibilità della Chiesa (come pu- » re fanno i nostri avversari) nella indesettabi- » lità del ministero, non può essa per altra par- » te sostenersi senza riconoscere nel ministero » una corruzione universale, e senza autoriz- » zare i particolari contro tutta la successione » dell'ordine apostolico ». Rifletta, dico, se il disgiungersi in fatto di dottrina dalla visibile morale unanimità dell'episcopato, unito al capo, non è un rinnovare la condotta che tenne Lutero nell'incamminare la riforma, ed appropriarsi in tal guisa il carattere di tutte le false Chiese.

Lungi pertanto dal potersi adattare alla Chiesa l'esempio tratto dalla Sinagoga nel suo decadimento, che anzi proposto che sia nel suo giusto aspetto, appresenta un chiaro, decisivo argomento in contrario. Imperocchè basta considerare, che se l'oscurazione generale della Sinagoga fu, come non v'ha dubbio, una conseguenza della sua defettabilità predetta nelle Scritture; per lo contrario la promessa dell'indesettabilità fatta da Cristo alla Chiesa rispinge per via altresì di necessaria conseguenza la possibilità di un simile generale oscuramento per ogni tempo passato, presente, e futuro.

§. XV.

Inassistenza degli altri esempi di generale oscurazione, riconosciuta espressamente dal San-Cirano riguardo al successo de' concilj di Rimini, e di Seleucia,

» L'A. Ma, prosegue l'apologista p. 108., scor-
» riamo di volo i secoli della Chiesa, e vediam-
» mo se ci presentano altri esempi di simile
» oscuramento. Non occorre far fatica a cer-
» carli. Ci si appresentano in folla l'uno dopo
» l'altro ».

OSSERV. Non ha in vero durata fatica l'apologista scorrendo, come dice, di volo i secoli della Chiesa a raccogliere gli esempi di oscuramento, che ha stimato di produrre. Ei di fatto li produce come trovansi già da lunga mano esposti ne' trattati de' nostri controversisti. Onde a chi altro non fa che copiare le obbiezioni, sarebbe più che bastante il contrapporre altrettante corrispettive copie delle risposte, che senza fatica si trovano registrate ne' medesimi trattati. Ma è ben mirabile cosa, che avendo i nostri avversari fissata da due secoli addietro la funesta epoca del generale oscuramento sparso sopra la Chiesa, vengano ora a produrne altri in folla replicati, e costituiti esempi da que' medesimi aurei secoli, che ci appresentano come i bei giorni della Chiesa in opposizione al deplorabile suo decadimento nella sopraggiunta supposta sua decrepitezza; e ciò senza badare, che con sì fatti esempi ce la fanno fin dal suo nascere comparire decrepita, e tale rimanersi fin tutto il corso della sua durazione. E ove dunque iti saranno gli splendidi fregi, onde si compiacque l'Agnello di adornare la diletta sua Sposa nell'unirsi con indissolubile nodo in una florida, perpetua, inalterabile gioventù? L'oggetto nostro nel presente ragionamento non comporta una discussione ex professo di tutti gli esempi addotti dall'apologista, de' quali ne occorrerà dover dire alcuna cosa nella seconda parte, ove ci riserviamo di esaminare i motivi opposti da monsignor di Noli alla pubblicazione della Bolla. E qui soltanto ci fermeremo, come per saggio, sull'esempio tratto dal successo del concilio di Rimini, che è quello che più comunemente si fa valere da' nostri avversari.

L'A. » Di fatti come non fu egli un'oscuramento generale quello, che avvenne dopo i » due concilj di Rimini, e di Seleucia, quando presso 600. vescovi sottoscrissero la formula ariana già sottoscritta poc' anzi dal papa Liberio: quando obbligavansi alla stessa sottoscrizione con promesse, lusinghe, e minacce tutti gli altri vescovi delle Chiese; » tantochè potè dire s. Girolamo, che il mondo si stupì di vedersi improvvisamente divenuto ariano: *Et ingemiscens orbis terrarum se arianum esse miratus est?*

OSSERV. Suppone dunque l'apologista, 1. che presso 600. vescovi trovaronsi adunati nel concilio di Rimini. Sembra però strano, che abbia egli voluto accostarsi piuttosto al calcolo del pelagiano vescovo di Eclana *de sexcentis, et quinquaginta, ut fertur, episcopis* (presso s. Agostino l. 1. Op. imperf. n. 75.), che al sentimento comune, che ne riduce il numero a 400. e poco più, come presso Severo Sulpizio; ed anche a meno, come presso altri antichi.

Suppone 2. che sottoscrivessero l'ariana formula poc' anzi sottoscritta dal papa Liberio. Maligna impostura, quanto sconsigliata! quasi che non si sapesse 1. come que' padri mentre furono liberi, fermi stettero per la formula nicena: 2. Come pure nel tempo stesso della persecuzione, ed in mezzo alle loro angustie costanti ne ritennero la fede; talchè non consentirono all'ambigua formula, proposta da Ursacio, e Valente, se non dopo che si furono questi dichiarati alienissimi dagli errori di Ario, rispondendo cattolicamente alle più minute interrogazioni fatte loro dai padri del concilio per accertarsi della loro credenza, e protestando, che altro intento non avevano, che di ristabilire la concordia fra gli orientali, e gli occidentali col togliere di mezzo una voce, senza la quale poteasi ritenere il senso cattolico, avuto in mira dai padri niceni nell'introdurla. Infatti la formula, esibita da que' due perfidi vescovi, concepita era in termini tali, che atteso il suono delle parole, come dice s. Girolamo, *nilh sacrilegum praeferbat* (*Adversus luciferianos c. 7.*). Vi si faceva professione di credere, » in unigenitum filium Dei, qui ante omnia saecula, et ante omne principium natus est ex Deo. Natum autem unigenitum solum ex solo Patre, Deum ex Deo, similem genitori suo Patri secundum Scripturas etc. » parole che sembravano esprimere il senso cattolico intorno alla eternità, e divinità del Verbo: *Sonabant verba pietatem*, dice s. Girolamo, *et inter tanta illa praesentia nemo insertum venenum putabat.*

Sendo in tal guisa riuscito agli eusebiani di fare adottare dai padri di Rimini la voce *Simile* ad esclusione della voce *Consubstantialis* ottennero l'intento loro, che que' buoni vescovi apparissero disertori della fede nicena col rigettarne la tessera per aderire al senso ariano, che sotto la voce *Simile* si copriva, e s' insinuava dagli eusebiani. Accortisi della froda i vescovi di Rimini non tanto per la esultanza degli ariani, quanto per lo scandalo che se ne sparse nella Chiesa, sbigottiti rimasero non meno che attoniti, che per quella loro sconsigliata condiscendenza avessero dato motivo di credere, che si fosse da essi tradita una fede, che ritenevamo altamente impressa nel cuore, ed avevano sempre, e prima del concilio, e nel concilio, e dopo ancora apertissimamente professata.

E qui si noti come quella universale maraviglia, e costernazione, che per l' infelice esito del concilio di Rimini si sparse, per detto di s. Girolamo, in tutto l'orbe, porta seco una luminosa testimonianza dell' universale perseverante attaccamento de' cristiani alla fede cattolica; mentre l'orbe tutto che fino allora si era notoriamente dimostrato cattolico, gemeva, e si doleva di dovere per l'imprudenza, e colpa degli ariminensi apparire fatto, e divenuto ariano. Non altro volle significare il s. Dottore in quel detto cotanto decantato, e sì male inteso da' nostri avversari; da cui ben considerato si rileva nella generale patente maraviglia, e costernazione del mondo cristiano una patente del pari, e generale reclamazione contro l' infanzia sottoscrizione de' padri ariminensi, ed una solenne protesta della perseveranza *orbis terrarum* nella fede, che pareva e si deplorava essere stata tradita da que' padri. Insomma *non ingemuit*, se non chi era cattolico. Se dunque *orbis terrarum ingemuit*, l'orbe cristiano con questo suo universale gemito si palesava universalmente cattolico.

Ma neppure fu di lunga durata l'illusione cagionata dalla perfidia de' due vescovi ariani. Punto non tardarono i padri di Rimini di palesare la frode che tratti gli avea nell'inganno. Sentasi la patetica esposizione che fa s. Girolamo de' loro lamenti, e che basta per dichiarare il vero senso di quel suo detto, di cui stortamente abusano gli avversari: » Concurrant episcopi, qui ariminensibus dolis irretiti, sine conscientia haeretici ferebantur, contestantes corpus Domini, et quidquid in Ecclesia sanctum est, se nihil mali in sua fide suspicatos. Putavimus, aiebant, sensum congruere cum verbis... Decepit nos bona de malis existimatio. Non sumus arbitrati sacerdotes Christi adversus Christum pugnare: multaque alia quae brevitate studio praeteritis, fientes asserebant, parati, et subscriptionem pristinam, et omnes arianorum blasphemias condemnare. » Quindi è che il s. Dottore non dubitò di prendere altamente le loro difese contro gl'importanti clamori de' luciferiani, mal sofferenti, che vescovi, come essi dicevano; notati di eresia, fossero stati dal concilio di Alessandria ristabiliti ne' loro gradi. Ma che replica s. Girolamo? » Cur damnassent eos, qui Arian non erant? Cur denique credentes bene, obstinatione sua facerent arianos? Lungi pertanto dal riconoscere la Chiesa oscurata per l'infelice esito del concilio di Rimini, veggiamo anzi che s. Girolamo ce la rappresenta ne' termini più chiari, ed espressivi perseverante in *concordia fidei*. Con che vie maggiormente si conferma, che non avrebbe potuto il s. Dottore senza contraddire a sè stesso intendere la sopra mentovata espressione *miratus est etc.* nel senso, in cui non cessano gli avversari di obbjettarla.

A questo autorevole testimonianza di un Girolamo, altre potremmo aggiungerne in gran copia del grande Atanasio; il quale siccome fu da principio il più illustre zelante difensore della divinità del Figliuolo di Dio, così anche fu il principale oggetto, e bersaglio dell'empio fanatico furore degli ariani. Basti qui rammentare la lettera di lui all'Imperatore Gioviano, scritta due anni dopo il concilio di Rimini, nella quale rende un'insigne testimonianza della invitta perseveranza nella fede nicena, che risplendeva in tutta la parte dell'orbe contro tutti gli sforzi dell'ariana perfidia: » Scito enim, religiosissime Auguste, haec » ab omni aevo esse praedicata, haecque ipsam » fidem patres, qui Nicaeae convenuerant, confessos fuisse, eamque suffragio suo comprobare universas totius orbis ecclesias, nempe » Hispaniae, Britanniae, Galliae, totius Italiae, » Dalmatiae, Daciae, Mysiae, Macedoniae, Graeciaeque, et Africae universae, nec non Sardiniae, Cypri, Cretae, Pamphyliac, Lyciae, Iasariae, Aegypti, Lybiae, Ponti, Cappadociae, » vicinas quoque nobis, nec non orientis Ecclesias, paucis exceptis, qui Arian haeresim sequuntur. Quae enim sit omnium illarum » ecclesiarum sententia, et experientia movimus, » et earum habemus litteras. Nec vero te fugit, piissime Auguste, tametsi pauci quidam huic fidei adversantur, praepudicium » tamen facere non posse, quippe cum orbis » universus apostolicam fidem retineat. » Era dunque questa l'oscurazione generale, che vuole l'apologista essersi sparsa dopo il concilio di Rimini, allora quando nella universalità delle chiese, diffuse per tutte le provincie dell'orbe cattolico, nominatamente qui espresso da S. Atanasio, pura, illibata si manteneva la professione della fede nicena, a fronte delle quali tanto pochi erano i perversi settatori dell'errore, che *praepudicium facere non poterant*? E non sarà qui luogo di applicare a' nostri avversari ciò che di que' contumaci de' suoi tempi pronunziò s. Atanasio, e con essolui novanta vescovi dell'Egitto, e della Libia in una lettera comune, diretta *ad honoratissimos in Africa episcopos*? *scilicet* 3. » Ne feramus igitur viros, qui ariminensem synodum, aut » aliam memorant praeter nicaenam. Nam illi » ipsi, qui ariminensem in ore habent, ignore rare videntur, quae illic gesta sunt: alioquin de illa scirent » (*Tibi etc. Aug. Op. Imperf. l. 1. n. 27.*).

Che se a persuadere i nostri avversari non bastano le concordie autorità di un Atanasio, e di un Girolamo, due de' maggiori luminari, l'uno della chiesa orientale, l'altro dell'occidentale, rimane a convincerli quella del gran maestro della setta, il famoso San Cirano, nel vendicare ch'ei fa l'infedeltà notoria perseveranza del cattolico insegnamento in tutto il corso dell'ariana infestazione sotto Costan-

zo, confutando egregiamente in una opera intitolata *Spongia* il Voezio, che si era preso a voler dimostrare, che a que' tempi, ne' quali si tennero i concilj di Rimini, e di Seleucia, fosse riuscito al partito degli eusebiani di prevalere a segno, che gli ariani fossero pubblicamente riputati cattolici. Siccome quell'opera del San-Cirano è rara anzi che no, ne riporteremo per brevità la sola conclusione di un lungo passo, registrato in opera più divulgata, cioè presso Tournely (*De Ecclesia* q. 2. art. 8. in fine); ove rivolgendosi a Voezio conclude: *Ex quibus omnibus manifestum est, quam falsum sit quod dicit, arianos applaudente toto terrarum orbe adfuisse catholicos*. Potea meglio confutarsi l'errore di quella oscurazione generale della verità nella Chiesa in seguito de' concilj di Rimini, e di Seleucia? Si quieti pertanto l'apologista: moderi alquanto il suo sdegno contro la Bolla per aver essa condannato nel Sinodo quell'oscuramento generale, che nel Voezio fu già riprovato dal San-Cirano. E ne sia intanto lecito, sostituendo nome a nome, usare verso i patrocinatori del pistojese sinodo la riconvenzione fatta da s. Agostino nell'opporre alla rea dottrina del pelagiano vescovo di Eclana un passo tratto dal suo maestro Pelagio: *Quid estia dicturi, nisi forte Pelagio (San Cirano) male dicturi?* (*oper. imperf.* l. 3. c. 1. n. 4.).

S. XVI.

Di papa Liberio.

Di questo Pontefice, la cui *beata memoria* fu celebrata, e come consagrada dagli encomj di un Ambrogio (*S. Ambros. de virginibus ad Marcellinam Sororem* l. 3. » *Tempus est, soror sancta, ea, quae tecum conferre soles, beatae memoriae Liberii praecepta revolvere, ut, quo vir sanctior, eo sermo accedat gratior* »), di un Atanasio, e di altri gravi dottori, e scrittori di que' tempi: dice l'apologista, che fu da esso sottoscritta l'ariana formola, cui poco dopo sottoscrissero i pressochè 600. vescovi radunati nel concilio di Rimini.

OSSERV. Oltre lo sbaglio di sopra avvertito dell' A. intorno al numero de' vescovi del concilio di Rimini, si osservi 1. che se la formola sottoscritta da Liberio quella fu, come afferma l'apologista, cui dipoi sottoscrissero i padri di Rimini; fu essa dunque quella, di cui attestò s. Girolamo, che *superficies expositionis nihil sacrilegum praeferebat*. Così a favore di Liberio decide l'apologista la famosa questione, insorta d'intorno alla formola pretesa da lui sottoscritta, purgandolo del delitto di eresia, come a tenore della stessa formola purgati ne rimasero i padri di Rimini dal concilio di Alessandria, e da s. Girolamo. Questione però sulla quale può anche consultarsi Natale Alessandro (*Disser.* 32. *Saec.* 4. *art.*), ove colla comune

stabilisce, che » *Secundae formulae Sirmionensi non subscripsit Liberius, sed prima, quae contra Photinum edita est* ». Formola che nulla di meno soggiacque a doppia riprensione, sì per la soppressione della voce *Consustanziale* consacrata dal concilio niceno, e sì per la sostituzione della voce *Simile*, che sebbene potesse intendersi in senso cattolico, pur diventò meritamente sospetta per l'abuso, che ne facevano i semiariani, torcendola in senso esclusivo della consustanzialità.

In secondo luogo si osservi, che qualunque si voglia essere stata la formola, che si suppone sottoscritta da Liberio, egli è certo, e fuor di questione, ch'ei non vi s'indusse, se non dopo che si lasciò finalmente vincere dalla noia di un lungo esiglio sotto l'aspro governo di un Demoglo di Berea, e più ancora dal timore di maggiori sevizie, e della morte stessa, che gli vennero minacciate: onde non dubitò il grande Atanasio di ravvisare in quella infelice sottoscrizione un patente indizio dell'interno dissenso del Pontefice da quella esterna professione, che da lui estorse l'empia violenza degli Ariani: » *Sic itaque (dice il santo Hist. Arian. ad Monachos n. 41.) a principio ipsam romanam ecclesiam labefactare conati sunt, optantes suum illi admiscere impietatem*. Porro » *Liberius extorris factus, post biennium denique fractus est, metuque mortis perterritus subscripsit*. Verum ea ipsa re comprobatur » *cum violentia eorum, tum Liberii in haeresim illam odium, ejusque pro Athanasio suffragium, quamdiu scilicet libere, arbitrioque suo agere licuit: nam quae tormentorum vi praeter priorem sententiam eliciuntur, ea non reformidantium, sed vexantium sunt placita* ». Così non fu riguardata, nè poteva giustamente riguardarsi la debolezza di Liberio nel cedere alla violenza, qual prova di mutazione di animo in lui; e molto meno quale autentico giudizio della cattedra apostolica, valevole a contaminare l'intemerata fede della chiesa romana: che anzi non sì tosto, fu Liberio rimesso in libertà, e con festevoli acclamazioni del clero, e del popolo restituito alla sua sede, che si vidde in lui rivivere quella primiera costanza, con cui due anni avanti avea sì gloriosamente sostenuta la causa della fede in presenza dell'augusto Costanzo.

Così provvide il sommo Iddio, che nel tempo, in cui con empio fraudolento intento avea no gli ariani procurata l'adunanza del concilio di Rimini, vi fosse sulla sede di Pietro un pontefice, che sollecito accorresse al riparo dello scandolo cagionato dalla sorpresa fatta a quei padri; e ad onta dell'ariana perfidia, facesse trionfare la fede cattolica, mediante l'aperta riprovazione della formola ordita dagli ariani in odio della fede nicena. Serva di conferma un tratto della lettera, diretta dallo stesso pontefice *ad orientales* (*num.* 13 *ap. Labb.*):

» Nam omnes illi episcopi, qui Arimini con-
 » venerant, quique vel fallacibus inescati ille-
 » cebris, vel vi compulsi a fide tum quidem
 » desciverant (cioè quanto al motivo che die-
 » ro di crederlo), nunc tamen ad sanam
 » mentem reversi, fidei formulae, ab episcopis
 » Arimini convocatis editae, anathema denun-
 » tiarunt, et fidei catholicae et apostolicae, Ni-
 » caeae confirmatae, subscripserunt, et nobiscum
 » jam una communicant ». E non basta il fin
 qui detto ad ismentire l'oscurazione generale,
 che si francamente asserisce l'apologista essere
 avvenuta dopo i concilj di Rimini, e di Se-
 leucia: quando per l'opposto consta dagl'ir-
 refragabili monumenti sopra riferiti, che ri-
 parato, come tosto il fu, lo scandolo dato dai
 padri ariminesi, mediante la pronta, pubblica
 riprovazione della formola da essi sottoscritta,
 più viva che mai si manifestò la perseveranza
 nella professione della fede nicena nelle
 chiese *totius orbis*, distintamente annoverate da
 s. Atanasio per tutte le provincie del cristia-
 nesimo?

Per terzo non è da tacere il sentimento assai
 plausibile di parecchi saggi critici, egregiamente
 illustrato dal ch. card. Orsi (*Stor. Eccl. I. 14.*
n. 72.), che la pretesa caduta di Liberio, al-
 tro non sia che una mera impostura degli ari-
 ani, peritissimi artefici di siffatte frodi, da quali
 poté facilmente sotto la protezione di Costan-
 zo divulgarsi per mezzo di finte menzognere
 lettere ai vescovi, dispersi sotto quell'aspra
 persecuzione nelle varie, ed anco più remote
 provincie dell'impero; onde non fia meraviglia,
 che abbia potuto l'ordita favola trovar
 fede presso un s. Atanasio, e un s. Ilario nel
 suo esiglio. Non poté però l'impostura così
 universalmente accreditarsi, che non abbia
 lasciato luogo di sospettarla fin da que' tem-
 pli. Severo Salpizio, come avverte il ch. Orsi,
 non avrebbe passato sotto silenzio nella sua
 storia dell'arianesimo un fatto sì memorando,
 se non avesse avuto gravi motivi di dubi-
 tare almeno dell'autenticità de' monumenti,
 che se ne divulgavano. Teodoreto attribuisce
 il ritorno di Liberio non ad altro che alle pre-
 mure istanze, che ne fecero a Costanzo le
 romane matrone, e sempre il celebra qual ve-
 nerabilissimo pontefice, e glorioso atleta della
 verità. Socrate pure altro motivo non assegnan-
 do del ritorno di Liberio, « se non che la se-
 » dizione del popolo, che cacciato avea Fe-
 » lice, dimostra certamente non aver prestato
 » veruna fede alla fama dei suoi pretesi mis-
 » fatti, anzi direttamente sembra combatterli
 » con attestare averlo Costanzo suo malgrado
 » restituito a' romani; poichè avrebbe ciò fatto
 » di buona voglia, se avesse prima trionfato
 » della sua costanza, e gli avesse fatto com-
 » prare a prezzo della sua coscienza, e del suo
 » onore la libertà ».

Dalle premesse tutt'occhè compendiate noti-

zie, chiaro apparisce, nulla potersi concludere
 nè dalla pretesa, comunque sia caduta, di
 Liberio, nè dal fatto de' concilj di Rimini, e
 di Seleucia in prova della generale oscurazio-
 ne, che l'apologista asserisce esserne provenu-
 ta; giacchè a' tempi di quei due concilj se-
 deva papa Liberio nella cattedra di Pietro a
 difesa della verità contro gli assalti dell'ere-
 sia; e che i vescovi ariminesi, la cui condotta
 era stata la principale cagione dello scandolo,
 quasichè avessero abjurata la fede nicena,
 oltrecchè pochi erano a confronto della uni-
 versalità delle chiese *totius orbis*, che aperta-
 mente la professavano, come consta per dello
 di s. Anastasio, non tardarono punto ad ismen-
 tire questo sinistro concetto con riunirsi alla
 unanimità del ceto episcopale in unità di co-
 munion colla santa sede apostolica.

Grande spettacolo *angelis, et hominibus* ci si
 appresenta in tutto il corso dell'ariana infesta-
 zione! Spettacolo in cui ad evidenza si dimo-
 stra l'alta sovrana virtù del sommo Iddio nelle
 imperscrutabili vie della sua provvidenza ad
 eterno sostegno, e conforto della sua chiesa;
 onde viemaggiormente ravvivare nei credenti
 la piena tranquilla fiducia, che nella instabi-
 lità degli umani avvenimenti dobbiamo tutti
 riporre nella indefettibilità delle promesse di
 Cristo.

Tentò col più forte ostinato impegno il par-
 tito eusebiano di spargere una veramente ge-
 nerale oscurazione nella chiesa con abolire il
 dogma fondamentale della cristiana religione;
 ed il tentò in circostanze tali, che umanamen-
 te parlando, sembravano que' settari potersi
 lusingare di uno, quanto lieto per loro, altret-
 tanto per la chiesa funesto, e deplorabile suc-
 cesso. Capi erano della congiura vescovi di con-
 spicue sedi, e di gran nome, chi per fama di
 esimia dottrina, e chi per apparente santità di
 vita; altri versati ne' più fini, e scaltri raggi
 della mondana politica; tutti assistiti dal dichia-
 rato favore dell'augusto Costanzo, onde poter
 liberamente mettere in opera ogni più scelerato
 mezzo, che suggerisse loro lo spirito della
 menzogna contro l'odiata verità; e supplire
 col terrore di furiosa persecuzione, ove non
 valessero le perfide arti della seduzione, e del-
 l'inganno.

Ma ove andò finalmente a parare un sì for-
 midabile apparato? se non a fare vie più co-
 noscere quell'ammirabile ordine di Provviden-
 za, per cui volle Iddio, che sempre dovesse
 apparire nella chiesa, che è il corpo di Cristo,
 una viva immagine dell'esemplare, che nella
 sua persona diede Cristo al mondo in tutto il
 corso della missione, ch'esercitò durante la
 sua vita mortale in terra: immagine, che nel-
 l'esterna sua sensibile durazione attesta di con-
 tinuo l'interna presenza del divino fondatore,
 che promise di essere colla sua chiesa fino alla
 consumazione dei secoli. Ammirande sono le

parole della preghiera, che indirizzò Cristo al Padre dopo aver celebrata la cena coi suoi apostoli, e sul punto d'incamminarsi al Getsemani: *Pater, venit hora, clarifica filium tuum, ut Filius tuus clarificet te*: era l'ora, in cui stava per sottoporsi alle ignominie, ed agli atroci tormenti della sua dolorosa beata passione; e quella è l'ora, in cui riconosce avvenuta quella della glorificazione, decretatagli dal padre per esaltarlo, ed essere esaltato in lui, conforme anche il dichiara l'Apostolo (*ad Philip. 2.*):

» *Humiliavit semetipsum factus obediens usque*
 » *ad mortem, mortem autem crucis. Propter*
 » *quod et Deus exaltavit illum, et donavit illi*
 » *nomen, quod est super omne nomen: ut in*
 » *nomine Jesu omne genu flectatur coelestium,*
 » *terrestrium, et infernorum, et omnis lingua*
 » *confiteatur, quia Dominus Jesus Christus in*
 » *gloria est Dei Patris». Lo stesso ordine di prov-*
 » *videnza prescrisse Cristo per l'esaltamento della*
 » *sua Chiesa, ch'egli « usque ad finem mundi*
 » *humilitate vult crescere (Beda in Luc.) »:*
 E di qui è che gli apostoli godevano nelle tribolazioni, certi che per mezzo di quelle sarebbe riuscito loro coll'assistenza dello Spirito Santo di fare, che per essi, sebbene destituti d'ogni umano presidio, la Croce trionferebbe della sapienza de' mondani filosofastri, e della svezia de' tiranni. Onde anche prendea l'Apostolo motivo di gloriarsi nelle sue infermità, perchè in quelle viepiù si manifestasse la virtù di Cristo nella forza, che gli somministrava di superare gli ostacoli opposti alla propagazione del Vangelo, che contro agli sforzi delle possanze infernali si andava dilatando a tal segno, che già poté dire l'Apostolo: » *Sicut*
 » *est in universo mundo, et fructificat, et cre-*
 » *scit». Splendido esempio! che per testimonianza di s. Atanasio si vidde singolarmente rinnova-*
 » *to nei violenti sforzi della fazione ariana, che*
 » *sembravano minacciare alla Chiesa una inevita-*
 » *bile generale oscurazione del sacro dogma, che*
 » *è il fondamento della fede di Gesù Cristo. E s.*
 » *Ambrogio, che per la stessa causa fu pur involto*
 » *nello stesso turbine, ne prende occasione di ri-*
 » *levare, come nel più forte delle tempeste, onde*
 » *permette Iddio che agitata sia la Chiesa, non*
 » *cessa mai di risplendere in essa la luce della*
 » *verità. Sì: ha Iddio disposto, che » Ecclesia tem-*
 » *pore sua habeat persecutionis, et pacis (Hexae-*
 » *ron I. 4. c. 2. n. 7.): nam videtur sicut luna*
 » *deficere, sed non deficit. Obumbrari potest,*
 » *deficere non potest». E qui si guardi l'a-*
 » *pologista dal volere trarre a favore della sua*
 » *generale oscurazione l'adombramento mentova-*
 » *to nel citato testo. Seguiti a leggere, ed in-*
 » *tenderà come il s. Dottore spiega egli stesso*
 » *il suo senso nelle parole, che immediate se-*
 » *guono: » Quia aliquorum quidem in persecu-*
 » *tionibus discessione minuitur, ut martyrum*
 » *confessionibus impleatur; et effusi pro Chri-*
 » *sto sanguinis clarificata victoriis majus de-*

» *votionis suae, et fidei toto orbe lumen ef-*
 » *fundat». Ecco come lungi s. Ambrogio dal-*
 » *l'indicare neppure vestigio di oscurazione nel-*
 » *la predicazione della Chiesa in quell'adombra-*
 » *mento, ch'ella soffre aliquorum discessionibus,*
 » *che anzi vi fa ravvisare un accrescimento di*
 » *chiarezza nel diffondere ch'ella fa in tutto l'or-*
 » *be il lume della sua divozione, e della sua fede.*

Si fissa ora in mente del Santo questa cattolica dottrina, ed avea sì forte a cuore d'insinuare, e radicarla nelle altrui menti; che in cento luoghi la ripete, e segnalatamente, e pressochè cogli stessi termini la replica in questa stessa sua opera (*c. 8. n. 32.*): » *Et merito spo-*
 » *ciosa sicut luna Ecclesia, quae toto mundo re-*
 » *fulsit, et tenebras saeculi hujus illuminans*
 » *dicit: Nox praecessit, dies autem appropinqua-*
 » *vit... Prospiciens ergo Ecclesia sicut luna de-*
 » *fectus habet, et ortus frequentes: sed defe-*
 » *ctibus suis crevit, et his meruit ampliari, dum*
 » *persecutionibus minuitur, et confessionum*
 » *martyriis coronatur. Haec est vera luna, quae*
 » *de fratris sui luce perpetua lumen sibi im-*
 » *mortalitatis, et gratiae mutuatur. Fulget e-*
 » *nim Ecclesia non suo, sed Christi lumine». Se dalla luce perpetua di Cristo è perpetua-*
 » *mente illuminata la Chiesa, come può gene-*
 » *ralmente oscurarsi questo fulgore di luce nella*
 » *Chiesa, se prima non si oscura nel sole da cui*
 » *lo riceve? Nel parallelo poi che fa il Santo (c.*
 » *5. n. 22.) tra la Sinagoga e la Chiesa, lungi dall'applicare al fausto spotalizio della Chiesa*
 » *nel suo nascere l'infesta oscurazione della Si-*
 » *naagoga nel suo ripudio, rileva in questi termi-*
 » *ni la differenza dell'una all'altra: » In meridia-*
 » *no pascis, hoc est in Ecclesiae loco, ubi ju-*
 » *stitia resplendet, ubi fulget judicium sicut*
 » *meridies, ubi umbra non cernitur... Synago-*
 » *ga itaque in diebus brevibus, et malignis....*
 » *umbram habebat plurimam... Ecclesiae au-*
 » *tem dicitur... Hyems abiit etc.*

E nel lib: *De benedictionibus patriarcharum* (*c. 5. n. 27.*) raffigurando le benedizioni della Chiesa in quelle di Zabulon: » *Hic ergo Zaba-*
 » *lon juxta mare habitabit; ut videat aliorum*
 » *naufragia, ipse immunis periculi; et spectet*
 » *alios fluctuantes in freto istius mundi, qui*
 » *circumferantur omni vento doctrinae, ipse fi-*
 » *dei radice immobilis perseverans: sicut est sa-*
 » *cro sancta Ecclesia radicata, atque fundata in*
 » *fide, spectans haereticorum procellas, et naufra-*
 » *gia Judaeorum, quoniam gubernatorem quem*
 » *habuerant, abnegarunt. Circa fluctus igitur*
 » *habitat, non fluctibus commovetur». Come*
 » *conciliare questa solidità di fede, in cui è im-*
 » *mobilmente radicata la Chiesa, con que' tempi*
 » *di generale oscuramento delle verità più impor-*
 » *tanti della Religione: e che sono la base della fe-*
 » *de, e della morale di Gesù Cristo?*

Tali sono i costanti sentimenti de' più venerandi padri della Chiesa: tale la dottrina, che per continuata tradizione, derivante dalle Scrit-

taré medesime ne hanno essi trasmessa d'età in età. Veda l'apologista se a noi conviene *transgredi terminos antiquos, quos posuerunt patres nostri* (Prov. c. 22. v. 28.).

§. XVII.

Termina l'apologista colle consuete sue invettive contro la romana curia. Espone i tre principali capi di difetto, notati dal vescovo di Noli nella Bolla Auctorem Fidei.

OSSERV. Riguardo alle calunniose declamazioni dell'apologista contro la romana curia con imputarle ogni sorta di raggiri, e di cabale ad effetto di troncane il corso alle opposizioni del vescovo di Noli, giacchè queste punto non toccano il fondo della dottrina, crediamo doverle passare sotto silenzio, ed attenerci alla replica fatta in simil caso da s. Agostino all'apologista di Pelagio, il famoso Giuliano (*L. 1. oper. imperf. n. 11.*): » *Conviciare quantum potes; quis enim conviciosus hoc non potest?* ». Trista condizione di chi si prende a difendere una cattiva causa; non potendo la menzogna reggersi senza il sostegno dell'impostura.

Altro perlanto non ci rimane, che accennare i tre principali capi di difetto, quali l'apologista rappresenta essersi notati, e ripresi dal vescovo di Noli nella pontificia costituzione, e sono: 1. Le censure da incorrersi immediatamente da determinate persone senza previa monizione canonica: 2. Qualche decisione, malamente supposta pregiudizievole ai sovrani diritti della secolare podestà: 3. » Il rammentarvisi » come Brevi autorevoli e legali *le Bolle d' Innocenzo XI., e di Alessandro VIII., nelle quali col riprovare la celebre dichiarazione del clero di Francia del 1682. si è tentato (aggiugnere con maligna impostura) di canonizzare la perniciosa dottrina, che i papi abbiano ricevuta da Dio una universale podestà sopra il temporale de' principi* ». E qui riguardo in particolare alla suddetta dichiarazione, giova notare a disinganno de' meno attenti leggitori l'insidioso artificio de' nostri avversarj nel fare ricadere sugli articoli, considerati in sè stessi la censura, che nella Bolla cade espressamente sulla viziosa adozione, *adoptionem tot vitiis affectam*, che se n'è fatta nel synodo: pe'quali vizj si rende questa, e si dimostra ingiuriosa non meno verso il clero di Francia, che verso la santa sede apostolica; mentre nel conchiudere con essa i suoi decreti concernenti la fede, e la dottrina, si dichiara

espressamente il Sinodo di adottarla in conferma, e suggello di ree dottrine, dallo stesso clero non meno, che dalla s. sede sempre mai detestale. Basti qui accennare per modo di esempio la riprovazione che vi si fa de' Brevi non solo del ven. Innocenzo XI., e di Alessandro VIII., ma di tutti gli apostolici decreti emanati nella causa del giansenismo, e segnatamente della bolla *Unigenitus* sotto le più odiose qualificazioni: decreti, e costituzioni, che quell'illustre clero ha solennemente professato, e professato di ricevere, e di venerare, come altrettanti irretrattabili giudizj della Chiesa universale. E qual maggiore oltraggio potea dunque farsi al clero di Francia, che di assumere il rispettabilissimo suo nome, e produrlo al pubblico a confermare, autorizzare, suggellare dottrine, dalle quali non potea ignorare il Sinodo, essersi esso clero sempre dimostrato alienissimo; a segno che il ch. Bossuet si è fatto pregio di rilevare qual singolare gloria della chiesa di Francia l'essere stata la prima a chiederne dall' apostolica sede con premurose rispettosissime istanze la più sollecita condanna? Onde ben chiaro apparisce, come non avrebbe potuto quel rispettabile clero senza contraddire a sè stesso ritirarsi dal condannare quell'abusiva adozione, ove gliene fosse stato deferito un preventivo giudizio. Riflesso, che non è fuggito all'avvedimento di un sapiente zelante vescovo, di cui per degni rispetti si tace ancora il nome; il quale tosto ch'ebbe ricevuta la Bolla non tardò ad esallare a tal riguardo la provvida sollecitudine del s. padre per aver, mediante la condanna dell'infesta adesione, vindicato l'onore della chiesa gallicana contro la temerità del Sinodo, che si era lusingato di far con essa comparire il clero di Francia patrocinatore de' suoi errori. Ma di questo punto, non meno che de' rimanenti capi ci riserviamo di ragionare più distesamente come in luogo proprio nella seconda parte: ove anche ne converrà discutere a lume della Tradizione non pochi altri punti, che sebbene alieni del tutto dal presente argomento, si è fatto premura l'opponente vescovo d'intrudere nella sua scrittura, ovunque ha stimato che potessero giovare al suo intento di deprimere l'autorità delle pontificie apostoliche decisioni; con favorire in tal guisa quell'insano sistema d'originaria imprescrittibile libertà, il quale ad ognuno concede fin nelle cose dipendenti dalla rivelazione il diritto di anteporre i suoi privati capricciosi concetti alla sicura, non errante, non dubbiosa scorta, e guida di sacra superiore autorità.

PARTE SECONDA

SICUT, ID QUOD PRIMA SEDES NON PROBAVERAT, CONSTARE NON POTUIT,
SIC QUOD CENSUIT JUDICANDUM ECCLESIA TOTA SUSCEPIT.

S. GELASIUS EP. 13. AD EPISCOPOS DARDANIAE.

PREFAZIONE

Dopo aver premesse in fronte alla prima parte quelle poche avvertenze, che abbiamo creduto convenirsi per modo di prefazione all'intero complesso di questa nostra disamina, altro qui non rimane, che accennare il metodo, che ci è paruto il più adattato alla discussione dei *Motivi*, prodotti dall'opponente prelato. » La scrittura di lui (così l'autore di un voto non » disfavorevole al medesimo) è distinta in nove » paragrafi. Ne'primi tre si studia egli di giustificare la sua condotta in non aver permesso » l'affissione di un editto, relativo alla pubblicazione della Bolla: i tre seguenti hanno per » oggetto la necessità della placitazione (che si » vuole necessaria riguardo eziandio a' decreti » dogmatici): gli ultimi tre sono diretti a persuadere non esser la Bolla capace di riportarla ».

Pareva naturale, che nel corso dell'esame si seguitasse l'ordine dell'indicata divisione, contrapponendo in altrettanti paragrafi l'analisi corrispondente a ciascuno de'nove sovra esposti, e fu questo il nostro primo intento. Ma non tardammo ad avvederci, che tra que'paragrafi ve ne hanno di quelli, che racchiudono qual più, e qual meno abbondante materia di discussione, da non potersi comprendere sotto un medesimo titolo: di più, che certi punti toccati da prima in un luogo, si affacciano inaspettatamente in altri, anche disparati luoghi. Oltrecchè ci mette l'opponente prelato nell'impegno di dover tratto tratto prenderci a ribattere di proposito quelle massime, che (siccome si è rilevato in fine della parte prima) ha egli come per incidenza industriosamente sparse quà, e là nel corso della sua scrittura; e sebbene senza rapporto ad alcuna particolare

dottrina della Bolla, sempre però colla mira di deprimere l'autorità, da cui emanò.

Ad evitare pertanto la confusione che nascerebbe dall'attenersi passo passo al complicato metodo tenuto dal prelato nell'espore i suoi *Motivi di opposizione*, ci è paruto più spediente il raccogliere sotto tre generali sezioni quelle disparate obiezioni, che vagamente sparse nella scrittura di Monsignore, possono per l'omogeneità delle dottrine più ordinatamente ridursi a certi distinti, e corrispondenti articoli.

Siccome poi si è fatto carico l'apologista editore di ritrattare a modo suo le materie trattate ne' *Motivi*, da lui pubblicati; così dovendo noi entrare in una diretta disquisizione, e confutazione de' medesimi, ci è convenuto di riassumere di quando in quando dalla prima parte le repliche ivi fatte, per adattarle al preciso tenore, ed al particolare aspetto, sotto cui si appresentano ne' *Motivi*. Per la qual cosa speriamo non dovere incontrare biasimo presso i discreti leggitori, a' quali è ben noto non di rado avvenire, che tal, o tale documento, che posto solitariamente, e come isolato in un dato luogo, non ha da per sè forza di vincere qualche sinistra prevenzione in contrario; riportato che sia in altro luogo, corredato da antecedenti, e conseguenti, che ne scuoprano la connessione, che prima non appariva, co' principj non contrastati, acquisti come per un subitaneo ripercuotimento di luce tal chiarezza, da disgombrare quelle ombre, che involta ne tenevano la diritta genuina intelligenza.

Diremo per fine, che se ha stimato Monsignore dovere *studiarsi* di giustificare la sua condotta in opporsi alla pontificia costituzio-

ne, a noi per l'opposto mestiere non è distudio a giustificare l'intento nostro nell'imprenderne la difesa. Oltre il sacro dovere di corrispondere per quanto possiamo all'onore del sovrano comando, impostone dalla santa gloriosa memoria dell'autore di essa, l'immortale Pio VI., parla in nostra giustificazione la religiosa acquiescenza in accettarla de' vescovi, che per l'inviolabile loro aderenza alla Cattedra, *Unde sacerdotalis unitas exorta est* (s. Cipriano), si sono meritati, per la stessa loro non reclamazione, l'encomio per essi glorioso nella bocca dell'apologista di *aperti prevaricatori*: parlano le cattedre, nelle quali per la continuata successione di pii, e zelanti pasto-

ri si è conservata, e tutt'ora pura si conserva ed illibata la tradizione de' maggiori: parlano que' venerandi apostolici padri, e dottori, che sedenti nelle medesime cattedre, furono d'età in età splendidi luminari della Chiesa. Le autorevoli testimonianze della dottrina da essi predicata, consegnate a perpetua edificazione di s. chiesa negl'immortali loro scritti, ne fanno coraggio d'invitare con riverente fiducia, e senz'altro preambolo i devoti loro veneratori a venirle rimirare raccolte, ed intrecciate nella tessitura di questo scritto, come altrettante preziose gemme, alle quali nulla può detrarre la rozzezza del lavoro, nè l'imperizia della mano, che si è impiegata a farne l'assortimento.



SEZIONE PRIMA

DE' MOTIVI ADDOTTI DALL' OPPONENTE PRELATO A GIUSTIFICARE LA SUA OPPOSIZIONE DELLA BOLLA *AUCTOREM FIDEI*.

ARTICOLO I.

Ingiuriosa declamazione di Monsignore contro la Bolla, come lesica de' diritti della temporale sovranità.

Strano abuso delle parole dell' Apostolo nell' appropriarle a titolo di gloria per la sua discordanza da' suoi colleghi nel ministero episcopale.

Questo primo, e principale capo di giustificazione della sua condotta riguardo alla Bolla, il desume monsignore vescovo di Noli dal tetro aspetto, sotto cui gli è piaciuto appresentarla; qualificandola contraria alla dipendenza, e fedeltà de' sudditi verso la suprema potestà del governo politico, *tendente a corrompere la purità della morale insegnata da Gesù Cristo e dagli apostoli, con promuovere il sentimento de' curialisti romani, e di certi teologi cortigiani dei sommi pontefici, il qual sentimento stende la potestà papale sul dominio temporale de' principi, e sovrani del secolo, e fa del successore di s. Pietro l' arbitro degli scettri, ed il monarca dell'universo.*

» Vedendo adunque il vescovo di Noli (così » parla egli di sè in terza persona) i germi maligni di questa pericolosa opinione, ascosi nel » decreto del P. Inquisitore relativamente alla » costituzione pontificia, ch'era destinato a promulgare, avrebbe tradito il suo ministero, e » la sua coscienza se per un ossequio superstizioso verso il s. Padre... non avesse arrestata » la promulgazione dell' odiosa Bolla, con impedire quella del decreto, diretto a renderla » nota, e a farne valere l' autorità nella sua » diocesi ». Si applaude in fine » di non avere » imitato la pazienza, ed il silenzio de' suoi » colleghi nel ministero episcopale; e crede piuttosto di dover gloriarsi nel Signore d' aver

» più ardito degli altri, e non dubita per questo » sta parte d' appropriarsi le parole dell' Apostolo: *Mihi oranium sanctorum minimo data est gratia haec.* Ad Eph. 3. v. 8.

OSSERV. 1. Ella è in vero cosa degna di meraviglia, che Monsignore se la prenda da principio sì fieramente contro la Bolla sotto il pretesto di una opinione, che stende, come ei dice, la potestà papale sul dominio temporale dei principi del secolo in tutto l' universo; mentre sillaba non vi ha nella Bolla, che alluda neppure da lontano a quella supposta opinione. Bensì tenta egli nel decorso de' suoi *Motivi* dedurla dalla segreta intenzione, che suppone ne' curialisti romani, di promuoverla; per essersi mentovata nella Bolla la disapprovazione promulgata da' precedenti pontefici della *Dichiarazione* de' prelati gallicani dell' anno 1682., del che si dirà di proposito a suo luogo.

Argomento in contrario, e per certo ben concludente della nullità dell' accusa si è, che se questa non fu attesa, come nol fu dallo stesso governo politico, cui stimò l' oppponente prelado deferirla sotto l' apparenza di uno zelo del pari vivo, e costante per l' autorità del principato, ciò non fu, se non perchè giudicarono que' supremi reggitori non doversi in un tribunale regolato dalla giustizia ricevere in conto di prove le fantastiche sospizioni di un appassionato accusatore: sebbene non hanno tardato questi supremi reggitori a doversi accorgere di qual tempra sia l' affettato zelo del partito detrattore della pontificia autorità nella volubilità colla quale hanno veduto tanti fra essi volgersi subitamente da un estremo all' altro; laddove i veri figli della Chiesa sono stati costantemente tratti nelle massime della fedeltà comandata dalla Religione verso le pubbliche potestà, *omnis anima potestatibus sublimioribus subdita sit.* Ad Rom. 13. v. 1.

2. Più sorprendente è ancora la gloria che non dubita il Prelato trarre a sè dall' appropriarsi le parole sopra citate dell' Apostolo per

caglione del suo dissenso da' suoi colleghi nell'episcopato; quando per l'opposto nulla più ebbe a cuore il s. Apostolo, che il fare apparire la perfetta sua concordia con i suoi cooperatori nel ministero evangelico. Del che dopo ciò, che se n'è detto nella prima parte, sia più che bastante il soggiungere le seguenti decisive autorità di s. Agostino, il quale (*Quaestionum evangelicorum* lib. 2. quaest. 40. n. 3.) rilevando l'intento dell'Apostolo, nel portarsi a Gerusalemme per conferire con s. Pietro, e gli altri apostoli ivi dimoranti, e render vie più manifesta la sua concordia con essi nel ministero della predicazione, si spiega in questi termini: » Ad hoc etiam pertinet quod idem dicit Apostolus. Deinde post annos quatuordecim adscendi Jerosolimam cum Barnaba assumpto, et Tito: adscendi autem secundum revelationem, et exposui eis evangelium quod praedico in gentibus, seorsum autem iis qui videbantur (aliquid esse): ne forte in vacuum curro, aut cucurri. Et paulo post: Cum cognovissent, inquit, gratiam quae data est mihi, Jacobus, Petrus, et Joannes qui videbantur columnae esse, dexteris dederunt mihi et Barnabae societatis. Ipsa enim collatio unam doctrinae speciem, exclusa omni varietate, monstrabat. Quod salubriter etiam corinthios monet dicens: Obsecro autem vos, fratres, per nomen Domini nostri Jesu Christi, ut idipsum dicatis omnes ». E più espressamente (l. 28. cont. Faustum c. 4.): » Cum ipse Apostolus Paulus post adscensionem Domini de coelo vocatus si non inveniret in carne apostolos, quibus communicando, et cum quibus conferendo evangelium, ejusdem societatis esse appareret, Ecclesia illi omnino non crederet. Sed cum cognovisset eum hoc annuntiantem, quod etiam illi annuntiabant, et in eorum communione, atque unitate viventem, accedentibus etiam per eum talibus signis, qualia et illi operabantur; ita eum Domino commendante, meruit auctoritatem: ut verba illius hodie sic audiantur in Ecclesia, tanquam in illo Christus, sicut ipse verissime dixit, locutus audiat. Et putat Manichaeus credi sibi debere ab Ecclesia Christi, loquenti contra Scripturas, tanta et tam ordinata auctoritate firmatas »?

Così dunque per detto di s. Agostino non avrebbe la Chiesa creduto a s. Paolo, se non avesse autorizzata la sua predicazione per mezzo di una perfetta concordia, o conformità della dottrina da lui predicata con quella che si annunciava da' suoi colleghi. E vorrà monsignore di Noli farti credere un altro s. Paolo per la sua discordanza da' vescovi non solo della sua provincia, ma bensì ancora di tutto quel numerosissimo ceto, che sparso nell'universo si contiene in quel religioso silenzio di acquiescenza, sì aspramente rimproverato da esso ne' suoi colleghi?

§. I.

Carattere di verità, risultante dalla uniformità della dottrina, diffusa nella universalità delle chiese componenti l'unità.

Eppure ben anche potea monsignore vescovo imparare da s. Agostino come in una siffatta conformità risplende il segnale della predicazione, affidata da Cristo alla sua Chiesa: » Quae ab ipso (Christo) per apostolos succedentibus sibi met Episcopis ad haec tempora propagata dilatatur. E lib. 2. cap. 2. Quae ab ipsis fundatissimis sedibus apostolorum usque ad hodie dierum diem succedentium sibi met episcoporum serie, et tot populorum consensione firmatur ». Questa chiesa, in cui dalla sua prima origine l'unità della dottrina evangelica si manifestava nella consenziente predicazione de' pastori presidenti alle chiese, siccome da' tempi apostolici si propagò fino a' giorni di s. Agostino per mezzo de' vescovi, che si succedono in consanguinità di dottrina colla sede apostolica; così dal secolo di Agostino ha continuato per lo stesso mezzo, e seguirà senza interruzione a propagarsi fino agli ultimi tempi. Che però se dalla prima origine manifesto segno di falsità si scorgeva in qualsivoglia dottrina, dissenziente dal comune insegnamento del ministero apostolico; con qual occhio avrà da riguardarsi la predicazione di un nuovo *minino fra santi*, che si rechi a gloria l'ardire suo, come ci dice, di contrapporsi a' suoi colleghi uniti in società di fede colla primaria apostolica cattedra, in cui (Chrysol. Ep. ad Eutyc.) *Petrus vivit et praesidet et praestat quaerentibus fidei veritatem*? Se gloria fu di s. Paolo la premura sua di apparire consenziente con s. Pietro, e gli altri apostoli; a chiunque aspiri associarsi alla gloria di esso per una condotta direttamente contraria, anzichè possa egli appropriarsi le parole sopra citate, non è il caso di doversegli applicare l'altre parole del s. Apostolo (1. ad Cor. 5. v. 6.) *non est bona gloriatio vestra*?

§. II.

Strano esempio di umiltà suggerito dall'opponente vescovo al santo padre.

Potrebbe anco per avventura cadere in mente a taluno di chiedere, come nella severità della morale professata dal prelato possano le non poche invettive sue contro la Bolla combinarsi colla solenne protesta da lui fatta nell'atto tremendo della sua consecrazione: » Vis decreta tales sanctae et apostolicae sedis constitutiones veneranter suscipere, docere et servare? *Volo*». Ma per siffatti scrupoli non vacilla, nè si sgomenta il generoso ardore del Vescovo: anzi segue a voler suggerire al s. Padre ciò, che da

lui richiederebbe il sacro dovere dell'umiltà :
 » Se per un di que'tratti d'umiltà (così egli p.
 » 23.), de'quali la moderna storia de' papi non
 » somministra esempio, ritrattasse il s. Padre la
 » sua Bolla, cesserebbe allora d'aver vigore il
 » decreto.

OSSERV. Mirabile suggerimento! Vorrebbe dunque il modesto prelado, che per aderire e piegarsi a lui ed al suo partito, si disgiungesse il s. Padre dall'intero coro de' venerabili suoi fratelli, che hanno da ogni parte aderito alla sua Bolla? Nò, non isperi Monsignore, nè aspetti dal s. Padre questo primo inudito tratto di perfidiosa umiltà, con cui verrebbe a tradire, e profanare la sacra autorità del ministero, a lui affidato nella persona di Pietro, di pascere l'ovile, e di confermare i suoi fratelli.

Non isdegni Monsignore sentire dal ch. Bossuet (*Meditazione sul Vangelo*, sotto il titolo: *Continuazione del sermone di Cristo nostro Signore nella cena*, giorn. 70. 72.) quali sono le prerogative, annesse da Cristo al ministero di Pietro e de' suoi successori. » Questa parola conferma » *fratres tuos* (così Bossuet) non è un comando » che in particolare faccia il Signore a s. Pietro: egli è un ufficio ch'ei vuole, ed istituisce » a perpetuità nella sua chiesa... Nello stesso tempo che Gesù Cristo istituì quest'ufficio nella Chiesa, d'uopo fu assegnargli una » sede fissa pel suo esercizio... Avete d'allora » (segue Bossuet rivolgendosi a Cristo), avete » talmente disposte le cose, che i successori di » Pietro, a' quali fu dato per eccellenza il nome » di papi, cioè di padri, hanno confermato i » loro fratelli nella fede; e la Chiesa di Pietro » è stata la cattedra d'unità, nella quale tutti » i vescovi, e tutti i fedeli, tutti i pastori, e tutte » le greggie si sono uniti. Noi vedremo dappertutto l'autorità di questa gran Sede alla testa della condanna ed estirpazione dell'eresie. La fede romana (N. B.) è sempre stata » la fede della Chiesa. La fede di s. Pietro; cioè » quella che ha predicata, e lasciata in deposito nella sua chiesa; che vi si è sempre in » violabilmente conservata; è sempre stata il » fondamento della chiesa cattolica, nè si è » smentita giammai ». L'umiltà cristiana non rifiuta i doni di Cristo, nè vuole che si rinunziano i diritti, e le prerogative conferite da Cristo a sostegno della Chiesa, e dalla indefettibilità delle quali dipende l'indefettibilità della Chiesa stessa.

Rifletta pure anche monsignore di Noli, come lo stesso Bossuet riconobbe sempre ne' decreti della s. sede, emanati nella causa e condanna del giansenismo, altrettanti irrettrabili giudizi della Chiesa, come si è veduto nella prima parte. Ora se per un tratto di quella strana umiltà, che il vescovo di Noli suggerisce al s. Padre, si fosse taluno di que'suoi predecessori indotto a ritrattare alcun di que' decreti, tanto odiosi al condannato partito, ecco che sarebbe

dunque avvenuto il caso (impossibile per altro ad avvenire), che un decreto della s. sede di già riconosciuto, ed autenticato qual giudizio irreformabile a tenore della stessa gallicana dichiarazione, sarebbe, in vigore della susseguente ritrattazione, decaduto da quella prerogativa d'irreformabilità, che non può disgiungersi da qualunque decreto, che sia stato una volta riconosciuto irreformabile.

Ora lo stesso, e per la stessa ragione può applicarsi alla bolla *Auctorem*, nella quale, come si è pur veduto nella prima parte, concorrono i caratteri rilevati dal Bossuet ne' decreti condannatori del giansenismo; ed anche con maggior chiarezza rispetto al generale consenso, prestato parte per esprese numerose lettere di adesione, parte per quel silenzio di acquiescenza, in cui non ha potuto a meno l'apologista di Monsignore di riconoscere quel tacito consenso, che a lui è bastato per imporre la nera taccia di aperta prevaricazione alla generalità de' vescovi non reclamanti. Veda pertanto Monsignore, se il Papa era in grado di valersi di un consiglio distruggitore della indefettibilità della Chiesa, con ritrattare un decreto, che a tenore della stessa gallicana dichiarazione, e della esposizione fattane dal suo difensore, è corredato di tutte le condizioni richieste per l'autenticità di un giudizio assolutamente irrettrabile.

ARTICOLO II.

Altro capo di giustificazione dedotto dalla pretesa necessità di previa placitazione, per dare autorità a' decreti anche dogmatici: sentimento di Van-Espen in contrario.

Dopo avere il vescovo enunziato §. 3., che la Bolla non può avere autorità nello stato, se non preceda il placito del serenissimo senato, segue ad insinuare nel 4: » *Non esser dovere, che si diparta questo in sì gelosa materia di giurisdizione dalla pratica de' parlamenti di Francia, e dal sentimento di Van-Espen, che insegna non dover andar esenti dalla dipendenza del regio placito le bolle di Roma, benchè dirette a trattare, e decidere questioni dogmatiche* ».

OSSERV. Lasciando da parte la pratica dei parlamenti di Francia come estranea al presente oggetto, conviene almeno rilevare da un passo decisivo di Van-Espen, quanto poco sia da valutare per l'intento di Monsignore l'autorità di quel famigerato canonista. Così dunque Van-Espen (*De promulgatione legum ecclesiarum* par. 5. c. 2.): » *Ulterius certum est nequaquam necessarium esse, ut quis fidei divina dogma aliquod revelatum credere debet, dogma illud aliqua positiva lege fuisse ipsi propositum, et intimatum: sed sufficere*

» ut quacumque ratione ipsi constet, articulum
 » illum sive scripto, sive non scripto a Deo esse
 » revelatum, et ab Ecclesia declaratum, et defi-
 » nitum ». E segue: » Itaque nequaquam de-
 » pendet a publicatione, vel executione decreti,
 » seu bullae dogmaticae, ut quis dogmati as-
 » sensum fidel praebere teneatur, eo quod prae-
 » veniendo omnem publicationem, et executio-
 » nem teneatur quis fide divina credere dogma,
 » quod ipsi sufficienter constet ex divina reve-
 » latione esse traditum ».

Se adunque indipendentemente da qualsisia pubblicazione da parte dell'autorità politica, qualora si abbia una sufficiente notizia di un articolo dichiarato, e definito dalla Chiesa come rivelato, è ognuno tenuto prestargli assenso di fede; dunque il decreto, che contiene la dichiarazione, e definizione, ha forza per sè stesso, conosciuto che sia, di obbligare ad un tale assenso, e ciò in vigore dell'autorità conferita da Cristo alla Chiesa sola, di definire, e dichiarare gli articoli, che debbono credersi come di fede; e di recarne con suoi decreti l'autentica sufficiente notizia, obbligante all'assenso innanzi, e indipendentemente da qualunque siasi altra estranea pubblicazione. Se questa dottrina professata dal Van-Espen nel passo sopra citato non può negarsi senza offesa del dogma cattolico; ne viene per dritta conseguenza, non poter dunque senza offesa del dogma cattolico affermarsi la contraddittoria; che una bolla eziandio dogmatica non può avere autorità in uno stato di obbligare a prestare fede al dogma definito, se non precede il placito del governo politico: onde seguirebbe che qualunque più autentica definizione di concilio ecumenico, placitata eziandio ne' governi cattolici, non potrebbe avere autorità di obbligare i cristiani esistenti in un dominio accattolico, che ne rifiutasse la placitazione, a prestare l'assenso dovuto alla parola di Dio, dichiarata per qualunque più solenne giudizio della Chiesa.

In somma la fede, virtù teologica, presta l'assenso alla parola di Dio rivelante, in quanto che questa è proposta, ed accertata dall'autorità della Chiesa: ed è questa proposizione una condizione, che distingue la fede veramente divina qual si presta da' cattolici, dalla fede umana, che per privato dettame si professa nelle sette separate. Se dunque un semplice difetto di umano placito non può dispensare il cristiano dal prestare ovunque si sia l'assenso di fede alla parola rivelata da Dio; neppure può impedire ovunque si sia l'efficacia di quella autorevole proposizione, che imprime al dogma proposto, e definito il carattere di verità rivelata.

CONTINUAZIONE.

Motivi sui quali fonda il Prelato la suddetta pretesa necessità.

Due sono questi motivi, l'uno di pietà proprio di governo cattolico; l'altro di politica, comune perciò ad ogni altro governo cristiano che sia, o infedele.

» Perchè dice il Prelato, non potrà il sovra-
 » no di un popolo cattolico, anche le costituzi-
 » zioni pontificie, che decidono dogmi, sog-
 » gettare alla condizione del placito, o impe-
 » dirne la promulgazione nel suo stato; finchè
 » non sia accertato del libero concorso degli
 » altri pastori della Chiesa nel sentimento del
 » primo, che la decisione è in regola, e con-
 » forme alla verità rivelata? Dovrà anzi il so-
 » vrano assumere questa cognizione, e per mo-
 » tivo di pietà, acciò si mantenga pura nello
 » stato la religione, e per oggetto di politica,
 » afflue d'impedire le dissenzioni, che sopra
 » materie, intorno alle quali non si accordas-
 » sero i sentimenti de' pastori, e de' dottori cat-
 » tolici, facilmente si potrebbero eccitare ».

OSSERV. Adunque si attribuisce al sovrano di un popolo cattolico il diritto, anzi gli si fa un dovere di assumere la cognizione, se dopo emanata una costituzione pontificia dogmatica, vi sia, o quando vi sia il concorso libero degli altri pastori col primo, prima di darle corso nello stato. Frattanto ha diritto il governo di sospendere il placito; sospeso il quale rimane sospesa l'autorità della costituzione; sospeso in conseguenza ne' sudditi l'obbligo di prestare assenso di fede ad un qualunque articolo che sia in essa definito.

Ora poniamo il caso ben possibile ad avvenire nella molteplicità, e varietà de' governi, professanti la religione cattolica, che in taluno di questi governi venga differita la placitazione di un pontificio decreto dogmatico, mentre in altri stati gli si lascia libero il suo corso; che sarà per avvenirne in conseguenza dell'esposte massime dell'opponente vescovo? Ne avverrebbe questo massimo assurdo, che un articolo definito in quel decreto qual dogma di fede, e come tale ricevuto, e professato nell'altre parti del cattolicesimo, rimarrebbe sospeso, e privo di efficacia in quella parte, ove per difetto di politico placito non può il decreto, come pretende l'oppositore, avere autorità; di modo che non sarà libero a quella tal parte della cristianità il riunirsi coll'altre nella professione, e società di una medesima fede; unione in cui pure sta, e notorio si rende il carattere dell'unità cattolica: anzi dovrà non riunirvisi per non defraudare il governo del supposto diritto, che senza la sua precedente annuenza non possa una decisione, tuttochè dogmatica, e declaratoria di una verità

rivelata, rendersi nota nel suo stato, nè possa ivi farsene valere la sacra autorità, obbligante la coscienza de' fedeli a quell'assenso di fede, che dappertutto si dee a que' decreti, per mezzo de' quali secondo l'ordine istituito da Cristo, e praticato da' tempi apostolici, si è propagata, e ha da propagarsi nell'universo mondo la luce dell' evangelica verità.

Nè solo avrà luogo il mentovato assurdo riguardo ad una costituzione pontificia, ma bensì riguardo a qualsiasi dogmatica decisione di concilio ecumenico. Imperocchè non potendo un concilio ecumenico derogare ai legittimi diritti propri della suprema politica podestà, sarà sempre il governo nel sistema dell'oppositore in diritto di conoscere: 1. Se ne' dogmatici decreti del concilio nulla siavi intruso, che offenda i suoi veri, e legittimi diritti; come già da mondani falsi politici si pretese riguardo agli stessi dogmatici canoni del Tridentino: 2. Se i decreti del concilio riscuotono dopo la tenuta del medesimo tale accettazione, e ratificazione de' pastori assenti, quale stimi il governo esser sufficiente ad autenticarne l'ecumenicità: 3. Se non vi ha fondamento da temere le turbolenze, che per cagione delle decisioni fatte nel concilio potessero insorgere per parte de' vescovi e pastori dissenzienti. Pretesti che non mai mancheranno a chi voglia, come ora fa Monsignore, valersene a colorire motivi di opposizione a' decreti anche più autentici. Frequenti ne occorrono gli esempi nelle pertinaci contraddizioni, cui esposti furono i concilj niceno, efesino, calcedonese per parte degli eusebiani, de' settatori di Nestorio, e d'Euticheo, i quali come nati ed allevati nel grembo della chiesa cattolica pretendevano, non ostante il loro dissenso, mantenersi nel possesso di esser tenuti veri e pii cattolici; veggendosi in tal guisa verificata in ogni tempo la predizione dell'Apostolo (act. 20.): *Et ex vobis exurgent viri loquentes perversa, ut abducant discipulos post se.*

E qui si noti ancora come, dato un decreto, il quale pure abbia tutt' i caratteri di una legittima dogmatica decisione, talchè imponga secondo l'espressa dottrina di Van-Espen a chiunque ne pervenga sufficiente notizia, l'obbligo di prestare assenso di fede alla verità in esso dichiarata e definita, e che però non sarebbe immune da colpa innanzi a Dio il dissenso del governo medesimo; con tutto ciò a voler seguire i principj dell'opponente prelato, la colpa del governo non esimerebbe il suddito dall'obbligo di aspettare il supposto necessario placito prima di riconoscere l'autorità del decreto, e prestare in conseguenza l'assenso dovuto alla verità di fede in esso definita. Cosicchè per la concessione, o non concessione del placito dovrebbe in mezzo al cattolicesimo variare la professione di fede da un luogo all'altro, da *Noli p. e. ad Albenga*, o altra qua-

lunque vicina, o remota città. Questo è lo scoglio che tentò Van-Espen di declinare lasciando luogo ad altre maniere di riceversi dai fedeli la sufficiente notizia delle definizioni della Chiesa fuor di una placitata promulgazione: scoglio che il troppo vivo zelo di Monsignore per la sua causa non gli ha lasciato bastantemente avvertire.

E per dir vero, quanto poco si conformino i principj di Monsignore colla dottrina, e pratica dei primi secoli, vie maggiormente apparirà col rivolgere gli occhi ai dominj infedeli, a' quali erano soggette le nazioni tutte dell'universo, quando in esse cominciò a distendersi la predicazione evangelica, e ciò senza previo placito del governo idolatra, e con tanto successo, che nel corso di pochi anni ci rappresenta s. Paolo il vangelo dilatato (Ad Coloss. 1. v 6.): *Sicut in universo mundo est, et fructificat, et crescit.*

In siffatti dominj riconosce Monsignore, non meno che ne' cristiani e cattolici, la pienezza de' diritti propri della sovrana politica podestà. Come dunque non ha veduto, che, se la promulgazione, necessaria per far valere l'autorità di una decisione dogmatica ne' dominj cattolici, dipende onninamente dall'assenso del governo, e ciò anche in seguito di una ricognizione assunta dal medesimo; lo stesso dovrà dirsi di qualunque infedele dominio?

Quando mai toccasse a Monsignore la sorte di esser destinato a reggere alcuna di quelle numerose popolazioni, che tuttora soggiacciono a' governi idolatri, postocchè gli pervenisse una dogmatica pontificia decisione, in un punto di fede, ricevuta con acclamazione da tutte l'altre parti della cristianità; si crederebbe egli per avventura obbligato di deferirla alla ispezione del magistrato presidente al culto degli idoli, e di aspettare la placitazione del governo prima di notificarla a' fedeli commessi al suo spirituale reggimento, ed esigere da essi quell'assenso, che per confessione dello stesso Van-Espen deesi ad ogni verità di fede dichiarata, e definita dalla Chiesa, ovunque ne perviene la sufficiente notizia? In somma crederà dover seguire in tal bivio l'esempio degli apostoli, oppure la pratica de' parlamenti?

Si riduce pertanto la questione a questi brevi, e precisi termini. Si domanda a Monsignore, se per suo giudizio legittima fu, o illegittima la promulgazione fatta dagli apostoli senza previo placito delle sacre loro lettere alle chiese cui le dirigevano; la promulgazione in ispezie del decreto dell'apostolico concilio gerosolimitano per opera di s. Paolo, e di s. Barnaba? Se fu legittima, dunque non offensiva dei diritti della sovrana politica podestà: se illegittima (e chi può non inorridire a tal bestemmia!), dunque rei furono gli apostoli nell' eseguire il comando fatto loro da Cristo di promulgare la sua dottrina in tutto l'universo. Scelga qui Monsignore tra il sì ed il no: se

ebbe Cristo (e chi è il cristiano che osi negarlo?) la podestà di ordinare, che la sua dottrina fosse annunziata a tutte le genti dagli apostoli, e da' loro successori, con autorità di chiamarle tutte in nome suo *ab obeditionem fidei* (Ad rom. 16. v. 26.); adunque poterono senza offesa dei diritti della pubblica podestà, e dovettero gli apostoli in virtù di tal comando esercitare il ministero da propagarsi a perpetuità ne' loro successori, d' intimare in voce, e per iscritto l'obbligo, confessato da Van-Espen, di prestare assenso di fede alla parola di Dio, dichiarata dalla Chiesa per organo de' suoi pastori, innanti e indipendentemente da qualunque placitazione; cosicchè o Monsignore riconosce una tale propria, e nativa autorità perseverante nel ministero apostolico, e si confuta da sè stesso; o rifiuta di riconoscerla, e veda a quali qualificazioni si assoggetti chiunque si prende ad oppugnare direttamente o indirettamente un dogma, da' tempi apostolici costantemente professato nella chiesa universale.

Con quanta inconsideratezza alleggi poi a suo favore le opposizioni fatte dagli asiani a s. Vittore, e da s. Cipriano a s. Stefano si vedrà nell' articolo seguente (1).

(4) Non ci è avvenuto di ritrovare che Van-Espen siasi spiegato ne' termini usati da Monsignore, che un decreto eziandio dogmatico non può avere autorità nello stato, se non precede il placito. Troppo avveduto era quell' erudito professore per non capire, che con tal massima verrebbe a togliere al magistero dell' insegnamento, stabilito nel ministero apostolico, l' autorità che gli fu conferita da Cristo, allorchè affidò agli apostoli la parola ch' egli avea ricevuto dal padre (Joan. 27. v. 8.) *Verba quae dedisti mihi, dedi eis*, affinchè fosse per bocca loro annunziata a tutte le genti, e da questo dovesse riceverli *non ut verbum hominum, sed, sicut est verum, verbum Dei*. Autorità di predicazione, che dovea stendersi a tutte le generazioni future in virtù della preghiera di Cristo (Joan. 17. v. 20.): *Non pro eis rogo tantum, sed et pro eis, qui credituri sunt per verbum eorum in me*. Notisi per *verbum eorum*, in virtù cioè della parola di Cristo, predicata da chi ha ricevuto da Cristo l' autorità insieme col precetto d' intimarla.

Non era dunque da passare in silenzio una profana espressione, non mai udita in veruna scuola cattolica, e che viene a ferire direttamente il dogma fondamentale, che distingue la professione cattolica da tutte l' altre separate; dogma rispettato con somma edificazione da' governi cattolici, che si fanno pregio di unire le religiose loro istanze ai ricorsi soliti farsi all' apostolica autorità per la condanna, e riprovazione delle massime offensive della dottrina, e culto, che essi stessi professano.

Non fia pertanto che qualche sconsigliato fautore del riprovato partito si attenti a voler fare apparire qual offesa de' diritti del principato la difesa di un magistero, per cui dal principio del cristianesimo la chiesa di Gesù Cristo si dilatò, e fruttificò nell' universo mondo, mediante la predicazione degli apostoli, e de' loro successori. A confondere la vanità di una siffatta incolpazione, tosto farèbbesi incontro l' insigne testimonianza dell' ossequio, che ad una autorità conferita da Cristo pregevoli professare l' augusto legislatore Giustiniano, registrata nella *prefazione alla novella 137.* « Si civiles leges, quarum potestatem

ARTICOLO III.

Del motivo desunto dalla pretesa fallibilità pontificia in conferma della suddetta pretesa necessità del Placet in materia di dogma.

A comprovare vieppiù la necessità di un previo esame, da doversi assumere dal governo politico prima di accordare il *placet* alle costituzioni pontificie, altro argomento desume l'opponente vescovo dalla pretesa fallibilità dei romani pontefici nelle decisioni loro anche dogmatiche. Produce in suo favore la dichiarazione de' prelati gallicani, e la difesa fattane dal celebre Bossuet. Accumula le obiezioni solite farsi contro la pontificia infallibilità, ed in particolare la resistenza di s. Cipriano al decreto di s. Stefano, cui aggiunge (p. 64.) quella de' vescovi asiani a quello di s. Vittore, e finalmente l' esame premesso dal concilio calcedonese prima di approvare la celebre decretale di s. Leone.

OSSERV. Questo tratto può considerarsi relativamente a due oggetti: l' uno di avvalorare il diritto attribuito al governo politico di assoggettare al suo esame, ed alla sua placitazione le costituzioni anche dogmatiche della sede: l' altro, d'impugnare la pontificia infallibilità.

Sotto il primo aspetto sembra, che si possa rilevare in Monsignore un notevole difetto di accorgimento nella scelta de' suoi esempi, non avendo egli avvertito, che ne gli asiani opposero mai al decreto di s. Vittore, nè gli africani a quello di s. Stefano il difetto del previo placito del governo politico; difetto di cui non avrebbero mancato di prevalersi come di pronto, e spedito mezzo da troncargli il corso a quei decreti, ch' essi erroneamente stimavano contrari allo spirito, e buon ordine della disciplina, se a' tempi loro fosse di già sorto nella Chiesa un barlume di quel peregrino ritrovamento, che si fa Monsignore un dover di coscienza di adoperare di presente contro la bolla *Auctorem Fidei*; non avvedendosi, che per non

» nobis Deus pro suis in homines benignitate credidit,
» firmas ab omnibus custodiri ad obedientiam securitatem studemus; quanto plus studii adhibere debemus circa sacrarum canonum, et divinarum legum custodiam, quae super salutem animarum nostrarum definita sunt? Qui enim sacros canones custodiunt, Domini Dei adiutorio digni sunt: qui autem eos transgrediuntur, ipsi semetipsos iudicio reddunt obnoxios. E dopo aver citato nel cap. 1. le autorità di san Gregorio il teologo, e di san Basilio, relative a certe proibizioni de' canoni, delle quali si dirà a suo luogo, prosegue c. 2. mostrando come la podestà civile interviene non a formare il prescritto de' canoni, ma a mantenere l' osservanza contro la contumacia de' trasgressori: » His igitur, quae sacris canonibus definita sunt, insistentes praesentem sanclimus legem etc.

lasciare indietro quell'argomento di apparente contraddizione alla pontificia infallibilità, che si appresenta in quegli esempj, viene con essi a somministrare un sodo, e valido argomento da impugnare come ignoto all' antichità quel diritto di previa necessaria cognizione, ed annuenza, ch'egli attribuisce alla sovrana politica podestà per dare autorità nella Chiesa ai decreti eziandio dogmatici de' sommi pontefici.

Più ancora sarebbesi astenuto dal fare a tal intento neppure menzione del sacro ecumenico calcedonese concilio, se avesse posto mente all'universale acclamazione di que' padri in una causa di mero diritto ecclesiastico (act. 4. de *Pholio episcopo Tyri, et Eustathio episcopo Beryti*): « Sancta Synodus dixit: contra regulas nihil pragmaticum valebit: regulae patrum teneant ». Tanto eran persuasi quei padri, che a regolare l'ordine, ed i diritti dell'ecclesiastica gerarchia, ad ogni altra considerazione di civili prerogative dovean prevalere le regole prescritte da' canoni.

E giacchè Monsignore tanto zelante si dimostra della veneranda antichità, soffra che in proposito di decreti dogmatici gli rammentiamo un passo del grande Atanasio contro i due famosi ariani vescovi Ursacio e Valente (*Hist. arian. ad Monachos* numer. 52.): « Si namque illud episcoporum decretum est, quid illud attinet ad imperatorem?.... Quandonam a saeculo res hujusmodi audita est? Quandonam Ecclesiae decretum ab imperatore accepit auctoritatem? Ove anche num. 44. richiama il celebre passo del grande Osio vescovo di Cordova sulla distinzione delle due podestà ecclesiastica, e civile: « Ne te rebus misceas ecclesiasticis: non nobis de his rebus praecepta mandes; sed a nobis potius haec ediscas. Tibi Deus imperium tradidit, nobis Ecclesiam concredidit ». Osservi Monsignore, come que' venerandi padri sapevano preservare i diritti dell'autorità conferita da Cristo all'apostolico ministero senza lesione della fedeltà, dovuta pure per ordine di Dio alla sovrana podestà del principato in tutta l'estensione dell'ordine civile e politico: cosicchè la distinzione tra le due podestà esposta dal grande Osio, quando era riputato il padre e l'oracolo dei vescovi, lungi dall'indurre principio di discordia, e contrasto fra l'una e l'altra, dee anzi di sua natura servire ad unirle con più stretto vincolo di amichevole corrispondenza, e società per gli ajuti che possono vicendevolmente prestarsi, come da più e più celebri scrittori è stato di già luminosamente dichiarato.

§. 1.

Inconvenienza degli esempj addotti da Monsignore, in quanto che non applicabili alla Bolla Auctorem Fidei.

Poteva Monsignore dispensarsi dal toccare il punto della pontificia infallibilità, giacchè la Bolla stessa ne prescinde; e ne avrebbe in tal guisa dispensati anche noi dall'entrare in questione su di questa eccelsa prerogativa della sede di Pietro: ma siccome non contento del cenno che ne dà negli addotti esempj, segue tratto tratto ad obbiettare contro ad essa, e con tal disprezzo da volerla fare apparire qual aborto, che nato nell'oscurità de' secoli d'ignoranza non può reggere alla luce di un secolo illuminato; ne mette egli nella necessità di dovere in appresso discutere a suo luogo alquanto più diffusamente i suoi motivi di opposizione, perchè non si abbia da credere, che obiezioni, le quali da lunga mano sono state compiutamente sciolte da valenti maestri, abbiano vestito un carattere d'insolubilità sotto la penna di monsignore di Noli.

Qui pertanto ci restringiamo ad avvertire, che comunque si volesse supporre negli esempj poc'anzi addotti da lui, quella forza che vi ravvisano gli avversarj contro l'infalibilità pontificia considerata in astratto, non sono però in alcun modo applicabili alla costituzione di cui si tratta, e che è specialmente presa di mira nella scrittura del Vescovo. Di questa asserzione altro mallevadore non vogliamo che lo stesso Bossuet, il quale col riconoscere ne' decreti, emanati da' romani pontefici nella causa del giansenismo, tutt'i caratteri, che a norma della dichiarazione gallicana costituiscono un giudizio irreformabile della Chiesa; ha con ciò preventivamente accertata l'irreformabilità della bolla *Auctorem fidei*, in cui, come si è veduto nella parte prima, concorrono gli stessi caratteri. Sì, diciamolo pure francamente (*frémant licet*), la dichiarazione gallicana, non meno che l'esposizione fattane nella *Di/fesa* attribuita volgarmente al ch. Bossuet, e il comune intendimento de' dottori cattolici, da quali viene adottata, con adozione però ben differente di quella, che ne ha fatta il sinodo di Pistoia, lungi dal favorire l'ereticale scismatica insurrezione de' nostri avversarj contro la Bolla, come stolamente se ne lusingano, porgono anzi un invincibile argomento *ad hominem* da vindicarne contro di essi l'irrefragabile autorità. L'importanza dell'assunto sembra esigere, attese le circostanze, che a costo anche di qualche ripetizione ci diffondiamo alquanto a dichiararlo: *Saepe dictum, saepius dicendum.*

La dichiarazione dopo aver nel preambolo applicato alla romana sede con espressioni della più ossequiosa venerazione il celebre testo

di s. Cipriano: *Qui cathedram Petri deserit, in Ecclesia se esse confidit?* espone nell'articolo 4. il suo sentimento in questi termini: » In Fidei quo- » que quaestionibus praecipuas summi ponti- » ficis esse partes, ejusque decreta ad omnes et » singulas ecclesias pertinere, nec tamen irre- » formabile esse iudicium, nisi Ecclesiae con- » sensus accesserit ». Ove si vede come a tenore di questo articolo dee aversi per irreformabile il giudizio del sommo pontefice, qualunque volta vi accede il consenso della Chiesa. Solo pertanto rimane a vedere come ed in qual modo abbia da manifestarsi questo consenso: ed è ciò appunto che il Bossuet, autore, come si vuole, della *Difesa*, si prende a dichiarare (part. 3. l. 9. c. 1.) contro le cavillose tergiversazioni de'giansenisti de'suoi tempi, i quali » hu- » jus consensus publica instrumenta quaerunt, » nunciosque ac litteras ad eum explorandum » ubique dimissas...; nae illi vult sunt ». Ed a vieppiù confonderli segue a produrre l'autorità e l'esempio de' padri. » Et quidem cum Augustinus, cum Vincentius Iirinensis, cum » alii omnes patres haereticis ac schismaticis » communem universalis Ecclesiae fidem; cum » consuetudines, cum dogmata toto catholico » orbe vigentia objecerunt; quis ab eis popo- » scit, quos misissent nuncios, quas acceperunt » litteras, aut quae consensionis ejus, quam legis » instar haberi volebant, instrumenta praefer- » rent? Nempe haec nostro aevo deliria ser- » vabantur ». Così dalla semplice non reclamazione ripete il Bossuet la forza di quel tacito consenso, che secondo la Dichiarazione basta per sè stesso ad imprimere a' decreti della s. sede il sigillo della irreformabilità.

Consente il Tournely dottore sorbonico, che pure atteso il disprezzo, quale a maggior sua lode si è meritato da' nostri avversarj, non avremmo avuto coraggio di citare, se non l'avesse Monsignore nominatamente compreso fra gl' insigni dottori ch'ei produce aderenti alla dichiarazione gallicana (*De Ecclesia* q. 3. art. 2.): » Hic autem tacitus consensus in silentio et » non reclamazione positus est, vimque certam » et ineluctabilem confert latae definitioni. Istud » involvit, et importat, ut supra probatum est, » unitas ipsa communionis Catholicae... Neque » vero singularum ecclesiarum, sive extra con- » ciliam sive in conciliis expresso consensu sem- » per opus fuisse, ut lata per apostolicam se- » dem constitutio vim obtineret, aut error se- » mel damnatus pro damnato apud omnes ha- » beretur; constat ex iis manifeste, quae in cau- » sa propositionum Jansenii peracta sunt. Vix » enim extra Galliam unam reperias ecclesiam, » quae expresso ac publico instrumento bullas » Innocentii X., et Alexandri VII. receperit; » et tamen Ecclesiae totius consensu et approba- » tione receptas illas fuisse soli negant janseniani, nullus vero catholicus. »

Dato poi ancora il caso per modo d'ideale sup-

posto di una divisione, che venisse ad insorgere fra vescovi, parte aderenti, parte ripugnanti al pontificio giudizio, segue il dotto sorbonico a dimostrare non esservi dubbio, che si dovesse riconoscere l'universalità della Chiesa debitamente rappresentata dal corpo aderente al capo, costituito da Cristo vincolo e centro dell'unità. In conferma di che basti l'autorevolissima luminosa sentenza di un Ambrogio: *Ubi Petrus, ibi Ecclesia* (Enarr. in Psal. 40. num. 30.). Ed in vero se piacque a Cristo costituire Pietro fondamento visibile della Chiesa in terra, tu es Petrus et super hanc Petram aedificabo Ecclesiam meam: e se non può stare saldo l'edifizio, separato dal suo fondamento; non può avvenire il caso, in cui contro l'espressa sentenza di s. Ambrogio si abbia a dire: *illic Petrus, hic Ecclesia*.

All'autorevole detto del gran dottore arcivescovo di Milano si conforma pure anche l'espresso sentimento del più insigne fra suoi proseliti s. Agostino (Ep. 43.): ove opponendo alle calunnie di un numeroso concilio di vescovi donatisti, congiurati contro il primate di Cartagine Ceciliano, la sentenza pronunziata in favor di lui dal santo papa Melchiade nel romano sinodo; avverte come avrebbe potuto Ceciliano. » Non » curare conspiratam multitudinem inimicorum, » cum se videret, et romanae ecclesiae in qua » semper apostolicae cathedrae viguit principa- » tus, et celeris terris, unde Evangelium ad i- » psam Africam venit, per communicatorias lit- » teras esse conjunctum ». Pretendevano con incredibile arroganza i donatisti, che nel solo partito loro persistesse l'integrità, e purità dell'apostolica dottrina e disciplina, rifiutando perciò di comunicare col Papa, e colla universalità de' vescovi trasmarini aderenti al giudizio del Pontefice. Non fu difficile ad un Agostino lo svelare l'assurdità di una sì stravagante presunzione, stante l'intrinseca ripugnanza che si manifesta di per sè nel volere adattare ad un partito, che, sebbene assai e pur troppo numeroso, ristretto era ne' limiti dell'Africa, quella denominazione di Chiesa cattolica, che in forza del nome stesso non può convenire, che al complesso delle chiese sparse per tutto l'orbe, unite fra di loro per mezzo del vincolo di comunione che le astringe alla Chiesa, centro dell'unità, in qua semper apostolicae cathedrae viguit principatus: cosicchè in qualunque divisione di partiti fra vescovi dissenzienti, l'unità cattolica si abbia sempre da riconoscere nella unione de' vescovi e delle chiese comunicanti col Pontefice, che presiede alla Chiesa, ad quam ob potiorum principalitatem necesse est omnem ecclesiam convenire, costituita da Cristo sorgente della sacerdotale unità, madre e matrice della chiesa cattolica; e quindi abbia pur sempre da verificarsi l'aurea sentenza di s. Ambrogio, *Ubi Petrus, ibi Ecclesia*.

Ma che che sia, dirà qui taluno de'partitan-

ti di Pistoja e di Noli, del torpido neghittoso silenzio che all'apparire dell'*Auctorem Fidei*, sembra avere occupate, e come istupidite le menti e le lingue de' pastori, e de' popoli in tutte le parti della cristianità, trattenendoli dal reclamare contro l'infanto pontificio decreto: dovrà forse men perciò valutarsi, o non dovrà anzi maggiormente valere la generosa reclamazione di un vescovo, che armato di zelo apostolico si dimostra prescelto da Dio insieme col piccolo stuolo de' prodi difensori della verità per contrapporsi all'*aperta generale prevaricazione de' suoi colleghi nell'episcopato*, deplorabile conseguenza della generale oscurazione sparsa nella Chiesa sopra le verità più importanti della Religione, e che sono la base della fede, e della morale di Gesù Cristo?

A noi non dà l'animo di replicare ad una siffatta istanza; e però lasceremo che il ch. Bossuet prenda voce da s. Agostino per darvi l'adequata risposta. Si trovò infatti s. Agostino in caso di dover soddisfare ad una simile reclamazione per parte de' pelagiani, i quali aspramente si lagnavano che loro si negasse l'adunanza di un numeroso concilio, quale istantemente chiedevano, rappresentando per bocca del famoso vescovo di Eclana, Giuliano: *multitudinem nihil prodesset caecorum; honorandam paucitatem, quam ratio, eruditio, libertasque sublimat*. Ma pure segue Bossuet: » *Ele-gantem licet vaniloquentiam orthodoxi asper-nabantur, nempe toto orbe praedicabatur vera fides; in angulo orbis quatuor vel quin-que episcopi insurrebant, sive allatrabant. » At propter eos orbem catholicum commoveri, quamquam eam captabant gloriam, Augusti-nus non ferebat*.

Così monsignore Bossuet; delle cui repliche a chi si duole che non siano attese come si dee le reclamazioni de' pochi sedicenti eletti a difendere la verità contro il comune insegnamento dell'apostolico ministero unito al capo, lasciamo ad altri la cura di farne la congrua applicazione al caso presente.

Una cosa soltanto avvertiremo notata da s. Agostino, omessa dal Bossuet, ed è che non ostante il discredito della dottrina pelagiana presso la comunanza de' fedeli, e la riprovazione fattane da insigni vescovi in più particolari concilj, nulladimeno seguitarono i pelagiani a goder dell'ecclesiastica comunione nel consorzio de' veri fedeli, abusandone, non senza grave rammarico de' padri cartaginesi, e milevitani, e di s. Agostino in particolare, per ispargere con più facilità i loro errori; fino a tanto che per i decreti de' santi pontefici Innocenzo, e Zosimo furono solennemente dichiarati eretici. E fu questo il felice momento del pieno trionfo della verità, annunziato con tanta esultazione da s. Agostino dal punto in cui poté dire: *Rescripta Roma venerunt, causa*

Acta est. Ma di questo si avrà da ragionare alquanto più diffusamente a suo luogo.

Torniamo a monsignore di Noli, e concludiamo. Si è egli lusingato di avere nella *Dichiarazione* gallicana, e nella *difesa* fattane dal Bossuet un sicuro appoggio da sostenere le sue opposizioni alla *Bolla Auctorem Fidei*. Vana lusinga. Dalla *Dichiarazione* abbiamo per una parte non potersi dubitare, che irreformabile sia un decreto dogmatico del sommo pontefice, cui acceda il consenso della Chiesa: dalla *Difesa* abbiamo per altra parte, che a certificare un tal consenso, non altro si richiede, che l'acquiescenza del silenzio, ossia la tacita accettazione, risultante per confessione dello stesso apologista dalla non reclamazione delle chiese, e de' loro pastori, sparsi per le differenti provincie della cristianità, costituenti l'unità della Chiesa, mediante la loro unione alla Chiesa radice e matrice, come parla s. Cipriano, della unità cattolica. L'una, e l'altra condizione ad evidenza si verifica in una bolla promulgata nel 1794 senza reclamazione in un sì lungo spazio dalla numerosità delle chiese sparse per l'universo, anzi riconosciuta espressamente con lettere di adesione da ogni parte della cristianità di più e più insigni vescovi anche delle primarie sedi, qual oracolo di Pietro parlante per bocca del suo successore. Ed ecco come il vescovo di Noli coll'opporci la *Dichiarazione*, e la *Difesa* ne porge un invincibile argomento della irreformabilità del decreto, ch'egli si è preso ad oppugnare; e ciò indipendentemente dalla natia autorità che compete a quella primaria sede, in cui per detto comune de' padri fu dagli apostoli diffusa la pienezza della tradizione da dovervisi conservare in perpetuo, e diffondersi per la successione de' suoi pontefici in tutte le altre chiese a perpetua conservazione dell'unità, colla quale perciò *neccesse est omnem ecclesiam, omnes, qui undique sunt, fideles convenire* (Irenaeus cont. haer. 1. 3. c. 3).

§. II.

Notabile inavvertenza di Monsignore nell'appresentare la dottrina della dichiarazione gallicana qual Fede di quella rispettabilissima chiesa.

La connessione delle materie ne ha persuaso di riunire in questo luogo alcune altre inavvertenze scorse nella scrittura di Monsignore. » Trentaquattro vescovi presenti, dice egli p. » 58., e trentacinque deputati sottoscrissero alla » *dichiarazione*, che la Corte non trascurò di » far presto accellare dalla Facoltà teologica di » Parigi: e da quell'epoca in poi è stata in » Francia considerata come il sentimento, e la » *Fede* di quella Chiesa ».

OSSERV. Gran cosa, che chi pare volerla fare da zelatore della *Dichiarazione*, abbia da trovarsi sempre in contraddizione col rinoma-

l'ultimo difensore della medesima, qual si tiene dal partito l'illustre Bossuet! Afferma monsignore suddetto che dall'epoca, in cui fu la dichiarazione sottoscritta da' prelati, approvata dalla Corte, accettata dalla Facoltà teologica di Parigi, atti che si seguirono rapidamente l'un l'altro, è stata la dottrina di essa dichiarazione considerata in Francia come il sentimento, e la *Fede* di quella chiesa.

All'incontro ciò nega espressamente monsignore Bossuet: ed anzi rigetta qual mera impostura l'imputazione fatta da taluno degl'impugnatori della Dichiarazione, che si fosse preteso di ergere con essa, e stabilire un nuovo particolare decreto e formulario di fede, non conosciuto nell'altre contrade del cattolicesimo. Bisogna che nello scrivere il sovraccitato passo si trovasse Monsignore in tale astrazione di mente, da non lasciargli osservare neppure il titolo del §. VI. della Dissertazione preliminare intitolata *Gallia Orthodoxa*; ove si legge a chiaro note: *Gallicanam Declarationem immerito impugnata, tanquam esset decretum Fidei, ex actis demonstratur*. Ed entrando subitamente in materia, dichiara Bossuet il sentimento suo e del clero gallicano in modo da non lasciar dubbio, quanto alieno sia quel rispettabilissimo clero dall'intento, appostogli da monsignore di Noli: » Sane non latet (così l'autore della Difesa) » quid Ecclesiae paci obtenderint; nempe clerum gallicanum decreto peculiari de fide condito, se ab omnibus aliis catholicis gentibus abrupisse.... quod a cleri gallicani mente longe alienissimum fuit. Sic enim ipsa conventus habiti Parisiis apud augustianum gesta testantur... En perspicuis verbis gallicani patres testantur, non eo animo se fuisse, ut Decretum de fide conderent, sed ut eam opinionem tanquam potiore, atque omnium optimam eligerent. Opinionem sane: non ut eminentissimus Daguirreus objectabat, catholicae doctrinae formulam, quae animos constringeret. Itaque revera ab omni censura temperant, nusquam fidem ipsam nominant, nemini ex communicationem intentandam putant. Legatur declaratio, verba expendantur; nihil reperiatur quod fidei formulam sapiat. Sane ab initio memorantur *ecclesias gallicanas decreta*: an decreta de fide, ad quae sub animarum periculo constringantur? De his ne verbum quidem: decreta dixerunt notissimis vocibus ac latinissimis, praeclaram et inolitam, idest consuetam in his partibus sententiam, non fidem qua omnes tenerentur. Idcirco nec piguit Gallos ad episcopatum promovendos, datis ad pontificem maximum litteris, id vere, id obedientissime profiteri et subscribere: *Quid quid in eisdem comitiis circa ecclesiasticam potestatem et pontificiam auctoritatem decretum censi potuit, pro non decreto haberi velle: mens nempe, inquit, nostra non fuit quidquam decernere.... Quare cum tale decretum*

» a clero gallicano editum putaretur, id a se » amoliti sunt galli, summo cum animi dolore; neque aliud quidquam de ipsa declaratione aut Pontifex voluit, aut Episcopi prae » stiterunt ».

Dopo una sì solenne protesta di monsignore Bossuet in nome suo, e di tutto il clero gallicano, come ha potuto monsignor di Noli imputare, anzi ascrivere a lode della chiesa gallicana un intento, che non senza grave dolore sentirono que'prelati essersi loro attribuito, e si affrettarono di ributtare con aborrimiento? Quel clero, que'prelati sì rinomati per fama di singolare dottrina, erano forse ignari a tal segno, che non sapessero, come (secondo l'oracolo dell'Apostolo, *Unus Christus, una fides*) non può darsi articolo di dottrina, che sia oggetto di fede per una chiesa particolare, e nol sia egualmente per tutte l'altre chiese, ovunque ne perviene sufficiente notizia, come poc'anzi abbiamo veduto insegnarsi dallo stesso Van-Espen? Altrimenti ne avverrebbe questa mostruosa contraddizione, che un tale articolo dovrebbe dirsi dogma cattolico in quanto si suppone verità di fede, e non cattolico, in quanto non di fede cattolica ossia universale; onde sarebbe scissa la Chiesa in questo suo essenziale carattere, che è l'unità della Fede.

Non dissimula però Monsignore (p. 59.) il dubbio che potea eccitarsi contro la sua precedente asserzione, che anche dopo l'accettazione della Facoltà teologica di Parigi la dottrina della Dichiarazione sia stata considerata in Francia, come il sentimento e fede di quella chiesa: dubbio fondato sul riflesso, che, come l'espone lo stesso monsignore di Noli, » si è disseputato fuori di Francia, se la dottrina di quella dichiarazione poteva attribuirsi a tutto rigore d'espressione alla intiera chiesa francese, stante che i partigiani della dottrina contraria a quegli articoli hanno allegato in contrario le maniere forti, tenute dalla Corte per far ricevere la Dichiarazione, e tener in ordine chi avrebbe scritto o parlato in contrario ».

OSSERV. A questo dubbio si fa egli incontro con due risposte; l'una ritorcendo l'argomento contro i partigiani della dottrina contraria agli articoli, i quali opponendo il difetto della richiesta libertà riguardo alla Dichiarazione, vantano con tutto ciò come ammessa da tutta la chiesa di Francia la costituzione *Unigenitus*, non ostante le vessazioni e violenze assai maggiori, come ei dice, adoperate dal governo per farla ricevere. Risposta, che non avverte Monsignore potersi a buona equità ritorcere contro di lui; mentre per una parte in odio della *Unigenitus* dà tutto il peso a quelle pretese vessazioni (che pure altro non furono, che un giusto necessario mezzo da frenare la contumacia dei ribellanti alla legittima autorità), e per altra parte riguardo alla Dichiarazione niun caso fa

delle supposte maniere forti, e delle premure ch'egli stesso non nega essersi usate dalla Corte, per farla prontamente accettare dalla Facoltà teologica di Parigi. *Pondus et pondus; mensura et mensura...* Prover. c. 20. v. 10.

Non men singolare è l'altra risposta concepita ne' seguenti termini: » Nè è poi di grande importanza la quistione, se la dottrina della » Dichiarazione sia di tutta la chiesa francese, » o di una considerabile parte di essa solamente; » quando quella dottrina dal gran Bossuet, da Natale Alessandro, e da molti altri celebri scrittori si è dimostrata, quale l'hanno detta i padri dell'assemblea, dalla quale emanò la dichiarazione, appoggiata alla parola di Dio, » a' sacri canoni, alla tradizione de' padri ».

OSSERV. Come? non è dunque di grande importanza il distinguere una dottrina, che si proponga, e si accetti come dottrina di fede, dalle dottrine che non oltrepassano il grado di semplici opinioni? Non così l'intesero i prelati gallicani, che negli atti dell'assemblea dichiararono, *quod non ea esset mens sacri conventus, ut ex illa sententia decretum fidei faceret, sed tantum, ut eam opinionem adoptaret*. Protesta, che fu da tutti accettata, e consegnata negli atti dell'assemblea *ad rei memoriam sempiternam die Junii 19., hora post meridiem tertia an. 1682*. Avviso, che dovea render cauto Monsignore a non intrudere nella professione della dottrina gallicana, esposta nella Dichiarazione quel nome di *fede*, che ne fu espressamente escluso dai prelati, autori della medesima, *ad rei memoriam sempiternam*. Nè altrimenti, che qual semplice opinione (*opinionem sane*) fu quella dottrina adottata, e difesa dal Bossuet, da Natale Alessandro, e da più altri scrittori; che avendola stimata preferibile alla contraria, tuttocchè assai più autorevole, si sono studiati come suol farsi, di farla apparire appoggiata alla parola di Dio, a' sacri canoni, alla tradizione de' padri: del che tornerà luogo di dover dire alquanto più distesamente.

COROLLARIO

Insussistenza dell'applicazione al caso presente de' decreti del concilio di Costanza, al quale aggiunge monsignore di Noli quello di Basilea.

Un semplice corollario delle suddette replicate proteste de' prelati gallicani, e di monsignore Bossuet in particolare, ne porge l'opportuna occasione da non preterirsi, di dare chiaramente a conoscere, quanto vana sia l'applicazione de' decreti di Costanza, e di Basilea fatta dal vescovo di Noli alla dichiarazione gallicana ad oggetto di rappresentarne la dottrina come di già decisa da due concilj ecumenici. Che

se così fosse; come potrebbero que' prelati, e singolarmente il ch. Bossuet esimersi dalla taccia di un'aperta prevaricazione nell'abbassare al grado di semplici opinioni (tuttocchè supposte più valutabili) articoli di dottrine già decise come altrettante verità dogmatiche da due ecumenici concilj?

Ben è vero che nell'art. 2. dichiarano quei prelati non approvarsi dalla chiesa gallicana coloro, i quali *eorum decretorum* (cioè i decreti della sess. 4. 5. di Costanza, senza neppur far motto de' decreti di Basilea) » quasi » dubiae sint auctoritatis ac minus approbata, » robur infrangant, aut ad solum schismatis » tempus concilii dicta detorqueant. » Si sa che da principio i decreti di Costanza soggiacquero a varie interpretazioni: a taluni piacque intendergli in senso esclusivo della pontificia infallibilità, e della superiorità del papa sopra il concilio: altri ed in numero incomparabilmente maggiore costanti rimasero nell'antica massima, che per confessione, come più innanzi vedremo, di monsignore di Noli, si era universalmente dilatata ne' precedenti secoli della ignoranza, e della barbarie. E di questa costante perseveranza ne' secoli susseguenti certa ed evidente prova fanno le universali reclamazioni, che nell'apparire della Dichiarazione di repente si alzarono contro ad essa non dall'Italia sola, ma dalla Spagna, dall'Ungheria, dalle Fiandre, dalla Francia stessa, per le quali fu impegnato monsignore Bossuet d'imprenderne le difese. Niun bisogno per altro abbiamo noi di entrare in alcuna ulteriore discussione delle interpretazioni accennate nell'art. 2. della Dichiarazione. Ce ne dispensano i prelati gallicani autori della medesima, e segnatamente monsignore Bossuet col protestare altamente, che gli articoli, ne' quali si espone il senso esclusivo delle suddette prerogative pontificie, furono proposti nella Dichiarazione non come decreti di fede, ma come opinioni adottate da essi: dunque non riconoscevano questo senso esclusivo deciso già, come articolo di fede nei decreti di Costanza. Nè poteano altramente spiegarsi que' prelati senza contraddire apertamente l'articolo 4, della stessa dichiarazione, ove si rileva la necessità del consenso della Chiesa per imprimere il carattere dell'irreformabilità ad una decisione dogmatica. Ora troppo notorio era il difetto di tal consenso per le numerose opposizioni provenienti da tutte le parti della cristianità, alle quali si assunse monsignore Bossuet il carico di rispondere, perchè non si avvedessero, che lo stesso articolo 4, della dichiarazione non permetteva che si riconoscesse come deciso ne' decreti di Costanza quel senso, che vi ravvisa senza titubazione, e vorrebbe far ad altri ravvisare monsignore di Noli.

SEZIONE SECONDA

ARTICOLO I.

Esame di alcuni argomenti opposti da monsignore di Noli alla pontificia infallibilità.

Fin qui si era contentato monsignore di Noli di mettere in vista la gallicana dichiarazione, onde giustificare la sua opposizione alla bolla sotto pretesto della pontificia infallibilità. Vano pretesto però, e del tutto fuor di proposito; giacchè nel ricorso da lui fatto al governo politico non si trattava di ventilare la questione della fallibilità o infallibilità pontificia considerata in generale, di cui non potea esser competente giudice un tribunale laico; ma di allegare semplicemente i motivi, per li quali si era dato a credere, che si fossero in essa inseriti articoli offensivi della sovrana autorità del principato. Sebbene da tal sinistro sospetto dovea onninamente ritrarlo quell' universale silenzio, ossia non reclamazione, da cui secondo la dottrina stessa della dichiarazione esposta dal Bossuet, risulta quel tacito consenso, che in qualunque sentenza esclude ogni dubbio sulla irreformabilità di qualunque dogmatico decreto della sede apostolica. Condizione che concorrendo notoriamente nella Bolla per confessione dello stesso apologista dell' opponente prelato, come si è veduto nella prima parte, lungi da volerne arrestare il corso, dovea anzi vieppiù impegnare lo zelo di lui a promoverne la promulgazione secondo l'avvertimento dell' Apostolo (2. ad Thessal. c. 3. v. 1.); *Ut sermo Dei currat et clarificetur.*

Sendo peraltro piaciuto a Monsignore procedere più oltre di quello che richiedeva l'oggetto del suo ricorso, con avventarsi ad una espresa impugnazione della tanto da lui odiata *infallibilità pontificia*, fa pure anche a noi di mestiere il contrapporvi quanto almeno sia necessario a cautelare le persone men versate in questi studi contro il tuono imponente e decisivo, non di rado adoperato da Monsignore ad avvalorare i suoi più insussistenti aforismi. Così dunque risolutamente Monsignore (p. 25.): » Il papa non ha da Dio ottenuto quel privilegio d'essere infallibile nelle solenni sue decisioni intorno alle controversie teologiche, » e a' dogmi della religione, che ne' secoli di » ignoranza gli hanno e teologi e canonisti troppo liberamente attribuito, e di cui lo lusingano anche oggidì i curiali di Roma ». E p. 27. » I fatti che la storia de' più belli tempi » della Chiesa somministra non sono che un » piccol saggio de' molti argomenti, che convengono di novità l'opinione dell' infallibili-

» tà pontificia. Ciò che basta a confutazione » della medesima; perchè in materia di sacra » dottrina, ciò è vero ch'è stato prima insegnato, ciò è falso che è stato posteriormente » introdotto. Tertul. *de praescr.* »

OSSERV. Formidabile apparato! al cui incontro però non poco conforto ne reca una certa doppietta di linguaggio, familiare ai nostri avversarj, la quale se men glorioso, meno anche rischioso rende il cimento con assalitori, che da una mano prestano armi da respingere i colpi che avvengono dall'altra. Si rammenti Monsignore la premura che si egli, che il suo apologista si danno di rappresentare l'infesta novità dell' infallibilità pontificia sepolta ormai nelle tenebre di que' secoli d'ignoranza che le diedero i natali, screditata universalmente presso chiunque abbia qualche lume di erudizione ecclesiastica, ristretta pressochè fra le mura di Roma, coltivata ivi tuttora dal curialismo qual grato pabolo al gusto de' romani pontefici. Rivolga poscia lo sguardo a quest'altro passo della pag. 67, ove si legge: » Quella libertà ecclesiastica, della quale negli articoli della dichiarazione ha cercato il clero di Francia d'assicurare le reliquie alle chiese di quella nazione, è totalmente estinta nella maggior parte delle altre chiese; e le massime e la pratica, cui si è voluto far argine colle dottrine » di quegli articoli, sono già tanto invalse, che » moltissimi vescovi non si credono di dover essere, che semplici promulgatori delle bolle » che s'invian loro da Roma ».

E qui in primo luogo non arriviamo noi a comprendere come una opinione sepolta ormai nelle tenebre, ristretta pressochè fra i curiali di Roma, sia tuttavia sì largamente diffusa nella maggior parte delle chiese fuor della Francia che vi abbia *totalmente estinta la libertà ecclesiastica*, con far prevalere le dottrine contrarie alla dichiarazione gallicana. Neppure sapremo dire che pensiero si prendano i curiali romani della pontificia infallibilità; nè quale influenza abbiano a diffonderla nelle varie provincie della cristianità. Bensì potrebbe apparire ne' nostri avversarj un modo di procedere a tal riguardo più curialesco per avventura, che teologico. Proprio è, per quanto si dice del curialismo (inteso nel senso de' nostri avversarj, senza pregiudizio di chi onoratamente esercita una professione per sè stessa onoratissima), il sapere variare linguaggio *ad opportunitatem*, a seconda delle cause che si hanno da trattare. Non pare ignoto a' nostri avversarj un siffatto artificio. Ove si muova questione per modo di accademia intorno a quella insigne prerogati-

va dell'apostolica sede, giova loro il rappresentarla quale opinione suscitata dallo spirito di interesse e d'ambizione, dominante nella romana curia ne' bassi secoli, sparita allo spuntare della luce de' buoni studj, e che più non rimane se non qual misero avanzo di scolastico rancidume nelle teste d'ignoranti claustrali, e sulle lingue di adulatori cortigiani: possente mezzo per trarre al partito la studiosa gioventù, e que' vivaci ingegni soprattutto, che non avendo potuto ancora attingere ai fonti, aspirano alla gloria di comparire anch'essi spregiudicati.

Per altra parte ove da ogni angolo della cristianità risuonano le voci d'insigni vescovi, che aderenti alla cattedra di Pietro ne ricevono colla più ossequiosa dovuta venerazione le autorevoli dogmatiche decisioni; allora forza è mutar linguaggio, e ricorrere ad una pretesa generale oscurazione, che da due secoli in qua massimamente, a dispetto della *luce de' buoni studj* si è sparsa sopra la Chiesa, a segno di trasformare il venerando ceto dell'episcopato in un obbrobrioso stuolo di *aperti prevaricatori*. Ed ecco l'origine dell'artificiosa discordanza di linguaggio, che astutamente si varia secondo che il richiede la varietà delle circostanze. Non sappiamo per altro qual concetto sia per acquistar loro questa doppiezza di linguaggio presso chi abbia presente il detto dell'ecclesiastico c. 5. v. 11. *Omnis peccator probatur in duplici lingua*.

2. Piace a Monsignore di assegnare all'opinione della pontificia infallibilità una per così dire spuria origine, con farla nascere ne' secoli dell'ignoranza. Ma ci permetta di opporgli per modo di preludio un più rinomato genealogista, e che altronde non potrà essergli sospetto. Questi è monsignore di Houthem vescovo miriofilano, suffraganeo di Treveri, più conosciuto dipoi sotto il famigerato nome di Febonio, il quale da più alto la ripete nel *Prodromo* dell'erudita sua storia della Chiesa trevirense p. 322., ove ragionando della dottrina e disciplina di quella illustre metropoli, scrive: » Quod » vero ad punctum doctrinae attinet, videtur » jam sub Francis apud nos recepta fuisse sententia de infallibilitate romani pontificis ». Ed erano pure que'tempi non già secoli d'ignoranza, ma celebri ed illustri per l'affluenza di segnalatissimi padri e dottori della Chiesa, che però meritamente poté concludere il Miriofilano: » hanc opinionem etiam in gallicana ecclesia antiquiorem esse, atque nonnullis videri voluit ». Ma di ciò più di proposito a suo luogo.

3. Se però non concorriamo con monsignore di Noli nel sentimento, che ripete da bassi secoli l'opinione della pontificia infallibilità, conveniamo bensì e di buon grado con esso lui, che a que'tempi sia questa stata la sentenza dominante per ogni parte della cristianità. Se

poi debba ciò valere ad iscreditarla, e non anzi ad accrescerle pregio ed autorità, potrà chicchessia facilmente argomentarlo da quanto scrive il Fleury (Disc. 3. *Sopra la stor. eccles. numer. 25.*), nell'espone l'indole per così dire, e'l carattere di que' secoli: » La prevenzione degli umanisti del XV. secolo è stata » cagione, per cui questi secoli si sono screditati Questo pregiudizio passò ne' protestanti, che riguardarono il rinnovamento » degli studj come la sorgente della loro riforma. Pretesero che la rovina, e la desolazione della Chiesa fosse effetto dell'ignoranza... » Io nel presente discorso non ho dissimulato » cosa alcuna intorno allo stato di que' secoli » oscuri, nè intorno alle cagioni ed agli effetti » dell'ignoranza: ma vi avete voi trovata cosa » che pregiudichi all'essenziale della religione? » Si è mai cessato di leggere e di studiare la » Sacra Scrittura, e gli antichi dottori? » Ed in vero certe opere che ne rimangono di quella età, le quali altro non sono che centoni, per così dire, o abbreviature di sentenze raccolte da più antichi trattati, ben mostrano che lungi dal voler farsi maestri di novità que' buoni idioti scrittori, di nulla più si pregiavano che di comparire fedeli discepoli, ed esatti copiatori de' loro maggiori: cosicchè se la dottrina dell'infallibilità pontificia trovasi già d'allora sparsa e vegliante per tutte le parti dell'orbe; lungi dal doverla riguardare qual parto di una età sì poco seconda in novelle produzioni, sembra più ragionevole il ripeterla da una anteriore tradizione, che costante si mantenne per mezzo dello studio, che, giusta l'attestato del Fleury, continuò a farsi degli antichi dottori. Oltrechè ad autenticarla basterebbe questa stessa confessione degli avversarj, che sia stata per più secoli, quali furono quelli dell'ignoranza, la dottrina dominante nel cattolicesimo; se pur è vero che nè per ignoranza, nè per falsa scienza prevalere possa nella Chiesa l'errore alla verità.

ARTICOLO II.

De' due aspetti sotto i quali l'autore della Difesa appresenta l'infesettibilità che egli riconosce promessa da Cristo all'apostolica sede, e alla serie de' romani pontefici, non meno che alla chiesa cattolica.

Due notabili conseguenze: 1. Che l'errore non può radicarsi nella sede di Pietro. 2. Che perciò rimane convinta di errore contro il dogma la contumacia degli avversarj contro la lunga serie de' decreti emanati nella causa del Gian-senismo.

Qual dunque sarà l'epoca in cui cominciò a spuntare nella Chiesa la dottrina della pontificia infallibilità? Chi sa che dietro alla scorta dello stesso Bossuet non ci venga fatto di rin-

tracciaria fin dalla primitiva originaria costituzione della Chiesa? Parrà questo, non è dubbio, un sogno d'illusoria fantasia, *aegri somnia*. Pure ci si appresenta, ed abbiamo attualmente sotto gli occhi un luminoso passo del Serm. dell' *unità* (opera certamente del ch. Bossuet), che per via d'un ordinato progresso di conseguenze potrà per avventura condurci sicuri alla proposta mela.

Ma prima di produrlo conviene, che ci trattieniamo alquanto ad esporre il doppio aspetto, sotto cui si è preso egli a considerare nella *Difesa* la promessa dell'infedeltività fatta da Cristo a s. Pietro, l'uno relativo alla continuata totale serie de' Pontefici che nella sede di Pietro hanno da succedersi invariabilmente fino alla consumazione de' secoli; l'altro relativo a ciascheduno pontefice considerato in particolare, e come da per sè. Sotto il primo aspetto esponendo l'efficacia della preghiera di Cristo *ut non deficiat fides tua*, riconosce espressamente qual dogma cattolico, fondato sulla promessa di Cristo, che non sia mai per venir meno la fede non solo in s. Pietro, ma neppure nella chiesa cattolica, ed in particolare nella sede apostolica, ossia nella sede di Pietro, e nella serie de' suoi successori nella medesima. Così egli nella *Difesa* Part. 3. l. 10., ove in fronte del capo 4. si legge il titolo, che ne appresenta l'argomento in questi termini: » Pro- » missio in illa precatone, *ut non deficiat fides tua*: Fides Petri quid sit? nunquam defectura, neque in ipso Petro; neque in catholica ecclesia; neque in sede apostolica; seu peculiari Petri ecclesia ». E nel titolo del Cap. 5: » Petrus, ejusque successores cuiusdam peculiari ecclesiae ac sedi praesidere debent; Petri fides in Petri sede, et in successorum serie non deficit ». E nel corpo: » Quare ita constituti sunt (romani Pontifices) ut non modo universae Ecclesiae praesint, sed quaequodmodum caeteri episcopi, peculiarem habeant quam regant Ecclesiam, nempe romanam, quam Petrus fundaverit et rexerit, imo quam semper foveat, et regat... Haec igitur cathedra, haec sedes, haec ecclesia est, quae pro sui pontificis dignitate (N. B.) uniendae ecclesiae necessaria, nunquam a vera ecclesia, nunquam a vera fide abruptatur. »

Ed ecco già formalmente riconosciuta dal Bossuet qual dogma fondato sulla promessa di Cristo una speciale prerogativa d'infedeltività nella cattedra, sede, e chiesa particolare di Pietro: prerogativa, che distingue la chiesa di Roma, e l'innalza sopra tutte le altre chiese particolari, tuttochè primarie, matrici, apostoliche, quali sono l'alessandrina, l'antiochena, la gerosolimitana, le quali tutte defecerunt.

Passando poi a considerare la promessa dell'infedeltività sotto l'altro aspetto, cioè rela-

Tomo V.

tivamente a ciaschedun pontefice in particolare, si dichiara, è vero, monsignore Bossuet per la opinione della fallibilità. Si studia però di farlo in modo, che, come si vedrà, lungi dal favorire i sistemi, e le opposizioni de' nostri presenti avversarj, può anzi servire a farne viepiù risaltare la scismatica eretica perversità. Troppo avveduto era monsignore Bossuet da non vedere, che per appigliarsi alla opinione della fallibilità, necessario era trovare in prima un modo da conciliarla colla infedeltività della fede nella serie de' romani pontefici, proposta poc'anzi da lui, e stabilita qual dogma cattolico fondato sulla promessa di Cristo. E quindi si diede a credere, che ad una tal conciliazione potesse valere il temperamento ch'egli espone ne' termini seguenti: » Neque haec fides dei oberit, si aliquot pontifices officio defuerint, atque a vera fide, etque conjuncta fidei professione aut praedicatione aliquando aberraverint. Stat enim romana fides ab eorum antecessoribus stabilita, ab eorum successoribus statim vindicanda ». E appresso: » Accipiendi ergo romani pontifices tamquam una persona Petri, in qua nunquam fides penitus deficiat, atque ut in aliquibus vacillet, aut concidat, non tamen deficit in totum, quae statim revicturatur ». E ancora: » Sit ergo in Leone, sit in Agathone, sit in aliis egregiis pontificibus Petrus fratres confirmans: sit etiam in Liberio, sit in Honorio Petrus ad horum nutans, et negans; sed statim respiciente Domino convalescens, seque ipso validior; ut firmitudini, domino providente, etiam lapsus ipse serviat; neque supersit ullum errati vestigium. Id in ecclesia romana contingisse multa exempla (come egli suppone) docuerunt; neque porro aliter ad consummationem usque saeculi in tota pontificum successione eventurum esse, certa fide credimus ».

Così dichiara apertamente il Bossuet non potersi conciliare l'opinione della fallibilità col dogma della infedeltività nella serie, se non sotto l'espressa imprescindibile riserva, che, supposto un qualsivisla deviamiento di un romano pontefice, non possa questo avvenire, se non a modo di momentaneo trascorso da essere imminente statim riparato dallo stesso pontefice, o dal suo immediato successore; in guisa tale che non mai possa dirsi moralmente interrotta nella successione de' romani pontefici quella verità di predicazione, che dopo un momentaneo trascorso *statim revicturatur sit*.

Dopo aver monsignore Bossuet sì chiaramente professato di credere egli, e doversi da tutti credere *certa fide*, che non può mai l'errore allignare nella romana sede, nè propagarsi anche per breve durata nella successione de' romani pontefici; rifletta il saggio lettore, e giudichi quale sarebbe stata la commozione del suo animo, se avesse potuto presentire l'enorme abuso ch'era per farsi del rispettabile suo nome

51

da certi nuovi pretesi difensori della sana dottrina, per giustificare lo sfrenato ardimento, con cui si fanno lecito di calunniare la lunga serie de' romani pontefici da s. Pio V. In qua, di aver con replicati loro successivi decreti prodotte e fomentate dottrine contrarie alle verità più importanti della religione, e che sono la base della fede e della morale di Gesù Cristo? E non sarebbe questo il caso, che da cattedra di verità si fosse la sede romana, non meno che l'altre sedi di sopra menzionate, trasformata in cattedra di errore e di pestilenza? Caso non mai avvenuto, non mai possibile ad avvenire; e contro la cui possibilità si dichiara espressamente, ed alza la voce lo stesso Bossuet nel c. 6., ove dopo aver commentate le alte prerogative, onde adorna fu da principio la cattedra di Pietro stabilita in Roma, conclude colle seguenti parole degne di esser seriamente meditate da' nostri avversarj: » Quae proinde cattedra si concidere posset, fieretque jam cattedra non veritatis, sed erroris et pestilentiae; ecclesia ipsa catholica non haberet societatis vinculum, jamque schismatica ac dissipata esset; quod non est possibile ».

ARTICOLO III.

Riflessioni sul divisato modo di conciliazione, proposto da monsignore Bossuet.

Rimane a vedere se il suddetto temperamento tutt'ochè bastante a confondere la protervia de' nostri avversarj, basti del pari per soddisfare all'intento; e se anzi non vi si scuopra una certa discordanza, o poco consenso di monsignore Bossuet con sè stesso nell'assunto di volere in qualunque modo conciliare l'opinione della fallibilità col dogma dell'infedeltà.

Trattandosi di questione non ancora espressamente definita dalla Chiesa, altro giudice non vogliamo che lo stesso monsignore Bossuet, nè altre eccezioni intendiamo dare a quel suo temperamento fuor quelle che egli ne somministra nelle immortali opere, colle quali ha sì gloriosamente sostenuta e difesa l'assoluta infedeltà della chiesa cattolica contro i protestanti. Ascoltiamolo (*Pastor. instruct. de promissis Eccles.*). Ivi si fonda egli, come di ragione, sulla promessa di Cristo. Nè il protestante si fa ardire di contrastarne l'infedeltà. Oppone soltanto, *nil obstat, quo minus Christi promissio intermissionem aliquam patiatur*. Anzi, tosto replica il ch. Prelato: *immo vero obstat ipsamet promittentis inextinguita fides et omnipotentia. Verba Christi clara sunt, perspicua, sunt: fieri nequit ut vel puncto temporis praesentiam suam ab Ecclesia retrahat, cui se perpetuo praesentem futurum promittit*. Se la inviolabile fedeltà, ed onnipotenza di Cristo non soffre un momento d'interruzione riguardo alla chiesa cattolica; la stessa inviolabile fedeltà ed onnipotenza d'un promittente,

che non potest negare seipsum, potrà soffrirlo riguardo alla sede apostolica, e alla successione dei suoi pontefici? Affatto quale, non meno che alla chiesa cattolica si riferisce per modum unius la promessa della infedeltà, come rilevasi dallo stesso testo del Bossuet poc'anzi riferito: » Promissio in illa precatone, ut non deficiat fides tua. Fides nunquam defectura, neque in ipso Petro, neque in catholica ecclesia, neque in apostolica sede, seu peculiari Petri ecclesia.... Petri fides in Petri sede, et in successorum serie non deficit ». Se dunque stante la preghiera di Cristo non era possibile (*in sensu composito*, per detto di s. Agostino, seguitato dal Bossuet, che s. Pietro mancasse nella fede neppure per un momento; se lo stesso in virtù della inviolabile fedeltà, ed onnipotenza di Cristo ha da verificarsi riguardo alla chiesa cattolica: come potrà dubitarsi che la stessa promessa, fatta nello stesso modo non abbia da ritenere la stessa efficacia, e sortire lo stesso effetto riguardo alla serie tutta, senza eccezione, de' romani pontefici? E quindi ancora si esclude il sottile artificio, con cui dopo aver rilevato doversi considerare la serie de' romani pontefici come una sola persona di s. Pietro, rivolge questo eccelsso pregio in comprova del suddetto da lui divisato temperamento; concludendo, che siccome vacillante fu Pietro nella sua caduta, e indi subitamente risorse più fermo che mai; così niuna ripugnanza vi sia che Pietro abitualmente si dimostri come in un Leone, in un Agatone, nell'atto di confermare i suoi fratelli; e allora poi come nella sua momentanea caduta apparessa *nutans, et vacillans ad horam*, come egli suppone essere avvenuto in Liberio, ed Onorio, per poi subitamente rialzarsi; siccome all'amoroso guardo di Gesù immanentemente risorse il principe degli apostoli.

Ma era ben anche da considerare 1. Che il vacillamento di Pietro nella sua caduta non fu di errore nella fede, ma di debolezza nella esterna confessione della fede, come insegnano s. Girolamo, s. Agostino, ed espressamente dopo essi monsignore Bossuet: che però se Liberio, ed Onorio rappresentarono nella lor caduta la persona di Pietro vacillante, non fu questa un deviamiento nella fede, qual non fu mai nella persona di Pietro, ma dovette, come in esso, restringersi ad errore e difetto di condotta. 2. Che se *romani pontifices accipiendi sunt tanquam una persona Petri*, questa unità di persona si verifica della persona di Pietro, non nello stato di semplice uomo soggetto ad errare qual fu prima della preghiera di Cristo, ma nello stato in cui dopo la suddetta preghiera, più non era possibile (*in sensu composito*) ch'egli effettivamente errasse nella fede, come dopo s. Agostino ne conviene lo stesso monsignore Bossuet: molto meno poi nello stato, in cui fu da Cristo costituito pastore de' pastori, non che del gregge, destinato a reggere la Chiesa universale dalla sede

ch'egli fondò e resse, *quam fundaverit et rexe-rit* (sono parole dell'illustre prelato), *quam semper et foveat et regat*, non per fare in essa la figura or di pontefice *confermante*, or di uomo *istabante*, ma per fare incessantemente udire per bocca di lui e de' suoi successori la voce prescelta da Dio *ab antiquis diebus* (act. 15.) *per os meum audire gentes verbum evangelii et credere*: onde abbia sempre da verificarsi l'aureo detto del gran Leone, che Pietro nel salire al cielo *ecclesiae gubernacula non dereliquit*; e che la dignità del suo apostolato *in indigno* (eliam) *haerede non deficit*. 3. Lasciamo che altri giudichi quanto convenevole sia il supporre, che per salvare l'infedeltà della sua promessa riguardo alla totalità della serie, si sia fatto Cristo come una legge di permettere interruzioni or nell'uno or nell'altro pontefice da incontanente *statim* ripararsi; anzichè manifestare vieppiù l'onnipotente virtù ed efficacia della sua preghiera, con provvedere che quella infedeltà ch'egli volea propria di tutta la serie, luminosa apparisse in ogni parte della totalità, siccome fu di già rilevato nelle *Animadversioni sulla ritrattazione di Febronio* (1), ove questo punto è trattato alquanto più distesamente: » *Quid igitur? Sic nobis existimandum erit, Christum, qui pro sui promissi constantia continuo adsit, ut error statim repellatur, et labefacta fides statim reviviscat, non potius lapsuro subventurum ne labatur? Quod si promissio Christi, fidem in successione Petri nunquam defecturam, prorsus id postulat, ut collapsa quandocumque fides continuo reparetur; non id postulabit ne ullo unquam tempore corrumpatur? Commenta haec sunt optantium, non cogitata sapientium.* »

ARTICOLO IV.

Origine della pontificia infallibilità nella pienezza dell' apostolica podestà, conferita in prima ed irrevocabilmente per confessione del ch. Bossuet al solo s. Pietro da Cristo.

Fin qui il denominato autore della *Difesa* monsignore Bossuet ne ha condotti, per così dire, al vestibolo della infallibilità pontificia coll'appresentarne quel dogma cattolico l'infedeltà nella Fede, promessa da Cristo alla serie de' successori di Pietro: nella quale serie sebbene non dissenta potersi dare di quando in quando qualche breve interruzione *ad horam*, sta però fermo, siccome abbiamo veduto, sul punto, che ciò non abbia da intendersi se non per modo di momentaneo trascorso da essere immantinente *statim* riparato, nè pregiudicata perciò rimanga nella sede di Pietro quella perseverante infedeltà, che non può negarsi

senza offesa del dogma cattolico. Abbiamo creduto dovere alquanto insistere su questo punto, onde appaja l'incostanza del vescovo di Noli nell' attaccamento, che ei professava alle dottrine del ch. Bossuet; mentre non contento di stare ne' termini prefissi nella *Difesa* intorno alla pontificia fallibilità, tutto si è rivolto a secondare un infausto partito, che, contro le più selenni, aperte, replicate dichiarazioni, e proteste di Bossuet, non si trattiene dall'imputare con esecranda impudenza ad una lunga continuata serie di successivi pontefici una cieca, indurata pertinacia ed insordescenza in que' fatali decreti, che colla condanna del giansenismo hanno (dicono essi) pervertita la dottrina teorica, e pratica del vangelo. *Oh insensati Galatae, quis vos fascinarit?* E come non avvertite, che que' decreti sì audacemente da voi calunniati sono dal Bossuet stesso nella *Difesa* dichiarati, ed acclamati come altrettanti irreformabili giudizj della s. sede apostolica, e della Chiesa universale? Lo stesso fu il giudizio del Clero gallicano riguardo ai susseguenti, ed alla bolla *Unigenitus* segnalamento. Che però se la moderna *Auctorem Fidei* è, come predicano i nostri avversarj, un ristretto, o *transunto* de' precedenti giudizj emanati nella causa del giansenismo, lungi che una tal eccezione che le si muove contro debba pregiudicarle, che anzi non può servire che ad attestarne vieppiù l'irrefragabile autorità, siccome sostenuta da' decreti anteriori già riconosciuti dalla Chiesa come irreformabili.

Ora sembra l'illustre Bossuet invitarci non più differire a produrre il luminoso passo (Serm. dell'unità) annunziato di sopra, in cui come in terso specchio chiara si ravvisa l'infallibilità pontificia, compresa nella pienezza dell' apostolica podestà, conferita da Cristo a s. Pietro. Ivi si prende il ch. Prelato ad esporre il modo providentissimo tenuto da Cristo in dare compimento al mistero dell'unità nella costituzione della Chiesa: » Troveremo nel vangelo (dice » egli pag. 468. ediz. di Liegi 1766. tom. 6.) » che volendo Gesù Cristo cominciare il mistero dell'unità nella sua Chiesa, tra tutti i discepoli ne prescelse dodici; ma che volendo » consumare il mistero dell'unità nella Chiesa » medesima, tra i dodici ne prescelse uno: *Egli » chiamò i suoi discepoli*, dice il vangelo (Luc. » 6. 13. Matt. 10. 1.): *Eccoli tutti. Ecco una prima separazione, in cui scelti sono gli apostoli » li; ed ecco i nomi de' dodici apostoli. Il primo è Simone, che si chiama Pietro: ecco in » una seconda separazione s. Pietro posto a capo, e chiamato per questa ragione col nome » di Pietro; che Gesù Cristo, dice s. Marco, » (c. 3. v. 16.) gli avea dato per preparare, come vedrete, l'opera ch'egli meditava, d'innalzare tutto il suo edificio su questa pietra.* » Tutto questo non è ancora che un cominciamento del mistero dell'unità. Gesù Cristo cominciando a parlarne ancora a molti: *Ite, praedi-*

(1) Additio ad Posit. VII. sup. pag. 34.

» *cote, mitto vos.* Ma quando vuole mettere l'ultima mano al mistero dell'unità, più non parla egli a'molti: designa Pietro personalmente col nuovo nome, che gli ha dato. Egli è un solo, che parla ad un solo: Gesù Cristo Figlio di Dio a Simone figlio di Giona; Gesù Cristo che è la vera pietra, che ha da sè la sua forza, a Simone che non è pietra se non per la forza, che Gesù Cristo gli comunica. Questi è quello, cui parla Gesù Cristo; ed a lui parlando, in lui opera, ed imprime il carattere della sua fermezza. *Ed io, dice, io dico a te, tu sei Pietro; e soggiunge: su questa pietra starò a bilirò la mia Chiesa; e concluder: le porte d'inforno non prevarranno contro di essa.* Per di-
» sporlo a quest'onore Gesù Cristo che sa, che
» la fede, che si ha in lui, è il fondamento della sua Chiesa, ispira a Pietro una fede degna di essere il fondamento di questo ammirabile edificio: *Tu es Christus Filius Dei vivi.*
» Per quest'alta predicazione della fede egli atrae a sè l'inviolabile promessa, che lo fa essere fondamento della Chiesa ».

E già qui si noti come la denominazione di fondamento della Chiesa è nome del pari attribuita a s. Pietro, e alla fede predicata da s. Pietro. Il che può facilmente comprendersi da chi rifletta, che la fede, che è fondamento della Chiesa, è quella vera fede cattolica, che si riceve dal ministero, destinato da Cristo ad autorevolmente intimarla. Ora nella separazione, in cui piacque a Cristo dar compimento al mistero dell'unità, fu secondo gli eterni consigli della divina Sapienza prescelto s. Pietro primo e principale promulgatore di quella fede, che qual parola di Dio, *sicut est vere* (1. ad Thessal. c. 2. v. 13) dee riceversi da chiunque abbia da essere in universo mondo aggregato al mistero dell'unità; siccome notorio fu dalla origine del cristianesimo, e si legge annunziato da s. Pietro stesso agli apostoli e seniori, adunati nel concilio di Gerosolima (act. 15. v. 7.): *Viri fratres, vos scitis quoniam ab antiquis diebus Deus in nobis elegit, per os meum audire gentes verbum evangelii, et credere.* Cosicchè se fondamento della Chiesa dicesi la fede, o confessione della fede di Cristo; non può negarsi la stessa denominazione al ministero, e alla voce destinata da Cristo a diffondere questa confessione fra le genti, e tutte chiamarle alla unità della fede, a compimento dell'ammirabile edificio, che Cristo dichiarò volere fondare sull'Apostolo, singolarmente da lui prescelto per comunicargli col nome di pietra, ed imprimere in esso il carattere di quella fermezza, che in Cristo solo come forte per sè stesso originalmente risiede: fermezza di predicazione, che se non fosse inalterabile, non corrisponderebbe all'effetto inteso da Cristo; quasichè da tutti si dovesse ricevere come vangelo la parola predicata da una voce, che predicandola potesse, quando che sia, deviare dalla dottrina del vangelo.

E quindi proseguendo monsignore Bessuet il suo ragionamento ben fa rilevare come quella prerogativa, che fu da prima irrevocabilmente data da Cristo a s. Pietro costituito capo della chiesa per compire il mistero dell'unità, e mettere il colmo all'ammirabile suo edificio, dee perseverare nel suo ministero nella sua sede propria fino alla consumazione de' secoli: Nè si dica, nè si pensi che questo ministero di s. Pietro finisca con esso lui. Ciò che ha da servire di sostegno ad una chiesa eterna non può mai aver fine. Pietro vivrà ne' suoi successori; Pietro parlerà sempre nella sua cattedra. Questo è quello che dicono i Padri; quello che confermano seicento trenta vescovi nel concilio di Calcedonia ».

E segue a dichiarare viemaggiormente le prerogative di questo ministero con esporre il corso, che tenne s. Pietro nell'esercizio della sua missione: » Gesù Cristo non parla senza effetto: Pietro porterà con sè dappertutto in quest'alta predicazione della fede il fondamento delle chiese... Dalla città santa di Gerosolima, ove Cristo apparve al mondo: ove la Chiesa dovea cominciare per continuare la successione del popolo di Dio: ove Pietro per conseguenza dovea essere lungo tempo il capo della parola e della condotta: da dove andava a visitare le chiese perseguitate confermandole nella fede: ove bisognava che Paolo, il grande Paolo disceso dal terzo Cielo, *il videsse a vedere*; non Giacomo sebben vi era, Giacomo sì grande apostolo, fratello del Signore, vescovo di Gerosolima..... Non è desso ma Pietro; che Paolo venir dovea per vederlo, non per essere istruito, egli che il fu per espresa rivelazione di Gesù Cristo, ma per dar la forma ai secoli futuri, e perchè stesse fermo per sempre, che comunque doto, comunque santo sia chi si voglia, fosse egli un altro Paolo, duopo gli è veder Pietro.... Passa indi Pietro in Antiochia.... la più illustre chiesa del mondo per aver avuto in essa origine il nome di Cristiano, chiesa fondata da s. Barnaba, e da s. Paolo: e che pure la dignità di s. Pietro obbliga a riconoscerlo per suo primo Pastore...

Ma dovea finalmente Pietro giugnere, e fissare la sua sede nella capitale del mondo. » Roma, ripiglia il ch. Prelato, Roma capo dell'idolatria non meno che dell'impero, ma Roma che per segnalare il trionfo di Gesù Cristo è predestinata ad esser capo della religione, e della chiesa, dee per questa ragione diventare la propria chiesa di s. Pietro.... È sebbene Roma come capo del Gentilesimo fosse, più che qualunque altra città, compresa nella divisione fatta coll'Apostolo delle genti, pur come capo della cristianità, duopo è che in essa Pietro fondi la Chiesa. Nè questo è il tutto; duopo è che la commissione straordinaria di Paolo finisca con lui in Roma, e che riunita per sempre, per così dire, alla cattedra suprema di

» Pietro, cui era subordinata, sollevi la chiesa
» romana al colmo dell'autorità e della gloria ».

In questi preliminari si vede compreso nel primato di s. Pietro il pregio della perpetuità, per cui ha da durare nella sede di lui, e ne' suoi successori col diritto esercitato da s. Pietro, di visitare indefinitamente le chiese della cristianità, ovunque egli passava, e di esservi riconosciuto qual primo pastore, in chiesa fondata anche dagli apostoli. Ma questo non è neppure il tutto. Dopo è che ai preliminari succeda l'insigne consentaneo passo, il quale per via d'immediata necessaria conseguenza ci scuopra la primitiva origine della pontificia infallibilità nella separazione, in cui Cristo parlando al solo s. Pietro, il sollevò con sì alte preminenze sopra gli altri suoi consorti nell'apostolico ministero.

Così dunque monsignore Bossuet (p. 472.) :
» Gesù Cristo dopo aver detto a Pietro, eterno
» predicatore della fede: *Tu sei Pietro, e sopra
» questa pietra edificherò la mia chiesa*, egli soggiunge: *Ed io ti darò le chiavi del regno de' cieli.*
» Tu che hai prerogativa della predicazione
» della fede, avrai anche le chiavi designanti
» l'autorità del governo. *Tutto ciò che legherai
» sulla terra, sarà legato nel cielo; e ciò che scioglierai
» sulla terra sarà sciolto nel cielo.* Tutto è sotto-
» messo a queste chiavi, regi e popoli, pastori e
» greggi. Ci rallegra il dirlo, posciachè amiamo l'unità, e ci rechiamo a gloria la nostra
» obbedienza. Pietro è quegli cui fu primamente ordinato di *amare più che tutti gli altri*, e
» in seguito di pascere, e tutto governare, *agnelli, e pecore*, i pargoletti, e le madri, ed i pastori stessi: pastori inverso i greggi, pecore inverso a Pietro.... Così s. Pietro comparisce
» il primo in tutto e per ogni modo: il primo nella confessione della fede; il primo fra gli
» apostoli a veder Gesù Cristo risuscitato, come dovea esserne il primo testimone innanzi a tutto il popolo; il primo nel numero degli Apostoli; il primo a confermare la fede con un miracolo; il primo a convertire i Giudei; il primo a ricevere i Gentili. Ma io non posso tutto dire. Tutto concorre ad autenticare il suo primato ». E appresso (p. 475) dopo aver notata la comunicazione fatta poi anche agli altri apostoli della podestà di legare e di sciogliere, segue a dire: » Era dunque manifestamente disegno di Cristo il riporre prima in un solo ciò che volea in seguito riporre in molti; ma il seguito non rovescia il principio, nè il primo decade punto dal suo grado. Quella prima parola, *Tutto quello che legherai*, detta ad un solo, ha di già subordinato alla sua podestà ciascun di quelli, a' quali si dirà: *Tutto ciò che rimetterete*: imperocchè le promesse di Gesù Cristo, e i doni suoi sono *sine poenitentia*: e ciò che una volta dato è indefinitamente ed universalmente, è dono irrevocabile. Oltrèchè la podestà che si compartisce a molti,

» porta la sua restrizione nel suo appartamento ;
» laddove la podestà data ad un solo, e sopra tutti e senza eccezione, porta seco la pie-
» nezza.... Ond'è che i nostri antichi dottori di Parigi hanno tutti ad una voce riconosciuto
» nella cattedra di s. Pietro la pienezza dell'apostolica podestà: ed è questo un punto deciso e risoluto ».

Tali sono i sentimenti che l'illustre Bossuet raccolse da' fonti stessi evangelici, onde si abbia per *deciso e risoluto*, che per dar compimento al mistero dell'unità distinse Cristo s. Pietro dagli altri apostoli, e a lui *personalmente* dirizzando la parola, a lui solo diede primieramente l'apostolica podestà *nella sua pienezza, sopra tutti, e senza eccezione*: che nella comunicazione, che fece Cristo in seguito della podestà delle chiavi agli altri apostoli, nulla fu tolto della pienezza che fu da prima in Pietro solo irrevocabilmente riposta; sendo le promesse di Cristo, ed i suoi doni *sine poenitentia*, nè soggiacendo a revoca quello che una volta dato fu indefinitamente ed universalmente: che finalmente questo dono dell'apostolica podestà in tutta la sua pienezza, fatto da prima ed irrevocabilmente al solo s. Pietro, non era per finire col corso della vita sua mortale, ma dovea nella persona di lui perpetuarsi nel suo ministero in tutta la serie de' suoi successori; giacchè *un ministero, che dee servire di sostegno ad una chiesa eterna, non può mai aver fine*.

Con questi preliminari sembra monsignore Bossuet averci condotti a dover di necessità riconoscere l'origine della infallibilità pontificia nel compimento, che nel fondare la sua chiesa volle dare Cristo al mistero dell'unità. Ed in vero egli è fuori di questione, anzi è dogma fondamentale della professione cattolica, che la infallibilità nel decidere le controversie spettanti alla fede, è una dote privativamente annessa da Cristo alla apostolica podestà: dunque non può non esser compresa nella pienezza della medesima.

Ciò posto, veniamo per mezzo di un breve sillogismo alla conclusione, che sembra *sua sponte* risultare dalle promesse, somministrateci dal ch. Bossuet.

La pienezza dell'apostolica podestà include l'infallibilità nel decidere le questioni di fede:

Questa pienezza fu da Cristo nel compiere il mistero dell'unità conferita irrevocabilmente a s. Pietro, e nella persona di lui al suo ministero, da esercitarsi a perpetuità per bocca de' suoi successori:

Dunque con questa pienezza ha da durare nel ministero di Pietro, e de' suoi successori la prerogativa dell'infallibilità a perpetuo mantenimento del mistero dell'unità, per cui fu da prima irrevocabilmente riposta nella persona di Pietro da continuare in tutta la successione del suo ministero.

Non vi ha qui espressione, che non possa giustificarsi colle parole stesse di monsignore Bossuet nell'esposte premesse, tratte da fonti evangelici. L'argomento è in forma (chi concede la pienezza, concede tutto quello che è incluso nella pienezza: Cristo ha concesso irrevocabilmente a s. Pietro e al suo ministero la pienezza: Dunque ha insieme concesso l'infallibilità compresa nella pienezza dell'apostolica podestà): Dunque se non falla la logica, la conclusione ha da reggere.

ARTICOLO V.

Documenti de' primi secoli comprovanti l'antica dottrina della pontificia infallibilità.

Ad iscreditare la pontificia infallibilità non poco vantaggio hanno saputo trarre i nostri avversarj dalla franchezza, solita usarsi da essi nell'appresentarla qual novità sorta ne' tempi dell'ignoranza, ed ignota del tutto ne' bei secoli della Chiesa: jattanza che sebbene non abbia prevaluto nella generalità del popolo cristiano, che con evangelica semplicità si tien sicuro di non esser mai condannato al tribunale di Cristo per aver aderito alle decisioni dogmatiche del suo vicario in terra; non tralascia però di eccitare, e fomentare in molti quello spirito di contenzione tanto abborrito dall'Apostolo, il quale nulla più raccomanda a' fedeli, che di stare uniti in *eodem sensu et sententia*: unione che siccome in ogni altro corpo morale, così, e molto più nel corpo mistico della Chiesa, non può altrimenti conseguirsi, se non per via di una religiosa indissolubile subordinazione al supremo capo e pastore, cui fu da Cristo affidata la cura del gregge universale, costituendolo in tal guisa centro e vincolo dell'unità cattolica.

Ne' suoi motivi di opposizione non sembra monsignore di Noli essersi preso gran pensiero di provare la supposta da lui novità della opinione della pontificia infallibilità, contentandosi di affacciarla da principio, qual cosa giudicata, bastante a convincerne la falsità: cenno che pure a lui è bastato se non a concludere, almeno a conseguire il suo intento di muovere dubbiezze e diffidenze contro alla irrefragabile autorità della s. Sede negli apostolici suoi dogmatici giudizj. Se qui di altro non si trattasse che di replicare a lui solo, più che bastante sarebbe il contrapporgli qual testimonianza di maggior peso il sopra riferito passo della storia della chiesa trevirense; ove l'autore coi documenti alla mano dimostra come la dottrina della pontificia infallibilità divulgata era già dai tempi de' re franchi nelle stesse chiese gallicane. Ma il principale nostro intento si è di procurare quel maggiore appagamento, che possiamo, a coloro, che vogliono procedere di buona fede in questa questione, col porre loro sotto gli occhi tali monumenti, ne' quali posano rav-

visare le cautele, che la prudenza esige da essi prima di prestare fede alle più risolte asserzioni degli oppositori. Speriamo che dalla indulgenza del benigno leggitore ne sia concesso di estrarre que' monumenti da' varj luoghi dell'opera della *Confutazione di due libelli* contro il breve *Super soliditate* (qui sopra nel tomo precedente), e dalle *Animadversioni sulla ritrattazione di Febronio* (a principio di questo tomo), ove si trovano spartitamente esposti secondo che portava l'opportunità, onde qui formarne una ordinata serie, come segue.

S. IRENEO.

Principato della chiesa romana, in virtù della quale tutte le chiese debbono concordare con essa.

Celebratissima è in prima la testimonianza di s. Ireneo tanto più da valatarsi, quanto che sendo questo illustre discepolo di s. Policarpo venuto dall'Asia nelle Gallie, rappresenta egli in sè il concorde sentimento degli orientali, e degli occidentali da que' tempi, ne' quali risuonavano le voci degli apostoli nelle bocche di quelli, che le avevano ascoltate da essi medesimi.

Sembra questo santo essere il primo, cui sia venuto in pensiero di comprendere in un solo argomento un modo di confutazione, da potersi adattare a tutte quante l'eresie e sette insorte, e da insorgere; con opporre alla perpetua instabilità de' discordanti loro errori l'invariabile uniformità dell'apostolica tradizione, vegliante nelle chiese componenti l'unità cattolica.

Ma come mai potea s. Ireneo attestare una siffatta uniformità, stante la somma e come insuperabile difficoltà ch'egli stesso rileva (l. 3. advers. haeres. c. 3.) di andare indagando per tante numerosissime successioni di chiese sparse di già nell'universo, ignote in gran parte l'une all'altre, qual si fosse la dottrina che in ciascheduna di esse si professava? Ed è appunto questa difficoltà rilevata dallo stesso santo, onde prende egli motivo di mettere in vista il provido consiglio della divina sapienza nell'apprestare il mezzo pronto non men che sicuro da certificare autenticamente, e senza bisogno di altra briga la concordia delle chiese cattoliche nella unità di una medesima fede.

Questo provido mezzo il dimostra egli nella prerogativa dell'autorevole principato sopra tutte l'altre chiese, onde piacque a Dio nobilitare la chiesa di Roma, chiesa massima, com'ei la dice, *chiesa antichissima* (in quanto sede del Principe degli apostoli, a quo *episcopatus ipse* come dicono i padri, *sumpsit exordium*), chiesa nota a tutti, nella quale fu dai gloriosissimi Apostoli depositata l'apostolica tradizione, che in essa si conserva, da propagarsi col preconcio

della verità per mezzo dalla successione de' suoi pontefici, de' quali tesse la serie dal principio fino a s. Eleuterio, che sedeva a' suoi tempi; onde senza bisogno di andare trascorrendo per l'altre chiese, bastava enunciare la tradizione che in essa Chiesa si conservava, e si promulgava per *successiones* de' suoi vescovi, alla quale necessario era, che tutte l'altre si accordassero.

Rechiamo il passo del Santo. « Sed quoniam » valde longum est, in hoc tali volumine omnium » ecclesiarum enumerare successiones: maximae, et antiquissimae, et omnibus cognitae, » a gloriosissimis duobus apostolis Petro, et » Paulo Romae fundatae, et constitutae ecclesiae, eam, quam habet ab apostolis traditionem, et annuntiatam hominibus fidem per » successiones episcoporum pervenientem usque » ad nos, indicantes, confundimus omnes eos, qui » quoquo modo, vel per sibi placentia, vel per » vanam gloriam, vel per cecitatem, et malam » sententiam, praeterquam oportet, perversa » colligunt. Ad hanc enim ecclesiam propter potentior (al. potentior) principalem necessitatem » se est omnem convenire ecclesiam, hoc est, eos, » qui sunt undique fideles, in qua semper ab » his, qui sunt undique, conservata est ab apostolis traditio ». E ancora: » Ea, quae est ab » apostolis in Ecclesia traditio, et veritatis » praeconatio pervenit usque ad nos; et plenissima haec ostensio unam, et eandem vivificantem fidem esse, quae in Ecclesia ab apostolis usque nunc sit conservata, et tradita in » veritate ».

Così da s. Ireneo impariamo come senza quella vicendevole comunicazione delle chiese sparsa per l'universo, sempre troppo difficile per se stessa, e ne' tempi di persecuzione assolutamente impossibile, poteano, e possano le chiese in ogni emergente rendersi certe, ciascuna verso di se, della verità da professarsi, e tutte cerziorarsi della conformità di tutte le altre nella medesima professione. Nascea questa certezza, e ha sempre da nascere dalla necessità, imposta per ordine di Dio a tutte le chiese di dover convenire colla Chiesa, in cui col principato dell'apostolica autorità si conserva la pienezza della tradizione, da propagarsi per mezzo della successione de' suoi pontefici. Ora egli è chiaro, che la necessità imposta da Dio a tutte le Chiese, a tutti universalmente i fedeli di dover concordare colla chiesa romana, presuppone non solo l'infedibilità nella totalità della serie, ma anche una invariabile infallibilità in tutti, e ciascuno de' pontefici, che si succedono nella sede di Pietro.

E per vero dire; se quel preconcio di fede, che si annunzia per bocca de' pontefici potesse in qualunque punto della serie soggiacere ad errore, tuttochè momentaneo, più non sarebbe quel mezzo certo qual è proposto da s. Ireneo, ordinato da Dio per discernere il vero dal

falso, e *confondersi* tutte le perverse dottrine, che si vanno introducendo da coloro, i quali *quoquo modo perversa colligunt*: più non sussisterebbe la necessità di convenire con una chiesa, la cui predicazione potesse ad ogni momento cangiarsi da preconcio di verità in preconcio di errore e di pestilenza. Nè qui può farsi distinzione tra la fede radicata nella cattedra, e l'annunzio che se ne fa pel preconcio del sedente; giacchè la fede della cattedra non potea rendersi nota alle chiese se non per la voce del pontefice, come appunto ce la rappresenta s. Ireneo per *successiones episcoporum*, i quali si succedono gli uni agli altri nel ministero della predicazione. Oltrechè monsignore Bossuet, come abbiamo di già veduto, confessa che qualunque distinzione si ammetta tra la cattedra, ed il sedente, sempre consta che la cattedra nulla esercita di giurisdizione, se non per opera del sedente.

Ed ecco, come in questa necessità di concordia colla chiesa romana, per cui da' tempi apostolici si mantenne fino a s. Ireneo, e dovea in perpetuo mantenersi la perseverante uniformità di fede nell'unità cattolica, chiara si manifesta l'universale persuasione, in cui erano tutte le chiese, che non potesse soggiacere ad errore la predicazione di quella chiesa, cui per istituto di Cristo doveano tutte conformarsi; giacchè troppo mostruosa contraddizione vi sarebbe stata nel supporre, che il Dio di verità inducesse ad abbracciare una dottrina, da cui non avesse egli escluso ogni pericolo di errore. Così nel citato passo di s. Ireneo sparsa già si scorge dall'origine del cristianesimo la dottrina della pontificia infallibilità; onde lungi dal dover tacciarla di novità, rimane anzi ad indagare qual sia l'epoca, in cui cominciò a suscitarsi la contraria opinione; che, sebbene adottata in seguito da più, e più dottori, non fa però che non abbia sempre la primitiva sentenza ritenuta la sua preponderanza nel sentimento, siccome più comune, così anche più autorevole, qual si professa nella universalità del popolo cristiano.

TERTULLIANO.

L'autorità della sede romana bastante a decidere ogni punto spettante alla salute.

Nell'aureo suo libro delle Prescrizioni comincia Tertulliano dal premettere una ben notevole distinzione tra le chiese matrici, ed originarie, che furono ammaestrate dagli stessi apostoli, e l'altre che furono dipoi fondate e si vanno tuttodì fondando nelle varie parti della cristianità, e ch'egli perciò chiama propaggini. Proprio delle prime egli è il diffondere la dottrina, depositata in esse dagli apostoli: proprio delle propaggini il riceverla dalle matrici. Delle prime dice, che sono propria-

mente apostoliche: delle altre, che possono anch'esse riputarsi fra le apostoliche (*deputantur apostolicae*) mediante la consanguinità della dottrina, e la comunicazione che ritengono colle matrici; cosicchè in ogni controversia concernente la salute debbasi ricorrere a que' primitivi fonti per accertarsi della verità. Ed è questa la nota stabilita da Tertulliano per distinguere la professione Cattolica da quelle sette erranti: *Communiamus cum ecclesiis apostolicis, quod nulla doctrina diversa*. Ora di queste chiese matrici altra più non rimane fuorchè la romana: ed è quella che in particolar modo si distingue da Tertulliano C. 21. » Si autem Italiae adjaces, » habes Romam, unde nobis quoque auctoritas » praesto est ». E soggiunge: » Ista quam felix » ecclesia! cui totam doctrinam Apostoli cum » sanguine profuderunt.... Videamus, quid di- » dicerit, quid docuerit, quid cum africanis » quoque ecclesiis contesserit ».

Alle chiese adjacenti all'Italia non altra norma proponeva Tertulliano, fuor quella ch'era sempre in pronto alle chiese africane per definire le questioni concernenti la salute, cioè l'autorità di quella felice chiesa, stabilita in Roma, nella quale gli apostoli profusero col sangue la pienezza della dottrina: adunque Tertulliano riconosceva in quella sede una perpetua costante prerogativa d'infallibilità, senza la quale non può darsi un fermo, indubitato, definitivo giudizio in materia di fede. E siccome in ogni punto di tempo possono in tal materia suscitarsi dubbj da inquietare la coscienza dei fedeli; dunque è che perseverante sia in tutta la serie de' pontefici senza eccezione quella infallibilità di giudizio, cui si ha da ricorrere per impor silenzio all'insorta controversia.

Chiaro è poi che ogni dottrina, la quale ricevuta dalla chiesa romana dovea professarsi come dottrina di fede nell'Africa, e nelle parti adjacenti all'Italia, dovea per la consanguinità della dottrina, richiesta dall'unità di fede, professarsi del pari in tutta la cristianità, e da tutte l'altre Chiese matrici, che tuttavia sussistevano, e che non cessarono di esser chiesa apostoliche (N. B.) fino a tanto che col dipartirsi dalla consanguinità di dottrina, e dalla comunicazione colla chiesa principale *ad quam necesse est omnem ecclesiam convenire* (s. Ireneo), chiesa radice, e matrice dell'unità cattolica (s. Cipriano), chiesa nella quale *semper viguit apostolica cathedrae principatus* (s. Agostino), si sparse in esse il lume della vera fede.

Ha dunque da considerarsi la chiesa romana non sotto la semplice qualità di chiesa originaria, ed apostolica, pregio comune a tutte l'altre chiese fondate dagli apostoli; ma qual primaria chiesa costituita per ispeciale consiglio della divina Provvidenza madre, e maestra di tutte le chiese comprese nell'unità cattolica, da dover sussistere a perpetuità, perchè mediante l'inalterabile successione de' suoi pontefici,

si potesse in quella, come a' tempi di Tertulliano, così in ogni tempo avvenire, additare a tutte le propaggini l'inviolabile sede del sacro primitivo deposito, consegnatole dagli stessi Apostoli; e dire loro in ogni dubbio concernente la fede: *Habes Romam, unde nobis auctoritas praesto est*.

S. GIROLAMO.

La sede di Pietro cattedra di verità, parlante per bocca de' successori del s. Apostolo.

Riguardo ai sentimenti di questo massimo dottore di s. Chiesa, ci ha egli stesso risparmiata la fatica d'indagargli, stante la chiarezza, colla quale si esprime in ogni occasione; che gli si appresenta di manifestarli.

Così nella celebre sua lettera al papa s. Damaso, implorando il di lui oracolo sulla questione allora vertente intorno alla espressione di una, o tre ipostasi: » Ideo mihi cathedram » Petri, et fidem apostolicam ore laudatam cen- » sui consulendam.... Ego nullum alium nisi » Christum sequens, Beatitudinem tuam, idest, » cathedrae Petri communionem consocior: super » illam Petram aedificatam Ecclesiam scio.... » Non novi Vitalem, Meletium respuo, ignoro » Paulinum. Quicumque tecum non colligit, » spargit: hoc est, qui Christi non est, Antichri- » sti est ».

Quante cose in sì poche parole *Beatitudinem tuam, idest, cathedrae Petri!* Non distingueva dunque s. Girolamo la cattedra dal sedente, che con apostolico giudizio ne promulgava la dottrina: *cathedram Petri, et fidem Apostolicam ore laudatam*; riconosceva permanente nella cattedra di Pietro la fede encomiata dall'Apostolo, che si annunziava nell'universo mondo, come fede universale della Chiesa. E nell'assoluta preventiva adesione alla dichiarazione, che ne implorava dal pontefice, dimostra la certa sua credenza, e persuasione, che non potesse soggiacere ad errore la sentenza, che aspettava. Potea s. Girolamo spiegare più chiaramente, come la fede indefettibile della cattedra, era inerente alla indefettibilità del sedente, per la cui voce si promulgava?

Men note forse sono, ma non men decisive più altre testimonianze, nelle quali si prende a ribattere le jattanze di Rufino. Vantava questi in odio di s. Girolamo una sua confessione, come approvata dal comune consenso dell'Italia. Che oppone il Santo? » *Et tamen miror* (così egli *Apolog. adv. Ruf. l. 3. c. 5.*) *quomodo probaverit Italia, quod Roma contempsit: Episcopi susceperint, quod sedes apostolica condemnavit*. Maraviglia, che ben dimostra quanto incredibile fosse a quella età, che l'Italia, ed in particolare i vescovi avessero approvata una scrittura, che fosse stata riprovata dalla s. sede.

Ben altra maraviglia avrebbe dovuto farsi s.

Girolamo, se a' tempi suoi si fosse sentito un vescovo associarsi alle glorie dell' Apostolo, e farsi un merito dell' *ardimento suo* nel contrapporsi ad un solenne decreto della sede apostolica, ed all' unanime consenso nell' accettarlo de' suoi colleghi nell' episcopale ministero: eppure questo vescovo vuole essere creduto, e trova chi lo crede zelante seguace, e vindice dell' antica dottrina de' padri!

Torniamo a Ruffino. Avea questi detto in commendazione della sua Traduzione de' libri d' Origene, che il leggitore latino nulla vi avrebbe trovato, che fosse alieno dalla *fede sua*: » *Nihil in illis (libris) quod a fide nostra discrepet, latinus lector inveniet* ». E qui s. Girolamo (Apolog. l. 1, c. 1.): *Fidem suam quam vocat? eamne, qua romana pollet ecclesia? an illam, quae in Originis voluminibus continetur? Si romanam responderit; ergo catholici sumus, qui nihil de Originis errore transtulimus. Sin autem Originis blasphemiam, fides illius est; dum mihi inconstantiae crimen impingit, se haereticum probat*. Stimava dunque s. Girolamo non potersi senza nota d'eresia recedere dalla fede, che si professa nella chiesa romana.

Lo stesso si raccoglie dalla lettera del Santo alla illustre vergine s. Demetriade per preannunzia contro il contagio de' serpeggianti errori, i quali, sebbene già fulminati dal papa s. Anastasio, tornavano a ripullulare: le raccomanda sopra tutto di stare inviolabilmente attaccata alla fede del s. papa Innocenzo, degno successore di s. Anastasio: « *Et quia vereor, immo rumore cognovi* » in quibusdam adhuc vivere, et pullulare venata plantaria; illud te pro caritatis affectu praemonendum puto, ut sancti Innocentii, qui apostolicae cathedrae, et supradicti viri successor et filius est, teneas fidem; nec peregrinam, quamvis tibi prudens, callidaque videaris doctrinam recipias ».

S. INNOCENZO I. S. AGOSTINO.

CHIESE AFRICANE.

Niuna controversia spettante al dogma può definitivamente terminarsi, se non per autorità della s. sede.

L' indefettibilità della romana cattedra nei dogmatici giudizi pronunziati da' suoi pontefici si scorge autenticamente confermata ne' rescritti del s. papa Innocenzo I. ai due celebri concilj cartaginese e milevitano nella causa pelagiana, ricevuti con somma venerazione da' padri africani, e della chiesa universale.

I padri del concilio cartaginese sotto il primate Aurelio (Lett. 176. tra quelle di s. Agostino, ediz. Maur.) porgono al s. Padre le loro suppliche « *ut statutis nostrae medietatibus adhibeat* » tur auctoritas etiam apostolicae sedis pro tuen-

» da salute multorum, et quorundam etiam per-
» versitate corrigenda ». E dopo avere esposte le dottrine, contrarie agli errori pelagiani, soggiungono per modo di riverente scusa (n. 3.): « *Ve-* » *remur ne apud te ista ipsa commemorando,* » *quae majore gratia de sede apostolica prac-* » *dicas, inconvenienter fecere videamur* ». Espressione dinotante la maggiore autorità d' insegnamento, che riconoscevano essi nella sede apostolica sopra l' adunanza del loro, tuttochè ben numeroso concilio. Quindi si fanno a supplicare il s. padre, perchè compatendo alle loro angustie degnisi fulminare con l' autorità della sede apostolica l' errore e l' empietà, che avea di già molti fautori, sparsi in varie parti: « *Er-* » *ror tamen ipse (n. 4.), et impietas, quae jam* » *multos assertores habet per diversa dispersos,* » *etiam auctoritate sedis apostolicae anatheman-* » *da eet* ». Sentenza, che ansiosamente si desiderava, perchè, mediante la condanna della sede apostolica, la dottrina pelagiana fosse da tutti riconosciuta eretica; come dalla lettera del concilio milevitano, e dall' espresse testimonianze di s. Agostino più chiaro apparirà.

I padri milevitani (nella lettera seg. 176.), si riferiscono alla relazione del concilio cartaginese, alle cui suppliche si uniscono per la condanna dell' errore, sulla fiducia, come si spiegano, che » *adjuvante misericordia Domini Dei* » *nostri, qui te, et regere consulentes, et oran-* » *tem exaudire dignatur, auctoritati sanctitatis* » *tuae, de sanctorum Scripturarum auctoritate* » *depromptae, facilius eos, qui tam perversa,* » *et perniciose sentiunt, esse cessuros; ut de* » *correctione potius congratulor, quam con-* » *tristemur interitu. Quod libet autem ipsi eli-* » *gant: certe vel aliis, quos plurimos possunt,* » *si ab eis dissimuletur, suis laqueis implicare,* » *cernit Venerabilitas tua instanter, et celeriter* » *providendum* ». Ove si vede, come seguitando tuttavia i pelagiani a goder dell' ecclesiastica comunione, onde prendevano occasione di spargere i loro errori, ricorrono i padri al pontefice per impetrarne la sentenza decisiva, per cui, o si ravvedessero i travati cedendo alla superiore autorità del pontefice, fondata sulla autorità delle scritture, o in vigore dell' anatema vibrato da esso contro i contumaci, fossero questi autenticamente dichiarati eretici, ed espulsi in tutto l' universo dal consorzio dei fedeli.

Ora veggiamo i rescritti del s. pontefice alle relazioni, e suppliche de' due mentovati concilj. Nel rescritto ai padri cartaginesi (ep. 181.) commenda la religiosa loro fedele osservanza dell' antica tradizione e disciplina nel riferire al di lui apostolato, quanto si era trattato nel loro concilio; siccome bene intesi di quello, che *apostolicas sedes debeatur*, sede cioè dell' apostolo, » *a quo ipse episcopatus, et tota auctoritas no-* » *minis hujus emerit* », conformandosi in tal guisa al sacerdotale istituto de' maggiori, da'

quali fu, non per umana, ma per divina sentenza stabilito: » *Ut quidquid quamvis in dis-junctis, remotisque provinciis ageretur, non prius ducerent finiendum, nisi ad hujus sedis notitiam perveniret, ut tota hujus auctoritate, justa quae fuerit pronuntiatio firmaretur.* »

Nel rescritto ai padri milevitani (ep. 182.) commenda parimente il santo Padre la diligenza loro nel consultare la sede apostolica, cui è affidata la sollecitudine di tutte le chiese, per intendere « *super anxiiis rebus quae sit tenenda sententia, antiquae scilicet regulae formam secuti, quam toto semper ab orbe mecum nostis esse servatam.* » Il che comprovano eglino stessi col presente loro ricorso, ben consapevoli, « *quod per omnes provincias apostolico fonte petentibus responsa semper emanent.* » E soggiunge: « *Praesertim quoties fieri ratio ventilatur, arbitror fratres et coepiscopos nostros, nonnisi ad Petrum, idest, sui nominis, et honoris auctorem referre debere, velut nunc retulit vestra dilectio, quod per totum mundum possit omnibus ecclesiis in commune prodesse. Fiant enim necesse est cautiore, cum inventores malorum ad duplicis relationem synodi, sententiae nostrae statutis viderint ab ecclesiastica communione sejunctos.* »

Così rammenta il s. pontefice a' padri africani la regola dell'antica tradizione pienamente ad essi nota, e da tutto l'orbe sempre osservata, che prescrive in ogni emergente intorno alla fede doversi ricorrere alla sede di Pietro, da cui come da fonte apostolico *petentibus semper responsa emanant*, e attenderne l'autorevole sentenza senza la quale niuna tal questione, ovunque insorga, può esser *terminata*; in guisa che i contumaci debbano aversi come definitivamente condannati, e dalla ecclesiastica comunione in tutto l'orbe separati.

Queste decretali non solo non eccitarono veruna reclamazione da parte de' padri africani, come sarebbe facilmente avvenuto, qualora vi avessero ravvisate pretese pregiudizievoli a' legittimi diritti dell'episcopato, ma furono da essi accolte con piechezza di venerazione, e di ossequio. Abbiamo di tale accoglimento la autentica testimonianza di s. Agostino nella lettera 186. scritta in nome di lui, e di s. Alipio vescovo di Tagasta a s. Paolino vescovo di Nola, nel trasmettergli una distinta relazione di quanto si era operato nella causa pelagiana: « *Scriptimus etiam (n. 2.) ad beatæ memoriae papam Innocentium praeter conciliorum relationes, litteras familiares, ubi de ipsa causa aliquanto diutius egimus. Ad omnia nobis ille rescripsit eo modo, quo fas erat, atque oportebat apostolicae sedis antistitem.* » Irrefragabile testimonianza, che ne' rescritti, e nelle lettere della B. M. di papa Innocenzo nulla si era trovato, in che apparisse ombra di esagerazione: ma quello soltanto che *conveniva*, e som-

peteva di doversi rispondere dal pontefice della sede apostolica.

Quanto poi fosse in particolare l'ossequio prestato da s. Agostino alle suddette decretali, si manifesta pure in quel celebre suo detto, *causa finita est*, nell'annunziare ch'ei fa co' rescritti venuti da Roma il compiuto trionfo della verità cattolica sopra i pestilenziali errori della pelagiana setta. Rammentato avea s. Innocenzo nel suo rescritto l'antico istituto de' maggiori, che niuna causa concernente al dogma, dovesse aversi per finita, *nihil finiendum ducerant*, finchè fattane la relazione alla s. sede ne fosse emanata la finale definitiva sentenza. A questo passo alludendo s. Agostino ne prende argomento di mostrare, come sendosi adempiuto per mezzo de' rescritti venuti da Roma ciò che richiesto era *ad finiendum*, era dunque in conseguenza finita la causa. Così egli (serm. 131. *de verbis evang. Johan. c. 10.* edit. Maur.): « *Jam enim de hac causa duo concilia missa sunt ad sedem apostolicam: inde etiam rescripta venerunt. Causa finita est: utinam aliquando finiatur error.* » La manifesta allusione del *finita est* di s. Agostino, al *finiendum ducerant* di s. Innocenzo disvela il genuino senso di quella espressione, che vanamente tentano gli avversari d'ingombrare colle cavillose loro interpretazioni.

Vieppiù si manifesta il sentimento di s. Agostino nella citata lettera a san Paolino num. 28. nel redarguire la pertinacia di Pelagio in sostenere la perversa sua intelligenza di un passo del vangelo contro la dichiarazione fattane dalla s. sede nel rescritto d'Innocenzo ai padri milevitani: « *et contra apostolicae sedis auctoritatem, ubi de hac ipsa re cum ageretur, hoc testimonium adhibitum est evangelicum, ne parvuli non baptizati vitam posse habere credantur.* » Colla stessa autorità dell'apostolico giudizio reprime il s. dottore l'audace temerità di Giuliano nel suo appello ad un nuovo esame: « *Non est autem bonum (L. 2. Op. imperf. c. 103.) contra apostolicum sensum exserere, et asserere haereticum sensum. Quid adhuc quaeris examen quod jam factum est apud apostolicam sedem?* » Si consideri se chi ne' giudizi della sede apostolica riconosce l'irrefragabile autorità del *sensu apostolico da non lasciar luogo* ad ulteriore esame, si mostri molto propenso a riconoscere *lacune* di fallibilità nella serie di que' giudizi contro al *sensu apostolico*.

E giacchè non può il tutto dirsi dappertutto, ne sia lecito il ripigliare l'anatisti delle suddette lettere de' padri africani, ove instano presso il papa, perchè non tardi ad anatematizzare la dottrina pelagiana con insieme i suoi autori, e contumaci fautori, onde porre fine allo scandalo, con cui non cessavano di spargerne gli errori. Ad ischiarimento di siffatte istanze abbiamo accennato un passo di s. Agostino (De

pecc. origin. e. IV.), ove nota che la dottrina pelagiana, sebbene di già diffamata presso le varie provincie della cristianità, riprovata estandio de' concilj provinciali; pure, e Pelagio, e Celestio, ed i loro aderenti seguitavano tuttavia a goder pubblicamente dell' ecclesiastica comunione, abusandone per sedurre più facilmente gl' incauti fedeli, fra' quali viveano: *Flures*, dice il Santo, *pelagianos propterea sectabantur, quia catholicas communioni videbant esse sociatos*: scandalo, che non fu rimesso se non dopo che per sentenza della s. sede proscritta fu inappellabilmente l'empietà pelagiana, e condannati gli autori, e contumaci fautori della medesima. Così s. Agostino scrivendo *Optato episcopo*, Ep. 190. n. 22. ad oggetto di cautelarlo contro le insidie della nuova eresia, « *cujus vel auctores, vel certe acerrimi, notissimique suadores cum Pelagias, at Caelestius extitissent, conciliorum episcopatum vigilantia, in adjutorio Salvatoris, qui suam tuetur ecclesiam, etiam a duobus venerabilibus antistitibus apostolicae sedis, papa Innocentio, et papa Zosimo, nisi correcti etiam egerint penitentiam, toto christiano orbe damnati sunt. De quibus exempla recentium litterarum, sive quae specialiter ad afros, sive quae universali ter ad omnes episcopos de memorata sede manarunt, ne forte ad vestram Sanctitatem nondum pervenerint, vobis curavimus mitti* ». Da questi passi di s. Agostino ben si comprende, come a terminare definitivamente la causa pelagiana non era sufficiente la vigilanza episcopale, tuttochè sì luminosamente spiegata in più parti, e segnatamente ne' due celebri concilj cartaginese e milevitano, se non vi si aggiugnere la superiore autorità della s. sede, implorata perciò da que' venerandi vescovi: acciocchè in vigore dell' anatema pronunziato dalla medesima, venisse in tutto l'orbe notoriamente riconosciuta l' eretica empietà della setta pelagiana, ed i suoi contumaci fautori esclusi dalla comunione della Chiesa, e dall' universale consorzio de' fedeli.

LETTERA SINODALE

De' tre concilj delle tre provincie Bizacena, Numidia, e Mauritania in conferma de' suddetti pontificj rescritti.

Quanto costante siasi conservata nelle età susseguenti in tutta l'estensione delle chiese africane l' antica professione dell' irrefragabile autorità della sede apostolica per terminare definitivamente le cause appartenenti alla fede, chiaro apparisce dalla lettera sinodica de' tre concilj delle provincie Bizacena, Numidia, e Mauritania diretta a papa Teodoro, e prodotta nel concilio lateranense sotto Martino I. an. 649. Lettera e professione, stesa ne' termini stessi,

ne' quali più di due secoli avanti era stata questa irrefragabile autorità solennemente dichiarata dal s. papa Innocenzo nel suo rescritto ai padri cartaginesi. Omettiamo per brevità, nè senza rincrescimento, l' intero preambolo, che non può essere più significante; e riporteremo soltanto il seguente passo, tanto da far vedere come era tuttavia vegliante in tutta l'Africa la dottrina esposta nel suddetto rescritto del santo pontefice Innocenzo. « *Antiquis enim regulis sancitum est, ut quidquid quamvis remotis vel in longinquo positis ageretur provinciis, non prius tractandum, vel accipiendum sit, nisi ad notitiam almae sedis vestrae fuisset deductum, ut hujus auctoritate, justa quae fuisset pronuntiatio firmaretur; indeque sumerent caeterae ecclesiae velut de natali suo fonte praedicationis exordium, et per diversas totius mundi regiones puritatis incorruptae maneat fidei sacramenta salutis* ».

Dopo tali, e sì espresse testimonianze della piena ossequiosa venerazione prestata da un Agostino, e dalle chiese africane ai rescritti di papa Innocenzo, ed alla prerogativa ivi enunziata della s. sede, potrà ognuno giudicare *an satis pudori consulant* coloro, che hanno tentato, e tuttora tentano di eluderne l' autorità sotto pretesto, che non abbia da prestarsi fede troppo buonamente a' romani pontefici, ove si prendono ad esaltare le prerogative della lor sede. Ma pure a maggiore confusione di costoro fia bene, che di nuovo sentano con che tuono vien repressa nella *Difesa* p. 3. l. 10. c. 6. l' arroganza di siffatta temeraria risposta: « *Audio quid dicant: romanis pontificibus sedis suae dignitatem commendantibus, in propria videlicet causa non esse credendum. Sed absit: pari enim jure dixerint, ne episcopis quidem, aut presbyteris esse adhibendam fidem, cum sacerdotum sui honorem praedicant; quod contra est. Nam quibus Deus singularem honoris, dignitatisve praerogativam contulit, iisdem inspirat verum de sua potestate sensum, ut ea in Domino, cum res proposuerit, libere et confidenter utantur; fiatque illud quod ait Paulus: Accepimus Spiritum qui ex Deo est, ut sciamus, quae a Deo donata sunt nobis. Quod quidem hic semel dicere placuit, ut temerariam, ac pesimam responsionem confutarem; profiteorque me de sedis apostolicae majestato, romanorum pontificum doctrinae et traditioni crediturum: quanquam eorum sedem non ipsi magis, quam reliqui, ac tota ecclesia, atque orientales haud minus, quam occidentales praedicant* ».

E per verità se dall' occidente, e dall' una delle primarie sedi dell' Italia parte la voce di un Crisologo ad ammonire il travolto Enticheote, « *ut his quae a beatissimo papa romanae civitatis scripta sunt, obedienter attendas; quoniam beatus Petrus, qui in propria sede vivit, et praesidet, praestat quaerentibus li-*

» dei veritatem », ecco che consuona dall'Oriente quella del santo vescovo di Costantinopoli Flaviano, (Ep. 26. presso Baller.) nel rappresentare a s. Leone potersi col sussidio delle sacre sue lettere terminare la causa di Eutichete senza sturbare tutte le chiese della cristianità col l'adunanza del progettato concilio: consuona quella del dottissimo vescovo di Ciro Teodoro ep. 116. a Renato prete della S. R. C. del titolo di s. Clemente, pregandolo che voglia persuadere al santissimo papa, che nelle turbolenze che agitavano gli orientali, usi dell' apostolica sua autorità « ut apostolica auctoritate utatur, » et ad concilium vestrum advolare praecipiat. » Habet enim (soggiunge) sanctissima illa sedes » ecclesiarum, quae in toto sunt orbe, principatum multis nominibus, atque hoc ante omnia, quod ab haeretica labe mansit immunis, » nec ullus contraria sentiens in illa sedit, sed » apostolicam gratiam integram conservavit. » Quae a vobis fuerint iudicata, in his, qualiacunque ea erunt iudicii vestri aequitati confidenter acquiescemus ». Concorda dalla sede di Gerosolima il s. patriarca Sofronio, che condotto avendo Stefano vescovo di Dora sul Calvario, lo astringe per il sangue di Gesù Cristo a doversi portare in Roma con ogni sollecitudine per implorare dall' apostolica sede il desiderato appoggio alla fede periclitante in Oriente per le novità di Teodoro di Pharan: « Quanto » cius ergo de finibus terrae ad terminos ejus » deambula, donec ad apostolicam sedem, ubi » orthodoxorum dogmatum fundamenta existunt, pervenias ». Avrebbe Sofronio fatto intraprendere un sì penoso viaggio al vescovo di Dora per mandarlo ad una sede, in cui avesse stimato che potessero i fondamenti della ortodossa dottrina, in un qualunque periodo di pontificia fallibilità, scuotersi, e traballare?

FORMOLA DI S. ORMISDA.

Universale consenso in riceverla delle chiese orientali, ed occidentali; ed in particolare delle gallicane.

Ma ove può meglio ravvisarsi l' universale consenso dell'Oriente, e dell'Occidente, che nella celebre formola del papa s. Ormisda (an. 517.) da doversi sottoscrivere qual professione di fede da tutti li vescovi nella riunione degli orientali dopo lo scisma di Acacio, e adottata in altre susseguenti riunioni? Eccone il tenore: « Prima salus est rectae fidei regulam custodire, » et a patrum traditione nullatenus deviare; » quia non potest Domini nostri Jesu Christi » praetermitti sententia dicentis: Tu es Petrus, » et super hanc petram aedificabo ecclesiam meam. Haec quae dicta sunt, rerum probantur » effectibus, quia in sede apostolica immaculata est semper servata religio.... Unde sequentes in omnibus apostolicam sedem, et

» praedicantes omnia ejus constituta, spero ut » in una communione vobiscum, quam sedes » apostolica praedicat, esse merear, in qua est » integra, et vera christianae religionis soliditas. » Promittens etiam sequestratos a communione » ecclesiae catholicae, id est, non in omnibus » consentientes sedi apostolicae, eorum nomina » inter sacra non recitanda mysteria. Hanc autem professionem meam propria manu subscripsi, et tibi Hormisdas sancto, et venerabili papae urbis Romae obtuli ».

Si sarebbe monsignore di Noli così bonariamente piegato a sottoscrivere una formola di sì piena, ed assoluta adesione alli costituti della sede apostolica, riconoscendo in essa la stabile integrità della religione cristiana, ed avendo in conseguenza come segregati dalla comunione cattolica i non consenzienti con essa? Senta per altro ciò, che ne dice l'autore della *Difesa* (P. 3. l. 10. c. 7.): « Atque haec professio » ab Hormisda pontifice dictata, ab omnibus » episcopis orientalibus, eorumque antesignanis » constantinopolitanis patriarchis est recepta: » qua de re occidentales episcopi, praesertim » gallicani multum in Domino collaetantur; ut » certum sit hanc formulam a tota ecclesia catholica comprobata ».

E appresso: » Hanc professionem eodem initio, eadem conclusione, additis subinde haeresibus, atque haereticis, qui suis temporibus Ecclesiam conturbassent, per secula saecula frequentatam scimus. Nam uti sancto Hormisdas papae, sanctoque Agapeto, et Nicolao primo omnes episcopi fecerant; ita eisdem verbis Adriano II. papae Nicolai successoris factam in concilio VIII. oecumenico legimus. » Haec ergo ubique diffusa, omnibus saeculis » propagata, ab oecumenico concilio consecrata » quis reusnat christianus? »

Afferma l'autore della *Difesa*, che per la pubblicazione di quella formola giubilarono i vescovi occidentali, e principalmente i gallicani. Nè è da maravigliarsene. Viva era presso questi la memoria della religiosa esultanza con cui da' loro maggiori fu accolta senza relazione al concilio calcedonese, qual simbolo di fede, la celebre decretale di s. Leone, come attestano 44. vescovi radunati sotto la presidenza di Ravennio di Arles nella sinodica loro lettera (99. tra quelle di s. Leone, ediz. Baller.): « Exultamus itaque, Christo propitio, lectis Beatitudinis Vestrae litteris; et omni instructione patefacta, omnes intra Galliam constitutos exultare mox facimus.... Quae apostolatus vestri scripta, ita ut Symbolum fidei dei, quisquis redemptionis sacramenta non negligit, tabulis cordis adscribit ». Leggasi di grazia la lettera tutta, di cui non avrebbe da preterirsi neppure una sillaba; ed alla quale si conforma pienamente l'altra de' tre vescovi, Cerezio, Salonio, e Verano (presso Baller. ep. 68. ad s. Leonem papam an. 452.).

Tale era lo spirito, di cui animati erano que' padri della chiesa gallicana, e del quale altra luminosa significanza ne presentano i padri del celebre concilio arausicano II. an. 529. sotto la presidenza del gran s. Cesario di Arles nel professare, come fanno: « Unde id nobis, secundum admonitionem, et auctoritatem sedis apostolicae justum, ac rationabile visum est, ut pauca capitula ab apostolica nobis sede transmissa, quae ab antiquis patribus de sanctarum scripturarum voluminibus in hac praecipue causa collecta sunt, ad docendos eos, qui aliter quam oportet, sentiunt, ab omnibus observanda proferre, et manibus nostris subscribere deberemus ». Ove soggiunge Natale Alessandro (Hist. 5. saec. c. 3. art. 16.): « Bonifacius II. pontifex creatus, Caesaris sibi amicissimi votis annuit; synodum confirmavit, semipelagianos ultimo ictu confodit ».

Il numeroso concilio aurelian. V. can. 1. (an. 548.) riprovò gli errori di Nestorio, e di Eutiche come condannati dalla s. sede apostolica, senza far menzione de' concilj di Efeso, e di Calcedonia: « Quas etiam sectas sedes apostolica sancta condemnat, similiter et nos easdem cum suis auctoribus, et sectatoribus execrantes ». Nè qui è da omettere l'avvertimento di Nat. Aless. (Hist. eccles. saec. 6. c. 8. art. 18.), che sebbene non ignorassero quei padri le condanne emanate da que' due concilj, « tamen apostolicae tantum sedis in suo decreto meminisse; ratos, satis esse, quum de fidel dogmatibus ageretur, si sanciretur constitutio, quae romanae sedis niteretur auctoritate, cui refragari nullus deberet ».

E nello scolio soggiunge: « Constans haec est, et perpetua sententia mea, qui et Jansenianam, et novissime Quietistarum haeresim a solis romanis pontificibus, non ab aliqua synodo legitima damnatas agnosco, atque profiteor, et Innocentii X., Alexandri VII., Innocentii XII. contra illas haereses constitutionibus neminem refragari debere, vel posse; secundum praeclaram illam Ivonis carnottensis episcopi sententiam; Sedis apostolicae iudiciis et constitutionibus obviare plane est haereticae pravitatis notam incurrere ».

Il concilio turonense II. (ann. 567.), in cui tra insigni altri vescovi sederono un s. Pretestato di Rotten, un s. Germano di Parigi, dopo avere riportato can. 20. una sentenza di papa s. Innocenzo a s. Vitrizio Rothomag. prosegue: « Quis sacerdotum contra decreta talia, quae a sede apostolica processerunt, agere praesumat?... Et quorum auctorum valere possit praedicatio, nisi quos sedes apostolica semper intromisit, aut apoeryphos fecit: et patres nostri hoc semper custodierunt, quod eorum praecipit auctoritas. Nos ergo hoc sequentes quod vel apostolus Paulus, vel papa Innocentius statuit, in canonibus nostris inserentes statuimus ec. »

Più che bastanti sembrano siffatte testimonianze, e quella singolarmente de' venerandi padri turonesi, ben intesi al certo della tradizione de' loro maggiori, et patres nostri hoc semper custodierunt, a confermare vieppiù l'osservazione sopra riportata di monsignore di Hontheim, ossia Febronio, nel prodromo della sua storia trevirense; che già da' tempi dei re franchi ricevuta era in quelle parti la sentenza della pontificia infallibilità. Fu dunque anteriore a' secoli d'ignoranza anche nella chiesa gallicana; e vi risplendè non qual semplice opinione, ma qual dottrina comunemente ricevuta, e che senza sospetto in contrario serve di norma alle determinazioni de' concilj particolari.

Ma se non nacque ne' secoli dell'ignoranza, come vuole monsignore di Noli, ben volentieri concediamo, che viva si mantenne in mezzo alla oscurità di que' tempi, pregio de' quali fu, secondo l'osservazione del Fleury, il conservare illibata l'integrità della dottrina spettante all'essenziale della religione: e così la veggiamo adottata sul fine del nono secolo dal celebre Hincmaro di Rheims, tuttochè non sempre ben affetto verso certe particolari disciplinari ordinazioni de' pontefici allora sedenti; il quale scrive al nipote suo Hincmaro di Laon, (presso Flodoardo I. 3. c. 21.): « Ego decretales sedis apostolicae diversis temporibus pro diversorum patrum consolatione, vel consultatione ne ab ejusdem sedis pontificibus, et venerabiliter suscipio, et venerabiliter suscipiendas dico, et scribo ». Consuona sul fine del XI. e principio del XII. un Ivone carnottense nella sentenza di lui, che abbiamo poc' anzi veduto riportata da Natale Aless., che lo qualifica come l'uno de' più santi, e dotti prelati della chiesa gallicana.

S. BERNARDO.

Non può la fede patire difetto nella sede di Pietro.

A compiere la luminosa serie de' padri gallicani, e mettere come il sigillo alla continuata tradizione de' loro insegnamenti, spuntò poco dopo sull'orizzonte della Francia qual astro novello ad illustrare insieme colle gallicane le provincie tutte della cristianità il melliflno dottore s. Bernardo *ultimus inter Patres, sed primis certe non impar* (Mabillon praef. edit. Maur.); nelle cui dotte, non men che soavi composizioni si gusta con salutare diletto il sugo de' più pregiati fiori da lui delibato, e raccolto dalle dottrine e sentenze de' Padri, che il precedettero. Poche forse questo s. dottore spiegarsi più chiaramente di quello, ch'ei fece nell'epist. 190., ossia trattato *contra quaedam capitula errorum Abaelardi ad Innocentium II. pontificem?* « Oportet ad vestrum referri apostolatam pericula quaeque, et scandala emergentia in regno Dei,

» ea praesertim, quae de fide contingunt. Dignum
 » quippe arbitror ibi potissimum resarciri dam-
 » na fidei, ubi non possit fides sentire defectum.
 » Haec quippe hujus praerogativa sedis. Cui
 » enim alteri aliquando dictum est: *Ego pro te*
 » *rogavi, Petre, ut non deficiat fides tua?* Ergo
 » quod sequitur, a Petri successore exigitur:
 » *Et tu aliquando concersus confirma fratres tu-*
 » *os.* Id quidem modo necessarium est ». Sen-
 tenza recapitolata in margine dall'editore in
 questi termini: *Romanas sedis praerogativa non*
posse errare in fide.

Se ne' pericoli della fede si ha da ricorrere a quella sede, di cui è propria prerogativa, che la fede non possa in lei patire difetto: e se per tal motivo ricorre s. Bernardo all'apostolato d'Innocenzo II. contro gli errori di Abaelardo; adunque riconosce inerente all'apostolato del pontefice sedente quella prerogativa, per cui non può la fede patir difetto nella sede romana. Chiaro è l'argomento: premette s. Bernardo l'indefettibilità conceduta da Cristo all'apostolato, ossia al successivo apostolico ministero di s. Pietro, *Ego rogavi ec.*: ne deduce la diritta conseguenza, che perciò si esige da chiunque succede ad esercitare questo apostolato, che in ogni emergente risguardante la fede, adempia l'ufficio, per cui fu da Cristo annessa l'indefettibilità all'apostolico ministero di Pietro, confermando i suoi fratelli per via di un giudizio, nel quale *fides non possit pati defectum*. Questo è il giudizio che implorava s. Bernardo, ed aspettava dall'apostolato d'Innocenzo II. contro gli errori di Abaelardo; ed in vigore del quale si potesse ridire ciò, che in virtù de' rescritti d'Innocenzo I. disse s. Agostino: *causa finita est*. E nel vero troppo strana cosa sarebbe il pensare, che s. Bernardo ricorrendo all'apostolato d'Innocenzo II. come all'apostolato stesso di s. Pietro, non avesse però dovuto aspettare da quel pontefice in quell'emergente pericolo, se non che un giudizio tuttavia pericolante, qual potea temersi per parte di un papa, ch'egli avesse stimato poter soggiacere ad errore.

INSUSSISTENZA

Dell'interpretazione data dall'autore della Difesa al sudetto passo di s. Bernardo.

Ora veggiamo il solo ripiego, che con tutta l'acutezza del suo ingegno abbia saputo rinvenire l'autore della *Difesa* per eludere la forza dell'argomento, tratto dal citato passo di s. Bernardo. Vuole egli che le parole del Santo, *haec hujus praerogativa sedis*, debbano intendersi della sede in generale soltanto, non di ciascun sedente in particolare: *En sedis universim ex antiqua traditione, non singuli cujusque romani pontificis*. Ma s. Bernardo non ricorre al complesso della serie *universim*, ed in astratto: ricorre determinatamente all'at-

tuale apostolato d'Innocenzo II., nell'attuale urgenza degli errori di Abaelardo, e ciò con intento, e protesta di ricorrere *ove la fede non può patir difetto*: attendendo quella voce di verità, che meritamente si esige da chi è rivestito del ministero, cui fu da Cristo annessa la prerogativa dell'indefettibilità. E qui che replica l'autore della *Difesa*? « Exigitur » certe; quis enim neget id a Petri successore postulari? An id officii sit semper, ac necessario praestiturus, Bernardus non dicit: » ac fidenter dixerim, ad Bernardi tempora » dixisse neminem ». Come mai! s. Bernardo chiede, ed aspetta nominatamente dal sedente pontefice una certa irrefragabile decisione, quale in virtù della parola di Cristo si aspetta dall'apostolato di Pietro, e ciò a riparo del presente pericolo; e vorremo credere, che con una sì ferma, dichiarata fiducia potesse distarsi, non che allignare nell'animo di s. Bernardo il sospetto, che avrebbe naturalmente eccitato l'opinione della fallibilità, che fosse per emanare dal particolare pontefice, cui egli ricorreva, un qualche men considerato giudizio, che lungi dal porgere il desiderato rimedio, avesse data occasione di nuova turbazione, e scandalo? *Nugas*. Chiunque voglia considerare colla più severa imparzialità il testo del s. padre, dica se vi ha sillaba, che suggerisca, ed anzi non respinga siffatte arbitrarie interpretazioni, che visibilmente ne pervertono la naturale, ovvia intelligenza.

Quanto poi alle parole soggiunte, « an id officii sit » (Petri successor) « semper, ac necessario praestiturus, Bernardus non dicit; ac » fidenter dixerim, ad Bernardi tempora dixisse neminem »; occorre una distinzione da farsi: che un pontefice possa mancare al suo dovere per colpa di negligenza, nel differire di troppo il giudizio, che gli si richiede, *transcat*: ma che possa far mancare la parola di Cristo col macchiar di errore un giudizio, cui fu da Cristo annessa la prerogativa dell'indefettibilità, ciò è quello, che non si ammette: questa è l'indefettibilità, che s. Bernardo riconosceva inseparabile dal giudizio d'Innocenzo per una definitiva, irrevocabile condanna degli errori di Abaelardo: indefettibilità, che non attese i tempi prossimi a s. Bernardo per esser conosciuta, predicata, esaltata da' primi secoli in quelle solenni voci sì frequenti nelle bocche dei santi padri, dei concilii, de' sommi pontefici, che s. Pietro vive, e presiede tuttora, cioè in ogni successione di tempo nella sua cattedra; che non cessa di parlare per bocca de' suoi successori; che siccome *adhaerens beati Petri praesidio* la chiesa romana fu per l'addietro immune da ogni errore, così seguirà per l'avvenire. E chiunque voglia ripigliare il filo della tradizione nelle molteplici testimonianze fin qui prodotte, scorderà facilmente che ovunque si ricorre alla sede apostolica,

si aspetta la definitiva sentenza dal rescritto del pontefice sedente *pro tempore*: siccome dai padri africani nel ricorrere all'autorità della sede apostolica s'implorava il supremo giudizio del pontefice s. Innocenzo; e da s. Girolamo in simile ricorso alla s. sede si attendeva il rescritto di s. Damaso. In somma si ricorrono le citate testimonianze, e da per tutto si vedrà, che *autorità della sede apostolica, e autorità del giudizio apostolico* si prendono scambievolmente l'uno per l'altro, come termini sinonimi. Nè può diversamente intendersi, conforme anche nel sentimento dell'autore della *Difesa* p. 3. l. 10. c. 5., ove benchè distingua a certi riguardi la sede dal sedente, confessa nondimeno, come si è di già veduto, che nulla può la sede esercitare di podestà, e di giurisdizione, se non per mezzo del sedente (1).

CONCILIO DI TRENTO.

Conseguenza risultante dal can. 3. ses. 7. de Baptismo, in conferma delle testimonianze fin qui addotte dall' apostolica tradizione, in favore della indefettibilità della sede romana in ogni materia concernente la religione, ed il dogma.

Non vi ha secolo, che oltre le addotte testimonianze non ne somministri altre assai, nè meno significanti da formare altrettanti anelli di una non mai interrotta catena di tradizione, comprovante la pontificia indefettibilità in ogni materia concernente la religione, e il dogma. Quindi non fia meraviglia, che in un concilio ecumenico vindice della primitiva continuata tradizione se ne scorga il risultato nel senso naturale, ed ovvio delle sue dogmatiche definizioni. Tale ben può dirsi quello, che si manifesta nel can. 3. *de Baptismo* sess. 7. del sacro concilio di Trento: « Si quis dixerit, in ecclesia romana, quae omnium ecclesiarum mater est et magistra, non esse veram de Baptismi sacramento doctrinam; anathema sit ». Chiaro è, che ivi non può dirsi autenticata la verità della dottrina romana relativamente soltanto al tempo, in cui attualmente si professava in quella Chiesa, mentre si stava stendendo il canone. Non ignoravano i padri, come in quel periodo la vera dottrina *de Baptismo*, non meno che nella romana, dif-

fusa era nelle altre chiese dell'orbe cattolico, per esempio nella chiesa di Trento, ove si celebrava il concilio: chi perciò dirà, che alla sapienza di quei padri si fosse convenuto il formare per alcuna di quelle chiese in particolare, ed in ispezie per la tridentina, un esplicito canone del tenore di quello, che si è fatto per la romana, con che si venisse a dichiarare: « Si quis dixerit in ecclesia tridentina non esse veram de Baptismo doctrinam; anathema sit? »

La ragione di una siffatta differenza si appresenta da sè. Un canone dogmatico non può aver per oggetto, se non un articolo d'immutabile verità da dichiararsi, o collo stabilirlo direttamente, o col condannare l'errore opposto. Ora sebbene vera fosse la dottrina professata dalla insigne chiesa di Trento a' tempi del concilio, potea pure avvenire, che in progresso di tempo (*quod Deus avertat*) vi si alterasse la verità, come pur troppo è avvenuto in tante altre chiese particolari della cristianità: talchè venisse a tramutarsi di vero in falso il tenore di un siffatto canone.

Se dunque un articolo, definito in un concilio ecumenico sotto l'influenza dello Spirito Santo, non può essere se non articolo d'immutabile verità, avendo il tridentino vibrato l'anatema contro chiunque dica « in ecclesia romana non esse veram de Baptismo doctrinam », egli è dunque articolo di eterna verità, da doversi intatta la successione de' secoli professare sotto pena d'anatema da ogni fedele cattolico, che la *vera dottrina del battesimo esiste nella chiesa romana*. Onde si comprende, come illuminati dallo Spirito Santo i padri tridentini, non mai sarebbonsi indotti a decretare un siffatto anatema, se non avessero riconosciuta nella chiesa madre, e matrice di tutte le chiese l'eccelsa prerogativa conferitale da Cristo, che neppure per un momento di tempo potesse soggiacere a sorpresa di errore nella dottrina del battesimo.

Che se nel magistero di quella chiesa piacque a Cristo di riporre l'immutabile stabilità della vera dottrina intorno al battesimo, non avrà forse a dirsi lo stesso degli altri sacramenti, dell'eucaristia, della penitenza, del matrimonio, in somma dell'intero deposito della fede, affidato in perpetuo da Cristo al ministero di Pietro, perchè in ogni emergente sempre in pronto fosse quella voce, da cui debbono le genti udire la parola del vangelo, e credere? Fede romana, che da' tempi dell'Apostolo si annunziava in tutto il mondo; che però sempre fu, per detto del ch. Bossuet, la fede della chiesa: cosicchè in forza di questo stesso tridentino canone rimane vieppiù illustrato, e confermato il vero intento di s. Bernardo nel ricorso da lui fatto contro gli errori di Abaelardo all'apostolato d'Innocenzo II, come a quel magistero, nel quale la fede non potest sentire defectum.

(1) Debbo avvertire, che nel produrre le addotte testimonianze, non ho inteso d'imprendere una diretta confutazione dell'opera della *Difesa*: troppo avrei presunto di me, se mi fossi creduto potere aggiungere qualche grado di forza, e di luce a quanto è uscito in tal proposito dalla esimia penna di un consumato maestro in divinità, l'Emo cardinale Orsi. Altro pertanto non ho inteso, che di appresentare ai meno instruiti leggitori un preservativo da cautelarli contro la troppa franchezza dell'opponente prelato di Noli, nell'asserire che la dottrina della pontificia infallibilità non sia che un mero parto de' secoli di barbarie, ignoto a tutta la più illuminata antichità.

ARTICOLO VI.

Documenti in contrario recati da monsignore di Noli; e 1. della resistenza di s. Cipriano al decreto di s. Stefano.

A persuadere la novità, ed in conseguenza la falsità della sentenza, che sta per la pontificia infallibilità, adduce in primo luogo monsignore di Noli « che non tenevansi da s. Cipriano per infallibili le decisioni dogmatiche » del romano pontefice; altrimenti avrebbe rinunziato al suo errore dopo la decisione contraria del papa s. Stefano: che a s. Agostino sarebbe mancata la maniera di scusare il s. Martire sulla mancanza della decisione d'un concilio plenario, se avesse riputato infallibile il giudizio del pontefice ».

OSSERV. Trattandosi di questione di già ampiamente discussa da tanti celebri autori, risponderemo brevemente, negando, sotto la scorta di Natale Alessandro, e dietro le vestigia de' santi Girolamo, ed Agostino il supposto, su cui si regge tutta la forza dell'argomento di monsignore; cioè che abbia inteso il s. Martire opporsi al decreto di s. Stefano, come a decisione riputata da lui dogmatica. Ecco in contrario la proposizione stabilita da Natale Alessandro, (Dissert. 12. sec. 3. art. 4.) provata da lui concludentemente coll'autorità di s. Cipriano stesso, e dei concilli africani a lui aderenti: « S. Cyprianus et africani episcopi non existimaverunt dogma de rebaptizandis haereticis, quod tuebantur, ad fidem pertinere ». Ed eccone la prova, che non ammette replica: « Si rebaptizationem haereticorum si dei rem esse existimasset s. Ciprianus, anathema dixisset eis, qui contrariam sententiam tuebantur, neque cum eis communicasset. Nefas enim censebat communionem jungi cum haereticis. Quaestionem igitur illam ad fidem pertinere non existimavit; sed ad oeconomiam duntaxat, et disciplinam ecclesiasticam ». In somma si leggano le lettere scritte da s. Cipriano nel fervore stesso della controversia; e si rileverà per una parte il costante suo abborrimento dal comunicare con chiunque fosse infetto di dottrina eretica, e per l'altra parte la sua condiscendenza in lasciare a ciascun vescovo la libertà di sentire, e di operare come meglio giudicasse, senza lesione della pace, e della concordia. Dunque non riconosceva errore contro la fede nel decreto pontificio autorizzante una dottrina, e pratica, ch'egli stesso consentiva, che potesse da ogni vescovo regolarsi come ei meglio giudicava.

Soggiunge ancora Natale Alessandro: « Denique si res fidei visa esset, non fuisset necessarium universae ecclesiae concilium, ut inexcusabiles essent africani, et orientales, qui errorem contra fidem, a sede apostolica dam-

» natum pertinaciter propugnanti etiam ante
» concilii oecumenici celebrationem; ut in causa pelagianorum videre est, quibus spem concilii generalis adimit Augustinus. At s. Cyprianum excusat, quod morem africanum rebaptizandi haereticos, etiam post decretum Stephani tueretur, quia nondum celebratum fuerat plenarium totius ecclesiae concilium. Censet ergo quaestionem illam merae fuisse disciplinae ». Non che s. Agostino la credesse tale, ma che come tale fosse stata riputata da s. Cipriano.

Che però, se s. Agostino si prende ad iscusare in qualche modo sulla mancanza della decisione d'un concilio plenario, l'insistenza di s. Cipriano (sebben non l'assolva d'ogni reato) a volersi mantenere nella disciplina, che si praticava nelle chiese africane; non segue che lo avesse del pari scusato, quando prima anco di un plenario concilio, avesse resistito ad una dogmatica decisione del santo pontefice, da cui non era emanato che il semplice decreto: *Nihil innovari praeter id quod traditum est*. Formula in cui non si ravvisa il carattere di decisione propriamente dogmatica, come osserva il ch. Cardinale Orsi (L. 3. de rom. pontificis auctoritate p. 20., e seg.). Egli è pertanto fuor d'ogni regola di equità, e di sana critica il far valere contro l'infalibilità pontificia un passo per lo meno ambiguo di s. Agostino, a fronte di tante, e sì chiare testimonianze, nelle quali riconosce il santo padre nei romani pontefici l'autorità di decidere definitivamente le controversie in materia di fede: « Quid adhuc quaeris examen, quod jam apud apostolicam sedem factum est? etc. etc.

Peggio poi il voler dedurre i sentimenti del dottore s. Cipriano da quei tratti, che gli sfuggirono dalla penna nel fervore della sua contesa col papa s. Stefano, e che furono altamente disapprovati da s. Agostino. Confessa monsignore di Noli che s. Cipriano errò: dunque quanto egli scrisse in sostegno dell'errore, non gli fu suggerito dallo spirito di verità. Ivi parla, non il dottore della Chiesa, illuminato da Dio, ma il puro uomo, labile di sua natura, e per grande che sia, soggetto sempre ad errare. Si senta s. Cipriano ove si dimostra, qual fu infatti, quel sublime dottore, dato da Dio ad universale addottrinamento e sostegno della santa Chiesa, vindice in particolare dell'unità cattolica. Ivi apparirà in ogni luogo l'alto concetto, in cui teneva egli la romana cattedra. Nel passo del celebre libro *de Unitate*, allegato da' prelati gallicani dell'assemblea del 1682. diretto ai vescovi assenti per partecipar loro gli articoli della dichiarazione: « Fidenter cum beato Cypriano pronuntiamus, charissimi collegae, Christum, ut unitatem manifestaret, unam cathedram constituisse, et unitatis originem ab uno incipientem sua auctoritate disposuisse: eumque, qui cathedram, super quam

« *Sanctus est. Romanus, despicit, in Ecclesia non esse; qui vero Ecclesiae unitatem non tenet, nos fidem habere* ». Nell' epist. 45. a papa s. Cornelio chiama la Chiesa romana *Ecclesiae catholicae radicem, ac matricem*. Scrivendo al vescovo Antoniano, da cui veniva pregato a raggiugnare il papa, che più esso non comunicava co' novaziani, risponde: « *Scriptisti etiam ut exemplum caruendae litterarum ad Cornelium collegam nostrum transmitterem, ut, deposita omni sollicitudine, jam sciret te sciam, hoc est, cum Ecclesia catholica communicare* ». Con che chiaramente significa, che la comunione col romano pontefice quella è, che porta seco la comunione colla Chiesa cattolica; a tal che non istà nell'unità chi non comunica colla Chiesa radice, e matrice dell'unità.

In altra lettera al papa s. Cornelio rileva il s. dottore la temerità de' due scismatici, Fortunato e Felicissimo, i quali con altri eretici, e scismatici partiti dall' Africa « *Navigare auscunt, et ad Petri cathedram, atque ad Ecclesiam principalem, unde unitas sacerdotalis exoritur, est, a schismaticis, et profanis litteras ferre; nec cogitare eos esse romanos, quorum fides, Apostolo praedicante, laudata est; ad quos perfidia habere non possit accessum* ». E qual era questa fede de' romani, fede incontaminata, e presso cui non può avere accesso la perfidia, se non la fede della cattedra di Pietro, che si conserva, e si promulga, come già disse s. Ireneo, per la continuata successione de' suoi pontefici? Se dunque questa, cattedra inaccessibile alla perfidia, non parla se non per bocca de' suoi presidenti; necessario è che sia del pari chiuso in ogni tempo l'adito ad ogni errore in quella predicazione, per mezzo di cui ha da diffondersi il preconio della cattedra.

ARTICOLO VII.

Altra opposizione di Monsignore, tratta dal preteso severo esame della decretale di s. Leone, fatto dai padri del concilio calcedonese prima di accettarla.

Oppone monsignore (p. 27.) « che i padri del concilio ecumenico di Calcedonia, se tenevano per infallibile il papa, non avrebbero dovuto esaminare la lettera dogmatica di s. Leone, ma accertarla senza alcuna previa revisione con cieca ubbidienza: come già i papi moderni pretendono, che si debba usare anche dalle più sublimi potestà del mondo, e della Chiesa, riguardo alle loro nuove costituzioni dogmatiche ».

OSSERV. Sembra monsignore essersi troppo facilmente lasciato preoccupare l'animo dall'insidioso modo, in cui da molti si rappresenta la ricognizione fatta nel concilio di quella decretale, quasiché l'avessero i padri assoggettata

ad un lungo severo esame prima di accettarla qual regola di fede. Falsa supposizione, che tal si manifesta, e si convince dagli antecedenti, dai concomitanti, dai susseguenti.

Dagli antecedenti; posciachè la decretale di s. Leone prima dell'adunanza del concilio, era già stata per tutto l'Oriente divulgata, e sottoscritta dai vescovi, come consta dalla lettera 88. di s. Leone a Paschasino c. 3. « *Noveris atiam proxime me epistolam constantinopolitani episcopi accepisse, quae refert antiochenum episcopum, missis per provincias suas tractoriis, universos episcopos et epistolae meae praeuisse consensum, et Nestorium, et Eutychem pari subscriptione damnasse* ». Come pur fu fatto a Costantinopoli. Oltrechè avendo s. Leone diretta la sua lettera ai vescovi delle Gallie, fu essa da que' padri colla più ossequiosa venerazione ricevuta, ed acclamata qual simbolo di fede senza relazione al concilio di Calcedonia, come consta dalla sinodica de' 44. vescovi sotto la presidenza di Ravennio di Arles, di cui si è detto di sopra.

Da' concomitanti; posciachè adunato che fu il concilio, si manifestò da principio, e prima di ogni esame l'adesione de' padri alla decretale di s. Leone, come a formula di fede, cui si protestarono di essersi di già sottoscritti: così (act. 2.) « *Cecropius reverendissimus episcopus rebastinopolitanus dixit: Emeruerunt quae ad Eutychem pertinent, et super his forma data est a sanctissimo archiepiscopo romane urbis; et sequimur enim, et epistolae omnes subscripsimus. Reverendissimi episcopi acclamaverunt: Ita omnes dicimus: sufficiunt quae exposita sunt: alteram expositionem non licet fieri* ».

Fu quindi letta la lettera di s. Leone con alcune testimonianze de' padri, che per la maggior parte erano state dal s. pontefice allegate in altra sua lettera all'augusto. Che impressione facesse nell'animo de' padri la lettura della decretale, cui avevano di già partitamente sottoscritto, il dichiarano egliano stessi negli atti del concilio: « *Post lectionem autem praedictae epistolae reverendissimi episcopi clamaverunt: Haec patrum fides, haec apostolorum fides. Omnes ita credimus, orthodoxi ita credunt. Anathema ei, qui ita non credit. Petrus per Leonem ita locutus est. Apostoli ita docuerunt. Pie, et vere Leo docuit* ».

E siccome si era tentato d'infamare la dottrina di s. Cirillo, intese ch'ebbero i padri tre testimonianze di esso, che furono lette dopo la decretale di s. Leone, seguitarono ad esclamare: « *Cyrillus ita docuit. Cyrilli aeterna memoria. Leo, et Cyrillus similiter docuerunt. Anathema ei, qui sic non credit. Haec vera fides. Catholici ita sapimus. Haec patrum fides* ». E qui si noti come dalle parole, *Leo, et Cyrillus similiter docuerunt*, presele un anonimo cavillatore inferire (contro il brye S.:

per soliditate), che i padri calcidonesi non riconoscessero maggiore autorità d'insegnamento in s. Leone, che in s. Cirillo. Mera illusione! Nella lettera di s. Leone, e non già nelle testimonianze di s. Cirillo riconobbero i padri l'autorità d'un insegnamento dato, e prescritto per modo di forma dal romano pontefice, *Forma (ibid.) data est a sanctissimo archiepiscopo urbis Romae*. Formola, cui aveano di già tutti preventivamente sottoscritto: *Epistolas enim subscripsimus*: cui si protestavano di aderire con tal fermezza, ch'escludeva la necessità di ogni ulteriore esposizione: *Sufficiunt, quae exposita sunt, alteram expositionem non licet fieri*. Nulla di simile riguardo a s. Cirillo. Fu giustificata l'Ortodossia della sua dottrina, siccome conforme alla dottrina di s. Leone, *Leo, et Cyrillus ita docuerunt*. Oltrechè chi non sente la differenza di queste due espressioni, *Petrus per Leonem ita locutus est*; e *Cyrillus ita docuit*? In questa si attesta la bontà dell'insegnamento di Cirillo, in quella si rileva l'autorità di Pietro parlante per bocca del suo successore.

ARTICOLO VIII.

Si dichiara il modo della ricognizione fatta successivamente della lettera di s. Leone nel concilio di Calcedonia.

Ma che? replicheranno gli avversarj, non fu dunque esaminata la lettera di s. Leone nel concilio? Si accordi pure se si vuole, che il fu; ma in modo, che ne risalta vie più l'autorità di essa, nel ributtare che fecero, e subito, e con isdegno i padri la proposizione del richiesto esame. Ecco il fatto. Dopo la solenne acclamazione, con cui si dichiararono i padri di aderire alla lettera di s. Leone, pronunziando anche l'anatema contro chiunque dissentisse; alcuni pochi vescovi palestini, ed illirici mostraron qualche dubbiezza intorno ad alcuni passi della lettera, attesa anche la poca loro intelligenza della lingua; e chiesero qualche giorno di dilazione da poter chiarirsi del loro dubbj. Fremetterono i padri a tal proposta; ma pregati da' giudici a non voler negare questa soddisfazione ai postulanti, vi accondiscenderò finalmente: allora i giudici, che per parte dell'imperatore vegliavano all'esterna polizia del concilio, rivolgendosi a que' pochi esitanti vescovi, pronunziarono: « Differatur autem diebus usque ad quinque dies, ut inter hos » conveniat vestra sanctitas ad sanctissimum » archiepiscopum Anatolium, et communiter de » fide tractetis: ut qui dubitant, doceantur ». Fu dunque questo il preteso rigoroso esame, voluto ed istituito da' padri qual previo necessario requisito ad accettare la decretale del pontefice? tutt'al contrario. Sentano gli avversarj con che tuono reclamarono i padri al primo sentirne la proposta: « Omnes reverendissimi » episcopi clamaverunt: Nos ita credimus. Si-

cut Leo, ita credimus. Nostrum nullus dubitat. Nos jam subscripsimus ». Che però ad acquietarli soggiunsero i giudici: « Non est necessarium omnes vos convenire: Sed quia conveniens est omnibus dubitantibus persuadere, Anatolius eligat de his qui subscripserunt, quos putaverit idoneos esse ad docendum eos qui dubitant ». Non fu dunque istituito questo esame dal concilio per deliberare sulla decretale di s. Leone, ma si tenne da pochi deputati innanzi al vescovo di Costantinopoli Anatolio successore di s. Flaviano, ad oggetto di sgombrare quelle dubbiezze che appannavano ancora le menti di que' pochi illitterati vescovi, e renderli consentanei al sinodo, siccome era il sinodo consensuale a s. Leone.

Avendo poi (act. 4.) richiesto i giudici di essere informati di quanto era piaciuto al sinodo di stabilire intorno alla fede, i legati del papa presero la parola per dichiarare, che il santo concilio seguiva, e teneva 1. la regola di Fede stabilita da' padri di Nicea: 2. la stessa confermata nel Simbolo de' 150 padri costantinopolitani colla esposizione dello stesso Simbolo fatta dalla be. me. di Cirillo in Efeso: 3. gli scritti diretti da s. Leone per la condanna di Nestorio, e di Eutichete: « Tertio vero beatiissimi, atque apostolici viri universales Ecclesiae (καθ'ὅσον τῶν Ἐκκλησιῶν ἀρχιεπισκοπῆς) Nestorii, et Eutychetis haeresim damnantis, » directa scripta, quid vera fides habeat, exposuerant ». E soggiungono: « Similiter vero et » sancta synodus hanc fidem tenet, hanc sequitur » nihil amplius nec addere potest, nec minuire ». Ove si vede la decretale di s. Leone posta insieme col simbolo niceno, ed il costantinopolitano qual regola della fede, che si era di nuovo confermata dal sinodo. Assentirono i padri a questa parlata de' legati: « Reverendissimi » episcopi clamaverunt: Omnes sic credimus, » sic baptizati sumus, sic baptizamus: sic credimus, sic credimus ».

Non contenti però giudici di quella universale acclamazione, richiesero i padri che sul punto, ed in presenza de' santi vangeli dichiarassero uno ad uno il sentimento loro sulla consonanza della lettera di s. Leone colla fede de' precedenti concilj; ed essi tosto, e senza ulteriore deliberazione diedero l'an dopo l'altro il richiesto attestato con brevissima formola, ripetuta da ciascheduno in particolare, e concepita in questi, o altri equivalenti termini: *Consonat epistola, et subscripsi ei*. E dopo che in gran numero ebbero i padri dichiarata in tal guisa la loro acquiescenza, chiesero i giudici: « Si reliqui omnes reverendissimi episcopi, qui non specialiter sunt confessi, consentiant dictis eorum, qui jam confessi sunt; propria voce doceant ». Non tardò la risposta: « Omnes acquiescimus, omnes similiter credimus, omnes eadem sapimus: ipsi etiam quinque » episcopi fidei subscripserant; sicut Leo; sic

» *aspiciat* ». la questa subitanea raccolta di voti apparisce forse vestigio di severo esame, e non anzi una semplice conferma, richiesta dai giudici, della concorde adesione, con cui fu da tutti, *omnes clamaverunt*, (tolti que' pochi dubitanti in visì al concilio) acclamata qual regola di fede la lettera di s. Leone, tosto che ne intesero la lettera nell'azione seconda del concilio?

Lo stesso risultato, che si ha dagli atti *antecedenti e concomitanti* fin qui esposti, si rileva pure dalli *consequenti*, ne' quali chiaro si manifesta il sentimento de' padri calcedonesi intorno alla irrefragabile autorità de' giudizj della s. sede per terminare definitivamente le controversie riguardanti la fede. In fatti nella relazione, che si fecero un premuroso dovere di trasmettere al s. Padre, implorano da esso, quai ossequiosi figli dall' amantissimo loro padre, la conferma de' loro atti a questo espresso intento; *ut sicut fidei, sic bonae ordinationis vobis deponatur effectus*. A. s. Leone attribuiscono *effectum fidei*, vale a dire la fermezza della fede, ch' era stata sì luminosamente dichiarata, ed irrevocabilmente definita nella forma data da esso, e che si fecero tutti un pregio di riconoscere, e venerare, qual oracolo di Pietro, parlante per bocca del suo successore. Quanto poi alle ordinazioni disciplinari, si raccomandavano al papa, perchè si degnasse dare loro colla sua approvazione la fermezza, di cui tutt' ora abbisognavano.

La risposta di s. Leone a' padri calcedonesi (presso Labb. t. 4. col. 1827. ediz. Ven. 1737.) somministra altresì un autentico documento della necessaria conferma della santa sede, per imprimere alle decisioni dogmatiche di un concilio ecumenico quel carattere d' irrefragabile autorità, che superiori le renda ad ogni eccezione in contrario: « Ne ergo per malignos interpretes dubitabile videatur, utrum quae in synodo chalcedonensi per unanimam vestram de fide statuta sunt, approbem; haec ad omnes fratres et coepiscopos nostros, qui praedicto concilio interfuerunt, scripta direxi, quae gloriosissimus, et clementissimus princeps, sicut poposci, in notitiam vestram mittere pro catholicae fidei amore dignabitur; ut et fraterna universalitas, et omnium fidelium corda cognoscant, me non solum per fratres, qui vicem meam executi sunt, sed etiam per approbationem gestorum synodaliū propriam vobiscum intisse sententiam, in sola videlicet fidei causa Unde si quis unquam ausus fuerit vel Nestorii perfidiam tueri, vel Euthychetis, ac Dioscori impium dogma defendere, a catholicae communionis resecetur ». Ove si scorge, che siccome dopo anche i concilj di Cartagine, e di Milevi non furono i seguaci di Pelagio riconosciuti universalmente per eretici, nè privi della comunione de' fedeli, se non in virtù de' rescritti sopravvenuti dalla

sede apostolica; così pure necessaria fu stimata la conferma di s. Leone, perchè anche dopo i decreti del concilio calcedonese dovessero incontrastabilmente, ed in tutta la cristianità aversi per dichiarati eretici, e segregati dal consorzio de' fedeli i contumaci sottomani di Eutichete, e di Dioscuro.

Neppure è da omettere una insigna testimonianza de' medesimi padri calcedonesi nella relazione del sinodo *ad gloriosam Pulcherram augustam de damnatione Dioscori* (act. 3. presso Labb. col. 1354.): « Qui enim dispergebat (Dioscorus), extinctus est: sopitus est persecutor, princeps tempestatis explosus est: ipsique navas suas in cursu repeliere rectores, Christo ad intelligentiam prospere dirigente, qui ostendit in Leone mirabili veritatem; quia sicut sapiente Petro, ita et isto utitur assertore ». E nel riferire le cagioni della deposizione di Dioscuro: « Fratribus enim scandala ponebat, ut nequam; et in ore suo abundavit nequitia, fallacia sua literarum romani pontificis obnuens lectionem ».

Inoltre nell' allocuzione *ad Marcianum piissimum, et amatorem Christi imperatorem* (Par. 3. col. 1757.): « Unde nobis impenetrabilem in omni errore propugnatorem Deus providit, et romanae Ecclesiae papam ad victoriam praeparavit, doctrinis eam per omnia veritatis accingens, ut quemadmodum fervens affectu Petrus, et hic affectu ferventior decertans omnem ad Deum sensum, intelligentiamque perducit ». E nel corpo dell' allocuzione: « Sic quoque Damasus romanae urbis decus ad justitiam literis ad Paulinum datis, dispensationis sacramenta patefecit, admonens, ut his quae bene decreta sunt, si qui communionis suae participes velint esse, consentiant ». Riconoscevano adunque nel papa la potestà di escludere i non consenzienti dalla comunione della s. sede, fuor della quale *frustra se in Ecclesia esse quis confidit*. E nel fine pregando lo augusto a voler colla possanza datagli da Dio frenare l' audacia de' malignanti contraddittori, espongono qual *segnacolo* della sacra dottrina la concordia de' padri nel dichiararla: *Concilii praedicationem Petri auctoritate roborantes*.

ARTICOLO IX.

Differenza tra esame di revisione con libertà di dissenso, ed esame di elucidazione in conferma di verità già irrevocabilmente decisa:

Illusione di chi pensa, che l' autorità giudiziaria de' vescovi in materia di fede non possa comporsi colla pontificia infallibilità.

Oppone seguitamente monsignore di Noli la trasmissione, fatta dal papa s. Leone II. ai vescovi delle Spagne, della lettera del suo predecessore s. Agatone, insieme colla definizione del VI. generale concilio costantinopolitano III. in cui era stata la detta lettera esaminata, ed

approvata; onde prende motivo di argomentare ne seguenti termini: « Non essendo per parte » delle chiese di Spagna intervenuto alcuno al » concilio di costantinopoli (sesto generale, anno 680.), non consideravano i prelati spagnuoli » sufficiente quell' adunanza a rappresentare la » Chiesa universale, nè esente pertanto dal pericolo di poter errare nel decidere intorno » a' dogmi della religione. Furon quindi trasmesse a ciascun vescovo le carte venute da » Roma, acciò dopo averle separatamente esaminate, potessero uniti in un concilio nazionale tutti insieme giudicarne. Tennesi di fatti » nell' anno seguente il concilio in Toledo, e i » prelati vi fecero spiccare la dignità dell' apostolico loro carattere, e la potestà pastorale » d' esaminare, e di giudicare delle decisioni » papali, che riguardano la fede ».

OSSER. Cominciamo dal premettere, che ben lontani siamo da voler noi contrastare ai vescovi l' emimente prerogativa di giudici in materia di fede (non però da stendersi al complesso de' pastori d' inferiore ordine); prerogativa, che il venerabile Bellarmino non solo in essi riconosce colla comune, ma che si prende a confermare da par suo (L. 1. *de concil. et Eccles. c. 15. e c. 18.* specialmente, il cui tema è: *Episcopus in conciliis non consiliarios, sed iudices esse*). Bensì diciamo, non esser questa prerogativa un punto ripugnante alla pontificia infallibilità, e vano esser l' argomento che ne traggono con dire, che se sussistesse una tale infallibilità, inutili sarebbero i concilj generali. A maggior dichiarazione di questo punto, che è di non poca importanza, conviene osservare, che sebbene ai vescovi come giudici competa il diritto di esaminare le dottrine concernenti alla fede, vi ha però gran differenza da farsi tra esame ed esame, tra giudizio e giudizio secondo la differente natura, e qualità delle questioni, che soggiacciono all' esame, e al giudizio.

Se si tratta di novità, emergente in qualche angolo della cristianità, potranno i vescovi di quelle parti, adunati massimamente in legittimo provinciale concilio prenderne cognizione in qualità di giudici, ed esporne il loro giudizio; seguendo però l' antica forma osservata da' padri cartaginesi, e milevitani, come stabilita, non humana, sed divina sententia, e prescritta per tutte le cause maggiori, di farne la relazione alla s. sede, per dare ad un tal giudizio quell' immobile fermezza, che non può aver da sè, nisi tota hujus (sedis) auctoritate, quae justa fuerit pronuntiatio firmetur, come si è veduto di sopra.

Se poi si tratta di materia di già definita per autorità anche di concilio generale, nel caso che venga a riproporsi in altro susseguente concilio; faremo che dal gran Bossuet intenda monsignor di Noli quali siano le parti giudiziarie, che in tal emergenza competono ai vescovi. Nella corrispondenza tenuta da quel ch.

prelato (ediz. di Leigl an. 1797. tom. 14.) col dottore Molano per la riunione de' protestanti, propose il Molano l' adunanza di un concilio generale da tenersi per discutere, e definire le controverse quistioni; sotto la legge che frattanto sospesi rimanessero i decreti anche dogmatici del concilio di Trento.

Non fu difficile ad un Bossuet il rilevare l' assoluta impossibilità di ammettere una proposta, sovverlitrice del fondamentale dogma dell' infallibilità della Chiesa ne' suoi giudizj. Non perciò si sgomentò il Protestante, e pronto contrappose l' esempio del concilio di Basilea, che non ebbe difficoltà di riassumere, e di riservarsi la discussione propostagli da' Boemi di un articolo circa l' uso del calice, come di precetto divino; tuttochè fosse di già stato quell' articolo discusso, risoluto, e determinato nel concilio di Costanza; quae reservatio, dice Molano, aequivalet suspensioni decreti. Che risponde monsignor Bossuet? « Aequivalent sane si illa » reservata est illa discussio, ut ipsa res revocaretur in dubium, ut de ea tanquam ambigua » investigatio fieret, scitemur. Si tantum ut instruerentur et informarentur errantes, ut convincerentur, ut confunderentur; non quaedam » veritatis tanquam ambiguae, sed elucidandae, sive patefaciendae tanquam certae, et » compertae, et iteram confirmandae gratia, » negamus ». Dal Boemi fu deferito il decreto di Costanza ai prelati di Basilea come giudici; e questi in tal qualità ne assunsero l' esame; non però, come nota Bossuet, esame d' investigazione, quasichè di cosa dubbia ancora e pendente, di modo che dal giudizio loro avesse da dipendere il rifiutarla, o ratificarla: ma esame diretto a riconoscere legalmente, ed autenticare in forma giudiziaria la conformità della dottrina esaminata colla fede della Chiesa, e renderla vieppiù manifesta ad istruzione degl' imperiti, e ravvedimento degl' erranti. Fu esame, non di revisione, da cui dipenda il ritrattare, o ratificare una previa sentenza; ma esame di giudiziale elucidazione, o ricognizione che vogliam dire, diretto a farne vie maggiormente risalare l' irrefragabile autorità. Dunque secondo l' Ill. Bossuet il nuovo esame giudiziario, intrapreso da' padri di Basilea non prova, che non si avesse per irreformabile il precedente giudizio dei padri di Costanza.

Ma ciò meglio anche apparirà dal giudizio dell' apostolico concilio di Gerusalemme circa l' osservanza de' legali. S. Pietro pronunziò il primo la sentenza. Nian dubita, nè può dubitarsi che s. Pietro non fosse partecipe di quella infallibilità, che come prerogativa straordinaria fu comune agli altri apostoli, ed ordinaria in lui solo, come principe del coro apostolico, prescelto a diebus antiquis, come egli stesso il ramemorò nell' aprimento del concilio (act. 15.), per os meum audire gentes verbum evangelii; et credere. Pronunziata ch'ebbe la sua sen-

lenta, tacuit omnis multitudo. E chi avrebbe potuto esitare un istante a prestar fede alla parola, destinata da Dio per chiamare tutti alla credenza del vangelo? Seguitarono indi s. Paolo, e s. Barnaba a narrare *quantia Deus fecisset signa, et prodigia in gentibus per eos*; non per aggiungere fede a quanto avea poc' anzi detto s. Pietro, ma per ammorire la durezza de' Giudei convertiti; soverchiamente ancora tenaci delle osservanze legali. Finalmente prese la parola l'apostolo s. Giacomo, attestando che a' detti di s. Pietro concordavano gli oracoli de' profeti; e conformando il suo giudizio a quello di s. Pietro soggiunse: *propter quod ego iudico non inquietari eos, qui ex gentibus convertuntur ad Deum*. E qui ot daremo noi a credere, che prima di profetire questo suo giudizio si stesse s. Giacomo ad udire s. Pietro con libertà di assenso, o dissenso; onde secondo che fosse stato più, o meno capacitato, si fosse indotto ad approvare, o rigettare i suoi detti, e dar loro in caso di approvazione quell'ultimo grado di certezza necessaria ad imprimere loro il carattere dell'infallibilità? *Abbi*: troppo ingiurioso sarebbe un tal pensare alla scienza, che aveano gli apostoli de'doni, che loro erano stati da Dio conferiti, e singolarmente dell'immunità da ogni errore di predicazione nell'ammaestramento della Chiesa. Bensì questo giudizio di s. Giacomo ne fa conoscere, come la podestà giudiziaria, in materia di fede, può esercitarsi per via di un giudizio di semplice *riconoscimento*, diretta a rischiarare, e vie maggiormente autenticare un antecedente giudizio, che per altro si sa essere di tal certezza, che non possa soggiacere ad esame di *revisione* per accertarne la verità.

CONTINUAZIONE

Della trasmissione degli atti del VI. concilio generale ai vescovi della Spagna.

Altro non fu l'intento, e l'oggetto della trasmissione degli Atti del VI. concilio generale ai venerabili vescovi dell'ampissimo cattolico regno delle Spagne. Claudio Fleury, cui ne rimanda monsignore di Noli, narra (L. 40. n. 30. e seg.), che da san Leone II. fu a tal effetto spedito in Ispagna il notaio Pietro con più lettere tendenti a fare ricevere la definizione del detto concilio, cui, attesa la turbazione de' tempi, non erano intervenuti, e neppur erano stati chiamati que' vescovi. Dopo il breve pontificato di Leone, il di lui successore s. Benedetto II. scrisse al notaio Pietro sollecitandolo ad eseguire la commissione di Leone suo predecessore. Soggiunge Fleury, che a soddisfarvi si sarebbe dovuto convocare un concilio di tutta la Spagna; il che non essendo possibile per molti ostacoli, piacque al re che per ogni provincia si convocasse il suo concilio, e primieramente

in Toledo quello della provincia cartaginese; cui intervennero tutti i diciassette vescovi della provincia, e si compì per il quattordicesimo di Toledo (an. 684.). In questo concilio, delto nazionale da monsignore di Noli, e che qual provinciale ci vien rappresentato dall'abate Fleury, furono approvati gli atti trasmessi come conformi agli quattro primi antichi concilj ecumenici, dopo i quali fu assegnato il suo luogo al costantinopolitano III.; sendosi preferito il V. generale per esservi trattato non tanto dei dogmi, quanto delle persone.

Il venerabile Baronio dopo aver brevemente accennate le cause, che fecero differire d'un anno all'altro, non ostante le premure del papa, la riconoscione degli atti trasmessi, soggiunge sotto l'anno 683. n. 23. « Ne autem istiusmodi » mora aliquam inobedientiae suspitionem pos- » set afferre, consultum fuit, ut interim ea per » ecclesias ad episcopos mitterentur, ut con- » firmatio rerum in oecumenico conventu ge- » starum fieret, quae una cum apologia de di- » lato negotio ad romanum pontificem detulerat. » Rea in prova alcuni decreti dello stesso concilio, de' quali riscriviamo il seguente passo: » Sed licet in unum generaliter colligi per li- » dem tempus hispanorum omnium praesentium » societas nequiverit, sparsis tamen actibus, » atque locis praefatis gestorum regular per- » tractandas suscepimus, susceptas perlegimus, » approbantes in his de utrarumque Jesu Chri- » sti Filii Dei differentia naturarum, quo ge- » minia in eo voluntas, et operatio praedicatur, » recti dogmatis sensum, inculpandae disputa- » tionis edictum, apostolicae traditionis stylum. »

Più espressamente ancora dichiarano la grata impressione, che negli animi loro avea fatta la lettura di quegli atti, « quibus Constantino- » poli, Constantino (Pogonato) pio, et religioso » principe mediante, magna, et sublimi copla » aggregata pontificum, Apollinaris dogma com- » perimus fuisse destructum. Cum quibus e- » tiam gestis, Leonis quoque (nempe II.) anti- » quae Romae pontificis invitoria epistolaris » gratiae consulta suscepimus, per quae omnis » ordo gestorum, gesta quoque ordinem dilucidat, ut » acta sunt, nostris sensibus patuerunt. In eu- » jus etiam gratioso epistolae tractu ad hoc om- » nes praesules Hispaniae invitati sunt, ut » praedicta synodalia instituta, quae miserat, » nostri etiam vigoris manerent auctoritate suf- » fulta, omnibusque per nos sub regno Hispaniae consistentibus patescerent divulganda. »

In questi atti, ne quali distrutto a prima vista si ravvisava l'empio dogma di Apollinare, stabilito il cattolico dogma delle due nature, della doppia volontà, ed operazione in Cristo, ben capivano i padri toletani non farsi luogo ad esame di *revisione*, quasiché dubbia ancora, e fluttuante rimanesse la fede di quel dogmi, per li quali non avrebbero dubitato que' venerabili padri di profondere vita, e sangue.

Non però suppellico, nè men tuggio, ed opportunamente decisi ripetere il consiglio, ed intanto sì del pontefice nel richiedere, che de' padri toletani nell'imprendere la divisata ricognizione, nè l'riflesso anco di ovviare ad ogni cavillo, che potesse mai eccitarsi contro l'ecumenicità del VI. concilio generale; sotto pretesto che non vi fossero intervenuti, e neppure potuti chiamare, attesa le circostanze, i vescovi di una sì numerosa, e per ogni titolo si ragguardevole parte della cristianità. Cavillo, che si escludeva mediante la susseguente adesione dei padri delle Spagne dopo una giudiziaria ricognizione della forma tenuta da' padri, che in sì gran numero, e da tutte le altre parti concorsero al concilio costantinopolitano in formarne i decreti. Onde per qualsivoglia tergiversazione non mai potemo obbiettarsi l'assenza de' vescovi di Spagna, abbondantemente supplita per la unanime loro adesione agli atti, doppiamente furono loro trasmessi.

Qual poi si fosse la mente ed il senso de' padri toletani circa l'irrefragabile autorità de' pontifici dogmatici decreti, chiaro si rileva dalla stessa loro ricognizione, ed approvazione degli atti trasmessi. In quella registrata si legge in primo luogo (act. 4.) la lettera del santo pontefice Agatone agli augusti, nella quale dopo esenziale le istruzioni, e le facoltà date a' suoi legati soggiunge: (Lab. t. 7. edit. venet. 1792. col. 659): *Leoniam proinde eis, sive auctoritatem dedimus... ut nihil profecto praesumant augere, minuire, vel mutare, sed traditionem huius apostolicae aedis, ut a praedecessoribus apostolicis pontificibus instituta est, sinceriter enarrare*. E ne soggiunge tosto la ragione, che avendo s. Pietro ricevuta quella celestiale dottrina, che gli fu affidata non ut sub modio condatur, sed tuba clarius in toto orbe praedicetur, quindi è che « huius annitentis praesidio, haec apostolica ejus Ecclesiae, nunquam a via veritatis in qualibet erroris parte deflecta est, cujus auctoritatem (N. B.) » *ut pote apostolorum omnium principis, semper per omnis catholica Christi Ecclesia, et universales synodi fideliter amplectentes, in cunctis secutae sunt, omnesque venerabiles patres ejus doctrinam amplexi, per quam et prebaltissima Ecclesiae Christi lumina claruerunt; et sancti quidem doctores orthodoxi venerati, atque seculi sunt, haeretici autem falsis criminationibus, ac derogationum odiis insecuti*. R., col. 662. « Haec est enim vera fidei regula, quam et in prosperis, et in adversis veraciter tenuit, ac defendit haec spiritalis mater vestri tranquillissimi imperii apostolica Christi Ecclesia, quae per Dei Omnipotentis gratiam a tramite apostolicae traditionis nunquam errasse probatur, nec haeretici nequitibus depravata succubuit; sed ut ab exordio fidei christianae, percepit ab auctoribus suis, apostolorum Christi principi-

» *bus, illibata fide longae permanet, secundum ipsius Domini Salvatoris divinam pollicitationem, quam suorum discipulorum principi in sacris evangelicis fatus est: Petre, Petre, inquit, ecce Satan expulit ut eribrat vocem, sicut qui eribrat triticum: ego autem pro te rogaui, ut non deficiat fides tua. Et tu cum quando conversus, confirma fratres tuos. Consideret itaque vestra tranquilla clementia, quoniam Dominus, et Salvator omnium, cuius fides est, qui fidem Petri non defecturam promissit, confirmare eam fratres suos admonuit, quod apostolicos pontifices, meae exiguitalis praedecessores, confidenter fecisse semper, cunctis est cognitum: quorum et patris silitas mea, licet impar et minima, pro suscepto tamen divina dignatione ministerio, pedisequa cupit existere. Vae enim mihi erit, si veritatem Domini mei, quam illi sinceriter praedicant, praedicare neglexerim!*

Fu indi susseguentemente letta l'altra lettera, data per modo d'istruzione a' legati, cui avevano di già sottoscritto i 125. vescovi del romano sinodo, nella quale espone il s. padre (col. 715.) l'assoluta inviolabile necessità di concordare colla regola, e confessione di fede, che avea trasmessa per mezzo dei suoi legati: *Quicumque proinde sacerdotum haec quae in hac nostrae humilitatis confessione ponuntur, nobiscum sinceriter praedicare desiderant, ut nostrae apostolicae fidei concordent, ut consacerdotes, ut coadministros, ejusdem fidei, et (ut simpliciter dicamus) ut spirituales fratres, et coepiscopos nostros suscipiamus. Qui vero haec confiteri noluerint, ut infestos catholicae atque apostolicae confessioni, perpetuae condemnationis reos esse censemus; nec aliquando tales in nostrae humilitatis collegio, nisi correctos suscipere possimus*.

A questo sacra voci del sommo sacerdote corrisposero i padri costantinopolitani con festose acclamazioni, che registrate si leggono (act. 8). E siccome i padri toletani si fecero pregio di conformarsi « alle gesta sinodali di quella magna, e sublime copia di pontefici adunati nell'imperiale città; ragion vuole che si dia un'anciano saggio delle ossequiose sottoscrizioni, colle quali manifestarono i padri costantinopolitani l'ossequiosa loro acquiescenza a' dettami del supremo pastore.

Così (col. 758.): « Joannes Deo amabilis episcopus chalcadonia dixit: Sic confiteor, et sic credo secundum virtutem suggestionum directarum ab Agathone sanctissimo papa antiquae Romae...

» *Sorgius Deo amabilis episcopus Selymbriae dixit: Sequor suggestiones patris nostri Agathonis sanctissimi papae Romae, et ita suscipio eas, et amplector eas, tanquam epistolae sanctae memoriae Leonis praedecessoris ejus beatitudinis.*

» Dominicus episcopus Pruslados dixit: Suggestiones directas a patre nostro Agathone sanctissimo archiepiscopo apostolicae, et principalis sedis antiquae Romae... tanquam ex Spiritu Sancto dictatas per os sancti, ac beatissimi principis apostolorum Petri, et digito praedicti l'or beatissimi papae Agathonis scriptas, suscipio, et amplector, et ita credo...

» Genesius episcopus Anastasiopoleos dixit: Secundum virtutem relectarum suggestionum sanctissimi papae romanae urbis, sic credo... Tutti nel Prosfornico diretto all' Augusto: » Confessionem tibi a Deo scriptam illa romana antiqua civitas obtulit, et dogmatum diem a vesperlinis partibus extulit: charta et atramentum videbatur, et per Agathonem Petrus loquebatur ».

E nella lettera del concilio al pontefice: » Orthodoxae autem fidei splendidam lucem vobiscum praedicavimus; quam ut iterum per honorabilis vestra rescripta confirmetis, vestram oramus paternam sanctitatem ». E qui dica qualunque uomo spregiudicato, se in quelle sì numerose testimonianze appaia vestigio, che dia sospizione di pontificia infallibilità.

Eppure la lettera di s. Agatone, come anche le sottoscrizioni de' padri del concilio costantinopolitano comprese erano nella serie di quegli atti, che lungi dall'excitare reclamazioni per parte de' padri toletani, furono da essi riverentemente accolti, e con debita lode commendati. Nè altro doveasi aspettarsi da vescovi di quel cattolico floridissimo reame, de' quali fra gli altri luminosi pregi di santità, e di dottrina, costante sempre si mantenne la più divota filiale venerazione verso la sede di Pietro, ereditata da' loro maggiori. Viva era allora presso loro l'inclita memoria del gran fondatore della Chiesa, l'egregio dottore s. Isidoro, il quale (Epist. Claudio Duci) scriveva: « Sic nos scimus praeesse Ecclesiae Christi, quatenus romano pontifici reverenter, humiliter, et devote tanquam Dei vicario, praeter ceteris ecclesiae praelatis, speciatim nos fateamur debitam in omnibus obedientiam exhibere. Contra quod quemquam procaeter venientem, tanquam haereticum, a consortio fidelium omnino decernimus alienum. Hoc vero non ex electione proprii arbitrii, sed potius a clementia Spiritus Sancti habemus firmam; ratumque credimus, et tenemus ».

Professione pienamente conforme a quella dei venerandi padri Iarraconesi esibita al papa s. Mario successore del grande s. Leone (Lab. t. 5. col. 66): « Proinde nos Deum in vobis ponitis adorantes, cuius quaeque servimus, ad fidem recurrimus apostolico ore laudatam, inde responsa quaerentes, unde nihil errore, nihil praesumptione, sed pontificatui totum deliberatione praecipitur ». Ma qual sia sempre stata l'ossequiosa venerazione di quella in-

clita Chiesa verso la santa sede, ed i romani pontefici, meglio che da noi potrà l'opponente prelato intenderlo da quanto ne scrive il ch. non men doto, che accurato signore abate Faustino Arevalo nella edizione, che di gran lunga superiore a tutte le antecedenti, sta ora egli adornando del gran padre, e dottore egregio s. Isidoro, sotto gli eccelsi auspizj dell'eminentissimo di Lorenzana, per questo, come per tanti altri insigni titoli, benemerito di s. Chiesa. V. t. 1. c. 74. n. 19: (1).

ARTICOLO X.

Nuova inaspettata scoperta di monsignore di Noli di un implicito esame, fatto nel concilio di Trento della bolla Exurge di Leone X.

Alle antiche, precedenti, mille volte ripetute, e ribattute obiezioni contro la pontificia infallibilità, una ne aggiunge monsignore di Noli tutta sua: che però sia di qualche meraviglia, almeno per la sua inaspettata novità. Questa egli deduce dalla scoperta fatta da esso, di un implicito esame fatto nel concilio di Trento della bolla *Exurge* di Leone X. contro i luterani, ed altri novatori. Così egli (sotto al §. IV. p. 29., e 32.): « Benchè noi, noi » vicini, dopo che per tanti modi s'è straordinariamente accresciuta l'autorità, e la potenza dei romani pontefici, più non amministriamo storia esempj egualmente splendidi dell'esercizio di questo diritto episcopale d'insinuare i giudizi dogmatici dei romani pontefici, e di paragonarne la dottrina a quella degli antichi concilj: per attestare che concordi colla stessa, prima di riceverla, ed approvare la; si può non di meno osservare un esercizio implicito di questo diritto nella condotta de' prelati, che formarono l'ultimo concilio ecumenico, cioè quello di Trento... in quel concilio la dottrina di Lutero fu esaminata nuovamente; e della condanna fattane già da

(1) A noi non è mestiere d'entrare nella dibattuta questione fra' critici, se sia stato trasmesso in lingua l'intero complesso degli atti del VI. Concilio generale colle accennate lettere pontificie: oppure quella parte soltanto, in cui si contiene la definizione. Imperocchè ammetta la prima opinione, spaziate quanto a tenor di questa si è dedotto, ed esposto nel presente articolo: e volendo stare alla seconda, cade in un tratto quanto si allega del rigoroso esame con supposta libertà di dissenso, fatto de' padri toletani prima di aderire alla definizione invisa loro; giacchè non ignoravano que' venerandi padri non farsi luogo a nuovo esame con libertà di dissenso, riguardo a quegli atti, ne quali a prima vista riconobbero colla distruzione dell'antica eresia di Apollinare stabilito il recti dogmatis sensum, inculpandae disputationis edictum, apostolicum traditionis stylum ». Considera si nell'una, che nell'altra sentenza nulla risulta a favore della libertà del dissenso, riguardo alle precedenti dogmatiche decisioni dalla trasmissione fatta in Ispagna degli atti del VI. generale concilio costantinopolitano III.

» papa Leone, e della suddetta di lui costituzione, non si trova la minima menzione in alcuna delle XXV. sessioni, nelle quali furono divise le azioni tutte di quella sacra adunanza. Non è poi cosa diversa in sostanza esaminare la dottrina già condannata da Leone X. dallo esaminare la stessa di lui costituzione, per vedere se la sua decisione dovesse ammettere, o rigettare; o come, ammettendosi in qualche parte, si avesse nel resto a riformare, e correggere ».

OSSERV. Premettiamo; che dall' anno 1517. si ripete l'origine del luteranismo; che nel 1520. Leone X. pubblicò la sua costituzione *Exurge*; che sul fine del 1543. fu adunato il sacro concilio di Trento, e terminato finalmente dopo lunga interruzione l'anno 1563. Dalla serie delle cose avvenute in quel frattempo potea rilevare Monsignore motivi da trattenerlo a produrre quella sua nuova scoperta del preteso implicito esame fatto nel concilio di Trento della bolla di Leone X. « per vedere se doveasi ammettere, o rigettare », o in tutto, o in parte.

Potea in primo luogo avvertire, che per confessione dello stesso Febronio (Posit. 15. com. in suam retract.): « Haeresis Lutheri jam ante concilium tridentium praecunte Leone X. pontifice maximo, ab Ecclesia irrevocabiliter damnata fuit ». Promulgata fu la bolla di Leone l'anno 1520. ed in seguito fu l'anno stesso ripudiata la dottrina di Lutero dalle università di Colonia, e di Lovanio, alla cui condanna accorse anche l'anno seguente 1521. l'università di Parigi.

E ciò che dee essere di qualche peso presso un vescovo, ch' esige il Passet per dare autorità ad una bolla dogmatica, emanò nel medesimo anno 1521. l'editto di Carlo V., per la divulgazione di essa nelle varie provincie della Germania, e seguatamente in Levanto, Colonia, Treveri, e Magenza: « Caesar (Natal. Ales. Histor. eccles. sec. 15. et 16. cap. 2. art. 2. §. 4. n. 4.) edictum edidit de consensu septem virum, et omnium sacri imperii principum, ordinum, et statuum, quo Martinum Lutherum » ut membrum ab Ecclesia Dei abalienatum, » et obstinatum schismaticum, et notorium haereticum habendum decernit ». La pubblica diffamazione per l'altre provincie della cristianità della dottrina di Lutero, come notoriamente eretica, si rileva pure dal concilio provinciale lugdunense. an. 1527. « Sane ad succedendum lutheranae haereseos impietatem armatura fidei eo asperius exardescere debemus; » quo virus illius latius serpere ad captivandum posillorum animas conspiciamus; Dal Bituricoen. an. 1528: che riprova « damnatum dogma Lutheri, et sequacium a sacrosancta sede apostolica jam pridem reprobaturum », ove manifesta s' indica la condanna di Lutero promulgata nella bolla di Leone X.: Dal Senonen-

dello di Parigi, che vieta la divulgazione dei libri di Lutero, come condannati insieme col l'autore loro da' pontefici Leone, Adriano, Clemente, che allora sedeva: Dall' Augustano, anno 1548. tempo della prorogazione delle sess. del Trid., nel quale augustano concilio dopo avere i padri espressamente (n. 1.) riconosciuto il primato della romana sede « ex divi Petri » apostoli praerogativa », proseguono: « Statuimus, atque omnibus praelatis, universque clero nostrae dioecesis mandamus: ut in sancta fide catholica, quam divina clementia, et sanctissimorum hominum praedicatione semodum praedictae aedis param, et incorruptam traditionem maiores nostri acceperunt, constantes, firmique permaneant ». E n. 5. « Ut catholica doctrina, atque disciplina ecclesiastica melius conserventur, statuimus, atque ordinamus, ut ordinari super haeresibus hoc tempore jactatis, quid de illis, et contra quid de romana catholica apostolica Ecclesia, sentiant, diligenti examinatione explorentur ». E n. 31. s' aggiunge a tutti i sacerdoti, e sudditi: « Ut orthodoxam fidem, aedisque apostolicas, a qua fidei christianae incunabula traximus, auctoritatem, ut hactenus factum ab eis fuit, ad gloriam omnipotentis Dei tueantur ».

Che se, come apparisce dalle addotte testimonianze, fu prima del concilio di Trento irrevocabilmente condannata la dottrina di Lutero, e fu la bolla di Leone X. come la tessera, che distingueva i fedeli dagli eretici, più dunque non potea la dottrina di Lutero, nè la condanna di essa soggiacere ad esame di revisione; quasiché in tutto quell' intervallo, che scorse dalla bolla di Leone fino alla conclusione del Tridentino, potesse tuttavia dubitarsi della perversità delle dottrine condannate in essa bolla. Non sì tosto fu questa promulgata, che vi aderirono e concilj provinciali di più parti, e le più riputate università; in somma fu adottata universalmente da' cattolici, rigettata ed abborrita soltanto dagli eretici. Che però, se in quella si fosse potuto intrudere un qualche articolo di erronea dottrina, si domanda: ove dunque in tanta lunghezza di tempo sarebbe rifugiata la contraria verità? Se non presso i cattolici, tutti professanti la dottrina della bolla; resta a veder se vi sia chi porti la condiscendenza a volere, che si fosse conservata da' luterani una verità definita in una pontificia costituzione acclamata dalla universalità de' cattolici.

Il sacro concilio di Trento dichiarò da principio (sess. 2. de servandis in concilio) il suo intento riguardo a quelle dottrine erronee, che si andavano spargendo da' novatori: « Ad haec » cum hujus sacrosancti concilii praecipua sollicitudo, et intentio sit, ut propulsatis haereticis tenebris, quae per tot annos operuerant terram catholicas veritatis lux, Jesu Christo, qui vera lux est, annuente, candor, puri-

» *taeque refulgeat* ». I padri tridentini con dichiarare in tal guisa l'intento loro, tutto rivolto a dissipare le tenebre di quell'eresie, che da tanti anni serpeggiavano ad offuscare la chiara luce della cattolica verità, ben dimostrano, che la podestà giudiziaria, con cui ne impresero l'esame, si esercita nei concilii anche ecumenici, non solo ove si tratta di terminare definitivamente questioni tuttavia controvertibili, ma pur anco ove si tratta di materie di già irrevocabilmente decise, ad oggetto d'illustrare vieppiù, e di vindicare con nuova giudiziale conferma l'irrefragabile autorità di un definito precedente giudizio.

Secondo. Dice monsignore, « non esser poi » cosa diversa in sostanza esaminare (come fecero i padri trid.) la dottrina già condannata da Leone X., dallo esaminare la di lui » costituzione ». E qui neppure si rammenta, che nel concilio di Trento furono discussi capi di dottrine già decise negli antecedenti concilii; come p. e. l'articolo del settenario numero de' Sacramenti, deciso nel concilio di Firenze. Vorrà dunque monsignore, che lo stesso concilio di Firenze sia stato in sostanza sottoposto ad un nuovo esame per deliberare, se le dottrine in quello definite dovessero riceversi, o rigettarsi? In somma, o si tratta di esame di *revisione* con libertà di dissenso; ed è falso che in un concilio posteriore sieno state giammai esaminate in tal modo le dottrine, irrevocabilmente definite ne' concilii antecedenti: o si tratta di semplice ricognizione senza libertà di dissenso; ed un tal esame, supposto fatto nel concilio di Trento della bolla *Exurge*, nulla pregiudica all'autenticità della medesima.

Terzo. « Dal non trovarsi la minima menzione della bolla *Exurge* in alcuna delle XXV. » sessioni del concilio di Trento », sembra monsignore volere inferire, ed insinuare, che poco caso ne facessero i padri tridentini. Doveva però considerare quanto poco degno sarebbe stato della illuminata sapienza di quei padri l'opporre ai Luterani l'autorità di una bolla, che da Lutero loro antesignano era stata caratterizzata, *execrabilis bulla antichristi*. Sapevano i padri tridentini, che ad oggetto di convincere, e ricondurre i travati, duopo era come fu sempre praticato, opporre loro non i recenti decreti di un'autorità disprezzata, odiata, impugnata da essi, ma quelle antiche dottrine, che fanno mostra di venerare, ed alle quali si appellano. E che direbbono gli apologeti di monsignore di chi si avvisasse volerli convincere coll'autorità della bolla *Auctorem Fidei*, qualificata da essi non men contumeliosamente, che il fu la bolla *Exurge* da' luterani?

Quarto. Più oltre ancora procede monsignore, nè dubita di soggiugnere della bolla *Exurge*, avere i padri di Trento « fatto appunto » intendere, che in parte l'ammettevano, e in » parte non credevano di poterla ammettere ».

Tomo V.

Vediamo su qual fondamento: « Potrebbe (segue » a dire) di parecchie asserzioni di Lutero, che » nella costituzione leonina sono condannate, » non si vede ne' decreti del concilio censura » alcuna ».

OSSERV. Non è questa buona ragione. Nella costituzione leonina le asserzioni di Lutero sono condannate in *globo*, come si suol dire, sotto varie qualifiche. Nel concilio di Trento le asserzioni, sì di Lutero, che di altri novatori sono condannate sotto la censura dell'anatema, adoperata dal Tridentino ne' suoi canon per denotare le dottrine formalmente eretiche. Potè dunque a buona equità il Tridentino omettere nei suoi canon quelle asserzioni, che stimato avesse non doversi qualificare, come prettamente eretiche, tuttochè meritevoli dell'una o dell'altra delle rispettive inferiori qualifiche inserite nella bolla leonina. Non può dunque da tal omissione inferirsi, che il Tridentino abbia in parte rigettata, o non ammessa la bolla di Leone, o disapprovata la condotta del pontefice nel condannare in *globo* i 41. articoli di Lutero, inseriti nella sua costituzione, sull'esempio anche del concilio di Costanza, che in simil maniera proscritti avea i tanti articoli di Wicleffo, e di Giovanni Huss. Non ignoravano i padri tridentini, che secondo il sapiente avvertimento di s. Agostino (*de Haeres.*), a cautelare i fedeli contro le perniciose novità, anche innanti che tal, o tal dottrina sia espressamente dichiarata eretica, « hoc scire sufficiat » (*Ecclesiam*) contra ista sentire, nec aliquid » horum in fidem quemquam debere recipere ». Il che pure si ottiene per mezzo delle condanne in *globo*, e basta per giustificare un tal metodo, qualunque volta, attese le circostanze, stima la Chiesa opportuno valersene.

ARTICOLO XI.

De' due esempj della sudetta omissione prodotti da monsignore: e del primo in particolare concernente le indulgenze pro defunctis.

Pure veggiamo ancora gli esempj, prodotti da monsignore di quelle omissioni di censure, sulle quali è proceduto a dire, che i padri tridentini non abbiano in parte ammessa la bolla leonina. Due ne adduce. Il primo concernente le indulgenze per gli defunti. « Avea, p. e., papa » Leone condannato come un errore di Lutero » il sentimento, che nega poter essere utili ai » defunti le indulgenze (art. 22.): sul quale » il concilio di Trento nulla affatto ha deciso ».

OSSERV. Vorrebbe forse monsignore insinuare, che il concilio di Trento abbia dubitato, o potuto dubitare, se sia errore o no il sentimento, che nega poter le indulgenze essere utili a' defunti? A convincerlo del contrario bastava una leggera considerazione sul tenore del decreto, in cui dichiara il concilio (sess.

25.) doversi ritenere come sommamente salutare l'uso delle indulgenze nella Chiesa. Ben era noto a que' padri l'uso inveterato, vegliante in tutta la Chiesa, nelle chiese rette da essi, e sotto gli occhi loro di pubblicare indulgenze per li defunti: recenti erano gli esempi di Clemente VII., di Giulio III. l'uno dei pontefici, sotto cui si tenne il concilio; e volendo risalire più alto, si appresentava quello di Giovanni VIII. in favore de' defunti, soccombenti nelle sacre spedizioni contro gl' infedeli; più antico ancora quello di s. Pasquale I., il cui monumento esiste nella chiesa di santa Prassede in Roma *in introitu capellae sancti Zenonis* (Bellarm. l. 4. de indulg. c. 14.). Ricevuta era universalmente la dottrina dei santi dottori Tommaso, e Bonaventura sul punto della loro utilità; non ostante qualche differenza di sentimento fra i teologi quanto al modo dell' applicazione.

E ciò che più rileva, nota era la condanna fatta dall'arcivescovo di Toledo, successivamente confermata sotto nota ereticale da Sisto IV. dell'errore di Pietro di Osma, rinnovato nell'art. 22. di Lutero condannato nella costituzione leonina. Bensì ad oggetto di estirpare gli abusi, che si fossero introdotti per le varie provincie della cristianità, ingiunse il concilio ai vescovi, che ne facessero una diligente ricerca, da riferirsi nel primo sinodo provinciale, sotto l'espressa condizione: « *Ut aliorum quoque episcoporum sententia cognita, statim ad sum. rom. pontificem deferantur, cujus auctoritate, et prudentia, quod universali Ecclesiae expedit, statuatur, ut ita sanctorum indulgentiarum munus pie, sancto, et incorrupte omnibus fidelibus dispensetur* ». Se il concilio riconosce nel pontefice l'autorità di prescrivere ciò, che sia più spediente di stabilire circa la dispensazione delle indulgenze nella Chiesa universale, e se in questa dispensazione, quale è, ab antico, ed attualmente si esercitava dal romano pontefice, si riteneva l'uso di concedere indulgenze per li defunti, chiaro apparisce esser l'indulgenza per li defunti; compresa in quell'uso, che il concilio dichiara doversi ritenere come salutare, condannando sotto pena d'anatema *qui aut inutiles esse asserunt, vel eas concedendi in Ecclesia potestatem esse negant.*

ARTICOLO XII.

Del secondo esempio concernente l'autorità della Chiesa nel decidere le controversie in materia di fede.

Non men sorprendente è il secondo esempio prodotto da monsignore in questi termini: « Sollecito al solito degli altri romani pontefici Leone X. di stabilire l'infallibilità papale, condannò nella sua costituzione l'art. seguente, come un errore di Lutero: *Se il papa*

*» con una gran parte della Chiesa avesse decisa la
» tale, o tal cosa, benchè la sua decisione fosse ve-
» ra, non sarebbe nè peccato, nè eresia di pensare
» il contrario; principalmente in una cosa non
» nec essaria alla salute, finchè il concilio gene-
» rale avesse approvato un sentimento, e condan-
» nato l'altro (art. 78.) ». E soggiunge monsignore: « Contra la dottrina contenuta in quest'articolo non solamente non ha portata il concilio alcuna sentenza; ma si sa anzi dalla storia del concilio medesimo, che i prelati, e gli ambasciatori, intervenuti in nome della Chiesa e corte di Francia a quella stessa assemblea, non hanno dissimulato di tenere il sentimento medesimo, che la costituzione del papa Leone condanna in Lutero ».*

OSSERV. Che nel concilio di Trento alcuni vescovi venuti della Francia si dimostrassero men favorevoli alla sentenza della pontificia infallibilità: che alcuni de' ministri della corte siansi talora avanzati ad ispiegare sentimenti, che da' padri di quella santa assemblea furono altamente, nè senza grave sdegno disapprovati; non siamo per negarlo, e ci rimettiamo alla storia del cardinale Pallavicini: ma non concediamo, che que' vescovi, e molto meno il corpo episcopale dalla Francia abbia giammai inclinato a favore dell'articolo di Lutero, condannato nella bolla di Leone X. In quanto abominio fossero presso il clero di Francia le dottrine di Lutero, in qual pregio fosse la condanna fattane dalla sede apostolica, chiaro si comprende da' concilj sopra mentovati di Lionne, di Bourges, di Sens. Altronde il detto articolo di Lutero viene a ferire non solo l'infallibilità pontificia, ma bensì ancora l'infallibilità della Chiesa. Si suppone in quell'articolo il caso, in cui venga la Chiesa divisa in due gran partiti, l'uno aderente, l'altro contraddicente al pontefice; e tuttochè si tratti di materia necessaria alla salute, si vuole che la quistione abbia da rimanere indecisa, finchè il concilio generale abbia approvato un sentimento, e condannato l'altro. Adunque potrà darsi il caso, in cui per l'intervallo di anni, ed anche di secoli, che può scorrere da un concilio ad un altro generale concilio, rimanga priva la Chiesa dispersa della indefettibile autorità, e d'ogni ordinario mezzo di provvedere alla integrità del deposito, e alla salute de' suoi figli. Lungi fu sempre da un sì capitale errore il rispettabilissimo ceto episcopale della Francia. Senta monsignore quel sorbonico Tournely, ch'egli cita tra i dotti difensori della dichiarazione gallicana, come ciò non ostante non tralascia di bravamente difendere la causa della Chiesa dispersa nel testo sopra riportato (de Ecles. q. 3. art. 2. e. 3.), ove soggiunge: « *Quod si contingeret in aliqua fidei controversia divisos esse episcopos, atque plures ex una parte cum pontifice romano, plures ex altera sine pontifice stare; haud dubie ei parti ad-*

» haerendum foret, quae capiti conjuncta esset.
 » Ista enim melior ac sanior pars censeretur debet.
 » ut, et haec estam sufficienter refert: Ecclesia
 » siquidem corpus est visibile, capiti suo ro-
 » mano pontifici adunatum, et ipse pontifex ro-
 » manus unitatis et communione Ecclesiae ca-
 » put, et centrum est ».

In somma l'infedeltà della Chiesa, fuor anche del concilio generale, è certo, inconcusso dogma di fede cattolica. Adunque nella mentovata divisione di due partiti, l'uno aderente, l'altro contraddicente al pontefice, ha da persistere o nell'un partito, o nell'altro. Forse nel partito de' dissidenti, quale furono altre volte gli eusebiani, i donatisti, i pelagiani? No certamente, poichè un tal partito non essendo retto dal capo costituito da Cristo, gli manca il carattere di corpo adunato al capo, che è, secondo la notissima definizione di s. Cipriano, il proprio essenziale distintivo carattere di Chiesa; ed è perciò incapace di rappresentare la Chiesa universale. Forza è dunque il doverla riconoscere in quella parte, in cui nel suddetto dissidio degli eusebiani, de' donatisti, de' pelagiani, e di altri settarj d'ogni sorta la riconobbero gli Atanasi, i Girolami, gli Agostini, cioè nella unione delle chiese alla Chiesa principale, *ad quam necesse est omnem Ecclesiam convenire* (Iren.): alla Chiesa sorgente, radice, matrice dell'unità cattolica (Cipr.): nella quale *semper viguit apostolicas cathedras principalis* (Agost.). E per finire ogni contesa, stare al detto del gran maestro di s. Agostino, s. Ambrogio, che il tutto comprende in quattro decisive parole: « Ubi » Petrus, ibi Ecclesia ».

Ora tornando al concilio di Trento, sebbene si astennero i padri dal formare un canone per definire espressamente l'infalibilità pontificia (su di che vedasi la celebratissima storia del cardinale Pallavicini); e se pure si astennero dall'inserire ne'canoni sotto la formale nota di eresia, la condanna di alcuni articoli di Lutero censurati in globo da Leone X., non può inferirsene, che con ciò abbiano voluto far intendere, che non ammettevano in tutto una costituzione, che non ignoravano aver di già riscosso in tutta l'ampiezza del cattolicesimo quel dovuto tributo di ossequiosa venerazione, che secondo la stessa gallicana dichiarazione mette in piena luce l'irreformabilità di un giudizio precedente dalla sede apostolica.

Qual per altro si fosse il concetto de' padri tridentini della indefettibile conservazione del deposito nella sede romana, e nella predicatione de'suoi pontefici, assai chiaro il palesarono in più luoghi, come nel can. 3. *de Bapt. sess. 7.* di cui si è detto sopra: « Si quis dixerit » in Ecclesia romana, quae omnium ecclesiarum » mater est, et magistra, non esse veram de » Baptismi sacramento doctrinam; anathema sit ». E che vuole dire questo, se non che in senso del concilio non può soggiacere ad errore una

Chiesa, dalla quale, siccome costituita da Cristo madre, e maestra di tutte le chiese, tutte perciò debbono ricevere il comune loro universale addottrinamento? E come potrebbe non essere infallibile una Chiesa, cui non si possa imputare errore nella fede, senza incorrere nell'anatema, pronunciato contro chi presumesse accusarla di non ritenere la vera dottrina in articolo di fede? E quanto alla supremazia del primato, qual cosa più significante, a ben considerarla, della solenne protesta fatta in principio, e ripetuta in fine dal concilio, che in tutti li suoi decreti debbasi intendere salva sempre, e preservata l'autorità della sede apostolica? « Hae formulae (osservò già egregiamente » Ballerini) apostolicae auctoritatis praeservativae, auctoritatem eidem proprio jure competentem, non autem ab ipsa synodo concessam, seu delegatam significant: potestas enim » salva dici nequit illa, quae cuipiam tribuitur, » sed quae eidem aliunde competere praesumitur ». Oltrechè come può non essere suprema, e indipendente una podestà, cui per niun decreto di concilio ecumenico può derogarsi?

ARTICOLO XIII.

Della pretesa usurpazione, oppressiva de' diritti episcopali, rimproverata dall'opponente vescovo ai romani pontefici.

Passa monsignore ad incolpare i romani pontefici di essersi ne'secoli posteriori arrogata una esuberanza di autorità, oppressiva de' legittimi diritti de' vescovi. Gli accusa (p. 28.) « di » avere introdotto quel pesante sistema di po- » lizia, sotto cui geme da più secoli schiavo » della corte di Roma tutto l'ordine episcopale ». E p. 29. si duole « che ne' secoli a noi » vicini siasi per tanti modi straordinariamente accresciuta l'autorità, e potenza de'romani » pontefici ».

OSSERV. A questa ripetuta incolpazione di monsignore di Noli ne sia lecito il contrapporre una di già da noi riportata espressa testimonianza in contrario di monsignore Bossuet nel Corol. della *Di/esa* §. 10. Ove dopo avere rilevate l'eccelse prerogative concesse da principio al pontificato romano, segue a dire: « Haec » habens, et exercens apostolica sedes, tanta » antiquitus auctoritate viguit, ut postea, fidens » dixerim, imminuta magis, quam aucta esse videatur ». Ed avendone riportate in prova alquante gesta de'santi Leone, e Gelasio, conclude: » Quis autem pontifex posteriore aetate, qua non » nullis potestate aucti videntur, tanta aucto- » ritate tanta gessit? »

Eppure, troppo bene è riuscito a'nostri avversarj colle replicate loro declamazioni d'insinuare a non pochi, pii altronde, e religiosi uomini, ma men versati negli studj dell'ecclesiastica antichità, che se non per usurpazione,

almeno per consenso de' vescovi abbiano i papi tratto a sè, e siasi messo in possesso di più e più diritti, che di propria ordinaria autorità erano ab antico liberamente esercitati da' vescovi.

A disinganno di questi, ed a confusione viomaggior degli'ingannatori, fia bene il dare un breve cenno di parecchi incontrastabili documenti (più distesamente esposti nella citata *Consultazione* tomo prec., e nelle *Animadversioni* a principio di questo tomo), sì dell' amplissima autorità esercitata da principio, e riconosciuta dalla Chiesa ne' romani pontefici in ogni parte dell' ecclesiastica amministrazione, e sì ancora delle molteplici restrizioni apposte da' primi secoli all'esercizio dell'autorità de' vescovi nel regime delle lor diocesi.

Sia dunque in luogo di esempio.

1. La deposizione fatta da s. Cornelio papa di due vescovi venuti a Roma, non si sa da qual angolo dell'Italia, per la sacrilega ordinazione di Novaziano: e l'ordinazione di due altri vescovi in luogo loro. Atto della suprema autorità del pontefice nel provvedere le chiese d' idonei pastori.

2. Lo stesso diritto riconosciuto da s. Cipriano nel ricorso da lui fatto al papa Stefano, successore di Cornelio, per la deposizione di Marciano arelatense, e la sostituzione di altro pastore da darsi a quella chiesa. Fatto di tal chiarezza, che per testimonianza di Pietro de Marca (*Concord. l. 1. c. 10.*): « Nulla industria non vatores hoc Cypriani testimonium elevaro possunt. Futilis est enim, et Cypriani verbis adversa responsio illa, non deponi a Stefano Marcianum, sed deponendum declarari. Quin immo conceptis verbis Cyprianus exigit a Stephano, ut suis litteris Marcianum damnet, atque adeo alium substituendum decernat ».

3. Lo stesso diritto esercitato da s. Agapeto I. nel deporre Antimo dalla sede di Costantinopoli, e sostituire s. Menna in luogo di lui. Onde ebbe a dire Nat. Alessandro (*Saec. 6. c. 2. art. 7.*): « Primatum gloriosius exercere non potuit romanus pontifex, quam constantinopolitanum patriarcham haeticum exauctorando, et in ejus locum alium ordinando idque nulla synodo convocata ».

4. Diritto altresì esercitato dallo stesso pontefice nel sospendere Contumelioso vescovo di Riez, e sostituire un visitatore in suo luogo (*Epist. universis episcopis per Gallias constitutis*). E nella lettera a s. Cesario: « Atque ideo praedictum ab episcopatus ardine nostra suspendit auctoritas... in cujus locum visitatorem constituit. Così scrivea s. Agapeto all'arcivescovo di Arles s. Cesario.

5. L'autorità esercitata dal papa s. Innocenzo I. nel riordinare la Chiesa di Antiochia, prescrivendo la regola da tenersi per le ordinazioni, e per la erezione delle metropoli. *Innocentius ipse* (*Pietro de Marca Concord. l.*

1. c. 8. n. 8.) *decretis suis Occidentis Ecclesias ornavit, immo et ipsam antiochenam Ecclesiam, quae caput est orientalis discessus constitutis suis disposuit.*

6. Mutazione della disciplina circa l'elezione de' vescovi per autorità de' romani pontefici: » Pontificum romanorum decretis (*de Marca Concord. l. 8. c. 8. n. 6.*) electio personae » collata est in arbitrium cleri, et populi, et tiam absque synodi episcopalis praesentia ». E n. 8. « Hujus novae formae origo tribuenda » est Siricio papae, et sequentibus pontificibus ».

7. Lo stabilimento de' vicarij apostolici non solo in Tessalonica, ma in altre varie provincie della cristianità, con ampiezza di giurisdizione sopra le Chiese, comprese ne' rispettivi vicariati.

8. L'ordinazione illegittima di Stefano il giovane in patriarea di Antiochia, perchè fatta contro il tenore de' canoni niceni, convalidata dal papa s. Simplicio a richiesta dell'imperatore Zenone.

9. Le varie molteplici providenze di s. Gregorio M. relative alle Chiese vacanti, o bisognose di riforma; nè solo in generale, ma anche in particolare, come rimettere nel pristino grado un sacerdote della Chiesa di Milano indebitamente privato della comunione dal suo vescovo: » Comperimus quod Laurentius, quondam frater, et coepiscopus noster nullis te culpis ex tantibus communione privaverit: ideoque hujus praeccepti nostri auctoritate munitus, officium tuum securus perage, et communionem nem sine aliqua sume formidine (*Epist. 26. l. 3.*)

Ed *epist. 15. l. 2. ad Importunum episcopum Atellanum*: « Quia ecclesiam sanctae Mariae Campionis in tua parochia positam presbytero tero vacare cognovimus, praesentium portorem Dominicum presbyterum in eadem ecclesia ut praeesse debeat, nos certum est deputasse. Ideoque fraternitas tua ei emolumenta ejusdem ecclesiae faciat sine cunctatione praestari ».

Et *epist. 8. a Natale vescovo di Salona* ordina sotto gravi pene, che debba restituire al suo luogo l'arcidiacono Onorato, e depone quello che il vescovo avea sostituito in luogo di lui.

10. La celebre dispensa data da s. Melchiade per facilitare a'donatisti il ritorno all'unità. Providenza esaltata da s. Agostino in questi termini (*Ep. 43. ad Glorium, et Eleusium etc. n. 16.*): » Et tamen qualis ipsius beati Melchiadis ultima est prolata sententia, quam innocens, quam integra, quam provida, atque pacifica, qua neque collegas, in quibus nihil constituerat, de collegio suo ausus est remove, et Donato solo, quem totius mali principem invenerat, maxime culpato, sanitatis recuperandae optionem liberam ceteris fecit, paratus communicatorias litteras mittere etiam

» his, quos à Majorino ordinator esse con-
 » staret: ita ut, quibuscumque locis duo es-
 » sent episcopi, quos dissensus geminasset, eum
 » confirmari vellet, qui fuisset ordinatus prior,
 » alteri autem eorum plebs alia regenda pro-
 » videretur. O virum optimum, o filium chri-
 » stianae pacis, et patrem christianae plebis!»

11. Il ricorso de' vescovi dell'Africa al papa
 s. Anastasio per ammettere i cherici, stati nella
 parte de' donatisti, all'esercizio degli ordini
 che avevano per lo innanzi esercitati nella lor
 setta. Sul qual ricorso è da udire Tomassino
 (P. 2. l. 3. c. 24.): « Non alia suae libertatis,
 » et antiquae auctoritatis amantior, et retinen-
 » tior fuit Ecclesia quam africana... At nihi-
 » lominus... Universa haec Ecclesia ad Ana-
 » stasium papam confugit, ut dispensationem
 » eliceret ».

Così pure s. Gregorio M. ad un ricorso fat-
 toglì da' vescovi della Numidia autorevolmente
 risponde (L. 1. ep. 75.): « Petistis per Hilarium
 » chartularium nostrum, a beatae memoriae
 » praedecessore nostro, ut omnes vobis retro
 » temporum consuetudines servarentur, quas a
 » beati Petri apostolorum principis ordinatio-
 » num initis hactenus vetustas longa servavit.
 » Et nos quidem juxta seriem relationis vestrae,
 » consuetudinem, quae tamen contra fidem ca-
 » tholicam nihil usurpare dignoscitur, immo-
 » tam permanere concedimus, sive de primati-
 » bus constituendis, ceterisque capitulis, exceptis
 » his qui ex donatistis ad episcopatum prove-
 » niunt, quos provehi ad primatus dignitatem,
 » etiam cum ordo clericorum eos ad locum eun-
 » dem deferat, modis omnibus prohibemus ».

12 E finalmente, per non dilungarci all'infinito,
 il ricorso fatto al pontefice Adriano II. dall'
 ottavo concilio generale costantinopolitano
 IV. rilevato da Nat. Alessandro (Dissert. de
Photiano schismate §. 22.), ove soggiunge: « Ma-
 » gnificum sane pro pontificis romani primatu
 » testimonium, quod synodus oecumenica di-
 » spensationes a summo pontifice roget, eique,
 » non aliis patriarchis potestatem a Christo con-
 » creditam agnoscat temperandi severitatem ca-
 » nonum, qui ab Ecclesia recepti sunt universa ».

In vista delle testimonianze, che si sono fin
 qui accennate fra le altre tante, che sommini-
 stra la serie tutta della storia ecclesiastica, si
 mettano a confronto le due asserzioni sopra ri-
 portate: l'una di monsignore di Noli, che nei
 secoli a noi vicini siasi straordinariamente ac-
 cresciuta l'autorità, e la potenza de' romani
 pontefici: l'altra di monsignore Bossuet, tale
 essere stato *antiquitus* il vigore dell'autorità e-
 sercitata da' sommi pontefici, *ut postea (fidenter*
dixerim), imminuta magis, quam aucta esse vi-
deatur (1). E si veda qual delle due asserzioni

sia più veridica: ed insieme quanto fedele se-
 guace sia monsignore di Noli di quel Bossuet,
 di cui si pregia voler seguitare in ogni cosa le
 luminose tracce.

ARTICOLO XIV.

Delle restrizioni apposte da' primi tempi all'eser-
cizio dell'autorità episcopale nel regime delle
diocesi.

Ma pur diranno: Non è egli vero, che anti-
 camente i vescovi esercitavano con piena libertà
 i diritti dell'episcopale autorità nel regime delle
 loro diocesi, con facoltà annessa *jure divino*
 alla sacra ordinazione di portarsi ovunque op-
 portuno il giudicassero ad esercitarli? Misere
 inganno! Si scorra da capo a fondo, comincian-
 do da' canoni apostolici, la serie de' concilj
 sì generali, che provinciali, e dappertutto
 apparirà la provida cautela della Chiesa nel pre-
 scribere le regole da osservarsi inviolabilmen-
 te da' vescovi nel governo delle loro diocesi.
 Abbiamo di già riportato il canone apostolico,
 proibitivo di qualunque innovazione di qualche
 momento senza previa intelligenza di chi pre-
 siede nell'ordine gerarchico: tal era la subor-
 dinazione voluta da que' canoni detti apostolici,
 siccome fonti nella maggior parte della primitiva
 ecclesiastica disciplina derivante dagli apostoli.
 Il concilio laodiceo prescrive minutamente i
 riti da osservarsi nella salmodia, ed in tutto
 ciò, che si riferisce al culto divino. Il Carta-
 ginese IV., oltre altre prescrizioni relative ad
 una gran varietà di oggetti, proibisce a' vescovi
 la lettura de' libri de' gentili; nè concede che
 possano leggere i libri degli eretici, se non *pro*
necessitate, et tempore. Quanti canoni vietanti
 qualunque atto di giurisdizione fuor de' limiti
 delle rispettive diocesi! Le pene più o meno
 gravi imposte ai trasgressori, il conto rigoroso,
 che si esigeva ne' susseguenti concilj dell'osser-
 vanza degli antecedenti decreti, dimostrano che
 non si lasciava all'arbitrio di ciascun vescovo
 di alterarne le disposizioni nè di usare dispen-
 se per sè, o per altri, se non ne' casi, ove se
 ne concedeva la facoltà. Tanta era la sollecita-
 dine, manifestata pur anche nel gran niceno
 primo ecumenico concilio, perchè non solo nel
 dogma, ma nell'uniformità della disciplina per
 ogni dove, e per quanto si potesse, lo spirito
 apparisse dell'unità cattolica.

Quindi può argomentarsi, quanto alieno sia
 dal primitivo istituto della Chiesa il pretendere,
 che ogni vescovo col rito sacro della ordinazio-
 ne riceva *jure divino* la missione, ed insieme
 l'autorità di esercitare il ministero episcopale,
 ovunque gli aggrada in tutta l'estensione dell'or-
 be. Il maraviglioso è, per dirlo di passaggio,
 che i fautori di questo strano pensiero vo-
 gliono insieme comparire zelanti difensori del-
 l'obbligo, sostenuto come di *jus divino* da ri-

(1) Espressione da intendersi non relativamente all'
 l'autorità in sè stessa, che data da Dio *minui non*
potest; ma relativamente al modo di esercitarla.

spettabilissimi dottori della personale residenza de' vescovi nelle rispettive loro diocesi; non avvertendo, che se i vescovi sono *jure divino* obbligati a risiedere nelle particolari loro diocesi, non hanno *jure divino* una missione inerente all'atto dell'ordinazione da portarsi ovunque ad esercitare l'episcopale ministero. Dal che seguirebbe: o che il *jus divino* dia la facoltà di trasgredire un obbligo fondato sul *jus divino*: o che la Chiesa possa limitare ne' vescovi un diritto, che nella sacra ordinazione vien loro immediatamente concesso da Dio.

Vero è che gli apostoli ebbero da Cristo una amplissima autorità di portare la luce del vangelo, di fondare, e ordinare Chiese in tutta l'estensione dell'universo. Ma è da considerare, che questa autorità dell'apostolato propriamente detto, fu conferita da Cristo in due maniere, l'una come podestà ordinaria, l'altra come podestà straordinaria. Come podestà ordinaria fu *primitus*, ed in tutta la sua pienezza, e sopra tutti collocata nel solo s. Pietro, da propagarsi pertanto ne' suoi successori. Come podestà straordinaria fu eziandio compartita agli altri apostoli da finire con essi, e da esercitarsi in vita loro *cum subordinatione ad sanctum Petrum* (Decr. Innoc. X.).

Quindi è, che i vescovi succedono bensì agli apostoli nella podestà dell'episcopato, che fu negli apostoli podestà ordinaria; ma non in quella podestà dell'apostolato propriamente detto, che come podestà straordinaria dovea finire con essi, e riunirsi per sempre (come nel più volte cit. serm. dell'unità, dice monsignore Bossuet della commissione straordinaria di s. Paolo) alla suprema cattedra di s. Pietro, cui era di già subordinata. Che però è passato in assioma presso i teologi, che i vescovi succedono agli apostoli *in episcopatu, non in apostolatu* (Nat. Aless. dissert. 4. de primatu).

Chiara, e luminosa risplende questa distinzione, nel succedere che fece s. Simeone all'apostolo s. Giacomo il minore nel governo della Chiesa di Gerusalemme. Ora, se i successori di lui in quella Chiesa avessero ereditata l'autorità dell'apostolato; siccome s. Giacomo in quanto apostolo non poteva essere subordinato a verun altro apostolo, fuorchè a s. Pietro, così pure i di lui successori nella sede gerosolimitana non avrebbero potuto essere soggetti ad altro superiore, fuorchè al romano pontefice successore di s. Pietro. Eppure notorio è, che quella sede fu da que' primi tempi sottoposta nell'ordine gerarchico alla metropolitana sede di Cesarea. Soggezione che fu confermata nel concilio niceno.

Se dunque la podestà strettamente propria dell'apostolato non fu negli altri apostoli, so non straordinaria, e personale, come la chiama Pietro de Marca, da finire con essi; chiaro è

per una parte, che una podestà che dovea finire colla vita degli apostoli, non fu data perchè si trasfondesse ne' loro successori: e per altra parte se questa piena podestà fu compartita al solo s. Pietro come podestà ordinaria, chiaro è che ne' soli successori di Pietro persevera l'autorità, che non fu se non personale negli altri, apostoli di esercitare l'apostolico ministero per ogni parte della cristianità; rimanendo a' particolari vescovi, successori degli apostoli *in episcopatu, non in apostolatu*, il diritto di esercitarlo nelle porzioni di gregge, che vengono loro assegnate, siccome fu di Tito (1) in Creta, di Timoteo in Efeso, de' particolari vescovi preposti a reggere le Chiese di Colosso, di Smirne, di Tiatira etc. E siccome questi riceverono la lor missione dagli apostoli, ne' quali esisteva la personale autorità dell'apostolato; così ora non può riceversi se non subordinatamente a chi sia rivestito di tutta l'autorità apostolica, che come podestà ordinaria non persevera, se non in chi succede alla sede, ed all'ordinario ministero di Pietro nell'universale governo della Chiesa.

Ed è una veramente mostruosa contraddizione quella, in cui si avvolgono coloro, i quali nel concedere ad ogni vescovo in virtù della sua ordinazione la facoltà di esercitare, ovunque sia, l'episcopale ministero, negano al solo successore, ed erede dell'apostolico ministero di Pietro l'autorità di esercitarlo, siccome fu da Pietro esercitato in ogni parte della cristianità.

ARTICOLO XV.

Delle tre Bolle prodotte da monsignore in conferma della pretesa necessità del Placet per dare autorità alle decisioni, eziandio dogmatiche de' sommi pontefici.

Sono queste:

1. La Bolla detta in *Coena Domini*,
2. L' *Unam sanctam* di Bonifacio VIII.,
3. L' *Unigenitus* di Clemente XI.

(1) Riguardo a Tito si noti come quell'amato discepolo ricevè dal suo maestro l'apostolo s. Paolo una speciale missione per esercitare in Creta le funzioni dell'episcopale ministero: « *Reliqui te Cretas; ut ea quas desunt corrigas, et constituas per civitates presbyteros, sicut et ego disposui tibi* (Tit. c. 1. v. s.). Missione accompagnata dalle istruzioni, che doveano servirgli di regola, e dall'ordine di rimanere finchè giunto fosse Artema, o Tichico, che destinato avea l'apostolo di mandare a supplire le veci di lui. Eppure Tito era di già ordinato vescovo. Se dunque ogni vescovo riceve immediatamente da Dio col rito della sacra ordinazione una illimitabile podestà di esercitare per ogni dove le funzioni proprie dell'episcopato, che bisogno avea Tito di essere con speciale determinata missione di s. Paolo autorizzato ad esercitarle nell'Isola di Creta? Lo stesso ha luogo riguardo a quegli altri molti discepoli, cui veniva commessa dagli apostoli la particolare amministrazione delle particolari Chiese, o provincie, nelle quali andavano essi dilatando la luce del vangelo.

§. I.

Della Bolla detta in Coena Domini.

Quanto alla prima si è avveduto monsignore, che facilmente non mancherebbe chi lo riconvenisse di produrre fra le bolle dette dogmatiche una bolla, che non definisce alcun punto di dottrina; che però emanò da principio sotto il titolo di *Processo*, come può vedersi presso Sandini (*vitas pontif. art. Martinus V.*), ed è così denominata anche nelle più recenti edizioni. A prevenire questa riconvenzione altro non adduce, se non che *possa dirsi dogmatica, incominciando dal debito, e dalla premura, che ha il papa di mantenere la fede, e dalla condanna degli eresiarchi, e dei libri contenenti gli errori loro*. Ragione poco concludente; quasiché una generale enunziativa di tal premura, qual può premettersi a qualunque decreto di disciplina, bastasse a trasformare in dogmatica, secondo la comune, e propria significazione di quel vocabolo, una bolla, che non è diretta a definire alcun articolo controverso in materia di fede. Pertanto il negare il supposto, è risposta bastante ad un argomento, ch' esce dai termini della proposta questione.

§. II.

Dell' Unam sanctam di Bonifacio VIII.

Succede l' *Unam sanctam* di Bonifacio VIII., della quale per altro confessa monsignore (p. 34.) che, le parole colle « quali finisce, prese » nel senso di podestà spirituale, contengono un » dogma, che ogni cattolico si pregia di professare: *subesse romano pontifici, omni humanarum creaturarum, declaramus, dicimus, definimus, et pronuntiamus esse de necessitate salutis* ». Così pure questa stessa definizione è riconosciuta qual dogma cattolico, e dal ch. Bossuet, e da Nat. Aless., che si dichiara pronto colla grazia di Dio di spargere il sangue per la difesa del medesimo, e riferisce le parole dell'autore francese, acerrimo vindice, come ei lo chiama, dei regj diritti « *qui somnium Viridarii scripsit, Caro V. in Galliis regnante, cum se credere professus est, quod habetur in Extravag. Unam sanctam. Verba ejus subijcio (così Nat. Aless.) prout ipsa lego apud Goldastum t. 1. Monarchiae p. 229. » Nunc excitatus a somno et vigilans loquor: illudque credo, et firmiter profiteor, quod ipsa romana Ecclesia credit, tenet, atque profitetur. Nec non et illud teneo, et credo verum, quod ipsa duxit statuendum in Extravaganti, quae incipit: Unam sanctam* ».

Se la definizione di Bonifacio VIII. contiene un dogma di fede di necessità di salute ad ogni umana creatura, come avrebbe potuto il difetto del *placito* sospendere l'autorità della bolla nel

prescrivere l'obbligo de' fedeli, confessato dal Van-Espen, di prestare, l'osiochè loro ne perviene la notizia, l'assenso ad una verità definita in essa bolla, da tenersi *de necessitate salutis*? Vana è dunque l'allegazione di questa bolla in prova della pretesa necessità del *placito*, per dare autorità alle dogmatiche costituzioni dei sommi pontefici.

Quanto poi alli punti concernenti la civile polizia del regno di Francia, furono questi a comune soddisfazione dichiarati da Clemente V., la cui dichiarazione fu di nuovo approvata da Leone X. nel concilio lateranen. V. in fine del decreto, in cui fu solennemente confermata l' *Unam sanctam*; come vien riferito da Nat. Alessandro (Dissert. 9. saec. 13. e 14. art. 7.), il quale ivi protesta in nome suo, e della Chiesa gallicana, di ricevere, e venerare la costituzione di Bonifacio, sì, e come vien prescritto da Leone X. nel suo diploma: « Tandem decretalem Bonifacii *Unam sanctam* eo prorsus modo recipimus, ac veneramur, quo Leo X. in diploma quod incipit: *Pastor aeternus*, sess. II. concil. lateran. V. promulgato, ipsam recipi jubet, sine praejudicio scilicet declarationis Clementis V. cap. *Meruit*. Leonis verba subijcio: *Et cum de necessitate salutis existat omnes Christi fideles romano subesse pontifici, prout divinae scripturae, et sanctorum patrum testimonio edocemur, ac constitutione felicitis memoriae Bonifacii octavi similiter praedecessoris nostri, quae incipit: UNAM SANCTAM, declaratur: pro eorumdem fidelium animarum salute, ac romani pontificis, et hujus sanctae sedis summa auctoritate, et Ecclesiae sponsae unitate, et potestate, constitutionem ipsam, sacro praesente concilio approbante, innovamus, et approbamus; sine tamen praefudicio declarationis sanctae memoriae Clementis papae V., quae incipit: Meruit* ».

Dichiara poscia il dotto Sorbonico nel fine dello scolio apposto alla citata sua dissertazione, tali essere stati sempre i suoi sentimenti, adducendo in prova quanto fu già da lui scritto p. 360. della prima edizione della sua opera. *Passus Christus non est, qui Ecclesiam suam regit, nec patietur unquam, ut a sede apostolica, et Ecclesia romana, quae fidei magistra est, interpres, et vindex, definiatur error*.

§. III.

Della Unigenitus.

Ma più che delle altre due sdegnato si dimostra monsignore, e corrucciato della *Unigenitus*, siccome quella, in cui gli è paruto ravvisare l'infauosto embrione della odiata *Auctorem*. E come dubitarne? slante la poderosa ragione che ne adduce monsignore, che per ben quattro volte vedesi la *Unigenitus* citata nella *Auctorem*, cioè nelle censure 16. 22. 67. 68. Nè giova il

dire, che nulla abbiano che fare que' inoghi cogli interessi della temporale podestà, trattandosi nella 16. dello stato di Adamo innocente: nella 22. della fede, pretesa prima grazia: nella 67. della lettura delle divine scritture: nella 68. delle lodi, che si danno dal sinodo pistojese a' libri, ed autori proscritti. Nulla ciò giova; imperciocchè siffatte citazioni sempre in qualche modo ridondano in commendazione di quella *Unigenitus*, in cui si condanna la prop. 91. di Quesnello: « *Excommunicationis injustae mentus nunquam debet nos impedire ad implendum debitum nostrum* ». Condanna (come soggiunge monsignore), che « apre tanta porta alla ribellione, ed alla fellonia ».

Non siamo qui, nè il comporta il nostro istituto, per imprendere l'apologia della ven. bolla *Unigenitus*, dopo le trionfanti vindicie, che ne han fatte valenti scrittori notissimi, e ciò che è più, dopo le continuate approvazioni, che ha riscosse da' seguenti pontefici: giacchè secondo l'espressa dottrina sopra riferita da monsignor Bossuet, posta anche l'opinione della fallibilità pontificia, non può mai avvenire, che un errore sfuggito alla inavvedutezza di un pontefice alligui nella romana sede, passando di successore in successore, e sia anzi di precisa necessità, che venga di subito riparato; in virtù della indefettibilità promessa da Cristo alla serie de' romani pontefici. Riflesso bastante ad autenticare l'irrefragabile autorità di una bolla, confermata dalla numerosa serie de' pontefici successori di Clemente XI. fino al gloriosamente regnante pontefice PIO VII.

Quindi ci restringiamo a notare il modo poco misurato tenuto da monsignore, nell'esporre l'opposizione ch'ei dice (p. 35.) aver la detta bolla incontrata in Francia, non meno da parte de' parlamenti, che da quella del clero. Dei parlamenti nulla occorre dire, ove si tratta di bolla dogmatica. Ma quanto al clero, di troppo si avvanza monsignore nell'imputare al clero in generale una opposizione, che non fu se non di pochi vescovi, e di una turba di contumaci renitenti d'inferiore ordine, riprovati dal corpo del clero. Ed in vero, dopo le premurose istanze portate ad esempio de' loro maggiori alla santa sede per la condanna del Giansenismo, come avrebbe potuto quell'illustre clero, senza taccia d'incostanza, opporsi ad una bolla diretta a condannarne di nuovo nell'infesta opera di Quesnello i ripullulanti errori?

Indarno pertanto soggiunge monsignore, che « non cedette il clero alla violenza della corte » impegnata a far ricevere quella costituzione, « che accettandola relativamente a certe spiegazioni, che ne mitigavano il senso ». Ben si vede ch'egli allude a certe modificazioni, che furono bensì suggerite da qualche prelato, ma non attese dalla celebre assemblea nell'atto dell'ossequiosa sua accettazione della bolla: anzi dichiarano i padri « che lo spirito con cui si era-

no uniti a comporre la loro istruzione, era unicamente per facilitare ai fedeli la intelligenza della bolla, e premunirli contro le false interpretazioni, colle quali le persone male intenzionate procuravano di oscurarne il vero senso ». Così si spiegò l'assemblea nella lettera circolare ai vescovi del regno. Esiste questo insigne documento nella celebre storia della costituzione di monsignor di Sisteron (lib. 1. n. 200.) riprodotta colle stampe di Roma, illustrata con dotte annotazioni dal meritevolissimo prelato editore della medesima.

Gran clamori eccitarono questi contro la condanna della 91. proposizione di Quesnello, rammemorata specialmente da monsignore, *Excommunicationis injustae ec.*, senza riflettere, che le quesnelliane proposizioni sono nella bolla *rispettivamente* condannate, cioè nella relazione, che hanno l'une all'altre: relazione, che ne determina il senso, ed iscuopre l'insidioso abuso, che ben sanno fare i novatori di certe in apparenza innocenti espressioni per velare, ed insinuare perniciosissimi errori. Avea Quesnello tacciate come ingiuste le censure fulminate dal Vaticano contro i pretesi discepoli di s. Agostino, e deciso in conseguenza esser preciso dovere de' difensori della verità, il non temerle: cosicchè l'espressione generale di scomunica ingiusta nella proposizioni 91. veniva determinata dalle proposizioni correlative a designare le supposte ingiuste scomuniche, comminate ne' decreti apostolici contro i difensori del Giansenismo: e la generale espressione del *dovere* da adempirsi, veniva a designare il finto dovere di negare la dovuta obbedienza agli apostolici rescritti. Che però non dubitarono i prelati gallicani di prestare l'ossequioso loro assenso alla bolla, senza incorrere perciò in sospetto di ribellione, e di fellonia.

Quindi è, che o poterono que' padri, salva la religione, e la coscienza, prestare una tale adesione; e perchè tanta ripugnanza in monsignore a prestarvisi? O nol poterono; e come salvarli dalla taccia di aperti prevaricatori? E se tuttora insordescenti persistono i vescovi della Francia in una sì rea prevaricazione, come può gloriarsi monsignore di far causa comune col clero di Francia nella sua opposizione a' decreti pontifici? Non aspetti però la bramata corrispondenza da parte di un ceto, che ha dato nelle più ardue critiche circostanze sì luminose, sì edificanti riprove dell'inviolabile suo religioso attaccamento alla sede, e successione di Pietro.

ARTICOLO XVI.

Nuovo capo di accusa contro la bolla: peregrina dottrina di monsignore, sovversiva delle istituzioni apostoliche circa le Ordinazioni disciplinari, in materia anche non essenziale alla Chiesa.

Non contento monsignore della opposizione

tratta dal difetto del *placet*, si pregia (p. 37.) di aver inoltre scoperta nella bolla una *particolarità*, che la dimostra soggetta alla *revisione della podestà secolare*, « anche nel già rovesciato sistema di chi crede, dover farsi esenti da questa dipendenza le costituzioni dogmatiche; » e incapace pertanto di avere autorità senza il corredo del *placet*. La nuova bolla (così egli) è un mescolglio, e tra le altre proposizioni ne condanna alcune, che riguardano punti di disciplina, non essenziali alla Chiesa: materia, sulla quale non solo hanno i sovrani cattolici sempre usato delle loro imperazioni, ma che in molti capi hanno talora regolata con leggi, alle quali il clero non ha dubitato di dover ubbidire ».

OSSERV. Si tratta qui di un punto essenzialissimo. Si compiacchia pertanto monsignore di parlar chiaro, e dire se reputa esser dottrina cattolica, e non anzi errore positivo gravissimo il negare alla Chiesa il poter di stabilire per autorità propria, conferitale da Cristo, ordinazioni di disciplina; che sebbene non essenziali alla Chiesa, tendono però, ed anche in materia esteriore, a regolare il modo da tenersi nell'esercizio del culto, e nell'osservanza de' precetti, e consigli evangelici.

Essenziale alla Chiesa non è l'astinenza dal sangue, e dal soffocato: eppure fu questa prescritta dagli apostoli, e prescritta sotto l'influenza dello Spirito Santo, che a sè degno associarli nell'autorità di prescriverla: *Visum est Spiritui Sancto, et nobis*. E chi sarà il cristiano che non inorridisca al sentire, che un decreto emanato per autorità dello Spirito Santo non avesse da riscuotere la dovuta ubbidienza, senza il corredo della revisione, e placitazione di umana podestà?

Essenziali non erano i riti prescritti da' tempi apostolici per una più edificante, religiosa, decente amministrazione de' sacramenti. E nondimeno riconobbe in sè l'Apostolo l'autorità di prescrivere l'ordine da tenersi nella pubblica celebrazione de' divini misteri: *Cetera cum vobis disponam*. Che se gli apostoli, ed i loro successori ebbero da Cristo una tale autorità, chi potrebbe senza empietà tentare di rapirla dalla mano dell' Uomo Dio, che si degno conferirla?

Essenziale non fu l'istituzione delle penitenze canoniche, stabilite dalla Chiesa, quali si scorgono dappertutto in piena osservanza, dopo insorta massimamente l'eresia, e lo scisma dei novaziani. E perchè dunque i tanti affettati piagnistei del partito in deplorarne la caduta, se la Chiesa, col prescindere da previo *placito*, si usurpò una incompetente autorità nello stabilirla?

In somma, se non si vogliono dichiarare illegittime tutte quante le primitive disciplinari ordinazioni; forza è confessare, che la Chiesa ebbe dal suo nascimento un diritto suo proprio

di stabilirle. Se l'ebbe da principio, da chi l'ebbe fuor che da Cristo? E se l'ebbe da Cristo, chi può spogliarnela?

Non sappiamo in qual pregio sia presso monsignore la dottrina e l'autorità dell'angelico precettore s. Tommaso: dottrina sì rispettata in tutta la Chiesa, e da cui tanto risona di splendore nell'inculto ordine, che si fa uno speciale dovere di mantenerne illibata l'integrità. Pure ne dia licenza di ricordargli l'insegnamento del santo dottore (p. 3. q. 83. art. 3.), ove trattando in particolare de' riti, stabiliti dalla Chiesa nella celebrazione de' divini misteri, tuttochè non essenziali, non dubita di affermare: « Quod ea quae per Ecclesiam statuuntur, » ab ipso Christo ordinantur ». E art. 5. « Sed » in contrarium est Ecclesiae consuetudo, quae » errare non potest, utpote a Spiritu Sancto » instructa ».

Forse sarà per far maggiore impressione nell'animo di monsignore la testimonianza di un celebrato scrittore, che non mai tacciato fu di eccessiva parzialità per la corte di Roma. Questi è l'abate Claudio Fleury (Disc. 7. sulla stor. eccles. num. 1.), ove discorrendo della *giurisdizione essenziale alla Chiesa*, dopo aver parlato di quella dell'insegnamento, prosegue in questi termini: « Un'altra parte della giurisdizione » ne ecclesiastica, che bisognava forse premettere, egli è il diritto di far leggi, e regolamenti: diritto essenziale ad ogni società. Così gli apostoli nel fondare le Chiese, loro diedero regolamenti di disciplina, i quali furono no lungo tempo conservati per via della semplice tradizione, ed in seguito scritti sotto il nome di canoni degli apostoli, e di costituzioni apostoliche. I concilj che frequenti si tenevano, facevano anch'essi di tempo in tempo alcuni regolamenti; ed è ciò che diciamo canoni dalla voce greca, che significa regola ».

Questi canoni emanati dalla podestà ecclesiastica ne' concilj, e che di quando in quando variavano secondo le circostanze de' luoghi, e de' tempi, non potevano dirsi essenziali alla Chiesa: e nondimeno in tanta venerazione furono presso gli antichi, che non dubitavano chiamarli comunemente *spiritu Dei conditos*, come il sono ancora nella gallicana dichiarazione, art. 3. Espressione, cui ben si conforma la dottrina poc'anzi riferita di s. Tommaso. E con Claudio Fleury, nel vendicare alla Chiesa l'originario suo diritto riguardo alla disciplina, consente una sentenza del Miriofitano Febronio nel suo già citato *Prodromo* (T. 1. p. 138.), ove dopo aver narrato con che zelo fu la stessa causa sostenuta dal glorioso s. Martino in presenza dell'Imperatore Massimo, e dopo le autorità ivi allegate conclude asseverantemente: « Sicut de » articulis fidei iudicium penes Ecclesiae patres » esse dignoscitur, ita et in materia disciplinae » jus statuendi, et canones condendi ».

Un tal diritto è quello in fatti, che la Chiesa

ha esercitato in que' comandamenti, che dopo i comandamenti di Dio si leggono inseriti in tutte le istituzioni della dottrina cristiana; e se ne intima l'osservanza fin dalla età puerile, come di obbligo, che comprende indistintamente ogni cristiano di qualsivoglia grado, e condizione: obbligo consacrato dalla sanzione del Trid. sess. 6. can. 20.: « Si quis dixerit hominem... » non teneri ad observantiam mandatorum Dei, » et Ecclesiae.... anathema sit. E sess. 13. can. 9. « Si quis negaverit, omnes, et singulos Christi » fideles utriusque sexus, cum ad annos discretionis pervenerint, teneri singulis annis saltem in Paschate ad communicandum, juxta » praeceptum sanctae matris Ecclesiae; anathema sit ». Obbligo che si stende alla confessione sess. 14. can. 8., juxta magni concilii lateranensis constitutionem. Egli è dunque di fede, che i cristiani tutti sono rigorosamente obbligati ad osservare i comandamenti della Chiesa in vigor del precetto della Chiesa, juxta praeceptum sanctae matris Ecclesiae, juxta constitutionem magni lateranensis concilii. Ed è ben chiaro, che il precetto non avrebbe virtù di obbligare, se la Chiesa non avesse l'autorità d'imporgli.

E qui conviene di avvertire con Nat. Aless. (art. 8. de sess. 13. decretis), che sebbene le osservanze prescritte in que' canoni sieno disciplinari, quanto al tempo prefisso per la comunione, e la confessione: non è punto di disciplina, ma dogma di fede l'obbligo della osservanza, in quanto prescritto dalla Chiesa: siccome fu ben anche avvertito nello stesso concilio; onde convennero i padri tutti doversi sottoporre all'anatema chiunque negasse un tal obbligo: « quod negans (come soggiunge Nat. Aless.) Christi fideles hoc Ecclesiae praecepto obligari, negot consequenter (N. B.) traditam Ecclesiae a Christo potestatem leges condendi ad fidei salutem promovendam, quod certe haereticum est ».

Quindi veggiamo con somma edificazione, come i principi cattolici si sono sempre creduti astretti, non meno che i loro sudditi, per obbligo di coscienza, all'osservanza de' comandamenti della Chiesa; senza essersi mai attribuita la facoltà di dispensarsene da sè stessi. Segno evidente della costante credenza, radicata nella universalità del popolo cristiano, aver la Chiesa da Cristo l'imprescrittibile autorità di decretare ordinazioni disciplinari, cui tutti sono indistintamente assoggettati; come ha espressamente definito il sacro concilio di Trento, associando i comandamenti della Chiesa ai comandamenti di Dio nell'obbligo di osservarli: *mandata Dei, et Ecclesiae*.

ARTICOLO XVII.

Proposizioni pistojesi, notate in particolare da monsignore, come illegittimamente censurate nella bolla.

Queste proposizioni pretende monsignore essere state illegittimamente censurate, in quanto vertenti in materia di disciplina, non essenziale alla Chiesa, e perciò soggette alla ispezione del principato. « A tal genere di disciplina (dice egli p. 37.) si riferiscono le proposizioni 31. 32. 72., che la costituzione condanna nel sinodo di Pistoja: La 1. riguarda il numero degli altari nelle chiese, che i padri di Pistoja credettero ben fatto di restringere ad un solo, come usò comunemente l'antichità: La 2. versa sul rito di ornare gli altari con fiori, e reliquiarj: La 3. ha per oggetto i mantellini, o veli, co' quali si tengono ordinariamente coperte in certe chiese alcune immagini, che si scuoprono solamente nella circostanza di funzioni sacre, e di straordinario concorso di popolo. Il sinodo di Pistoja avea abolito quel rito, e tolto quel costume. Al s. padre si è fatta trovar materia in queste determinazioni del sinodo per ingrossare la sua bolla, e moltiplicare le censure ». E soggiunge, che « que' regolamenti pistojesi appartenendo a quel genere di disciplina, a cui stendesi l'ispezione del sovrano; avrà anche questi il diritto di soggettare all'esame la costituzione pontificia, che gli ha censurati ».

OSSERV. Precipitata decisione di monsignore: che si sarebbe egli risparmiata, non meno che l'indecenza della espressione da lui usata verso la pontificia costituzione, se posto avesse mente alle regole piene di saviezza, dettate dal s. dottore Agostino intorno alle consuetudini disciplinari, che hanno luogo nella Chiesa (Ep. 54. ad *Inquisitiones Januarias*). Distingue s. Agostino quelle, la cui osservanza è autorizzata dalla comune pratica della Chiesa, dall'altre che sono di quel genere, *quod per loca, regionesque variatur*.

Quanto alle prime prescrive qual incontestata regola: « Si quid horum tota per orbem frequentat Ecclesia.... quin ita faciendum sit, » disputare, insolentissimae insaniae est ». E ciò sul fondamento che « Ecclesia Dei.... quae sunt contra fidem, vel bonam vitam, non approbat, nec tacet, nec facit ».

Quanto alle altre, che comunque varie non offendono nè la fede, nè il buon costume, esalta s. Agostino qual celestiale oracolo la regola, che gli fu data dal maestro suo s. Ambrogio nel consultarlo sopra gli scrupoli della pia sua madre santa Monica: « Cum Romam venio, » jejuno sabbato: cum hic sum, non jejunio. Sic etiam tu, ad quam forte Ecclesiam veneris,

» ejus morem serva, si cuiquam non vis esse scan-
 » dalo, nec quemquam tibi ». Non tardò s. Agostino a provare in pratica quanto savia fosse l'istruzione, datagli da s. Ambrogio: onde tosto soggiunge: « Sensi enim saepe dolens, et
 » gemens multas infirmorum perturbationes
 » fieri per quorundam fratrum contentiosam
 » obstinationem », i quali in siffatte cose nulla trovano di buono, se non ciò che si fa presso di essi; onde conclude: « Nec disciplina ulla
 » est in his melior gravi prudentique christiano,
 » quam ut eo modo agat, quo agere viderit
 » Ecclesiam, ad quam forte deveniret. Quod
 » enim neque contra fidem, neque contra bonos mores esse convincitur, indifferenter est
 » habendum; et propter eorum, inter quos vilitur, societatem servandum est ». Non consente s. Agostino, che in siffatte consuetudini legittimamente prescritte si tentino innovazioni, se non quando aut propter fidem, aut propter mores, vel emendari oportet quod fiebat, vel institui quod non fiebat. E termina con questa memorabile sentenza, degna di essere scolpita a caratteri d'oro a capo delle istituzioni di qualsivoglia saggio governo: « Ipsa quippe mutatio consuetudinis, etiam quae adjuvat utilitate, novitate perturbat. Quapropter quae utilis non est, perturbatione infructuosa consequenter noxia est ».

S. I.

Della proposizione 31. pistojese circa il non ammettere che un solo altare in ciascheduna chiesa.

Se monsignore avesse con più attenzione ponderate le suddette istruzioni di s. Agostino; se si fosse imbevuto, e penetrato, come suol dirsi, dello spirito che le dettò, non gli sarebbero sfuggite dalla mente le perniciose conseguenze di quello spirito d'innovazione, che tende ad iscreditare consuetudini, che comechè non siano della più remota antichità, nulla hanno in sè; che offenda la fede, o il costume, ed hanno per sè un inveterato pacifico possesso.

Nulla per certo vi ha neque contra fidem, neque contra mores nella molteplicità degli altari in una stessa chiesa; ma è gran male il tentare di mettere in discredito, e voler far apprendere, come men conformi alla santità della disciplina, usi ed istituti da tanti secoli sussistenti nella Chiesa sotto l'ispezione di più e più generali e particolari concilj, sotto gli occhi di tanti e tanti venerandi vescovi in ogni parte della cristianità, nè solo senza reclamazione, ma anzi con positivo assenso, e cooperazione de' più distinti per dottrina, zelo, e pietà: gran male l'insinuare in tal guisa nell'animo de' fedeli una scandalosa diffidenza, e disprezzo delle religiose istituzioni de' maggiori, suscitare fazion, ove prima regnava pace, e concordia. Lo

stesso può dirsi delle due seguenti determinazioni del sinodo riguardo a' reliquiarij, ed ai veli, che cuoprono le immagini.

Non ignoriamo, che a certi spiriti, che si fanno pregio di non mirare se non a cose grandi, tra' quali però non mancano *infati quidam* (1. Cor. 4. 18.), è paruto troppo disdicevole, che a siffatte minuzie siasi abbassata la dignità di una pontificia costituzione dogmatica. Forse non hanno questi riflettuto, che siccome l'eroismo della carità non mai più nobilmente si esercita, che ne' più dispregevoli servigj, che si prestano a' più bisognosi fratelli; così non mai più luminosa risplende la sublimità della pastorale sollecitudine, che nel farsi un premuroso oggetto di non trascurare alcuna eziandio minima cautela, onde premunire secondo i replicati avvertimenti dell'apostolo l'incauta semplicità de' fedeli contro la seduzione degli spiriti inquieti, torbidi, contenziosi, intenti a promuovere questioni, che a nulla servono che a generare liti, e a deviare i servi di Dio da quella docilità, che li tiene uniti sotto la presidenza de' loro legittimi pastori. Oltrechè non vi ha oggetto così minuto, che non acquisti grandezza e dignità, per qualunque relazione che abbia al culto della Divina Maestà.

Ma, dice monsignore, la molteplicità degli altari in una stessa chiesa si è introdotta contro l'uso comune dell'antichità. Sia pur così; e lasciando da parte gli esempj, che i periti dell'antichità possono produrre di autorevoli eccezioni in contrario; e che sebbene pochi di numero, bastano a giustificare l'impugnata molteplicità de' que' tempi: ci basterà contrapporre a monsignore un punto non avvertito da lui, ma rilevato dal dott. P. Tomassino nell'insigne sua opera (*Vetus, et nova Eccles. discipl. part. 1. l. 2. c. 21. n. 2.*), ove dimostra, non fuisse, in que' primitivi tempi, *illas rursi ecclesias, ac ne in urbibus quidem praeter cathedralem*; adducendone le prove *ex sancto Ignatio, Justino etc.* Che però, se l'uso più comune dell'antichità somministra un sufficiente motivo di abolire la molteplicità poscia invalsa degli altari nella stessa chiesa; la stessa ragione dovrà del pari valere per atterrare tutte quante le chiese rurali sparse per le campagne, e di più le chiese tutte delle città in ciascheduna diocesi, ad eccezione della sola cattedrale. Chi è l'uomo di senno, che non comprenda come la numerosità del popolo, che si andava in progresso di tempo aggregando alla Chiesa, esigeva provvedimenti meno necessarj nella ristrettezza del numero de' fedeli a' tempi della Chiesa nascente? Ond'è, che la molteplicità degli altari non aspettò per introdursi la rozzezza de' tempi di barbarie.

Non siamo qui per farla da antiquarij. Abbiamo sotto gli occhi, senza inoltrarci in ricerche più recondite, l'insigne opera notissima del celebre P. Merati, sotto il titolo: *Thesau-*

rus sacrorum rituum etc. (Part. 1. in rubr. gener. p. 69. ediz. vaticana): « El quidem Saeculo Sexto Burdigalae in Ecclesia sancti Petri » duplex erat altare, ut scribit laudatus Gregorius Turonensis ». E soggiunge: « Illud est etiam in hanc rem exemplum Palladii Sanctonensis Episcopi in Gallia, qui referentur te Gregorio Magno (l. 1. ep. 50. vet. edit.), » tredecim collocarat altaria in ecclesia, quam » in honorem beati Petri, et Pauli, Laurentii, » et Pancratii ipse construxerat ». Avea Palladio spedito a Roma un suo sacerdote ad esporre al s. padre, che di que'tredici altari, quattro non erano ancora consecrati per difetto di reliquie. Il s. padre accolse benignamente il messo, e lo rimandò colle desiderate reliquie accompagnate da una affettuosa lettera, in testimonianza dell'approvazione sua, e del gradimento, con cui avea intesa la costruzione di que'tredici altari. Cita inoltre Merati un passo di s. Ambrogio, da cui si deduce esservi stati più altari nella sua basilica. Ora dica monsignore quanto creda doversi valutare l'autorità de' padri pistojesi, come ei li chiama, a fronte di un Gregorio M., e d'un Ambrogio: a fronte anche del prescritto delle rubriche, e libri cerimoniali, che per certe sacre funzioni esigono più d'un altare in una medesima chiesa.

Opporrà forse monsignore, che la molteplicità riprovata da' pistojesi si ristette nelle chiese latine senza diffondersi nelle orientali. E qui pure, lasciati da parte i compensi usati nell'Oriente, ci contenteremo di adattare al nostro caso la risposta di s. Agostino al Pelagiano vescovo di Eclana, che gli avea obbietato, che in certa sua opera non avea prodotto se non testimonianze di padri latini, e niuna dei greci: « An ideo (cont. Julianum Pelagianum l. 1. c. 4. n. 13.) contemnendos putas, quia occidentalis Ecclesiae sunt omnes, nec ullus est » in eis commemoratus a nobis Orientis episcopus? Quid ergo faciemus, cum illi Graeci sint, » nos Latini? Puto tibi partem orbis sufficere debere, in qua primum apostolorum suorum » voluit Dominus gloriosissimo martyrio coronare. Cui Ecclesiae praesidentem beatum Innocentium si audire voluisses, jam tunc periculosam juventutem tuam pelagianis laqueis » exuisses ». Che se in causa di tanto rilievo ribatte il s. padre con tanta forza la ritrosia di Giuliano nell'aderire al consenso de' Latini sotto l'autorità del romano pontefice: che non avrebbe detto dell'intollerabile audacia di un Latino, che in semplice materia di disciplina si fosse follemente attentato di questionare su di un rito, avvalorato dall'unanime consenso, ed autorità della Chiesa latina?

Stiano dunque gli altari nelle nostre chiese, e vi stiano a decoro, ed ornamento della casa di Dio, a permanente presidio, e sollievo delle anime devote, che tante volte ne' maggiori loro affanni altro conforto non hanno, che ve-

nire a prostrarsi a piè degli altari innanzi alla veneranda immagine di un Santo loro speciale protettore: la rimembranza delle cui gesta le inciti ad un vieppiù fervente desiderio d'imitarne le virtù, e ad una più consolante fiducia d'impetrare per la possente sua intercessione l'abbondanza delle divine misericordie, e gli ajuti, onde abbisognano in *tempore opportuno*. Se questi pietosi affetti, e voti delle anime fedeli per la conservazione degli altari forza non hanno di muovere a sensi di tenera compassione l'impenetrabile durezza dello spirito giansenistico, ben degni erano di ritrovarli nel magnanimo paterno cuore del supremo reggitore della Chiesa, tutto intento alla salute, pace, e quiete del suo gregge; sicchè non temesse d'*ingrossare* (da bona verba, quasso) la sua bolla con alquante censure, dirette a troncare il corso a quelle sconsigliate temerarie innovazioni, che per lo sconvolgimento del buon ordine della disciplina stabilito nella Chiesa, non ha dubitato il mitissimo s. Agostino qualificare colla nota d'*insolentissima insania*.

§. II.

Della seguente proposizione del sinodo pistojese censurata nella bolla n. 31., riguardante la rimozione dagli altari de' fiori, e reliquiarij.

Le riflessioni fatte sull'antecedente proposizione possono anche adattarsi a questa, la cui condanna si rifiuta da monsignore sul motivo, che versando essa in materia non essenziale alla Chiesa, soggiace per ciò stesso alla ispezione del principato. Ma per toccar leggermente qualche altra ragione più strettamente connessa con questo punto di disciplina, accenneremo soltanto, che se il motivo addotto da monsignore vale per li *fiori*, e *reliquiarij*, avrà da valere del pari per ogni altro apparato di suppellettili prescritte, e solite adoperarsi nella celebrazione de' divini misteri, quali sono il rito di apporre la croce sull'altare in mezzo a' candelieri, di accendere lumi, di adoperare la pietra sacra, coprirli con tovaglie, ed includervi reliquie di Santi approvati; come pure la forma, qualità, colore delle paramenta etc., riti tutti, che sebbene consacrati dalla Chiesa, non sono però, ciascun da per sè, essenziali alla religione. Dunque dovremo dire, che il diritto che ha usato la Chiesa dal suo nascere di prescrivere siffatti regolamenti, sia stata una illegittima, temeraria usurpazione dei diritti della sovranità, cominciando da Nerone fino a' tempi presenti? Non ignora monsignore, come riaccesi più che mai a' tempi de' concilj di Costanza e di Basilea la disputa sull'uso del calice da concedersi, o non concedersi a' laici, fu questa nell'uno, e nell'altro concilio, e quanto al dogma, e quanto al precetto riconosciuta di propria ispezione della Chiesa.

Non ignora, come rinnovatesi da' potentati, e da intere popolazioni presso il sacro concilio di Trento le istanze a favore de' laici, perchè salvo il dogma si annuise alla lor petizione in ciò che spettava al punto della disciplina non essenziale alla religione; fu da quel sacro consesso rimessa la causa alla prudenza, ed autorità non di altri, che del romano pontefice. Quindi è, che se non increbbe a monsignore il procacciarsi più sicure informazioni intorno alla podestà, propria della Chiesa in siffatte materie di riti, non s'abbia a male che il rimandiamo per suo disinganno ad un vescovo di più alto grido, che non è il vescovo Ricci colla comitiva eziandio de' suoi padri sinodali, ed altronde non sospetto di abbondare di troppo a favore della s. sede in danno della civile podestà. Questi è il celebre Pietro de Marca nella famigerata sua opera della *Concordia*, ove dopo avere (l. 2. c. 6. §. 1.) stabilito, che i cristiani governi *de rebus fidei controversis leges ferre non possunt, quum haec sit Ecclesiae Christi potestas*, passando §. 6. alle ordinazioni disciplinari, riguardo specialmente a quelle che *versantur in caerimoniis, et in Sacrorum ministerio*, tra le quali annovera pure l'uso delle immagini, *quas ad caerimoniarum censum referri possunt*, disciplina pertanto cui per la stessa ragione si riferiscono i tre articoli delle tre censurate proposizioni pistojesi; non dubita il citato scrittore di riconoscere sopra siffatte osservanze relative ai riti, il diritto della sacerdotale ispezione, ed autorità. Onde veda monsignore quanto a lui stia bene il disapprovare censure, che un Pietro de Marca a tenore de' suoi principj in tali materie non avrebbe potuto se non approvare: che però soggiunge: « Quare vereor, ne Justinianum damnare cogamur, quod de sacrae liturgiae ritibus constitutionem ediderit, qua mystica verba consecrationis Eucharistiae elata voce, non autem demissa, ut solemne erat, proferri jubet, ut qui locum tenet idiotae, Amen succinere possit ». Eppure anche qui si trattava di punto disciplinare non essenziale al rito stesso della consecrazione. Dal che apparisce quanto alieno fosse De Marca dalla massima generale di monsignore di Noli, che col togliere alla Chiesa l'ispezione di quanto non sia essenziale alla medesima, viene a toglierle un diritto, il cui possesso prende origine dai tempi apostolici. Altronde trattando della religiosa obbedienza, dovuta da tutti indistintamente i fedeli alla autorità de' sacri canoni, non dubitò Giustiniano spiegarli ne' termini, che si leggono nella stessa Novella, e sono in parte riportati da noi (sup. nella nota p. 233).

E tornando sul proposito in particolare delle reliquie da porsi o sull'altare secondo l'uso comune, o soltanto sotto l'altare, come prescrive il sinodo pistojese, colla condizione però, che *si abbiano reliquie autentiche*, rifletta monsi-

gnore, che se il modo di riporre, in quanto non essenziale alla Chiesa, soggiace alla ispezione laicale; dovrà dunque per intima connessione soggiacerle la ricognizione della loro autenticità, per ordinare, se, e come abbiano da riporsi: e veda se con ciò si ritenga il dovuto riguardo all'autorità del Tridentino, che una tale ricognizione attribuisce ai rescovi a norma del decr. *de Invocatione etc.* sess. 25.

Inoltre a giustificare pienamente la condanna della suddivisata proposizione del sinodo pistojese bastava una semplice occhiata alle rubriche generali del messale (tit. *Ritus servandus in celebratione Missae* §. IV. n. 5.), ove nel modo prescritto per l'incensazione delle reliquie, chiara comparisce l'approvazione del rito di apporre sull'altare a canto della croce. E qual cosa più degna era della pontificia sollecitudine, che il vendicare dagli attentati d'un pseudo riformatore la santità di quelle sacre ordinazioni, regolatrici del culto degli altari, autorizzate da una sì lunga serie di pontefici, consacrate dalla venerazione, ed universale osservanza della Chiesa da tanti secoli, sanzionate dal concilio di Trento sess. 7. can. 13. « Si quis dixerit, receptos et approbatos Ecclesiae catholicae ritus in solemni sacramentorum administratione adhiberi consuetos, aut contra temni, aut sine peccato a ministris prohibito omitti, aut in novos alios per quemcumque Ecclesiarum pastorem mutari posse; anathema sit? » Ove si noti che il decreto non si restringe a' soli riti *essenziali*, ma si stende a tutti generalmente i riti ricevuti, ed approvati nella solenne amministrazione de' sacramenti; e comprende in conseguenza i riti adoperati nella celebrazione di un mistero, in cui fu da Cristo istituito il più augusto fra i sacramenti.

Pure *scio quid dicant* (siane lecito adoperare una espressione di Bossuet, benchè in altro proposito), *scio quid dicant*, non convenirsi, che ove sia esposta l'immagine del Salvatore Crocifisso, si esponcano a lato le reliquie dei Santi, che traggano a sè, e divertano in parte un culto, che tutto dee rivolgersi a contemplare, e venerare nel beneficio della redenzione l'immensa carità di un Dio Redentore. Oh maravigliosa sapienza di maestri in Divinità, che presumono saper meglio che no' l'ebbe Cristo, ciò che si conviene alla dignità di Cristo! E non è Cristo medesimo, che parlando per bocca del diletto suo discepolo (Apoc. e. 3. v. 21.), ne dice: « Qui vicerit, dabo ei sedere mecum in throno meo, sicut et ego vici, et sedi cum Patre meo in throno ejus? » E sarà disdicevole, che a lato del trono di Cristo, pendente in croce, appaiano quelle infrante membra de' Martiri, che dalla croce trassero la virtù di patire con Cristo, per farsi degne di esser chiamate a sedere con lui nel trono della sua gloria, rivestite della immortalità?

Quanto alli *flori* basti accennare a monsignore di Noli il ceremoniale de' vescovi c. 12. *De ornatu etc.*, ove si legge: *Sed ipsum Ciborium floribus frondibusque ornari poterit.* E dica s' era da tollerarsi la temerità di un sinodo, che presume vietare come repressibile una pratica, commendata da una sì rispettabile autorità, e che conforme a tutte l' altre opere di surrogazione si esercita con lode, sebbene possa omettersi senza colpa.

§. III.

Della terza proposizione censurata nella bolla n. 72., vertente sull' uso di tenere velate certe immagini nelle chiese.

Riprova monsignore la censura di questa proposizione sullo stesso motivo, che le censure delle due precedenti; cioè perchè vertente in materia di disciplina non essenziale alla Chiesa, e perciò d' ispezione della secolare podestà.

OSSERV. Per aggiungere alle precedenti animadversioni qualche riflesso relativo al proposto oggetto de' veli, ben vede ognuno: 1. Che per la ragione addotta da monsignore di Noli dovrà pure alla stessa laicale ispezione riferirsi, se si abbia da mantenere, o abolire l'uso di velare le sacre immagini ne' giorni di Passione precedenti la solennità della Pasqua: così pure come, e quando si abbia la Sacra Ostia da esporre, o da tenersi chiusa nel ciborio. Tutte cose che noi cristiani abbiamo fin qui buonamente creduto essere d' ispezione e competenza dell' ecclesiastica gerarchia.

2. E qui pure a rappacificare alquanto col l' uso de' veli gli esasperati animi de' prelati di Pistoja, e di Noli, non sia per avventura fuor di proposito il produrre qualche monumento, che ne dimostri l' antichità di molto anteriore agli oscuri secoli della ignoranza, e della barbarie. Tale si è la testimonianza, che ne rende lo storico Evagrio (L. 4. c. 26.): « Cum urbem » Antiochiam a Chosroe incensam esse didicimus » sent Apamenses, postularunt suppliciter ab » episcopo, cujus supra mentionem feci, ut » salutare, ac vivificum crucis lignum praeferret » consuetum morem proferret, atque omnium » oculis exponeret.... Annuit eorum precibus » Thomas, (era questi il vescovo detto da Evagrio, *dictis, factisque admirabilis*) et vivificum lignum depromsit, indiclis certis diebus » quibus proponeretur ». Testo che fa prova dell' antichità dell' uso, ed insieme del diritto d' ispezione presso il vescovo, da cui ne dipendeva il regolamento.

Benedetto XIV. (de Festis Domini Jesu l. 1. c. 14. n. 16.) parlando del tempio eretto da Costantino in Gerosolima, e dell' altro tempio eretto in Roma, detto di s. Croce in Gerusalemme: « Quo extructo (soggiunge l'immortale pontefice) statim pia illa coepit consuetudo, ut

» certis quibusdam diebus solemnioribus, ac » praesertim feria sexta in Parasceve magno » consursu advenarum, sanctae crucis lignum » spectandum populo exhiberetur ». Onde apparisca esser non già nuovo, e superstizioso, ma antico, e pio l' uso di tener coperti certi oggetti di religioso culto, per conciliare ad essi, e ravvivare la divozione de' fedeli ne' giorni, destinati ad esporgli alla pubblica venerazione.

3. Ma che dirà monsignore Solari, se possiamo convincerlo colla stessa indeclinabile autorità di monsignore Ricci? Eppure così è. Aperto è l' autentico testo nell' *Appendice* del sinodo sotto il n. 6. intitolato: *Regolamenti per le funzioni ecclesiastiche ec.* art. 8., in cui si prescrive, che terminato il Catechismo:.... « aperto il ciborio si esporrà colla *pisside coperta* il Santissimo Sacramento ». Adunque non temeva monsignore Ricci, che ciò fosse un dare occasione al popolo di supporre, che dal Santissimo Sacramento si tramandi una maggiore, o minore efficacia, secondo che si tiene o coperto nella pisside, o esposto alla pubblica vista nell' ostensorio; siccome consente che si faccia (Sess. 4. n. 3. del sinodo) *nelle pubbliche processioni nella festa del Corpo del Signore*. A lui poi toccherà conciliare questi suoi regolamenti circa il tenere, o chiuso nella pisside, o scoperto nell' ostensorio il Santissimo Sacramento, col timoroso ritegno ch'ei dimostra (Sess. VI. n. 17.) riguardo alle immagini coperte, quasichè ciò fosse un dare occasione al popolo di supporre in esse una maggiore virtù. Sebbene ad isgombrare le sue dubbiezze su questo punto, bastava consultare un qualunque buon autore di Teologia Morale o Polemica.

4. Tornando a monsignore Solari non dobbiamo tralasciare di appresentargli un altro notabile passo, estratto dalla *lettera* circolare del vescovo Ricci ai parrochi, inserito nell' *Appendice* n. V. « Poichè nulla tanto giova a far entrare i » fedeli nel vero spirito della Chiesa, quanto » l' ordine, e la semplicità, con cui si esegui » scono le sacre funzioni; però mi credo in » dovere di prescrivere certe regole da osservarsi in tutte le chiese della diocesi, analoghe ai provvedimenti, già ricevuti con soddisfazione da tutti coloro, che vogliono adorare » Iddio in Spirito, e Verità ». Non pretenderà certamente monsignore Ricci, e neppure monsignore Solari, che tutte quelle regole siano essenziali alla Chiesa: Non la 2.^a per esempio, che nella pubblica esposizione del Sacramento da farsi nella festa del Corpo del Signore i lumi, che arderanno in tale occasione sull' altare, non eccederanno il numero di venti; Non la 5.^a prescrivente, che la sola Compagnia della Carità della Cura, dove si fa la funzione, interverrà alla processione col restante del popolo. Ora se siffatti regolamenti d' esteriore disciplina non essenziali alla Chiesa, son di lor natura d' ispezione del governo politico; come potrà mon-

signore Solari scusare il reato di monsignore Ricci nell' essersi fatto lecito di prescriverli?

Potrà monsignore Ricci produrre in sua giustificazione il dovere del ministero episcopale di prescrivere le regole, che crede il vescovo conducenti a far entrare i fedeli nel vero spirito della Chiesa. E qui converrà che si spieghi monsignore Solari: o ammette per buona la accusa del suo antesignano, e dovrà convenire, che chiunque è in dovere di fare una cosa, ha

il diritto di farla; altrimenti sarebbe in necessità di peccare, o mancando al suo dovere, non facendola, o oltrepassando il suo diritto, facendola: o rifiuta di accettarla, e dovrà dichiarare, che il prescrivere regole conducenti a far entrare i fedeli nel vero spirito della Chiesa, anzi che dovere del ministero episcopale, sia ispezione della podestà politica per diritto di sovranità, competente a' principi, o cattolici che siano, o acattolici, ed infedeli.



SEZIONE TERZA.

TRE ALTRI INSANABILI VIZJ, PER LI QUALI L'OPPONENTE VESCOVO DICHIARA LA BOLLA INCAPACE DI RIPORTARE IL PRETESO NECESSARIO PLACITO.

Dopo essersi affaticato monsignore ad accumulare argomenti, onde provare la necessità del previo *Placito* per dare autorità alla nuova dogmatica costituzione, passando indi ad esaminarne l'intrinseco merito, pretende avere in essa scoperti tre vizj, tali da renderla incapace di riceverlo.

ARTICOLO I.

Vizio 1. desunto dall'effetto, che nella bolla si attribuisce alle censure, dette Latæ Sententiæ.

« Havvi, dice monsignore, decreto della sovranità, che vieta di pubblicare scomuniche » ad incorrersi isso fatto, e prescrive che debbano farsi precedere le monizioni canoniche, » prima di venire alla fulminazione della scomunica. Disposizione venerabile non solamente per l'autorità della legge accennata, ma » vieppiù ancora per la sua conformità alla » regola della correzione de' peccati, data da » Gesù Cristo medesimo al Principe degli apostoli, Matth. c. 18. ». E soggiunge: « Esser » questa medesima legge di proposito combattuta, e censurata nella dottrina del sinodo di » Pistoja, che forma una delle proposizioni » dalla bolla proscritte (propos. 47.) ».

OSSERV. 1. Male comincia monsignore, che intento a volere scoprire un capitale vizio nella bolla, scuopre in sè una non indifferente dimenticanza de' primi elementi della logica nella opposizione, ch'egli travede fra le censure della bolla, e la legge della sovranità, qual si oppone da monsignore. La proposizione pistojese censurata afferma esser necessario *secondo le leggi naturali e divine*, che debba precedere l'esame personale alla scomunica: alla censura di questa proposizione oppone monsignore esser necessario *secondo la legge della sovranità*, che alla scomunica precedano le monizioni canoniche. Ora logicamente parlando non vi ha ombra di contraddizione tra chi nega essere necessaria una cosa *secondo la legge naturale, e divina*, e chi afferma essere quella stessa cosa necessaria *secondo una*

qualsiasi legge di umana podestà; non avendo luogo la contraddizione, se non ove ciò che si afferma, e si nega di un *subgetto*, si affermi, e si neghi *secundum idem*. E siccome per esempio il dire, che secondo la legge naturale e divina non è necessario premettere il digiuno naturale alla Comunione, non si oppone a chi dica esser questo digiuno necessario secondo la legge ecclesiastica: così chi nega esser necessario secondo la legge naturale e divina far precedere l'esame personale alla scomunica, non si oppone, logicamente parlando, ad una legge umana, da cui si suppone indotta una tal necessità.

2. Pecca pure più che in logica monsignore nel confondere ch'ei fa l'incorso nelle censure colla fulminazione delle medesime, di cui non si fa parola nella censura della suddetta proposizione del sinodo pistojese. Si pretese in quel sinodo spogliare d'ogni effetto le censure da incorrersi *isso fatto* con ridurle alla classe di *serie ammonizioni*. Errore distruttivo della podestà, in ogni tempo esercitata dalla Chiesa d'intimare censure, che si dicono *latas sententiæ*, come apparisce dagli anatemi apposti da' concilj ne' loro canoni contro i trasgressori. E ben seppe Bossuet ravvisare in quella espressione l'effetto della podestà della Chiesa, cui sulla *Cattedra dell'insegnamento* fu data insieme la *Verga* del castigo (Difesa p. 3. l. 8. c. 10.): « Libenter quaererem, » ludant ne nos synodi, cum absolute, ac decretorie pronuntiant: *Si quis non ita senserit, anathema sit....* At saltem audiant has formulas ab omnibus synodis frequentatas, quæ effectum ipsum denotant: *ab Ecclesia projecimus, privavimus, nudavimus omni dignitate*. Ac rursus alio modo: *nudatus est, privatus est, projectus est*: tanquam perfecta re, quam ipsi pendere volunt ».

E come potrebbe non intendersi l'attuale effetto della censura nel modo, in cui lo esprime il concilio di Trento nell'aggiunta al can. XI. sess. 13., ove dopo aver decretata la necessità della confessione da premettersi alla comunione per chi abbia coscienza di peccato mortale, e copia di confessore; soggiunge: « Si quis autem

» contrarium docere, praedicare, vel pertinaci-
 » ter asserere, seu etiam publice disputando
 » defendere praesumpserit, eo ipso excommuni-
 » catus existat ». Ecco una scomunica *latas*
sententiae da incorrersi *eo ipso*, che viene a dire
senza fatto, da chiunque presuma contravvenire
 alla prescrizione del concilio. Non ignoravano
 i padri del concilio la necessità della monizione
 da premettersi secondo le leggi canoniche; ma
 ben anche sapevano dover bastare in tali casi
 la monizione, che si affigge a pubblica notizia
 nel decreto stesso, in cui s'intima la censura.

Altro più antico esempio ne somministra s.
 Gregorio M. (l. 5. epist. ad *Ravennates*). Sendo
 stato affisso di notte un libello infamatorio in
 edie della Chiesa romana contro ad un suo
 Notaio, comincia il s. padre per decretare: che
 se l'autore, ed i suoi complici non si manifestano
 per giustificare le loro asserzioni, siano privi del-
 la comunione del corpo e sangue del Signore:
 « Si vero quia latet, et quoniam nescitur, teneri
 » a disciplina non valet, si tanti mali conscius,
 » etiam prohibitus, corpus ac sanguinem Domini
 » percipere praesumit, anathematis ultione per-
 » cussus sit ». Ecco una sentenza che sottopone
 all'anatema un delinquente, contro cui siccome
 ignoto non avea potuto precedere l'esame per-
 sonale.

Nè qui occorre trattenersi ad esporre la diffe-
 renza, che passa tra il semplice incorso, e la
 fulminazione delle censure: materia che in se-
 guito della bolla *ad Audientiam* si trova discussa
 presso la comune de' Dottori teologi, e canonisti.

S. I.

Strano abbagliamento dell'apologista di monsignore nel riferire ad un puro pretto testo di s. Agostino la taccia, data da lui a' censori del sinodo, di parlar da pappagallo.

Strano abbaglio! Ed a chi per dir vero non fia
 di meraviglia, che ad un veterano giansenista,
 encomiasta di monsignore di Noli, toccato sia
 il vanto di essere stato il primo ad iscoprire
 il cinguettare del pappagallo nel puro, e pretto
 linguaggio di s. Agostino? Scoperta insigne! on-
 de si possa intendere in qual conto abbian da
 tenersi quelle tante altre scoperte di enormi
 vizj, che si frequentemente offendono nella
 bolla le tenere pupille de' nostri avversarj. Cu-
 rioso è il fatto, e merita almeno per la sua
 singolarità, che si renda noto al pubblico.

Condannata è nella bolla (n. 46.) la propo-
 sizione del sinodo enanziente: *Effectum excommu-
 nicationis exteriorem duntaxat esse, quia tan-
 tummodo natura sua excludit ab exteriore com-
 municatione Ecclesias*. Ed a far via meglio ap-
 parire la pravità di tal dottrina, si aggiunge
 immediate: *Quasi excommunicatio non sit poe-
 na spiritualis, ligans in coelo, animas obligans, ex
 sancto Augustina Ep. ec.* Equi l'apologista per farsi
 Tomo V.

giuoco di queste parole allegate in conferma
 della censura, dopo aver *more suo* inveito con-
 tro la bolla, ed i censori del sinodo; come se
 l'avesse vinta, fiero domanda: « Ora che cosa
 » oppongono i censori? Quasichè, dicono essi,
 » non sia la scomunica una pena spirituale, che
 » lega in cielo, ed obbliga le anime ». E senza più
 dice, e sentenza: « Questo si chiama parlar da
 pappagallo, che non intende quello che si dice ».

Noi dalla pietà de' cristiani leggitori speria-
 mo, che gradiranno il vedersi riportati sotto
 gli occhi que' due luoghi, da' quali sono state
 tratte le anzidette citazioni; non tanto in prova
 dell'attenzione, ed illibita fedeltà de' censori
 del sinodo nel produrle, quanto e più ancora
 a riparo dell'oltraggio, fatto dal censore della
 bolla al gran dottore s. Agostino; del cui glo-
 rioso nome si vale con deplorabile profanazio-
 ne il partito detrattore della bolla ad autorizza-
 re le dottrine più opposte alle massime del San-
 to nel dogma e nella disciplina. Il primo è
 tratto dalla lettera del santo Dottore *Auxilio
 episcopo*, ove spiegando la natura, e gli effetti
 della scomunica scrive: « *Spiritualis autem poe-
 » na, quae fit quod scriptum est, quae ligaveris
 » in terra erunt ligata et in coelo, animas obli-
 gat* ». L'altro, dal Trattato 50. in Joan. n. 12.
 ivi pur citato: « *Cum excommunicat Ecclesia,
 » in coelo ligatur excommunicatus; cum re-
 » conciliatur ab Ecclesia, in coelo solvitur re-
 » conciliatus* ». Or dica chi ha senno, qual de' due
 abbia da reputarsi parlar da pappagallo, se
 chi parla come parla s. Agostino, o chi fa par-
 lar s. Agostino da pappagallo.

Nè pure dovea far senso di novità nella boc-
 ca di s. Agostino un linguaggio, che altro non
 è, che una sposizione di un gravissimo detto del
 suo istitutore, e maestro s. Ambrogio, il quale
 rammentando conforme alla nota sentenza del-
 l'Apostolo i tremendi effetti della scomunica,
 sembra averli voluto epilogare in poche vibrato
 parole (*de poenit.* l. 1. c. 15.): *Et bene dicitur
 tradi Satanae, qui separatur a Christi corpore*.

Altri monumenti della tradizione si hanno rac-
 colti presso Nat. Aless. (Theol. Dogm. et moral.
 l. 2. de censuris art. 4.), ove tra gli effetti della
 scomunica si annovera la sottrazione di quella
 speciale protezione, che tiene Iddio de' figli
 della Chiesa; onde, come insegna s. Tommaso
 dopo il maestro delle sentenze: « Diabolo ma-
 » jor potestas saevienti in ipsum (excommu-
 » nicatum) datur et spiritualiter et corpora-
 » liter ». E Nat. Aless. sulle parole dell'Apo-
 stolo, *tradere hujusmodi Satanae*, parlando del
 potere permesso al Demonio sullo scomunicato:
 « *Illa nunc excommunicatos possidet, illisque
 » proprio quodam jure, velut sibi traditis do-
 » minatur* ». Disgraziato chi non sente la mi-
 sera condizione dello stare soggetto al Demo-
 nio, avvinto nelle catene di Satana! Si consulti
 anche il dotto Estio (Comment. in 1. Cor. c. 5.
 v. 5.), ove dalla dottrina di s. Agostino, e di

altri padri raccoglie questa conclusione, identica ne' termini colla dottrina esposta nella bolla: « *Excommunicatio non corporalis poena, sed spiritualis, animas obligans* ».

§. II.

Autorità di s. Cipriano comprovante sì l'effetto delle censure latae sententiae, e sì l'autorità della Chiesa di decretarle, in materia anche non essenziale alla religione.

Cominceremo dal riportare il testo del santo Dottore e Martire (Epist. 65. edit. Pamel.). *Presbyteris, et diaconibus, et plebi, Furni consistentibus*: « *Graviter commoti sumus ego, et collegae mei . . . cum cognovissemus, quod Geminus Victor frater noster de saeculo excedens, Geminium Faustinum presbyterum tutorem testamenti suo nominaverit; cum jampridem in concilio episcoporum statutum sit, ne quis de clericis, et Dei ministris tutorem, vel curatorem testamenti suo constituat. . . Episcopi antecessores nostri salubriter providentes censuerunt, ne quis frater excedens, ad tutelam, vel curam clericum nominaret; ac si quis hoc fecisset, non offerretur pro eo, nec sacrificium pro dormitione ejus celebraretur. Et ideo Victor cum contra formam, nuper in concilio a sacerdotibus datam, Geminium Faustinum presbyterum ausus sit tutorem constituere, non est quod pro dormitione ejus apud vos fiat oblatio, aut deprecatio aliqua nomine ejus in Ecclesia frequentetur* ».

Da questo passo intendiamo, come in un concilio anteriore alla età di s. Cipriano *jampridem* fu dai vescovi suoi antecessori decretato, che a niun de' fedeli (designati sotto il nome di fratelli) lecito fosse il nominare nel suo testamento per tutore, o curatore alcun chierico, e ministro di Dio. Ora chiaro è in primo luogo, che questo statuto, tuttochè providentissimo, fu decretato *in materia non essenziale alla Chiesa*. Chiaro è in secondo luogo, che a formare un tal decreto non intervenne concessione, o annuenza della podestà politica, ch'era in mano di Gentili, persecutori della Chiesa, e de' suoi ministri; non potendosi supporre per parte di questi annuenza ad un decreto, che ad una gran parte de' sudditi toglieva l'uso di una facoltà, concessuta dalle pubbliche leggi del governo. Adunque i padri nel formare quel decreto credettero di aver come proprio un diritto d'ispezione da regolare la condotta de' fedeli con ordinazioni disciplinari, anche in materia non essenziale; ed il credè con essi s. Cipriano, con altamente commendare il decreto, e prescriverne la più rigorosa osservanza.

Egli è poi da considerare, che lo statuto del concilio africano era sanzionato colla pena, imposta da esso contro ai trasgressori, di priva-

zione dopo morte de' suffragj pubblici della Chiesa, privazione annoverata fra gli effetti della scomunica. Ora, che questa pena s'incorresse *isso fatto* senza previo esame, senz'altra monizione, che quella ch'era affissa al decreto; chiaramente apparisce dal fatto esposto da s. Cipriano. Geminio Vittore venne a morte lasciando un testamento, in cui nominato avea tutore il sacerdote Geminio Faustino. Nè il fatto si scoprì, se non all'apertura del testamento dopo la morte del testatore. Che però il clero, e 'l popolo di Furni consultarono s. Cipriano, come aveano da regolarsi riguardo al delinquente, ch'era morto prima che si fosse manifestato il suo delitto. Non esitò punto il s. Primate di rispondere, che si avesse ad eseguire la sanzione, decretata dal concilio africano, della privazione de' pubblici suffragj della Chiesa. Eppure non era preceduto alcun personale esame, nè avea potuto precedere riguardo ad un uomo, che non si era reso in colpa se non in punto di morte, o la cui colpa non fu nota se non dopo morte: adunque s. Cipriano credè ch'era incorso nella censura *nel fatto stesso*, in cui avea contravenuto alla legge; e che sendo morto innodato dalla censura, dovea soggiacere agli effetti della medesima. E qui pure decida chi ha senno, chi sia da stimarsi più inteso dell'antiche massime degli *aurei tempi*, o un s. Cipriano vindice della disciplina stabilita da' suoi maggiori, o l'opponente vescovo con tutta anche la turba de' diletti suoi padri pistojesi.

ARTICOLO II.

Altro preteso insanabile vizio della bolla, desunto dall'autorità, che vi si attribuisce alla Chiesa, di stabilire impedimenti dirimenti il matrimonio.

Passa il vescovo al 2. preteso insanabile vizio della bolla, consistente nell'aver vindicato alla Chiesa l'originario suo diritto di apporre impedimenti, dirimenti il matrimonio fra battezzati, condannando il sinodo, che tutto l'attribuisce alla sola podestà politica. Espone egli in questi termini la dottrina del sinodo: « Che il matrimonio de' cristiani, quantunque innalzato da Gesù Cristo alla dignità di vero sacramento della legge evangelica, essendo fondato sopra un contratto umano, è per questa ragione talmente soggetto alla suprema podestà politica, che a quella sola appartener possa originariamente il diritto di stabilire a' contraenti delle condizioni, l'innocenza delle quali rende inabili le parti a stringere il contratto, e faccia questo inutile, e nullo quando venisse attentato ». In prova di tale asserzione adduce il testo del sinodo: « Che ne' primi secoli della Chiesa non riconosceansi da' fedeli altri impedimenti di poi-

» tivo umano diritto, che rendessero invalido
 » il matrimonio, fuori di quelli, che trovansi
 » stabiliti nelle leggi del romano impero ». E
 cita il §. 8. della sessione V. del sinodo: ove
 si ha, che i pastori della Chiesa « non solo si
 » regolavano esattamente a norma delle leggi
 » imperiali, che sul matrimonio si leggono
 » tuttora ne' codici teodosiano, e giustiniano,
 » qualora non le trovavano opposte alla divina
 » legge naturale, e positiva; ma si pregiavano
 » ancora di pubblicarle, le commendarono, e
 » giunsero a canonizzarle, inserendole nei co-
 » dici, compilati per regola dell' ecclesiastica
 » disciplina ».

OSSERV. Quest'asserzione del sinodo nella sua generalità rimane pienamente redarguita di falsità da una decisiva testimonianza in contrario di s. Basilio Epist. 160. ad *Diodorum episcopum tarsonensem*, cui era stato imputato da un qualche impostore di avere approvato il matrimonio di chi intendeva sposare la sorella della moglie defunta; onde prende occasione il s. dottore di esporre l'origine dell'impedimento, per cui non poteva un tal matrimonio aver luogo tra fedeli: « Primum itaque, dice il Santo, quod in ejus-
 » modi rebus maximum est, morem nostrum
 » obijcere possumus, ut vim legis habentem; eo
 » quod nobis a viris sanctis traditae sint regulae.
 » Mos autem ille est ejusmodi, ut si quis impu-
 » ritatis vitio aliquando victus in illicitam dua-
 » rum sororum conjunctionem incidit, neque
 » id matrimonium existimetur, neque omnino
 » in Ecclesiae coetum admittantur, priusquam
 » a se in vicem dirimantur ».

Chiara è la testimonianza. Ripete il santo la proibizione, e l'impedimento non da legge del principato, ma dalla vegliante disciplina osservanza, cui attribuisce forza di legge *vim legis habentem*, perchè fondata sull'autorità delle regole prescritte da' maggiori. In virtù di queste regole non era presso i cristiani riputato vero matrimonio la congiunzione di uomo colla sorella della defunta moglie; nè potevano esser questi ammessi nel ceto della Chiesa, se prima non si fossero separati. Ed ecco pertanto un grado di affinità, stabilito ab antico per autorità non civile, ma ecclesiastica, qual impedimento non solo proibente, ma dirimente.

In conferma della originaria autorità della Chiesa nello stabilire condizioni, o vietanti o dirimenti il matrimonio fra cristiani, vaglia anche una significante osservazione del dottor giureconsulto Ferdinando Mendoza sul can. 61. del concilio eliberitano, la cui data è comunemente fissata ne' primi anni del secolo IV. Onde si rileva come a quella epoca non solo non vi era legge del secolo, proibitiva di tali matrimonj, ma che si teneva di già per abrogato nella Chiesa l'antico uso, che li permetteva: « Primum, ut opinor, Ecclesiae decre-
 » tum litteris consignatum, quo constitutum
 » est, matrimonium affinitate impediri, hoc hi-

» spanorum episcoporum videtur; antiquo Ro-
 » manorum jure abrogato, quo licebat cum
 » defunctae uxoris sorore matrimonium con-
 » trahere ».

E quando anche si voglia con Natale Alessandro (*Histor. eccles. saec. 3. dissert. 21. art. 2.*), che da quel can. 61. non apparisca essere stato quel grado riputato ancora, in *Ecclesia hispanensi*, qual impedimento dirimente, « si-
 » quidem dissolutionem illius matrimonii ca-
 » non iste nequaquam imperat, sed poeniten-
 » tiam duntaxat indicit contrahenti, solido
 » quinquennio peragendam », ciò punto non si oppone alla sovraccitata autorità di s. Basilio: niuna ripugnanza essendovi, che nelle Chiese della Spagna non fosse ancora dichiarato dirimente quell'impedimento, che come tale era di già in vigore nelle parti dell'Oriente. E sempre almeno si rileva dallo stesso can. eliberitano l'autorità della Chiesa di statuire *jure proprio* intorno al matrimonio, come avverte lo stesso Natale Alessandro: « Ex quibus canonibus constat, Ecclesiae
 » potestatem ad matrimonii constituenda im-
 » pedimenta extendi, nec jus illud mutuari a
 » principibus; siquidem ethnicorum principum
 » fervente persecutione hispani episcopi matri-
 » monii impedimenta constituunt ». E per verità, stando anche ai soli impedimenti proibenti, se la Chiesa non avea da Cristo la potestà di apporli, neppure avrebbe potuto legare la coscienza de' fedeli ad osservarli, nè assoggettare ad una severa penitenza i trasgressori, come rei di grave colpa innanzi a Dio medesimo.

Vana è pertanto, e del tutto inconcludente l'osservazione recata da Pistojesi in prova dell'erroneo loro sentimento, che molte leggi imperiali che si leggono ne' codici teodosiano, e giustiniano furono da' pastori non solo pubblicate, ma commendate a segno d'inserirle nei codici compilati per regola dell'ecclesiastica disciplina. Che tra gl'impedimenti dirimenti alcuni ve ne siano parimente stabiliti dal jus cesareo, e indi inseriti nel jus canonico, non è ciò di che si contende. Nè ha da far maraviglia, che la Chiesa non abbia dubitato di adottare, e far sue quelle leggi, che riconosceva conducenti al buon ordine, e all'onestà del matrimonio. La questione è, onde si abbia da ripetere la forza di siffatte leggi. Se *unicamente*, come vogliono gli avversarj, dalla suprema politica potestà; adunque non avrebbero potuto que' canoni stendere la lor forza nelle popolazioni, e provincie non soggette al romano impero, nelle quali pertanto l'obbligo di assoggettarsi agl'impedimenti compresi ne' codici teodosiano, e giustiniano dovette provenire non dal jus cesareo, che non era riconosciuto in quelle parti, ma dall'autorità della Chiesa, che gli avea *canonizzati* secondo l'espressione del sinodo, coll'inserirli nelle sue disciplinari ordinazioni.

Ma di questo argomento abbiamo trattato ex

professo in una opera tuttora inedita (1). Basti qui aver notato, che monsignore non prova il suo intento.

S. I.

Vano encomio fatto dal Poponente vescovo alla cautela usata da Pistojesi, per mettere la dottrina loro al coperto degli anatemi del s. concilio di Trento.

Ha però capito monsignore (p. 41.), che la dottrina pistojese sembrar poteva opposta alla irrefragabile autorità de' canoni dogmatici del s. concilio di Trento; e si fa perciò a commendare i padri pistojesi per aver cautamente messa al coperto della condanna del concilio la loro asserzione colla sposizione seguente, ch'egli ricopia dal sinodo: *Non sempre hanno i principi esercitato immediatamente per sé stessi il loro originario diritto di stabilire gl'impedimenti, che annullano il matrimonio, diritto essenzialmente connesso col jus di dispensare.*

« Anzi (soggiunge monsignore per modo di » commento) per più secoli a noi vicini sembra, » che l'esercizio di questa podestà sia stato nel- » la massima parte abbandonato alla Chiesa ».

E conclude: « Supposto per tanto un tal as- » senso, o connivenza confessiamo, che la Chiesa » ha potuto stabilire impedimenti, che rendono » nullo lo stesso contratto del matrimonio, e non » aver essa errato, attese le circostanze de' tem- » pi, nello stabilirli, come giustamente ha de- » ciso il s. concilio di Trento contro i nova- » tori ».

OSSERV. Vana cautela de' Pistojesi, vano commento aggiuntole da monsignore per corredarla. Il s. concilio di Trento definisce espressamente can. 3. *Ecclesiam posse*, e can. 4. *Ecclesiam potuisse constituere impedimenta, matrimonium dirimentia*. Ed il definisce assolutamente, generalmente, senza restrizione di luogo, e di tempo. Confessa monsignore esser questi canoni dogmatici, esprimenti perciò verità di fede, che non ammettono mutabilità di luogo, e di tempo. Egli è dunque dogma d'immutabile verità, dogma che sempre fu vero, *Ecclesiam potuisse, Ecclesiam posse*. Nè può darsi caso, nè farsi ipotesi, che sia vero che la Chiesa esista, e non sia vero che possi.

Ora se questo *posse* dipendesse dall'assenso o connivenza de' governi politici, non sempre sarebbe stato vero ne' tempi addietro, *Ecclesiam potuisse*: non vero dappertutto al presente *Ecclesiam posse*: e potrebbe avvenire tempo in futuro, in cui sarebbe universalmente falso il dogma, essenzialmente vero, definito dal concilio, *Ecclesiam posse*. Non sarebbe vero in tutto il tempo passato, *Ecclesiam potuisse*: in que' primi se-

coli della Chiesa nascente, sotto la ferale persecuzione degl'infedeli, che lungi dal prestare assenso, o connivenza all'esercizio di alcun potere della Chiesa, nella più aveano a cuore, che di spegnere il nome cristiano nel sangue de' cristiani. Non vero, *Ecclesiam posse* al presente in que' dominj tuttora infedeli, che aborriscono soprattutto il nome solo di gerarchia ed autorità ecclesiastica ne' ministri del culto cattolico. Non immutabilmente vero per l'avvenire negli stessi dominj cattolici; ove a qualche governo troppo pieghevole (*quod Deus avertat*) alle dottrine pistojesi, piacesse ritirare l'annuenza prestata fin qui ad avvalorare gl'impedimenti stabiliti nel jus canonico, e fin quello del celibato annesso agli ordini sacri. Onde potrebbe assolutamente venire il tempo, in cui ritirata universalmente l'annuenza de' principati, diventasse positivo errore una verità canonizzata da un ecumenico concilio; ed in vece di professare col Tridentino *Ecclesiam posse*, dovesse all'opposto professare ogni fedele cristiano, *Ecclesiam non posse*.

Ma senza voler preoccupare con sì tetro vano pensiero *tempora et momenta, quas Paler posuit in sua potestate*, fermi nella certezza, che non fia mai per mancare alla Chiesa l'assistenza promessale da Cristo, fissiamoci pure ad una semplicissima considerazione, che ne appresenta lo stato attuale delle cose. Se la forza degl'impedimenti dirimenti dipende necessariamente dall'annuenza del principato: se in generale qualunque regolamento in materia di disciplina esteriore, non essenziale alla Chiesa, soggiace di sua natura alla ispezione del governo politico; chiaro è che ninn siffatto regolamento può stendere la sua efficacia, nè aver luogo in que' governi acattolici, che lungi dal prestarvi una tale annuenza, vi si oppongono con leggi dirittamente contrarie: dovrà dunque dirsi abusiva, ed erronea l'universale credenza, e pratica della Chiesa 1. nel dichiarare nulli, ed invalidi li matrimonj contratti in quelle contrade sotto impedimenti dirimenti? 2. nel prescrivere lo scioglimento ai contracculi, prima di ammetterli alla partecipazione de' sacramenti, e autorizzare l'una e l'altra parte a contrarre altre nozze con persone abili? 3. potrà forse quindi anche un sacerdote ivi stanziato credersi legittimamente sciolto dal vincolo dell'impedimento annesso agli ordini sacri? È ben da sperare, che siffatti assurdi indurranno monsignore a recedere da quelle massime, onde derivano per necessaria indeclinabile conseguenza.

S. II.

Capricciose novità di Lannojo, ripredotte a difesa del sinodo pistojese.

Per sottrarre alla caccia d'eretica la dottrina del sinodo, condannata nella bolla, ricorre mon-

(1) Trattato del Matrimonio ec. Opera postuma che noi ci riserbiamo di dare poco appresso in questo stesso tomo. D. A. M.

signore all'autorità di Launojo, producendolo come autore della castela usata dal sinodo. « Erano più di cento anni, (dice egli p. 42.) che Giovanni Latnoy, famoso dottore della facoltà teologica di Parigi, ed un di que' cervelli » (N. B.) che non si mettono a scrivere libri » per ripetere unicamente ciò che si sa, e s'insegna comunemente da tutti, avea sostenuta » la dottrina, che il sinodo di Pistoja ha poi » abbracciata ».

OSSERV. Egregiamente. Abbiamo qui una espressa confessione di monsignore di Noli, che ha il sinodo pistojese abbracciata una dottrina nata dal cervello di uomo, che si facea pregio di non ripetere ne' suoi libri ciò che si sa, e s'insegna comunemente. Confessione, ch'ei segue ad ispiegare più distesamente in questi termini: « La dottrina di Launoj era » stata di proposito combattuta da alcuni teologi con opere composte espressamente per » quest'oggetto, e tutti comunemente gli autori, che hanno pubblicato istituzioni, o corsi » di teologia, l'hanno impugnata trattando del » matrimonio. Così monsignore: il quale dopo aver notata la novità della dottrina launojana, l'impugnazione fattane da tutti comunemente i teologi, che a que'tempi trattarono del matrimonio, non ha difficoltà di fare un merito al sinodo di aver saputo prevalersene. Che dunque ha da dirsi? Se non che, scrivendo monsignore a p. 42 non avesse presente quanto poco anzi avea scritto a pag. 27., che *basta la novità sola a piena confutazione di qualsivisia dottrina in materia sacra*. E non sarà poi anche singolarità degna di cervello launojano, che a difesa di una supposta verità si voglia far uso di una dottrina, riconosciuta da chi se ne prevale, infetta di un vizio, che porta seco un patente indizio di falsità?

E perchè meglio si conosca l'universale abborrimento, che nel suo apparire destò la fantastica launojana novità, fia di mestiere il recarne un breve saggio a soddisfazione de' lettori. Juenin. (Dissert. 10. de Matrim. q. 6. c. 1.): « Ante Launojum, sorbonicum doctorem, » nemo catholicus docuerat, Ecclesiae nomine » quo laudatus canon (Trid.) utitur, intelligi » debere coetum fidelium, non quidem prout » ordinem sacerdotalem complectitur, sed prout » constat ex regibus, et magistratibus politicis ». Il Sorbonico Tournely (De Sacram. matrim. Q. 7. art. 1.): « Scripsit Launojus tractatum » de regia in matrimonium potestate, in quo » dum jura principum vindicat, Ecclesiae laedit, quasi stare simul, ac conciliari ea non » possent.... Atque novo, et hactenus inaudito » figmento contendit ille in canone tridentino, » quo definitur, posse Ecclesiam statuere impedimenta matrimonium dirimentia, per Ecclesiam » intelligi debere reges, ac principes, quorum » duntaxat nomine, et auctoritate illa utitur, » dum haec statuit impedimenta ».

Non sono queste testimonianze favorevoli all'uso, che intende far monsignore della novità launojana in difesa del pistojese sinodo contro la proscrizione del papa; ma sono assistite dall'universale consenso de' padri: da' quali ben chiaro intendiamo qual conto debba farsi della dottrina di chi, scrivendo in materia sacra, si fa un merito di non ripetere, ciò che si sa e s'insegna comunemente da tutti.

Celebratissima è la testimonianza, che in tal proposito rende Vincenzo Lirin. al costante intendimento della sacra antichità: « Intelligebat » (così egli c. 9.) nihil aliud rationem pietatis » admittere, nisi ut omnia, quae fide a patribus » suscepta forent, eadem fere filiis consignarentur... idque proprium christianae modestiae » non sua posteris tradere, sed a majoribus accepta servare ».

Celebre il detto di s. Girolamo: « Nunquam » meipsum magistrum habui » (Praef. in ep. ad Ephes.).

S. Basilio (Ep. 140. Ecclesiae antiochenae): « Nos neque ipsi mentis nostrae foetus tradere » audemus, ne humana faciamus pietatis verba: » sed quae a sanctis patribus edocti sumus, ea » iis qui nos interrogant, annuntiamus ».

S. Agostino (l. 2. cont. Julian. Petagian. c. 9.) dopo avere opposti al novatore Gualiano i nomi de'santi Ireneo, Cipriano, Reticio, Olimpio, Ilario, Ambrogio, Gregorio, Innocenzo, Giovanni, Basilio, tutti vescovi, a' quali aggiunge per l'eminenza della dottrina anco il prete Girolamo, rende loro la testimonianza di un animo ben alieno da quello di Launojo: « Quod invenerunt in Ecclesia, tenuerunt: quod » didicerunt, docuerunt: quod a patribus acceperunt, hoc filiis tradiderunt ».

S. Bernardo (Ep. 190., seu tract. contra quaedam capitula errorum Abaelardi c. 5.) addita nello spirito di novità la sorgente degli errori di Abaelardo. « Temerarius scrutator majestatis... in ipso statim suae disputationis exordio, » ecclesiasticorum doctorum unam omnium de hac re dicit esse sententiam, et ipsam ponit, » ac spernit, et gloriatur esse meliorem: non » veritus contra praeceptum sapientis transgredi » terminos antiquos, quos posuerunt patres nostri ». E appresso rivolto il discorso allo stesso novatore: « Magister gentium accepit a Domino, quod et tradidit nobis. Magister omnium » suam doctrinam fatetur non esse suam: non » enim, ait, a meipso loquor. Tu vero de tuo » nobis tradis, et quod a nemine accepisti. Qui » loquitur mendacium, de proprio loquitur. Tibi » proinde sint, quae tua sunt ». Se monsignore di Noli si fosse attenuto a questo grave, non men che savio, e religioso addottrinamento di s. Bernardo, sembra che lungi dall'applaudire al sinodo per aver approvata, e fatta sua la novità launojana, avrebbe anzi dovuto, per non discordare da sè stesso, procurare di persuadere a' padri pistojesi di farne colle parole

di s. Bernardo la rinunzia al novatore, da cui l'avevano sconsigliatamente ricevuta: *Tibi sint, quae tua sunt.*

§. III.

Rimproveri nuovi di monsignore per la condanna del sinodo: sua illusione nel riferirla ad interesse di Dataria.

Pur non sa darsi pace monsignore sulla condanna del sinodo; nè perdonarla al papa, che non abbia seguito l'esempio de' suoi predecessori, sotto i quali, quantunque la dottrina di Lannoy fosse di già stata espressamente combattuta, e comunemente impugnata dagli autori trullanti del matrimonio: « la s. sede però » rasicontentata di proscrivere i libri, ove quella » sentenza di Lannoy s'insegnava, ma non avea » creduto di dover fare una formale censura di » quella opinione, e di pubblicarne una solenne condanna... prudente partito, che forse » avrebbe seguitato a tenere il s. padre, se il » discapito della Dataria non avesse eccitati i » curiali a sollecitare la condanna d'una dottrina, della quale sotto il dì lui pontificato » a sentire cominciavano le disgustose conseguenze ».

OSSERV. Ovvia è la risposta. Qualunque volta una cattolica dottrina, definita massimamente in un concilio ecumenico, è pacificamente riconosciuta e professata nella Chiesa, non è necessario, e neppure sarebbe fattibile, che ad ogni delirio di fantastico cervello, che si desti in contrario, accorra la Chiesa ad imprendere un formale esame per procedere ad una solenne condanna. A premunire in tal caso i fedeli contro la seduzione dell'errore si provvede colla proibizione de' libri, ne quali s'iniziana. Così fece s. Gregorio M. riguardo ad un codice, ritrovato nella cella di un monaco: che gli fu inviato dal vescovo di Costantinopoli, perchè ne riconoscesse egli stesso la gravità. Al primo saggio che ne prese il santo padre, avendo in esso scoperto *venena haereticas pravitatis*, credè sufficiente provvedimento al pericolo la proibizione del codice senza divenire ad ulteriore esame: *Et ideo ne deinceps legeretur, vetuimus* (Reg. l. 6. ep. 66.). Passo corredato da una opportuna nota del Maurino editore, per far osservare il diritto, ed anteo possesso de' romani pontefici di proibire i libri di mal sana dottrina, con autorità che si stendeva nelle parti dell'Oriente, non meno che dell'Occidente. Ma quando la novità può acquistarsi credito per mezzo principalmente del grado di chi la promuove; come avvenir potea per l'adozione fatta in un sinodo episcopale della novità lannojana; conviene che sia espressamente notato, e con particolare condanna represso l'errore, onde non si diffonda più largamente.

Quanto poi all'interesse della Dataria, che sembra occupare tutti i pensieri di monsignore, ne sia lecito domandargli, quali prove abbia egli di quella sognata influenza, che attribuisce a' curiali romani nella condanna del sinodo: e se queste prove non le ha, siccome siamo certi, che nè le ha, nè può averle, constando a noi di certa scienza, che in tutto il corso dell'esame del sinodo, fino alla pubblicazione della bolla, non mai furono neppur per ombra contemplati gl'interessi della Dataria; favorisca dirne monsignore, qual sia nel repertorio della sana morale del partito l'aforismo, che salvar possa da grave reato di calunniosa maldicenza, chi non si fa scrupolo di propalare siffatte maligne imposture in odio, e discredite della curia romana, quanto della gravità, religione, magnanimità di Pio VI., non meno che della probità, e dottrina de' rispettabilissimi soggetti, prescelti da Sua Santità per l'esame del sinodo.

§. IV.

Impegno di monsignore a voler salvare dalla taccia d'eresia la proposizione del sinodo, ricavata dalla dottrina lannojana.

Avendo premesso monsignore (p. 46.) volersi limitare in quel §. « alla sola condanna fatta » colla costituzione della sentenza del Lannoy, » abbracciata da' padri di Pistoja intorno alla » potestà di stabilire gl'impedimenti del matrimonio, volgarmente chiamati dirimenti », manifesta tosto il suo impegno di salvare dalla taccia d'eresia la proposizione del sinodo, coerente alla dottrina lannojana, che alla sola suprema politica potestà spetti l'originario diritto di stabilire siffatti impedimenti. E quindi soggiunge immediatamente: « Non si tratta qui » d'esaminare, se sia falso il sentimento del » Lannoy, e del sinodo di Pistoja; ma unicamente di vedere se sia opposto alla divina » rivelazione; tanto richiedendosi, perchè una » dottrina possa essere giustamente qualificata » d'eresia ».

OSSERV. Pare in vero alquanto strano, che monsignore sembri qui lasciar luogo a dubbio, se sia vero o falso un sentimento ch'egli riconosce parto di un cervello, fatto per non ripetere quello che si sa, e s'insegna comunemente da tutti; dopo avere stabilito qual canone irrefragabile la massima da lui espressa in questi precisi termini, che in materia sacra *Ciò è vero, che è stato prima insegnato; ciò è falso, che è stato posteriormente introdotto.*

Pure è da vedere, come procede monsignore a provare l'accennato suo intento: « Trattasi » dunque di sapere (così egli p. 46.), se cioè, » che il santo padre ha deciso della facoltà originaria di stabilire impedimenti dirimenti il » matrimonio, siasi insegnato dalla sacra scrittura, o dalla tradizione; poichè sono questi

» i fonti, pe' quali è a noi venuta la rivelazio-
» ne divina ».

S. V.

Ripiego singolare di monsignore per disimpegnarsi dall'autorità delle Scritture.

Ben qui sarebbe luogo di ricordare a monsignore il detto di s. Agostino a Giuliano: *Quid adhuc quaeris examen, quod jam apud apostolicam sedem factum est?* Ma pure ancora sentiamolo: « Quanto alla scrittura sacra basterà » (dice egli) osservare, che il P. Gazzaniga dott. teologo domenicano (tuttochè impegnato a difendere il diritto proprio della Chiesa sugli impedimenti dirimenti) non ha usato alcun passo della s. Bibbia in difesa di quella dottrina, che era impegnato di mettere nella maggior luce ». E segue a dire: « Deve avere riconosciuto, che due luoghi dell' Apostolo (1. ad Cor. 7. e 2. ad Cor. 6.), che da molti teologi erano stati maneggiati in questa controversia, non facevano punto al suo proposito ». Indi passa a rimproverare due moderni scrittori, l'uno Spagnuolo, l'altro Genovese di non avere usato lo stesso discernimento.

OSSERV. Riguardo al P. Gazzaniga la sorte ne ha invidiata finora la soddisfazione di poterci approfittare del suo trattato del matrimonio; ma non dubitiamo che quel veterano maestro, come lo chiama monsignore, non abbia saputo in sì buona causa esporre, e corredare le sue dottrine, in modo di non lasciar luogo a ritorcerle contro di lui.

Neppure ci sono fin qui capitate alle mani le scritture de' due moderni teologi, mentovati da monsignore; ma se la taccia ch'ei dà loro di poco discernimento, altro fondamento non ha, che l'uso fatto da essi de' due accennati testi dell' Apostolo, veda monsignore come possa egli salvare il proprio suo criterio, nell'avvolgere nella stessa taccia, oltre altri pure antichi esperti *veterant*, due anche insigni maestri sorbonici dell' inclito suo istituto, quali sono Nat. Aless., e l' Drouin, specialmente riputato per l'opera sua *de Re Sacrament.* Natale Aless. (Theol. dogm. e mor. l. 2. c. 4. art. 1.) in prova della sua proposizione, *Ecclesiam potuisse, ac posse constituere impedimenta matrimonium dirimentia, dogma fidei est*, si vale pure del testo dell' Apostolo 1. ad Cor. 7., e senza esitanza scrive: « Hanc potestatem a Christo Ecclesiae tradidit tam ex Apostolo discimus 1. ad Cor. 7; ubi conjugii ad fidem conversae, cum qua vir infidelis pacifice, et citra Creatoris injuriam habitare non vult, permittit ut ab eo discedat; alterique nubat: adeoque infidelitatem ejus, seu cultus disparitatem hoc in casu impedi- mentum esse dirimens statuit, ut Christi apostolus ac minister ». E dopo rapportato il testo dell' Apostolo conclude: « Non praecipit Apostolus, ut fidelis mulier in illo casu in-

nuptia maneat; sed permittit, ut si infidelis discedit, et ipsa discedat, dirempto scilicet matrimonio ».

Il P. Drouin (de Re Sacramentaria l. 9. q. 6. c. 1.) si vale anch'esso del testo dell' Apostolo in prova dell'autorità propria, che ha la Chiesa di stabilire impedimenti dirimenti: autorità ch'ei si prende a vendicare *tantum dogma fidei, in concilio tridentino nova definitione contra Lutheri temeritatem assertum*.

Il dotto Estio, per citare dottori anche di altre scuole, nello stesso senso interpreta il passo dell' Apostolo nel suo commento in *Epistolas Pauli*: « Recte ex eo tradunt can. pontificii 28. qu. 2. cap. Si infidelis, et Extra de Divortiiis, cap. Quanto, et cap. Gaudemus, quae sunt Innocentii III., Conjugem fidelem, si infidelis ob causam aliquam memoratam discesserit, aut dimissus fuerit, aliud matrimonium priore soluto contrahere posse ». E dopo aver citato tra' Greci s. Gio. Crisostomo, Teofilatto, Eucumenio, e lo stesso Fezio; tra' Latini s. Ambrogio, s. Tommaso etc. conclude: « Quorum sententiam vel ipsa praxis fidelium, ab Ecclesia probata, satis superque confirmat ».

S. VI.

Erronea massima de' nostri avversarj, che Cristo nulla abbia statuito circa il vincolo dell'unione conjugale, che si stringe per via del contratto.

Quindi apparisce quanto vadano errati gli avversarj nel contendere alla Chiesa quella podestà, che niun cattolico dubitò mai essersi esercitata dall' Apostolo in nome e per autorità di Cristo. Ma più scandalosa ancora, ed erronea è l'asserzione, che si va qual assioma divulgando presso il partito de' più recenti novatori, che Cristo stesso Signore nostro, e legislatore *Legifer noster* nulla statuito abbia, nè innovato circa il matrimonio come contratto, ossia circa il vincolo dell'unione conjugale, che si stringe per via del contratto matrimoniale; quistione non abbia Cristo con sua positiva legge restituito il matrimonio alla primiera sua indisponibilità con abolire il libello del ripudio permesso da Mosè *ad duritiam cordis*; ed abolita del pari la poligamia simultanea permessa da Dio agli antichi padri per via di dispensa, che insigni teologi stendono anche all' altre nazioni fuor del popolo ebreo (Bellarm. *De Matrim.* l. 1. c. xi.): poligamia, che tuttavia era autorizzata dalle leggi, e costumanze di più e più nazioni. Ha dunque Cristo nel fondare la sua Chiesa esercitata la divina sua legislativa podestà circa il contratto, per cui si stringe il vincolo conjugale: ha il suo ministro, ed apostolo Paolo dimostrata la partecipazione fattagli di questa podestà nell'accennato uso, che ne ha fatto in nome, e sotto l'autorità di Cristo: e si

farà pregio un successore degli apostoli di aderire ad un partito, che tenta di oscurare per quanto può nelle divine scritture que' luminosi tratti, che ne additano la sorgente di quella celestiale autorità, che la Chiesa ha seguitato ad esercitare ne' regolamenti, cui ha s'imato di assoggettare l'unione conjugale da contrarsi fra Cristiani?

S. VII.

Eccezioni date da monsignore alle prove, tratte dalla tradizione, allegate dal P. Gazzaniga per l'autorità propria della Chiesa circa gl'impedimenti dirimenti.

Passando al punto della tradizione, dice monsignore, che il P. Gazzaniga, lasciate da parte le Scritture « ha procurato in vece di far valere » a favore della contrastata autorità della Chiesa « sa nella materia degl'impedimenti dirimenti » il matrimonio, antichi canoni, e passaggi dei « santi padri per concludere da que' principj la » tradizione del dogma in contesa. Ma si contrappone incontinentemente monsignore allegando, che « que' canoni, e que' testi de' santi padri » si possono intendere di semplici proibizioni, » o come volgarmente si dice, d'impedimenti » impediendi, e non dirimenti ». E segue a dire (nonsapiamose con tutto il rispetto dovuto dallo scolare al veterano maestro) « che forse per que- » sta ragione il suddetto teologo ha schivato di » mettere quelle autorità trascritte sotto gli » occhi de' suoi leggitori, citando in vece Ger- » bais autore francese, che le ha tutte raccolte » in un' opera diretta ad impugnare Launoy ».

OSSERV. 1. L'eccezione allegata da monsignore non ha certamente luogo riguardo alla testimonianza poc'anzi riportata di s. Basilio, e da noi fedelmente, e diligentemente *trascritta* dal testo medesimo della dogmatica lettera del santo padre al vescovo Diodoro; alla quale si conforma non meno chiaramente il can. 6. dell' epist. ad *Amphilochium*: « *Canonicorum* » fornicatio pro matrimonio non reputetur, sed » eorum conjunctio divellatur ». Cui a sovrabbondante conferma soggiungeremo il can. 2. del concilio di Neocesarea, anteriore al codice teodosiano: « *Mulier si duobus fratri-* » *bus rupserit, abjiciatur usque ad mortem.* » *Verumtamen in morte si promiserit, quod* » *ubi convalescerit, solvet matrimonium, prop-* » *ter humanitatem poenitentiam habebit* ». Queste testimonianze si spiegano da sè: chiunque legga, intende, anzi non può non intendere, che ove si ha da sciogliere un matrimonio, si tratta d'impedimento dirimente, e non soltanto impediende.

2. Poteva monsignore, e dovea riflettere, che nell'eccezione da lui addotta, *potersi intendere di semplici proibizioni* i canoni anteriori alle leggi della podestà politica, egli stesso ne mette in mano una indubitata prova, che la Chiesa

si attribuiva la podestà di costituire impedimenti almeno proibenti, con prescrivere condizioni da doversi osservare da' cristiani contraenti sotto pena di esclusione dal consorzio de' fedeli: che però la Chiesa riconosceva in sè un proprio originario diritto d'ispezione sul modo, che avessero i cristiani da tenere nel contrarre l'unione conjugale. Con che monsignore viene ad espressamente confutare la favorita sua massima, che assoggetta alla privativa ispezione della secolare podestà ogni punto di disciplina esteriore, non essenziale alla Chiesa; e ne prende motivo d'inveire contro la bolla, come rea di un attentato, lesivo de' diritti del principato. Chi può non ravvisare lo spirito dell'errore nella difformità di sì patenti contraddizioni?

3. Nè qui finiscono le opposizioni di monsignore di Noli agli argomenti del Padre Gazzaniga. Sentiamolo: « Insiste molto il P. Gazzaniga (p. 48.) sulla condotta de' principi secolari, che già da più secoli riconoscono nella Chiesa l'autorità di stabilire impedimenti dirimenti, e di dispensare da quelli; ma gli » risponderanno i Launojani, e Pistojesi, che » da secoli troppo a noi vicini, sono tirati i » primi esempj di questa pratica de' sovrani, » perchè se ne possa inferire, che sempre han- » no egualmente pensato i sovrani del mondo » intorno all'autorità della Chiesa ». E soggiunge: « Che quando s'incomincia ad incontrare » nella storia esempj acconci all'argomento del » P. Gazzaniga, si trovano anche esempj... d'o- » gni specie d'usurpazioni sopra i diritti della » podestà secolare ». E conclude: « Chi ha sen- » so non vede in que' fatti, che le prove del- » l'ignoranza, in cui si era allora de' veri prin- » cipj della teologia, egualmente che della » politica ».

OSSERV. Maraviglioso compenso sembra monsignore tenersi in pronto ad ispogliare la Chiesa d'ogni prerogativa, che non gli piaccia, sotto spezie che se ne sia ella vestita nell'oscurità de' secoli d'ignoranza. Vorremmo però, che ne assegnasse l'epoca, da cui ha da ripetersi questa odiosa barbarie. Forse da' tempi del gran Costantino che tanto beneficcò la Chiesa, tanto ossequioso dimostrossi verso il sacerdozio? Ma non sarà per avventura troppo dura cosa l'ascrivere *ignoranza dei veri principj della teologia* a quell'età, che in quel secolo medesimo, e ne' prossimi susseguenti produsse i più splendidi luminari della Chiesa? Rifletta dunque monsignore, come' nel corso di quella età piacque a Dio chiamare i re della terra alla luce del vangelo; e questi grati ad un sì eccelsso beneficio, diretti eziandio da que'santi venerandi pastori, che reggevano le Chiese in quegli aurei tempi, si fecero un sacro dovere di venerare, adottare, proteggere come dettate dallo Spirito Santo le ordinazioni disciplinari di quella Chiesa, che gli avea a-

dottati tra' suoi figli. Così ne' capitolari de' re franchi (Baluzio t. 1. col. 1.) leggiamo: « Quia » necesse est, ut plebs, quae sacerdotis praece- » ptum non ita ut oportet, custodit, nostrum etiam » corrigatur imperio ». Sentimento proprio, non tanto dell'antico re Childeberto, quanto de' prelati gallicani chiamati a quelle assemblee, ed a' quali la stessa età, in cui vissero, non permette a monsignore d'imprimere la favorita sua nota d'ignoranza. Così Giustiniano stesso (nella Pref. alla *Novel.* 137., che ne sia lecito riprodurre in questo luogo): « Si civiles leges, » quarum potestatem nobis Deus pro sua in » homines benignitate credidit, firmas ab om- » nibus custodiri ad obedientium securitatem » studemus; quanto plus studii adhibere debe- » mus circa sacrorum canonum, et divinarum » legum custodiam, quae super salute anima- » rum nostrarum definitae sunt? » Ove quanto alle leggi civili professa l'Augusto essergliene stata da Dio affidata la podestà; ma circa i canoni, che unisce colle divine leggi, non si attribuisce podestà, ma custodia per accertarne l'osservanza colla forza del braccio secolare: « Si enim illa (cap. 1.), quae a laicis peccan- » tur, generales leges non concedunt extra in- » quisitionem, et vindictam manere: quomodo » a sanctis apostolis, et patribus super omnium » salute canonice statuta despici patiemur? » Chi non vede in questi tratti, qualmente la podestà civile interviene, non per dare forza di obbligare alle ordinazioni canonicamente stabilite per la salute degli uomini, cui sono dirette; ma per accertarne l'adempimento contro la contumacia de' trasgressori, come nel capitulare sopra citato?

Potrà bensì anche monsignore produrre nel corso stesso di quegli aurei secoli più e più esempj di sovrani, che credettero convenirsi alla mondana loro politica di frenare l'autorità della Chiesa nelle sue proprie, originarie ispezioni. Ma si compiacchia por mente a questa insigne differenza, che negli esempj da noi prodotti, ne' quali si preservano gli originarj diritti del sacerdozio, si scorge un pieno assenso, approvazione, applauso del pastorale ministero; che all'incontro negli esempj, che si producono in contrario, si scorge di subito una universale disapprovazione, manifestata dalle reclamazioni di quegli stessi venerandi padri, che colla dottrina, e santità illustrarono la Chiesa ne' suoi più bei giorni. Veda monsignore da qual parte gli conviene di stare.

Crediamo che l'espressa testimonianza di un s. Basilio, e del concilio neocesariense possa fare piena fede dell'originaria autorità della Chiesa nello stabilire impedimenti dirimenti; riconosciuta da tempi non soggetti alla eccezione della ignoranza de' veri principj della Teologia, ed esercitata anteriormente alle leggi, addotte in contrario, della secolare podestà. Quanto poi alli secoli a noi più vicini, basta rimandare

Tomo V.

all'apologia, che ne fa l'abate Fleury, e alla testimonianza ch'ei rende dell'inviolabile attaccamento, che vi si conservò alla dottrina degli antichi in tutto ciò che riguarda l'essenziale della religione. E stante il dogma cattolico, che non mai può intrudersi falsità nella universale credenza della Chiesa; domandiamo a monsignore di Noli: 1. Come possa non essere vera la dottrina del diritto proprio della Chiesa in materia d'impedimenti, ch'egli stesso non nega essersi sparsa nel corso di più secoli, e mantenuta nella universalità della Chiesa, nè solo senza contrasto, ma anzi sotto l'unanime magistero de' pastori preposti all'insegnamento, uniti di comunione colla cattedra, radice, e matrice dell'unità cattolica? 2. come, posta la stessa sua massima, *quod ubique, quod semper*, possa non esser falsa una dottrina ignota universalmente per più secoli, finchè venne a sbucciare da un fantastico cervello produttore di novità?

§. VIII.

Replica non edificante dell'opponente prelato ad una istanza del P. Gazzaniga.

Tuttavia segue monsignore ad incalzare il provetto veterano; ed alla domanda ch'ei fa, « come mai si sono i sovrani così lasciati spogliare d'un loro diritto, e sottomettere alla » podestà ecclesiastica senza resistere, senza » reclamare? » crede di soddisfare, e non teme di far la seguente replica (p. 49.): « Potrebbe farsi la stessa domanda sopra molti altri » articoli, de' quali non si sa più dubitare ai » giorni nostri, che la podestà ecclesiastica abbia usurpato sopra i diritti della civile. L'immunità ecclesiastica locale, e personale per » quanti secoli, e con quanta concordia di sentimenti per parte de' maestri in Divinità, e » de' professori decretisti, e decretalisti, è stata » vantata come di diritto divino, e di privata » giurisdizione da' giudici ecclesiastici? Si sa a » buon conto, che almeno in generale, anche » ne' secoli più tenebrosi, reclamavano i magistrati secolari la giurisdizione, usurpata loro » da' pastori delle anime, e che questi ne difendevano l'usurpazione con interdetti, e scomuniche..... Or vada un teologo a prender » argomenti per autorizzare una pratica da ciò, » che si è costumato in que' secoli infelici! » quando non può farne rimontar l'uso a' tempi primitivi, ed a quei secoli fortunati, nei » quali la bella faccia della Chiesa non era per » anco sfregiata da quelle ferite, che le hanno » poi fatte l'ignoranza, l'avarizia, l'ambizione, e l'ipocrisia de' cattivi pastori ».

OSSERV. Troppo di già ci siamo dilungati, e troppo più ancora ne converrebbe dilungarci, se dovessimo seguitare monsignore in tutti quei diverticoli, ne' quali va rintracciando articoli, che tuttochè estranei alla bolla, pure a lui

57

giovano, anche con un semplice affacciargli, ad eccitamento di dubbiezza, e diffidenza, negli animi de' meno esperti contro l'autorità generale delle pontificie costituzioni. Non imprendiamo pertanto di tessere una dissertazione sul diritto della immunità, di cui non si tratta nella bolla, che è l'oggetto di questo nostro lavoro; e ci restringiamo a due brevi quesiti, pregando monsignore a voler considerare:

1. Quanto bene l'odioso rimprovero, fatto alla podestà ecclesiastica, di usurpazione sulla podestà civile in fatto d'immunità, si confaccia col decreto del sacro concilio di Trento (Sess. 25. c. 20.), in cui con tanto zelo se ne raccomanda la conservazione alla pietà de' principi cattolici, qualificandola *Dei ordinatione, et canonicis sanctionibus constitutam*? Che se dallo Spirito Santo retto fu quel sacro ecumenico concilio nel formare il suo decreto: da quale spirito dovrà dirsi animato, chi ravvisa la difformità di una iniqua usurpazione in una prerogativa esaltata da' padri tridentini, come fondata su di una ordinazione divina, non meno che sul complesso delle sanzioni canoniche? Non basta il sacro nome di ordinazione divina a respingere qualsivisia faccia di usurpazione?

2. Nel rilevare che fa monsignore, come nei secoli anche più tenebrosi vi furono a buon conto magistrati secolari reclamanti la giurisdizione usurpata loro da' pastori delle anime; si compiacerebbe monsignore volerne assegnare appresso a poco almeno l'epoca, in cui contro la promessa di Cristo il magistero dell'insegnamento, in materia di religione, sia passato dal pastorale ministero a' rostri della civile magistratura? E qui ancora per fine si fa luogo a riflettere, se per avventura quelle tenebre, che da taluni si ravvisano ne' pretesi secoli dell'ignoranza, non siano piuttosto nell'occhio del riguardante, che nella concordia de' sentimenti de' pastori, teologi, canonisti, corredata dall'autorità di concilj anche ecumenici! Non invano piacque alla divina Sapienza avvertirne: *Vide ne lumen quod in te est, tenebrae sint*. Gran preservativo contro le illusioni *falsi nominis scientiae*.

§. IX.

Equivocazione del prelado nella distinzione, ch'ei fa tra il senso del dogma definito, e l'intento de' padri nel definirlo.

Proseguendo monsignore nell'impegno di liberare dalla nota di eretica la dottrina del sinodo condannata nella bolla, confessa nondimeno, p. 50. « Che quando nel sacro concilio di Trento fosse stato veramente deciso, appartenere alla Chiesa di proprio originale diritto la facoltà di stabilire impedimenti dirimenti il matrimonio de' fedeli, non si potrebbe dubitare della tradizione di questa dottrina ».

Si rivolge egli pertanto a voler difendere la

cautela sopra riferita, usata da' padri pistojesi per mettere la dottrina loro, tratta da Launojo, a coperto della condanna del concilio; cioè che « non avendo il concilio deciso, che la podestà esercitata dalla Chiesa nello stabilire impedimenti dirimenti il matrimonio, sia originaria nella Chiesa, e non a lei pervenuta per tacita, o espressa concessione de' principi; non sarà dunque eversiva de' canoni di Trento la dottrina pistojese, come è stata qualificata nella nuova costituzione di Sua Santità ». Confessa per altro monsignore (p. 51.) « che il P. Gazzaniga prova con forza, che i padri di quel concilio erano persuasi, che la facoltà, che co' loro canoni decidevano competersi alla Chiesa, non fosse un favore della podestà secolare accordato alla Chiesa stessa, ma un diritto a lei dato dal suo divin fondatore ».

Non perciò si arrende monsignore: e crede soddisfare all'argomento col soggiungere: « Ma non tutto quello, che pensavano i padri del concilio intorno a quella facoltà, costituisce il dogma definito co' canoni del concilio; ma ciò unicamente, che hanno espresso ne' medesimi canoni. Tutta la Chiesa aderiva a ciò, che i prelati radunati in Trento decidevano esternamente su i dogmi, non a quanto internamente pensavano. Quello pertanto, e non questo è la credenza, e la fede della cattolica Chiesa ».

OSSERV. Sembra monsignore non aver posta tutta l'attenzione a distinguere certe nozioni, che non ostante una tal quale affinità, sono però disparatissime. Che non abbiano da tenersi in conto di definizione que' particolari pensieri, o motivi, che nel dibattimento di una questione fanno inclinare taluno, o tal altro de' padri più ad una sentenza, che all'altra; questa è una massima che non incontra difficoltà. Ma quando poi veugono a prestar l'assenso loro ad una determinata proposizione, che di comun consenso, o colla preponderante maggioranza, e sotto le debite condizioni viene fissata, ed accettata come articolo da definirsi; egli è certo, che in quell'interno concetto, che mediante la direzione dello Spirito Santo si forma nelle menti loro sta la verità obbiettiva, che stanno essi per dichiarare qual dogma cattolico, conforme al senso, ond'è rischiarato l'intendimento loro per non errare nella intelligenza della dottrina rivelata.

Non ha difficoltà monsignore di concedere al P. Gazzaniga, che il pensiero, e l'intento dei padri fosse veramente di definire l'autorità propria della Chiesa; ma dice, che non avendolo essi espresso nel canone, tutta la Chiesa cattolica ha creduto dovere aderire a quello solo, che esternamente proferivano.

Vorremmo che con buona venia di monsignore ne fosse lecito rammentargli il detto di s. Agostino al vescovo Giuliano: *Litigare vis, non disputare*. Vorrà egli forse darne ad intendere,

che l'intelligenza della *podestà*, definita nel canone tridentino, altra fosse nell'intendimento de' popoli, altra in quello de' pastori? Alla Chiesa, ed alla Chiesa sola, come sola autorizzata da Cristo si ricorreva da tutte le parti per uso inveteratissimo, prima anche del concilio, per impetrare dispense negl'impedimenti matrimoniali. Tal era la persuasione, la credenza universale de' fedeli, quando i novatori col togliere il matrimonio dal numero de' sacramenti, pretesero togliere alla Chiesa ogni autorità propria, ed originaria sul contratto, che era da tutti i cattolici riconosciuto qual materia del sacramento. In somma era di tutta notorietà, che il punto preciso di controversia, che il concilio si prese a definire contro i Luterani, e loro aderenti, fu quella propria, ed originaria podestà, ch'era da essi esplicitamente negata: cosicchè la notorietà dell'errore di Lutero rendea per necessaria correlazione notorio del pari l'unico, proprio senso de' canoni, da' quali veniva riprovato, ed anatematizzato. Ben dunque meritamente potremmo di già concludere in questo modo:

Dogma cattolico egli è qualunque capo di dottrina, che l'universale consenso della Chiesa riconosce, ed abbraccia come contenuto nella decisione di un concilio ecumenico, a cui aderisce come ad articolo di fede. Ora egli è pur notorio, e consta per incontrastabili documenti da prodursi poco appresso, che il capo di dottrina, che da tutta la Chiesa s'intese definito ne' canoni tridentini, ed al quale come a dottrina di fede aderirono gli stessi padri tridentini, ella è l'autorità della Chiesa non già nel senso launojano, ch'era ancora nelle tenebre de' futuri contingenti, ma nel senso di autorità propria, ed originaria, ch'era quella, che Lutero avea impugnata, e s'impugnava tuttavia da' suoi seguaci.

Nè osta che i padri tridentini non abbiano espressi in termini formali, che intendevano definire quell'autorità propria, ed originaria, che, come nota monsignore, intendevano di definire; imperocchè non solo mentalmente l'intesero, ma in più espressi modi esternarono esser questo il senso loro, ed oggetto della loro definizione.

Consta ciò 1. dalla espressa dichiarazione fatta da essi nella stessa sess., che i loro canoni erano diretti a condannare gli errori de' settarij intorno al matrimonio; tra' quali vi era quello di negare l'autorità propria, ed originaria della Chiesa di apporre impedimenti dirimenti il matrimonio. Dunque dalla notorietà dell'errore condannato, veniva esternamente determinato il senso del canone, con cui si condannava.

2. Il concilio condanna (can. 9. della stessa sess.) sotto anatema la proposizione, che i chierici costituiti ne' sacri ordini possano validamente contrarre matrimonio, *non obstante lege ecclesiastica*: ove ad evidenza ripete l'impedi-

mento dalla stessa legge, che imponeva l'obbligo della continenza. Questo canone fu diretto contra l'errore, che si andava principalmente disseminando ne' dominj soggetti a' principi, che si erano dichiarati protettori delle nuove sette. Onde si rende manifesto, che il concilio non ripeteva la forza della *legge ecclesiastica*, annullante siffatti matrimonj, dall'annuenza del principato; giacchè trattandosi di un canone dogmatico, dovea questi stendersi, ed avere forza, e vigore riguardo anche a' chierici esistenti in quelle provincie, nelle quali nè si avea, nè si potea presumere annuenza della podestà secolare ad una legge, che annullava i matrimonj de' chierici costituiti negli ordini sacri.

3. Fu dallo stesso concilio definito can. 12. « Si quis dixerit, causas matrimoniales non spectare ad iudices ecclesiasticos, anathema sit ». I giudici ecclesiastici si vedono qui con tal denominazione manifestamente contraddistinti dalli giudici secolari, compresi nel ceto de' fedeli. E la cognizione che loro si attribuisce delle cause matrimoniali comprende principalmente quelle, che vertono intorno alla validità, o invalidità dell'unione conjugale. Cognizione pertanto, che spettando a' giudici ecclesiastici, deriva da un'autorità diversa da quella, che compete a' giudici secolari nell'ordine politico.

4. A richiesta della podestà secolare stabilito fu da' padri tridentini l'impedimento della clandestinità: dunque in virtù di autorità, che da' magistrati politici non meno, che dallo stesso concilio si riconoscea propria della Chiesa, in quanto sotto quel nome s'intende l'ordine sacerdotale contraddistinto da' semplici fedeli. Adunque nel dichiarare (cap. 1. de Ref.), che i matrimonj clandestini debbono aversi per veri matrimonj, *quando Ecclesia ea irrita non fecit*, chiaro si scorge il significato del nome di Chiesa inteso da' padri tridentini nell'attribuirle come propria l'autorità di stabilire impedimenti dirimenti.

5. Manifesto si rende lo stesso senso nella dichiarazione poc'anzi accennata del concilio stesso, che i suoi decreti, e canoni diretti erano ad esporre, e definire le verità cattoliche opposte agli errori de' novatori; osservazione fatta comunemente da' teologi nel rilevare il senso de' canoni tridentini: « Insuper tridentini canones (così Berti *de Theolog. Discipl.* l. 37. c. 5. prop. 3.) editi sunt adversus novatores, » qui asserebant non posse jure pontificio in gradibus consanguinitatis, et affinitatis aliud statui, quam quae scripta sunt c. 18. Levit., » ut in lib. de Captivit. Babylon. cap. de matrimonio scripsit Lutherus, et lib. 4 Institut. » cap. 19. §. ult. Calvinus; effatuebantque immo rito legibus pontificiis, ne connubia inter se contrahant prohiberi consobrinis, et fratru libus, ut ad cap. 19. Matth. commentatur Bucerus. Sicut ergo haeretici Ecclesiae nomine

» accipiunt ordinem, et hierarchiam sacerdotum; ita ordinem et Hierarchiam sacerdotum » intellexit tridentina synodus, quando figmenta illa haereticorum proscripsit ». Lutero stesso in una sua dichiarazione di alcuni articoli estratti dal suo libro *de Captiv. Babil.*, ne quali veniva rimproverato di aver detto relativamente al matrimonio: « Christianis nihil ullo jure » posse imponi legum sive ab angelis, sive ab » homine, nisi quantum volunt » rispose: *Hoc non de civilibus legibus, sed de ecclesiasticis dixi*. Così dichiara Lutero il suo intento di togliere alla Chiesa per opposizione alla podestà civile l'autorità di apporre impedimenti al matrimonio. Che però, se il senso vero, e proprio di una proposizione cattolica non può meglio apparire, che dalla sua opposizione alla contraddittoria, dannata come eretica; forza è riconoscere, che il Tridentino coll' anatematizzare l'errore di Lutero e de' suoi seguaci stabilisce direttamente qual dogma cattolico l'autorità della Chiesa nel senso, che direttamente, ed espressamente impugnato era da' settarj.

6. Altra prova dell' universale consenso nel riconoscere sanzionata ne' canoni tridentini l'autorità propria della Chiesa in fatto d' impedimenti, si ricava anche dagli stessi novatori, e pseudo-politici del secolo: da' quali, come si ha dal Soave, o da Courayer, riconvenuti furono i padri tridentini di aver presunto di erigere in dogma di fede un articolo, supposto da essi pregiudizievole all' autorità de' sovrani. Eppure a quietare siffatte querele, non mai che si sappia, allegata fu da bocca cattolica la pistojese interpretazione, che sarebbe stata bastevole a sedare di repente ogni susurro, con dire che nei canoni tridentini non era deciso da qual sorgente provenisse l'autorità, che vi si attribuisce alla Chiesa in materia d' impedimenti matrimoniali. Tanto ferma era, certa, ed universalmente radicata la credenza, che nell' anatematizzare gli errori de' novatori avea il concilio realmente definita quella propria pontificia autorità, ch' era impugnata da essi.

7. Tale era dunque la fede internamente professata, ed esternamente confessata in perfetta unanime concordia de' pastori, e de' fedeli: la quale se non può soggiacere ad errore, vedano gli avversarj, come possano essi stare al coperto degli anatemi del concilio, confermati nella nuova costituzione colla qualifica d'eretica, apposta alla proposizione del sinodo pistojese.

Nè qui ha luogo il detto comune, qual si ammette senza difficoltà, che diversi, e disparati possono essere i motivi, che inducono i padri, ciascun di per sè, a convenire in un dato sentimento. Questi motivi non sono quelli che costituiscono il dogma, il quale consiste nella verità obbiettiva, che si oppone contraddittoriamente all' errore, che i padri intendono di condannare, e che perciò determina il senso della definizione. Onde vie maggiormente si ribatte

l'eccezione immaginata da monsignore per affigere ai canoni tridentini un senso diverso da quello, che intesero, e dichiararono di avere inteso nella protesta, che fecero i padri di voler condannare i serpeggianti notorj errori de' novatori.

E per dir vero, che avrebbe monsignore da opporre ad un nuovo cervello launojano, che con simile arguzia pretendesse, che la *consustanzialità* definita del Verbo definita nel simbolo niceno, non è dogma nel senso, in cui fu intesa da' padri nicei nel definirla? Direbbe costui, che la voce *consustanziale* può soggiacere a tre sensi: l'uno d' identità non solo di natura, ma anche di persona: l'altro di consustanzialità, qual ha luogo nelle cose create, significante unità specifica di sostanza partecipata con divisione dagli individui appartenenti ad una medesima specie: il terzo di consustanzialità dinotante unità di sostanza, che senza dividersi, o moltiplicarsi, pure si comunica a persone realmente distinte in una perfetta identità di natura: che però, sebbene questo terzo senso quello fosse, che stava nel pensiero de' padri nicei, non avendo egli formalmente espresso nel simbolo, che intendevano definire la consustanzialità in senso d' identità di natura, non può questa, nè dee riputarsi essere il dogma definito; sendochè non è da badare a ciò, che internamente pensavano i padri, ma soltanto a ciò, che sta espresso nella voce usata da essi, che in sè stessa può significare una semplice specifica unità di natura, quale nelle cose create si comunica per via di generazione dal Padre al Figlio.

Quanto possa mai allegarsi, onde appaja bastevolmente esternato il vero senso della voce *consustanziale* nel simbolo niceno, tutto può applicarsi, e si adatta da sè nel caso presente alla *podestà propria della Chiesa* rispetto agli impedimenti dirimenti, definita ne' canoni tridentini.

Se il senso de' padri nicei si palesava nella manifesta sua opposizione al senso ariano, che intendevano proscrivere; la podestà propria della Chiesa risalta del pari nella opposizione agli errori de' novatori, contro i quali dichiarò espressamente il Tridentino che intendeva decretare i suoi anatemi: « Quorum temeritati sancta, et » universalis synodus cupiens occurrere, insigne » giores praedictorum schismaticorum haereses et errores, ne plures ad se trahat pernicio » ciosa eorum contagio, exterminandos duxit, » hos in ipsos haereticos, eorumque errores decernens anathematismos ». E giacchè notorio era l'errore de' novatori nel negare espressamente la podestà, propria della Chiesa, di costituire impedimenti dirimenti, il Tridentino coll' esternare l'intento suo di decretare i suoi anatematismi *in ipsos haereticos, eorumque errores*, esternò il senso preciso della podestà definita ne' suoi canoni.

Se il senso de' padri nicei risulta dall'altre

espressioni inserite nel simbolo; quanti luoghi si appresentano in quella sess. 24., ne quali il senso di podestà propria si manifesta nel tenore delle sanzioni relative ad essa podestà, come nel can. 9. colle parole *non obstante lege ecclesiastica*, dimostranti l'origine dell'impedimento nell'autorità, da cui fu prescritta la legge della continenza per chi assume gli ordini sacri, che altra non è che l'autorità propria della Chiesa? Così nel can. 12., ove la cognizione delle cause matrimoniali attribuita ai giudici ecclesiastici dimostra, che una tale cognizione compete ad essi come autorizzati, non dalla podestà laica, ma in virtù di autorità emanata dalla Chiesa, da cui vengono costituiti nella qualità di giudici ecclesiastici. Così nel décr. 1. *de Reform.*, ove fu stabilito l'impedimento della clandestinità per diritto riconosciuto proprio della Chiesa dagli stessi magistrati politici, che ne implorarono a tal effetto l'autorità.

S. X.

Discordanze di opinioni fra' teologi in alcuni punti concernenti il sacramento del matrimonio, inutilmente prodotte ad eludere la forza del comune loro consenso circa l'autorità propria della Chiesa nello stabilire impedimenti dirimenti.

Persuasos troppo leggermente monsignore di avere a sufficienza provato, non essere stato definito dal Tridentino, se la podestà usata dalla Chiesa in fatto d'impedimenti, le sia propria, o avventizia; ne conclude esser questo un punto che resta esposto alle dispute de' teologi. Confessa nulla di meno, che il *sentimento quasi universale di questi, è per la podestà originaria*. Riflesso che pare dovesse renderlo alquanto più ritenuto nell'inveire sì aspramente, come ha fatto fin qui, contro un sentimento, che dal tempo stesso del sinodo pistojese potea, e dovea, senza quasi, dirsi universale; non potendo ostarlo ad una tale universalità il dissenso di alquanti pseudo-teologi, aderenti ad un partito riprovato, e di nuovo solennemente condannato dalla S. M. di Pio VI.

Non desiste però monsignore, e si lusinga di aver trovato nelle incoerenze de' teologi quanto fia d'uopo da mettersi al riparo contro l'universale consenso di essi. « Se i teologi (dice egli) » fossero nelle conseguenze sempre coerenti al » principj già adottati, pare che non potrebbe » aversi tanta concordia di sentimenti intorno » alla podestà nativa, ed originaria della Chiesa » d'apporre colle sue leggi al matrimonio dei » fedeli impedimenti valevoli a renderne nullo » il contratto ».

Venendo quindi al punto principale, nel quale dissentono fra di loro i teologi, segue a dire (p. 53.): « Per que' teologi, i quali tengono es- » ser nel matrimonio degli sposi cristiani inse- » parabile la qualità di sacramento della Chie-

» sa da quella d'umano contratto, la dottrina » della suddetta podestà originaria potrà ripu- » tarsi come una conseguenza di questa indivi- » sibilità delle due qualità di contratto, e di » sacramento, che riconoscono nel matrimonio ».

OSSERV. Non dissente dunque monsignore dal riconoscere, che la suddetta nativa originaria podestà sia una ragionevole conseguenza della indivisibilità della doppia qualità di contratto, e di sacramento nel matrimonio de' cristiani. Supposto pertanto, che chi vuole il principio vuole ancora la conseguenza, quando possa provarsi aver Cristo voluto, che nell'unione conjugale da contrarsi fra' cristiani non abbia mai da dividersi l'una qualità dall'altra, nè possa ciò tentarsi senza grave delitto; rimarrà dunque provato aver Cristo voluto, che nel contrarsi l'unione conjugale fra' cristiani, si osservi una condizione, dalla quale per dritta ragionevole conseguenza si deduce la suddetta nativa, originaria podestà della Chiesa. Ma come si proverà, che per ordinazione di Cristo, non abbiano mai da dividersi quelle due qualità nel matrimonio de' cristiani? Eccone in pronto la prova desunta da un fonte, che non fia per essere sospetto a monsignore di Noli; cioè dallo stesso sinodo pistojese (Decr. *de Matrim.* §. 6.): « Sebbene il contratto non include essenzial- » mente, e di sua natura il sacramento, non si » può però inferire, che sia in arbitrio de' fe- » deli il separarlo. Anzi essendo stato istituito » il sacramento per conferire, come abbiamo » spiegato, la grazia necessaria a sostenere il » peso conjugale; è chiaro il precetto di rice- » verlo, e quindi il tralasciarlo sarebbe farsi » reo di grave colpa ».

Sia pure dunque vero, che il contratto non include essenzialmente, e di sua natura il sacramento, come di fatto non l'include nel matrimonio degl' infedeli, e nè anche nel matrimonio de' cristiani secondo la sentenza, che costituisce il sacerdote ministro del sacramento, della quale si dirà in appresso: sta però sempre fermo, che per precetto di Cristo, debbono sempre andare unite le due qualità di contratto, e di sacramento, perchè possa lecitamente formarsi l'unione conjugale fra' cristiani. Che però se da una parte per confessione del sinodo sussiste il precetto di Cristo di non potersi separare nel matrimonio de' cristiani la qualità di contratto da quella di sacramento; se dall'altra parte per confessione di monsignore da una tale inseparabilità ragionevolmente si conclude la nativa, originaria podestà della Chiesa in materia d'impedimenti; non potrà egli negare, che siccome secondo il sinodo non può mai separarsi nel cristiano matrimonio l'una dall'altra qualità senza ferire il precetto di Cristo, così non vi ha caso, in cui possa contrastarsi alla Chiesa la nativa, originaria podestà di apporre impedimenti, l'inosservanza de' quali, inabilitando i cristiani a poter contrarre l'unione

conjugale come sacramento, li metterebbe nella necessità di violare il precetto di Cristo, volendo stringerla per via di un contratto, in cui fosse disunita la qualità di sacramento da quella del contratto. Cosicchè nello stesso sistema dei nostri avversarj sono i cristiani tutti per inviolabile obbligo di coscienza indispensabilmente soggetti a quegli impedimenti stabiliti per nativa, originaria podestà della Chiesa, che inabilitandoli, come essi stessi confessano, a contrarre il matrimonio in qualità di sacramento, gl' inabilitano pure a potere senza grave colpa attentarvi in qualità di semplice contratto.

§. XI.

Del rimprovero d' incoerenza fatto da monsignore a' teologi, sostenitori della separabilità delle due qualità nel matrimonio de' cristiani.

« Ma (segue monsignore p. 53.) essendovi » teologi, secondo i quali quelle due qualità » possono essere separate, e darsi fra i cristiani » matrimonio, cui manchino le condizioni di » vero sacramento della Chiesa; sembra che » debba dirsi de' teologi, che tengono questo » sentimento, che hanno ammessi i principj » della dottrina del Launoy, e de' padri di Pistoja, senza tenerne le conseguenze: e che se » avessero raziocinato con maggior coerenza di » principj, avrebbero anche dovuto negare alla » Chiesa quella podestà originaria di stabilire » impedimenti dirimenti, che pure hanno difesa ».

Annovera poscia (p. 54.) i principali classici sostenitori di quella sentenza, antichi, e moderni: « Guglielmo vescovo di Parigi nel sec. » XIII., il Cardinal Gaetano, e Toletto nel sec. » XVI., Melchior Cano, Simon Vigorre nel medesimo secolo, e modernamente Estio, Silvio, Natale Alessandro, Juenin, Serry, Dronin, » Tournely, Billuart, Concina, ed altri moltissimi: e questa stessa sentenza è riconosciuta » molto probabile da Bened. XIV. (Syn. dioec. l. 8. c. 13.). Onde poi deduce la conseguenza, che « se molto probabile è il principio, » tale essere pure deve la conseguenza, che ne » proviene, come sopra si è visto; cioè che » l' autorità propria, ed originaria della Chiesa » si restringa al matrimonio come sacramento, » ed appartenga alla podestà civile, quanto concerne il matrimonio come contratto ».

OSSERV. In 1. luogo non avverte monsignore, come alla suddetta sua conseguenza osta il precetto di Cristo, secondo ch'è riportato dallo stesso sinodo di Pistoja; in virtù del quale sono i cristiani tutti soggetti per obbligo di coscienza agli impedimenti stabiliti dalla Chiesa, dall' inosservanza de' quali seguirebbe la divisione proibita da Cristo della qualità di sacramento dall' attentata qualità di contratto nel matrimonio: obbligo pertanto, che siccome fondato sull' or-

dine di Cristo, non ammette dispensa, se non dall' autorità originaria, che ha la Chiesa ricevuta da Cristo per stabilirli. E ciò vogliamo, che sia detto per modo di argomento *ad hominem*; giacchè quanto al contratto, e alla validità del vincolo, l' articolo è definito, come abbiam veduto, qual dogma di fede dall' ecumenico concilio di Trento, e dalla susseguente dogmatica costituzione di Pio VI. E ciò anche sia detto senza pregiudizio dell' autorità politica riguardo al regolamento degli effetti civili del matrimonio, in conformità della dottrina stessa di s. Tommaso, e del venerabile Bellarmino.

2. Vero è, che più e più insigni teologi hanno sostenuta, e tuttavia sostengono la sentenza, che costituisce il sacerdote ministro del sacramento; onde segue potersi dare fra' cristiani matrimonio, cui manchino le condizioni di vero sacramento. Vero è, che questa sentenza è detta da Benedetto XIV. assai probabile, ed essere a ciascun libero di abbracciarla senza nota di errore. Non era però da tralasciare quanto soggiunge Benedetto in favore dell' altra sentenza, cioè non potersi negare, che sia questa sostenuta da pressochè tutti gli antichi teologi, ed interpreti del jus canonico; nè essere altrimenti vero, come vanno alcuni susurrando, che sia ormai antiquata di là da' monti, citando egli in contrario Van-Espen, Simonet, Boucat, la Theolog. Petrocor., Pontas, Merbesio ec.

Lasciando noi pertanto l' una, e l' altra sentenza nel pacifico possesso della sua probabilità, notiamo però che i teologi cattolici, che si dividono in due partiti circa il ministro del sacramento, si riuniscono nel riconoscere nella Chiesa la propria originaria podestà di stabilire impedimenti dirimenti. Ove chiaro si ravvisa il gran divario che passa tra una questione, vertente in materia problematica, ed opinabile, ove è ciascuno in piena libertà di abbracciare il sentimento, che più lo capacita; ed una dottrina in materia di dogma, che non lascia luogo a divisione di partito fra i cattolici. Che però quando anche sussistesse l' incoerenza, che pare a monsignore di ravvisare in chi ammettendo la seconda sentenza difende l' autorità propria della Chiesa; converrebbe, anzi dovrebbe onninamente rigettare l' incertezza di un principio problematico, piuttosto che adottare una conseguenza ripugnante ad una incontrovertibile verità in materia di dogma.

§. XII.

Vituperoso accomunamento del contratto del matrimonio con ogni altro contratto d' ordine civile.

Sendo noi persuasi della sentenza, che ne' contraenti riconosce i ministri del sacramento del matrimonio, senza perciò nulla voler detrarre alla probabilità riconosciuta da Benedetto XIV.

nell'altra sentenza, lasciamo alli sostenitori di questa l'impegno di respingere la taccia d'incoerenza, che vien loro imputata da monsignore: bensì crediamo cosa conveniente far conoscere a' leggitori qual è finalmente il poderoso argomento, su cui ha egli fondata questa sua imputazione. Tutto si riduce al seguente passo (p. 54.), che ne darà anche luogo a qualche particolare osservazione: « Il matrimonio dei » battezzati, supposta la dottrina, che riconosce » separabili in quello le due qualità di contratto, e di sacramento, sarà un contratto civile, come il matrimonio degl' infedeli; e sarà » per tanto come questo, e come gli altri civili » contratti privatamente sottoposto alla legislazione della podestà civile, quanto alle condizioni, che ne dovranno regolare la validità ».

OSSERV. Può recare giusto motivo di sorpresa, che monsignore o non abbia veduto, o non caso abbia fatto del modo tenuto da parecchi dottori nel discutere, e sciogliere questo suo argomento, e singolarmente dal Padre Drouin (*de Re Sacrament.* l. 9. q. 6.). Ivi si prende il dotto scrittore a commentare il celebre testo di s. Tommaso (l. 4. cont. Gent. c. 78.), ove considerando l'angelico Dottore il matrimonio sotto i tre aspetti relativi a' tre fini, a' quali è ordinato, pronunzia: « In quantum igitur ordinatur ad bonum naturae, quod est perpetuum, tas speciei, dirigitur in finem a natura inclinantem in hunc finem, et sic dicitur esse naturae officium: in quantum vero ordinatur ad bonum politicum subiacet ordinationi legis civilis: in quantum igitur ad bonum Ecclesiae ordinatur, oportet quod subiaceat regimini ecclesiastico ». Dottrina, che al P. Drouin somministra la seguente adeguata risposta: « Cum enim Ecclesia, sacra respublica sit, cui a Christo data est amplissima legum condempnatio rerum potestas; consequens est, ut sicut respublicae temporales, jure suo contractibus civilibus dirimentia impedimenta opponant; pariter Ecclesia contractui matrimonii, ad spiritualem ordinem, scilicet ad sacramenti dignitatem evecto, et ad forum suum pertinenti, possit fines praescribere, quos praetergredi nequeat ». Cosicchè il contratto del matrimonio sendo fra' cristiani nella nuova legge ordinato ad un fine spirituale, ed a partecipare la dignità di sacramento per istituto di Cristo, vien perciò sollevato al di sopra della classe de' contratti meramente civili: e per tal rispetto soggiace all'autorità propria, ed originaria della Chiesa, in tutto ciò che riguarda la validità, la legittimità, l'onestà del vincolo conjugale: *Honorable connubium* (ad Hebr. 13. 4.). Come dunque accomunare con ogni sorta di contratto anche più vile, che si faccia giornalmente sul mercato quella onorificenza, che sorge da que' sublimi pregi, onde fu da principio decorato il matrimonio, indipendentemente dalla sua qualità di sacramento propriamente

detto della nuova legge? Basti accennarli: 1. La sacra sua origine per divina istituzione, precedente (N. B.) ogni società civile: 2. Il segno indelebile della unione di Cristo colla Chiesa, impresso nella union conjugale: 3. L'indissolubilità del sacro nodo fra uno, ed una; confermata da Cristo con abolire le antiche dispense, e richiamare il matrimonio alle leggi della sua primitiva istituzione: 4. L'indispensabile necessità del mutuo interno consenso, che a differenza di ogni altro civile contratto in niun caso può esser supplita da veruna umana podestà: 5. Il fine, cui è diretto fra' cristiani di dare figli alla Chiesa, per mezzo de' quali si perpetua la società degli adoratori di Dio in ispirito, e verità. Come dunque ha potuto monsignore, non diremo ignorare, ma non attendere siffatte prerogative, che tanto innalzano il matrimonio, anche come semplice contratto, sopra la classe di tutti gli altri contratti civili, e politici? Prerogative altronde note in tutto il cattolicesimo, mediante la cura, che si prendono i buoni, e zelanti pastori d'istruirne i fedeli nelle catechistiche loro istruzioni, e specialmente i giovani chiamati allo stato conjugale.

Non ha trascurato il celebre Sorbonico P. Drouin di rilevare queste note distintive del matrimonio, per le quali fu sempre contemplata nella Chiesa cattolica l'union conjugale, come di ordine superiore ad ogni altro contratto: « Primo enim matrimonium (così segue » a dire), quia contractus naturalis est, conditionem spirituales habet, tum in ratione signi, significat enim ineffabilem Christi, et Ecclesiae unionem; tum in suo effectu, quia necesse est vinculum nulla humana potestate solvendum. » 2. Licet inter gentes quae Deum ignorant, matrimonium in contractibus more civilibus numeretur, non tamen in Ecclesia Dei, in qua contractus ipse divini sacramenti materia est, ad gratiae productionem accommodata: ea itaque ratione de matrimonio judicare, eique modum necessarium ponere, ad Ecclesiam pertinet ».

E tanto basti perchè veda monsignore, come dagli antichi, e moderni sostenitori della sentenza, che ammette potersi separare le due qualità nel matrimonio, fu già antiveduta, discussa, e senza stortura, o incoerenza di raziocinio ribattuta l'obbiezione da lui promossa, « che supposta la separabilità delle due qualità di contratto, e di sacramento nel matrimonio fra' battezzati, debba il matrimonio aver » si per contratto civile privatamente sottoposto alla legislazione della podestà civile ». Mentre ad una tal privativa osta la condizione spirituale rilevata dal P. Drouin, e che sendo inerente al matrimonio *quia contractus naturalis est*, il tien sempre sottoposto alle ordinazioni di una legislazione, che munita sia di podestà spirituale (1).

(1) Se poi quella podestà, che da tutti si riconosce

ARTICOLO III.

Terzo preteso insanabile vizio, raccolto da'supposti attentati de'papi contro le disposizioni dei canoni, e le costumanze de'maggiori.

S. I.

Delle Dispense in particolare.

Tenta monsignore ad ogni passo di rilevare dalla dichiarazione gallicana motivi di restringere la podestà papale; e vi si porta con tale impeto, che il fa trascorrere in eccessi, riprovati da'prelati autori della dichiarazione. « Han- » no riconosciuta (dice egli p. 65.) la verità » della dottrina, compresa nell'art. 3. della di- » chiarazione, gli antichi pontefici romani, che » si sono protestati di non potere attentare con- » tro le disposizioni de'canoni, e delle istru- » zioni, e costumanze stabilite da'maggiori. Co- » sì Giulio I., Celestino I., Leone I., Simplicio, » Gelasio I., Agapito I., Martino I., Zaccaria, » Leone III., Adriano II., Giovanni VIII., Gre- » gorio VII., Eugenio III., ed Innocenzo III., al- » cuni de'quali sono nel catalogo de'Santi, e due » anche onorati come Martiri ».

OSSERV. Chiediamo a monsignore, cosa ab- » bia egli inteso di significare, o adombrare sot- » to l'odioso nome di *attentati* contro le dispo- » sizioni de'canoni, contro le istruzioni, e costu- » manze de'maggiori! L'abuso delle dispense? o » la podestà de'romani pontefici, e l'uso legitti- » mo che ne fanno nel concederle, ovunque il » richieda la necessità, o l'utilità della Chiesa? » Se l'abuso; non solo gli antichi, ma tutti anche » i susseguenti pontefici non mai hanno traslascia- » to di riprovarlo: se la podestà; si contenti mon- » signore, che il rimandiamo in primo luogo alla » *Difesa* della dichiarazione (P. 3. l. XI. c. » 16.): « Neque vero putent a nobis, tanta cano- » num, et conciliorum auctoritate constitutas, » sedis apostolicae dispensationes esse sublatas.

nel principato politico, di apporre impedimenti diri- » menti il contratto del matrimonio fra' sudditi infede- » li, potesse eziandio aver luogo riguardo alli sudditi » cristiani; questa è altra questione che può vedersi » trattata presso Sanchez, Tournelli, ed altri: questione » da cui si prescinde nella bolla, e nel sentimento an- » che più favorevole ai principi nulla pregiudica alla » dogmatica, pontificia decisione, che si restringe a » proserivere come eretica la proposizione del sinodo, » che asserisce: « Ad supremam civilem potestatem dum- » » tazat origiuarie spectare contractui matrimonii ap- » » ponere impedimenta ejus generis, quae ipsum nul- » » lum reddunt, dicunturque dirimentia ». Dottrina » con cui si viene ad escludere formalmente la nativa, » propria, originaria podestà della Chiesa, definita già » qual dogma di fede dal sacro ecumenico concilio di » Trento, sì di apporre impedimenti dirimenti il ma- » trimonio fra' battezzati, e sì di poter sola dispensare » ne'medesimi.

» Absit: has enim nemo catholicus (N.B.), nemo » veri regiminis sciens, aut rerum ecclesiasti- » » carum gnarus abstulerit ». E ne adduce in » prova il concilio di Basilea: « Has toto animo » complectitur ea, quam pontificiae potestati » maxime adversam putant, basileensis syno- » » dus: Sic enim loquitur: *Per concilium autem » » statuta in nullo derogant suae potestati; quin pro » » tempore, loco, causisque, et personis, utilitate, » » vel necessitate suadente moderari, dispensareque » » possit, atque uti summi principis auctoritas, quae » » ab eo auferri non potest ».*

Intenda monsignore, come dagli stessi basi- » leensi fu riconosciuto non potersi neppure per » verun statuto di concilio derogare a quel di- » ritto di Epicheja, ossia di moderazione, e di- » spensa inerente all'autorità *summi principis*, e » perciò inseparabile da quella sede, in qua, co- » me il professa S. Agostino, *somper viguit apo- » » stolicas cathedras principatus*. E rifletta poi, » quanto sacro sia un diritto, che per detto del- » l'autore della Difesa *Nemo Catholicus abstu- » » lerit*.

Quanto giustamente poi al *Nemo Catholicus* si » aggiunga dall'autore della Difesa, *Nemo veri » regiminis sciens, aut rerum ecclesiasticarum gna- » » rus*, resta pienamente comprovato dalla copia » de'documenti, che nell'esercizio di questa po- » destà somministra l'antichità ecclesiastica. Per- » metta dunque monsignore, che in secondo luo- » go gli rammentiamo la già dinanzi riportata » celebre dispensa del papa s. Melchiade ante- » riore a'pontefici da lui citati, sì altamente com- » mendata, e magnificata da s. Agostino: nella » quale da que'tempi anrei si scorge un insigne » monumento della pienezza dell'apostolica po- » destà, residente nel sommo gerarca, cui si fe- » ce ricorso affine d'impetrarne quel provvedi- » mento: che sebbene contrario ad una inveterata » vegliante disposizione de'canoni, fu nelle at- » tuali circostanze stimato il più acconcio ad is- » pegnere un lattuoso scisma, e colla riconcilia- » zione de'donatisti ridonare la pace alla Chiesa. » Che però in quel provido esercizio della supre- » ma pontificia autorità ben seppe ravvisare s. » Agostino nel papa s. Melchiade il *Figlio della » cristiana pace, il Padre della cristiana plebe* » (Epist. 43. *Glorio, Eleusio ec.*).

In terzo luogo la lettera de'padri tarraconesi » al papa s. Ilaro, successore di s. Leone, nella » causa della ordinazione di s. Silvano Calagu- » ritano, il cui risultato vien compreso da Seve- » rino Binio (presso Lab. t. 5. ediz. ven.) in que- » sti termini: « Memoratu duo digna continet. » » Unum, quod ad romanam sedem tantum per- » » tineat dispensare in iis, quae contra canones » » presumpta sunt: alterum, quod nullius con- » » cillii provincialis tanta est auctoritas, ut in- » » consulta sede apostolica id praestare potuerit ». » Nè sono da passare in silenzio le proteste del- » l'ossequio, colle quali accompagnarono que've- » nerabili padri il ricorso loro alla s. sede, rico-

noecendo nel papa l'insigne privilegio, « quo » susceptis regni clavibus post resurrectionem » Salvatoris per totum orbem beatissimi Petri » singularis praedicatio universorum illuminati » tioni prospexit: ejus vicarii principatus si- » cut eminet, ita metuendus est ab omnibus, » et amandus. Proinde nos Deum in vobis pe- » nitus adorantes, cui sine querela servitis, ad » fidem recurrimus apostolico ore laudatam; » inde responsa quaerentes, unde nihil errore, » nihil praesumptione, sed pontificali totum de- » liberatione praecipitur ».

Lette furono queste lettere nel concilio romano (anno 465.), ed interrotte dalle frequenti acclamazioni de' padri: fra i quali sedente il primo dopo il pontefice il gran padre vescovo *Ecclesiae Taurinatis* s. Massimo, disse: « De re- » liquis censeo, ut quisquis talia fecerit, aut » detecta in Ecclesiis resecare noluerit, se gra- » ves causas in apostolicae sedis judicio red- » diturum, in quo illi necesse erit subire sen- » tentiam ».

S. Simmaco (Epist. 12. *ad Avitum* episcopum viennen. an. 501.) prescrive in poche parole la norma, che ha da regolare l'autorità nell'uso delle dispense: « Quamvis a patribus statuta » diligenti observatione, et observanti diligentia » sint custodienda; nihilominus propter aliquod » bonum de rigore legis aliquid relaxatur, » quod et ipsa lex cavisset, si praevidisset. Et » saepe crudele esset insistere legi, cum ob- » servantia ejus esse praejudicialis Ecclesiae » videtur; quoniam leges ea intentione latae » sunt, ut proficiant, non ut noceant ».

Che poi sia questo un diritto competente al romano pontefice riguardo alla Chiesa universale, il dichiara egli medesimo nel numerosissimo sinodo romano VI. an. 504. « Cum in tu- » num apud beatum Petrum apostolum sancta » sexta synodus canonice a beato Symmacho Ro- » mae congregata resedisset, Symmachus prae- » dictus, episcopus Ecclesiae catholicae urbis Ro- » mae eidem synodo praesidens dixit: quoniam » religiosus Sancto Spiritu congregante conventus » hortatur, ut quaecumque pro disciplina eccle- » siastica necessaria sunt, cura diligentiore tra- » ctemus: nos enim, et apostolicae sedis mode- » ramine compellimur, et ecclesiasticarum rerum » dispositione constringimur, sic canonum pa- » ternorum decreta librare, et retro praesulum, » antecessorumque nostrorum decreta metiri, » ut quae praesentium necessitas temporum » restaurandis Ecclesiis relaxanda exposcit, ad- » hibita diligenti consideratione, quantum fieri » potest, auxiliante Domino temperemus ».

Così dopo aver santo Simmaco spiegato il diritto inerente alla s. sede di temperare il rigore de' canoni secondo l'opportunità delle circostanze, condiscese alle dispense richieste dai padri. Nè tardarono questi a dimostrare il grato loro animo verso il pontefice colle seguenti ripetute acclamazioni: « Ab universis episcopis,

Tomo V.

» et presbyteris acclamatum est: Exaudi, Cri- » ste: Symmacho papae vita: *Dictum est se- » xies*. Haec confirmamus, et haec docemus: » *Dictum est Octies*. Doctrinae vestrae gratias » agimus ingentes: *Dictum est decies*. Ista tene- » mus, et ista observentur, rogamus: *Dictum » est duodecies*. Dignus Papa, dignus Doctor ».

Tralasciamo altri documenti raccolti nella *Consulazione* (tom. prec.) e nelle *Animadversioni* (sup. in questo stesso tomo), trascritti non da Opstraet, ma dagli originali testi de' padri, e dottori citati; e terminiamo col ripetere la nota di Natale Alessandro (Dissert. *de Photiano Schism.* §. 22.) sulle dispense chieste al pontefice Adriano II. dall'ottavo concilio ecumenico, costantinopolitano IV. « Magnificum sane » pro romani pontificis primatu testimonium, » quod synodus oecumenica dispensationes a » summo pontifice rogat; eique non aliis pa- » triarchis potestatem a Christo conceditam » agnoscat, temperandi severitatem canonum, » qui ab Ecclesia recepti sunt universa ».

§. II.

Resistenza de' vescovi asiatici al decreto di s. Vittore, allegata dall'opponente prelato.

Argomento, che ne risulta, in conferma della giurisdizione del R. P. in tutta la Chiesa.

Allega monsignore (p. 64.) l'esempio de' vescovi dell'Asia, che non vollero soffrire, che il papa s. Vittore cambiasse la consuetudine delle loro Chiese intorno al tempo di celebrare la Pasqua; e cita Fleury l. 4. §. 43 44. 45.

OSSERV. Fleury osserva §. 43., come in quella occasione tenuti furono più concilj. Ve n'ebbe uno in Cesarea di Palestina, cui presedettero Teofilo vescovo di quella Chiesa, e Narciso vescovo di Gerosolima: Cassio di Tiro, e Claro di Tolemaide vi assisterono con più altri vescovi non solo della Palestina, ma anche di altre provincie. Fu conchiuso, che la Pasqua dovesse celebrarsi la domenica, e fu scritta una lettera sinodale, che finiva in questi termini: « Si manderanno di buon grado copie della » nostra lettera a tutte le Chiese; perchè non » ci venga imputata la colpa di coloro, che » s'impegnano temerariamente nell'errore. Vo- » gliamo anco che sappiano, che la Chiesa di » Alessandria celebra la festa lo stesso giorno, » che noi. Essi ne scrivano a noi, e noi ne re- » scriveremo loro reciprocamente ».

Sicchè si vede già, che il papa s. Vittore avea per sè la consuetudine generale delle Chiese contra l'ostinazione di alcune poche, aderenti temerariamente al vescovo di Efeso Policrate. Il papa s. Vittore minacciò, o anche fulminò la scomunica contro quelle Chiese renitenti. Allora s. Ireneo con altri vescovi si prese col dovuto rispetto ad esortare il papa (come narra Eusebio l. 5. c. 24.): *Victorem decenter admo-*

net, ne integras Dei Ecclesias, morem sibi a majoribus traditum custodientes, a communione abscindat. Adunque s. Vittore riconosceva in sè stesso, e s. Ireneo in s. Vittore l'autorità di rescindere intere Chiese dalla comunione. Non contendeva s. Ireneo del diritto; espone soltanto al papa la convenienza di non usarlo per una costumanza, ch'era stata tollerata da' suoi predecessori, e specialmente da s. Aniceto in s. Policarpo.

Sarà dunque stata troppo severa per lo meno, e imprudente la condotta del s. pontefice? Anzi a piena giustificazione del suo decreto nota Fleury stesso (§. 45.): « che il papa Vittore » potè avere nuove ragioni da usare maggiore rigore, che i suoi predecessori. Imperocchè Blasto prete della Chiesa romana aveva fondato il suo sistema principalmente su quella osservanza; di modo che sendo divenuta pericolosa, sembrava che più non dovesse tollerarsi ». Non incresca poi a monsignore sentire il dotto Benedettino, editore dell'opere di s. Ireneo (Dissert. 3. art. 4. n. 35.), ove vendica egregiamente l'autorità del romano pontefice contro l'eretico Grabio: « Sed quam infeliciter (N. B.) ab ea historia argumentum petiit Grabius, tam feliciter idem adversus ipsum retorqueri posset. Nisi enim Victori papae jurisdictio in orientales Ecclesias fuisset, nunquam certe commisisset, ut in illis imperaret, ac Ecclesiae suae morem sequi juberet. Cur enim romanus episcopus ephe-sinum, et non ephesinus romanum a communione abscindere praesumit? etc. ».

§. III.

Continuazione dello stesso argomento relativamente al diritto delle Appellazioni.
Espressa autorità di s. Bernardo in conferma del medesimo.

Adduce monsignore (p. 64.) l'esempio « del » vescovi africani, che ricusarono costantemente di deferire all'Appellazione del prete » Apiario, portata al romano pontefice ».

OSSERV. Siccome monsignore si contenta di accennare, come di passaggio, questo notissimo esempio, senza darsi carico di quanto è stato su quel punto scritto a piena dilucidazione del medesimo; ci dispensa egli di entrare in una particolare discussione di quel fatto, con pregarlo a voler consultare alcuno di que' molti egregj scrittori, che hanno compiutamente soddisfatto alla obbiezione, che pretendono trarne i nostri avversarij.

Bensi a noi conviene appresentare a monsignore alcuni pochi documenti tra gl'innumerevoli, che potrebbero allegarsi, da non lasciar dubbio sull'incontrastabile certezza del diritto delle Appellazioni alla s. sede, riconosciuto dallo stesso Nat. Aless. (Dissert. 28 sec. 4.) qual diritto non avventizio, ma inerente alla nativa

autorità della s. sede, ed in essa sempre riconosciuto per universale consenso della Chiesa. Chiara è la testimonianza di un s. Leone I. (Epist. 10. a' vescovi della provincia viennese, ediz. Baller.): « Nobiscum itaque vestra fraternitas recognoscat apostolicam sedem pro » Sui reverentia a vestrae etiam provinciae » sacerdotibus esse consultam, et per diversarum, quemadmodum vetus consuetudo poscebat, Appellationem Causarum, aut retractata, aut confirmata fuisse judicia ». Ed epist. 12. a' vescovi della Mauritania num. 12. « Causam quoque Lupicini Episcopi illic jubemus audiri, cui multum, et saepius postulanti communionem hac ratione reddidimus, » quoniam cum ad nostrum judicium provocasset, immerito eum pendente negotio videbamus fuisse suspensum ».

Quindi dall'Oriente l'Appellazione allo stesso s. Leone di uno de' più eminenti vescovi per dottrina, il celebre vescovo di Ciro Teodoro (Ep. 52. c. 5. presso Baller.) (1): « At ego apostolicae vestrae sedis expecto sententiam: » et oro atque obsecro Sanctitatem Tuam, ut mihi rectum ac justum tribunal vestrum invocanti opem ferat, jubeatque ad vos venire, et doctrinam meam apostolicis vestigiis inhaerentem ostendere ».

Quindi l'imp. Valentiniano nel raccomandare all'augusto Teodosio (Ep. 55.) la fede, ed insieme la dignità della sede apostolica: « Quatenus beatissimus romanae civitatis episcopus, cui principatum sacerdotii super omnes antiquitas contulit, locum habeat ac facultatem de fide et sacerdotibus judicare.... Hac enim gratia secundum solennitatem (morem) conciliorum, et constantinopolitanus episcopus eum per libellos appellavit, propter contentionem, quae orta est de fide ».

S. Gelasio (*Commonit.*): « Ipsi sunt canones, qui Appellationes totius Ecclesiae ad hujus sedis examen volvere deferri; ab ipsa vero nusquam prorsus appellari debere sanxerunt ».

Nel generale secondo concilio di Lione fu letta, ed approvata la professione di fede per la riunione de' Greci alla Chiesa: « Ipsa quoque sancta romana Ecclesia summum, et plenum primatum, et principatum super universam Ecclesiam catholicam obtinet.... Ad quam potest gravatus quilibet super negotiis ad ecclesiasticum forum pertinentibus appellare ».

S. Bernardo (L. 3. de *Consider. ad Eugenium* c. 2. n. 6.) appresenta bensì con forza la cautela da tenersi nelle Appellazioni, *ne quod fuit magna necessitate provisum, male utendo reddatur inutile*; ma non omette di stabilire insieme il diritto proprio del primato di riceverle da

(1) V. Not. 6. Baller. E a maggiore intendimento di tutta la materia si vedano pure l'egregie osservazioni ivi enunziate in *Quesnel. Dissert.*

tutto il mondo: « *Appellatur de toto mundo ad te. Id quidem in testimonium singularis primatus tui* ». E n. 10. « *Fateor grande, et generale bonum esse Appellationes: idque tam necessarium, quam Solem ipsum mortalibus* ». E lettera 50. ad Onorio II. lo prega a non rigettare il ricorso del vescovo Senonen. « *Ut si se ad vultum forte potentis (ut assolet) senserit praegravari, confugere sibi liceat ad viscera Patris, quod utique hactenus nemini negatum audivimus* ».

E tanto basti aver qui detto sul diritto delle Appellazioni. Nè a seconda del nostro istituto ci occorre doverne dire di più; giacchè monsignore non si è fatto ad oppugnarle di fronte.

§. IV.

Diritto delle Riserve riconosciuto, e confermato dal sacro concilio di Trento.

Forza del diritto di Devoluzione spiegato da Tomassino.

Vi ha pure chi si lascia persuadere, che il diritto pontificio delle riserve altro non sia, che un diritto avventizio, nato dalla deferenza de' vescovi nel riportare alla s. sede il giudizio delle cause più gravi. A disinganno di ogni vero cattolico su questo punto, mestiere non è di lunga dissertazione. È in pronto l'autorità del sacro concilio di Trento sess. 14. c. 7. *De Casuum Reservationis*; ove dichiara, che « *memorito pontifices max. pro suprema potestate, sibi in Ecclesia universa tradita, causas aliquas criminum graviores suo potuerunt peculiari iudicio reservare* ». Chiaro è, che avventizio non è un diritto, che compete a' romani pontefici in virtù della suprema podestà, conferita loro nella Chiesa universale; onde apparisce altresì, come senza pregiudizio della ordinaria podestà de' vescovi nelle rispettive loro diocesi, ferma sempre sta la superiore immediata autorità del romano pontefice sopra tutti li fedeli, nel foro stesso della penitenza, non meno che sopra i loro pastori, non potendosi alcuno esimere dal governo di quello, cui fu da Cristo commessa la cura di tutto l'ovile, colla podestà delle chiavi per legare, e sciogliere in tutta l'estensione dell'unità cattolica.

Oppone Febronio que'diritti che sono pervenuti alla s. sede per via di devoluzione; ma ben avventuratamente a prevenire le sinistre conseguenze, che ha preteso trarne, si è di già fatto innanzi un più avveduto scrittore, il celebre Tomassino, che a giudizio del ch. Bossuet nel primo avvertimento sulle lettere di Jurièu, spiega sì profondamente le antiche tradizioni. Qual sia pertanto la forza della devoluzione, il dichiara Tomassino (*Respons. ad notas scriptoris anonymi*, in fronte al primo tomo della sua grande opera): « *Ubi jus ab inferiori devolvitur... non accipit ab inferiori, non usurpat*

inferiorem Superior... non repetere potest a Superiore inferior... solemne enim est, jura omnia ad Superiores ab inferioribus devolvi, et omnium prorsus potestatum spiritualium jura ad summum pontificem devolvi posse, quia Summus omnium vertex est.... Si autem haec jura a conciliis provincialibus ad romanum pontificem devolvuntur, quia summus pontifex omnium vertex est; perperam ergo inde inferitur, quod ea ex sese non habeat, quod ea usurpet, quod contrario usu possit amittere ». Dottrina confermata dall'autorità di Benedetto XIV. nella sua lettera al vescovo giustinopolitano.

§. V.

Della denominazione di Monarchia, applicata al regime della Chiesa sotto la supremazia del primato pontificio.

Sebbene monsignore non slasi risparmiata al fatica di moltiplicare oltre ogni dovere, nè senza offesa, diciamolo pure, del proprio suo decoro le sue ingiuriose declamazioni contro il preteso despotismo de' romani pontefici da più secoli; non troviamo però, ch'egli slasi unito con altri del partito a voler direttamente contrastare al primato quel diritto di governo monarchico, che in qualsivisa polizia compete al Sommo Principe, qual nella Chiesa è riconosciuto il romano pontefice dagli stessi Basileensi. Ha però sovrabbondantemente supplito il suo apologista, il quale col consueto suo talento di confondere ogni cosa, supponendo che attribuire al papa una siffatta prerogativa, sia lo stesso che costituirlo solo vescovo nella Chiesa, si arma di zelo (art. VI.) ad inveire contro la monarchia papale, qual chimera di fresea data, ignota a tutta l'antichità. Nè dubita di citare Gersone a piè di pagina.

OSSERV. Questa citazione ne ha suggerito il pensiero d' esporre sotto gli occhi de' leggitori i sentimenti di Gersone in tal proposito, acciocchè vedasi qual credenza si abbia da prestare ai calunniatori di dogmatiche decisioni, procedenti dalla cattedra di verità.

1. Adunque Gersone (lib. *De ascrib. papae* p. 154. consider. 8.) dopo avere accennata la mutabilità, cui soggiacciono le civili polizie, soggiunge: « *Non sic de Ecclesia: quae in uno monarcha supremo fundata est a Christo quia nullam aliam politiam instituit Christus immutabiliter monarchicam, et quodammodo regalem, nisi Ecclesiam. Et oppositum sentientes, quod fas est esse plures papas, aut quod quilibet episcopus est in sua diocesi papa, vel pastor supremus aequalis papae romano, errant in fide et unitate Ecclesiae contra artic. illum, et in Unam Sanctam etc., et si pertinaces maneant, judicandi sunt haec*

» retici, sicut Martinus (Marsilius) de Padua, » et quidam alii ».

2. Nel *Trat. de potestate ecclesiastica* p. 110. consid. 11. « Potestas ecclesiastica in sua plenitudine est formaliter et subjective in solo romano pontifice . . . plenitudo potestatis ecclesiasticae est potestas ordinis et jurisdictionis, quae a Christo collata est supernaturaliter Petro, sicut vicario suo, et monarchae primo, pro se et suis successoribus legitimis usque in finem saeculi, ad aedificationem Ecclesiae militantis, pro consecutione felicitatis aeternae ».

3. *Tract. de statutis Ecclesiae* p. 186. sotto 'l titolo: *Sex considerationes super statu summi pontificis* consid. 1. « Status papalis institutus est a Christo supernaturaliter et immediate, tanquam primatum habens monarchicum, et regalem in ecclesiastica hierarchia: secundum quem statum unicum, et supremum Ecclesia militans dicitur una sub Cristo, quem statum quisquis impugnare, vel diminuire, vel alicui ecclesiastico statui particolari coaequare praesumit, si hoc pertinaciter faciat, haereticus est, schismaticus, impius, atque sacrilegus. Cedit enim in haeresim, toties expresse damnata a principio nascentis Ecclesiae usque hodie, tam per institutionem Christi de principatu Petri super alios apostolos, quam per traditionem totius Ecclesiae in sacris eloquiis suis, et generalibus conciliis ».

4. Sotto il titolo: *Sex considerationes de statu summi pontificis, et dominorum S. R. E. Cardinalium* consid. 3. « Status praelationis episcopalis habuit in apostolis et in successoribus usum, vel exercitium suae potestatis sub papa Petro et successoribus ejus, tanquam sub habente, vel habentibus plenitudinem fontalem episcopalis auctoritatis. Unde et quoad talia minores praelati, scilicet curati, subsunt episcopis, a quibus usus suae potestatis quandoque limitatur, vel arcetur: et sic a papa posse fieri circa praelatos majores ex certis, et rationabilibus causis non est ambigendum ».

A queste quattro espresse proposizioni, e testimonianze di Gersone in difesa, e sostegno della monarchia papale soggiungiamo quattro proposizioni in contrario dello spalatenso apostata Marc' Antonio de Dominis; e perciò anche riprovate, e qualificate come eretiche dalla facoltà teologica di Parigi.

1. « In Ecclesia non dari unum caput supremum, et monarcham praeter Christum ».

2. « Episcopus omnes simul, et in solidum eandem regere Ecclesiam, singulos cum plena potestate ».

3. « Monarchiae formam non fuisse immediate in Ecclesia a Christo institutam ».

4. « Romanam Ecclesiam praecipuam fuisse, et esse nobilitate, existimatione, nomine, et dignitatis auctoritate, non regiminis, et jurisdictionis principatu ».

Ed ecco in quattro proposizioni per l'una parte, o quattro per l'altra esposti come due specchi; l'uno de' sentimenti di Gersone, e dei dottori di Parigi; l'altro dell'avverso animo dello spalatenso apostata, e de' suoi aderenti. Li contempli a bell'agio l'apologista: e dica, se è di buona fede, qual de' due gli pajia, che più si conformi al cattolico modo di pensare intorno al governo stabilito da Cristo nella Chiesa. Gran fatto! Se si tratta di provvidenza, o dispensa che si aspetti dal papa, ecco di repente alzarsi una voce, che grida: Guai che il papa attenti contro le disposizioni de' canoni, contro le costumanze de' maggiori; se un prelato, preposto dal papa medesimo al governo di qualche Chiesa particolare, con licenzioso arbitrio si fa lecito di prescrivere ordinazioni sovversive della disciplina vegliante nella Chiesa universale; se propone di abolire la molteplicità degli altari in una medesima Chiesa contro una costumanza inveterata di già prima di s. Gregorio Magno, e approvata da quel gran pontefice; ecco la stessa voce, che si scioglie in applauso, e commendazione del magnanimo eroe, esaltato per le sue stesse innovazioni qual benemerito ristoratore, e vindice dell'antichità. Irregolarità di giudizio, che a maraviglia comprova il gravissimo detto dell'angelico Dottore: che la depravazione dell'affetto produce una corrispondente obliquità nell'intelletto.

CONCLUSIONE.

Comprendiamo, che ben potevansi ribattere le insussistenti opposizioni di monsignore senza tanta prolissità di ragionamenti. Molte cose ha egli affastellate in poca scrittura: tutto accenna, e nulla prova, a guisa di chi ha voglia di muovere, e non ha forza di risolvere: metodo non infrequente presso i novatori, a' quali non di rado basta il dire quanto fia d'uopo ad eccitare dubbiezza, e render vacillanti per tal modo gli animi su quegli articoli di dottrina e professione cattolica, a' quali vorrebbero sostituire i privati loro geniali sentimenti. A prevenire le funeste conseguenze di siffatto insidioso artificio, necessario è il procurare di mettere in chiara vista le fallacie, sotto le quali tentano di ricoprirlo, l'abuso che fanno delle più rispettabili autorità, le proprie loro incoerenze, le contraddizioni, nelle quali non possono a meno d'involgersi. Nè ciò può eseguirsi, se non per via di discussioni, che di lor natura esigono lunghezza di discorso.

Ben è da compiagnersi, che allevato monsignore nella preclarissima scuola di un angelico Dottore, illuminato da Dio, ed eletto a formare un complesso di dottrina, onde trarre in ogni occorrenza i più validi argomenti per la difesa, ed illustrazione d'ogni dogma cattolico; in vece di tener fissi gli occhi allo splendore di sì pura, candida luce, rivolti gli abbia a quegli

erranti fuochi fatui, che nati da putride esalazioni conducono pur troppo al precipizio, chi uscito dalle vie battute si lascia sconsigliatamente guidare da essi.

Nel produrre le sue opposizioni contro la bolla è proceduto monsignore con tanto maggiore fiducia, quanto che ha creduto farsi manto della dichiarazione gallicana, e soprattutto dell'autorità di quell'insigne vescovo, cui da niuno si nega il vanto, che ovunque si è accinto a combattere gli errori de' novatori, altrettanti ne abbia riportato memorandi trionfi. Vana lusinga, mera illusione, di cui ne fia lecito il ricapitolare le dianzi prodotte apertissime dimostrazioni.

In 1. luogo non si è avveduto monsignore, che nel prendere di mira la bolla *Auctorem*, se la prendeva contro un decreto, in cui chiari concorrono i caratteri, che si nella *Dichiarazione*, come nella *Difesa* segnati sono, come vevoli a metter fuor di contesa l'irreformabilità di un apostolico dogmatico giudizio.

Peggio in 2. luogo, che nell'impugnare la nuova bolla non si trattiene dall'inveire contro le salutari dottrine, da più di due secoli promulgate dalla s. sede contro agl'insorgenti errori di que' tempi; senza riflettere, che sono pure questi que' venerandi decreti sì altamente commendati nella stessa *Difesa*, ove si ascrive a somma gloria della Chiesa gallicana l'essere stata la prima ad implorarli dalla s. sede, per mettere il necessario freno al corso di quelle pestifere dottrine, che pur troppo si andavano spargendo nella Francia.

Peggio ancora in 3. luogo il non avere avvertito, come nell'impegno, che si è preso di screditare la pontificia infallibilità, nulla gli giova, ma anzi fa espressamente contro di lui la dottrina, ed autorità da lui vanamente invocata del gran Bossuet. Già si è veduto, come questo insigne, riputato scrittore della *Difesa*, dopo avere stabilita la dottrina della indefettibilità della fede nella particolare sede di Roma, e nella totale serie de'suoi pontefici qual dogma cattolico, fondato sulla preghiera, e promessa di Cristo; acconsente bensì all'art. 4. della dichiarazione, in conto però di semplice opinione, ed in un modo, che ha creduto potersi conciliare col suddetto dogma della romana indefettibilità: cioè che dato un qualunque travimento, in cui possa incorrere un qualche romano pontefice, debba onninamente intendersi questo di un semplice momentaneo trascorso da esser tosto, *statim* emendato; talchè non possa mai prerogarsi ne' successori, nè allignare in quella sede, ed in quella serie di pontefici, cui riconosce conferita da Cristo quella prerogativa d'indefettibilità, che la solleva sopra tutte l'altre Chiese della cristianità. Ora veda monsignore, se una tal dottrina possa conciliarsi colla ereticale pertinacia de' novatori contro una sì lunga serie di decreti, che volendoli supporre erronei, con-

verrebbe confessare essere avvenuto il caso dichiarato dall'autore della *Difesa* impossibile ad avvenire in queste sue formali parole (par. III. lib. 10. c. 6.), ove rammemorando *illam Optatam Unicam, Singularemque Cathedram, quam Petrus primus insederit apostolorum caput ec.* soggiunge, e conclude: « Quae proinde cathedra, si concideret posset, fieretque jam cathedra non veritatis, sed erroris, et pestilentiae; Ecclesia ipsa catholica non haberet societatis vinculum, jamque schismatica, ac dissipata esset, quod non est possibile ».

4. Riguardo poi alla nuova costituzione in particolare, degno è di osservazione, che il maggior impegno degli avversarj contro di essa, si è di farla apparire qual mero parto, ed estratto della *Unigenitus*. Eppure egli è notorio, che questa santissima costituzione ha riportata nel corso di pressochè un intero secolo quella costante successiva conferma, ed approvazione de' pontefici succeduti alla santa gloriosa memoria di Clemente XI., che a tenore della suddetta dottrina di Bossuet porta seco un carattere d'immunità da ogni errore, e cui non si può contraddire senza offesa del dogma cattolico. Ora qual più sconcia incoerenza può figurarsi di quella, che risalta nella condotta di que' sedicenti zelanti seguaci del gran Bossuet, col rivolgere che fanno in odio della bolla un pregio, nel quale il preteso loro maestro fa ravvisare un luminoso segnale della irreformabilità d'un apostolico giudizio?

Disperi dunque ormai monsignore di poter giustificare la sua opposizione alla bolla colle dottrine di Bossuet: rivolga piuttosto i suoi pensieri a considerare, se i modi tenuti da lui nella sua scrittura si confanno colle ossequiose proteste di rispetto, e di venerazione, colle quali chiude il gallicano prelato il corollario della *Difesa*: « Denique ad supremum usque habitum, in Ecclesiae catholicae, romanaeque et apostolicae sedis, in eaque sedentis romani pontificis potestate esse me, futurumque profiteor. Ita me Deus salvum velit: ita me Petrus, ita me pastor sanctissimus habeat oculam ad ejus pedes pro pace Ecclesiae spirantem; sub quo incurvari peto altitudinem saeculi, frustra intumescantis ».

5. Rifletta inoltre monsignore alla sorpresa, e disgustosa impressione, che avrebbe fatta nell'animo di un vescovo sospirante per la pace, e concordia, il sentire che un vescovo consacrato nel centro dell'unità cattolica si recasse a titolo di gloria la sua dissonanza da' suoi colleghi nel ministero episcopale, perchè non reclamanti contro la bolla; motivo, che sendo comune a quanti vescovi sparsi sono per tutta la cristianità, ha ispirato all'apologista di monsignore lo sconcio ereticale ardimento di avvolgerli tutti, come in un fascio, nel reato di un'aperta prevaricazione.

Desideriamo di vero cuore, e speriamo me-

dian- te la grazia del Signore, che non isdegnando monsignore di ripigliare il corso delle primiere sue istituzioni sotto la scorta dell'angelico suo precettore; e memore della sentenza di s. Agostino, che *deforme si è ogni parte, che non consente col suo tutto* « Turpis omnis pars » est suo universo non congruens » (Confess. l. 3. c. 8.), sentirà quanto più soda sia, più conforme alla santità, e dignità del suo carattere la gloria, che fia per acquistargli innanzi a Dio, ed agli uomini il suo ritorno ad una perfetta concordia col clero episcopale; che non è quella, che può venirgli dagli applausi di un partito, che non è la Chiesa, nè può appropriarsi la custodia del deposito, colla promessa della indefettibilità fatta da Cristo all'unità dell'apostolico ministero sotto la presidenza del capo. Piaccia all'onnipotente Iddio, che tiene in sua mano il cuore degli uomini, di confondere i vani disegni di chiunque tenti d'innalzare muro

di divisione nel suo regno; e mandi dal cielo lo Spirito suo santo a rinnovare sulla faccia della terra un nuovo luminoso esempio di quella religiosa docilità, che si richiede da chi è chiamato *ad obeditionem fidei*, e che è dal grande Agostino raccomandata particolarmente a' vescovi nell'esercizio del pastorale loro ministero. Faccia il Dio nostro, che Dio non è di dissensione, ma di pace, che tolto di mezzo, e fuggato l'inquieto torbido spirito della contenzione, vengano a riunirsi al tronco le scompaginate membra, e connettendosi tutte l'una coll'altra, e ciascuna ordinatamente a suo luogo per le debite giunture (ad Ephes. 4.), per cui a ciascun membro vien somministrato lo spirito, che ne ha da regolare, e misurare le operazioni; tutte unitamente, e con bell'ordine concorrano alla edificazione della Chiesa, che è il corpo di Cristo.



ALTRA DEDICATORIA (1)

DELL' ESAME PRECEDENTE

I N E D I T A

E.mi e R.mi Signori

All'augusto venerando clero *consistente in Roma*, nella sede vacante dopo il martirio del s. papa Fabiano, ricorreva ne' più ardui ed astrusi casi il glorioso Martire e Dottore s. Cipriano per aver lume, consiglio, direzione da que' primarj ministri della Chiesa *radice e matrice* dell' unità cattolica, che dai titoli anticamente stabiliti stendevano la vigilanza, e le cure loro sopra le chiese tutte della cristianità (2).

Per mezzo dell'illustre prete Renato titolare di s. Clemente implorò il gran vescovo di Ciro Teodoro l'efficace rimedio, che dal solo romano pontefice riconoscea potersi sperare alle gravissime turbolenze, che agitavano le Chiese orientali.

(1) L' *Esame*, qui sopra stampato, fu intrapreso per ordine di Pio VI., che nol vide finito. Adunque l' A. si apparecchiava di dedicarlo a' cardinali, con lui raccolti nel conclave di Venezia, quando la felicissima elezione di Pio VII. gli suggerì una più lieta intitolazione. D. A. M.

(2) S. Cyprianus (edit. Pamel.)

Epist. 3. *Cler. rom. Cypriano.* « Et cum incumbat nobis, qui videmur praepositi esse, et vice pastoris custodire gregem ».

Epist. 15. *Cyp. Cler. rom.*

« Necessarium duxi ad vos litteras facere, quibus vobis actus nostri et disciplinae et diligentiae ratio redderetur ».

Epist. 23. *Cyprian. Cler. rom.*

« Post factas ad vos litteras, fratres charissimi, quibus actus noster expositus, et disciplinae, ac diligentiae quantulaecunq. ratio declarata est; aliud accessit, quod nec ipsum latere vos debuit ».

Epist. 31. *Cler. rom. ad Cyprian.*

« Non hoc nobis nunc nuper consilium cogitatum est, nec haec apud nos adversus improbos modo supervenerunt repentina subsidia. Sed antiqua haec apud nos severitas, antiqua fides, disciplina legitur antiqua. Quoniam nec tantas de nobis laudes Apostolus protulisset dicendo: quia fides vestra praedicatur in toto mundo, nisi jam exinde vigor iste radices fidei de temporibus illis mutuatus fuisset, quarum laudum, et gloriae degenerem fuisse maximum crimen est ».

Ibid. — « Quanquam vobis differenda hujus rei necessitas major incumbat, quibus, post excessum nobilissimae memoriae viri Fabiani, non dum est Episcopus propter rerum, et temporum difficultates constitutus, qui omnia ista moderetur, et eorum qui lapsi sunt possit cum auctoritate, et consilio habere rationem ».

Animato io da sì luminosi esempj mi fo un rispettoso dovere di sottoporre al sublime illuminatissimo intendimento e giudizio de' presenti degnissimi eredi dello spirito, non meno che del grado di quell'antico inculto ceto, questo mio comunque tenue lavoro diretto a vendicare uno de' più insigni monumenti, che la memoria eterneranno di un glorioso successore del gloriosissimo papa e martire s. Fabiano.

La singolarità del caso sembra meritare una particolare attenzione.

Si tratta di un vescovo, il quale per essersi solo contrapposto all'unanime ossequiosa acquiescenza de'suoi confratelli ad una dogmatica costituzione, emanata da quella primaria sede, da cui per detto di s. Ireneo, scende e per bocca di suoi pontefici si diffonde in tutte le Chiese il preconio della verità, non ha dubitato di trarre da una siffatta solitaria opposizione motivo di associarsi alle glorie dell'Apostolo delle genti, e di appropriarsi le parole di lui, *mihi omnium sanctorum minimo data est gratia haec*; laddove il s. Apostolo di nulla più si compiaceva, che di potere a tutti manifesta rendere la perfetta sua concordia cogli apostolici suoi cooperatori nell'evangelico ministero.

Si tratta dell'anonimo Editore de' *motivi della opposizione* fatta dal vescovo alla pubblicazione della dogmatica bolla *Auctorem fidei*; che costretto di riconoscere un patente segnale di acquiescenza nella universalità de' vescovi non reclamanti, non ha punto esitato nelle sue *riflessioni preliminari* d'involgere nell'obbrobrato reato di un'aperta *prevaricazione* il ceto tutto quanto dell'episcopato, unito di comunione, che val a dire, secondo il Bossuet, in società di fede col supremo suo capo; prendendone altresì argomento di esaltare l'eroica fermezza dell'opponente vescovo prescelto singolarmente da Dio per la custodia e difesa del deposito in questi calamitosi tempi; ed in tal guisa in lui trasportando l'inedefettibile prerogativa conceduta espressamente da Cristo al ministero di Pietro, di dovere confermare i suoi fratelli fino alla consumazione de' secoli.

Non mi sono dissimulato, che l'enormità di siffatti attentati sembrava richiedere in chi si accingesse a reprimerli forze di gran lunga superiori alle mediocri mie facoltà. Pure essen-

domi avvenuto di dovere scorrere con qualche diligenza i sacri documenti dell' antichità, sì nella collezione di Labbeo, come nelle opere in fonte di più e più insigni trattati de' padri, e dottori ecclesiastici nel corso della tradizione, mi si parò innanzi una sì doviziosa e splendida copia di sentenze, e di autorità, che ben m' avvidi nulla più richiedersi, che di porle nella giusta loro veduta per isgombrare l' illusione di quelle profane novità, che da' nuovi avversarj si producono sotto un mentito colore di antichità. Che però ripresi animo sulla fiducia di potere senza taccia di temerità accingermi ad una impresa, che altro essenzialmente non esige fuorchè diligenza nel raccogliere, fedeltà nell' esporre.

E per darne un breve saggio; pur troppo in tutto il corso del sinodo, la cui condanna tanto ha eccitato di sdegno nell' animo del vescovo, e del suo apologista contro la bolla che lo condanna, risalta per ogni parte il disgraziato impegno di rovesciare da capo a fondo la vegliante, e già da secoli inveterata disciplina col rimuovere dalle chiese la molteplicità degli altari corrispondente alla varietà, e al decoro delle s. funzioni, e alla cresciuta numerosità de' fedeli, che vi accorrono; col troncare il corso di quelle apostoliche missioni, autorizzate dall' ordine e dall' esempio di Cristo nel trascorrere che Ei faceva di città in città, di borgo in borgo per annunziare il regno di Dio; coll' abolire quelle tante, e varie forme di divozioni consacrate dall' uso universale della Chiesa, promosse da per tutto con pari zelo, e frutto dalla vigilanza de' primi pastori per mantenere, e ravvivare lo spirito di pietà ne' fedeli. E che più ci vuole a degnamente qualificare la perversità di siffatti progetti, che la gravissima sentenza del mitissimo Agostino « *Similiter etiam si quid, horum tota per orbem frequentat Ecclesia. Nam et hic quin ita faciendum sit, disputare, insolentissimas insanias est.* »

A dimostrare poi l' abuso dell' autorità che si è arrogata un semplice vescovo nel tentare queste, ed altre simili innovazioni perturbatrici dell' ordine gerarchico, non avrà forse da bastare l' antichissima superiore autorità del canone apostolico 33. (ex interpret. Gent. Hervet.) *Episcopos uniuscujusque gentis nosse oportere eum qui in eis est primus, et existimare ut caput, et nihil facere quod sit arduum, aut magni momenti praeter illius sententiam?*

Che diremo del mostruoso errore di stendere sopra la Chiesa, sull' insegnamento, e la predicazione de' ministri del Santuario, de' maestri della Chiesa una generale oscurazione delle verità fondamentali della religione? Oscuramento che l' Apostolo non riconosce fuorchè nella cecità di quegli infelici, che si mettono nello stato di perdizione per ciò stesso che colpevolmente chiudono gli occhi alla luce di verità; che come a' suoi tempi di già risplendeva, così non mai cesserà di risplendere nel visibile,

non meno che indefettibile ministero della predicazione, *sicut et in universo mundo est, et fructificat, et crescit?*

Che dell' accomunare a semplici sacerdoti prerogative, che non convengono *jure proprio* se non a quelli che sono legittimamente sublimati al più eminente grado del sacerdozio? Fomentando in tal guisa un funesto spirito d' indipendenza da ogni legittima autorità non meno riguardo all' ordine civile, che all' ecclesiastico spirito che nel partito degli ottrettori alle pontificie dogmatiche decisioni con sì sfrenata audacia, nè senza gravissimo scandalo de' docili figli della Chiesa non tardò a manifestarsi, tostochè scoppiò l' infernale congiura suscitata dallo spirito delle tenebre contro Dio, ed il suo Cristo giurando la distruzione del Trono non meno che dell' Altare.

Così ha disposto il grande Iddio negli adorabili disegni dell' alta sua misericordia e provvidenza, che si siano essi medesimi tratta dal viso l' ipocrita maschera di quello zelo che perfidamente ostentavano verso le supreme potestà del secolo. Tratto di Provvidenza, che ne dà giusto motivo di sperare, che sia per effettuarsi a' nostri giorni il consolante annunzio dell' Apostolo riguardo alli pervertitori della dottrina, e della pace della Chiesa nascente: *Sed ultra non proficient; insipientia enim eorum manifesta erit omnibus.*

Alle irrefragabili autorità tratte da' primarj primitivi fonti ho creduto opportuno l' aggiungere gli espressi sentimenti di alquanti celebri moderni, de' quali i nostri avversarj si professano seguaci, e zelanti discepoli: giacchè se non a vincere, almeno a palesare e confondere l' ostinata pervicacia d' imperversati erranti non vi ha forse mezzo più acconco, che il modo di argomentazione, che nelle scuole dicesi *ad hominem*.

Ad iscusare finalmente la noja di certe ripetizioni, che pur mi sono parute richieste dalla stessa tessitura dell' opera, che mi sono preso a disaminare, oltre l' esempio ivi allegato di un s. Agostino soggiungerò di essermi trovato non di rado nel caso di prevalermi dell' avviso di Cicerone stesso (de offic. l. 3. c. 12.) *Quod etsi saepe dictum est, dicendum tamen est saepius.*

Se questa mia tenue fatica può, non dico, meritarsi, ma esser degnata di un benigno compatimento dell' RE: VV. potrò lusingarmi che sia per non essere del tutto improporzionata all' importanza di una causa, che alla difesa dei sacri diritti della gerarchia riunisce quella della maestà dell' Impero; cui non meno che alla prima infensi sono coloro, che sotto il mendicato colore di non prendere di mira se non le tiranniche leggi di un sistema di superstizione, com' essi dicono, oppressivo della ragione, e della naturale libertà dell' uomo, tende scaltramente ad isvellere, come il fatto stesso lo dimostra, ogni principio, e sentimento di religione, ed atterrare con essa il più saldo fondamento d' ogni legittima autorità in ogni legittima forma di governo.

MEMORIA

CIRCA IL VESCOVO DI NOLI

SCHEDA INEDITA (1)

Tre relazioni dello stato e governo di sua Chiesa ha inviate monsignore vescovo di Noli alla s. congregazione del concilio.

Alla prima che comincia *Desiderio meo* in data de' 5. dicembre 1792. fu risposto l'anno seguente, onde non occorre dirne altro.

Nella seconda che comincia *Sub finem* segnata in Noli 30. novembre 1796. avendo monsignore accennata in termini generali una privata sua scrittura, in cui si era preso a difendere *nonnulla pistoriensis synodi decreta, quas erant a censoribus perperam reprehensa*; l'Eminentissimo Pallotta allora prefetto riferì *ex Audientia Sanctissimi* (27. aprile 1797.) che la S. M. di Pio VI. avea ordinato che non si desse alcuna risposta, volendo, siccome attesta monsignore segretario, ora Eminentissimo Gabrielli, « prima » far opera per avere in mano quella privata » lucubrazione; parendogli necessario di conoscere prima se i decreti difesi sono i decreti » condannati nella bolla *Auctorem fidei* ».

Per molti riscontri si è di poi avuta la notizia desiderata da Pio VI. E 1. comparve in stampa senza nome di autore, nè data di luogo, anno 1796. un libello intitolato *Riflessioni in difesa di monsignore Scipione de' Ricci, e del suo sinodo di Pistoia* ec. *Riflessioni* piene delle più atroci invettive contro la detta bolla: in fine ed in conferma delle quali ha l'anonimo editore pubblicata nello stesso volume e nella stessa forma la suddetta privata scrittura sotto il titolo *Motivi dell'opposizione del vescovo di Noli* ec. avvertendo che la *denuntiatio* ne fu fatta al Serenissimo Senato di Genova con lettera del dì 8. ottobre 1794. La non reclamazione del vescovo già tanto tempo è sufficiente indizio della fedeltà con cui fu eseguita l'edizione di que' suoi *Motivi*, ne' quali difende apertamente più e più massime del sinodo pistojese, espressamente condannate dalla bolla *Auctorem*

sotto le più gravi censure, come sovversive del dogma non men che della disciplina.

2. In conferma può anche addursi la stampa fatta in Torino della risposta di monsignore in data de' 23. maggio 1801. all'invito fattogli da' vescovi di Francia detti costituzionali d'intervenire all'adunanza da essi convocata in Parigi pel 29. giugno susseguente: risposta nella quale dopo un cortese rendimento di grazie, ed una dichiarata adesione alla causa loro, allega in iscusà di non potere, come avrebbe sommamente desiderato, presenzialmente assistere a' loro congressi, stante l'urgente necessità in cui si trova di vegliare sul suo gregge, per la cagione principalmente ch'egli espone in questi precisi termini: *Nam ex quo parva quadam lucubratiuncula Pii VI. judicium oppugnavi, quo contra fas, moremque majorum pistoriensis concilii acta et decreta damnavit, et illam doctrinas capita, quibus nostri ordinis libertas stat, et reipublicae salus ac dignitas intuto sunt, labefactare ausus fuit, magnam non apud Romanos modo, sed apud Italos ceteros ipsosque Ligures meos, eo nomine constatam sustineo invidiam, tanquam si, quod absit, romanas Ecclesiae auctoritatem parvi faciam. et a pontificis maximi obsequio fideque discedam.* Così non ha ribrezzo monsignore di Noli di parlare di una dogmatica costituzione del sommo pontefice; e ciò che fa meraviglia pare che si lusinghi di non aver consiffatti rimproveri offesa l'autorità della Chiesa romana, nè mancato all'ossequio, che sotto nome di *vera obbedienza* si dichiara dovuto nella professione di fede di Pio IV., e da tutti i vescovi della cristianità si presta con giuramento al romano pontefice. Nel che però senza forse accorgersene presenta una opportuna bilancia da valutare in qual pregio abbiano da tenersi le affettate espressioni di rispetto e di ossequio verso la s. sede, ch'egli non risparmia nelle sue relazioni.

Inoltre nel lagnarsi, che fa monsignore di Noli, della odiosità che per quella sua scrittura si è contro di lui sollevata non solo presso i Roma-

(1) E soltanto ve n'è la versione francese tra gli *Analecta Juris Pontificii*, gennaio 1834: l'autografo porta la data del 1801. D. A. M.

ni, ma in generale presso gl' Italiani, ed i suoi Liguri medesimi, viene egli stesso ad attestare la universale disapprovazione, o se si ha da usare il termine proprio, lo scandalo che ha cagionato nella società de' fedeli la sua opposizione alla bolla pontificia ed il solitario suo dissenso per tal motivo dalla pacifica edificante unione de' venerabili suoi colleghi nell' episcopale ministero. Nè s' intenda ciò soltanto de' degnissimi vescovi della Liguria, ma bensì anche del consorzio de' vescovi sparsi per le differenti provincie della cristianità, costituenti l' unità cattolica mediante la loro comunione ossia *società di fede*, come la definisce monsignore Bossuet, coll' apostolica sede, centro, sorgente, vincolo dell' unità sacerdotale; giacchè secondo lo stesso Bossuet il silenzio di acquiescenza, risultante dalla non reclamazione del corpo dei pastori, porta seco un certo indubitato segnale della universale accettazione della Chiesa.

Confessa in questa stessa relazione il vescovo di Noli di essersi trattenuto dal convocare il suo diocesano sinodo, per timore, che essendo egli in concetto di patrocinatore del vescovo Ricci, si sarebbe subito da' suoi malevoli divulgato, che da quest' apparenza di sinodo si voleva prendere occasione di fomentare i dissidj di già pur troppo eccitati dall' infausto sinodo di Pistoja. Ora da queste sue lagnanze ben può capire monsignore di Noli, quanto lungi siano le dottrine pistojesi dal poter vantare in favor loro la comune accettazione de' pastori e de' fedeli, componenti il corpo della Chiesa. Che se per una tale supposta mancanza si è creduto monsignore di Noli ben fondato ad impugnare come non cattoliche le verità definite nella bolla *Auctorem fidei*; come può ora senza la più sconcia contraddizione trasformare in altrettante sentenze cattoliche l' erronee massime del pistojese pseudo-concilio in vista della confessata da lui manifesta disapprovazione non di Roma solo, ma dell' Italia, della Liguria, ed in generale di tutte l' altre provincie governate da' vescovi non reclamanti, che per tal motivo non ha dubitato l' apologeta di Noli d' involgere come in un fascio nel reato di una aperta prevaricazione?

Altro carattere pertanto non può, nè potrà mai ravvisarsi in quelle dottrine pistojesi, se non quello che dall' origine del cristianesimo comune fu a tutti li parli; che dopo aver per alcun tempo turbata la pace della Chiesa col seducente apparato di opposizioni *falsi nominis scientiae*, spariti sono l' un dopo l' altro, non lasciando di sè altra memoria che quella che rimane improntata nella obbrobriosa istoria, che ne' fasti della Chiesa distingue l' una dall' altra le particolari fazioni o sette, che si sono succedute d' età in età.

Sarà poi degno pensiero del superiore illu-

minato intendimento degl' Eminentissimi Padri il determinare, se dopo essersi chiarito il sopra esposto dubbio, per cui ordinò la S. M. di Pio VI. che si differisse la risposta alla 2.^a relazione, debba ora a questa risponderci senza ulteriore dilazione, e unitamente farsi la risposta tuttora sospesa, riguardante la terza relazione sopraggiunta: oppure se facciasi ancora luogo ad un nuovo discreto sperimento di provvida pastoral longanimità, diretto a rappacificare colla universalità de' suoi colleghi nell' episcopato il discordo pregiudicato animo del renitente prelato, e disporlo ad un salutare pubblico ravvedimento, che sia di edificazione al popolo cristiano, e di speciale consolazione all' amantissimo padre e pontefice, cui nulla più è a cuore che di richiamare alla unità dell' ovile le traviate infelici pecorelle, che diefro alle insidiose voci dello straniero vanno miseramente errando nelle vie della perdizione.

A tal effetto sembra, che ben opportuna si appresenti la prossima promozione che si va divulgando dell' Eminentissimo Spina in arcivescovo di quella metropoli: alla cui esimia prudenza e sperimentato zelo affidata che sia la condotta dell' affare sotto le supreme pontificie istruzioni, ben può sperarsi che a lui più facile riesca di vincere e dileguare in un suo suffraganeo quelle ritrose prevenzioni, che l' hanno per l' addietro tenuto come distratto ed alienato da quelle gravissime inconcusse massime, altamente predicate nel celebre sermone dell' unità, recitato dal ch. Bossuet all' apertura dell' assemblea del 1682.: che l' autorità ecclesiastica primamente stabilita in tutta la sua pienezza nella persona di un solo, non si è diffusa negli altri, se non sotto la condizione di essere sempre richiamata al principio della sua unità; e che tutti quelli che avranno ad esercitarla debbano tenersi inseparabilmente uniti alla medesima cattedra: che però se i vescovi non hanno tutti insieme che una medesima cattedra, egli è per l' essenziale rapporto che hanno tutti colla cattedra unica, in cui sedono s. Pietro ed i suoi successori. Rapporto essenzialmente fondato sulla consanguinità della dottrina, che come già disse Tertulliano debbono le propaggini mantenere inviolabile colla Chiesa matrice, originaria, e propriamente apostolica, da cui ebbero l' origine: sentenze, dalle quali chiaro si comprende, come col dipartirsi nel ministero dell' insegnamento dal consorzio de' vescovi, ne' quali si verifica mediante l' inviolabile loro aderenza alla primaria sede, che non hanno tutti insieme che una medesima cattedra; si decade da quella unità, nella quale fu posta da Dio, come insegna s. Agostino, la dottrina della verità: *In cathedra unitatis posuit Deus doctrinam veritatis.*

APPENDICE

ALL' ESAME DE' MOTIVI EC. (1)

OSSIA

OSSERVAZIONI

SOPRA LA RISPOSTA DATA

DA MONSIGNORE

VESCOVO DI NOLI

A' VESCOVI DI FRANCIA DETTI COSTITUZIONALI PER L' INVITO A LUI FATTO D' INTERVENIRE AL CONCILIO DA ESSI CONVOCATO IN PARIGI PER IL GIORNO 29. GIUGNO 1801.

A V V I S O

Comparsa è al pubblico la qui appresso riportata lettera di monsignore di Noli in risposta e rendimento di grazie per l' invito a lui fatto dai vescovi di Francia, detti costituzionali, di assistere al sinodo da essi convocato in Parigi pe' l' giorno 29. giugno 1801. Riproduce e conferma in questa lettera alcune massime già da lui inserite ne' suoi motivi di opposizione alla pubblicazione della bolla dogmatica della S. M. di Pio VI., che comincia: Auctorem fidei. Quindi si è creduta necessaria, non che opportuna una breve replica, in cui riepilogando le dottrine sparse ne' due volumi dell' Esame, relative a' suddetti Motivi di opposizione, fosse come un' Appendice diretta a far vienmeglio apparire, quanto si discosti monsignore dal sacro cattolico insegnamento nell' impegno, che si è preso, di voler difendere il riprovato sinodo di Pistoja contro l' apostolico irrefragabile giudizio, emanato dalla cattedra di Pietro.

(1) Stampata prima in Venezia nel 1802; poi dagli editori romani nel tomo XV., dove anche rimandano per la Storia del Clero Costituzionale alle Memorie ecclesiastiche del secolo XVIII. (tomo secondo e suo supplemento). D. A. M.

FR. BENEDICTUS SOLARIUS
NAULENSIUM EPISCOPUS

REVERENDISSIMIS EPISCOPIS
GALLICANI CONCILII LUTETIAE
PARISIORUM PROCURATORIBUS

S. D.

Quam cuperem magno episcoporum conventui, qui isthic A.D. III. Cal. Jul. indictus est, interesse: Vestris praesertim literis humanissimis invitatus, ex quibus praeclarum studium vestrum pro redintegranda in omni Gallia Ecclesiarum pace, pro cultu pietatis augendo, pro tuenda adversus impios religione cognovi. Laetus profecto libensque qualemcumque operam meam in tanti fructus negotium impenderem, non vigiliis, non labori parcerem, peregrinationis incommoda suasque deque haberem, rei familiaris dispendia quaestum uberrimum reputarem. Sed ne desiderio nostri vestro, studioque in vos nostro satisfiat, impedimento est hujus Ecclesiae, cui me potissimum addictum divina providentia voluit, defensio, et procuratio. Verendum est enim, ne forte, dum peregre sumus, detrimenti quidpiam illa capiat, cujus in episcopi absentiam culpa recidat. Nam ex quo parva quadam lucubrationuncula Pii VI. judicium oppugnavi, quo contra fas moremque majorum pistoriensis concilii acta, et decreta damnavit, et illamet doctrinae capita, quibus nostri ordinis libertas, et reipublicae salus, ac dignitas in tuto sunt, labefactare ausus fuit; magnam non apud Romanos modo, sed apud Italos caeteros, ipsosque Ligures meos, eo nomine conflata sustineo invidiam, tanquam si (quod absit) romanae Ecclesiae nuctoritatem parvi faciam, et a pontificis maximi obsequio, fideque discedam. Quapropter contra pugnas foris instructas, contra timores intus concitatos, contra pericula a falsis fratribus objecta, mihi vigilandum est, et in hac mea

quasi statione perstandum; ne quae mihi obtingit agri divini portio, insidiis pateat inimici hominis, bonum triticum superjectis infestis seminibus obruere cogitantis; aut vineam mihi creditam apri e latebris erumpentes corrumpant; aut in gregem nostrum lupi rapaces insiliant, ovesque discerpant. Hae mihi res, causaeque ne hinc ad concilium vestrum profecturus abecedam, non probabilem modo, sed et idoneam, et justam, ut arbitror, excusationem suppeditant; quam pro vestra aequitate probetis, aut saltem humaniter accipiat. Me vero etsi longe absentem, magnisque locorum spatiis a concilio vestro, caetuque sejunctum, caritate tamen unicuique vestrum proximum, praesentem, intimum existimate. Valete, Patres Reverendissimi, et me vestris apud Deum precibus, et sacrificio adjuvate.

Naulis in Liguria maritima A. D. x. Kal.
Junii A. MDCCCI.

† Fr. Benedictus episcopus Naul.

Questa lettera fu data alle stampe da C. P. M. Gautier, ed inserita nel suo piccolo libretto intitolato:

QUESTIONE

Se i vescovi delle altre cattoliche Chiese debbano immischiarsi nella causa de' vescovi e preti giurati di Francia?

OSSERVAZIONI

SOPRA QUESTA LETTERA.

Due parti contiene questa brevissima lettera, degna per altro di seria considerazione sì per l'una, che per l'altra parte. Nella prima dopo un rendimento di grazie per l'invito a lui fatto, rappresenta monsignore, come l'assistenza, ch'ei dee al suo gregge, non gli permette di secondare il vivo suo desiderio di essere pressenzialmente a parte delle loro sessioni, pregandoli però ad esser certi, che sarà sempre intimo, e presente a ciascun di loro in ispirito di carità.

Nella seconda espone il principale motivo che lo trattiene, ed è che avendo pochi anni addietro oppugnata in una sua scrittura il giudizio di Pio VI. contro gli atti del sinodo di Pistoja, ha ragione di temere, che non venga nell'assenza sua l'uomo nemico ad ispargere la zizania sul campo, di cui gli è stata da Dio affidata la coltura.

Così pure noi divideremo in due parti le nostre considerazioni. Verserà la prima intorno all'adesione dimostrata da monsignor di Noli alla causa de' vescovi costituzionali, dal tempo, in cui fu da essi promulgata la convocazione dell'adunanza loro in Parigi. Parleremo nella seconda sulle invettive, da lui riprodotte contro l'apostolica dogmatica costituzione *Auctorem Adei*.

PARTE PRIMA.

L'espressa risoluta protesta di adesione alla causa de' vescovi costituzionali, palesata da monsignore nel principio della sua lettera, ben dimostra, come già da quel tempo avea per legittima la promozione loro al vescovato, tuttochè antecedentemente riprovata dalla S. M. di Pio VI., quale scismatica intrusione, priva in conseguenza di quella superiore vocazione dell'ordine gerarchico, senza la quale niuno può per sentenza dell'Apostolo nè assumere il peso, nè conseguire l'onore dell'ecclesiastico ministero, e segnatamente dell'episcopato.

Universale fu dalla origine del cristianesimo, ed è costante tuttavia la massima di non riconoscere per legittimi vescovi, se non quelli che siano *canonicamente* promossi; nè *canonica* promozione altra mai si conobbe fuor di quella, in cui siasi proceduto a norma delle forme prescritte per chiamare il promosso, ed aggregarlo al corpo dell'episcopato, sotto l'autorizzazione,

ed in comunione con la s. sede, dalla quale in persona *beati Petri episcopatus coepit exordium*, e da cui per detto di s. Ambrogio *venerandas communionis jura dimanant*. Massima sì radicata, che per lo notorio difetto sì delle forme canoniche, come della necessaria comunione col vertice dell'episcopato, privi rimasero i suddetti prelati d'ogni ecclesiastica comunicazione con tutte le altre Chiese, sparse nella universalità del globo, costituenti mediante l'union loro colla s. sede, e rappresentanti l'unità cattolica.

Nè ciò fia meraviglia, giacchè un s. Agostino in questo difetto fece di già ravvisare a confusione de' donatisti un quanto certo, altrettanto patente segnale da distinguere un legittimo pastore da coloro, che immeritamente si assumono un tal nome; vindicando per tal modo la legittimità dell'episcopato del Primate di Cartagine Ceciliano, *qui posset* (dice il Santo epist. 43. Florio, Eleusio ec.) *non curare conspirantium multitudinem inimicorum, cum se videret et romanas Ecclesias, in qua semper apostolicae cathedrae viguit principatus, et ceteris terris... per communicatorias litteras esse conjunctum*. Cosicchè dall'apostolica cattedra escluso si dimostra da sè, chiunque raccolto non istà sotto la presidenza del capo supremo, cui ne fu da Cristo commesso il principato.

Qual sia l'eccelsa dignità di questo principato, detto da Gersone il solo stato monarchico e reale istituito da Cristo, nè solo riguardo alla unità, ma bensì anche riguardo all'ordine della gerarchia; viemeglio si comprenderà riflettendo, come i vescovi tutti in virtù della loro consecrazione posti sono in pari grado di ordine, e di dignità: cosicchè nè può, nè ha mai potuto un vescovo arrogarsi da sè, nè da altro pari ed eguale vescovo ricevere prerogative deroganti ad una eguaglianza, che nasce da un carattere comune a tutti. L'originaria subordinazione di più vescovi a certe sedi superiori non può altronde ripetersi, nè da concilj generali di gran lunga posteriori, nè da sinodi provinciali, che suppongono di già stabilita l'autorità de' metropolitani. Qual sarà dunque la sorgente, onde abbiano potuto derivare quelle preminenze di onore, e di podestà spirituale, per cui si vedono certe privilegiate sedi soprastare ad altre, sparse in gran numero per le varie provincie della cristianità? Fuor di certi spiriti

all'ieri, che si pregiano durare fatica in cercarla ove non è, si presenta come da sè questa sorgente a chi colla semplicità propria della scuola di Cristo non isdegna rintracciarla per la via di quella tradizione, la cui voce perseverante dalla prima origine risuona tuttavia fra noi nelle comuni elementari istruzioni della cristiana dottrina: che al solo s. Pietro fu da Cristo conferita la pienezza dell' apostolica podestà. Per non dilungarmi a riferire autorità senza numero de' secoli addietro, stimo più espedito in questa circostanza compendiarle nella testimonianza, che ne rende il ch. Bossuet nel celebre suo sermone dell' *Unità*. Ivi dichiara, come volendo Cristo dar compimento al mistero dell' unità nell' edificio della sua Chiesa, parlò a Pietro separatamente dagli altri apostoli, ed a lui solo diede l' apostolica podestà in tutta la sua pienezza, sopra tutti, e senza eccezione: « I nostri antichi dottori di Parigi, egli dice, » hanno tutti ad una voce riconosciuta nella » cattedra di s. Pietro la pienezza della podestà apostolica, ed è questo un punto deciso » e risoluto ».

Da questa pienezza, come da primario fonte, diffuse s. Pietro quella maggioranza d' autorità, che da principio esercitarono nell' Oriente, e nell' Egitto le primarie sedi di Antiochia, e di Alessandria, dette di poi patriarcali; e consentì Nat. Alessandro (Dissert. 16. sec. 5.) nel rendere ragione, perchè a quella eminenza di patriarcale dignità non fu già d' allora sollevata la Chiesa gerosolimitana: « *Patriarchica dignitate ab initio donata non est haec Ecclesia, quia cum singularis Ecclesiae Christus episcopus, non sit, sed omnium Ecclesiarum; Patriarcarum dignitas a sancti Petri primatu, non ab ipsius Christi sede repelenda est, ut praeclare ait beatus Petrus Damiani opusc. 35. c. 4.* ». *Constat, inquit, Dominum Salvatorem non uni cui libet cathedrae speciali jure praeesse, sed cunctis unum pastorem universaliter praesidere. Liqueat ergo, Ecclesiarum ordinem esse dispositum juxta privilegium Petri, non secundum incomparabilem excellentiam majestatis.*

Nè osta, che nell' epistole di s. Paolo a Timoteo, ed a Tito si ravvisi qualche primordiale tratto di metropolitico privilegio. Amplessima fu certamente la podestà conferita da Cristo agli altri apostoli, ma per universale consenso de' dottori straordinaria, e personale, come il dice espressamente monsignor Bossuet della commissione di s. Paolo, da dover finire colla loro vita, per riunirsi alla cattedra suprema di Pietro, cui era di già subordinata. Così sempre si verifica, che i gradi di autorità conferiti dagli apostoli a certe Chiese sopra altre Chiese inferiori derivano da quella autorità, che nella sola sede di Pietro fu collocata qual podestà ordinaria, ed in cui dovendosi consolidare la podestà conferita agli altri apostoli, sola pertanto rimane, sulla cui partecipazione possa fondarsi la distinzione dei

gradi, per cui vengono certe Chiese soggettate ad altre superiori nella gerarchia.

Inutilmente pertanto si è allegata la pretesa conferma, fatta comunque sia da qualche supposto metropolitano, come bastevole ad avvalorare secondo l' antica disciplina la nuova forma di promozione all' episcopale ministero. Confessiamo, che per più secoli fu in vigore, come pienamente autorizzata da' sommi pontefici la disciplina, che ai metropolitani conferiva il diritto di conferma de' vescovi promovendi. Ma dalla stessa originaria costituzione de' metropolitani, che di necessità suppone la superiore costituente podestà, chiaro si comprende, come la metropolitica conferma conteneva e portava con seco l' autorizzazione, che per tal mezzo dovea scendere dal capo dell' episcopato, depositario della pienezza dell' apostolica podestà, a costituire l' eletto legittimo pastore e vescovo di quella Chiesa, cui era stato prescelto: ed era in tal guisa la conferma l' autentico segnale dell' aggregazione al consorzio della cattedra d' unità, di cui partecipi non ponno essere i vescovi, che non abbiano comunione colla sede apostolica.

A questa essenziale considerazione ben è da credere che mirasse il primo ecumenico niceno concilio, ove dopo aver (can. IV.) menzionata semplicemente la conferma metropolitica tra le condizioni da osservarsi nella promozione dei vescovi; ne rinnova particolarmente la prescrizione (can. VI) sanzionandone la necessità sotto forma di dogmatica definizione: « *Illud autem est omnino manifestum, quod si quis absque metropolitani sententia factus sit episcopus, eum magna synodus definivit non esse episcopum* ». Vedevano i padri come attesa la disciplina tutt' ora vegliante, mancando la conferma, mancava il canale ed il mezzo, per cui si trasfondeva quella necessaria vocazione e missione, senza la quale non potea l' eletto cattolicamente dirsi costituito legittimo pastore di una porzione di gregge, che assegnata non gli era dal supremo universale custode e provvisor dell' ovile. Così nella celebre quarta decretale di s. Siricio ai vescovi d' Africa presso il Labbè ediz. di Firenze t. III. p. 670. si legge: « *Haec sunt, quae deinceps intuitu divini iudicii omnes catholicos episcopos expedit custodire. I. ut extra conscientiam sedis apostolicae, hoc est, primatis nemo audeat ordinare* ». Onde si raccoglie, come all' approvazione della sede apostolica si riferivano le ordinazioni fatte o approvate da' primati, esarchi, metropolitani, ne quali derivato n' era il diritto da essa santa sede. E veggiamo nel nono secolo perseverante nella Chiesa gallicana un tal diritto sotto nome di privilegio della sede apostolica; per espressa testimonianza di uno de' più dotti e rinomati prelati delle gallie, Incarnato di Reims: il quale tuttochè venga tacciato di animo non troppo bene affetto a' romani pontefici, scrivea a s.

Niccolò I. detto il Magno: « *Sciens privilegium » sedis Rhemorum, cui me divina dignatio servare disposuit, in summo privilegio sanctae » sedis romanae manere ».*

Fa pertanto a tenore del V. can. niceno d'invariabile necessità la conferma del metropolitano, finchè piacque alla s. sede di riassumere l'innato suo imprescrittibile diritto di conferirla immediatamente da sè. E qui pregio fia dell'opera intendere, come di questo diritto ragiona uno scrittore opposto da Bossuet a Juriu, qual autore, che spiega molto profondamente le antiche tradizioni. Egli è questo il dottissimo Tomassino (*Respons. ad notas scriptoris anonymi in fronte del I. vol. della grand'opera Nova et Vetus etc.*), ove si prende ad esporre ed illustrare l'origine, il carattere, la forza del diritto detto di *Devoluzione*: « *Solemne » est jura omnia ad superiores ab inferioribus » devolvi: et omnium prorsus spiritualium potestatum jura ad summum pontificem devolvuntur, quia summus omnium vertex est ... » Si autem haec jura a conciliis provincialibus ad romanum pontificem devolvantur, » quia summus omnium vertex est; perperam » ergo inde inferitur, quod ea ex sese non habent, quod ea usurpet, quod contrario usu » possit amittere Non ergo eam potestatem a conciliis provincialibus vel acceptam, » vel extorsit romanus pontifex, sed quam semper habuerat, semper alicubi exercuerat, » eam supersedentibus conciliis provincialibus » coepit solus exercere ».*

Dopo il concilio niceno sul fine dello stesso quarto secolo l'urgente motivo di non troppo ritardare le provviste delle Chiese consigliò una mutazione nel quarto disciplinare canone di esso concilio: cioè che invece di doversi adunare un concilio provinciale si permettesse l'elezione al clero ed al popolo senza la presenza del concilio. E questa forma per attestato di Pietro de' Marca (*Concord. l. 8. c. 8.*) ripete la sua origine dal papa s. Siricio, e da' suoi successori. Così pure nelle successive mutazioni, che occorsero in questa parte della disciplina, e delle quali non è qui luogo di partitamente ragionare, veggiamo sempre l'intervento dell'autorità pontificia; e la Chiesa sempre costante in non riconoscere per veri e legittimi pastori, se non quelli che in comunione colla s. sede professavano la dovuta obbedienza e subordinazione al sommo pontefice: conforme all'antica massima, promulgata già da Tertulliano, che le numerose Chiese dette da lui *Propaggini* intanto erano riputate (*deputatae*) apostoliche, in quanto ritenevano la *Consanguinità* della dottrina, e l'unione colla Chiesa matrice, originaria, e propriamente apostolica, da cui aveano avuta l'origine.

Nè è da dissimulare a questo proposito una egregia osservazione del ch. Bossuet, che ad evidenza dimostra, come fuor della comunione

colla s. sede non può sussistere l'attribuzione di regime apostolico in chiunque presuma, ed attenti di esercitarne le funzioni in qualsivoglia parte dell'ecclesiastico ministero. Osserva Bossuet (*Serm. dell'Unità*), che « *Se i vescovi » non hanno tutti insieme che una sola cattedra, » egli è per la essenziale relazione, che hanno » colla cattedra, in cui siedono Pietro ed i suoi successori ».* Altra essenziale relazione fondata sulla consanguinità della dottrina, e dell'unione colla cattedra matrice ed apostolica, che sola sussiste tuttora, ed ha da sussistere a perpetuità, siccome da Cristo costituita eterno fondamento di Chiesa eterna. Si conclude dunque l'argomento in forma: « *Non può aver parte » nella dispensazione de' misteri di Dio, chi » non ha parte nel consorzio de' vescovi partecipi di quella comune, anzi una e medesima cattedra, depositaria de' misteri di Dio: » ma senza la suddetta essenziale relazione » alla cattedra di Pietro niuno può entrare nel » consorzio dell'una e medesima cattedra depositaria, e dispensatrice de' misteri di Dio. » Dunque ec.*

E per dir vero: dalle proprietà, o note caratteristiche della Chiesa risulta mirabilmente la necessità di siffatta essenziale relazione. La Chiesa è una, cattolica, apostolica. Come una la Chiesa esige unità di cattedra, ossia d'insegnamento: come cattolica, che questa unità di cattedra si stenda per ogni dove, abbracci e stringa in una medesima forma *sanorum verborum* tutte le particolari Chiese della cristianità: come apostolica, che attinta sia la forma *sanorum verborum* da quella stessa sede, in cui fu originariamente, ed in tutta la sua pienezza depositata da' santissimi apostoli; alla qual sede fu promessa una indefettibile perpetuità, perchè in essa fosse indefettibilmente custodita, e propagata fino alla consumazione de' secoli. Tal è il fondamento di quella essenziale relazione, per cui dovendo tutte le Chiese convenire colla Chiesa romana, non hanno i vescovi tutti, nè possono avere che una medesima cattedra, nel cui consorzio entrano le *successioni*, che di mano in mano si vanno aggregando alla Chiesa di Dio. Onde può ben comprendersi l'infelicità di chi diviso da sì angusto consorzio, presume formarsi a sè una particolare cattedra, che priva del vigore diffuso dal principio della cattedra apostolica, incapace si rende di produrre frutti di vita, e d'immortalità.

Tralasciamo altre testimonianze non necessarie in causa non dubbia, qual si è la necessità della comunione colla s. sede nelle episcopali promozioni. Veniamo alle autentiche decisive determinazioni dell'ultimo generale tridentino concilio; cui siccome comune è col niceno primo il titolo di ecumenico, così ne va del pari l'autorità.

I. Da questo dunque sess. 23. emanò il dogmatico canone 7: « *Si quis dixerit... eos qui*

» nec ab ecclesiastica et canonica potestate rite ordinati nec missi sunt, seu aliunde veniunt, legitimos esse verbi, et sacramentorum ministros, anathema sit ». Canone che già dichiara qual articolo di fede, che chi da ecclesiastica canonica podestà non riceve rite l'ordinazione e la missione, non è legittimo ministro della parola e de' sacramenti.

II. Passa indi sess. 24. c. 1. *de Reform.* sotto il tit. *Forma procedendi*, a determinare i caratteri e le condizioni, che hanno da costituire una legittima vocazione e missione. Ed in prima circa le perquisizioni preparatorie, che a norma del jus naturale e divino hanno da premettersi intorno alla idoneità del promovendo, prescrive 1. che debbano queste farsi *forma, sanctissimi pontificis arbitrio approbata*; 2. che l'autentico documento della prescritta disamina *quam primum ad sanctissimum romanum pontificem transmittatur, ut ipse summus pontifex... pro gregis Domini commodum... Ecclesiis possit utilis providere*. Qui prescrive il concilio la forma di una canonica elezione e missione nelle provviste delle Chiese universalmente. E si noti come il tutto rimette non ad altri che solamente all'arbitrio del santissimo romano pontefice; solo designato a prescrivere le ordinazioni e formalità preparatorie; solo, cui se ne debba trasmettere l'autentica relazione: solo, dal cui sapiente giudizio, ed arbitrio si faccia dipendere la designazione del soggetto, della cui persona stimi provvedere la Chiesa vacante, costituendolo vescovo e pastore della medesima. Che però se tali sono le condizioni di una canonica elezione e missione; e se queste tutte soggettate sono al solo supremo giudizio ed arbitrio del sommo pontefice, chiaro è che a norma del concilio niuno può dirsi *canonicamente* deputato al regime di una Chiesa, se non dipendentemente da elezione, e missione, avvalorata dall'autorità del sommo pontefice.

Aggiungasi l'ottavo dogmatico canone della precedente sess. ventesima terza: *Si quis dixerit, episcopos, qui auctoritate romani pontificis assumuntur, non esse legitimos et veros episcopos, anathema sit*. Se dunque non può dirsi senza incorrere nell'anatema pronunciato dal concilio, che legittimi, e veri vescovi non siano quelli, che si assumono dal romano pontefice, e ciò indefinitamente a tenore del canone; diritta è la conseguenza, che legittimo non può essere il vescovo, che in qualsiasi parte assunto venga da estranea podestà in opposizione al romano pontefice. Tanto è certo non esservi umana autorità, che possa restringere il sacro dovere della pastorale, sollecitudine ingiunta da Cristo al ministero del primato di vegliare e provvedere alla utilità delle Chiese in ogni parte della cristianità.

E quindi è, che lo stesso concilio ricapitolando sess. ultima c. 21. la somma delle cose,

da esso in ogni materia decretate nella serie delle precedenti conciliari azioni, stimò di ripetere, ed incalzare la protesta fatta da principio *omnia et singula... ita decreta fuisse, ut in his salva semper auctoritas sedis apostolicae et sit, et esse intelligatur*. Protesta di cui non avranno luogo di offendersi le adognose orecchie de' nostri avversarj, se pure non hanno dimenticata la risposta che fecero i prelati di Basilea (sess. 8. n. 5. presso Labb.): *Per concilium autem statuta in nullo derogant suae (pontificis) potestati; quin pro tempore, loco, causisque, et personis, utilitate vel necessitate suadente moderari, dispensareque possit, atque uti summi principis Episcopa, quae ab eo auferri non potest*.

Per dare finalmente l'ultimo risalto, e compimento alle sopra riferite sentenze ed autorità, produrremo la recente dichiarazione della S. M. di Pio VI. nel suo breve *Charitas* in riprovazione della sufficienza di una qualunque supposta metropolitica conferma per dare ad un vescovo la missione, che si richiede ad un legittimo ingresso nel pastorale ministero: « Haec » porro jurisdictionis conferendae potestas ex » nova disciplina, a pluribus saeculis jam recepta, et ab ipsis concordatis confirmata, ne » ad metropolitanos quidem potest ullo modo » attinere; utpote quae illuc reversa, unde discesserat, unico residet penes apostolicam » sedem, ut hodie romanus pontifex ex munere sui officii pastores singulis Ecclesiis praeficiat, ut verbis utamur concilii tridentini » sess. 24. de Reform., adeoque legitima concessio nulla fiat in Ecclesia catholica universa, nisi ex apostolicae sedis mandato ». E conclude con questa breve sentenza, che tutto dice per un cattolico: *Nemo enim in Ecclesia Christi potest esse, nisi capiti ipsius visibili uniatur, et in cathedra Petri solidetur*.

Resta una cavillazione familiare a' nostri avversarj, che non conviene passare del tutto in silenzio, sebbene non espressamente obiettata da monsignore di Noli; ed è di coloro, i quali non potendo negare la necessità di una legittima missione, pretendono che questa si riceva col rito della ordinazione, conforme, dicono essi, alla sentenza di que' rinomati teologi, che da Dio immediatamente ripetono la podestà non solo di ordine, ma anche di giurisdizione.

Già ci siamo dichiarati di non volere entrare in contese sulle opinioni tutt' ora dibattute nelle scuole. Onde fia qui bastante mostrare, altro non essere quella pretesa conformità fuor che un mero abuso della detta sentenza, non ammesso, anzi rigettato da que' dottori cattolici che la professano. Questi, sebbene lor piaccia ripetere da Dio l'immediata origine della podestà di giurisdizione, lungi però sono dal negare alla Chiesa l'autorità di prescrivere le condizioni necessarie, perchè possa legittimamente, o anche validamente esercitarsi. Così Na-

tale Alessandro (Schnl. 12. in cons. trid.): *Sed tamen diocesium divisio, subditorumque designatio a romano pontifice dependet.* E Juenin (Dissert. 9. de Ordine in specio q.1. c.1. art. 3.): *Electio facta a capitulo, aut aliis, ad quos de jure, aut de consuetudine, spectat, et institutio per bullas pontificias sunt conditiones requisitae, ut Christus jurisdictionem episcopis impertiatur.* Tanto certa fu sempre ed inconcussa la cattolica massima, che ha la Chiesa il potere, sotto l'autorità del romano pontefice, di prescrivere le condizioni richieste per una canonica elezione e missione; senza le quali niuno può assumere il grado ed esercizio del pastorale ministero, che è il principale oggetto di queste nostre considerazioni sulla prima parte della lettera di monsignore di Noli.

PARTE SECONDA.

Maravigliosa in vero, sia lecito il dirlo, si è la singolarità de' fantasmi, sopra de' quali monsignor di Noli suol modellare i suoi concetti, riguardanti la pontificia autorità. Nella seconda parte della sua lettera si lagna egli fortemente della odiosità, che gli si è concitata presso non solo i romani, ma pur anche generalmente presso gl' Italiani, ed i suoi Liguri medesimi per cagione di una sua composizione, colla quale *Pis VI.* (così egli) *judicium oppugnavi; quo contra fas, moremque majorum pistoriensis concilii acta, et decreta damnavit; et illam doctrinam capta, quibus nostri ordinis (episcopalis), libertas stat, et reipublicae salus et dignitas intactae sunt, labefactare ausus fuit.* E dopo imputazioni di tal natura si duole ancora dell' animosità di chi se la prende contro di lui, *tantum si (quod absit) romanae Ecclesiae auctoritatem parvi faciam, et a pontificis maximi obsequio fideique discedam.*

Per verità non saprei dire, se altr'uomo siavi in tutta l' umana generazione, cui sembrar possa debitamente salvata l'autorità della Chiesa romana, salvato l'ossequio dovuto al pontefice massimo, nel crudo rimprovero fatto alla gloriosa memoria di Pio VI. di avere contro ogni legge e costume de' maggiori condannato gli atti del concilio pistojese, e ciò avere ardito in que' capi di dottrina segnalamente, sui quali riposa la libertà dell'episcopato, la sicurezza e dignità della repubblica. Singolare fantasma pertanto dovrà dirsi di monsignore, se agli occhi suoi siffatte imputazioni parute sono conciliabili coll'ossequio, da cui fa mostra di non aver mai inteso dipartirsi verso la sede romana, ed il sommo pontefice. E più singolare ancora, se rilevandoue la gravità, si stupisce, che Roma, l'Italia, la sua medesima Liguria abbiano tosto palesata l'indegnazione, che non può a meno di destare in animo cattolico l'oltraggioso modo, tenuto da esso, nel sollevarsi contro un dogmatico giudizio di quella santa

ed apostolica sede, la cui veneranda costituzione fece egli solenne promessa nel sacro rito della sua ordinazione di volere *venerabiliter suscipere, docere, ac servare.*

Che però giunto io a questo segno, sospeso rimasi sulle prime nel proseguimento dell'incominciato lavoro tra la necessità, per non tradire la causa, di non dissimulare cosa, che paja di mestieria vindicare l'autorità del decreto pontificio contro le accuse di monsignore, e tra la difficoltà per altra parte in ciò facendo di non prorompere in qualche tratto men conforme al riverente contegno, che già mi feci legge di costantemente osservare verso il sacro suo carattere: quando a togliermi da tal molesta perplessità, mi sovvenne opportunamente l'impegno contratto da monsignore in questa causa del pistojese concilio, di seguitare unanimemente le orme del celebre Bossuet, come autore, da esso riputato, della *dichiarazione* della gallicana dell'anno 1682. Donda mi parve poter trarre un modo plausibile di soddisfare al mio intento, con sfuggire sì l'uno che l'altro de' due poc'anzi proposti inconvenienti; e ciò col dispensarmi d'entrare io personalmente in contesa col prelato autore della lettera, e facendo che a lui parli nelle insigne sue opere l'illustre vescovo gallicano; e gli faccia intendere, quanto sia egli stato sempre mai alieno dalla esorbitanza di quelle profane pistojesi massime, delle quali non pertanto si è il vescovo di Noli dichiarato zelante patrocinatore, fino a segno di gloriarsi coll'Apostolo della grazia data a lui *minimo dei Santi* di oppugnare l'apostolica costituzione del pontefice, che secondo lui ha *ardito* di condannarle.

Mi ristringerò pertanto alle funzioni di semplice relatore, esponendo i principali capi di accuse contro la S. M. di Pio VI. riprodotte da monsignore nella sua lettera; ed a quelle contrapponendo que' corrispondenti capi di dottrina tratti dalle varie opere, nelle quali sembra Bossuet averne ideata la preventiva confutazione.

Primo capo di accusa, *ut jacet*, può dirsi un rimprovero di usurpata autorità nell'aver il pontefice *contra fas, moremque majorum* condannati gli atti, e decreti del concilio di Pistoja: con che comincia monsignore dal contrastare al sommo pontefice il diritto di conoscere, e giudicare le cause concernenti la religione, che al supremo suo tribunale si riferiscono, e debbonsi riferire da ogni parte della cristianità: diritto solennemente riconosciuto di primitiva universale tradizione ne' celebratissimi ricorsi de' padri cartaginesi e milevitani al papa s. Innocenzo I. per la definitiva condanna della pelagiana eresia. Ma de' sentimenti del Bossuet potrà il vescovo di Noli prendere argomento dal modo, in cui si spiega nell'opuscolo intitolato *Gallia orthodoxa*, posto in fronte all'opera della *Difesa*: ove contro l'accusa

data da taluno a' padri gallicani di favorire il giansenismo, rileva anzi n. 9. a titolo di singolar lode, che *accuratissime omnium jansenismum, omnesque ejus artes retexerunt*. Ed in conferma soggiunge n. 78. la somma venerazione, colla quale accolte furono in Francia le costituzioni d'Innocenzo X., e de' suoi successori: « Quo enim in loco, qua in parte orbis, » *magis quam in Gallia Innocentii X. allaque » constitutiones de janseniana re majori vene- » ratione susceptae, aut potiori virtute in executionem deductae sunt?* Certe Jansenii sectatores, seu occulti, seu publici, ne mutire » *quidem audent: nec si millies concilia oecumenica appellarent, audirentur usquam* ». Ma in prima da chi furono implorate quelle santissime costituzioni? Notorio è, come nell'anno 1651. ricorsero i padri gallicani all'autorità della s. sede, ad oggetto d'imporre silenzio agli ostinati tumultuanti clamori dei giansenisti: due anni dopo emanò il supremo giudizio d'Innocenzo X., e tosto rendettero al santo padre le dovute grazie di aver fissata la credenza de' fedeli con quella sospirata costituzione, *qua vestrae sanctitatis auctoritate, quid sentiendum sit de controversis propositionibus... perspicue decernitur*; riconoscendo insieme la salvezza della Francia in quell'imminente suo pericolo dalla provvida sollecitudine del santo padre nell'uso di quella podestà *ex alto petita, quae sola acerrimam illam animorum collisionem compescere poterat*.

Nell'applauso fatto da Bossuet alla venerazione, con cui ricevute furono in Francia le costituzioni d'Innocenzo, e de' suoi successori, palesa egli la conformità de' suoi sentimenti colle massime di que' padri gallicani, al ceto de' quali recò egli pochi anni appresso un nuovo lustro colla sua promozione all'episcopato: nè pertanto dubitava dell'alta prerogativa della s. sede, *petita ex alto*, in virtù della quale nella citata lettera i padri gallicani ad esempio de' cartaginesi e milevitani costanti si dimostrarono nell'antica massima, che in ogni controversia di religione, *nihil finiendum ducerent, nisi ad ejus sedis notitiam perveniret, cujus auctoritate quae justa fuerit pronuntiatio firmaretur*; come attestò papa s. Innocenzo in quel suo rescritto ai padri africani, del quale ebbe a dire s. Agostino, che *ad omnia nobis ille respondit, ut fas erat, et oportebat apostolicae sedis antistitem*. Per le quali autorità potrà monsignore di Noli convincersi, che non fu attentato *contra fas, moremque majorum* l'apostolico giudizio di Pio VI. nel condannare gli atti, e decreti del pistojese concilio.

Ma pur qui sorge un apologista del prelado a voler salvare l'opposizione fatta da lui alla bolla *Auctorem fidei* dalla taccia di opposizione a un decreto della Chiesa, sotto pretesto della pretesa pontificia fallibilità, ammessa, e promossa dallo stesso Bossuet. Prima pertanto di

procedere oltre convien dileguare questa inora illusione dell'apologista, che si va pur troppo divulgando fra i proseliti della setta: i quali sicuri stimandosi all'ombra di quel gran nome si fanno giuoco di vibrare colpi e sarcasmi contro ad ogni più rispettabile autorità. Venga dunque di nuovo Bossuet ad ispiegare egli stesso quelle sublimi prerogative del primato di Pietro, esposte già da lui non meno nella Difesa, che nell'altre opere incontrastabilmente sue, tali da mettere in piena evidenza l'ereticale perversità di quelle massime, che già da tanto tempo pros critte dalla s. sede si sono fatte ripullulare nel concilio di Pistoja.

Così dunque nella esposizione della promessa racchiusa nella preghiera di Cristo, *Rogavi pro te, Petre, ne deficiat fides tua* (Difesa part. 3. l. 10.), premette Bossuet alc. 4. il seguente tema: *Fides Petri numquam defectura, neque in ipso Petro, neque in catholica Ecclesia, neque in sede apostolica, seu peculiari Petri Ecclesia*. E nel tema preinesso al cap. 5. seguente: *Petri fides, in Petri sede, et in successorum serie non deficit*. E qui dopo avere spiegata la necessità di una particolar sede, in cui surrogati venissero di mano in mano i successori di Pietro; questa egli espressamente riconosce, e addita in quella sola, che fu stabilita in Roma, *quam Petrus fundaverit, et rexerit, imo quam semper et foveat et regat*, soggiungendo: « Haec ergo Ecclesia ex avita » *aliquae apostolica traditione, eo jure, ea dignitate est, ut quemcumque sibi, eundem » etiam Ecclesiae universae ducem pastorem » que eligat* ». E qui si noti di passaggio, che se alla sola Chiesa romana per apostolica tradizione compete il diritto, che quello che ella si elegge in pontefice, sia *eo ipso* duce e pastore della Chiesa universale; non vi ha dunque altra Chiesa, cui possa trasferirsi un diritto, fatto proprio della Chiesa romana *ex avita apostolica traditione*; onde segue l'immobilità del primato, fissato nella sede romana in virtù di primigenia apostolica tradizione. Segue monsignore Bossuet: « Haec igitur catho- » dra, haec sedes, haec Ecclesia est, quae » *pro sui pontificis dignitate uniendae Ecclesiae necessaria, numquam a vera Ecclesia, » nunquam a vera fide abrumptur... Neque » vero distinguimus a romanorum pontificum » fide, romanae Ecclesiae fidem, quam scilicet » non aliter quam a Petro primo, atque a Pe- » tri successoribus romani didicerint* ».

Ed ecco espressa ne' capi 4. e 5. la chiara e limpida professione, che fa Bossuet di riconoscere nella preghiera di Cristo la promessa di una costante perpetua indefettibilità della fede nella persona di Pietro, nella Chiesa cattolica, nella sede di Pietro, e nella serie dei romani pontefici suoi successori. Talchè se in virtù della veracità, ed onnipotenza di Cristo vindicò Bossuet quel dogma cattolico l'indefettibilità della Chiesa contro i protestanti; lo

stesso del pari vale, e si applica da per sé alla indefettibilità della sede apostolica, e della perpetua serie de' suoi pontefici, siccome dal Bossuet riconosciuta del pari fondata sulla preghiera, e promessa di Cristo.

Bensì è vero, che riguardo alla serie de' romani pontefici suppone poscia monsignor Bossuet, che alla perpetua indefettibilità della medesima non osti un momentaneo trascorso di uno, o altro singolare pontefice da essere subito riparato, in guisa che non ne segua morale interruzione nella indefettibilità della medesima: « Neque huic fidei oberit, si aliquot » pontifices officio defuerint, atque a vera fide, » eique conjuncta fidei confessione, aut praedicatione aliquando aberraverint ». Ma poi anche immediatamente avverte, con che cautela debba ciò intendersi per non pregiudicare alla indefettibilità della sede nella serie de' romani pontefici, poc' anzi riconosciuta da lui fondata sulla promessa di Cristo, non meno che l'indefettibilità della Chiesa cattolica: « Stat » enim romana fides ab eorum antecessoribus » stabilita, ab eorum successoribus statim vindicanda: ut factum (così egli suppone) in » Liberio, Honorio, aliisque vidimus, nullo » romanae fidei, aut romani primatus detrimento ». Indi prosegue: « Accipienda ergo romani pontifices, tamquam una persona Petri, in qua numquam fides penitus deficit, atque ut in aliquibus vacillet, aut » concidat, non tamen deficiat in totum, quae » statim revictura sit Sit ergo in Leone, » sit in Agathone, sit in aliis egregiis » pontificibus Petrus fratres confirmans: sit » etiam in Liberio, sit in Honorio Petrus ad » horam nutans et vacillans, sed statim recipiente Domino convalescens, seque ipso validior . . . Neque porro aliter ad consummationem usque saeculi in tota pontificum successione eventurum esse certa fide credimus ». Si noti, che concede bensì Bossuet, poter darsi nella totalità della successione tale o tal altro pontefice *ad horam vacillans*, ma proponendo insieme, come articolo da credersi *certa fide*, che ad un efficace penetrante sguardo del Redentore cessi tosto il vacillamento, e rinvigorite le forze del pontefice, seguiti a risplendere come per lo innanzi nella successione la luce della verità.

Fermo *certa fide* Bossuet nella costante professione di tale articolo, altro compenso non seppe ritrovare per conciliare la indefettibilità della serie coll'opinione della fallibilità, cui possa soggiacere or l'uno or l'altro de' pontefici, che si succedono, se non il presupporre, quale imprescrittibile condizione, che il fallo qualunque volta accada, non debba intendersi, che di passeggero traviamiento da essere di subito riparato, talchè non possa propagarsi nella successione, e sia da riguardarsi come il transito di un vascello, che fende l'acqua, nè

lascia vestigio; che tal è pure la similitudine recata dal Bossuet (Serm. dell' Unità).

Non è qui duopo ripetere, quanto si è detto di questa pretesa conciliazione nella seconda parte dell' *Esame* (qui sopra pag. 242). Bensì dobbiamo riproporre ciò che fa propriamente al caso, riguardo alle opposizioni di monsignore di Noli: ed è che l'opinione della fallibilità, come la propone Bossuet, ristretta a qualche raro possibile trascorso, che abbia ad essere di subito riparato, non solo non serve alla causa degli opposenti alla bolla *Auctorem fidei*, ma ne mette in chiara luce l'incompatibilità con un punto di dottrina proposto dal Bossuet, come fondato sulla indefettibile promessa fatta da Cristo alla sede di Pietro, e alla serie dei romani pontefici, non meno che alla stessa Chiesa cattolica. Non basta di fatto a questi oppositori di rilevare qualche preteso difetto in un tale o tale decreto, che sfuggito sia all'avvedimento di un tale o tale singolare pontefice. D'uopo fa loro di prendersela da disperati colla lunga continuata serie de' giudizj emanati dalla s. sede nella causa del giansenismo, accagionando tutta quanta la successione de' pontefici da s. Pio V. in qua di essersi dichiarati aperti promotori di perverse dottrine, sovversive delle verità più importanti della religione, e che sono la base della fede, e morale di Gesù Cristo: nè sentono questi sedicenti seguaci di Bossuet l'ingiuria, che fanno all'acclamato loro maestro coll'involgere nello stesso reato costituzioni da lui dette accettate dalla Chiesa, come irrefragabili giudizj della sede apostolica.

Che se dappresso a tre secoli si è radicato nella sede romana l'errore, che Bossuet attestò non potervi *prender radice*, dovrà dunque dirsi di Roma ciò che pur troppo si è verificato delle altre sedi apostoliche, matrici, ed originarie, *defecit Hierosolyma, defecit Achaia* ec.: e finalmente (N. B.) che mancato sia il filo dell'apostolica tradizione depositata in Roma dalla viva voce de' santissimi apostoli; e che ivi come nella Chiesa primaria dovea perpetuamente pura ed illibata conservarsi a norma della dottrina, che, siccome dice s. Ireneo, da tutte l'altre Chiese dee professarsi. Che più? Sarebbe avvenuto il caso pronunziato da Bossuet impossibile ad avvenire, siccome quello che trarrebbe seco la sovversione, e dispersione della Chiesa universale. Così egli p. 3. l. 10. c. 6. alle prerogative rilevate nella romana cattedra da s. Ottavo millevitano soggiunge: « Quae proinde cathedra, si concidere posset, » fieretque jam cathedra non veritatis, sed erroris et pestilentiae, Ecclesia ipsa catholica » non haberet societatis vinculum, jamque » schismatica, et dissipata esset, quod non est » possibile ».

Riflettano su questo passo quegli scrittori, che fingendo il caso, in cui venisse un pontefice legittimo a segregare l'altre Chiese dalla

sua comunione, la Chiesa ciò non ostante potrebbe sussistere nelle aggregate Chiese, unite fra di loro, tuttochè prive del vincolo di società colla sede, detta sopra da Bossuet *uniones Ecclesiae necessariae*. Laddove tal concetto avea Bossuet della perpetua stabilità nella Chiesa di Roma, di questo necessario vincolo dell'Unità cattolica, che non dubitò scrivere nell'appendice della Difesa l. 1. c. 15.: « *Quamcumque in Romam fremerent inferorum portae, ac sacrae urbis, quod absit, fundamenta concaterent, non propterea praevallentur contra Petri cathedram; sed eam semel a Christo Ecclesiae catholicae datam, integram permansuram, sedique sacrosanctae modo quo noverit, provisorum Deum: neque faturum unquam, ut ipsa pontificum, qui petri loco sint, successo ac sedes a vera fide avellatur... Quod autem Driedo futurum numquam docet, ut in urbe Roma, in romana dioecesi, in romano solo fides et primatus intereant, id quidem non video, ut in nos intorqueri possit. Neque enim clerus gallicanus somniavit fore, ut romana Ecclesia particularis, seu romana dioecesis cum episcopo et plebe sua penitus intercidat, populusque romanus totus cum suo pontifice a fide abrumpatur, et primatus Ecclesiae alio transferatur ».*

Nè però qui ancora finiscono le lezioni, che può tuttavia ricevere monsignore di Noli dal dotto prelato gallicano. Ha tratte questi dalla tradizione più e più testimonianze comprovanti le alte prerogative, che fin qui abbiamo vedute da esso lui rilevate nella cattedra, e nel primato di s. Pietro. Ma basteranno alcune poche di queste, onde monsignore di Noli intenda, che la promulgazione della bolla *Auctorem fidei* non fu già, come a lui piace qualificarla, un *ardimentoso attentato* di Pio VI. *praeter fas, moremque majorum*; ma l'esercizio di un diritto da' primi secoli riconosciuto inerente al primato, per conservare l'integrità del deposito nell'unità della Chiesa. Comincia Bossuet nel l. 10. c. 6. dal celebre passo tante volte di già citato di s. Ireneo, ch'ei chiama *gallicanae Ecclesiae lumen*: nel quale attesa la difficoltà pressochè insormontabile di scorrere per tutte le Chiese sparse nella cristianità, onde accertarsi de' loro sentimenti, porta il s. Dottore in prova della uniforme loro dottrina, la necessità, comune ad ogni successione cattolica, di convenire nell'apostolica tradizione depositata nella Chiesa romana, il cui preconio si diffondeva in ogni parte per la successione dei suoi pontefici: a tal che la notoria predicazione della dottrina professata in Roma facea piena fede *propter potestatem principalitatem* di una uniforme professione vegliante in tutte le altre Chiese. Onde potrà anche monsignore di Noli trarre queste due necessarie conseguenze, 1., che la necessità, ossia l'obbligo stretto di ogni

Chiesa di convenire colla sede romana, suppone in questa, e prova per legge de' correlativi il corrispondente diritto d'intimare alle particolari Chiese la tradizione apostolica, cui debbono esse conformarsi: 2., che un tal diritto prova nel principato di essa sede un privilegio d'immunità da ogni errore nel preconio; non potendo stare l'indispensabile obbligo di unirsi nella fede ad una cattedra, che soggetta fosse ad errore nella fede.

Segue l'insigne passo di Tertulliano, ove nelle dubbiezze in materia di salute propone per la decisione il ricorso alle Chiese matrici, nelle quali pura e limpida si conservava tuttora la dottrina sparsa dagli apostoli, ed in particolare agli abitanti nelle vicinanze dell'Italia; con dimostrazioni di singolare venerazione accenna Roma: « *Habes Romam, unde nobis (Afris) quoque auctoritas praesto est* ». E soggiunge Bossuet: « *Inde auctoritas, et illa apud christianos jam inde ab origine romanae Ecclesiae praecipua commendatio* ». Ed in vero se per l'Africa, l'Italia, e le Chiese adjacenti irrefragabili erano le decisioni di Roma in ogni dubbiezza concernente la salute, tali pure attesa l'unità della fede doveano essere per tutte l'altre parti della cristianità.

Di s. Cipriano riporta Bossuet la contezza, ch'ei dà al papa s. Cornelio, della partenza per Roma degli scismatici Felicissimo, e suoi aderenti: *Navigare audent ad Petri cathedram, et ad Ecclesiam principalem, unde unitas sacerdotalis exorta est*. E soggiunge Bossuet il suo commento: « *En unde principalis, quod Irenaeus docebat, et jam sermone Ecclesiae frequentatum. Hunc locum Petri, et cathedrae sacerdotalis gradum, hanc Ecclesiae catholicae radicem et matricem, ecclesiasticae unitatis originem* » idem Cyprianus saepe commendat ».

Viene appresso il concilio di Aquileja, cui presedeva s. Ambrogio, nella cui lettera agli augusti Graziano, Valentiniano, Teodosio si espone la supplica de' padri. « *Totius orbis romani caput romanam Ecclesiam, atque illam sacrosanciam fidem apostolorum ne turbare sinerent, obsecranda fuit clementia vestra: inde enim in omnes venerandae communione jura dimanant* ». Turbare la Chiesa romana era dunque lo stesso che il voler turbare la sacrosanta fede degli apostoli, che in quella risiedeva come in primaria sede, capo dell'orbe cristiano, onde si diffondevano, ed aveano a diffondersi in perpetuo i diritti della veneranda cattolica comunione.

Cita indi Bossuet l'autorità del dottor massimo s. Girolamo, che a' dissdj dell'Oriente oppone *cathedram Petri, et fidem apostolicam laudatam*, e di Stefano metropolita di Larissa, scrivente a Bonifacio II. e al sinodo romano: « *Dixi, quia auctoritas sedis apostolicae, quae a Deo et Salvatore nostro summo apostolorum data est, omnibus sanctarum Ecclesia-*

» rum privilegiis antecellit; in cuius confes-
» ne omnes mundi requiescant Ecclesiae ». Quie-
» te di tutte le Chiese del mondo , che suppone
» immobilmentè stabilita nella sede del sommo
» apostolo la confessione, in cui elleno riposano.

Termina Bossuet questo sesto capo con un
passo di s. Gelasio, in cui dopo avere il pon-
tificè rammemorato le prerogative concesse
da Cristo a s. Pietro, conclude: *Praestans sedi,*
quam ipse benedixit, ut portis inferi nunquam
pro Domini promissione vincatur, omniumque
sit fluctantium tutissimus portus. Nè qui tra-
lascia Bossuet l'occasione di rispinger la ri-
sposta, ch'egli si aspettava da' temerarj deri-
sori della pontificia autorità: « Audio quid di-
» cant: romanis pontificibus, sedis suae digni-
» tatem commendantibus, in propria videlicet
» causa non esse credendum. Sed absit; pari-
» enim iure dixerint, ne episcopis quidem aut
» presbyteris esse adhibendam fidem, cum sa-
» cerdotii sui honorem praedicant; quod con-
» tra est. Nam quibus Deus singularem hono-
» ris dignitatisque praerogativam contulit, li-
» adem inspirat verum de sua potestate sensum;
» ut ea in Domino, cum res poposcerit, libere
» et confidenter utantur, fiatque illud quod ait
» Paulus: *Accepimus spiritum qui ex Deo est,*
» *ut sciamus quas a Deo donata sunt nobis.*
» Quod quidem hic semel dicere placuit, ut te-
» merariam ac pessimam responsum confu-
» tare, profiteorque me de sedis apostolicae
» maiestate, romanorum pontificum doctrinae
» et traditioni crediturum; quamquam eorum se-
» dem non ipsi magis quam reliqui, ac tota Eccle-
» sia, atque Orientales haud minus quam Occi-
» dentales praedicant. Id sequentia declarabunt.

E quindi passando al capo settimo a mag-
gior conferma, e lume delle antecedenti au-
torità produce la celebratissima formola di s.
Ormisda sotto la seguente intitolazione: *Libellus*
a sancto Hormisda ad Ecclesias orientales mis-
sus: ab iisdem Ecclesiis subsignatus mittitur ei-
dem papae: tum sancto Agapeto, Nicolao I., at-
que Adriano II.: praedicata in eo libello roma-
na fides nunquam defectura. Ed è questa la fa-
mosa formola, colla quale il santo papa Or-
misda pose fine allo scisma di Acacio; e rap-
acificati gli animi fece più che mai risplen-
dere la chiarezza dell'unità cattolica, come se-
gne Bossuet ad ispiegare più distesamente col
riferire il tenore della formola: « Sancti Hor-
» misdae ac Iustini augusti tempore Ecclesiae
» orientales hanc adversus Acacium, Eulyche-
» tis defensorem, a beatissimo papa missam
» formulam subscripserunt: *Prima salus est*
rectae fidei regulam custodire, et a patrum tra-
ditione nullatenus deviare; quia non potest Do-
mini nostri Jesu Christi praetermitti sententia
dicentis: TU ES PETRUS, ET SUPER HANC PETRAM
AEDIFICABO ECCLESIAM MEAM. Haec quae dicta
sunt, rerum probantur effectibus; quia in sede a-
postolica immaculata est semper servata religio.

» Ergo ut semper servaretur ad haec Chri-
» sti promissa referunt. Subdunt postea (sub-
» scribes episcopi): *Unde sequentes in omni-*
bus apostolicam sedem, et praedicantes ejus om-
nia constituta, spero (ita singulatim subscriben-
tes episcopi) ut in una communione vobiscum,
quam sedes apostolica praedicat, esse merear, in
qua est verax christianae religionis soliditas; pro-
mittens etiam sequestratos a communione Eccle-
siae catholicae, idest non in omnibus consentientes
sedi apostolicae, eorum nomina inter sacra non
recitanda esse mysteria. Hanc autem professionem
meam, propria manu scripsi, et tibi Hormisdas
sancto et venerabili papae urbis Romae obtuli.

In questa professione, che spiega sì chiara-
mente i supremi diritti della sede apostolica, e
la necessità per ogni fedele di conformarsi al-
la sua predicazione ed a'suoi costituti, fa rav-
visare Bossuet non men chiaro l'universale con-
senso della Chiesa cattolica: « Atque haec pro-
» fessio ab Hormisda pontifice dictata, ab om-
» nibus episcopis orientalibus, eorumque an-
» tesignans constantinopolitani patriarchis est
» recepta. Qua de re occidentales episcopi,
» praesertim gallicani, multum in Domino col-
» laetantur; ut certum sit (N.B.) hanc formu-
» lam a tota Ecclesia catholica comprobata.

E dopo aver per anche rammemorata la so-
scrizione dell'augusto Giustiniano colla pro-
messa di proteggere l'osservanza del prescrit-
to nella formola, segue a dire: « Omnes ergo
» Ecclesiae profitebantur: romanam fidem, se-
» dis apostolicae, et Ecclesiae romanae fidem,
» integra (N. B.) et perfecta soliditate consta-
» re; ac ne unquam deficiat, certa Domini pol-
» licitatione firmata: nempe hanc fidem ab
» episcopis ad metropolitanos, ab his ad pa-
» triarchas, a patriarchis ad papam mitti oport-
» lebat; ut omnium confessionem unus excipe-
» ret, ac pro confessione fidei comunione om-
» nibus, unitatemque rependeret ».

Fu indi questa professione opposta, qual tes-
sera di fede, alle emergenti eresie: « Hanc pro-
» fessionem eodem initio, eadem conclusione,
» addiis subinde haeresibus, atque hereticis,
» qui suis temporibus Ecclesiam conturbassent,
» per secula saecula frequentatam scimus; hanc
» sicuti sancto Hormisdae papae, sanctoque A-
» gapeto, ac Nicolao I. omnes episcopi fece-
» runt: ita iisdem verbis Adriano II. factam in
» concilio VIII. oecumenico legimus ». E con-
clude Bossuet interrogando: *Haec ergo ubique*
diffusa, omnibus saeculis propagata, ab oecume-
nico concilio consecrata, quis respuat christianae?

Con questo apparato e corredo di dottrine,
testimonianze, e documenti della più veneran-
da antichità prova monsignore Bossuet il suo
assunto, espresso nella intitolazione del c. V.
Petri fides in Petri sede, et in successorum se-
rie non deficit: e tanto più efficacemente lo
prova, quanto che nelle autorità, ch'egli ad-
duce, parte delle quali abbiamo qui riportate

neo vola, nec vestigium apparisce sì nelle espressioni, che nel contesto, di sognata o sospettata possibile fallibilità nella cattedra, e successione di s. Pietro. No, non vi ha sillaba che suggerisca, o dia indizio di quelle avventizie, ed arbitrarie interpretazioni di chi tenta in vano torcere dalla nativa, ed ovvia intelligenza quelle sentenze, nelle quali assolutamente si afferma, essere stata per la promessa di Cristo talmente solidata la fede nella cattedra di s. Pietro, che siccome non fu macchiata di errore per lo passato, non sia mai per esserlo per l'avvenire. Che però mettendo a confronto il vescovo di Noli col vescovo mirioftano, più noto sotto il famigerato nome di Febronio, non potrà il primo dolersi, che sul punto della pontificia infallibilità, maggior fede prestiamo ai documenti recati dal mirioftano, che ce la dimostrano già divulgata negli aurei secoli della Chiesa sotto i primi re Franchi, anziché alla nuda e semplice asserzione di esso monsignore di Noli nell'appresentarla quale sconcio parto della ignoranza de' secoli barbari.

Che se taluno replicasse, che ciò non ostante pure monsignore Bossuet si dichiarò per la fallibilità; noi ricapitolando brevemente per maggior chiarezza le cose già premesse, lo pregheremo a voler diligentemente attendere, 1. La distinzione che fa Bossuet tra l'infedeltà della serie, ch'egli propone qual verità capitale fondata sulla promessa di Cristo, e la fallibilità, a cui non accondiscende, che come ad opinione, ristretta però ad un qualche fallo transitorio, anzi momentaneo, e talchè salva rimanga sempre, nè mai possa dirsi moralmente interrotta l'infedeltà della serie. 2. Che però occorrendo qualche fallo, la fallibilità ne' termini, fra' quali è ristretta da Bossuet, non solo non favorisce, ma confuta espressamente coloro, che la prolungano a segno di aver potuto contaminare la sede di Pietro per una lunga successione di secoli, non che di anni, colla non interrotta promulgazione di decreti, infetti di perniciosissimi errori. 3. Che pertanto chiunque a seconda d'inveletrato pregiudizio voglia pur valersi del nome, e dell'autorità di Bossuet nel punto della fallibilità, dee onninamente per non dipartirsi da lui adottare le massime costantemente da esso professate, e vittoriosamente provate contro de' protestanti: Che a s. Pietro solo separatamente dagli altri apostoli fu in prima, ed irrevocabilmente da Cristo conferita l'apostolica podestà in tutta la sua pienezza, sopra tutti, senza eccezione. Dal che può già ciascuno intendere, che se l'infallibilità è contenuta nella pienezza dell'apostolica podestà, fu dunque questa dapprima, ed irrevocabilmente conceduta a s. Pietro: Che questa pienezza di podestà non dovea finire con s. Pietro, ma prorogarsi nel suo ministero, non potendo aver fine ciò che dee servire di sostegno ad una Chiesa eterna:

Che la Chiesa romana non conosce eresia: Che anzi fu sempre a capo della condanna di tutte le eresie: Che se la cattedra unica predicata da s. Ottato, fondata e stabilita in Roma cessar potesse di esser cattedra di verità, e divenisse cattedra di errore e di pestilenza, la Chiesa più non avrebbe vincolo di società, e diventerebbe scismatica e dispersa; il che non è possibile: Che se i vescovi hanno tutti insieme una medesima cattedra, egli è per la essenziale relazione, che hanno colla cattedra, in cui siedono s. Pietro ed i suoi successori.

Così ha da parlare chiunque non voglia recedere dalle inconcusse massime sostenute da Bossuet, come altrettanto cattoliche verità, intimamente connesse col dogma della infedeltà fondata sulla promessa di Cristo. Ma egli è forse questo il linguaggio, non dico già di monsignore di Noli, ma della scuola degli aderenti al sinodo di Pistoja; ed in particolare di chi per tal riguardo si è fatto apologist, e editore del *Motivi* dell'opposizione, fatta da esso alla bolla *Auctorem fidei*? Qual fremito di orrore non avrebbe eccitato in monsignore Bossuet quella voce di *energumeno* (che tal fu l'espressione, che di *moto primo primo* trasse di bocca di un degno ecclesiastico la lettura del seguente passo, ove chiamando i veri figli della Chiesa a compassionare i figli dell'*afflitta* vedova loro madre esclama: « Vedete se vi è » più alcuna cosa, che l'orgoglio, e l'accecamento della romana curia non abbia cerca- » to di alterare, e corrompere . . . Dogma, » e morale, culto, e disciplina son tutte viti- » me destinate alla curialistica mania, che a » guisa del dragone a sette corna descritto nell' » l'Apocalisse, non ad altro è intesa, fuorchè » ad ingojare quanto partorisce la mistica donna pel ministero de' suoi più fedeli e zelanti pastori ».

Mancava ancora questa, che in *locum Petri* (che pure *Ecclesiae gubernacula non dereliquit*) s'introducesse il dragone a sette corna per dettare sotto nome di tanti successivi pontefici quei ferali decreti tendenti a corrompere dogma, e morale, culto, e disciplina. Non imputiamo già a monsignore di Noli le bestemmie del suo apologist; ma da queste potrà egli comprendere la velenosa infezione di que' fonti, che hanno forza di alterare a tal segno la fantasia di chi si fida di attignervi: e quanto alla venerata persona di monsignore preghiamo Dio, e lo speriamo, che voglia renderlo capace, che non sarà mai per essere qualsivisia fedele condannato da Cristo per avere anteposto al privato suo giudizio le voci del ministero, affidato singolarmente al principe degli apostoli, destinato ab eterno, perchè dovessero le genti tutte udire per bocca di lui *verbum evangelii, et credere*. Ministero che istituito per la vocazione de' credenti dee con essa perseverare fino alla consumazione de' secoli.

RESPONSIO

AD ARCHIEPISCOPUM EBREDUNENSEM

IN QUA ERRORES ALIQUOT IN HIERARCHIAM, ET JURISDICTIONEM
ECCLESIASTICAM REFUTANTUR (1).

Si quae nobis est consolatio in Christo Jesu, si quod solatium caritatis in hac asperitate temporum, cujus quidem certam spem repositam habemus in Patre misericordiarum et Deo totius consolationis, qui suos consolatur in omni tribulatione; hujus profecto solatii sacra congregatio concilii fructum modo coepit laetissimum ex ea societate Spiritus, cujus praeclaram adeo significationem litterae nobis amplitudinis tuae nuper attulerunt. Has quippe facile perspeximus ea mente scriptas, qua temporum etiam suorum calamitate inductus Magnus olim Basilii, cum ad opem Damasi confugeret, id officii, quod pro redintegrandae inter suos pace necessarium sibi noverat, minime dubitabat, quin et amantissimo patri pro sua omnium Ecclesiarum caritate, et sollicitudine, perjucundum accideret: « Quid etenim, inquit, potest esse gratius, quam eos, qui tanto locorum spatio disjunguntur, per caritatis conjunctionem in Christi corpore ad unam membrorum harmoniam videre devinctos? » Sic ille, dum per totum Orientem pestiferi erroris venenum manaret in dies latius; dum ii, qui qualibet in paroecia rectae ac sanae doctrinae defensores erant ac patroni, per calumniam et injuriam Ecclesiis expellerentur; iis vero, qui captivas

abducerent simpliciorum animas, rerum omnium potestas concederetur in illa turbulentissima Ecclesiarum tempestate: eo majorem se a patre clementissimo gratiam initurum sperabat, quo fidentius in illius caritatis sinu curas suas, ac dolores deponeret; eique se capiti arctius devinceret, cujus auctoritas laborantibus Ecclesiae membris opitulari consuevisset. Quo magis laetandum nobis est in Domino, tuaeque amplitudini gratulandum, quod in perturbata ista rerum conversione ac motu, eundem ipse animus huic apostolicae sedi retuleris; antiquam scilicet regulae formam secutus, quam synodi ac patres semper servarunt, ut super anxiiis rebus, quae sit tenenda sententia, nonnisi ad Petrum, id est, ad sui nomina et honoris auctorem referrent: quam et illi sancte coluere, quos honoris causa nominatim recensere par est, Caesarius, Avitus, Agathenses, Arausiaci Patres, qui regiones vestras praesertim eximia sanctitatis ac doctrinae laude illustrarunt. His quippe nil fuit antiquius, quam ut unde profectum episcopatus initium agnoscebant, inde apostolicae doctrinae documenta, et salutaris disciplinae praecepta repeterent.

Multum quidem dolorem, magnam cordi nostro tristitiam attulit quod significas, passim vulgari per tuam dioecesim infantum libellum, parochorum delphinatus nomine, popularibus comitiis inscriptum, errores, ut visum est, concilio tridentino adversos continentem, ipsaque (utinam ementita) inscriptione testantem parochos non defuisse, usque adeo sui nominis, et honoris oblitos, qui de toto statu ecclesiastici regiminis saecularem coetum (qui quacunq[ue] potestate polleat, nonnisi plebis loco stat in Ecclesia) invocande maluerint adire, quam ad eorum auctoritatem se conferre, quos existimare debent ac vereri sicut ministros Christi et dispensatores

(1) Il nostro Autore stese quest'opuscolo per commissione della s. Congregazione de' Cardinali, interpreti del s. concilio di Trento, de' quali egli era uno, in confutazione di altrettante massime contrarie, proposte in un libello, stampato sotto nome di un parroco, alla *Convenzione Nazionale per l'agitazione sanzionare*; sulle quali uno de' più ragguardevoli prelati delle Gallie avea consultata la sullodata s. Congregazione: erano queste in sostanza già state inseguite dal sinodo pistojese, e particolarmente nelle proposizioni 4, 9, 10, 37. Così gli Editori Romani; che lo diedero nel tomo XV. D. A. M.

mysteriorum Dei; et quae de jure sacrorum oportebat illos plebem docere, non eos pudnerit edoceri velle a plebe; quasi pastores Christus in Ecclesia posuerit, non qui pascere oves, sed pascere ab ovibus.

Verum et ad hanc leniendam molestiam non parum jucunditatis accessit ex illa litterarum tuarum parte, qua intelleximus, eos esse tuae dioecesis sacerdotes, ea fide, religione, docilitate praeditos, qui non facile circumferri se sinant omni vento deterioris doctrinae: quin immo de quibus laetam spem affers fore, ut intellecta patrum sententia, quos apostolicae sedis auctoritas sacri concilii interpretes constituit, firmiores consistant adversus oppositiones quasque falsi nominis scientiae.

Nunc itaque ut votis tuis, pastoralique sollicitudini, quantum in nobis est prae largiente Domino satisfaciamus, et obsequamur; quandoquidem libellus nobis non est prae manibus, illa tantum capita nobis attingenda esse ducimus, quae sunt litteris tuis exposita, velut summam errorum ejusdem complectentia. Quae quidem tria sunt: primum, in quo de hierarchia ecclesiastica disseritur: alterum de juribus parochorum: tertium quod eo pertinet, ut quae propria sunt ecclesiasticae potestatis in saecularem potestatem transferantur.

De hierarchia ecclesiastica fertur haec perscripta esse libelli sententia « non alios esse posse veros hierarchas praeterquam papam, episcopos, et parochos: hunc fuisse septem, octove saeculis pulcherrimum Ecclesiae statum: opus hoc divinum fuisse, deinceps humano consilio perturbatum; cum videlicet contra jus fasque prodire coeperunt titulares sine functione, ministri sine munere, pastores sine grege, praepostere ad hierarchiae essentiam vel integritatem pertinere se contendentes. Quo factum, ut perturbata pace, quae suos inter praepositos vigere debet, magnam Ecclesia gloriae suae partem amisit ».

Atque haec quidem merito sunt a te reprehensa. Nam quod episcopi, sacerdotesve, nullo etiam administrationis ordinariae munere fungentes, tardius tantum, per fraudem, nec sine ingenti Ecclesiae dedecore, in ecclesiasticam hierarchiam irrepserint; quod et inferiores ministri, quia et ipsimet diaconi ab ea rejiciantur: id cum a veritate, tum a tridentini sanctionibus abhorret sane quam maxime. Noverant patres tridentini primis etiam saeculis plures ejusmodi episcopos, et sacerdotes nulli peculiari administrationi addictos, in hierarchia ecclesiastica constituisse; plures et suis temporibus videbant conditionis ejusdem in Ecclesia consistere: nihilominus sic universae de hierarchia statuendum censuere sess. 23. can. 6. « Si quis dixerit in » Ecclesia catholica non esse hierarchiam, divina » ordinatione institutam, quae constat ex episcopis, presbyteris, et ministris; anathema » sit ». Quo dogmatico canone manifestum est

in hierarchia, divina ordinatione instituta, comprehendendi non episcopos tantum aut parochos, quos neque nominatim concilium memorat; verum indefinitis verbis presbyteros, tum et ministros, quos inter primo gradu et loco diaconos censi, constans ab apostolicis temporibus Ecclesiae traditio confirmavit.

Neque, ut et ipse recte animadvertis, ad vim eludendam canonis valet commentitia illa distinctio a nonnullis inventa inter hierarchiam ordinis, et hierarchiam jurisdictionis, quasi non ad hanc, sed ad illam duntaxat referenda esset dogmatica tridentini definitio. Plures quidem a concilio memorantur gradus personarum, functionum, munerum, qui gradus partim ad ordinem, partim ad jurisdictionem pertinent; verum qui omnes ad illam unam universalem hierarchiae constitutionem pertinent, qua ecclesiasticus status a laico secernitur; quae etsi tanquam acies ordinata multiplicem illam personarum, ac munerum diversitatem ac distributionem requirit, non idcirco multiplex evadit; quemadmodum et ipsum Ecclesiae corpus, licet divisiones gratiarum et ministrationum complectatur, non propterea unum corpus esse desinit.

Quod si primordia hierarchiae, ab apostolicis usque ducta temporibus, recolere memoria volumus, expressam eorum speciem ac formam nobis referet magnus ille apostolorum discipulus, summae vir in Ecclesia auctoritatis, martyr Ignatius. Hic epistola ad Philadelphios: *Locutus sum, inquit, magna voce, Dei vocis: episcopo attendite, et presbyteris, et diaconis.* Tam epistola ad Smirnaeos: *Omnes episcopum sequimini, ut JESUS CHRISTUS patrem; et presbyterum ut apostolos; diaconos autem revereamini, ut Dei mandatum.* En hierarchiam divina ordinatione constitutam, constantem ex episcopo, presbyteris et diaconis, sine quibus (ad Trallens.) *Ecclesia non vocatur.* Quae porro sunt in ea partes episcopi, pergit Smyrnaeos docere: *Nullus sine episcopo aliquid operetur eorum, quae conveniunt in Ecclesia. Illa firma gratiarum actio reputetur, quae sub ipso est, vel quam utique ipse concesserit. Ubi apparet episcopus, illic multitudo sit: quemadmodum utique ubi est CHRISTUS JESUS, illic catholica Ecclesia. Non licitum est sine episcopo neque baptizare, neque Agapem facere: sed quod utique ille probaverit, hoc est Deo beneplacitum; ut stabile sit, et firmum omne, quod agitur. Honorans episcopum, a Deo honoratus est: qui occultans ab episcopo aliquid operatur, Diabolo praestat obsequium.*

Ex his constat hunc fuisse statum presbyterorum in Ecclesia, ut quamvis pro potestate, ordini divinitus adjuncta, apti essent atque idonei ad sacerdotalia munera fungenda; nulli accedere ad ea fas esset, nisi jussu, ac nutu episcopi. Nulla erat singulis presbyteris singularis attributa portio gregis, quam regeret; sed in universo grege regendo suam quisque pro loco

ac tempore operam navabat, prout episcopo expedire videbatur. Si qui baptizandi essent, si ad Agapem conveniendum erat, si quod aliud obeundum ministerium, e presbyterorum coetu evocabatur ab episcopo, qui baptizaret, qui Agapi praesideret, qui praescriptum officium expleret. In hac hierarchiae descriptione, quae probatissimo teste Ignatio ab apostolorum aetate pluribus certe in Ecclesiis viguit, multi quidem presbyteri fuisse perhibentur, nullus qui peculiari portioni gregis regendae addictus esset, nullus adeo qui parochus proprie dici posset; cum potius ita comparati essent, ut per universam Ecclesiam, cui adscripti erant, quae parochorum sunt munia, omnes indiscriminatim ac per vices obirent, prout hoc vel illo loco, hoc vel illud munus, obire jussi erant ab episcopo.

Quo patet quam imperite primum dictam sit per septem octove priora saecula non alios hierarchiae compotes fuisse, praeterquam papam, episcopos, et parochos, ipsismet praeritis diaconis, quos Dei mandato in ea fuisse diserte tradit Ignatius; quam inconsulto dein subjunctum, nonnisi praeter jus fasque, nec sine immani Ecclesiae dedecore invecos esse in hierarchiam, qui tametsi sacerdotii honore insigniti, nulla pollent peculiari praefectura in Ecclesia, nullum peculiare munus habent, nullam peculiarem sibi functionem attributam. Quippe quotquot sunt in Ecclesia inferiores ministri, potissimum vero presbyteri, cum pro reverentia et obedientia, quam ordine suscipiendo episcopo seu ordinarario promittunt, omnia illa munera, quorum fungendorum potestatem ordinatione acceperunt, praestare tum teneantur aut valeant, quoties illis praescriptum, concessumve fuerit ab episcopo (cujus judicio relictum est, ut eos provideat quos Ecclesiae necessarios vel utiles judicaverit); eodem plane gradu ac jure censendi sunt in hierarchia, quo veteres illi, qui memorantur ab Ignatio. Non ignorat amplitudo tua, quam multa praeterea synodi et patres monumenta in eam rem suppeditent; ex quibus magna ex parte collatis clarus inter vestros theologus Ludovicus Thomassinus (p. 1. l. 2. c. 21. n. 8.) hanc veluti summam colligit: « Primis illis initiis solus vulgo baptizabat episcopus, solus altaribus poenitentes reconciliabat, solus offerebat, nisi quem ex presbyteris suum substitueret in locum, et offerre juberet. Quare et in maximis quibusque urbibus una erat tantum Ecclesia, fons unus baptismalis ». Sed quae sive ab amplitudine tua, sive et a nobis allata sunt, satis esse videntur; ut appareat, quantum a tridentina sanctione aberrat libelli sententia, tantundem eam ab hierarchiae forma divinitus constituta, pristinoque more et instituto servata, recedere.

Jam de parochorum juribus duo velut ex libro deprompta referuntur; quod jurisdictio ipsi

Tom. V.

ordinaria tribuatur; quod et iudices fidei constituantur. Quod attinet ad jurisdictionem, praemittendum censemus; quanto tempore, quibusve locis, viguit status hierarchicus ab Ignatio descriptus, quandoquidem nulla dum facta esset plebium partitio, presbyteros illos non ea sane potitos esse peculiaris jurisdictionis ratione, qua in distinctas postmodum, sibi quoque assignatas plebes instituti parochi usi sunt. Posteaquam vero miserante Deo magis magisque in dies augeri coepit multitudo credentium, nec in civitatibus tantum, sed et in villis, et agris, quo tutius expeditiusve animarum regimini consuleretur, placuit plebis universitatem, quae uni episcopo parebat, quamque partim episcopus per sese, partim per ministros, ut superius expositum est, indiscriminatim, et promiscue regebat, certas in partes distribui; singulisque partibus suam praefecti rectorem, cui commissae sibi portiones cura speciatim ineumberet. Quo factum est, ut parociae nomen, quod ante unius episcopalis sedis ambitum designabat, distinctis istis plebibus adhaeresceret; parociarum porro complexio, uni eidemque sedi subiectarum, dioecesis dici coepta sit. Atque ut parociarum regendam certis quidam ordo ac modus statueretur, certa quaedam jura canones parochis communia esse voluerunt, ea quoque non soli personae pro loco ac tempore, sed ipsismet muneri cohaerentia. Hanc jurisdictionis rationem, quae lege ipsa committitur, ordinariam appellare placuit; quo secerderetur ab ea quae confertur ab homine, quae delegatae nomen retinuit. Non eo itaque differt ordinaria jurisdictio a delegata, quod illa minus pendeat ab Ecclesia quam ista; sed quod unam per legem, alteram per hominem Ecclesia delegat. Quo intendisse nonnullis visi sunt tridentini patres, cum alterutram ad vim absolutionis, ut mox dicetur, necessariam decernerent, alteram *subdelegatam* potius quam *delegatam* dicere maluerunt; ne videlicet unam alteri opposcentes, ab ea, quae *ordinaria* dicitur, omnem delegationis vim ac rationem reinvisce viderentur. Eo itaque sensu explicata ordinaria jurisdictio nil prae se fert, quod ad minuenda episcoporum jura faciat, nil quod sanae intelligentiae adversetur.

At in hoc valde peccat libellus, quod, ut fertur, parochialem, quaecunque illa est, jurisdictionem, haereditaria velut successione a discipulis Christi, parochis proprio quodam ac speciali jure obvenisse contendat: quod si ita esset, cum non alio quam sacerdotalis ordinationis titulo, quae sacerdotibus omnibus communis est, qualiscunque haec successio defendatur; consequens foret, ut omnes ex aequo sacerdotes propria parochiali jurisdictione polerent, et quos ex hierarchia pellere nituntur, eos in eam revocare vel inviti cogerentur. Verum totam hujusce loci ambiguitatem plane dissolvit synodi tridentinae accura-

tissima doctrina. Nam licet vi ordinationis sacerdotes novae legis potestatem accipiant peccata remittendi et retinendi, prout sess. 23. can. 1. definitur: quia tamen haec potestas exercenda est *ad instar actus judicialis, quo ab ipso (sacerdote) velut a iudice sententia pronuntiatur* (sess. 14. cap. 6), aliunde vero (cap. 7.) quoniam natura et ratio iudicii illud exposcit, ut sententia in subditos feratur; hinc persuasum semper in Ecclesia Dei fuit, et verissimum esse synodus haec confirmat, nullius momenti absolutionem eam esse debere, quam sacerdos in eum profert, in quem ordinariam aut subdelegatam non habet jurisdictionem. Scilicet notius est, quam dici oporteat, homini datum non esse peccata dimittere aut retinere, nisi potestate a Deo accepta: quae potestas ordinatione sacerdotali confertur; sed ita, ut ad instar iudicii exerceatur. Jam vero cum iudicium exerceri nequeat nisi in subditos, opus est, ut ad potestatem ordinatione acceptam accedat subditorum assignatio, in quos eam sacerdos exercere valeat. Per hanc assignationem, quae legitima missione continetur, sacerdos proprie iudex constituitur, tumque potestas ordinatione accepta vim deam induit, naturamque jurisdictionis peculiaris ac proprie dictae; quae, nisi ad subditos referatur, nulla esse aut intelligi potest. Sic nullum in Ecclesia catholica esse potest legitimum potestatis cujusvis aut regiminis exercitium, quod non ex legitima vocatione, missioneque pendeat. Hanc parochi per legitimam institutionem obtinent: quae nisi adsit, nec plebem ullam, seu gregis portionem, subicere sibi possunt, in qua parochialis juris ac muneris partes exercere valeant. Qua de re ne unquam dubitari posset, cautum est can. 7. sess. 23. ejusdem synodi; quo anathemate percellitur: *Si quis dixerit, eos, qui nec ab ecclesiastica, et canonica potestate rite ordinati, nec missi sunt, sed aliunde veniunt, legitimos esse verbi, et sacramentorum ministros.*

Itac porro jurisdictione, quae modo amplior, modo adstrictior, canonum statutis parochorum muneri attributa est, constat nil prorsus detractum esse de illorum potestate, quos Christus posuit episcopos regere Ecclesiam Dei. Qua de re veterum, immo totius Ecclesiae constantem sententiam paucis, at apertis plane verbis complexus est doctor, vestris certe parochis hactenus non invisus, Johannes Gersonius (de Statib. Eccles. Consider. 3.): « *Statu praelationis episcopalis habuit in apostolis et successoribus usum, vel exercitium suae potestatis sub papa Petro, et successoribus ejus, tanquam sub habente vel habentibus plenitudinem fontalem episcopalis auctoritatis. Unde et quoad talla minores praedicti, scilicet curati, subsunt episcopis; a quibus usus suae potestatis quandoque limitatur, vel arceatur. Et sic a papa fieri posse*

» circa praelatos majores ex certis et rationabilibus causis non est dubitandum ». Eandem sententiam plura paullo post Tridentinum celebrata per Gallias concilia, eademque ab apostolica sede probata, promulgarunt. Sic Rothomagensis (an. 1581.) *De curatorum, et aliorum presbyterorum, ac parocchianorum officiis*: « *In curatis duo primum requiruntur, capacitas, et potestas Potestas exposcitur, quae per institutionem, et collationem committitur. Nam nisi curati ligandi atque solvendi potestate a praelatis legitime accepta, subintrant praediti; decipiunt populum, nec absolvent a peccatis* ». Neque et hoc omnino praeterendum: si ut potestas ordinis, ita et potestas regiminis ex ordinatione vi sua profluere; consequens fore, ut quemadmodum potestas ordinis, nec tolli unquam nec minui potest, sic nec tolli posset unquam nec minui potestas regiminis; quam tamen tolli, minui posse, permulta poenarum genera, conciliorum statutis decreta, manifeste convincunt; ut proinde quisquis hanc regiminis potestatem vi ordinationis, citra legitimam, missionem approbationemve, sibi arroget; hic, siquidem vult sibi constare, hanc eandem vel ipsi Luthero concedat necesse sit, utpote qui ordinationem in Ecclesia suscepit.

Omni quidem honore digni sunt parochi, qui pro animabus vigilant, ac laborant, rationem de iis reddituri: magnum sane opus, atque ut periculi, sic et dignitatis plenum. Horum ministerium quanti faciat sacra congregatio; quam sollicita semper fuerit, quam provide caverit, ne qua in re jura eorum laederentur, testantur plena volumina decretorum, quibus eorum existimationi, commodis, ornamentis consuluit. Non propterea ferendum arbitratur, ut quos ordo hierarchiae medio in gradu jubet consistere, suos fines praetergrediantur; atque altius quam par est, sese extollescentes in eorum jura invadant, qui sunt in fastigio constituti; male potius illi de gradu suo merentur, qui dignitatem, quam gradus ipse non ferat, ultro sibi appetunt. Honor certe minuitur, ubi jactat sese audacius cupiditas honoris.

Quod si non sine gravi ordinis hierarchici perturbatione studuit auctor libelli parochorum jurisdictionem adversus justam episcoporum auctoritatem amplificare; quanto immoderatio elatio in eo se prodit, quod eos in fidei judiciis episcopis coaequare non vereatur! Quae erroris pravitas ex his abunde jam refellitur, quae pro tua prudentia breviter aequae ac sapienter attigisti; scilicet in conciliis communiter servatum esse, ut episcopi deficientes subscriberent, non item secundi ordinis clerici; quibus tamen non id juris patres invidissent, siquidem divina institutione niteretur: deinde refragari Ecclesiae romanae auctoritatem, quae hanc in parochis iudicii auctoritatem in causis fidei non agnoscit; quo

uno sublata videri debet omnis dubitatio: de-
mon istiusmodi auctoritatem nullo titulo nisi,
defendit posse: non sacerdotii, secus esset
presbyteris omnibus communis; non parochia-
lis institutionis, qua non aliae facultates paro-
chis tribuantur, quam quae ad suas regendas
plebes necessariae sunt.

Quibus ut et nonnulla confirmationis gratia
subjungamus, certe si vel a remotiori vetu-
state synodorum, quae habitae sunt, rationem
attendimus, soli ut plurimum episcopi expositi-
onibus fidei subscripti comperientur; rarius
inter episcopos, pauci presbyteri, aut etiam
diaconi, nec suo, sed episcoporum suorum no-
mine: velut in ephesina unus Bessula diaco-
nus pro carthaginensi; plures in septima ge-
nerali synodo sub hac formula: « Leo presby-
ter sanctae magnae Dei Ecclesiae, et vica-
rius sedis Sidenis Metropoleos, paterna dog-
mata sequens et traditionem catholicae Ec-
clesiae, definiens subscripsi: Epiphanius pec-
tor, diaconus sanctissimae Ecclesiae Cata-
nae siculorum provinciae, et locum retinens
Thomae sanctissimi archiepiscopi Sardiniae,
paterna dogmata sequens et traditionem ca-
tholicae Ecclesiae, definiens subscripsi ».
Haec sive ubi extant, sive ubi non extant
subscriptores istiusmodi, perinde sane faciunt
contra sententiam libelli. Namque ubi non ex-
tant, manifesto indicio est, patres non illos
aestimasse iudices fidei, quos nec adscriptores
habere curaverint: sin adsunt, dum ipsimet
episcoporum nomine, non suo subscribunt, pa-
lam loquuntur non penes se, sed penes episco-
pos, id juris residere. Quamquam si quid ju-
ris ex istiusmodi subscriptionibus elici posse
videatur; id necesse est, non parochis tantum,
quos nec vetera illa concilia memorant, sed
omnibus indiscriminatim presbyteris; nec pre-
sbyteris tantum, sed et diaconis tribuendum
videri: quo nil fingi potest absurdum.

Atque et istud etiam considerandum est, ad
legitimum constituendum generale concilium
hoc inter alia omnino requiri, ut generalis fiat
eorum convocatio, qui sunt jure divino iudi-
ces fidei. Hoc nomine solos convocatos episco-
pos esse, acta in primis testantur synodorum
ephesinae, et chalcedonensis. Et quidem quod
ad Chalcedonensem attinet, cum Marciani an-
gusti pia vota non satis temporis ad univer-
salem convocationem relinquerent, non aliter
suppletum est, quam apostolica Leonis aucto-
ritate. Ceterum generalis est regula communi
doctorum assensu firmata, ut ad oecumenicam
synodum universus ordo iudicum fidei ex om-
ni parte convocetur. Jam vero cum ad vetu-
stas illas synodos nulla ejusmodi appareat pre-
sbyterorum secundi ordinis facta convocatio;
nec illas profecto velut oecumenicae synodi
haberi potuissent, a quibus nempe multo ma-
xima pars eorum abfuisset, qui jure suo iudi-
ces essent fidei. Sic uno actu consideret vene-

rabiliam earum quatuor synodorum auctoritas,
quas omni fide, omni devotione suscipere Gre-
gorius Magnus (1. 3. epist. 10.), ac sicut
quatuor libros sancti evangelii recipere profl-
tebatur: perempti earum decretis errores con-
tinuo reviviscerent, aut e latibulis, in quibus
profligati delitescunt, rursus erumpentes, cla-
des instaurarent, quas primum prodeuntes mi-
sere foedeque in Ecclesiis ediderant.

Haec tam vetusta, tam constans habendarum
synodorum ratio persuadet omnino hujusce hie-
rarchicae ordinationis, quae iudicii auctoritatem
in causis fidei episcopis detulit, initia non aliunde
ducenda esse, quam ex institutione Christi, et
apostolica traditione. Revera Christus, ut ex
Marco diximus (cap. 3.) *ascendens in montem
vocavit ad se quos voluit ipse . . . et fecit ut
essent duodecim cum illo, et ut mitteret eos praedi-
care*. Quo semper intellectum est praedicandi
ac docendi munus et officium simul cum fi-
dei deposito apostolis, eorumque successoribus
episcopis *peculiari quadam ratione* sic deman-
datum esse, ut ab ipsis tanquam *praecipuis*
verbi praeconibus evangelica doctrina cum sa-
na verborum forma in universum orbem, et
in omne tempus propagaretur. Hinc Apostolus
(1. Cor. v. 17.) missum se, ait, non baptizare,
sed praedicare: hinc episcopum *Doctorem* ab
Apostolo nominari observat Hieronymus. Quod
sancte adeo ab ipso Ecclesiae nascentis exordio
servatum est, ut non alii quam episcopi con-
cionarentur in Ecclesiis; nec nisi episcopi
jussu ac mandato presbyteris postmodum fa-
cultas permissa sit hujus muneris obundi;
sic ut plane constaret non aliam ab ipsis do-
ctrinam plebi tradendam fuisse, quam quae
ab episcopo tradita, aut certe probata esset.
Hinc Caelestinus I. (Epist. 21. ad episcopos
Galliarum ap. Constant.) cum non sine magno
moerore a sanctis viris Prospero, et Hilario
intelligisset, presbyteris quibusdam illic tan-
tum impune licere, ut dissensionem Ecclesiarum
studentes, atque indisciplinatas quaestiones vo-
cantes in medium, pertinaciter praedicarent
adversantia veritati; nonnullam in eo negli-
gentiae culpam in episcopis reprehendit: « Sed
» vestrae, inquit, dilectioni justius imputamus,
» quando illi supra vos copiam habent dispu-
» tandi. Eginus supra magistrum non esse
» discipulum; hoc est, non sibi debere quem-
» quam in injuriam doctorum vindicare doc-
» trinam. Nam et hos ipsos a Deo nostro posi-
» tos novimus ad docendum; cum sit, dicente
» Apostolo, eis tertius locus (†) intra Ecclesiam
» deputandus. Quid illic spei est, ubi magistris
» tacentibus, illi loquuntur, qui, si ita est, co-
» rum discipuli non fuerunt? » Qua ratione

(†) Respicit Caelestinus, ut Constant animadvertit
ad illud Pauli: quosdam quidem posuit in Ecclesia,
primum apostolos, secundo Prophetas, tertio Doctores.
N. E. R.

igitur fieri potest, ut cum episcopis iudices sederent, qui episcoporum se discipulos agnoscere debent: quibus non licet doctrinam sibi vindicare, sed eam cum facultate docendi ab episcopis accipere, velut magistris a Deo nostro positis ad docendum? Quo intelligitur munus hoc docendi, quo cum potestate iudicii Verbum Dei a verbis hominum secernitur, utpote quod in praedicationis officio praecipuum est ac maximum, sic etiam fuisse a Christo in summo gradu sacerdotii collocatum atque ita cum ordinis plenitudine apostolis commendatum; ut in illos transiret, qui cum episcopatu legitime adepti et retento, in sacerdotii plenitudinem apostolorum loco vocarentur.

Haud mirum proinde in gallicanis istis Ecclesiis, quae perpetua, planeque insigni pietatis ac doctrinae laude floruerunt, hanc mentem, ac sententiam insedissee, ut in conciliis iudicum loco nonnisi episcopi adessent, aut quibus vel mandato vel privilegio concessum esset. In *Tractoria*, qua praeclarum illud Ecclesiarum vestrarum lumen ac decus Avitus viennensis episcopos convocat ad concilium epaonense, cavet, ut si quem forte adversa valetudo detinet, *duos presbyteros magnae ac probabilis vitae mandati instructione armatos, fratribus pro se praesentare procuret.... nempe ad definitiones pro episcopo suo sanciendas, subscribendasque, sed istud non extorqueat nisi summa necessitas.* Sanctus item Viventiolus lugdunensis conventum episcoporum denuntians: *Clericos, inquit, prout expedit, convenire compellimus; laicos permittimus interesse, ut quae a solis pontificibus ordinanda sunt, et populus possit agnoscere.* Tam nempe certi erant pontifices illi gravissimi nullam in talibus causis penes laicos, clericosve secundi ordinis iudicii auctoritatem residere, ut scirent, prout laudatus Avitus (Epist. 36.) testatur, *synodalia legum esse, ut in rebus, quae ad Ecclesiae statum pertinent, si quid dubitationis fuerit exortum, ad romanae Ecclesiae maximum sacerdotem quasi ad caput nostrum membra sequentia recurramus.* Quid opus memorare Concilium lugdunense II. oecumenicum, in quo sess. 2. ubi post allocutionem pontificis latae sunt constitutiones pro zelo fidei, dimissi leguntur inferiores praelati, exceptis illis, qui fuerunt nominatim evocati? Ad sese nos revocat laudatum rothomagenae concilium, cujus in actis responsum refertur, quod summus pontifex Gregorius XIII. audita relatione sacrae huiusce congregationis reddendum dari censuit ad plura dubitationum capita, quae ab illis patribus ad sedis apostolicae iudicium relata fuerant. Erat caput V. « Quam vocem abbates praecipue commendatarii, capitulorum deputati, et episcoporum procuratores habere deceret? Constabat, inquit, ex formula conciliorum provincialium, et actis omnium habitorum post concilium tridentinum, tantum illis fuisse concessam deliberativam vocem, seu consultivam, non

» autem decisivam. Quoniam tamen videbantur » illi paratiores ad impediendum concilia, » et lites coram senatu movendas, ad ipsum » retardandum: nihil quoque de hoc iudicatum » fuit ». Tum subiungunt; « Nisi legitima for- » ma conciliorum provincialium restitatur, » futurum est, ut jam non dicantur concilia » episcoporum, sed inferiorum ecclesiasticorum » contra episcopos. Ideo dignetur Sua Sanctitas » unicuique suos limites ponere ». En respon- » sum: « Abbates, commendatarios, capitulorum » deputatos vocem duntaxat consultivam habere: » re: episcoporum procuratores ponere, si concilio provinciali placuerit, et decisivam habere » re ». Quae si perpendantur, facile id quoque » secum reputare quisque poterit, num artibus pontificum, quod maledici obrectatores calumniari non desinunt, an alienis plane de causis, tot morae conciliis provincialibus habendis injectae fuerint.

In Burdigalensi an. 1624. (congregatione publica XIII.) cum cuiusdam capituli procurator acrius contenderet omnes procuratores capitulorum in concilio vocem decisivam habere, explosum id fuit unanimi consensu patrum, « utpote tentatum contra id quod iudicatum, » jam, et ab ultimo concilio definitum, a summoque pontifice declaratum, et ab Ecclesia » observatum esset ». Deinde (congregatione privata XIV.) cum statuissent patres faciendum, ut ille procurator *hanc mentem deponeret, curaretque satisfacere in congregatione publica ea, quae hesternae die attulerat, sane male prolata retractaret ec. decretum edendum praeformarent* his verbis: « Sacro approbante concilio, » decretis ultimi concilii burdigalensis inhaerentes, opinionem quorundam, qui ausi sunt » asserere praeter episcopos, quosdam etiam » alios habere vocem decisivam in concilio provinciali, ut erroneam iudicamus. Ac sequenti » congregatione publica procurator ille, ita ac » promiserat in congregatione privata, episcopis et omnibus super iis, quae de voce devoti » sive et papa ante dixerat, plene satisfecit ». Hic repelere juvat, quod non semel usurpatum legimus: utnam quos non puduit sequi errantem, eos non pigeat imitari sese emendantem.

Reliquum est tertium caput, in quo quidem eo breviores nos esse convenit, quo apertius in oculos perversitas erroris incurrit: scilicet inducantur parochi postulantes a concione populari « ut fixa sententia formam immutabiliter » praefiniant essentialis constitutionis coetus ecclesiastici: declaret pastorem clerum de institutione seu consilio et voluntate sui divini » fundatoris solum esse necessarium gubernationi Ecclesiae: item declaret per legitimam » successionem ab episcopis apostolos, discipulos a parochis repraesentari: hos denique duos » pastorum ordines ecclesiasticae hierarchiae » universitatem solos constituere: ceteras classes » recentioris cleri, opus nempe manuum ho-

» minus, supervacanea velut onera esse in aedificio Ecclesiae, neque ad ejus essentiam. » integritatemque pertinere ». Hic plane horrescit animus, vixque nobis persuadere possumus catholicos parochos eo usque illi sibi passos esse, et eo usque labi potuisse, ut a populari conventu declarari postulaverint ac defuiri, quid Christus voluerit, intenderit, praescriperit de statu hierarchiae, quam divina ordinatione constitutam esse oecumenica sacra synodus definivit. At bene cadit, quod error vel ipsa errantium inconsideratissima levitate probe congruit, ac refellitur. Quippe isti sunt, qui se non secus ac episcopos doctrinae ac fidei iudices ostentant hoc nomine, quod ut apostolis episcopi, sic ipsi succedant discipulis. Quo plane consistitur in hujusmodi causis, quae doctrinam ac fidem attingunt, qualis illa est, quae versatur circa essentialiam formam hierarchiae a Christo intentam ac praescriptam, non ad alios pertinere iudicii potestatem, quam ad quos vel apostolorum, vel saltem discipulorum, ut ipsi sentiunt, legitima successio pervenerit: quam haereditatem districte adeo illi sibi vindicant, ut ex ea ceteros quoque recentioris cleri presbyteros repellant, eosque propterea ex hierarchia ipsa exulare jubeant. At profecto ab legitima illa discipulorum, apostolorumve successione abest multo longius, ac remota est popularis quaevis concolo. Qui ergo convenit, ut saeculares homines, quibus certe nihil inde juris, auctoritatisve in hierarchia obvenire potuit, supra ipsam hierarchiam tanquam ejus arbitri, iudices, moderatores efferantur; idque iudicii potestate tanta, ut de ipsa hierarchiae essentia, velut intentionis Christi supremi interpretes certam fixamque sententiam proferant?

Quam porro a Christi doctrina, et institutione abhorreat foeda ista ecclesiastici juris in laicam potestatem translatio, exploratius est, quam ut multis declarari opus sit. An non revera Christus ipse, quos voluit, elegit; quibus rerum omnium ad religionis ordinem, ac sacri ministerii rationem pertinentium custodiam, dispensationemque commisit? An non apostoli auctoritate a Christo accepta quaecumque ad ministrorum delectum et officia pertinerent, ad cultus peragendi rationem, ad iudicium de presbyteris instituendum, ad jura praefinenda et officia conjugii, sive inter fideles, sive fidelem inter et infidelem initi, ad exteriorem religionis disciplinam, quae christianae societati conveniret, nulla certe a saeculari potestate petita venia, ipsi per se constituerunt? Quo istuc adigi necesse est quotquot refragari volent, ut dicant, aut inique gestum quod ab apostolis auctore Christo factum est, et constitutum; aut fatentur, quae immunitate apostoli donati sunt a Christo, eadem et nunc qui legitimi sint apostolorum successores, legitime potiri.

Hac sane immunitate in omni christinae

administrationis ratione notum est Ecclesiam politam esse, tum maxime, cum crudelius in eam saeviebat odium Gentilium. Etiam cum tempus advenit, quo tempore Deo beneplacitam fuit principes orbis terrarum e tenebris vocare in admirabile lumen suum, sic summi hujusce beneficii compotes illi effecti sunt, ut se filios Ecclesiae, non dominos agnoscerent; *nefas* esse profiterentur, *qui sanctissimorum episcoporum catalogo adscriptus non est, illum ecclesiasticis negotiis, et consultationibus se se immiscere* (sacra theod. ad synod. ephes.). Haec una vox pontificum, conciliorum, patrum omnium aetatum: haec perpetua Ecclesiae praedictio: haec omnis linguae constans, et consentiens professio ac fides christianorum. Ex innumerabilibus, quae undequaque se offerunt, pervulgatissimisque monumentis unum operae pretium fuerit, nec forte satis ubique notum proferre; saluberrimum nempe decretum, quo immortalis memoriae pontifex Benedictus XIV. simul cum impio libello, *de utriusque potestatis essentia et limitibus*, renovatum in eo « pravam illud ac » perniciosum systema, quo ecclesiasticum ministerium ita saeculari dominationi subiectum, ut ad hanc spectare pronuntiet de externa omni ac sensibili gubernatione cognoscere ac judicare » iterum proscripsit *ut pridem ab apostolica sede reprobatum, ac pro haeretico expresse damnatum*.

Sed quandoquidem sacra congregatio has potissimum partes impositas sibi intelligit, ut in exponendis tridentini concilii decretis versetur; illud in primis ducit non praetereundum decretum, quo perspicue asseritur potestas Ecclesiae in sancendis legibus ac praeceptis, quibus omnes indiscriminatim fideles obstricti teneantur. Extat enim vero sess. 6. canon 20., quo anathemate percellitur qui dixerit, hominem quemcumque baptizatum non teneri ad observantiam mandatorum Dei, et Ecclesiae. Quae potestas cum ex instituto Christi omnia complectatur quae ad religionis ordinem pertinent; liquet profecto hanc tridentini concilii, non secus atque superiorum mentem, ac sententiam fuisse, ut earum rerum praescriptio non a saeculi potestate, sed ab his qui sacris praesunt, omnino petatur.

Quod si qui sunt parochi, quos error temporum in hanc fraudem impulerit, ut fabulis, mandatisve hominum attendentes abripi se passi sint ultra terminos, quos posuerunt patres nostri; colligant se se aliquando: repetant animo qua in fide baptizati sunt in Ecclesia, quibus votis se se Deo, Ecclesiae, suisque praepositis obligaverint; qua item in fide ministerium adepti, tot filios Christo, et Ecclesiae pepererint, quove lacte doctrinae istos aluerint. Redeant ad cor; vocem se spernant conscientiae, adscitas novitates respicientis, veterem pridem insitam, ac velut in medullis defixam catholicam professionis normam reposcentis; pro qua, si recor-

dati volent, paullo ante dicere non dubitassent paratos se esse vel mortem ipsam oppetere. Mutari quidem illi potuere; at immutata manet veritas: quae utinam illorum insipientiam ita coarguere non desinat, ut eos tandem ad se revocet. Miseri; siquidem sic coepere obdurescere, ut jam minus sentiant, quam durum sit contra stimulum calcitrare; quod in eos cadere non ignorant, qui Ecclesiam persequentes, Christum persequuntur. Cogitent, quam immane sit facinus impias manus admoveere ad lacerandum corpus ipsum Christi, quod est Ecclesia; cujus integritas vinculo illo continetur, quo fidelium, pastorumque universitas illi supremae sedi cohaeret, quam qui deserit, frustra se in Ecclesia esse confidit. Jam vero cum omne datum optimum, et omne donum perfectum de-

sursum sit, descendeis a patre luminum; vota nostra votis tuis, praesul amplissime, adungere non desinemus, magnam in Christo Jesu fiduciam habentes, ut qui eximio gratiae suae munere te dignam sibi ministrum elegit, ac per te coepit opus bonum plantandi et rigandi, incrementum quoque ac fructum daturus sit tempore suo. Dumque in grati animi pignus, ac singularis observantiae, qua te prosequimur, multam in Domino amplitudini tuae salutem precamur, et impertinus, hac te laeta spe sustentari nobiscum valde optamus, qua olim sanctissimus pontifex Innocentius I. clerum, populumque constantinopolitanum solabatur: *Dabit Deus noster afflictionibus tuis finem, quas sustinuisse proderit. Clama, ne cesses. Dabit Dominus verbum evangelizantibus virtute multa.*



CATHOLICI DOGMATIS

DE IMMUNI ECCLESIAE AUCTORITATE IN SANCIENDIS DISCIPLINAE LEGIBUS

DOCUMENTA

E TRIDENTINA OECUMENICA SYNODO PETITA (1).

Perpetua fuit, constansque ab apostolicis usque temporibus, omni consequenti aetate totius Ecclesiae fides et sententia, Christum apostolis eorumque successoribus non docendi tantum; sed et regendi manus et officium mandavisse: neque id plane inficiri ausi sunt, qui licet infensiore animo in elevandis Ecclesiae juriis versati sunt, non tamen catholicam personam penitus exulasse videri voluerunt.

Hanc porro non solum tradendae, firmisque ac irrevocabilibus decretis firmandae doctrinae, sed et disciplinae salutarium legum praesidio constituendae ac sanciendae divinitus tributam, nec ulli propterea potestati alteri obnoxiam auctoritatem ad catholicum dogma pertinere: cum plurima sacris litteris, atque ex tota antiquitate petita monumenta testantur, tum perspicue ex multis oecumenicae tridentinae synodi canonibus convincitur, quibus totidem fidei capita contineri nemo catholicus unquam dubitavit. Nonnulla in hunc locum proferre institimus, quibus rem totam et aperte declarari, et breviter confici posse arbitramur. In his autem recensendis, quo nos longioris laboris, nec omnino necessarij molestia curaque levaremus, ipsam canonam, ut jacent, seriem, potius quam rerum ipsarum nexum et ordinem sequi maluimus.

SESSIO 6. CAN. 20.

« Si quis hominem justificatum, et quam-
» tumlibet perfectum dixerit non teneri ad
» observantiam mandatorum Dei et Ecclesiae,
» sed tantum ad credendum; quasi vero evan-
» gelium sit, nuda et absoluta promissio vitae
» aeternae sine conditione observationis man-
» datorum; anathema sit ».

Ergo fidei dogma, hominem quantalibet etiam

(1) Quest' operetta fu dapprima pubblicata nel tomo XV. della collezione romana: dove si fa notare l'intento dell' A. contro le proposizioni 4, 5 del sinodo pistojese; e le precedenti confutazioni fattene da lui stesso *adversus Bushmerum* (sup. tomo preced. pag. 147 e segg.) e nella confutazione de' due libelli (ibid. pag. 352 e segg. e pag. 452 e segg.). D. A. M.

justitiae, sanctitalisve perfectione praeditum, teneri ad observantiam mandatorum non Dei solum, sed et Ecclesiae. Porro manifestum est neminem parendi necessitate obstringi, nisi erga eum, cui sit jus imperandi; sunt enim haec relata, quorum unum sine altero nec esse, nec intelligi potest. Ergo quo canone firmatur in subjectis obligatio parendi; eodem, Ecclesiae asseritur potestas praecipiendi. Jam vero mandata Ecclesiae, prout a mandatis Dei secernuntur, pastoralis praepositorum Ecclesiae auctoritate proxime nituntur; ut proinde sine catholici dogmatis injuria nequeat prorsus illis eripi auctoritas ea in ordine religionis constituendi ac praescribendi, quibus fideles omnes si-ve privati, si-ve magistratus obedire teneantur.

Sed et probe animadvertendum eorum etiam errorem damnari, qui christianam professionem una credendi obligatione meliuntur, et concludunt; quo patet a veritate longe abesse qui putant nullo christianae professionis detrimento posse disciplinam alienae potestati subijci, modo ea retineantur, quae ad dogmatum fidem pertinent; quasi non ad fidei dogma pertineret ea Ecclesiae auctoritas, quae praeter decretorum fidem, mandatorum obedientiam praescribit.

SESSIO 7.

De Sacramentis.

Can. 13.

« Si quis dixerit, receptos et approbatos Ec-
» clesiae catholicae ritus, in solemnibus sacra-
» mentorum administratione adhiberi consuetos,
» aut contemni, aut sine peccato a ministris
» pro libito omitti, aut in novos alios per
» quemcumque Ecclesiarum pastorem mutari
» posse; anathema sit ».

Ritus quos catholica Ecclesia in solemnibus sacramentorum administratione adhibet, constat humani plerosque instituti esse. Attamen anathemate percellitur quisquis dixerit eos ritus aut a ministris omitti, aut per quemcumque Ecclesiarum pastorem mutari posse. Quo satis intelligitur

quosque singulares, ac superiori auctoritate obnoxios pastores, mutationis cujusque in eos inducendae facultate carere. Quod si nulla ipsis facultas inest, quoad ea quae ad solemnitatem tantum administrationis universali Ecclesiae instituto praescripta sunt; potiori sane ratione nihil eos posse arbitrandum est quoad ea, quae ex ejusdem Ecclesiae praescripto vim ipsam sacramentorum attingunt; velut impedimenta sunt, quibus interpositis nulla et irrita conjugia Ecclesia ipsa decrevit.

DE BAPTISMO.

Can. 8.

« Si quis dixerit, baptizatos liberos esse ab » omnibus sanctae Ecclesiae praeceptis, quae » vel scripta, vel tradita sunt; ita ut ea ob- » servare non teneantur, nisi se sua sponte » illis submittere voluerint; anathema sit ».

Ad leges disciplinae referuntur praecepta ista sive scripta, sive tradita, quibus baptizatos nullo discrimine teneri declarat sancta synodus.

Haud parum igitur a dogmatica tridentinorum patrum sententia secedere convincuntur, qui negant Ecclesiam posse jure suo leges disciplinae sancire, quibus christiana societas regatur, atque ad rectam piamque vivendi formam instituat.

SESS. 13.

De sacrosancto Eucharistiae sacramento.

Can. 9.

« Si quis negaverit, omnes et singulos Chri- » stifideles utriusque sexus, cum ad annos » discretionis pervenerint, teneri singulis an- » nis saltem in Paschate ad communicandum, » juxta praeceptum sanctae matris Ecclesiae; » anathema sit ».

Nemini catholico ullam hactenus dubitationem subortam puto, quin Ecclesia jure suo potuerit hanc annuae communionis legem fidelibus praescribere. Si jure suo ejus communionis tempus praefinire potuit; cur non aequo jure alia disciplinae capita pro locorum ac temporum opportunitate statuere, quae ad rectam christiani populi institutionem perinde conducunt? Quod si ea lege singuli quoque antistites ita tenentur, ut ea nec solvere se queant, nec effloere ut id statutum aut breviori intervallo urgeat, aut praescripto tempore non urgeat; quis non videat ejusdem plane rationis esse cetera universalis disciplinae capita, deque illis proinde valere quod superius est a Tridentino de ritibus constitutum, ut scilicet per quosvis pastores nec tolli, nec immutari valeant, nisi prout superiori auctoritate concessum illis fuerit?

SESS. 14. CAP. 7.

De casuum reservatione.

1. Docet s. synodus persuasum semper in ecclesia Dei fuisse, et verissimum esse confirmat, nullius momenti eam absolutionem esse debere, quam sacerdos in eum profert, in quem ordinariam aut subdelegatam non habet jurisdictionem.

2. Sanctissimis patribus nostris visum esse magnopere ad populi christiani disciplinam pertinere, ut atrociora quaedam crimina non a quibusvis, sed a summis dumtaxat sacerdotibus absolventur.

3. Merito pontifices maximos pro suprema potestate, sibi in Ecclesia universa tradita, causas aliquas criminum graviores suo potestate peculiari judicio reservare.

4. Nec dubitandum esse quando omnia, quae a Deo sunt, ordinata sunt, quin hoc idem episcopis omnibus in sua cuiusque dioecesi, in aedificationem tamen, non in destructionem liceat pro illis tradita supra reliquos inferiores sacerdotes auctoritate.

5. Hanc delictorum reservationem, consonum esse divinae auctoritati, non tantum in externa politia, sed etiam coram Deo vim habere. Quod insuper confirmatur can. XI.

Declarat itaque sancta synodus summum pontificem in universa Ecclesia, episcopos vero in sua quemque dioecesi posse aliquas criminum graviores causas suo peculiari judicio reservare: hanc autem casuum reservationem prohibere, quominus inferior vere absolvat.

De potestate quidem summi pontificis fidei dogma est, primatus auctoritatem divo Petro a Christo collatam, divino jure in romanos pontifices Petri successores propagari; adeo ut christianos omnes, quemcumque in Ecclesia dignitatis gradum obtineant, necesse sit romano pontifici velut supremo Ecclesiae capiti subesse: quod fidei dogma doctissimus Bossuetius inter ceteros invictis plane argumentis adversus heterodoxos vindicavit. Cum ergo reservandi facultatem, quam in romano pontifice tridentina synodus agnoscit, eam aperte repetat a suprema potestate ipsi in universa Ecclesia tradita; hanc autem potestatem non ab episcopis, sed a Christo sibi traditam pontifex accipiat; liquido apparet a tridentinorum patrum mente, atque adeo catholica sentiendi ratione haud parum aberrare, qui profectam ab episcopis in romanum pontificem reservandi facultatem perperam existimant.

De potestate porro episcoporum in sua cujusque dioecesi, tametsi non desunt inter catholicos qui opinentur a Deo proxime, et immediate, ut vocant, manare jurisdictionis, qua pollent auctoritatem in sese spectatam; haud minus tamen constat apud omnes ecclesiastici juris

esse dioecesum, quibus praesunt, designationem; adeo ut vel ipse Natalis Alexander tanquam certum exploratumque principium statuere non dubitaverit, dioecesum divisionem, subditorumque assignationem a romano pontifice pendere.

Jam vero exploratissimi juris est, ut qua auctoritate subditi traduntur, eadem retrahi ac subduci valeant: ex quo sequitur, ut qui singularibus episcopis ecclesiastico instituto subditi traduntur, eisdem valeat superior Ecclesiae auctoritas, si quidem graves causae urgeant, ab ipsorum regimine ex toto vel ex parte subtrahere; quod quotidie videmus in novorum episcopatum erectione summa Ecclesiae approbatione usu venire. Contra nulla humana potestas romano pontifici subtrahere valet oves, quas ei universe divinoque jure pascendas ac regendas Christus commendavit.

Merito proinde tridentini patres reservandi facultatem primum ac praecipue in romano pontifice agnovere pro suprema, qua pollet in Ecclesia universa, potestate; deinceps etiam in episcopis pro potestate ipsis in assignatos greges tradita: ut quisque intelligere valeat, si ab his, quae sibi episcopus in sua dioecesi reservaverit, nemo inferior vere absolvit, nisi cui facultatem episcopus impertierit; multo potiori jure ab his, quae suo judicio pontifex reservare voluerit, neminem in tota Ecclesia posse absolvere, nisi qui absolvendi facultatem a pontifice impetraverit.

Atque hoc quidem valere imprimis oportet in eorum sententia, quibus placet parochorum jurisdictionem divino juri immediate acceptam referre. Nam tametsi parochus, ut isti opinantur, accepta divinitus jurisdictione polleat; quia tamen haec jurisdictio superiori episcopi auctoritati subest, haud valet a criminibus absolvere, quorum sibi cognitionem et absolutionem episcopus reservavit: sic etiam, quantumvis cui placeat episcoporum jurisdictionem a Deo immediate repetere; quia nihilominus semper constat hanc jurisdictionem superiori primatus auctoritati divinitus subjectam esse, non magis a singulari quovis episcopo solvi poterunt, quae fuerint a Petro ligata, quam solvere queat parochus, quae suis episcopis ligaverit.

CAN. 8.

De sacramento Poenitentiae.

« Si quis dixerit, confessionem omnium peccatorum, qualem Ecclesia servat, esse impossibile.... aut ad eam non teneri omnes et singulos utriusque sexus Christifideles, juxta magni concilii lateranensis constitutionem, semel in anno....; anathema sit ».

Error in fide, si quis dixerit fideles lateranensis concilii constitutione non teneri, quae obeundae confessionis ex Ecclesiae praescripto tempus annum praefinitur. Hujus porro cur-

T MO V.

sus, seu intervalli aut contrahendi, aut deducendi potestatem Ecclesia ipsa numquam in singularibus episcopis agnovit; quatenus venia episcopi tempus annuae confessionis ultra praescriptum prorogari, aut episcopi jussu ad brevius intervallum cogi fideles valeant. Quo magis etiam confirmatur, universalis Ecclesiae leges, tametsi ad meram disciplinam spectantes, non solum a plebe, aut ab his qui plebi praesunt, sed nec a singularibus episcopis relaxari posse, nisi prout suprema ecclesiastica potestas eis indulserit.

SESS. 21.

Doctrina de Communionem sub utraque specie, et parvulorum.

Cap. 2.

Hoc toto capite mirifice comprobatur Ecclesiae proprium, atque ab omni alia potestate immune jus, omnia alia in sacramentorum dispensatione (salva illorum substantia) statuendi et immutandi, quae suscipientium utilitati, seu ipsorum sacramentorum venerationi, pro rerum, temporum, ac locorum varietate magis expedire judicaverit. Qua potestate utens consuetudinem pridem inductam sub altera specie communicandi tridentina synodus approbavit, ac pro lege habendam decrevit, nonnisi Ecclesiae auctoritate, quandocumque opus foret, mutandam.

SESS. 22. CAP. 8.

De Missa, vulgari lingua passim non celebranda, et mysteriis ejus populo explicandis.

Expedire patribus visum non est, ut missa vulgari passim lingua celebraretur. Quamobrem retento ubique cujusque Ecclesiae antiquo, et a sancta romana Ecclesia omnium Ecclesiarum matre et magistra probato ritu, mandat eam animarum gerentibus, ut frequenter inter missarum celebrationem aliquid exponant ex iis, quae in missa leguntur.

Quo loco primum hoc est animadvertendum, oecumenicae synodi sententia non alios ubique gentium retinendos in sacramentis administrandis ritus, quam qui fuerint ab omnium Ecclesiarum matre et magistra, sancta romana Ecclesia probati.

Deinde, si nulla episcopis mutandi aut jure suo relaxandi facultas inest in ritibus ad sacramentorum administrationem pertinentibus, tametsi nec ubique nec semper haec relaxandi facultas reservata legatur; idem sane, eademque ratione valere oportet de ceteris quibusque universalis disciplinae capitibus: uti constare omnino debeat, quod jam Thomassinus ex communi canonistarum sententia probe jam notavit, nihil in his, non secus atque in ritibus,

episcopos posse, nisi prout superiori auctoritate concessum ipsis fuerit, seu legitima consuetudine, quae tacitam saltem superioris auctoritatis approbationem seu patientiam contineat ac praeseferat.

SESS. 23.

De ecclesiastica hierarchia, et ordinatione.

Cap. 4.

« Docet sacrosancta synodus, in ordinatione » episcoporum, sacerdotum, et ceterorum ordinum, nec populi, nec cujusvis saecularis potestatis, et magistratus consensum, sive vocationem, sive auctoritatem ita requiri, ut » sine ea irrita sit ordinatio: quin potius decernit, eos, qui tantummodo a populo, aut a » saeculari potestate, ac magistratu vocati et » instituti ad haec ministeria exercenda ascendunt, et qui ea propria temeritate sibi sumunt; omnes non Ecclesiae ministros, sed » fares et latrones, per ostium non ingressos, » habendos esse.

Can. 7. « Si quis dixerit..... aut eos qui nec » ab ecclesiastica, et canonica potestate rite ordinati nec missi sunt, sed aliunde veniunt, legitimos esse verbi, et sacramentorum ministros; anathema sit ».

Can. 8. « Si quis dixerit, episcopos, qui auctoritate romani pontificis assumuntur, non » esse legitimos et veros episcopos, sed figmentum humanum; anathema sit ».

Declarat itaque s. synodus non esse legitimos verbi, et sacramentorum ministros, qui ab ecclesiastica et canonica potestate rite ordinati, missique non fuerint: hanc autem legitimam ordinationem missionemque a nulla sive populi, sive saecularis potestatis vocatione, sive auctoritate pendere: legitimos tandem ac veros episcopos universe habendos, quicumque nulla etiam invocata saeculari potestate a romano pontifice assumuntur: qui secus dixerint, eos velut a catholico dogmate alienos anathemate perstringit.

Hinc porro liquet nullum plane nullius ecclesiastici ministerii, nimirum sacerdotii, sive beneficii, legitime compotem fieri posse, aut legitime sacerdotii cujusvis, aut beneficii functiones et munera obire, nisi qui ad id sacerdotium, beneficiumque ecclesiastica et canonica potestate rite assumatur: nullius proinde roboris ac momenti futura, quaecunque in gerendo ministerio, beneficiove statuerit, fecerit, praestiterit, quisquis legitimam ejusmodi ecclesiasticam et canonicam vocationem, ordinationem, missionemque adeptus non fuerit. Etenim quod beneficii ecclesiastici naturam, vimque maxime continet, constituitque, spirituale est imprimis officium ac ministerium, ad quod illud est institutum; quo fit, ut quisquis beneficium

Ecclesiasticum adipiscitur, eo ipso minister Ecclesiae constituitur. Vetat autem tridentina sanctio, ne velut legitimi ministri habeantur, qui ad ministeria sine canonica vocatione, ac missione ascendunt: quin potius, cum hac una pateat aditus ad ostium; qui aliunde irruunt, velut fares et latrones habendos decernit.

Hujus ecclesiasticae, canonicaeque missionis necessitas maxime se prodit in eorum sententia, qui multa disserunt, nec tamen satis explicata et distincta, quibus persuadeant ex vetustioris disciplinae norma beneficii ademptionem non fuisse olim ab ordinatione disjunctam. Quo posito inficiari non possunt ejus esse potestatis beneficium dare, cujus est ordinem conferre. Nusquam porro dubitatum est, nec isti dubitare videntur, quin ordinum ministranorum potestas penes Ecclesiae antistites juxta hierarchicae constitutionis institutum ac praescriptum resideat.

SESS. 24.

De sacramento Matrimonii

Can. 3. et 4. apertissime confirmatur Ecclesiae potestas, cum in constituendis, tum in dispensandis matrimonii dirimentibus impediementis. Equidem Zegerus ipse Van Espen non diffidet definitum fuisse a Tridentino, Ecclesiam posse impedimenta matrimonium dirimentia constituere; tantummodo vero Tridentinum, subjungit, non definivisse, utrum id Ecclesia possit jure proprio, an potius expressa vel tacita principum indulgentia. Verum hoc loco merito desideratur prudentia Zegeri, qui dubitandi causam quaerat in re minime dubia. Definitum est a tridentina synodo oecumenica, estque adeo fidei dogma, Ecclesiam posse constituere impedimenta matrimonium dirimentia. Quidquid autem dogma fidei est, id habet certam, perpetuam, incommutabilem veritatem; repugnatque idipsum de vero in falsum commutari: nam fidei dogma perpetuo credendum est, et quod perpetuo credendum est, perpetuo verum esse oportet; siquidem fide divina non nisi verum creditur, nec fidei divinae falsum scire potest. Itaque quod a Tridentino definitum est fidei dogma, Ecclesiam constituere posse impedimenta matrimonium dirimentia, nunquam desinet esse catholica veritas, nec ullum futuris aetatibus tempus incidet, quo catholicus fide divina id credere non debeat; semperque adeo verum erit dicere: Ecclesia potest statuere impedimenta matrimonium dirimentia. Jam vero si hac potestate Ecclesia non proprio nativoque jure polleret, sed expressa vel tacita principum indulgentia, consequens esset, ut quoties principibus eam suam indulgentiam revocare ac retrahere liberet, indulta sibi ab ipsis potestate

Ecclesia destitueretur: possetque adeo tempus incidere, quo non amplius verum esset Ecclesiam posse impedimenta statuere, matrimonium dirimentia; et quod, vel cogitatu horrendum, mentitus dicendus esset Spiritus Sanctus, cum per tridentinos patres fidei caput perpetuo credendum sanxisset, quod de vero in falsum commutari posset: nec adeo perpetuo verum esset, quod perpetuo credendum esset.

Can. 6. « Si quis dixerit matrimonium ratum, » non consummatum, per solemnem religionis » professionem alterius conjugum non dirimi; » anathema sit ».

Can. 9. « Si quis dixerit, clericos in sacris » ordinibus constitutos, vel regulares castita- » tem solemniter professos, posse matrimonium » contrahere, contractumque validum esse, non » obstante lege ecclesiastica, vel voto » anathema sit ».

Igitur haec vis est legis ecclesiasticae, ut qui sunt sacris ordinibus initiati, nuptiarum foedera valide contrahere nequeant. Quod si ex consensu expresso vel tacito saecularis potestatis lex ista ecclesiastica vim suam mutaretur; quotiescunque revocaretur ille consensus, vis ipsa ecclesiasticae legis prorsus concideret; nihilque jam obstatet quominus sacris ordinibus initiati clerici valide matrimonium contrahere possent, contractumque ab ipsis validum haberetur, et esset; concideretque adeo, quod et cogitatu nefas, irritumque redderetur dogmaticum Tridentini decretum, quo anathemate percellitur quisquis dixerit, clericos in sacris ordinibus constitutos, non obstante lege ecclesiastica posse matrimonium valide contrahere, contractumque validum esse.

Pariter si solemnisi voti religio saecularis magistratus auctoritati subesset, semperque in omni voti nuncupatione tacita haec conditio inesset, quoad et quamdiu principi placuerit; falsum etiam aliquando evadere posset, aut per solemnem religionis professionem matrimonii rati, non consummati vinculum dirimi, aut non obstante voto regulares castitatem solemniter professos posse valide conjugia inire. Perperam vero quisquam hic objiceret summi pontificis venia quandoque fieri, ut in sacris

ordinibus constituti conjugia nihilominus rite ineant. Nil sane in hac venia occurrit, quod cum tridentinis sanctionibus non aptissime consentiat. Nota est sollemnis testatio, quam tridentini patres sess. 25. cap. 21. declararunt, omnia et singula sub quibuscumque clausulis et verbis, quae de morum reformatione, atque ecclesiastica disciplina in sacro concilio statuta sunt, ita decreta fuisse, ut in his salva semper auctoritas sedis apostolicae et sit, et esse intelligeretur. Quo posito proclive est intelligere: quae per ecclesiasticam legem sic nulla et irrita redduntur, ut stante ecclesiastica lege fides catholica non patiatur ea pro ratis ac firmis haberi; illa eadem, relaxato pontificis auctoritate legis ecclesiasticae vinculo, jam rata et firma consistere. Qua in re, ut patet, nihil est, quod minimam repugnantiae speciem praeseferat.

In eo vero quod tridentini patres salvam in omnibus apostolicae sedis auctoritatem et esse, et intelligi voluerint, non sane novum, prout a nonnullis (qui dum eruditi videri volunt, suam saepe produnt inscitiam) insinuatum est; non, inquam, novum in Ecclesia exemplum intulerunt, sed majorum traditionem et sententiam secuti sunt. Quod cum aliis monumentis, tum maxime liquet celebri decretali epistola Innocentii I. ad Victricium rothomagensis episcopum: in qua illa eadem formula eisdem pene verbis expressa legitur cap. 3. « Nec alicui liceat, sine praejudicio tamen romanae Ecclesiae, cui in omnibus causis debet reverentia custodiri ec. ». Aliunde notum vel in ipsa basileensi synodo sic agnitam in romano pontifice, velut jure divino primatui cohaerentem, dispensationis Epikeiam, ut ab eo auferri nequeat. Qui autem convenit, ut qui basileensi synodo nihil non tribuunt, a romano pontifice contentur auferre, quod ei velut jure divino primatus singulariter tributum, ab ipso non posse auferri synodus ipsa professsa est?

Quod demum attinet ad solemnisi voti relaxationem, nusquam in Ecclesia auditum est eam, praeterquam romano pontifici, unquam alteri cujuscumque gradus antistiti competere posse.



TRATTATO DEL MATRIMONIO

O S I A

CONFUTAZIONE DE' SISTEMI CONTRARJ ALL' AUTORITÀ DELLA CHIESA
CIRCA IL MATRIMONIO (1).

DISCORSO PRELIMINARE.

Abusando i novatori del doppio aspetto, sotto cui suole il matrimonio riguardarsi, or come contratto, ed or come sacramento; insidiosamente se ne valgono per far apparire nell' union conjugale una tale separazione tra l' *essere* di contratto, e l' *essere* di sacramento, che mostrando voler lasciare alla Chiesa tutto ciò, che può spettare alla ragion di sacramento, si fanno lecito di toglierle ogni diritto, ed ispezione sulla unione conjugale, che si forma per via del contratto; ed in conseguenza sulla validità, o invalidità, sulla sussistenza, o insussistenza del vincolo, che ne risulta.

Sebbene abbiamo procurato in questa opera di sviluppare i loro sofismi, e di confutarli; pure trattandosi di un argomento non poco intralciato per la complicazione de' rapporti, che ha il matrimonio alli differenti stati dell'uomo, sotto la legge di natura, sotto la legge civile, e sotto la legge del cristianesimo, si è creduto necessario, non che opportuno (giacchè non tutto può dirsi in ogni parte) il premettere questa *preliminare dichiarazione*, affine di esporre come a prima vista sotto gli occhi de' lettori una più precisa nozione de' differenti, tuttochè affini sistemi, che si hanno da impugnare; e prevenire in tal guisa certe dubbiezze, che tratto tratto potrebbero di leggieri insorgere nel decorso dell' opera per qualche difet-

to di attenzione al preciso particolare punto, di cui si tratta in quel tale determinato luogo (2).

Sembrano gli avversarj voler partire da un principio, che è loro comune con noi; e che siccome tratto da s. Tommaso (3), inteso che sia nel senso del s. Dottore, non è contraddetto da veruno: cioè che il Matrimonio fu in prima istituito qual uffizio di natura per modo di contratto naturale: che in quanto diretto al buon ordine della società, dovette soggiacere alle leggi della medesima in ragion di contratto civile: e che finalmente nella legge di grazia fu da Cristo sollevato alla dignità di sacramento. Che pertanto potendosi dare un vero, e legittimo matrimonio spogliato della ragion di sacramento, qual fu dalla sua prima origine fino a Cristo, e qual tutt' ora sussiste fuor della cristianità; vi ha dunque una distinzione da farsi tra

(2) Vi ha chi ha eccitata qualche difficoltà intorno alla denominazione di *contratto* attribuita al matrimonio nello stato di natura: sotto pretesto che da s. Tommaso, e da' dottori più antichi che l'hanno preceduto, il matrimonio ossia l' union conjugale in quello stato si denomina, non *contratto*, ma *officium naturae*. Ma checchesia dell' asserzione, ben chiaro si comprende, come il dire che l' union conjugale fu prima istituita in *officium naturae*, non esclude punto la volgare comune denominazione di contratto, sotto cui suole questa designarsi anche nello stato di natura. L' union conjugale, che è il matrimonio, considerata come *officium naturae* suppone la mutua reciproca podestà dell' uomo sul corpo della donna, e della donna sul corpo dell' uomo; e questa mutua podestà sorge dal mutuo esternato legittimo consenso delle parti: consenso in cui sta la base, e come l' essenza d' ogni contratto.

(3) Summ. contr. Gent. lib. 4. cap. 78.

(1) Gli editori romani che pubblicarono i primi quest'opera nel loro tomo XV, avvertono, come « in essa co' sistemi più speciosi contrarj all' Autorità della Chiesa circa il matrimonio, restano pienamente confutate le proposizioni 58, 59, 60 del sinodo pistojese, che all' uno o all' altro di quelli si appoggiano o si accordano ». D. A. M.

il matrimonio considerato come contratto, ed il matrimonio considerato come sacramento. Fin qui possiamo in qualche modo convenire colli nostri avversarj. La differenza, e differenza essenzialissima, consiste nel fissare in qual senso debbasi intendere una tale distinzione: come pare nelle conseguenze, che se ne deducono. E qui comincia, e s'incontra il bivio, che divide la via regia e luminosa dell' insegnamento cattolico, dall' oscuro intralciato laberinto d' incoerenze, e di errori, ne' quali si vanno miseramente avvolgendo i nostri avversarj.

Essi sotto pretesto, che l' union conjugale sussisteva, come si è detto, innanzi alla legge di grazia, intendono, che Cristo col farne un sacramento abbia soltanto disposto, ed operato, che all' union conjugale, qual si forma per via del contratto, si aggiugnese, mediante un certo rito, una misteriosa entità, o qualità spirituale; che senza nulla influire nella union conjugale, diretta sia unicamente a diffondere la grazia ne' contraenti. Onde concludono, che per quanto la cognizione del sacramento, e de' suoi spirituali costitutivi spetti alla Chiesa; non così l' union conjugale: la quale formandosi per via di un contratto, che dee presupporrsi al sacramento, non può essere alterata dalla sopravvenienza del medesimo; e che rimanendo in tal guisa nel suo stato di contratto naturale, e civile, qual era innanzi alla legge evangelica, rimane altresì, come era prima, soggetta unicamente alla cognizione, e disposizione delle leggi del principato.

Così vengono questi ad introdurre nel matrimonio una totale separazione fra l'esser del sacramento, e l'esser del contratto, in cui, e per cui si forma l' union conjugale, che è, e si denomina propriamente matrimonio. Sentiamo come in tal proposito non teme spiegarsi l'autore anonimo di una operetta, stampata da pochi anni senza data di luogo, e di tempo, sotto il seguente titolo: *Diritto libero del sovrano sul matrimonio*. Nulla meno esso si prefigge, che di voler dimostrare (pag. 4.) « che il matrimonio sia un contratto civile, e che il sacramento sia tutto diverso dal primo; però sia stato istituito per il contratto suddetto, e non già che il matrimonio istesso sia stato elevato in ragion di sacramento ». E pag. 5.: « Non instabilì Cristo, che il matrimonio diventasse un sacramento, ma bensì creò un sacramento per santificare il matrimonio ». E pag. 12.: « Rimane adunque fermo, che il sacramento del matrimonio, essendo stato istituito per il matrimonio, sia una cosa distinta, e separata da questo ec. ». L'autore più antico di altra opera pure anonima, intitolata: *Esame di due questioni importanti ec.* egregiamente confutata da M. Clemens nel suo dotto trattato *del potere della Chiesa sul matrimonio*, dedicato alla s. m. di Clemente VIII. volendo rintracciare un tal qual subbietto da potervi

riporre un sacramento, spettante bensì al matrimonio, ma pure distinto da esso, altra maniera non seppe ritrovare, che l'estensione delle mani del sacerdote sopra i contraenti. Costoro pertanto mostrano bensì voler concedere, che sia stato da Cristo istituito un sacramento per santificare il matrimonio; ma contro l'universale senso della Chiesa negano apertamente, che il matrimonio stesso sia stato da Cristo fatto sacramento: e che anzi abbia Cristo lasciata onninamente l'union conjugale fra i battezzati nel primiero suo stato di contratto, meramente naturale e civile, senza voler, che il preleso sacramento da lui istituito avesse alcuna influenza nella medesima, e nel vincolo, che ne risulta fra li contraenti.

A questo mostruoso ereticale sistema ci proponiamo di contrapporre il costante insegnamento della Chiesa di Cristo, tratto dalla scrittura, e dalla tradizione de' padri; ed in cui di comune consenso convengono tutte le scuole cattoliche, non ostante qualche diversità di opinare fra di loro intorno alla materia, forma, e ministro del sacramento; questioni, dalle quali intendiamo prescindere in questo trattato, diretto unicamente a difendere il puro e prelo dogma cattolico contro le sostitiche sottigliezze dei novatori. E qui per cominciare dall'esporre un breve saggio, conviene risalire alla primitiva istituzione del matrimonio; onde troncato dalla radice l'erronea supposizione comune a tutti li nostri avversarj, che il contratto matrimoniale sia di tal natura, e condizione, che debba per ogni parte riporsi nella classe, in cui sono tutti gli altri contratti naturali e civili, senz'alcun carattere, che nell'ordine di contratto si distingua da' medesimi.

Ed in vero se si riguarda la primitiva origine dell'union conjugale, istituita da Dio medesimo, chi può negare, che il contratto, da cui essa risulta, non tragga da questa sua divina origine un distinto speciale carattere, che il distingua da ogni altro contratto di pura, umana, e civile istituzione? Ed è qui anche da rilevare un altro carattere, quale scaltramente si tace, o si dissimula da' nostri avversarj, cioè che dalla sua primitiva istituzione fu l'union conjugale ordinata da Dio non solo in semplice ufficio di natura per la propagazione della prole, onde si denomina contratto naturale, ma bensì ancora qual segno mistico della union di Cristo colla Chiesa; prerogativa sublime, non comune ad alcun altro contratto, e che perciò di gran lunga rialza il matrimonio sopra la classe universale de' contratti, puramente naturali, e civili. Ed è ben osservabile, che nella diffusione del genere umano, ed in mezzo alle tenebre del paganesimo ritenne pure il matrimonio presso i Gentili per un lungo tratto di secoli un certo carattere di alto religioso; cui li sacrificj, ed altre cerimonie sotto l'intervento de' pontefici seguitarono.

a conciliare una maggiore, e speciale riverenza nell'animo de' popoli.

In virtù di quella mistica significazione, impressa da Dio nell'union conjugale, non dubitarono i santi padri di attribuire al matrimonio, anche nello stato precedente la legge evangelica, la denominazione di sacramento, tuttochè in largo senso, come si dirà; e di stenderla alli matrimonj degl'infedeli medesimi, come presso Innocenzo III. *C. Gaudemus de divortio*, ove si legge: *Cum sacramentum conjugii apud fideles, et infideles existat*.

Questo mistico segno, impresso da Dio alla union conjugale nella sua primitiva istituzione, ci conduce a riconoscere, come indi, ed in qual modo fu questa sollevata da Cristo alla dignità di sacramento della nuova legge. Imperocchè sendo a lui piaciuto di annettere a quella primiera nuda rappresentanza della sua unione colla Chiesa la promessa, e l'efficacia produttrice della grazia; l'union conjugale, che prima era sacramento soltanto in largo senso, fu fatta sacramento propriamente detto nella legge evangelica, qualora si contragga sotto le debite condizioni. Onde di già si scorge, come a prima vista, quanto vadano errati coloro, i quali dal vincolo di questa mistica unione intendono distrarre la ragione del sacramento, e trasportarla in altra qualsivisia distinta estrinseca cerimonia; quale da taluno si è fatta l'imposizione delle mani del sacerdote sopra li contraenti, quasichè fosse stata questa da Cristo stabilita qual propria materia, sede, e soggetto del sacramento.

A confondere un sì strano pensiero basta un argomento solo, che per maggior chiarezza ci facciamo a proporre sotto differenti forme, nelle quali può acconciamente variarsi.

Adunque diciamo, o piuttosto ripetiamo; giacchè *saepe testandum est*; siccome ad excusare qualche sua ripetizione disse il principe stesso della romana eloquenza (1).

1. Il matrimonio, che fu da Cristo fatto sacramento, egli è il matrimonio, in cui fu da Dio nella sua prima istituzione impresso il mistico segno della unione di Cristo colla Chiesa. Ma questo altro non fu, che l'unione conjugale stretta da Dio fra i nostri primi parenti. Dunque in questa stessa union conjugale, qual si stringe per via di legittimo contratto, consiste il matrimonio, che fu da Cristo fatto sacramento; e non in altro qualsivoglia fantastico simbolo, inetto di sua natura ad essere segno rappresentativo dell'union di Cristo colla Chiesa, e che non fu *ab initio* stabilito da Dio a tal effetto.

2. Il matrimonio, fatto da Cristo sacramento, egli è quello, che fu da Cristo richiamato alla sua primitiva istituzione, cioè a quella congiunzione indissolubile stabilita da Dio *ab ini-*

tio: ma questa congiunzione altra non è che l'union conjugale, contratta nelle debite forme. Dunque questa unione, che si denomina, ed è il matrimonio, è quella, che da Cristo fu fatta sacramento della nuova legge.

3. Il matrimonio, che nella sua prima istituzione fu sacramento soltanto in largo senso, in quanto semplice segno dell'union di Cristo colla Chiesa; è quello, che fatto da Cristo segno efficace della grazia, divenne sacramento propriamente detto della nuova legge. Ma quello, che dai santi padri fu denominato sacramento in largo senso nello stato precedente, altro non fu, che l'unione stessa conjugale, istituita *in officium naturae per modum contractus*. Dunque etc.

Adunque il doppio aspetto, sotto cui si considera il matrimonio, come contratto e come sacramento, non induce alcuna separazione fra cosa, e cosa; quasichè nell'union conjugale il matrimonio contratto sia una cosa, ed il sacramento altra cosa aggiunta al matrimonio, come cornice al quadro: ma indica soltanto una distinzione, quale si dà nel progresso di una stessa e medesima cosa da uno stato inferiore ad uno stato superiore, per cui acquistando nuova qualità viene ad assumere una nuova denominazione, corrispondente al nuovo grado. Per modo di esempio, tale, o tale convenzione fra uomo, e uomo non sarà talvolta da principio che un semplice patto nudo: rivestita poi che sia di certe formalità, diventa, e si denomina contratto civile. Ora egli è ben chiaro, che l'aggiunta formalità non fa, che il contratto civile sia una cosa, un patto, diverso dalla convenzione; ma fa soltanto, che quella, che non era per sè stessa, che un semplice patto nudo, assuma la nuova qualità, e denominazione di contratto civile. Nè perciò si dirà, che la *Civilità* aggiunta alla convenzione sia una sorta di entità separata dalla medesima convenzione; ma bensì una nuova qualità, che imbibita, per così dire, della primiera convenzione, la solleva da uno stato inferiore ad uno stato superiore; onde colla nuova qualità vien pure ad acquistare la nuova denominazione, che le compete in virtù del nuovo stato.

Nella stessa guisa, e colla dovuta proporzione, il matrimonio, che da prima fu istituito in ufficio di natura per modo di contratto naturale, autorizzato che fu poscia dalle leggi della società, divenne altresì contratto civile: nè perciò fu creduto, che il contratto civile fosse un contratto diverso dalla stessa convenzione maritale, e non piuttosto la stessa maritale convenzione, o sia la stessa union conjugale, in quanto autorizzata dalla legge. E così pure il matrimonio, che nel suo primiero stato fu soltanto sacramento in largo senso, in quanto semplice segno dell'union di Cristo colla Chiesa, passò ad essere sacramento propriamente detto, allora quando piacque a Cristo di

(1) Cic. de Orator. cap. 68.

unirvi la promessa della grazia: e siccome nel primiero stato (giova inculcarlo) il sacramento in largo senso non era cosa distinta dall'union conjugale, ma la stessa union conjugale in quanto rappresentativa dell'union di Cristo colla Chiesa; così nello stato superiore, che ebbe da Cristo il sacramento del matrimonio in senso stretto egli è pure la stessa union conjugale, che si stringe nel contratto; in quanto che alla semplice rappresentanza della detta sacra union fu da Cristo annessa la promessa della grazia: in guisa che il contratto, ed il sacramento non debbono averi in conto di due cose, o entità separate, e collocate l'una a lato dell'altra, ma come due rispetti di una sola, e medesima cosa; l'uno relativo al primiero stato, in cui fu da principio istituito il matrimonio, l'altro riguardante lo stato superiore, cui fu innalzato da Cristo.

Ed in vero se il sacramento non risiedesse in quel vincolo d'union conjugale, che si annoda nel contratto, che esprime il consenso delle parti, che è quello, che costituisce il matrimonio, ed è il matrimonio in senso proprio; ma risiedesse in un'altra qualsivoglia distinta cosa, o entità, rimanendo il matrimonio nello stato di contratto puramente naturale, e civile; altro sarebbe il matrimonio, altro il sacramento annesso al matrimonio; nè si dovrebbe dire, che Cristo fece il matrimonio sacramento, ma che fece un sacramento distinto dal matrimonio, da unirsi lateralmente al matrimonio, contro la dottrina della Chiesa espressamente definita dal concilio di Trento.

Inoltre, come ben dichiara il venerabile Bellarmino (de Matrim. l. 1. c. 6.): « Conjugii sacramentum duobus modis considerari potest. Uno modo, dum fit: altero modo, dum permanet postquam factum est. Est enim matrimonium simile Eucharistiae, quae non solum dum fit, sed etiam dum permanet, sacramentum est: dum enim conjuges vivunt, semper eorum societas sacramentum est Christi, et Ecclesiae ». E ciò perchè, come appresso ei spiega, quella conjugale società *est materiale symbolum externum, repraesentans Christi et Ecclesiae indissolubilem conjunctionem*. Ora se il sacramento consistesse, o risiedesse in cosa distinta dall'union conjugale, passata che fosse quella qualunque cerimonia, in cui si vuole, che sia il sacramento, nulla rimarrebbe di sacramentale in quella unione, formata per via di un contratto disgiunto affatto dal sacramento, nel quale si vuole, che niuno influsso abbia il sacramento, e che perciò si rimanga nel suo stato, e condizione di contratto meramente naturale, e civile.

Sembrano più che sufficienti gli addotti argomenti tratti dalla dottrina comune delle scuole, e della Chiesa stessa, per dimostrare ad evidenza, quanto assurdo sia, ed erroneo l'impegno degli avversarj a voler frapporre, per

così dire, una linea di separazione tra l'esser del contratto, e l'esser del sacramento nel matrimonio celebrato fra' battezzati sotto le debite condizioni. Ma qui duopo è ancora ovviare a certe dubbiezza, che di leggieri potrebbero insorgere per due capi, tratti massimamente, l'uno dall'impedimento di clandestinità, stabilito dal sacro concilio di Trento, l'altro dalla opinione di que'dottori, li quali vogliono, che non li contraenti, ma il sacerdote sia il vero ministro del sacramento.

Riguardo alla clandestinità si dirà, che in un matrimonio tuttocchè clandestino li contraenti prestano l'esterno mutuo consenso nell'union conjugale, che per legge di natura basta per formare tra essi il contratto naturale. Se dunque un tal contratto porta seco la rappresentanza dell'union di Cristo colla Chiesa, e se a questa rappresentanza si unisce per istituzione di Cristo fra' battezzati la promessa della grazia, sembra che nulla manchi al contratto matrimoniale clandestino, per essere un vero, e valido sacramento, concorrendovi il contratto naturale qual materia, la forma consistente nell'esternato mutuo consenso, ed il ministro nella persona de'contraenti, che tali sono secondo la più comune sentenza. Dunque se in vigore del decreto tridentino tutto ciò non vale per far sì, che il matrimonio clandestino sia sacramento; duopo è che la ragion del sacramento si ripeta da tutt'altro fonte, che dal predetto segno rappresentativo, inerente all'union conjugale; e che pertanto il sacramento debba riporsi in altra cosa estrinseca all'union conjugale, e però disgiunta dalla medesima.

A dileguare questa difficoltà basta por mente alla dottrina esposta dal venerabile Bellarmino (l. c. 5.): « *Materia sacramenti hujus non est conjunctio viri, et mulieris cujusque, sed conjunctio legitimarum personarum... Quae sint autem legitimae personae, Christus non definivit: sed praesupposito contractu humano inter legitimas personas, eam conjunctionem evexit ipse ad sacramenti dignitatem. Ecclesia igitur determinat, quae sint habendae legitimae personae, et eo modo materiam, et fundamentum praeparat sacramenti matrimonii* ». Consente colla comune il dotto cardinale Gotti (De materia, et forma sacram. q. 2. dub. 2. §. 2.) « *Materia essentialis matrimonii est mutui consensus legitime datus: legitimas autem contractus a legislatore praescribenda est. Cumque Ecclesia pro legitimitate contractus matrimonialis, sicut et caeterorum, praescripserit solemnitatem, et publicitatem; ideo materia essentialis contractus matrimonialis non est quilibet consensus, sed consensus cum solemnitatibus, quas ad Ecclesiam praescribere pertinet, sicut et pro contractibus mere civilibus ad principes* ». Sul fondamento di uesta dottrina, che fa

egregiamente discussa, e dichiarata nel concilio di Trento, s'indussero i padri a costituire l'impedimento della clandestinità, in virtù del potere, che ha la Chiesa, d'inabilitare le parti a contrarre legittimamente l'unione conjugale fuor di certe condizioni prescritte, e di annullare in conseguenza il contratto di chi attentasse contrarlo sotto l'impedimento dirimente, apposto dalla Chiesa. Adunque il matrimonio clandestinamente attentato ne' luoghi, ov'è pubblicato il decreto tridentino, non essendo un contratto legittimo, atto a formare l'unione conjugale fra i pretesi contraenti, diviene per ciò stesso inetto ad essere sede del sacramento.

Quindi quanto facile, altrettanto chiara sorge la risposta alla sovra obbiettata difficoltà. Imperocchè il segno rappresentativo della unione di Cristo colla Chiesa non istà in una qualunque unione, ma in quella sola unione, che sia, e possa dirsi unione conjugale. Ma l'unione, che si forma fra persone inabilite a contrarla, non è, nè può dirsi vera unione conjugale. Dunque una tale unione sparia ed illegittima, sendo inetta a rappresentare la sacra unione di Cristo colla Chiesa, le manca per ciò stesso il fondamento di quel carattere, per cui piacque a Cristo di annetterle la ragion di sacramento.

Ed in vero se l'unione conjugale quella è, che fu da Cristo sollevata all'essere di sacramento; ove non si dà, nè sussiste vera unione conjugale, non si dà, nè sussiste il matrimoniale sacramento: ma la vera unione conjugale non si forma, se non per via di contratto valido; dunque non può questa risultare da un contratto, dalla Chiesa dichiarato nullo, e invalido.

L'altro capo di dubbiezza può ripetersi dalla sentenza, che riconosce non i contraenti, ma il sacerdote qual ministro di questo sacramento, riponendone la forma nella sacerdotale benedizione. Onde segue niuna ripugnanza esservi, che possa anche fra' battezzati darsi un matrimonio, che valido sia in ragion di contratto, e che pare per mancanza della benedizione sacerdotale, ossia per difetto del ministro, e della forma non sia sacramento. Tali di fatto vogliono i difensori di questa sentenza, che fossero li matrimonj clandestini prima del concilio di Trento, e tali siano ancora, ove non è pubblicato il decreto tridentino.

E qui ripeto non essere mio intento di entrare in questo luogo a discutere le opinioni controvertibili nelle scuole, sendomi unicamente proposto di oppormi per quanto so, e posso alle novità, che vengono a ferire la dottrina comune della Chiesa; nè volendo lasciare campo agli avversarj di lagnarsi, che io mi prenda a volerli redarguire per alcun sentimento, che si difenda in qualunque scuola cattolica. Quindi è che quantunque io aderisca al sentimento più comune, che riconosce i contraenti per veri legittimi ministri, nulla intendo dire contro l'altra sentenza, che da Simon Vigor, ed

Tomo V.

alquanti teologi di Parigi fu proposta nel concilio di Trento, qual dottrina da più secoli addietro insegnata da Guglielmo parisiense: sentenza, che poscia fu adottata non pure dal celebre Melchior Cano, il quale, oltre Guglielmo di Parigi, loda in favore della medesima il Paludano, ma anche altresì da Estio, Silvio, Jue-
nin, Drotin, con più e più altri massimamente sorbonici.

È però da osservare attentamente l'insigne divario, che passa fra queste due proposizioni: l'una, che anche tra' battezzati possa dirsi un matrimonio valido in ragion di contratto, e che pure non sia sacramento: e questa lascio io in disparte, siccome diritta conseguenza del suddetto sentimento di Melchior Cano, e degli aderenti al medesimo.

L'altra, che ancora quando si contrae sacramentalmente il matrimonio, voglio dire sotto tutte le condizioni richieste per la ragion di sacramento, tuttavia questo esser sacramentale non penetri nell'unione conjugale, ma stia come al di fuori, lasciando il contratto matrimoniale nell'esser di contratto puramente naturale, e civile. Ed è questa proposizione, che io dico esser del tutto aliena dalla mente dei seguaci, e difensori della suddetta sentenza, li quali concordemente ripongono il sacramento nel vincolo stesso dell'unione conjugale; nè dubitano in conseguenza di riconoscere come innalzato alla dignità di sacramento il contratto stesso, per cui si stringe questa unione qual segno mistico della unione di Cristo colla Chiesa, cui fu da Cristo annessa l'efficacia produttrice della grazia.

Così espressamente Silvio nel suo commento sopra la q. 44. del supplem. art. 3. « Ut autem matrimonium et sacramentum novae legis, ita potest definiri: matrimonium est christianorum viri, et foeminae personarum legitimarum conjunctio; vel contractus maritalis ad individuum vitae societatem retinendam institutus, et gratiam conjugibus sanctificantem conferendi vim habens ». Coerentemente Natale Alessandro nella sua Teologia dogmatica, e morale, *De sacram. matrim.* c. 2. art. 2. *De consensu clandestino*, nel provare come fa egli ad evidenza l'autorità, che ha la Chiesa non solo di proibire, ma anche d'irritare i matrimonj clandestini, si enunzia in questi termini nella propos. 2.: « Ecclesiae sci- licet dispensationi matrimonium subjacet, » quatenus contractus est ad sacramenti dignitatem evectus ». Ove apertamente riconosce innalzato alla dignità di sacramento il contratto stesso, in cui si annoda l'unione conjugale sotto le debite condizioni.

Il dotto sorbonico Ludovico Habert (*de matrim.* c. 4.) dopo aver esposti li fondamenti dell'una, e dell'altra sentenza, propone per modo di obbiezione contro l'opinione, che ripone la forma del sacramento nella sacerdo-

45

tale benedizione: « Ergo, inquit, prius per-
 » factum est matrimonium in ratione contra-
 » ctus civilis, quam in ratione sacramenti ». Si
 noti la risposta: « Resp. Negant sequelam pa-
 » troni hujus sententiae, quia contrahentes con-
 » sensum suum tum volunt firmum fieri, cum
 » ab Ecclesia fuerit acceptatus, mentemque suam
 » explicant exemplo aliorum contractuum, ad
 » quos lege principis requiritur aliqua solem-
 » nitas: praevis enim contrahentium consen-
 » sus, v. g. de fundo aliquo vendendo, et
 » emendo, non habet suum robur, et vim con-
 » tractus, donec ab actuario fuerit conscriptus,
 » et subsignatus ».

Era bene inteso certamente Ludovico Habert del senso, in cui si sostiene la sentenza del Cano da' suoi patrocinatori: ed ei apertamente dichiara essere questi tanto lontani dall'ammettere la predetta conseguenza, che anzi, riguardo a quelli, che contraggono innanzi al sacerdote, negano avere il matrimonio la sua fermezza in ragion di contratto, se non nell'atto, in cui per la benedizione sacerdotale il matrimonio si fa e si perfeziona insieme e come contratto e come sacramento.

Che più? Anche nella ipotesi, che in vigore del consensu; enunziato antecedentemente alla benedizione del sacerdote, cominciasse il matrimonio ad esistere in ragion di contratto, neppure a tenore di quella sentenza seguirebbe, che sopraggiunta la benedizione qual forma del sacramento, il contratto si rimanesse, come vogliono i nostri avversari, nello stato, e grado di contratto puramente naturale, e civile, senza nulla partecipare dell'esser sacramentale: che anzi, posto il contratto qual materia preesistente, dicono gli aderenti a quella sentenza, che nel sopraggiungere la benedizione sacerdotale, questa qual forma diffondendo la sua virtù, ed efficacia nella sottoposta materia, cioè nel contratto, fa, che in esso si perfezioni il sacramento, ed in tal guisa venga sollevato il contratto alla dignità di sacramento.

Nè ciò è un mio particolare ritrovato, ma bensì una dottrina espressamente proposta da uno de' più celebri difensori della sentenza del Cano; egli è questi l'autore dell'opera *De re sacramentaria*. Il dotto autore, il quale (l. 10. q. 3.) trattando della materia, e forma del sacramento del matrimonio, dopo aver detto riguardo alla materia, che « la materia del sacramento del » matrimonio è il matrimonio stesso, in quanto è » contratto civile, e legittimo » ne adduce la prova in questi termini: « Illud enim sacramenti » materia est, quod forma accedente fit sacra- » mentum... Atqui matrimonium quatenus con- » tractus civilis est et legitimus, adveniente » sacerdotis mystica benedictione fit sacra- » mentum.... ita verissime dicitur consensum mu- » tum contrahentium verbis, sive signis ex- » ternis declaratum, esse hujus sacramenti ma- » teriam, vel quasi materiam, quae deinde ad

» gratiae productionem sacerdotis, verba mystica » proferentis, ministerio foecundatur ».

Non dice Drouin, che il sacramento sia come una cerimonia avventizia, galleggiante sul matrimonio, e distinta da esso; ma che il matrimonio stesso, cioè il contratto legittimo risultante dal mutuo esternato consenso, egli è quello, che *fit sacramentum*; e tal diviene, in quanto che il mutuo esternato consenso, in cui sta il contratto, è intimamente fecondato per la virtù, ed efficacia, che gli vien compartita per la forma debitamente applicata.

Ed ecco come nell'ipotesi medesima di un contratto formato, precedente il sacramento, qual materia di esso, pure nella sentenza esposta del Drouin, questo contratto nel ricevere la forma, non rimane nello stato di contratto puramente naturale, e civile; ma fecondato per la virtù, ed efficacia della forma vien sollevato ad uno stato superiore, e *fit sacramentum*.

Sebbene anche potrebbe forse intendersi la dottrina del Drouin del contratto considerato non *in facto esse*, come parlano le scuole, ma *in fieri*, cioè che nell'esternare il consenso sotto la benedizione sacerdotale, il contratto riceve la sua fermezza nel punto stesso, in cui per virtù della forma sopravveniente è sollevato all'esser di sacramento. Ma non è intento nostro il prenderci a far commenti ad una sentenza, che non adottiamo. A noi basta il mostrare come in qualunque sentenza, che non si diparta dall'insegnamento cattolico, sempre si verifica per aperta confessione de' suoi aderenti, che il sacramento del matrimonio consiste, e sta intimamente riposto in quel sacro legame, che risulta dal mutuo esternato legittimo consenso, qual segno rappresentativo della union di Cristo colla Chiesa, conforme alla inconcussa dottrina dell'angelico precettore (supplem. q. 42. art. 3. ad 2.): « Actus exteriores, » et verba exprimentia consensum, directe fa- » ciunt *necnon* quemdam, qui est sacramentum » matrimonii ». Così s'intende come nell'atto, e nell'istante, in cui si forma in virtù degli atti esteriori il legame dell'union conjugale, ricevono i contraenti il sacramento, e con esso la grazia, se sono debitamente disposti.

Ciò solo, che rimane controverso fra' cattolici, si riduce a questo punto, se la virtù sacramentale sia stata da Cristo immediatamente annessa all'atto del consenso, qual si presta da legittimi contraenti, secondo la prima sentenza, che in esso consenso ravvisa sotto differenti rispetti la materia, la forma, ed i ministri del sacramento: oppure mediante la benedizione sacerdotale, qual forma stabilita da Cristo, come pretendono i sostenitori dell'altra sentenza raccogliarlo dalla tradizione; sendo per altro sempre fermo sì nell'una, che nell'altra sentenza, che il sacramento del matrimonio istituito da Cristo egli è propriamente il matrimonio stesso risultante dal contratto,

che dà l'essere all'unione conjugale, rappresentativa dell'unione di Cristo colla Chiesa, e cui pioque a Cristo di anettere la dignità di sacramento.

Adunque si l'una, che l'altra sentenza non solo non prestano favore, ma direttamente si contrappongono all'erroneo intento de' nostri avversarj; li quali non ad altro fine si sono rivolti al disperato partito di voler nel matrimonio disgiungere affatto l'esser del sacramento dall'esser del contratto, se non perchè sotto pretesto, che anche ricevuto che sia il sacramento, rimanga tuttavia il matrimonio nello stato di contratto puramente naturale, e civile, spetti privatamente alla podestà laica la cognizione del contratto, ed in conseguenza dell'unione conjugale, che ne risulta, e di tutto ciò, che concerne la validità, o invalidità, sussistenza, o insussistenza del vincolo, che unisce li contraenti; lasciando alla Chiesa il decidere dal canto suo de' casi, circostanze, e condizioni, per cui si possa, o non si possa dai contraenti partecipare della grazia sacramentale.

Questo sutterfugio si preclude non solo nella più comune, ed autorevole sentenza, ove chiaro apparisce non potersi fare il matrimonio come contratto fra persone legittime, che non si faccia insieme come sacramento; ma ancora nell'altra, secondo la quale nel ricevere il sacramento avviene, che o il consenso non prende la sua fermezza, nè si forma il contratto se non nell'atto, che si riceve la benedizione del ministro, il che dice Habert essere il sentimento de' sostenitori della medesima; oppure che il contratto supposto anche formato prima della sopravveniente benedizione, lungi dal rimanersi nella riga di contratto puramente naturale, e civile, viene, come si esprime il Drotin, fecondato intimamente per la virtù delle parole mistiche; le quali applicate in ragion di forma dal sacerdote ministro al contratto, qual sottoposta materia, il sollevano all'essere, e alla dignità di sacramento.

Ma vi ha di più: ed è, che nella stessa sentenza il matrimonio, considerato anche nella ragion di contratto naturale, e civile, non traslascia di spettare fra' battezzati alla cognizione, e giudizio della Chiesa: e ciò per l'intima inseparabile relazione, che ha il contratto al sacramento, cui è ordinato qual materia di esso. Così lo stesso Drotin nella citata opera *De re sacrament.* l. 10. q. 2. §. 2. « Matrimonium » in quantum civilis est et naturalis contractus, sacramento nuptiarum materiam praebet: quemadmodum igitur ad Ecclesiam pertinet, de materia aliorum sacramentorum » ferre iudicium, utrum propria, ac legitima » sit, de matrimonio idem est dicendum ».

Tanta è la forza di questa relazione, che in vigore di essa riconosce il Drotin essere gli sponsali stessi soggetti al giudizio, ed all'au-

torità della Chiesa, tuttochè non abbiano ragion di sacramento: « si enim (ibid.) iudicat » Ecclesia de sponsalibus vera ne, ac legitima » fuerint: quis porro inde inferat sponsalibus » veri sacramenti naturam inesse? Pariter ergo licet Ecclesia de quolibet fidelium matrimonio summo jure iudicet, minime hinc » sequitur quodlibet matrimonium esse sacramentum ».

Risponde ivi Drotin alla difficoltà, che gli si obbiettava, cioè, che se prima del concilio di Trento li matrimonj clandestini non fossero stati veri sacramenti, non avrebbe avuto la Chiesa il diritto di giudicarne: nè però si sarebbero dovute deferire al tribunale ecclesiastico le cause matrimoniali, cui per altro si deferivano per antico universale diritto, e possesso della Chiesa medesima. Nella risposta concede, e conferma Drotin l'incontrastabile diritto della Chiesa di giudicare delle cause matrimoniali anche riguardo alli matrimonj clandestini; ma osserva, che da ciò non segue, che tali matrimonj dovessero essere veri sacramenti. Imperocchè se la Chiesa giudica *summo jure* degli sponsali, sebbene certamente non abbiano ragion di sacramento, ed ha diritto di giudicarne riguardo alla spirituale relazione, che hanno al sacramento; a più forte ragione le compete lo stesso diritto riguardo ad ogni contratto matrimoniale tra' fedeli; giacchè un tal contratto somministrando la materia del sacramento, spetta alla Chiesa sopra di esso la stessa autorità, che ha di giudicare della materia degli altri sacramenti. Al che soggiunge quest'altro argomento: « Potest Ecclesia fidelium nuptias » impedimentis coercere, ut superius contra » haereticos demonstratum est. Igitur si de iis » impedimentis quaestio nata fuerit, iudicium » ad Ecclesiam necessario pertinebit: ubi enim » de legibus controversitur, ad quem magis » quam ad legislatorem recurri debet? »

Non vi ha dunque sentenza fra' cattolici, per cui sotto pretesto della distinzione de' due aspetti, sotto li quali può considerarsi il matrimonio, o come contratto, o come sacramento, facciasi luogo a sottrarre dall'autorità della Chiesa la cognizione ed il giudizio delle cause matrimoniali, contro l'espressa dogmatica definizione del sacro ecumenico concilio di Trento sess. 24. c. 12. « Si quis dixerit, causas » matrimoniales non spectare ad iudices ecclesiasticos, anathema sit ». Definizione tanto più accertata, e luminosa, quanto che ad eluderla non è rimasa agli avversarj altra via, che di prorompere in una manifesta eresia, cioè che « Cristo credè bensì un sacramento » per il matrimonio, ma non istabili, che il » matrimonio diventasse sacramento ». Errore patentemente anatematizzato dal concilio di Trento can. 1. della detta sessione: « Si quis » dixerit, matrimonium non esse vere, et proprie unum ex septem legis evangelicae sa-

» cramentis a Christo Domino institutum, sed
 » ab hominibus in Ecclesia inventum, neque
 » gratiam conferre; anathema sit ». E qui per
 togliere a' nostri avversarj ogni appiglio di calunnia, stimiamo di dovere avvertire, che nel sostenere l'autorità della Chiesa in ciò, che riguarda il matrimonio, conforme alla dottrina spiegata dalla santa memoria di Pio VI. nella bolla dogmatica *Auctorem fidei*, colle censure da leggersi attentamente delle proposizioni 58. 59. 60. del sinodo pistojese, non s' intende punto pregiudicata l'autorità, che compete al principato riguardo agli effetti civili del matrimonio.

L'intento nostro in questo discorso preliminare di esporre sotto il suo proprio aspetto uno dei principali errori, che vi siamo presi ad impugnare, ne ha costretto di accumulare molte cose, che si troveranno sparsamente ripetute nel decorso dell'opera. L'importanza della materia ne fa sperare un benigno compatimento dalla indulgenza de' discreti lettori; ben consapevoli, che siffatte ripetizioni neppure sono senza esempio, ove si tratta della difesa de' punti più interessanti della religione contro gl'insidiosi assalti di scaltri novatori.



DE' SISTEMI

CONTRARJ ALL' AUTORITÀ DELLA CHIESA-

CIRCA IL MATRIMONIO

ED IN PRIMA DELLE INCOERENZE, E DE' SOFISMI DELL' APOSTATA MARCO ANTONIO DE DOMINIS, L' UNO DE' PRIMARJ AUTORI DELLE NUOVE DOTTRINE BELATIVE AL PROPOSTO ARGOMENTO.

Nella turba, e confusione degli errori sparsi da' novatori del sedicesimo secolo contro la purità, ed integrità del dogma cattolico, sembra, che il mal talento loro si rivolgesse particolarmente contro quegli articoli, ne' quali più chiara si manifesta l'autorità della Chiesa, costituita da Cristo depositaria della dottrina, e reggitrice della disciplina.

Si avvide Calvino a lume di buon senso, che, mentre il matrimonio veniva riguardato, e venerato qual cosa sacra, e spirituale, non potea, nè dovea spettarne la cognizione a giudici profani. Fatto pertanto a' pastori della Chiesa un aspro rimprovero di averlo essi a bello studio eretto in sacramento per trarne a sè la cognizione; si appigliò sotto la scorta di Lutero al disperato partito di spogliarlo di siffatta qualità, o carattere, onde riporlo sotto la disposizione della civile podestà. Così egli l. 4. Institut. c. 19. §. 37. « Dicas nihil aliud » quam abominationum latebram quaesivisse, » dum e matrimonio sacramentum fecerunt. » Ubi enim id semel obtinuerit, conjugali » causarum cognitionem ad se traxerunt: quip- » pe res spiritualis erat profanis iudicibus non » attrectanda. Tum leges sanxerunt, quibus » tyrannidem suam firmarunt etc. ».

Ma siccome la novità dell'errore attesta l'antieriorità dell'opposta credenza, così dal rimprovero di Calvino vieppiù attestate rimangono due importanti verità in questo proposito. L'una, che la Chiesa giudicava delle cause concernenti l'union conjugale. L'altra, che intanto la Chiesa se ne assumeva il giudizio, in quanto che era universale credenza, che l'union conjugale, qual si forma per via del contratto matrimoniale, è un vero, e proprio sacramento della legge evangelica, la cui cognizione perciò spettare non potesse a giudici profani. Era pertanto riguardato dal comune dei fedeli, e venerato qual sacramento quel vincolo stesso di union conjugale, che si forma

per via del contratto; della cui validità, o invalidità era la Chiesa in possesso di giudicare, confermando il suo diritto, e l'autorità sua con quelle leggi, che perciò meritavano di essere da un empio eresiarca censurate quali atti tirannici.

Non era pertanto caduto ancora in pensiero ad alcuno d'immaginare un ente sacramentale, distinto dall'union conjugale, e apposto a lato di essa, in guisa di esterna decorazione, ed ornamento; come fu recentemente fantasticato da taluni, de' quali si dirà in appresso. Basti qui notare, che nel sedicesimo secolo per universale credenza e consenso del cattolicismo, sotto nome di matrimonio *sacramento*, s'intendeva l'union conjugale, quale si stringe nell'atto del contratto maritale, sotto le condizioni ammesse dalla Chiesa (1).

Dappoichè il sacro concilio di Trento ebbe con solenne decreto, sess. 24. confermata espressamente, ed autorizzata l'antica apostolica tradizione su questo punto, sorse lo spalatense apostata Marco Antonio *de Dominis*, il quale diffidando di potere ispirare al comune dei fedeli l'empio disprezzo, che per aderire agli errori di Lutero, di Calvino, e di Beza, avea egli concepito di quel venerando consesso; tentò per altra via di seduzione scausare l'invidia popolare, e conseguire lo stesso fine senza parere urtare di fronte le decisioni del Tridentino. Ciò fu con mettere innanzi, che nel matrimonio potesse, e dovesse talmente separarsi il contratto dal sacramento, che lasciando alla Chiesa la cognizione del sacramento, rimanesse per altra parte il contratto interamente soggetto alla podestà civile; e ciò sul gratuito supposto, che volendosi ammettere una tal

(1) S. Th. suppl. q. 42. art. 3. ad 2. « Actus exterioriores, et verba exprimentia consensum, directe faciunt nexum quemdam, qui est sacramentum matrimonii ».

qual sorta di sacramento nel matrimonio, questa ragion di sacramento supponga il matrimonio di già preesistente, e pienamente, e perfettamente costituito in ragion di contratto civile: « Admittamus, quæso tantisper id quod falsum » esse paullo post docebo, matrimonium christianorum fieri verum, et proprie dictum sacramentum; cum supernaturalis hæc conditio, et ratio sacramenti superveniat matrimonio, jam plane, et perfecte in esse civilis contractus constituto; et sacramentum matrimonii esse non possit, nisi prius sit integer, et perfectus humanus contractus; quid ergo Ecclesia habebit negotii in cognitione validitatis et invaliditatis matrimonii, in materia divortii, et separabilitatis matrimonii? » Ritrovamento quanto capriccioso, altrettanto insussistente. Imperocchè quantunque possa darsi, ed infatti darsi matrimonio, che sia contratto, e non sacramento, qual è tra' non battezzati; non segue da ciò, che nel matrimonio celebrato da' cristiani colle debite condizioni, cominci per così dire il matrimonio a formarsi, e ad esistere come contratto, e sopraggiunga poscia il sacramento ad investirlo. Anzi giacchè ha voluto Cristo, com'è dogma di fede, che il matrimonio nella legge evangelica fosse sacramento, ripugna onninamente, che di un matrimonio contratto sotto le debite condizioni, onde sia suscettibile della grazia, o dell'essere sacramentale, si verifichi, che sia vero matrimonio, e non sia sacramento (1).

(1) Ne sia qui lecito il valerci di due massime, come riprodotte in due recenti opuscoli, che nell'argomento, di cui si tratta, attesa la condizione degli autori, sembrano potersi opportunamente contrapporre alle gratuite insussistenti supposizioni dello Spalateuse. La prima tratta dal pseudo-sinodo di Pistoja decr. del matrim. §. 8., l'altra di un impegnato difensore di esso sinodo ne' suoi motivi di opposizione alla bolla *Auctorem fidei*. Nella prima si legge: « Che sebbene il contratto non include essenzialmente, e di sua natura il sacramento, non si può però inferire, che sia in arbitrio de' fedeli il separarlo. Anzi essendo stato istituito il sacramento per conferire la grazia necessaria a sostenere il peso conjugale, è chiaro il precetto di riceverlo, e quindi il trascurarlo sarebbe farsi reo di grave colpa ».

Nella seconda si legge: « Che per que' teologi, i quali tengono esser nel matrimonio degli sposi cristiani inseparabile la qualità di sacramento della Chiesa da quella d'umano contratto: la dottrina della podestà originaria della Chiesa potrà riputarsi come una conseguenza di questa indivisibilità delle due qualità di contratto, e di sacramento, che riconoscono nel matrimonio ». Si legga il nostro *Esame de' motivi della opposizione fatta da monsignor vescovo di Noli alla pubblicazione della bolla Auctorem fidei* (qui sopra), part. 2. sez. 8. art. 2. §. 10. e seg.

Adunque per confessione del sinodo l'indivisibilità delle due qualità di contratto, e di sacramento, comunque non inclusa essenzialmente, e di sua natura nel matrimonio, fu però per ordinazione di Cristo prescritta da doversi osservare inviolabilmen-

E giacchè in questa fantastica distinzione si fondano principalmente gli avversarij, conviene premunire contro di essa il discreto leggitore con un principio espressamente ammesso, e confermato dallo Spalateuse; e tanto certo, che da niun cristiano fu mai messo in dubbio. Il principio si è, che il matrimonio nella sua originale istituzione fu da Dio stabilito qual mistico segno dell'unione di Cristo colla Chiesa, come attesta s. Paolo ad Ephes. c. 5. v. 32., ond'è, che il matrimonio anche nel due stati di natura, e di legge vien da' santi padri qualificato col nome di sacramento in largo senso, in quanto porta in sè impressa da Dio la mistica rappresentanza di quella sacra unione. Potè dunque il matrimonio dirsi sacramento prima di Cristo, in quanto era già segno di cosa sacra: ma non essendo stata per anco a questo segno annessa l'efficacia produttrice della grazia, non era sacramento propriamente detto, quali sono i sacramenti della nuova legge, secondo la definizione del Tridentino sess. 7. can. 7. ed 8. Fu quindi da Cristo sublimato il matrimonio alla dignità di vero, e propriamente detto sacramento, in quanto a quella mera, e semplice rappresentanza di cosa sacra, vale a dire, della sua unione colla Chiesa, gli piacque aggiugnere l'efficacia, che prima non avea, di conferir la grazia a chi degnamente lo riceve. Ora se si domanda qual è la cosa, che nel matrimonio rappresenta e significa l'unione di Cristo colla Chiesa, scorge immantinente ognuno a lume di evidenza, altra questa non essere fuorchè la stessa congiunzione maritale dell'uomo colla donna, quale si stringe nell'atto, che si contrae il matrimonio. Se dunque l'unione maritale è in sè stessa per divina istituzione la rappresentazione, il segno della unione di Cristo colla Chiesa, e se il sacramento fu da Cristo stabilito nel segno della sua unione colla Chiesa; ne risulta con pari evidenza, che il sacramento fu dunque da Cristo stabilito nella unione maritale, la quale sola porta in sè stessa, ed è il segno, che rappresenta l'unione di Cristo colla Chiesa. Qualunque altra cerimonia vogliasi addurre, imposizione, o alzamento di mani del sacerdote, come sognò taluno (1),

te da' fedeli nel contrarre l'unione conjugale. Per confessione poi del difensore del sinodo conseguenza è di questa indivisibilità l'originaria podestà della Chiesa nel contrarsi l'unione conjugale da sposi cristiani.

Dalla combinazione pertanto delle massime adottate dal sinodo, e dal suo difensore risulta chiaro, che Cristo nel prescrivere l'inseparabilità del contratto dal sacramento nel matrimonio, ha voluto, e ordinato, che l'unione conjugale dovesse onninamente contrarsi da' cristiani sotto quella condizione, che originariamente assoggetta il matrimonio alla podestà della Chiesa.

(1) L'autore del libro intitolato: *Examen de deux questions importantes sur le mariage etc.* 1783. senza nome di autore, e di luogo.

« altro qualsivoglia rito, non mai di questo potrà dirsi, che sia stato nella prima istituzione del matrimonio stabilito da Dio qual segno rappresentativo della unione di Cristo colla Chiesa. Se pertanto Cristo stabilì il sacramento del matrimonio in quella cosa, che nel matrimonio rappresenta l'unione di lui colla Chiesa; fu dunque da Cristo riposto il sacramento nella unione maritale, in cui si verifica una tale significanza, e non in altra cerimonia, in cui non vi ha modo di verificarla.

Rechiamo a maggior conferma un' autorità solita valutarci molto dai nostri stessi avversarj. Nel catechismo di Montpellier (1) si propone il quesito: « In che cosa il matrimonio de' cristiani è un sacramento? » E si risponde: « In questo, che è un segno sensibile, che conferisce la grazia a quelli che lo ricevono, e che rappresenta l'unione di GESU' CRISTO colla Chiesa ». Il segno sensibile che conferisce la grazia, ossia il sacramento, è dunque il segno stesso, che rappresenta l'unione di Cristo colla Chiesa, cioè quella unione, che sensibilmente si forma nell'atto, che si stringe il contratto maritale. Altra autorità più rispettabile per tutti sia ancora quella di monsig. Bossuet, e questa nell' opera di esso la più autorevole, e nell' aureo libro della *Esposizione ec.*, ove prendendosi ad esporre la dottrina della Chiesa intorno al sacramento del matrimonio, si esprime in questi termini: « Qualora si consideri, che GESU' CRISTO ha dato una nuova forma al matrimonio, riducendo questa santa società a due persone immutabilmente, e indissolubilmente unite; e si osservi qualmente questa inseparabile unione è il segno della eterna sua unione colla Chiesa; non si avrà difficoltà in comprendere, che il matrimonio de' fedeli è accompagnato dallo Spirito Santo, e dalla grazia; e loderassi la divina bontà, cui è piaciuto consacrare in tal guisa la sorgente del nostro nascimento ».

Adunque a norma di questa esposizione della dottrina cattolica, quella unione, cui Cristo diede una nuova forma colla legge dell' unità, e dell' indissolubilità, e che è segno della eterna sua unione colla Chiesa; quella è pure, che fu da Cristo consacrata coll' accompagnamento della grazia, e così fatta sacramento. Ma l'unione, che fu da Cristo resa indissolubile, e che è segno della sua unione colla Chiesa, è appunto l'unione conjugale, quale si forma col mutuo esternato consenso de' contraenti. Se dunque col formarsi del contratto si forma la detta unione, e se questa nel formarsi è sacramento; adunque nel formarsi del contratto sotto le debite condizioni, si forma il sacramento: e siccome pertanto il contratto non può dirsi atto preesistente all' unione, così neppure può intendersi preesistente al sacramento.

(1) Part. 3. c. 8. §. 2. ediz. del Baglioni, 1717.

Abbiamo creduto doverci alquanto dilungare nella dichiarazione di un punto, che, comunque chiaro per sè stesso, hanno gli avversarj procurato di offuscare colle sofistiche loro cavillazioni. Ora volendo epilogare quanto si è fin qui, nè forse senza soverchia prolissità, ragionato, si può ridurre la somma del discorso a due semplici concludenti silogismi.

1. Quella unione, che fu nella sua primitiva istituzione costituita da Dio, e benedetta qual segno dell'unione di Cristo colla Chiesa, è quella stessa, che fu da Cristo fatta vero, e propriamente detto sacramento: ma l'unione, che nella sua primitiva istituzione fu da Dio benedetta come segno della unione di Cristo colla Chiesa, non fu già una imposizione di mani, non una cerimonia, o rito qualsivoglia, disgiunto dall'unione maritale, ma fu la stessa unione maritale, che dall' uomo si contrasse colla donna, col dire che fece Adamo: *Hoc nunc es etc.* Dunque quello che fu da Cristo fatto sacramento del matrimonio, altro non è che la stessa maritale unione, che si stringe nell'atto del contratto matrimoniale.

2. Quella unione, che per essere segno della unione di Cristo colla Chiesa, fu detta da' santi padri sacramento in largo senso ne' due stati di natura, e di legge, è quella stessa, che fu fatta da Cristo vero, e proprio sacramento della nuova legge: ma quella unione, cui li santi padri diedero il nome di sacramento in largo senso, altra non è che l'unione, che si forma per via del contratto; dunque in questa consiste nella nuova legge il vero, e propriamente detto sacramento del matrimonio.

Nè a questa dottrina punto si oppone la sentenza di coloro, i quali vogliono che il sacerdote sia ministro di questo sacramento. Imperocchè da questa opinione segue soltanto, che dal ministero sacerdotale, come da debita forma venga perfezionato il consenso de' conjugj per essere atto sacramentale; ma ciò non fa, che in questo stesso consenso esternato non risieda la vera, e propria ragione del sacramento; siccome il riconoscono apertamente gli stessi teologi aderenti, o meno avversi alla suddetta sentenza, come già s'è detto nel discorso preliminare. Basterà qui citare Lodovico Habert nel suo compendio teologico, *de sacram. matrim.* cap. 1. q. 3. « Matrimonium, ut sacramentum non vae legis, est legitimus contrahentium consensus a Christo institutus, ut signum efficacis gratiae ». Dicendo Habert, che il sacramento del matrimonio nella nuova legge è lo stesso legittimo consenso de' contraenti, nel qual consenso consiste formalmente il contratto; ripugna dunque in senso di lui, che dicesi consenso matrimoniale, che, sotto le debite condizioni, non sia insieme contratto, e sacramento; ed in conseguenza, che il consenso matrimoniale s'intenda pienamente, e perfettamente costituito in riga di contratto, e non sia an-

cora sacramento. Che però li dottori stessi, li quali sostengono essere il sacerdote ministro del sacramento, protestano apertamente, che da ciò non segue punto, *prius perfectum esse matrimonium in ratione contractus civilis, quam in ratione sacramenti*, anche per questa ragione, *quia contrahentes consensum suum tum volunt fieri firmum, cum ab Ecclesia fuerit acceptatus*, come spiega lo stesso Habert, *de matrimonio* c.3.

Laonde nell'una, e nell'altra sentenza qualunque volta si riceve il sacramento del matrimonio, non prima esiste il matrimonio nell'essere di contratto, per poscia salire al grado di sacramento; ma nell'atto che sotto le debite condizioni si stringe l'unione conjugale, sorge il matrimonio e come contratto, e come sacramento; nè prima il consenso acquista la forza di produrre il vincolo come contratto di quello, che acquisti, o abbia, come sacramento, l'efficacia produttrice della grazia: nè però in chi contrae sacramentalmente si astringe prima il vincolo dal contratto, che dal sacramento, ma è astretto, e dipende da un atto, che nel suo tutto è contratto insieme, e sacramento, in modo che non è separabile la validità dell'uno dalla validità dell'altro, come più diffusamente suole spiegarsi da' teologi.

Dalla ragion del sacramento nel matrimonio derivano le disposizioni, che debbono servire di preparazione al medesimo, e da queste risulta un altro argomento, onde confermare lo stesso assunto. Ella è dottrina cattolica, che sendo il matrimonio l'uno de' sacramenti, che si dicono *de' vivi*, lo stato di grazia è una delle disposizioni richieste a riceverlo degualmente; che perciò si rende reo di sacrilega profanazione chiunque il riceva con coscienza di colpa mortale. Neppure vi ha dubbio, che questo sacrilegio non si commetta nell'atto stesso, in cui accostandosi li contraenti al sacramento prestano quel consenso, che forma il contratto maritale. Ora se fosse questo un atto meramente umano, e civile, preesistente al sacramento, niun sacrilegio vi sarebbe a prestarlo con coscienza di peccato mortale. Adunque intanto vi si riconosce il sacrilegio, in quanto costante fu sempre la credenza, che da quel consenso, che ha da formare il vincolo conjugale, sorge insiememente il sacramento, che influisce nella validità, e fermezza del medesimo, onde non prima esista il contratto, che il sacramento.

Pareva omai caduto nella meritata dimenticanza il reo sistema dello Spalatense, quando su questo stesso argomento si prese a suscitare in mezzo al cattolicesimo un temerario pseudo-teologo, d'ingegno di gran lunga inferiore al de Dominis, pari, se non superiore, nell'audacia, e tanto più pericoloso, quanto che la professione almeno apparente di dottore cattolico valse a mitigare in certa guisa l'abborrimento, che la diffamazione dell'autore primiero, non potea che ispirare contro il parto di un sacrilegio

apostata. Questi fu Giovanni Launojo, Del carattere di questo scrittore, e dell'infelice sua opera, *della regia podestà sul matrimonio*, ci riferiamo a quanto ne scrissero il dottore Giovanni Gerbais, Natale Alessandro, Tournely, Juvenino, ed altri certamente non avversi a' legittimi diritti della regia podestà; per tacere le giuste lagnanze, che in altro proposito muove contro di esso il dottore Berti (1), per la impudenza, con cui si prese a riprodurre le calunnie de' semipelagiani contro la veneranda autorità di s. Agostino in materia della grazia. Nel riboppiare, non che adottare le massime dello Spalatense, volendo Launojo ritenere le apparenze di dottrina cattolica, gli convenne mostrare altresì un apparente rispetto per le dommatiche decisioni del sacro concilio di Trento. Avea il concilio fulminato l'anatema contro chi dicesse, o che la Chiesa non abbia la podestà di stabilire impedimenti dirimenti, o che abbia errato nello stabilirli (2). Come mai salvare l'autorità di sì espressa definizione con sentimenti direttamente opposti (3)? Non fia pertanto maraviglia, che il sultrologio immaginato da Launojo sia stato universalmente riprovato, non solo, come vano, ed assurdo, ma inoltre deriso, come inetto del tutto, e ridicolo. Dica egli, che sotto nome di Chiesa dovendosi comprendere non solo l'ordine sacerdotale, ma il ceto tutto de' fedeli, meritamente si attribuisce alla Chiesa la podestà di costituire impedimenti dirimenti, in quanto sotto nome di Chiesa s'intende non l'ordine sacerdotale, ma il principe, come costituente l'altra persona della Chiesa: « Nempè per reges, alteram Ecclesiae personam.... sic ad personam regalem flexo Ecclesiae nomine, tridentinis canonibus sua constitatur veritas ». Adunque secondo Launojo, per accennarlo qui di passaggio, l'autorità, che il Tridentino attribuisce alla Chiesa di aver potuto, e di potere costituire impedimenti dirimenti, si verifica ne' sovrani, in quanto sono questi l'altra persona della Chiesa: ora l'essere l'altra persona della Chiesa non conviene fuorchè a principi, che siano cattolici. Dunque per tutto quel tempo, in cui non vi erano principi cattolici, e per que' luoghi, ove regnano principi infedeli, e acattolici, e nell'età future, se per tremendo giudizio di Dio avvenisse, che Dio non voglia, che a principi pieni di religione, altri succedessero fuor del grembo della Chiesa, sarebbe falso, che la Chiesa, ed in quei primi secoli abbia potuto, ed ora possa ne' paesi degl' infedeli, e potesse in avvenire per fatale rivoluzione possibile soltanto, nè mai per la Dio mercè da effettuarsi in alcun tempo, potesse, dico, mai più stabilire impedimenti di-

(1) *De teolog. discipl. nello scol.* all'introduzione del lib. 6.

(2) Sess. 24. Can. 4.

(3) Dell'autorità incontrastabilmente dommatica di que' canoni tridentini si ragionerà di proposito in appresso.

rimenti: talchè posta l'interpretazione di Launojo falsa sarebbe stata del tutto per più secoli: falsa tutt'ora sarebbe in gran parte: falsa potrebbe tornare del tutto una definizione dommatica, la cui verità, siccome rivelata da Dio, è verità immutabile pel tempo passato, e pel presente, e per tutta la successione de' tempi avvenire.

Di più il canone del concilio è diretto altresì contro chi dica aver la Chiesa errato nello stabilire gl'impedimenti. Se dunque per nome di Chiesa vuolsi intendere la persona di regnante cattolico, converrà dire, che il concilio abbia inteso definire qual domma cattolico, che niun principe cattolico abbia errato nell'assumersi, o esercitare un tal preteso diritto: il che comunque potesse dimostrarsi vero nel fatto, non è però, che da mente sana possa, e debba credersi come verità di fede; qual sarebbe in virtù del canone tridentino, se per nome di Chiesa dovesse in quello intendersi la persona del sovrano cattolico.

Oltre ciò dica Launojo, se nel formare quel canone intese il concilio, che la podestà di costituire impedimenti compete al principe, come principe, *jure majestatis*; oppure compete al principe come cattolico, ed in quanto è *altera persona Ecclesiae*, com'egli si esprime. Nella prima ipotesi, troppo inetta sarebbe stata la formazione di un canone, per attribuire al sovrano cattolico una podestà inerente al principato; e che perciò competesse del pari all'infedele, come al cattolico. Se poi li padri del concilio intesero, che quella podestà compete al principe, in quanto è *altera persona Ecclesiae*; dunque il concilio non la riconobbe inerente al principato *jure majestatis*, nè però competente ad ogni sovrano, ma soltanto a principe, che possa dirsi persona della Chiesa, mediante la professione del cattolicesimo: che però con questa sua strana interpretazione viene Launojo a rivolgere il canone tridentino contro la propria sua opinione, che la podestà di apporre impedimenti sia diritto proprio, e privativo del principato.

Finalmente in qual senso sia stato il nome di Chiesa inteso dal concilio di Trento nel can. 4. oltrechè è abbastanza chiaro per sè stesso, si rende vieppiù manifesto dal confronto col can. 12. « Si quis dixerit causas matrimoniales non spectare ad iudices ecclesiasticos, anathema sit ». Qui sotto nome di giudici *ecclesiastici*, non s'intendono certamente giudici laici tuttochè cattolici, ma giudici dell'ordine ecclesiastico propriamente detto. E l'attribuzione, che si fa in questo canone delle cause matrimoniali a giudici ecclesiastici, derivando dalla po-

destà, che ne' canoni antecedenti viene attribuita alla Chiesa intorno al matrimonio, egli è chiaro, che se in virtù del canone tridentino la cognizione delle cause matrimoniali appartiene alli giudici dell'ordine ecclesiastico propriamente detto, la podestà ecclesiastica, onde deriva un tal diritto, è podestà dello stesso genere, cioè podestà della Chiesa, in quanto vien questo nome ristretto a significare l'ordine ecclesiastico, e esclusivamente al celo de' laici.

La professione di cattolicesimo, ritenuta da Launojo, fece sì, come si è notato, che il sistema dello Spalatense, adottato da lui in gran parte, si divulgasse con meno di sospetto; e più di libertà, e credito, e favore acquistasse presso que'molti, che men bene affetti alla Chiesa vogliono essere ciò non ostante, o comparire cattolici; quasi che a purgare l'infezione di un sistema reo nella sua sorgente, bastasse farlo scorrere sotto la penna di scrittore reputato cattolico. Siccome pertanto Launojo si fece a spogliare lo Spalatense, come già dimostrò Gerbais con un esatto confronto de' passi; così nella maggior parte degli opuscoli, che in mezzo al cattolicesimo si vanno di giorno in giorno moltiplicando contro l'autorità della Chiesa sul matrimonio, altro non si rileva che una perpetua ripetizione delle dottrine di Launojo, variamente applicate secondo la varietà delle circostanze, ma tutte appoggiate a medesimi principj, ed argomenti: talchè la confutazione dell'una sembra potersi adattare a tutte le altre. Fu già pertanto con saggio, ed opportuno consiglio preso di mira a tal effetto da egregj scrittori quell'una fra le molte operette (1), cui sembra essersi fatto maggior plauso dagli avversarj della Chiesa, ed attribuito il merito di avere nel più breve giro raccolta la più abbondante copia di monumenti, dalla cui ordinata e stretta unione risulti quella maggior forza, e nitidezza, che possa in tal materia considerarsi. E noi pure ci proponiamo di esporre in appresso alquanto nostre riflessioni, quali esse sieno, sulla medesima. Ma giacchè tutto sostanzialmente deriva dal primario fonte aperto dal de Dominis, stimiamo pregio dell'opera il premettere innanzi a tutto una breve analisi delle molte patenti incoerenze di tal sistema, dalle quali potrà di già ognuno giudicare per sè stesso, se in un complesso di proposizioni, che in vece di reggersi l'una l'altra, si vanno urtando, e distruggendo, si debba ravvisare il nitido luminoso carattere dell'a verità, oppure il difforme impronto dell'errore.

(1) Si accenna la prima edizione dell'operetta *Del diritto di stabilire impedimenti dirimenti ec. del Can. Litta.*

PARTE PRIMA

DELLE INCOERENZE DI MARCO ANTONIO DE DOMINIS NELL'IMPUGNARE L'AUTORITA' DELLA CHIESA INTORNO AL VINCOLO DEL MATRIMONIO, E LE CAUSE AD ESSO RELATIVE.

DE REPUB. ECCLESIASTICA LIB. V. CAP. XI.

§. I.

Inganno, e contraddizione dello Spalatense nel pareggiare il matrimonio ad ogni altro contratto umano, e civile.

Dichiara l'autore il suo intento nel breve titolo prefisso a questo lunghissimo capo: *Matrimonii vinculum et causas a propria potestate Ecclesiastica non pendere*. Ed entra subito a renderne la ragione n. 1. « Contractus societatis inter virum, et uxorem, cum sit totus humanus, et corporalis, et ad effectum corporalem directe initus; ad potestatem ecclesiasticam, quae tota est in se spiritualis, et ad supernaturalia, non potest jure divino pertinere ». Così pretende egli ridurre il contratto del matrimonio, come se ne spiega espressamente in appresso, alla classe o specie di contratto meramente naturale, umano, e civile; quali sono i contratti di compra e vendita, di locazione, e altri simili, e però egualmente soggetto alle disposizioni delle leggi civili.

Pure proseguendo in questo stesso primo paragrafo a spiegare la natura del contratto conjugale, osserva che nel jus naturale e divino è fondata la propensione dell'uno e l'altro sesso a contrarlo, ed insieme quanto all'universale la necessità di quella unione per la conservazione del genere umano; che però riguardo a' particolari ha ciascheduno la libertà di contrarla, o non contrarla: che niuna legge inferiore alla naturale può costringere al matrimonio, sendo che gli uomini sono naturalmente liberi, nè l'uno è soggetto all'altro in fatto di matrimonio, se non per libero, e volontario consenso; senza il quale nullo è il matrimonio, come si accorda da tutti.

Da questo tratto risulta di già una insigne differenza, che il matrimonio distingue dagli altri contratti meramente civili. Quello sorge dal jus di natura, questi dal jus delle genti, o dal particolare diritto di ciascheduna nazione. Il contratto matrimoniale è di sua natura pie-

namente libero, nè il consenso necessario per validamente contrarlo, può giammai essere supplito da umana podestà; laddove sebbene gli altri contratti, strettamente civili, richiedano regolarmente lo spontaneo, libero consenso dei contraenti; può nulladimeno in certi casi l'autorità pubblica costringere i sudditi a tale, o tale contratto, come per esempio a vendere le proprie derrate in tempo di carestia; oppure supplire il consenso del renitente, e render ciò non ostante il contratto valido, e atto a produrre il corrispondente vincolo. Falso è dunque il preteso assioma degli avversarj, che il contratto del matrimonio soggiaccia non meno, che qualunque altro contratto civile alla disposizione del principato; giacchè dal diritto stesso di natura sorge questa essenzialissima differenza, che nel matrimonio la necessità del consenso per la validità del vincolo non può mai venir supplita da umana podestà, come il può essere in varie circostanze riguardo ad altri contratti; li quali tuttochè fatti per forza non tralasciano di produrre il vincolo della obbligazione con tutti gli effetti del medesimo (1).

Altra insigne differenza risulta dalle leggi, o condizioni, che l'autore stesso riconosce essere state da Dio apposte nella prima istituzione del matrimonio. « Atque huic contractui humano, jam sic libero et voluntario, aliquae conditiones sunt a Deo, seu jus naturae humanae explicante, seu positiva sua lege praescriptae, in quibus conditionibus contractus hic nulli potestati, quae sit divina inferior, subjicitur. Eae vero sunt monogamia, insolubilitas, et erga proprium sanguinem, cognationisque gradum aliquem reverentia, de quibus inferius agam pluribus ».

Quindi passando nel paragrafo seguente ad

(1) Con ciò non si nega, che possa la Chiesa intimare a taluno il precetto del matrimonio, cui p. e. siasi egli obbligato per via di legittimi sponsali. Si dice soltanto che niuna autorità umana può fare, che il contratto del matrimonio sia valido, quando manchi l'interiore consenso dell'uno de' contraenti. Cosa che invero distingue il matrimonio da tutti li contratti puramente civili.

una più distinta esposizione di queste condizioni, ripete egli l'indissolubilità, e l'unità del matrimonio dalla rivelazione fatta ad Adamo in quel misterioso sopore, in cui trasse Iddio dal lato di lui la donna, che destinata gli avea per compagna: « In eo sopore, quo Adam correptus » est, ei profecto varia revelata sunt mysteria: » unum fuit quale inter homines, sive divina » jussione, sive etiam hominis rationalis proprio » instinctu, ut rationalis est, et a brutis distinctus, » debeat esse vinculum contractus humani matri- » monialis; ut unus videlicet uni copuletur con- » sortio indivisibili... Et hoc Adam (1) experge- » factus, visa coram se muliere, quam nunquam » antehac viderat, quod sibi revelatum fuerat, » effatus est: *Hoc nunc os ex ossibus meis ec.* » Haec Adam spiritu divino instructus protu- » lit, rationem veri, et perfecti humani conju- » gil exprimens, ut sit inter duos tantum, et » perpetuum, ac indissolubile. Et quia Deo re- » velante, haec pronunciabat Adam; ideo Chri- » stus haec verba: *Quamobrem relinquet ec.* (2) » a Deo dicta tunc fuisse asserit ». E poco appresso: « Alia mysteria altissima, iisdem ver- » bis involuta, sibi revelata, satis innuit Adam, » ut Paulus explicavit, nimirum verbi incar- » nationem, et Christi cum Ecclesia insepara- » bilem conjunctionem: horum tamen myste- » riorum fundamentum est ipsa humani car- » nalis conjugii ratio, ibidem Deo revelante ex- » plicata, et facto ipso comprobata ». Altro insigne pregio della union conjugale nella sua istituzione; avendo voluto Iddio che in essa venisse rappresentato il gran mistero della incarnazione del verbo, e della sua inseparabile congiunzione colla Chiesa.

Se dunque il matrimonio è un contratto d'istituzione divina, come vien qui riconosciuto; d'istituzione anteriore alla formazione delle società civili; se nella sua stessa istituzione fu da Dio vincolato con leggi particolari, superiori ad ogni civile podestà; se in quella unione volle Iddio stabilire un segno prefigurativo di altissimi misteri: come sta, che ad un contratto insignito di sì auguste prerogative, si vogliano pareggiare li contratti di compera e vendita, di locazione, ed altri simili, nati da pure convenzioni, o leggi sociali, senza speciale intervento della divinità; privi in conseguenza d'ogni mistico significato, e di lor natura diretti, e ristretti al regolamento d'interessi meramente civili?

Aggiungasi come di passaggio, che frai Gentili stessi, o per certo barlume di ragione naturale, o per impressione rimasa d'antica tradizione, fu il matrimonio considerato qual contratto superiore all'ordine civile, e come rivestito di un certo carattere di religione, per

cui sollevato venisse alla ispezione de' pontefici. Così Cujacio tom. I. pag. 783. « Est autem » titulus hic *de ritu nuptiarum*, quod pontifi- » cale verbum est: Nam et quas fas esset du- » ci, pontificum notionem fuisse intelligimus » ex Tacito, et Dione (1) ».

Tornando allo Spatalense si noti qualmente riconosce, che l'union conjugale, qual si forma nel contratto stesso del matrimonio fu da Dio stabilita qual segno prefigurativo della unione di Cristo colla Chiesa. Ora sendo dottrina cattolica, che a questo segno mistico volle Cristo aggiugnere l'efficacia produttrice della grazia; ed in tal guisa innalzare il matrimonio alla dignità di sacramento; rimane confermato ciò, che si è di sopra dichiarato, che la ragion del sacramento risiede in quella stessa sede, ove fu riposto il segno, prefigurativo del gran mistero; cioè nell'unione, che si forma, e si stringe nel contratto matrimoniale.

N. 3. Avverte l'autore, che fu poscia dispensato, per un tratto di tempo, in quelle primitive leggi dell'unità, e dell'indissolubilità del matrimonio: « Quoniam tamen necessitas » generis humani multiplicandi, priorem hujus » regulae juris divini partem deserendam ali- » quando suavit, si, ut supponitur, et patres » docent, ad tempus Deo revelante, et ex spe- » ciali gratia dispensante, polygamia non pror- » sus illicitè inducta videtur, et matrimonii » vinculum jam non facile apparuit ». Reca in prova l'esempio de' patriarchi, li quali ebbero nello stesso tempo più mogli; e il libello di ripudio, conceduto da Mosè al popolo Israelitico; notando però, che tutto ciò non potè rendersi lecito, se non in virtù di dispensa fatta da Dio *ex gratia speciali*, e *ad tempus*; e questa manifestata per divina rivelazione, *Deo revelante*.

Avverte in seguito, che una tal dispensa tolta venne, e rievocata da Cristo, da cui fu abolito il libello del ripudio, e ristabilito il matrimonio nella purità della sua primitiva istituzione. Così egli n. 4. « Christus circa matrimonia » suorum, tanquam caput, et Dominus suae Ec- » clesiae nihil penitus novi aut statuit, aut » immutavit, sed reliquit conjugia in eo sta- » tu, in quo erant inter Judaeos; sola addita » abolitione libelli repudii, nimirum illius re- » pudii, quem Moyses ad duritiem cordis eo- » rum non sine divina dispensatione, et tole- » rantia permiserat; monogamiaque illa, quae » in Adamo primo generis humani parente eni- » tuit, ut sint duo in carne una, confirmata, » illis quoque verbis stabilita, qui dimissa u-

(1) Che Cujacio non abbia inteso bene il significa- to della parola *ritus*, transeat; ma egli adduce Tacito, e Dione in prova che *quas fas esset duci*, *pontificum notionem fuisse*. Il che sembra bastare in prova della proposizione, che tra' gentili stessi fu considerato il matrimonio come contratto d'ordine superiore agli altri contratti.

(1) Gen. 2 v. 23.

(2) Matth. 19. v. 8.

» xore sua sine causa fornicationis, aliam dux-
 » rit, moechatur. Cur autem moechus esset, si
 » plures uxores habere ei liceret? Ut optime
 » deduxit Innocentius III. (1) ».

Ora se Cristo, come dice lo Spalatense, non mai del matrimonio volle fare un sacramento, e se ciò non ostante per espressa di lui confessione non tralasciò di fare ordinazioni circa il matrimonio; gli è forza il confessare, che siffatte ordinazioni cadono non sul sacramento, ch'egli non riconosce, ma sul contratto medesimo. Oltre di che l'abolizione della poligamia simultanea, e del libello del ripudio influiscono certamente sulla validità, o invalidità del vincolo conjugale: dunque se tutto ciò, che concerne la validità, o invalidità di questo vincolo, debbe unicamente riferirsi al contratto, egli è chiaro, che Cristo dispose intorno al contratto mediante un'abolizione, da cui dipende in tanti casi la validità, o invalidità del medesimo. Ma più strana ancora di questa si manifesta in questo proposito l'incoerenza di Launojo, e del fedele suo copista, l'anomino scrittore dell'operetta sovra indicata. Ammettono questi che Cristo fece il matrimonio sacramento, in quanto che aggiunse a lato del contratto una tal quale entità sacramentale, nel che sembrano almeno in apparenza recedere dallo Spalatense; ma con esso lui convengono, che se Cristo dispose del sacramento, nulla però dispose intorno al contratto, e collo stesso Spalatense al contratto solo riferiscono tutto ciò, che alla validità spetta, o invalidità del vincolo. Pure confessano anch'essi ciò, che da niun cristiano può negarsi, che Cristo dispose intorno il libello del ripudio, e la poligamia simultanea; due cose, che manifestamente riguardano la validità, o l'invalidità del vincolo. Poste queste premesse, come immaginarsi esservi uomo, il quale sostenendo per una parte, che tutto ciò, che influisce sul vincolo, riguarda il matrimonio come contratto, e per altra parte concedendo, che Cristo dispose di cose, che manifestamente influiscono sul vincolo, venga poi a concludere contra ogni ragion di diritto raziocinio nulla essersi da Cristo disposto intorno al matrimonio come contratto? Serva di prova questo perturbato modo di ragionare a quella gran sentenza del dottore angelico, che dalla depravazione dell'affetto nasce una corrispondente obliquità nell'intelletto.

(1) De divort. C. Gaudemus.

§. II.

Contraddizione dello Spalatense nell'assoggettare alla podestà civile la legge dell'unità, e della indissolubilità, dopo averla riconosciuta legge divina, superiore ad ogni umana podestà.

Ora tornando allo Spalatense, riconosce egli apertamente essere stato da Cristo abolito il libello del ripudio, ed insieme ristabilita, e confermata la monogamia, e ciò con tanto rigore, che sebbene, secondo lui, abbia Cristo lasciate tutte le altre condizioni del matrimonio all'arbitrio e disposizione della podestà civile, ciò però debba sempre intendersi salva la legge dell'unità, e indissolubilità, cui aggiugne inoltre la proibizione di certi gradi di consanguinità. Così egli n. 5. « Profecto civilis potestas, modo christianis polygamiam non permittat, neque libertatem repudii, nec in quocunque gradu conjunctionem, matrimonia ita regulare potest, ut bono communi secundum » reclam rationem expediens esse censuerit ». Dopo una sì precisa dichiarazione dell'autore, chi non crederebbe, che per di lui sentimento non può il principe permettere tra' cristiani, nè rendere in alcun modo lecita la libertà del divorzio, la pluralità delle mogli, il matrimonio in alcuni gradi di parentela? Giusto sarebbe il concetto, se la costanza potesse reggere in mezzo all'errore. Ma tosto vedremo qualmente l'impegno di allargare oltre il dovuto confine la podestà laica spinge l'autore a restringere poco a poco, e a modificare quel rigore di legge divina, ed evangelica, qual fu da esso riconosciuto poc' anzi. Comincia pertanto a rammentare varie leggi, emanate dalla podestà civile intorno al matrimonio; e prosegue n. 6. « Divortia quoque ex quibusdam gravioribus » causis imperatores datis legibus concesserunt; » puta, propter transitum ad monachatum, » propter impotentiam coeundi: si alter conjux in captivitatem abducatur, vel deportetur: si maritus fiat reus adulterii, homicidii, » laesae majestatis etc. si plagiarius etc., quae » similiter leges divortia concedentes, Ecclesiam reclamantem non invenio babuisse, et a Theodosio maxime, ac Justiniano, christianis, et piis » principibus constitutae; imo has ipsas leges » Ecclesiam romanam servandas mandasse scribit Ivo (epist. 243.); et haec divortia laici » juris semper intelliguntur cum perfecta, et » totali conjugii dissolutione, ut patet manifeste ex Justiniani novella 22. cap. 37., et multis aliis legibus. Leges invenio, resistenciam non video; contrarias leges ecclesiasticas paucas admodum, et provinciales dumtaxat inferius n. II. observo ».

Di quelle leggi si dirà a luogo suo, come pure della pretesa non resistenza della Chiesa, e della non sincera fede dell'autore in citare

per sè il dotto, e santo vescovo Ivone, che gli è apertissimamente contrario. Qui stiamo sulle incoerenze, e ci facciamo ad osservare, che l'autore dopo aver espressamente detto, e replicato, che da Cristo fu abolito il ripudio, e ristabilita l'unità del matrimonio; che queste leggi di unità, e d'indissolubilità sono di jus divino; che perciò non può il principe concedere ai cristiani nè il divorzio, nè la poligamia; egli stesso poscia insensibilmente ricredendosi, cominci a volere accreditare leggi, che concedono il divorzio quanto al vincolo, nè solo per causa di adulterio (che altri pure, sebben malamente, stimarono, autorizzato dalle parole del vangelo, *nisi ob fornicationem*), ma per altri delitti di omicidio, di lesa maestà ect., ed anche senza delitto per cattività, in cui disgraziatamente incorra l'uno de' conjugi. E neppure in questi termini ristà l'indulgente condescendenza dell'autore per lo scioglimento del vincolo conjugale. Grave pur troppo, dice egli n. 6., spesse volte riesce il giogo del matrimonio, e talvolta per l'ostinata durezza, e ferocia delle parti condurrebbe a disperazione: se non avessero i principi podestà di porre siffatti ordini, e di moderare tutti gli umani civili contratti; avrebbe l'umanità spesse volte ragione, o pretesto di lagnarsi, ove però non sia da divina legge assolutamente coartata: « Satis grave jugum, et onus solet esse saepe » matrimonium, et interdum ex partium obstinatione, et feritate occasio desperandi: nisi » penes principes talia statuendi esset potestas, » et omnes humanos civiles contractus in quantum contractus sunt, moderandi, saepe natura humana conquerendi ansam haberet, si » tamen divina lege adeo absolute non arcetur ».

Ma questa divina legge coartante fu ne' paragrafi antecedenti espressamente riconosciuta: come dunque si comincia qui a mettere in dubbio? Ha egli capita la difficoltà: e per far mostra di non volere urtare di fronte una legge divina, va blandamente insinuando le vie di declinarne l'autorità; e quindi coprendosi del velo di una ingenua, modesta timidezza segue a dire: « Rem hanc de divortii in genere de- » finire penes me non audeo; probabilitatem » aliquam cerno: ideoque neque principibus » potestatem hanc (servato jure divino) absolute negare possum. Quod si ipsi illa concedatur, ne quis illud ex scriptura objiciat a » Christo etiam usurpatum: Quod Deus conjunxit, homo non separet, dicendum fortasse esset, illos a Deo non conjungi, qui contra leges justas politicas conjungantur, sed Deum, » illas per suos in mundi gubernatione vicarios facere separationes ». Scuote per altro ben presto questo suo verecondo ritegno, e fatto più animoso passa senza più a concedere francamente quella podestà, che qui soltanto sembra non voler negare assolutamente.

Non vale però il ritegno a salvare nè il jus divino, nè la contraddizione dell'autore. Ha detto, che nella primitiva istituzione del matrimonio fu per jus divino stabilita l'unità, e l'indissolubilità del vincolo: che in appresso fu alquanto temperato il rigore di quella legge. Ma in qual maniera? Per dispensa *ex gratia speciali*, *Deo revelante*. Ora la podestà de' regnanti, come costituiti da Dio pel governo delle civili società, è podestà ordinaria, inerente al loro ministero, non conferita per mezzo di speciale dispensa, manifestata per divina rivelazione. Anzi la necessità della dispensa suppone difetto di podestà ordinaria relativamente agli atti, che senza quella non possono legittimamente esercitarsi. Se dunque i regnanti, come ministri di Dio pel governo delle società civili, fossero in virtù di tale qualità, muniti di autorità divina per formare leggi, permettenti il divorzio, e la poligamia, secondochè stimassero l'uno, e l'altra conducenti al bene delle repubbliche; neppure da principio vi era bisogno di particolare dispensa per temperare il jus divino riguardo all'unità, e all'indissolubilità del matrimonio; giacchè a' regnanti, coll'essere assunti al principato, ne veniva conferita la competente, sufficiente podestà.

Fu Mosè da Dio preposto al governo del suo popolo, ed a lui compete l'augusta qualità di vicario di Dio in terra, non meno certamente che a qualsivoglia regnante, assunto al trono per via di elezione, o di successione. Mosè permise al suo popolo il libello del ripudio; libello, del cui effetto non tutti convengono, restringendolo gli uni ad una semplice impunità; altri stendendolo ad un legittimo scioglimento del vincolo. Sia come si voglia; e si supponga, com'è anche sentimento dell'autore, che in virtù del libello venisse sciolto il matrimonio, ed acquistassero le parti una piena, legittima libertà di convolare ad altre nozze. Così dunque fu per Mosè derogato alla primitiva legge della indissolubilità. Ma in virtù di quale podestà? Forse per autorità, inerente al suo grado di capo, e reggitore, di vicario di Dio in terra? No, risponde l'autore: fu duopo a tal effetto di una particolare dispensa, *Deo revelante*. Con che vieppiù si conferma quanto egli disse, e replicò da principio, che nell'ampiezza della podestà, che, secondo lui, compete a' principi per regolare le condizioni del contratto matrimoniale, s'intende sempre salva la legge dell'unità, e della indissolubilità, stabilita *jure divino*. Sicchè col novello suo capriccioso ritrovato altro egli non consegue, se non contraddire a Dio, e a sè stesso.

L'incoerenza si diffonde ugualmente negli argomenti, ch'egli adduce a comprovare il suo assunto, li quali ad altro non mirano, che ad eludere l'oracolo di Cristo: *Quod Deus conjunxit, homo non separet*. Dopo aver supposto (sebben malamente, del che non occorre far que-

sione in questo luogo), che l'adulterio dell'una delle parti somministri legittima cagione di separazione non solo quanto al toro, ma anche quanto al vincolo, soggiunge n. 8. « *E- raut sane adhuc aliae causae solvendi legi- tima et valida conjugia, praeter fornicatio- nem; una erat, nec minima, conversio ad fidem Christi alterutrius conjugum; nam certe ex divina revelatione supponit Paulus, ut est Augustini deductio, de adulter. conjug.* » 1. 1. c. 13., eo ipso quo alter conjugum a sua infidelitate discedit, altero in infidelitate manente, conjugium illorum penitus abrum- pi ». Al caso dell'adulterio aggiunge l'autore quello della conversione alla fede dell'uno dei coniugi per mostrare, che il detto di Cristo, *quod Deus conjunxit etc.* soggiace a molte eccezioni, o limitazioni; onde non ostante che sembri universale, possano darsi molte cagioni di legittimo divorzio: ed in fine fattosi interprete della mente di Cristo, viene a concludere, che l'intento di lui fu di abrogare i divorzi privati, e non quelli, che dalle pubbliche leggi sono conceduti.

Ma in primo luogo da qual fonte si desumono le limitazioni, apposte all'oracolo di Cristo ne' due casi proposti dall'autore? Certamente dalla divina rivelazione, o vera, o supposta. Nel caso dell'adulterio, dalle parole stesse di Cristo, *nisi ob fornicationem*; sebbene, come si è notato, sinistramente applicate alla separazione quanto al vincolo. Nel caso della conversione, da certa, divina rivelazione, dichiarata da s. Paolo. Se dunque la sola divina rivelazione o vera, o pretesa, si è quella, che ha dato motivo di eccettuare que'due casi; nè altro fondamento vi è stato di eccettuarli; si dee dirittamente ragionando concludere, che ove non si dà rivelazione, neppure si fa luogo ad eccettuazione: talchè l'assoluta enunziativa di Cristo altre limitazioni non ammette fuor quelle, ch'egli stesso vi appose, o da lui furono per divina rivelazione manifestate. Peca dunque l'autore nel concludere da casi rivelati, a casi non rivelati; quando non voglia, che le sue immaginazioni si abbiano in conto di celesti rivelazioni.

2. Dice l'autore, che l'intento di Cristo fu soltanto di abrogare il divorzio privato, e non li divorzi autorizzati dalle pubbliche leggi. Ora nel caso della conversione alla fede dell'una delle parti, confessa egli, e meritamente sostiene farsi luogo allo scioglimento del vincolo in virtù della dichiarazione dell'Apostolo. Quindi domando io, se in quella età vi era legge dell'impero, che il divorzio concedesse in favore di un conjugue, che si convertisse alla fede di Cristo? Ridicola cosa sarebbe il pensarlo. Adunque il divorzio conceduto da s. Paolo, siccome non autorizzato dalle leggi pubbliche, era secondo i principj dell'autore un mero divorzio privato. Dunque se sussistesse il detto di lui, che

Cristo abbia soltanto abrogato il divorzio privato, converrà dire, che s. Paolo abbia per divina rivelazione conceduto quella sorta di divorzio, che fu da Cristo abrogata. Bestemmia, che abbastanza convince gli errori, e le incoerenze dell'autore.

3. Dalla dichiarazione dell'Apostolo risulta chiaramente, che un privato, convertito alla fede, poteva legittimamente usare del beneficio di Cristo nel modo promulgato dall'Apostolo, e passare ad altre nozze indipendentemente dalle leggi del secolo. Dunque lo scioglimento del primo vincolo in tal caso non dipendeva dalla disposizione delle leggi civili.

4. Risulta in conseguenza, che sendosi fatta per autorità di Cristo la concessione del divorzio, promulgata dall'Apostolo, indipendentemente dalle leggi, e per ogni luogo, ove si diffondesse il cristianesimo: sempre si verifica, che Cristo ha disposto circa il matrimonio non solo riguardo all'esser di sacramento, ma anche riguardo al vincolo, ed in conseguenza circa la validità, o invalidità del contratto.

5. Risulta, che la promulgazione di questa legge fu da Cristo affidata a'principi, non del secolo, ma della sua Chiesa; che però poteano gli apostoli legittimamente conoscere de' casi, ne' quali si facesse luogo alla separazione dei coniugi, non solo quanto al toro, ma ancora quanto al vincolo: che pertanto incoerente si dimostra un autore, il quale riconoscendo la forza della suddetta promulgazione, procedente da ministero apostolico senza concorso della potestà civile, e in virtù di autorità ricevuta da Dio, viene poi a voler stabilire questa tesi generale: « *Matrimonii vinculum et causas, a propria potestate ecclesiastica non pendere.* »

E qui per sovrabbondanza può notarsi un altro sbaglio dell'autore nella interpretazione del testo di s. Paolo. Pretende inferirne, che il conjugue convertito possa in ogni modo sciogliere il vincolo colla parte infedele; sia che questa consenta, o no, a rimanersi, ed a voler coabitare pacificamente. La ragione, che ne adduce si è, che altramente la parte infedele sarebbe di migliore condizione dell'altra; giacchè quella potrebbe di suo pieno arbitrio invalidare, o confermare il vincolo, laddove dovrebbe il fedele dipendere dalla disposizione dell'infedele. Ma chi ha detto all'autore, che in un tal caso stia nell'assoluto arbitrio dell'infedele la facoltà d'invalidare il matrimonio? Potrebbe per avventura l'infedele farlo impunemente, ed aversi per libero in paese d'infedeltà. Ma potrebbe questa impunità fondare un diritto legittimo? No certamente. Nel caso della conversione alla fede dell'uno de'coniugi, volle Cristo a favore della sua divina, e sola vera religione, dare alla parte, che si converte, la libertà di sottrarsi dalla servitù, ossia dal giogo, e vincolo contratto colla parte infedele, e contaminata. Non

è pertanto, che la conversione operi subito, e per sè sola operi lo scioglimento del vincolo; ma fa, che rimanendo l'infedele nella sua contumace renitenza possa la parte convertita contrarre altro matrimonio; e soltanto allora s'intende sciolto il primo legame, in guisa che possa anche l'infedele dal canto suo convolare ad altre nozze senza reato di adulterio. Non è dunque l'infedele di migliore condizione, come da falso supposto argomentando falsamente conclude lo Spalatense contro la stessa lettera dell'Apostolo.

6. Frivolo del pari, ed incoerente si è l'argomento, col quale si prende l'autore a voler provare, che da Cristo non fu abolito se non il divorzio privato, e non quello, che fosse concesso dalle leggi: « Quando ergo Christus (n. 8.) generaliter negabat divortium, sola ex » cepta causa fornicationis, id faciebat, quia » cum solis Judaeis tunc loquebatur, qui ex suis » legibus permissione Moysis, divortii liberam » habebant viri facultatem, sine ullo crimine » uxoris: si enim crimen divortio dignum, » nempe stupri, vel adulterii affuisset, tunc » non erat opus divortio, sed nece uxoris criminosa vir ab illius conjugio liberabatur... » Volens itaque Christus illorum repudiorum » injustitiam ostendere, declarat per ea vinculum matrimonii non tolli, neque licere homini Judaeo dimittere uxorem, nisi ex sola » legis judaeae concessione; haec vero erat » stuprum, et adulterium duntaxat; ita tamen » dimittere, ut per sententiam judicis, si convinceretur, lapidibus esset obruenda, et sic fiebat perfectissimum per mortem divortium ».

Da queste premesse viene a concludere, che Cristo, perchè parlava con Giudei, condannò soltanto i divorzj privati: e come se penetrato avesse nell'intimo de' suoi consigli, soggiunge, che se nella legge giudaica fosse stato il divorzio per altra grave ragione concesso, l'avrebbe anch'egli ammesso: « Privata tamen privata » torum divortia, quae lex non nisi ad duritiam » cordis permiserat, omnino damnavit. Quod » si in eadem lege ex aliqua alia gravi causa » fuisset concessum divortium, eam quoque » Christus omnino addidisset; quia publica, legibus, jure, et rationabiliter concessa, divortia non abrogabat, sed sola, ut dixi, privata ».

Con che vuole insinuare non doversi avere per abrogati li divorzj, eziandio quanto al vincolo, concesso dalle pubbliche leggi: quali sono quelli, che oltre l'adulterio ha egli stesso rammentati, cioè per causa di varj altri delitti, di omicidio, di lesa maestà, di plagio ec., ed anche senza delitto per accidenti fortuiti, qual'è la cattività dell'una delle parti, o anche per una forte, insuperabile avversione insorta fra li conjugj.

A dimostrare quanto insussistente sia tutto questo ragionamento, basta riflettere alla confessione dell'autore, che da Mosè fu agli uomini concessa la libertà del divorzio, anche

senza delitto della consorte: « Ex suis legibus » permissione Moysis divortii liberam habebant viri facultatem sine ullo crimine uxoris ». E più autorevolmente consta dal testo del Deuteronomio. c. 24. « Cum acceperit homo uxorem, et habuerit eam, et non invenerit gratiam ante oculos ejus propter aliquam foeditatem, scribet libellum repudii etc. ». Sotto la parola *propter foeditatem* si comprendevano que' molti, e varj difetti, morali, e fisici, per li quali si rendeva rincrescevole all'uomo il consorzio della donna; per esempio, se la donna era sterile, se diventava lebbrosa, o infetta di qualche altro morbo schifoso, ed attaccaticcio, se dedita al vino, se rissosa, o generalmente mal costumata. Adunque tra le cagioni, per le quali si praticava il divorzio fra' Giudei, erano comprese, almeno in gran parte, quelle stesse, per le quali secondo l'autore veniva legittimamente concesso dalle leggi romane, e può altresì da qualunque regnante legittimamente concedersi. In questi divorzj pertanto, che per siffatte varie cagioni si eseguivano presso li Giudei per pubblica autorità, *ex suis legibus permissione Moysis*, e con pubblica solennità, compariscono le due condizioni, che secondo l'autore costituivano il pubblico divorzio presso i Romani, cioè la parità delle cause, almeno in molti casi, e l'intervento della pubblica autorità; ed erano pertanto a buona equità divorzj pubblici, non meno che li divorzj autorizzati dalle leggi romane. Eppure quando li Giudei vennero ad interrogare il Redentore (1): *Si licet homini dimittere uxorem suam quacunque ex causa?* cioè per qualunque di quelle varie, molteplici cagioni, per le quali sotto il manto della pubblica autorità solevano farsi li divorzj: Cristo senza distinguere cagione da cagione, caso da caso (tolto il solo caso dell'adulterio, di cui non è qui luogo di trattare) condannò, e riprovò universalmente il divorzio, *quacunque ex causa*. Riprovò dunque li divorzj, anche in que' casi, ne' quali erano concesso dalle leggi romane; e che siccome in questi medesimi casi venivano praticati presso li Giudei, *ex suis legibus permissione Moysis*, e parimente fiancheggiati dall'autorità pubblica, erano in conseguenza divorzj pubblici, non meno che presso i Romani. Furono dunque da Cristo riprovati li divorzj non solo privati, ma pubblici; e fu per ogni caso rievocata la permissione del libello data da Mosè, siccome data *ad duritiam cordis* contro la primitiva istituzione del matrimonio.

Non rimangono dunque altri casi di legittima separazione quanto al vincolo, se non quelli, de' quali fu fatta da Cristo divina rivelazione ai suoi apostoli, e affidati da questi all'insegnamento della Chiesa; come nel caso della conversione dell'uno de' conjugj alla fede, rimanendo l'altro in una contumace renitenza.

(1) Matth. 19 v. 5.

S. III.

Abuso che fa lo Spalatense dell' autorità d'Ivone, onde attribuire alla podestà civile la facoltà di concedere il divorzio quanto al vincolo.

Non contento lo Spalatense delle proprie incoerenze non si fa scrupolo di accomunarle agli autori eziandio più gravi, non potendo fargli apparire coerenti a sè, se non col rendergli incoerenti a loro stessi. Così adopera egli riguardo ad Ivone Carnotense per corroborare coll' autorità di lui quel sentimento, che non ebbe ardimento di affacciare da principio se non dubitativamente; cioè che avendo Iddio affidato il governo delle cose umane a' regnanti del secolo, debbasi intendere con ciò avere ad essi comunicata la facoltà di dispensare anche nelle sue divine leggi, ovunque le convenienze politiche de' loro domini sembrino richiederne la dispensa. Erroneo sentimento al certo, da cui seguirebbe questo massimo assurdo, che in tempo, per esempio, di caristia lecito fosse al principe sostituire tutt'altra materia, fuorchè pane, e vino per la celebrazione de' divini misteri, onde ne rimanesse meno scarsa la provvisione per li pubblici bisogni. Adunque lo Spalatense per insinuare, che abbia il principe, come rivestito della podestà pubblica, la facoltà di concedere il divorzio anche quanto al vincolo, non ostante la legge della indissolubilità, poc'anzi da lui stesso riconosciuta per legge divina, superiore ad ogni altra podestà: in difetto di migliore argomento mette innanzi l' autorità d'Ivone, scrivendo n. 9. « Merito igitur Ivo post adduc- » tam civilem Justiniani legem de matrimonio » inter ingenuum, et ancillam prohibito, sub- » dit: in tali ergo contractu, quod lex damnat, » non homo, sed iustitia separat: quia quod » contra leges praesumitur, per leges dissolvitur » meretur. Lex ergo humana civilis Ivoni sat » fuit ad irritandum matrimonium, quod ex » ipsa sola humana lege non posset subsistere; » quae lex sicut contractui matrimoniali dat » nullitatem, ne fiat, et si fiat, ne validus sit, » sed dissolvatur: ita efficere, ni fallor, potest, » ut idem contractus jam validus, ex legitimis » causis lege tamen universali positus et ap- » probatus dissolvatur; quales in romanis legi- » bus dixi esse nonnullas ».

Tralascio per ora di osservare la disparità, che vi ha tra la podestà d'invalidare un contratto da farsi, con apporre condizioni, in difetto delle quali non possa legittimamente contrarsi, e la podestà di annullare un contratto di già fatto legittimamente; massime se si tratta di contratto, che sia di sua natura, e per legge divina indissolubile. Mi fermo qui nell' autorità d'Ivone, e spero, che niun discreto leggitore sia per disapprovare una, sebbene alquanto prolissa discussione, intrapresa ad og-

getto di svelare l' abuso, che fa lo Spalatense del nome di un prelato, che per la sua plethè e dottrina fu uno de' più chiari luminari della Chiesa sul fine dell' undecimo, e nel principio del duodecimo secolo; il cui elogio terminò Natale Alessandro con queste significanti parole: « Scripsit praeterea Epistolas 287. quas eccle- » siasticae disciplinae promptuarium merito ap- » pellaveris ».

Ed in prima fu costante sentimento d'Ivone, o per meglio dire universale credenza di quella età, derivata dalla tradizione de' maggiori, avere la Chiesa la podestà di prescrivere condizioni al contratto matrimoniale, in difetto delle quali nullo si rendesse, ed invalido, nè fosse in poter della podestà civile il convalidarlo. Chiara testimonianza se ne ha dalla lettera sua 263. al re Enrico d'Inghilterra: « Au- » divi vos quondam filiam vestram cuidam ve- » stro (1) parochiano, Hugoni videlicet filio Ger- » vasio desponsasse. Quos quidem parentes eo- » rum gradu consanguinitatis testantur esse ge- » nitos, ut inter se nuptias contrahere non pos- » sint, nisi incestuosas, et ideo illicitas.... Unde » pro reverentia et dilectione vestra magnitu- » dinem vestram praemonitam et praemonitam » esse cupimus, ut honeste, dum fieri potest, » tales nuptias fieri non permittatis; ne tale » conjugium, si contra leges praesumatur, » per leges dissolvi mereatur. Quod enim di- » cimus, non ex conjecturis facimus; quia prae » manibus habemus scriptam genealogiam, » quam scribi fecerunt nobiles viri de eadem » tribu progeniti, et parati sunt ante iudices » ecclesiasticos eandem genealogiam in tuto » loco computare, et secundum legum instituta » probare.... Non enim poterimus a legum tra- » mite deviare, si viderimus parochianum no- » strum maxime in pacto conjugali aliquod ne- » farium perpetrare; dicente apostolica senten- » tia: incestis conjunctionibus nihil veniae re- » servamus, nisi cum incestum separatione sa- » naverint. Cum enim revereamur temporalium » regum potentiam, magis nos revereri oportet » aeterni regis omnipotentiam: ut sic reddamus, » quae sunt Caesaris Caesari, et quae Dei sunt » Deo». È chiaro, che le leggi qui opposte da Ivone alla validità di un matrimonio progettato, e desiderato dal re Enrico, non erano leggi subordinate alla podestà regia, ma leggi fondate nell' autorità canonica: dicente apostolica sententia etc. Che però tali cause hanno da trattarsi ante iudices ecclesiasticos, siccome già constava dall' antica tradizione, e fu in appresso espressamente definito dal concilio di Trento sessione 24. can. 12.

Let. 114. « Perlatum est ad aures nostras, » quod Mellentinus comes decedere velit in uxorem filiam Hugonis Crispejensis comitis; quod » fieri non sinit concors decretorum, et cano-

(1) Forse dee leggersi nostro.

» *numa sanctio, dicens: Conjunctiones consanguineorum fieri prohibemus Unde vobis ex apostolica et canonica auctoritate praecipimus, ut tam calumniosum conjugium in Ecclesiis nostri episcopatus nec ipsi consecretis, nec ab aliquo, quantum in vobis est, conscrari permittatis, nisi primum in praesentia nostri consanguinitas haec septimum gradum excessisse legitime fuerit comprobata*. L'impedimento si desume dalla concorde sanzione de' decreti, e canoni: decreti della sede apostolica, canoni de' concilj; onde congruamente agli uni, e agli altri riferendosi, conclude: *Vobis ex apostolica, et canonica auctoritate praecipimus*.

Della magnanima sua costanza nel sostenere in questo proposito i diritti del santuario, eroica prova diede Ivone in mezzo alli più aspri trattamenti nella strepitosa causa del re Filippo, onde ne riportò anche da Natale Alessandro la meritata lode. Avea il monarca ripudiata Berta sua legittima consorte, ed erasi associata Valdrada, moglie del conte d'Angiò, tutt'ora vivente. In mezzo al dibattimento Guidone uomo di corte fece intendere ad Ivone (lett. 115.) « *quod rex multa mala dimittere, et multa bona se promittat velle facere, si cum pace sedis apostolicae, et communione ecclesiastica mulierem, quam illicite habeat, valeat ad tempus retinere* ». Si desiderava una dispensa, e si riconosceva non poter questa venire se non dalla sede apostolica; non dalla podestà laica, non da' vescovi medesimi. Trattandosi però di doppio matrimonio, in cui visanti erano per molto tempo li congiugi, rescrive francamente Ivone non farsi luogo a temperamento. Onde appare, che riguardava egli come assolutamente indissolubili siffatti matrimonj, ne' quali consumati che siano, neppure per autorità della Chiesa può farsi luogo a scioglimento.

Conferma lo stesso sentimento lett. 152. in proposito di mogli cadute in adulterio nell'assenza de' mariti: « *His, et aliis ejusmodi auctoritatibus freti, si aliquando apud nos causa fornicationis tale divortium contigerit, censura ecclesiastica cogimus separatos, vel sibi reconciliari, vel sine spe manere conjugii* ». Si riconoscea dunque non potersi disciogliere un matrimonio valido, neppure per causa di adulterio.

Lett. 156. *Gaufrido Vindocinensi comiti*: « *Quoniam audivi te velle ducere in uxorem vicecomitisam Blesensem, cujus defuncto marito fuisti consanguineus... tibi mando, et per legem christianam interdico feroles et incestas nuptias* ». Ecco l'impedimento di affinità riferito a legge cristiana, voce usata da Ivone per distinguere le leggi della Chiesa dalle leggi del secolo.

Lett. 248. « *Quod vero vir sororem sibi prius desponsatae in conjugium habere non possit, sicut nec frater desponsatam fratris uxorem,*

» in concilio triburiensi continetur ». si riferisce Ivone al concilio triburiense (1): e questo concilio, cui intervennero ventidue vescovi, e fra questi li metropolitani delle tre principali Chiese della Germania, gli arcivescovi di Magonza, di Treveri, e di Colonia, dichiara nella prefazione, come i padri non dalle civili, ma dalle canoniche istituzioni trassero i loro decreti: « *Praevio Sancto Spiritu, quaedam capitula magis necessaria ex canonicis institutionibus subscripserunt* ».

Lett. 180. « *Quod divina sententia sanxit, et immutabile fieri voluit, non debet humano interdicto seungi* ». Ecco che per interdetto umano, ossia per atto della pubblica podestà non possono, secondo Ivone, legittimamente separarsi, quanto al vincolo, quelli che in legittimo matrimonio sono per divina sentenza validamente, ed immutabilmente congiunti. Una tale separazione, tuttochè fatta dalla pubblica civile podestà, sarebbe nulla, ed invalida; ed in conseguenza ingiusta, ed illegittima. Nè poteva Ivone più chiaramente spiegarsi a tal riguardo. Dunque inferire, come ha sopra fatto lo Spalatense, dalle parole di lui nella lettera ivi citata, che ove la podestà pubblica scioglie due conjugi, validamente congiunti, debba la separazione intendersi fatta non dall'uomo, ma dalla giustizia; egli è lo stesso, che imputargli di aver pensato, che la giustizia faccia una separazione, che secondo lui, è di sua natura nulla, ingiusta, ed illegittima.

E perchè meglio apparisca l'abuso, che fa lo Spalatense dell'autorità di un sì dotto, e pio vescovo è duopo riferire il contesto della lettera citata da lui, che è la 244., e non la 243., com'è segnata, forse per errore di stampa. Correva fama, che Ivone riprovasse il matrimonio di un ingenuo con una serva; e ne fu interrogato da Andoeno vescovo Ebroicense. Risponde in prima coll'autorità di s. Leone nella lettera a Rustico di Narbona. Indi cita le leggi del secolo. Ma in che modo? « *Quod et legibus saeculi cautum habemus, quas catholici reges composuerunt, et ex auctoritate romanae Ecclesiae catholicis populis servandas tradiderunt. Unde Justinianus in codice novellarum: Si quis per errorem ancillam mulierem duxerit uxorem, liberam esse eam putans; vel e contrario si libera mulier servo per errorem juncta sit: posteaquam veritas reperta fuerit, dicendum est omnino nuptias non constituisse. Inter liberum enim et ancillam, servum et liberam mulierem nuptiae contrahi non possunt. In tali ergo contractu quod lex damnat, non homo, sed justitia separat. Quia quod contra leges praesumitur, per leges solvi meretur* ». In primo luogo si scorge chiaramente, che quelle due massime sottolineate sono qui applicate ad un matrimonio, contratto con

(1) An. 893.

impedimento dirimente; e però nullo, ed invalido. Di tal matrimonio meritamente pronunziò Ivone, che un contratto attentato contro la legge merita di essere disciolto dalla legge, e che in tal caso non l'uomo, ma la giustizia disgiunge quelli, che stante la nullità del matrimonio non mai furono per conjugale vincolo congiunti.

Appare in secondo luogo, che quanto ad invalidare li matrimonj da contrarsi fra' cristiani non riconobbe Ivone nelle leggi del secolo altra forza, che quella, che traggono dall'autorità della Chiesa, *ex auctoritate romanae Ecclesiae*. Non desume una tale autorità dal diritto di maestà, giacchè non l'attribuisce, fuorchè a' regnanti cattolici, e neppure assolutamente, come si è veduto, ma dipendentemente dall'autorità della Chiesa relativamente a' loro sudditi cristiani (1).

Appare in terzo luogo l'abuso, che fa lo Spalatense di una massima vera in sè stessa, e più volte ripetuta da Ivone: *Quod contra leges praesumitur, per leges dissolvitur meretur*. Capisce ognuno, che una siffatta massima non è indistintamente applicabile ad ogni legge qualunque siasi, ma soltanto a legge, cui soggetta sia la materia in questione. Così se dal principato viene prescritta una data solennità da osservarsi nel contrattare, che fanno i minori dei loro interessi; qualunque volta presuma un minore di contrattare senza la prescritta solennità, dovrà il contratto aversi per nullo, o da annullarsi secondo che porta il tenore della legge, e sarà giusta l'applicazione della massima: *Quod contra leges praesumitur, per leges dissolvitur meretur*; giacchè trattasi di materia soggetta all'autorità del principato, da cui emana la legge. Per lo contrario ne' tempi di persecuzione, allora quando dalle leggi de' principi vietato era ogni esercizio della cristiana religione, qualunque volta veniva taluno chiamato da Dio alla grazia del santo battesimo, domando allo Spalatense, se stante l'opposizione delle leggi dovea, o potea un tal uomo, o rifiutare il battesimo, o ricevuto che l'avesse riputarsi sciolto dall'obbligo, contratto in esso di professare la vietata religione? Domando, se per non trasgredire la legge, potea, o dovea il ministro della religione negare il salutare lavacro ad uomo, che colle debite disposizioni venisse a richiederlo? Empio fu al certo lo Spalatense: ma mi si lascia appena credere, che neppure in un apostata potesse l'empietà giugnere a segno, da attribuire al principato una legittima autorità di proscrivere il battesimo, di renderne ille-

cita ed illegittima l'amministrazione, di annullare l'obbligo contratto dal battezzato innanzi a Dio, ed alla Chiesa.

E qui non temo di offendere la maestà sommaramente rispettabile del principato, di cui dirò in appresso. Saranno i primi per la pietà loro i cristiani principi a riconoscere, e a professare, che riguardo a tali oggetti ristretta è l'autorità loro dalla superiore autorità del supremo Dominatore, al cui impero soggetti sono non meno i regnanti della terra, che i loro sudditi. Ora quel sommo Iddio, che comanda l'ubbidienza al vangelo, è quegli stesso, che ha stabilita l'indissolubilità del matrimonio. Il confessava replicatamente lo Spalatense; e confessava in questa divina legge non potersi dispensare, fuorchè per divina concessione, che sia da Dio rivelata, siccome ne adduce egli stesso l'esempio, sia nel libello del divorzio conceduto da Mosè, sia nel caso enunziato da s. Paolo della conversione alla fede dell'uno de' congiugi; da cui avrebbe anche potuto comprendere l'autorità lasciata da Cristo alla Chiesa.

§. IV.

Ripiego dello Spalatense per conciliare colla legge di Dio l'autorità, ch'egli attribuisce alla potestà civile intorno al vincolo del matrimonio.

Ma ove trovare vestigio di rivelazione divina, onde attribuire al principato l'autorità di sciogliere un matrimonio validamente contratto? Ben si è accorto lo Spalatense della difficoltà: ed ecco il ripiego, cui fu costretto appigliarsi per non apparire sì sconciamente discordante da sè stesso. Si fece pertanto a distinguere due sorta di divine dichiarazioni, l'una immediata, quale fu la suddetta promulgata da s. Paolo riguardo al matrimonio dell'infedele conjugato, che si converte: l'altra soltanto mediata. Così egli n. 9. «Addit porro Paulus legitimum divortium ex causa conversionis; quia ubi est divina declaratio, sive immediate a Deo data, aut inspirata, sive mediante rerum civilium supreme in regnis vel provinciis gubernatore, ibi homo non est, qui id separat quod Deus conjunxit, sed est ipsemet Deus, qui per suos, ut dixi, in temporalibus vicarios, non privatim, sed publice eam facit separationem». E qui per dileguare la disfavorevole impressione; che dovea produrre la novità del concetto, produce in difetto d'ogni altra l'autorità d'Ivone, come se si trattasse di articolo, già ventilato in altri tempi; onde potere sotto tale scorta insinuarsi più blandamente negli animi. Con qual successo abbia egli ciò adoperato, bastantemente può apparire dalle cose dette innanzi.

Nè più felicemente riesce allo Spalatense l'intento suo nel pretendere derivare questa mediata divina dichiarazione dalla cura, che tiene

(1) In somma Ivone dice ad Audoueno: come potete voi dubitare della mia disapprovazione per un tal matrimonio, quando le leggi stesse imperiali vi attestano la legge ecclesiastica che lo proibisce? Altrimenti non avrebbe mai la Chiesa romana autorizzata una legge secolare per la invalidità di un sacramento. D. A. M.

il principe delle indigenze e convenienze del suo stato, in qualità di supremo conoscitore, e giudice delle medesime. Non mancava questo specioso colore ne' secoli di persecuzione, onde autorizzare le leggi, che si promulgavano contro la propagazione del cristianesimo; per ovviare, come solea dirsi, a' pericoli, che l'introduzione di un nuovo culto sembrava minacciare alla quiete de' popoli. Ammessa pertanto l'erronea ipotesi di facoltà, per mediata dichiarazione da Dio stesso emanata, di dispensare contro la legge di Dio; e venendo il principe riconosciuto solo legittimo conoscitore, ed interprete de' casi esigenti la dispensa: qualunque suddito nell'udire intimarsi per una parte dagli apostoli l'ubbidienza alla legge di Cristo, e per l'altra vietarsegli questa stessa ubbidienza per legge del principato, ne avrebbe dovuto concludere, che in tal conflitto, facendosi luogo alla dispensa, sorgeva l'obbligo di rinunciare al vangelo, per non disubbidire all'autore stesso del vangelo.

Che però, se presente fosse stato lo Spalatense alla risposta, che fece s. Pietro a' principi della Sinagoga (1), *Obedire oportet Deo magis, quam hominibus*, non per questa sarebbesi ammutolito. Ben avrebbe saputo replicare: Non ignoro già, o santo Apostolo, il comando a Voi fatto da Cristo di chiamare tutti all'ubbidienza del vangelo. Ma dovette anche sapere esservi una mediata divina dichiarazione, che autorizza il principato a dispensare nelle stesse divine leggi, qualora non si confacciano colli provvedimenti, che li supremi reggitori giudicano adattati al governo de' loro popoli: talchè nel conflitto tra una legge divina anteriore, ed una contraria legge posteriore del principato, s'intenda essersi dispensato nella prima, e doversi perciò stare alla seconda. Ammaestrato in tal guisa dallo Spalatense il principe degli apostoli, sarebbe venuto in cognizione di questa nuova foggia di ubbidienza ai divini precetti; la quale ben si comprende per la surriferita risposta, che a lui non fu rivelata nella piena effusione di quello spirito, che fu promesso, e dato alla Chiesa per insegnarle ogni verità.

Ma tornando in particolare al proposito del matrimonio, basta un semplice sguardo sull'ordinatura del sistema, per capire quanto insussistente sia la distinzione insinuata e promossa dallo Spalatense, ad oggetto di attribuire al principato, in virtù di una mediata divina dichiarazione, l'autorità di sciogliere li matrimoni, comechè validi, e legittimamente contratti. Ripete egli da immediata divina rivelazione la concessione del divorzio promulgata da san Paolo nel caso della conversione dell'uno de' conjugi infedeli. Ora qual bisogno vi era di questa nuova immediata rivelazione, quando in virtù dell'anteriore mediata dichiarazione

spettava di già al principe il pieno diritto di conoscere, e di decidere delle cause concernenti il divorzio da concedersi, o da negarsi? Lo accordarono le leggi romane senza immediata rivelazione in varj casi riportati dallo Spalatense. Per lo stesso diritto non avea bisogno qualunque altro sovrano di aspettare l'oracolo di s. Paolo, per concederlo anche nel caso suddetto della conversione, quando l'avesse stimato conveniente, ed opportuno all'esigenze de' suoi dominj. Che se per lo contrario lo stimava inopportuno, l'oracolo di s. Paolo non gli potea togliere l'autorità di negarlo, e vietarlo, stante la mediata dichiarazione, per cui debbe intendersi fatto di Dio medesimo il fatto del vicario suo nelle cose temporali in tutte le ordinazioni concernenti la sussistenza, o insussistenza de' matrimoni. Superflua pertanto, vana, ed inefficace riusciva quella divina immediata rivelazione in materia soggetta all'ispezione del principato; mentre nel caso enunziato della conversione, o piaceva al principe concedere il divorzio, e già il potea senza di quella; o non gli piaceva, e dovea senza effetto rimanersi la concessione promulgata da s. Paolo, non potendo questa pregiudicare al diritto del principato, radicato nell'anteriore mediata dichiarazione. Gran fatto, che il dottore delle genti, non meno che il principe degli apostoli siano stati al bujo di questi nuovi peregrini annuastramenti!

Da un'altra non men rea conseguenza si rileva con pari chiarezza la maligna fecondità del divisato principio. È noto, e ne conviene pienamente lo Spalatense, che al matrimonio nella primitiva sua istituzione fu da Dio apposta la doppia legge dell'unità, e della indissolubilità: che in progresso di tempo fu per divina concessione temperato alquanto il rigore dell'una, e dell'altra legge: che in fine fu da Cristo restituito il matrimonio alla sua primitiva integrità coll'abolizione del divorzio, e della poligamia simultanea. Ciò supposto, se Cristo col ristabilire la legge della indissolubilità non ha perciò tolto a' supremi reggitori la facoltà di dispensare nella medesima, e di render lecito il divorzio quanto al vincolo, quante volte lo stimano spediente al ben essere de' loro sudditi; per la stessa ragione potrà dirsi del pari, che Cristo col ristabilire la legge dell'unità, non ha con ciò tolto a' regnanti la facoltà di concedere la poligamia simultanea, qualora paresse loro poterne ricavare maggior vantaggio a beneficio delle loro popolazioni. In tal guisa si fece strada lo Spalatense dal divorzio alla poligamia, come si vedrà nell'articolo del concubinato. Che se non può che cagionare orrore ad uomo cattolico un sistema, che tende ad introdurre la pluralità simultanea delle mogli in mezzo al cristianesimo; grande in vero dee essere l'acciecamiento di chi, abborrendo le conseguenze, non si fa scrupolo di adottare i principj.

(1) Act. 5. v. 29.

DIGRESSIONE

Contro l'ingiusta imputazione, che li difensori de' diritti della Chiesa siano men favorevoli all'autorità del principato.

Ma qui è duopo premunirsi contro la malignità troppo comune delle sinistre interpretazioni. Ci facciamo pertanto premura di ripetere, qualmente l'indispensabile dovere di preferire a tutto l'ubbidienza, che dalla creatura si dee al creatore, non solo non pregiudica punto all'autorità del sovrano in qualunque sorta di governo, che anzi la conferma vieppiù, e la stringe con sacro nodo di religione, imponendo ai sudditi un'inviolabile obbligo di coscienza di prestare non solo all'esterno, ma con intimo sentimento di cuore una intera, costante sommissione, e fedeltà verso le supreme potestà in tutto ciò, che concerne l'ordine della civile comunanza, e società. Lo stesso principe degli apostoli, che intrepido sostenitore della causa di Dio disse in faccia de' principi della Sinagoga: *Obedire oportet Deo magis, quam hominibus*, è quegli medesimo, che, ammaestrando la Chiesa, prescrisse a' fedeli di starsi soggetti (1) *propter Deum* alli re, ed a' loro ministri per esser tale la volontà di Dio. E l'Apostolo delle genti (2) ripete altresì dall'ordinazione di Dio l'obbligo di coscienza ne' sudditi, sotto pena di dannazione, di prestare la dovuta sommissione a' loro sovrani, come a ministri di Dio.

Di tal tempra non sono le massime, che da non pochi pseudo-politici si vanno spargendo sull'origine, e li confini dell'autorità de' supremi reggitori. La dottrina evangelica li propone alla nostra venerazione quali ministri di Dio per lo governo de' popoli. La moderna scuola per l'opposto li trasforma in meri agenti, costituiti dal popolo, e dal popolo ad ogni cenno revocabili. La prima non solo riprova, ma reprime ancora ogni sfogo di mormorazione, ogni movimento di rancore anche nelle più dure circostanze, quali si diedero a' tempi degli apostoli. L'altra sotto pretesto di patrocinare l'umanità tenta con acerbe, sediziose filippiche di eccitare odio, sdegno, clamori contro le pubbliche potestà, e d'introdurre sulla rovina delle medesime un sistema d'indipendenza, e d'anarchia, distruggitore d'ogni civile, ed umana convivenza.

Se ogni legittimo governo dee, com'essi dicono, procedere per via di legge; ove mai troverassi legittimo governo, ove vogliasi stare al concetto, che danno della legge? In una di coteste opere più acclamate su scritto, che la legge non è, nè può essere, che il risultato delle vo-

lontà attuali di tutti. Tralascio di osservare, come in queste poche parole si trasferisce la potestà legislatrice dal sovrano al popolo; e come dovendosi tener conto delle volontà di tutti, tanto conta pel valore della legge la volontà dell'infimo plebeo, quanto quella del sovrano; bensì osservo, che con una tale definizione non è più da sperare, che possa darsi vera legge nel mondo, nè in conseguenza legittimo governo, sotto qualunque forma si voglia, monarchica, aristocratica, democratica, o mista. In qualunque popolazione, per poco numerosa, ch'ella sia, molto meno in una intera nazione non è certamente sperabile, che vengano a concordare le volontà di tutti: non è dunque moralmente possibile quel risultato, che nell'addotta definizione si propone qual essenziale costitutivo della legge. Ecco già dunque tolta all'uman genere la possibilità della legge. Dippiù se la legge consiste nel risultato delle volontà di tutti, la potestà legislatrice consisterà essenzialmente nell'accordo di tutte coteste volontà cospiranti unanimemente in quel medesimo risultato. Posta pertanto la morale impossibilità di un siffatto accordo in qualsivoglia popolazione, ecco pur tolta dal mondo, e spenta con un tratto di penna la morale possibilità di potestà legislativa, e per conseguenza d'ogni qualunque legittimo governo; giacchè legittimo governo non si dà senza la corrispondente legittima legislatrice potestà. Così larga via verrebbe ad aprirsi a quella funesta indipendenza, che vien da taluni predicata qual diritto imprescrittibile della libertà, in cui vogliono, che nasca l'uomo; quasi che l'uomo di natura socievole non nascesse colla condizione di viver soggetto alle leggi fatte, o da farsi pel buon'ordine della società. Come dunque non maravigliarsi, che propagatori di teorie sì apertamente contrarie alla sovranità, si affrettino a voler denigrare i difensori della religione, e renderli sospetti a' principi, come avversi ai diritti delle pubbliche potestà? La Chiesa cattolica, fedele custode, ed interprete degli insegnamenti di Cristo e de'suoi apostoli, provvede meglio, che ogni altra dottrina, alla rispettiva sicurezza, e tranquillità de' sovrani, e de' sudditi; su di che basti qui citare un nome superiore a' dileggiamenti de' liberi pensatori, voglio dire il chiar. monsig. Bossuet nell'opera intitolata, *Politica, tratta dalla sacra scrittura*. Intanto è dovere d'ogni cattolico non tralasciare opportunità, che si appresenti, di reclamare contro l'ingiustizia di siffatti insussistenti sospetti. Non può abbastanza rammentarsi l'obbligo dell'umanità verso di una religione, che sola depositaria di ogni salutare verità, sola pure può apprestare, ed appresta coll'esatta osservanza de' suoi precetti ogni più valevole presidio per la felicità dell'uomo, non solo nella vita futura, ma ancora nella presente riguardo ad ogni stato, e condizione di persone.

(1) 1. Petr. c. 2 v. 13.

(2) Ad Rom. c. 13.

S. V.

Argomento dello Spalatense tratto dal confronto, ch'ei fa tra l'acqua come materia del battesimo, e l'contratto come materia del sacramento nel matrimonio.

Convinto lo Spalatense non farsi luogo presso li cattolici, massimamente dopo li decreti del sacro concilio di Trento, al ripiego preso da Lutero, Calvino, e Beza di eliminare il matrimonio dal numero de' sacramenti per sottrarlo all'autorità della Chiesa; pensò, come già vedemmo, ad altro stratagemma, equivalente nella sostanza, ma tanto più insidioso, quanto in apparenza men ripugnante al comune senso dei fedeli: e ciò fu, come pure osservammo, che in vece di distinguere nel matrimonio sacramentalmente ricevuto, secondo il comune insegnamento la doppia ragione di contratto e di sacramento, quasi due attributi di una medesima cosa considerata sotto i suoi diversi aspetti; passò gratuitamente ad altra erronea supposizione, che il matrimonio prima di farsi sacramento cominci ad esistere come contratto; talchè, lasciando alla Chiesa l'ispezione del sacramento, ferma rimanga presso la podestà secolare la cognizione di tutto ciò, che riguarda il contratto, ed in conseguenza la validità, o invalidità del vincolo.

Abbiamo già di sopra con non pochi argomenti dimostrata la vanità, ed insussistenza di questo suo capriccioso ritrovamento. Rimane qui a vedere su qual base ha egli preteso fondarlo. Pare cosa incredibile a dirsi: lo fonda sopra un nudo, mero confronto tra il contratto relativamente al matrimonio, e l'acqua relativamente al battesimo. Dunque dopo aver enunciato, n. 22., che in tutto ciò, che concerne la validità, o invalidità del matrimonio nulla influisce la virtù del sacramento, soggiunge: « Neque ex vi sacramenti sunt ista cognoscenda, » sed ex vi civilis contractus, quem jam factum, et legitimum, et in suo esse undequaque perfectum supponit, antequam superveniat sacramentum, si quod tamen supervenit. » Sicut sacramentum baptismi supponit aquam veram, et in perfecto esse naturali constitutam, antequam ad baptismum adhibeatur. » Et sacramentum eucharistiae idem supponit de pane, et vino. Cognoscere autem veram aquam, conoscere verum panem, verum vinum, non est Ecclesiae, sed naturae, et artis: non enim ex principiis propriis ecclesiasticis, et supernaturalibus aut naturalibus, et vini, aut opus artis in conficiendo pane potest indagari, sed ex aliis principiis naturalibus, et humanis. Ad Ecclesiam ergo (ecco la conclusione) spectabit cognitio matrimonii ut est sacramentum, et effectum ipsius supernaturalium, si quos habet, sicut

» facit in baptismo, et in eucharistia. Et sicut » sacramentum baptismi nihil confert aquae » in esse perfecto aquae, et sacramentum eucharistiae panis, et vino; sic neque sacramentum matrimonii quicquam conferet contractui inter masculum, et foeminam; qui contractus est jam plenum et absolutum » matrimonium in esse matrimonii, hoc est » contractus humani ». È una maraviglia il vedere quanto sia stata valutata questa parità da' seguaci dello Spalatense. In essa si fonda Lauenhoj nel suo trattato pag. 149., in essa il novello scrittore, che si prese l'assunto di compendiare l'uno, e l'altro nell'accennata sua operetta alla pag. 6.

Valutabile sarebbe la parità, quando il matrimonio, come contratto, fosse materia del matrimonio come sacramento, nella stessa guisa che l'acqua è materia del battesimo: cioè ove si potesse, o si dovesse dire, che l'acqua sia sacramento, o abbia in sé ragion di sacramento; siccome si può, e si dee dire, che il matrimonio, qual si fa per via di contratto sotto le debite condizioni, è vero sacramento, ed ha in sé la ragion, e l'esser di sacramento, talchè nel ricevere il sacramento del matrimonio, altro non sia l'essere del matrimonio contratto, altro l'esser del matrimonio sacramento, ma sia il medesimo identico essere di matrimonio contratto insieme, e sacramento. Quindi sorge una disparità, che non solo toglie ogni efficacia all'argomento tratto dall'addotto confronto, ma ne rivolge anzi la forza contro gli avversarj, come si comprenderà da' seguenti riflessi.

L'acqua, e non altro elemento dee per istituzione di Cristo adoperarsi nell'amministrazione del battesimo, e perciò è detta materia del battesimo. Ma l'acqua non è battesimo, nè in essa consiste, o risiede la ragion del sacramento. Il Maestro de' teologi, che sanno, e che ci facciamo coraggio di citare, giacchè in questo secolo illuminato l'autore della mentovata operetta non ha sdegnato di citarlo, spiega colla solita sua chiarezza, e precisione il comune sentimento de' Dottori su questo punto (1): « Quidam existimaverunt, quod ipsa aqua sit sacramentum . . . sed hoc non videtur esse verum: cum enim sacramenta morae legis sanctificationem quandam operentur, ibi perficitur sacramentum, ubi perficitur sanctificatio. In aqua autem non perficitur sanctificatio . . . et ideo sacramentum non perficitur in ipsa aqua, sed in applicatione aquae ad hominem, quae est ablutio. » Et ideo Magister dicit, quod baptismus est ablutio corporis exterior, facta sub forma praescripta verborum ».

Ed il catechismo romano (2): « Id vero eo

(1) S. Tom. 3. Par. q. 66. art. 1.

(2) Part. 2. de Sacram. Baptismi n. 6.

» diligentius menere oportebit, ne forte fideles in eum errorem inducantur, ut existiment, quod vulgo dici solitum est, aquam ipsam, quae ad conficiendum baptismum in sacro fonte asservatur, sacramentum esse: tunc enim sacramentum baptismi dicendum est, cum aqua ad abluendum aliquem, aditis verbis, quae a Domino instituta sunt, re ipsa ulimur. Però l'acqua nel battesimo è materia soltanto remota, come si ammette universalmente da tutti. La materia prossima, cioè quella in cui *perficitur sacramentum*, non è l'acqua, ma l'applicazione dell'acqua; quale applicazione, o abluzione, *sub forma praescripta verborum* costituisce il sacramento. Ciò posto qual cattolico dirà mai, che quell'abluzione, che è materia prossima del sacramento, ed in cui *sub praescripta forma verborum perficitur sacramentum*, possa soggiacere ad altra ispezione fuorchè a quella della Chiesa, per conoscere, e decidere della validità, o invalidità della legittimità, o illegittimità di essa? Onde già si scorge, che un rito, o atto, tuttechè esterno, e sensibile, che sia materia prossima di sacramento, ed in cui sotto la debita forma *perficitur sacramentum*, soggiace privativamente all'ispezione della Chiesa, nè può in conto alcuno la podestà civile assumerne la cognizione, e l'giudizio.

Ora venendo al matrimonio, è dunque da vedere, se il contratto abbia da considerarsi come materia soltanto remota del sacramento, qual'è l'acqua rispetto al battesimo; ovvero come materia prossima, qual si è l'applicazione dell'acqua, in cui sotto la prescritta forma si compie il sacramento. Se come materia remota, riterrà l'argomento tratto dalla parità qualche apparenza di forza (soggiacendo tuttavia ad altre eccezioni, anche in questa ipotesi): ma quando il contratto, ossia il consenso esternato sotto le debite condizioni sia anzi materia prossima e corrisponda non all'acqua, ma all'applicazione, che si fa dell'acqua nel battesimo sotto la prescritta forma; converrà dire, che siccome quest'applicazione, o abluzione non può soggiacere che alla ispezione della Chiesa, così l'atto esprime il consenso dei contraenti, e che forma propriamente il contratto, non potrà anch'esso soggiacere fuorchè alla ispezione della Chiesa, per conoscere, e decidere della validità, o invalidità, legittimità, o illegittimità di esso; e rivolgerassi, come si è detto, contro gli avversarij l'argomento tratto dalla parità.

Cominciamo perciò a vedere sotto qual concetto ne appresenta il matrimonio come sacramento un celebratissimo canonista, che sembra non dover essere sospetto agli avversarij, voglio dire il Van-Espen part. 2. tit. 12. cap. 4. num. 7. « Causa igitur efficiens et perficiens matrimonium est mutuus contrahendum consensus; et sic. sponsalia de futuro

» contrahuntur solo consensu in nuptias futuras, ita matrimonium per consensum de praesenti in nuptias perficitur juxta regulam » juris: *Nuptias non concubitus, sed consensus facit*. Unde pontifex (1) in cap. 23. X. de » Sponsal. tanquam indubitatum suae resolutionis fundamentum assumit, quod sufficiat » ad matrimonium solus consensus illorum, de » quorum, quarumque conjunctionibus agitur ». E che qui si tratti del matrimonio come sacramento, si rende certo da' numeri antecedenti, ove Van-Espen spiega la differenza, che passa tra il matrimonio degli infedeli, e quello de' fedeli, dicendo il primo essere bensì vero, ma non *rato*, e l'altro essere non solo vero, ma *rato e sacramento*: così n. 3. « Aliud est matrimonium ratum, idest in Ecclesia approbatum, quod inter Christi fideles » legitime contrahitur. Nam etsi matrimonium inter infideles existat, non tamen » est ratum: inter fideles autem verum, et ratum existit: quia sacramentum fidei, quod » semel est admissum, nunquam amittitur, » sed ratum efficit conjugii sacramentum, ut » ipsum in conjugibus illo durante perduret ». E dopo avere soggiunto, n. 5. non dubitarsi da verun cattolico, che il matrimonio *rato* tra' fedeli sia vero sacramento, ed averne addotto in prova contro gli eretici le autorità di Eugenio IV., e del concilio di Trento, passando a spiegarne la sostanza, e la causa *efficiente, e perficiente*, la ripone nel mutuo consenso de' conjugj, come si è veduto nel n. 7. Adunque se l'abluzione nel battesimo è materia prossima del sacramento, perchè in essa *perficitur sacramentum*, come insegna s. Tommaso, e con esso la comune de' dottori; sarà per la stessa ragione materia prossima del matrimonio il consenso espresso da' contraenti, giacchè, come intendiamo da Van-Espen, questo consenso è propriamente *causa efficiens, et perficiens matrimonium*.

Ci siamo qui riportati a Van-Espen, come ad autore non sospetto di troppa propensione a favore de' diritti della Chiesa. Ma oltrechè la sua dottrina in questo luogo altro non è, che la dottrina comune delle scuole cattoliche; egli stesso la fonda sull'autorità sommamente più rispettabile di Eugenio IV. nel decreto, *Pro Armenis*: « Septimum est sacramentum matrimonii, quod est signum conjunctionis Christi et Ecclesiae secundum Apostolum dicentem: *Sacramentum hoc magnum est: ego autem dico in Christo, et in Ecclesia* ». E soggiunge immediatamente: « Causa efficiens matrimonii, regulariter est mutuus consensus » per verba de praesenti expressus ». Ove ben osserva Van-Espen la parola *regulariter* « nullatenus sic intelligendam, quasi aliquando alia » esset causa efficiens matrimonii, quam ma-

(1) Innoc. III.

» *tunc consensus*; sed quod is consensus non
 » semper sit exprimendus per verba, ideoque
 » vocula *regulariter* non refertur ad mutuum
 » consensum, sed refertur ad consensum per
 » verba de praesenti expressum». Dall'autorità
 pertanto di Eugenio rimane irrefragabilmente
 confermato, che il consenso, espresso da' con-
 traenti, è quello, in cui, come si ha da Van-
 Espen, *efficitur, et perficitur* il matrimonio co-
 me contratto, e come sacramento: che però ha
 da considerarsi qual materia prossima, che cor-
 risponde all'abluzione nel battesimo. Corrispon-
 denza espressamente riconosciuta da s. Tom-
 maso in 4. dist. 27. q. 1. art. 2. *ad quartam*
questionem: « Dicendum, quod sicut se habet
 » ablutio exterior ad baptismum, ita se habet
 » expressio verborum ad hoc sacramentum,
 » ut dictum est ». E meritamente; sendochè sic-
 come nell'abluzione, o applicazione dell'acqua
 sotto la prescritta forma si compie il sacra-
 mento del battesimo, così nel mutuo consenso sot-
 to le debite condizioni si compie il sacramento
 del matrimonio.

Da questa stessa dottrina di Van-Espen, tratta
 da' canoni, autorizzata da Eugenio IV., nè con-
 trastata da verun cattolico, sorge un altro ri-
 flesso, onde vieppiù dichiarare qualmente nel
 coniugi, che ricevono sacramentalmente il ma-
 trimonio, l'unione maritale viene da una stessa
 identica cagione prodotta insieme, e for-
 mata, sia nell'esser di contratto, sia nell'es-
 ser di sacramento. Ed in vero la cagione, che
 all'unione maritale dà l'esser di matrimonio
 vero, e lo costituisce nell'esser di contratto,
 ella è il mutuo legittimo consenso de' con-
 traenti; per altra parte questo medesimo le-
 gittimo consenso è altresì la cagione, che al-
 l'unione maritale sotto le debite condizioni dà
 l'esser di matrimonio *rato* secondo Van-Espen,
 e porta seco l'essere di matrimonio *sacramento*.
 Dunque dal mutuo legittimo consenso, sotto le
 debite condizioni, come da una stessa identica
 cagione risulta identicamente nel matrimonio
 la ragion di contratto, e la ragion di sacra-
 mento: nè perciò può dirsi, che il sacramento
 sopraggiunga al matrimonio, di già pienamente
 costituito nell'esser di contratto civile; come
 senza fondamento, nè di ragione, nè di autorità
 vien perpetuamente supposto dallo Spalatense,
 e da' suoi seguaci.

La provenienza del matrimonio sotto l'una,
 e l'altra ragione dal mutuo esternato consenso
 delle parti fu di già in poche righe egregia-
 mente spiegata dall'angelico dottore in 4. dist.
 26. q. 2. art. 3. ad 2. « *Actus exteriores, et*
 » *verba exprimentia consensum directe faciunt*
 » *nexum quemdam, qui est sacramentum ma-*
 » *rimonii* ». Gli atti esterni, ch' esprimono
 il consenso, e formano in tal guisa il contratto,
 quegli stessi producono insieme un certo
 legame, che è sacramento; e ciò in virtù della
 istituzione di Cristo, il quale all'unione conju-

gale, segno della sua unione colla Chiesa, volle
 aggiungere l'efficacia prodoltrice della grazia.

Anche in questa ragione di segno rappresen-
 tativo si osserva una congrua corrispondenza
 tra il consenso esternato nel matrimonio, e l'ab-
 bluzione esterna del corpo nel battesimo. Nel-
 l'istituire il battesimo volle Cristo riporre il
 sacramento in un atto esterno significativo di
 alti misteri, ed in particolare dell'interna mon-
 dezza, che il battesimo produce nell'animo:
 e così pure nel matrimonio ripose la ragion del
 sacramento in quella unione, che si forma per
 via di un legittimo esterno contratto, e che per
 antica divina istituzione prefigurava di già l'u-
 nione di Cristo colla Chiesa.

E qui ripetiamo, che la nozione fin qui espo-
 sta del sacramento del matrimonio si verifica,
 e sussiste non solo nella sentenza più comu-
 ne ed autorevole, che tiene i contraenti per
 ministri del sacramento; ma anche nell'opinione
 di Melchior Cano, che ne fa ministro il sacer-
 dote, o parroco. Imperocchè siccome l'abluzione
 nel battesimo, tuttochè materia prossima, dee
 però farsi *sub praescripta forma* per costituire
 il sacramento; così converrà dire, che sebbene
 il mutuo esternato consenso sotto le debite con-
 dizioni sia materia prossima del sacramento del
 matrimonio, corrispondente all'atto dell'ablu-
 zione nel battesimo, pure ad effetto di costitui-
 re il sacramento, fra quelle debite condizioni
 si ricerca, che il mutuo consenso si presti sotto
 la benedizione, o intervento del sacerdote, o
 ministro, mediante la quale, o condizione, o
 forma, che sia, *matrimonialis contractus perfi-*
citur, come si esprime Juenino institut. theo-
 log. part. 8. dissert. 8. de matrim. q. 1. c. 1.
 conclus. 4.; il che non toglie, che il sacramento
 non risieda nell'atto, in cui si contrae l'unione
 conjugale; nè fa che il sacramento debba con-
 siderarsi come una entità ropravveniente al con-
 tratto di già formato, contro l'universale senso
 della Chiesa, espresso dallo stesso Lodovico Ha-
 bert in quelle poche parole, che abbiamo già
 di sopra riferite: « *Matrimonium, ut sacramen-*
 » *tum novae legis, est legitimus contrahentium*
 » *consensus a Christo institutus, ut signum effi-*
 » *cax gratiae* » (1).

Ne' paragrafi, che vengono in appresso s'in-
 golfà lo Spalatense in un abisso di ragionamen-
 ti, onde trarre, ed avvolgere gl'incauti leggit-
 tori nell'erronea persuasione, che senza vale-
 vole fondamento sia stato il matrimonio anno-
 verato dalla Chiesa nel numero de' sacramenti.
 Non ci prendiamo ad involgere in questa parte
 i suoi sofismi, già confutati abbastanza in Lu-
 tero, e Calvino da' nostri controversisti. Da niu-
 no, che voglia salvare le apparenze di cattolico
 si nega, che il matrimonio sia stato da Cristo
 innalzato alla dignità di sacramento; ed il no-

(1) Pag. 103.

stro intento in questo luogo non riguarda propriamente coloro, che si prendono ad oppugnare alla scoperta le definizioni della Chiesa, ma coloro, che tentano di eluderle con ogni maniera d'insidiosi raggiiri.

S. VI.

Inoltramento dello Spalatense nell'attribuire al principato la facoltà di concedere il divorzio, non solo per via di legge generale, ma anche a titolo di Epicheja.

Dopo questa lunga digressione contro la ragione di sacramento nel matrimonio, torna lo Spalatense all'articolo del divorzio. Abbiamo veduto, come da principio studiosi di autorizzarlo con attribuire al principato, in virtù di una supposta mediata dichiarazione di Dio, la facoltà di concederlo. Ivi però appose qualche limitazione all'uso di una tale podestà; cioè che non potesse esercitarsi, nè valesse, fuorchè *ex legitimis causis, lege tamen universalis positis, et approbatis*; mostrando pure ancora in una tale concessione qualche sorta di dubbiezza, e di perplessità. Ma venendo al n. 56. si vede fatto più animoso, e più facile: più animoso nell'approvare con tuono risoluto l'uso del divorzio per via di leggi universali: « *Legibus igitur universalibus optimum est, et tutissimum ex certis, et gravibus causis divortia plena, maxima tamen cum cautela, concedere* »: più facile poi nel declinare di repente la necessità di siffatte leggi, tentando di allargare per via dell'Epicheja la facoltà di concederle, fuor anche de' casi compresi nelle leggi: « *Sed si extra illas causas contingeret aliqua necessitas, quae pro salute animae alicujus fidelium divortium postuleret, anceps essem, an Epicheja esset utendum, per quam vivente adhuc altero conjugis, in altero possit novum conjugium tollerari; ubi praesertim irreconciliabiles inter virum, et uxorem ardent similitates, quae utramque partem in perpetuo peccato mortali detinent. Fateor legem esse divinam, et puto potius positivam, quam naturalem, ut conjugia sint insolubilia, et inter unum, et unam: sed sicut in veteri lege Moyses per Epicheiam in hac lege dispensavit, et libellum concessit repudii; ita post Christum etiam Oregines aliquid tale concedi posse asseveravit, ubi ex una parte odia abominabiles sibi mutuo fecerunt conjuges, ex altera incontinentiae pericula gravia urgent, imo et lapsus miserandi contingunt* ».

Si osservi lo scaltro artificio dell'autore nel passare, come di soppiatto, da una posizione ad altra del tutto differente. Parlando n. 4. della concessione del libello fatta da Mosè, la ripete da una divina dispensa, e tolleranza, non *sine divina dispensatione, et tolerantia*, siccome n. 3. antecedente della dispensa nella monogamia dis-

se essere stata conceduta *Deo revelante ad tempus, et cum speciali gratia dispensante*. Riconosce in seguito, che siffatte dispense, concesse ad *tempus*, furono da Cristo espressamente rivate nella nuova legge. Qui comincia a cangiare linguaggio; e ove n. 4. si ha che Mosè concedè il divorzio per divina dispensa, in questo n. 56. si dice, che Mosè il concedè per Epicheja. Ora è ben chiara la differenza, che passa tra l'una posizione, e l'altra. Egli è chiaro, che una dispensa, che si può concedere per via di Epicheja non abbisogna di particolare dispensa, quale suppone l'autore essersi data, o ispirata immediatamente da Dio a' patriarchi, ed a Mosè. La dispensa, che si concede a titolo di Epicheja, è atto dell'autorità propria di qualunque superiore nelle cose subordinate alla sua giurisdizione; nè si ripete immediatamente da Dio, come fa l'autore, non solo da principio, ma ancora n. 51. « *In hac divina lege, ut diximus, dispensatum fuit a Deo cum viris etiam fidelibus in lege naturae, et in lege etiam scripta* ». E di nuovo riconosce, che questa dispensa, data espressamente da Dio per la legge di natura, e la legge scritta, fu espressamente da Cristo rievocata nella nuova legge: « *Sed Christus Dominus dispensationem hanc restrinxit denovo, et ad primaevam reduxit matrimonii institutionem, in qua polygamia plurium simul uxorum omnino vetatur, ita ut illa una vivente alia duci non possit, imo neque superinduci* ». E che avrebbe dunque operato Cristo coll'abolizione di siffatta dispensa, ove potesse tuttora il principe concedere per via di Epicheja il divorzio, come si suppone essere stato pure per via di Epicheja concesso da Mosè? In guisa che malgrado l'ordinazione di Cristo rimanesse il divorzio, e sussistesse nella nuova legge nello stesso stato, in cui fu nella legge di natura, e nella legge scritta?

Pure sentiamo com'egli segue ad insinuare l'uso dell'Epicheja a favore del divorzio: « *Ac quemadmodum duritia illa cordis indulgentiam aliquam meruit, ita ut usus repudii non esset peccatum, aut saltem ad peccatum, non imputaretur; sic inter christianos ait (Origenes) eandem duritiam posse interdum, in quibusdam singularibus, eandem indulgentiam promereri. Non negat id fore contra scripturam, et contra legem, quia Christus, et Paulus contrarium prorsus docent; sed putat interim Ecclesiam habere a Deo potestatem in illis ex causa dispensandi, sicut habuit Moyses. Scio enim, inquit, quosdam qui praesunt Ecclesiis, extra Scripturam permisisse aliquam nubere, viro priori vivente, et contra Scripturam quidem fecerunt dicentem: Mulier ligata est etc. non tamen omnino sine causa hoc permiserunt: forsitan enim propter hujusmodi infirmitatem incontinentium hominum, pejorum comparatione, quae mala sunt, permiserunt adversus ea, quae ab initio fue-*

» *non scripta*. Si cum causa fecerunt, ergo
 » dispensaverunt: et cum haec non reprehenduntur
 » dantur ab Origene, sed potius excusentur, ac
 » ferme approbentur; sentiebat Ecclesiam, dum
 » de peccato iudicat, posse ex causa matrimo-
 » nium permittere post divortium, vivente
 » uxore, et non ex sola causa fornicationis, aut
 » alia publicis legibus approbata ».

Ripigliamo questo ragionamento. 1. Dice l'autore, che l'indulgenza conceduta nell'antica legge fece, che l'uso del divorzio non fosse peccato. Adunque intanto potè quella indulgenza scusare dal peccato, in quanto fu da Dio conceduta colla concessione del libello di ripudio: ma questa concessione fu da Cristo tolta espressamente, com'egli stesso confessò. Dunque l'indulgenza, che per sola virtù di divina concessione potè scusare nell'antica legge, più non può suffragare dopo la divina revocazione fatta da Cristo nella nuova legge.

2. Dal testo d'Origene non s'inferisce, ch'egli abbia in alcun modo approvato una dispensa, propriamente detta, in fatto di divorzio. Dice espressamente, che l'enunziato divorzio fu fatto contro la Scrittura, contro la legge di Dio: nè di ciò si ritraffa. Soggiunge soltanto, che alquanti vescovi del suo tempo lo permisero. Ma in qual modo? Lo permisero come un minor male, per evitare un mal peggiore; il che indica una permissione di semplice tolleranza, che non rende lecito il minor male; anzi che un'approvazione, o dispensa, che renda lecito l'atto, su cui cade. Può un superiore avere giusta cagione di tollerare un minor male per evitare un mal peggiore. Ma in tal caso la cagione, che giustifica la tolleranza nel superiore, non giustifica l'inferiore, che ne abusa per commettere il male minore. Troppo precipitosa è dunque la conclusione dello Spalatense: *Si cum causa fecerunt, ergo dispensaverunt*.

3. Dal sovraccitato testo rileva che Dominis essere stato sentimento di Origene, che la Chiesa abbia ricevuta da Cristo per la nuova legge la facoltà di dispensare in materia di divorzio, come l'ebbe Mosè nell'antica; e di permetterlo anche fuor del caso dell'adulterio, e di altre cause, approvate dalle pubbliche leggi. Dunque non può negare, che per sentimento non solo di Origene, ma ancora di que' vescovi, che dispensarono, e de' fedeli, che ad essi ricorsero per la dispensa, si attribuisse già da que' tempi alla Chiesa la potestà di conoscere del matrimonio, anche come contratto: giacchè secondo lo Spalatense tutto ciò, che concerne la validità, o invalidità del vincolo, dipende dal contratto, nè ha che fare col sacramento. Dunque si contraddice egli apertamente nell'affermare n. 52. che « *Quamdiu Ecclesia, aut maxima ipsius pars fuit in re publica romani imperii, legibus imperatorum standum erat; et ex ipsis divortia, ac simpli-*

» *citer matrimonia dirigebantur* ». Se in materia di matrimonio era la Chiesa sottoposta in tutto e per tutto alla direzione delle leggi imperiali, come potea cadere in mente a' fedeli di ricorrere a' vescovi per lo divorzio; a' vescovi di assumere la libertà di accordarlo, anche per cause non approvate dalle leggi; ad Origene di non disapprovare la condotta di quei vescovi?

Non mancherà per avventura chi si affretti a deridere in questo luogo la mia semplicità, per non aver capita, o avvertita la cautela frapposta dallo Spalatense nello spiegare il sentimento di Origene: « *Sentiebat Ecclesiam dum de peccato iudicat, posse ex causa matrimonium permittere post divortium* » talchè la cognizione della Chiesa cadeva sul peccato, e non sul contratto. Vana cautela. Imperocchè dato ancora, (del che dirassi più di proposito a suo luogo), che la cognizione della Chiesa si restringesse a giudicare del peccato; sempre si verifica, che alla Chiesa spettava conoscere, se un matrimonio da contrarsi, o contratto a norma delle leggi del secolo potesse eseguirsi, o sussistere senza peccato; ed è chiaro, che dovendo ogni uomo astenersi da ciò, che non può farsi senza peccato, e che di più nullo è di sua natura ogni atto, o contratto, che dopo fatto non può sussistere senza peccato; dovea ogni fedele dipendere più dal giudizio della Chiesa, che dalla direzione delle leggi pubbliche per accertarsi della legittimità, o illegittimità del matrimonio, e prima di contrarlo, e dopo averlo contratto; potendo avvenire, che un matrimonio permesso, o approvato dalle leggi non potesse o contrarsi, o sussistere senza peccato. Adunque per ciò stesso, che alla Chiesa spettava giudicare del peccato, le spettava per diritta conseguenza giudicare delle condizioni apposte al matrimonio dalle leggi pubbliche, per decidere, se ciò che si concedeva da Papiniano, potesse accordarsi con ciò, che prescrive s. Paolo, secondo l'espressione di s. Girolamo; ed in somma se le condizioni erano tali, che potesse il fedele senza peccato conformarvisi: e tanto più radicata era nella Chiesa una tale autorità, quanto che per detto dello Spalatense stendevansi ancora fuor delle cause contemplate nelle leggi pubbliche.

Nè qui si dee omettere, che sebbene nel citato passo di Origene non si tratti di dispensa, o permissione propriamente detta, sussiste tuttavia l'argomento, che ne risulta in prova dell'autorità, che la Chiesa esercitava già da que' tempi nelle cause matrimoniali de' fedeli. Imperocchè chiaro apparisce da quella testimonianza, come ne' dubbj, emergenti sulla legittimità, o illegittimità del vincolo conjugale, ricorrevano i fedeli al giudizio della Chiesa; e che i vescovi assumendone la cognizione professavano, che la materia del matrimonio

non soggiaceva talmente alla direzione delle leggi civili, che non dipendesse altresì da più alti religiosi principj, la cui applicazione riservata era all'autorità della Chiesa.

4. Oltre Origene cita lo Spalatense per la solubilità del matrimonio una decretale del santo papa Deusdedit, di cui parla con reo disprezzo: come pure l'autorità della glossa, e di alcuni pochi canonisti.

Quanto a santo Deusdedit sendo riconosciuta per suppositizia, e data per tale nella collezione di Labbeo la lettera unica prodotta sotto il di lui nome; non occorre, che ci fermiamo a riferire le varie interpretazioni addotte da canonisti per la retta intelligenza di essa, e che possono vedersi presso il dotto Gonzalez. Li canonisti poi citati, come si rileva dallo stesso numero indicato, tengono, che possa un matrimonio sciogliersi, non già per legge o decreto della podestà civile, ma in virtù della podestà conceduta da Cristo alla Chiesa, la cui pienezza risiede nel romano pontefice; restringendosi per altro ad un matrimonio semplicemente rato, e non consumato. Dottrina che rientra nella classe, e nell'ordine delle concessioni fatte da Cristo; quale si è quella promulgata da s. Paolo, riguardante lo scioglimento del matrimonio, anche consumato, nel caso della conversione dell'uno de' conjugj: quale l'altra promulgata dalla tradizione, e autenticata dal sacro concilio di Trento, riguardante lo scioglimento del matrimonio, soltanto rato, per la solenne professione dell'una delle parti. Onde neppure que' canonisti favoriscono in alcun modo lo stravagante pensiero dello Spalatense nell'attribuire alla podestà civile l'autorità di sciogliere i matrimoni validi anche consumati, e per qualunque causa bene visa.

S. VII.

Del Concubinato.

Distingue l'autore due sorta di concubinato, l'uno d'uomo ingenuo colla propria serva, e l'altro d'uomo ingenuo con donna ingenua, o libera. Del primo tratta n. 58. « Ac primum, an sit » licitus usus ancillarum ad prolem suscipiendam, ita ut homo potestatem habeat in corpore suae legitimae ancillae, etiam qui legitimo conjugio sibi propriam ingenuam habet uxorem copulatam? Comincia per dire, che certi esempj della Scrittura sembrano mostrare esser ciò lecito. Adduce l'esempio di Abramo con Agar, di Giacobbe con Bala e Zelfa, e soggiunge: « Rachel, quae dominium habebat in » ancillam suam Balam, subjecti eam viro suo loco sui, non ut uxorem, sed ut ancillam duntaxat: retineat enim ipsa dominium in illam, » non id trastulit in Jacobum: et ideo cum peperit ipsa Bala Dan, dixit Rachel: Exaudivit Dominus vocem meam, dans mihi filium. Sic

» fecit et Lia, subiciens interdum pro se ancillam suam Zelpham: et rursus eam subtrahens: non ergo jure uxorio coibat cum illis » Jacob, quae uxores ipsius non erant, sed jure » domini herilis ». Non occorre, che ci affatichiamo a discutere una conclusione, che il sacro testo convince apertamente di falsità. Sara diede pure ad Abramo Agar sua serva per averne figliuoli, senza perciò abdicare il suo dominio sopra di lei; eppure ciò non ostante fu data in qualità di moglie (1): « Tulit Agar » aegyptiam ancillam suam..... et dedit eam » viro suo uxorem ». Così di Rachele (2): « De » ditque illi Balam in conjugium » : e come si ha dalla versione di Santepagnino nell'ultima edizione della Bibbia di Vatablo, fatta in Parigi an. 1729. « Et dedit ei Bilhal ancillam suam in uxorem ». Come dunque si può dire, che Giacobbe non usasse jure uxorio con quella, che gli era stata data in conjugium, e ch'era in conseguenza uxor non meno, che Agar il fu di Abramo?

Passa indi a proporre la quistione pel tempo presente, e cita come dubbioso s. Agostino: « Hoc tamen etiam nunc licere non est ausus » affirmare Augustinus, sed neque absolute id » negare voluit, dicens: Plane uxoris voluntate » adhibere aliam, unde communes filii nascentur unius commistione et semine, alterius autem jure ac potestate apud antiquos patres fas erat. Utrum et nunc fas sit non temere dixerim: non est enim nunc propagandi necessitas, » quas tunc fuit ec. ».

Cita poscia s. Gio. Crisostomo (3), il quale Patriarchas excusat, rem absolute damnat. E conforme a questo sentimento scusa pure lo Spalatense i patriarchi, a' quali fu concessa la pluralità delle mogli, ex speciali quadam divina, dicam ne dispensatione, an tolerantia, et permissione, come il ripete qui espressamente: tolta la quale dispensa per l'ordinazione di Cristo, sembra egli finalmente risolversi con s. Gio. Crisostomo per la negativa: « Ancilla ergo nisi » in uxorem saltem privatam (de qua inferius) » assumatur, sine fornicatione toro adiungi non » potest ». Quanto poi a s. Agostino potea, e dovea egli avvertire, come il santo dottore condanna, e riprova da per tutto la poligamia simultanea, e ciò anche in questo stesso libro, De bono conjugali c. 14. n. 16. « Ita nec concubinae ad tempus adhibitae, si filiorum causa concubant, justam faciunt concubinatam suam ». Che però il modo dubitativo, sotto il quale propone la questione nel passo citato, dee intendersi ristretto al caso, in cui un' assoluta necessità per la propagazione del genere umano sembrasse richiedere un siffatto consorzio.

(1) Gen. c. 16. v. 3.

(2) C. 30. v. 4.

(3) In Gen. Homil. 17.

Si appone per altro in questa conclusione del n. 58. lo Spalatense al vero, e giusto sentimento: « Ancilla ergo nisi in uxorem saltem » privatum assumatur, sine fornicatione toro » adjungi non potest ». Che pensare pertanto della sodezza di un sistema, ove per altra parte si pongono principj, per li quali viene a smentirsi, quando che sia, la verità del detto sentimento: che pure altro non è, che un assioma dottrinale universalmente, ed incontrastabilmente ammesso nella cristianità? Si è veduto con quanto d'impegno, e d'artificio siasi provato lo Spalatense ad insinuare lo strano suo ritrovamento, che tutto ciò, in cui fu nell' antica legge dispensato da Dio intorno al matrimonio soggiaccia talmente alla podestà civile, che in virtù, o di mediata pretesa divina dichiarazione, o di semplice Epicheja possa tuttora dispensare il principe, dovendosi riputare fatto da Dio il fatto del suo vicario nel governo delle cose temporali. Ora fu per divina dispensa lecito a' patriarchi l' avere più mogli, e anche lecito secondo l' erronea supposizione dell' autore, poc' anzi riferita, di usare del matrimonio colle ancelle *jure herili*, e non *jure uxorio*. Adunque ne' paesi, ove dura tuttavia la schiavitù propriamente detta, potrebbe il principe render lecito a' padroni anche ammogliati l' usare colle loro ancelle senz' altro legame conjugale, massime ad oggetto di procurarsi una prole, che non potessero conseguire dalle loro mogli, e falsa sarebbe la sentenza meritamente qui sostenuta dall' autore: « Ancilla nisi in uxorem saltem » privatum assumatur, sine fornicatione toro » adjungi non potest ».

Più diffusamente si prende l' autore n. 59. e segg. a trattare dell' altra sorta di concubinato tra uomo ingenuo, e donna libera, e ne propone la questione come più chiara, e più facile a risolversi: « De concubinis liberis et » ingenuis res videtur clarior ». Ed invero è d' uopo confessare, che egli s' introduce con una quanto chiara, altrettanto giusta, e precisa esposizione della sana dottrina in tal materia: « Cum enim libera mulier non possit, jure » divino ab Adamo promulgato, et a Christo declarato ac confirmato, viro legitime conjungi in adjutorium ad liberorum procreationem, » nisi per contractum conjugii, qui monogamiam requirit, et insolubilitatem; nullus vir, » nullaque mulier possunt alter altero uti ad » prolem, nisi mulier fiat viri, et vir mulieris » inseparabiliter. Itaque plantum est viro jam » uxurato nullo modo licere superinducere » concubinam, quia illa tali contractu non potest esse ipsius; et sic utitur illa tamquam » non sua: quae erit damnata fornicatio, et si » mul adulterium ». Ma spuntato appena questo raggio di luce, ecco sorgere ad oscurarlo altre nubi di dubbiezza, di questioni, d' incoerenze, e contraddizioni. Così adunque segue e-

gli a ragionare: « Sed an ratio haec cesset, ubi uxor » ratus uxore sua uti non potest ex incurabili » ejus aliquo morbo, vel absentia irrecuperabili, vel simili aliqua causa ex iis, propter quas etiam divortium ei liceret; uxorem » tamen nolit, aut non possit dimittere, sed » omnino teneatur retinere; aliquis putabit » non liquere, nonnulli enim ambiguitati locum » cum relinquunt: multo plus de homine libero, et soluto, nulloque conjugio alligato, an » possit ille sibi concubinam adjungere, ubi » neque vires, neque opportunitas ei permittitur, ut uxorem suo gradu dignam habeat matronam ». Ecco come un errore conduce ad altro errore. Dalla licenza del divorzio con libertà di convolare ad altre nozze in caso d' infermità, d' assenza, e di altre simili cagioni, che non mancano; si fa passaggio a mettere in questione, se in quei casi, tralasciato il divorzio, e ritenuta la legittima sua consorte, possa l' uomo associarsi lecitamente altra donna in figura di concubina.

Padè ben ognuno figurarsi, che nel trattare il punto non dimenticherà l' autore il consueto suo metodo di stravolgere con fantastiche interpretazioni le sentenze de' padri, e dei concilj, ove si fa menzione del concubinato. Quindi ad oggetto di ovviare alla confusione, che suol nascere dall' instabile significato delle voci, sembra opportuno il riferire brevemente ciò, che fu già da molti notato, ed è comunemente noto, intorno a' varj sensi, cui soggiacquero presso gli antichi queste voci di concubina e concubinato.

1. Si è presa questa voce, come anche oggi giorno comunemente si prende per la coabitazione di uomo con donna senza vincolo conjugale. Che se fu presso i Gentili stimata lecita una siffatta coabitazione, non potrà l' autore negare senza contraddirsi essere stato questo un errore vituperoso; dicendo egli apertamente n. 66. « Omnem conjunctionem cum non sua » esse ad minimum damnatam fornicationem ». Spiegando poscia, onde avvenne, che gli antichi romani poco pensiero se ne prendessero: « Forum civile, quia legibus imperialibus sortatio non vetatur, sed permittitur ad majora, » et foediora mala evitanda, non fuisse sollicitum in distinguenda concubina a meretrice ».

2. Fu assai comunemente usata da' romani la stessa voce di concubina per designare una donna, che l' uomo ingenuo associava al suo talamo con vincolo conjugale; ma senza le solennità volute dalle leggi, per esser fatta partecipe del rango, e delle prerogative del marito. Così Benedetto XIV. de syn. l. 9. c. 12. n. 2., ed altri comunemente. Nè dissente lo Spalatense n. 60. « Differentiam inter concubinam, et uxorem seu matronam, et leges civiles posuerunt, » et patres etiam invenio aliquos explicasse, » ut uxor fiat per contractum publicum cum » instrumentis dotalibus: concubina vero assu-

» matur solo consensu privato inter ipsam, et
 » concubentem..... Nihilominus invenio etiam
 » in essentiali concubinam ab uxore parum dif-
 » ferre: vera enim concubina, quae scortum
 » non sit, secum fert insolubilitatem, et mutuam
 » perpetuam obligationem alteri non nubendi,
 » vivente suo concubente ».

In questo senso di vere mogli, ma senza le prerogative proprie delle madri di famiglia, debbonsi intendere le concubine, che si associarono li patriarchi dell'antico testamento, come ben riflette Benedetto XIV. l. cit., e ne risulta chiara la prova dal sacro testo, mentre nel Gen. c. 25. v. 1. Cetura vien denominata uxor di Abramo, e poco dopo v. 6. confusi vengono i figli di lei co' figli delle concubine, ed è denominata espressamente concubina, *Paradip.* l. 1. c. 1. v. 32.

Nello stesso senso è usato il nome di concubina negli antichi canoni, che ammettono le concubine al battesimo, e li concubinarj alla comunione, come nota lo stesso Benedetto l. cit. n. 3., e segue dicendo: « Omnes, inquam, » ejusmodi canones non loquuntur de pellice, » sed de uxore, non adhibitis dotalium tabularum solemnitatibus ducta, quam, vocabulo a » Caesareis legibus usurpato, et communiter » tunc usitato, nominarunt concubinam ». Erano queste pertanto unioni conjugali, della natura in certo modo di quelle, che poscia si dissero matrimonj di coscienza, de' quali lo stesso Benedetto l. 13. c. 23. n. 11. « Matrimonia concientiae ea olim esse intelligebantur, quae » inter virum, et foeminam absque ulla solemnitate celebrabantur: quaeque hoc modo dicebatur foemina, concubinae nomine appellabatur ». A questa classe de' matrimonj di coscienza hanno anche relazione que', che detti sono *ad morganaticam*, ed hanno luogo in alcuni luoghi della Germania. Tali matrimonj possono e validamente e lecitamente contrarsi sotto le condizioni prescritte a' suoi luoghi dal medesimo pontefice; nè fanno qui a nostro proposito.

In senso poi diverso, cioè in senso di rea coabitazione adoperò s. Leone il nome di concubina, come avverte Benedetto l. 9. c. 12. n. 5. « In sensu a nuper exposito diverso, concubinae nomen accepit s. Leo Magnus in responsione ad inquisitiones Rustici narbonensis, re lata in can. 12. 32. q. 2. ubi postquam dixerit: *Non omnis mulier juncta viro uxor est viri, quia nec omnis filius est heres patris*, » addit: Igitur cujuslibet loci clericus, si filiam » suam viro habenti concubinam in matrimonium dederit, non ita accipiendum est, quasi » conjugato eam dederit, nisi forte illa mulier, » et ingenua facta, et dotata legitime, et publicis nuptiis honestata videatur ».

Dalle cose dette ben si comprende, che bastava la più leggiera o mediocre avvertenza per isfuggire ogni confusione, che potesse nascere

dall'ambiguità di quella voce. Eppure non seppe lo Spalatense, o non volle sfuggirla. Dopo aver dichiarata n. 60. la differenza sovraccennata *inter concubinam, et uxorem*, prende ad esporre gli effetti, che pretende derivarne; e ne assegna due principali: 1. *Conjugium per concubinam non multiplicari*: 2. *Concubinas bigamias, seu polygamias irregularitatem non inducere, licet Augustinus contrarium sentiat ut mox videbimus*.

Quanto dunque al primo effetto era duopo spiegare quale de' due significati comprenda ivi sotto il nome di concubina. Se l'intende in senso di rea solubile coabitazione, sarà vera la proposizione, *conjugium per concubinam non multiplicari*; giacchè un tale consorzio non può denominarsi *conjugium*: che però se taluno, dopo aver vissuto in tale reo concubinato, viene ad unirsi a legittima moglie, dovrà quello dirsi non avere contratto, che un solo conjugio. Se nel senso da lui stesso indicato di unione con legittimo vincolo d'indissolubilità, e soltanto mancante delle solennità spettanti alle prerogative di madre di famiglia, come si è di sopra spiegato, falsa è la proposizione *conjugium per concubinam non multiplicari*; giacchè una siffatta unione, secondo l'autore non differisce essenzialmente da un vero matrimonio; e sendo pertanto vera unione conjugale, le si conviene meritamente la denominazione di conjugio; che però se prima, o dopo la morte di tale concubina in senso di vera moglie, contrae taluno altro matrimonio, comunque siasi, dovrà questo dirsi aver contratti successivamente due conjugi. Nè può in ciò dissentire lo Spalatense senza contraddirsi.

La stessa distinzione vale del pari quanto all'altro effetto: *Concubinas bigamias, seu polygamias irregularitatem non inducere*. La concubina in senso di donna, che coabita senza vincolo conjugale, non induce bigamia, posciachè con essa non si dà conjugio; nè sente in contrario s. Agostino. Per l'opposto una donna unita con legittimo vincolo conjugale, sebbene sotto nome di concubina, induce bigamia; perocchè in tale unione interviene, e sussiste un vero conjugio: ed è ciò, che s. Agostino sostiene con tutta ragione.

Ma qui al sentimento di s. Agostino oppone lo Spalatense l'autorità di s. Girolamo: « Hieronymus adversus eos disputans, qui irregularem ex bigamia faciebant hominem, qui ante baptismum uxorem unam habuisset, et post baptismum alteram, et nihilominus negabant fore bigamiam, si concubinam tantum habuerit, sic pro absurdo infert: *Conjugales ergo tabulae, et jura dotalia, non coitus ab Apostolo condemnantur?* Ut ostendat inter concubinam, et uxorem solam solemnitatum legalium esse differentiam; ac propterea si concubina ante baptismum non impedit sacrum ordinem uxorato post baptismum, neque uxorem debere eam impedire, quam alteram ante baptismum habuit ».

Ma qui ancora siamo costretti a ripetere di qual sorta di concubina intenda egli favellare: o di donna associata senza vincolo conjugale; e fa ingiuria a s. Girolamo, con imputargli di non avere conosciuta altra differenza tra una tal concubina, ed una moglie legittima fuor quella, che proviene dal difetto delle accennate solennità: o di concubina nell'altro significato di donna unita senza quelle tali solennità, ma pure con legittimo vincolo conjugale; e fa ancora ingiuria a s. Girolamo con interpretare in tal senso il detto di lui, quasi che trattandosi di concubina unita con legittimo vincolo, avesse creduto, che l'uso del matrimonio con essa fosse quell'uso peccaminoso, che è condannato dall'Apostolo.

Sebbene appaja, ch'egli a bello studio vada si aggirando a questo modo per mettere in opposizione i padri fra di loro, e fargli apparire vacillanti, e discordi, parte nell'approvare, parte nel riprovare il concubinato; talchè dalle dottrine loro nulla si concluda di certo, e di stabile sul punto sia della solubilità, o insolubilità del matrimonio, sia dell'unità, o pluralità delle donne da potersi sotto diverse forme associare lecitamente al talamo. Che però, sebbene la questione della irregolarità, proveniente dalla bigamia, paja estranea del tutto al nostro presente istituto, non fia inopportuno il dirne brevemente, e quanto basti a dissipare ogni ombra di sospetto contro il costante unanime sentimento de' padri nel riprovare ogni uso del matrimonio fuor del consorzio di uno con una con legittimo insolubile vincolo di union conjugale.

Egli è noto, che la bigamia induce irregolarità dipendentemente dalla legge promulgata dall'Apostolo: *Unius uxoris virum*. Si eccitò da' primi secoli la questione, se incorresse in tale irregolarità chi avesse avuto moglie prima del battesimo, e rimasto libero avesse dopo il battesimo contratto un altro, ed unico matrimonio. S. Ambrogio, s. Agostino, e gli altri padri massimamente latini considerando, che la bigamia non essendo peccato, l'irregolarità proveniente da essa non era irregolarità *ex delicto*, ma *ex defectu*, come parlano i dottori; in quanto che nella bigamia, tuttochè lecita, non si salva così bene, nè così perfetta risplende, come nell'unico matrimonio di uno con una, la significanza della unione unica di Cristo colla sua una ed unica Chiesa, giudicarono, che soggiacesse del pari alla irregolarità chi avesse contratto più di un matrimonio, sia prima, o dopo il battesimo, sia con donna in figura di matrona, o con donna in figura di concubina, ma unita con legittimo vincolo.

S. Girolamo per altra parte, solo almeno fra' padri latini parve inclinare all'opinione di alcuni greci, a' quali piacque ascrivere l'irregolarità non tanto al difetto di significazione, quanto ad un reato, o sospetto d'incontinenza,

che nascesse da moltiplicato matrimonio; che però cancellato che fosse pel battesimo quel qualunque reato, o sospetto, dovesse avervi per toltta l'irregolarità. Su tal supposto dura cosa parve a s. Girolamo, che chiuso fosse il santuario a chi prima nel Battesimo unito era stato con una consorte, di cui le solennità stesse legali attestavano la legittimità; ed aperto fosse a chi si era scandalosamente abbandonato a concubina, o donna non sua, e talmente non sua, che non potesse usare con lei senza incorrere nel reato condannato dall'Apostolo.

Ma inerendo più strettamente s. Agostino alla lettera di s. Paolo (1), espone con più di chiarezza lo stato della questione, e più acconciamente la risolve: « Propterea sacramentum » nuptiarum temporis nostri sic ad unum maritum, et ad unam uxorem redactum est, ut » dispensatorem Ecclesiae non liceat ordinari, » nisi unius uxoris virum. Quod acutius intellexerunt, qui nec eum, qui catechumenus, » vel paganus habuerit alteram, ordinandum » esse censuerunt. De sacramento enim agitur, » non de peccato. Nam in baptismo peccata » omnia dimittuntur. Sed qui dixit, *si accep-* » *ris uxorem non peccasti, et quod vult faciat,* » *non peccat, si nubat, satis declaravit, nuptias* » *nullum esse peccatum. Propter autem sacra-* » *menti sanctitatem . . . non absurde visum* » *est eum, qui excessit uxorum numerum sin-* » *gularem, non peccatum aliquod commisis-* » *se, sed normam quamdam sacramenti a-* » *misisse, non ad vitae bonae meritum, sed* » *ad ordinationis ecclesiasticae signaculum ne-* » *cessariam* ». Parla dunque qui evidentemente s. Agostino di vero matrimonio, che si contragga successivamente, ma sempre di uno con una, di vero marito con vera moglie. Che poi quest'una goda le onorificenze di madre di famiglia, o si chiami concubina in senso di legittima moglie, secondo un significato assai comune di quei tempi; ciò non toglie la verità del matrimonio: il quale moltiplicato che sia, o nell'una maniera, o nell'altra, o prima, o dopo il battesimo, sempre induce inabilità all'ordinazione ecclesiastica. Così viene anche espressamente dichiarato nel passo ivi riportato dallo Spalatense, tratto da s. Agostino, o da Gennadio, cui nell'edizione maurina si ascrive il libro *de ecclesiasticis dogmatibus*: « Di- » stinguit etiam Augustinus, sive Gennadius » concubinam a matrona: sed tamen vult ip- » sam quoque inducere bigamiam . . . Sic » enim scribit: *Maritum duarum post baptismum* » *matronarum clericum non ordinandum: neque* » *eum, qui unam quidem, sed concubinam, non* » *matronam habuit. Hoc est, eum qui post* » *baptismum duas habuit successive, licet una* » *earum non fuerit nisi concubina, altera ve-*

(1) De Bono conjug. c. 18.

» ro malrona ». E con ragione, trattandosi di concubina in senso di vera moglie, con cui sussista un vero matrimonio, da cui, moltiplicato che sia, sorge l'impedimento *ex defectu significationis sacramenti* secondo l'aperta mente di s. Agostino.

Eccoci però chiamati ad una nuova confusione, ossia discordanza sognata dallo Spalatense tra s. Agostino, e s. Leone. S. Agostino, dice egli, niuna differenza fa tra moglie, e concubina: e prosegue: « Aliter censuit Leo, qui matronam ponit inter uxorem, et concubinam differentiam ». E si riferisce alla risposta sovraccitata del santo al vescovo di Narbona, ove dice: « Non omnis mulier juncta viro uxor est viri ». E soggiunge: *Igitur cujuslibet loci clericus, si filiam suam viro habenti concubinam in matrimonium dederit, non ita accipiendum est, quasi conjugato eam dederit; nisi forte illa mulier, et ingenua facta, et dotata legitime, et publicis nuptiis honestata videatur.*

Parla s. Leone in supposizione di concubina, che non sia *uxor viri*, di cui niun argomento appariva, che fosse unita con vero vincolo conjugale: anzi appariva il contrario secondo il costume di que' tempi, mentre dal padrone, che ne usava, si riteneva in condizione servile, e con vincolo sì poco stabile, che non gli vietava di aspirare ad altro conjugio. Meritamente pertanto rispose s. Leone, che non potea, o dovea giudicarsi reo di aver data la figlia sua in matrimonio ad uomo conjugato un cherico, che data l'avesse a chi teneva una tale concubina; seppure per atto pubblico non constava, ch'egli se la fosse associata in moglie legittima. Onde si vede quanto giusta sia, e adeguata la spiegazione, che diede a quel passo di s. Leone uno dei più chiari successori di lui, il gran Benedetto XIV. nel luogo sovraccitato.

Niuna contraddizione vi ha dunque tra s. Agostino, e s. Leone. Dice il primo niuna differenza esservi quanto alla verità del matrimonio tra matrona, e concubina in senso di moglie legittima, e dice vero: dice il secondo esservi quanto allo stesso oggetto gran differenza tra matrona e concubina in senso di donna coabitante senza legittimo vincolo di conjugio, e dice vero. Sono adunque i due santi perfettamente d'accordo; giacchè tra vero, e vero non si fa luogo ad opposizione, o discordanza di veruna sorta. Non è però da credere, che sfuggite sieno tali cose all'avvedutezza dello Spalatense: anzi sembra, come si è già osservato, che abbia egli avvedutamente voluto prevalersi dell'ambiguità di una voce variamente usata da' padri, onde affacciare sotto l'ombra di quei venerati nomi certe dottrine, che troppo di ribrezzo avrebbero eccitato, quando si fosse arrischiato a proporre quali proprj suoi pensamenti.

Pure troppo si scuopre da sè questo reo intendimento nel n. 61. che segue immediata-

mente: « Haec omnia eo spectant, ut concubina pro uxore non sit habenda; et ita neque impediat quominus legitima uxor ab eo duci possit, qui concubinam sibi conjuxerat. Hoc autem tunc in usu legitimo fuisse, ut homines concubinas ancillas praesertim tenerent, quousque uxorem ducerent, ex Leone aliquis colliget. qui concubinatus istos ut consuetos ponit, et nihil reprehendit, nec agnoscit scortationem ».

Ove mai troverassi in s. Leone un cenno, onde raccogliere, che per uso legittimo, e da non riprendersi potesse uomo associarsi una concubina, serva, o non serva, da usarne a suo piacimento, finchè il destro gli venisse di contrarre un legittimo matrimonio? Pur troppo comune fu altre volte quell'uso; che se mai potè dirsi legittimo, il fu *jure fori*, non *jure caeli*, secondo l'espressione di s. Agostino (1). Pur troppo frequente lo rappresenta s. Cesario in un sermone, altre volte attribuito a s. Agostino (2): ma forse in termini da farlo credere legittimo, e non riprensibile? Ascoltiamo il Santo: « Et illud quale est, quod multi virorum ante nuptias concubinas sibi assumere non erubescunt, quas post aliquos annos dimittant, et sic postea legitimas uxores accipiunt. Tractant enim apud se, ut prius de multis calumniis et rapinis et injustas divitias et iniqua lucra conquirant, et postea contra rationem plus nobiles quam ipsi sunt, vel ditiores uxores accipiant.... Unde coram Deo, et angelis contestor, atque denuntio, ista mala et semper Deum prohibuisse, et nunquam ei placita fuisse: quia praecipue temporibus christianis concubinas habere nunquam licuit, nunquam licebit. Sed quod pejus est, faciunt hoc multi viri jure fori, non jure coeli, non justitia jubente, sed libidine dominante ».

Seguiamo il commento dello Spalatense sopra l'addotto passo di s. Leone: « Et quia adjungens sibi concubinam non obligatur ad monogamiam cum illa, sed licite, imo honeste, et decenter potest uxorem ducere; non tamen absolute dimissa concubina, sed a toro ea tantum abjecta: fecirco negat inter virum, et concubinam adesse sacramentum, idest nuptiale mysterium; etenim talis conjunctio non significat typice, et figuraliter conjunctionem Christi cum unica Ecclesia, et animae cum unico Christo per unicam fidem propter dissolubilitatem. Sed qui haec ex Leone colligit, caveat ne fornicationes approbet ».

Qui ricorre la stessa distinzione da farsi. O sotto nome di concubina intende il nuovo commentatore una donna unita con vincolo conju-

(1) Sermon. 392.

(2) Append. edit. maur. serm. 289. n. 4.

gale, e questo portando seco l'indissolubilità, porterà pure con essa il segno dell'unione di Cristo colla Chiesa: la donna sarà in conseguenza vera moglie, nè sarà lecito, mentre ella vive, contrarre altre nozze. Nè certo il commentatore troverà in s. Leone passo alcuno in contrario. O intende una donna presa senza vincolo conjugale; ed è ridicolo il dire, che l'uomo non sia con essa obbligato ad *monogamiam*, mentre anzi obbligato è per legge di pudicizia a separarsene sul punto. Di tal donna trattavasi nel caso proposto a s. Leone, in cui non verificandosi *propter dissolubilitatem* il segno tipico della unione di Cristo colla Chiesa, nè però essendo vera moglie; conclude meritamente il pontefice non doversi riputare conjugato l'uomo coabitante con tale donna. Era questo l'unico punto, su cui s'implorava, e dovea cadere la pontificia decisione.

Mera calunnia è poi quel maligno eccitamento dello Spalatense nell'insinuare potersi raccogliere da s. Leone, che l'uomo vivente con tale concubina, nel prendere poscia una legittima moglie, rimossa che abbia la concubina dal toro, non sia tenuto altronde di assolutamente dimetterla, citando a tal proposito la risposta del Santo *ad inquisit.* 6. « *Ancillam* » a toro abjicere, et uxorem certae ingenuitatis » accipere, non duplicatio conjugii, sed pro- » fectus est honestatis ». Ma qual vestigio vi ha in quel tratto, che indichi essere conceduto come lecito il non dimettere assolutamente l'ancilla, che si rigetta dal toro? Bensì vi ha nella risposta seguente *ad inquisit.* 7. un passo, che smentisce l'impostura dello Spalatense nell'imputare a s. Leone di non aver tenuta per riprensibile la convivenza *ad tempus* di uomo con donna, finchè venga fatto all'uomo di contrarre legittima nozze. Imperocchè dopo aver posta la massima: « *Ancillam a toro abjicere,* » et uxorem certae ingenuitatis accipere, non » duplicatio conjugii, sed profectus est honestatis », soggiunge: « *Culpanda est sane talium negligentia, sed non penitus desperanda, ut crebris cohortationibus incitati, quod* » necessario expetierunt, fideliter exequantur ». Riprende il pontefice la negligenza di costoro in appigliarsi al rimedio, che necessario *expetierunt*. Li riconosce dunque di necessità obbligati a separarsi. Se il rimedio era di necessità, dunque peccaminosa era l'unione, in cui vivevano; dunque è apertamente falso, che da s. Leone possa raccogliersi essere lecita la convivenza di uomo con donna, serva, o non serva, ch'egli si associa per coabitare con essa, finchè prenda moglie legittima: che anzi vuole il santo pontefice, che questi infelici concubinarj vengano eccitati con frequenti esortazioni a scuotere il loro torpore, e ad uscire dal turpe lagrimevole stato, in cui giacciono miseramente involti. Che più ci vuole a svelare l'insidiosa trama, ordita dallo Spalatense nel comen-

tare sì perversamente il citato passo di s. Leone? Sembra in vero averne voluto egli prevenire le sinistre conseguenze coll'epifonema, che chiude il suo commento: *Sed qui haec ex Leone colligit, caveat ne fornicationes approbet*. Ma troppo debole riparo è questo allo scandalo, gratuitamente da lui eccitato con suggerire contro ogni equità siffatte maligne interpretazioni, ed aprire l'adito al reo sospetto, o giudizio, che un pontefice sì chiaro per santità, e dottrina, qual fu s. Leone, nulla vedesse di riprensibile nella rea convivenza, di cui si è ragionato fin ora. Serva almeno di riparo allo scandalo la svelata impostura del malignante interprete.

Dopo aver in tal guisa commentato s. Leone, torna lo Spalatense a commentare con pari felicità altri passi di s. Agostino, relativi allo stesso oggetto del concubinato, che sembra tener egli grandemente a cuore: così dunque n. 62. « *Clamat Augustinus concubinam habere non* » licere: *Concubinas vobis habere non licet: non* » habetis uxores, non licet vobis habere concu- » binas, quas postea ducatis uxores; quanto magis damnatio vobis erit si habere volueritis » concubinas, et uxores dimittatis? Haec omnia » duriuscula videntur; non enim usquam prohibe- » tum invenio non licere propriam concubinam in uxorem ducere; hoc est addere tantum tabulas, et instrumenta dotalia, ac si sit » ancilla, eam manumittere: modus etiam ille » dicendi, non licet vobis habere concubinas, quas » postea ducatis uxores, ad malum sensum trahi » potest, quasi liceat habere concubinas, dummodo illae postea in uxores non decantant, sed » perpetuo manent concubinae. Ideo mihi magis placet lectio prout est in quadam palea in » decreto Gratiani, in qua sic legitur: *Concubinas vobis habere non licet; et si non habetis* » uxores, tamen non licet vobis habere concubinas, quas postea ducatis uxores, ut ducatis uxores; » tanto magis damnatio vobis erit, si volueritis habere uxores et concubinas. Et sensus videtur » esse, concubinam habere licere uxorato, dummodo adsit obligatio illam in uxorem ducendi ».

La lezione del decreto è in vero più piana, ed è conforme a quella dell'ediz. maur. tom. 5. part. 2. serm. 392. ond'è tratto il canone *Audite*. Ma volendosi anche ritenere l'altra, nulla in quella vi ha, che senza violenza possa trarsi al duro senso, che l'interprete sostituisce alla sentenza del santo dottore. In quel sermone alza la voce s. Agostino contro l'abuso, di cui si è detto, che molti pur troppo si associavano senza vincolo conjugale donne, serve, o non serve, in qualità di concubine, finchè fosse loro comodo di associarsi ad una legittima consorte. Alza la voce il santo dottore, e vuole che l'odano e competenti, e penitenti, e catecumeni, e fedeli, ed a tutti col tuono della pastorale autorità intima in nome di Cristo: *Concubinas*

vobis habere non licet. Assolto è il precetto; assoluto, universale, senza eccezione in contrario. Non avete moglie; non per ciò vi è lecito assumere una concubina, neppure sotto pretesto, che siate poscia o per dimetterla, o per sposarla in qualità di vera moglie. Questo è apertamente il sentimento di s. Agostino nel dire, *non habetis uxores, non licet vobis habere concubinas, quas postea ducatis uxores.* Troppo dura sentenza, ripiglia l'interprete, non essendo in alcun luogo vietato il prendere per moglie la concubina. E ove mai dice s. Agostino esser ciò proibito? Dice il Santo, non esser lecito assumere una concubina, e tenerla sotto pretesto di associarsela poscia con tratto di tempo in qualità di vera moglie. Il proposito della futura emendazione nel cangiare il concubinato in legittimo matrimonio non iscusava, nè giustifica l'interinale, dirò così, turpitudine del presente concubinato. E che vi ha in ciò di duro ad un orecchio cristiano?

Quanto peggiore, altrettanto più stravolto è l'altro senso, sebbene qui non adottato da lui, in cui accenna lo Spalatense potersi torcere il detto di s. Agostino; quasi che se ne potesse inferire, non esser lecito di avere una concubina col proposito di farsela poi moglie, ma esser lecito, purchè non si prenda mai per moglie, e rimanga sempre concubina. Che stravaganza di pensare? Grida s. Agostino contro l'ormosità del concubinato: dice, ripete, inculca, *non licet vobis habere concubinas*; e gli si vorrà far dire non esservi male ad avere concubine, purchè non si pensi al rimedio del matrimonio, e rimangano sempre concubine? Condanua s. Agostino il concubinato *ad tempus*; e perchè lo condanna anche *ad tempus*, si vorrà perciò, che lo approvi qualora si faccia perpetuo?

Non meno assurdo è il senso, che ravvisa lo Spalatense nella lezione, quale sia nel decreto: *non licet vobis habere concubinas, quas postea dimittatis, ut ducatis uxores.* Chiara è per sè stessa la sentenza; e conforme allo scopo del sermone, che è di riprovare assolutamente il concubinato senza restrizione, o modificazione. Non avete mogli, dice il Santo a' suoi uditori, non perciò vi è lecito assumere concubine; neppure affine di poscia dimetterle, e contrarre indi legittime nozze. Ribatte le scuse, che si opponevano: e si vorrà, che il Santo abbia con ciò predicato essere lecito a chi non ha moglie di assumere intanto una concubina, purchè si assuma l'obbligo di sposarla in tratto di tempo? Se stolto non fu s. Agostino, che pensare di chi gli appone gratuitamente siffatte stoltezze?

Prosegue n. 62. il commento sopra s. Agostino: « *Concubinas tamen etiam cum animo eas a solo toro abjicendi, si uxor superinducatur,* » non omnino damnat alio loco Augustinus, (1)

» ubi ait: *De concubina quoque, si professa fuerit nullum se alium cognituram, etiamsi ab illo, cui subdita est, dimittatur, merito dubitatur utrum ad percipiendum baptismum non debeat admitti.* »

Espono il santo dottore alcuni casi, ne' quali da non pochi si dubitava, se i catecumeni dovessero ammettersi, o no al battesimo. Tra questi annovera il caso di una concubina, la quale si dichiarava, che, venendo anche dimessa dall'uomo, con cui conviveva, non mai sarebbe unita ad altr'uomo. Appare, che il dubbio dipendeva dalla difficoltà di liquidare di qual sorta fosse quel concubinato, secondo il doppio significato, di cui si è detto sopra. Imperocchè se si trattava di coabitazione a piacimento, la donna, secondo che disse sopra lo Spalatense, non potea dirsi *mulier viri*; essendo pertanto peccaminosa la coabitazione, non potea, quella durante, ammettersi la donna al battesimo. Se all'incontro si trattava di donna unita con vincolo conjugale, e denominata concubina, perchè sposata senza le solennità; non vi era difficoltà, che potesse ammettersi al battesimo, secondo lo stesso can. del concilio toletano I. celebrato circa tredici anni prima che s. Agostino scrivesse il libro *de fide et operibus*. E che tale fosse l'unione della donna nel caso proposto, poteasi argomentare dalla protesta, che facea di non esser mai per acconsentire ad altra unione, qualunque volta fosse stata dimessa dall'uomo, che la teneva con sè. Vero è, che supposta una tale unione, non potea l'uomo lecitamente dimetterla: ma chi da uomo gentile potea ripromettersi, che non fosse per accondiscendere al genito contro la fede data, e per approfittarsi del beneficio delle leggi, che ne accordavano libera la facoltà? Non era pertanto sì facile il certificarsi della natura di una siffatta unione contratta nell'infedeltà, dal che però dipendeva la risoluzione del dubbio. S. Agostino nulla dice di più di quanto si contiene nelle poche righe sovra riferite. Onde non può che far maraviglia la confidenza dello Spalatense nel prestare al Santo un sentimento non espresso da lui. Dice, che il Santo non riprova del tutto le concubine, mediante il solo animo di rimuoverle dal toro, quando si prenda moglie. Ma chi non vede, che questa condizione riguarda l'uomo, che ritiene la donna; laddove s. Agostino parla soltanto della donna ritenuta? Lo Spalatense fa parlare s. Agostino di uomo, che ritiene una concubina con proposito di rimuoverla dal toro, quando sia che prenda moglie; e s. Agostino non parla se non di donna, che protesta di non volersi unire ad altr'uomo, dimessa che sia da quello, cui è associata. Così lo Spalatense finge un caso affatto diverso da quello, che è proposto da s. Agostino; e viene in tal guisa ad imputargli sentimenti quanto consentanei alla finta sua ipotesi, altrettanto alieni dalla mente del s. dottore.

(1) De fid. et oper. c. 19. n. 35.

Tralascio i commenti, che seguono ne' §§. 63. 64. 65. su di alquanti altri passi di s. Agostino; parendomi, che non appresentino difficoltà degne di speciale rimarco; nè che richiedano più ampie dichiarazioni di quelle, che si sono recate sopra gli antecedenti paragrafi.

S. VII.

Del Matrimonio clandestino.

Ne' seguenti articoli si avrà luogo di osservare l'incoerenza di uno spirito, fluttuante tra il lume della ragione, che appresenta il vero, e l'impulso di guasto affetto, che muove all'errore opposto.

Sembra da principio lo Spalatense volersi ricondurre a' termini di sana dottrina nel modo, in cui s'introduce a ragionare n. 66. « Ex his » omnibus, si quid certum et tutum sit colligendum, illud ante omnia firmum, et constans manere debet, omnem conjunctionem cum non sua esse ad minimum damnatam fornicationem. Itaque si concubina sit vere uxor coram Deo, hoc est cum conjunctione indissolubili unius non conjugati cum una non conjugata, tametsi tabulae conjugales non intercedant, tunc concubina erit in essentialibus et jure divino naturaliter vera uxor, licet in foro civili talis non sit futura ». Dunque riguardando agli essenziali del matrimonio altro è il foro del cielo, altro il foro del secolo; e siccome un matrimonio può esser legittimo *coram Deo*, benchè tale non sia riconosciuto nel foro civile, così non basta, che sia detto legittimo nel foro civile, perchè s'intenda legittimo *coram Deo*. « Ex his igitur auctoritatibus mihi videor » posse colligere, differentiam olim fuisse inter » matrimonia privata et clandestina, ac matrimonia publica: in privato, et clandestino » mulier erat vera uxor, sed vocabatur concubina, legitima tamen, quia sub vero matrimonio: in publico autem cum solemnitatibus » civilibus tabularum, et authenticis contractibus, » mulier erat uxor, et matrona ».

Riconosce qui positivamente de Dominis, che l'unione contratta, sebbene in segreto, fra uomo non conjugato, e donna non conjugata con vincolo d'indissolubilità, costituiva un vero matrimonio innanzi a Dio, tuttochè non riconosciuto per tale nel foro civile. Dunque altro giudizio si richiede fuor del foro civile per decidere degli essenziali costitutivi di un vero e legittimo matrimonio innanzi a Dio.

Ma qui si fa egli una obbiezione. « Sed dicet: quomodo discernebatur concubina a scortato? quomodo vitabatur scandalum? » Ecco la risposta: « Respondeo forum civile, quia legibus imperialibus scortatio non vetatur, sed permittitur, ad majora, et foediora mala evitanda, non fuisse sollicitum in distinguenda » concubina a meretrice. Forum tamen eccle-

Tomo V.

» siasticum propter peccatum salis eas distinguere, sola concubentium confessione, et publicatione voce tenus, inter ipsos esse verum » vinculum, licet privatum, et clandestinum » matrimonii. Ceterum ipsorum conscientiae res » relinquebatur, et Ecclesia tenebatur eis credere, nisi aliunde contrarium ei constaret; et » hinc etiam matrimonium fori ecclesiastici factum est ».

Ecco dunque assegnato dallo Spalatense un motivo urgente, per cui dovea il matrimonio soggiacere al foro della Chiesa, e soggiacere nella ragion di contratto; sia perchè secondo l'errore di lui supposizione non era ancora riconosciuto dalla Chiesa per sacramento; sia perchè doveasi giudicare, se il consorzio di due coabitanti era legittimo, e tale dovesse pubblicarsi ad effetto di rimuovere lo scandalo; o se fosse illegittimo, onde non potessero i coabitanti ammettersi alla partecipazione de' sacramenti. Dunque al foro ecclesiastico compete conoscere delle condizioni della unione per decidere della legittimità, o illegittimità del vincolo. Dovea perciò esaminare le disposizioni delle parti, e confrontarle con gl'indizj, o argomenti, che giovar potessero a confermarle, o ad ismentirle, mentre, come confessa l'autore, doveano senz'altro rigettarsi, ove constasse del contrario: confronto, che di sua natura importava discussione, e giudizio. Nè vale replicare, che questa ispezione si riferisce al peccato. Imperocchè, come si è già osservato, dalla cognizione del peccato dipende la decisione della sussistenza, o insussistenza del vincolo; sendo chiaro, che dovea aversi per nullo un contratto, che non potesse mantenersi senza peccato: laonde sempre doveano i fedeli dipendere dal giudizio della Chiesa per accertarsi della legittimità, o illegittimità dell'unione o contratta, o da contrarsi. Oltre a ciò quel giudizio non riguardava soltanto il foro interno per provvedere alla coscienza de' contraenti, come avviene, ove si abbia soltanto ragion del peccato; ma era un giudizio riguardante ancora l'esterna pulizia della Chiesa; un giudizio, che dovea essere seguito da un'autentica autorevole pubblicazione, onde dipendeva l'ammissione, o esclusione de' contraenti riguardo alla partecipazione de' sacramenti; e quindi la norma di un pubblico concetto di onestà, o d'infamia nella cristiana società.

Si lagua poscia l'autore dell'abolizione del matrimonio clandestino, accagionandone la Chiesa per avere indebitamente annoverato il matrimonio fra' sacramenti: « Atque hoc pacto » nullae turbae erant, nullae controversiae, antequam matrimonium, satis quidem inepte, » haberetur verum, et proprium novae legis » sacramentum. Ex hoc enim jam non poterat » distingui publicum matrimonium a clandestino, neque uxor a concubina: et consequenter aequum jus filiorum in haereditate esse ».

» voluerunt tam in matrimonio clandestino,
 » quam in publico: inde vero ortae sunt tur-
 » bae multae, lites, et contentiones, innumerabi-
 » lia incommoda, et pericula, quae clandestina
 » matrimonia, supposito sacramento, secum fer-
 » rent, postquam matrimonia omnia paria fa-
 » cta sunt. Et sic concubinae legitimae in de-
 » suetudinem abierunt, et loco illarum subin-
 » trarunt mera scorta cum gravissimo, et spi-
 » rituali, et temporali damno cristianorum ».

Il danno spirituale lo ripete egli dalle gravi spese, che stante l'eccesso del lusso trattengono molti dal contrarre solenni nozze; onde avviene, che non facendosi più luogo a matrimonio clandestino, si rivolgono questi a donne di mal affare. Ripete il danno temporale dal dispendio, che cagiona con rovina delle famiglie lo splendido pomposo trattamento, ch'esigono le matrone; come pure dalla moltitudine de' figliuoli illegittimi, li quali per lo vizio di una depravata educazione riescono perniciosi alla repubblica.

Vano apparato d'inconcludenti ragioni. L'essere di sacramento non toglie al matrimonio, che sotto le debite condizioni possa contrarsi ancora in modo, che la consorte sia vera moglie, senza che sia fatta partecipe della dignità del marito, onde non abbia questi da soggiacere alle intollerabili spese di smoderato lusso. Gravi sono queste più o meno a tutte le civili, ed oneste famiglie; e tuttochè il matrimonio non fosse sacramento, non si potrebbe sotto la tirannia del lusso sfuggire l'alternativa, o di sopportarle con grave danno, e talvolta con rovina intera delle case, o di rinunciare a' solenni matrimonj di pari con pari, quali furono in uso presso tutte le nazioni, ed in ogni tempo; e quali troppo convengono in ogni ben ordinata repubblica, sì per mantenere il decoro delle famiglie, e sì ancora perchè altramente si chiuderebbe a gran numero di onorate, e nobili donzelle ogni speranza di decente collocamento. Sparse di già il lusso queste sue maligne influenze fra le nazioni infedeli, e molto prima che il matrimonio divenisse sacramento. Che se li cristiani fossero più comunemente, e meglio instruiti delle disposizioni, che richiede la santità del sacramento in chi lo riceve; molto più che ogni altro compenso servirebbe di freno alla mondana vanità la seria, religiosa considerazione delle grazie, e benedizioni spirituali annesse a quel sacro vincolo di conjugale consorzio, per adempierne gli obblighi, e sopportarne i pesi.

Ma torniamo all'apologia del matrimonio clandestino. « Clandestina vero matrimonia nulla » prorsus aut Ecclesiae, aut reipublicae affer- » rent incommoda. Non reipublicae, quia quo- » ad civilia, dotem, haereditates, successiones, » etc. clandestina matrimonia, hoc est siue ta- » bulis conjugaliibus, et publico, authenticoque » contractu, omni civili jure, ac privilegio ca-

» rerant, perinde ac si essent merae scorta- » tiones ».

Dunque figliuoli nati di matrimonio, riconosciuto dall'autore per vero, e legittimo, verrebbero considerati, come se parti fossero di rea infame coabitazione, senza nota, che distinguerebbe gli uni dagli altri. E vorrebbe l'autore, che si rendesse comune per vantaggio delle famiglie massimamente nobili, e meno agiate siffatta sorta di matrimonj? Se que' figli, perchè destituti d'ogni favore delle leggi, rimasero privi, tuttochè legittimi, della paterna successione, o eredità; come potrebbero le famiglie perpetuarsi? E quali conseguenze non sarebbero da temere per la città nel vedersi crescere in seno una popolazione di figli senza nome, senza stato, ridotti contro il diritto di natura all'infelice ignominiosa classe di parti spurj, e nella robustezza dell'età poco disposti a riconoscere leggi, dalle quali non sarebbero essi riconosciuti?

Che poi li matrimonj clandestini non danno fossero per arrecare alla Chiesa, ed alla coscienza, si prende a dichiararlo nel modo, che segue: « Non Ecclesiae, neque conscientiae, » quia ipsa clandestina matrimonia coram Deo, » et in conscientia, et in Ecclesia in recipien- » dis sacramentis essent legitima; in solo vero » civili foro essent illegitima, non quoad vin- » culum, sed quoad civilia: essetque fraenum » ingens dolosis, ac deceptoribus, si nullum ma- » trimonium quoad civilia, ut legitimum admit- » teretur, in quo non interesserent tabulae con- » jugales, dotis obligatio etc. per instrumentum » publicum, et authenticum ».

Validi erano dalla Chiesa riconosciuti li matrimonj clandestini, prima che il concilio di Trento gli avesse irritati; ed il sono pure tuttora, ovunque non fu pubblicato l'irritante decreto. Ciò non ostante la Chiesa sempre mai li detestò, quali pessime sorgenti di pessime conseguenze; siccome consta da innumerevoli canoni, e dall'antichissimo uso della Chiesa di celebrare i matrimonj con apparato di cerimonie religiose, sotto la presidenza del sacerdote: del che dirassi più ampiamente a suo luogo. Ed in vero poteva accadere, ed accadeva, che dopo un matrimonio segreto, disgustato l'uomo della donna, passasse sotto l'impunità di tal segreto a contrarre pubblicamente altre nozze sacrileghe, abbandonando la misera legittima consorte colla misera legittima prole, ed ingannando una onesta infelice donzella con trarla in un funesto consorzio, che tosto, o tardi non può, che riuscire a disgraziatissimo fine. E non era questo un male, ch'esigesse un validissimo riparo?

E qui appunto si fa l'autore a proporre il freno, creduto da esso il più opportuno contro la malvagità degl'ingannatori: ed è, che stando fermo il matrimonio quanto al vincolo, non si avesse per legittimo nel foro, se non corre- da-

to che fosse dalle prescritte solennità. E come potea egli meglio palesare la stravaganza del suo pensare? Vorrebbe, che si sostenesse l'uso de' matrimonj clandestini a favore massimamente de' nobili poco agiati, che sono i più, per dar loro comodo di contrarre matrimonj legittimi senza soccombere al gravoso dispendio de' matrimonj pubblici. Dunque o questi contrarranno in segreto senza la solennità di pubblico instrumento, ed ecco tolto il freno apposto da esso all'inganno: o contrarranno colle prescritte solennità, ed ecco tolto il comodo della clandestinità. Assai meglio si provvede all'inconveniente colle cautele, che in conformità del decreto tridentino vengono prescritte dalla Chiesa, ove per giusti motivi conviene appigliarsi ad un matrimonio detto di coscienza, colle quali si ottiene il vantaggio della segretezza, senza incorrere nel pericolo dell'inganno. Nè pare, che l'autore abbia gran ragione di lagnarsi, che con ciò sia andato in disuso quel vituperoso nome di concubina, che a donna onesta, e legittima consorte accomunava in certo modo per l'ambiguità della voce l'ignominia dell'applicazione, che se ne fa più comunemente a femmine di altra tempra.

Conclude l'autore: « Clandestina igitur matrimonia erant saepe utilissima, et omni incommodo carentia, quia civilia jura, et privilegia eis non competeant ». Quanto sia giusta una tale conclusione, può argomentarsi dalle cose fin qui dette. Ma degno è di particolare considerazione il tratto, che segue: « Et nihilominus erant, et sunt vera matrimonia coram Deo, ipso jure divino naturali contracta, ubi conveniant vir, et mulier, unus cum una, soluti cum indissolubilitate. Haec enim jure divino faciunt matrimonium: reliquae solennitates sunt juris civilis, vel ecclesiastici. Neque potest ullam humanam potestatem posse talem contractum efficere nullum coram Deo, licet possit efficere nullum quoad annexa civilia.

Non poteva l'autore spiegarsi con più di chiarezza. Dal mutuo consenso di un non conjugato, e di una non conjugata, con legge d'indissolubilità, risulta un vero contratto di matrimonio: contratto, il cui vincolo viene astretto dallo stesso jus naturale divino: contratto, che niuna podestà può rendere nullo, quanto a questo vincolo, che ne forma l'essenza, e solo può render nullo quanto agli annessi civili. Dunque è falso, che il matrimonio sia un contratto della natura di tutti gli altri contratti civili: dunque è falso, che sia soggetto del pari alla podestà civile. Dunque è falso, che la podestà civile possa disporre a suo grado della sussistenza, o insussistenza del vincolo, che ne costituisce l'essenza: e ciò per jus divino, naturale. Ma dopo questa positiva testimonianza, che rende l'autore all'indipendenza del matrimonio da ogni umana podestà, quanto si appartiene al

vincolo; tosto il vedremo tornare alle primiere sue contraddizioni, e dare nuove prove della instabilità del suo pensare, con assoggettarlo di nuovo all'autorità del principato, nell'art. 67. immediate seguente, ove si tratta de' difetti ostanti al matrimonio per disposizione delle leggi.

§. IX.

Degl' impedimenti, ossia de' difetti ostanti al matrimonio per disposizione delle leggi.

« Sequitur, dice de Dominis n. 67., ut tertium caput defectus ex lege paucis percurram. Omnis contractus humanus civilis, qui contra leges fiat, irritus est, et nullus. Sic igitur etiam matrimonium nullum erit, ubi contra leges contrahatur ».

Può darsi contraddizione più evidente, più palpabile di quella, che vi ha tra questo tratto, e quello, che precede, nell'asserzione riferita in fine del precedente paragrafo? In quello dice, che posto il mutuo consenso di due contraenti liberi con legge d'indissolubilità, sorge, e si stringe per jus naturale divino il contratto matrimoniale, e con tal forza, che non è in potere di umana podestà il renderlo nullo innanzi a Dio: e quanto alla validità del vincolo, dice, che tutte le altre solennità, siccome di jus umano, non possono influire oltre gli effetti meramente civili. Ora qui dicendo, che il matrimonio, non meno che qualunque altro contratto civile, è nullo qualora si contragga contro le leggi civili, o intende di nullità quanto al vincolo (come la intende di fatto), ed è contraddizione in terminis, come si suole dire: o si vuole, che intenda di nullità quanto agli effetti civili soltanto, e sorge la contraddizione per altra parte: giacchè in tale ipotesi è falso, che il matrimonio sia della stessa condizione, che gli altri contratti civili, e soggiaccia del pari alla podestà civile; mentre questi possono venire dalla podestà civile radicalmente annullati per difetto delle condizioni prescritte; laddove quanto al matrimonio, confessa lo Spalatense, che niuna umana podestà può annullarlo quanto alla validità del contratto.

Con tutta l'acutezza dell'ingegno non può evitare di trascorrere in contraddizioni, chiunque imprende a scrivere per impegno di partito, anzichè per amor del vero, ch'è sempre consentaneo a sè stesso. Proprio è dello spirito di partito il muovere diversi vaganti affetti, li quali non di rado discordanti fra loro, impegnano lo scrittore a discordare da sè, ed a contraddirsi nelle sue asserzioni. Prese lo Spalatense l'impegno di sostenere i matrimonj clandestini, in odio massimamente, e ad onta del concilio di Trento, che avea giudicato di abolirli. A tal effetto non dubitò di sottrarre ad ogni umana podestà la convenzione, che costituisce l'essenza del contratto conjugale. Venendo poi all'ar-

ticolo degli impedimenti, gli stava egualmente a cuore di togliere alla Chiesa l'autorità di apporli, e tutta rimetterne la disposizione alla podestà civile: ed ecco, che sparita tosto dagli occhi, e trasandata quella ragion di jus naturale divino, su cui fondato avea poc'anzi l'esistenza del contratto matrimoniale; si cerca il modo di ridurlo alla classe degli altri umani, e civili, e soggettarlo del pari all'ordinazione delle leggi.

E quindi proseguendo nell'intrapreso tema, soggiunge: « Potestas haec circa contractus matrimoniales legislativa de se certe, et jure » divino, ecclesiastica non est, sed tota civilis, » ut ostendi ». Lo ha detto bensì, ma non dimostrato; anzi ha egli confessato, che la podestà civile circa il contratto matrimoniale non si stende oltre gli annessi civili, e ben si sa, che gli annessi non costituiscono la sostanza del contratto.

« Per accidens tamen, et ex sola usurpatione » primum, deinde praescriptione, si tamen praescriptio haec bonam fidem adjunctam habet, etiam in Ecclesia reperitur ». Invano hanno tentato e lo Spalatense, ed i suoi seguaci di assegnare la data di questa pretesa usurpazione, come pur si vedrà; nè poco ardiremo ci vuole a mettere in forse la buona fede della Chiesa universale per tanti secoli.

« Sunt igitur aliquae leges civiles dumtaxat » principum temporalium: aliquae tantummodo ecclesiasticae: aliquae utraque potestate latae, quae conditiones aliquas contractui matrimoniales apponunt, quae si absint, vel ad sint, materiam hujus contractus ita afficiunt, » ut illa sit hujus contractus incapax. Lex » sola ecclesiastica impedimentum posuit contra nationem spiritualem occasione baptismi, » ordinem sacrum, et vota solemnia, ac defectum solemnitatum quarundam, hoc est denuntiationum, testium, et praesentiae parochi, » quod impedimentum dirimens ultimo loco posuit est a concilio tridentino ».

Ha l'autore la buona fede di confessare, che gli impedimenti almeno della cognazione spirituale, dell'ordine sacro, e de'voti solenni furono apposti dalla Chiesa. Meno indulgenti si dimostrano in questo punto alcuni de' suoi più recenti seguaci, li quali da legge civile amano meglio ripeterli. Ma i documenti, che recheremo in appresso, mostreranno, che il maestro fu in questa parte meglio instrutto de' suoi discepoli.

« Lex vero sola laica plures causas voluit » matrimonia etiam legitime contracta dirimere, ut supra vidimus ».

Non può negare lo Spalatense essere stato questo un mero abuso di autorità, dopo aver detto, che niuna umana podestà può rendere nullo un matrimonio, tuttochè clandestino, fuorchè in ciò, che riguarda gli annessi civili.

« Utraque lux impedimenta dirimentia posuit

» varios consanguinitatis et affinitatis gradus. » Si lex ecclesiastica aut praescriptione, aut » tacita principum concessione corroborata intelligatur, standum est illi: et matrimonia » illa nulla erunt, quae contra tales leges contrahantur ».

Che la Chiesa non abbia fatto difficoltà di addottare in materia d'impedimenti certe leggi del secolo, consentanee all'onestà, e decenza dell'unione conjugale, non si nega da nessuno. La questione è, se bisogno avesse la Chiesa del concorso dell'autorità civile per costituire impedimenti, onde tra' cristiani si rendesse nullo il matrimonio innanzi a Dio. Checchè dica lo Spalatense, la questione è autenticamente decisa per dogmatico decreto di concilio ecumenico, che forma un articolo di fede per ogni cattolico.

« Quae vero contrarias habent leges civiles » eas, quas vel principes nunc dominantes tulerunt, vel ex imperio romano sumptas » probaverunt, ea absolute nulla sunt, et irrita, etiamsi Ecclesia contrarium statueret. Ubi » enim contrariae sunt circa matrimonium leges, ecclesiasticae civilibus cedere debent, quia » matrimonium est verus contractus civilis, in quo Ecclesia, ut Ecclesia, nihil juris, nihil potestatis habet ».

Poco ci vuole a comprendere la diretta opposizione di queste massime alla dottrina stabilita dal Tridentino sess. 24. can. 3. e 4. Che però non può cadere in mente di chi si professava cattolico, di mettere in questione, se debbasi attendere a' detti di un apostata, che perpetuamente si contraddice, anzi che a' dogmatici decreti di concilio ecumenico.

N. 68. e segg. si diffonde de Dominis nelle questioni concernenti la proibizione del matrimonio tra consanguinei, sia nella linea retta, sia nella trasversa, e massimamente nel primo grado, cioè tra fratello, e sorella: questioni, che non facendo direttamente al nostro proposito, ne dispensano dall'impegno di seguirlo nella traccia, ch'ei tiene in trattarle.

N. 73. « Legibus porro solis civilibus laicae » potestatis, non ecclesiasticis impedimenta ex » consanguinitate, et affinitate fuisse conjugalis » interposita, satis ex eo constat quod ante Gregorii tempora nullam habeamus in talibus » ecclesiasticis tabulis conjugiorum prohibitionem. Sed Ecclesia in hoc vel ex Levitico, vel » ex legibus civilibus instructionem semper » sumpsit, sicuti ex conjugatis scandalum interdum exortum est, et pacem turbavit Ecclesiae, remediaque poenitentialia fuerint adhibenda. Ita profecto Paulus fornicarium corinthium excommunicat, et tradit Satanae, quia non » veream in uxorem duxerat; et sane poenitentiam rationem suae distinctionis eam reddere, » quia in lege Moaisca id sub poena mortis » inhibetur. Sed tamen, quia sciebat leges illas judiciales israeliticis ad populum christi-

» stianum non pertinere, potius legibus politiae
» saecularis romanae videtur nixus in illum,
» tanquam legum communium violatorem ex-
» canduisse (1): *Auditur, inquit, inter vos forni-*
» *nicatio, qualis nec inter gentes* ».

1. Strana cosa è il sentire da uomo, che pure non era ignorante, non trovarsi prima di s. Gregorio monumenti ecclesiastici di proibizione di matrimonio per cagione di consanguinità, e di affinità. Faremo tosto apparire il contrario per testimonianza anche de' primi secoli.

2. Afferma l'autore, che per siffatti matrimonj la Chiesa prendeva norma o dal Levitico, o dalle leggi civili. Quanto al Levitico consente egli in questo stesso luogo, che le leggi giudiziali del popolo israelitico non riguardavano il popolo cristiano. Adunque altra forza non poteano avere fuor quella, che trassero dall'autorità della Chiesa nell'adottarle. Onde ben anche osservò Grozio (2) non d'altro capo fuorchè da spontanea ordinazione del cristianesimo esser derivato quel vigore, ch'ebbero quelle leggi nella Chiesa ne' primi tempi: « *Re-*
» *cite fecerunt christiani veteres, qui leges non*
» *illas tantum in commune datas, sed alias par-*
» *ticulariter hebraeo populo scriptas sponte sua*
» *observarunt; imo et ad gradus quosdam ulte-*
» *riores protenderunt verecundiae fines, ut per*
» *haec quoque in virtute non minus, quam in*
» *cacteris hebraeos antecederent* ». La maggior estensione, che diedero i cristiani alli gradi proibitivi del matrimonio non proveniva dal Levitico, che non comprendeva i gradi, che dalla Chiesa furono posteriormente aggiunti.

3. Quanto alle leggi civili, è da riflettere, che se la primitiva Chiesa giudicò bene di adottare, e anche di stendere per li cristiani le leggi del Levitico, e se la Chiesa cristiana già d'allora si diffuse oltre i confini dell'impero romano, non sussiste ciò, che disse sopra de Dominis n. 52., che in que' primi tempi stavasi onninamente alle leggi imperiali: giacchè per una parte la Chiesa stimò attingere da più sacro fonte le sue ordinazioni regolatrici del matrimonio tra' cristiani, e d'altra parte se a queste ordinazioni tratte dal Levitico, ed ampliate dalla Chiesa doveano stare i cristiani esistenti anche fuor dell'impero romano, dunque obbligavano non in virtù della podestà civile romana, che non si stendeva fuor delle terre della sua dominazione, e che all'onde non mai si era sognata di dar corso per li cristiani alle leggi del Levitico; ma in virtù dell'autorità della Chiesa, in cui si riconosceva la podestà di ridonare alle leggi giudiziali giudaiche quella forza di obbligare, che più non avevano per sè stesse.

4. È poi sommamente assurdo il pensiero,

che s. Paolo nella sua condotta verso l'incoloso di Corinto siasi fondato sulla romana secolare pulizia, quasiché la di lui prescrizione, o non potesse obbligare fuor del romano impero, o avesse cessato di obbligare nell'impero, se fosse saltato, per esempio, il capriccio a Nerone di permettere il matrimonio del figliastro colla matrigna. E certamente a' tempi ancora di s. Girolamo non si pensava da' cristiani, che li matrimonj de' fedeli dovessero essere in tutto regolati dalla pulizia secolare, mentre a norma del comune sentimento della Chiesa scrivea il santo dottore in proposito del matrimonio (3): *Aliae sunt leges Caesarum, aliae Christi: aliud Papinianus, aliud Paulus noster praecipit*. Con che dimostra abbastanza, che le prescrizioni di s. Paolo non dipendevano dalla disposizione delle leggi civili.

5. Che più? Gli stessi principi cristiani nel promulgare leggi relative al matrimonio si fecero pregio di seguire, ed appoggiare le ordinazioni de' canoni, del che produrremo in breve autentici documenti; onde apparirà quanto insussistente sia l'asserzione dell'autore tante volte, e con tanta compiacenza ripetuta, e magnificata, sia da Launojo, sia da' più moderni seguaci di lui, che nello stabilimento degl'impedimenti si accomodarono i canoni alle leggi, e non le leggi a' canoni.

In prova di quest'asserzione reca de Dominis alquanti canoni, ed altre autorità, quali ha creduto al suo intento più favorevoli. Pure malgrado la sua accortezza nello scegliere, e sottigliezza nell'interpretare, dal ragguaglio, che siamo per darne, apparirà, che queste lungi dal giovare alla sua causa, fanno apertamente contro di lui. Per tenergli più dappresso riterremo in questa breve disamina l'ordine da esso lui tenuto nel produrre questi suoi documenti; riservandoci però la libertà di riprodurli a suo luogo nella serie cronologica, che ci proponiamo di tessere de' principali monumenti comprovanti l'autorità, che fin da' primi secoli esercitò la Chiesa, indipendentemente dalla podestà civile, intorno a' matrimonj de' fedeli, considerati anche nella qualità di contratti.

L'assunto dello Spalatense è di provare, che relativamente alli gradi di consanguinità, e di affinità non esista prima di s. Gregorio monumento ecclesiastico di proibizione di matrimonio. Ed ecco per ordine le autorità, ch'ei produce a tale oggetto.

1. « *In ancyrano conellio legimus facinus cu-*
» *jusdam, qui sponsae propriae sororem vio-*
» *laverat, ex quo etiam illa conceperat, sibi que*
» *postea necem intulerat. Ibi tamen nihil ha-*
» *bemus de defectu matrimonii ex tali incestu.*
» *Solum ad poenitentiam illi rediguntur, qui*
» *talis facinoris fuerant conscii, et adjuutores* ». L'oggetto de' padri in quel canone era di giu-

(1) 1. Cor. 6. v. 1.

(2) De jure belli, et pacis l. 2 c. 3 §. 14. n. 3.

(3) Epist. 77. ad Ocean. n. 3. Edit. Veron. 1734.

dicare non del delitto in sè stesso, ma di quelli, che ne furono consapevoli, e cooperatori. Prescrivono pertanto la penitenza, cui doveano soggiacere secondo li canoni. Nulla dunque si può concludere dal loro silenzio sopra il difetto del matrimonio per cagion dell'incesto; giacchè non era questo il punto, di cui si trattava. Pure in questo stesso concilio, che si riferisce all'anno 314. sotto s. Silvestro, havvi un altro canone non citato da de Dominis, ed è il decimo, che prescrive: « Desponsatas puellas, et » post ab aliis raptas, placuit erui, et eis red- » di, quibus ante fuerant desponsatae, etiamsi » a raptoribus vim illatam constiterit ». Chi può non ravvisare in questo canone una espresa decisione, emanata dal concilio in causa matrimoniale? Altronde si sa, che la voce, *placuit*, adoperata da' padri è in materia di giurisdizione voce significante l'autorità propria del Jusdicente nella formazione de'suoi decreti.

2. « Neocaesariense concilium gravem poenitentiam indicit mulieri, quae duobus fratribus nupserit, et supponit hoc jam esse illicitam: non tamen ipsum concilium hoc tum primum prohibet ». Concediamo, che il concilio suppone non esser lecito ad una donna lo sposare un fratello dopo l'altro, e che non per la prima volta fu ciò proibito dal concilio. Forse da questo vuole tacitamente inferire lo Spalatense, che non debbasi riconoscere una tale proibizione, come proveniente da legge ecclesiastica? Insussistente illazione. Non esprime in vero il concilio l'origine della proibizione, che non era punto ignorata da' fedeli: ma ciò, che non fu espresso dal concilio, fu in questo stesso secolo chiaramente, ed opportunamente spiegato da s. Basilio (Epist. ad Diodorum) (1) nel caso consimile di uomo, che sposi successivamente due sorelle. Niuna legge vi era ancora nel diritto romano, che vietasse siffatti matrimonj, come si comprende dalla l. 4. §. *Hos itaque ff. de Grad.*, e ne convengono gl' interpreti. Di troppo posteriori sono le leggi degli augusti cristiani, che in tal proposito si conformarono alle ordinazioni de' canoni; per tacere che presso altre nazioni colte, o barbare, e segnatamente per legge di Solone fu permesso il matrimonio colla sorella della defunta consorte. Ciò non ostante attesta san Basilio, che fra' cristiani tenuto era per illecito e nullo un siffatto matrimonio, e ne arreca la ragione contro taluno, che non avea avuto ribrezzo di scusarlo: « Primum itaque, quod in ejusmodi rebus maximum est, morem nostrum obicere possumus, ut vim legis habentem, eo quod nobis a viris sanctis traditae sint regulae. Mos autem ille est ejusmodi, ut si quis impuritatis vitio aliquando victus in illicitam duarum sororum conjunctionem inciderit, neque id matrimonium existimetur, neque omnino in Ecclesiae

» coetum admittantur, priusquam a se invicem » dirimantur ». Chiara è la testimonianza. Ripete il Santo la proibizione non da legge di principato, ma dall'autorità della cristiana consuetudine, ossia disciplina: autorità, che ha forza di legge, *vim legis habentem*, perchè fondata sulle regole prescritte dalli maggiori. In virtù di tale autorità non era presso i cristiani reputata vero matrimonio la congiunzione di uomo colla sorella della defunta moglie; talchè non poteano questi essere ammessi nel ceto della Chiesa, finchè non si fossero separati. Fu dunque ab antico quel grado di affinità stabilito per autorità non civile, ma pura ecclesiastica, qual impedimento non solo proibitivo, ma dirimente, come chiaro si rileva da questa limpida testimonianza di s. Basilio.

In conformità di questa vegliante disciplina, fondata sulle antiche regole prescritte da' padri, fu confermata (riguardo al matrimonio successivo di una donna con due fratelli) la stessa proibizione del concilio neocesariense nel can. 2., ch'ebbe de Dominis la prudenza di non riferire per intero: « Mulier si duobus fratribus » nupserit, abjiciatur usque ad mortem. Verumtamen in exitu, propter misericordiam, » si promiserit, quod facta incolumis, hujus » conjunctionis vincula dissolvat, fructum poenitentiae consequatur ». Se dovea sciogliersi l'attentato matrimonio, era dunque l'impedimento non solo proibitivo, ma anche dirimente. Questo concilio (allorchè posteriore all'Ancirano si riferisce allo stesso anno 314. sotto s. Silvestro: ed ebbe coraggio lo Spalatense di affermare, che ne' monumenti ecclesiastici prima di san Gregorio niuna proibizione esista di matrimonj per cagion di parentela!

3. « Sic facit etiam concilium eliberinum » (can. 61.) adversus enim, qui post mortem » uxoris, sororem ejusdem uxoris sibi matrimonio copulat, poenitentiam indicit tanquam » in rem prohibitam et illicitam procul dubio » legibus saecularibus ».

Sebbene non convengano i critici nel fissare la data precisa del concilio eliberitano, non vi ha però dubbio, che non sia anteriore al concilio niceno, e debba riferirsi, secondo il più ragionevole sentimento a' primi anni del quarto secolo, allorchè o inferiva di già, o era imminente la persecuzione di Diocleziano, e Massimiano; e meritamente quale assurda, e ridicola fu rigettata l'opinione de' maddeburgensi nel posticiparne l'epoca verso il fine dell'ottavo secolo. Si ravvisi pertanto la bizzarra disinvoltura dello Spalatense nell'accennare come di volo, che intanto dal concilio eliberitano fu assoggettato alla penitenza chi sposa successivamente una sorella dopo l'altra, perchè un tal matrimonio illecito era *procul dubio legibus saecularibus*; mentre per lo contrario è certo, che all'epoca di quel concilio niuna legge di secolo vi era proibitiva del matrimonio con una so-

(1) Epist. 160., al. 197.

rella della defunta moglie. Però il dotto giurconsulto Fernando Mendoza nel suo commento sopra il citato canone, stima esser quello il primo decreto, che rimanga per iscritto, in cui sia stato promulgato l'impedimento risultante da grado di affinità: « Primum, ut opinor, decretum literis consignatum, quo constitutum est, matrimonium affinitate impediri, hoc hispanorum episcoporum videtur; antiquo romanorum jure abrogato, quo licebat cum defunctae uxoris sorore matrimonium contrahere ». E ne cita esempj altronde notissimi: « Caecilius Metellus uxore defuncta illius sororem desponsam tulit. Crassum defuncti fratris uxorem duxisse prodit Plutarchus: Pa dentillam tabulas nuptiales fecisse cum viri mortui fratre, Apulejus ». Adunque da questo concilio eliberitano risulta, come ben anche riflette Natale Alessandro, l'autorità della Chiesa, esercitata ne' tempi stessi di persecuzione, di apporre impedimenti al matrimonio (1).

4. In conferma poi della massima prodotta da lui, e quale assioma da Launojo riprodotta, e da' suoi seguaci, che, nello stabilire gl'impedimenti, li canoni alle leggi si conformarono, e non le leggi a' canoni, si riferisce lo Spalatense alli concilj susseguenti: « Concilium agathense commemorat gradus prohibitos, quorum nullus secundum excedit; et renovat prohibitionem: sed tamen fatetur eos gradus jam esse prohibitos: quos omnes, inquit, et olim, atque sub hac constitutione incestos esse non dubitamus..... concilium epaunense totidem verbis repetit canonem concilii agathensis ».

Bisogna, che lo Spalatense non abbia veduto que' concilj in fonte, o che siasi grandemente fidato della bontà de' leggitori; che altramente non tornavagli a conto rammentarli. Il concilio agathense fu celebrato l'anno 506, sotto Alarico re de' Goti nelle Gallie, e vi presedè s. Cesario vescovo di Arles: l'Epaunense l'anno 517, nel regno di Borgogna, sotto la presidenza di s. Avito vescovo di Vienna, e con l'intervento di s. Vivenzio vescovo di Lione. Nel canone 61. del primo sono riprovate le congiunzioni incestuose, fra le quali vengono espressamente comprese quelle, che si contraggono tra' primi cugini. Ma è da notare la conclusione del canone, ommessa dallo Spalatense: *Quod ita in praesenti tempore prohibemus, ut ea quae sunt hactenus instituta, non dissolvantur*. Nel can. 30. dell'Epaunense vengono parimente annoverati

fra gl'incestuosi: « Si quis frater germanam uxoris suae accipiat . . . Si quis consobrinae, sobrinaeve se societ ». E parimente concludono i padri: *Quod ut a praesenti tempore prohibemus, ita ea quae sunt antea instituta non solvimus.... Sane quibus conjunctio illicita interdicitur, habebunt inveniendi melioris conjugii libertatem*.

Ora con questi decreti è da confrontare il ripiego, cui dopo lo Spalatense appigliossi Launojo, e dopo Launojo il di lui copista, compilatore della succennata operetta, per sottrarre alla Chiesa, e tutta riferire al principato la proibizione del matrimonio fra' cugini, colla clausola irritante, che lo dichiara, e rende nullo, ed invalido. Ripetono essi unicamente da una legge di Teodosio il seniore l'origine, e la forma di questo impedimento: e lasciando da parte la questione critica, dibattuta fra gl'interpreti, se questa legge, che più non esiste, fosse abolita da' suoi successori Arcadio, ed Onorio, come pure se Giustiniano abbia nell'istituta permesso, o vietato siffatti matrimonj, cioè se il testo sia legittimo, o viziato; e stando rigorosamente sul proposito, concludono l'argomento con un dilemma, che non temono di produrre in aria di trionfo quale invincibile prova del loro assunto. Noi lo riferiremo colle parole stesse dell'autore dell'Operetta alla pag. 17., nelle quali non può negargli il merito di una fedelissima traduzione di Launojo part. 1. art. 3. c. 1. « Tale discrepanza di opinioni (intorno al punto critico accennato sopra) non toglie però nulla al nostro assunto: imperocchè dall'una, come dall'altra ipotesi, qualunque poi ne sia la vera, si vede egualmente confermata la suprema podestà del principe sopra il contratto matrimoniale. S'egli è vero, che dopo il regno di Teodosio il seniore i matrimoni frai primi cugini sono stati permessi, ciò avvenne coll'autorità, e mediante la disposizione di Arcadio, Onorio, e Giustiniano. Se poi tali matrimonj non erano permessi, la proibizione emanò parimente dall'autorità di Teodosio, e suoi successori ».

A questo dilemma noi ne opporremo un altro tratto da' surriferiti testi e più concludente. O la legge di Teodosio non fu rievocata da' suoi figli Arcadio, ed Onorio, e dovea secondo gli avversarj sussistere (almeno fino a Giustiniano) la proibizione annullante i matrimonj fra' cugini primi. Eppure nella Borgogna, e nelle provincie delle Gallie soggette a' Goti si contraevano siffatti matrimonj, e si avevano per validi in guisa, che i concilj agathense, ed epaunense, nell'irritarli per l'avvenire, confermarono la validità di quelli, che erano stati antecedentemente contratti. Dunque non presero que' padri la legge di Teodosio per norma de' loro decreti, giacchè riconobbero per validi, e confermarono matrimonj, che a

(1) Consta positivamente, che all'epoca di quel concilio niuna legge del secolo vi era proibitiva; ma il secolo nel 855. ancora credeva ciò lecito. Fede ne fa il cod. teodos. l. 3. tit. 12. leg. 2.

« Etsi licitum veteres crediderunt nuptiis fratris solutis ducere fratris uxorem; licitum etiam post mortem mulieris, aut divortium contrahere cum ejusdem sorore conjugium, abstineant hujusmodi nuptiis universi ». La legge ecclesiastica fu dunque anteriore, e diede norma alla legge del secolo.

tenore di quella legge doveano aversi per nulli, ed invalidi. O la legge di Teodosio fu abolita da' suoi figli Arcadio, ed Onorio, ed in tale ipotesi li matrimonj fra' cugini dovevano in virtù di quest'abolizione aversi per leciti, e validi: eppure senza riguardo a questa nuova legge li padri agatensi nel 506., e gli epaonensi nel 517. dieci anni prima, che Giustiniano salisse al trono, non dubitarono di proibire, e di annullare per l'avvenire i matrimonj fra' cugini, concedendo a' contraenti la libertà di passare ad altre legittime nozze. Sicchè o sussisteva la legge di Teodosio, ed i padri non l'attesero, prescrivendo, che dovessero sussistere come validi matrimonj contratti contro il tenore di essa: o era stata da' successori abolita, e neppure fu quest'abolizione attesa da' padri; mentre non dubitarono di proibire, e di annullare matrimonj, che in vigore di essa doveano aversi per validi, e legittimi. Dunque i padri decretarono non in virtù delle leggi imperiali (come si suppone dagli avversarj), ma per autorità che giudicarono competere alla Chiesa di apporre al matrimonio impedimenti non solo proibitivi, ma anche dirimenti secondo l'antica disciplina, attestata da s. Basilio.

Forse qui taluno replicherà, che se in quelle provincie non furono attese le leggi romane, ciò fu perchè i padri di que' concilj dovessero per avventura procedere a tenore delle leggi de' Goti, e de' Borgognoni. Ma neppure vale punto questo riflesso ad oscurare l'autorità propria della Chiesa, esercitata da que' padri nel formare i loro decreti. Se prima de' concilj agatense, ed epaonense si contraevano liberamente in quelle parti, e si aveano per validi li matrimonj fra' cugini; dunque non era in vigore legge alcuna de' Goti, e de' Borgognoni, che li vietasse, ed annullasse: dunque la legislazione di que' regnanti non ostava, che non si potesse continuare nell'uso di contrarli validamente. Eppure ciò non ostante que' padri li proibirono, e gl'irritarono per l'avvenire senza il minimo segno di dipendenza dalla podestà laica nel formare i loro decreti.

Anzi dal complesso degli atti rimane vieppiù esclusa ogni ombra di tale dipendenza. Nel concilio agatense la sottoscrizione di s. Cesario, che a quello presiedè, abbastanza dimostra con qual sorta di autorità procedessero i padri nelle loro ordinazioni: « Ego Caesarius in Christi » nomine episcopus arelatensis, juxta id quod » universis sanctis coepiscopis meis, qui me » cum subscripserunt, placuit, statuta patrum » secutus, his definitionibus subscripsi ». Si riferisce non alle leggi del secolo, ma agli statuti de' padri; a quelle antiche regole de' santi, che a detto di s. Basilio formarono, e stabilirono da' primi tempi le consuetudini, e la disciplina della Chiesa. Inoltre can. 9. riguardando a preti, e diaconi, li quali voleano tornare

al consorzio conjugale, non altra legge riconoscono i padri fuor quella, che fu prescritta da' santi, e sommi pontefici, Siricio, ed Innocenzo I.

Quanto poi al concilio epaonense degna di osservazione si è la Trattoria del santo vescovo di Lione Vivenziolo, ove intimando a' suoi l'intervento al concilio si esprime in questi termini: « Praesenti protestatione denuntio contra ventum episcoporum omnium sortis nostrae, » circa septembris mensis initium, in epaonensi » si paroecia mox futurum: ubi clericos, prout » expedit, convenire compellimus, laicos per » mittimus interesse: ut quae a solis pontificibus » cibis ordinanda sunt, et populus possit agnoscere ». Con che abbastanza indicava il santo vescovo da quale autorità dipendesse la forza de' decreti, ch'erano per emanare dal concilio. Che però non senza ragione vengono riferiti da Natale Alessandro, come tosto vedremo, tra li monumenti comprovanti l'autorità propria della Chiesa nello stabilire gl'impedimenti del matrimonio.

Non molto dopo l'Epaonense fu adunato sotto lo stesso Vivenziolo il concilio I. di Lione, ove fu giudicata la causa di uno dei principali ministri del re s. Sigismondo, il quale avea sposata la sorella della defunta sua moglie; e tuttochè fosse validamente patrocinato dal re, non perciò potè ottenere la convalidazione del suo matrimonio, e rimase sottoposto all'ecclesiastica censura: nè più oltre si stese l'indulgenza de' padri a contemplazione delle sovrane richieste, fuorchè a concedere, che potesse il reo. essere ammesso a pregare nella Chiesa insieme coi fedeli fino all'orazione, che si legge dopo il vangelo.

5. « Arvernense vero, gradus eosdem primum, » et secundum quaquaversum, matrimonia nulla efficere docet; atque ex Levitico, et ex » naturali sequitate, ab exemploque Apostoli, » et statutis patrum istas corroborat prohibitiones ». In niuna guisa favorisce questo concilio la causa dello Spalatense; l'espressione, con cui vien decretata la pena contro i trasgressori: *Apostolicas constitutionis sententia feriantur*, sembra anzi indicare la persuasione de' padri, che siffatte cause appartenessero al giudizio della Chiesa.

6. « Turonica synodus altera pro his ipsis » consanguinitatis, et affinitatis, non ultra secundum gradum impedimentis confirmandis, » utitur primum Levitico, deinde resumit canones aurelianensem, epaunensem, et arvernensem ».

Si ricordi lo Spalatense, ch'egli stesso riconobbe, che le ordinazioni del Levitico cessarono di obbligare nella nuova legge; talchè nell'uso, che n'è di poi fatto, l'obbligazione non potè provenire direttamente dalle ordinazioni in sè stesse, ma dall'autorità, che la Chiesa potè aggiugnervi con adottarle. Ond'è, che i padri turenensi alle prescrizioni del Levitico aggiun-

gono i decreti de' concilj anteriori. Spira ben chiaro in questo concilio, celebrato l'anno 567. il concetto, che avevano i padri dell' autorità propria della Chiesa nelle cause matrimoniali, ed in ogni materia concernente la disciplina ecclesiastica. Bellissima è la prefazione; della quale può prendersi un saggio dal tratto seguente: « Magna est in ipsa severitate pietas, » per quam tollitur peccandi facultas. Nam ubi » insana libertas generat vulnera, sacerdotalis » districtio dat medelam. Quapropter Christo » auspice, in turonica civitate concilio concor- » dante, juxta convenientiam gloriosissimi Domini » Chariberti regis annuentis, coadunati pro pa- » ce, et instructione Ecclesiae, opportunum cre- » didimus subterannexa decreta conficere ec.. ». Spiegano l'annuenza del re nella convocazione de' prelati, l' autorità de' prelati nel formare i decreti: la prima opportunamente diretta a favorire, e proteggere l' adunanza de' padri; l'altra a dare le opportune providenze per lo stabilimento della disciplina.

Qual sia poi l' autorità, che dee principalmente reggere i vescovi, adunati in concilio provinciale, nel formare i loro decreti, assai apertamente il dichiarano, can. 20. circa il regolamento da tenersi, avvenendo il caso, che una vergine, o altra donna, che abbia fatta professione di castità, cangi abito per passare allo stato conjugale. Dopo avere riferita la sentenza di papa Innocenzo a Vittricio rotomagense, e l'uso, che in essa fa il pontefice del detto dell' Apostolo: *Quia primam Adam irritam fecerunt ec.*, soggiungono: « Quis sacerdotum contra » decreta talia, quae a sede apostolica proces- » serunt, agere praesumat?..... Et quorum au- » ctorum valere possit praedicatio, nisi quos » sedes apostolica semper aut intromisit, aut » apocryphos fecit, et patres nostri hoc semper » custodierunt, quod eorum praecepit auctori- » tas? Nos ergo hoc sequentes, quod vel apo- » stolus Paulus, vel papa Innocentius statuit, in » canonibus nostris inserentes, statuimus obser- » vandum ec.. ».

Can. 21: dopo citato il testo del Levitico, riassumono, come nota de Dominis, li decreti de' concilj precedenti, ed in particolare dell' Aurelianense. Ma si è guardato egli dal notare, in qual modo venga da que' vescovi riferito il decreto de' padri aurelianensi. Accennato lo avea poco innanzi lo Spalatense, soggiungendo, che il decreto fu fatto, *ita ipso Clodoveo iubente*. I padri turonensi usano termini alquanto differenti: *In synodo aurelianensi; quam invictissimus rex Clodoveus fieri supplicavit*: questa differenza di espressione sembra, che manifesti abbastanza una corrispondente differenza di spirito, e di massime tra il prelato apostata, ed i venerandi padri di quel concilio: tra' quali, al dire di Natale Alessandro, se ne contano sei Santi. Concludono in fine: « Nos hoc, quod patres no- » stri statuerunt, in omnibus roboramus ».

Tomo V.

Chiara protesta, colla quale patentemente riconoscono l' autorità della Chiesa nell' apposizione degli impedimenti (1).

7. « Matisconense tamen secundum, ad leges » ipsas saeculares in his prohibitionibus se re- » fert: incestam, inquit, copulationem, in qua » nec conjux, nec nuptiae recte appellari leges » sanxerunt, catholica omnino detestatur, atque » abominatur Ecclesia ec. Leges vero hasce in- » telligendas esse saeculares planum est, quia » passim nomine legis statuta intelliguntur po- » testatis laicae: nam ecclesiastica non vocantur » leges, sed canones, et ideo idem concilium » nonum canonem sic incipit: Licet reveren- » tissimi canones, atque sacratissimae leges » ec., et can. 14. reprehendit eos, qui, calcatis » canonibus, et legibus, quaedam injusta com- » mittunt ».

Nel canone citato dicono i padri 1. Che la Chiesa cattolica sempre detestò le incestuose congiunzioni, che le leggi non degnarono qualificare coll' onorato nome di conjugio; dunque, secondo de Dominis, vollero dire, che la Chiesa le detestò, perchè detestate, perchè proibite dalle leggi del secolo. Concediamo pure all' autore, che sotto nome di leggi abbiano inteso i padri accennare le leggi della podestà secolare: ma in primo luogo, chi non vede quanto inconcludente sia questo raziocinio? La Chiesa ebbe in abominio certe congiunzioni, che le stesse leggi del secolo abominarono: dunque le abominò, perchè abominate dalle leggi? Un cristiano riprende un altro cristiano di qualche atto vituperoso, dicendo, che un tal atto neppure si soffre fra' turchi: dunque si dovrà intendere, che quell'atto è riprovato dal cristiano in virtù dell' alienazione, che ne dimostrano i turchi? Non è questo al certo un argomento da filosofo. Ciò, che si aggiugne per modo d' incidente al soggetto, o all' attributo di una proposizione, non è il fondamento, per cui l' attributo si afferma del soggetto. Ma la filosofia de' nostri avversarj ha saputo rendersi superiore a queste pedantesche regole della volgare dialettica. 2. Dichiarano i padri nella prefazione con quale autorità intendevano di procedere ne' loro decreti: « Metropolitani om- » nes dixerunt: Deo auxiliante, communi deli- » beratione singula, quae necessaria sunt, a no- » bis definitur. Hoc universae fraternitati ve- » strae suademus, ut ea, quae Spiritu Sancto » dictante per ora omnium nostrum terminata » fuerint, per omnes Ecclesias innotescant, ut

(1) È da vedere su questo canone 21. la nota di Severino Bizio: « Sanctissimi patres hujus concilii hunc » canonem statuissse videntur ad corrigendum ipsum » regem Charibertum, incestus crimine labefactum ». Ode apparisce, come pure da quanto narra in tal proposito Gregorio turonense ivi citato, quanto lungi fossero que' padri dal ripetere dalla podestà laica la forza del decreto ecclesiastico, proibitivo del matrimo- nio colla sorella della defunta consorte.

» unusquisque quid observare debeat, sine ali-
» qua excusatione condiscat ».

Afferma de Dominis, che li padri del concilio si riferirono alle leggi secolari nelle loro ordinazioni; e qui si vede, che i padri le riferiscono ad una speciale assistenza dello Spirito Santo, parlante per bocca de'suoi sacerdoti, nell'intimare, che fanno ciò, che debba da ciascuno fedelmente osservarsi. Sempre fu creduto qual punto di dottrina cattolica, che lo Spirito Santo assista la Chiesa nel formare le ordinazioni della disciplina per l'organo de'pastori legittimi; ed in quest'assistenza promessa da Cristo, congiunta coll'autorità conferita da Cristo agli apostoli, e loro successori, sempre si riconobbe un sicuro, stabile fondamento dell'indipendenza della Chiesa nelle leggi concernenti l'ecclesiastica disciplina. 3. Dica lo Spalatense, se apparisce alcun rapporto alla podestà laica in varj decreti di quel concilio, e segnalemente nel 16., ove si proibisce alla vedova di un cherico di passare ad altre nozze, e si ordina la separazione in caso di contravvenzione? Fu celebrato questo concilio l'anno 585., vi sottoscrissero quarantatrè vescovi, oltre venti deputati di altre sedi, e tre vescovi, che non avevano sede. Quindi tra que' padri sono da Natale Alessandro contati fra' Santi.

8. « Antisiodorenses vero ferme ex Levitico » gradus recenset prohibitos ». Dunque per autorità della Chiesa, come si è notato sopra. Altrove fu questo un semplice sinodo, in cui furono pubblicati quarantacinque canoni. *Horum plerique*, dice Natale Alessandro, *decreta synodorum praecedentium, praecipue matisconensium renovant*. E ciò fa con somma brevità, come per esempio can. 29. *Non licet, ut relictae fratris sui quis in matrimonium ducat*, senza neppure un cenno, per cui paja riferirsi alla podestà civile. Auzi come osserva Natale Alessandro: « Canon vigesimustertius viduas » presbyterorum, diaconorum, et subdiaconorum post eorum obitum nubere vetat: quarum matrimonia irrita declaraverat synodus » matisconensis secunda can. 16., quo vix ullum est illustrius argumentum, quo probetur » Ecclesiam proprio jure, et auctoritate impedimenta dirimentia matrimonio apponisse ». E nello scolio ivi aggiunto: « Epaeonensis concilii canones recenseo: can. 30. consanguinitatem, et affinitatem certis in gradibus matrimonium dirimere declaratur. Nulla ibi regum mentio. Imo hinc probatur Ecclesiae auctoritas ad statuendum impedimenta; dirimentia matrimonium, quod fidei dogma est a me » propugnatum ».

S. X.

Dell'autorità de' padri.

Depongono, come si è veduto, contro lo Spala-

lantense que' concilj stessi, che troppo improvvidamente pretese addurre in suo favore. Nè con più di fondamento può aspettarsi, che siano i santi padri per patrocinare una causa, tante volte pregiudicata da' canoni. In vano pertanto prosegue a dire: « Patres quoque veteres, quibus occurrit interdum occasio de prohibitis hisce ob incestum conjugis aliquid commemorare, prohibitionem ad leges easdem reduxerunt ». Rimane già palesemente smentita quest'asserzione dalla chiara sovra riferita testimonianza di s. Basilio. E quanto alieni fossero i padri dal ridurre generalmente sotto le leggi del principato le ordinazioni concernenti le cause matrimoniali, può anche argomentarsi dalli detti, pure anche sovra riferiti, di s. Girolamo: « *Aliud Papinianus, aliud Paulus noster praecipit* », e di s. Agostino, che in proposito di conjugio dice, che altri sono *jura gentilium*, altri quelli della Città di Dio, ch'è la Chiesa; che però non tutto ciò, che lice *jure fori*, lice *jure coeli*. Ma intanto che si riportino più distesamente le autorità confacenti alla materia, veggiamo in che modo tenta l'autore di torcere a suo vantaggio le sentenze de' padri.

Comincia da s. Ambrogio: « *Ambrosius in Paternum satis commokus, quod filio suo nepotem ex sua filia dare vellet in uxorem, cum omnia colligeret, quae ad tale connubium dissuadendum possent inservire, nullam legem ecclesiasticam habuit, quae id prohiberet; sed partim ex Levitico, et aequitate naturalis, partim ex imperiali lege Theodosii deducit a simili argumenta ad illud matrimonium improbandum* ».

Dal tenore della lettera di s. Ambrogio si scorge ad evidenza, che il Santo non ripeteva dalla legge di Teodosio la turpitudine del progettato matrimonio. In fatti la legge citata dal Santo non comprendeva il matrimonio, di cui si trattava, di zio con una nipote figlia di sorella, ma proibiva soltanto il matrimonio tra fratelli cugini, e consobrini: *Nam Theodosius imperator etiam patruales fratres, et consobrinos veluit inter se conjugii convenire nomine*. Che però s. Ambrogio adduce questa legge non come fondamento della reità, che egli ripete da più alto, ma qual motivo, che dovea ritrarre un personaggio, particolarmente beneficato dall'imperatore, dal promuovere un matrimonio, in cui s'incontrava un grado di parentela non inferiore a quello, per cui s'era indotto l'imperatore a proibire le nozze tra' cugini primi: « *Sed si divina te praetereunt (dice il Santo), saltem imperatorum praecepta, a quibus amplissimum accepisti honorem haudquaquam praeterire te debuerunt. Nam Theodosius imperator etiam patruales fratres, et consobrinos nos veluit inter se conjugii convenire nomine; et severissimam poenam statuit, si quis temerare ausus esset fratrum pia pignora; et*

» tamen illi invicem sibi aequales sunt: tan-
 » tummodo quia propinquitatis necessitudine,
 » et fraternae societatis ligantur vinculo, ple-
 » tati eos voluit debere, quod nati sunt». Nè
 ignorava s. Ambrogio, che non bastando la pa-
 rità di ragione per stendere una legge proibiti-
 va da un caso all'altro, non ostava la legge
 di Teodosio all'intento di Paterno. Allegò per-
 tanto la legge qual semplice motivo di dissua-
 sione, indicando insieme colle parole, *sed si*
divina te praeterunt, il fondamento della proi-
 bizione, che dovea trattenerlo. Divine ordina-
 zioni circa il matrimonio quelle s'intendevano,
 che per identità, o parità di ragione tratte dal
 Levitico, si erano ritenute, e adottate dalla Chie-
 sa; e faceano parte della disciplina, che secon-
 do il detto di s. Basilio, avea presso i cristia-
 ni forza di legge: e quindi è che avendo Pater-
 no scritto a s. Ambrogio, che il suo proprio
 vescovo aspettava il sentimento di lui sul pro-
 posto matrimonio, risponde il Santo, che non
 potea darselo a credere, trattandosi di un ca-
 so, in cui non vi era luogo a dubbio: con che
 ben dimostra una universale inveterata persua-
 sione, che illecito fosse il matrimonio, che Pa-
 terno ideato avea per suo figlio, come contra-
 rio a quelle ordinazioni, che tratte dall' anti-
 ca divina legge, e adottate dalla Chiesa, si ve-
 neravano comunemente, e si avevano in conto
 di leggi divine a ragion della prima loro ori-
 gine; onde anche conclude santo Ambrogio:
 « Istud inauditum, ut quisquam neptem suam in
 uxorem accipiat, et conjugem dicat. Non veni-
 va dunque la proibizione da una recentissima
 legge, qual'era quella di Teodosio; nè punto
 era necessario, che si allegasse un qualche par-
 ticolare canone proibitivo di un matrimonio,
 che per antica costante osservanza riprovato
 era dalla Chiesa, e ch'essendo inudite tra fe-
 deli non esigeva la menzione di particolar leg-
 ge, che lo proibisse.

Nè più dell'epistola di s. Ambrogio a Pa-
 terno giova all'intento dello Spalatense l'auto-
 rità di s. Agostino (lib. 15. de Civit. Dei, c. 16.),
 che è l'altro padre citato da esso, e dai suoi
 copisti. « Sic etiam Augustinus, ut eodem gra-
 » dus excludat, plures amplificat congruentias
 » aequitatis; nec lege ecclesiastica quicquam
 » cautum profert: leges tamen civiles profert:
 » nam secundum gradum transversalem inter pa-
 » truales, et consobrinos, prius licitum, jam
 » legibus prohibitum affirmat: *Expertus*, in-
 » quit, *sumus in connubiis consobrinorum, etiam*
nostris temporibus, propter gradum propin-
quitate fraternae gradus proximum, quam raro
per mores fobat, quod fieri per leges licebat;
quia id nec divina prohibuit, et nondum pro-
hibuerat lex humana. Audio Augustini ad-
 » huc tempore, profecto christianos matrimo-
 » nia in secundo gradu transversali inivisse, et
 » hoc tunc neque divina lege, neque humana
 » fuisse prohibitum ».

In questo libro 15. de Civit. Dei cap. 16., si
 prende s. Agostino a spiegare l'ordine tenuto
 nelle congiunzioni matrimoniali dopo li primi
 parenti. Osserva, che in que' primi tempi non
 essendovi altri uomini, suorchè figli di Adamo,
 e di Eva, fu di necessità, che li fratelli spo-
 sassero le sorelle, e tosto soggiunge: *Quod pro-*
fecto, quanto est antiquius compellente necessitate,
tanto postea factum est damnabilius religione pro-
hibente. Alla religione ascrive la proibizione,
 non ad alcuna legge civile. Con che viene a
 confermare ciò, che fu da esso in altri luoghi
 significato; essere di tal natura la congiunzione
 maritale, che più dal diritto della religione debba
 essere governata, che dal diritto del foro: onde
 prosegue cap. 16. n. 2. « Quod humano genere
 » crescente et multiplicato, etiam inter impios
 » Deorum multorum, falsorumque cultores sic
 » observari cernimus, ut etiam si perversis le-
 » gibus permittantur fraterna conjugia, melior
 » tamen consuetudo ipsam malit exhorre licen-
 » tiam; et cum sorores accipere in matrimonium
 » primis humani generis temporibus licuerit, sic
 » aversetur, quasi nunquam licere potuerit ». Ecco
 che in mezzo alla cecità del paganesimo erano
 dagli stessi Gentili abbominate certe congiun-
 zioni, che pure venivano permesse dalle leggi;
 e ne arreca il Santo la ragione: « Ad huma-
 » num enim sensum vel alliciendum, vel offen-
 » dendum mos valet plurimum. Qui cum in
 » hac Causa immoderationem concupiscentiae
 » coerceat, eum dissignari, atque corrupti me-
 » rito esse nefarium judicatur. Si enim iniquum
 » est, aviditate possidendi transgredi limitem
 » agrorum, quanto est iniquius libidine con-
 » cumbendi subvertere limitem morum? » Ba-
 stava dunque, secondo s. Agostino, anche pres-
 so i Gentili la forza di una costumanza, fonda-
 ta sull'onestà per rendere illecito e nefando
 qualunque attentato contrario, sebbene non vie-
 tato dalle leggi.

Dalle ultime parole del passo di s. Agostino
 sopra riferito dallo Spalatense, *quia id nec di-*
vina prohibuit, et nondum prohibuerat lex huma-
na, conclude l'autore della succennata operet-
 ta, pag. 23., che « secondo l'opinione di s. A-
 » gostino era quindi nelle cose matrimoniali
 » lecito solamente ciò, che non era proibito
 » dalla legge divina, nè dall'umana (cioè ci-
 » vile) ». Vorrebbe così persuaderne, che s.
 Agostino senza riguardo alle ordinazioni eccle-
 siastiche, tenesse per lecito nelle cose matrimo-
 niali tutto ciò, che non fosse per legge divina,
 o civile proibito. Non è da trascurare l'occa-
 sione, ch'ei ne appresenta di far vieppiù cono-
 scere quanto ingannevole sia la franchezza dei
 nostri avversarj nelle loro asserzioni. Non era
 proibito per legge divina il maritale consorzio
 a' vescovi, a' preti, e a' diaconi; neppure ne' pri-
 mi secoli emanò da' regnanti gentili legge uma-
 na, civile, che il proibisse. Bensì vietato fu
 dalle ordinazioni ecclesiastiche, registrate nel

can. 28. apostolico: « In nuptiis autem, qui » ad clerum provecti sunt, praecipimus, ut si vo- » luerint, uxores accipiant, sed lectores, can- » toresque tantum ». Così dal can. 2. del con- cilio cartaginese II. an. 390., che attesta l'an- tichità della proibizione precedente ogni legge imperiale: « Ut quod apostoli docuerunt, et » ipsa servavit antiquitas, nos quoque custo- » diamus; ab universis episcopis dictum est: » omnibus placet, ut episcopi, presbyteri, dia- » cono, vel qui sacramenta contrectant, pud- » citiae custodes, etiam ab uxoribus se absti- » neant ». E potremo persuaderci, che s. Agostino avesse tenuto per leciti li matrimonij riprovati dallo stesso concilio cartaginese, a tenore dell'antica apostolica disciplina, sotto pretesto che non vi era legge divina, o civile, che li proibisse? egli che per certo teneva stret- tamente obbligati alla continenza anche li che- rici, che malgrado loro, e per una sorta di vio- lenza erano assunti al chericato? Lib. 2. *de Con- jug. Adulter. c. 20.*

Potea l'autore moderno riflettere, che l'espressione latina, *licere*, soggiace a due signi- ficati: l'uno di cosa onesta in sè stessa, e che può farsi senza reato di colpa: l'altro di cosa soltanto non vietata, o punita per legge positi- va, come in questo sentimento riferito da Se- neca: *Omnia licent in servos*. Distinzione no- tata da Cicerone, *pro Balbo: Est aliquid quod non oporteat, etiamsi licet*; e Parad. 3. *Quid- quid non oportet, scelus esse: quidquid non licet, nefas putare debemus*; e additata in questo stes- so luogo da s. Agostino, mentre dice, che *me- rito nefarium judicatur*, il trapassare i limiti de' costumi anche nelle cose, che permesse; o tollerate dalle leggi, possono nel secondo signi- ficato dirsi lecite.

Dice de Dominis, che s. Agostino riguardo a' matrimonij de' consobrini non riporta veruna legge ecclesiastica, ma che addita bensì la leg- ge civile, la quale si sa esser quella, che fu promulgata da Teodosio per proibirli; e da ciò, che dice il Santo, che anche innanzi *raro per mores fiebat, quod fieri per leges licebat*, conclu- de, che a' tempi ancora di s. Agostino si con- traevano fra' cristiani matrimonij in secondo grado. Ma si avverta, che in quel luogo il di- scorso di s. Agostino non è ristretto a' cristia- ni; e che sebbene il Santo non adduca legge ecclesiastica proibitiva di matrimonij fra' con- sobrini, potea supplire una inveterata discipli- na, come quella menzionata da s. Basilio, vie- tante il matrimonio colla sorella della defun- ta consorte. Oltrechè bastava, che il matrimo- nio fra' consobrini fosse riguardato, come at- testa s. Agostino, con una specie di orrore, co- me offensivo dell'onestà de' costumi, per do- verci persuadere, che non fosse autorizzato dalla Chiesa, nè fosse frequentato da' cristiani morigerati. Ed è più che verisimile, che Teo- dosio pio, e religiosissimo principe si moves-

se a proibirlo con espressa legge, per dare una più ferma esecuzione alle ordinazioni della di- sciplina, che il riprovava.

Quando pertanto si volesse anche supporre, tuttochè gratuitamente (anzi contro l'espres- sa testimonianza di s. Basilio, e gli altri mo- numenti sopra riferiti), che prima di Teodo- sio fossero que' matrimonij ripetati leciti; non altra conseguenza può venirne, se non che fu abbracciata dalla Chiesa la legge imperiale, come conforme all'onestà, onde ne sorgesse im- pedimento non solo proibente, ma inoltre di- rimente tra' cristiani. Nè mai da tal caso par- ticolare potrà dedursi, che non abbia la Chie- sa *jure proprio* l'autorità di apporre impedi- menti e impedienti, e dirimenti; diritto da es- sa esercitato da' primi secoli, come apparisce dalla testimonianza di s. Basilio, e dalle altre allegate poc' anzi.

§. XI.

Qualmente Giustiniano, allegato particolarmente dagli avversarj, come pure altri regnanti adat- tarono le loro leggi a' canoni per accertarne l'esecuzione.

Anzi sembra, che gli stessi principi cristia- ni nel promulgare leggi, relative a questi og- getti, abbiano in certo modo preveduto, e esien- si preso a cuore di prevenire l'abuso, che se ne potea fare contro l'autorità de' canoni; e con aperta dichiarazione della loro mente smentire la massima insorta di poi: « *Canones lo- » gibus, non canonibus adjectas fuisse leges* ». Diamone un leggiro saggio. Il moderno accen- nato copista di Launojo pag. 13. afferma, che li matrimoni con persone costituite ne' sagri ordini, o legate con voti, non furono avuti per invalidi, finchè la loro invalidità fu conferma- ta, ed approvata dalla podestà del principe, e cita la novella 6. di Giustiniano. Non è qui an- cora luogo di confutare la proposizione in sè stessa. Ma veggiamo da quale spirito fosse ani- mato Giustiniano nella promulgazione di quel- la legge, e di altre concernenti la disciplina ecclesiastica. Dopo avere nel proemio enunzia- to quanto di bene apparti al genere umano l'esatta osservanza delle regole, tramandate da- gli apostoli, custodite, e spianate da' santi pa- dri, dichiara dal principio della legge c. 1. l'intento, che si era proposto in promulgarla: *Sanctus igitur sacras per omnia sequentes re- gulas*. Linguaggio assai significante per dinota- re, come in quella costituzione intese Giusti- niano vestire il carattere di patrocinatore, e vindice, anzichè di autore delle ordinazioni, e leggi canoniche. Vieppiù si conferma, e si ma- nifesta lo stesso sentimento nella novel. 137. « *Si civiles leges, dico l'Augusto nella prefa- » zione, quarum potestatem nobis Deus pro sua » in homines benignitate credidit, firmas ab*

» omnibus custodiri ad obedientiam securita-
» tem studemus; quanto plus studii adhibere de-
» bemus circa sacrorum canonum, et divina-
» rum legum custodiam, quae super salute ani-
» marum nostrarum definitae sunt? » Contra-
distingue le leggi civili d'una parte dalli sa-
gri canoni, e divine leggi, che unisce insieme
dall'altra parte. E quanto alle leggi civili di-
ce assolutamente essergliene stata da Dio af-
fidata la *podestà*; quanto poi alli sagri canoni,
e divine leggi, non la *podestà* si attribuisce,
ma la semplice *custodia*. A questa custodia ri-
ferisce egli egualmente le leggi divine, e li sa-
gri canoni. E siccome sarebbe assurdo il pen-
sare, che si fosse voluto attribuire la *podestà*
legislativa sopra, o circa le leggi divine; così
è chiaro, che neppure sopra, o circa i sagri
canoni niuna *podestà* legislativa pretese ar-
rogarsi: nè altro conobbe competergli, fuorchè la
cura d'invigilare all'osservanza delle une, e
degli altri, e d'impedirne le trasgressioni.

Segue pertanto parlando in particolare de' sa-
gri canoni: « Qui enim sacros canones custo-
» diunt, Domini Dei adiutorio digni sunt: qui
» autem eos transgrediuntur, ipsi semetipsos
» iudicio reddunt obnoxios ». Qui riconosce,
che la trasgressione de' canoni induce un vero
reato, e che però i canoni hanno per sè stessi
la forza di obbligare in coscienza: ed ecco già
stabilita la forza direttiva de' canoni, che è il
primo carattere della *podestà* legislativa. Ven-
endo poscia l'Augusto ad esporre nel cap. 1.
della novella, ond'erano procedute le trasgre-
sioni de' canoni, assegna tra le altre la troppo
poca frequenza de' sinodi: « Sane multos ex eo
» maxime deprehendimus in peccata fuisse pro-
» lapsos, quod non sunt factae synodi sanctis-
» simorum sacerdotum iuxta ea, quae a sanctis
» apostolis, et patribus definita sunt: si enim
» hoc fuisset observatum, quilibet metuens gra-
» vem in synodo accusationem, studuisset uti-
» que et sacras ediscere liturgias, et temperan-
» ter vivere, ne condemnationi divinorum ca-
» nonum subjaceret ». Somministra questo trat-
to due notabili osservazioni: l'una, che la con-
vocazione de' sinodi, e l'autorità per conse-
guenza di convocarli proviene non dalla *podestà*
secolare, ma dagli apostoli medesimi; che però
quest' autorità è insita nella Chiesa per divina
ordinazione promulgata dagli stessi apostoli, e
santi padri: l'altra, che a siffatte adunanze
ecclesiastiche compete la cognizione, ed il giu-
dizio, la condanna, e la punizione delle tras-
gressioni de' canoni. Che però le costituzioni
canoniche, oltre la forza direttiva, obbligate
in coscienza sotto reato di colpa, che è, come
si è detto, il primo carattere della *podestà* le-
gislativa, hanno aggiunta la forza giudiziale,
e coercitiva, ch'è il secondo carattere di legge
propriamente detta. Aggiungiamo ancora il trat-
to seguente, in cui viene chiaramente ricono-
sciuta ne' canoni l'autorità di proibire: « Quod

» autem divini canones prohibent clericos esse,
» qui secundam uxorem duxerunt, et inter san-
» ctos Basilius docens sic ait: Digamos canon
» ministerio exclusit, inquit, et ex iis proge-
» nitos ». Passando quindi al secondo capo:
» His igitur, dice Giustiniano, quae sacris ca-
» nonibus definita sunt, insistentes, praesentem
» sancimus legem etc. ». Con che sembra, che
abbia voluto anticipatamente riprovare il favo-
rito assioma de' nostri contraddittori: *Canones
legibus, non leges canonibus adjectas fuisse*. Con
ciò però non vogliamo assolutamente negare,
che Giustiniano non siasi di quando in quando
inoltrato di troppo nelle materie ecclesiastiche:
ma oltrechè non potè farlo senza discordare
dalle sue proprie massime, ovvia è la replica
di Natale Alessandro (Histor. eccles. saec. 6.
c. 7. art. 2.): « Si quas vero novas leges tulit
» de ecclesiastica disciplina Justinianus, vim
» illae non habuerunt ullam, nisi quia sunt ab
» Ecclesia receptae, et approbatae ».

Non meno grave si è il concetto, che dell'au-
torità de' canoni spiegò alquanti secoli dopo
uno de' più celebri successori di Giustiniano,
Leone VI. detto il Sapiente, constit. 2. « Cum
» sacrosancti, divinique canones, et quicunque
» alii de sacerdotio, ac episcoporum creatione
» statuere, in optimum, numerisque omnibus
» plenum editi sint modum (et quidem quomo-
» do illi non exacte, perfecteque editi sint, cum
» divina inspiratio in auctoribus efficaciter ope-
» rata sit!); mirari subit, quomodo non veriti
» nonnulli sint, sacras, divinasque leges tan-
» quam illae absolutae non essent, promulgatis
» aliis legibus abrogare ».

Tale pure si dimostrò il sentimento de' re-
gnanti nell'Occidente da' primi tempi, che ab-
bracciarono il cristianesimo. Nella nuova edi-
zione baluziana de' capitoli de' re Franchi
(Parigi 1780.) vi ha tom. 1. pag. 1., una co-
stituzione del re Childeberto, data circa l'anno
551. ove il re si spiega in questi termini: « Et
» quia necesse est, ut plebs, quae sacerdotis
» praeceptum non ita, ut oportet, custodit, no-
» stro etiam corrigatur imperio ». Si fa inter-
venire la *podestà* regale non per avvalorare
l'obbligo imposto dall'autorità sacerdotale, ma
per contenere la plebe nel dovere.

Riferisce s. Gregorio turonense il rimprovero
fatto dal re Chilperico a Pretestato rotomagen-
se (1) nel sinodo di Parigi an. 577. « Quid tibi vi-
» sum est de episcopo, ut inimicum meum Me-
» rovenum, qui filius esse debuerat cum Amila
» sua, idest cum patris sui uxore conjungeres?
» An ignarus eras, quae pro hac causa cano-
» num statuta sanxissent? » Si riferisce il prin-
cipe agli statuti de' canoni, non alle leggi del
regno.

L'istessa riverenza, ed osservanza de' canoni
viene prescritta nell'editto di Clotario II. nel

(1) Hist. l. 5. c. 18.

concilio di Parigi, an. 615. *Ideoque definitionis nostrae est, ut canonum statuta in omnibus conserventur.* Nella sud. coll. baluz. tom. 1. pag. 21.

Nella legge longobardica l. II. c. 8. « Quia » canones sic habent de duobus sororibus, sicut » de duobus fratribus ». Il canone precede; segue la legge.

Nel concilio liptinense, an. 783. riportato nella suddetta collezione baluziana tom. 1. col. 149. sotto il titolo: Karlomanni principis capitulare secundum c. 3. « Similiter praecipimus, juxta » decreta canonum, adulteria, et incesta matrimonialia, quae non sunt legitima, prohibeamus, et emendatur episcoporum judicio ». Della legittimità, o illegittimità de' matrimonj debbono conoscere, e giudicare i vescovi a norma de' canoni.

Allo stesso modo nel concilio vernense sotto il re Pippino, an. 755. vien rammemorata nella prefazione l'autorità, ossia i diritti de' canoni, ed insieme la premura del re, perchè ne venisse rimessa in vigore, per quanto si potesse, la salutare osservanza.

Carlo Magno dal principio del suo glorioso regno spiegò, nel primo suo capitulare, dato, come appare, l'an. 769., il carattere, che intendeva di vestire riguardo agli affari ecclesiastici, e che costante mantenne a vantaggio, e decoro non meno dello stato, che della religione: « Karolus, gratia Dei rex, regnique Francorum rector, et devotus sanctae ecclesiae defensor, atque in omnibus adjutor apostolicae sedis ». Onde in que' primi capitoli frequente occorre l'espressione: *Statuimus, o decrevimus, ut secundum canones etc.*

È nota l'ossequiosa filiale venerazione, che conservò sempre Carlo Magno verso il santo pontefice Adriano I., di cui lasciò egli un illustre monumento nell'epitaffio, che consacrò alla cara di lui rispettata memoria. La stessa filiale corrispondenza mantenne pure l'Augusto principe col papa s. Leone III. successore di Adriano. Seguì a comunicare col pontefice i suoi consigli, e le sue premure per lo ristabilimento del culto, e della disciplina nelle varie provincie del suo vasto impero; ne richiedeva il consenso, e n' eseguiva le ordinazioni. Ne' capitoli ecclesiastici, riferiti da Labbeo, an. 801. tit. I. c. 1. diretto a' conti, giudici etc. (1) « Cogno- » scat utilitas vestra, quia resonuit in auribus » nostris quorundam praesumptio non modica, » quod non ita obtemperetis pontificibus nostris, » seu sacerdotibus, quemadmodum canonum et » legum continet auctoritas ».

Cap. 2. « Volumus, atque praecipimus, ut » omnes suis sacerdotibus, tam majoris ordinis, » quam et inferioris, a minimo usque ad maximum, ut Summo Deo, cujus vice in ecclesiastica legatione funguntur, obedi- » entes existant, Nam nullo pacto agnoscere possumus,

» qualiter nobis fideles existere possunt, qui » Deo infideles, et suis sacerdotibus inobedientes apparuerint: aut qualiter nobis obedi- » tes, nostrisque ministris, ac legatis obtemperantes erunt, qui illis in Dei causis, et Ecclesiarum utilitatibus non obtemperant ».

Tit. II. c. 4. « Secunda vice propter ampliorum observantiam, apostolica auctoritate, et multorum sanctorum episcoporum admonitione instructi, sanctorumque canonum regulis edocti, consulto videlicet omnium nobilium nostrorum, nosmetipsos corrigentes, postea risque nostris exemplum dantes, volumus, ut nullus sacerdos in hostem pergat etc. ». Magnanimo in vero, e memorando esempio, che un sì alto, sì possente dominatore, si riconosce uomo soggetto ad errare, e si rende più che uomo nell'emendare ciò, in che conosce di avere errato. E qui si noti come il comando della podestà temporale segue l'ordine dell'autorità apostolica, e de' canoni. Notisi anche il diverso modo di esprimersi dell'Augusto, nell'usare il termine di *ammonizione*, riguardo a' vescovi, e quello di *autorità* riguardo alla sede apostolica.

Cap. 5. « Quod autem maximum sacrilegium » sit res Ecclesiae auferre, invadere, alienare, » vastare, vel subripi, manifeste omnes scripturae divinae testantur, et beatus Symmachus » papa synodali sententia cunctos feriendo dicit: *Iniquum est*, inquit, *et sacrilegii instar*, » ut quae vel pro salute, vel pro requie animarum suarum unusquisque venerabili Ecclesiae » pauperum causa contulerit, aut certe reliquerit, » ab his, quibus maxime servari convenerat, auferri, aut in aliud transferri. Et multa sanctorum canonum decreta, et sanctorum patrum edicta haec eadem testantur, quae scriptari, et scire cupientibus per facile patent ».

Tit. III. *De purgatione sacerdotum* c. 1. « Et hoc vobiscum magno studio pertractandum est, quid de illis presbyteris criminosis, unde approbatio non est, et semper negant, faciendum sit. Nam hoc saepissime a nobis, et a progenitoribus, atque antecessoribus nostris ventilatum est, sed non ad liquidum hactenus defluvit. Unde ad consultandum patrem nostrum Leonem papam sacerdotes nostros mittimus, et quidquid ab eo, vel a suis perceperimus, vobis una cum illis, quos mittimus, renuntiare non tardabimus ».

Cap. IV. « Omnibus vobis tam praesentibus, quam et futuris scire cupimus, quia ideo » consulto sedis apostolicae, et omnium nostrorum episcoporum, ac reliquorum sacerdotum, atque maxime sanctorum fidelium nostrorum, de purgatione criminatorum sacerdotum tanta tractavimus, eamque cum testibus, sicut in anteriori capitalari nostro continetur, fieri decrevimus; quoniam nesciebamus eandem causam a beato Gregorio papa esse definitam. Nam cum Wormathiae generalem » conventum habuissemus, allata est nobis a

(1) Tom. 9. col. 231. Edit. Ven.

» Riculfo moguntiacensi metropolitano episto-
 » la beati Gregorii papae, in qua inter caete-
 » ra continebantur haec: (qui si riferisce il de-
 » creto di s. Gregorio II. diretto a san Bonifazio
 » di Magonza, e si aggiugne, come segue): « Ista
 » vero omnia, quae vires nostras excedunt, in
 » iudicio episcoporum juxta canonicam san-
 » ctionem definienda relinquitur ». Memora-
 » bile monumento, ove la podestà secolare si
 » conduce fino alla linea di separazione, che di-
 » vide le cause ecclesiastiche dalle civili, ed ivi
 » come a suo termine si ferma, e fa luogo all'
 » ingresso della podestà canonica.

Tit. IV. *De Chorepiscopis* c. 1. « Quod iur-
 » gium cum enucleatius discutere voluissemus,
 » placuit nobis ex hoc apostolicam sedem con-
 » sulere, jubente canonica auctoritate, atque
 » dicente: *Si majores causas in medio fuerint*
 » *devolutae, ad sedem apostolicam, ut synodus*
 » *statuit, et beata consuetudo exigit, incunctan-*
 » *ter referatur*. Quapropter Arnone archie-
 » piscopum ad Leonem apostolicum misimus,
 » ut inter caetera quae ferebat, etiam eum de
 » hoc interrogaret: ut quidquid super his defi-
 » niendum esset apostolica auctoritate a nostris
 » episcopis regulariter sopiretur.... Ista vero
 » omnes maxime regni nobis a Deo commissi
 » episcopi cum eodem Arnone, permittente prae-
 » fato apostolico, mitius tractantes, jam dictos
 » villanos episcopos inter presbyteros statu-
 » runt etc. ».

Da queste testimonianze chiara si rileva la
 frode, o l'inganno di chi cita li capitolari di
 Carlo Magno come altrettanti monumenti di po-
 destà propria, usata da esso nel convocare si-
 nodi, nel formare leggi regolatrici della disci-
 plina, nell'ingiugnere l'osservanza a' vescovi,
 senza reclamazione, anzi con lode, ed appro-
 vazione de'romani pontefici. Veggiamo per lo
 contrario, che Carlo Magno si fece sempre un
 pregio e un dovere di nulla intraprendere in-
 torno alle cose ecclesiastiche, se non col pre-
 vio consiglio, e consenso de' vescovi, e sopra tut-
 to de'romani pontefici, a' quali riconosceva com-
 petere privatamente la cognizione, ed il giu-
 dizio delle cause maggiori: ch'egli riconobbe,
 e rispettò sempre l'autorità reggitrice de'ca-
 noni, *jubente canonica auctoritate*: che nell'adu-
 nare i vescovi si proponeva non già di prescri-
 vere loro nuovi regolamenti, ma di concertare
 con essi de'mezzi di rimettere in vigore la di-
 sciplina stabilita de'canoni, e dalle apostoliche
 costituzioni: che però ne' casi dubbj, che talora
 insorgevano, sollecito ricorreva alla sede apo-
 stolica, implorandone la suprema decisione; nè
 altro assumendosi, che di accertarne l'esecu-
 zione coll'appoggio della regale podestà. Che
 se alli nostri avversarij, che ne oppongono la
 condotta di Carlo Magno, rincresceva l'indaga-
 re i di lui sentimenti ne' suoi medesimi capi-
 tolari, potea bastare a trattenerli quel succinto
 ragguaglio, che ne appresenta Natale Alessan-

dro, *Histor. saec. 8. c. 7. art. 8.* « *Condebantur*
 » *autem (capitularia) in conventu episcoporum,*
 » *abbatum, et comitum. Leges cum ecclesia-*
 » *sticis, tum civiles complectuntur. Leges de*
 » *rebus, et personis ecclesiasticis, ex canonibus*
 » *conciliorum, et decretis pontificum pleraeque*
 » *omnes excerptae sunt. Nec enim auctorita-*
 » *tem leges mere ecclesiasticas ferendi sibi ar-*
 » *rogavit rex maximus, sed earum executionem*
 » *imperavit: nec sua edidit capitularia absque*
 » *episcoporum consilio: et erga sacerdotes, et*
 » *religiosos viros monitoris officium sibi potius*
 » *vindicavit, quam legislatoris: et sanctas Dei*
 » *Ecclesiae adiutoris, humilisque defensoris no-*
 » *mine gloriatur, ut ex capitularis aquisgranen-*
 » *sis praefatione constat etc.* ».

Per non lasciare luogo a dubbio sulla retta
 intelligenza dell'espressioni del concilio mogun-
 ziaco, recata da Natale Alessandro, convien ri-
 portare il rimanente del passo citato, in cui
 si prende a brevemente giustificarla, con ag-
 giugnere qualche altro riflesso a maggior con-
 ferma, ed illustrazione. Per tanto dopo le pa-
 role surriferite segue a dire il lodato autore:
 « Sane cum in tres turmas, seu ordines conoi-
 » lium divisum esset (ut constat ex praefatio-
 » ne patrum), et in prima turma episcopi, in
 » secunda abbates, in tertia comites, et iudices
 » in mundanis legibus decertantes sederent: co-
 » gnitionem eorum, quae matrimonium speo-
 » tant, non susceperunt laici illi magistratus, im-
 » peratoris auctoritate vulgi justitias perquiren-
 » tes, omniumque advenientium causas ditigen-
 » ter examinantes, sed episcopi sacra dogmata di-
 » ligenti studio perquirentes, ut statum Eccle-
 » siae Dei, et christianae plebis perficerent, et
 » conservarent ».

Nel dividere quelle classi si fece una esatta
 distinzione delle materie, intorno alle quali do-
 vea ciascheduna occuparsi. Fu riconosciuta la
 competenza de' vescovi circa le materie riguar-
 danti lo stato della Chiesa, e l'istruadamento
 della plebe cristiana nelle cose appartenenti al-
 la religione. E i fonti, onde doveano trarre
 le loro decisioni, ed ordinazioni, dimostrano ab-
 bastanza con quale autorità essi procedessero:
 « In prima autem turma consederunt episcopi
 » cum quibusdam notariis, legentes, atque tra-
 » ctantes sanctum evangelium, nec non episto-
 » las, et actus apostolorum; canones quoque, ac
 » diversa sanctorum patrum opuscula, pastora-
 » lemque librum Gregorii ec.... In alia vero
 » turma consederunt abbates, ac probati mo-
 » nachii regulam s. Benedicti legentes, ec. ».
 Venendo poi a' laici, la loro ispezione viene
 chiaramente ristretta alle leggi mondane: « In
 » tertia denique turma sederunt comites ac ju-
 » dices in mundanis legibus decertantes ». Que-
 sta espressione di leggi mondane, alle quali si
 limita la competenza de' conti, e de' giudici, di-
 mostra di già chiaramente, che si riconoscevano
 leggi di altra sfera; le quali siccome vertenti

circa oggetti di ordine superiore agli oggetti mondani, così esigevano autorità di ordine superiore alla podestà mondana. Ora in quel consenso, sebbene formato di tre diverse classi, si promulgarono unicamente, e di comune consenso canonici, e decreti concernenti materie, sulle quali poteva pure spettare qualche ispezione alla podestà laica. Tale è il can. 6. *De orphanis, et exheredatis subveniendo*: tale il 7. *Ut res pauperum, vel minus potentum mala occasione non emanent*, ove si prescrive, che siffatte compre, e vendite debbano farsi in luogo pubblico, in presenza d' idonei testimoni; nelle quali cose interveniva la podestà ecclesiastica per aggiugnere la forza di una sacra sanzione alle leggi imperiali dirette al buon ordine della società; siccome nell' altre materie interveniva la podestà imperiale per accertare l'esecuzione delle leggi ecclesiastiche, dirette al buon ordine della sacra disciplina. Mirabile armonia, per mezzo di cui la religione ispirava, e comandava una sincera, spontanea, efficace subordinazione alle leggi del governo; ed il governo colla possanza del suo braccio garantiva l'autorità ecclesiastica contro gl'insulti de' contumaci. Ciò posto, chiara, e limpida risulta da sè la retta, e sana intelligenza della riverente richiesta, che dalli tre ordinali adunati nel consenso si fece all'imperatore: « Quatenus ea, quae paucis subter perstrinximus capitulis, a vestra auctoritate firmentur, ... et quidquid in eis emendatione dignum reperitur, vestra magnifica imperialis dignitas jubeat emendare ». Pertanto nel misto complesso di quei capitoli, altri concernenti il dogma, e la sacra disciplina, altri vertenti intorno ad oggetti di civile polizia, era ben consentaneo, *ut congrua congruis responderent*, che questi si soggettassero alla correzione del monarca, e per quegli si implorasse la di lui autorità per confermarne l'osservanza coll'ajuto della possanza imperiale, e sì ancora riguardo al regolamento dell'assistenza, che dal braccio secolare doveasi prestare alla giurisdizione della Chiesa. Ed è altronde più che certo, che la richiesta della emendazione imperiale non poteva indistintamente cadere sul complesso dei canoni: in molti de' quali si stabilivano cose appartenenti al dogma, e al diritto divino, *de fide catholica firmiter tenenda; de spe habenda in Deum; de caritate ab omnibus conservanda; de imitatione apostolica; de fectis virtutibus, et vertis vitiis discernendis; ut praedicatio sancta assidue in Ecclesia fiat, etc.*; ed inoltre molti capi di disciplina, ne quali si faceva meritamente Carlo Magno gloria di prestare alla Chiesa quella ubbidienza, che per divina istituzione le siede da tutti li cristiani universalmente.

Di quest'asserzione testimonio sia, o per meglio dire, mallevadore lo stesso Carlo Magno: nè meglio al certo che da esso lui possiamo intendere qual fosse l'intimo sentimento di os-

sequiosa venerazione, che nutrì egli sempre verso la Chiesa, e l'autorità ecclesiastica. La prefissa brevità non permette di riferirne le amplissime testimonianze sparse ne' di lui capitolari; basterà produrne qualche cenno. Nella prefazione del 1. capitolare di Aquisgrana an. 789. (tom. 1. della nuova ediz. baluz. pag. 209.) si spiega in questi termini: « Regnante Domino nostro Jesu Christo in perpetuum, ego Karolus gratia Dei ejusque misericordia donante, rex et rector regni Francorum, et devotus sanctae Dei Ecclesiae defensor, humilisque adjutor.... » E rivolgendosi il discorso a' pastori della Chiesa prosegue: « Quapropter placuit nobis vestram rogare solertiam, o pastores Ecclesiarum Christi, et doctores gregis ejus, et clarissima mundi luminaria, ut vigili cura, et sedula admonitione populum Dei per pascua vitae aeternae ducere studeatis... ne lupus insidians aliquem, canonicas sanctiones transgredientem, vel paternas traditiones universalium conciliorum excedentem, quod absit, inveniens devoret. Idco magnae devotionis studio admonendi, et adhortandi sunt, immo compellendi, ut firma fide, et infatigabili perseverantia intra paternas sanctiones se contineant: in quo operis studio sciat certissime sanctitas vestra nostram vobis cooperari diligentiam ». Promette la sua assistenza non per formare le sanzioni canoniche, ch' egli suppone, e dà per già stabilite coll'autorità de' canoni; ma per costringere all'osservanza i contumaci trasgressori. Venendo in particolare agli statuti concernenti il matrimonio, oltre il passo disopra citato dal Juvenino, nello stesso capitolare num. 42. *De uxore a viro dimissa*, si fonda lo statuto sul can. 69. del concilio africano: « Item in eodem, ut nec uxor a viro dimissa aliam accipiat virum vivente viro suo, nec vir aliam accipiat vivente uxore priore »: n. 50. *De sponsa alterius* si fonda lo statuto sulla decretale di papa Siricio: « In decretalibus Siricii papae, ut alterius sponsam nemo accipiat ». E così discorrendo per tutti gli altri capi di disciplina, sono valutati in forza di legge i canoni, ed i decreti de' papi, e de' concilii, senza il minimo rapporto alle costituzioni degli antichi imperatori; ed a queste leggi canoniche riconosciute per obbligatorie la conferma del principe altro non aggiunge, che la forza esterna per l'eseguimento, conforme a quanto già era stabilito ne' sopra citati capitolari di Childelberto, di Clotario II. e di Carlomanno.

§. XII.

Possesso della Chiesa nel giudizio delle cause matrimoniali, riconosciuto dallo Spalatense. Modo calunnioso, con che tenta, ma vanamente, di eluderne la forza.

Le sole testimonianze, che abbiamo prodotte fin qui, tratte da' canoni, da' santi padri, da più costituzioni di principi cristiani, anche anteriori a s. Gregorio, pajono più che bastanti a convincere ogni cattolico non meno dell'originario diritto, che del possesso della Chiesa, nel conoscere da' primi tempi delle cause matrimoniali, come delle altre spettanti alla disciplina ecclesiastica. Quanto al possesso sembra lo Spalatense non voler negare assolutamente, che non potesse la Chiesa in vigore di esso acquistare qualche diritto sul matrimonio; ma il fa in modo, che la liberalità non va disgiunta dalla contumelia: « Per » accidens tamen (n. 67.), et ex sola usurpatio- » ne, deinde praescriptione, si tamen praescrip- » tio haec bonam fidem adjunctam vere ha- » beat, etiam in Ecclesia (potestas haec) repe- » ritur ». Pure non nega, che almeno dopo s. Gregorio frequenti furono le ordinazioni della Chiesa in tal materia. N. 79. « Nam post Gre- » gorium, qui et ipse ad leges in hac materia » recurrit, jam frequentes apparent et romanae » decretales, et conciliorum decreta in eodem » genere satis multa ». Degno di un apostata si è questo nero sospetto, che tenta qui lo Spalatense di spargere sulla buona fede della Chiesa; quasichè tanti santi pontefici, tanti venerabili padri adunati ne' concilj avessero cospirato per una sì lunga serie di secoli ad usurpare una incompetente autorità, lesiva de' diritti della podestà civile, nè avessero temuto di chiamare lo Spirito Santo in patrocinatore di questa da loro conosciuta usurpazione, promulgando sotto l'invocazione di lui le ordinazioni fatte da essi riguardo al matrimonio, come provenienti da autorità ricevuta da Dio, e diretta, e regolata dal suo Spirito! Stolla impudenza, che scuopre

la malignità dell' animo, senza punto giovare all'intento. Egli è assioma di universale giurisprudenza, fondato sull' equità naturale, che un pacifico possesso di lunghissimo tempo, mantenuto, ed esercitato senza interruzione, per mezzo di frequentissimi atti notorj, con perfetta acquiescenza delle parti interessate, fa presumere un qualunque più giusto titolo: e che a togliere il diritto, che ne sorge, non basta un sospetto, non basta un dubbio anche probabile in contrario, ma esser d'uopo, che la mala fede sia concludentemente provata da chi si prende a contrastarlo. Come dunque non arrivò de Dominis a capire l'infantilità dell'ingiurioso sospetto eccitato da esso lui, ed eccitato appunto in termini non altro denotanti, che un mero sospetto? *Si tamen praescriptio haec bonam fidem vere adjunctam habeat.* Se gli fosse sovvenuto un qualche argomento, se non di peso, almen di apparenza, onde accusare di mala fede papi, concilj, vescovi; si sarebbe forse fatto scrupolo di non manifestarlo, e non se ne sarebbe anzi prevaluto con tutto l'impegno, che muove gli apostati a deprimere la Chiesa, onde uscirono per giustificare l'empla guerra, che le muovono? Così questo tratto medesimo ritorcesi contro lo Spalatense, e conferma la legittimità del diritto della Chiesa sul matrimonio. Riconosce egli trattarsi di materia, in cui la prescrizione può fondare un legittimo diritto, mediante un lungo pacifico possesso di buona fede. Consta del possesso della Chiesa, almeno, per di lui confessione, da' tempi di s. Gregorio, cioè pel corso in circa di mille anni. Altronde si conviene non esser tenuto il possessore di far egli le prove della sua buona fede; ma che a carico dell'oppositore sia il peso di provare con argomenti concludenti la mala fede della parte contraria. Ninnò di siffatti argomenti reca lo Spalatense; getta un sospetto, e nulla di più. Dunque da questo silenzio stesso ripiglia vigore e sussistenza il titolo del possesso: spenta rimane, ed abbattuta l'ingiuriosa da lui eccitata sospizione, e vittoriosa è anche per questa parte contro di lui la causa della Chiesa.

PARTE SECONDA.

DI ALCUNE PARTICOLARI ERRONEE MASSIME DI LAUNOJO E DI ALTRO PIÙ RECENTE NOVATORE.

S. I.

De' modi tenuti dagli avversarj per eludere la forza de' canoni tridentini con pervertire il significato delle voci. Ed in prima della nuova depravata interpretazione della voce Chiesa, recata da Launojo.

Tuttochè Launojo non altro propriamente abbia fatto fuorchè riprodurre sotto il suo nome, ed appropriarsi quello, che in fondo può dirsi il puro pretto sistema di M. A. de Dominis; non è però che nel rimestarlo non l'abbia per così dire aggravato di altrettante incoerenze, quanti sono li proprj particolari argomenti, ch'ei produce del suo per corredarlo, ed ampliarlo. Simile in ciò ad un mal perito infelice architetto, che rifabbricando sul vecchio, e voglioso di adornarlo di qualche peregrino fregio del suo, altro non fa col farsi lecito d'introdurvi qualche sua propria stravaganza, che viepiù sfigurar l'edifizio, che si prende a ristorare.

Ne abbiamo di già dato un saggio da principio dell'introduzione (sup. p. 344 e segg.) nell'assurdo, capriccioso ritrovamento, per mezzo del quale vanamente, anzi stoltamente lusingossi Launojo potere eludere l'irrefragabile autorità de' canoni 3. 4. della sess. 24. del sacro concilio di Trento; ne' quali è apertamente definito aver potuto, e poter la Chiesa costituire impedimenti dirimenti, in guisa che non solo illecito sia ogni matrimonio attentato sotto tali impedimenti, ma nullo, ed invalido, ed affatto inabile a produrre il vincolo conjugale tra'pretesi contraenti.

Finse egli, che sotto nome di Chiesa in quei canoni debbasi intendere non il ceto clericale, ma il ceto de' fedeli, rappresentato dal sovrano, il quale perciò debba riguardarsi quale *altera persona Ecclesiae*; e a cui pertanto compete l'autorità, che ne' canoni tridentini si attribuisce alla Chiesa. Vano ed assurdo insingimento, come ad evidenza si dimostra.

1. Per lo vizio stesso della novità, che fu sempre mai tra' cattolici considerata qual certo indizio, ed argomento di falsità.

2. Perchè se il diritto di apporre impedimenti dirimenti competesse al sovrano, in quanto è *altera persona Ecclesiae*, non potrebbe un siffatto diritto competere fuorchè ad un sovrano, che come cattolico fosse vero membro della Chiesa. Nè pertanto gli competerebbe *jure ma-*

jestatis contro ciò, che vogliono gli avversarj, cioè per diritto proprio, ed originario del principato, il quale è comune a tutti li sovrani anche infedeli.

3. Per confessione dello stesso Launojo, e dei suoi aderenti il concilio intese ferire gli errori del luteranismo. Ora Lutero negava specialmente alle leggi ecclesiastiche e pontificie l'autorità di costituire impedimenti dirimenti non compresi nel Levitico; e voleva che per buoni e legittimi si avessero, e dai sacerdoti si confermassero tutti li matrimonj fatti contro le leggi ecclesiastiche, e pontificie. « *Debent sacerdotes* (così Lutero citato da Juvenino diaz. » 10. *de matrim.* q. 6. c. 1. n. 8) *ea omnia* » *matrimonia confirmare, quae contra ecclesiasticas, vel pontificias leges fuerunt contracta,* » *in quibus papa dispensat, et quae non sunt* » *in sacra scriptura expressa* ». L'accoppiare che fa Lutero li due attributi o epiteti di leggi *ecclesiastiche, e pontificie*, di leggi nelle quali il papa dispensa, ben dimostra che nel riprovare queste leggi ecclesiastiche, e pontificie, intendeva significare le leggi della Chiesa, in quanto sotto questo nome di Chiesa s'intende il ceto sacerdotale, la cui autorità risiede principalmente ne' supremi suoi pastori e pontefici.

Si aggiunga come ai tempi di Lutero, e nei secoli anche prima di esso, per confessione altresì dei nostri avversarj, la Chiesa intesa per l'ordine sacerdotale solo esercitava il diritto di costituire impedimenti dirimenti, oltre quelli, ch'erano espressi nella scrittura. Adunque Lutero nel negare specialmente alla Chiesa la podestà di stabilire siffatti impedimenti, prendeva direttamente di mira quella Chiesa, ch'era sola nel pacifico possesso di costituirli, togliendole in una la podestà del costituire colla podestà della dispensa, *in quibus papa dispensat*. Cosicchè l'errore di Lutero sendo espressamente diretto contro la Chiesa, *prout sacerdotalem ordinem complectitur*, il concilio di Trento nell'anatematizzarlo canonizzò in questa Chiesa contraddistinta dal ceto de' fedeli, de' principi, e de' magistrati la podestà di costituire impedimenti dirimenti.

4. Si è di già osservato nell'introduzione, come il concilio nel definire can. 12., che le cause matrimoniali spettano a' giudici ecclesiastici, esclude ogni possibile cavillazione intorno al senso, in cui intese il nome di Chiesa ne' canoni antecedenti. Col nome di giudici ecclesiastici si deno-

ta evidentemente in quel canone un foro contraddistinto da quello dei giudici laici, tuttochè fedeli, come si è ivi spiegato: cosicchè manifesto si scorge, l'intento del concilio altro non essere stato, fuorchè rivendicare queste cause al foro clericale. Egli è non men manifesto, che intanto il concilio rivendica la cognizione delle cause matrimoniali al foro ecclesiastico, in quanto che avea nei canoni antecedenti preservata alla Chiesa la podestà legislativa circa il matrimonio. Se dunque il concilio sotto nome di giudici ecclesiastici non potè intendere se non giudici del ceto della Chiesa, in quanto contraddistinto dal ceto de' fedeli, principi, e magistrati; neppure potè sotto altro significato prendere il nome di Chiesa nei precedenti canoni; giacchè la cognizione delle cause matrimoniali non può esser propria de' giudici della Chiesa, se non in virtù della podestà della stessa Chiesa nello stabilire le leggi, che debbono servire di fondamento, e di norma ne' giudizj.

5. Sembra inoltre meritare qualche considerazione un riflesso, che forse non è stato finora bastevolmente avvertito: ed è che attesa la molteplicità de' principati, ne' quali è diviso l'orbe terraqueo, di niun sovrano in particolare può verificarsi, che *sit altera persona Ecclesiae*, volendosi comprendere sotto questo nome la Chiesa universale: tutto al più può ciò convenire in senso di Launojo a ciaschedun particolare sovrano riguardo alle Chiese particolari esistenti ne' suoi dominj. Adunque posta l'interpretazione di Launojo, d' uopo è determinare in seguito se per nome di Chiesa abbia voluto il concilio denotare la Chiesa presa nella sua universalità, oppure i particolari aggregati delle Chiese particolari esistenti nei rispettivi dominj di altrettanti particolari sovrani. Se si vuole che il concilio abbia usato il nome di Chiesa presa nella sua universalità, egli è chiaro, che l'attributo di *altera persona Ecclesiae* non può convenire ad alcun particolare sovrano; e soltanto potrebbe nel senso di Launojo adattarsi alla unione di tutti li principi professanti la religione cattolica. E quindi converrà dire che se la podestà di stabilire impedimenti dirimenti compete ai sovrani in quanto sono *altera persona Ecclesiae*, non può una tal podestà competere ad alcun sovrano in particolare, ma dee onninamente risultare dall'unione, o unanime consenso di tutti li principi cattolici. Ora troppo assurdo sarebbe in primo luogo il pensare, che il concilio abbia inteso concentrare la podestà di stabilire impedimenti dirimenti in una siffatta unione, sempre di sua natura difficile ad ottenersi, sempre varia, ed instabile. Seguirà poi sempre altresì in secondo luogo contro il comune sentimento de' nostri avversarj, che, se quella podestà dee risultare dalla unione de' principi cattolici, essa non compete ai principi infedeli, o eterodossi; e neppure ad alcun sovrano cattolico in particolare:

e che pertanto a niun principe spella *jure majestatis*.

Che se non cade in mente sana, che il concilio spogliando sè stesso e il ceto tutto sacerdotale del diritto di stabilire impedimenti dirimenti, abbia inteso attribuirlo a quella immaginaria unione de' principi cattolici, come costituenti *alteram personam Ecclesiae*, con vibrare di più l'anatema contro chi dicesse avere essi, quando che sia, errato in ciò fare; il colmo al certo della stravaganza sarebbe il pensare, che avesse piuttosto attribuito quel diritto ad ogni particolare sovrano; sì perchè la qualità di *altera persona Ecclesiae* non può ad esso competere in senso di Launojo, se non riguardo ad un qualche aggregato di Chiese particolari; sì perchè non è possibile figurarsi, che abbia voluto il concilio sottoporre all'anatema chiunque dicesse avere un particolare sovrano errato nel volere stabilire un qualsiasi impedimento dirimente.

In somma tanto stravagante si palesa per sè stessa l'interpretazione launojana, che il recente autore dell'opera intitolata: *Del diritto di stabilire impedimenti, dirimenti il matrimonio*, ediz. 2. in Pavia 1783. non ha dubitato (vol. 2. ragionamento I. p. 10.) riprovarla come contraria all'intenzione del concilio. « Men- » tre esso in pratica (come ivi si dice) nessu- » na menzione fatta di sovrani, e colla sem- » plice frase di *sancta synodus praecipit etc.* ha » fatto nuovi impedimenti dirimenti; altri ne ha » modificati, e ristretti; ed ha ricusato di prestar- » si a stabilir nulli i matrimonj di figli di fami- » glia senza il consenso de' parenti. Ora una » tale condotta del concilio ben dimostra, qua- » le sia stata la sua intenzione usando nelle » suddette definizioni della parola Chiesa. In » fatti dopo aver definito, che alla Chiesa com- » pete un tal diritto, sotlenza il sinodo ad u- » sarne. Dunque per Chiesa intender si dee il » *sinodo*, vale a dire l'unione, e l'assemblea » de' pastori ecclesiastici, il che poi significa » la *persona sacerdotale* ».

Ed in vero l'uso, che di questo diritto fece il concilio riguardo a' matrimonj clandestini sarà mai sempre un indelebile monumento di questa gran verità, che la Chiesa universale per oracolo di un concilio ecumenico riconobbe in sè stessa il diritto di apporre impedimenti dirimenti, tali da irritare, ed annullare ogni contratto matrimoniale attentato in contrario.

Ma se per confessione di questo moderno scrittore vana è del tutto l'interpretazione launojana; s'egli è vero, e certo, che per nome di Chiesa intese il concilio la *persona sacerdotale*; e se questa sua mente si scuopre ad evidenza nell'uso, che fece del suo diritto di costituire impedimenti dirimenti: quale ripiego troverà egli per eludere la mente del concilio, e sostenere a fronte di tanta autorità il novel-

lo sistema, prodotto da lui della pretesa *apparente* necessità del simultaneo concorso delle due potestà per istabilire un impedimento dirimente? Dico *apparente* necessità, posciachè sa bene egli come ridurla in progresso ad una mera esterna convenienza, che stante l'ignoranza dei popoli obbliga il sovrano ad intendersela colla Chiesa, per togliere i dubbj, che facilmente si muoverebbero intorno alla legittimità di una legge, emanata dal solo sovrano in tal proposito: onde termina con dire espressamente p. 262. « Sarà dunque sempre vero, » che supposto non ignorante il popolo, *ren-» desi il concorso simultaneo della Chiesa non » necessario »*. Ed ecco come dopo mille sofistici raggi, ne' quali si va l'autore avvolgendo nel corso della sua opera; quel sistema, ch'ei produce qual novello parto del felice suo metafisico ingegno, altro non è, che una mera larva da ricoprire il puro pretto sistema del *de Dominis*, e di *Launoja*; li quali, ad esclusione della Chiesa, nel solo principato riconoscono un vero potere di apporre impedimenti dirimenti al contratto matrimoniale. Eppure il sacro concilio di Trento per una parte definisce a chiare note aver potuto, e poter la Chiesa *constituere* impedimenti dirimenti; e confessa per altra parte l'autore contro *Launoja* non potersi al nome di Chiesa in que'canoni sostituire altro significato fuor quello di *persona sacerdotale*.

§. II.

Altra stravolta interpretazione della voce costituire recata da novello scrittore. Ingiuriosi suoi modi verso i venerandi padri di quel sacro ecumenico concilio.

Ma se vana è l'interpretazione di *Launoja*, qual altra mai potrà immaginarsi da oscurare la chiarezza de' canoni tridentini? Ben ha saputo l'autore ripescarla ne' misteriosi nascondigli della sua sottile, tuttochè antigrammaticale, metafisica. Dalla voce *Chiesa*, il cui naturale, ed ovvio senso ne' tridentini canoni rifiuta l'interpretazione *launojana*; ei si rivolge alla voce *constituere*, usata da' padri tridentini. Si era sempre creduto, ed al certo se 'l'credevano i padri tridentini, che questa voce *constituere* adoperata da essi dovesse significare ciò, che in volgare si dice *stabilire*. Or sappiate, discreti leggitori, essere questo un mero inganno. Sappiate (così nella nota pag. 216.), che con questa voce *constituere* il concilio di Trento non altro diritto definisce per la Chiesa intorno agl'impedimenti, se non che il diritto *d'ingiungerne quasi precetto alla società cristiana*. Vi parrà forse alquanto oscura questa ingiunzione di un *quasi precetto*. Ma si è preso l'autore il pensiero di spiegarne in più luoghi la significazione: vale a dire, che questo quasi precetto consiste nel diritto, che ha la Chiesa

di proporre impedimenti con tali motivi di convenienza, di onestà, di decenza, che debbano muovere la religione de' sovrani a stabilirli colle loro leggi. Ecco spuntata in fine la genuina intelligenza, che nascosta e sepolta giacque da due secoli e più sotto la corteccia della parola *constituere* ne' canoni tridentini. Se così non l'intesero que' buoni padri, tal sia di loro: non erano metafisici; il sublime della metafisica di troppo s'innalza sopra i bassi concetti de' lessici, e dei loro glossatori. Dio buono! Fin quando la scaltra impostura farassi giuoco della credulità de' semplici! Adunque basterà lo scambiare a capriccio, e il mutare il significato delle parole per istravolgere l'irrefragabile autorità delle più espresse definizioni di un sacro ecumenico concilio?

Ma pure uno de' motivi, per li quali riprova l'autore l'interpretazione *launojana*, egli è perchè il concilio assai chiara dimostra la sua mente nell'uso, che fece dell'autorità, che attribuisce a sè e alla Chiesa, di apporre impedimenti dirimenti; eppure questo motivo si volge dirittamente del pari contro la nuova sua interpretazione della voce *constituere*, ch'ei pretende sostituire alla interpretazione *launojana* della voce *Chiesa*. Nel cap. 1. de reform., in cui fece uso il concilio di questo suo diritto, non si contenta *d'ingiungere un quasi precetto*, ma con solenne decreto dichiara, e rende nulli, ed irriti li matrimonj clandestini: « Qui » aliter, quam praesente parochio, vel alio sacerdotè, de ipsius parochi, seu ordinarii licentia, et duobus vel tribus testibus, matrimonium contrahere attentabunt; eos sancta synodus ad sic contrahendum omnino inhabiles reddit, et hujusmodi contractus irritos, et nullos esse decernit, prout eos praesentis decreto irritos facit, et annullat ».

Duro intoppo al suo sistema incontra l'autore in queste parole *inhables reddit . . . irritos facit, et annullat*. Nè punto lo dissimula. Duro intoppo, e sì duro, che per sormontarlo altro mezzo non gli è rimasto, che farsi coraggio; e deposto ogni velo di rossore, avventarsi a trasformare colla più indegna, irreverente, anzi contumeliosa derisione i venerandi padri di quel sacro consesso in altrettanti miseri legulei. Sentò non potermi conciliare fede, se non col porre il proprio testo dell'autore sotto gli occhi di chi legge.

« Vero è bensì (così egli nella nota p. 217.), » che all'occasione del nuovo impedimento della clandestinità ha il detto concilio usata una frase molto più avanzata del semplice *constituere*, dicendo (sess. 24. de reform. matr. c. 1.) *eos sancta synodus ad sic contrahendum omnino inhabiles reddit, et hujusmodi contractus irritos, et nullos esse decernit, prout eos praesentis decreto irritos facit, et annullat*. Queste frasi prese specialmente nel suo complesso dinotano un atto non di semplice precetto di nul-

» liti, ma di diretta annullazione e sul con-
» tratto, e sulle persone, inabilitandole a con-
» trarre; quindi dimostrano, che l'opinione dei
» padri di quel concilio era ben diversa dalla
» mia esposizione ».

Ecco già un solenne decreto, venerato da tutta la Chiesa, anche ove non fu promulgato, ridotto alla classe di mera opinione.

« Ma (segue l'autore) colla medesima sincerità, con cui nulla dissimulo di quanto può pregiudicare alla mia opinione, con altrettanta debbo rispondere alla presente difficoltà. Primieramente nessuno mi potrà porre in dubbio, che il carattere augustò d'infallibilità, che è proprio de' concilij ecumenici tutto si contiene, e si restringe nelle decisioni dommatiche, non già nelle leggi... Voglio dire con ciò, che quanto pregiudicherebbero alla mia opinione le parole di un canone dommatico, altrettanto inatta, e limpida può essa rimanere a fronte di qualunque opposizione le facciano le semplici parole d'una legge ».

Sicchè prescindendo dalla infallibilità, di cui dirassi a suo luogo, l'opinione di un privato potrà stare a fronte di un sentimento, ne' suoi chiari e giusti termini espresso da un concilio ecumenico. Chi può non ravvisare in un tale ardimento quell'eccesso di presunzione, che lo spirito di novità suole infondere negli animi de' suoi seguaci ?

« In secondo luogo (segue l'autore) rifletto, che quelle grandiose espressioni di *irritos facit, et annullat etc.* usate in della legge dal concilio non possono finalmente avere, anche in senso di que' padri, altro significato, che quello puramente di un precetto, chechè ne sia del loro material senso. Imperocchè se i padri avessero creduto d'aver con quelle frasi veramente annullati i contratti, e inabilitate le persone a farli, e ciò direttamente senza ulteriori condizioni, siccome in sè stesse significano le parole della legge; non avrebbero poi potuto, appena sciolto il concilio, tutti unitamente riconoscere validi i matrimonj clandestini, dovunque la podestà secolare non ha voluto alla legge ecclesiastica uniformarsi, ed ordinarne a' suoi tribunali l'esecuzione. Convien dunque dire: o che i padri del concilio colle frasi *ad contrahendum inhabiles reddit... irritos facit, et annullat etc.* non hanno inteso altro che di vieppiù esprimere un precetto, onde fossero annullati codesti matrimonj: o che sono loro sfuggite queste frasi come stil di curia, e modo cancelleresco d'esprimersi: o che finalmente ne hanno riconosciuta subito dopo il concilio la poca esattezza, e ne hanno quindi dissimulata la contravvenzione ».

Anzi convien dire, ed è vero assolutamente, che i ripieghi proposti dall'autore, quanto frivoli sono in sè stessi ed inetti a sciogliere la

difficoltà, altrettanto ingiuriosi sono verso i venerandi padri del concilio. A dimostrare la vanità del primo ripiego basta una occhiata alla clausola, che termina il decreto: *Decernit insuper, ut hujusmodi decretum in unaquaque parochia suum robur post triginta dies habere incipiat, a die primae publicationis in eadem parochia factae numerandos.* Se il concilio volle, e dispose, che il decreto non cominciasse avere il suo vigore in qual siasi parrocchia, se non dopo trenta giorni dalla pubblicazione, che se ne fosse fatta in essa parrocchia; doveano i padri sciolto che fu il concilio in virtù dello stesso decreto aver per validi li matrimonj clandestini, che si fossero contratti, prima che si fosse eseguita la pubblicazione a tenore del medesimo. Così la forza del decreto dipendeva bensì dalla condizione voluta dal concilio, cioè dalla pubblicazione da farsene in ciascheduna parrocchia; ma non mai dalla condizione insinuata dall'autore, cioè che dalla podestà secolare ne fosse ordinata l'esecuzione a' suoi tribunali. Ed in fatti ponghiamo, che in taluno di quei paesi, ne' quali benchè soggetti ad un sovrano infedele si permette, o tollera la religione cristiana, si fosse in una qualche parrocchia pubblicato il decreto; certamente i padri tridentini non avrebbero dopo il trentesimo giorno dalla pubblicazione avuti per validi i matrimonj, che vi si fossero clandestinamente contratti. Eppure non vi sarebbe intervenuta la condizione, insidiosamente insinuata dall'autore, cioè che la podestà secolare ne avesse ordinata l'esecuzione a' suoi tribunali. Ed in vero qualunque volta si eccita un qualche dubbio sulla validità, o invalidità di un matrimonio clandestino contratto in tal o tal parte della cristianità; si cerca unicamente, se il decreto del concilio sia stato o no pubblicato nel paese, di cui si tratta, senza cercare inoltre se dalla podestà secolare ne sia stata ordinata l'esecuzione a' suoi tribunali. Onde appare come in tutta la Chiesa cotesto giudizio di validità si ragguaglia unicamente alla condizione decretata dal Tridentino, senza riguardo a quell'accettazione della podestà secolare, da cui l'autore vuole, che dipenda la forza del decreto. Errore che si oppone non ad una semplice opinione, ma all'universale regola, e credenza del cattolicesimo.

Nè convien dire in secondo luogo, che alli padri del concilio sfuggite siano quelle frasi come stil di curia. Non mai fu adunanza, che raccogliesse tanti, e sì eccellenti prelati, e dottori di ogni nazione, forniti di sì profondo sapere in ogni parte dell'ecclesiastiche dottrine; e ben si sa, che il punto della clandestinità in particolare fu discusso con singolare ponderazione, e maturità; e steso in seguito il decreto non a modo cancelleresco, ma conforme alli principj, sulla scorta de' quali fu regolata la decisione.

Nè convien dire finalmente, che i padri ne

abbiano subito dopo il concilio riconosciuta la poca esattezza, e quindi ne abbiano dissimulata la contravvenzione. Questa è una mera visione dell'autore, smentita dalla costanza, con cui seguitarono universalmente i vescovi in tanti concilj provinciali, e sinodi diocesani a promuovere per quanto fu in loro potere l'osservanza del decreto tridentino.

§. III.

Assurda idea dell'annullazione, recata dal medesimo.

Ma che diremo quando venga l'autore a dimostrarci con idee chiare, e distinte non essere l'annullazione de' matrimonj cosa possibile a farsi; che però tentò il concilio una vana impresa, se si credè potere annullarli? Sentiamolo p. 203.

« Ma per ben intendere questo punto convien togliere ogni inutile mistero di parole. Si abbandoni per ora la fraseologia ordinaria dei canonisti, e de' teologi, e con parole chiare si fissi una giusta idea di ciò, che sia annullazione di matrimonio. Egli è certo, che non si annulla il fatto, vale a dire, che non si ottiene, che la promessa espressa non sia espressa. Non si annulla la promessa istessa in quanto atto della volontà, il che non sarà mai in balla di alcuna forza umana: e quantunque sia stata usata da grandi uomini, e dal concilio di Trento stesso la frase di invalidazione de' contraenti, ella è però frase da canonista, che vuol essere intesa, come essi l'intendevano, vale a dire nulla di chiaro, e di preciso al di là d'uno gergo scolastico il meno erroneo, che abbiasi saputo immaginare; come si può comprendere dalle lunghe contestazioni, che a questo proposito si fecero in detto concilio, e per disteso narrate dagli storici. Finalmente non si può dire nemmeno, che il tutto consista nell'annullare l'obbligazione d'osservare il contratto matrimoniale, perchè con ciò si direbbe troppo poco, nè la cosa corrisponderebbe al fatto: mentre il solo togliere ad una promessa l'obbligazione, non inchiude il preciso obbligo di non osservarla; siccome avviene ne' contratti matrimoniali per legge annullati. Ciò posto io dico, che l'annullazione di un matrimonio, proveniente da un impedimento dirimente, consiste non nell'essere intrinsecamente nullo, ma nel dover esser considerato come nullo. (Parlo di matrimonj, che nulli non siano per legge di natura). Di fatti osservo, che coesti conjugati si considerano come concubini; quantunque sia stato ben diverso dal concubinato il loro contratto. Sono puniti come rei, quantunque ignorando la legge non abbiano commesso alcun delitto. Sono costretti a separarsi, quantunque la loro

» unione non abbia un'origine abominevole.
» Si considera la loro prole illegittima, quantunque ben diversa da quella, che nasce senza contratto, e per opera di delitto. Ora se tutte le primarie conseguenze d'un impedimento dirimente consistono nel considerare, come reo chi è innocente, come obbrobrioso chi non è tale; ben si vede, che dunque la base di tutto ciò debbe essere una considerazione diversa dal fatto, il che nel caso nostro è il considerare un matrimonio fatto, come se non fosse fatto ».

Tralascio di osservare la poca esattezza dell'autore nel porre il matrimonio sotto il genere de' contratti di promessa, le quali hanno riguardo di lor natura al futuro; laddove nel matrimonio per mezzo di un consenso *de praesenti* si forma l'unione attuale de' conjugati, cosa ben diversa da una promessa, quale si conviene agli sponsali.

Nè più vi ha di esattezza nel fine di questo lungo tratto, in cui l'autore appresenta fra le primarie conseguenze di un impedimento dirimente il considerare come reo chi è innocente: e ciò sul falso supposto, che siano considerati, e puniti come rei, ed obbrobriosi quelli, che in buona fede contraggono un matrimonio nullo sotto un impedimento dirimente, che ignorano. Onde apparisce la vanità dell'argomento, che ne deduce, val a dire che siccome effetto è di un matrimonio contratto sotto un impedimento dirimente, il far considerare come reo chi non è reo; così ancora effetto sia dell'impedimento dirimente il far considerare come non fatto un matrimonio realmente fatto.

E qui prima d'imprendere un qualche esame delle ragioni, che adduce in prova del suo assunto, osservo, come egli almeno non dissente, che vi siano de' matrimonj effettivamente nulli per legge di natura: il che mi dà luogo di promettere, che qualunque ragione possa egli addurre, onde provare l'effettiva nullità di un matrimonio contratto, per esempio, nel primo grado di consanguinità in linea diretta; che non può negarsi essere impedimento dirimente fondato sulla legge di natura; potrà anche applicarsi alla nullità di un matrimonio contratto sotto un qualunque impedimento dirimente, costituito da legittima autorità, qual si è quella della Chiesa.

Ora passiamo a discontare brevemente le ragioni addotte dall'autore in prova del suo assunto. 1. « Egli è certo, dice egli, che non si annulla il fatto, vale a dire, che non si ottiene, che la promessa espressa non sia espressa » sa ». Verissima è questa proposizione, ma è vera ugualmente nel caso di un matrimonio attentato contro la legge di natura: eppure non fa, che non sia effettivamente nullo un tal matrimonio. 2. « Non si annulla la promessa istessa in quanto atto della volontà ». Certo è che non può farsi, che un atto di volontà non sia

atto di volontà; ma ciò si verifica del pari nel caso del matrimonio attentato contro la legge di natura; eppure non basta ad impedire la nullità di un tal matrimonio. Adduce per terza ragione non potersi dire, che il tutto consista nell'annullare l'obbligazione d'osservare il contratto matrimoniale; perchè con ciò si direbbe troppo poco, nè la cosa corrisponderebbe al fatto, mentre il solo togliere ad una promessa l'obbligazione, non include il preciso obbligo di non osservarla. Ma non avverte, che l'effetto dell'impedimento dirimente consiste ad annullare non solamente l'obbligazione, ma il fondamento stesso dell'obbligazione con impedire, che l'attentato contratto produca quel vincolo d'unione conjugale, in cui consiste il matrimonio; onde anche nasce l'obbligo di astenersi da tutto ciò, che non può esser lecito, se non a chi ha contratto un vero, e legittimo matrimonio. E sembra in vero cosa strana, che l'autore nostro si mostri sì fattamente restio a non voler capire in fatto del matrimonio ciò, che in fatto d'ogni sorta di contratto, volgarmente si capisce senza difficoltà da ogni uomo di sano intelletto. Niuno si mostra difficile a capire, come sebbene non possa la legge annullare l'atto della volontà nella promessa o donazione, che faccia un minore di un suo fondo ad un amico contro il prescritto della legge; ciò non fa, che trattandosi di persona, e di cosa sottoposte alla disposizione della legge, non possa questa inhabilitare il minore a trasferire il dominio del fondo, ed annullarne la donazione: talchè qualunque persista nel preteso donatore la volontà di abdicare da sè il dominio, e trasportarlo nell'amico, non abbia però quella volontà forza, e valore da operare un tal trasporto; cosicchè ingiusto detentore sarebbe il donatario, se in virtù della donazione fattagli dal minore si mettesse in possesso della cosa donata. E così avviene di un matrimonio, contratto sotto un qualunque impedimento dirimente, stabilito dalla Chiesa.

Più sorprendente ancora egli è, che non abbia l'autore avvertito l'enorme assurdo, risultante da quella sua massima, che l'annullazione d'un matrimonio, proveniente da un impedimento dirimente, consiste non nell'essere intrinsecamente nullo, ma nel doner essere considerato come nullo. Scoperta che sia, e dichiarata la nullità di un matrimonio, proveniente da un impedimento dirimente, si concede alle parti la libertà di convolare ad altre nozze; questa facoltà è autenticamente riconosciuta, ed approvata dalla Chiesa in tutta la cristianità, mentre la Chiesa presta il suo ministero alla celebrazione di siffatte nozze, e ne sostiene la legittimità. Ora se l'impedimento dirimente non rendesse il matrimonio intrinsecamente nullo; adunque rimarrebbe tuttavia intrinsecamente intatto il vincolo conjugale fra le parti unitesi sotto l'impedimento dirimente; e non ostante la dichiarata nullità sarebbero ancora intrinsecamente, ed attualmen-

te veri conjughi. Adunque la Chiesa col concedere loro la libertà di passare ad altre nozze, e coll'approvarle, sarebbe caduta universalmente in questo gravissimo errore, che que' conjughi potessero legittimamente contrarre ciascuno da per sè un nuovo matrimonio, mentre sussiste intatto il vincolo conjugale, precedentemente contratto da essi. Mostruosità, che abbastanza dichiara l'erroneità di un sistema, per cui verrebbe la Chiesa convinta di un eccesso, che non potendosi senza ereticale bestemmia imputar-sele, fa, che debba ridondare sul sistema quella macchia di errore, che in niun modo può cadere su di essa.

Abbiamo fin qui vedute le maniere tenute da' nostri avversarj per eludere il significato delle parole, usate dal Tridentino ne' suoi canoni. La prima di Launojo, il quale credè buon partito lo appigliarsi alla voce *Chiesa*, e trasportarne il significato dal ceto sacerdotale al ceto de' fedeli, in quanto comprende li principi, e magistrati, come costituenti l'altra persona della Chiesa.

L'altra dell'autore del novello sistema, che costretto di abbandonare la troppo violenta interpretazione launojana, stimò doversi rivolgere alla voce *constituere*; quasichè non fosse un peggior stravolgimento di quello di Launojo il voler disnaturare il vero, e legittimo senso di quella voce per farle significare la semplice *ingiunzione di un quasi precetto*: che poi ridotto ad un semplice diritto di rappresentanza, e di esortazione da farsi dalla Chiesa al laico, collima per altra via allo stesso intento di spogliare la Chiesa d'ogni potere di costituire impedimenti dirimenti, e tutto riporlo sotto la disposizione della podestà secolare.

Non era per altro possibile, che i nostri avversarj non sentissero in loro coscienza la vanità ed insussistenza di siffatti ripieghi. Che però hanno tentato appigliarsi ad altro spediente, per cui rimanendo anche le voci del Tridentino nel possesso del proprio loro significato, si venisse a snervare la forza delle sue definizioni, e degli anatemi vibrati contro li dissenzienti.

Consiste il nuovo stratagemma in volere, che ne' canoni tridentini si abbia da fare una distinzione tra quelli, che cadono sul domma, ai quali confessano non potersi contraddire senza errore, e quelli, che pretendono cadere soltanto sulla disciplina, ne' quali pertanto altro non si contenga fuorchè una qualche legge, che mai non può vestire il carattere di articolo di fede. Ma prima di venire alla discussione di questo punto, d'uopo è, conforme al piano propostoci, mettere in vista un terzo raggirio immaginato da un moderno scrittore anonimo sul tenore del canone tridentino, per isvolgerne il naturale ovvio significato.

§. IV.

Terzo raggio di altro anonimo scrittore per istrovolgere l'intelligenza de' canoni tridentini.

Nè men infelice, e più inetta ancora può dirsi la strana fantasia dell'autore del libretto intitolato (*Diritto libero del sovrano sul matrimonio*, senza data di luogo, nè di anno). Vuole questi p. 16., che dal can. 1. del concilio di Trento sess. 24. s'inferisca bensì, che *Cristo abbia istituito un sacramento per il matrimonio*, ma che non abbia elevato il matrimonio ad essere sacramento. « Ed affinché (così egli) la cosa meglio sia spiegata, dirò che altro è istituzione » di sacramento, altro è che Cristo avesse » elevato il matrimonio a sacramento. In primo luogo, se riguardiamo le parole del concilio di Trento; disse, che il matrimonio sia » istituito da Cristo. Dunque il concilio parla » d'istituzione, e non di elevazione. Ma Cristo non istituì il matrimonio; dunque si deve » intendere il sacramento, che stabilì per il » matrimonio. Non elevò il matrimonio a sacramento; perchè se ciò avesse fatto, oltre » chè il concilio l'avrebbe espresso, avrebbe » data la podestà a' contraenti di amministrare » un sacramento: cosa ch'ei pretende essere contraria alla dottrina dei padri.

Non è da ridere, ma da compiangere la miseria dell'uomo nel vedere fino a qual segno lo spirito di errore capace sia di stravolgere le facoltà dell'intelletto umano. Dice l'autore in primo luogo, che a riguardare le parole del concilio di Trento debba dirsi, che il matrimonio sia stato istituito da Cristo; e tosto soggiunge, che pure Cristo non istituì il matrimonio. Adunque già dovremo dire, che seppero il concilio tale scelta fare delle sue parole, che a chi le riguarda appresentano una patente falsità: cosa che quanto disonorante sarebbe per il concilio, se fosse vera; altrettanto disonora chi l'avanza contra ogni verità. Ma prima di porre sotto gli occhi de' leggitori le parole stesse del concilio non men giuste, e misurate, che piane ed intelligibili a chiunque le miri con occhio sano, veggiamo il razlocinio, che ha saputo ritrarne la sottigliezza dell'autore. « A riguardare le parole del concilio Cristo ha » istituito il matrimonio; ma pure Cristo non » ha istituito il matrimonio. Dunque si dee » intendere, secondo il concilio, che Cristo ha » istituito un sacramento per il matrimonio ».

E che? Da questo che il matrimonio sia stato istituito prima di Cristo fatto uomo, come segue mai, che a Cristo non sia piaciuto sollevare il matrimonio all'essere di sacramento? Fu in vero il matrimonio istituito dalla prima origine; e nell'istituirlo volle Iddio imprimervi l'augusto segno della unione di Cristo colla Chiesa. Cristo vi aggiunse l'efficacia di produrre la

grazia in chi contrac questa unione conjugale sotto le condizioni prescritte; ed ecco il matrimonio sollevato alla dignità di sacramento. Egli è dunque assurdo il fingere, che Cristo abbia fatto per il matrimonio un sacramento, che non è il matrimonio, ma una cosa distinta dal matrimonio, e che lascia il matrimonio nel puro essere di semplice contratto naturale, e civile. Anzi siccome il segno della unione di Cristo colla Chiesa è intrinsecamente riposto nella unione conjugale, ossia nel matrimonio in sè stesso, e non in alcuna cosa disgiunta da esso; così avendovi Cristo aggiunta l'efficacia di produrre la grazia, fece, che col contrarre l'unione conjugale, e col ricevere in essa il segno della sua unione colla Chiesa, si ricevesse un segno produttivo della grazia, vale a dire un vero, e proprio sacramento. E siccome questo segno risiede intrinsecamente nell'atto stesso, in cui si forma quell'unione conjugale, che è quella, e non altra, che rappresenta l'unione di Cristo colla Chiesa: così ben facilmente s'intende, come il matrimonio sebbene da principio istituito come contratto, fu poscia quello stesso da Cristo istituito come sacramento; facendo, che quello, che prima era soltanto contratto, accompagnato però di già da un certo religioso carattere, fosse un vero, e propriamente detto sacramento per li battezzati, che li ricevono sotto le condizioni prescritte.

Ora veggiamo qual senso appresentano le parole del concilio a chi ben le riguarda. Sono queste riferite dall'autore medesimo: « Nel can. » 1. dunque dissero (i padri): *Si quis dixerit matrimonium non esse vere, et proprie unum ex » septem legis evangelicae sacramentis, a Christo » domino institutum ec.* » e losto soggiunge, che: » Se in questo canone si fosse detto, *sacramentum matrimonii* in cambio di *matrimonium*, » ogni questione sarebbe finita » cioè che non rimarrebbe luogo da dubitare, che il matrimonio sia stato istituito sacramento da Cristo. Ma forse no' dice apertamente il concilio per chiunque intenda un poco di latino? L'espressione sopra riferita del concilio non è la stessa, che se avesse detto: « *Si quis dixerit matrimonium non esse unum sacramentum ex septem » sacramentis a Christo Domino institutis* » onde s'intenda, che se il matrimonio è uno dei sette sacramenti istituiti da Cristo, egli è dunque anch'esso un sacramento istituito da Cristo? Che però se non frappose la parola *sacramentum* fu per evitare una inutile ripetizione di una parola, che vi risaltava da sè stessa. E non l'avea già espressamente enunziato nel capo di dottrina immediatamente premessa al canone? « *Cum igitur matrimonium in lege » evangelica veleribus connubiis per Christum » gratia praestet; merito inter novae legis sacramenta annumerandum, sancti patres nostri, concilia, et universalis Ecclesiae traditio » semper docuerunt* ». Dire che il matrimonio

è annoverato da' padri, da' concilj, dalla tradizione della Chiesa fra i sacramenti della nuova legge, non è lo stesso, che il dire, essere il matrimonio un sacramento della nuova legge? Di più cita il concilio in prova di questa verità il testo dell'Apostolo: *Sacramentum hoc magnum est: ego autem dico in Christo, et in Ecclesia*. E questo il dice l'Apostolo del matrimonio, in quanto segno dell'unione di Cristo, e della Chiesa; qual fu dalla sua primitiva istituzione. Onde secondo il costante insegnamento della Chiesa quel matrimonio, che fu sacramento *in lato sensu* sotto la legge di natura, e la legge scritta; fu nella legge evangelica innalzato da Cristo all'essere di vero e proprio sacramento: come si è spiegato nella Prima Parte; ove anche si è dichiarato, come questa ragion di sacramento sussiste del pari non solo nella più comune, ed autorevole sentenza, che tiene i contraenti per ministri del medesimo, ma ancora di quelli, che hanno per condizione necessaria la benedizione, o intervento del ministro.

E qui giudicherà il saggio leggitore, quale sia la più strana fra le interpretazioni, con cui hanno impresso i nostri avversarj di stravolgere la naturale, piana, ovvia intelligenza delle voci usate da' padri tridentini ne' loro canoni; o quella di Launojo col voler, che per lo nome di Chiesa debbasi intendere la podestà laica, o quella del moderno canonico, che tolto alla voce *constituere* il suo significato di stabilire, vi surrogò il peregrino concetto della *ingiunzione di un quasi precetto*, che si riduce alla facoltà di proporre un *progetto di legge*: o finalmente quella del terzo recente anonimo, che prende in parola i padri tridentini, per aver detto *matrimonium* in vece di *sacramentum matrimonii*, in un luogo, ove espressamente annoverano il matrimonio fra i sacramenti. E non dovrà meritamente aversi per disperata una causa, che altro non ha da affacciare, fuorchè la stravagante serie di siffatti sofisticati infingimenti, peggiore l'uno dell'altro?

Ora passiamo alla discussione dell'altro capo delle cavillazioni, cui si ripiegano gli avversarj per eludere la forza de' canoni tridentini, col delrarre loro il carattere, ed in conseguenza l'autorità di canoni dommatici.

S. V.

Illusione di Launojo nella distinzione, che si prende ad insinuare tra li canoni dommatici, ed i pretesi disciplinari del concilio di Trento relativamente al matrimonio.

Comincia Launojo a spiegarsi in quel suo famoso trattato p.1. art.3 cap. 14. espressamente intitolato *Galeata praemunitio ec.*, e ivi s'introduce con dire: « Sunt theologi, sunt juris-
Tomo V.

» consulti, sunt et quidam alii, qui simul at-
» que concilliorum canones, et decreta pontifi-
» cum de re quapiam edita reperiunt, non al-
» tius inquisita re, statim colligunt, canonum
» et decretorum materiam ad sacerdotalem or-
» dinem primo, et per se pertinere, eamque
» a civili magistratu abalienandam prorsus es-
» se. Id autem hominum genus falli, atque er-
» rare demonstrandum est: demonstro breviter ».

Prego chi legge a stare attento al modo, con cui procede Launojo nel corso de' suoi ragionamenti: come dopo un inutile sfoggio d'erudizione per provare ciò, che da niun si contrasta, esservi tali canoni, e decreti pontificj, che vertono sulla disciplina; se ne vale, concludendo da particolare a particolare, che tali pure debbano aversi li canoni emanati dal Tridentino in proposito del matrimonio. Seguiamo.

« Quin manumissiones juris sint principum,
» nemo sane dubitare potest. Constantinus ta-
» men manumittendi potestatem episcopis con-
» cessit, ut in libro 1. justiniani cod. tit.
» 13. traditur ». E qui riferisce due leggi dell'imperatore inserite nel codice, con soggiungere: « Sozomenus testimonium praebet his le-
» gibus in lib. 1. historiae c. 9. Constantinus
» tres leges tulit, quibus decrevit, ut omnes, qui in
» Ecclesiis essent testimonio sacerdotum liberta-
» ti donati, in rempublicam romanam adscribe-
» rentur ».

Si noti come dalle riferite leggi di Costantino, non meno che dall'estratto, che ne dà Sozomeno, chiaro apparisce, che l'oggetto di esso non era di concedere ai vescovi il diritto di affrancare, qual diritto ebbero ab antico i padroni verso i loro servi; ma di ordinare in testimonio della riverenza, ch'ei portava alla Chiesa, che quei che fossero affrancati nella Chiesa dai loro padroni sotto l'assistenza dei vescovi, godessero de' diritti della cittadinanza romana, non meno che se nell'affrancamento si fossero praticate le solennità prescritte a tal effetto: « Qui religiosa mente in Ecclesiae gre-
» mio servis suis meritam concesserint liber-
» tatem, eandem eodem jure donasse videan-
» tur, quo civitas romana solennitatibus de-
» cursis dari consuevit: sed hoc duntaxat his,
» qui sub aspectu antistitum dederint, placuit
» relaxari ».

Così la seconda legge nel codice: da cui apparisce, che ivi non si tratta di podestà di affrancare da concedersi a' vescovi, ma di privilegio, per cui l'affrancamento fatto nella Chiesa sortisse lo stesso effetto, che se fosse fatto colle solennità solite praticarsi. Eppure non si vergogna Launojo di stravolgere immediatamente sotto gli occhi di chi legge l'intento, e l'oggetto di quelle leggi, soggiungendo: « At episcopi post jus manumittendi ab
» imperatore sibi concessum, de manumissio-
» nibus perinde sanxerunt canones, ac si ma-

» numittendi potestas sibi jure proprio quae-
» sita, vel divinitus data esset. Id testantur
» synodi, quarum canones sequuntur ». Veg-
giamo se que' canoni appresentano veramente
quel senso, che vorrebbe Launojo farci ravvi-
sare in essi, cioè, se in que' canoni li vescovi
si attribuiscono la podestà di affrancare, come
conceduta loro da Dio.

Si cita in primo luogo il can. 7. del concilio
arausic. I. « In Ecclesia manumissos, vel per
» testamentum Ecclesiae commendatos, si quis
» in servitutem, vel obsequium, vel ad colona-
» riam conditionem imprimere tentaverit, a-
» nimadversione ecclesiastica coerceatur ». For-
se qui si fulmina l'anatema contro chi dica
non aver la Chiesa la podestà di affrancare?
Più sinceramente vien rappresentato l'intento
del canone dal dotto Sirmondo nella nota, che
vi appone (presso Labb. t. 4. col. 709. edit.
ven.): « Ut manumitti a dominis servos in Ec-
» clesia liceret, concessum est a Constantino Ma-
» gno, cujus ea de re gemina lex est cod.,
» tertiae autem meminit Sozomenus lib. 1.
» hist. c. 9., quo jure cum antea careret Afri-
» ca. exemplo Italiae postulandum decrevit, ut
» est in synodi africanae can. 31. et 49.: Pla-
» cuit, ut de manumissionibus in Ecclesia cele-
» brandis, ab imperatore petatur . . . Alii li-
» bertos suos Ecclesiae morientes commenda-
» bant. De quibus in concilio II. matiscon. can.
» 7. et in Toletano IV. c. 72. Utrosque syno-
» dus vexari a quoquam velat ». Che ha da fa-
re colla podestà di affrancare i servi altrui la
proibizione, che fanno i vescovi di non vessare
ingiustamente que' liberti, che furono nella
Chiesa da' loro padroni legittimamente affran-
cati?

Non altro vien disposto ne' canoni de' concilij
susseguentemente citati da Launojo, nel
can. 33. del concil. arelat. II., nel 7. dell' Au-
relian. V., e nel 7. del Matiscon. II.

Vanamente pertanto soggiunge Launojo:
« En conciliorum plurium canones, quorum
» materia in jure civili plane consistit: inae-
» dificantur legibus, quas Constantinus impe-
» rator tulit. Quid enim magis ad jus illud
» pertinet, quam vindicatio in libertatem, et
» causae, quae ex ea nascuntur? Quid minus,
» quam assertio haec, et manumissio superna-
» turalem ad finem de se ipso refertur? Et ta-
» men quidquid id est, totum sacris concilio-
» rum canonibus communiter ».

Ma in che modo *communiter*? Forse nell'as-
sumere la podestà dell'affrancare i servi altrui,
e di dare a questi sotto tale, o tale condizione i
diritti della cittadinanza romana? Nulla meno:
ma bensì a vietare le violenze attentate iniqua-
mente, ed in odio della Chiesa contro quei liberti,
che in virtù della legge di Costantino aveano
legittimamente sotto la presidenza de' vescovi
acquistati li diritti della libertà. E non è for-
se materia propria della Chiesa il vietare le

inglurie, che le si fanno da' suoi figliuoli, e
riprimerle in modo, che il refrattario *ecclesiasti-
ca animadversione coerceatur*? Ninn vestigio vi
ha pertanto in que' canoni, onde appaja, che
abbiano voluto que' padri assumersi alcun di-
ritto in quello, che alla podestà spettava del-
l'imperatore: ma bensì in quel celebre concilio
arausicano dell'an. 441., e nei seguenti spicca
un illustre monumento dell'ecclesiastica podestà
coercitiva, che compete ai pastori della
Chiesa. E così vano e ridicolo riesce il magi-
strale tuono, con cui si fa Launojo ad avvertir-
ne, che « faciendus est canonum delectus ex
» obiecto, et fine, quem illi spectant: hinc o-
» portet perspicere, num sanciti sint in male-
» ria spirituali, vel civili ». Quasi ch'è so-
praccitati canoni vi fosse ombra di ambiguità
in tal proposito; e grande esame si richiedes-
se per distinguere ciò, che appartiene al dirit-
to dell'affrancamento, stabilito dalla legge im-
periale, e ciò che appartiene al diritto della Chiesa
di vietare, e reprimere con ecclesiastica animad-
versione le violenze usate contro i liberti, a lei
raccomandati, e legittimamente affrancati.

Ma veggiamo la conseguenza, cui mirava
Launojo; conseguenza non meno illusoria, che
il ragionamento, da cui la deduce: « At enim
» (segue egli a dire) ut vere, affirmateque di-
» ci nequit, relatos de manumissione arausica-
» ni, arelatensis, aurelianensis, et matisconen-
» sis concilii canones ex se ipsis spirituales esse,
» vel ab imperatorum legibus non pendere:
» sic et vere, affirmateque dici nequit, relatos
» supra agathensis, epauensis, et aurelianen-
» sis concilii canones de matrimonialibus im-
» pedimentis ex se ipsis spirituales esse, vel
» ab imperatorum legibus non pendere
» Neque enim agathensis, epauensis, et au-
» relianensis concilii canones de connubiali-
» bus impedimentis expressius loquuntur, ac
» disertius, quam arausicani, arelatensis, au-
» relianensis, et matisconensis concilii canones
» de servorum manumissionibus loquuntur.
» Hanc comparisonem premimus, et urgemus,
» in hac habitamus, et quiescimus ».

Troppo male si appoggia Launojo sulla pre-
tesa conformità dei canoni riguardanti le ma-
numissioni, ed i canoni riguardanti gl'impe-
dimenti matrimoniali: troppo insigne il divar-
io, che passa fra gli uni, e gli altri. Si è fin
qui esposto, quanto sia diverso il tenore de'
primi dall'aspetto, sotto il quale egli vorrebbe
farli apparire; e quanto agli altri, se vorrà chi
legge ricorrere a quanto si è detto nel §. IX.
della Prima Parte (p. 371 e segg.) contro Launojo,
ne ravviserà facilmente la diversità per molti ca-
pi, che basterà pertanto accennare qui somma-
riamente. 1. Quanto alli concilij agatense, epau-
nense, aurelianense I. non può, come vuole
Launojo, derivarsi dalle leggi imperiali la for-
za delle ordinazioni loro sopra gl'impedimen-
ti, posciachè negli anni 503. 511. 517., ne'

quali furono celebrati que' concilj, Agde sottoposta era al re Visigoti, Epaona ai Borgognoni, Orleans a' Franchi, come anche nota Sirmondo (annot. sul conc. epaon. presso Labb. t. V. col. 710. edit. ven.): « Ut agathense concilium eorum (episcoporum) tantum fuit, qui Wisigothorum imperio parebant, et autem relian. I. dumtaxat eorum, qui sub Francorum erant potestate, sic ad Epaonense ita tantummodo convenerunt, qui Burgundionum finibus continebantur ». 2. Molto meno può riferirsi alle leggi imperiali l'impedimento dell'affinità in primo grado stabilito nel concilio eliberitano; che però il dotto giureconsulto Fernando Mendoza stimò esser quel decreto del concilio il primo emanato in tal proposito. 3. Non ammette replica la testimonianza di s. Basilio nel ripeterlo, che fa dall'autorità de' santi padri la disciplina, che avea forza di legge nella Chiesa, nel riprovare siffatte nozze non solo come illecite, ma anche invalide; giacchè in quelle si ordinava la separazione de' pretesi congiugi, *colla quale frase si esprimeva anticamente la nullità*, come il confessò l'autore del novello sistema vol. I. pag. 129. 4. Adunque la Chiesa ha in sè riconosciuta la podestà di stabilire impedimenti, e impedienti, e dirimenti, indipendentemente dalla podestà civile; il che non si verifica riguardo alle manumissioni, e alli diritti di cittadinanza romana in favor de' liberti. 5. Falso è pertanto, che abbia giammai la Chiesa riconosciuto, che la costituzione degl'impedimenti sia di ragione puramente civile, nè appartenga *jure proprio* alla Chiesa. 6. Quindi stranissima cosa ella è, che un dottore cattolico, quale si professava Launojo, siasi indotto a far suo l'errore di M. A. de Dominis nel ridurre il contratto matrimoniale alla classe di ogni altro contratto meramente civile, quale si è il contratto di compra e vendita; come egli in proprij, e formali termini si esprime (parte 1. art. 1. c. 9.): « Eadem est ratio contractus matrimonij, quae venditionis aut emptionis ». Eppure la ragione, su cui si fonda per togliere alla Chiesa l'autorità di fare impedimenti dirimenti, ed attribuirli privativamente alla podestà civile, si è, (p. 1. art. 3. c. 12.) che non avendo l'ordine sacerdotale alcuna presidenza « in iis quae per se cum ad officium naturae, tum ad officium communitatis pertinent; sic jus non habent reddendi personas inhabiles in utramque officium, quod ordinis mere naturalis est, nec de se ipso ad supernaturalem finem tendit ». Adunque intanto sostiene Launojo non potersi dall'ordine sacerdotale stabilire impedimenti dirimenti il matrimonio, in quanto suppone esser questo contratto ristretto entro i termini dell'ordine puramente naturale, e civile. Ma come mai può ciò verificarsi di un contratto, che nella sua prima istituzione fu da Dio sollevato al di sopra di ogni naturale, e civile contratto, col-

l'imprimere in esso l'augusto segno dell'unione di Cristo colla Chiesa? che indi fu da Cristo sublimato all'esser di sacramento? che tra i cristiani è diretto non meno alla pia educazione, che alla procreazione della prole? Convienne, che colla solita sua incoerenza si fosse Launojo dimenticato dell'approvazione data da lui (p. 1. art. 1. c. 1. 2. 3.) alla dottrina di s. Tommaso, tratta dal lib. 4. *Cont. Gent.* c. 78., ove il santo dottore esponendo, e distinguendo i tre fini, ai quali è ordinato il matrimonio, dopo aver detto, che egli è *officium naturae*, in quanto è ordinato alla perpetuità della specie; e che in quanto è ordinato al bene politico, soggiace all'ordinazione della legge civile, soggiunge: *in quantum igitur ordinatur ad bonum Ecclesiae, oportet quod subiacet regimini Ecclesiae*: ordinazione che per ciò stesso tende ad un fine soprannaturale; sia in quanto il matrimonio è diretto alla cristiana istituzione della prole; sia perchè il contratto matrimoniale è la materia prossima, in cui *perficitur sacramentum*, come si è rilevato contro la Spalatense nel §. V. della Pr. P. (p. 357 e segg.). Che però l'autore stesso del novello sistema (vol. 2. p. 201.) si lasciò cader dalla penna questa significante confessione: « Ed a vero dire sembrerebbe assai strano, che la Chiesa non potesse far leggi di sorta alcuna sulla maniera di prestare a' sacramenti la materia; del che non havvi forse cosa più sacra fra gli oggetti dell'esterna religione ». Adunque per negare alla Chiesa, in quanto comprende il ceto sacerdotale, la podestà di fare impedimenti dirimenti, si fonda Launojo in una supposizione manifestamente erronea, cioè che il contratto matrimoniale fra' cristiani medesimi sia un contratto di ordine puramente naturale, e civile.

Dopo questo apparato di false supposizioni procede Launojo a decidere francamente doverli li canonici tridentini riguardare quali decreti spettanti alla disciplina, non al dogma. Così egli p. 1. art. 4. c. 4. « Porro non ante tollam manum de tabula, quam observaverim eos falli graviter, qui propter dictum anathema, tridentinos canones non ad disciplinam tantum, sed etiam ad fidem pertinere docent: quasi vero canon in disciplinae causa editus anathemate muniri non possit. Nescierunt Gregorium juniores, cum quasdam circa matrimonium leges negligi perspiceret, ut illas diligentius custodirentur quam antea, in romano concilio decreta haec condidisse: *Si quis commatrem spiritalem duxerit in conjugio, anathema sit: si quis consobrinam suam duxerit in conjugio, anathema sit*. Quis autem propter denuntiatum anathema duplex, dogma fidei duplex a Gregorio constitutum assereret? Spectandum est in primis, utrum canonis materia fidei dogma ferat: non enim potest quilibet in dogma catholicum evadere ».

Opportuno avvertimento. Distinguiamo dunque le materie, che appartengono alla disciplina, e le materie dottrinali, che possono appartenere al dogma. Materia spettante alla disciplina sono le leggi, che prescrivono semplicemente ciò, che sia da farsi, o evitarsi; e che siccome adattabili alle circostanze de' luoghi, e de' tempi, sono di lor natura variabili. Materia spettante alla dottrina, e perciò di sua natura dogmatica, che per ciò stesso può cadere sotto il dogma, si è il dichiarare, a chi per istituzione divina spetti la podestà di formare le leggi della disciplina. Posta questa distinzione, manifesta si rende la differenza, che passa tra li canoni del concilio romano allegati da Launojo, e li canoni del Tridentino sopra gl'impedimenti dirimenti. Li canoni del concilio romano impongono la pena dell'anatema, ossia della scomunica alli trasgressori di una legge di già stabilita, ed è ben chiaro, che l'imposizione di una tale, o tale pena più che altra, è materia di disciplina, e non già una formale dichiarazione in materia di dottrina.

All'incontro li canoni tridentini non si fermano in costituire impedimenti dirimenti, e a decretare pene contro i contravventori, ma definiscono *Ecclesiam potuisse, Ecclesiam posse*: dichiarazione, che non contiene una semplice legge preceittiva da osservarsi, ma un articolo di dottrina da professarsi, e cui non si possa contraddire senza diventare anatema. Non è dunque il canone tridentino una semplice ordinazione, regolatrice della disciplina; ma la definizione di un punto dottrinale, da somministrare la materia di un canone dogmatico.

E che tale infatti sia stato l'intento de' padri tridentini ce lo dichiara espressamente lo stesso concilio. 1. nel titolo che porta in fronte la sess. 24. *Doctrina de sacramento matrimonii*: titolo che appalesa l'intento del concilio di dichiarare la dottrina, e non soltanto di regolare la disciplina, come il fa ne' decreti seguenti sotto il titolo *De reform. matrim.*

2. In tutto il tenore del dottrinale, che serve di preambolo a' canoni; ove dopo avere il concilio esposto, e deplorato il guasto delle empie dottrine prodotte dai novatori, ed eretici di que'tempi circa il matrimonio, spiega in fine l'intento suo nel decretare gli anatematismi, che immediatamente seguono: « Quorum temeritati sancta, et universalis synodus cupiens occurrere, insigniores praedictorum schismaticorum haereses, et errores, ne plures ad se trahat perniciose eorum contagio, exterminandos duxit, hos in ipsos haereticos, eorumque errores decernens anathematismos ». Ove chiaro si scorge l'intento del concilio di vibrare i suoi anatematismi contro l'ereticali dottrine sparse dagli eretici, e scismatici; e di canonizzare in conseguenza altrettante verità dogmatiche, quanti sono gli errori anatematizzati in que' canoni. E chi potea meglio spiegare la

mente del concilio, che il concilio medesimo?

3. Altro non men certo argomento dello stesso intento ne porge ciò, che avvenne alla lettura del can. 9. sess. 13. (de sacrosancto Eucharistiae sacramento) concepito in questi termini: « Si quis negaverit omnes, et singulos Christi fideles utriusque sexus, cum ad annos discretionis pervenerint, teneri singulis annis saltem in Paschate ad communicandum juxta praeceptum sanctae matris Ecclesiae, anathema sit ». Da qualche teologo fu rilevato, che trattandosi di precepto non divino, ma ecclesiastico, l'articolo opposto dovesse piuttosto notarsi come scismatico, che come eretico. Segno di già, che s'intendevano proscritti come eretici gli articoli, ai quali si apponeva l'anatema. Pure, come riferisce Natale Alessandro (art. 8. de sess. 13. decretis): « Sed reliquus consensus anathemate damnandum putavit, in quod postea omnes convenere: quod negans Christifideles hoc Ecclesiae praecepto obligari, neget consequenter traditam Ecclesiae a Christo potestatem leges condendi ad fidelium salutem promovendam: quod certe haereticum est ». Adunque per universale, ed unanime consenso de' padri fu giudicato, che col decretare l'anatematismo, l'articolo fosse, e dovesse intendersi proscritto come eretico. E ciò ben meritamente. Imperocchè sebbene il precepto della comunione annua spetti ad una legge di disciplina; non è oggetto di disciplina, ma di pretto dogma la podestà della Chiesa di obbligare i fedeli all'osservanza de'suoi precepti. Onde col negare, che siano tenuti li fedeli alla comunione annua *saltem* nella Pasqua *juxta praeceptum sanctae matris Ecclesiae*, si viene a negare alla Chiesa la podestà d'imporne l'obbligo colle sue leggi, *quod certe haereticum est*. Lo stesso ad evidenza si verifica ne' canoni 3., e 4. della sess. 24. diretti non solo a confermare gl'impedimenti stabiliti, che è cosa di disciplina, ma principalmente a definire il dogma della podestà, che ha la Chiesa di stabilirli, dichiarando, *Ecclesiam potuisse, Ecclesiam posse*. Cosicchè la parte preceittiva concernente alla disciplina, nulla toglie o pregiudica alla parte dogmatica, che definisce l'autorità, che ha la Chiesa di stabilirla. Autorità, che è oggetto di dogma, cui voler contraddire, *certe haereticum est*.

Oltrechè può facilmente osservarsi, come in tutto il corso delle sessioni si prefissero i padri tridentini di spiegare, e dichiarare espressamente i dommi cattolici, notando cogli anatematismi come eretiche le dottrine proscritte nei rispettivi canoni. Così nelle parole promesse alli canoni della cit. sess. 13. « Quoniam autem non est satis veritatem dicere, nisi delegantur, et refellantur errores; placuit sanctae synodo hos canones subungere, ut omnes, jam agnita catholica doctrina, intelligant quae, quae ab illis haereses caveri, vitarique debeant ».

Ora qui sottoponiamo alla considerazione di chi legge, qual giudizio abbia da formarsi dell'ultimo argomento, serbato da Launojo qual arme di riserva da finire la questione, ed imporre silenzio a chiunque venisse voglia in avvenire di rivendicare alli canonici tridentini la forza di decisioni dommatiche intorno alla podestà di stabilire impedimenti dirimenti: « *Cae-
» terum (così egli) ex iis, quae in articulo III.
» capite XIV. de manumissione disserimus,
» formari potest similis tridentino canonica-
» non hic: Si quis dixerit Ecclesiam non po-
» tuisse servos manumittere, vel in iis manumit-
» tendis errare, anathema sit; et sic formatus
» canon homines loquaciter litigiosos compri-
» met, et in officio disputationis justae conti-
» nebit ». E che? Un canone fittizio, formato a capriccio da Launojo sulle manumissioni, che nulla ha di simile neppure agli antichi canonici emanati in tal proposito, ne quali neppure vestigio vi ha del *Si quis dixerit* contro i neganti la podestà, ma soltanto l'intimazione della scomunica contro gl'ingiusti oppressori, come si è ampiamente dichiarato di sopra; si vorrà far simile alli canonici tridentini, ne quali espressamente, e formalmente si definisce l'autorità che ha la Chiesa, di stabilire impedimenti dirimenti? Qual canone non si potrà eludere con siffatte inettissime arguzie?*

Bensì noi soggiungeremo un invincibile argomento della dommatica irrefragabile autorità de' canonici tridentini, tratto non già dal nostro cervello, che noi non pretendiamo emulare l'acume di Launojo, ma dal consenso universale della Chiesa. Ella è cosa di notorietà pubblica, come terminato che fu il concilio di Trento, le dottrine tutte definite ne' canonici furono universalmente avute come altrettanti articoli di fede in tutto il cattolicismo; e riprovate, ed abbominate come altrettante eresie le dottrine contrarie, anatematizzate ne' canonici. Risulta questo unanime consenso da que' molti, e molti concilj provinciali celebrati nelle varie parti del mondo cattolico, riferiti da Natale Alessandro. Servono a confermare la stessa verità le opposizioni, che si fecero da certi magistrati alla pubblicazione del medesimo; poichè quelle opposizioni riguardano soltanto alcuni pochi punti di disciplina, compresi sotto i decreti *de re-
form.*, nè questione si mosse giammai circa i dommi definiti ne' canonici. Chiunque pertanto voglia derogare alli canonici tridentini la forza e l'autorità di decisioni dommatiche, non dee avere ribrezzo di convenire, che dal concilio di Trento fino all'attacco di Launojo sia caduta la Chiesa universale, e giaciuta in questo gravissimo errore, di tener per verità di fede certi articoli, che sono errori, e di rigettare quali eresie certi articoli, che sono schiette verità. Ed ecco svanita l'infedeltà della Chiesa. Ecco altresì in qual abisso vengono a terminare le novità launojane, e de' partitanti.

S. VI.

L'autorità propria e indipendente della Chiesa, nell'apportare impedimenti dirimenti, vindicata colla dommatica definizione del Tridentino contro li sistemi sì di Launojo, che del novello scrittore.

Posto qual incontrastabile principio, fondato sulla base immobile della Chiesa, che li canonici tridentini relativi al matrimonio sono altrettante decisioni dommatiche; ne viene in conseguenza esser domma cattolico, che ha la Chiesa, presa per l'ordine sacerdotale, *jure proprio* la podestà di fare impedimenti dirimenti, senza che vi abbisogni l'annuenza, o assenso de' sovrani, cui spetti come *alteri personae Ecclesiae* la podestà di stabilirli; oppure si richieda il simultaneo concorso de' medesimi, come intrinsecamente necessario a produrre l'impedimento, come vuole il citato canonico. Imperocchè proprio, ed essenziale carattere di un domma cattolico egli è, che in esso si contenga una verità del tutto immutabile: in guisa che la proposizione, con cui si annunzia una qualsivisia domma cattolica, sia tale da doversi verificare in ogni tempo; e che siccome è vera nel tempo presente, in cui vien definita, così sia stata sempre vera per lo passato, nè possa cessare di essere vera nell'avvenire. Ora se la podestà, che il concilio definisce competere alla Chiesa, non le competesse *jure proprio*, ma soltanto per assenso, connivenza, o concorso dei principi, non sarebbe stato sempre vero per lo passato *Ecclesiam potuisse*, e potrebbe cessare di esser vero nell'avvenire *Ecclesiam posse* apportare impedimenti, dirimenti il contratto matrimoniale. Non sarebbe stato vero per lo passato, e massimamente in que' primi secoli di atroce persecuzione; ne quali non può dirsi, che li sovrani prestassero annuenza, o concorso alle leggi di una Chiesa, che anzi cercavano di sterminare, ed abolire per ogni mezzo: potrebbe cessare di esser vero nell'avvenire, qualunque volta venissero i principi a ritirare l'annuenza, o concorso, da cui si fa dipendere la podestà della Chiesa. Anzi neppure sarebbe universalmente vero al presente, cioè relativamente alli cristiani sudditi dei principi infedeli, o acattolici; ne' domini de' quali, mancando la connivenza, assenso, o concorso de' principi, non avrebbe la Chiesa la podestà di apportare impedimenti contro il tenore delle leggi vigenti in quelle parti. Cosicchè sarebbe sempre in arbitrio della podestà laica il far sì, che un canone dommatico d'immutabile verità si tramutasse ad ogni cenno di vero in falso, di falso in vero. Così apparisce la falsità degli opposti sistemi; qual fu già con tanta forza rilevata, e posta nella più chiara luce di evidenza nel luminosissimo breve diretto dalla santa me-

moria di Pio VI. al cardinale arcivescovo di Malines sotto il 2. febbrajo 1782.

Fa ribrezzo in vero l'essersi potuto scrivere da un sacerdote, professante il cattolicesimo, ciò, che si legge nel vol. 1. p. 29. della citata opera *del diritto ec.* « È massima, che le sanzioni, e gli stabilimenti disciplinari della Chiesa, sa, anche radunata in un concilio universale, » in que' paesi, dove dalla pubblica autorità » non sono accettati, ivi non obbligano, e non » sono leggi, e la coscienza non vi è impegnata ». E che? Non era legge il decreto disciplinare promulgato dal concilio apostolico, per oracolo dello Spirito Santo, nè avea forza di obbligare, ed impegnare la coscienza de' fedeli, perchè non accettato dalla pubblica autorità? E non è ciò lo stesso, che negare allo Spirito Santo l'autorità d'impegnare le coscienze senza l'annuenza della podestà laica? Non sono stabilimenti disciplinari li precetti del digiuno, e dell'astinenza di certi cibi in certi tempi; del dover assistere al sacrificio ne' dì festivi, della confessione annua, della comunione pasquale? E vorrà l'autore, che ne' paesi, ove quegli stabilimenti non sono accettati dalla pubblica autorità, non abbiano la forza di obbligare la coscienza de' fedeli ivi dimoranti, ovunque abbiano il comodo di osservarli? Come non ha temuto l'autore d'incorrere nell'anatema fulminato dal concilio di Trento sess. 6. c. 20. contro chi dica non esservi l'obbligo di osservare *mandata Dei, et Ecclesiae?*

Rimane a dichiarare un canone del concilio lateranense I. recato da quell'autore in prova, che abbia la Chiesa riconosciuta la necessità di appoggiarsi all'autorità de' sovrani per stabilire gl'impedimenti matrimoniali: « La stessa » Chiesa, dice egli vol. 1. p. 17., anche radunata ne' concilj, apertamente vi si appoggia. *Conjunctiones consanguineorum fieri prohibemus*, » disse già il concilio lateranense I. tenutosi nell'an. 1123. (canone 5.); e su qual ragione? » *Quia eas et divinae, et saeculi leges prohibent.* » Vedete come un concilio non ebbe difficoltà » di render ragione di una sua proibizione, » anche perchè preceduta dalla proibizione » delle leggi secolari ».

A dileguare la difficoltà basta riferire per intero il citato canone. « *Conjunctiones consanguineorum fieri prohibemus: quoniam eas et divinae, et saeculi prohibent leges. Leges enim divinae, hoc agentes, et eos qui ex eis prodeunt, non solum ejiciunt, sed maledictos appellant; leges vero saeculi infames tales eos vocant, et ab haereditate repellunt. Nos itaque patres nostros sequentes, infamia eos notamus, et infames esse censemus.* »

Il concilio conferma una proibizione già fatta dai padri, *Nos itaque patres nostros sequentes*: sotto il qual nome di padri niun uomo di buon senso crederà, che i padri abbiano voluto denotare i principi del secolo, anzichè i loro

maggiori nell'ordine pontificale. Rammenta le leggi divine dell'antico testamento, proibitive di siffatte unioni tra' consanguinei; che ben sapèa non aver più forza per sè stesse di obbligare i cristiani; nè su queste pertanto potea fondare l'autorità della sua proibizione. Allo stesso modo rammemora le leggi del secolo, onde vie meglio dimostrare la deformità di quelle congiunzioni, alle quali queste leggi imprimevano la nota dell'infamia, con privare dell'eredità la prole, che ne proveniva. Tutto ciò per ispirarne maggiore abborrimento, e far meglio capire il giusto motivo, che avea il concilio di rinnovarne la proibizione *fatta da' loro maggiori*, e dichiarare infami li contraenti. Quelle parole, *Nos itaque patres nostros sequentes*, ben chiaro dimostrano, che intendevano i padri procedere non in virtù di autorità dalle leggi del secolo, ma di autorità ereditata da' loro maggiori, ed in tal proposito esercitata già da essi. Osservisi ancora, che la menzione, che nel canone si fa delle leggi del secolo, si riferisce visibilmente alla nota dell'infamia, e alla privazione dell'eredità, e non alla validità, o invalidità del vincolo conjugale tra' consanguinei ne' gradi proibiti. Cosicchè dal suddetto canone nulla si può raccogliere, onde provare la necessità del simultaneo concorso delle due podestà, per costituire impedimenti dirimenti, che è l'oggetto, che si propone l'autore nella sua opera.

Quanto al concilio turon. II. e ad alcune altre autorità di concilj, e di padri, come pare delle leggi secolari, può consultarsi ciò, che se n'è detto ne' §§. IX. X. della Pr. P. contro M. A. de Dominis.

S. VII.

Della facoltà delle dispense. Vana distinzione introdotta dal novello scrittore tra le dispense di grazia, e le dispense di giustizia. In vigore de' suoi principj competerebbe a' magistrati inferiori l'autorità di dispensare nelle leggi della superiore podestà legislativa.

La podestà di stabilire impedimenti dirimenti porta seco la corrispondente podestà di dispensare sopra quelli; e ciò in virtù di un principio di ragion naturale, egregiamente esposto da s. Tommaso nel testo, 1. 2. q. 97. a. 4., riferito dall'autore vol. 1. p. 154. « *Conjunctio quandoque, quod aliquod praeceptum, quod est ad commodum multitudinis, ut in pluribus, non est conveniens huic personae, vel in hoc casu; quia vel per hoc impeditur aliquid melius, vel etiam induceretur aliquod malum.... periculosum autem esset, ut hoc judicio casuslibet committeretur (1)* » (nisi forte propter evidens, et subitum peri-

(1) Parole ommesse dall'autore nel testo del Santo.

» *culum, ut supra dictum est*); et ideo ille, qui
 » *habet regere multitudinem, habet potestatem*
 » *dispensandi in lege humana, quae suae au-*
 » *ctoritati innuitur, ut sciñcet in personis, vel*
 » *in casibus, in quibus lex deficit, licentiam*
 » *tribuat, ut praeceptum legis non servetur* ». Avendo pertanto la Chiesa *jure proprio* la podestà di decretare impedimenti dirimenti il matrimonio, non altri che la Chiesa può dispensare sopra quegli impedimenti, li quali *suas auctoritati innuitur*: sendo ben manifesto, che a nulla si ridurrebbe la podestà di un qualunque legislatore, quando altri potesse dispensare nelle leggi stabilite da lui, e appoggiate all'autorità di lui.

Siccome sembra l'autore del novello sistema volere far dipendere lo stabilimento degl'impedimenti dirimenti dal simultaneo concorso delle due podestà, così pare volere anche richiedere lo stesso concorso per le dispense; sebbene, come già si è veduto, sa poi bene trovare il mezzo di escludere la necessità del concorso della Chiesa, ed il tutto riferire alla secolare podestà.

Intanto si prende ad investigare qual sia la persona, cui nella Chiesa competa la podestà delle dispense circa gl'impedimenti dirimenti. Dopo aver negato alli vescovi la podestà di stabilire siffatti impedimenti, sembrava consentaneo il negare loro altresì la podestà di dispensare. Pure sendovi in contrario una legge, ch'egli stesso si obbietta, in cui si attribuisce alli vescovi quella podestà *jure proprio*, gli è convenuto cercare un ripiego, onde restituire alli vescovi il diritto riconosciuto nella legge.

Il ripiego consiste a distinguere due sorta di dispense, cioè dispense di grazia, e dispense di giustizia; ed altresì due corrispondenti sorta di autorità, dalle quali possano queste concedersi: « In due classi (dice egli vol. 1. lett. » 10. p. 150.) divido le dispense. Vi sono le » dispense di grazia, e quelle di giustizia. Le » prime sono arbitrarie, le seconde sono necessarie. Le prime non competono, che a chi abbia un'autorità legislativa equivalente alla legge, da cui si dispensa. Le seconde sono della » competenza di un'autorità giudicativa porzionata alla gravità de' motivi ».

Quindi passa, lett. 12. p. 195., a voler provare ciò che non gli contenderà, che i vescovi abbiano la podestà giudicativa; dal che stima dover derivare in favor loro la podestà di accordare almeno le dispense di giustizia: « La » conseguenza poi (così egli), che ne viene, è innegabile, che un vescovo qualunque può accordare una dispensa di giustizia, come giu- » dice; cioè può esaminare, giudicare, e » serir sentenza, che il tale è nel caso ecce- » tuato dalle leggi, al che si riduce la vera » dispensa di giustizia; in guisa però, che la » sua sentenza non sarà inappellabile ».

Si diffonde poscia, lett. 17., a dichiarare qual

debba intendersi dispensa di giustizia: « Ram- » mentatevi (così egli p. 311.), che la base di » una dispensa di giustizia è l'eccezione alla » legge. Questa ha due titoli o l'urgente e, » giusta causa, o talvolta il maggior vantaggio » *urgens justaque ratio, vel major quandoque uti-*
 » *litas*; il che si riduce alla distinzione già ci- » tata di s. Tommaso: *vel quia per hoc inducere-*
 » *tur aliquod malum, vel quia impediretur ali-*
 » *quod melius* ».

Ma in primo luogo è da osservarsi, come secondo la suddetta dottrina di s. Tommaso, conforme alli sani dettami della giurisprudenza universale, vagliono bensì que' titoli di causa giusta, e grave a fondare il giusto, e legittimo esercizio della podestà di dispensare nel superiore, *cujus auctoritati lex innuitur*; ma non già si stendono a poter conferire ad un inferiore una propria facoltà di dispensare, indipendentemente da qualche concessione, o assenso del superiore: sendo ben chiaro per sè stesso, che un vincolo imposto per autorità superiore non può essere sciolto da autorità inferiore.

2. Nel concedere che fa l'autore ad ogni vescovo come giudice la facoltà di dispensare negl'impedimenti di giustizia, cioè di giudicare, se il caso sia compreso, o eccettuato nella legge, soggiunge però, e conviene, che *la sentenza del vescovo non sarà inappellabile*. La sentenza del vescovo sarà dunque tale, che di sua natura potrà sempre lasciar qualche dubbio, se in un dato caso possa il vincolo conjugale contrarsi fra le parti. Ora egli è ben chiaro, che non possono le parti contrarre l'unione conjugale, quando non siano certe, che non vi sia impedimento dirimente, che osti alla legittimità del vincolo: senza la qual certezza dovrebbero sempre vivere non nella tranquillità di un onorabile concubio, ma nel pericolo, e nel dubbio di un turpe concubinato. Nè questa certezza può averasi se non per via di un giudizio assolutamente decisivo; per cui non possa rimanere dubbio, che tolto sia realmente l'impedimento. Ella è dunque una mera illusione quella podestà di dispensa negl'impedimenti dirimenti, che a' vescovi si attribuisce in forza e via di podestà giudicativa, e di sentenza, che sendo appellabile di sua natura, non può accertare l'esistenza, o non esistenza dell'impedimento, nè abilitare per conseguenza le parti a poter contrarre un legittimo matrimonio. Una sentenza appellabile è sentenza sospensiva; ed una sentenza sospensiva nulla opera, ove per operare si richiede una sentenza definitiva.

3. Da questa podestà, che si vuole competere *jure proprio* alli vescovi, sorge contro l'autore un intoppo, da cui non so come avrebbe potuto sbrigarasi. Nel suo sistema presso il sovrano risiede principalmente, anzi unicamente per dir vero, la podestà, che stabilisce, o avvalora gl'impedimenti matrimoniali. Massima fondata sul principio, comune a tutti li nostri avversarj,

che il contratto matrimoniale, e gl' impedimenti, che lo riguardano, siano materie di lor natura civili, soggette pienamente, ed unicamente, e come parla l'autore, intrinsecamente alle ordinazioni della podestà civile (1). Adunque in virtù della sua podestà giudicativa può un vescovo dare *jure proprio* dispense di giustizia, (cioè ovunque occorre causa giusta, e grave) in legge spettante intrinsecamente all'ordine civile, in una legge, che in quanto è legge ecclesiastica, necessario è, perchè produca il suo effetto, che divenga anche legge civile, cioè che il depositario della pubblica autorità la faccia sua, e come sua la intima a' suoi tribunali (2). Ecco pertanto autenticata in ogni vescovo la podestà di dispensare, qualunque volta stimi esservi causa giusta, e grave, *jure proprio* in una legge, che la pubblica autorità abbia fatta sua, e come sua intimata a' suoi tribunali.

4. Vi ha di più. La teoria dell'autore è universale. Alla podestà giudicativa egli attribuisce la competenza, ed il diritto delle dispense di giustizia, in quanto che ufficio proprio del giudice egli è di esaminare, e giudicare, se in tale o tal caso la legge ammetta o no l'eccezione, che è l'oggetto della richiesta dispensa. Adunque qualora vi sia luogo a dispensa di giustizia; cioè dire, qualunque volta occorra causa giusta, e grave per domandarla; potrà il tribunale di giudicatura, cui fu intimata la legge del sovrano, dispensare *jure proprio*; e per proprio esercizio della podestà giudiziale dispensare nella legge intimatagli senza ulteriore intervento della podestà legislativa: talchè sarà sempre della competenza, ed arbitrio dei giudici inferiori il determinare come, e quando obblighi la legge emanata dalla pubblica legislativa autorità del sovrano. Se all'autore nostro non piace adottare una siffatta massima, conviene, che receda da que' principj, da quali essa deriva quale immediata conseguenza.

S. VIII.

Curioso trattenimento dell'autore sopra un passo di Sanchez concernente l'autorità de' vescovi in materia d'impedimenti, e dispense matrimoniali.

Nella lettera 5. vol. 1., ove si propone l'autore di mostrare, non potere il vescovo stabilire un impedimento dirimente, nemmeno col suo sinodo diocesano, soggiunge p. 66. « Sembra » mi abbastanza discusso questo punto: pure » a non inutile trattenimento voglio esaminare » un raziocinio singolare del Sanchez, e con » lui d'altri molti, se non per l'intrinseca sua

» importanza, certamente però per altre viste » più interessanti ».

Così neppure sarà forse inutile il trattenerci alquanto nell'analizzare questa sua non breve digressione, se non per la sua importanza, almeno per l'interessante vista di fare, che appaja anche in questo esempio l'insidioso artificio, con cui sanno gli avversari rappresentare le cose, e travisarle in modo da fare illusione, a chi troppo buonamente si fida di essi.

« Vi espongo (così entra l'autore in materia) pertanto la massima, e il raziocinio del » detto autore non colle sue parole, ma però » non alterandone nè punto, nè poco lo spirito, come potrete rilevare, osservandolo nel » suo testo (l. 7. de sacram. matrim. disp. 1.) ».

Il testo di Sanchez non più lungo della esposizione, che ne imprende l'autore, ed assai chiaro per sè stesso, era il più opportuno per ispiegare senza ambiguità la mente di esso; ma insieme avrebbe fatto sparire la singolarità, che l'autore voleva in quello rilevare, ed insieme con essa le *viste interessanti*, ch'egli ne annunzia. Veniamo pertanto all'esposizione del nostro autore.

Ragiona egli così (Sanchez): « Quello che » può il sommo pontefice in tutta la Chiesa, » lo può il vescovo nella sua diocesi, perchè » a sè non l'abbia riservato il sommo pontefice: *Quidquid potest pontifex in universa Ecclesia, potest episcopus in sua diocesi, nisi pontifex sibi reservaverit* ».

Testo di Sanchez loc. cit. n. 9. « Ultima conclusio: Si solum jus divinum, et naturale attendamus, sicut integrum est pontifici in » universa Ecclesia impedimenta matrimonium » dirimentia statuere, ita episcopo in sua diocesi. Quia quidquid potest pontifex in universa Ecclesia, potest episcopus in sua diocesi, nisi pontifex sibi reservet: ut probavimus l. 1. disput. 61. n. 3., at id hodie » non potest, quoniam hoc sibi pontifex reservavit. Atque ita docent Victoria ec. ».

D'uopo è dunque ricorrere al luogo, cui Sanchez si riferisce, ed in cui si scorge la mente di lui, sia nella limitazione, ch'egli appone alla suddetta massima, *Quidquid potest ec.*, sia nella ragione, su cui ei l'appoggia. Ivi tratta la questione, se il vescovo possa dispensare negli sponsali, e dice: « De episcopo autem videtur id posse, quia quidquid potest » pontifex in universo orbe; si ea excipias, » quae ad universae Ecclesiae statum pertinent, » ut res fidei definire; potest episcopus in sua » diocesi, nisi ei specialiter per pontificem » aliquid reservetur, ut docent Abulensis ec. ». Ecco già una limitazione comune presso i dottori nell'uso, che fanno di quella massima. La ragione poi, che sogliono addurne, vien proposta da Sanchez nello stesso n. 3. « Quia (episcopus) est pastor ordinarius in sua diocesi, sicut pontifex in toto orbe; licet sit ipsi

(1) V. vol. 2. p. 259. e seg.

(2) Vol. 2. p. 218.

» subjectus; ergo in his, in quibus pontifex non
» limitat ejus jurisdictionem, habet potestatem
» ordinariam ».

Ora è da vedere l'esposizione, che fa l'autore del surriferito testo di Sanchez. « Siccome » il pontefice (così et lo fa ragionare) può » fare un impedimento per tutta la Chiesa: » dunque lo potrà anche il vescovo nella sua » diocesi. Ma siccome non si deve dire per » cento ragioni (nulla vi ha di queste cento » ragioni nel testo di Sanchez) che il vescovo » vo lo possa, ed altronde non si deve negare » l'assioma posto in principio: dunque forza » è il dire, che questo diritto vescovile è stato » a sè riservato dal sommo pontefice. Dunque » conclude (cioè Sanchez) il vescovo » può fare un impedimento dirimente in virtù » dell'ordine, e in astratto, ma che non lo » può praticamente in virtù della riserva ».

Non dice Sanchez, che può il vescovo in astratto, e in virtù dell'ordine fare un impedimento dirimente, ma bensì, che atteso soltanto il jus naturale e divino potrebbe farlo; non già in virtù dell'ordine, come fuor del vero gli si appone, ma in virtù della giurisdizione, che a lui compete come a pastore ordinario della sua diocesi, quando questa podestà non gli sia limitata dal papa, cui egli è soggetto.

Prosegue l'autore: « Ora con tutto il rispetto all'autore parmi codesto raziocinio un ammasso di spropositi. Supponete vero per poco il principio, e date un'occhiata alle conseguenze. Pretende egli con questo argomento di dimostrare, che il diritto vescovile in ciò sia stato al sommo pontefice riservato; ma però nello stesso tempo (ibid.) confessa con tutta ingenuità, e appoggiato anche alle altrui molteplici autorità, di non aver mai trovato un testo di tal riserva, e non potersene assegnare l'epoca ».

Confessa in vero Sanchez non riferirsi dagli autori, nè avere esso ritrovato alcun testo di tal riserva; e quindi senza indagarne l'epoca, di cui punto non parla, e che niun bisogno vi era d'indagare, come vedrassi appresso, conclude: *Et ideo ex generali Ecclesiae consuetudine id pontifici reservatum credo.*

Segue l'esame dell'autore: « Non avverte » (Sanchez) che appoggiandosi a' fatti storici negativi, converrà portare questa riserva sino a' tempi del divino Redentore; ed in tal caso dovrà poi dirsi, che fu esso, che riservò al papa una tale autorità ».

Inverendo Sanchez al suo raziocinio avrebbe potuto rispondere, niun inconveniente esservi, che da' fatti negativi risalti una consuetudine, da cui nasca un diritto positivo, e privativo: non trovarsi esempio, che un vescovo abbia mai fatto un impedimento dirimente (del che conviene lo stesso suo aggressore): quindi esser nata, ed invalsa la generale consuetudine, per cui al papa solo siasi devoluto l'esercizio

di questo diritto, di già compreso nella pienezza di podestà, che fu da Cristo annessa al primato: che una tale devoluzione porta seco un diritto perpetuo di riserva, secondo la massima egregiamente illustrata da Tomassino (resp. ad notas, premessa alla sua grande opera): « *Nihil devolutioni contrarium. Devolutione semel partum jus, perpetuum est.* E appresso: « *Solemne est jura omnia ad superiores ab inferioribus devolvi, et omnium prorsus spiritualium potestatum jura ad summum pontificem devolvi posse, quia summus omnium verum lex est.* ». Niun bisogno esservi pertanto di ricorrere ad una speciale riserva, fatta nominalmente da Cristo al papa per gl'impedimenti dirimenti.

Sulla supposizione poi, che un tal ricorso sia d'indispensabile necessità nella sentenza di Sanchez, segue l'autore a voler dimostrare lo sconcio indecente, che ne verrebbe « mentre it » supporre, dice egli, che Gesù Cristo abbia » voluto dare ai vescovi negli apostoli un diritto, e che l'abbia quindi tolto per riservarlo al papa, sarebbe attribuirgli la grandissima imperfezione, propria di chi non fa bene alla prima, di dover disfare in seguito quel, che ha fatto ».

Qui cominciano ad apparire le viste interessanti, che ne annunziò l'autore da principio. Si contenti per altro, che dal canto nostro gli opponiamo altre vedute più luminose ed accertate, che sulla scorta della scrittura, e dei padri, ne appresenta uno de' più insigni vescovi, di cui si pregi la Chiesa di Francia in questi ultimi secoli. Questi è l'illustre monsignore Bossuet. Nel celebre suo sermone dell'unità recitato all'assemblea del 1682. rileva egli qual fondamento delle auguste prerogative della cattedra di Pietro, l'aver Cristo da prima conferito al solo s. Pietro la podestà delle chiavi in tutta la sua pienezza, e sopra tutti: che la comunicazione, che poscia ne fece Cristo ripartitamente agli altri apostoli, nulla tolse della pienezza, con cui fu da prima riposta *sine poenitentia* nel solo s. Pietro: che la commissione straordinaria di s. Paolo dovea finire con esso lui, e riunirsi per sempre alla suprema cattedra di Pietro, cui era di già subordinata. Quindi può ben comprendersi, come l'ampiezza dell'autorità propria dell'apostolato, riguardo al governo universale della Chiesa, fu conferita da Cristo agli altri apostoli, qual podestà straordinaria, e come la chiama Pietro de' Marea, personale, *quae morte extinguatur*: che pertanto i vescovi ben possono dirsi successori degli apostoli nella podestà ordinaria dell'episcopato, ma non nella straordinaria propria dell'apostolato, che dovea finire cogli apostoli, e riunirsi alla cattedra di Pietro: che se la stessa podestà straordinaria dell'apostolato fu conferita da Cristo agli apostoli, colla legge di dover essere subordinata a quella, che con tutta la sua pienezza fu da

prima risposta nel solo s. Pietro, e che come podestà ordinaria doveva trasmettersi ne' suoi successori; molto più dee esserle subordinata l'autorità de' vescovi, li quali agli apostoli succedono *in episcopatu, non in apostolatu*, come parla anche Natale Alessandro: che questa subordinazione ha luogo principalmente in ogni materia spettante al governo, e buon regolamento della Chiesa, ad oggetto di mantenere in essa quel sacro carattere di ordinatissima unità, per cui volle Cristo costituire un supremo pastore, che qual duce e corifeo presiedesse alli pastori inferiori, e regolasse l'esercizio de' loro diritti, e specialmente, come si è detto, nelle cose spettanti al buon ordine della Chiesa universale, fra le quali non dubita l'autore nostro di annoverare (lett. 8. p. 118.) le leggi concernenti gli impedimenti matrimoniali: che pertanto niun bisogno vi fu, che da Cristo ritolto fosse ai vescovi alcun de' diritti loro conceduti, ma soltanto che salva rimanesse la legge di subordinazione alla superiore autorità del primato, che comprende tutti li diritti necessarj al regime della Chiesa per esercitarli come, e quando conviene al buon governo di essa. Che pertanto quando anche si voglia dire con Sanchez, che atteso il solo *jus naturale* e divino possa competere ad ogni vescovo il diritto di stabilire impedimenti dirimenti nella sua diocesi (del che non muoviamo questione, sendo ristretto l'intento nostro a vendicare l'autorità propria della Chiesa nel costituirli); basta, che i vescovi sian sempre astenuti dall'esercizio di un tal diritto per introdurre quella generale consuetudine, onde s'intendesse riservato al papa solo l'esercizio di un diritto essenzialmente compreso nell'autorità del primato, e che neppure dai vescovi potea esercitarsi senza subordinazione al medesimo. Nè vi ha pertanto bisogno d'indagare l'epoca precisa di una riserva, il cui *jus* sendo antico quando la Chiesa medesima, può indursi per una tacita consuetudine, quanto per un testo espresso. Così nelle conferenze di Angers tom. I. art. *Cas réservés* citat. da Febronio (comment. in suam retract. posit. 24.): « Quando anche le » riserve al papa non avessero una origine sì » antica, il diritto de' sommi pontefici non per- » ciò sarebbe men certo. Il primato, e l'auto- » rità dei papi è in vero antica quanto la Chie- » sa, ed è d'istituzione divina: ma Gesù Cri- » sto non ha regolato in particolare tutte le » differenti maniere di esercitare questa auto- » rità. Sono questi punti di disciplina, che non » sono sempre stati li medesimi, ed hanno po- » tuto variare ».

Segue l'autore a redarguire le pretese inavvertenze di Sanchez: « Non avverte per ultimo » all'altro assurdo di supporre, che sia possibile » una riserva d'un altrui diritto, senza che siasi » mai in alcuni casi, e in certi tempi almeno » sospesa alcun poco. Sicuramente deve dirsi

» ingiusta una riserva così illimitata a tempo, » ed a persona, quale si è l'immaginata dal » Sanchez: e la ragione è questa; perchè se » giustamente per diciotto secoli è stato al som- » mo pontefice riservato un tal diritto vescovile, » dir si debbe ingiusto lo stesso diritto vesco- » vile, che ha potuto essere giustamente, e » sempre impedito. Dunque o dovrà dire il San- » chez ingiusta questa riserva, o dovrà dire » ingiusto il diritto vescovile, ch'egli altronde » suppone esser proprio dell'ordine, dato quindi » dal Redentore stesso ».

Potrebbe Sanchez con più ragione ritorcere contro l'autore le inavvertenze, che da esso gli vengono troppo gratuitamente apposte. Gli appone di supporre, che il diritto di fare impedimenti dirimenti spetti al vescovo in virtù dell'ordine, laddove Sanchez il ripete dalla giurisdizione, che gli compete come a pastore ordinario, soggetto però, come ei dice, al sommo pontefice.

Pretende l'autore, che quel diritto sarebbe stato ingiusto, se avesse potuto essere giustamente e sempre impedito. Vana pretensione. Sanchez parla di riserva indotta per semplice non uso, il quale non uso rimaneva bastantemente giustificato dalla considerazione, che trattandosi di cosa spettante al bene della Chiesa universale, come ne conviene l'autore stesso, troppo giusto era e conveniente, che se ne riservasse l'esercizio a chi fu affidata la cura della Chiesa universale.

In oltre non avverte l'autore come dalli suoi principj medesimi risulta, che li diritti, che possono competere alla totalità dell'episcopato in generale, non tutti perciò competono ad ogni vescovo in particolare. Dico ciò risultare da' suoi principj. Ed in fatti severamente, e con tutta ragione riprende in più luoghi Pereira nel trasportare ai vescovi, come fa con patente abuso, l'autorità, che risiede ne' concilj anche provinciali. « L'esempio loro, dice l'autore (lett. » 15. p. 250.) trattando de' concilj, in proposito » dello stabilimento, e dispense d'impedimenti » non è applicabile al caso de' semplici vescovi, » qualora non si pretenda, che ciascun vesco- » vo da sè possa tutto quello, che può un con- » cilio ». E appresso p. 251. « Chi ha mai so- » guato, che sia la stessa cosa un concilio di » vescovi con un semplice vescovo? Sarebbe » appunto come se si pretendesse essere un senato » eguale ad un senatore, perchè composto di » senatori; sarebbe come se si volesse quindi » una sentenza d'un senato eguale alla sentenza » di un senatore: così anche eguale una legge, » una dispensa di un concilio a quella d'un » vescovo. Io non voglio credere, che questi co- » rori possedessero la mente del Pereira, ma » però bisogna guardarsi da questa pericolosa » confusione di vocaboli ». Così riconosce l'autore, che li diritti, che per *jus naturale*, e di- » vino competono all'episcopato in genere, non

perciò possono competere ad ogni vescovo particolare: e se ciò ha luogo rispetto ad un legittimo concilio, benchè soltanto provinciale; molto più debbe averlo riguardo al sommo pontefice, cui attesta Tomassino *omnium spirituum potestatum jura devolvi posse, quia summus omnium vertex est*.

Quindi è, che per giusto fondamento di una riserva, che limiti ne' particolari vescovi l'esercizio di certi diritti, che altronde atteso il solo jus naturale e divino potessero competere loro; bastava che da un tale esercizio, lasciato all'arbitrio di ogni vescovo, potesse in alcun modo turbarsi o l'armonia di tutto il corpo de' vescovi soggetti ad un superiore comune, oppure l'interna pace, o tranquillità di una sola diocesi. Tale fu lo spirito, e l'istituto della primitiva disciplina, come potea l'autore facilmente ravvisarlo ne' monumenti, che ne sono rimasti: come per esempio nel can. 33. fra gli apostoli (vers. di Genz. Hervelo): « *Episcopos uniuscujusque gentis nosse oportet eum, qui in eis est primus, et existimare ut caput: et nihil facere quod sit arduum, aut magni momenti praeter illius sententiam* ». Ed ecco come da principio l'esercizio di certi diritti, che atteso il solo jus naturale, e divino sono di competenza dell'episcopato in genere, potè giustamente limitarsi ne' particolari vescovi, in virtù della dipendenza, cui per la conservazione dell'unità, e dell'ordine gerarchico volle Cristo, che fossero li vescovi assoggettati verso i loro superiori, e massimamente verso il capo costituito da esso sopra tutti.

« Ma torniamo al principio (così l'autore » p. 69.), a quel famoso assioma: *Quidquid potest pontifex etc.*, che fu appunto quello, » che strascinò il Sanchez in tanti stragionamenti, piuttosto che metterne in dubbio la » verità. Questa è stata una proposizione, che » vera essendo in molti sensi, non saprei poi » come sia stata abbracciata qual assioma generalissimo. Nè sarei lontano dal supporre, » che trattandosi di gente credula, come sono » molti teologi, abbia potuto loro imporre anche il tono generico, ed assoluto, con cui essa si annunzia ».

Come mai ha potuto l'autore darsi a credere, che la suddetta proposizione sia stata dalla credula gente de' teologi accettata quale assioma generalissimo, promulgato con tono generico, ed assoluto? Se ha veduto in fonte i testi di Sanchez, come gli sono sfuggite le limitazioni, che vi si appongono da esso, e che restringendone l'applicazione in più e più casi, n' escludono apertamente l'idea di un assioma generalissimo, che non ammette modificazioni di alcuna sorta? Convengono i teologi avere il sommo pontefice un' amplissima autorità di dispensare nelle leggi universali della Chiesa; autorità riconosciuta dagli stessi

basileensi qual attributo inseparabile dalla supremazia del primato: e chi è il teologo veramente cattolico, che riconosca una tale ampiezza di potere in ciaschedun vescovo relativamente alla sua diocesi? Chi è il teologo, che non sappia in quante maniere gli stessi concilj provinciali moderarono l'esercizio de' diritti de' vescovi nelle diocesi subordinate, con decreti ne' quali le pene decretate contro i trasgressori sarebbero state mere illusioni, se si fosse lasciato all'arbitrio di ciaschedun vescovo il dispensare altri, o sè stessi dalla osservanza delle decretate sanzioni? E che altro, che illusione il canone cartaginese, cui sottoscrisse anche s. Agostino, il quale interdice ai vescovi la lettura de' libri de' gentili, e permette quella degli eretici soltanto *pro tempore, et necessitate*, se colla facoltà della dispensa, se ne fosse potuto da ogni vescovo eludere la decretata sanzione? Ciò fanno i nostri teologi: nè però vi ha luogo di sospettare, che vogliano concedere alli vescovi nelle loro diocesi tutto ciò, che riconoscono potere il papa nella Chiesa universale: e che pertanto sia da essi accettata la suddetta massima, qual assioma generalissimo.

§. IX.

Segue l'autore a confutare l'assioma di Sanchez colla teoria delle proporzioni.

Eccoci al buono. Non più ragionamenti volgari. Esce in campo l'autore col formidabile apparato di teoremi geometrici. « Rifletto, dice egli, che se è vero, che tutto ciò, che può » il sommo pontefice nella Chiesa universale, » lo possa il vescovo nella sua diocesi; dir si » debbe, che fa diversità, che passa fra la » Chiesa universale e il papa, sia almeno di » egual genere alla diversità, che passa fra la » diocesi e il vescovo. Cosicchè dovrebbero » poter dedurre le seguenti proporzionalità. Il » papa è alla Chiesa universale, come il vescovo è alla sua diocesi. Quindi l'inversa. » La diocesi è al suo vescovo, come la Chiesa » universale è al papa. Così dite di tutte l'altre rivoluzioni, che si possono fare fra questi quattro termini proporzionali ».

Osserviamo di passaggio, che le proporzionalità sono dai geometri dirette a determinare i rapporti di quantità, che risultano dall'uguaglianza, o disuguaglianza de' termini, in quanto l'uno eccede, o è ecceduto; oppure l'uno è moltiplice, o sottomoltiplice dell'altro: ma non i rapporti poco suscettibili di esatta determinazione, che passano fra le qualità secondo la somiglianza, o dissomiglianza; cosicchè nella teoria della proporzionalità, si tien conto più delle differenze, che delle diversità.

« Ora (segue l'autore) in primo luogo la » diversità, che passa fra la Chiesa universale,

» e il papa, non è punto di egual genere alla » diversità, che passa fra la diocesi e il ve- » scovo » (Ricordiamoci, che la diversità de' ge- » neri non produce rapporti di uguale, o disugua- » le, nè perciò entra nella rigorosa teoria delle » proporzioni). « In pruova di che io mi appi- » glio al testo di s. Tommaso suppl. ad 3. » part. art. 6. ad 3. Dice egli, che *potestas sa- » cerdotis exceditur a potestate episcopi, quasi a » potestate alterius generis, sed potestas episcopi » exceditur a potestate papae, quasi a potestate » ejusdem generis*. Questo solo potrebbe basta- » re a dimostrare la falsità dell'assioma, e » conseguentemente di tutte le proporzionali, » che se ne potrebbero dedurre ».

A dimostrare, se fosse d'uopo, l'insussisten- » za di tutte quelle pretese proporzionalità, ba- » sta riflettere, come dall'assioma, qual vien » proposto colle sue limitazioni, risulta tutt'al più, » che, la diocesi a certi riguardi è al vescovo, » come la Chiesa universale al papa, e non co- » me l'espone l'autore in tono generico, ed asso- » luto: « La diocesi è al vescovo, come la Chie- » sa universale al papa ».

Ora veniamo alla prova, ch'el pretende trar- » re da san Tommaso. Il testo è tolto dalla q. 40. » de suppl. non indicata dall'autore nella sua ci- » tazione. Il che potrebbe gli servire di scusa, che » non avendo veduto il testo in fonte, non siasi » accorto quanto faccia poco al suo proposito. L'argomento della questione, trattata dal Santo » nel citato art. 6. egli è: *utrum supra episcopos » possit esse aliquis superior in Ecclesia*. Ed ivi do- » po parecchie autorità allegate risponde: « Di- » cendum, quod ubicunque sunt multa regimi- » na ordinata in unum, oportet esse aliquid » universale supra particularia regimina... Et » ideo cum tota Ecclesia sit unum corpus, o- » portet, si ista unitas debet conservari, quod » sit aliqua potestas regitiva respectu totius » Ecclesiae supra potestatem episcopalem, qua » unaquaeque specialis Ecclesia regitur: et haec » est potestas papae; et ideo illi, qui hanc po- » testatem negant, schismatici dicuntur, quasi » divisores unitatis Ecclesiae », il che segue a » dichiarare luminosamente *more suo*. Nella ri- » sposta poi all'obbiezione terza, ove si oppone, » che « superior potestas non potest conferri per » inferiorem . . . unde etiam sacerdos non » promoveat episcopum, neque sacerdotem. Sed » episcopus potest quemlibet episcopum pro- » movere: quia etiam hostiensis episcopus con- » secrat papam. Ergo episcopalis dignitas in » omnibus est aequalis, et sic unus episcopus » non debet aliis subesse ».

Risponde. « Dicendum, quod potestas sacer- » dotis exceditur a potestate episcopi, quasi a » potestate alterius generis; sed potestas epi- » scopi exceditur a potestate papae, quasi a » potestate ejusdem generis. Et ideo omnem » actum hierarchicum, quem potest facere pa- » pa in ministratione sacramentorum, potest »

» facere episcopus; non autem omnem actum, » quem potest facere episcopus potest facere sa- » cerdos in sacramentorum collatione. Et ideo » quantum ad ea quae sunt episcopalis ordinis, » omnes episcopi sunt aequales: et propter hoc » quilibet episcopus potest alium consecrare ».

Spiega il s. dottore onde avviene, che non » potendo un semplice sacerdote consecrare il ve- » scovo, che gli è superiore, possa nulladimeno » un vescovo consecrare il papa, sebbene il papa » sia superiore al vescovo. E dimostra ciò avve- » nire, perchè non ha il semplice sacerdote la » podestà annessa all'ordine episcopale, quanto » all'amministrazione de' sacramenti: all'incontro » sendo tutti li vescovi uguali nell'ordine episco- » pale, che comprende il poter dell'ordinazione, può » ogni vescovo ordinare un altro vescovo indi- » pendentemente dalla disparità del grado: che » però il vescovo eccede il semplice sacerdote in » una podestà di diverso genere; poichè ha il » vescovo riguardo all'ordine una podestà, che » non ha il semplice sacerdote. Questa diversità » di genere non si dà tra il papa, ed i vescovi » riguardo alla podestà dell'ordine, che è comu- » ne a tutti li vescovi. Ma nella podestà del re- » gime il papa eccede li vescovi: e siccome la » nozione generica del regime è applicabile a » qualunque regime, sia superiore, sia inferiore, » sia supremo, medio, o infimo, ben può dirsi che » *potestas episcopi exceditur a potestate papae, qua- » si a potestate ejusdem generis*, perchè sebbene la » podestà di regime sia superiore, anzi suprema » nel papa, pure anche questa podestà di regi- » me compete al vescovo, sebbene in grado infe- » riore, e con inseparabile subordinazione a quel- » la del papa. Così nulla si raccoglie da questo » testo di s. Tommaso, che osti alla verità del- » l'assioma, come vien proposto dai teologi, cioè » che possa il vescovo a certi riguardi nella sua » diocesi ciò, che può il papa nella Chiesa uni- » versale.

Ma ciò, che sembra recare all'autore mag- » giore noja, egli è l'uso, o secondo lui l'abuso, » che di tale assioma può farsi in commendazio- » ne della pontificia, e depressione della vescovi- » le autorità. Abuso neppure atteso dai Francesi, » ma non isfuggito alla sottile penetrazione del- » l'autore. Egli solo ha saputo comprendere « quan- » to mal a proposito alcuni si vantino di favo- » rire la vescovile autorità, nel che (come di- » ce) a mio giudizio sonosi ingannati anche pa- » recchi teologi francesi, che l'hanno adottato. » Sinchè la proporzionale si annunzia, come » ciando dal papa, sull'idea ch'egli abbia una » somma autorità, per che i vescovi vi guarda- » gnino moltissimo: ma per comprenderne l'in- » sidia, bisogna prenderla in ordine inverso, e » incominciare dalla diocesi, dicendo: La dio- » cesi è al vescovo, come la Chiesa universale » è al papa. Ora osservate, che siccome i pre- » ti d'una diocesi sono soggetti alla podestà del » vescovo, come a podestà *alterius generis*; così »

» anche i vescovi della Chiesa universale si
» dovranno poi dire soggetti al papa, come ad
» una podestà non *ejusdem*, sed *alterius generis*.
» Or quante conseguenze da un simil principio?»

Vuole dunque l'autore dimostrare, che prendendo l'assioma di Sanchez *in ordine inverso*, ne seguirebbe contro la stessa dottrina di s. Tommaso, che la podestà de' vescovi non fosse *ejusdem generis* con quella del papa. Senza ripetere ciò, che a rischiamento di questo punto si è poc'anzi detto sul testo del santo dottore, basterà qui accennare nulla potersi concludere dal modo tenuto dall'autore nel procedere per via dell'ordine inverso. Legge invariabile presso li geometri ella è, che ragionando per via di proporzionalità, non si debbano mai variare i termini ne' rapporti corrispondenti: nel primo suo rapporto inverso *la diocesi è al vescovo*, quello che comparisce in figura d'antecedente; egli è il semplice termine *la diocesi*: nel secondo rapporto si sostituisce un altro antecedente: *i preti di una diocesi*. E siccome la diocesi non è identicamente lo stesso, che li preti di una diocesi; così all'intento dell'autore nulla giova l'abuso, ch'el fa di un metodo, nella cui applicazione troppo facilmente la sbaglia, chi non è maestro nell'arte. Che però sia sempre meglio appigliarsi al consiglio di Fedro: *Quam quisque norit artem etc.*

Ma ciò che più importa egli è, che ammettendo pure cons. Tommaso, e nel senso di s. Tommaso, che la podestà del vescovo sia dello stesso genere, che è quella del papa, niuna conseguenza se ne può trarre, anche secondo il principj dell'autore, contro la pienezza di podestà, che compete al papa sopra tutti li vescovi. Ho detto anche secondo il principj dell'autore. Egli di fatti per una parte ammette, e conferma (lett. 15. p. 243.) essere il vescovo *ejusdem generis* col papa, e col concilio anche generale; eppure per altra parte riconosce nel concilio e l'infallibilità, ed un'alta superiorità di potere, ch'ei non riconosce in alcun particolare vescovo. Se dunque l'essere *ejusdem generis* col concilio nulla toglie alle preminenze della podestà del concilio sopra la podestà de' vescovi; neppure dall'essere il vescovo *ejusdem generis* col papa, non segue, che non possano, e non abbiano luogo nel papa le stesse preminenze, che l'autore ammette nel concilio; ed in somma tutte quelle prerogative, che dalli buoni teologi cattolici, ch'ei chiama italiani, si riconoscono proprie della supremazia del primato.

Neppure qui finiscono le insistenze dell'autore in queste sue dilette proporzionalità. Segue egli: « Lo stesso dite dell'altra proporzionalità, che da tale assioma si potrebbe dedurre. » La Chiesa universale è ad una diocesi, siccome il papa è ad un vescovo. Il che significherebbe, che siccome la Chiesa universale comprende una diocesi quasi sua porzione, così la podestà del sommo pontefice comprenda la

» podestà del vescovo nella stessa maniera; vale a dire, che la podestà del vescovo dovesse considerarsi quasi porzione dell'autorità pontificia: la qual cosa quanto favorirebbe l'opinione di chi pretende la vescovile autorità essere quasi una emanazione della pontificia, altrettanto si opporrebbe all'opinione, che il vescovo sia d'immediata istituzione di Cristo. Ecco dunque dalle proporzionali vieppìù dimostrata la falsità dell'assioma, che le producesse ».

Non insisto a rilevare il difetto di queste pretese proporzionalità, li termini delle quali, siccome non rigorosamente definiti, così rimangono indeterminati. Bensì dirò, che sebbene la podestà de' vescovi, siccome chiamati a parte della sollecitudine, sia compresa nella pienezza, che compete al primato; ciò non toglie, che ogni vescovo non abbia la sua podestà propria: siccome ogni diocesi forma una Chiesa particolare, sebbene porzione sia della Chiesa universale.

Noterò in secondo luogo, che se dall'assioma può inferirsi, che i vescovi ricevano immediatamente dal papa la podestà di giurisdizione, il che facilmente non concederanno all'autore i Francesi della contraria opinione; si è egli mal consigliato nell'addurre in prova della falsità dell'assioma il testo del s. dottore nell'art. citato, poichè in quel medesimo articolo ad 1. si esprime in questi termini: « Quod quamvis omnibus apostolis data sit communiter potestas ligandi, et solvendi; tamen ut in hac potestate ordo aliquis signaretur, primo soli Petro data est, ut ostendatur quod ab eo in alios ista potestas debeat descendere ».

Conclude l'autore. « È vero, che non tutte le proposizioni teologiche, o morali sono capaci di dimostrazioni geometriche; nè io pretendo al certo, che questo esser debba l'ordinario modo da tenersi in somiglianti materie. Ma quando trattasi d'un vero assioma, vi si può sempre volere quell'ultima verità, che resista alle più geometriche prove. Concludo pertanto, che la proposizione *Quidquid potest etc.* sebben possa esser vera in alcuni sensi, non si potrà mai considerare però quale un assioma; al che finalmente tutto si riduce il mio assunto ».

Se altro non era il suo assunto, se non che dimostrare, che la proposizione *Quidquid potest etc.* non sia un rigoroso generalissimo assioma, ma però una massima bensì vera in alcuni sensi; potea egli risparmiarsi la profusione di tante sue geometriche proporzionalità, per non recare altro in fine fuorchè l'equivalente di quanto dice lo stesso Sanchez, il quale colle limitazioni, che vi appone nell'enunziarla, ben dimostra di non averla avuta in conto d'un assioma generalissimo, ma soltanto di una proposizione, che si verifica a molti riguardi. Per altro può questo esempio dar luogo ad una non inutile conside-

razione; cioè non esservi sorta d'invidioso artificio, che non sappia mettere in uso la scalrezza de' nostri avversarj per imporre alla credulità de' semplici.

§. X.

Complesso di altre prove dell'autorità ecclesiastica, e pontificia in materia di legislazione, e di dispense, somministrato dalle incoerenze ed abusive interpretazioni sparse nell'opera dell'autore.

Lett. 16. p. 280. Si prende l'autore ad investigare l'origine delle dispense, ch'ei chiama di giustizia. Dice che ne' primi secoli le leggi non ammettevano eccezioni: che se talvolta si dispensava, ciò accadeva di rado. Ma per riguardo agli impedimenti dirimenti non si dispensava nè punto nè poco. E soggiunge: « Certamente » vi saranno stati dei casi così meritevoli di » dispensa, che parer potea quasi ingiustizia » il negarla.... Contuttociò non si dispensava » per nessun conto; e mostrarono i padri della » Chiesa di praticamente riconoscere, che non » è mai di natura sua ingiusta cosa il negare » una dispensa da una legge altronde giusta, » perchè opportuna alla massima parte dei ca- » si, e delle persone; e valutarono sempre più » il bene dell'osservanza, tuttochè rigida, e » talvolta incommoda, delle leggi, anzichè in- » trodurne il disprezzo, che suol sempre aver » principio dalle dispense ».

OSSESSAZIONI.

Adunque 1. ne' primi secoli vi furono già gl'impedimenti dirimenti. Stenterà l'autore a dimostrare, che in que' primi tempi sia intervenuto il simultaneo concorso della podestà laica per stabilirli.

2. Ripete l'autore questa costante renitenza della Chiesa in non accordare siffatte dispense da quella massima, fissa ne' padri della Chiesa, che dovesse prevalere l'osservanza della legge a tutti li motivi, che potessero richiederne la dispensa. Dunque si trattava di dispense da concedersi dalla Chiesa. Che se il diritto delle dispense matrimoniali è intrinsecamente inerente alla podestà secolare; come mai avrebbe potuto questo spirito dell'antica disciplina conservarsi immutabile per tanti secoli; mentre con tutta facilità si sarebbe potuto ricorrere per la dispensa ai tribunali secolari, che poteano lecitamente, e validamente concederla; talchè pure i fedeli validamente, e lecitamente avrebbero potuto usarne contro il disposto de' canoni? Così questa stessa massima de' padri, accennata qui dall'autore non suppone ella evidentemente, ch'erano essi persuasi, che legge era della Chiesa lo stabilimento degl'impedimenti, e che dalla

Chiesa, non da altri, dovessero dipendere i fedeli per ottenerne la dispensa?

3. Strana cosa può sembrare, che dopo avere l'autore commendato lo spirito, e il tenore dell'antica disciplina, siasi poscia indotto a voler, che sia non solo diritto, ma obbligo del vescovi il dare le dispense di giustizia; vale a dire in que' casi medesimi, ne' quali massima costante de' padri ella era, che non si dovesse dispensare. Tale infatti è la legge da lui imposta lett. 12. p. 196. « Che il vescovo come » giudice non solo può accordare le dispense » di giustizia, ma che lo deve ». Per autorizzare questo diritto, ed obbligo si appiglia egli (lett. 10. p. 160.) al canone di massima sulle dispense stabilito dal concilio di Trento (sessione 25. de reform. c. 18.): « *Sciant universi* » *sacratissimos canones exacte ab omnibus, et* » *quoad ejus fieri poterit indistincte observandos.* » *Quod si urgens, justaque ratio, et major quan-* » *doque utilitas postulaverit cum aliquibus dispen-* » *sandum esse, id causa cognita, ac summa ma-* » *turitate, atque gratis, a quibuscumque, ad* » *quos pertinebit, erit praestandum: aliterque fac-* » *ta dispensatio subreptitia censeatur.* Ora in que- » sto canone a maraviglia bene sono espresse » le tre condizioni costituenti una vera eccezion » di legge mediante giudice. I. Le parole *erit* » *praestandum* sono obbliganti, ed esigono a » *quibuscumque ad quos pertinebit*, che dispen- » sino: II. *Urgens, justaque ratio, et major quan-* » *doque utilitas* sono i titoli, per i quali accor- » dar si dee la dispensa: III. *Causa cognita,* » *ac summa maturitate, atque gratis*, sono i mo- » di, con i quali debbesi dispensare ».

Ma 1. Chiunque voglia imparzialmente riflettere al senso naturale, ed ovvio del decreto tridentino, ben agevolmente riconoscerà, che la parola *praestandum* non impone al superiore l'obbligo di dover dispensare, ma prescrive, che non debba farlo, se non *causa cognita, ac summa maturitate* ec. 2. Il decreto assegna per titoli, non solo una causa urgente, sulla quale secondo l'autore si fonda la dispensa di giustizia, ma vi unisce ancora una qualche maggiore utilità; che è il caso non della giustizia, ma soltanto della equità, che secondo l'autore è compreso sotto le dispense di grazia; le quali nella sua teoria, competendo alla sola podestà legislativa, e non alla giudicativa, confessa egli non poter competere ai vescovi. Che però sendo compreso nel decreto del concilio il titolo di una maggiore utilità con quello della causa urgente, se la parola *praestandum* imponesse l'obbligo di dispensare, un tale obbligo avrebbe luogo non solo ove la giustizia, ma anche ove l'equità richiede la dispensa: talchè se in virtù di questo decreto il vescovo non solo può, ma dee accordare le dispense di giustizia; potrà non solo, ma dovrà del pari accordare le dispense di grazia, alle quali esso riferisce il caso della equità: che è una manifesta contraddizione

nel suo sistema. 3. Innanzi al concilio di Trento da più secoli era invalso l'uso delle dispense matrimoniali, nè però si esercitava dai vescovi, nè in essi riconosciuto era il diritto di accordare. E si vorrà, che con quella semplice parola *praestandum* abbia voluto il concilio concedere ai vescovi un diritto di tanta importanza, e che era certamente inudito a que' tempi?

Passa indi l'autore nella stessa lett. 16. p. 283. ad assegnare l'epoca, da cui stima doversi ripetere l'uso delle dispense, di cui si tratta: « La prima dispensa da un impedimento dirimente è stata concessa da Innocenzo III., ed è quella, che fu concessa all'imperatore Ottone IV. per isposare la figlia superstita del suo competitore Filippo, che gli era congiunta in quinto grado di parentela. Si mostrò da principio renitente il pontefice ad accordare la chiestagli dispensa (che fu dispensa di grazia, come il confessa l'autore p. 306). La nazione tutta si muove a chiederla di bel nuovo. I magnati del regno, i vescovi, i legati pontificj stessi tutti implorano la grazia; ne ragionano i titoli, ne dimostrano la quasi necessità. Finalmente s'induce quel sommo pontefice ad accordarla ».

1. Dunque unanime sentimento era dell'imperatore, della nazione, de' vescovi, dei magnati, che una tale dispensa non potesse accordarsi fuorchè dalla Chiesa, e segnatamente dal sommo pontefice. Nè al certo dissentivano le altre Chiese, e nazioni della cristianità. Avrebbe dunque errato la Chiesa universale a quel tempi?

2. Se questa fu la prima dispensa da un impedimento dirimente, non dee far maraviglia, che non si trovi ne' canoni l'espressa riserva di un diritto, che non si era esercitato giammai: non mai se lo erano arrogati li vescovi; e se i papi non l'aveano esercitato per lo innanzi, basta per comprenderne la ragione, riflettere al tratto, che abbiamo sopra riferito delle conferenze di Angers; che l'autorità del primato è bensì antica quanto la Chiesa, siccome quella che è d'istituzione divina, ma che però non ha Gesù Cristo regolato in particolare (in dettaglio) tutte le maniere di esercitare questa autorità; sendo queste punti di disciplina, che possono variare. La pienezza della podestà delle chiavi, che, come si è detto innanzi colle parole di Bossuet, fu da prima conferita irrevocabilmente da Gesù Cristo a san Pietro sopra tutti, comprendeva tutti li diritti necessari per provvedere alle necessità, ed al buon regolamento di tutta la Chiesa. Non è perciò, che questi diritti dovessero tutti ad un tratto, e sempre ad un medesimo modo esercitarsi, e spiegarsi: che anzi dovea questo esercizio per corrispondere al fine, adattarsi, e regolarsi a misura di quanto esigessero le urgenze delle persone, de' luoghi, e de' tempi: onde si varia la disciplina senza variazione

dell'autorità, che la stabilisce, e ne ordina le variazioni. Laonde concedendosi ancora, che la prima dispensa da un impedimento dirimente sia stata concessa da Innocenzo III., s'intende, come, sabbene i romani pontefici per molti secoli stimarono di non fare uso della podestà loro a tale riguardo; pure un caso di urgentissima necessità, qual viene rappresentato dall'autore quello della dispensa chiesta pe' l matrimonio tra Ottone, e la figlia di Filippo, potè indurre il pontefice Innocenzo III. a concederla.

Ha preveduto l'autore, e si è studiato di prevenire l'opposizione, che potea farsi all'epoca fissata da lui. « Bisogna dunque fissare » (così egli lett. 16. p. 284.) per prima base storica, che per molti secoli nella Chiesa non si accordavano dispense matrimoniali di nessuna sorta nè dai vescovi, nè dal concilj, nè dai papi. E se ciò sembra a taluno men vero, dipende dal confondere, come già dissi del Pereira, l'annullazion di legge colla dispensa; azioni per altro ben diverse fra loro. Così quella dispensa data da s. Gregorio Magno agl' Inglesi, con cui permise nel VI. secolo, che potessero contrarre matrimonio fra parenti oltre il quarto grado, e una simile concessa da Gregorio II. agl' Alemanni per le istanze di s. Bonifacio, come sono dispense generali a tutta la nazione, e perpetue, non sono per nessun conto esempj di dispense, ma bensì vere annullazioni di legge ec. ».

Ma 1. Che quelle dispense fossero perpetue, potrà ciò verificarsi della dispensa concessa da Gregorio II. in favor degli Alemanni, leggendosi nel suo rescritto a s. Bonifacio: « *Concedendum est, ut post quartam generationem jungantur* ». Non così della dispensa concessa da s. Gregorio Magno in favor degli Inglesi: « *ista illis modo (dice il s. Pontefice lib. 14. ep. 17. ad Felicem Messan. edit. maur.) non posteris, ut supra dictum est, temporibus tenenda indulsumus; ne bonum quod in firma adhuc radice plantatum erat, erueretur, sed coeptum firmaretur, et usque ad perfectionem custodiretur* ». Termini, che tutt' altro indicano, che perpetuità.

2. Comunque però vogliansi riguardare quelle ordinazioni, o come semplici dispense, quale si è quella di san Gregorio Magno, o come annullazioni di legge, quale può dirsi quella di san Gregorio II. in favore degli Alemanni; sempre ne risulta un chiaro monumento dell'autorità pontificia circa gl' impedimenti dirimenti. La dispensa concessa da s. Gregorio Magno fu dispensa non di giustizia; secondo i principj dell'autore, ma di grazia, siccome fondata su titoli di equità, non di rigorosa necessità. Non potea dunque provenire fuorchè dalla podestà legislativa. Ecco pertanto la podestà legislativa esercitata da san Gregorio

Maguo circa gl' impedimenti dirimenti, senza che vi appaja vestigio del simultaneo concorso della podestà secolare.

Molto più spicca l'esercizio della podestà legislativa, ove si tratta di annullazion di legge; sendo ben chiaro, che l'annullare una legge non può competere se non a chi ha la podestà di stabilirla. Se dunque il s. Pontefice Gregorio H. annullò per gli Alemanni, come vuole l'autore, la legge, che stendeva l'impedimento dirimente oltre il quarto grado; forza è confessare, che chi avea la podestà legislativa per abolire un impedimento, avea pure la podestà legislativa per istabilirlo. Così dobbiamograzie all'autore di averne ajutati a refutare il suo sistema con somministrarne documenti, che il distruggono da capo a fondo.

Grave animadversione meriterebbe il ragionamento 11. vol. II. in cui l'autore si prende di proposito ad impugnare la podestà coattiva della Chiesa. Non è del nostro presente istituto lo stenderci su quest'oggetto. Basti accennare come di fuga, che tra l'eresie di Marsilio di Padova, e di Giò di Gianduno vien da Natale Alessandro annoverato il seguente articolo n. 6. (1): « Totam Ecclesiam simul junctam nullam » hominem punitione coactiva coercere posse, » nisi id concesserit Imperator ». Sistema prescritto di nuovo da Benedetto XIV. nel condannare il famoso, empio libro del P. La Borde.

Quello, che può fare a nostro proposito, ella è la patetica spirituale parenesi, colla quale riconviene quali *carnali uomini* li cattolici tutti sostenitori di quella podestà; quasi troppo basso concetto avessero della sovrana eccellenza della podestà conceduta da Cristo alla sua Chiesa. « Così è pur troppo (dice egli p. 146.): il » Divino Redentore fonda una religione sull' » milità, sulla mansuetudine, sulla carità. Lascia » alla Chiesa un sublime deposito di fede, di morale, di sacramenti. Costituisce superiori, ma » li vuole pastori; e impone loro l'obbligo di diriggere i sudditi come pecorelle; impone quindi » a queste l'obbligo di essere docili, ed ubbidienti. Si dichiara egli medesimo non ascoltato, e » disprezzato da chiunque non ascolterà, o di » sprezzarà questi pastori: *Qui vos audit, me audit, qui vos spernit, me spernit*. Questo egli » è ben l'eccesso di autorità, che dar si potesse a' pastori ecclesiastici, il poter cioè dirigere, e dirigendo *obbligare* le pecorelle ad essere dirette: ed obbligarle in modo, che altrimenti operando, fanno sprezzo a Dio medesimo. Eppure non sono contenti questi falsi zelanti dell'onor della Chiesa. Par loro, » che un diritto di comandare sino al grave obbligo di coscienza sia un nulla, se non sostenga il comando coll'umana forza coattiva. Ma che? Forse fra' cristiani, e quel che è più fra' gli ecclesiastici, poco o nulla si valuta dun-

» que un'obbligazione di coscienza? E sembrerà » cosa di sì poco momento il diritto di vinco- » larla ec. ? »

Chiunque abbia letto questo tratto dia di grazia un'occhiata alli passi, che or ora gli porremo sotto gli occhi: e rifletta seco stesso da quale spirito conviene, che agitato sia chi per una parte riconosce sì espressamente aver Cristo conferito alli pastori il diritto di *obbligare, e vincolare le coscienze de' fedeli*; e per altra parte scriva quello stesso, e nello stesso libro (vol. I. lett. 3. p. 29.), e ponga per massima « che » le sanzioni, e gli stabilimenti disciplinari » della Chiesa anche radunata in un concilio » universale, in que' paesi, dove dalla pubblica » autorità non sono accettati, ivi non obbliga- » no, e non sono leggi, e la coscienza non vi è » impegnata? » E lett. 7. pag. 101. nella nota, « che la legge della Chiesa non diviene obbli- » gante, e non si perfeziona, se non dopo l'ac- » cettazione de' sovrani ». Nello stesso libro il diritto di comandare nei pastori, e l'obbligo dell'ubbidienza ne' fedeli si fonda sulle parole di Cristo: *Qui vos audit etc.* talchè non possa il fedele rifiutare l'ubbidienza, senza che questa ridondi in disprezzo di Dio medesimo; ed insieme si vuole, che se non piace ai sovrani di prestare l'accettazione a que' comandamenti, che fa la Chiesa per diritto conferito da Cristo, più non abbiano quelle sacre parole, *Qui vos audit etc.* la forza d'impegnare le coscienze, e di obbligare i fedeli ad ubbidire. Chi può non riconoscere in una siffatta instabilità quel carattere di riprovazione, che distingue quelle dottrine, che doveano in ogni tempo suscitarsi contro la dottrina di Cristo, e la predicazione degli apostoli? Basti per premunirsi ad ogni fedele il riflettere, che lo stabilimento disciplinare, decretato dagli apostoli nel concilio di Gerosolima ebbe forza d'impegnare le coscienze de' fedeli, senz'aspettare l'accettazione dell'autorità pubblica, ed in virtù dell'autorità spiegata in quelle parole: *Vivum est Spiritui Sancto, et nobis*: basta osservare il contegno de' cristiani in que' primi tempi, ai quali sempre ne richiamano li nostri avversarij, come seppero mantenersi nell'ubbidienza dovuta alle ordinazioni della Chiesa, senza turbare i diritti dell'autorità pubblica, le cui leggi più esattamente assai degli altri, e per dover di coscienza, osservavano in tutto ciò, che riguardava l'ordine civile della società.

Colla stessa instabilità, dopo avere affermato lett. 7. p. 94. « che tutti convengono nel riconoscere nel sommo pontefice un vero legislatore », venendo poi a spiegare, in che modo una legge pontificia sia di sua natura obbligatoria la coscienza dei vescovi, riporta li diversi sentimenti, ed espone in questi termini quello, che egli attribuisce indistintamente alli Francesi: « Per lo contrario secondo i Francesi hanno i vescovi il diritto di giudicare e

(1) Hist. eccl. saec. 13. c. 3. §. 5. art. 13.

» dell'intrinseca bontà, e dell'estrinseca opportunità della legge pontificia; nè sono tenuti a comunicare le loro obiezioni al papa, se non per convenienza, e polizia; e facendolo non subordinerebbero, ma soltanto parteciperebbero ».

Non subordinerebbero? E come? Il voler togliere la subordinazione de' vescovi al papa, non è forse un deciso errore in fede, contro la solenne professione, in cui si promette, e si giura la vera ubbidienza, dovuta indistintamente al romano pontefice da tutti li fedeli, e dai vescovi medesimi; professione accettata, promulgata, osservata in tutta la Chiesa?

D'altronde gli stessi concilj provinciali nel formare, e pubblicare i loro decreti non intesero mai di sottoporli all'esame, e al giudizio dei particolari vescovi o assenti, o anche dissenzienti nella formazione del decreto; ma dopo che formato era colla pluralità de' voti, ne intimavano l'osservanza a' tenuti, procedendo anche all'infrazione delle pene, decretate contro i refrattarj. Questo è un fatto attestato dalla serie de' concilj di tutti li tempi. Dunque non mai credettero li padri, che fosse diritto sacro ed imprescrittibile de' particolari vescovi il sottoporre all'esame e al giudizio proprio le leggi, intimare loro da' legittimi superiori nell'ordine gerarchico; ma che anzi erano tenuti di riceverle colla dovuta subordinazione a quell'ordine di autorità, che da Cristo fu stabilito nella Chiesa per la stessa conservazione dell'unità (1).

E non sarà una indecentissima derisione il

(1) E qui si appresenta un riflesso ben ovvio, che se gli ordini del papa debbono per diritto imprescrittibile dell'episcopato soggiacere al giudizio di ogni particolare vescovo per obbligare la diocesi, tuttochè l'autorità del papa in tutta la Chiesa sia d'istituzione divina; molto più ciò dovrebbe verificarsi degli ordini d'un concilio provinciale riguardo alli vescovi della provincia; mentre per confessione de' nostri avversarj non è divina; ma soltanto ecclesiastica l'istituzione dei patriarchi, primati, metropolitani, senza li quali non possono esistere li concilj provinciali. E poi se le ordinazioni del papa, e quelle de' concilj provinciali debbono soggiacere al giudizio de' vescovi per obbligare la diocesi; perchè le ordinazioni d'ogni particolare vescovo non avranno da soggiacere a giudizio de' parrochi per obbligare le parrocchie? Giacchè la ragione, su cui malamente si fonda quel preteso diritto imprescrittibile de' vescovi, cioè che i vescovi tengono immediatamente da Dio la loro giurisdizione, vale del pari per i parrochi nel sistema de' nostri avversarj, e sopra tutto nella opinione, qualificata rispettabile dall'autore nostro vol. 1. nella nota p. 76., e da lui attribuita a' pretesi accreditati scrittori, li quali sono di parere, che il prete sia un vero giudice de' vescovi, non solo ne' sinodi diocesani, ma anche ne' concilj ecumenici? Perchè la plebe stessa, cui nel sistema di Richerio, si accettò alli nostri oppositori, fu da Cristo data la podestà delle chiavi, da esercitarsi dalli suoi ministri, non potrà pretendere, che da questi suoi ministri le si renda conto delle loro ordinazioni; cosicchè tutto abbia da ricadere in fine nella confusione della più disordinata anarchia?

TOMO V.

far mostra di riconoscere nel papa un vero legislatore, mentre si assoggetta l'autorità delle sue leggi all'esame, e al giudizio di ogni particolare vescovo; senza che questi neppure obbligato sia per dover di subordinazione a rappresentarlo al superiore la difficoltà, che potrebbe incontrare la legge riguardo all'esterna opportunità? Ma che meraviglia, che sia così depressa l'autorità legislativa del papa da uno scrittore, il quale tutta riduce la legislatrice podestà della Chiesa universale a formare progetti di legge, e non più? « La legge ecclesiastica (dice egli vol. 2. ragionamento 2. p. 107.) non può dirsi perfezionata, e abbisognare di necessità, ch'ella sia ricevuta, accettata, ed approvata dalla pubblica autorità, senza la quale approvazione la legge ecclesiastica non obbliga; e una legge che non obbliga, si risolve in un progetto di legge e non più ». Ben ignoranti pertanto convien, che fossero li primi cristiani, li quali buonamente si davano a credere, che obbliganti fossero i decreti degli apostoli, e de' loro successori, tuttochè non ricevuti, non accettati, non approvati dalla pubblica autorità. Onde ben anche si può argomentare, che la dottrina dell'autore ignora fu agli apostoli medesimi, nè compresa tra gli articoli, che furono ad essi manifestati dallo Spirito Santo, la cui missione fu pure diretta ad insegnar loro *omnem veritatem*. E che dovremo pensare di una dottrina, che non entra nella serie di queste verità?

In prova del preteso diritto de' vescovi di sottoporre all'esame, ed al giudizio loro le ordinazioni dirette dal sommo pontefice, riporta in esempio « il famoso fatto di Dunstano arcivescovo di Cantorberi riferito dal Surio. Avea egli comunicato un certo conte incestuoso: ne ottenne questi da Roma la dispensa, ma Dunstano non volle per nessun conto eseguirla, se prima il peccatore non avesse dati segni di penitenza: *Equidem cum sui delicti poenitudinem agere videro, praecepto domini papae libens parebo* ».

Sembra l'autore aver voluto servire alla sua causa più che al dover della fedeltà, con tacere le parole soggunte dal Surio: poste le quali nulla potea trarre da quell'esempio, che facesse al suo proposito. Sono queste le parole lasciate dall'autore: *sed ut ipse in peccato suo jaceat, et immunis ab ecclesiastica disciplina nobis insulet, et exinde gaudeat, nolit Deus*. Ben era certo s. Dunstano non esser mente del papa, che venisse assoluto un pubblico peccatore, che non solo non avea dato segno di penitenza, ma perseverava tuttavia nel suo peccato; nè cercava di essere assoluto, se non per procacciarsi l'impunità nel vizio, e trionfarne in disprezzo, ed a fronte delle più sacre leggi della Chiesa. Ma nella protesta, che fece insieme il santo vescovo, che corretto che si fosse il conte avrebbe di tutto cuore ubbidito alli comandi

del papa *praeceptis domini papae libens parebo*, ben dimostrava di riconoscere nel papa l'autorità di comandare, ed in sè l'obbligo di ubbidire.

Che questi detrattori dell'autorità ecclesiastica, e pontificia riscuotano applausi dalla turba de' miscredenti del secolo, non è da far maraviglia: sono fatti per convenire, come dicea Rousseau dell'abate di Condillac, e di Diderot. Ma è ben ella cosa mirabile, che trovino favore presso persone di serio e grave carattere sul pretesto, che l'intento loro sia, non di deprimere la Chiesa, ma di sostenere i diritti del principato, la cui autorità è pure fondata sulla ordinazione di Dio medesimo. Vana lusinga, ed apparenza di sostegno, smentita dal fatto medesimo. A ricordanza d'uomini l'esperienza dimostra, che a misura, che si è andato sminuendo ne' popoli quel concetto, che per lo innanzi aveano dell'autorità propria della Chiesa, si è pure in più parti diminuito a proporzione il concetto, che si debbe avere dell'autorità dei principi: ed è ben degna di osservazione a questo proposito la confessione, fatta da taluno de' più accreditati pretesi filosofi del secolo, che se non si abbatteva prima il poter sacerdotale e monastico, non mai si sarebbe potuto giugnere ad atterrare il poter del despotismo, sotto il qual nome sogliono essi impudentissimamente denotare la maestà de' troni. Ma tale è pur troppo la miseria dell'uomo, che non rade volte il vero amico, che cerca di giovare, si rende men accetto, che l'adulatore, che lusinga, e piace.

Non ripeterò le poche cose, dette su questo punto nella prima parte (1). Noterò soltanto qualche passo, che sebbene drizzato dall'autore contro le prerogative della Chiesa, tratto sembra da quelle moderne teorie, che più avverse sono alla sovrana podestà de' principi: « Rammentatevi (dice egli lett. 6. p. 85.), che la » competenza della legge ad una maggiore o » minore autorità legislativa dipende dal comune giudizio degli uomini ». Il fare dipendere indefinitamente dal comune giudizio degli uomini, sempre incerto, e variabile quel maggiore, o minore grado di autorità, cui spetti la competenza della legge, poco sembra combinabile colla imperscrutabilità de' diritti, competenti alla sola suprema podestà legislativa, la quale in più luoghi riconosce l'autore nei principi sovrani. In prova dell'influsso, che ha questo comune giudizio sulla competenza della legge, che viene poi a dire sul diritto d'importarla, segue a dire p. 86. « Sinchè di fatti le leggi » civili di schiavitù, di eccessiva patria podestà, ed altre simili aspre, e direi quasi barbare, tenevano gli uomini avvezzi a vedere » senza ribrezzo, e con indifferenza a far uso » delle pene più gravi: finchè i costumi più rozzi

» contribuivano a far venerare più la forza, che » il rispetto, più la pena, che la ragione, più » il despotismo, che la monarchia..... Ma poi- » chè le leggi civili di schiavitù, e simili inco- » minciarono a perdere il loro vigore: poichè a' » rozzi sottrattorono costumi più umani: poichè » le nazioni incivili parvero usare d'un mag- » giore raziocinio nella loro sommissione alle » umane podestà etc. ».

Non voglio stendermi a commentare questo passo. Lascio considerare a chi legge, se mancherà forse chi creda doverlo intendere in questo senso, che dal maggiore o minore raziocinio delle nazioni più o meno colte dipende il fissare la distinzione delle leggi, che possono competere alla monarchia, e di quelle, che proprie sono del despotismo: e di determinare in conseguenza i limiti della ragionata sommissione, che si dee alle ordinazioni civili delle umane podestà. Quanto salutare sia, e confacente alla felicità de' popoli, al miglioramento del costume, al buon ordine della società, l'abbandonare questo giudizio al raziocinio delle nazioni incivili, senza che il dica io, credo, che apparire possa, più ancora che non bisognerebbe, dal saggio, che se n'è fatto. Bensì dirò, che le scuole nostre non insegnano a così ragionare dell'ubbidienza, che si dee alle umane podestà. E penso, che più quieta riposerà la maestà de' troni sull'addottrinamento dell'Apostolo, ripetuto ogni dì fra noi: *Obedite praepositis vestris etiam discolis*; che su quella mal ragionata sommissione, che s'insinua alle pretese incivili nazioni.

Non difforme dalla inettissima stravaganza di certe teorie intorno alla podestà legislativa, egli è il tratto, che si legge vol. 2. ragionamento 2. p. 104., che le leggi nel punire un reo « usano di una porzione di quel diritto, di cui egli medesimo si è spogliato, per costruirne un'autorità vindice anche sopra di sè stesso ». Tardo assai ed imperito convien che sia ne' principj del diritto della natura e delle genti, chi non capisce come la società non ha bisogno di carpire da quella fittizia cessione de' particolari, che la compongono, la podestà di punire; mentre questa podestà nasce di sua natura dal diritto, che ha la società di provvedere alla sua conservazione contro i perturbatori della sicurezza e tranquillità pubblica. Niuno individuo fuor dello stato civile ha il diritto di punire sè stesso colla pena di morte, altrimenti sarebbe lecito di sua natura il suicidio. Non poterono dunque gl'individui, cospiranti a formare uno stato di società civile, spogliarsi di un diritto, che non aveano; nè in conseguenza cederlo, e trasportarlo al comune. Adunque se la podestà legislativa risulta dal cumulo di quelle parziali cessioni fatte dagl'individui; sempre ingiusta, sempre illegittima sarebbe stata la pena di morte, decretata dalle leggi contro qualunque più facinoroso, e scel-

(1) Digressione sup. pag. 336.

lerato perturbatore della società. Ma senza tanti raziocinj li veri cattolici, sotto la scorta dell'autorità, si attengono con semplicità all'amaestramento dell'Apostolo, che scuopre l'alta origine, onde deriva la podestà vindice ne' sovrani della terra: *Non enim sine causa gladium portat. Dei enim minister est. vindex in iram ei, qui malum agit* (ad Rom. 13.).

Dopo una sì espressa testimonianza dell'Apostolo, che li diritti della podestà pubblica (sia che risieda in una singolare persona, o in corpo morale, secondo le varie forme, che può avere un governo legittimo) derivano da ordinazione divina; parrebbe incredibile, se non si sapesse fin dove può giugnere il trasporto dei novatori, che un ministro degli altari, che fastosamente si annunzia qual fedele depositario, e vindice delle dottrine apostoliche, abbia potuto cadere in un sì enorme eccesso, di riconoscere come legittimo, ed approvare un anti-cristiano giuramento, per cui si autentica l'erronea massima, che la sovranità risieda imperscrittibilmente nella moltitudine del popolo; cosicchè in qualunque sorta di governo, la persona, che presiede alla società in qualità di principe sovrano, altro non sia, nè possa essere, che un semplice deputato del popolo stesso, e talmente dipendente da esso, che dopo averlo costituito possa ritenerlo, o licenziarlo *ad nutum*. Ed uomo, che si presta sì leggermente a siffatte mas-

sime, sarà creduto un sincero, zelante, fedele, intrepido difensore de' diritti de' sovrani e della maestà de' troni? *Quamdiu furor iste tuus nos eludet?*

La somma si scorge, come l'abusivo progresso, con cui hanno tentato i novatori dopo Richerio trasportare dalla suprema sede alle sedi inferiori, e da queste al celo de' fedeli la fondamentale podestà delle chiavi, riposta *primitus* da Cristo con tutta la sua pienezza in s. Pietro, e indi comunicata con ripartimento agli altri apostoli; corrisponde in tutto, ed anzi ha servito di norma, e di legge al consimile abuso di raziocinio, con cui s'è poi tentato di trasportare alla plebe, che dee essere governata, quell'autorità di governo, che per ordinazione di Dio compete alle podestà sublimiori: alle quali pertanto dee prestarsi sommissione, ed ubbidienza in tutto ciò, che riguarda l'ordine civile, non solo per timore della pena, ma per preciso dovere di coscienza. Chi vuole con Eybel introdurre il governo repubblicano nella Chiesa, non è lontano da chi tenta di propagarlo in ogni altra forma di legittimo governo. E quindi potrà ogni uomo comprendere, se meglio di quella della Chiesa stia la causa de' governanti nelle mani di questi detrattori della ecclesiastica e pontificia autorità.



RISPOSTA AD UN QUESITO

INTORNO AD UNA PROPOSIZIONE CONTROVERSA DEL P. GALLIFET

SULLA DIVOZIONE DEL S. CUORE DI GESÙ

RIPORTATA NELL'OPERA INTITOLATA: LA VIA DELLA SANTITÀ MOSTRATA
DA G. G. AL CRISTIANO NELLO SPIRITO, E NELLA PRATICA DELLA
VERA DEVOZIONE DEL SUO SANTISSIMO ED AMOROSISSIMO CUORE (1).

E S T R A T T O

DELLA PREFAZIONE ALLA NUOVA EDIZIONE DEL 1797. DELL'OPERA INTITOLATA:
LA VIA DELLA SANTITÀ EC., DONDE SI RILEVA L'OCCASIONE, E L'OGGETTO
DEL SEGUENTE OPUSCOLO.

« I primi esemplari (dell'edizione del 1793.) vennero ben presto meno, e bisognò che io pensassi tosto a supplirvi con una nuova edizione. In tal circostanza credei mio dovere il ricorrere a quante più potei persone illuminate e sagge, acciò mi rilevassero quel che a parer loro aggiungere, o togliere convenisse in quest'opera, affine di renderla più utile, e togliere anco ai mal prevenuti ogni attacco, onde non rimanesse impedito quel maggior frutto, che avrebbe potuto fare nell'anime ben disposte. A vero dire non mi giunsero alle orecchie opposizioni di rilievo; solamente avvertito venni, che ad alcune persone ben intenzionate e dotte dispiaceva, e degna sembrava di censura la proposizione del padre Gallifet, da me riportata nella nota 6. del capi-

tolo I., ove dice, trattando della differenza, che vi è tra la devozione del sacro cuor di Gesù, e quella del Santissimo Sacramento; *l'una ci propone il cuor di Gesù senza speciale relazione al restante del s. corpo, e l'altra tutto il corpo senza rapporto speciale al cuore*: parendo ad esse, che possa da una tal espressione indursi sospetto di separazione, o divisione dal restante del corpo, cosa affatto contraria alla verità da me, per quanto ho potuto, chiaramente rilevata, e provata ».

« A tale avviso io avrei tolto di buon grado tutto il tratto del padre Gallifet, da me nella nota letteralmente riferito, amando meglio lasciare addietro questo di lui per me non essenziale riflesso, anzichè entrare in controversie, e distrarre il lettore dallo scopo mio principale, che è di rilevare il vero spirito di questa divozione, conducente per mezzo di un oggetto sensibile le anime ad un oggetto invisibile, ma primario, all'amor di Dio. Ma perchè rigettare senz'altra disamina il sentimento di un autore illustre, la di cui opera crivellata, e a tutto rigore discussa da uomini dottissimi, approvata venne in ogni sua parte,

(1) Anche questa risposta allude al sinodo pistojese per le proposizioni 62, 63, condannate nella bolla *Auctorem fidei*: e fu impressa da principio nella ristampa del sopracceunato libro (Lucca 1797) per cura dell'autore di esso, che avea proposto al Cardinale il *Quesito*, e ne avea ricevuto da lui la *Risposta* colle seguenti *Osservazioni*: tutto ciò sappiamo dagli editori romani, i quali posero quest'opuscolo nel tomo XV. D. A. M.

e comparve alla luce sotto gli auspici del capo della Chiesa? È vero, che ec. ».

« Era adunque miglior consiglio senza aver l'ardimento di alzarmi in giudice, ricorrere a Roma, ed aspettarne di là un più certo giudizio. Così feci, e siccome nessuno meglio del dottissimo, e piissimo sig. cardinale Giacinto Gerdil poteva decidere la cosa secondo lo spirito della Chiesa, sì per aver esso avuto grandissima parte negli esami fatti delle proposizioni del sinodo di Pistoja, contrarie a questa divozione, e nella bolla dommatica — *Auctorem fidei* —, che ne condannò la falsa dottrina; sì per avere giustificate, e garantite, col suo libro — *Animadversiones ec.* — dalle opposizioni del Feller le decisioni della bolla medesima sull'istesso articolo con i più forti, ed insuperabili argomenti: a lui per mezzo del chia-

risimo sig. dottore Marchetti mi diretti con un piccolo scritto, esponendo la cosa, e facendo insieme istanza, acciò in tal occasione fosse e nelle note, e nel testo riveduta tutta l'opera con la protesta, che siccome l'autore di lei non ebbe altro in mira, che la gloria di Dio, così sarebbe stato contento di mutare, e togliere dalla medesima ciò, che al sig. cardinale Gerdil non sembrasse affatto conforme allo spirito ed alla dottrina della Chiesa ».

« Quale sia stato il sentimento, e la replica del degnissimo porporato, si può vedere dal (seguito) dottissimo scritto, che egli mi rimise; scritto con cui viene a soddisfare pienamente all'inchiesta, trattando la materia in modo, di cui non può bramarsi il più solido, utile e decisivo ».



R I S P O S T A

AD UN QUESITO INTORNO AD UNA PROPOSIZIONE CONTROVERSA DEL P. GALLIFET SULLA DIVOZIONE DEL S. CUORE DI GESÙ.

Ho letto con molta consolazione del mio spirito, e volesse Iddio con egual profitto, la divota e per molti titoli assai pregevole operetta, il cui titolo è — *La Via della Santità, mostrata da Gesù al cristiano* —, stampata l'anno scorso in Lucca.

Dalla prefazione si comprende il pio intento dell'autore (1), diretto ad additare, e segnare, particolarmente nella divozione al sacro cuor di Gesù, una salutare via di guidare le anime all'acquisto della santità; a vindicare questa divozione dalle contraddizioni de'suoi avversarj, ed ammaestrare i fedeli nella pratica della medesima, conforme allo spirito della Chiesa, ed alla forma *sanorum verborum*, esposta nella dogmatica costituzione — *Auctorem fidei* — del regnante pontefice Pio VI.; onde è che il tutto riferisce egli a questi tre punti: 1. Che questa divozione considerata nel suo oggetto, non importa separazione nella persona del Verbo (pag.9.): 2. Che l'amore e l'imitazione delle virtù di Gesù Cristo sono il fine di essa (pag.11.). 3. Che la sostanza della vera divozione al sacro cuor di Gesù consiste nell'imitazione delle sue virtù.

A maggior dichiarazione di questi punti riflette saggiamente l'A. nel progresso (pag.61.), che siccome in tutte le feste, concernenti l'umanità di Gesù Cristo, devonsi distinguere un doppio oggetto, materiale l'uno e sensibile, l'altro spirituale ed invisibile; così pure in questa deesi distinguere qual doppio oggetto il simbolo, e la cosa simboleggiata, cioè il cuor vero e reale di Gesù, e il cuore spirituale, o sia l'amor di lui.

Quanto al cuor vero e reale di Gesù scuopre l'A., ed isvela egregiamente l'enorme impostura di chi s'infinge, che l'istituzione d'un culto, specialmente e distintamente diretto al medesimo, altro non sia che il proporre all'adorazione de' fedeli un mero materiale muscolo di carne, staccato non che dal rimanente del corpo, ma bensì anche dalla divinità di Cristo. Si fa incontro l'A. al calunnioso rimprovero di tal finta mostruosa separazione, dichiarando (pag.28., e nella nota 10. 12.) « che non nella sola » intenzione de'suoi divoti, ma come in realtà,

» così nella credenza di tutti i fedeli, il sacro
» cuor di Gesù è un cuor perfettamente vivo,
» perchè dalla vivente umanità del Verbo in-
» separabile: cuore di più sommamente adora-
» bile, perchè indivisibile dal Verbo fatt'uomo,
» il quale all'assunta carne la propria dignità
» comunicando, meritevole la rende in tutte
» le parti sue d'ogni onore, ed omaggio... cuore
» che non si può quindi adorare senza adora-
» re l'intera persona di Cristo ».

Dottrina, che ei conferma col citare l'autorità di s. Tomm. 3. p. q. 25. art. 4., e che in più altri luoghi fa dal s. dottore mirabilmente illustrata, come nella q. 48. art. 2. ad 3. « *Discendum quod dignitas carnis Christi non est attendenda solum secundum carnis naturam, sed secundum personam assumentem, in quantum scilicet erat caro Dei, et ex quo habebat dignitatem infinitam* — Quæst. 57. art. 5. ad 3. *Et sic corpori Christi debetur, ut sit supra spirituales creaturas* », et q. 58. art. 3. — *Sic etiam secundum quod homo sedet ad dexteram patris secundum aequalitatem honoris, in quantum scilicet eodem honore veneramur ipsum filium Dei cum natura assumpta* — ».

Questo culto di latria dovuto all'umanità di Cristo per ragione, ed in virtù della sua personale, o sia ipostatica unione col Verbo, si dee per la stessa ragione, come anche avverte l'A., alle parti tutte di questa sacrosanta umanità, le quali tutte assunte furono dal Verbo nell'assumere che ei fece l'umanità. Che però s. Gio. Damasc. lib. 4. de fide orthod. c. 1. — *De iis quæ resurrectionem sequuta sunt* —, dopo d'avere avvertito, che Cristo nullam naturas partem abiecit, mostra come dall'adorazione dovuta a Cristo deriva, in virtù dell'unione ipostatica, l'adorazione, che si dee sì all'anima, che al corpo — *Sanctas etenim ipsius animæ compertum est, tum quod Deo Verbo secundum hypostasim unita sit, tum quod una cum eo adoratur, uti Dei anima, ac non simpliciter anima*. — E passando al corpo nel cap. seg. — *Quocirca per paternæ dexteræ vocabulum significamus divinitatis honorem et gloriam, in qua cum Dei Filius, tamquam Deus, patrius consubstantialis, ante sæcula esset, ad extremum caro factus corporeo quoque modo considet, in eandem nimirum gloriam adscita ipsius car-*

(1) Mons. Agostino Albergotti, degnissimo vescovo d'Arezzo.

» *ne: una enim eademque cum sua carne adoratur ab omnibus creatis rebus colitur.*—

Sendo pertanto l'unione ipostatica il fondamento dell'adorazione, che deesi all'umanità di Cristo; e questa unione verificandosi di tutte le parti componenti l'umanità, o separate fra di sè, come il furono nel triduo della morte, o inseparabilmente riunite, come in Cristo risorto; si ha da concludere coll' universale senso dei dottori, espresso in queste poche parole del dotto Silvio in 3. p. q. 25. art. 2. — *Simplicit- ter dicendum carnem et animam Christi, si- cut et membra corporis ejus adoranda esse a- doratione latræ.* — Siccome del cuore stesso specialmente non poté a meno di confessarlo il dottore Blasi.

Nè perciò s'induce distinzione, o molteplicità di adorazioni; giacchè l'umanità, e qualunque siasi parte dell'umanità, adorandosi unicamen- te, ed espressamente in quanto è unita, ed in essa sussiste la persona del Verbo; ne risulta una sola adorazione, che si termina nella per- sona del Verbo, — *quia, come disse un egregio scrittore (Cleric. de Sacrif. Missæ decis. 6. n. 29.), humanitas Christi, ut unita Verbo, inclu- dit ipsum Verbum, et dicit Christum totum.* — Onde sempre si verifica ciò che dice s. Gio. Damasceno nel tratto poc'anzi riferito: — *Dei fi- lius... caro factus, in eandem gloriam adscita ipsius carne, una eademque cum sua carne a- doratione ab omnibus creatis rebus colitur.*—

A questa dottrina si conformano pienamen- te, riguardo al sacro cuor di Gesù, i sentimen- ti che esprime l'A., (pag. 28.) colle parole, che ei mette in bocca di Cristo, come ammaestrante la devota sua serva: — Egli è un cuore, che » sebbene dall'altre mie membra distinto non può » da esse dividersi, come disgiungere non si può » dall'anima, e dalla divinità mia, e che non » si può quindi adorare senza adorare l'intera » mia persona.—

Ora dall'oggetto sensibile di questa divozio- ne passando, secondo la distinzione fatta sopra dall'A., all'oggetto spirituale e mistico, cioè dal cuor vero e reale al cuor simboleggiato, che è l'amor di Gesù, quale nella istituzione di questa festa si appresenta dalla Chiesa alla con- templazione e venerazione de' fedeli: convien ri- pere l'avvertimento, che ei premette avveduta- mente (pag. 61.) che — in tutte le feste con- cernenti l'umanità di Gesù Cristo devesi distin- guere un doppio oggetto, materiale l'uno e sensibile, l'altro spirituale ed invisibile. — Os- » servazione, che si è pure fatta nella terza » animad. §. 2. e di cui vi si rende ragione (1):— » *Et sane cum sacrum cor Jesu duplici ratione spec- tari possit, vel ut corporea pars carnis ejus, vel ut symbolum ejus in nos immensæ chari- tatis; profecto minus erat causæ, cur sub priore aspectu specialis cultus ratio pro ea parte di-*

» *stingeretur, quæ in toto comprehenditur. At contra valde ad pietatem conducebat, ut in ea parte, quam Christus, ut dictum est velut piarum suarum affectionum sedem demonstravit, tamquam in aptissimo symbolo immensa ea charitas reco- leretur, quæ ille dilexit nos, et seipsum tradidit pro nobis.* —

Coerentemente procede l'A. ad esporre pag. 28., e 47. come a rappresentare l'infinito amor di Cristo, simbolo non potea ritrovarsi più adattato, che il cuore medesimo, in cui Cristo stesso si compiacque d'additarne la sede dei suoi affetti, — *discite a me, quia mitis sum, et humilis corde.* — Sacra testimonianza, dopo la quale troppo disdicevole sarebbe allegare in questo proposito le varie, sempre incerte, e più curiose che utili speculazioni de' filosofi; ba- stando, come riflette l'A. pag. 29. — L'essere » sempre stato comune fra gli uomini sì nel pen- » sare, che nell'esprimersi, l'attribuire al cuore » le affezioni dell'anima.—

Ma due cose sono qui da osservare diligen- temente. L'una, che sebbene nell'istituzione di questa festa sia stato con tutta ragione special- mente contemplato il cuore mistico di Gesù Cristo, o sia l'immensa carità di lui sotto il sim- bolo del cuore; ciò nulla pregiudica all'adora- zione, che si dee al cuor vero e reale, in quan- to unito è al Verbo, la cui persona o ipostasi, siccome termina la natura umana, in cui sus- siste, così pure termina l'adorazione che si pre- sta all'umanità, e a tutte le parti della mede- sima; come bene spiega l'A. con dire, che in virtù di tale unione personale, non può adorar- si il cuor di Gesù senza adorarsi la persona istessa di Gesù.

L'altra, che dall'essere stata l'istituzione di questa festa specialmente diretta dalla Chie- sa al cuor simbolico, si esclude il vano scrupolo di coloro, i quali hanno mostrato di temere, che introducendosi in virtù dell'unione ipostatica un culto particolare e distinto, ad una qualsivisia distinta e particolare parte dell'umanità di Cristo, si apra una larga via ad introdurre una indefinita molteplicità di par- ticolari divozioni, che potrebbe pur troppo degenerare in abuso. Vano timore; giacchè non dovendo una tale introduzione soggiacere al privato arbitrio di ciascheduno divoto in par- ticolare, ma dipendere onninamente dalle ordi- nazioni della Chiesa; siccome è certo, che la Chiesa è retta dallo Spirito Santo nelle sue ordi- nazioni, concernenti il culto religioso: così non può sospettarsi pericolo di abuso in qual-unque divozione, che regolata sia ed esalta- mente praticata a norma delle prescrizioni, ap- provazioni, concessioni emanate da essa. Così s. Tommaso 3. p. q. 83. art. 3. — *Ea quæ per Ecclesiam statuuntur, ab ipso Christo ordinan- tur* — ; e art. 5. — *sed in contrarium est Ec- clesie consuetudo, quæ errare non potest; ut pote a Spiritu Sancto instructa.* —

(1) Sup. pag. 176. contro Feller.

Fin qui non apparisce cosa, che abbia in questa operetta incontrata difficoltà presso li più veneratori del sacro cuor di Gesù. Si è soltanto rilevata un'espressione inserita nella nota 6. del c. 1., ove, trattandosi della distinzione che si asserisce tra la festa del cuor di Gesù, e la festa del Corpus Domini, si dice, che *in quella si riguarda il cuore senza relazione al restante del sacro corpo; in questa il corpo intero senza rapporto particolare al cuore* (1). Espressione, da cui è paruto ad alcuni savii ed autorevoli personaggi potersi indurre sospetto di separazione o divisione del cuore dal rimanente del corpo. Io non mi riconosco da tanto da poter interporre un accertato giudizio in questa causa. Pure in attestato del grato mio riconoscimento dell'onorata richiesta, che mi si è fatta, del mio sentimento, mi fo a proporre, sempre però sotto correzione, qualche mio qualunque siasi riflesso; e ciò con tanto maggiore animo, e fiducia, che in questa controversia, malgrado certa diversità di opinare intorno all'intelligenza o interpretazione di un vocabolo, riluce una pia e perfetta concordia, e cospirazione di animi nel medesimo intento; che è di esporre con tutta la maggior chiarezza, e precisione la forma della sana dottrina sull'interessantissimo punto della divozione al sacro cuor di Gesù.

Adunque 1. Checchesia dell'ambiguità, cui

(1) Parebbe ben s'intenda lo stato della presente controversia ed pare essere opportuna cosa il qui riportare per intero la citata nota, che a quella diede occasione. Dessa è ne' termini seguenti:—Da queste parole può rilevarsi, quanto vadano lungi dal vero coloro, che confondono la devozione al SS. Sacramento con quella al sacro cuor di Gesù; e rigettan questa come una inutile aggiunta di un nome nuovo ad una divozione antica. In fatti queste due devozioni, dice il padre Gallifet, sono differenti nell'oggetto, e nel motivo, ossia *fine essenziale della loro istituzione*. Quanto al primo l'una ci propone il cuore adorabile di Gesù Cristo senza (speciale) relazione al restante del sacro corpo; e l'altra il corpo di Gesù senza rapporto particolare al cuore. « Quanto al secondo nella devozione al SS. Sacramento, il motivo di onorare il corpo di Gesù Cristo è la dignità infinita di questa carne adorabile, la quale per l'unione col Verbo merita tutte le adorazioni degli Angeli, e degli uomini; ma nella devozione al sacro cuore il motivo primario di venerar questo cuore è l'amore, di cui arde per me, e la sofferenza delle nostre ingratitudini; e questo a niuna altra parte del corpo, fuori che al cuore, conviene. Il fine di celebrare la festa del SS. Sacramento è adorare Gesù Cristo, che dimora con noi, con quella riconoscenza di ossequij, e di amore, che a lui si devono in questo mistero ineffabile; e a tale oggetto la Chiesa ha istituito la festa del SS. Sacramento con ottava solenne, e con processioni devote, ed apparati. Ma il fine potissimo della festa del cuor di Gesù è per riparare le ingiurie, che il suo amore riceve nel SS. Sacramento dalla sconoscenza degli uomini; riparo da Gesù richiesto per il suo cuore, che è la sede, e la fonte dell'amore. Ora ognun vede che questo fine non è proprio della devozione al Santissimo Sacramento, poichè ella si manterrebbe interamente, quando ben anche a Gesù nell'eucaristia non fosse fatto il minimo oltraggio ». E. R.

TOMO V.

possa soggiacere la dibattuta voce di *relazione* nell'accennata nota, sembrami, che non mai possa imputarsi all'A. l'intento d'indurre una divisione o separazione, ch'egli esclude formalmente in quella nota medesima, ed in tutto il corso della sua opera, riconoscendo non potersi adorare il sacro cuor di Gesù senza adorare l'intera sua persona: punto della maggiore importanza, il quale conviene soprattutto avvertire, che si verifica non solo riguardo al cuore reale, come si è di già diffusamente spiegato, ma bensì anche riguardo al cuore, considerato qual simbolo del divino amore, sotto il quale intende la Chiesa rinnovarne la memoria. Ed invero egli è pur chiaro, che in questo culto simbolico l'adorazione de' fedeli non si dirige ad un amore astratto, ideale, separato dalla persona che ama, ma riguarda in concreto l'amore qual è in Cristo, cioè Cristo medesimo, che è quello che ne ama, di cui dice l'Apostolo ad Galat. 2., e dee coll'Apostolo dire ogni anima fedele, *qui dilexit me et tradidit semetipsum pro me*: cosicchè in qualunque modo si consideri il cuor di Cristo unito al Verbo, sempre ha da verificarsi che coll'adorare il cuore si odora la persona del Verbo.

2. Egli è inoltre da osservare, e promettere, che riguardo agli oggetti, che cadono sotto la considerazione dell'intelletto, realmente, e virtualmente molteplici, la voce di *relazione* può riferirsi o agli oggetti considerati in sè stessi, o ai diversi aspetti, sotto i quali l'intelletto, *secundum nostrum concipiendi modum*, come parla s. Tommaso, prende a considerarli, e dividerli. Ora può avvenire ed avviene, che l'intelletto prendendosi a considerare un oggetto sotto un dato aspetto prescindendo, per via d'astrazione, da ogni altro aspetto; e ciò senza pregiudizio dell'ordine o connessione, che hanno questi aspetti fra di loro nello stato reale degli oggetti. Così per modo di esempio, sebbene l'essenza e la paternità in Dio s'includano realmente; ciò non fa, che secondo il nostro modo d'intendere non si possa concepire l'essenza senza includervi l'espresso formale concetto della paternità. Precisione d'intelletto, che in niun modo esclude la reale identità, che vi ha tra l'essenza e la paternità: giacchè, come avverte colla comune il dotto card. Gotti, quella distinzione di ragione, che si rileva tra l'essenza e le persone, come pure tra l'essenza, e gli attributi, e tra gli attributi fra di loro, *non est penes excludens et exclusum*, distinzione che non cade sull'oggetto in sè stesso, ma soltanto *penes explicitum et non explicitum, seu implicitum*.

Può lo stesso ragionamento, colla dovuta proporzione, adattarsi all'amore simboleggiato nel sacro cuor di Gesù. Questo divino amore si è manifestato in tutti li misteri della vita, passione, e glorificazione di Cristo. Misteri pertanto, che hanno tutti l'un coll'altro un'intima relazione,

siccome procedenti da un medesimo principio, e coordinati al medesimo fine della gloria di Dio nel compimento dell'ammirabile opera dell'umana redenzione: intima relazione, che punto non si esclude *ex parte rei*, quantunque nell'atto del contemplare si fissi la mente ad un determinato mistero senza riguardo speciale al rapporto, che ha cogli altri. Che però senza offesa di tale intima relazione può dirsi, che il culto, che si presta a Cristo nascente nel presepio, non include nel suo proprio concetto uno speciale riguardo al culto, che si presta a Cristo moribondo sulla croce.

3. Tale sembra doversi dire onninamente il senso dell'A. nella rilevata espressione della nota 6. Il suo intento è in quella unicamente di opporsi a coloro, i quali *confondono la divozione al Santissimo Sacramento con quella al sacro cuor di Gesù*; quasiché questa altro non sia, che una *inutile aggiunta di un nome nuovo ad una divozione antica*, contro i quali sostiene l'A. *essere queste due divozioni in fatti differenti nell'obbietto e nel motivo, ossia fine della loro istituzione*. La nota 6., con cui si prende l'A. a dichiarare questi due punti, è come si dice, presa letteralmente da un'opera del padre Gallifet *de cultu sacrosancti cordis Jesu etc.* (1) che io non ho veduta, ma che è citata nella nota 12. p. 44. « Opera dedicata a Benedetto XIII., ed approvata » da monsig. Lambertini allora promotore della » fede, poi papa Benedetto XIV., dal padre Membrive Domenicano, dal padre Maccabei Bernabita, (che fu consultore del s. uffizio, segretario della congregazione dell'esame de' vescovi, generale del suo ordine, confessore di Benedetto XIV. ed in somma stima presso il medesimo) da monsig. Vicegerente, e dal padre maestro del sacro palazzo », opera, che tradotta di poi in francese, comparve sotto altro titolo (2), e con nuovo aggiunte, stampata in Lione an. 1745. dedicata allo stesso Benedetto XIV.

Passò dunque la controversa espressione (3)

(1) *De cultu sacrosancti cordis Dei, et Domini nostri J. C. in variis christianis orbis provinciis jam propagato.*

(2) *L' Excellence de la devotion au coeur adorable de J. C.*

(3) La proposizione controversa del padre Gallifet intorno all'obbietto delle due divozioni del cuore, e del corpo di Gesù, è espressa da lui nel capo V. della summentovata sua opera latina ne' precisi termini, che seguono: *Objectum materiale cultus cordis Jesu, seu res, quae illo officio colenda proponitur, est cor Jesu nulla corporis habita peculiari ratione; in cultu vero sacrosanctae eucharistiae, objectum materiale est corpus Jesu nullo vicissim cordis habito peculiari respectu.*

« Anche questa nota è degli editori romani; che giuditiosamente hanno riportato il testo del P. Gallifet, non veduto mai dal Cardinale. Dal testo adunque si fa chiaro che dove Mons. Albergotti disse *relazione*, il P. Gallifet avea scritto *ratione*: espressione semplicissima, e bastante a distruggere tutta la critica fatta alla sepprecennata Nota di Monsignore, se costui avesse avuto la pazienza di

sotto gli occhi, e la censura di tanti, e tanto insigni personaggi nel rivedere che fecero l'opera del padre Gallifet; e se non fu da essi rifiutata, non debbo io tanto presumere di me, che ardisca io censurarla. Bensì credo poter dire, che se non fu da essi riprovata, egli fu perchè a tenore di tutto il contesto si appresentò loro non *in senso esclusivo* inducente *separazione*, ma in senso meramente *precisivo*; talchè il proporre che ivi si fa il cuore adorabile di Gesù senza relazione al restante del corpo, altro non significhi, se non il proporlo senza speciale menzione, o esplicito riflesso al restante del corpo: onde s'induca bensì distinzione di culto, e culto; non *separazione* nell'oggetto reale proposto all'uno, e all'altro culto: senso che per vero dire si raccoglie apertamente dall'intero complesso della frase, ove si enunzia, che nella divozione al sacro cuor di Gesù, si propone il cuore senza relazione al restante del corpo; allo stesso modo, come nella divozione al Santissimo Sacramento si propone il corpo intero senza rapporto particolare al cuore. Su di che ben opportunamente si riflette in foglio a parte inviati, che siccome sarebbe assurdo il pensare, che col proporre nella divozione al Sacramento il corpo intero senza rapporto speciale al cuore, si escluda il cuore, che fa parte della totalità del corpo: così col proporre nell'altra divozione il cuore senza rapporto particolare al restante del corpo, neppure è da pensare, che voglia farsi separazione del cuore dalle altre parti, che compongono il corpo; ma soltanto prescindere da quelle nel culto particolare, che per particolare motivo si dirige al cuore.

Ora venendo al 2. punto, in cui si considera il motivo, o sia fine della istituzione delle due feste, osserva l'A. col padre Gallifet nella citata nota 6. p. 38., che « il fine di celebrare la festa » del Santissimo Sacramento è adorare Gesù Cristo, che dimora con noi, con quella riconoscenza di ossequij, e di amore, che a lui si devono in questo mistero ineffabile. Ma il fine poltissimo della festa del cuor di Gesù è per riparare le ingiurie, che il suo amore riceve nel Santissimo Sacramento dalla sconoscenza degli uomini Ora ognun vede, che questo fine non è proprio della divozione al Santissimo Sacramento, poichè ella si manterrebbe intieramente, quando ben anche a Gesù nell'eucaristia non fosse fatto il minimo oltraggio ». Che però questa distinzione di fine o motivo potrà indurre il padre Gallifet a riguardare la divozione al sacro cuor di Gesù senza speciale relazione al culto, che si presta al corpo intero di lui nel Santissimo Sacramento dell'eucaristia; e ciò

« osservare che nè in teologia nè generalmente in latino possono averci come sinonimi *ratio* e *relatio*. » D. A. M. »

senza sospetto di separazione del cuore dal rimanente della sacrosanta umanità; il qual sospetto neppure cadde in mente de' rispettabili censori, ed approvatori dell'opera del padre Gallifet.

Ma pure è qui da notare per altra parte, che quell'opera fu composta, e data in luce anteriormente al decreto della S. M. di Clemente XIII., in cui si prefigge l'oggetto simbolico proposto alla divozione de' fedeli nella festa, che si concede da celebrarsi in onore del sacro cuore; oggetto, che è l'immensa carità di Gesù Cristo: e questa contemplata, e da contemplarsi non solo, e meramente in generale, ma con espressa speciale relazione alli misteri della passione, e della istituzione dell' augustissimo sacramento: relazione esplicitamente inserita nella 6. lezione dell' ufficio: « *Quam charitatem Christi patientis, et pro generis humani redemptione morientis, atque in suae mortis commemorationem instituentis sacramentum corporis, et sanguinis sui, ut fideles sub sanctissimi cordis symbolo devotius, ac ferventius recolant ec.* ».

Quindi è che, nelle *Animadversioni* (1), ove si tratta di vindicare da vano timore, o scrupolo il culto, specialmente prestato ad una speciale parte dell' umanità di Cristo, quale è il cuore, non cadde però in pensiero di enunziare un tal culto come dovuto, e prestato *senza relazione* al restante del corpo. E ciò 1. perchè adorandosi sempre la persona del Verbo, nell' adorare che si fa l' umanità, o qualsivisia parte dell' umanità, in virtù dell' unione personale col Verbo; una tale adorazione, in quanto terminata nella stessa persona di Cristo, include perciò sempre una intrinseca relazione a tutto ciò, che è unito personalmente a Cristo; 2. perchè nella indivisibile unione, in cui sono in Cristo risorto le parti tutte componenti la sacra sua umanità, non essendovi speciale ragione di culto speciale ad una più, che a qualunque altra parte, se non per motivo di qualche mistico significato, come si è spiegato nelle *Animadversioni*; essendo che, come pure avverte l' A. p. 60. « il simboleggiare che fa il cuore l'amor divino di Gesù Cristo, è solo la ragione, per cui la s. congregazione credè di dovere accordare al sacro cuore l' ufficio, e messa propria »: ne viene in conseguenza, che in questa festa, o divozione, considerata relativamente all'oggetto mistico della sua istituzione, non si possa prescindere da speciale riguardo a quel misteri, e benefizj, sotto i quali l'amor divino di Gesù Cristo vien proposto da doversi espressamente contemplare nella messa, ed ufficio accordato a tale effetto.

Ben è vero, che avendo il padre Gallifet scritta la sua opera molti anni, prima ch'emanasse il decreto di Clemente XIII., non potè

egli prevedere, che nel determinare l'oggetto mistico della divozione al sacro cuore, vi avrebbe il pontefice compreso una esplicita rimembranza della passione, e della istituzione del Santissimo Sacramento: ed anche assai chiaro apparisce, che in quel tratto, ove si prende a distinguere l'una divozione dall'altra, nel proporre, che ivi fa la divozione al sacro cuore senza relazione al restante del corpo, aveva in mira il cuor vero e reale considerato qual sede degli affetti; sotto un aspetto cioè, che è proprio di quella parte, onde sorge un rapporto speciale, che non compete ad altra parte; e fa sì, che senza esplicito riguardo al restante del corpo possa il cuore essere specialmente contemplato, e venerato come oggetto il più atto a simboleggiare l'amor divino di Gesù Cristo. Un tal senso, sembra, assai chiaramente potersi rilevare in tutto il contesto della nota; e tale ben può dirsi, che senza sospetto di separazione ravvisato fu dai censori dell'opera del padre Gallifet.

Con tutto ciò stante la contrarietà di opinione, che si è manifestata per parte anche di persone gravi, e ben intenzionate, ed atteso l'avvertimento del principe degli apostoli, che dobbiamo esser pronti a render ragione *omni poscenti* (1. Petr. c. 3. v. 15.), non saprei dire, se ad oggetto di prevenire, o rimuovere ogni motivo di sospizione, senza offesa, o taccia di una espressione di già comparsa in luce sotto li più rispettabili auspici, fosse per piacere alli superiori, cui ne compete il giudizio, qual sufficiente compenso il permettere, che nella progettata ristampa si ritenga senza alterazione la nota, tratta dal padre Gallifet, mediante un breve avviso da premettere in fronte, per dichiarare nel modo, che stimerassi più conveniente (2), che *sotto la controversa espressione senza relazione al restante del corpo, altro non s'intende, nè dee intendersi, se non che nella divozione al sacro cuor di Gesù, contemplandosi il sacro cuore qual sede degli affetti, e simbolo del divino amore di Gesù, si contempla, e si venera sotto uno speciale rapporto, che competendo propriamente al cuore, non include o esige in quell'atto uno speciale riguardo, o riflesso alle altre parti; senza che però da una*

(2) Di qui chiaro apparisce, che l'em. autore, nello stendere l'antecedente risposta non ebbe alcuna intenzione, che se ne facesse uso nella stampa; ma solo di mostrare, che sarebbe stato opportuno per impedire ogni motivo di erronea interpretazione alla proposizione controversa del p. Gallifet di premettere nella nuova edizione dell'operetta di monsig. Albertotti una dichiarazione del senso, in cui deve essere intesa. Ma di ciò non fu pago il dottissimo insieme e modestissimo prelado. Conobbe egli quale schiarimento ricevuto avrebbe la controversia, e quale ornamento il suo libro, se a questo si fosse posta in fronte la risposta istessa; ciocchè diede motivo ad una sua lettera all'eminentissimo, e ad una nuova risposta; le quali crediamo di dover qui soggiungere a compiuta notizia del riprodotto opuscolo. E. R.

(1) *Sup. pagg. 173 e segg.*

tal precisione possa, o debba inferirsi separazione alcuna, o divisione dal restante dell'umanità, e molto meno dalla sacrosanta persona del Verbo; la quale siccome termina sempre la natura, di cui è fatta ipostasi, così pure termina sempre l'adorazione, che in virtù di questa ipostatica unione si presta all'umanità, e a qualunque parte dell'umanità.

Lettera di mons. Albergotti, vesc. di Arezzo,
all'eminentissimo sig. card. Gerdil. N. B.

EMINENZA,

« Nel mio ritorno da Arezzo in Firenze ho ricevuto unito ad un' obbligantissima lettera il dottissimo scritto di V. E. in replica al quesito, proposto sul passo controverso della nota operetta » *La Via della Santità ec.* Non so dirle quanto io sia rimasto pieno di confusione in vedermi, meschinissimo come sono, sì grandemente dall' E. V. favorito, onorato e soddisfatto pienissimamente nella mia inchiesta con tanto di lei incomodo, ed in una maniera, di cui non può bramarsi la più solida, utile, e decisiva, e per l'esattezza teologica, e per la profondità della dottrina, e per la penetrazione inarrivabile, con cui è trattata la materia. Attribuisco tutto alla di lei somma pietà, ed umiltà; e questa mi fa sperare, che ella non isdegnerà di accogliere benignamente i ringraziamenti, che con i più vivi sentimenti dell'animo le avanzo, e per l'aureo scritto favoritomi, e per la paziente carità, con cui ha instruito la mia ignoranza, ed appagate sì abbondantemente le mie istanze ».

« Mi resta però ad avanzarle una nuova supplica, ed è che l' E. V. si contenti, che nella ristampa dell'operetta riponga in fronte questo di lei scritto; che meglio assai dell'opera istessa servirà di ammaestramento, e di forte stimolo al vero culto del sacro cuor di Gesù. Basta solo, che l' E. V. si degni di aggiungere quella ulteriore dichiarazione, che reputa migliore alla sana intelligenza della controversa nota del padre Gallifet ».

« È vero, come saggiamente rileva V. E. che il sentimento dell'autore resta giustificato abbastanza dalle approvazioni fatte dai censori dell'opera; come anche dall'altro giustissimo riflesso da lei fatto, che egli ebbe in mira il cuor vero, e reale considerato qual sede degli affetti; sotto un aspetto cioè proprio di quella parte, e che non compete ad altra parte. Infatti sebbene nel successivo decreto della S. M. di Clemente XIII. fossero contemplati espressamente i misteri della passione, e dell'istituzione del ss. Sacramento, e per questa parte sembri mancar di esattezza il discorso del padre Gallifet; è sempre certo, che Gesù Cristo istituì il Sacramento dell'Altare « tamquam passionis suae memoriale perenne », e che agli affetti di

questo cuore, all'immenso amor suo, siamo debitori di quanto Cristo medesimo operò, e patì. E se mal non mi appongo, come nel sacrificio della s. messa, ove i misteri si rinnovano di Gesù Cristo, fatto nostro cibo e nostro prezzo, si riguarda il sangue *senza relazione* al corpo, ed il corpo *senza relazione* al sangue; senza per altro, che ciò importi *esclusione*, o *separazione* attuale dell'uno dall'altro: così sembra, che possa rettamente riguardarsi nella divozione al sacro cuore il cuor medesimo *senza relazione* al restante del corpo, senza che ciò importi attuale separazione dal medesimo. A conferma di ciò parrebbe, che possa servire quello che dice il Petavio de Incarn. lib. 15. cap. 18. n. 2. « *Omnes sancti patres nostri.... separabiles cogitatione mentis adfirmant duas esse naturas, ratione differentiae, non divisionis* ». Riguardando il cuore senza relazione al restante del corpo, si prescinde dall'altre membra, ma non si escludono; e se vuol dirsi che si separi, si separa *cogitatione mentis ratione differentiae*, cioè (secondo quel che giustamente dice V. E.) come oggetto il più alto a simboleggiare l'amor divino di Gesù Cristo *ratione differentiae, non divisionis* ».

« Questa distinzione o separazione, non reale, ma mentale secondo quelle, che s. Tommaso 3. p. q. 23. art. 15. chiama *causas honoris*, parmi si possa ancora garantire con molti esempj delle feste, che abbiamo fra l'anno. Nella festa della ss. Trinità viene come oggetto immediato colla prima e la terza, la seconda persona del Verbo, *senza relazione* precisa alla carne che assunse. Eppure nessun crede perciò che il Verbo si divida dalla carne che prese, nè la carne dal Verbo; bene intendendosi, che questa divisione è mentale ».

« Potrebbe anche garantirsi da molti passi dell'evangelo, ove Gesù Cristo con una simile distinzione parla e delle limitazioni di sua umana natura *senza relazione* alla divinità, e dell'infinita sua divinità *senza relazione* alla circoscritta umanità. Chi dirà, che il *Pater major me est*, il *caro est infirma*, il *quid me vocas bonum* induca divisione nella persona del Verbo fatto carne? Ma anche più di queste, convincenti sono le ragioni, che trar si possono dallo scritto favoritomi, e dalle animadversioni di V. E. sulle note felleriane. Quella, presa della divozione delle piaghe, e precisamente di quella del costato è senza replica: « *Si probatur cultus quo speciatim latus spectatur et recolitur, quin obijciatur separatio a reliquo corpore, cui cohaeret; cur non et probandus similis cultus, quo speciatim spectatur latus et cor in late re inclusum?* »

« Ciò non ostante essendo secondo i lei giustissimi riflessi opportuna ed utile una qualche ulteriore dichiarazione sul sentimento della nota, per render ragione *omni poscenti*; e togliere ogni vano timore e scrupolo, che nuocer potesse a questa divozione, ardisco di sup-

plicare V. E. a voler compir l'opera di sua carità, acciò la mia ignoranza non pregiudichi al vantaggio, che può fare nell'animo dei fedeli il di lei scritto. In una parola attendo dalla di lei insigne carità anche quella dichiarazione, che a pieno schiarimento del dubbio ella stimerà più conveniente unirsi alla nota. Col di lei scritto in fronte dell'opera, e con questa dichiarazione unita alla nota controversa, son certo, che resterà chiuso l'adito a tutte le questioni; l'opera diverrà utile, e vantaggiosa assai più di prima, e V. E. ne avrà tutto il merito avanti a Dio, e avanti gli uomini ».

« Per non incomodarla di vantaggio non le rimetto l'opera latina del padre Gallifet, che ho presso di me; tanto più che la traduzione stampata con approvazione in Venezia l'anno 1737., da cui è tratta la nota, dicesi fatta sul testo francese. Le rimetto bensì il passo latino secondo l'originale con le approvazioni dei censori. Troverà, che il traduttore veneto nella prima parte della proposizione, ove dice il testo latino « *nulla corporis habita peculiari ratione* » ha lasciato di ripetere la parola *particolare*, non so se per isbaglio, o perchè manchi nel testo francese; creduta forse non necessaria, come espressa a confronto nella seconda parte. Io vi avrei tosto supplito, non ostante le accennate ragioni, ma non fui in tempo, perchè solo pochi mesi sono, potei, a costo delle molte premure dell'amorevolissimo sig. dottore Marchetti, il quale spero farà anche personalmente le mie parti con V. E. acquistare il testo latino fatto ormai raro. Nella nuova edizione bensì si rimedierà a questo sbaglio, oltre l'aggiunta di quel di più, che la carità di V. E. si degnerà suggerirmi ».

« La prego a perdonare tanto mio ardimento, ma ne incolpi la sua singolar pietà e bontà, che mi ha dato il coraggio di presentarmi a lei con queste nuove suppliche ad onta della mia meschinità ».

« E con profondo ossequio baciandole la sacra porpora mi do l'onore di protestarmi

Di V. E.

Firenze, 20. novembre 1796.

Umil. devotiss. ed obligatiss. serv.
Agostino Albergotti.

RISPOSTA.

Illustrissimo Signore,

Condoni V. S. illustriss., e compatisca la lentezza, e tardanza della vecchiaja in un uomo, che si va stentatamente reggendo sotto il peso di anni 79., co'quali è altresì cresciuta la giusta diffidenza che ha sempre avuta delle forze e cose sue. Mi conforta però il benigno compatimento di lei; e giacchè stima, che possa riuscire non del tutto inutile la stampa dello scritto inviatole in fronte della connota pregevolissima operetta, di cui mi rincresce al sommo di aver differita la nuova progettata edizione; crederei, che per la desiderata dichiarazione del passo controverso, possa bastare all'intento quella che ho posta infine del detto scritto, coll'avvertenza di segnare con diverso carattere l'ultimo tratto, cominciando dalle parole, *che sotto la controversa espressione ec.*, e ciò anche per questo riflesso, che questa tale dichiarazione rimane essa stessa dichiarata dalle cose antecedenti, prescindendo dalle quali, rimarrebbe sempre soggetta a qualche ambiguità. Mi permetta di profittare di questa favorevole congiuntura per augurarle dal cielo in queste ss. feste natalizie ogni maggior benedizione *ad multos annos* pel bene stesso della Chiesa, cui ella si consacra sì utilmente; mentre la prego a voler gradire li sinceri costanti sentimenti della distinta riverente stima, con cui le bacio le mani.

Roma, 22. decembre 1796.

Serv. di tutto cuore.
G. Card. Gardil.

AVVISO

DELL' ALBERGOTTI.

Che precede alle osservazioni e note, aggiunte alla nuova edizione dell' opera intitolata : la via della santità mostrata da G. C. al cristiano, ec.

« Non contento delle molte diligenze da me, come ho esposto nella prefazione, usate affine di rendere migliore in questa nuova edizione la presente operetta; credei mio dovere, finitane appena la stampa di sottometerla nuovamente al giudizio dell' eminentissimo sig. cardinale Gerdil, supplicandolo a volersi degnare di avvisarmi ciò che più bisognoso sembrato gli fosse di cambiamento, e di emenda, mentre sarebbe stato mio impegno di rimediarmi prontamente, ove uopo fosse con la ristampa delle pagine. Il dottissimo, e piissimo cardinale non isdegnò di assumere il nuovo incarico, e dopo qualche tempo mi rimesse con lettera le sue note. Passando egli poi ultimamente per Firenze, da me pregato a contentarsi, che pubblicassi ancor queste in piè dell' opera, benignamente vi condiscese; facendo anche in seguito alle medesime l' aggiunta di alcune altre, non meno dotte, ed opportune osservazioni, le quali secondo l' ordine delle pagine io vi ho letteralmente con sommo piacere riportate, ed unite, venendo tutte insieme, fuori di ogni mio merito, e di ogni mia aspettazione a formare una piena illustrazione all' opera, ed un eruditissimo commento con di lei inespicabile vantaggio. Ed ecco dato ingenuamente al lettore esatto conto di tutto. Piaccia al Signore, ecc.

Lettera del medesimo al signor cardinale Gerdil.

EMINENZA,

Tardi, e non felicemente per mancanza del vecchio esperto stampatore, è stata ultimata la nuova edizione dell' operetta — La Via della Santità ec. — con in fronte il dottissimo scritto di V. Eminenza, ed in corpo tra le aggiunte molti tratti delle di lei animadversioni sulle note felleriane. Prima di pubblicarne gli esemplari ardisco umiliarla all' Eminenza Vostra, supplicando umilmente la di lei bontà singolarissima a volersi degnare di avvisarmi ciò che tra quel molto, che vi sarà da correggersi, più bisognoso le sembrerà di cambiamento, e di emenda: mentre sarà mio impegno di rimediarmi prontamente, facendone ristampare le pagine.

Perdoni se a tanti incomodi, che le ho arrecato fin qui, vi unisco ancor questo; ma è troppo giusto, che io faccia ogni sforzo, e adoperi ogni mezzo, acciò la mia iguoranza non pregiu-

dichi al vantaggio grande, che è per produrre nell' animo de' fedeli a maggior gloria di Dio, il di lei pregievolissimo scritto.

Intanto con profondo ossequio, baciandole la sacra porpora, mi do l' onore di protestarmi

Arezzo, 10. ottobre 1797.

RISPOSTA.

Illustrissimo Signore,

Ho ricevute le pregevoli grazie di V. S. illustriss. nell' esemplare dell' opera — La via della Santità — che con singolar bontà si è compiaciuta trasmettermi. Nell' affrettarmi a recarlene il dovuto riscontro, provo vero rincrescimento di non essere in istato di così presto scorrere la medesima, per farvi quelle osservazioni, ch' ella mi contesta di desiderare, per le non poche, mai interrotte, mie occupazioni. Mè ne procurerò per altro il piacere ad ogni ritaglio di tempo libero; e quindi sarò sollecito a corrispondere all' espostemi graziose sue brame. Prego intanto V. S. illustriss. a gradire le sincere proteste della più viva riconoscenza mia a tanti di lei favori nell' atto, che augurandomi il vantaggio di sempre nuovi suoi pregiatissimi comandi, colla più distinta stima immutabilmente mi dichiaro.

Roma, 26. ottobre 1797.

Altra lettera del cardinale al medesimo d' indirizzo delle osservazioni e note.

ILLUSTRISSIMO SIGNORE

Nel trasmettere a V. S. illustriss. l' acchiuso foglio di alquante scrupolose notarelle, che mi è avvenuto di fare su di pochi passi della pregiatissima sua opera, non posso che rinnovarle i sensi dell' estrema mia confusione per la tenuità del lavoro, non meno che per la soverchia tardanza nell' eseguire i suoi sempre per me onoratissimi comandi. Spero dalla bontà sua, che sia per compatirmi, e gradire la viva immutabile stima, ed obbligata riconoscenza, con cui ho il vantaggio di protestarmi

Roma, 3. marzo 1798.

OSSERVAZIONI E NOTE

IN ISCHIARIMENTO DI ALQUANTI PASSI DELLA EDIFICATISSIMA OPERETTA
INTITOLATA — VIA DELLA SANTITA' EC. — LUCCA 1797.

Nulla parmi che abbiasi da rilevare intorno a certe poche espressioni sparse in alcuni luoghi di questa piissima opera, che prese da per sè, o come suonano, appresentano un non so che di enfatico, e di esagerato; quali non rade volte s'incontrano in più, e più libri di santi, ed accreditati maestri della vita spirituale, e che, o nel contesto sono sufficientemente spiegate, o dalla comune intelligenza de' fedeli si riducono alla dovuta esattezza; nè altramente vengono apprese, se non come sfoghi della veemenza dell'affetto, onde partono, e che si vuole accendere nell'animo de' pii leggitori. Tali sono alquanti modi di dire, estratti dalle piissime opere di s. Francesco di Sales, la sana intelligenza de' quali, che più non si mette in dubbio, può congruentemente applicarsi ad altri consimili, che corrono di quando in quando nelle divote opere di autori ascetici. Mi ristringerò pertanto ad alcuni pochi tratti, che mi sono sembrati esigere un cenno di rischiaramento, per ovviare sul momento a qualsivoglia dubbio, o aliena interpretazione contro il senso dell'A., che altronde chiaro si manifesta in tutto il corso del suo pregiatissimo lavoro.

Pag. 13. Nella nota 6. altro non ho saputo ravvisare, che una, dirò così, alquanto più diffusa esposizione del modo, in cui fu di già spiegata la controversa espressione tratta dall'opera del padre Gallifet (tratto, sul quale mi fermo unicamente, non avendo io nè letta, e neppure veduta la detta opera) cioè che « nella » devozione al sacro cuor di Gesù si propone » qual oggetto questo cuore senza (speciale) » relazione al sacro corpo ». Espressione, che si disse aversi da intendere in senso di mera precisione d'intelletto, che per usare i termini antecedentemente riportati dal cardinale Gotti, *non est penes excludens, et exclusum*, ma soltanto *penes explicitum, et non explicitum, seu implicitum*. Precisione puramente mentale, per cui nel contemplare un oggetto sotto un'esplicita relazione, non perciò s'intendono escluse le altre relazioni, dalle quali si prescinde: siccome avviene per esempio in chi si prende a trattare dell'essenza di Dio, senza esplicito riguardo alla distinzione delle persone, che non perciò cade in sospetto di voler separare le persone dall'essenza.

A render ciò vie maggiormente manifesto riguardo al presente argomento, basta riflettere, come nell'adorare il sacro cuor di Gesù, in quanto è cuor di Gesù precisamente, ed unicamente in virtù dell'unione ipostatica, mediante la quale l'umanità sacrosanta con tutte le sue parti fu assunta all'esser personale di Cristo, non solo non può supporvisi escluso, ma non può non intendersi compreso un intimo rapporto a quella unione, che sola rende il cuor di Cristo degno di essere adorato, e che è l'intrinseco motivo, e come l'oggetto formale del culto, che gli si presta, e ne qualifica la moralità. Laonde sempre si salva, e si verifica, che nell'adorare il cuor di Gesù non si concentra l'adorazione nel cuore, considerato in sè stesso; ma in virtù del motivo stesso, onde procede, si stende, e viene a terminare all'esser personale di Cristo, che sendo *Perfetto Dio, e Perfetto Uomo* riunisce alla natura divina la natura umana nell'unità della sua persona, la quale come insegna s. Tommaso 3. p. q. 2. art. 2. ad. 2. *constituitur ex eis (salva distinctione naturarum) in quantum est unus aliquis subsistens in carne, et anima*.

Adunque in primo luogo non può supporvisi esclusa la divinità nell'adorazione di un cuore, che si adora precisamente, perchè coll'essere personale di Cristo abita in esso la pienezza della divinità.

Neppure può dirsi esclusa la dovuta relazione, tuttochè non esplicitamente espressa, al restante del corpo in un'adorazione, che terminando alla persona di Cristo, comprende per intima connessione tutto ciò, che s'include, e si riunisce nell'essere personale di lui, come perfetto Dio, e perfetto Uomo, vale a dire la natura divina, e la natura umana con tutte le parti, che ne costituiscono l'integrità.

Onde solo rimane a dire, che la ragione particolare per cui si adora Cristo segnatamente nel cuore, in quanto si considera questo qual sede degli affetti (*mitis, et umilis corde*) non essendo comune alle altre parti; se ne prescinde bensì, ma per via di semplice astrazione intellettuale, *non penes excludens, et exclusum, sed penes explicitum, et non explicitum*: onde non se ne può inferire esclusione, separazione, o divisione riguardo alle altre parti; le quali siccome unite, non meno che il cuore, all'esser

personale di Cristo, sono implicitamente comprese nell'adorazione, con cui esplicitamente si adora l'essere personale di Cristo nel cuore.

P. 38. Si riporta un lungo passo delle Animadversioni, che sebbene tradotto in stile più colto, che non è quello del testo latino, sembra di quando in quando appresentare qualche ombra di oscurità, che si era cercato di evitare nell'originale. Facile sarà il rimedio con avvertire i leggitori di ricorrere al testo medesimo.

P. 74. « Per natura questo cuore è tutto bontà, » per carattere tutto amore, anzi è l'istessa » carità per essenza, perchè il tuo Dio è Carità ».

Carità per essenza; in quanto sotto nome di cuore come simbolo s'intende la carità di Cristo, Verbo eterno, la cui carità è carità per essenza.

P. 77. « Anzi l'istesso amore, che portai al » Padre, fu tutto amore portato all'uomo, perchè offerto da me al Padre in di lui nome ».

Ciò in quanto nell'amore portato da Cristo al Padre s'intende compreso, come nella sua sorgente, l'amore portato da Cristo all'uomo.

P. 80. « Presagio (di Simeone alla ss. Vergine) funesto adempito pur troppo ».

Funesto, cioè doloroso, amaro, afflittivo.

P. 83. « Non contento (il Padre) di aver mosso » contro di me le potenze tutte delle tenebre ».

S' intende *permissivamente* in quanto nell'ordine della provvidenza Iddio *mala ordinat in bonum*, come dice s. Tommaso.

P. 92. « Che solo nelle anime innocenti, e » pure verso i doni miei ».

Senza esclusione delle grazie, colle quali sono i peccatori chiamati a penitenza, mentovate in più, e più luoghi di questa stessa opera.

P. 103. « Senza l'amore nulla è salutarifero, nulla la giova ».

S'intende per l'effettivo conseguimento dell'eterna salute, senza esclusione del timore soprannaturale, ispirato da Dio, e che prepara all'amore della giustizia; come pure si accenna in più luoghi dell'opera.

P. 110. c. 6. Nella docta luminosa spiegazione, ivi inserita intorno all'altissimo mistero della ss. Trinità, sembra che bastino le citazioni opportunamente aggiunte in fine per prevenire ogni ambiguità, che in argomento sì sublime potrebbe mai occitarsi nelle persone meno istruite, ed intelligenti; oltre che può dirsi, non esservi passo, che non riceva lume da qualche altro consentaneo passo nel contesto medesimo.

Solo soggiungerò, che nel tratto (p. 27.) ove si allude alla parabola del Figliuol Prodigo, le parole, che seguono: « Appresso il Padre » non vi abbisogna intercessione di estranei; » dentro il cuor di lui havvi il paterno affetto, » che abbastanza intercede, e prega » dirette sono ad animare la fiducia dei fedeli, nel ricorrere al nostro buon Padre, che è nei cieli, non già ad escludere il ricorso, non dirò alla

persona del nostro avvocato, e mediatore Cristo Dio, ed Uomo, che *interpellat pro nobis*, e che non può dirsi *estraneo*; ma neppure l'intercessione sommamente proficua dei Santi, ed il continuo bisogno, che abbiamo di aiutarci gli uni con gli altri per mezzo di vicendevoli orazioni, conforme alla sentenza dell'Apostolo: *Orate pro invicem, ut salvemini*: e come insegna s. Ambrogio com. sopra il vangelo di s. Luca c. 5. in c. 5. *Primum omnium, quod ante diximus, unusquisque aeger potendas precatores salutis debet adhibere.*

P. 118. Testo. « Così il tuo mediatore, il tuo » Gesù, riunendo in sè la divina, ed umana » natura in unità di persona, poté patire come » Uomo, poté soddisfare come Dio ».

Spiegazione. « Li patimenti furono sofferti da » Cristo, come Uomo, l'efficacia fu da Cristo, » come Dio ».

Debbo qui soggiungere, che avendo avuto il vantaggio, e comodo di comunicare col reverendissimo padre Caselli (Generale de'Servi di Maria) la sopra scritta formola, qual fu da me la prima ideata, ebbi il contento di riportarne la sua da me sommamente valutata approvazione, come di formola sufficiente a rimuovere ogni ambiguità. Pure quando si creda spediente di alquanto dilatarla, ardirei suggerire sotto correzione il modo seguente.

Sebbene Cristo fu sacerdote, e mediatore *secundum quod homo* (s. Tom. 3. p. qu. 22. art. 3. ad. 1., e q. 26. art. 2. sed contra), pure riunendo egli in sè, come espressamente si dice nel testo, la divina, ed umana natura in unità di persona, si salva sempre con ciò l'insegnamento cattolico soggiunto dal s. dottore: *Unus tamen, et idem fuit Sacerdos, et Deus*. Che però se le opere soddisfattorie, e li patimenti furono di Cristo come Uomo, l'efficacia fu da Cristo come Dio, *in quantum ejus humanitas operabatur in virtute divinitatis illud sacrificium erat efficacissimum ad delenda peccata*. E q. 48. art. 2. ad 3. *Dignitas carnis Christi non est aestimanda solum secundum carnis naturam, sed secundum personam assumentem, in quantum scilicet erat caro Dei, ex qua habebat dignitatem infinitam*.

P. 124. In un passo citato come tratto da Tertulliano, « solo non posso quel, che non voglio » si scorge dagli esempj, che si adducono, ciò intendersi di quello, che Iddio non vuole, nè può volere, in quanto che verrebbe ad offendere la santità dei suoi attributi. Onde si ha da intendere, che solo Iddio non può quello, che non può volere: *Non potest negare semetipsum*.

P. 149. « Figlio, la mia bontà, sebbene infinita, ha i suoi confini ».

Ciò negli effetti, nei quali si diffonde.

P. 163. « E così vengono subitamente cancellati nell'anima i divini miei lineamenti ».

S'intende de' lineamenti impressi dalla grazia santificante; non di que' primitivi lineamenti dell'immagine di Dio, impressi nella creazione,

che niuna iniquità può cancellare del tutto, come insegna s. Agostino (de Spir. et Litt. cap. 28. n. 48.) « *Verumtamen, quia non usque adeo in anima humana imago Dei terrenorum affectuum labe detrita est, ut nulla in ea, velut lineamenta extrema remanserint idest, non omni modo deletum est, quod ibi per imaginem Dei, cum crearetur, impressum est* ».

P. 197. « lo, che pregai a favor de'miei mede- » simi crocifissori, apertamente lo maledissi (il mondo) ».

Quel mondo s'intende, cui si rinunzia nel santo battesimo.

P. 215. n. 10. Riguardo all' immacolata concezione di Maria Santissima, di cui si ragiona nella nota 10. p. 215. soggiungerò un passo del gran padre della Chiesa s. Massimò, vescovo di Torino, in una delle prime omelie stampate nell' edizione di Roma, fatta per ordine di N. S. Pio VI. *Idoneum plane Maria Christo habitaculum, non pro habitu corporis, sed pro gratia originali* ». Passo, che a mia petizione fu inserito nelle seconde lezioni dell' uffizio del santo stesso per decreto della S. C. all' Abbazia nullius di s. Michele della Chiusa, 27. maggio 1786: e ove di

già si leggeva: *Atque ad augendam erga Deiparam religionem, cujus eximius cultor semper fuit, ejus virginitatem, atque maternitatem luculenter asseruit* », si aggiunse: *eamque idoneum plane Christo habitaculum, non pro habitu corporis, sed pro gratia originali praedicavit*.

P. 113. « Eppure ciò non ostante gli amal » tutti ugualmente ».

Si deve ciò intendere senza pregiudizio di una speciale predilezione verso gli eletti.

Il tutto sotto correzione.

Avendo il cardinal Gerdil sottoposto al giudizio di monsig. vicario Albergotti queste nuove sue minutissime notarelle, stese con tutta fretta, in attestato dell' obbligatoria sua deferenza al cortese invito fattogliene da monsignore, non può ricusare, che ei ne faccia quell' uso, che più per sua favorevole prevenzione, che per merito delle note stimerà non disdicevole al compimento della nuova edizione della egregia sua edificantissima opera.

Firenze, dal Convento della ss. Nunziata, 9. aprile 1796.

Qui finisce il soggetto della Bolla *Auctorem Fidei*.

DE GRATIA DEI

COMMENTARIOLUM (1).

Illud plis omnibus, nobis vero in primis curae esse debet, ut quam de gratia doctrinam celeberrimi patres africani pro fide catholica in Sardinia exules praedicarunt, atque in orbem totum summa cum totius Ecclesiae commendatione propagarunt; ea sancte apud nos retineatur, ac juxta Ecclesiae traditionem, et intelligentiam defendatur.

Neque alio sancti patres illi spectabant, quam ut eos, qui de gratia et libero arbitrio dissidebant, in unam fidei catholicae concordiam, atque ad unum idemque sentiendum, ut par est, in Christo Jesu adducerent. Nam cum alii, licet immerito prorsus, putarentur libertati offuscare, quod summam gratiae vim et efficaciam praedicarent, illud apostoli afferentes: *epist. synod. c. 12. Deus est, qui operatur in vobis, et velle, et operari pro bona voluntate*: alii contra, ut arbitrii libertatem tuerentur, gratiae vim, dignitatemve imminuere non veneration, illo se protegentes Isaias testimonio: *Si volueritis, et audieritis me, bona terras comedetis*: duo illa testimonia nullo pacto pugnare inter se patres africani luculenter ostendunt. Quin potius, si utrumque, sicut oportet, animus in fide tranquillus acceperit, futurum pollicebantur, ut nulla de gratia Dei et humano arbitrio quaestio remaneret. Et sapienter illi quidem animos in fide tranquillos requirebant: nam in omni disputatione, quae de re quacunque instituat, illud in primis optandum, ut animi tranquilentur. Quippe disputationum aestu abreptae mentes hominum saepe magis discordant studio partium, quam momentis ipsis sententiarum.

Summa porro capita colligere in hunc locum propositum nobis fuit, quae ad totam hanc de gratia pertractationem propius pertinere visa sunt: eaque porro cum ex africanorum patrum, summorumque doctorum Augustini, ac Thomae placitis; tum potissimum ab apostolicae sedis, conciliorumque ab ea probatorum firmissima auctoritate depromere: praeclara nempe majorum exempla secuti, velut patrum synodi secundae arausicanae, qui duce Caesario arela-

tensi, omnis tollendae ambiguitatis causa, capitula quaedam ab apostolica sede transmitti sibi postularunt, quibus illi subscribere deberent; cui synodo cum ab apostolica ipsa sede petita confirmationis accessisset auctoritas, tum demum *semipelagianos ultimo ictu confossos* concidisse, probe animadvertit Natalis Alexander, *hist. saec. V. c. 3. art. 10.*

In hoc porro abstrusioris institutionis, disputationisque genere, quod totum pro subjectae doctrinae ratione, ex penitioribus theologiae fontibus ducitur, minus nobis fas esse arbitrati sumus a communi theologorum loquendi consuetudine recedere; ne forte politiorum dicendi formam, utcumque seu verius frustra coniectantes, proprietatem amitteremus, qua perspicuitas maxime continetur. Ut enim in alio quolibet artificii genere, sic et in theologicis disciplinis sua quaedam inest et propria dicendi ratio; qua fit, ut notiones rerum de quibus agitur, certis quibusdam, ac diuturno usu contritis verborum formulis comprehensae, ac velut circumscriptae, certum quoque, ac planum definitum sensum illum referant, quem doctrinae ratio postulat: quas proinde formulas si paulo latiore, tametsi concinniore circuitu ad elegantius dicendi genus traducere velis, verendum sit, ne sententia suis veluti sedibus dimota, vinculisque soluta, quibus ante adstricta tenebatur, jam se aliquanto licentius efferat; sic ut ea percipienda quisque prout affectus est, plus, minusve dictum intelligat, quam dici oportuerit. Omnino vis haec est praescriptae formulae, ut quam claudit notionem, propriam ejus ac certam speciem velut sigillo impressam, signet in animis: diffuentior contra oratio subjectam sententiam per latiore verborum ambitum fusam, ac dissipatam, suo potius cuique modo ex tota sermonis complexione colligendam, ac fingendam tradere videatur. Quo magis praecavendum nobis fuit, ne in hoc subtili dicendi genere, minus propriae dictionis ambiguitas in offensionis, errorisve periculum incurreret: omninoque proprietatem illam sequendam nobis esse censuimus, quam Catoni probatam maxime fuisse auctor est Quintilianus; ut proprie dictum id sit, quo nihil significantius inveniri possit.

(1) Inedita prima del tomo XIX della romana collezione. D. A. M.

I.

DE PRIMIGENIA HOMINIS ORDINATIONE
IN DEUM ANTE PECCATUM.

1. *Universa propter semetipsum operatus est Dominus.* (Prov. 16.) Deus ergo ut primum principium, ita et finis ultimus rerum omnium. Hinc et initium ducitur, ut sapienter intelligendi, sic et recte agendi.

2. *Haec est vita aeterna, ut cognoscant te.* (Johan. 17.) Scilicet cum intellectus, rationisque particeps natura ordinetur in Deum per cognitionem, et amorem; suprema ejus felicitas in perfecta ejusmodi adhaesione cum Deo consistit. Quippe adherere Deo bonum esse, idque summum, sacrae nos litterae docent. Quin et in eo extremum bonorum positum esse inter priscos philosophos nonnulli, si non expressa, saltem adumbrata quadam ratione intellexisse videntur.

3. *Videmus nunc per speculum in aenigmate: tunc autem facie ad faciem. Nunc cognosco ex parte: tunc autem cognoscam, sicut et cognitus sum.* (1. Cor. 13.) Non ergo perfecta, numerisque omnibus cumulata felicitas ea Dei cognitione continetur, quae aut per sensum communem habetur, aut demonstratione acquiritur, aut per fidem accipitur. Nec enim hujusmodi cognitio animum explorare perfecte potest, ut luculenter docet angelicus praeceptor l. 3. cont. Gent. cap. 38. 39. 40. Immo nec in ea naturali Dei cognitione, quae vel ipsis separatis naturis, ab omni corporea contagione secretis congruit, quiescere omnino posse naturalem ipsarum beatitudinis appetitionem tradit s. doctor, cap. 50.

SCHOL. « Beatitudo, ait s. Th. 1. 2. q. 3. art. 8., » potest considerari sub ratione finalis boni et » perfecti, quae est communis ratio beatitudinis: et sic naturaliter, et ex necessitate voluntas in illud tendit... Potest etiam considerari secundum alias speciales considerationes, vel ex parte ipsius operationis, vel ex parte potentiae operativae, vel ex parte objecti, et sic non ex necessitate voluntas tendit in ipsum ». Hinc licet naturalis sit et insita beatitudinis appetitio sub communi ratione perfecti boni, quod undequaque animum expleat: quia tamen nil volitum quin praecogitum, non sequitur ex mente sancti doctoris, naturalem, innatamque beatitudinis appetitionem expresse, distincteque illam specialem perfecti boni consequendi rationem per sese posse attingere, quo suprema, quae haberi possit, felicitas continetur.

4. Revera perfecta, et cumulata omni ex parte intellectualis, rationalisve naturae felicitas in clara Dei visione consistit; qua non jam ut nunc per speculum in aenigmate, sed facte ad

faciem Deus in sua essentia videtur, seu sicut est (1. Johan. 3.). Hac etenim visione fruitio continetur illius boni, quo nullum excellentius bonum cogitari potest. Sic d. Th. 1. 4. cont. Gent. cap. 50. « Finis omnis creaturae » rationalis est, ut ad beatitudinem perveniat, » quae esse non potest nisi in regno Dei: quod » quidem nihil est aliud, quam ordinata societas eorum, qui divina visione fruuntur, in » qua vera beatitudo consistit ». Vid. s. Th. 1. p. q. 12. art. 1. *Quum ultima hominis beatitudo etc.* et 1. 2. q. 3. art. 8. *Remanet homini etc.*

5. *Gratia Dei vita aeterna:* (ad Rom. 6.). Et si ergo ea sit homo natura, quae supremae hujusce beatitudinis capax est; ad eam tamen non potest, nisi per supernaturale Dei auxilium promoveri. Scilicet, ut sapienter docet s. Th. 1. 2. q. 109. art. 5., et l. 3. cont. Gent. cap. 147., eo praestat rationalis creatura inferioribus naturis, quod istae determinatae sunt ad finem naturae suae aptum, et congruentem, quem quidem per naturales suas vires consequi possunt, sed ultra quem provehi nullo pacto valent: ita sanctus doctor 1. 2. q. 5. art. 5. ad 2. At vero pergit ibidem. « Nobilioris conditionis » est natura, quae potest consequi perfectum bonum, licet indigeat exteriori auxilio ad hoc » consequendum; quam natura, quae non potest » consequi perfectum bonum, sed consequitur » quoddam bonum imperfectum, licet ad consecutionem ejus non indigeat exteriori auxilio ». Ea porro est hominis excellentia, ut per divinum auxilium perducatur ad finem altiore, suas naturales vires excedentem, ad quem inferiores naturae pertingere nullo modo possunt. Igitur homo si ordinatur in finem, qui naturalem ejus facultatem excedit; necesse est ei supernaturale aliquod subsidium adhiberi, quo tendat in finem.

6. *Ego manifestabo ei meipsum*, Joh. 14. Sane, ut docet idem sanctus doctor. « Impossibile est » perveniri ab aliquo intellectu creato ad visionem divinae substantiae, nisi per actionem Dei, » qui omnem creaturam transcendit. Hinc est, » quod (Rom. 6.) dicitur: *Gratia Dei vita aeterna*; in ipsa enim Dei visione ostendimus esse » hominis beatitudinem, quae vita aeterna dicitur, ad quam sola Dei gratia dicimur, quia » talis visio omnem creaturae facultatem excedit, nec est possibile ad eam pervenire, nisi » divino munere. Quae autem sic adveniunt » creaturae, Dei gratiae deputantur, et Johan. » 14. dicitur: *Ego manifestabo ei meipsum* ». Siet igitur hominem pro naturae suae conditione ac praestantia capacem esse visionis beatae adipiscendae; nec tamen per naturales suas facultates ad hanc pervenire, nec aspirare posse, nisi superiori gratiae munere ad eam provehatur: quippe longe aliud capacitas est, aliud facultas. Qua de re, siquidem probe intelligatur, nulla potest suboriri dubitatio.

7. Cum autem *Dei perfecta sint opera* (Deuter. 32.); et inter rationes, quae assignari possunt divinae voluntatis, recenseat d. Th. (l. 1. cont. Gent. c. 86.), decentiam, utilitatem, tum et necessitatem ex suppositione: profecto decebat suavitatem divinae providentiae, ut cum rationalem creaturam conderet Deus visionis suae beatificae capacem, sed ad quam propriis viribus assurgere non posset; eandem ad se supernaturali gratiae munere ordinaret, ne perfecti hujus boni, finisque ultimi experti maneret. Quae ordinatio tametsi suavitati providentiae maxime consentanea, cum tamen non nisi supernaturali beneficio constitui potuerit, merito supernaturalis dicitur, et censetur.

SCHOL. Venerabilis Bellarminus (de gratia primi hominis) posteaquam c. 5. adversus novatores invictis argumentis asseruit: *Supernaturale donum fuisse relictum, quam primus homo in creatione accepit*, nihilominus c. 7. ad obiect. 13. ultro fatetur, agnoscatque: *Beatitudinem finem hominis naturalem esse quoad appetitum, non quoad consecutionem*. Cl. Berti (August. Syst. vindic. dissert. 2. c. 1. §. 6.) plures ex omni schola proferit insignes theologos velut in eandem sententiam conspirantes; cui et divum Thomam adscribere multi non dubitant, cum ex aliis locis, tum ex illo primae partis q. 12. art. 1. *Inest homini naturale desiderium cognoscendi causam, cum intuetur effectum*. At non omittenda cautio, quam prudenter adhibet Sylvius in hunc locum: « Omnino est concedendum, hominem » naturalibus suis viribus absque ulla de possibilitate visionis Dei cognitione relictum, » non posse elicere simplex, et absolutum hoc desiderium: volo Deum videre per essentiam: » idque affirmat d. Th. q. 62. art. 2. his verbis: *Videre Deum per essentiam (in quo ultima beatitudo rationalis creaturae consistit) est supra naturam cujuslibet intellectus creati. Unde nulla creatura rationalis potest habere motum voluntatis ordinatum ad illam beatitudinem, nisi mota a supernaturali agente*. Desiderium ergo videndi Deum, quod d. Th. dicit hic esse naturale, non est simplex, et absolutum, sed vel conditionatum, si fieri potest, vel in » communi quantum videri potest ». Sic plana evadit probatissima sententia sancti doctoris, ut existimaverit naturale quidem inesse homini desiderium primae causae cognoscendae, prout humana possit investigatione innotescere; non prout sese Deus facie ad faciem videndum, fruendumque praebeat: quae Dei videndi ratio cum captum omnem superet humanae intelligentiae, non nisi superiori divina revelatione innotescere potuit.

8. Hinc et specialis ordo providentiae erga rationalem creaturam, de quo multa praeclare s. Th. l. 3. cont. Gent. cap. 3. et 113: absit autem, ut quod ordini divinae providentiae ex aliqua decentiae ratione congruere intelligitur, illud

creaturae ipsi debitum dicatur, quasi prior ille acceperit.

SCHOL. Abest sane ab instituti nostri ratione plurimum, improbari quidquam a nobis eorum, quae de *statu naturae purae* in scholis catholicis, nulla Ecclesiae improbatione palam disputantur: absint modo, penitusque facessant proscripti errores Baij, Quesnelliive: « Integritatem sci- » licet primae creationis, immortalitatemve » primi hominis, non fuisse gratiae beneficium, » sed naturalem hominis conditionem: humanae naturae sublimationem, et exaltationem » in consortium divinae naturae, debitam fuisse » se integritati primae conditionis, et proinde » naturalem dicendam esse, non supernaturalalem: gratiam Adami sequelam creationis fuisse » se, debitam naturae sanae et integrae, quae » que non produceret, nisi merita humana ». Sane doctissimus Norisius (Vindic. Aug. col. 923.) ad propositionem 55. Baij: *Deus non potuisset talem ab initio creare hominem, qualis nunc nascitur*, notat damnatam eam esse respectively ad propositionem 27. quae est: *Integritas primae conditionis non fuit indebita humanae naturae exaltatio, sed naturalis ejus conditio*. Additque: « Quasi subjectio concupiscentiae » non fuerit ex dono Creatoris, sed ex » exigentia naturali humanae substantiae, tanquam » propria passio ejusdem, quod falsum est. Nam » haec duo distinguenda sunt: concupiscentiae » subjectionem datam homini ex exigentia rei » creatae: vel ex pura puta decentia. Primum » enim negatur. Alterum a nobis asseritur, et hoc » patet ex Augustino scribente lib. 3. cont. Julian. c. 11. *In natura hominis ante peccatum pacem decebat esse, non bellum* ».

Certe non aliud bonum cuique naturae proprie debitum dici potest, quam quod naturalis ejus *exigentia*, seu conditioni respondet. Proinde si integritas primi hominis, ejusdemque sublimatio ex dono Creatoris profluxit, non ex *naturali exigentia humanae substantiae*, neutra proprie debita fuit. Nec vero ad inducendum ejusmodi debitum valet, quod utramque decuerit in prima creatione homini conferri; quippe longe abest a ratione veri debiti, quidquid merae tantum decentiae refertur acceptum. Nemo negaverit, decuisse Deum id facere, quod a Deo revera factum est; nec tamen inde consequens est, non potuisse Deum aliter facere, quam fecit. Sane hoc ipso quod mundus a Deo creatus est, recte inferes, decuisse Deum, ut mundum crearet: nec enim creasset, nisi decuisset. Minime vero fas est inferre, fieri haud potuisse, quin mundum Deus conderet. Ita plane, licet vere decuerit hominem ad finem supernaturalem ordinari, quod facto ipso comprobatur, minime inde sequitur, haud potuisse Deum hominem condere his tantum dotibus instructum, quae naturali ejus conditioni responderent. Quo in statu hominis beatitudo ea summi boni, seu Dei cognitione et adoptione con-

tiseretur, quae naturalem hominis facultatem, naturalibus etiam auxiliis adiutam non excederet: e qua maior adhuc felicitas haberetur, quam, quantam vel cogitando philosophi effingere, aut adumbrare unquam potuerint. Quin et ipse Augustinus certam quamdam beatitudinis rationem agnoscit, quam a plenitudine beatitudinis (quae beatifica visione continetur) apertissime distinguit. Quippe lib. de corrept. et grat. n. 27. « Diabolus vero, ait, et Angeli e- » jus, etsi beati erant antequam caderent, et » se in miseriam casuros esse nesciebant; erat » tamen adhuc, quod eorum adderetur beati- » tudini, si per liberum arbitrium in veritate » stetissent, donec istam summam beatitudinis » plenitudinem, tanquam praemium ipsius per- » mansionis acciperent ». Hinc si propter eam decentiam, de qua superius dictum est, divinae providentiae ordini maxime consentaneam, praestantes non desunt theologi, qui statum naturae purae impossibilem dicere non dubitaverint; id eo sensu ab his dictum intelligi par est, quem a Norisio supra expositum vidimus: non quasi talis status vel Dei potentiae, vel hominis naturae absolute repugnet; cum et Augustinus lib. 3. de libero arbitrio c. 12. contra manichaeos professus sit, et lib. 1. Retract. c. 9. senex confirmaverit, quamvis ignorantia, et difficultas essent hominis primordia naturalia; nec sic culpandum, sed potius laudandum Deum fuisse: sed eo sensu, quo divinae providentiae ordini, ut dictum est, minus congruere intelligitur; sensuque adeo a Baij, Quesnellitve erroribus alienissimo.

Quin et spectata praesenti providentia, recto sensu dici potest, impossibilem effectum esse statum naturae purae. Supposito quippe decreto, quo Deus decrevit hominem ordinare ad finem supernaturalem, impossibilis evadit status, qui cum decreta ordinatione conciliari non potest: sed simul patet, impossibilitatem ex decreto, non excludere possibilitatem ex natura rei. Praeclara omnino sententia d. Th. 1. 4. cont. Gent. cap. 52. « Si quis recte consi- » deret, satis probabiliter poterit aestimare, » divina providentia supposita, quae singulis » perfectionibus congrua perfectibilia coapta- » vit; quod Deus superiorem naturam inferiori » ad hoc conjunxit, ut ei dominaretur; et si » quod hujus domini impedimentum ex defectu » naturae contingeret, ejus speciali, et super- » naturali auxilio tolleretur etc. ». His persequendis angelici praeceptoris vestigiis tui progrediemur inter extrema; idque cavebimus, ne quibus muneribus humanam naturam pro divinae providentiae suavitate, in prima conditione augeri decuisse rectissime dicitur; ea munera in solidum, quasi summo jure debita, potius quam ex liberali Dei largitate accepta existimentur: ne dum plus aequo naturae praestantiam extollere satagimus, gratuitum prorsus divinae gratiae in omni statu

beneficium imminuere ultro, extenuareque videamur.

9. Ad hanc specialem providentiam pertinebat, ut consentaneas Deus leges daret hominibus; quibus ad praestitutum finem rite dirigerentur, ac simul divinitus patefacta religione, gratum Deo cultum sancte praestare docerentur. Hinc s. Th. primo ingressu in eam Summam, quae perfectam, numerisque omnibus absolutam christianae disciplinae institutionem continet, (1. p. q. 1. art. 1.) necessitatem eruit, ac demonstrat scientiae divinitus inspiratae: « Quia, inquit, homo ordinatur ad Deum, sicut » ad quemdam finem, qui comprehensionem » rationis excedit, secundum illud Isaiae 64. 4. » *Oculus non vidit, Deus, absque te, quae prae-* » *parasti diligentibus te.* Finem autem oportet » esse praecognitum hominibus, qui suas inten- » tiones, et actiones debent ordinare in finem. » Unde necessarium fuit homini ad salutem, » quod ei nota fierent quaedam per revelatio- » nem divinam, quae rationem humanam ex- » cedunt. ». Quomodo igitur hominis ordinatio in visionem beatificam, velut ultimum finem, revelationis necessitatem comprobatur; sic vicissim necessitas revelationis naturalem intelligentiam prorsus excedentis, plane comprobatur, ex naturali hominis conditione non prodire ordinationem illam, quae supernaturale revelationis subsidium exposebat.

10. Proinde cum, ut dictum est, Dei perfecta sint opera, simul atque Deus hominem condidit, non solum dotibus eum omnibus ad conditionem illius naturae pertinentibus instruxit, verum et supernaturalibus donis auxit, et in superiori revelatae religionis ordine constituit.

11. Sane rectitudinem primi hominis donum gratiae fuisse docet s. Th. 1. p. q. 95. art. 5. his verbis: « Manifestum est, quod illa prima » subjectio, qua ratio Deo subdebatur, non erat » solum secundum naturam, sed secundum su- » pernaturale donum gratiae ». Quod confirmat auctoritate Augustini de Civit. Dei lib. 13. cap. 13. agentis: « Postquam praecepti facta trans- » gressio est, confestim gratia deserente divina, » de corporum suorum nuditate confusi sunt. » Senserunt enim motum inobedientis carnis » suae, tanquam reciprocum poenam inobedien- » tiae suae ». Ex quo merito infert s. Th.: Si deserente gratia, soluta est obedientia carnis ad animam, per gratiam effectum esse, ut ante peccatum subderetur animae caro. Nil proinde magis abhorret a mente Augustini, quam ut ad naturalem conditionem referatur, quod ipse mot Augustinus gratiae dono refert acceptum.

12. Eodem spectat doctrina sancti Thomae de primo statu Angelorum 1. p. q. 62. art. 2. « Angelum indignis gratia, ut converteretur » ad Deum, quatenus est beatificans per suae » essentiae visionem ». Et art. 4. « Beatitudo » ultima excedit naturam angelicam, et huma- » nam, ut ex dictis patet: unde relinquitur,

» ut tam homo, quam Angelus suam beatitudinem meruerint ... Actus vero non potest esse meritorius secundum quod est ex libero arbitrio, nisi in quantum est gratia informatus ». Et q. 63. art. 3. exponens, quemadmodum Diabolus peccavit appetendo esse sicut Deus: « Sed in hoc appetiit indebite esse similis Deo, quia appetiit, ut finem ultimum beatitudinis id, ad quod virtute suae naturae poterat pervenire, avertens suum appetitum a beatitudine supernaturali, quae est ex gratia Dei: vel si appetiit ut ultimum finem illam Dei similitudinem, quae datur ex gratia, voluit hoc habere per virtutem suae naturae; non ex divino auxilio secundum Dei dispositionem ».

13. Idem perspicue docet Augustinus de correptione et gratia. n. 29. et seq., ubi disserens de gratia utriusque status, nimirum status naturae innocentis, et status naturae per Christum reparaetae, ait: « Quid ergo? Adam non habuit Dei gratiam? Immo vero habuit magnam, sed disparem ». Disparem dicit, non quasi una gratuita esset, non item altera; sed quod unam altera potentiolem agnoscat. Scilicet, inquit n. 31. « Istam gratiam non habuit homo primus, quam nunquam vellet esse malus: sed sane habuit, in qua si permanere vellet, nunquam malus esset; et sine qua etiam cum libero arbitrio bonus esse non posset, sed eam tamen per liberum arbitrium deserere posset. Nec ipsum ergo Deus esse voluit sine sua gratia, quam reliquit in ejus libero arbitrio ». Non ergo ex libero arbitrio, aut ex naturali hominis conditione proflebat ea gratia, qua muniendae fuerunt naturales vires, juvandum liberum arbitrium, ut homo permanere in bono posset.

14. Concilium etiam arausicanum II. can. 19. « Natura humana, etiamsi in illa integritate, in qua est condita, permaneret; nullo modo seipsam, Creatore suo non adjuvante, servaret. Unde cum sine gratia Dei salutem non possit custodire, quam accepit; quomodo sine gratia Dei poterit reparare quam perdidit? » Quae sententiae sive Augustini, sive arausicani concilii, plane conficiunt supernaturalem omnino fuisse gratiam, quae primo homini collata est; sine qua custodire salutem non posset, quam acceperat; et in qua si stetisset, summae beatitudinis plenitudinem, tamquam ipsius permansionis proemium acciperet, sicut acceperunt Angeli, qui steterunt. An porro dicemus, non nisi merita humana produxisse gratiam ejusmodi, per quam adipisci homo poterat, et reapse, auctore Augustino, Angeli boni summae beatitudinis plenitudinem adepti sunt? Non minus ergo a mente Augustini, quam a doctrina Ecclesiae aberrat vigesima quarta propositio Quesnelii: *Gratia Adami non producebat, nisi merita humana*.

15. Itaque non aliunde, quam ex ordine illo,

qui divinae providentiae suavitate maxime decebat, praeclara illa petenda sunt gratiarum ornamenta, quae in statum innocentiae cumulatissime collata esse sacrae litterae testantur. Quo fiebat, ut corpus animae, vires inferiores rationi, ratio ipsa Deo esset ordinatissime subdita. Hanc porro integritatem seu rectitudinem donum Dei fuisse liquet ex dictis.

16. *Deus mortem non fecit.* (Sap. 1.) *Et per peccatum mors.* (Rom. 5.) Erat nimirum integritas illa radix immortalitatis in homine. Sic enim Deus hominem fecerat, ut quamdiu non peccaret, immortalitate vigeret. Tamen, (prout s. Th. 1. p. q. 97. art. 1.) « Non corpus ejus erat indissolubile per aliquem immortalis vigorem in eo existentem; sed inerat animae vis quaedam supernaturaliter divinitus data, per quam poterat corpus ab omni corruptione praeservare, quamdiu ipsa Deo subjecta mansisset. Quod rationabiliter factum est, quia enim anima rationalis excedit proportionem corporalis materiae, ut super praedictum est; conveniens fuit, ut in principio virtus ei daretur, per quam corpus conservare posset supra naturam corporalis materiae ». His apprimè consentanea sunt, quae scribit Augustinus de Gen. ad. lit. l. 6. n. 36. « Illud quippe (corpus) ante peccatum, et mortale secundum aliam, et immortale secundum aliam causam dici poterat: id est mortale, quia poterat mori, immortale quia poterat non mori. Aliud est enim non posse mori, sicut quasdam naturas immortalis creavit Deus: aliud est posse non mori, secundum quem modum primus creatus est homo immortalis, quod ei praestabatur de ligno vitae, non de constitutione naturae: a quo ligno separatus est, cum peccasset, ut posset mori; qui, nisi peccasset, posset non mori. Mortalis ergo erat conditione corporis animalis, immortalis autem beneficio Creatoris ». Annon videtur Bajus sententiam simul, et verba sancti doctoris refutare voluisse illa sua 78. damnata propositio: *Immortalitas primi hominis non erat gratiae beneficium, sed naturalis conditio*? Vid. Sylv. in laudatam quaest. s. Th. art. 4.

17. Supernaturale quoque divinae revelationis beneficium sapienter notavit Augustinus in illo mysterii pleno sopore, quem immisit Deus in Adam. « Ac per hoc etiam (de Gen. ad litt. l. 9. n. 36.) illa exstasis, quam Deus immisit in Adam, ut soporatus obdormiret, recte intelligitur ad hoc immissa, ut et ipsius mens per exstasim particeps fieret tanquam angelicae curiae, et intrans in sanctuarium Dei intelligeret in novissima. Denique evigilans tanquam prophetiae plenus, cum ad se adductam costam, mulierem suam videret, eructavit continuo, quod magnum sacramentum commendat Apostolus: *Hoc nunc os ex ossibus meis etc.* ». Unde et s. Th. 2. 2. q. 2.

art. 7. « Ante statum peccati homo habuit explicitam fidem de Christi incarnatione, secundum quod ordinabatur ad consummationem gloriae, non autem secundum quod ordinabatur ad liberationem a peccato per passionem, et resurrectionem: quia homo non fuit praescius peccati futuri ». Et sane, ut ibidem docet angelicus praeceptor: « Via hominis veniendi ad beatitudinem est mysterium incarnationis, et passionis Christi: dicitur enim act. 4. *Non est aliud nomen datum hominibus, in quo oporteat nos salvos fieri*. Et ideo mysterium incarnationis Christi aliquantulum oportuit omni tempore esse creditum apud omnes, diversimode tamen secundum diversitatem temporum, et personarum ». Quo etiam confirmatur, supernaturalem revelationem niti religionis ordinem, qua homo ad supernaturalem beatitudinem ordinatur. Quis etenim dixerit, ad naturalem hominis conditionem pertinuisse mysteriorum cognitionem, qua imbutus est Adam in statu innocentiae? Quae mysteria utpote quae naturalem omnem facultatem superant, non nisi supernaturali manifestatione innolescere potuerunt.

SCHOL. Ex pervagata in Adae posteros promissione, ipsi post lapsum facta, potuere homines, divina opitulante gratia, seu etiam peculiari quodam divino instinctu, fidem eam saltem implicitam in Redemptorem futurum concipere, quae ad salutem iis quoque necessaria fuit, qui sub lege naturae vixerunt.

18. *De ligno autem scientiae boni et mali ne comedas*. Gen. c. 2. v. 17. Non omni ergo praecepto positivo caruit status innocentiae. Pulchre Augustinus (de Gen. ad litter. l. 8. c. 6.) « Oportebat, inquit, ut homo sub Domino Deo positus alicunde prohiberetur, ut ei promerendi Dominum suum virtus esset ipsa obedientia ». Et post pauca: « Non esset ergo, unde se homo Dominum habere cogitaret, atque sentiret, nisi aliquid ei juberetur ». Hoc nempe interdicto abstinendi ab illius unius arboris fructu, velut infixo ad perpetuam rei memoriam monumento, admonebatur Adam, ut cum inferioribus naturis omnibus dominaretur, semper tamen meminisset, se servum illius esse, cujus beneficio reliqua sibi omnia subjecta fuerant, prout etiam notat Augustinus de Civit. Dei l. 14. c. 15.

19. Et quidem ex hactenus dictis colligitur, Adamo infusum fuisse donum fidei, qua revelatis crederet; infusam gratiam sanctificantem, qua mereri posset; collatum insuper actualis gratiae adjutorium, quo permanere posset in bono, si vellet.

20. Sic itaque sancta religio, qua pius Dei cultus continetur, fuit auctore Deo ab initio constituta, ut superna revelatione, ac lege niteretur, perennique Dei influxu regeretur. Ut proinde augusto isto religionis nomine indigna plane sit quaecunque alia colendi numinis ra-

tio, quae ex humano arbitrata, non ex divino praescripto, institutaque a Deo auctoritate pendeat.

21. Utrum autem gratia Angelo et homini innocenti collata fuerit ex praevisis Christi meritis; et utrum gratiae adjutorium pro eo statu efficax, necne vi sua fuerit, disputant in utramque partem theologi. Ceterum nefas dubitare, quin Christus caput sit non hominum tantum, sed et Angelorum. Quippe (ad Colos. 1.) « Ipse est caput corporis Ecclesiae, qui est principium, primogenitus ex mortuis: ut sit in omnibus ipse primatum tenens. Quia in ipso complacuit omnem plenitudinem inhabitare; et per eum reconciliare omnia in ipsum, pacificans per sanguinem crucis ejus, sive quae in terris, sive quae in coelis sunt ». Et ad Ephes. I. « Suscitans illum a mortuis, et constituens ad dextram suam in coelestibus supra omnem principatum, et potestatem, et virtutem, et dominationem, et omne nomen, quod nominatur non solum in hoc saeculo, sed etiam in futuro. Et omnia subiecit sub pedibus ejus: et ipsum dedit supra omnem Ecclesiam, quae est corpus ipsius, et plenitudo ejus, qui omnia in omnibus adimpletur ».

SCHOL. Ex his quae de revelatione Adamo facta mysterii incarnationis a sanctis doctoribus Augustino, et Thoma tradita paulo ante accepimus, conjectura forte non omnino improbabilis capi posse videtur ad aliquam questionis ejus explicationem, quae in scholarum disputatione versatur, utrum gratia, quam in statu innocentiae Deus contulit, per Christum, et ex meritis Christi collata fuerit. Certe Augustinus non dubitavit, quin divinitus Adae patefactam fuerit incarnationis mysterium. Sanctus vero Thomas haec duo confirmat, et fidem aliquam incarnationis omni tempore necessariam fuisse, et hac fide primum hominem, nec tantum implicita, sed et explicita imbutum fuisse. Eoim vero cum in omne tempus valeat Apostoli sententia, *sine fide impossibile esse placere Deo*, omni sane tempore congrua rerum earum fides necessaria fuit, quae per se ac directo pertinent ad fidem. Quae porro haec sint praeclare declarat sanctus doctor 2. q. 1. art. 6. « Quia vero, inquit, fides principaliter est de his, quae videnda speramus in patria, secundum illud Hebr. 11. *Fides est substantia sperandarum rerum*; ideo per se ad fidem pertinent illa, quae directe nos ordinant ad vitam aeternam, sicut sunt tres personae Omnipotentis Dei, mysterium incarnationis Christi, et alia hujusmodi ». Et art. 8. « Dicendum, quod sicut dictum est (art. 4. et 6. hujus quaest.), illa per se pertinent ad fidem, quorum visione in vita aeterna perfruemur, et per quae ducemur ad vitam aeternam. Duo autem nobis videnda proponuntur, scilicet occultum divinitatis, cujus visio nos beatos facit, et mysterium humanitatis Christi, per

» quod in gloriam filiorum Dei accessum habemus ». Ex his principiis aptissime more suo concludit q. 2. art. 7., fidem incarnationis omni tempore, atque in omni statu suis de necessitate salutis. « Dicendum, quod, si » est supra dictum est (art. 5. huj. quaest. et » quaest. 1. art. 8.), illud proprie, et per se pertinet ad objectum fidei, per quod homo beatitudinem consequitur. Via autem hominibus veniendi ad beatitudinem est mysterium incarnationis, et passionis Christi: dicitur enim Act. 4: *non est aliud nomen datum hominibus, in quo oporteat nos salvos fieri*. Et ideo » mysterium incarnationis Christi aliquando oportuit omni tempore esse creditum apud omnes; diversimode tamen, secundum diversitatem temporum, et personarum ». Tum sese referens ad statum innocentiae, subjicit: « Nam » ante statum peccati homo habuit explicitam » fidem de Christi incarnatione, secundum quod » ordinabatur ad consummationem gloriae, non » secundum quod ordinabatur ad liberationem » a peccato per passionem et resurrectionem: » quia homo non fuit praescius peccati futuri ».

Sic igitur jam in ipso innocentiae statu homo in Christum credidit, immo et credere debuit; velut in eum, per quem ordinatus erat ad vitam aeternam; per quem unum accessum habere poterat in gloriam filiorum Dei, et paratam filijs Dei beatitudinem consequi. Jam vero perspicuum est, eatenus Christo convenire, ut sit via ad beatitudinem, ac per eum homo ducatur ad vitam aeternam; quatenus intuitu Christi, et ex meritis Christi gratia confertur, qua homo accessum habet ad gloriam filiorum Dei, et beatitudinem consequitur. Hoc ipso igitur, quod in statu innocentiae homo crederet in Christum, velut in viam qua ducendus erat ad vitam aeternam; hoc ipso, inquam, proflebatur, ex meritis Christi obvenire gratiam, qua pateret accessus ad gloriam filiorum Dei, indeque aditus ad vitam aeternam consequendam.

Aliunde fides viva sejuncta esse nequit a spe, et charitate. Si ergo fide viva homo innocens credebatur in Christum; certe illum spe, et charitate colebat. Quam autem, spem charitate formatam, in Christo collocatam habere potuisset, nisi ab eo, et per eum beneficia illa divinae largitatis expectasset, per quae homines ducuntur ad vitam?

Neque vero inde futurum est, sublatam iri discrimen inter gratiam primi status, et gratiam medicinalem status naturae lapsae, ac per Christum reparaetae. Quippe huic retinendo discrimini satis apte accommodari potest quod cl. card. Gotti de utriusque status discrimine statuit (Tract. IV. de scientia, Dei quaest. 4. dub. 8. §. 3.) quoad efficacitatem gratiae ab intrinseco; quam tamen pro utroque statu graviter, copioseque defendit: « Discrimen ergo,

Tomo V.

» inquit, inter hominem lapsum et sanctum, » ac hominem integrum et sanum, et Angelos, non in eo situm est, quod homo saucius egeat adjutorio, quoad perseverandum, homo autem sanus, et Angeli eo non indiguerint; sed in hoc, quod homo saucius egeat » adjutorio sanante vulnus; homo autem sanus, » et Angeli tali adjutorio non indiguerint ». Et post multa in eandem sententiam egregie disputata: « Ex quo concludo, differentiam gratiae efficaci in utroque statu sumi potius » penes extrinsecum, nempe subjectum; quam » penes intrinsecum, ipsam nempe gratiae efficacis naturam ». Quidni ergo et gratia Christi, quae homini juvando in statu innocentiae data est, tum demum medicinalis gratiae vim ac rationem habuerit, cum sanando vulnere per peccatum inflictio adhibenda fuit?

Nec et istud sequitur, hominem redemptum jam dici debuisse, dum etiam in statu maneret innocentiae. Nam redemptus proprie non dicitur, nisi qui facto vel debito servituti sit obnoxius. Porro neutro modo innocens homo servituti peccati subiacebat. Quamquam ergo ex meritis Christi collata fuerit gratia, sive quae est primum in iustitia constitutus, sive quae permanere posset, si vellet; non inde fit, ut jam redemptus dici debuerit, qui nullo adhuc servitutis nexu tenebatur. Quae quidem sic dicta velim accipi, non quasi comperti quidquam in ancipiti quaestione afferre considerem; sed quod ea, quae se scribenti obtulere, omni deposito certandi animo, sapientiorum iudicio subijcienda potius, quam tacenda penitus, et obruenda duxerim.

II.

DE NATURA

PER PECCATUM VITIATA.

22. *Homo cum in honore esset, non intellexit* (Ps. 48.). Ex illo nempe altissimo dignitatis gradu, in quo primum Deus hominem collocarat, culpa ille sua eo ipso excidit, quo a Dei obedientia descendit. Hinc natura humana in origine vitiata fuit; nec solum spoliata supernaturalibus donis, sed in deterius secundum corpus, et animam mutata.

23. *Sic per unum hominem peccatum in hunc mundum intravit, et per peccatum mors; et ita in omnes homines mors pertransiit, in quo omnes peccaverunt* (Rom. 5.). Quo firmissime tenendum, juxta traditionem Ecclesiae, non mortem tantum corporis, quae poena peccati est, sed et peccatum, quod mors est animae, per unum hominem in omne genus transiisse.

24. *Quoties hoc Adae peccatum, quod origine unum est, et propagatione, non imitatione transfusum omnibus, inest unicuique proprium* (Trid. sess. 5.). Suo tamen decreto beatam, et imma-

culatam virginem dei genitricem Mariam comprehendere haud intendisse tridentina sacra synodus apertissime declaravit. De hac nimirum sanctissima Virgine praeclara extat Augustini sententia (de nat. et grat. c. 36.), qua profitetur *propter honorem Domini nullam prorsus, cum de peccatis agitur, haberi velle quaestionem*. Quam generalem sententiam ad peccata dumtaxat actualia coerceri non patitur ipsa *honoris Domini* ratio; quae si omnem *prorsus* de peccatis quaestionem in hac causa excludit, profecto ad originale non minus, quam ad actuale peccatum removendum valere debet: nisi hoc putamus Augustinum sensisse, quaestionem de originali peccato, minus quam de actuali *honoris Domini* obfuturam fuisse; quasi non omnis ejusdemque peccati labes in honoris Domini offensionem verteretur, ac redundaret. Quamquam nec alia desunt in Augustino loca, quae ad originale perinde atque actuale peccatum ab ea purissima Virgine removendum accommodatissime proferuntur. Quin et piam hanc mentem, ac sententiam ab ea jam vetustate fidelium animis insedisse luculento testimonio fidem facit bonus auctor, eximius taurinensis antistes, idemque clarissimus Ecclesiae doctor, ac pater sanctus Maximus, qui, dum commissam sibi Christi plebem pro concione alloqueretur: *Idoneum plane Christo habitaculum Mariam, non pro habitu corporis, sed pro gratia originali* praedicavit. Quis etenim non intelligat, nec puncto temporis labem originale cum originali gratia potuisse consistere? Sane refugit pia mens cogitare, fuisse aliquando peccati servam, ac Daemonis, per quam conterendum erat caput serpentis, utpote quae victorem peccati, ac mortis editura esset.

25. Originali hac labe infecti porro nascuntur filii omnes Adae, immundi, et natura filii irae sub captivitate mortis, et Diaboli, ac aeternae damnationi obnoxii. Quare Augustinus de parvulis, qui sine baptismo de corpore exeunt, ait, recte dici posse, in damnatione omnium missima futuros, (de peccat. merit. et remis. l. 1. c. 16. n. 21.) multum autem fallere et falli, qui eos in damnatione praedicat non futuros, dicente Apostolo: *Judicium ex uno delicto in condemnationem*. Et paullo post: *per unius delictum in omnes homines ad condemnationem*. Vide etiam l. 5. cont. Julian. cap. 11. 12. 44. Hanc porro parvulorum damnationem ad solam poenam damni revocat s. Th., cui et ad stipulatur communis fidelium sensus: quem quidem quanti fecerit Augustinus, quantique faciendum existimaverit, testatum ipse reliquit gravi ea reprehensione, qua sibi obtrectantem Julianum refutat, quod advocatis saepe plebecularum catervis interetur l. 1. n. 33. Ceterum parvulis istis beatitudinem aliquam naturalem asserere, commentum videtur alienum a mente Scripturae, et sanctorum patrum.

26. Inter vulnera per originale peccatum inflictia

merito recensetur ignorantia ex obscuracione intellectus, infirmitas liberi arbitrii, rebellis concupiscentia, qua sentiens appetitus rationi acrius repugnat.

27. Liberum arbitrium fuit quidem viribus debilitatum, et attenuatum, non tamen extinctum. Hinc remansit homo liber non solum a coactione, verum etiam a necessitate: quae libertatis ratio indifferentiae nomine designari solet. Quia vero ipsum liberum arbitrium fuit viribus attenuatum, haec indifferentiae libertas quae remansit, non est intelligenda libertas aequilibrii, qua animus eadem facilitate seu pronitate sese in alterutram partem inflectat. Quippe aliud facultas, aliud facilitas.

28. A fomite concupiscentiae reatus culpaee secerni sane potest, ac debet. Etenim concupiscentiam in renatis peccatum non esse, in his tamen manere ad agonem, prorsus constat ex Tridentino sess. 5. Atque, ut docet Augustinus lib. 2. oper. imperf. n. 71. « Aliud est peccatum, aliud concupiscentia peccati; cui non » consentit, qui per gratiam Dei non peccat: » quamvis et ipsa concupiscentia peccati vocetur peccatum, quia peccato facta est ». Sic ergo concupiscentia quandoque peccatum dicitur, non quod reipsa peccatum sit, sed quia ex peccato est, et ad peccatum inclinatur.

29. Unusquisque vero tentatur, a concupiscentia sua abstractus et illectus (Jacob. 1.) Satis certe id esse videtur, ne putemus vitiatam peccato concupiscentiam rem esse suapte natura nec bonam, nec malam, sed indifferentem, et in bonum, malumve ex aequo versatilem. Nam quod ex peccato est, et ad peccatum inclinatur; quod abstrahit a bono, et illicit in malum; quocum et perpetua collectio esse debet; id sane malum est propter inhaerentem immoderationem: tametsi absque voluntatis consensu, culpa in eo nulla existat. Quippe latius patet ratio mali, quam ratio peccati; et siquidem omne peccatum est malum, non ideo malum omne peccatum est. Sane venerabilis Bellarminus de grat. primi hominis cap. 7. ad 1. object. « Concupiscentia » carnis, inquit, nunc quidem poena peccati » est; tamen homini condito in puris naturalibus fuisset sine dubio naturalis, non quidem » ut bonum aliquod naturae, sed ut defectas, » et quasi morbus quidam naturae ex conditione materiae consequens. Quare rectissime » dicitur, non esse ex Deo; odio, non amore dignam; malam, naturaeque contrariam propter duas causas: primum quia non ex intentione Auctoris naturae, sed praeter ejus intentionem in homine extitisset, si in puris » naturalibus homo creatus fuisset: deinde quia » Deus illam sustulerat; et ex ipsius hominis » culpa locum in nobis habet ». Et lib. 5. de amiss. grat. etc. c. 13. ad 1. « Recte dicitur concupiscentia non bona, non sancta, sed mala. » Non tamen sequitur, eam esse proprie peccatum ».

30. *Ignorantias meas ne memineris*, Ps. 24. Minime itaque dubitandum, quin et dentur peccata ignorantiae. Quoties proinde vincibilis est ignorantia, idest voluntaria, aut in se, aut in causa; toties peccat, qui ea inductus in fraudem, praescriptum officium deserit; idque tametsi tum homo nec de Deo, nec de lege, nec de ipsa peccati turpitudine ullo pacto cogitet.

31. Nec tamen quod attinet ad peccatum inducendum, voluntaria, seu vincibilis ignorantia censenda est, quod ex originali culpa ortum duxerit. Nam ad peccatum actuale actualis motus voluntatis requiritur: et ut concupiscentia non sit peccatum, nisi cum voluntatis consensus accessit; sic etiam ignorantia non inducit peccatum, nisi qui ea tenetur, vituperabili negligentia nosse illa praetermiserit, quae scire potuit, ac debuit.

32. Prima principia, proximioresve legis naturalis conclusiones invincibiliter ignorari haud posse, satis constat inter doctores; satisque fit ex eo manifestum, quod rationis lumen per peccatum non fuerit penitus extinctum. Ulrum vero in remotiores naturalis ejusdem legis conclusiones invincibilis ignorantia queat obrepere, nondum quidem videtur expresse definitum. Longe tamen communior sententia est affirmantium: quorum haec potissima est ratio; nempe de quibus sapientes etiam plique viri disputant, num legis sint naturalis necne, fas est existimare, quae prudentioribus obscura sint, ea rudioribus praesertim, spectato communi providentiae ordine, sic impervia esse, ut invincibili eorum ignoratione teneantur. His assentitur cl. Berti de theol. discipl. l. 21. c. 10. quo loco post expositam eorum opinionem, qui censent neminem sui compotem laborare ignorantia invincibilis juris naturae, suam ipse mentem aperit his verbis: « Verissimam tamen putato sententiam oppositam, et circa consequentias juris naturae remotissimas censeo, ignorantiam invincibilem esse admittendam...; etiam illam tenent omnes fere Aegidiani, ac Thomistae, nec non Sylvius, Ludovicus Habert, l'Herminier, alique communiter. Cujus assertionis haec videtur ratio apertissima, quod conclusiones juris naturae remotiores deducuntur ex principiis longiori implexoque discursu, quem rudes quamplurimi etiam ordinariis gratiae adjumentis efformare nequaquam valent; ut in multis ad usuram, et matrimonii impedimenta spectantibus, non perraro contingit ». Tum progreditur ad argumenta solvenda in contrariam partem ab ill. Genetto proposita, quae ait videri non admodum valida.

SCHOL. Moralis quidam theologus, quem laudat. Pater Antoine de peccat. c. 3. quest. 6. scribit, confixam esse Romae an. 1683. propositionem istam: « Nullam admittimus ignorantiam invincibilem juris naturae in ullo homine, dum hic et nunc contrarium naturae agit »: ve-

rum qui moralem theologiā patris Antoine multis additionibus auctam et illustratam Romae an. 1764. edendam curavit, Philippus de Carboneano, nota ad eum locum adjecta, deceptum monet in eo scriptorem laudatum: « Prohibitus fuit, inquit, libellus anonymus plures continens theses, in quo etiam propositio illa reperitur: sed quis inde inferat, fuisse propositionem damnatam, quam deinceps tot gravissimi theologi propugnaverunt? » Tum et eandem ille quaestionem pluribus versat alia prolixiore nota, ac demum concludit: « Ut ut se res habeat, ne in tam gravi controversia progrediar, forsitan aliqua temeritate sententiae, nihil firmiter statuo, ut jam monui, sed judicium omne sapientibus relinquo etc. ».

33. Quamcumque porro in rem subrepat invincibilis ignorantia, certum, ratumque est, extra culpam esse, qui ex ea committit in legem. Auctor Augustinus ipse, qui lib. 3. de lib. arb. c. 19. negat deputari ad culpam, quod invitus ignoret. Non minus autem invitum, seu involuntarium est, quod fit ex involuntaria ignorantia; quam ipsa ignorantia, qua invitus quisquam tenetur. Aliunde constat id omnino ex damnata secunda propositione ab Alexandro VIII. « Tametsi detur ignorantia invincibilis juris naturalis, haec in statu naturae lapsae operantem ex ipsa non excusat a peccato foris mali ». Quem errorem proditum ante a Calvino, arreptum deinde a Jansenio, probe explodit laudatus Berti.

34. Quamvis autem invincibilis ignorantia juris etiam naturalis eximat a culpa, non ideo facit, ut actus contra hanc legem, bono licet animo editus, bonus evadat. Nam, ut sapienter docet s. Th. 1. 2. q. 19. a. 6. ad 1. « Ut aliud quid sit malum, sufficit sive secundum suam naturam sit malum, sive quod apprehendatur ut malum: sed ad hoc quod sit bonum, requiritur, quod utroque modo sit bonum ». Nec enim haec duo pignant: ut actio sit ex se mala, nec tamen deputetur ad culpam propter invincibilem ignorantiam; quae ut voluntarii, sic et culpae rationem omnem ab actu removel.

SCHOL. At forte inquires: Si quis conformatum in modum hostiae panem publice in altari expositum, nec tamen rite consecratum, eo religionis cultu prosequeretur, qui Christo tribuendus est, quem invincibili errore putat ibi adesse sub specie panis: num forte de cultu isto dicendum erit, futurum tantummodo culpae expertem propter ignorantiam invincibilem; ceterum omni pietatis fructu, bonitate omni caritarum? Respondemus futurum utique bonum. Ad cujus rei explicationem summam perstringemus, quae copiosius alio loco pertractata sunt, cum de recta conscientia nobis esset instituta disputatio. Repetendum itaque, duplici modo errari posse in judicio conscientiae: 1. Errore juris, seu dictaminis, quo quis putat actionem

in tali specie constitutam, bonam esse, vel malam: velut si quis putet bonum esse mentiri pro salute innocentis, aut (quod exemplum memorat Augustinus) uxori licere pro salute viri copiam sui facere iniquo iudici. 2. Errore facti, velut dum quis falsum quid affirmat, quod credit esse verum: aut ad mulierem accedit, quam putat esse suam, velut Jacob ad Liam. Primus error, utpote qui adversatur principiis synteresis, quae lege aeterna continetur, quo nempe mendacium, vel adulterium, cognitum ut mendacium, et adulterium, certo in casu licitum iudicatur, ac bonum; obstat ne bonus dici queat actus, qui lege ipsa aeterna reprobat ut malus: nec adeo rectum unquam dici poterit conscientiae iudicium, quo bonum dicitur malum, et malum bonum. At vero error facti, quo quis sciens adulterium esse malum, nec de adulterio quidquam suspicans, immo ab eo prorsus abhorrens, involuntario errore personae deceptus, accedit ad non suam; talis, inquam, error non adversatur principio synteresis, seu legis aeternae dictantis adulterium esse malum: nec adeo tali errore depravatur iudicium proprium conscientiae, quatenus refertur ad principia legis aeternae; quemadmodum iis principiis difforme omnino est illius iudicium, qui adulterium aliquo casu iudicat fieri posse licitum. Proinde nil velat, quin actus, tali invincibili errore facti susceptus, non solum expers culpa propter invincibilem ignorantiam, sed etiam bonus habeatur pro bona mente, qua suscipitur. Brevius more scholastico: scilicet cum agitur de actu malo ex objecto, distinguendum, utrum tale sit ex objecto formali, an ex objecto materiali. Cum error versatur circa objectum formale, velut cum quis mendacium dicit, cognitum ut mendacium, putans tali casu licitum esse mentiri; tum actus ejusmodi, malus ex objecto formali, numquam bonus evadere potest, quippe quod incommutabili bonitatis regulae repugnat, hoc ipso repugnat esse bonum. Cum vero error versatur circa objectum duntaxat materiale, nec proinde repugnat regulis morum contentis in aeterna lege; tum actus ejusmodi, malus tantum ex objecto materiali, potest esse bonus; quia actus qui intenditur, actus est ex objecto formali revera bonus, velut qui verum dicere intendit, dum falsum dicit, quod invincibili errore putat esse verum. Praeclara multa in hanc rem suppeditat sanctus Bernardus lib. de praecepto et dispensat. cap. 14., cujus haec est inscriptio: *Cur conscientia errans non aequè convertat malum in bonum, uti bonum in malum.*

Nunc demum ut ad quaestionem revertar initio propositam, satis liquere puto ex dictis, nil otiose, quo minus cultus hostiae non consecratae ab eo praestitas, qui invincibili errore deceptus eam putet rite consecratam, non solum culpa sit expers, verum etiam bonus, ac

plus censi queat. Nam si adhuc pauca licet majoris proprietatis gratia subicere, prout iudicium conscientiae rectum, aut pravum est, sic actio ex eo prodians bona, vel mala censi debet. Jam vero iudicium illud vel ad legem refertur praecipientem, aut vetantem; vel ad materiam ipsam, seu objectum, quod lege praecipitur, vel vetatur: atque ut rectum est vi sua iudicium, quod aeternae legi sit consentaneum; ita non rectum, seu pravum necesse est esse iudicium, quod eidem adversatur. Jam vero dictat quidem lex aeterna, non licere cultum latrae creaturae cuivis tribuere; nec ideo rectum unquam poterit esse contrarium conscientiae iudicium, nec bonus actus ex eo iudicio profectus, quo quis nimirum quocumque errore abreptus iudicet, aliquando licere sibi hostiam non consecratam adorare. Hic etenim directo errat contra legem aeternam, dum iudicat licitum esse, quod lex aeterna dicit nusquam licere. At qui hostiam adorat non consecratam, putans invincibili errore consecratam esse, illius iudicium non ipsimet legi repugnat, quippe non iudicat licere, quod lex dicit non esse licitum; sed ejus iudicium sistit in conditione objecti, circa quam error obrepere potest sine offensione legis aeternae; quippe lex aeterna non dicit, hanc numero hostiam consecratam esse, vel non consecratam. Statque adeo, ut cum tali errore rectum consistat iudicium conscientiae, prout refertur ad legem aeternam; proindeque et bona censi queat actio, ex eo iudicio profecta.

III.

DE REPARATIONE HOMINIS POST LAPSUM ET DE GRATIAE IN PRAESENTI STATU NECESSITATE.

35. *Quis me liberabit de corpore mortis huius? Gratia Dei per Jesum Christum Dominum nostrum* (Rom. 7.). Homo nimirum lapsus, totusque per offensam praevaricationis Adae in deterius secundum corpus, et animam commutatus, non potest ad vitam aeternam ordinari, nisi per gratiam Christi. Trid. sess. 5. c. 1. sess. 6. c. 1.

36. Etenim innocentia per eam praevaricationem amissa, et culpa originali in totam Adae sobolem propagata, homines facti immundi, et natura filii irae, usque adeo servi erant peccati, ut non modo gentes per vim naturae, sed ne Judaei quidem per ipsam etiam litteram legis Moysi, inde liberari, aut surgere possent. Sess. 6. c. 1. et 2.

37. Ut ergo et Judaei, et gentes adoptionem filiorum reciperent, Christum Jesum proposuit Deus propitiatorem per fidem in sanguine ipsius pro peccatis nostris, nec nostris tantum, sed et totius mundi.

38. Ergo nec justificari quisquam potest,

nec adeo salvari, nisi renascens in Christo adoptionem filiorum recipiat.

39. Haec justificatio, seu translatio a statu peccati in statum gratiae et adoptionis, post evangelium promulgatum, sine lavacro regenerationis, aut ejus voto, fieri non potest: ut proinde nemo adultus in praesenti statu salvari queat sine voto saltem regenerationis, complectente fidem in sanguine Christi.

40. Gratia, qua homo ab infidelitate ad fidem, a peccato ad poenitentiam convertitur, aut quocumque modo disponitur, nullis datur praecedentibus meritis. Neque enim esset vera gratia, nisi esset omnino gratuita. Unde Apostolus dicit: *Gratia salvi facti estis per fidem: ut ostenderet, iniquiunt patres africani* (Sess. 6. cap. 8.), *fidem non aliquibus bonis meritis dari, sed ipsius fidei dono omne bonum meritum inchoari, secutus adjunxit: et hoc non ex vobis, sed donum Dei est.*

41. Disponuntur autem homines ad justitiam, dum 1. Excitati et adjuti divina gratia fidem ex auditu concipiunt, libere moventur in Deum, credentes vera esse, quae divinitus revelata, et promissa sunt. 2. Peccatores se esse intelligentes, a justitiae divinae timore, quo utiliter concitantur, ad considerandam Dei misericordiam se convertunt. 3. In spem eriguntur, fidentes, Deum sibi propter Christum propitium fore. 4. Illum tamquam omnis justitiae Auctorem diligere incipiunt. 5. Et propterea moventur adversus peccata per odium aliquid, et detestationem. 6. Proponunt suscipere baptismum, inchoare novam vitam, et servare mandata. C. 6.

42. Nemo itaque adultus justificari posse putandus est, nisi gratia excitatus et adjutus fidem conceperit: a timore divinae justitiae ad ejus misericordiae considerationem conversus, in spem venerit propitiationis per Christum: Deum diligere incaeperit, tamquam omnis justitiae auctorem: hisque de causis, et incitamentis, odio et detestatione in peccata moveatur; proponat suscipere sacramentum reconciliationis, inchoare novam vitam, et servare mandata.

IV.

DE GRATIA QUOAD OPERA MORALIA.

43. Non quod sufficientes simus cogitare aliquid a nobis, quasi ex nobis ipsis: sed sufficientia nostra ex Deo est. 2. Cor. 3. Nemo per vigorem naturae, bonum aliquid, quod ad salutem pertineat, aut cogitare, ut expedit, aut eligere potest absque illuminatione, et inspiratione Spiritus Sancti; qui dat omnibus suavitatem in consentiendo, et credendo veritati. Concil. araus. 11. c. 7. Trid. sess. 6. c. 3.

44. Quia tamen humana ratio per peccatum non penitus corrupta est, nec liberum arbitrium extinctum; nec omni modo deletum in

corde hominum, quod ibi per imaginem Dei, cum crearetur, impressum est (Augustinus de sp. et litt. c. 27.): ideo potest, homo lapsus per vires naturales, quas retinuit, et veritates multas etiam practicas cognoscere, non tamen omnes, et aliqua virtutum moralium officia servare, non tamen substantiam omnem legis implere.

45. Hinc Augustinus hominum peccatorum, etiam infidelium quaedam facta esse agnoscit, quae secundum justitiae regulam non solum vituperare non possumus, verum etiam merito, recteque laudamus. De sp. et litt. c. 27.

46. Ea bona opera, sine quibus difficillime vita cujuslibet pessimi hominis invenitur, haud prosunt impio ad salutem aeternam; prodesse tamen possunt, ut qui alieni sunt a gratia, mitius puniantur: *Quamquam si discutiantur, quo fine fiant* (c. 28.), *vix inveniuntur, quae justitiae debitam laudem, defensionemve mereantur.*

SCHOL. Qui ait *vix inveniri*, non negat, immo dat aliqua saltem, licet rarius inveniri, quae spectato etiam fine, justitiae debitam laudem mereantur. Et sane bona ea opera si prodesse possunt, ut qui ea fecerit mitius puniatur, quam puniretur, si non ea fecisset; consequens est, ita bona esse, ut nulla pravitate accessione vitientur. Nam si essent aliqua culpae labe vitata, non prodesse ad poenam minuendam eorum, qui ea fecissent: sed et ipsa pro modo culpae, aliqua poenae adjectione plecterentur. Ex quo non invitus quisquam colligat, haud alienum fuisse Augustinum ab agnoscendis bonis operibus ex impressione, quam agnovit remansisse imaginis Dei in homine: quae opera, temet si non prosint ad salutem, nec adeo bona sint ex bonitate, de qua quaestio erat adversus pelagianos; cum tamen valere queant ad poenam minuendam, culpae omnis expertia merito existimantur. Hoc ipsum confirmat cl. Berti (de theolog. discipl. l. 18. c. 2. prop. 1.), ubi alio recitato sancti Augustini eandem in rem testimonio, ex lib. 4. cont. Julian. c. 3. subjicit: « Opus, quod exercentes minus deviamus a veris, christianisque virtutibus, multamque vitam acerbiorem, nequit esse peccatum. Peccata ergo non sunt opera moralium virtutum, quae interdum ab impiis, et a gentilibus exercentur ». Atque hoc quidem non de actione spectata tantum *ratione operis*, intelligendum esse, clarius etiam patet ex his, quae de temporali mercede subjungit; quam et gentilium quoque virtutibus quandoque tributam fuisse ostendit. Planum est enim, actionem temet si bonam ex objecto, sed quae prout exercetur, peccatum revera sit, mercedem etiam temporalem a Deo consequi non potuisse. *Obstetrices Aegypti, Exodi 1. v. 20., laudantur*, inquit Berti, *et mercedem consecutae sunt, quoniam Hebraeorum masculos non praefecerunt*. An vero mulieres illae laudari meruissent, quae misericordia male ulenda revera peccassent? Recte pro-

inde Hieronymus affirmat, *etiam Ethnicos, si quid boni fecerint, non absque mercede Dei iudicio reperiri*. Quae verba manifeste referuntur ad opus, prout sit, non prout spectatur tantum ex objecto. Audiat praeterea Natalis Alexander hist. eccles. saec. V. c. 3. art. 3. §. 2., ubi exposita Juliani sententia concludit: « Hanc Juliani pelagiani de infidelium bonis operibus » et virtutibus sententiam uberius, et accuratius exposui; ut videas, quantum ab illa distet communis theologorum opinio, qui aliqua bona opera fieri ab ipsis posse, et interdum elici propugnant, quamvis admodum infrequentia, et salutem aeternam nihil conferentia: et quantum a veritate aberraverit Juliani senius yprensis, qui illam cum errore Juliani inscite, et temere confadit ».

47. Et sane cum inter infideles ipsos nonnulli Deum cognoverint, quippe *invisibilia Dei per ea, quae facta sunt, intellecta conspiciuntur, sempiterna quoque virtus ejus, et divinitas*; potuerunt etiam aliqui ea opera ex objecto bona in Deum ordinare, ut proinde nec ipsa conditio relationis in Deum ad eorum bonitatem moralem defecerit.

48. Immo et gratiae quoque auxilio, bona opera etiam inter infideles inveniri, ex Polemonis continentia intelligi potest, quam Dei dono tribuendam esse satius existimat Augustinus epist. 144. Proinde sive ex uno capite, sive ex alio, idest sive ex impressione imaginis Dei, quae remansit in homine, sive ex colato dono gratiae, pro diversa doctorum sentiendi ratione aestimentur istiusmodi facta infidelium; semper constat, aliqua etiam inter infideles opera inveniri, quae omni culpae labe careant; errorque prorsus vincitur Baii asserentis, *omnia infidelium opera esse peccata*.

49. Profecto non est ambigendum, quin Deus misericordiae suae thesauros infidelibus quoque aperiat, spirando prout vult, et gratiae auxilia impertiendo, quibus magis, aut minus proxime vocentur ad fidem. Qua de re nulla potest romanere dubitatio post quintam ab Alexandro VII. damnatam propositionem. « Paganis, iudeis, haereticis, aliisque huius generis, nullam omnino accipiunt a Jesu Christo influxum; adeoque hinc recte inferitur in illis esse voluntatem nudam et inermem, sine omni gratia sufficienti ».

50. Haec cum patres interdum dicunt, fidem esse primam gratiam, plane loquuntur quandoque de auxiliis gratiae, quibus homines vocantur, aut disponuntur ad fidem, quaeque adeo ipsamet fidei donum antecedunt: quandoque vero de fide in ordine justificationis, et meriti; quo sensu fidei dono omne bonum meritum inchoari dicunt patres africani. Et sanctus Augustinus (de praedest. sanct. c. 7.), fidem, qua homo justificatur, velut primam gratiam memorat, *ex qua impetrentur coeterna, quae proprio opere nuncupantur, in quibus iuste vivitur*. Aliud itaque est loqui de prima gratia in

ordine justificationis et meriti, aliud loqui de prima gratia in ordine vocationis. Quod sane discrimen eruitur etiam ex doctrina Tridentini sess. 6., nam cap. 8., quo declarat sancta synodus *Quomodo intelligatur impium per fidem, et gratis justificari*: « Fides est, inquit, humanae salutis initium, fundamentum, et radix omnis justificationis, sine qua impossibile est placere Deo, et ad filiorum ejus consortium pervenire ». At simul cap. 5. *de necessitate praeparationis ad justificationem in adultis, et unde sit*. « Declarat praeterea ipsius justificationis exordium in adultis a Deo per Christum Jesum, praeveniens gratia, sumendum esse, hoc est, ab ejus vocatione, qua, nullis eorum existentibus meritis vocantur ». Et cap. 6. *Modus praeparationis*: « Disponuntur autem ad ipsam justitiam, dum excitati divina gratia et adjuti, fidem ex auditu concipientes, libere moventur in Deum, credentes vera esse, quae divinitus revelata, et promissa sunt ». Adest ergo gratia praeveniens, qua homo excitatur, et adjuvatur, ut fidem concipiat ex auditu, et credat vera esse, quae divinitus revelata sunt. Manifestum est autem gratiam, qua quis excitatur, et juvatur ad concipiendam fidem, supponere hominem, in quo nondum sit concepta fides, talemque adeo gratiam praevénire ipsam fidem, ad quam concipiendam excitat, et adjuvat. Ergo ante fidem dantur gratiae praevénientes, ac disponentes ad fidem. Non ergo fides est prima gratia in ordine vocationis.

SCHOL. Perversam Quesnellii doctrinam prop. 26. *Nullae dantur gratiae, nisi per fidem*; et prop. 27. *Fides est prima gratia, et fons omnium aliarum*; et prop. 28. *Prima gratia, quam Deus concedit peccatori, est peccatorum remissio*: expressis verbis refellit Augustinus (de dono persever. c. 16.), ubi docet gratiam dari, quae fidem, quae obedientiam, quae caritatem praevénit. Verba haec sunt sancti doctoris. « Praevenit ergo et fidem ipsa gratia: alioquin si fides eam praevénit, procul dubio praevénit et voluntas; quoniam fides sine voluntate non potest esse. Si autem gratia praevénit fidem, quoniam praevénit voluntatem; profecto praevénit omnem obedientiam, praevénit etiam caritatem etc. ». Quo etiam spectat quod tradit (I. de nat. et gr. c. 31.) « *Praevenit, ut vocemur* ». Quod si datur gratia, quae auctore Augustino praevénit fidem, non ergo fides prima gratia, nec fons omnium aliarum: quidquid enim antecedit fidem, necesse est prius esse, quam sit fides. Rursus prius est vocari ad fidem, quam habere fidem. Si ergo per gratiam vocantur homines ad fidem, necesse est prius esse gratiam, qua vocantur, quam fides, quae vocationem subsequitur. Quod si gratia praevénit etiam caritatem, falsa item vincitur propositio 28. Quesnellii: *Prima gratia, quam Deus concedit peccatori, est peccatorum remissio*; quam et aliunde manifestum est fidei catholicae a-

peritissime repugnare, qua docemur gratias dari, quibus peccatores disponuntur ad remissionem peccatorum, quaeque proinde gratiam remissionis antecedunt.

51. Ceterum etsi Verbi divini praedicatio pertineat ad modum ordinarium, quo vocantur homines ad fidem, juxta illud Apostoli: *Quomodo audient sine praedicante?* tamen est memoratu dignum, quod legitur apud Augustinum (de dono persever. c. 19.) « Paucissimis esse » donatum, ut nullo sibi homine praedicante, » per ipsum Deum, vel per Angelos caelorum, » doctrinam salutis accipiant: multis vero id » esse donatum, ut Deo per homines credant».

SCHOL. Hactenus profligatam vidimus ab Augustino quesnellianam doctrinam, eo spectantem, ut gratiae beneficium eripiat homini cuique, qui nondum aut concessam sit fidei donum, aut facta peccati remissio. Affinis huius doctrinae alter est capitalis error Quesnellii, haustus ex impuris husitarum fontibus, quo peccati labes inuritur operibus omnibus, quae non prodeant ex dominante caritate; quasi, horrendum dictum, non bona essent, omnisque labis expertia opera illa, quibus homines, dum adhuc degunt sub peccati iugo, tamen adjuvante gratia ad caritatis dominantis libertatem aspirant. Pravam hanc doctrinam extulit Quesnellius prop. 44. *Non sunt, nisi duo amores, unde volitiones, et actiones omnes nostrae nascuntur etc.* 45. *Amore Dei in corde peccatorum non amplius regnante, necesse est, ut in eo carnalis regnet cupiditas, omnesque actiones ejus corrumpat.* 46. *Cupiditas, aut caritas usum sensuum bonum, vel malum facit.* Certe in omni homine nondum justificato regnat cupiditas; regnat in infidelibus, qui sunt a caritate dominante disjunctissimi. Si ergo nullus medius est affectus inter caritatem dominantem, et regnantem cupiditatem; si volitiones omnes, et actiones, quae non ex caritate nascuntur, nasci necesse est ex carnali cupiditate; nulla jam extra dominantis caritatis imperium reliqua volitio erit, vel actio, quae non foetus sit carnalis cupiditatis. Quid jam porro absurdius fingi potest, quam ex carnali cupiditate prodire dicantur affectus illi, qui movent animum ad ea vitae officia, quae sunt vi sua, seu ex objecto justitiae, honestatisve regulis maxime consentanea; velut parentes colere, depositum reddere, sobrietatem, et castimoniam in vita servare; quae non solum laudabilia sunt per sese, verum, quemadmodum superius expositum est, sic praestari possunt vel ab infideli, ut sint ab omni culpae labe immunia? Non ea sane indoles est, non ea vis carnalis cupiditatis, ut cum lege mentis consentiat, et ad ea moveat, quae sunt ex sese rectae rationis, atque adeo legis aeternae regulis conformia. Quesnellium non pigeat ab Apostolo discere, cujus generis ea sint, quae ex carnali cupiditate prodeunt: nullum affectum, officium nullum inter ea reperiet, quod sit ex objecto

laudabile, quodque debiti finis adiectione non etiam ex omni parte bonum queat evadere. *Manifesta sunt*, inquit ad Ephes. c. 5. v. 19., *opera carnis*, quo nomine pugnantem cum lege mentis concupiscentiam designat, *quae sunt fornicatio, immunditia, impudicitia, luxuria, idolorum servitus, veneficia, inimicitiae, contentiones, aemulationes, iras, rixae, dissensiones, sectae, invidiae, homicidia, ebrietates, comessationes, et his similia.* An his similia, in quibus elucet lumen aliquod justitiae, misericordiae, bonitatis, pudoris, et honestatis? Ut proinde affectus in ea movens nequeat ad carnalem cupiditatem referri, nisi placet ex carnali cupiditate repetere, quae cum carnali cupiditate pugnant apertissime.

Atque haec quidem illustriora fient praeclara illa auctoritate Augustini, quam ex lib. de spir. et litt. depromptam superius attigimus, quam proinde operae pretium fuerit hoc loco repelere, ac paullo uberius exponere. Ibi Augustinus illud interpretans Apostoli dictum: *Gentes quae legem non habent, naturaliter ea quae legis sunt facere; ac docere institutiones, quae ratione accomodari ad eos valeat, qui nec Deum verum veraciter, justeque colunt; apertissime profitetur, horum tamen facta memorari, quae secundum justitiae regulam non solum vituperare non possumus, verum etiam merito, recteque laudamus.* Equidem continuo subjicit: *Quamquam si discutiantur, quae sine sunt, vix inveniuntur, quae justitiae debitam laudem, defensionemve mereantur.* Quibus verbis indicat quidem Augustinus, facta illa infidelium pravo adjecto sine plerumque vitiari; nec tamen adeo universe, ut non aliqua saltem extare valeant ab ea labe immunia, quaeque adeo merito, recteque laudentur. Nam qui ait, *vix inveniri*, hoc ipso significat, nil obesse, quominus aliqua rationis hujus, etsi perraro, aliquando tamen inveniri queant. Jam inquit Augustinus, unde laudabilia ista facta infidelium repeti debeant. Num forte ex radice carnalis cupiditatis, qualem certe in impiis, de quibus loquitur, dominari non ignorabat? Nihil minus. « Verum tamen, inquit c. 28., quia non usque » adeo in anima humana imago Dei terreno- » rum affectuum labe detrita est, ut nulla in » ea velut lineamenta extrema remanserint; » unde merito dici possit, etiam in ipsa im- » pietate vitae facere aliqua legis, vel sapere». Et paullo infra: « Quantulacumque legis opera » naturaliter insita non invenirentur in eis, » qui legem non acceperunt, nisi ex reliquiis » imaginis Dei ». Non ergo ex terrenorum affectuum labe, seu carnali cupiditate repetit Augustinus quantulacumque illa infidelium laudabilia opera; sed ex reliquiis, et lineamentis imaginis Dei, quorum impressio nulla vetustate delenda inest in ea vi naturae, qua rationalis anima legitimum aliquid et sentit, et facit; si- ne qua hominis anima rationalis utique non

esset; quam deinceps impressionem ostendit, per gratiam novi testamenti renovari ad fructum pietatis in credentibus. Itaque Augustinus facta quaedam infidelium agnoscit, quae merito, recteque laudentur; et cum talia vix inveniri subiungit, quae spectato sine debitam iustitiae laudem mereantur, ostendit, se de factis loqui, non tantum ex objecto laudabilibus, quippe talia apud infideles permulta inveniri probe noverat; sed de ipsismet factis, prout ab infidelibus actu exercentur. Quae facta cum sanctus doctor ex *lineamentis* repetit, ac *reliquiis imaginis Dei*, satis ostendit, ea non ex terrenorum affectuum labe prodire; nisi usque adeo desipuisse velimus Augustinum, ut pravitalis labem lineamentis illis asperserit, quae ait per eam labem penitus nunquam deleri potuisse. Igitur Augustinus palam agnoscit in homine medios affectus; qui neque ex caritate dominante prodeant, utpote quae longe abest ab infidelibus, neque a carnali cupiditate, quae in terrenorum affectuum labe longe lateque dominatur. Hac proinde tam perspicua, tam rata, et firma auctoritate Augustini radicitus evellitur non insana minus, quam perversa eorum opinandi libido, qui omnia sic referunt ad dominantem caritatem, et cupiditatem, ut velint ex vitiata cupiditate prodire volitiones omnes, et actiones, quae non sint ex caritate dominante; ex quo consequens fit, ut, quandoquidem a caritate dominante justificatio non disjungitur, vitiatae cupiditatis labe contaminata dicenda sint opera omnia, quae ante justificationem fiunt, contra Tridentini expressam definitionem sess. 6. can. 7. Insana, inquam, et perversa opinandi ratio, quae dum hominem exuit ex homine, in id plane spectare videtur, ut sub fucata specie pietatis, lineamenta illa imaginis Dei aboleat in homine, quae testatur Augustinus, nulla unquam vetustate deleri, nulla terrenorum affectuum labe deteri penitus voluisse.

V.

DE DIVISIONE GRATIAE.

52. Divisio gratiae multiplex. Nam praeter gratias gratis datas, de quibus hoc loco non agimus; praeter gratiam ipsam justificantem, quae instar habitus animae inhaeret; alia insuper gratia est, quae quia datur ad singulos actus, actualis dicitur.

53. Haec gratia in illuminatione, et inspiratione Spiritus Sancti posita est, ut ajunt patres arausiacani; cujus munere, prout et patres africani docent, illuminatur, et juvenamine gubernatur liberum arbitrium.

54. Sine hujusmodi gratia non sumus sufficientes cogitare, aut velle aliquid ad salutem pertinens. Et, ut ajunt patres africani c. 12. « Per hoc, quoniam habet homo liberum arbitrium, audit praecepta, quae faciat; sed

» ad implenda praecepta liberum arbitrium i-
» doneum nullatenus efficitur, nisi divinitus
» adjuvetur ». Et c. 8. « Sic est ipsum liberum
» hominis arbitrium absque dono gratiae, si-
» cut est oculus sine lumine ».

55. Gratiae tamen praeventienti per liberum arbitrium homo cooperatur libere assentiendo. Nimirum, ut iidem docent c. 10. « Hic est ordo divinae misericordiae, et voluntatis humanae, ut illa praeveniat, haec sequatur. » Sola Dei misericordia initium salutis confert, cui deinde voluntas hominis cooperatrix existat ». Augustinus etiam (de spir. et litt. c. 34.) disserens de suasionibus, quibus intrinsecus Deus agit in mentem: *Ubi, inquit, nemo habet in potestate quid ei veniat in mentem: sed consentire, vel dissentire, propriae voluntatis est. . . . Consentire autem vocationi Dei, vel ab ea dissentire, sicut dixi, propriae voluntatis est.*

56. Interiori proinde gratiae in statu etiam naturae lapsae, et semper resisti potest, et saepe nimium resistitur. Humanam sane voluntatem gratiae quandoque se repugnantem praebere, agnoscunt patres africani c. 2. his verbis: « Nam sermone repugnat gratiae Dei, qui sensum gerit christianae fidei contrarium: » repugnat autem opere, qui in moribus suis » christianae vitae non tenet institutum ». Augustinus etiam (de diversis quaestionibus. ad Simplic. l. 1. q. 2. n. 10.) « Noluit ergo Esau » et non cucurrit; sed etsi voluisset, et cucurrisset, Dei adjutorio pervenisset; qui ei etiam » velle, et currere vocando praestaret, nisi vocatione contempta, reprobis fieret ».

57. Quia tamen peccatores etiam impia voluntate doctrinam ejus persequentes, omnipotentissima facilitate convertit, et ex nolentibus volentes efficit; est sane aliqua gratia, quae tametsi respui potest, tamen a nullo duro corde respuitur. Augustinus epist. ad Vitalem c. 6., et laud. loco ad Simplic. n. 14. iterum de Esau: « Quis enim dicat modum, quo ei persuaderetur, ut crederet, etiam omnipotenti » defuisse ?

58. Hinc divisio gratiae in sufficientem, prout appellari consuevit, et efficacem: in adjutorium sine quo non possumus, quo possumus, nec tamen volumus; et adjutorium, quo fit, ut velimus.

VI.

DE GRATIA SUFFICIENTE

59. Ad gratiae sufficientis auxilium referri solet, quod tradit Augustinus (de peccat. mer. et remis. l. 2. c. 17.) « Cum voluntatem humanam » gratia adjuvante divina, sine peccato in hac » vita possit homo esse; cur non sit, possem » facillime, et verissime respondere, quia homines nolunt ». Agnoscit igitur Augustinus gratiam adjuvantem, vi cujus possit homo esse sine peccato, nec tamen sit, quia non vult. Ea

autem gratia, quae praestat homini, ut possit, non ut velit, ea est, quam aptissimo vocabulo sufficientem scholastici dixerunt.

60. Idem sensus eruitur ex verbis, quae sequuntur apud sanctum doctorem: « Ut innotescat quod latebat, et suave fiat quod non delectabatur, gratiae Dei est, quae hominum adjuvat voluntates: qua ut non adjuvantur, in ipsis itidem causa est, non in Deo ». Tum allato Hieremiae testimonio: *Scio, Domine, quia non est in homine via ejus; nec viri est, ut ambulat, et dirigit gressus suos*. Et continuo: *Corripe me, Domine; verumtamen in iudicio, et non in furore tuo*; subiicit Augustinus « Tamquam diceret: Scio ad correptionem meam pertinere, quod minus abs te adjuvor, ut perfecte dirigantur gressus mei. Verumtamen hoc ipsum non noli sic mecum agere, tamquam in furore, quo iniquos damnare statuis; sed tamquam in iudicio, quo doces tuos non superbire. Unde alibi dicitur: *Et iudicia tua adjuvantur me* ». Quo loco duplex veluti gradus ostenditur, seu genus gratiae adjuvantis; unum gratiae potentioris, qua homo sic adjuvatur, ut proficiat: alterum gratiae minus potentis, qua etiam adjuvatur, ut proficere possit, simulque monetur orare, quod illud impetret potentius auxilium ad proficiendum.

61. Gratiae sufficientis auxilium pro statu naturae integrae diserte agnoscit sanctus Augustinus; adeo ut nisi homo adjuvus ea gratia fuisset, perseverare non potuisset, et sine sua culpa cecidisset. Ita enim *de corrept. et gr.* c. 11. n. 31. « Istam gratiam non habuit homo primus, qua nunquam vellet esse malus: sed sane habuit, in qua si permanere vellet, nunquam malus esset, et sine qua etiam cum libero arbitrio bonus esse non posset, sed eam tamen per liberum arbitrium deserere posset. Nec ipsam ergo Deus esse voluit sine sua gratia, quam reliquit in ejus libero arbitrio ». Et n. 82. « Tunc ergo dederat homini Deus bonam voluntatem; in illa quippe eum fecerat, qui fecerat rectum: dederat adjuvantiā, sine quo in ea non posset permanere, si vellet: ut autem vellet, in ejus libero reliquit arbitrio. Posset ergo permanere, si vellet: quia non deerat adjutorium, per quod posset, et sine quo non posset perseveranter bonum tenere, quod vellet. Sed quia noluit permanere, profecto ejus culpa est.... Si autem hoc adjutorium vel Angelo, vel homini, cum primum facti sunt, defuisset; quoniam non talis natura facta est, ut sine divino adjutorio posset manere, si vellet; non utique sua culpa cecidissent; adjutorium quippe defuisset, sine quo manere non possent ».

62. Porro tale quoddam auxilium in statu quoque naturae lapsae Augustinum agnovisse intelligitur ex verbis, quae continuo subiicit: « Nunc autem quibus deest tale adjutorium, jam poena peccati est ». Cum vero datur,

Tomo V.

proficitur sanctus doctor misericorditer dari; et amplius etiam dari, quo sit, ut omnino velimus. Unde patet, ex mente Augustini, adjutorium amplius quoddam pro infirmitate praesertim naturae superadditam quidem fuisse, non sic tamen, ut auxilium desierit, sine quo non potest agi, quo potest agi, nec tamen agitur, cui proinde humana culpa resistitur. Quod et Norisius expresse testatur (*Vind. Aug.* col. 895.) dum ait: « Palam sit, quosdam vocanti Deo resistere: quae etiam ex cap. 11. de corrept. et gr. deducuntur; cum adjutorium ministratum Angelis ante lapsum, dari etiam in statu naturae lapsae quibusdam, aliis in poenam peccati non dari scribit ». Quod satis est, ut liquido constet ex Augustino, perseverare adhuc in statu naturae lapsae genus illud auxilii, quod Angelo datum est, quo permanere poterat, si vellet, nec tamen voluit; quodque adeo gratiae mere sufficientis expressam notionem, et indolem prae se ferebat. Quin etiam addit cl. Norisius col. 1011. « Coeterum omnibus hominibus adesse auxilium saltem remotum, mihi videtur colligere ex Aug. l. de nat. et gr. c. 67. etc. ». Sed hac de re latius infra.

SCHOL. Duo porro hic notanda. 1. Nobis nec in animo, nec opus esse hoc loco inquirere, utrum Augustinus in statu naturae integrae tale adjutorium sine quo agnovit, quod sola vi liberi arbitrii, nullo addito, efficax fieret: idque unum a nobis affirmare, Augustinum in illo statu gratiam ejusmodi agnovisse, quae veram agendi potestatem tribueret, nec tamen actionem adduceret: 2. Multo minus contendere nos, talem in statu naturae lapsae gratiam Augustinum admisisse, quae a sola vi liberi arbitrii, nullo superaddito auxilio, suam capiat efficaciam. Hoc unum volumus, Augustinum pro statu naturae lapsae non solum gratiam commendasse, qua trahuntur miris modis homines, ut volentes ex nolentibus fiant (cont. duas epist. Pelag. l. 1. c. 19.), et qua Deus facit ut faciamus, praebendo vires efficacissimas voluntati (de gr. et lib. arb. c. 16.): Sed et gratiam agnovisse, qua homines adjuvi agere possunt, nec tamen agunt, cui proinde resistunt.

63. Sane si absque tali auxilio non poterat homo integer per liberum arbitrium manere in bono, nec adeo culpa sua cecidisset, si tale auxilium ei defuisset, quae verba sunt Augustini; multo minus posset homini lapsus, cum primum cadit, deputari ad culpam, quod cadat, si tali adjutorio destitueretur: « Credimus, inquit patres concilii arausicani l. can. 28., quod accepta per baptismum gratia, omnes baptizati, Christo auxiliante, et cooperante, quae ad salutem pertinent, possint, et debeant (si fideliter laborare velint) adimplere: ergo necessarium Christi auxilium, ut adimplere possint, quod debent ».

64. Auxilium porro istud sine quo, quale nunc

56

etiam datur in praesenti statu, satis constat ab Augustino habitum fuisse instar actualis gratiae; quae in primo statu homini, tametsi praedito integritate, ac iustitia originali, adhuc ita necessaria erat, ut si haec defuisset, homo culpa sua non cecidisset. Jam vero ex constanti Augustini sententia homo justus in praesenti statu nunquam a Deo deseritur, nisi prius ipse Deum deserat: deserit autem, cum culpa sua cadit. Quod si ergo ut culpa sua cadere dicatur, necesse est, ut ei non defuerit auxilium illud *sine quo*, quod auxilium se habet per modum gratiae actualis; profecto intelligitur, istiusmodi gratiae actualis auxilium, ut homini integro in primo statu, sic et homini justo in praesenti statu, necessarium esse, ut cadens homo cadere culpa sua, sicque Deum deserere dicatur (a).

SCHOL. I. Equidem gratia habitualis, utpote quae instar formae inhaeret animae, affert secum ipsa vim quamdam operativam sibi respondentem. Verum haec est adhuc potentia remotior, quae non excludit actualis auxilii necessitatem, ut valeat in actum erumpere. Ita profecto sanctus Thomas 1. 2. q. 109. a. 9., ubi proposita quaestione: *Utrum ille, qui jam consecutus est gratiam, per seipsum possit operari bonum, et vitare peccatum absque auxilio gratiae*; statimque productis more suo momentis, quae videntur affirmanti sententiae favere, suam mox negantem sententiam opponit, quam luculentissima Augustini auctoritate illustrat simul, et confirmat: « Sed » contra est, inquit, quod Augustinus dicit in

» lib. de natura, et gratia 96., quod sicut o-
» culus corporis plenissime sanus, nisi candore
» lucis adjutus, non potest cernere; sic et homo
» perfectissime etiam justificatus, nisi aeterna lu-
» ce iustitiae divinitus adjuvetur, recte non po-
» test vivere. Sed justificatio fit per gratiam,
» secundum illud Rom. 2. *Justificati gratis per*
» *gratiam ipsius*: ergo etiam homo jam habens
» gratiam, indiget alio auxilio gratiae ad hoc
» quod recte vivat ». Quod auxilium ad ipsam
quoque potentiam perficiendam pertinere, appa-
ret cum ex allata comparatione ex Augustino
deprompta, cum ex intrinseca ratione, quam
affert in corp. art., nempe quod *nulla res crea-
ta potest in quocumque actu prodire, nisi vir-
tute motionis divinae*. Sane quemadmodum re-
cte dicitur oculus tametsi sanus non posse cer-
nere sine lumine, nec proinde homini, tametsi
oculum sanum habenti, ad culpam imputari
queat, si carens omni lumine non cernat; sic
profecto de homine justificato, tametsi vim o-
perativam illam, seu potentiam habeat, quae
oculi potentiae respondet, absolute dici non
poterit, posse illum in actum prodire, nisi ad
eam potentiam lux affulgeat quaedam actualis
gratiae, qua, si velit, possit cernere, seu in
actum prodire.

Hanc certe doctoris Thomae mentem fuisse confirmat eximii ejusdem interpretis Seraphini de Porrecta gravissima auctoritas, cujus ad eum articulum docta appendix adjecta legitur in Summae doctoris Thomae partenopea editio-
ne, praestantissimi ordinis praedicatorum magistri, ac postea eminentissimi cardinalis de Boxadors nomine inscripta: « Ex art., inquit » Seraphinus, habes 1. Quomodo per rationem » interimas haeresim quorundam dicentium: » quod homo in gratia existens potest vitare » peccatum, et operari bonum absque alio au- » xilio divino: » quod ille accomodatissimis auctoritatibus confirmat, ac praesertim concilii arausicani c. 10. *Adjutorium Dei etiam renatis ac sanctis semper est implorandum, ut ad finem bonum pervenire, et in bono opere possint perdu-
rare*. Tum subjungit: « Ex hoc concilii dicto » cum nonnisi vitando peccata in bono accep- » to quis perduret, patet theologis acutis, quod » etiam renatus, ac sanctus non potest absque » adjutorio Dei novo, utpote noviter implorato, » vitare peccata; et consequenter multo magis » non potest absque illo bonum operari ».

SCHOL. II. Notum est, quam sedulo proscripta fuerit a theologia parisiensi *secundum* Arnaldi propositio illa, qua in sancto Petro exemplum statuebat hominis justi, cui gratia defuerat, qui porro dici posset, eam (negando Christum) non peccasse. Nec tamen defuere, qui ad ejus erroris defensionem sic accederent, ut cum fa-
lerentur, nullum esse peccatum, ubi nulla sit potentia non peccandi; simul contenderent homini, cui desit gratia, non propterea poten-
tiam deesse, qua merito dicatur potuisse vita-

(a) Quam bonus auctor Arnaldus habendus sit in exponendis sanctissimi doctoris Augustini sententiis, ex hoc etiam loco intelligi potest, (Analyt. Sinop. doctrinae lib. s. Aug. de corrupt. et grat.: contendens homini lapso negatum, quod innocenti concessum fuit adjutorium *sine quo*, concludit ad extremum:— Ibi maxime notandum est, « ad solvendam difficultatem » de casu Adami, s. Aug. gratiam sufficientem in » subsidium advocare: cur ergo eadem solutione non » utitur in solvenda difficultate de non perseveranti-
» bus nunc fidelibus? nisi quia recte judicavit, nul-
» lum jam amplius esse gratiae illi sufficienti locum,
» quia soli hominis adjutorium est, non medicinale,
» quo jam homo multis profundisque vulneribus con-
» fectus indiget, Christi Salvatoris auxilium ». At-
qui quod praefatus Arnaldus negat, luculentis contra
verbis Augustinus affirmat, adjutorium istud sine quo,
nunc etiam dari; cumque subjungit et amplius dari,
praeclare significat adjutorium illud, quod homini sano
datum est, quo stare posset, si vellet, quo si caruisset,
non culpa sua cecidisset; nunc etiam vulnerato homini
non denegari, quo possit permanere in bono, si velit:
simul vero ad infirmitatis subsidium amplius etiam et
efficacius dari, quo ei praestatur non tantum posse, sed
et velle.

Ac revera quid obstat, quominus adjutorium, quod in homine sano vim dumtaxat habet subsidii, quo vires ejus juventur, ne deficient; homini infirmo tribuatur, et ad virium subsidium, et simul ad infirmitatis le-
vamentum? Gratia illa, quae dicitur sufficiens, dum pias
cogitationes, affectionesve in animo excitat, an non
iuxta salutaris remedii habenda est, quo disponatur
homines, ac praeparantur ad uberiora, et efficaciora
auscipienda auxilia, quibus quod coepit Deus opus bo-
num, ipse perficiat?

re peccatum. Atque id ex eo repetunt, quod natura insit homini vis eligendi; qua fit, ut homo sive sub gratia, sive sub concupiscentia constitutus, flecti possit ad bonum, atque malum; idque satis esse ad peccandi necessitatem removendam, quod quocumque casu homo peccat, certe non peccasset, nisi peccare voluisset; nil quippe iam intelligitur in hominis esse potestate, quam id quod sit, si vult fieri, non sit, si fieri non vult. Atque is quidem, ut notat Augustinus, capitalis fuit error Pelagii, qui ut patres palaestinos in diospolitana synodo eluderet, visus est gratiae necessitatem agnoscere, cum diceret, *Hominem in peccatis conversum, proprio labore et Dei gratia posse esse sine peccato*. Quo audito, hanc gratiam, quam in catholica Ecclesia notissimam noverant, episcopi crediderunt Pelagium confiteri. Verum homini vaserrimo longe alia inerat mens, et sententia: qui nimirum gratiae Dei nomine, liberi arbitrii acceptum a Deo munus intelligi volebat. Fraudem probe detexit Augustinus perfecto praesertim libello, quem ad ipsum detulerant nonnulli, qui fuerant discipuli Pelagii, quo in libro ille apertissime expresserat, *Hanc se dicere Dei gratiam, quod possibilitatem non peccandi natura nostra, cum conderetur, accepit, quoniam condita est cum libero arbitrio*. Quam mentem suam clarior adhuc suis discipulis exponere curaverat, ne quid a se dictum in synodo palaestina cum sui dogmatis praepudicio putarent. Verba haec sunt Pelagii, quae refert Augustinus: *Dixi quidem, proprio labore, et Dei gratia posse hominem esse sine peccato; sed quam dicam gratiam, optime nostis, et legendo recolere potestis, quod ea sit, in qua creati sumus a Deo cum libero arbitrio*. Sic Augustinus et errorem deprehendit, et latebram in qua latebat, aperuit. Error, quemadmodum paucis eum verbis sanctus doctor complectitur (de nat. et gr. c. 59.), in eo situs erat, quod Pelagius ad gratiam Dei non pertinere diceret possibilitatem, qua fit, ut (homo) si noluerit peccare, non peccat. Fraus in eo, quod possibilitatem istam, propterea quod a Deo accepta est, ad eam Dei gratiam referret, quam palaestini patres in catholica Ecclesia notissimam noverant. Haec nimirum labes pelagiani fuit erroris, ut illud proprium posse, quod catholica fides gratiae refert acceptum; ei possibilitati, seu potentiae tribuatur, quam natura nostra, cum conderetur, una cum libero arbitrio accepit. An non in eam fraudem ultro se conjiciant, qui Arnaldi propositionem sic defendunt, quod etsi gratia ei defuisse dicatur, adhuc merito dici possit, hoc nomine peccasse, quod semper homini quacumque in tentatione constituto, natura vis ea insit eligendi, qua fit, ut si nolit peccare, non peccat?

65. Itaque certo, ac firmiter tenendum, (trid. sess. 6. c. 11.), Deum impossibilia non jubere; sed cum jubet, monere nos, ut faciamus, quod

possumus, et petamus quod non possumus, et adjuvare, ut possimus.

66. Gratia, quae dicitur sufficiens, semper quidem effectum habet aliquem excitandi, movendi, juvandi, ut homo possit agere; quem effectum habet ex voluntate Dei consequente: non autem habet totum effectum, ad quem ordinatur ex voluntate Dei antecedente.

VII.

DE GRATIA EFFICACI.

67. Illa porro gratia, quae consequente voluntate datur, ut duritia cordis auferatur, nec proinde ab ullo duro corde respuitur; gratia est efficax: sic dicta, quod effectum suum certo semper, ac plene sortiatur.

SCHOL. Absit vero ut putemus, efficacitatem gratiae vim ullam, aut necessitatem inferre voluntati. Sic enim Deus efficaci sua inspiratione cor hominis inclinatur, ac movetur ad certo assentiendum, ut nihilominus, quemadmodum tridentina synodus docet sess. 6. c. 5., libere homo assentiatur; dumque libere inspirationem recipit, abjicere illam possit, si velit: « Unde in sacris litteris, cum dicitur, convertimini ad me, » et ego convertar ad vos, liberalis nostrae admonemur; cum respondemus: *Converte nos, Domine, ad te, et convertemur, Dei nos gratia praeveniri confitemur*. Quare fide catholica tenendum est, sub efficacitate gratiae libertatem consistere non solum a coactione, sed et a necessitate.

68. Victricem hanc gratiam simul cum cooperatione liberi arbitri commendant patres africanici c. 12. « Ut ergo cum timore, et tremore suam quisque operetur salutem, opus est volentis hominis, sed hoc ipsum Dominus operatur in suis. ... ita fit, ut se operari debere homo cognoscat, dum praeceptum accipit, et Deo sciat se semper omne bonum debere, quod vult, ac facit, quem, teste Apostolo, cognoscit operari in homine velle, et perficere pro bona voluntate. Cum ergo Deus operari coeperit velle, tunc homo ad Deum convertitur, et eodem in se operante, unde ipsi placet, operatur ».

69. Hanc gratiam et orationes Ecclesiae, et gratiarum actiones amplissime testantur, ut saepe monet Augustinus. Urget idem argumentum et Coelestinus I. epist. 21. ad episcopos Galliarum n. 11. ap. Const; nimirum, *ut legem credendi lex statuat supplicandi*.

70. Quin et communis fidelium sensus eidem suffragatur: nam si quandoque accidit, ut scelestus quisquam capitali supplicio mox afficiendus, vel in ipso exitu vitae monita salutis, reconciliationem cum Deo, parata mortis aeternae vitae comparandae subsidia praeefracte respuat, ac aspernetur; pia fidelium multitudo in templa statim convolat, supplicibus votis

Deum exoratura, ut perditum hominem retrahere ad se velit, eique salutaris poenitentiae gratiam largiri. Minime dubitant, quin Deus omnipotentissima virtute duritiam illam emollire, ac frangere, cor lapideum auferre, affectus omnes commutare, atque uno verbo sanctum ex impio efficere puncto temporis valeat. Quo sane vim efficacissimam divinae gratiae plane agnoscunt, ac profitentur. Simul et certum habent, posse illum pro liberi arbitrii facultate vocanti Deo resistere. Proinde, si contingat eum obdurato animo in sua nequitia persistere, non Deum deficientem, absit, sed obstinatum nefarii hominis voluntatem accusant, quem iuste damnandum, ut qui culpa ipse sua perire voluerit, praedicant. Hoc populare dogma est, cujus vim urget graviter Augustinus contra Julianum l. 2. oper. imperf. n. 2, nimirum, *quia populus ejus sumus, qui propterea est appellatus Jesus, quia venit quaerere, et saluum facere quod perierat.*

71. Quod si quaeritur, unde gratia efficax vim illam habeat voluntatis certo flectendae sine ullo libertatis detrimento, non immerito cum Augustino repeli ea poterit ex vocatione alta illa, et secreta, qua sic Deus agit in sensum, sive in mentem, et voluntatem hominis, ut homo ei accomodet assensum. (Epist. 217. ad Vitalem c. 2.)

72. Atque hujusce quidem actionis vis efficacissima non aliunde rectius, aut certius repeli potest, quam ex Dei conditoris universali ac supremo dominio in res quasque conditas. Certe, cum, ut pervulgatissimum est, actio Dei conservatrix aliud non sit, quam creatricis actionis continuatio, (s. Th. 1. p. q. 104. a. 1. ad 4.), consequens est, ut actio haec creantis, seu conservantis Dei, non attingat modo, verum etiam pervadat cujusque rei intimum esse, intimam substantiam, proprietates omnes, et facultates, continuataque actione ista creante omnia contineat, sustentet, permoveat, modoque rei cuique apto, et conveniente suos in fines dirigat. Scilicet in ipso vivimus, movemur, et sumus; ut nulla sit actio rei creatae, cui non intus praesens adsit, intimiusque veluti subsit ipsa vis Dei, a quo ut substantia, sic operatio accipit, habetque ut sit. Unde et s. Th. 1. 2. q. 6. art. 1. «Deus, inquit, movet hominem ad agendum, non solum sicut proponens sensui appetibile, vel sicut immutans corpus, sed etiam sicut movens ipsam voluntatem». Et 1. p. q. 105. a. 1. «Ex eo quod ipse Deus est propria causa ipsius esse se universalis in rebus omnibus, quod inter omnia est magis intimum rebus; sequitur, quod Deus in omnibus intime operetur. Et propter hoc in sacra scriptura operationes naturae Deo attribuantur quasi operanti in natura, secundum illud Job; *Pelle, et cornibus vestisti me, ossibus, et nervis compogisti me*». Qua de re multa multis locis disputat sanctus

doctor, nec solide minus, quam acute ac subtiliter more suo. Vide praesertim l. 3. cont. gent. c. 88., quorum haec veluti summa est, Dei hoc maxime proprium esse voluntatem ut moveat, non ut alliciens tantum, sed et inclinans 1. p. q. 105. a. 4.

SCHOL. I. Cum Deus rem unamquamque moveat modo naturae suae apto, et consentaneo; ea porro sit natura hominis, ut delectatione trabatur; haud arduum erit intelligere, quemadmodum in vocatione illa alta, et secreta, qua sic Deus agit in sensum, ut homo ei accomodet assensum, ex illa ipsa intima motione, qua Deus voluntatem praemovet, prodeat etiam delectatio, quae suavitatem animi perfundat, et pro adjuncta motione vires eas efficacissimas praebet voluntati, e quibus efficacitatem gratiae repetit Augustinus l. 1. cont. duas epist. pelag. c. 19. Sic ut in una eademque Dei actione vis utraque conjuncta esse intelligatur, alliciendi nimirum simul, ac permovendi. Quod et confirmari posse videtur his, quae tradit eximius plane theologus Franciscus Suaresius in 3. p. 2. th. 42. disp. 30. sect. 1., ubi de doctrinae Christi excellentia disserens: «Quarta, inquit, excellentia est, quia docendo non solum illustrat intellectum, sed etiam cor penetrat, ut Paulus ait ad Hebr. 4.; propter quod merito dicebant discipuli Joan. 6: *Quo ibimus? Verba vitae aeternae habes*. Et ideo quando volebat, unico verbo ita excitabat hominem, ut suae voluntati, et vocationi statim obediret, quod divinae virtuti, et efficaciae Verbi tribuendum est». Quae sententia significationem praesefert virtutis, et efficaciae non alliciendi tantum, sed et praemovendi Dei.

SCHOL. II. Hac posita supernae delectationis conjunctione cum divinae motionis efficientia, quam et Augustinum agnovisse multis argumentis ostendi potest; nil jam erit, cur de graduum contentione inter utramque delectationem admodum solliciti esse debeamus. Alia quippe ratio comparationis est inter contrarias delectationes, cum spectantur tantummodo ex sese, prout ab objectis rebus moventur, ac velut extrinsecus influunt in animum: nempe cum ex gr. hinc allicitur animus objecta specie iniqui lucri, istinc ab objecta honesti specie retrahitur. Alia comparationis ratio inter delectationem, quae oblata fallacis boni specie animum permulcet, et delectationem, quae inclinandi animi vim trahit, non tantummodo ex blandientiquadam specie honesti boni, sed potissimum ex viribus illis efficacissimis, quas Deus praebet voluntati. Alia, uno verbo, delectationis ratio, quae ex objecta specie boni movetur, nec majorem vim habet, quae ex ipsa specie vi sua ducitur; alia ratio delectationis, quae ab eo infunditur, et inspiratur, qui habet humanorum cordium quo placet inclinandorum omnipotentissimam potestatem; qui, ut viros bellatores adducere in He-

breui ad constituendum David regem, *intus agit, intus corda movit, eoque voluntatibus eorum, quas ipse in illis operatus est, traxit* (de corrept. et gr. c. 14.). Efficacitatem proinde, qua illi adducti sunt, repetit Augustinus non ex maiori tantum delectationis gradu, sed ex adjuncta motione, qua *intus agit, intus corda movit*: cuius vim non solitariae delectationis blanditiis, sed omnipotentissimae Dei potestati acceptam refert. Qualisconque proinde graduum contentio instituat inter utramque delectationem, si coelesti delectationi adjuncta intelligitur vis illa, qua movet Deus, intus agens in voluntatem; profecto nulla erit tam potens adversa delectatio, quam nullo gradus discrimine superata non sit coelestis delectatio, vi ejus motionis, quae vires illas efficacissimas praebet voluntati, quibus facit Deus, ut homo liberrime simul, et certissime velit.

73. Hinc et intelligitur, quo sensu opera bona divinitus tribui doceant patres africani ex illo Apostoli: *Ipsius enim factura sumus; creati in Christo Jesu in operibus bonis*. Et sane qui potens est ex lapidibus suscitare filios Abrahae; qui potens est confirmare in bono, et conservare sine peccato; potens est efficere, ut homo certissime velit, et liberrime velit. Nam, ut sapienter docet s. Th. 1. p. q. 19. art. 8. « Cum » voluntas divina sit efficacissima, non solum » sequitur, quod fiant ea, quae Deus vult fieri, » sed et quod eo modo fiant, quo Deus ea fieri vult ». Quo intelligitur, efficacitatem gratiae, prout ex efficacissima Dei motione repellitur, non solum non excludere, sed et plane includere liberam cooperationem arbitrii, ut verum sit quod ait Augustinus *de diversis quaest. ad Simplicium*. 1. 1. q. 2. n. 1. « Ut velimus, et » suum esse voluit, et nostrum; suum vocando, » nostrum sequendo ». Qua de re ne dubitatio aliqua supersit, extat synodi tridentinae expressa definitio sess. 6. can. 4. « Si quis dixerit, liberum hominis arbitrium a Deo motum, » et excitatum, nihil cooperari, assentiendo » Deo excitanti, atque vocanti . . . anathema » sit ».

74. Quod si ad arcanum illud scrutandum vocamur, cur illi ita suadeatur, ut persuadeatur, isti non ita; jam ad affine praedestinationis mysterium devolvimur, nec alia in promptu sunt, quam Augustini duo ex Apostolo deprompta responsa: *O altitudo divitiarum etc.*; et: *Numquid iniquitas apud Deum?* Quo proinde loco sic nos versari oportere intelligimus, non ut nitamur aut intelligentia consequi, aut sermone arcano explicare, quae nemo cognovit, nisi spiritus ille, qui scrutatur profunda Dei; sed ut quaedam moneamur, quae usui valeant esse ad vitandos scapulos, in quos illidunt, qui dum scrutatores volunt esse majestatis, opprimuntur a gloria.

VIII.

DE PRAEDESTINATIONE, ET PRAESCIENTIA.

75. *Quis te discernit* (1. Cor. 4.)? Originali culpa nasci homines, peccato, et damnationi obnoxios, prorsus certum est. Ex quo illud sequitur, Deum non fore injustum, si homines in ea perditionis massa reliquisset.

76. Verum Deus dives in misericordia, proposito Christo propitiatore pro peccato totius mundi, quosdam gratuita misericordia specialim elegit, quos ex ea damnationis massa, velut ex mortis sancibus ereptos ad vitam aeternam perduceret.

77. Haec est praedestinatio Sanctorum; praescientia nimirum, et praeparatio beneficiorum, quibus certissime liberantur quicumque liberantur. Itaque praescientia gratiae liberantis, gratia liberaans praedestinationis effectus.

78. Hinc licet unus praedestinationis effectus ex alio quandoque pendeat; praedestinatio tamen secundum se tota non est ex praevisis meritis, cum merita sint effectus gratiae, gratia praedestinationis effectus. Etenim non ex operibus justitiae quae *fecimus nos, sed secundum suam misericordiam salvos nos fecit*. Ad Tit. 3. v. 5.

79. Praescientia itaque Dei quoad praedestinos fundatur in praeparatione beneficiorum, quibus certissime liberantur quicumque sunt praedestinati ad gloriam.

80. Quibus autem occulto, sed justo judicio Deus ejusmodi beneficia non praeparavit, ii dicuntur, et sunt reprobi, sive propter peccatum originale, ut parvuli non regenerati, sive propter peccata propria cujusque voluntate admissa.

81. Per illam non praeparationem beneficiorum praescit Deus peccata futura, extremamque reprobos in excessu e vita funestam obstinationem in malo.

82. Hinc discrimen hoc praedestinationem inter, et praescientiam constituit Augustinus (de Praed. SS. c. 10.): « quod praedestinatione » Deus ea praescivit, quae fuerat ipse facturum, unde dictum est: *Fecit quae futura sunt*; » praescire potens est etiam quae ipse non facit, » sicut quaecumque peccata ».

83. Licet autem occulto, sed justo judicio Deus ea peccata permittere decreverit; haec tamen permissio nullo pacto causa est peccatorum, quae tota est in libertate, et pravitate peccantium reponenda.

84. Deus proinde neminem positiva reprobatione supplicis addicit, ac damnationi aeternae, nisi ex praeviso peccato.

85. Reprobatio itaque positiva ex praevisa culpa, quam justa damnatio consequitur: secus atque reprobatio ea mere negativa, qua Deus tantum constituit non ea praeparare beneficia,

quibus certissime liberantur quicumque liberantur.

86. « Praedestinatio, et electio, et reprobatio, » inquit s. Th. I. 4. cont. Gent. c. 163., est » quaedam pars divinae providentiae, secundum » dum quod homines ex divina providentia » ordinantur in ultimum finem. Unde per eadem » manifestum esse potest, quod praedestinatio, et electio necessitatem non inducant, quibus et supra ostensum est, quod divina providentia contingentiam a rebus non aufert.

87. « Quod autem praedestinatio, et electio, » pergit s. doctor, causam non habeant ex aliis » quibus humanis meritis, potest fieri manifestum non solum ex hoc, quod gratia Dei, quae est praedestinationis effectus, meritis non praeventitur, sed omnia merita praecedunt humana; sed etiam manifestari ex hoc, quod divina voluntas, et providentia est prima causa eorum quae fiunt. Nil autem potest esse causa voluntatis, et providentiae divinae; licet effectum providentiae, et similiter praedestinationis, unus possit esse alterius causa.

88. Quamvis autem discretionis hujus nulla sit causa orta ex conditione creaturae; non sequitur, nullam hujus rationem esse ex ordine divinae sapientiae, cui semper concors ordo est voluntatis divinae. Nam, ut docet s. Th. I. 1. cont. Gent. c. 85. 87. « Licet divinae voluntatis » nulla causa esse possit, aliqua tamen ejus ratio potest assignari: unde excluditur error quorundam dicentium, omnia procedere a Deo secundum simplicem voluntatem, ut de nullo oporteat rationem reddere, nisi quia Deus vult. Quod etiam divinae scripturae contrariatur, quae Deum perhibet secundum ordinem suae sapientiae omnia fecisse, secundum illud Psal.: *Omnia in sapientia fecisti*: et Ecclesiastici 1. dicitur, quod *Deus effudit sapientiam suam super omnia opera sua*.

Praeclare quoque Augustinus in eadem sententiam (de Gen. ad Litt. I. 9. c. 18.): « Habet » ergo Deus in seipso absconditas quorundam factorum causas, quas rebus conditis non inseruit; easque implet non illo opere providentiae, quo naturas substituit, ut sint; sed illo, quo eas administrat, ut voluerit, quas ut voluit, condidit. Ibi est et gratia, per quam » salvi fiunt peccatores ».

89. Propterea quod attinet ad electorum discretionem, cum nos penitus lateat divinae voluntatis ratio in thesauris abscondita providentissime sapientiae, quae singula ordine congruo dirigit in finem, rursum exclamare cogimur: *O altitudo*, et *Numquid iniquitas est apud Deum?* Ut proinde dum in hac tractatione versamur, necesse sit in primis illud semper nobis obversari monitum Apostoli (ad Rom. 12.): *Non plus sapere, quam oportet sapere, sed sapere ad sobrietatem*. Qua moderatione adhibita, ex divinae praedestinationis consideratione, prout e sacris litteris secundum patrum interpretatio-

nem commendatur, ac recolenda proponitur, multa peti possunt ad uberiores pietatis fructum incitamenta. Quo et illud spectat, quod ad Rom. 11. post expositam quorundam ex populo judaico gratuitam electionem, reliquis ob incredulitatem in sua caecitate relictis, tum et gentium gratuitam item assumptionem in istorum locum; subjicit: « Vide ergo bonitatem, et » severitatem Dei: in eos quidem qui ceciderunt, severitatem: in te autem bonitatem Dei, » si permanseris in bonitate, alioquin et tu excideris ».

1. Vehementer excitamur in spem, dum spei nostrae fundamentum non infirmitate nostra positum cogitamus, sed maxime in omnipotentia Dei virtute, ac bonitate; qui sic dilexit nos, ut Filium suum Unigenitum daret, eumque misit, ut salvaretur mundus per ipsum. *Et qui etiam proprio Filio suo non pepercit, sed pro nobis omnibus tradidit illum, quomodo non etiam cum illo omnia nobis donavit?* (ad Rom. 8.) Sane hinc jubet nos Deus sperare: istinc pollicetur futurum nunquam, ut qui sperat in eo, confundatur: *Si Deus pro nobis, quis contra nos?* (c. v. 31.): quam sententiam explanans doctissimus Estius: « Dicitur ergo, inquit, hoc in » persona electorum, seu praedestinatorum, de » quibus jam locutus fuerat. Quorum in persona etiam sequentia dicuntur. Quatenus ergo » quisque fidelium confidere potest, ac debet, » se esse e numero electorum; ea ratione sententiam hanc cum iis quae sequuntur, potest » ac dabet sibi applicare ». Quis proinde non cum Bernardo fiducia plenus exclamet: *Meliores in manibus tuis sortes meae?*

2. Discimus humiliare nos sub potenti manu Dei, dum incomprehensibilia judicia ejus recolimus: discimus gloriari non in nobis, sed in Deo, saepe nobiscum reputantes fiduciam talem nos habere per Christum ad Deum, non quod sufficientes simus cogitare aliquid a nobis, quasi ex nobis, sed sufficientiam nostram ex Deo esse (2. Cor. 3.); quae vera est humilitas christianae virtutis fundamentum.

3. Discimus cum timore, ac tremore salutem nostram operari; dum culparumstrarum memores, et propriae infirmitatis conscii, verendum nobis esse intelligimus, ne in vacuum gratiam Dei recipiamus, pro certo habentes neminem, nisi sua culpa, et perversitate sibi damnationem acquirere.

4. Excitamur ad orationem, vigilantiam, ad studium honorum operum, quibus certam nobis vocationem, et electionem faciamus. Scimus his velut subsidiis, et effectibus praedestinationis Deum electos suos ad vitam perducere. Qua in via ambulantes, tametsi de magno illo perseverantiae munere, de quo scriptum est: *Qui perseveraverit usque in finem, hic salvus erit*: nemini liceat sibi certi aliquid absoluta certitudine polliceri, nec illud (saltem de condigno) mereri quisquam possit; in ipso tamen Dei

auxilio firmissimam spem collocare, de repone-
re omnes debent, ut nisi ipsi illius gratiae de-
fuerint, sicut coepit opus bonum, ita perficiet,
operans velle, et perficere. Trid. sess. 6. c. 13.

IX.

DE VOLUNTATE DEI ERGA OMNIUM SALU-
TEM, TUM DE VOCATIONE AD FIDEM ET
GRATIAM.

91. Fide tenendam, Christum pro omnibus
hominibus mortuum esse, et sanguinem fuisse:
Deum velle omnes homines salvos fieri, et ad
agnitionem veritatis venire.

92. Aliud certum est, quaecumque Deus effica-
citer, et absolute vult, ea prorsus fieri, quippe
voluntati ejus quis resistit? Simul et certum est,
non omnes homines salvos fieri.

93. Duplex itaque in Deo distinguenda vo-
luntas; una, qua Deus absolute et simpliciter
decernit effectum rei cuiuspiam; eaque di-
citur absolute, et consequens, utpote quam
certo ac semper effectus consequitur: quippe
fieri non potest (in sensu composito), ut non
sit aliquando futurum, quod aliquando futurum
Omnipotens decreverit. Altera est, qua ob-
jectum quoddam in se spectatum placere quidem
Deo intelligitur, sed cuius existentiam spectata
adjunctis, pro suae providentiae ordine absolute
non decernit; et haec dicitur antecedens, et ge-
neralis, quam, utpote quae nullum habet ad-
junctum absolutum decretum, haud repugnat
non impleri. Et sane quae de divina voluntate
dicuntur, ea ex analogia quadam rationalis na-
turae, sublati defectibus, in divina transferun-
tur; *e rebus creatis mutuari cogimur.* (Catech.
Rom. p. 1. a. 8. n. 3.). Hunc autem duplicem
volendi modum intellectuali, rationalive na-
turae congruere novimus. Atque haec quidem ut
pressius disputata, sic et plenius illustrata sunt
a doctore Thoma pluribus locis, quae doctissimus
Verae Christi Ecclesiae propugnator ac vi-
dex cardinalis Gotti toto tractatu *de Voluntate Dei*
sapienter exponit: ex eisdemque merito conclu-
dit, voluntatem eam Dei antecedentem, non
vanam, et otiosam, ut perperam novatores ob-
jecere, verum beneficae, sinceraeque voluntatis
rationem habere.

SCHOL. Delicatioris esset fastidii ab usitatis
istis vocibus voluntatis *antecedentis*, et *con-
sequentis*, quasi noviter inductis abhorre-
re, cum et his subjecta vis, ac notio penes velustos
quosque patres, et expressum etiam vocabulum
reperiatur apud Johannem Damascenum (de fide
orthod. l. 2. c. 29.) « Hoc itidem nos oportet,
» Deum primaria, et antecedente voluntate velle
» omnes salvos esse, et regni sui compotes fie-
» ri. Non enim nos ut puniret condidit; sed
» quia bonus est, ad hoc ut bonitatis suae par-

» ticipes essemus. Peccantes porro puniri vult,
» quia justus est. Itaque prima illa voluntas
» antecedens dicitur, et beneplacitum, cuius
» ipse causa sit: secunda autem consequens vo-
» luntas, et permissio, ex nostra causa oritur
» habens; eaque duplex: altera dispensatione
» quadam fit, et ad salutem erudit: altera a
» reprobatione proficiscitur, ad absolutam, ut
» diximus, poenam pertineans ». Quod manife-
stum est cadere in reprobationem positivam,
quae est ex praevisionis culpae; nec porro exclu-
dere gratuitam dispensationem in praeparatione
beneficiorum quoad electos.

94. In Deo verum et amorem esse, et gau-
dium demonstrat s. Th. (l. 1. cont. Gent. c. 90.
91.) *Quamvis haec in eo non secundum passio-
nem, sicut in nobis sint.* Tum subjicit: « hoc
» esse proprie de ratione amoris, quod amans
» bonum amati velit. Deus autem vult bonum
» suum, et aliorum: et secundum hoc Deus et se,
» et alia amat ».

95. Sed et istud notandum, quod ibidem do-
cet sanctus doctor: « Deus vult bonum uni-
» cuiusque, secundum quod est ejus: vult
» enim unumquodque esse, secundum quod in
» se bonum est, licet, etiam unum ordinet in
» bonum alterius ».

96. Deum diligere omnia quae sunt, et ni-
hil odiasse eorum quae fecit, sacrae litterae te-
stantur, Sap. 11. Unde merito ex superius di-
ctis concludit s. Th. c. 96. « quod odium ali-
» cuius rei Deo convenire non potest » (quip-
pe pravitas peccati non in rei, quam Deus faci-
at, sed potius in rei, seu boni privatione
consistit.) « Siquidem voluntas Dei ad malum
» inclinari non potest ». Quin etiam vult Deus,
ut in rebus quas producit, sit suae bonitatis
similitudo, in qua situm est bona cuiuscu-
jusque rei.

97. Odisse autem dicitur Deus per accom-
modationem; dum vult aliquod majus bonum,
quod esse non potest sine privatione minoris
boni. Et sic in quantum vult bonum justitiae,
vel ordinis universi (quod esse non potest si-
ne punitione, vel correptione aliquorum), di-
citur illa odisse, quorum punitionem vult, vel
correctionem, secundum illud: *Esau odio habui*,
et illud Psal. *Odisti omnes qui operantur ini-
quitatem.* Ita s. Th.

98. Consentanea sunt, quae tradit Augustinus
(de Spir. et Litt. c. 83.) « vult Deus omnes
» homines salvos fieri, et in agnitionem veri-
» tatis venire; non sic tamen, ut eis adimat
» liberum arbitrium, quo bone, vel male uten-
» tes justissime judicantur. Quod cum fit, in-
» fideles quidem contra voluntatem Dei faciunt,
» cum ejus evangelio non credunt ».

99. Divina sunt, plenaque ut pietatis, ita et
bonae spei, christianaeque consolationis verba
haec apostolorum principis, e cuius ore dispo-
suit Deus audire gentes verbum evangelii, et
credere: *Patienter agit (Deus) propter vos, no-*

lens aliquos perire, sed omnes ad poenitentiam revocari (2. Pet. c. 3.). Sane si, ut modo agebat Augustinus, contra voluntatem Dei faciunt infideles, cum ejus evangelio non credunt; si contra Dei voluntatem faciunt et peccatores quotquot sunt, cum evangelio non obediunt; certe contra voluntatem Dei omne peccatum est. Aliud est nemo nisi per peccatum perit; consequens est ut qui pereundi causam non vult, nec perire quemquam velit.

100. « Sed tamen, pergit Augustinus, si contra » Dei voluntatem faciunt, qui evangelio non » credunt; non ideo tamen eam vincunt: verum » seipsos fraudant magno, et summo bono, » malisque poenalibus implicant, experturi in » supplicis potestatem ejus, cujus in donis » misericordiam contempserunt. Ita voluntas » Dei semper invicta est: vinceretur autem, si » non inveniret quid de contemptoribus face- » ret; aut nullo modo possent evadere, quod » de talibus ille constituit ». Experiuntur potestatem in supplicis, qui contempserunt misericordiam in donis. Qui potestatis judicio puniuntur propter contemptum donorum, certe donis praeveniti fuerant misericordiae vocantis ad salutem. Nec porro salutis voluntas disjuncta intelligi potest a vocatione ad salutem.

101. Itaque providentiae ordo, quo Deus creaturas omnes liberas ad sese, tanquam ultimum finem, per leges suas dirigit, praemia proponens et supplicia, auxilia largiens, nec patiens tentari quemquam supra id quod potest, satis ostendit: Deum directe velle, ut rationales creaturae finem eum attingant, ad quem illas vocat, ac dirigit. Qui providentiae ordo, utpote rationalibus creaturis accommodatus, non eis adimit liberum arbitrium, quo bene, vel male utentes justissime judicentur. Ex quo proinde providentiae ordine prodit ea voluntas consequens, qua supplicis addicuntur per potestatem, qui antecedentem voluntatem contempnere in misericordiae donis per pravitatem.

SCHOL. Quod et pergit Augustinus illustrare aptissima similitudine: « Qui enim dicit, v. g., » volo, ut hi omnes servi mei operentur in » vinea, et post laborem requiescentes epulentur, ita ut quisque eorum hoc noluerit, in » pistrino semper molat; videtur quidem qui- » cumque contempserit, contra voluntatem Do- » mini sui facere, sed tunc eam vincet, si et » pistrinum contempnens effugerit: quod nullo » modo fieri potest sub Dei potestate ». Aptissimum exemplum: etenim in his, quae ratione administrantur, aliqua elucet imago, et similitudo, quamvis admodum imperfecta, divinae providentiae; et inde per analogiam quamdam vocabula, et conceptus in divina transferuntur.

Itaque in eo patrefamilias, quem inducit Augustinus, primum apparet generalis intentio dirigendi servos suos in finem sibi, et ip-

sae convenientem. Deinde ordinatio, et praeparatio subsidiorum ad eorum conditionem accommodata, dum et in instrumenta suppeditat, et propositis praemiis, ac poenis, ad placitum sibi opus allicit, a desidia deterret. Deum firmum ratumque propositum, seu electio: qua constituit laborantes merito praemio afflicere, dum et simul decernit intentatas poenas torpentibus infligere. Prima illa intentio, tum et subsequens electio pertinent quidem ambae ad voluntatem, sed diversa ratione. Nam intentio illa generalis propensam tantummodo voluntatem, denotat, veram illam quidem et sinceram, sed quae *positionem ipsam effectus*, nempe ipsiusmet rei effectiorem, seu eventum pro aliquo tempore futuram, absolute non decernit, ac praestituit. Electio vero adjunctum habet propositum, et decretum de re ad effectum suo tempore producenda. Intentio illa, seu propensa voluntas vera esse potest ac sincera, quin sit efficax. Electio vero, ac decretum, siquidem est cum potestate, semper est efficax. Prima itaque ad voluntatem antecedentem, altera ad consequentem referri potest.

102. Hinc illa, quam diximus, adumbrata divinae providentiae imago. Nimirum vult primum Deus bonum rationalis creaturae; sic tamen, ut ei non adimat liberum arbitrium: tum providentiam suam, et auxilia sic attemperat ad conditionem liberae creaturae, ut quibusdam hominibus gratuita misericordia specialia beneficia, quibus ad ultimum finem certissime perveniant, eisque justitiae coronam decernat; alios vero occulto, sed justo judicio permittat labi in peccata, quorum causa est in eorum perversitate, et contemptu donorum; ipsosque pro suis malis meritis dampnet ad supplicia.

103. Quamobrem cum Augustinus sic interpretatur textum Apostoli, *Deus vult omnes homines salvos fieri*, ut dicat intelligendum esse, vel quia nemo salvatur, nisi quem Deus vult salvum fieri: vel quia ex omni genere hominum Deus vult aliquos fieri salvos; vel quia jubet nos orare, ut omnes salventur: valent ista non ad excludendam generalem, et antecedentem voluntatem quoad salutem omnium, sed ad asserendam specialem voluntatem electionis, et propositi erga electos, quae semper impletur. Scilicet agebat Augustinus contra pelagianos, qui sentiebant, eadem prorsus voluntate Deum praedestinatorum salutem velle, et reproborum; discretionis porro totam rationem ex horum assensu, vel dissensu, vi cuius liberi arbitrii pendere: contra quos merito docet Augustinus, Deum speciali voluntate salutem velle praedestinatorum, qua praeparat ipsis beneficia, quibus certissime liberentur; quae proinde voluntas non omnes respicit, sed non singulos generum, sed genera singulorum. Generalem autem, et antecedentem voluntatem erga omnes Augustinum non excludere, cum

ex aliis supra locis liquet, tum vel ex hoc ipso, quod plane confirmat, jubere Deum nos pro salute omnium orare. Etenim quidquid vult ac jubet Deus peti a nobis, ad eam certe orationis dominicae clausulam pertinet: *Fiat voluntas tua*. Si ergo non sinit solum, sed et jubet Deus nos orare pro salute omnium; et si hoc orando petimus fieri voluntatem Dei: consequens est, aliquam in Deo voluntatem erga omnes esse, quam erga omnes, jubente Deo, petimus adimplere. Quae Dei voluntas, si erga solos electos consequens est, et absoluta; antecedentem sane intelligi par est erga reprobos. Quippe si erga istos nulla esset Dei voluntas, profecto dum oramus pro salute omnium, non orarem fieri Dei voluntatem, cum nulla esset Dei voluntas de salute omnium. Aurea plane Augustini sententia serm. 105. de verbis evangelii Lucae 11. *Quis vestrum ec. num. 1.* « Dominus autem noster Jesus Christus inter nos petitur; cum patre dator, non utique nos tantum hortaretur ut peteremus, nisi dare vellet. Erubescat humana pigritia: plus vult ille dare, quam nos accipere: plus vult ille misereri, quam nos a miseria liberari: et utique si non liberati fuerimus, nos miseri remanebimus. Nam ille quod nos hortatur, propter nos hortatur ». Confirmat hoc ipsum fidissimus Augustini doctrinae interpres ac vindex sanctus Prosper aquitanus: (Respons. 2. ad object. Vincent.) « Qui fieri potest, ut Deus, qui etiam illos salvat, de quibus dici non potest, quod salvari velint, nolit aliquos salvare, etiamsi salvari velint; nisi aliqua causa existant, de quibus, quamvis sint nobis incognoscibiles, ille tamen bene juste iudicat, de quo dici non potest, aliter eum quidquam facere debuisse, quam fecerit? Remota ergo hac discretionem, quam divina scientia intra secretum justitiae suae continet; sincerissime credendum, atque profitendum est, Deum velle, et omnes homines salvi fiant. Siquidem Apostolus, cujus ista sententia est, sollicitissime praecipit, quod in omnibus Ecclesiis piissime custoditur, ut Deo pro omnibus hominibus supplicetur: ex quibus quod multi pereunt, pereuntium est meritum; quod multi salvantur, salvantis est donum ». Quibus liquet praeter voluntatem, qua nititur discretio salvandorum a non salvandis; quae voluntas, utpote specialis, et absoluta non omnes complectitur; Prosperum ex generali supplicatione, quam pro omnibus fieri praecipit Apostolus, generalem in Deo voluntatem erga salutem omnium comprobasse, hoc ipso quod sincerissime credendum sit, Deum salutem eorum omnium velle, pro quibus omnibus vult sibi supplicari. Quod profecto ex Augustini sententia dictum ab illo esse dubitari non potest, qui hoc ipso libro doctrinam Augustini contra Vincentii objecta vindicandam, et illustrandam suscepit.

Tomo V.

Praeterea valde notanda ratio videtur, qua sanctus Augustinus l. 6. cont. Julian. cap. 4. pervicaciam refellit hominis negantis parvulos ullo peccato nasci obstrictos. Urget adversus illum auctoritatem Apostoli agentis (ad Rom. 5.) « Commendat autem suam charitatem Deus in nobis, quoniam cum adhuc peccatores essemus, Christus pro nobis mortuus est ». Quam auctoritatem sic eludere nitetur Julianus, ut diceret, eam de peccatoribus intelligendam esse, non vero de parvulis: *Hoc tu dictum exceptis parvulis vis putari*. At praeclare demonstrat Augustinus, parvulos etiam comprehendere hac altera ejusdem Apostoli prolata sententia (2. Cor. c. 5.): *Quoniam si unus pro omnibus mortuus est, ergo omnes mortui sunt: et pro omnibus mortuus est Christus*. Hinc invicte argumentatur Augustinus et parvulos mortuos esse: « Ex hoc enim, inquit, probavit (Apostolus) omnes mortuos esse, quia pro omnibus mortuus est unus. Impingo, inculco, infercio recusanti: accipe, salubre est, nolo moriaris. Unus pro omnibus mortuus est, ergo omnes mortui sunt. Vide quia consequens esse voluit, ut intelligantur omnes mortui, si pro omnibus mortuus est ». Sic ergo probat Augustinus ex Apostolo, parvulos mortuos esse, quia omnes mortui sunt, pro quibus Christus mortuus est; cumque, teste Apostolo, Christus universe dicatur mortuus pro omnibus; necessario fit consequens, ut et pro parvulis mortuus sit. Quod si vox illa *pro omnibus* non omnes prorsus homines comprehenderet, si aliqua posset exceptione coerceri; hoc ipso tota repente concidisset vis argumenti, quod ex Apostolo depromit Augustinus. Quippe mira facilitate sese Julianus expedire potuisset, contra opponens, si quam exceptionem pateretur vox *omnes* in Apostoli sententia, aequum profecto esse, ut ea in parvulos potissimum caderet. Cum itaque contendat sanctus doctor, ac probet, omnes prorsus homines, nec ipsis exceptis parvulis, peccatores esse, eo quod Christus pro omnibus mortuus sit: evidentissimum est, quemadmodum nullum ille omnino hominem ex peccatorum numero excipere potuisse, pro quibus Christus mortuus est. Nam cum paulo ante apertissime professus esset, Christum non nisi pro peccatoribus mortuum esse, nunquam profecto concludere potuisset, omnes homines, nullo excepto, peccatores esse; nisi certum illi ratumque fuisset, Christum pro omnibus, nullo excepto, mortuum esse.

Jam vero beneficam Dei voluntatem erga homines in eo maxime se prodere, quod Christus pro omnibus mortuus sit, praeclare simul demonstrat Augustinus ex illa etiam Apostoli sententia (ad Rom. 5.): *Commendat autem charitatem suam Deus in nobis: quoniam cum adhuc peccatores essemus, secundum tempus, Christus pro nobis mortuus est*. Cui sententiae consentanea

57

et illa est c. 8. *Qui etiam proprio Filio suo non pepercit, sed pro nobis OMNIBUS tradidit illum.* Si ergo benefica Dei voluntas elucet erga eos, pro quibus Filium suum tradidit: et si pro omnibus tradidit illum; benefica ergo ista Dei voluntas, seu charitas commendatur erga omnes, et quidem ordinate ad salutem, si quidem pro salute omnium Christus traditus est, ac mortuus.

Certe hanc Paulli sententiam fuisse, Christum mortuum esse etiam pro salute eorum, qui pereunt, perspicue ducitur ex loco illo 1. ad Cor. c. 8., ubi monens, ne infirmis offendendi occasio praebeatur, subiungit: « Et peribit infirmus » in tua scientia frater, propter quem Christus » mortuus est » idest propter quem *salvandum*, ut exponit s. Th. in eum locum: et similiter Estius in eundem locum his verbis: « Peribit » autem in tua scientia, idest per tuam scientiam, qua dum tu male uteris, praestas illi » peccandi occasionem: eumque perdis, quem » Christus in tantum dilexit, ut pro ejus salute » mortem oppetere non dubitavit ».

SCHOL. I. Atqui et in augustissimo etiam Eucharistiae sacrificio, quo sacrificium Crucis continuari Christus voluit, quotidie memoria renovatur excellentissimae charitatis ipsius, propensaeque erga salutem omnium voluntatis. Enimvero Christus, utpote Sacerdos in aeternum constitutus, sic illud per sacerdotes, quos instituit sacerdotii sui non successores, sed ministros ac participes, offerri voluit, ut semper ipse principalis esset offerens; ac proinde quod in actione sacrificii geritur a sacerdote, personam Christi sustinente, hoc ipsum peragat Christus sedens ad dexteram Patris, semperque vivens ad interpellandum pro nobis. Quippe habet illa oblatio absolutissimae deprecationis, postulatio- nisque vim praesentissimam, qua placatus Deus, exoratusque, ingentia crimina dimittit, atque in totum genus humanum, cruore Filii sui aspersum, ac redemptum, immensa beneficia diffundit. Quid porro voluerit Christus in ea oblatione, sacerdotum suorum ministerio ad altare postulari, luculenter docet Augustinus epist. 217. ad Vitalem c. 1. n. 2., quo loco ex ipsismet Ecclesiae precibus, quae ad altare funduntur, stultitiam hominis arguit, initium fidei repetere ex dono Dei recusantis: « Exsere, inquit, contra » orationes Ecclesiae disputationes tuas: et quan- » do audis sacerdotem Dei, ad altare exhor- » tantem populum Dei, orare pro incredulis, » ut eos Deus convertat ad fidem, et pro cale- » chumens, ut eis desiderium regenerationis » inspiret, et pro fidelibus, ut in quo esse coe- » perunt, ejus munere perseverent; subsanna » pias voces ect. ». Praclare item sanctus Coelestinus I. (Epist. 21. ad episcopos Galliarum c. 11. apud Constant). « Obsecrationum quoque » sacerdotalium sacramenta respiciamus, quae » ab apostolis tradita, in toto mundo, atque in » omni Ecclesia catholica uniformiter celebran- » tur, ut legem credendi lex statuat supplicandi;

» cum enim sanctarum plebium praesales man- » data sibi met legatione fungantur, apud divi- » nam clementiam humani generis agunt cau- » sam, et tota secum Ecclesia congemiscente » postulant, et precantur, ut infidelibus donetur » fides, ut idololatrae ab impietatis suae libe- » rentur erroribus, ut Judaeis, ablato cordis » velamine, lux veritatis appareat, ut haere- » tici catholicae fidei perceptione resipiscant, » ut schismatici spiritum redivivae caritatis » accipiant, ut lapsis poenitentiae rimedia con- » ferantur, ut denique catechumenis, ad rege- » nationis sacramenta perductis, coelestis mi- » sericordiae aula reserentur ». Quae vota li- » thurgica sacerdotis prece comprehenduntur, dum calicem offerens precatur, ut in conspectu di- » vine majestatis pro totius mundi salute cum odore suavitatis ascendat (a). Quod si sacerdos in ritu peragendo sacrificii tanquam Christi minister, placabilem hostiam offerens, orat pro totius mundi salute; quis dubitet, quin Christus principalis offerens hoc ipsum oret apud Patrem? Cumque oratio sit certa voluntatis interpres; profecto si quod orat minister ad altare pro salute omnium, Christus principalis sacerdos Patri exhibet interpellans pro nobis; certe in hac ipsa oratione certa significatio existit voluntatis Christi erga salutem omnium. Uno verbo, si Christus mortuus est, Crucisque adeo sacrificium obtulit pro salute omnium, etiam eorum qui pereunt, ut vel ex ipsa deducitur sententia s. Th. in 1. ad Corinthios, quam paullo ante recitavimus; consequens est ut sacrificium altaris, quod re unum idemque est cum sacrificio Crucis, pro salute omnium et offerri a suis ministris voluerit, et ipse principalis sacerdos continenter offerat.

Neque his adversatur auctoritas illa, quae obijci solet ex 3. p. sancti Thomae q. 22. art. 4. » ad 2. « Quod Dominus non oravit pro om- » nibus crucifixoribus, neque etiam pro omni- » bus, qui erant credituri in eum, sed pro his » solum, qui erant praedestinati, ut per ipsam » vitam consequerentur aeternam ». Nam ut ex ipsa littera contextus praeceptoris angelici sententiam probe cum aliis ejusdem scholae doctoribus exponit cl. card. Gotti (de divina voluntate q. 2. dub. 2. §. 5.) « Mens sancti doctoris » fuit negare solum Christum orasse pro cru- » cifixoribus oratione implenda, et inferente » salutem eorum efficaciter. Quod patet: tum » quia in eo articulo de hoc agebat: et tum » quia hoc petebat argumentum, cui responde-

(a) Ne quis obtrectandi occasionem capiat ex quaestionibus, quae instituuntur de his, pro quibus offerendum sit Missae sacrificium, satis fuerit pauca verba subijcere deprompta ex morali theologia P. Antoine De Eucharistia cap. 3. « Ex communi sententia offerri » potest pro conversione infidelium, et haereticorum, et » excommunicatorum, modo non nominentur in ora- » tionibus ». Quae etiam de re plenior, et ad rem nostram congruentior extat Bellarmiui disputatio de Missa l. 2. c. 6.

» bat, quod aperte demonstrant ejus verba sequentia: ait enim s. Th. « *Sed pro his solum, qui erant praedestinati*; deinde subdit, ut per ipsum vitam consequerentur aeternam. Consecutio autem vitae aeternae effectus est voluntatis specialis, et efficacia, non generalis ». Revera perspicue hanc mentem suam declarat sanctus doctor hoc ipso quod eo loco ait, neque etiam Christum orasse pro omnibus, qui erant credituri in eum. Nec enim ille sane dubitabat, quin pro istis orasset, saltem ut fidem consequerentur, qua credituri erant in ipsum: quae certe fides fructus est orationis, et meriti Christi in omnibus, qui credunt. Ergo cum negat Christum orasse pro omnibus, qui credituri erant, necesse est hoc ipsum non de omni orationis ratione intellexisse, sed de illa speciali oratione, quam pro illis fudit, qui per ipsum non dona tantum gratiae, sed et vitam aeternam reapse consecuturi essent. Nil igitur ex eo loco eruitur adversus generalem illam, et antecedentem voluntatem de salute omnium, quam tot locis, tamque affirmate sanctus doctor asserit: ac praesertim q. 23. de voluntate Dei inter *quaest. disput. c. 2.*, ubi voluntatis antecedentis, et consequentis discrimen mira perspicuitate explicat, ac utramque c. 3. seq. ad voluntatem beneplaciti referendam esse docet.

Neque officit, quod sanctus doctor 1. p. q. 19. art. 6. voluntatem illam antecedentem *velleitatis* potius, quam voluntatis nomine appellandam censere videatur. Nam eo loco id *velleitatis* nomen non omni voluntatis rationi opponit, sed ei tantum, quae absoluta sit, seu efficax. Quippe ait: *Unde magis potest dici velleitatis, quam absoluta voluntas*. Ceterum hanc *velleitatem*, quae plerumque in hominibus imperfecta est, otiosa, et impotentiam arguit; nil tale in Deum inferre, praeclear inter alios ostendit Ludovicus Habert de gr. Christi c. 7. §. 5., ut proinde neque ex allato dicto sancti Thomae quidquam induci valeat, quominus antecedens Dei voluntas verae, sinceræ, ac beneplaciti, non nudi tantum signi voluntatis, rationem habere censenda sit. Quod et sorbonicus ille doctor invicto plane argumento conficit his verbis: « In omni sententia antecedens Dei voluntas salvandi omnes Angelos, fuit *beneplaciti*. Non fuerunt enim adjuti auxilio quo, et efficaci: sed auxilio *sine quo* in gratia, in qua conditi sunt, perseverare non potuissent; quemadmodum docet sanctus Augustinus saepius laudato cap. 13. de corrept. et gr. Atqui antecedens illa voluntas nihil involvit imperfectionis: ergo nec antecedens voluntas salvandi omnes filios Adæ ». Quod si voluntas salvandi angelos, voluntas fuit antecedens, erga eos saltem, qui lapsi sunt, et nihilominus voluntas fuit simul beneplaciti; nil igitur obstat, quin ratio beneplaciti cum ratione antecedentis voluntatis aptissime cohaereat.

SCHOL. II. Mirum profecto, Jansenium usque

adeo a mente Augustini aborrare potuisse, ut semipelagianum errorem deprehendere sibi visus sit in hoc fidei dogmate: *Christum pro omnibus omnino hominibus mortuum esse*: quod haustum ex Apostolo non modo velut fidem Ecclesiae tuetur, ac praedicat Augustinus, sed et vehementer urget adversus pelagianos, quo peccati originalis propagatione demonstret omnes prorsus homines nasci peccati labe inquinatos, ac natura filios irae. Quin hoc etiam pejor est Jansenii error, quam Juliani, quod hic ne nimium videretur a communi Ecclesiae sensu deflectere, futebatur Christum pro peccatoribus omnibus mortuum esse; ubi Jansenius peccatores, ingenti etiam numero, a mortis Christi beneficio arcere non veretur. Sed minus mirum id illis accidit, qui norunt, quam foede Augustinus hippo-nensis deformatus extet in Augustino yprensi.

SCHOL. III. Cave, ne putes memoratam Augustini sententiam, qua omnes mortuos esse ex eo maxime convincit, quod Christus pro omnibus mortuus est; quidquam offcere probatissimae, atque ad pietatem, ut et ad communem fideliū sensum accommodatissimae sententiae, quae a Virgine Dei Genitrice originalis culpa labem longe removel. Adhuc enim Augustini dicto sua plane constat veritas, hoc ipso quod sanctissima Virgo communis originis vitio, et ipsa per sese obnoxia fuerit, et nonnisi mortis Christi beneficio ab ea mortis lege liberari potuerit.

104. Benefica ista Dei voluntate erga salutem omnium parata omnibus, quantum ex Deo est, auxilia gratiae, constans est catholicorum sententia. Qua de re audiendus in primis s. Th. 1. 3. cont. Gent. c. 159. « Ad hujus dubitationis solutionem considerandum est, quod licet aliquis, per motum liberi arbitrii, divinam gratiam nec promereri, nec acquirere possit: potest tamen seipsum impedire, ne eam recipiat: dicitur enim de quibusdam Job 21. » Dixerunt Deo: recede a nobis, et scientiam viarum tuarum nolumus; et Job 24.: ipsi fuerunt rebelles luminibus: et cum hoc sit in potestate liberi arbitrii, impedire divinae gratiae receptionem, vel non impedire; non immerito in culpam imputatur ei, qui impedimentum praestat gratiae receptioni. Deus enim quantum in se est, paratus est omnibus gratiam dare: vult enim omnes homines salvos fieri, et ad cognitionem veritatis venire, ut dicitur 1. ad Tim. 2., sed illi soli gratia privantur, qui in seipsis gratiae impedimentum praestant: sicut sole mundum illuminante, in culpam imputatur ei, qui oculos claudit, si ex hoc aliquod malum sequatur; licet videre non possit, nisi lumine solis praeveniatur ». Gratia proinde offertur omnibus, ut verum sit illud Ecclesiastici: *Ne dicas, per Deum abest*.

105. Certe justis omnibus non modo parata esse, sed et continuo adesse gratiae sive habitualis, sive actualis auxilia, quibus possibilis ipsis

fiant Dei mandata, caput est doctrinae catholicae, quod ex sacrarum litterarum, patrumque auctoritatibus profectum, primae Jansenii propositionis ab Innocentio X. facta proscriptio nova sanctione communivit.

106. De fidelibus generatim insignis augustinianae scholae theologus Jo. Laur. Berti sic statuit (de theol. discipl. l. 18. c. 8.): « Cui » libet fideli, nisi libere ponat obicem, adest » gratia orationis, qua impetrare potest auxilium immediate sufficiens ad implenda mandata ». Etenim, inquit, ut scribit Augustinus de gr. et lib. arb. c. 16. « Ipsa est fides, quae » orando impetrat, quod lex imperat. Et epist. » ad Ascllicum: *Utilitas legis est, ut homines » de sua infirmitate convincat, et gratiae medicinam,* » *quae in Christo est, implorare compellat.* Igitur nisi fidelis praesumptionis obicem ponat, » gratiam habet orandi, eaque nisi in poenam » liberae elationis non caret ».

107. De infidelibus disserens doctissimus Norisius (Vind. August. col. 1009.): « Quamvis, » inquit, careant auxilio proxime sufficienti, » habent tamen auxilia quaedam remota, unde » non patiuntur antecedentem necessitatem peccandi ». Igitur auctore Norisio, si omnem etiam remotum auxilium forent destituti, paterentur antecedentem necessitatem peccandi. Nec adeo sua culpa caderent, quemadmodum ex Augustino nec primus homo culpa sua cecidisset, si auxilium *sine quo dei* defuisset.

SCHOL. Accurate Augustinus (ut supra vidimus) distinguit possibilitatem, quae natura inest, recipiendae gratiae, a potentia quae datur per gratiam: ut proinde qui contendunt, hoc ipso, quod homo pollet libertate, satis id esse, ut possibilis ei dicatur salutaris legis observatio; illi videntur ultro sese conjicere in pelagianam castra, dum praepostero vitandi pelagianismi studio in extremos Jansenii errores procurrunt.

108. « Obdurare Deus dicitur, inquit patres tres africani c. 11., non quia ad iniquitatem » compellit, sed cum ab iniquitate non eripit, » quod quia justus est, iuste facit ». De obduratis viget aliqua inter theologos controversia. Sunt paullo severioris ingenii doctores, quibus placet ex illis miseris non deesse, qui saltem pro aliquo tempore careant omni gratia, sive proxima, sive remota. Quae destitutio, cum in poenam iusto Dei iudicio infligatur, non ideo illos culpa liberat: quod nempe consequens ea quaecumque necessitas, quam propria culpa contrahunt, ad culpam ex voluntaria causa merito eis imputetur. Quo pacto antecedentem peccandi necessitatem satis removeri existimant, ut nil sit, quod eis velut commune cum erroribus Calvinii, aut Jansenii affingi queat. Contra alteri sententiae, quae auxilia saltem remota nullo tempore, cum praeceptum instat, obduratis quibusvis, et obcaecatis penitus denegat frequentiores assentiuntur, nec tamen laxioris, aut inferioris notae theologo: qui cum non ut mitio-

rem tantum, sed ut sacrarum litterarum, patrumve auctoritatibus, siquidem suis momentis rite ponderentur, congruentiorem defendunt, quos inter Ludovicus Habert *de grat. Christi* c. 7. §. 7. et 8., cui sententiae non parum quoque ponderis accedere videtur ex decreto 15. concilii senonensis an. 1528. contra lutheranorum haereses: « Neque tamen, inquit patres, » tanta gratiae necessitas libero praepjudicat arbitrio, cum illa semper sit in promptu, nec momentum quidem praetereat, in quo Deus non » stet ad ostium, et pulset: cui si quis aperuerit januam, intrabit ad illum, et caenabit » cum illo ». Quod si quis objiciat celebre Augustini dictum, naturam communem omnibus esse, non gratiam; cui et alia similia nonnulla proferuntur: si diligentius attendere is velit, quo illa spectent, non invitus agnoscat, hoc in primis propositum fuisse Augustino, ut errorem convinceret pelagianorum, qui beneficia Dei quoad hominum salutem patere omnibus ex aequo volebant; tamque longe abesse, ut gratiae dono praeveniri hominum voluntates faterentur, quin potius impie contenderent, voluntatis merito fieri, ut alius alio potioribus gratiae donis cumularetur: contra quos cum docte non minus, quam pie sanctus doctor gratuita Dei beneficia tueretur, quibus alii ab aliis discernuntur; rectissime quoque defendebat, non omnibus dari, nec omnibus esse communia specialis ejus gratiae munera, qua fideles ab infidelibus, iusti a peccatoribus, electi a reprobis secernuntur; ut proinde sententiae illae modo ad iustificantem gratiam, modo referendae sint ad illa praeventientis gratiae auxilia, quibus aliqui sic vocantur, ut illis persuadatur; non ad illa, quibus aliis ita suadetur, ut non persuadeatur. Quae proinde sic sunt intelligenda, ut simul et illud consistat, quod sive Prosper, sive Leo tradit l. 2. *de Vocat. Gent.* c. 15. « Adhibita est semper universis » hominibus quaedam supernae mensura doctrinae, quae etsi parioris, occultiorisque » gratiae fuit, tamen sufficit, sicut Deus iudicavit, quibusdam ad remedium, omnibus ad » testimonium ». Et l. 1. c. 21. « Credimus nullis hominibus opem gratiae in totum fuisse » subtractam ». Sanctus Prosper vero *Respons.* 15. ad object. vincentianas: « Nemini Deus corruptionis adimit viam, nec quemquam boni » possibilitate dispoliat ».

SCHOL. I. Qui sententiam illam Augustini: *Communis est omnibus natura, non gratia*, traducunt ad ea praeventientis gratiae auxilia, quibus aut infideles ad fidem, aut peccatores ad poenitentiam vocantur, haud salis accurate locum inspexisse videntur, e quo illa deprompta sententia est. Is est sermo 26. (edit. maur.) De verbis Psalmi: « *Venite adoremus, et prosternamur ei; fleamus ante Dominum, qui nos fecit,* » quibus et haec nectuntur: *Nos autem populus ejus, et oves pascuae ejus* ». Ibi expli-

cat. Augustinus, quemadmodum intelligatur Deus homines fecisse, ut homines sunt, et eosdem facere, ut populus ejus sint: primum illud ostendit ad gratiam creationis pertinere, (quae hoc sensu gratiam putatur, quia et ipsa gratis concessa est), istud alterum ad beneficium electionis. Sic etenim n. 4. « Ipse fecit » nos. Nam et pagani nascuntur, et omnes impii, » omnes adversarii Ecclesiae ejus, ut nascerentur, ipse fecit eos. Qui de paganis nascuntur, ab ipso facti sunt, ab ipso creati sunt, et non sunt populus ejus, nec oves pascuae ejus. Communis est omnibus natura, non gratia ». Docet itaque Augustinus, non conditione naturae, quae omnibus communis est per creationem, id homines habere, ut populus Dei sint, et oves pascuae ejus; sed singulari prorsus, ac plane gratuito beneficio, quo secundum electionis propositum alii ab aliis secernantur. Quibus verbis non alius inest sensus, quam qui fidelibus communiter ab ipsa infantia insitus est; ut summum plane Dei beneficium in eo agnoscant, quod singulari suae in eos charitatis munere providerit, ut non inter tenebras infidelitatis nascerentur, sed in media luce praedicationis catholicae; ut ab ortu ipso, Ecclesiae sive excepti, ac renati, populo Dei cooptati, inter oves pascuae ejus, salutaris omnis doctrinae, et institutionis pabulo alerentur. Quod sane perspicuum est sic valere ad commendationem singularis gratiae in renatis; ut minime detorqueri valeat ad excludenda praevenientis gratiae auxilia, quibus infideles quique, aut peccatores ad fidem, aut poenitentiam vocentur.

Nec aliam mentem esse Augustini, liquet etiam ex luculenta disputatione, quam eodem sermone pergit instituere adversus *novellam haeresim*, quae cum ad praecavendam fidelium offensionem, gratiae vocabulum retineret, ejus tamen gratiae vim omnem in liberi arbitrii facultate positam intelligi volebat; adeo ut *ista* (Pelagius) cum diceret, liberum arbitrium sufficere, ut homo justus sit, satis hoc ipso commendari a se gratiam Dei, existimari vellet; propterea quod cum Deas hominem libero arbitrio donaverit, *quidquid*, inquit, *potest homo de libero arbitrio, ejus gratiae debetur, qui hominem condidit cum libero arbitrio*. Itaque Pelagius cum ab ipso suae praedicationis initio gratiam a libero arbitrio non secerneret, sic omnibus ex aequo gratiam naturaliter communem faciebat, quemadmodum omnibus ex aequo naturaliter communis est facultas liberi arbitrii. Contra quam haeresim merito confirmabat Augustinus, communem quidem omnibus naturam esse, qua homines cum libero arbitrio creantur; non ex aequo commune omnibus gratiae illius beneficium, quo alii ab aliis secernuntur, ut populus Dei fiant; atque inter oves pascuae ejus cooptati, secundum e-

lectionis propositum, fidem, justitiam, vitam aeternam consequantur. Quae, ut rectissime dicta sunt ad gratuita supernaturalis electionis discretionem asserendam; nil tamen afferunt, quominus existimetur Augustinus voluisse infidelibus quibusque, impiisve hominibus aliqua etiam patere vocationis beneficia; quae nisi sua pravitate respuerent, universalis illius redemptionis uberiores fructus perciperent, quam ille attulit, quem universae pro omnibus mortuum esse Augustinus ipse fideliter, constanterque praedicavit.

Aliud, nec obscurum ejusdem mentis Augustini argumentum ducitur ex tract. 53. in Joan. n. 5., ubi expendens evangelii verba: *Propterea non poterant credere, quia iterum dixit Isaias: Exccecavit oculos eorum etc.*; quae verba (inquit Augustinus) *profundiores istam questionem* afferunt, nempe: « Dicitur enim nobis, si non » potuerunt credere, quod peccatum est hominibus non facientis, quod non potest facere? » Si autem non credendo peccaverunt, potuerunt ergo credere, et non fecerunt. Si ergo potuerunt, quomodo dicit evangelium, propterea non poterant credere, quia iterum dixit Isaias: *Exccecavit oculos eorum etc.* ut, » quod est gravius, ad Deum referatur causa, » quia non crediderunt? » Mox post nonnulla interjecta, n. 8. monet sanctus doctor, quid ei cavendum sit, qui velit in proposita quaestione versari: « Ne audeat quisquam, inquit, liberum arbitrium sic defendere ut nobis orationem qua dicimus: *Ne nos inferas in tentationem*, conetur auferre: rursus ne quisquam neget voluntatis arbitrium, et audeat excusare peccatum. Sed audiamus Dominum. » praecipientem, et opitulantem; et jubentem, » quid facere debeamus; et adjuvantem, ut » implere possimus ». Sic Augustinus excusandi peccati locum praecludit, quatenus dum praecipit Dominus, simul adjuvat, ut implere possimus. Nullus proinde excusationi peccati locus relinquitur: siquidem cum peccat homo, ideo peccat, quia implere omittit, quod implere potest: ideo autem implere potest, non quod sola vi liberi arbitrii polleat, sed quod qui praecipit Dominus adest *adjuvans, ut implere possit*. Pergit Augustinus: « Nam et quosdam nimia suae » voluntatis fiducia extulit in superbiam, et » quosdam nimia suae voluntatis diffidentia dejecit in negligentiam. Illi dicunt: ut quid » rogamus Deum, ne vincamur tentatione, quod » in nostra est potestate? Isti dicunt: ut quid » conamur bene agere, quod in Dei est potestate? » Illorum praesidentem superbiam retundit Augustinus, qui ex viribus liberi arbitrii in sua jactant esse potestate, ne vincantur tentatione: istorum ignavam rationem coarguit, qui nullo pacto se posse diffidunt, quod sit in Dei potestate, quasi non ex ipsa Dei potestate auxilia suppeterent, quibus id implere valeant, quod per se se implere non possunt. Neque hic sistit Au-

Augustinus, verum et rationem subjungit, qua id quod non est in sua potestate, possit sibi homo ex Dei potestate polliceri. « Audiamus Dominum dicentem: Rogavi pro te, Petre, ne deficiat fides tua; ne sic existimemus fidem nostram esse in libero arbitrio, ut divino non egeat adjutorio. Audiamus et evangelistam dicentem: dedit eis potestatem filios Dei fieri; ne omnino existimemus in nostra potestate non esse quod credimus, verumtamen in utroque illius beneficia cognoscamus. Nam et agenda sunt gratiae, quia data est potestas: et orandum, ne succumbat infirmitas ». Haec proinde summa doctrinae Augustini, liberum arbitrium per sese non valere, ut possit homo implere, quod Deus praecipit: non ideo tamen culpa vacare, qui non implet, eo quod iubens Dominus, quid facere debeamus, idem adest adjuvans, ut implere possimus: divinum scilicet adiutorium oratione implorandum, qua jubemur Deum orare, ne nos inferat in tentationem: nec propterea suffragari cuiquam infirmitatem liberi arbitrii ad excusationem peccati, quia omnibus orandum, ne succumbat infirmitas. Paratam proinde omnibus orationis praesidium, quo potestas illa detur, qua non pollet liberum arbitrium. Peccat igitur, qui non implet, nempe quod poterat orare, ut posset per divinum adiutorium, quod non poterat per liberum arbitrium. Sed nec orare quisquam potest, nisi praeventientis gratiae beneficio potestas ei detur orandi. Si ergo iubens Dominus quod facere debeamus, idem adjuvat, ut facere possimus, nemini, cum urget praeceptum faciendi, deesse putandum est praeventiens id auxilium, quo cum potestate orandi detur ei potestas non peccandi.

Potestatem demum ex verbis evangelii, non poterant, difficultatem; sic diluit Augustinus, ut ex his nil plane concludi valeat adversus aut libertatem hominis, aut credendi potestatem, aut gratiam, sine qua nulla est credendi potestas. Ita quippe Augustinus n. 9. Sic autem dictum est, non poterant, ubi intelligendum est quod nolebant.... ita, quod illi non poterant credere, culpa est voluntatis humanae: quod pergit explicare num. 10. « Ecce dico et ego, quod qui tam superbe sapiant, ut suae voluntatis viribus tantum existiment esse tribuendum, ut negent sibi esse necessarium divinum adiutorium ad bene vivendum; non possunt credere in Christum. Non enim prosunt syllabae nominis Christi, et sacramenta Christi, ubi resistitur fidei Christi Quia ergo ignorans Dei iustitiam, qua iustificatur impius, suam vult constituere, qua convincitur superbus, in hunc non potest credere. » Hinc et illi non poterant credere: non quia mutari in melius homines non possunt: sed

» quamdiu talia sapiant, non possunt credere ». En dilucide confirmatum quod scholastici more suo exponere solent concisa brevitate per vocabula *sensus compositi, et sensus divisi*. Nam quemadmodum de homine, quamdiu claudit oculos, recte dicitur, non posse illum videre, quia haec duo componi non possunt, ut et oculos clausos habeat, et simul videat; sic de illis recte dictum est in eo sensu composito non poterant credere: nimirum quod haec duo componi non possunt, ut quis et contraria sapiat doctrinae Christi, et simul credat. Verum quemadmodum etiam de illo, qui oculos tenet clausos, rectissime dicitur, posse nihilominus illum videre, quatenus in sensu diviso potest id removere, quod moram affert, ne videat; ita quoque quod illi non poterant credere in sensu composito, dum nempe contraria saperent doctrinae Christi; nil affert, quominus rectissime dicantur idipsum potuisse in sensu diviso, quatenus deposita sui erroris pravitate, et gratiae assentiendo, quam respuebant, fidem eam concipere, et amplecti potuissent, quae cum voluntaria mentis suae coecitate componi non poterat.

SCHOL. II. Sic itaque sanctissimos Ecclesiae patres videmus in commendatione gratiae versatos esse, huncque sibi in primis praedicationis fructum proposuisse, ut ex divini huius, prorsusque gratuiti muneris consideratione discant quidem homines de se diffidere; non ita tamen, ut gratuiti muneris ratio suspensos, ac socordes in ejus expectatione animos teneat, quasi per Deum abesset, pluraque in cooperando conatum restinguat: verum ut ex justo salutarique timore, quem sua cuicunque infirmitas afferre debet, ad benignitatis divinae considerationem sese converterent, cum fiducia thronum gratiae adeant, misericordiam consecuturi tempore opportuno; qua spe freth, ac recreati, ad certam sibi per bona opera vocationem, et electionem faciendam omni studio sese comparent; nilque tam caveant, quam ne gratiae desint aliquando, sibi quoque adeo justam suam culpa damnationem acquirant. Namque, ut apostolica Leonis Magni praedicatione docemur, (serm. 67. edit. Baller.): « Per hanc salutis nostrae ineffabilem reparationem, nec superbiae nobis, nec desidia locus relinquatur: » quia et nihil habemus, nisi quod accipimus; et jugiter admonemur, ut dona gratiae Dei non negligenter habeamus. Juste enim nobis instat praecepto; qui praecurrit auxilio; et benigne incitat ad obedientiam, qui ducit ad gloriam ». Sic itaque praeventientis gratiae necessitatis instituenda praedictio, ut cooperandi studium incendat, non ut operandi curam, ac diligentiam minuat.

QUAERITUR

UTRUM OB DIFFICULTATEM ANNONAE FAS SIT EPISCOPIS SUPER DELECTU CIBORUM QUADRAGESIMALI TEMPORE CUM INTEGRA INDISCRIMINATIM COMMUNITATE SEU POPULO, INCONSULTO ROMANO PONTIFICE, DISPENSARE (1)?

Si legum sanctissima auctoritas, si patrum decreta, si doctorum probatissimae sententiae ipsaque rationis documenta plurimum momenti habere debent in omni quaestione dijudicanda; vix in quaesito, quod enucleandum proponitur, difficultatis quidquam remanere poterit. Pendet quippe quaestionis explanatio duobus ex principiis, certis perinde et exploratis. Primum, abstinentioniam a carnibus aliisque cibis vetitis quadragesimali tempore, legem esse universalis Ecclesiae, ex apostolica traditione inductam, sacrorum canonum auctoritate ubique praescriptam, perenni totius Ecclesiae observantia consecratam. Alterum, in quo et auctoritas et ratio consentiant, nullum inferioribus jus esse ad leges, quibus ipsi subjecti sunt, relaxandas, nisi prout vel jure aut consuetudine, vel superiorum venia concessum ipsis fuerit.

Atque ne in primo principio explanando de universali Ecclesiae lege, quod attinet ad quadragesimalis jejunii observantiam, longiores simus, velat constans et notissima catholicorum omnium sententia; quam inter ceteros venerabilis Bellarminus, et novissime Natalis Alexander adversus haereticorum calumnias egregie vindicarunt: e quibus exempli potius quam documenti gratia duo tantum vel tria testimonia seligemus, unum sancti Ambrosii *serm.* 34: *Quisquis christianus jejunando non impleverit quadragesimam, praevaricationis et contumaciae reus tenetur.* Alterum sancti Hieronymi *epist.* 54. ad Marcellam adversus errores Montani: *Nos unam quadragesimam secundum traditionem apostolorum, tempore nobis congruo jejunamus. Non quo et per totum annum, excepta Pentecoste, jejunare non liceat; sed quod aliud sit necessitate, aliud voluntate munus offerre.* Tertium sancti Augustini *serm.* 62. de tempore. *Aliis diebus jejunare remedium est, aut praemium: in quadragesima non jejunare peccatum est.*

Quod autem ad hanc universalem quadragesimalis jejunii legem delectus quidam ciborum, potissimum vero a carnibus abstinentionia pertineret; patet ex ipsomet Augustino *serm.* 64. de tempore: *Ille est in diebus quadragesimae*

grandis utilitas, quod dum a licitis etiam abstinemus, magis ac magis admonemur illicita vitare: qui enim nos abstinemus a carnibus, quibus uti aliis diebus licet, fugiamus peccata, quae omnino nunquam licent. Tum ex concilio tolet. VIII. an. 653. can. 9: *Quisquis diebus quadragesimae, sine inevitabili necessitate atque fragilitate, vel etiam impossibilitate aetatis, esum carniū praesumpserit attentare, non solum reus erit Resurrectionis Dominicae, verum etiam alienus ab ejus diei sancta communione.*

Alterum caput de superioris lege, ab inferiore non relaxanda, certis perinde indubitatique argumentis nititur. Sed antequam ad ea singillatim depromenda progrediamur, opus fuerit ad omnem removendam ambiguitatem statum ipsum quaestionis, prout a praestantissimis doctoribus proponitur, paullo distinctius explicare. Itaque ex sententia divi Thomae (1. 2. qu. 97. art. 4.), probatissimi ejusdem interpretes, quos inter Silvius in eum locum, communi consensu statuunt non posse inferiorem in superioris lege dispensare, exceptis tantum casibus quibus per superiorem vel aequalem dispensandi facultas ipsi conceditur: sive haec facultas jure ipso expresse concessa reperiat, sive legitima consuetudine inductum sit, ut propter materiae levitatem, actuum frequentiam et periculum morae, sine recursu ad pontificem, dispensetur. Talis est casus, quo episcopis conceditur ut ob infirmitatem urgentemve necessitatem, servatis servandis, cum singularibus suis subditis in jejunii lege dispensent. De hujusmodi casu nulla hoc loco disputatio instituitur. Sed longe alia ratio est, cum agitur de venia integrae indiscriminatae communitati concedenda. Nam indulgentia, quam ob actuum frequentiam et instans morae periculum episcopa ipsa exposcit quoad singulos; nulla paritate rationis traduci potest ad integram communitatem seu populum, ubi nec tam frequens occurrit occasio dispensandi, nec inopia aut calamitas, quae dispensandi causam affert, adeo improvisa ingruit, ut non facilis sit recursus ad pontificem: praeterquamquod longe gravioris est momenti dispensatio, quae toti multitudini, quam quae singulis e multitudine indulgetur; quoties enim cum tota multitudine vinculum

(1) Uno degli Opuscoli postumi, pubblicati a Roma nel 1851. D. A. M.

legis relaxatur, vis ipsa et forma legis in ea communitate saltem ad tempus quodammodo evanescit: quod secus accidit ubi cum singulis tantum dispensatur; quo fit ut primo casu longe gravius quam secundo ecclesiasticae disciplinae vulnus infligatur.

Cum praeterea satis constet, quod clarius etiam ex dicendis patebit, nullam ex adductis causis probatam, legitimamque consuetudinem episcopis favere, ut in quadragesimalis jejunii lege, inconsulto romano pontifice, cum tota indiscriminatim multitudine seu populo vel dioecesi dispensent; eo demum quaestio revolvitur utrum hanc jure suo facultatem episcopi sibi vindicare valeant; quod idem est ac quaerere, utrum haec in episcopis agnoscenda sit facultas, ut absque romano pontificis consensu universalis cujuscumque ac pontificiae legis vinculum jure suo relaxare valeant.

Nulla porro ejusmodi facultate singularum ecclesiarum antistites pollere, quadruplici argumentorum genere demonstratur. 1. Praesentis ecclesiasticae disciplinae statu et constitutione. 2. Veteris antiquissimae disciplinae, ab apostolicis usque temporibus deductae, monumentis. 3. Praestantissimorum doctorum sententiis. 4. Communi doctrina, quae de legum natura, vi, et relaxatione apud omnes, qui de legibus generatim scripserunt, ipsa ratione ducere, constanter obtinuit.

1. Itaque certum est praesentem Ecclesiae disciplinam e jure canonico potissimum petendam esse: ex illo, inquam, jure, quod Gregorii IX. ac subsequentium pontificum decretalibus continetur; quodque vim universalis legis obtinere catholici ultro consentiunt, nec ipse Zagerus Van-Espen diffidet. Plura autem ex eo jure capita suppetunt, quibus id quod proponimus, plane conficitur. 1. *Cap. Dilectus de tempor. ordin.* causa agitur episcopi qui uno eodemque die plures sacros ordines contulerat; dixeratque, licet falso, id se de mandato sui archiepiscopi fecisse: declarat porro pontifex Honorius II. etiamsi de archiepiscopi mandato constitisset, non debuisse ipsi episcopum hac in parte obtemperare, cum illi (archiepiscopo) *hujusmodi dispensatio a canone minime sit permissa*. Ut ergo archiepiscopus carere illa facultate intelligatur, minime postulandum est, ut hujusmodi dispensatio expresse prohibita aut reservata demonstretur, sed satis est, ut non expresse concessa reperiatur. 2. *Cap. Dilectus filius. De fil. presby.* ab Honorio III. et cap. sequ. *nimis* a Gregorio IX. irritae declarantur, ut notat Fagnanus, dispensationes factae ab inferiori a papa contra juris dispositionem. 3. *Extrav. Joan. XXII. tit. 7.* Sic de nonnullis qui se ad fraticellorum sectam adjunxerant, decernit: *Quidam autem eorum dictum habitum et vivenditum a quibusdam episcopis seu eorum superioribus, vel aliis ecclesiarum praelatis habuisse profitentur; quos nec eis concedere licuit contra*

formam concilii generalis. Quo textu recte notant interpretes non improbari dispensationem episcoporum ex defectu causae, sed quia dispensatio est contra formam concilii generalis, et sic ex defectu potestatis. 4. Clement. 2. *de Elect. Ne Romani*; pontifex, hoc praemisso velut certo indubitatoque principio, quod *lex superioris per inferiorem tolli non potest*, opinionem reprobatur eorum, qui arbitrati fuerant constitutionem Gregorii X. circa electionem romani pontificis editam in concilio lugdunensi, per coetum cardinalium, sede vacante, modificari posse, corrigi vel immutari, aut quicquam ei detrahi, sive addi, vel quomodolibet circa ipsam, seu aliquam ejus partem dispensari. 5. Idem confirmant interpretes ex decreto concilii tridentini *sess. 24. cap. 6.* ubi indulgetur episcopis, ut dispensare possint in irregularitatibus ex delicto occulto provenientibus: ex quo decreto merito colligitur concilium concedendo facultatem dispensandi in casibus occultis, hoc ipso censori non eam tribuere pro casibus publicis. Quo patet eam mentem fuisse tridentinorum patrum, non alias dispensandi facultates contra juris dispositionem episcopos vindicare sibi potuisse, nisi quae ipsis a superiore concederentur; ut proinde non minus vere quam scilicet dicere potuerit Emmanuel Gonzalez, in *cap. Dilectus*, post insigne theologum Basilium Pontium: *Dispensationem non esse ex his quae competunt, si non prohibeantur; sed ex his quae non competunt, nisi concedantur.* Ex quibus patet jus canonicum, quo praesens Ecclesiae disciplina continetur, et sancitur, nullam in episcopis facultatem admittere contra canones dispensandi, nisi prout ea facultas jure ipso concessa fuerit: cumque nullibi reperiatur concessa episcopis facultas dispensandi in lege quadragesimalis jejunii quoad integram multitudinem vel populum, immo ei facultati pontifices ipsi velut canonum custodes et vindices restiterint; consequens est, ex praesenti disciplina, in qua vim legis inesse tum ipsa pontificum auctoritas, tum sanctissimorum per totum orbem antistitem obsequium et observantia, totque saeculorum usus, cum universae Ecclesiae approbatione, nemine catholico dissentiente, conjunctus, plane comprobant; hanc de qua nunc agimus dispensandi facultatem episcopis nullo pacto competere.

2. Neque vero existimandum est praesentem disciplinam veteris disciplinae menti quidquam hac in parte detraxisse; quod praedicare non verentur, quorum mos est antiquitatem appellare ut nova moliantur; e quibus nonnulli eo usque progressi sunt, ut insinuarent non magis potestatem jurisdictionis in episcopis truncari posse, quam potestatem ordinis. Quod longe secus est. Jam a primis Ecclesiae saeculis jurisdictionem episcoporum praeterquam romani pontificis, certis et finitis limitibus circumscriptam fuisse probe animadvertit Seve-

rinus Binius in apostol. can. 33., qui sic habet ex interpretatione Gentilii Hervetii: *Episcopus uniuscujusque gentis nosse oportet eum, qui in eis est primus, et existimare ut caput: et nihil facere, quod sit arduum aut magni momenti, praeter illius sententiam: illa autem facere unumquemque, quae ad suam parochiam pertinent, et pagos qui ei subsunt* Accedit canon. 34. *Episcopus ne audeat extra suos fines ordinationes facere in urbibus et pagis, non ei subjectis. Sin autem hoc fecisse convictus fuerit deponatur etc.*

Nemo negaverit illis canonibus vetustissimae disciplinae lineamenta contineri, quam deinceps posteriora concilia sanxerunt: hujus vero disciplinae initia, qua episcoporum jurisdictio certis ac finitis limitibus coercetur, ab ipsis apostolis repetenda esse demonstrat idem Severinus Binius ex epist. ad Tit. c. 1. ubi *Paulus Tito praecepit, ut constituat episcopos per singulas civitates; ut sic singuli episcopi singulas sibi commissas civitates regant et gubernent; ita Christus et Theophyl.* in eam locum. Simul vero Apostolus et Tito ipsi et Timotheo regulas praescribit, quas in regenda Ecclesia episcopi servare omnino deberent. In eo vero quod Titus relictus dicitur fuisse Cretae ab Apostolo non solum ut episcopos per singulas civitates constitueret, sed ea etiam quae deessent, corrigeret; facile est animadvertere Titum Cretae non episcopum tantum fuisse, sed et reliquis episcopis quos per eas civitates constituebat, praepositum; idemque de Timotheo dici posset quoad episcopos Asiae provinciae. Quo intelligitur unde ortum habuerit primus ille in unaquaque gente episcopus in can. apostolico memoratus, quem ceteri ut caput vereri, nec sine illius venia quidquam ardui adgredi deberent. Sic ergo videmus jacta fuisse prima ecclesiasticae disciplinae fundamenta, ut 1. Episcopis cum ordinarentur, sua cuique portio gregis attribueretur, extra quam nihil ipsi liceret. 2. Ut in hac regenda portione certis legibus ac regulis adstringerentur, quas praetergredi nefas omnino esset. 3. Severissimas poenas in eos constitutas, qui sive extra portionem assignatam, sive ultra praescriptas leges quicquam moliri ausi fuissent.

Quo satis patet, quanto in errore versatus sit scriptor ille, qui, ut vidimus, insinuare non est veritus non magis jurisdictionis potestatem in episcopis truncari posse, quam potestatem ordinis. Qui error ex mera quadam aequivocatione prodiisse videtur. Nam cum episcopis dictum sit, eos a Spiritu Sancto positos fuisse ut regerent Ecclesiam Dei; inde concludant unicuique episcopo vi suae ordinationis omnem illam plenam et absolutam potestatem compellere, quam universalis Ecclesiae regimen postulat. Sed facile erat animadvertere eo loco non idem singulis episcopis, quod generatim episcopali ordini tribuitur. Equidem positi sunt episcopi regere Ecclesiam Dei, non ut

singuli toti Ecclesiae jus dicerent, omniaque munia quae ad totius Ecclesiae regimen spectant, singuli curarent; quod sine absurdissima perturbatione fieri non posset: sed ut singuli eam portionem regerent, quae sibi obtigisset, in eaque regenda eas leges servarent quas universalis Ecclesia, sive universalis Ecclesiae rector praescriberet; singuli etiam per civitates constituti, ei episcopo subicerentur, qui primus in unaquaque gente positus esset, omnesque perinde illius sedis dicto essent audientes, quae primatum in tota Ecclesia divino jure obtinet. Aliud sane est quod episcopi dum ordinantur seu instituuntur, capaces fiant cujusvis functionis in Ecclesia obeundae; aliud, quod omnis functionis ubivis, et quomolibet gerendae facultas ipsis tradatur. Non ex sola ordinatione legitimam suae potestatis exercendae, sive sui characteris exerendi facultatem nanciscuntur episcopi; sed ex ipsa missione, quam a legitimis pastoribus per continuam ab apostolis successionem accipere debent; qua missione unusquisque peculiari gregi addicitur, cuius curam non utcumque libuerit, sed ex praescriptis Ecclesiae legibus gerere debeat.

Ut autem ex tot Ecclesiis per totum orbem dissitis una coalesceret Ecclesia, (*Hierony l. 1. adv. Vigilantium*) unum inter duodecim Christus eligere voluit, cui primatum demandaret, ut capite constituto schismatis tolleretur occasio. Hunc primatum in romana cathedra constitutum nemo catholicus non agnoscit, in ea, inquam, cathedra, ad quam, ut ait Irenaeus, (*Lib. 3. contr. haeres. c. 3.*) propter potiore principalem necessesse est omnem convenire Ecclesiam, hoc est eos qui sunt undique fideles. Praeclarum sacrae hujus hierarchiae ordinem, a Christo institutum, mira perspicuitate declarat sanctus Leo (*epist. 84.*): *Inter beatissimos apostolos in similitudine honoris fuit quaedam discretio potestatis; et cum omnium par esset electio, uni tamen datum est, ut ceteris praemineret; de qua forma episcoporum quoque est orta distinctio, et magna dispositione provisum est, ne omnes omnia sibi vindicarent; sed essent in singulis provinciis singuli, quorum inter fratres prima haberetur sententia; et rursus quidam in majoribus urbibus constituti sollicitudinem susciperent ampliore: per quos ad unam Petri sedem universalis Ecclesiae cura conflueret, et nihil usquam a suo capite dissideret.* Hinc etiam patrum agmen claudens, unanimesque sententias veluti colligens divus Bernardus (*lib. 2. de considerat. c. 8.*): *Alii singulas sortiti sunt plebes.... Jacobus una contentus est Hierosolyma, Petro universitatem cedens.... Sunt quidem et alii coeli janitores et gregum pastores.... habent illi assignatos greges, singuli singulos; tibi universi crediti: uni unus: nec modo ovium, sed et Pastorum omnium tu unus pastor; etc.*

Ex hac constanti Ecclesiae traditione prorsus refellitur minus consideratum Zegeri Van-Espen commentum (*Dissert. canon. de dispens. c.*

1. §. 7.), qui nimirum ex eo quod praecipuas in Ecclesiae regimine partes sustineant, singulisque, ex Cypriano, sua portio gregis adscita sit quam regat unusquisque et gubernet; consequens apparere patet, quod seposita omni positiva reservatione, episcopali auctoritati cohaereat plenaria rigorem canonum relaxandi potestas, quoties necessitas aut utilitas gregis sibi crediti relaxationem postulaverit. Sane Zegerus inficias non iverit, quin per canones episcopis eorumque gregibus leges imponi potuerint, et saepius impositae fuerint, quibus et antistites et subditi perinde tenerentur. Statim ergo atque his legibus circumscripta fuit episcoporum auctoritas, planum est episcopos qui eis legibus obstricti essent, non aliter potuisse illas relaxare, nisi superioris ejus auctoritatis concessione, a qua leges illae prodibant. Haec legis natura est, ut vi sua subditos privet omni facultate contra faciendi; ut proinde lex omnis a legitimo superiore profecta, natura sua dispensandi reservationem contineat; quam proinde subditus propria auctoritate sibi vindicare nequit, nec ea pollere nisi expresse a superiore concedatur. Hujus reservationis, quae natura sua superioris legi cohaeret, fidem facit sanctus Leo I. (ep. 4.) *Omnia decretalia constituta, tam beatæ recordationis Innocentii, quam omnium decessorum nostrorum, quae de ecclesiasticis ordinibus et canonum promulgata sunt disciplinis, ita a vestra dilectione custodiri debere mandamus, ut si quis in illa commiserit, veniam sibi deinceps noverit denegari.* Illi ergo pontifices canonicas sanctiones sic ab episcopis custodiendas esse decernunt, ut nullam in his facultatem agnoscant, qua earum constitutionum vim infringere aut jure suo relaxare valerent. Quod etiam confirmatur praeclara epistola Siricii papae ad diversos episcopos, in qua de multis queritur quae praeter disciplinam fiebant, maxime vero in ordinandis neophytis, aliisve, quorum non salis perspecta erat fides et morum sanctitas: *Perlatum est, inquit, ad conscientiam apostolicæ sedis, contra ecclesiasticum canonem praesumi.*

Qua in re mirum est Zegerum ad illam suam thesim confirmandam ea exempla seu argumenta ex antiquitate protulisse, quae illam prorsus evertant. « Quis, inquit, vel parum in » historia actisque patrum versatus ignorat » episcopos in bigamia, defectu natalium, aliis » isque irregularitatibus dispensasse? Quin et » translationes et cessiones episcoporum (quae » omni aetate inter gravissima ecclesiasticae » disciplinae puncta reposita fuerunt) pluri » mis saeculis synodali auctoritate factas, non » tantum exempla sed et canones loquuntur. » Episcopus, ait magna synodus carthagenensis can. 37. caus. 7. q. 1. de loco ignobili ad » nobilem per ambitionem non transeat » Sane si utilitas Ecclesiae poposcerit, decreto

» pro eo clericorum et populi episcopis porrecto, in praesentia synodi transferatur ». Mirum est, inquam, Zegerum non advertisse ea quae synodali auctoritate fierent, superiori auctoritate fieri, non ea auctoritate quae singulis episcopis competeret.

Haec superior auctoritas semper fuit in romano pontifice, nec in ipsis synodis viguit, nisi cum dependentia et subordinatione ad romanum pontificem; prout permultis ex tota antiquitate depromptis monumentis demonstratur a Natale Alexandro dissert. IV. in histor. ecclesiast. I. saeculi: sic n. 11. « Idem probatur ex eo quod concilia Orientis irrita haberentur, nisi romani episcopi auctoritate firmarentur: quod concilii antiocheni, ab Arianis habiti, occasione Socrates et Sozomenus notarunt ». n. 12. « idem probatur ex iis quae gessit Julius, romanus pontifex, in causa sancti Athanasii.... Hic tantum advertere sufficiat subjectionem illam orientalium ecclesiarum romanae, et in judiciis ferendis dependentiam, sancti Athanasii tempore, longo jam usu fuisse firmatam, ut colligitur ex epist. Julii quam refert sancti Athan. Apolog. ».

Plenariae porro potestatis, qua pollet romanus pontifex ad canonum rigorem relaxandum et in omnibus Ecclesiae legibus dispensandum, quoties id conducere ad bonum Ecclesiae visum fuerit, luculentissimum testimonium habetur ep. 54. sancti Leonis I. Depositus fuerat in latrocinio ephesino episcopus antiochenus; in ejusque locum alius suffectus seu potius intrusus, quem adversus omnia jura Anatolius episcopus constantinopolitanus ordinaverat. Sed cum Ecclesiae pax postulare videretur, ut suffectus antiochenus, qui rectam fidem professus fuerat, in ea sede remaneret, non aliter id consequi potuit, quam venia et indulgentia romani pontificis. Nos, ait sanctus Leo M. (epist. 104), *vestrae fidei et interventionis habentes intuitum, cum secundum suae consecrationis auctores, ejus initia titubarent, benigniores circa ipsum quam justiores esse volumus: quo perturbationes omnes, quae, operante diabolo fuerant excitatae, adhibitis remediis leniremus.*

Idem patet ex recuso Iarraconensium episcoporum ad Hilarum Papam de ordinatione episcopi, facta per Silvanum calaguritanum contra patrum regulas et nicaenos canones, ut videre est apud Labbeum tom. 5. In hoc autem duo memoratu digna contineri probe observat Severinus Binus. « Unum, quod ad romanam tantum sedem pertineat dispensare » in iis, quae contra canones praesumpta sunt; » alterum quod nullius concilii provincialis » tanta est auctoritas, ut inconsulta sede apostolica id praestare potuerit ».

Hinc mirum videri non debet sequentibus saeculis per totam Ecclesiam nullam in episcopis agnitam fuisse facultatem adversus Ecclesiae leges ac pontificum decreta dispensandi. Cujus

universalis constantisque disciplinae, speciatim quod attinet ad ciborum delectum in quadragesimali jejunio, luculentum testimonium praebet cap. *consilium de obsev. jejunii*, quo capite respondet Innocentius III. archiepiscopo Bracarensi, a quo consultus fuerat de his, qui quadragesimae tempore a carnibus non abstinuerant ob summam rerum caritatem et angustiam, ita ut plures fame necarentur. Quod si Bracarensis antistes minime sibi licere putavit in lege quadragesimalis abstinence cum singulis suis subditis dispensare; multo minus sane censuisset id sibi licere, si cum integra multitudo vel populo dispensandum fuisset. Atque hanc tota retro antiquitate mentem fuisse totius Ecclesiae, constat etiam ex orientalis Ecclesiae disciplina, de qua haec habet Emmanuel Gonzalez in 3. *decretal. tit. 42. cap. 3. in fin. Aegrotis* (in Ecclesia orientali) *non aliter esus carnum concedebatur, nisi licentia synodice petita, ut ex divo Basilio orat. de jejun. et notarunt Balsamon in can. 69. apost. etc.* Quod si fas non erat episcopis sine synodalis auctoritatis interventu aegrotis singulis esum carnum concedere; non obscure inde patet, quam alieni essent orientales ab agnoscenda in episcopis facultate licentiae hujusmodi integrae multitudini proprio jure concedendae.

Sive ergo praesentem disciplinam consulamus, jure canonico praescriptam, totque saeculorum usu firmatam, sive pristinae et jam ab apostolicis temporibus ductae disciplinae vestigia repetere juvat: nusquam reperiemus in singularem Ecclesiarum episcopis agnitam facultatem jure suo adversus universales Ecclesiae leges, canonum statuta et pontificum decreta dispensandi; nisi prout jure, vel consuetudine ea ipsis facultas concessa fuerit.

Jam vero quod attinet ad abstinence a cibis vetitis quadragesimali tempore, extat lex universalis Ecclesiae; nullum extat jus quo episcopis facultas concedatur in ea lege dispensandi quoad integram multitudinem vel populum: nulla consuetudo hanc ipsis facultatem indulget, imo inveterata plane consuetudine omni ex parte Ecclesiarum antistites sibi religioni duxerunt romanum pontificem adire, ut imminente necessitate, dispensandi facultatem cum suis populis ab eodem impetrarent. Denique cum proxima superiori aetate nonnulli episcopi praeter jus omne, hanc sibi facultatem arrogare inciperent; pontifices maximi gliscenti licentiae obstituerunt, perfeceruntque ut ipsi episcopi factum suum retractarent, debitumque sedi apostolicae morem gererent. Ac ne perturbatrix illa disciplinae veteris consuetudo invalesceret, seu potius nec quocumque ausu inciperet, sollicite providit immortalis memoriae pontifex Benedictus XIV. constitutione sua *Non ambigimus*, quam ad universos episcopos communionem sedis apostolicae habentes direxit; omnemque dubitationis locum his

plane verbis sustulit. « Debitum igitur patrinae uniuscujusque vestrum sedulitatis et charitatis officium jure postulat, omnibus notum faciat et annuntietis, nemini quidem sine legitima causa et de utriusque medici consilio; multitudini vero, veluti populo aut civitati aut genti indiscriminatim integre, nonnisi gravissima et urgente necessitate et in casibus per sacra canonum statuta praescriptis, cum debita apostolicae hujus sanctae sedis reverentia, a quadragesimali jejunio dispensationem toties quoties opus fuerit concedendam; nec audacter fidenterque usurpandam, nec superbe et arroganter ab Ecclesia, sicut alicubi in more positum esse accepimus, esse postulandam ».

3. et 4. Pauca nunc libet subjungere de argumentis quae in rem eandem cum doctorum auctoritas, tum ratio ipsa suppeditat. Quod sanctus Thomas senserit liquet jam ex dictis. Sed illud etiam observandum, quae sanctus doctor hac de re disputat 1. 2. q. 97. art. 4. cum firmiter juris naturae principiis omnino consentire. Scilicet animadvertit contingere aliquando, ut praceptum, quod est ad commodum multitudinis ut in pluribus, non esse conveniens huic personae vel in hoc casu, quia vel aliquid melius impediretur, vel etiam malum aliquod induceretur; periculosum autem fore si hoc cujuslibet judicio committeretur, nisi forte propter evidens et subitum periculum: Ideo, inquit, *ille qui habet regere multitudinem, habet potestatem dispensandi in lege humana, quae suae auctoritati innititur*. Et ibid. ad 3. *In lege humana publica non potest dispensare, nisi ille a quo lex auctoritatem habet, vel is cui ipse commiserit*. Quibus ex verbis prout est concludere dispensandi potestatem in universali Ecclesiae lege non alteri competere posse, quam ei cui Dominica voce totius Ecclesiae cura commissa est, ut ait sanctus Gregorius lib. 4. ep. 32., *Qui in speculis est a Deo constitutus, ut quae coercenda sunt resceat, quae observanda sunt, sanciat*, ut ait sanctus Coelestinus I. epist. 4. Nec immerito sanctus doctor periculosum fore dixit, si dispensandi facultas in superiorum lege inferiorum judicio committeretur. Nimia dispensandi facilitate effectum esse notat Benedictus XIV., ut lactis et ovorum usus in nonnullis regionibus quadragesimali tempore communis evaserit. Quod si liceret cuilibet episcopo in cibis vetitis cum integra multitudo ob annonae caritatem vel penuriam dispensare, verendum plane esset, ne frequentius, recurrende necessitatis praetextu, nimia quoque facilitate populi dispensationem extorquerent, quam ab episcopo concedi posse intelligerent; sicque augustissima quadragesimalis jejunii forma Christi exemplo, apostolorum traditione consecrata, tot canonum praescriptionibus confirmata, quamque sanctissimi totius Ecclesiae antistites quavis aetate sancte adeo retinendam praedicarunt, non sine ingenti

catholicae religionis probro ac dedecore paulatim obsolesceret.

Praeter divum Thomam innumeri doctores in eandem sententiam consentiunt, imo haud scio an in ea velut infinitate scriptorum, quorum extant de legibus volumina, fas sit aliquem reperire, qui non effati et axiomatis loco statuatur, nullum jus inferiori esse legis ejus relaxandae, quae a superiore lata sit, nisi prout superior eam facultatem indulserit. Quo ex effato haec duo corollaria passim erunt, quae doctoris germani Pauli Layman verbis juverit hoc loco in medium proferre; sic autem ille habet *lib. 1. tract. 4. c. 22. « Corollarium »* *Primum.*—Papa dispensare potest in omni jure » ecclesiastico tam universali quam particulari; » sicut ex communi Covarruvias etc..... *Corollarium secundum.*—Episcopus in legibus pontificis vel conciliorum universalium jure ordinario dispensare nequit etc ». Exceptiones vero quas deinceps cum aliis doctoribus profert, nullo pacto suffragantur episcopis quoad facultatem in lege quadragesimalis jejunii cum integra multitudine dispensandi; non expressa aliqua juris concessio, non consuetudo legitime praescripta, non urgens necessitas quae adeundi pontificis locum non relinquat, non materiae levitas, et actuum frequentia: maximam porro auctoritatem habet unanimis haec doctorum per tot saecula consensio; qua videlicet ecclesiastica traditio per succedentes aetates nulla intermissione propagatur.

Neque vero grave aut iniquum videri potest cuiquam episcopo sanctissimorum, quotquot unquam fuerunt, antistitem exempla imitari, quibus nihil fuit optatius quam in omni administrationis suae ratione regendi normam et legem ex ea sede petere (Cypr. ad Corn. ep. 55); unde unitas sacerdotalis exorta est: qua in sede

(sanctus Leo serm. 3.), vivit adhuc Petri potestas et excellit auctoritas; cui hoc magnum et mirabile consortium potentiae suae tribuit divina dignatio, dum si quid cum eo commune ceteris voluit esse principibus; nunquam nisi per ipsum dedit, quidquid aliis non negavit. Hinc patres sardicensis ad Julium rom. pont. (Labbe. tom. 2. col. 690.): « Hoc enim optimum et valde congruentissimum esse videbitur, si ad caput, id est ad » Petri apostoli sedem de singulis quibusque » provinciis domini referant sacerdotes ». Hinc sanctus Avitus episc. viennes. (Epist. 36.): « Scitis » synodali legum esse, ut in rebus, quae » ad Ecclesiae statum pertinent, si quid dubitationis fuerit exortum, ad romanae Ecclesiae » maximum sacerdotem, quasi ad caput nostrum » membra sequentia recurramus ». Quare sanctus etiam Damasus ad Orientis episcopos (Labbe. tom. 2. col. 1015.): « Quod vestra charitas debitam sedi apostolicae reverentiam tribuit, » filii honoratissimi, vobis ipsis quoque maximo sane honori est ».

Nec porro verendum, ne hoc debito erga eum, quem Christus caput Ecclesiae suae esse voluit, obsequio quidquam detrimenti episcopi capiant. Nusquam fortiora sunt membra, quam cum fortius capiti adhaerent; nec nisi per capitis influxum membra inter se colligantur, sibi invicem, omnia singulis, singula omnibus optulantur, ut corpus compactum, atque omnia munia probe comparatum, expeditumque coalescat. « Omnes episcopi, (ait Christianus Lupus in cap. 8. praescript. Tertull.) per communionem ac debitam primatui obedientiam » sese uniant romano episcopo, a quo habent » episcopatus originem, et traducem; atque ita » cum illo conficiant unum episcopatum, unam » cathedram, unam Ecclesiam ».



PROPOSIZIONI

ESTRATTE DALLA LETTERA DI MONSIGNOR N. N.
ED ANIMADVERSIONI SULLE MEDESIME

INEDITO (1)

1. Culto esterno, e disciplina ecclesiastica.

Pag. I. Quo primum tempore a principibus christianis religio adoptata fuit, nemo unus propterea juribus illorum vel tantillum detrahi suspicabatur. Quapropter cuius christiano principi *jus erat externa religionis, seu disciplinam universali cura complecti*, eandemque reipublicae bono accommodare. Externa enim religio, cum statu politico arctissime connexa, *jus inspectionis atque dispositionis* circa ipsam, tamquam essenziale principum *jus reputandum esse demonstrat.*

Leges plurimae pro religionis et Ecclesiae necessitatibus sanctae, munia ecclesiastica ad arbitrium, *justi tamen habita ratione*, collata; puniti, quin adeo, qui id promeruisse videbantur, depositi clerici; controversiae ecclesiasticae *judicio definitae*, similesque aliae actiones totidem potestatis principum monumenta sunt.

Pag. 4. Constantini vestigia secuti sunt filii ipsius, ceterique successores; deponebant clericos, dioeceses dividebant, disponebant circa rem monasticam, subditis libertatem conscientiae aut indulgebant, aut restringebant, ferebant leges litibus in episcoporum electione obortis servandas.... Ipsa adeo Roma recentiori etiamnum aetate hanc principum potestatem non diffidebatur.

De essentialibus episcoporum juribus, qualia scilicet a Domino nostro Jesu Christo in ipsos derivata sunt, heic mihi dumtaxat sermo est: minime vero de disciplina ecclesiastica, quae principum potestati subijcitur, cui ipsimet episcopi in rebus huc spectantibus subordinantur.

Animadversioni. Questo testo ridotto a' suoi precisi termini enunzia, che il disporre dell'esterna religione e della disciplina della Chie-

sa in universale è diritto essenziale del principato.

Questa proposizione in quanto attribuisce al principato civile un diritto, che è proprio dell'autorità del regime, conferita da Cristo alla Chiesa, e che riguardo a varie parti concernenti il culto esterno, e la disciplina stessa fu già sotto pena d'anatema specialmente vindicato alla Chiesa da' canoni di concilio ecumenico, non solo è falsa, temeraria, scandalosa, erronea, ma sembra inoltre che non possa sfuggire la censura di scismatica ed eretica.

Che l'autorità di ordinare e disporre circa il culto esterno della religione, sia stata conferita da Cristo alla Chiesa, cioè agli apostoli, e loro successori, consta da' regolamenti fatti dagli apostoli, e dalle ordinazioni prescritte da essi circa il culto esterno, e varii oggetti di disciplina, concernenti l'amministrazione e dispensazione de' sacramenti, la vocazione, missione e deputazione dei sacri ministri, le religiose assemblee de' fedeli, l'astinenza da certi cibi, le censure fulminate contro i delinquenti. Consta da tradizione apostolica per li molti canoni di disciplina emanati dai primi secoli per autorità ecclesiastica, e senza intervento di podestà laica. Consta dalle espresse definizioni della Chiesa contro i molteplici errori dei novatori a tal proposito. In fatti, al culto esterno della religione appartengono i riti prescritti per la retta amministrazione e dispensazione de' sacramenti. Ora che presso la Chiesa stia il diritto e l'autorità di prescrivere siffatti riti, consta dall'aperta dichiarazione del sacro concilio di Trento *sess. XXI. cap. 2.* « Praeterea declarat, hanc potestatem » perpetuo in Ecclesia fuisse, ut in sacra- » mentorum dispensatione, salva illorum sub- » stantia, ea statueret vel mutaret, quae su- » scipientium utilitati, seu ipsorum sacramen- » torum venerationi, pro rerum, temporum » et locorum varietate magis expedire indica- » ret.... Quare agnoscens sancta mater Ecclesia » hanc suam in sacramentorum administra-

(1) Dobbiamo questo scritto, come tutti gli altri inediti, a' PP. Barnabiti di Roma, che posseggono la immensa collezione de' Manoscritti gerdilliani. Una traduzione francese ne fu pubblicata nella *Correspondence de Rome* 4 febr. 1852; riprodotta dal Bonnelly ne' suoi *Annales de Philos.* giugno 1852. D. A. M.

» tione auctoritatem etc. ». E *sess. VII. can. 18.*
 « Si quis dixerit receptos et approbatos Eccle-
 » siae catholicae ritus in solemnibus sacramen-
 » tum administratione adhiberi consuetos, aut
 » contemni, aut sine peccato a ministris pro
 » libito omitti, aut in novos alios per quem-
 » cumque Ecclesiarum pastorem mutari posse;
 » anathema sit ».

Al culto esterno e alla disciplina apparten-
 gono i comandamenti, che oltre i divini pre-
 cetti, santa Chiesa prescrive ai suoi figliuoli.
 Ora che alla Chiesa compete una tale autori-
 tà, è verità di fede definita dal sacro concilio
 di Trento *sess. VI. can. 20.* « Si quis homi-
 » nem iustificatum et quantum libet perfectum
 » dixerit non teneri ad observantiam manda-
 » torum Dei et Ecclesiae; anathema sit ».
 E *sess. VII. can. 8.* « Si quis dixerit bapti-
 » zatos liberos esse ab omnibus sanctae Eccle-
 » siae praeceptis, ita ut ea observare non te-
 » neantur, nisi se sua sponte illis submittere
 » voluerint; anathema sit ». È dunque di fede
 che alla osservanza dei precetti della Chiesa
 obbligati sono indistintamente tutti li battezzati,
 ed in conseguenza gli stessi principi cri-
 stiani.

In particolare poi viene espressamente di-
 chiarata la stessa autorità ne' canoni, che pre-
 scrivono e definiscono l'obbligo della comu-
 nione pasquale, e della confessione annua: il
 primo *sess. XIII. can. 9.* « Si quis negaverit
 » omnes et singulos Christi fideles utriusque se-
 » xus, cum ad annos discretionis pervenerint,
 » teneri singulis annis saltem in paschate ad
 » communicandum juxta praeceptum sanctae
 » matris Ecclesiae; anathema sit ». Il secondo
sess. XIV. can. 8. « Si quis dixerit, confes-
 » sionem omnium peccatorum, qualem Eccle-
 » sia servat, esse impossibilem aut ad eam
 » non teneri omnes et singulos sexus Christi fi-
 » deles, juxta magni concilii lateranensis con-
 » stitutionem, semel in anno; anathe-
 » ma sit ».

La riserva de' casi è pure affare di discipli-
 na: ma il diritto di riservare è dogma cattoli-
 co definito dal Tridentino, *sess. XIV. cap. 7.*
 e *can. 11.* E questa podestà, come dichiara il
 concilio, spetta in primo luogo per tutta l'es-
 tensione della Chiesa ai romani pontefici *pro
 suprema potestate sibi in Ecclesia universa tra-*
dicta.

Lo stesso ha luogo circa la vocazione, mis-
 sione e deputazione dei sacri ministri, come
 consta dalla *sess. XXIII. cap. 4.* e *can. 7.* ed 8.

Punto è altresì non solo di dottrina, ma an-
 che di disciplina la comunione sotto l'una e
 l'altra specie, riguardo a' non consecranti; in-
 torno a che approva il Tridentino la consuetu-
 dine da lungo tempo introdotta, e dichiara che
 aver debba forza di legge, nè sia lecito ripro-
 varla o cangiarla senza l'autorità della Chiesa.

Al culto esterno spetta la determinazione del-

la lingua, in cui abbiano da celebrarsi li di-
 vini misteri: e questa il Tridentino, *sess. XXII.*
 c. 3. sottopone parimente all'ispezione e dispo-
 sizione della Chiesa, ordinando che frattanto
 ritengasi da pertutto l'antico rito di ciasche-
 duna Chiesa, approvato dalla santa romana Chie-
 sa, madre e maestra di tutte le Chiese.

All'ordine della disciplina spetta lo stabili-
 mento degl'impedimenti dirimenti del matri-
 monio, non stabiliti dal *ius naturale* e divino:
 che poi una tal podestà compete alla Chiesa,
 consta dalli canoni 3. e 4. del Tridentino, ove
 è decretato l'anathema contro chi ardisca ne-
 garlo.

Egli è pertanto dogma cattolico, che per au-
 torità conferita da Cristo ha la Chiesa il dirit-
 to e la podestà di regolare il culto esterno del-
 la religione e di reggere i fedeli con ordina-
 zioni di disciplina, precetti e comandamenti, ai
 quali tutti indistintamente li cristiani obbliga-
 ti sono di soggiacere, non meno che alle pene
 canoniche imposte ai trasgressori. Ora il vole-
 re attribuire a diritto essenziale del principato
 civile l'ispezione e la disposizione dell'ester-
 na religione, e della disciplina, egli è manife-
 stamente lo stesso, che togliere alla Chiesa que-
 sto medesimo diritto d'ispezione e disposizio-
 ne circa il culto esterno, e lo stabilimento del-
 la disciplina. E siccome non si può senza nota
 ereticale togliere alla Chiesa un tal diritto con
 negarlo semplicemente; così neppure si può sen-
 za la stessa nota, toglierle e negarle lo stesso
 diritto con trasportarlo dalla Chiesa al prin-
 cipato.

Tra gli errori di Giovanni Hus fu condanna-
 to nel concilio di Costanza il seguente articolo
 n. 15. « Obedientia ecclesiastica est obedien-
 » tia secundum adinventionem sacerdotum Ec-
 » clesiae, praeter expressam auctoritatem Scri-
 » pturae ». L'ubbidienza ecclesiastica ne' fede-
 li suppone la corrispondente autorità di regi-
 me nella Chiesa; imperocchè non si dà obbli-
 go di ubbidienza, se non verso chi ha l'autori-
 tà di comandare. Dunque se si dà ubbidienza
 ecclesiastica, si dà anche autorità ecclesiastica:
 autorità che vien tolta da chi sottopone l'ester-
 na religione e l'ordine della disciplina all'au-
 torità civile.

Tra gli errori di Lutero fu da Leone X. con-
 dannato l'art. n. 27. « Certum in manu papae
 » et Ecclesiae non esse, statuere articulos fidei;
 » immo nec leges morum, seu honorum ope-
 » rum ». Così è condannato chi nega alla Chie-
 sa l'autorità non solo di decidere in materia
 di fede, ma anche di prescrivere leggi intorno
 al costume, ed il ben operare.

Molto tempo innanzi furono già pros critte sif-
 fatte ree dottrine da Giovanni XXII., come at-
 testa Benedetto XIV. nella costituzione *Ad assi-*
duas, 4. mart. 1755. diretta al primate, arcie-
 vescovi e vescovi del regno di Polonia, in cui
 rinnova la condanna già fatta di un libro in-

titolato : *Principi sopra l'essenza, la distinzione ed i limiti delle due potestà etc.* « *Eo enim tendere, ac collimare vidissetis execrandi foetus auclorem, ut collatam a Christo Domino et Salvatore nostro Ecclesiae suae potestatem, non solum dirigendi per consilia et suasiones, sed etiam jubendi per leges, ac devios contumacesque, exteriore iudicio et salubribus poenis coercendi, atque cogendi, labefactum, convellat, et prorsus eliminet; ecclesiasticum ministerium ita saeculari dominationi subiciens, ut ad hanc spectare pronuntiet de externa omni ac sensibili gubernatione cognoscere ac judicare. Pravum ac perniciosum systema, jampridem ab apostolica sede, praesertim vero a Johanne XXII., praedecessore nostro, constitutione incipiente: Licet juxta doctrinam, reprobatur, ac pro haeretico expressè damnatum, fallacibus ratiunculis, fucatis, atque ad religionem compositis verbis, confortisque Scripturarum ac patrum testimoniis impudens scriptor obtrudit, quo simplicibus et minus cautis facilius imponat.* »

Finalmente non è da ommettersi, che nelle suddette proposizioni del prelato si scuopre una incoerenza tale, che per sè sola fa piena prova della insussistenza e falsità del suo sistema. Pretende egli per una parte che l'ispezione e disposizione della esterna religione, e disciplina ecclesiastica sia un diritto essenziale del principato, per la stretta connessione che ha collo stato politico. Dice per altra parte che questo diritto d'ispezione e disposizione ebbero i principi cristiani dal punto che adottarono la cristiana religione; e soggiunge, pag. 6., che il principe cattolico esercita la podestà sopra l'esterna disciplina in tutte le provincie a lui soggette. Qui risalta manifesta l'incoerenza. Se li principi cominciarono ad avere diritto e podestà sopra l'esterna disciplina, dacchè adottarono la cristiana religione; e se una tale podestà è propria del principe cattolico ne' suoi stati; questa podestà non può dirsi, nè aversi per diritto essenziale del principato; giacchè de' diritti essenziali del principato godono anche i principi infedeli, non ostante la loro infedeltà, nè alcun diritto essenziale di principato acquistano per la conversione loro al cristianesimo. All'incontro se si vuole che la suddetta podestà sia un diritto essenziale del principato, non può dirsi per l'addotta ragione, che sia essa nata nei principi cristiani dacchè adottarono la cristiana religione; posciache innanzi alla loro conversione dovea onninamente ad essi competere, non meno che ogni altro diritto, proprio ed essenziale del principato.

Amesso poi questo principio, non possono rifiutarsi le conseguenze che per necessaria e diretta illazione manifestamente ne derivano. Dovremo dunque ammettere 1. che dal punto in cui nacque il cristianesimo, l'ispezione, la cura e disposizione della esterna religione e di-

sciplina fu diritto proprio ed essenziale dei principi infedeli, che allora governavano l'impero: che a questi spettava *far leggi per la necessità della religione e della Chiesa: conferire i ministeri ecclesiastici: punire ed anche deporre li cherici: dividere le diocesi: definire giudizialmente le controversie ecclesiastiche: prescrivere le leggi da osservarsi nella elezione de' vescovi.* Funzioni tutte, che esercitate, come dice il prelato, da Costantino e dai suoi figli e successori, sono, secondo lui, altrettanti monumenti della podestà che egli attribuisce al principato. Sebbene qui non è da dissimularsi l'inganno fatto al prelato da chi stese la sua lettera, mentre consta qualmente Costantino protestò apertamente non competergli alcuna ingerenza nei giudizi ecclesiastici; e allorchè il suo figlio Costanzo prese arrogarsela, fu questa sua pretesione altamente riprovata, e di comun consenso da que' molti santi ed insigni vescovi e dottori della Chiesa, che componevano il ceto episcopale cattolico di que' tempi.

Dovremmo 2. ammettere che lo stesso diritto di regolare il culto esterno della religione, e la disciplina risiede tutt'ora presso i principi non solo acattolici, ma anche maomettani e gentili, che hanno Chiese cristiane nelle provincie soggette alla loro dominazione: che però ad essi compete *jure proprio* promuovere ai gradi ecclesiastici, dividere le diocesi, deporre li cherici, prescrivere leggi da osservarsi nella elezione dei vescovi.

3. Che dal principio della predicazione evangelica gli apostoli, ed i loro successori nelle ordinazioni che fecero concernenti il culto esterno e la disciplina, si arrogarono indebitamente un diritto che essendo proprio ed essenziale del principato, non poteva loro competere: che per tanto dovettero esser nulle, invalide, illecite tutte le loro ordinazioni in tal genere, siccome procedenti da autorità usurpata, con manifesta ingiuria del principato.

4. Che però se non giunge l'impegno del prelato, fino a voler lacciare d'usurpatori gli apostoli ed i loro successori; e se riconosce che giuste e legittime furono le loro prescrizioni in fatto di disciplina, prescrizioni emanate nei primi tempi, ed osservate non solo senza presunto consenso, ma anche contro l'espresso divieto dei regnanti; dee altresì per necessaria e diretta illazione riconoscere, che gli apostoli ne ebbero da Cristo la competente, legittima autorità; e che una podestà conferita da Dio medesimo non può essere tolta, nè ristretta, nè legittimamente combattuta ed impugnata da veruna umana podestà.

II. Primato del romano pontefice.

« Ipse (romanus pontifex) ordine ac dignitate ceteros antecellens episcopos, eo curam impendere debet, ut episcopi simul omnes, sin-

gulfique seorsim non impedito iurium a Deo acceptorum exercitio potiantur. Sicut enim naturae repugnat velle membrum unum alterius motum impedire; ita aequè eidem adversatur, etiam partem dumtaxat hujus potestatis eidem subtrahere. Nullibi legere est pontifices in primaeva Ecclesia episcoporum jurisdictioni se se immiscere voluisse; quippe quod jus sacri canones eidem negabant.

Pag. 6. Illa igitur primaeva et essentialia primatus jura censenda sunt, sine quibus haec unio in Ecclesia perdurare nequit. Quo autem haec salva consistat, requiritur, ut pontifex supremam inspectionem, curamque in omnes particulares Ecclesias extendat: ipsius est invigilare, ut singuli episcopi muneris sui partes adimpleant, ne in Ecclesiae corpore stabilita a Jesu Christo et apostolis harmonia turbetur.

Universum Ecclesiae regimen sequentibus hisce continetur. Princeps catholicus per omnes sibi subditas provincias in externam disciplinam potestatem exercet: interior disciplina, omne illud scilicet, quod religionis vocabulo continetur, singulis episcopis suis in dioecesium a Deo commissa est; pontifex superintendens curam gerit, ut ab episcopis essentialia illa, sine quibus religio cessat, custodiantur. Hac ratione pontifex unionis centrum existit, cui obedire episcopi tenentur, utpote a Jesu Christo eidem subordinati. *Quod si hi lubentes injuncta sibi a Deo officia expleant*, pontificis suprema inspectio solo probitatis illorum testimonio absolvitur.

Animadversioni. Facciamo una breve analisi dei passi riferiti. Riconosce il prelato, che il romano pontefice ha una preminenza di ordine, e di dignità sopra gli altri vescovi. Riconosce che egli è centro dell'unione, cui li vescovi sono tenuti di ubbidire, siccome a lui subordinati da Gesù Cristo. Ma insieme restringe l'autorità pontificia ad invigilare che li vescovi godano del libero esercizio dei diritti conceduti loro da Dio: e soggiunge esser contro natura, *partem dumtaxat hujus potestatis eidem subtrahere*. Dippiù, non leggersi in alcun luogo, che nella primitiva Chiesa abbiano voluto i pontefici frammischiarli nella giurisdizione de' vescovi, sendochè un tal diritto era loro negato dai canoni: che li diritti primitivi ed essenziali del primato quegli sono, senza li quali non può durare l'unione nella Chiesa; cioè una suprema ispezione e cura, che si stenda sopra tutte le Chiese particolari, e il cui ufficio consiste ad invigilare, *ut singuli episcopi muneris sui partes adimpleant*: che ove questi volenterosi adempiscono ai doveri, loro da Dio ingiunti, quella ispezione solo probitatis illorum testimonio absolvitur, finisce, termina e si risolve in una mera e semplice testimonianza della loro probità.

Tuttochè dica il prelato, che li vescovi deb-

bano ubbidire al pontefice romano, siccome a lui subordinati da Gesù Cristo; pure il contesto tutto della lettera troppo grave fondamento appresenta di pensare, che egli non riconosca nel romano pontefice se non se un primato d'onore, d'ispezione, di direzione, e non come insegna la dottrina cattolica, un vero primato di autorità, di podestà e di giurisdizione. 1° perchè insinua che nella primitiva Chiesa i pontefici romani non si frammischiarono mai nella giurisdizione de' vescovi, e che ciò era negato loro dai canoni. 2° perchè riduce li diritti primitivi ed essenziali del primato ad una semplice cura ed ispezione, consistente ad invigilare che i vescovi adempiano a' loro doveri, nè siano impediti nell'esercizio de' loro diritti. 3° perchè dice espressamente, che quando i vescovi facciano il loro dovere, una tale ispezione termina nella sola testimonianza della loro probità. 4° perchè appresenta qual assurdo, contrario alla natura, che una qualunque parte di autorità si sottragga ai vescovi. 5° perchè prendendosi a dichiarare al suo popolo i diritti del primato, sopprime e tace il primato di autorità e giurisdizione; la cui menzione dovea onninamente farsi per non indurre il suo popolo in errore circa un articolo appartenente al dogma. Per questi motivi e per altre non meno ree proposizioni, concernenti le dispense e le riserve, delle quali si dirà in appresso, sembra che al prelato corra un preciso e indispensabile dovere di sincerare la sua fede, con espressa dichiarazione: qualmente egli senza tergiversazione riconosce nel romano pontefice il capo visibile della Chiesa ed il Vicario di Cristo; il cui primato non è soltanto d'onore, d'ispezione, e direzione, ma di suprema autorità e podestà nella Chiesa universale, siccome consta dalla Scrittura, dalla tradizione, e dalla condanna degli errori dei novatori in tale proposito. — Errori di Marsilio di Padova, e di Giovanni di Gianduno, condannati come eretici da Giovanni XXII, constit. *Licet juxta doctrinam*, ann. 1327. num. 2. « Item quod beatus Petrus » apostolus non fuit plus caput Ecclesiae, » quam quilibet aliorum apostolorum, nec ha- » buit plus auctoritatis, quam habuerunt alii » apostoli, et quod Christus nullum caput dimisit Ecclesiae, nec aliquem fecit Vicarium suum ». Num. 5. « Ultimo quod papa, vel » tota Ecclesiae simul sumpta, nullum hominem » quantumcumque sceleratum potest punire » punitione coactiva, nisi imperator daret eis » auctoritatem ». È dunque dogma cattolico che al papa ed alla Chiesa compete *jure proprio* l'autorità del regime non solo direttivo, ma coattivo. — Nel concilio di Costanza, an. 1414. furono condannati i seguenti articoli di Vicleffo, e di Giovanni Hus: del primo num. 41. « Non est de necessitate salutis credere » romanam Ecclesiam esse supremam inter a-

« *illas Ecclesias* ». Di Hus, n. 7. « *Petrus non fuit, nec est caput Ecclesiae sanctae catholicae* ». N. 27. « *Non est scintilla parentiae, quod oporteat esse unum caput in spiritualibus regens Ecclesiam, quod semper cum ipsa militante Ecclesia conversetur, et conservetur* ». E quindi nella bolla di Martino V. contro gli errori di Vicleffo e di Hus, vien prescritto, che chiunque ne sia sospetto venga interrogato: « *Utrum credat, quod papa canonice electus, qui pro tempore fuerit (ejus nomine proprio expresso) sit successor beati Petri, habens supremam auctoritatem in Ecclesia Dei* ». — Nel concilio di Firenze, an. 1438, fu fatta la seguente definizione: « *Definimus, sanctam apostolicam sedem et romanum pontificem in universum orbem tenere primatum, et ipsum romanum pontificem successorem esse beati Petri principis apostolorum, et verum Christi Vicarium, totiusque Ecclesiae caput, et omnium christianorum patrem et doctorem existere, et ipsi in beato Petro pascendi, regendi et gubernandi universalem Ecclesiam a Domino nostro Jesu Christo plenam potestatem traditam esse, quemadmodum etiam in gestis oecumenicorum conciliorum, et in sacris canonibus continetur* ». Definizione, che in nessun modo può intendersi fu un semplice primato di onore, e d'ispezione, ma che stabilisce un vero primato di regime, di autorità, di *piena potestà* in tutta la Chiesa. — Tra' gli errori di Lutero fu da Leone X (constit. *Exurge Domine*, an. 1520) condannato l'art. II. 25. « *Romanus pontifex, Petri successor, non est Christi Vicarius super omnes totius mundi Ecclesias, ab ipso Christo in beato Petro institutus* ». — Innocenzo X. con suo decreto, an. 1645, proscrisse come eretica la proposizione, che asseriva l'uguaglianza tra s. Pietro, e s. Paolo: « *Ita explicandum, ut ponat omnimodam aequalitatem inter sanctum Petrum, et sanctum Paulum sine subordinatione et subiectione sancti Pauli ad sanctum Petrum in potestate suprema et regimine universalis Ecclesiae* ». — Neppure sono da trascurarsi le censure, portate contro gli errori dello Spalatense apostata dalla facoltà teologica di Parigi, an. 1617, presso Bail, *Sam. conciliorum tom. 1. p. 82*. « *Propositio: « Sicut apostoli simul et in solidum aristocraticè curam gerunt Ecclesiae, cum potestate aequali et universali; ita episcopi omnes simul et in solidum, eandem regunt Ecclesiam, singuli una plena potestate »*. Censura: « *Haec propositio est haeretica, et schismatica; quoad ultima verba, singuli cum plena potestate* ». Propositio: « *Episcopi dicuntur apostolorum successores, qui in eorum officio, quod erat apostolorum omnium commune, succedant, omnes omnibus in solidum* ». Censura: « *Haeretica est et schismatica, cum agat de jurisdictionis apostolicae potestate* ». Proposi-

tio: « *Erat ergo (Ecclesia romana), et est Ecclesia praecipua, nobilitate, existimatione, nomine, et dignitatis auctoritate, non regiminis et jurisdictionis principatu* ». Censura: « *Haec propositio est haeretica et schismatica, quatenus aperte insinuat romanam Ecclesiam jure divino auctoritatem in alias Ecclesias non habere* ». Propositio: « *Unumquemque episcopum jure divino esse universalem* ». Censura: « *Haec propositio est haeretica et schismatica, ac unitatis Ecclesiae subversiva* ». Propositio: « *Monarchiam semper Christus a sua Ecclesia amovit, et eam ipsa Ecclesia est abominata* ». Censura: « *Haec propositio est haeretica, schismatica, et ordinis ecclesiastici perturbativa et subversiva* ». Propositio: « *Omnes sane episcopi sunt omnium apostolorum, etiam Petri, in solidum successores* Non enim Petrus habuit quidpiam peculiare, in quo ei dari debet magis, quam coeteris omnibus, successio » Censura: « *Prior propositio, qua parte statuit singulos episcopos esse Petri successores, est captiosa: quia Petrus ultra potestatem ordinis, in qua ei succedunt episcopi, aliam habuit jurisdictionis apostolicae, cui solus romanus pontifex succedit: posterior est haeretica, schismatica, et hierarchici ordinis perturbativa* ». Il clero gallicano nell'assemblea del 1681 parla del romano pontefice nei termini seguenti: « *Caput est Ecclesiae, centrum unitatis: obtinet ille in nos primatum auctoritatis et jurisdictionis, sibi a Christo Jesu in persona sancti Petri collatum: qui ab hac veritate dissentiret, schismaticus, immo et haeticus esset* ». (presso il Tourpeli *De Eccl. q. V. art. 2*) — Nell'anno 1668, sendo stata la facoltà teologica di Parigi richiesta dal parlamento del suo sentimento dottrinale sopra una proposizione, nella quale si trattava del romano pontefice, spiegossi con dire: « *Duxit diserte repetere, quod olim non semel professus est, romanum episcopum esse jure divino summum in Ecclesia pontificem, cui omnes christiani parere teneantur; et qui immediate a Christo non honoris solum, sed potestatis ac jurisdictionis primatum habeat in tota Ecclesia* ». — In vista pertanto delle sovra riferite condanne, sembra che la proposizione *Quod si (episcopi) habentes injuncta sibi a Deo officia expleant, pontificis suprema inspectio solo probetis illorum testimonio absolvitur*; presa ut jacet, ed in quanto esclusiva della suprema, vera potestà di regime, propria *jure divino* del pontefice, qual capo visibile e pastore della Chiesa universale, possa qualificarsi non solo come falsa, ed erronea, ma ancora come schismatica ed eretica.

III. Delle Dispense.

Pag. 11. Constat tribus primis saeculis episcopos, propriorum jurium minime ignaros, circa canones ecclesiasticos absque interveniente pontificis auctoritate dispensationes concessisse

Pag. 12. Vi juris hujus subsequenter saeculis omnis generis dispensationes, quas quidem necessitas aut Ecclesiae utilitas exigebat, ab episcopis conferebantur.

Pag. 13. Jus dispensandi circa matrimonia ad undecimum usque saeculum ab episcopis exercebatur. Igitur et imposterum jus hoc episcopis proprium permaneat, praesertim cum nec codex canonicus, nec tridentinum concilium id juris papae reservaverit.

Animadversioni. Cominciamo a rilevare qui una manifesta incoerenza del prelato. Egli, come si è veduto, attribuisce al principato il diritto di disporre della esterna religione e della disciplina ecclesiastica; che sono le materie nelle quali possono aver luogo le dispense in certi casi. Ora egli è ben chiaro, che chi ha diritto di disporre della disciplina, è quello solo che abbia diritto *jure proprio* di dispensare in fatto di disciplina; giacchè per mezzo della dispensa si sospende, e si altera l'ordine di essa ne' casi per li quali si concede. Chi dispensa in fatto di disciplina, dispone anche in certo modo della disciplina. Se dunque al principato compete essenzialmente il diritto di disporre della disciplina, e di accomodarla allo stato politico, come dice il prelato; al principato dee altresì competere essenzialmente il diritto di conoscere e di giudicare quali sieno li casi, nei quali può farsi luogo alla dispensa senza turbamento del sistema politico. Pure il prelato attribuisce qui *jure proprio* ai vescovi il diritto di dispensare in tutte le leggi canoniche concernenti la disciplina. Dunque con manifesta incoerenza attribuisce ai vescovi *jure proprio* un diritto, che direttamente si oppone al diritto, che secondo lui compete essenzialmente al principato. Per una parte con accordare ai principi l'ispezione e la disposizione della disciplina, egli la sottrae alla Chiesa; e per altra parte con accordare ai vescovi il diritto di dispensare *jure proprio*, restituisce alla Chiesa lo stesso diritto d'ispezione e di disposizione intorno alla disciplina. Sono le incoerenze argomenti palpabili della falsità di un qualunque sistema. Ma passiamo ad altri riflessi.

Attribuire ai vescovi il diritto di dispensare *jure proprio* nelle leggi universali della Chiesa, alle quali sono soggetti gli stessi vescovi (fuorchè nei casi conceduti, e secondo il modo conceduto), egli è un togliere ogni vincolo di subordinazione nell'ordine gerarchico, con offendere quella massima di buon senso, uni-

versalmente adottata, che nulla può l'inferiore sulle leggi del superiore.

Questo diritto compete onninamente *jure proprio* al romano pontefice. L'antichità ne somministra molti insigni monumenti; basterà accennare questi pochi: 1. La sentenza del papa s. Melchiade nella causa di Ceciliano, tanto esaltata da s. Agostino; in cui concede che gli ordinati da Majorino possano ritenere i loro vescovati, quando si riuniscano alla Chiesa. Presso Constant col. 327. — 2. La decretale di s. Siricio ed Himerio tarraconense cap. 15. ove togliendo ogni speranza di ulteriore promozione a certi cherici, concede per via di benigna dispensa, che possano ministrare nell'ordine di già ricevuto. 3. Il ricorso de' vescovi d'Africa al papa s. Anastasio, da cui fu dispensato che li cherici donatisti, nell'abjurare lo scisma, potessero rimanere ne' loro gradi. Presso Constant col. 733. — 4. La decretale di Gelasio I. ad episcopos Lucaniae cap. I. presso Labbeo, tom. V. edit. Ven. col. 313. — 5. Le dispense chieste dall'ottavo concilio ecumenico, costantinopolitano IV. a papa Adriano II. delle quali Natale Alessandro, *dissert. de photiano schismate*, n. 22: il quale poi ne conclude meritamente: « Magnificum sane pro » romani pontificis primatu testimonium, quod » synodus oecumenica dispensationes a summo » pontifice roget, etque non aliis patriarchis, » potestatem a Christo conceditam agnoscat tem- » perandi severitatem canonum, qui ab Eccle- » sia recepti sunt universa ». — Fu riconosciuto questo diritto dallo stesso concilio di Basilea nella lettera sinodale: *Summi pontificis Eximia, quae ab eo auferri nequit*.

Gratuitamente asserisce il prelato, che fino all'undecimo secolo furono concedute da' vescovi le dispense matrimoniali.

Tomassino, citato con lode dal prelato (nella nota e della lettera), sull'articolo della dignità e potestà dei vescovi, stabilisce egregiamente la massima, direttamente contraria al suo sentimento part. I. l. 2. c. 13. n. 8. « Eo fun- » damento nititur illa canonistarum distinctio, » quando docent eo differre dispensationes ab » absolutionibus, quod dispensare non possint » episcopi, nisi ubi illa eis expresse in jure » potestas conceditur; et absolvere a quibuscum- » que possint criminibus, nisi ubi expresse pon- » tifici summo reservata fuerit. Quippe ordo » episcopalis plenissimam complectitur potesta- » tem remittendorum peccatorum, non relaxan- » darum legum ». Quindi la proposizione insinuata dal prelato, che li vescovi possano in virtù di diritto proprio concedere dispense di qualunque genere, è proposizione falsa, temeraria, erronea, perturbativa della disciplina e gerarchia ecclesiastica. Ed in quanto si stendesse, secondo l'ampiezza delle parole, *cujuscumque generis*, alla potestà di dispensare per l'omissione o commutazione dei riti, approva-

ti nella solenne amministrazione dei sacramenti, soggiacerebbe all'anatema fulminato dal sacro concilio di Trento, sess. VII. can. 13. sovra riferito.

IV. Delle Riserve.

Pag. 13. Consuetudini debetur ortus reservationum papalium. Consuetudinem hanc peperit ignorantia episcoporum saeculi XII., qui frequenter pontificem sibi consulendum putabant; non equidem potestati suae diffusi, at consilio se indigere rati, ne a legum scopo aberrarent.

Animadversioni. Giacchè il sacro concilio di Trento dichiarò espressamente sess. XIV. c. 7. che « Merito pontifices maximi pro suprema » potestate sibi in Ecclesia universa tradita, causas aliquas criminum graviores suo potuerunt » peculiari iudicio reservare », pare non rimaner dubbio che la proposizione possa qualificarsi, quale falsa, temeraria, ingiuriosa all'ordine episcopale, sovversiva della gerarchia ecclesiastica, erronea.

È poi mirabile quella taccia d'ignoranza che il prelado comparte sì liberamente ai vescovi del XII secolo, in cui pure fiorirono un s. Brunone di Segni, s. Anselmo cantuariense (detto dall'Abbate Fleuri, il più gran metafisico, che abbia avuto la Chiesa di Dio dopo s. Agostino), Odone cameracense, Leone Marsicano card., Ivone carnotense, s. Norberto di Maddeburgo, beato Amedeo di Losanna, Pietro Lombardo, s. Tommaso cantuariense, Giovanni di Sarisberi. Fu pure illustrato quel secolo dalla dottrina, non meno che dalla pietà di s. Bernardo, Padre della Chiesa; per tacere di altri insigni dottori rammentati da Natale Alessandro, e dagli altri scrittori della storia ecclesiastica.

Se segno o effetto d'ignoranza fosse il consultare la santa sede, ignorantissimi dovrebbero dirsi li più dotti personaggi della Chiesa nei secoli più rinomati, li quali se ne fecero un pregio e un dovere; come consta dalle risposte dei pontefici alle loro consultazioni, raccolte dal Constant, e da innumerabili altri monumenti tratti dalle opere dei santi padri di ogni secolo.

V. Dei Vescovi.

Pag. 4. Quamdiu episcopus violatae legis ecclesiasticae reum se nescit, uni Deo rationem reddere tenetur.

Pag. 5. Aequae (naturae) adversatur, etiam partem dumtaxat hujus potestatis eisdem (episcopis) subtrahere.

Animadversioni. Queste proposizioni, in quanto insinuano che li vescovi, qualora non si sentano colpevoli, non sono tenuti di render ragione ai loro superiori nell'ordine gerarchico: e che la podestà di giurisdizione dei vescovi non possa essere ristretta nel suo esercizio, neppure dai canoni, e decreti della Chiesa univer-

sale, e del supremo capo della medesima, sono proposizioni false, temerarie, sovversive della disciplina e gerarchia ecclesiastica. Nel canone apostolico 35. vien prescritto: « Epi- » scopos gentium singularem scire convenit, » quis inter eos primus habeatur, quem velut » caput existiment, et nihil amplius praeter » ejus conscientiam gerant ». Regola, confermata dalle disposizioni d'innumerabili canoni in tutte le età susseguenti.

VI. Del Monachismo.

Pag. 8. Quod attinet sublationem monasteriorum, quae vitae contemplativae, atque inertis inserviebant....

Pag. 9. Quoniam vero id institutum ejusmodi erat, ut inertis sequeque vitae viam sterneret.

Pag. 11. Quamvis igitur plura adhuc, immo omnia monasteria, a Monarchia nostra extinguerentur, nil prorsus inde sanctissimae religioni nostrae detractum foret.

Animadversioni. Risalta pur troppo agli occhi l'affinità di queste proposizioni, sia coll'artic. 21. di Violeffo, condannato nel concilio di Costanza: « Si quis ingreditur religionem » privatam qualemcumque, tam possessionato- » rum, quam mendicantium, redditur ineptior, » et inhabilior ad observantiam mandatorum » Dei »; sia coll'artic. 41. di Latero, prescritto da Leone X. « Praelati ecclesiastici et pri- » cipes saeculares non male facerent, si omnes » saccos mendicitatis deicerent ». Inoltre quelle proposizioni feriscono lo stato di una pubblica professione de' consigli evangelici, e della vita contemplativa; stato e vita sempre commendati nella Chiesa, come conformi allo spirito, e alla dottrina del Salvatore, ed agli insegnamenti apostolici: sono ingiuriose all'universale pratica della Chiesa, all'unanime sentimento dei padri, dai quali fu sempre commendata ed esaltata colli maggiori encomii la professione ed istituzione della vita monastica; come consta dalle aperte testimonianze dei santi Atanasio, Basilio, Crisostomo, Ambrogio, Girolamo, Agostino, in somma di tutti li padri. Nè pare certamente che sia dicevole oggi giorno ad un prelado di prendersela contro il coro intero dei santi vescovi e dottori, con dire male di una istituzione, della quale dissero essi tanto bene. Onde pare che possano qualificarsi le suddette proposizioni come false, temerarie, scandalose, offensive delle pie orecchie, ingiuriose alle istituzioni della Chiesa e alla dottrina dei padri.

VII. Delle Austerità.

Pag. 21. Dum externa austeritas parum prodest, interna probitas in hac et altera vita felices nos reddit.

Animadversioni. L'esterna austerità non ha-

sta senza lo spirito interno della pietà. S. Giovanni Battista sì altamente commendato nel vangelo congiunse l'una con l'altra. L'austerità esterna è stata da tutti li Santi abbracciata, qual mezzo adattatissimo per soggiogare le ribellanti passioni, ed inoltrarsi nelle vie della perfezione evangelica. Dire pertanto che l'esterna austerità è poco proficua, ella è proposizione falsa, scandalosa, offensiva delle pie orecchie, contraria all'insegnamento e allo spirito della Scrittura e della tradizione, che prescrive le laboriose opere della mortificazione e della penitenza.

VIII. Della orazione.

Pag. 21. *Quamvis oratio ejusmodi esse debet, qualis ipsa religio, tota scilicet spiritalis et coelestis.*

Animadversione. Questa proposizione inquanto esclusiva di ogni rito materiale e sensibile, come appartenente essenzialmente alla religione, sarebbe manifestamente eretica; giacchè gli stessi sacramenti appartengono essenzialmente alla religione di Cristo, e questi riti esterni et sensibili perficiuntur.

IX. Sul diritto di seguire il proprio giudizio.

Pag. 15. *Unicuique jus est sectandi religionem, quae ipsi suomet judicio vera esse videtur.*

Animadversione. È mirabile (per dirlo in passando) che il prelato accordi agli eretici il diritto di seguire a dettame del proprio giudizio i loro errori, e riti superstiziosi; e poi neghi a pag. 21. ai suoi fedeli il diritto di praticare le divozioni, che a proprio giudizio credono pie ed utili: « At non id vobis juris est, » ut, recens per vosmet inventis, nihil valentibus devotiunculis religionem deformetis ». Se questi non hanno un tal diritto, e debbono dipendere dall'autorevole insegnamento della Chiesa, come è vero; perchè avranno diritto gli eretici di sformare con errori assai peggiori la religione di Cristo? Ma di questo spirito di tolleranza si dirà qualche cosa di più nelle riflessioni sovra lo scritto aggiunto alla lettera, ad oggetto di giustificarne i sentimenti.

Explanatio propositionum etc.

A giustificare il suo detto, che l'uomo ha dalla natura il diritto, *jus*, di seguire l'indirizzo della sua coscienza (tuttochè errante) nell'indagare la verità, cita il prelato due passi di s. Ambrogio. Il primo *lib. 1. De officiis*, cap. 26. n. 125. In questo capo dice il s. dottore che agli uomini è insito, secondo la natura umana lo investigare il vero; o con rilevare le incoerenze e gli errori dei filosofi, che ne trattarono, rileva insieme la difficoltà

di rinvenirlo. Tale è l'argomento di questo capo, come è spiegato nell'argomento dagli stessi Maurini; ma nulla vi ha in ciò che possa giovare all'intento del prelato. Non mai dice s. Ambrogio, che i filosofi avessero diritto di seguire gli errori nei quali caddero, seguendo il dettame del privato loro giudizio. Anzi nel capo seguente dimostra quanto sia il pericolo di errare nell'esame del giusto, e dell'ingiusto, citando il testo dei proverbi cap. 17. *Qui enim justum judicat injustum, injustum vero justum, execrabilis apud Deum.* Invano pertanto insinua il prelato, che l'uomo abbia diritto, *jus*, di seguire l'indirizzo di una coscienza errante. Ed in vero li Giudei anch'essi opponevano agli apostoli il dettame della loro coscienza; stimavano obsequium se praestare Deo: con tutto ciò non dubitò il protomartire santo Stefano rimproverare la loro pervicacia con quelle tremende parole: *Vos semper Spiritui Sancto resistitis.* Nel resistere per impulso della loro coscienza, errante, alla predicazione degli apostoli, resistevano realmente li Giudei allo Spirito Santo, che per mezzo dell'apostolica predicazione li chiamava al lume e all'ubbidienza della fede. Dirà forse il prelato, che il dettame di quella errante coscienza desse loro il diritto, *jus*, di resistere allo Spirito Santo? Al lume, all'ubbidienza della fede chiamati sono gli eretici per mezzo dell'insegnamento della Chiesa, come il furono i Giudei per la predicazione degli apostoli. Nel seguire pertanto il dettame della loro coscienza errante resistono realmente alla chiamata dello Spirito Santo; e si vorrà trasformare una tale resistenza in un vero e legittimo diritto?

Che tal uomo, illuso da coscienza errante, siasi a credere che egli è obbligato di mentire per salvare un amico, meritamente dirassi che egli non è in colpa, posto che il suo errore fosse affatto invincibile; ma non perciò dirassi che dall'errore egli acquisti il diritto di mentire. Lo stesso vale degli eretici, quando si supponesse in taluno di essi una ignoranza invincibile; troppo difficile a verificarsi a fronte del pubblico insegnamento della Chiesa.

Il secondo passo di s. Ambrogio è tratto dall'*epist. cl. I. ep. 2. n. 28.* « Nervi enim » sunt, et quidam artus sapientiae, non temere credere, maxime in causa fidei ». Convien dire che il prelato non abbia riscontrato questo passo nella lettera stessa del Santo; che troppo bene vi avrebbe ravvisata una chiara e limpida condanna del suo sistema. La lettera è indirizzata al vescovo Costanzo, cui tra l'altre cose raccomanda la Chiesa d'Imola: ed ecco come comincia il num. 28. citato, di cui si riferiscono soltanto le ultime parole: « Habes illic Illyrios de mala doctrina arianorum, cave eorum zizavia: non appropinquent fidelibus, non serpant adulterina sc-

» *min. Adventant; quid propter unam perfidiam*
 » *acciderit sibi; quiescant ut veram fidem se-*
 » *quantur. Difficile quidem imbuti animi infi-*
 » *delitatis venenis aboleri possunt impletatis*
 » *suas glutinum; si tamen in his virus infau-*
 » *stum inoleverit, nec facile his credendum pu-*
 » *tes.* ». E prosegue colle parole sopra citate:
 « Nervi animi sunt etc.

Da questo testo si comprende quanto fosse alieno s. Ambrogio dall'approvare il consorzio, e la famigliare convivenza dei cattolici cogli eretici, e la libertà o facilità in questi di potere spargere i loro velenosi errori: anzi raccomanda che non si accostino ai fedeli, che non si lascino serpeggiare le depravate loro dottrine: tratta di perfidia l'impegno loro ed. attaccamento all'errore, cui per privato giudizio aderivano: vuole che si quietino e seguano la vera fede; e per premunire i fedeli contro le loro insinuazioni, colle parole citate dal prelato, li avverte di non prestare facilmente fede agli eretici, mentre è ufficio della sapienza il non credere temerariamente, massime in causa di fede (1).

Si potrebbero raccogliere altri luoghi non pochi, ne quali dimostra s. Ambrogio il suo allontanamento dal sistema del prelato. Basti ciò che egli dice *lib. 1. De fide ad Gratianum*, c. 6. n. 46., ove avendo rappresentata l'eresia sotto la tetra immagine di un'idra, distinta in varie forme di perfidia, prosegue, n. 47., ad ispirarne l'abborrimento e la fuga degli eretici, concludendo con testi della Scrittura: « Scriptum » est enim: *Sepi aures tuas spinis; et alibi: Vi-*
 » *dete canes, videte malos operarios; et iterum:*
 » *Haereticum hominem post primam correptionem*
 » *devita, sciens quia subversus est, qui ejusmodi*
 » *est, et delinquit etc.* ». Chiarissima è pure l'autorità dell'apostolo s. Giovanni a tal proposito *epist. 2. v. 10. Si quis venit ad vos, et hanc doctrinam non affert, nolite recipere eum in domum, nec Ave ei dixeritis.* Dirà forse il prelato che gli apostoli mancavano di carità, in predicare l'allontanamento dagli eretici?

Di santo Agostino cita il prelato in primo luogo un passo, tratto dal libro *De utilitate credendi*,

(1) La suddetta sentenza: *Nervi enim sunt, et quidam artus sapientiae, non temere credere; è sentenza di Epicarmo, filosofo e poeta siracusano, uditor di Pitagora. Si trova questa citata da Cicerone in greco nelle lettere ad Attico, lib. 1. epist. 19., e tradotta in latino *De petit. comul.* c. 10. Non fu ciò avvertito dagli editori Maurini. Se ne valse s. Ambrogio senza citare l'autore, che facilmente poteva esser noto al vescovo cui egli scrivea. Alla sentenza del poeta non temere credere, aggiunse il santo: *maxime in causa fidei, quas raro perfecta est in hominibus.* Con che pare che il suo intento fosse di avvisare Costanzo a stare in guardia contro le imposture che spacciavano gli ariani a favor loro, e della loro setta non meritando essi che loro si prestasse fede; onde appare anche per questo verso, quanto poco il passo del s. dottore possa giovare all'intento del prelato.*

cap. XV. n. 25. « Duas personas in religione » sunt laudabiles: una eorum, qui jam inve-
 » *nerunt (verum)...; alia eorum, qui studio-*
 » *sissime et rectissime inquirant.* ». Gli editori Maurini spiegano in fronte del libro lo scopo del santo dottore, null'affatto favorevole all'intento del prelato: « Opus Honorati causa scri- » psit, ut a manichaeorum errore amicum re- » vocaret... Deceptus fuerat Honoratus speciosis » illis manichaeorum pollicitationibus, quibus » se nihil nisi quod ratione evidens et apertum » fieret, docturos promittebant: irridebatque » ille in catholicae Ecclesiae disciplina, quod » fides hominibus imperaretur, nec verum eis » demonstraretur. ». Dimostra il santo dottore l'irragionevolezza del procedimento dei manichei; ed insieme che la rettilissima per giungere al vero, ella è di sottoporsi all'autorità della Chiesa cattolica.

Il secondo passo è tratto dal libro *Contra epist. fundamenti, cap. 2. « Illi in vos saeviant, qui nesciunt etc.* ». Circa questo passo notano gli editori maurini nella vita del Santo *lib. IV. cap. XI. n. 8*, che s. Agostino si era proposto d'indurre i manichei al ravvedimento, col dimostrare verso di essi sentimenti di misericordia, anzi che di odio. Non però il santo adotta la massima, esposta dal prelato nella sua lettera di pretesa giustificazione in questi termini, « Donec accuratior alia verae religio- » nis cognitio succedat, eam quam nunc habent, » mancā licet et imperfectam veritatis cogni- » tionem, ejusque ductum fideliter sequi debant: » nos vero ex intimis visceribus commiserari, » si utpote homines communī naturae nexu no- » biscum conjuncti, veritatem investigent, reli- » giosae explorent, et tamen non reperiant ».

Assurdo è il pensare che gli eretici non ritrovassero la verità, se religiosamente la ricercassero, *religiose explorarent.* L'opposizione al lume della fede, come vien proposta dalla Chiesa cattolica, proviene da qualche prava disposizione, che offusca il loro intelletto; toltà la quale, e mediante la grazia di Dio, che non manca, ben tosto ravviserebbero i luminosi caratteri di veracità, che distinguono la cattolica religione da tutte le sette erranti. E certamente a tutte le sette separate dalla Chiesa si può meritamente applicare ciò che il S. Dottore dice in particolare dei donatisti, scrivendo a Celere, uomo illustre per nascita e per gl'impieghi sostenuti, *epist. 56 edit. maur.* « Nullo autem modo dubitave- » rim de iudole tua, quod ista consuetudine » donatistarum facillime te extrahes, si reli- » giosissime ipsam christianam puritatem non » parvipenderis » (si noti già che s. Agostino procurava di ritrarre Celere dalla famigliare consuetudine che teneva egli coi donatisti, come contraria alla purità del cristianesimo). Prosegue poi il santo dottore: « Quam inconcussis » enim documentorum firmamenti error ille » convincatur, non magnum est etiam tardis

» ingente, et tantum patienter atque intente
» audierint, pervidere. Sed ad sectandam inso-
» litam vestitadinem, usitatas et quasi familia-
» ris porveritatis vinculum abruptum, ma-
» rum virum est; et nequaquam desperandum,
» adjuvante atque exhortante ipso Domino Deo
» nostro, de generosa libertate, atque plane
» virili pectore tuo ».

Tanto è lontano il santo dottore di riconoscere negli eretici quella buona fede, che il prelato loro attribuisce sì liberamente, che anzi nel lib. 2. *Contra adversarium legis et prophet.* cap. XII. n. 39, non teme di applicare indistintamente agli eretici il detto di s. Giovanni, *epist.* 1, cap. 2. *Nunc antichristi multi facti sunt*; soggiungendo: « *Eos enim dicebat haereticos, qui temporibus apostolorum esse jam ceperant* ».

Circa la distinzione da farsi tra eretico materiale ed eretico formale, pretende il prelato che secondo s. Agostino « *Non nisi haeretici materiales, ut ajunt, sunt ii, qui nulla animi contumacia ad errores adhaerescunt, parati ad amplectendam veritatem, ut primum eorum sese cognitioni obtulerit*; » e cita il cap. 1. n. 1. *De utilitate credendi*. Ma è da notare che in quel libro santo Agostino, non ancora vescovo, trattava coll' amico suo Onorato, il quale neppure era battezzato, e si era lasciato illaqueare dalle false, ingannatrici lusinghe dei manichei. Qual poi sia la precisa differenza, che distingue l'eretico materiale dall'eretico formale, lo spiega distintamente il santo dottore già vescovo e provello, *De baptismo cont. donatistas*, lib. IV. cap. 16. n. 23., ove proponendo, per via d'esempio, un uomo, il quale sentisse di Cristo, come Fotino, stimando per altro quella essere la fede cattolica, soggiunge: « *Istum nondum haereticum dico, nisi manifestata sibi doctrina catholicae fidei, resistere maluerit, et illud quod tenebat, elegerit* ». Il carattere pertanto, che costituisce l'eresia formale consiste in questo, che l'uomo ritenga il suo errore, anche in vista dell'insegnamento contrario della Chiesa cattolica. Per esimersi adunque un battezzato dalla taccia di eresia formale, non basta, che si dimostri pronto ad abbracciare il vero, qualora siasi capacitato di averlo per suo privato giudizio rinvenuto; ma è duopo che pronto sia e disposto a deporre il suo errore, subito che sappia, che un tal errore è condannato dalla Chiesa, e sia in conseguenza paratus corrigi per Ecclesiam. La resistenza all'autorità visibile della Chiesa insegnante è quella, che costituisce l'eretico formale, nè questa va disgiunta da contumacia. Quindi è che s. Agostino in questo stesso libro *de bapt.*, nel passo citato dal prelato, cap. 20. n. 27., ove non ardisce precipitare la sentenza, se sia da preporci ad un pessimo cattolico un eretico in cui non trovino gli uomini cosa da riprenderci; non esime però un tal eretico dalla taccia di animo superbo, nemico della verità, e

discrepante dalla modestia; e dispartito insiste sul pericolo della comunicazione dei cattolici con gli eretici.

Inoltre s. Agostino lungi dall'approvare il libero esercizio di culto ereticale, approva anzi e commenda le leggi imperiali, che lo vietano. Non basterebbe un volume a raccogliere tutte le di lui testimonianze relative a tal proposito. Riferiremo l'argomento, prefisso da Marini all'*epist.* 93. « *Augustinus Vincentius*, e » schismate Rogatiano episcopi cartaginensis, » epistolam refellens dicit viam sibi fuisse ali- » quando, non vi cum haereticis, sed verbo » Dei, et ratione agendum: verum scitatis » aliorum, exemplisque superatum mutasse sen- » tentiam, et arbitrari leges principum recte » implorari adversus hostes fidei, modo id sit » animo corrigendi, non studio vindicandi ».

Nè solo contro i turbolenti Circoncisioni commendava queste leggi come salutari, ma anche riguardo agli altri tuttocchè quieti e pacifici. Così cap. 1. n. 2. « *Quid illud alterum genus morbi gravissimi eorum, qui turbulentum quidem audaciam non habebant, sed quaedam vetusta accordia premebantur, dicentes nobis, verum quidem dicitis, non est quod aspon- » deatur; sed durum est nobis traditionem parentum relinquere: nonne salubriter regula temporalium molestiarum excutendi erant, » ut tamquam de somno lethargico emergent, » et in salutem unitatis evigilarent?* » E al num. 3. previene un'altra obbiezione: « *At enim quibusdam ista non prosunt; numquid ideo negligenda est medicina, quia nonnullorum est insanabilis pestilentia? Tu non attendis, nisi eos qui ita duri sunt, ut nec istam recipiant disciplinam.... Sed debes etiam tam multos adtendere, de quorum salute gaudemus. Si enim terrentur, et non docerentur, impropria quasi dominatio videretur: rursus, si docerentur, et non terrentur, vetustate consuetudinis obdurati, ad capessendam viam salutis pigrius moverentur* ». Preoccupata l'obbiezione solita farsi, cioè che gli eretici potrebbero ritorcere l'argomento contro i cattolici, cap. 2. n. 6. dicendo: « *Cum boni et mali eadem faciunt, eademque patiuntur, non factis et poenis, sed causis atque discernendi sunt*. Vedasi anche cap. 5. n. 16. 17. 18. 20. 25. Produrremo finalmente la lettera *ad Pancarium*, il quale dopo avere introdotti gli eretici nella parecchia de' Germaniciensi, scritto avea a s. Agostino, che vi erano delle accuse pronte contro il sacerdote o parroco Secundino. Nella risposta non dissimula il Santo il suo dispiacimento, che si fossero introdotti eretici, ove prima non vi erano, ed avverte seriamente Pancario che faccia in modo di rimuoverli. « *Proinde hoc primo agat prudentia tua, ut haeretici non sint, ubi ante adventum tuum non fuerant; et audemus causam presbyteri, sicut eam oportet audiri* ». Avea premesso, che non potea ricevere

accuse contro quel sacerdote, se non quelle che fossero prodotte da cattolici: « Nam haec » retlicorum accusationes contra catholicum presbyterum admittere nec possumus, nec debemus ».

Di s. Atanasio cita il prelato in favore della tolleranza, un passo tratto dal libro *Historia arianorum ad monachos*, n. 67. « Religionis » proprium est non cogere, sed persuadere; » namque Dominus non vim inferens, sed cum juscumque voluntati facultatem relinquens ait » caeteris quidem omnibus: *Si quis vult post me venire: discipulis vero suis: Num et vos abire vultis?* ». Ivi parla santo Atanasio delle atroci violenze usate dagli ariani per trarre i cattolici nella loro empietà; ma non perciò approva quel famigliare consorzio, e quella comunicazione dei cattolici cogli eretici, che il prelato cerca di coonestare sotto il titolo di tolleranza civile. Dappertutto spicca la pastorale sua sollecitudine in allontanare i fedeli dal contagio degli eretici. Nella stessa storia degli ariani dopo recato a tal oggetto il passo d' Isaia c. 52. *Recedite, recedite, exite inde, et pollutum nolite tangere: exite de medio eorum*

et segregamini, qui fortis vasa Domini, soggiunge: « Omnibus quippe sufficit haec doctrina, » ut si quis ab illis seductus fuerit, is quasi » e Sodomis egressus ne sese ultra ad illos convertat ». Seguiva in ciò s. Atanasio lo spirito e l'esempio del santo suo predecessore Alessandro, il quale conclude in questi termini la lettera con cui notifica la deposizione di Ario, e che è riportata in fine della suddetta istoria degli ariani, nella edizione maurina:

« Nos enim utpote christianos, decet, omnes » qui contra Christum loquuntur aut sentiunt, » velut Dei hostes, animarumque corruptores » aversari, ac ne quidem Ave illis dicere: ne » quando scelorum ipsorum participes simus, » ut praecipit beatus Joannes ». E s. Atanasio medesimo *epist. 4. ad Serapionem*, molto ben vindicata dai Maurini: « Legi epistolam a tua pietate modo scriptam, vehementerque admiratus haereticorum imprudentiam, animadverti nihil aeque illis convenire ac Apostoli praecepta: *Haereticum, post unam et secundam correptionem devita; sciens quia subversus est, qui ejusmodi est, et delinquit, cum sit proprio judicio condemnatus* (ad Tit. 3.) ».

C E N S U R A

D I

ALCUNE TESI TEOLOGICHE

I N E D I T O (1)

Non permettendo la ristrettezza del tempo di potere stendere una serie di tesi da formare quel corpo di dottrina, che si è saggiamente pensato doversi fissare e stabilire per l'Accademia teologica della Sapienza; proposi sotto correzione, che ritenendo per ora, nella massima parte al meno, il metodo di esposizione, qual fu prodotto negli anni addietro, si avvertissero cautamente le proposizioni, che sembrano richiedere qualche maggiore rischiaramento; per ovviare con opportune provide variazioni di luogo in luogo al pericolo di qualsisia cavillosa o sinistra interpretazione in contrario; e in tal guisa far sì, che meglio potessero corrispondere all'insigne pregiatissimo onore di portare in fronte il gloriosissimo nome della santità di Nostro Signore.

I. Rifletto che la linea di separazione con cui si distinguono espressamente le *teses dommatiche* dalle scolastiche, può indurre molti a pensare, che sotto il primo titolo si vogliano comprendere quelle tesi che debbono aver si in luogo di dommi definiti, nè più siano controvertibili tra' cattolici; cosa ardua, come ben sanno i teologi, che può dare luogo a non poche moleste discussioni: che però ad oggetto di evitarle, parecchi insigni teologi stimarono meglio di produrle i loro corsi sotto 'l titolo di *Theologia dogmatico-scholastica*. Per ovviare a questo inconveniente senza cangiare il metodo di già usato, crederei opportuno compenso il mettere in fronte delle tesi dommatiche: *Theses ad Theologiam Dogmaticam spectantes*; titolo che comprende del pari sì le tesi prette dommatiche, come quelle che in qualunque modo a quelle si riferiscono etc.

II. Mi pare che l'introduzione proceda egregiamente fino al n. 5. *inclusivo*.

(1) Queste due schede (rimascolate con altre che noi crediamo non essere del Cardinale, e però le lasciamo addietro) comparvero volte in francese nella *Correspondance de Rome*, anno 4 pag. 398. D. A. M.

Dal n. 6. fino al 16. si entra di repente a trattare dell'episcopato.

E qui parrà forse prematura questa trattativa in un principio di corso teologico, che si enunzia in certa guisa come un: *preliminare ai luoghi teologici*.

La tesi del n. 6. è concepita in questi termini: « In qua (Ecclesia) sunt episcopi, uni- » versum quidem per orbem diffusi, verum » ita unitatem tenentes, ut episcopatu uno » constituto eorum nemini fas sit alienum gre- » gem pascere; nemini liceat quidquam, quod » ab episcopatu illo improbetur.

Qui si suppone la divisione delle diocesi che è d'istituto ecclesiastico: che dopo la divisione un vescovo non possa ingerirsi nel governo o amministrazione qualunque di altra diocesi contro il grado del proprio pastore, ella è una ordinazione prescritta fino dai canoni apostolici, ma che però soggiace a più limitazioni.

Senza parlare del sommo pontefice, vi sono de' casi ne' quali può il metropolitano, per esempio, ingerirsi nelle cose spettanti alle diocesi subordinate, anche contro il grado del proprio vescovo. Li punti relativi all'esercizio della giurisdizione de' vescovi esigono molte e varie considerazioni, nè sogliono queste riporsi fra le tesi dommatiche.

N. 7. « Utcunque consecratus quis in epi- » scopum, exercere nullum valet episcopale mu- » nus, si legitima careat missione, quae (licet » quoad formam alia fuerit aliis temporibus) » semper episcopatus consensum debuit, de- » betque praesumere ».

Pare che il presunto consenso dell'episcopato si appresenti qui qual previa condizione per fondare la legittimità della missione; laddove parrà doversi dire all'incontro, che il consenso dell'episcopato viene e si presume in conseguenza della legittima missione precedente; talchè questo consenso deve riguardarsi non come antecedente, ma susseguente la legittima missione.

N. 9. « Ex episcopis, laudatam unitatem tenentibus, et plebe iis tantum non alis coadunata, » constat Ecclesia ».

Trattandosi del costitutivo della Chiesa universale, sembra che oltre i vescovi e le plebi loro coadunate non sarebbe stata inopportuna qualche menzione de' sacerdoti inferiori e ministri, componenti la gerarchia istituita divina ordinatione; giacchè questi non possono riferirsi all'ordine de' vescovi, nè ridursi all'ordine della plebe, che punto non ha luogo ne' gradi della gerarchia. Nè osta il notissimo detto di s. Cipriano: *Plebs sacerdoti coadunata*.

Sotto il n. 10. « Praeterea episcopus vel consensus unitatis episcopalem ordinem » suscipiens, vel excoens, et plebs illi adherens ad Christi Ecclesiam non spectant, pro- » fani sunt et schismatici ».

Come farà la povera plebe a discernere se vi sia o non vi sia questo consenso dell'unità? Bensì può facilmente discernere; se il vescovo gli viene o no per via d'una legittima missione, cioè per via di quella legittima autorità per cui è notorio che si conferiscono i vescovadi, e si commettono le Chiese in tutto il cattolicesimo.

III. Confrontando il n. 5.—Sed militans inter-
ris Ecclesia catholica.—col n. 14.—Cum ex his facile consequatur, Ecclesiam esse unam sanctam, catholicam, apostolicam, in his non immorantes etc.—e col n. 16 — Missis Ecclesiae dotibus illis, de quibus alibi vel opportunus vel implicite etc.—Mi pare, sempre sotto correzione, che tutto si appianerebbe, se in vece di quelle tesi alquanto astruse e fuor del consueto luogo, si seguisse dopo la tesi 5^a gradatamente secondo l'ordine naturale, a sostituire altrettante tesi esponenti la definizione della Chiesa, e quelle principali doti di unità, santità, catholicità ec., e ciò ne' termini o colle formole solite usarsi in consimili tesi dalli professori di sacre lettere nelle scuole tuttochè differenti fra loro in altri punti. Quindi procedere al primato del romano pontefice, come n. 11. e 12.

IV. Sotto li num. 16. 17. 18. 19. 20. vengono le tesi, concernenti la perennità della Chiesa, la permanenza del suo spirito nelle variazioni della disciplina, la sua infallibilità.

Sotto il n. 21. la tesi comprende due parti. La 1^a in questi termini: « Sed et cum episcopatus sive per orbem diffusus, sive in concilium coactus, consentiente et probante romano pontifice »: e fin qui non trovo che ridire: segue poi la 2^a parte: « Aut cum romanus pontifex, consentiente similiter et probante episcopatu, definiunt quidpiam spectare » ad fidem ». Qui pare che si voglia far dipendere la fermezza del giudizio apostolico dal consenso ed approvazione dell'episcopato; onde verrebbe in conseguenza, che per potersi ac-

quetare ad un qualunque giudizio della santa sede, bisognasse accertarsi del consenso e dell'approvazione de' vescovi, sparsi nell'orbe cristiano, o congregati in concilio. Laddove ogni giudizio dogmatico della santa sede porta seco la sua fermezza, inerente all'autorità propria della sede di s. Pietro. In uno degli antecedenti libretti vi era una tesi su questo punto, la quale fu modificata in un modo, che potrebbe ritenersi al presente.

N. 13. Quid censendum de opinione nonnullorum existimantium, bene sperari posse de salute parvulorum, quibus externo aliquo medio applicetur fides?

Estio (in 3. part. q. 68. art. 2.) « Responsio, ad fidem pertinens, est neminem salvari posse sine baptismo, re vel voto suscepto. Unde consequens est, parvulis, etiam in extrema necessitate existentibus, nullum superesse remedium praeter baptismum actu susceptum; scilicet extra casum martyrii ».

Sembra pertanto men conveniente il proporre in aria di quistione ancor disputabile una opinione antiquata, repugnante al comune senso della Chiesa, fondato sulla Scrittura e la tradizione.

N. 17. « Supponimus in dogmaticis probandum, solum episcopum ordinarium esse hujus sacramenti ministrum ».

Una parola parrebbe a proposito per fare più chiaramente apparire, che la tesi si riferisce al sacramento della cresima, e non del battesimo; e così prevenire l'equivoco, in cui confesso esser io caduto nello scorrere a prima vista la serie delle tesi.

N. 14. « Quae (aqua) sive per immersionem, sive per ablutionem valide applicatur ».

Alli due modi, assegnati per la validità del battesimo, per immersionem, e per ablutionem ossia infusionem (giacchè l'abluzione ha luogo nell'una e nell'altra maniera) sogliono i dottori aggiungere il 3^o modo per aspersionem; conforme all'insegnamento del Rituale Rom. « baptismus licet fieri possit aut per infusionem aquae, aut per immersionem, aut per aspersionem etc. ».

N. 25. « Facta consecratione, sub speciebus panis et vini realiter et substantialiter continetur corpus et sanguis D. N. Jesu Christi ».

Il sacro concilio di Trento (sess. 13. can. 1.) dice: « Contineri vere, realiter et substantialiter, tre espressioni con maturo consiglio, come osserva il venerabile Bellarmino (De sacram. Eucharistiae l. 2. c. 2.) contrapposte a tre maniere di errori. Vere, contra omnes sacramentarios, qui volunt Christum adesse ut in signo et figura:

Realiter, quod opponitur s'imento di quelli che il dicono presente *per adem: Substantialiter*, contro quelli, che il vogliono soltanto presente *per virtutem* etc. Che però ben converrebbe, che quelle particelle apparissero tutte tre nelle tesi, come si leggono nel canone tridentino.

N. 16. « *Quatenus autem novae legis sacramentum est (matrimonium), ejus ordinarius minister non est nisi proprius nubentium episcopus aut parochus* ».

Trattandosi di questione problematica non pare conveniente che l'Accademia si dichiari per la parte ch'è contraria alla sentenza, che Benedetto XIV. (De syn. l. 8. c. 13.) appresenta non solo come più comune, ma anche più conforme alla mente del Tridentino, e che inoltre avvalorata è da ragioni, che possono darle qualche titolo di preferenza.

N. 20. « *Hinc idem rom. pontifex jure potitur in universa Ecclesia reservandi sibi quaedam criminum genera, a quibus relaxandi jure ordinario episcopi in sua dioecesi nullam habent potestatem* ».

Sendo l'assoluzione *ex his quae competunt nisi prohibeantur*, pare che per maggiore chiarezza converrebbe dire: *a quibus, posita reser-*

vatione, relaxandi episcopi nullam retinent potestatem; giacchè li vescovi senza la presupposta riserva avrebbero quella podestà *jure ordinario*.

N. 11. « *Illud tamen praeceptum de abstinendo a suffocato et sanguine, non tamquam necessarium ad salutem fuit latum, sed cujusdam oeconomiae causa ad judeorum scandalum vitandum* ».

Potrà forse dire taluno che questo fu un precepto disciplinare, ed in conseguenza obbligatorio, finchè variate le circostanze rimane abrogato; onde per ischivare ogni motivo di cavillazione pare che potrebbe dirsi: *Illud tamen praeceptum . . . non fuit latum tamquam per se necessarium, sed cujusdam oeconomiae causa*.

Soggiungendo sotto il n. 12. come è stata opportunamente soggiunta la tesi seguente: *Quapropter temporaneum fuit, non perpetuum*.

N. 21. « *Male igitur ac perverse agunt, qui nomine Petrae ibi, vel Christum loquentem, vel illam Petri confessionem directe significari contendunt* ».

Sarebbe forse opportuno dire: *Vel solum Christum loquentem, vel solam illam Petri confessionem significari*.



CRITICA

DI UN' OPERA ANONIMA (1)

VERSIONE DAL FRANCESE

Nella *esposizione del suo disegno* l'autore parla dei decreti eterni, secondo i quali Iddio ha ordinata l'opera perfetta ed *immutabile* della natura. La più parte de' lettori resterà senza dubbio meravigliata di tale immutabilità, che l'autore fa mostra di attribuire alla natura; tanto maggiormente ch'egli ha mirato, come sembra, a confermare la stessa cosa in parecchi luoghi della sua opera.

« S. Bernardo credeva di aver trovato presso i santi padri un consentimento unanime circa il concepimento non immacolato della Vergine. S. Bernardo non dice nella sua famosa lettera ai canonici di Lione che il consentimento unanime dei santi padri attesti contro l'immacolato concepimento della Vergine; dice soltanto che la festa, cui questi canonici avevano incominciato a celebrare di loro propria autorità, non era punto fondata sull'antica tradizione, « *quam non commendat antiqua traditio* ». S. Bernardo non parla di tale materia, fuorchè con dubbiezza; or avrebbe egli potuto dubitare sopra un punto, ch'esso medesimo avesse creduto appoggiato al *consentimento unanime* de' santi padri?

« Grozio dichiara i conquistatori padroni della vita dei popoli, da lor vinti; e si giustifica coll'esempio di Troia e di Gerusalemme. Un altro celebre publicista, sostiene la stessa massima fondata sulle leggi romane, le quali permettevano ai padri disporre della vita de' figli, e sulle antiche leggi che autorizzavano la schiavitù. Malgrado però tutte queste autorità, è un principio incontravertibile, che nessun uomo mai ha avuto legittimamente il potere arbitrario di disporre della vita di un altro uomo ». Da questa esposizione altri sarebbe indotto a credere che Grozio riguardasse come legittimo il potere arbitrario di disporre della vita degli uomini; e che per una conseguenza di questo

principio dichiarasse i conquistatori, e che so io: e pure niente vi ha più contrario alle idee di questo dotto uomo. Certamente il Grozio nel lib. 3. cap. 4. *del diritto di uccidere i nemici* comincia dal premettere §. 2. come talvolta si dice che una cosa è permessa non perchè possa farsi innocentemente, e senza violare le regole del dovere; ma perchè essa appresso agli uomini non viene punita. E aggiunge nel §. 9., essere questa una prova, quanta sia la licenza della guerra, che il diritto delle genti non mette neppure in sicuro i fanciulli, e le donne, cui può ciascuno uccidere *impunemente*; e su tal proposito egli cita tra gli altri gli esempi di Troia e di Gerusalemme. Ma nel linguaggio di Grozio poter fare impunemente un'azione, non significa poterla fare senza colpa: tutt'al'opposto egli definisce nel capo 2. non potersi giammai uccidere i fanciulli, che non hanno ancora l'uso della ragione; e la stessa regola valere rispetto alle donne, meno il caso che avessero commesso qualche delitto che meriti una punizione speciale, ovvero che si fossero immischiate in affari propri degli uomini. Ognuno si potrà convincere con la lettura di questo capitolo, e di molti altri passi di Grozio, come non può a lui imputarsi l'aver pensato che un conquistatore possa senz'alcuna legge mettere a morte i vinti. E anche quando al conquistatore è permesso di ucciderli, questo vale in punizione della loro ingiustizia, e non già per virtù di un diritto arbitrario sulla vita de' vinti.

Se con questi principj medesimi si apprezzino le leggi che altre volte permisero la schiavitù, si vedrà che esse non erano ingiuste. Lo spirito del cristianesimo ha addolcito il rigore della schiavitù; ma non è che la legge di Gesù Cristo riprovi la schiavitù come ingiusta di sua natura.

« Sono già tre anni da che io sottomisi questo libro alla sapienza dei censori romani, richiedendone ordini, e non ragioni: ma siffatti oracoli non si sono ancora pronunziati ». A me non appartiene di giudicare se sia ben fatto avventurare, se debbo cos'espormi, il nome del re in fronte a un libro, pel quale si attende ancora la decisione di un tribunale; decisione che forse potrebbe censurarlo, come contenente opi-

(1) Neanche sappiamo il titolo di questa tale opera; bensì intendiamo che l'autore ne offerse la dedica al re Carlo Emanuele, e questi volle prima sentire il giudizio del P. Gerbillon, che gli ne fece la critica. L'autografo se ne conserva negli archivi reali di Torino; e fu pubblicato a Roma nel 1832 fra li *Nouveaux Opuscules du card. Gerbillon*: primi siam noi a recarlo in volgare. D. A. M.

nioni poco conformi ai sentimenti, comunemente adottati nelle scuole cattoliche.

Cap. 1. *Della libertà di Dio, e della grazia.* « Tutte le cose sono opera delle mani di questo divino Architetto, e tutto è egualmente perfetto e ammirabile ». La sacra scrittura pare che riconosca differenti gradi di perfezione nelle creature; essa dice nel parlare degli uomini in paragone agli Angeli: *minuisti eum paulo minus ab Angelis.*

« Dio era libero di creare il mondo o di non crearlo; poteva farlo meno grande, ma non poteva crearlo meno perfetto: in una parola Iddio non poteva creare un mondo più perfetto di questo ». Sembra che l'autore adotti il sistema di Leibniz rispetto al miglior mondo possibile. Questo sistema ha buon numero di oppugnatori tra i teologi e tra i filosofi; taluni lo hanno pur dichiarato assurdo, come se distruggesse la libertà del Creatore. Dio, dice l'autore, poteva creare il mondo, e poteva non crearlo; ma nel crearlo non poteva ammeno di creare il più perfetto di tutti. Non si potrebbe forse insistere ancora; e dimandare, se era meglio che Dio creasse il mondo, o che nol creasse? se era meglio ch'ei lo creasse; dunque non poteva ammeno di crearlo, per la stessa ragione, che non poteva ammeno di creare il migliore, semprechè si fosse deliberato a creare il mondo: se poi meglio era che nol creasse, e pure lo ha creato, segue che Dio può non far sempre ciò che in sè stesso è migliore (bastandogli di far sempre quel ch'è migliore pe' suoi disegni). La massima che Dio fa sempre il meglio, deesi intendere della maniera di operare, e non dell'oggetto dell'azione, come spiega s. Tommaso. Del resto la Chiesa non si è ancora spiegata sopra questo articolo; e io non voglio entrare qui in alcuna discussione filosofica.

« Le più piccole, come le più grandi cose importano ugualmente alla gloria di chi le ha create. La formica è tanto buona, quanto i cieli, gli uomini e gli Angeli. Siccome le creature non sono perfette per sè stesse, ma per altrui; e siccome non possono dare ciò che non hanno; così ne viene che tutte le loro azioni sono imperfette, e non valgono, in sè stesse considerate, la natura di una formica ». Se queste proposizioni contengono un senso giusto, dobbiam confessare che il medesimo non è troppo facile a penetrare.

« La grazia non è altra cosa che Dio benefico, che si dona e si comunica alle creature ». Questa definizione avrebbe bisogno di un lungo commento per non offendere le dottrine, comunemente ricevute in una materia delicatissima. Una tal definizione, se ancora si riducesse con una conveniente spiegazione ad un senso giusto e preciso, non potrebbe applicarsi che alla grazia santificante; ma non alla grazia attuale.

Capo 2. *Della libertà dell'uomo.* L'autore propone una obbiezione degli atei, ricavata dal-

l'abuso che l'uomo fa sovente della sua libertà; e soggiunge: « Nessuno sin' ora, se io ben veggo, ha osato di prendere a confutare una tale obbiezione ». Siffatta obbiezione parmi che sia una di quelle, che Baile ha spinto e promosso con più calore, e a cui si sa che hanno risposto moltissimi teologi e filosofi. L'istesso Leibniz si è impegnato di scioglierla nella sua teodicea col sistema del miglior mondo possibile, di che sopra abbiamo parlato.

« Gli eletti non possono essere perfettamente felici senza il dono prezioso della libertà; senza la ineffabile soddisfazione di poter dire eternamente, che avevano come abusarne, ma in vece ne hanno usato ottimamente ». I fanciulli battezzati che muoiono prima degli anni della ragione godranno una felicità perfetta senza aver fatto giammai uso della loro libertà. L'umanità santa di G. C. è perfettamente beata, e pure non potè mai abusare di sua libertà.

Cap. 3. *Della libertà, necessaria all'uomo per la eterna beatitudine.* « L'uomo può fare un abuso peccaminoso della libertà, senza che questa cessi perciò d'essere una cosa buona, e infinitamente buona in sè stessa ». L'uomo nel suo stato presente non gode di una libertà perfetta; e non vi è alcuno stato, in cui possa dirsi che la libertà dell'uomo sia una cosa infinitamente buona.

« Iddio aggiunge, e conferisce alla creatura una prerogativa, che è una dote del Creatore e che non appartiene fuori che a lui: voglio dire della libertà, ch'ei gli concede ». Pare che si voglia rappresentare la libertà non come una proprietà naturale della creatura ragionevole, ma come una prerogativa aggiunta alla sua natura: quanto a me non oserei approvare un tal sentimento.

Capo 4. « S. Paolo da cavallo gittato a terra; s. Pietro alla corte di Anna, e Giuda sul limitare dell'orto degli ulivi, erano egualmente liberi ». Non so se questa proposizione sia corretta: e neanche in qual maniera l'autore abbia saputo, che s. Paolo da cavallo fosse gittato a terra.

« Di qui viene che niuna creatura possa dire di potere naturalmente commettere il male; ovvero che naturalmente possa fare ammeno di commetterlo, senza altro soccorso che le proprie forze naturali ». È vero che in moltissime circostanze l'uomo non può evitare di commettere il male senza un soccorso aggiunto al suo potere naturale; ma per commettere il male egli non ha bisogno che del solo natural suo potere.

« Il bambino potrà dire: io poteva fare il male, ma non l'ho fatto perchè la grazia mi ha prevenuto; l'adulto, perchè essa mi ha convertito, e condotto insino al porto; Maria, perchè ne sono stata ripiena e come inondata; Gesù Cristo, perchè la Divinità me ne ha investito ». Par che l'autore voglia spiegare ciò

che ha detto innanzi circa la necessità della libertà per la felicità degli eletti; ma tale spiegazione non toglie la difficoltà. Il bambinodica pure che egli avrebbe potuto peccare, se Dio per sua misericordia non l'avesse tolto via da questo mondo; ma egli certamente non può dire, che mentre poteva abusare della sua libertà, ne ha fatto buon uso. In quanto a G. C. è strano assai volergli far dire, che avrebbe potuto far il male.

Capo 5. *Dell'esercizio della libertà.* L'autore parlando della natura dell'uomo, della sua libertà, e della grazia, dice: « la natura è buona, giacchè essa è un dono di Dio: la libertà è buona, perchè essa è un attributo di Dio; e la grazia è buona, dacchè non è altra cosa che Dio stesso, il quale comunica altrui sè medesimo ». La libertà nell'uomo è una facoltà umana: or una facoltà umana non è in nessuna guisa un attributo di Dio.

« Tale è la libertà, attributo buono in sè stesso; ma che nell'investire le azioni delle creature le può condurre egualmente al bene e al male ». Se la libertà è un attributo di Dio, come sostenere poi, che questo attributo nell'investire le azioni delle creature può condurle egualmente al bene e al male? Un attributo di Dio può egli condurre al male?

« Per tutto il resto io lascio ai teologi questa sublime teologia, come cosa di loro spettanza, e che io per me non comprendo ». I teologi, cred'io, nel vedere in che modo si sono prese a spiegare in questo libro le quistioni le più delicate, e delle quali essi non parlano che tremando; saranno piuttosto forzati a confessare essi stessi, che malamente possono comprendere le sublimi idee dell'autore.

Capo 6. *Qual sia il principio fisico, che determina la libertà.* « Quasi tutti i filosofi vogliono che il bene conosciuto come tale, sia il principio che determina la libertà, e che costringe, e forza la volontà; ma l'esperienza dimostra il contrario. Non pretendo addossarmi la cura di confutare i sentimenti degli altri: il mio scopo è di trovare la verità ». Ben si vede che l'autore non ispiega abbastanza chiaramente il sentimento comune degli autori sulla determinazione della libertà.

« Dico adunque, che ciò che determina la volontà è quella specie di inquietudine, che abbiamo, per quello che ancora ci manca alla nostra felicità, ovvero per quello che in quel momento ci sembra dover formare la nostra felicità ». Siffatta dottrina mi pare tolta dal *Saggio sopra l'intendimento umano* di Locke (lib. 2. cap. 21. n. 31. e segg.): ma noi avremo occasione di notare in seguito che l'autore ritorna sovente al sentimento comune, che ha detto, de' filosofi.

« Una tale inquietudine fa nascere il desiderio di o'tenere e possedere quelle cose, che a noi mancano: ecco ciò, che determina la no-

stra volontà ». Non altro adunque che la vista o il sentimento di un bene che a noi manca, fa nascere in noi tale inquietudine; sicchè sempre si verifica, che il bene è originariamente il grande motore della volontà.

« Noi diremo, che la libertà consiste nella indifferenza non antecedente, ma susseguente al giudizio dell'intelletto e alla determinazione della volontà; e tale indifferenza consiste nella facoltà operativa dell'uomo ». Se l'autore pretende escludere l'indifferenza della libertà dalla determinazione della volontà, come pare dall'enunciato della sua proposizione, io mi tengo certo che la sua tesi è poco conforme alla dottrina della Chiesa: l'uomo può meritare e demeritare con le semplici determinazioni della sua volontà: le sue determinazioni sono dunque libere, giacchè è di fede che la libertà d'indifferenza ci è necessaria per meritare o demeritare. Del rimanente tutto questo è cavato da Locke nel luogo citato n. 71.

« L'anima di sua natura non è punto libera. Si dimanda comunemente qual cosa la determini piuttosto ad un oggetto, che ad un altro, e si risponde che è la libertà: ma questo è un assurdo evidente; giacchè niente in natura può muoversi da sè stesso ». Io non posso dissimulare, che queste proposizioni mi sembrano sospette di danno per la libertà dell'uomo.

Capo 7. *Della grazia santificante, che informa la libertà.* L'autore dica, che gli resterebbe a fare qualche passo più innanzi, affine di riconoscere i movimenti della grazia e i suoi impulsi, e la forza che essa ha per condurre l'uomo alla vera conversione di Davide, alla vera compunzione di s. Pietro, alla sublime santificazione di s. Paolo. Pare ch'egli confonda qui la grazia attuale colla grazia santificante.

Capo 8. *Dello spazio e del tempo.* « Iddio non è nè nello spazio nè nel tempo; ma siccome Iddio dura eternamente in tutto lo spazio, così ha fatto il tempo eterno, e lo spazio immenso ». Par che l'autore adotti il sentimento di coloro che pretendono che lo spazio, puro, eterno ed infinito sia l'immensità di Dio. Io ignoro se questo sentimento sia stato formalmente riprovato, ma è poco conforme alla tradizione: e so che a Torino questa tesi è stata cancellata in qualche scritto, che si voleva dare alle stampe.

Capo 9. *In qual maniera l'anima operi sul corpo.* « Ciò che chiamiamo istinto, è quello che la Scrittura chiama anima; ben differente dallo spirito, da quel soffio divino, di cui Dio anima l'uomo dopo averlo creato. *Benedicite, spiritus et animas iustorum, domino.* Quest'anima è comune all'uomo e alle bestie ». Forsechè di un istinto e di un'anima, comune all'uomo e alla bestia è detto: *amoret Iddio con tutta l'anima: temete colui, che può condannare l'anima e il corpo all'Inferno: che giova all'uomo di conquistare il mondo intero,*

se egli perde l'anima sua? La Scrittura fornisce altri passi in buon numero, i quali contraddicono apertamente l'asserzione dell'autore.

Capo 10. *Del corpo umano.* « Dio è immutabile, dunque tutto ciò che egli ha fatto è immutabile ». Se questo raziocinio è concludente; perchè non potrà un altro argomentare allo stesso modo: Dio è eterno; dunque tutto ciò che ha creato è eterno: Dio è infinito; dunque tutto ciò che ha fatto è infinito: Dio è onnipotente, dunque tutto ciò che egli ha fatto è onnipotente? e via discorrendo di tutti gli altri attributi di Dio.

« Iddio ha sottoposto tutto l'universo a certe leggi, che sono immutabili ». Iddio può mutare, e sospendere queste leggi: egli di fatti le sospende quando fa i miracoli; epperò non sono immutabili: appunto per questa pretesa immutabilità qualche incredulo ha negato l'esistenza, e la possibilità medesima de' miracoli.

« L'uomo che noi veggiamo, non è già uomo; ma sibbene un tal accrescimento, un'aggiunzione, o se meglio vi piace, una maschera dell'uomo ». L'evangelio attesta sovente che gli apostoli hanno veduto Gesù Cristo; chi dirà ch'egli vedessero una maschera di Gesù Cristo?

Capo 11. e 12. *Quando l'anima si unisce al corpo, e come questo risuscita.* Tutto ciò che la fede insegna rispetto al corpo di Gesù Cristo mi pare direttamente opposto al sistema dell'autore: la carne di Gesù Cristo, che fu trafitta e lacerata, il sangue che egli versò, erano formalmente per accrescimenti, che il suo corpo dagli alimenti avea ricevuto: pur tuttavia questa carne e questo sangue erano veramente la carne di Gesù Cristo. Come dunque potrà dirsi che questi accrescimenti non appartengano punto al corpo umano?

Capo 13. *Dell'anima.* « Non si può parlare alla stessa maniera dello Spirito Santo e del Figlio. Non si può dire che essi sieno eguali al Padre; come Ario voleva, affine di poterli dividere, e farne due immagini: ma si dee dire per contrario che sono consustanziali; non eguali a Dio, ma Dio stesso; come lo Spirito Santo detto ai padri del concilio di Nicea, i quali non erano tanto filosofi da sentire e fare essi medesimi una differenza fra la consustanzialità e l'egualità ». Il Figlio è eguale al Padre, ed è consustanziale al Padre: la consustanzialità e l'egualità delle persone non sono già idee opposte. Le tre persone sono realmente distinte, eppure hanno una stessa natura: per l'unità di una stessa natura esse sono consustanziali; e la loro distinzione in questa unità di natura fa sì, che sieno perfettamente eguali. Unità di natura, egualità di persone, tale è il linguaggio, e la fede della Chiesa. Nulla vi può essere di più ingiusto, che il rimprovero d'ignoranza fatto dall'autore ai pa-

dri del concilio di Nicea; come se essi non fossero stati capaci di apprezzare la differenza, che passa tra consustanzialità ed egualianza.

« Solo in questa guisa si ponno convincere i Greci della processione dello Spirito Santo dal Padre e dal Figliuolo: che importa che s. Epifanio e s. Cirillo l'abbiano detto o pur no: se non l'hanno detto, certo è che doveano dirlo ».

L'autore fa in questo luogo troppo poco conto delle testimonianze de' santi padri in ciò che spetta al dogma: importa sì certamente il sapere ciò che i padri abbiano detto o no: meno il caso che gli articoli di fede dovessero essere stabiliti sopra i concetti de' filosofi, anziché sulla parola di Dio, contenuta nelle Scritture e nella tradizione.

« Io non pretendo, che a Dio sia impossibile dare a una pietra l'attributo divino del pensiero ». A giudizio mio, questo parlare non differisce molto da quello di un materialista.

Capo 16. « Nè con maggior proprietà si può dire del Figliuolo (in un senso cioè stretto e filosofico) che egli sia uguale al Padre ». *Aequalis Patri secundum divinitatem, minor Patri secundum humanitatem*: nel simbolo, sotto il nome di s. Atanasio, che si recita nell'ufficio.

Capo 17. *Dell'opinione.* « Nulla mi sembra più stravagante di ciò che sento dire ogni dì, questa è una pia credenza (pieuse opinion) ». Vi sono de' decreti ne' quali son dichiarate pist alcune credenze che non sono ancora dalla Chiesa definite, che non escono per conseguenza dalla cerchia delle opinioni.

Capo 20. « Iddio, esempigrazia, avrà il valore di 24 carati; e farà un intero: l'uomo avrà il valore di due carati; e una stella o una formica non varranno che un carato solo. Nuno dunque dica che queste cose non hanno alcun valore in paragone di Dio: esse hanno un valore sommamente reale e buono; ma tal valore ricevono da Dio, e non l'hanno da sè medesime ». Qualunque sia il valore che le creature ricevono da Dio; il volere assegnare un rapporto qualunque di valore tra Dio e le creature è un'idea men conforme a quella che la Scrittura ci dà della maestà di Dio, avanti a cui l'universo è come se non esistesse.

« Un uomo varrà da sè solo, quanto tutti gli uomini insieme... Gesù Cristo come uomo, valendo nella nostra supposizione due carati, sarà il giusto prezzo di tutti i peccatori; e valendo come Dio ventiquattro carati, sarà il compenso di un Dio offeso ». Lasciando da parte il linguaggio singolare dell'autore sul valore della sua unità; mi sembra che quanto vi è di buono nel suo discorso si riduca a questo principio, comune già nelle scuole; cioè che l'essenza delle cose è la stessa in tutti gli individui; nè per moltiplicarsi degli individui cresce in valore: se non che l'autore ne inferisce tali conseguenze, che pochi gli potranno menar

buono. Scorgesi inoltre che avvi qualche cosa di strano nella sua maniera di spiegare la redenzione di Gesù Cristo.

« Quindi derivasi la giustizia e la legittimità della difesa di un sol uomo contro mille, perchè egli solo vale come tutti. Se fosse altrimenti, non gli sarebbe permesso di sacrificarne mille per conservare sè medesimo ». Un uomo è obbligato di sacrificare la sua vita per la salute della società, la quale non è composta che d' altri uomini come lui. Se dovessimo ammettere il principio dell'autore, nessun giudice potrebbe sacrificare un assassino alla conservazione dei cittadini; perchè questo assassino solo varrebbe tanto quanto tutti gli altri cittadini insieme. Egli per verità soggiunge che i doveri dei figli, de' sudditi, dei cittadini sono anch' essi tante leggi particolari; ma intanto non mostra dove sieno fondate: che se poi dal suo principio non dipendono, ciò arguisce la inutilità del medesimo.

Capo 21. *Dell' origine del male morale nell' uomo.* L'autore dice che s. Agostino, ripreso da Giuliano sul peccato originale, consultò s. Girolamo; e che questi si contentò di rispondergli essere ciò un mistero, nè altro potersene dire, tranne quello che ne scrisse l'Apostolo: *per unius peccatum, ait Apostolus: quid quaeris amplius?* E seguita col notare, che non son poi tutti gli uomini in istato di sottemettersi ad una credenza, la quale fa contraddizione manifesta alla giustizia e alla bontà di Dio: potere bensì i misteri essere superiori al lume della ragione; ma non dover essi spegnerne il lume contrastandone tutt' i principii: « tentiamo adunque, egli conchiude, di rischiarare questi pretesi misteri ». Sembra che l'autore voglia fare comparire la dottrina di s. Girolamo e di s. Agostino come contenente una *contraddizione manifesta con la giustizia e la bontà di Dio*; e nondimeno la dottrina di questi santi dottori sul peccato originale niente altro è in sostanza, che quella della Chiesa. Pare altresì che l'autore tratti di *preteso mistero* il peccato originale; mentre si è sempre creduto, che la propagazione del peccato originale sia un mistero.

« Il peccato di Adamo fu un peccato mortale. Se la volontà di tutti gli uomini dipende da quella di Adamo; se il suo peccato è stato imputato a tutti gli uomini; è incontrastabile che tutti gli uomini nascono con un reale e vero peccato mortale, e nell' odio di Dio; epperò chiunque muore in tale peccato, dovrà eternamente odiare Iddio, ed essere eternamente la vittima dell'odio di Dio e della sua vendetta. Tali sono gli effetti di questo peccato; tali ne debbono essere le giuste ed infallibili conseguenze: ma tutto ciò appunto io nego formalmente; e dico che ciò non è, nè può essere vero; vo'dire, che tutti gli uomini nascano nell' odio di Dio ». A mio giudizio l'au-

tore nega con queste asserzioni parecchie cose, che direttamente appartengono alla fede. È di fede che il peccato di Adamo non è solamente imputato, ma trasmesso alla sua posterità: che i bambini nascono infetti di questo peccato; che questo peccato è morte dell' anima; che gli uomini nascono nella collera e nell' iudignazione di Dio: *Eramus natura filii irae*, dice l'Apostolo.

L'autore per ispiegare la natura del peccato originale fa valere il paragone di « un suddito ribelle, che il monarca privasse dei beni di cui l'avea colmato, e dei quali i suoi figli nulla erediteranno, perchè da loro stessi non vi aveano alcun diritto: dove si potrà ben dire, che questi figli sieno stati privati de' favori del principe, ma non che abbiano incorso veramente nella sua disgrazia: figli bensì di un traditore, ma non già traditori essi medesimi, nè degni della pena più leggiera, che possa darsi al delitto di tradimento: sono come un bel dipinto, divenuto lurido e brutto, ma che non è perciò men prezioso; e che non merita d'esser gittato al fuoco, sebbene sia indegno di ornare una ricca sala, fino a tanto che non sia ripolito di nuovo. Ecco per così dire l'abito di cui ogni uomo è coperto nel suo nascere, e di cui Gesù Cristo medesimo non fu esente, talchè fu obbligato di passare per la strada della croce affine di entrare nella sua gloria ».

Questo paragone che è comunissimo, non rappresenta molto correttamente la natura e la propagazione del peccato originale. I figli di un padre ribelle, possono non aver alcuna parte alla sua ribellione; ma i figli di Adamo partecipano al suo peccato, perchè un tal peccato è stato, a rigor di termine, loro trasmesso. Io non so bene, se intenda ciò che legge; o se debbo dirlo liberamente, amerei meglio di non intenderlo. Ognun vede a prima giunta come non è punto la espressione della dottrina della Chiesa intorno al peccato originale, il dire che i bambini sieno privi de' favori di Dio, senza però che sieno nella sua vera disgrazia; che sieno figli di un colpevole, non già essi stessi colpevoli; che sieno come un bel dipinto, divenuto lurido e brutto; dove però il dipinto non è reso in sè stesso men prezioso, perchè la bruttura è tutta esterna, da potersi il quadro ripellere di nuovo: che tale sia l'abito di cui ogni uomo è coperto nel suo nascere. Ma dire di più che Gesù Cristo medesimo non fu esente meglio degli altri da questo abito, nel quale l'autore fa consistere la macchia del peccato originale; assoggettare eziandio Gesù Cristo alla condizione degli altri uomini involuppati nella massa di condannazione; queste son cose, che le orecchie cristiane non le soffriranno giammai. E in qual senso potrà mai dirsi, che Gesù Cristo sia stato non dico nella disgrazia di suo Padre, ma privo solamente de' suoi fa-

vori? Che egli sia stato mai coperto della più leggiera sozzura, per cui fosse men degno degli sguardi di Dio, fintanto che ne venisse poi mondato? E pure per mondarsi da siffatta lordura egli è stato obbligato di passare pel cammino della croce. Non fu mai udito un cristiano parlare a tal modo.

« Chi vorrà affermare che nel corso di ben quattromila anni sia stata mai detta una sola parola di questo preteso peccato, nel quale tutti gli uomini debbono nascere? ». È di fede che tutti gli uomini nascono in un vero peccato: non si tratta dunque di un preteso peccato.

L'autore dice che que' passaggi: *mia madre mi ha concepito in peccato; il bambino di un giorno non può dirsi puro*; non si riferiscono in veruna guisa all'imputazione del peccato di Adamo. Questo è voler contraddire al sentimento comune de' padri della Chiesa.

Egli presume di spiegare il testo di s. Paolo *omnes in Adam peccaverunt* in quello stesso senso che s. Paolo secondo s. Agostino chiama peccato la concupiscenza; cioè dire in quanto che essa inchina al peccato. Questa interpretazione è formalmente contraria al concilio di Trento.

« Il disordine del peccato originale ci fa nascere figli della collera; ma non vuoi intendere nell'odio e nella collera di colui, che ha creato le nostre anime a mano a mano ». Questa distinzione non si appoggia alla menoma prova.

« Dalle mani della purità stessa niente può uscire d'impuro: l'unione del corpo e dell'anima non può macchiarci, perchè è Iddio stesso che fa questa unione; nemmeno il corpo può comunicare all'anima una macchia spirituale, ch'esso non ha; sebbene il medesimo tragga da Adamo la concupiscenza che ci porta al male, ed abbia realmente questa reità e questa nota d'infamia che passa a' figliuoli, e che pare si legga sul volto di tutti i discendenti di un reo di lesa maestà. Ecco la veste di cui l'anima è per sua sciagura coperta fin dalla sua natività; veste che la sfigura, e che non può lavarsi tranne nel sangue di G. Cristo ». L'autore non vuole adunque, che la reità del peccato originale sia una macchia spirituale impressa nell'anima, perchè egli non trova alcuna via, onde questa macchia possa comunicarsi all'anima: però fa consistere questa reità medesima nella concupiscenza che ci porta al male, ed in una marca esteriore d'infamia, quale si concepisce nei discendenti di un reo di lesa maestà, i quali per certo non sono macchiati del delitto di loro padre. Io dalla mia parte non trovo in siffatta esposizione la dottrina della Chiesa.

Capo 23. *Della Concezione di Maria.* « Tutti i santi padri e i teologi fino a Scoto, fondati sul passo di s. Paolo *omnes in Adam peccaverunt*, han creduto come un articolo di fede

che la concezione di Maria fosse simile a quella degli altri discendenti di Adamo: s. Bernardo si appoggia su questo medesimo testo, e sopra il sentimento unanime dei santi padri contro i canonici di Lione ». Se tutti i padri e i teologi fino a Scoto avessero creduto come un articolo di fede, la concezione di Maria essere stata simile a quella degli altri figli di Adamo; non saria permesso a veruno di allontanarsi dal loro sentimento. Ciò che i padri per una testimonianza unanime insegnano come di fede, appartiene senza dubbio alla tradizione, ed è ciò che si chiama *Verbum Dei traditum*; oggetto della nostra fede, alla stessa guisa della parola scritta. D'altra parte il concilio di Trento proibisce espressamente di interpretare la Scrittura in una maniera contraria al sentimento unanime dei santi padri.

« Scoto ha preteso abbattere tale sentimento per mezzo di un argomento, falso in tutte le sue parti, eccolo: Potuit, decuit, ergo fecit: falso che Iddio potesse, perchè se questo era un decreto della sua provvidenza come da tutti si crede, egli non poteva rivocarlo; nè Scoto poteva eccettuare ciò, che Iddio stesso non aveva eccettuato ». Anche senza possedere tutta la sottigliezza di uno scotista, si può mostrare in una maniera semplicissima, che questo ragionamento dell'autore conchiude ben poco. Mai venne in mente a Scoto che per un decreto della provvidenza dovesse Maria essere concepita nel peccato originale: lontanissimo anzi da tale opinione egli pensò tutt'al contrario essere stato un decreto speciale della provvidenza, che Maria non fosse concepita nel peccato originale. È indubitato che Scoto non poteva eccettuare ciò che Iddio non aveva eccettuato; ma Scoto non ebbe mai la pretensione di far tanto: disse solo che Dio poteva eccettuare Maria; ed è quanto altro mai verissimo, ch'egli la poteva eccettuare.

L'autore adduce in favore dell'immacolata concezione un argomento tratto da quella sua prerogativa per cui è detta piena di grazia; e conchiude: « Solo così dovrebbero farsi finite tutte le dispute su questa materia; giacchè un sentimento, fondato sulla parola di Dio stesso, non può essere considerato come una semplice opinione. In questo senso e non altrimenti è permesso obbligarsi a dare la propria vita per sostenere la preminenza di Maria ». Si direbbe che l'autore voglia definire ciò che la Chiesa non ha giudicato di dover decidere infino a oggi. Del resto l'argomento sul quale egli si fonda è ben noto da lunga pezza: e io reputo men probabile che la decisione dell'autore debba d'ora innanzi far rieder coloro, a' quali par poco lodevole il voto, di cui si tratta.

Capo 24. « In istretto senso non si può affermare che G. Cristo sia venuto al mondo per salvare gli uomini; ma soltanto che li ha sal-

vati: di fatti egli si è reso uomo, e non angelo: *Misit Deus filium suum factum ex muliere, factum sub lege, ut eos, qui sub lege erant, redimeret*: questo è il linguaggio dell'Apostolo, Gal. 4.

Capo 28. *Della morte*. L'autore sostiene, che la morte non sia già l'effetto del peccato originale; e confessa la sua disgrazia di trovarsi in opposizione e contrarietà manifesta al sentimento de' più grandi dottori della Chiesa. Il sentimento unanime de' dottori e dei padri della Chiesa su tal materia è fondato esso medesimo sulla Scrittura.

Egli dice che nella maniera, onde Dio parla nella Genesi dell'albero della vita, ognuno può accorgersi come ivi si parla solo per ironia e per ischernio, affine di umiliare Adamo; il quale però dalla sua parte piglia la cosa bonariamente sul serio e per una semplice verità; in quella guisa che la pigliarono ancora tanti altri dopo di lui. Io non impedisco all'autore di vantarsi per avere il primo scoperta o immaginata una tale ironia; ma neanche posso persuadermi, che egli sia in istato di comprendere il parlare di Dio, meglio di Adamo stesso, a cui quello fu indirizzato.

Capo 29. L'autore pretende « che fino al diluvio le stagioni e gli animali conservassero il loro primiero stato; che la terra offriva ancora agli uomini e un soggiorno delizioso e le stagioni temperate e dilettevoli, e gli animali stessi obbedienti e docili alla lor voce ».

Direi che l'autore dovesse per lo meno eccettuare il serpente; di cui dicesi al cap. 3. del Genesi, che maledetto da Dio dopo il peccato, divenne inimico all'uomo, e il più orribile e intrattabile sopra ogni altro animale.

Aggiunge altresì: « che dopo il diluvio gli uomini dovettero per necessità mangiare la carne degli animali; sicchè questi vedendosi fare la guerra dagli uomini, perdettero bentosto la nativa dolcezza ». Non pare che le pecore ed altri animali, di cui gli uomini hanno uso di cibarsi, abbiano molto perduto della loro nativa dolcezza.

Capo 30. « Rispetto al demonio, che a gnisa di lione aggirasi intorno a noi per divorarci, io dico, che egli ne può spingere al male, come avvenne ad Eva, cioè dire per via di parole, e non altrimenti; giacchè non v'è altro modo di persuadere: e per questo stesso non basta la semplice permissione di Dio ». Il demonio come dice S. Pietro si aggira attorno a noi per divorarci, e noi dobbiamo contro lui resistere per mezzo della fede: adunque è cosa certa che il demonio tenta gli uomini: non credo però che sieno molti quelli, a cui egli indirizzò la parola siccome ad Eva.

« Convenien ricordarsi che quando alcuna cosa succeda per opera del demonio, questo non deve ascriversi a una permissione divina senza più; ma bensì ad un effetto della volontà

Tomo V.

assoluta di Dio ». Alle pfe orecchie sonerà poco grata siffatta asserzione.

« Il demonio non sarà mai l'autore degli incantesimi, delle malie, stregonerie, magie, e di tutte quelle altre diavolerie che a lui si attribuiscono; in una parola egli non obbedirà giammai alla voce di uno scellerato; sarebbe Iddio in tal caso l'autore di tali disordini: il demonio, tuttochè demonio, non è alla fin fine che una bestia ». Una proposizione così generale contradice troppo chiaro al sentimento comune de' fedeli, fondato sulla Scrittura, e su i riti stessi adottati dalla Chiesa universale.

« Conchiudiamo pertanto che a Dio solo deve riportarsi l'origine e la sorgente di ogni potenza: e che se sinora ciò non si è fatto, provenne dacchè se ne ignorava il tempo preciso ». Come mai l'autore si potè dare a credere, essere stato egli il primo ad asserire che la origine di ogni potenza dovesse riportarsi a Dio? Non è meglio che si sappia essere questa una dottrina antichissima, e che eccellenti teologi l'hanno solidissimamente confermata?

« Della morte io non parlo; dacchè ho mostrato nel cap. 28., che questa non è già una pena da Dio ingiunta all'uomo ». Quanto a me sono persuaso che una tale proposizione sarà indubitabilmente sottoposta a censura.

Capo 32. L'autore per ispiegare l'origine dell'idolatria vuole « che l'amore dell'indipendenza abbia condotto gli uomini a foggarsi degli Dei, i quali fossero meno possenti di loro ». Io credo ben agevole il provare, che gl'idolatri attribuiscono ai loro Dei una possanza, di molto superiore a quella di ogni mortale.

Capo 33. « L'eresia degli Iconoclasti a stento può mantenersi in quella corte, ove ebbe il suo nascimento. Da che deriva ciò, se non dall'avervi nell'uomo un principio naturale, che lo porta a congiungersi a Dio, e a mostrargli i suoi omaggi, in somma una tendenza all'idolatria? ». Poco edificante per verità sentire a dire, che la propensione naturale all'idolatria ha impedito i progressi degli Iconoclasti: e che questa propensione all'idolatria non è altro che un principio naturale, che porta l'uomo ad avvicinarsi a Dio!

Capo 34. L'autore parlando degli uomini avanti il diluvio dice, che: « Sebbene il sole loro sembrasse potere far nascere le erbe e le piante; essi però non potevano ignorare, come quelle erano esistite prima del sole, il quale nella sua origine non era che una massa informe; e così adotta in questo luogo la comune sentenza sulla formazione successiva dell'universo in molti giorni, la quale egli ha maledetta nel cap. 9.

« L'arte esecrabile della guerra, ignota avanti il diluvio, fu messa in onore, e fu riguardata bentosto come l'esercizio più onorato ». Se vi hanno delle guerre giuste, l'arte della guerra non è poi esecrabile per sè medesima.

61

Capo 35. « Tutte queste passioni sono buone per sè stesse; sono tutte dono di Dio, il quale regna non sopra la calma soltanto, ma bensì ancora su i venti e sulle tempeste ». Le passioni nello stato presente della natura sono viziose e disordinate: sono effetti o rampolli della concupiscenza, che è una sequela del peccato, e tira al peccato; benchè essa non produca il peccato attuale propriamente detto, che pel consentimento della volontà.

« Se l'amore a Dio si volge, lascia da parte il timore, la speranza, lo sdegno, e il dolore: Ogni uomo che ami Dio, teme pur Dio e spera in Dio.

« Iddio per ottenere che l'uomo a lui ritorni, niuna cosa risparmi. Alle volte egli si umilia fino a soffrire; altre volte manda sossopra il cielo e la terra: qui è geloso, e minaccia; là quasi cortigiano, adula colle promesse più lusinghevoli ». Iddio in verità è rappresentato nella Scrittura come un Dio geloso, il quale per la sovrana sua maestà non soffre che abbiano parte le creature nell'omaggio che a lui solo è dovuto: con tutto ciò io non saprei dire, se convenga altrettanto fargli mandare sossopra la terra e il cielo, e di rappresentarlo sotto l'idea di un cortigiano adiutore e lusinghiero.

Capo 36. « Per questo appunto l'amore nei Santi è più contento, più soddisfatto, ma non più grande là in cielo che sulla terra ». Nelle scuole cattoliche non fu mai posto in dubbio, che l'amore dei Santi nel Cielo sia più perfetto di quello de' giusti in terra.

« Di che possiamo altresì ricavare un altro argomento da persuaderci, come quello che ordinariamente si chiama amore di tenerezza, non è in verità amore; tranne che l'intelletto dia un valore all'oggetto di questo amore medesimo, e che il cuore non vi si attacchi ». Sarebbe cosa ben difficile avere tenerezza per un oggetto, a cui la mente non attribuisse alcun valore, nè il cuore vi fosse punto attaccato: il che somministra per avventura un argomento da provare contro l'autore, che tenerezza senza amore non vi può essere. Tutto il suo discorso a favore della tesi da lui sposata, riducesi a mostrare che i caratteri dell'amore apprezzativo non convengono punto all'amore di tenerezza: donde egli conchiude che l'amore di tenerezza non è vero amore. Questo per altro non è che un giuoco di parole. Molto antica è la distinzione tra l'amore affettivo, accompagnato da tenerezza, e l'amore apprezzativo ed effettivo: tutti convengono della differenza, per cui riconosconsi l'uno e l'altro: sen viene l'autore e pretende che non debbasi appellare amore ma tenerezza quello che fino a oggi fu solito chiamarsi amore affettivo; niente altro che cangiamento di vocaboli senza necessità.

« Noi non possiamo amare la virtù per sè medesima; nè possiamo amare il nostro pros-

simo, nè noi stessi ancora come dobbiamo, salvochè quando a ciò siamo condotti da Dio medesimo ». La grazia ci porta ad amare la virtù per rispetto a Dio; e non ad amare la virtù per sè sola, come voleano fare gli stoici.

Capo 37. Se io ben veggo, l'autore definisce che sebbene maggior tenerezza si abbia per un amico o per un figlio, che non per un nemico; tuttavia deesi altrettanto amore al nemico, quanto al proprio figlio ed all'amico ». Non mi preme di rispondere alle ragioni, sulle quali egli stabilisce un tal paradosso; ma credo mio debito osservare, che la sua tesi distruggerebbe l'ordine della carità; siccome quello che ci obbliga ad avere più o meno amore apprezzativo ed effettivo per un uomo o per l'altro, secondo che più o meno degno di amore è l'uno o l'altro.

Capo 38. « Iddio è tutto amor proprio, perchè egli conosce perfettamente sè stesso ». L'autore vuol dire, che Iddio ama infinitamente sè stesso: perchè dunque usare un giro sì strano e inaudito di parole, trattandosi di una verità che ognuno conosce, e che niuno reca in contrasto?

« L'uomo, il quale vale il sangue di un Dio, perchè non avrà egli stima di sè medesimo? ». Se l'autore non si fosse tanto sovente dichiarato di mirare nella sua opera a dare peso e misura a ciascuna cosa, e assegnarne il valore; potremmo tenere questa espressione come una figura rettorica, per dire che l'uomo è stato redento col sangue di un Dio: da uno scrittore però, il quale si picca di mettere ogni cosa nella sua bilancia, quanto più rigore non dovremmo esigere nelle sue espressioni?

« Iddio ha dato all'uomo la parola di non negarglisi giammai, purchè gli domandi lui solo, ovvero ciò che in lui si trova, o ciò che può condurre a lui: Iddio fece più ancora, non volendo che una tale dimanda porti il nome di preghiera; come avesse timore di nutrire nell'uomo qualche sentimento di abiezione, o perchè il nome risente non so che della schiavitù e del vassallaggio ». Gesù Cristo ci comanda di *pregare*, e ci ha prescritto altresì la maniera, onde dobbiamo *pregare*: non è dunque vero, che Iddio non voglia che le dimande a lui rivolte portino il nome di preghiera. D'altronde non è forse fuori di proposito attribuire a Dio il timore, che l'uomo si avvilisca abbassandosi a pregarlo?

« L'uomo è sì grande, che Iddio teme che egli non si avvilisca col chiedere grazie temporali. Come dunque potrebbe l'uomo avvilirsi fino a dimandare, o anche solo a desiderare la sanità della tigre, la forza del leone, la fecondità della lupa, l'abbondanza della formica? E quando egli pure l'ottenga, come potrebbe lodarsene; come ornare i templi coi monumenti della sua riconoscenza? ». La dimanda

dei beni corporali, con le condizioni prescritte nel catechismo, non è sconvenevole all' uomo. Noi siamo tenuti di chiedere a Dio il pane quotidiano: e la santa Scrittura è piena di esempi di santi uomini, che hanno dimandato a Dio la sanità, la forza, la fecondità, i beni terreni: e quando siasi ottenuto ciò che si chiede, niente può esservi più lodevole che dare a Dio testimonio della propria riconoscenza.

« Quasi mai avviene, che altri ami una cosa sol perchè essa è amabile in verità e degna di prezzo; eppure questo soltanto è amor giusto, e ben regolato ». Semprechè fosse vero, quello che l'autore più sopra intese provare; che cioè non è la considerazione stessa del bene quella che determina la nostra volontà ad operare; ma bensì la inquietezza che l'uomo sente in quel tale stato particolare in cui egli si trova: sarebbe agevole il rispondergli in questo luogo, che non è in balia dell'uomo amare gli obbietti a cagione dell'amabilità loro; e soltanto poter ciò ammettersi nel sistema volgare, che si contenta di porre nel bene l'obbietto della volontà: nel sistema invece dell'autore, doversi aspettare a questo effetto una fortunata inquietezza, che ci trasporti a quello che è veramente amabile, e ci muova con una forza proporzionata al grado dell'amabilità, che nell'oggetto si scopre.

« Gli Ebrei non avevano nessuna idea chiara e distinta nè dell'eternità, nè dell'immortalità dell'anima: certamente i loro antichi, le conoscenze de' quali erano sopramodo ristrette, gente rozza e carnale, erano spinti al bene e all'osservanza delle loro primarie leggi per le ricompense temporali ». Se gli Ebrei non avessero conosciuta l'immortalità dell'anima; se non avessero osservata la legge, che per l'allettamento delle ricompense temporali; se non avessero ordinati sè stessi e le loro azioni a Dio, come a loro primo principio e ultimo fine; seguirebbe che avessero del tutto ignorata la via che conduce a salute. Diremo dunque che Abramo non intendesse altro che una temporal ricompensa, quando sentissi promettere da Dio, che sarebbe egli stesso la grande ricompensa sua?

Capo 40. *Dell'ambizione.* « L'ambizione è un affetto, risvegliato nell'anima dagli oggetti esteriori, quali essa giudica degni di lode, e che accendono l'emulazione, da cui l'anima è spinta a cercare le lodi; sicchè l'ambizione non è in sè stessa nè vizio nè virtù ». L'autore se la piglia così contro tutti i filosofi, che mai esistettero fino a oggi; i quali hanno insegnato che l'ambizione è figlia dell'orgoglio: sentenza dall'autore dichiarata irragionevolissima.

Egli qui pare dimenticarsi, che il valore de' vocaboli dipende dall'uso. Fin ora gli uomini han

convenuto di annettere al vocabolo ambizione l'idea di una brama disordinata degli onori; stando a questa idea i filosofi hanno conchiuso che l'ambizione è figlia dell'orgoglio, ed essa stessa è un vizio. L'autore senza veruna necessità prescrive al nome stesso di ambizione un altro significato: e pretende che tutt'i filosofi abbiano torto per non aver trattato l'ambizione conformemente al nuovo concetto, da lui imposto a questo antico vocabolo: come se uno scrittore volesse definire oggi il quadrato per una figura a tre angoli, epperò giudicasse un solenne strafalcione la consuetudine inviolata dei geometri che l'ebbero come una figura di quattro lati.

Capo 42. *Dell'amor di Dio.* « Dimostrerò al capo 46 con ragionamenti filosofici, ma irrepugnabili, che l'attrizione, cioè la detestazione del peccato per tema dei gastighi o per la speranza delle ricompense, è una cosa impossibile a venire in atto ». Qual risorsa dunque restava agli Ebrei per detestare i loro peccati, mentre essi secondo l'autore non miravano che alle ricompense temporali nell'osservanza della legge?

« Allorchè io adempio un comando della legge, combattendo una passione, che me ne allontana, adempio con ciò un vero atto di amore di Dio; d'amore perfetto, perchè di altra sorta non ve n'ha ». Si può alla legge del principe obbedire pel timore di gastighi, o per amore dell'ordine e del bene pubblico: e parimente si può adempiere un comandamento di Dio o pel timore del gastigo, come facevano gli Ebrei secondo l'autore, o per ispirito di amore. Adunque il semplice eseguitamento del divino precetto non è per sè stesso un atto di amor di Dio: tanto più che abbiamo un precetto speciale di amare Dio; il quale non adempiamo, fuorchè per via di atti, distinti dall'osservanza degli altri precetti.

« La conoscenza dell'amore di Dio sta nell'unione di due idee, l'una della volontà dell'uomo, e l'altra della volontà di Dio. La volontà di Dio si rende aperta in due maniere, o per via de' precetti, o per una voce interna: e altresì la volontà dell'uomo in due maniere si dà a divedere conforme a quella di Dio; cioè dire quando ascolta i suoi precetti per osservarli, e quando presta l'orecchio alle sue chiamate per ubbidirgli. Ecco la sola e vera idea dell'amore dell'uomo verso Dio ». Lasciamo in disparte ciò che spetta alla chiamata interiore, la quale è di un ordine speciale; e fermiamoci sulla conformità che si appalesa nell'osservanza de' precetti, su di che l'autore preme singolarmente. Un povero dimanda limosina ad un viaggiatore, e questi glie la dà per sentimento di compassione: qui la volontà del viaggiatore è conforme a quella del povero. Un assassino dimanda pure al viaggiatore la borsa, e questi glie la dà parimenti;

e la sua volontà si dimostra conforme a quella dell'assassino nell'adempire quanto costui ne richiese. Chiaro è che nel primo caso il principio della conformità è l'amore: nel secondo invece è il timore. Adunque non basta che vi sia conformità tra l'atto e il precetto, perchè siavi amore; fa d'uopo inoltre considerare da qual principio si derivi la conformità.

Capo 44. « I Niniviti che non avevano i sacramenti, non ottennero nè la grazia santificante nè la gloria; fintantochè il sangue di Gesù Cristo, sparso per la salute del genere umano, potè farne verso di loro le veci. I cristiani al contrario l'ottengono nel sacramento della penitenza ». Nell'antico testamento quelli che morivano in grazia, non perciò erano ammessi alla gloria eterna; ma dovettero aspettare Gesù Cristo che loro aprisse le porte del Cielo. Rispetto poi alla grazia santificante riceveasi questa anche allora colla giustificazione: che uno possa essere giustificato senza ricevere la grazia santificante,

è contro al concilio di Trento, sessione 6. capo 8., ove si definisce, che la giustificazione non consiste nella semplice remissione de' peccati, ma bensì nella santificazione e rinnovazione dell'uomo interiore pel ricevimento della grazia e dei doni che l'accompagnano: oltre a che il concilio insegna come la causa efficiente della giustificazione è Iddio medesimo, pieno di misericordia, in quanto che egli stesso purifica e santifica l'uomo. Al capo 4. segnatamente il concilio dà bene a vedere che la natura della giustificazione è stata sempre la medesima e innanzi e dopo l'evangelio; dove dice che l'uomo è giustificato quando passa dallo stato, in cui nasce figlio del primo Adamo, allo stato di grazia e di adozione dei figliuoli di Dio: aggiungendo che dopo la promulgazione dell'evangelio siffatta giustificazione non può avverarsi, tranne per il battesimo o pel desiderio di conseguirlo. Ma qualunque sia il mezzo, è sempre la stessa giustificazione.

FINE DEL TOMO QUINTO.

I N D I C E

D E L T O M O Q U I N T O .

<i>In COMMENTARIUM a Justino Febronto in suam retractationem editum animadversiones. Parte della Prefazione al volume XIII della Collezione romana</i>	<i>Pag.</i>	<i>5</i>
<i>Monitum</i>		<i>9</i>
<i>Exemplum epistolae, quam episcopus myrophitannus Jo. Nicolaus de Hontheim suo nomine, suaeque manu scriptam dedit ad SS. D. N. Pium Sextum</i>		<i>11</i>
<i>Prooemium</i>		<i>13</i>
<i>Index positionum Febronii</i>		<i>18</i>
<i>Positio I. Claves Ecclesiae et uni Petro, et unitati simul a Christo concessae sunt ita, ut unum aliud non excludat.</i>		<i>19</i>
<i>Positio II. Claves datae sunt uni Petro, quatenus ille primatum, et regiminis potestatem accepit a Domino; idemque personam totius Ecclesiae gerebat</i>		<i>23</i>
<i>Positio III. Ecclesia est societas hominum, in qua baptizati fideles ex institutione Christi sub legitimorum pastorum ac praecipue summi pontificis regimine degunt.</i>		<i>25</i>
<i>Positio IV. Hujus regiminis potestas a Christo instituta veram subjectionis, et obedientiae obligationem multitudini imponit</i>		<i>26</i>
<i>Positio V. Propterea inter duodecim Apostolos unus (Petrus) electus est, ut capite constituto schismatis tollatur occasio</i>		<i>27</i>
<i>Positio VI. Quisquis contra singularem Petri cathedram aliam collocat, vel ab ejus communione per obedientiae negationem recedit, schismaticus est.</i>		<i>28</i>
<i>Positio VII. Primatus non ordinis, inspectionis, ac directionis tantum est, sed verae auctoritatis, et jurisdictionis.</i>	<i>ivi</i>	
<i>Positio VIII. Primatus perpetuus est, in Petri successores romanos pontifices jure divino transiens.</i>		<i>37</i>
<i>Positio IX. A romana sede ad aliam transferri nequit</i>	<i>ivi</i>	
<i>Positio X. Concilio florentino oecumenico nomen debetur</i>		<i>39</i>
<i>Positio XI. Plena potestas pascendi, regendi, gubernandi universalem Ecclesiam, romano pontifici a Christo tradita in concilio florentino declaratur.</i>	<i>ivi</i>	
<i>Positio XII. Pontificia haec potestas non potest esse sine conveniente auctoritate, jurisdictione, ac coactione; ad quam etiam pertinet poena excommunicationis.</i>		<i>40</i>
<i>Positio XIII. Romanus pontifex est supremus iudex controversiarum in rebus fidei, et morum.</i>		<i>41</i>
<i>Positio XIV. Fieri non potest, ut a vera fide aberret corpus episcoporum, capiti suo romano pontifici adhaerentium.</i>	<i>ivi</i>	
<i>Positio XV. Haeresis Lutheri jam ante concilium tridentinum, praecante Leone X, pontifice maximo, ab Ecclesia irrevocabiliter damnata fuit.</i>		<i>48</i>
<i>Positio XVI. Ecclesia a Christo habet auctoritatem judicandi de sensu, seu doctrina propositionum, librorum et auctorum; nec non fideles compellendi ad subscribendum suae sententiae</i>		<i>49</i>
<i>Positio XVII. Constitutioni Unigenitus, ut dogmaticae sanctae sedis, et universalis Ecclesiae decreto omnimoda ab omnibus obedientia debetur</i>		<i>50</i>
<i>Positio XVIII. Quae ad Ecclesiae statum pertinent, si quid dubitationis fuerit obortum, ad romanum pontificem referendum est.</i>		<i>51</i>
<i>Positio XIX. Decretales romanorum pontificum reverenter suscipiendae, et sancte custodiendae sunt.</i>		<i>52</i>
<i>Positio XX. Summo pontifici jure divino competit jus indicendi, dirigendi, et confirmandi universalis concilia</i>		<i>53</i>
<i>Positio XXI. Generalia concilia sortiuntur firmitatem independentem a quacunque alia acceptatione.</i>		<i>56</i>
<i>Positio XXII. Concilium tridentinum etiam in rebus disciplinae liberum fuit.</i>	<i>ivi</i>	
<i>Positio XXIII. Causae criminales episcoporum per concilium tridentinum romano pontifici merito reservatae sunt.</i>		<i>57</i>
<i>Positio XXIV. Pro suprema potestate, pontifici in universa Ecclesia collata, ille sibi, suoque judicio quaedam graviora peccata jure reservat.</i>		<i>60</i>
<i>Positio XXV. Papa habet potestatem dispensandi ex legitima causa in lege, a generali concilio lata.</i>		<i>61</i>

- Positio XXVI.** Primis jam tum Ecclesiae temporibus ille censebatur spurii adulterinique episcopi, quorum ordinationem romanus pontifex respuebat, veluti modo Ultrajectinorum . . . » 66
- Positio XXVII.** Confirmatio, translatio, et depositio episcoporum non potest provincialibus synodis restitui, nisi de libero summi pontificis consensu. . . . » 67
- Positio XXVIII.** Canonizationes Beatorum etiam olim fiebant de consensu saltem tacito romanorum pontificum . . . » 68
- Positio XXIX.** Legitimo usu in quibusvis causis ecclesiasticis invaluerunt appellationes ad apostolicam sedem . . . » 69
- Positio XXX.** Summi pontifices omni jure damnarunt appellationes a papa ad futurum concilium. . . . » 71
- Positio XXXI.** Beneficiorum reservationes sanae rationi et aequitati consonae sunt . . . » 77
- Positio XXXII.** Concordata, utpote vim pacti habentia, religiose utrinque servanda sunt . . . » 79
- Positio XXXIII.** Annatae retinendae, usque dum romanae curiae necessitatibus aliunde provisum fuerit. . . . » ivi
- Positio XXXIV.** Exemptio Regularium a seculari potestate, aut ab una particulari synodo non valet abrogari. . . . » 80
- Positio XXXV.** Exemptionum abusibus per concilium tridentinum occursum, et provisum est . . . » 84
- Positio XXXVI.** Episcoporum potestas jurisdictionis potuit quoad usum per canones arctari. . . . » 88
- Positio XXXVII.** De iis, quae ad fidem, sacramenta, et ecclesiasticam disciplinam pertinent, sola potestas ecclesiastica decernit. . . . » 92
- Positio XXXVIII.** Curandum, ut pax, et concordia inter sacerdotium, et imperium servetur, et offensionum vitentur occasiones . . . » 95
- APPENDIX.** De inscriptione, monumento Joan. Nicolai De Hontheim incisa . . » 98
- Dispositio Febronii** . . . » 102
- Per la bolla AUCTOREM FIDEI** . . . » 105
- La bolla Auctorem fidei** . . . » 107
- Dalla prefazione del tomo. XIV della Collezione romana.** . . . » 125
- PRELUDIO alla condanna del sinodo pistojese.**
- Frammento primo.* . . . » 129
- Secondo frammento.* Inedito. . . . » 143
- LITTERARUM obedientiae dogmaticae constitutioni Auctorem fidei exemplar** . . » 147
- De eadem re aliae litterae.** . . . » 152
- ANIMADVERSIONES in notas, quas nonnullis pistoriensis synodi propositionibus damnatis cl. Feller clarioris intelligentiae nomine adjiungendas censuit. Dedicatoria.** » 153
- Prooemium** . . . » 156
- Synodi pistoriensis propositio 29, damnata.**
De ritus consecrationis efficacia. . . » 157
- Animadversio §. I.** Per Pistoriensem, Fellerianamve efficaciae consecrationis expositionem derogari dogmati catholico, a tridentina synodo expresse definitio. » 158
- §. II.** Quae Felleri causa fuerit aberrandi a littera tridentini canonis, quo anathemate sancitur dogma catholicum, sub *transubstantiationis* nomine a Tridentino definitum. . . . » 161
- §. III.** Conversio *transubstantiationis* nomine a Tridentino definitum, minime confundenda cum specialibus eam explicandi modis, de quibus libera est scholarum disputatio . . . » 162
- §. IV.** Vox a catholico sensu abhorrens: voces, quibus dogma *conversionis totius vini in sanguinem* canone tridentino sancitum est, secundum litteram falsitatis argui debere. . . . » 163
- §. V.** Minime tuta ratio emolliendi dogmata, dogmatumve vocabula, conciliandae concordiae nomine catholicos inter et heterodoxos . . . » 165
- Synodi pistoriensis propositio 61, damnata.**
De adoranda humanitate Christi. . . » 165
- Animadversio §. I.** Exponitur Ecclesiae catholicae sensus, de adoranda humanitate Christi, ex patrum doctorumque sententiis depromptus. . . . » 166
- §. II.** Reprehensiones fellerianae diluuntur. Precatio pio Ecclesiarum usu consecrata: sacrosanctae et individuae Trinitati, crucifixi D. N. J. C. humanitati, vindicatur . . . » 169
- §. III.** Effatum theologicum: Verbum assumpsisse corpus mediante anima, praeter rem a Felleri adductam . . . » 171
- Synodi pistoriensis propositio 63, damnata:**
de cultu sacri cordis Jesu . . . » 173
- Animadversio. §. I.** Reprehensio Felleri ex eo ducta, quod Verbum nullam determinate et formaliter corporis partem assumpsisset, diluitur . . . » ivi
- §. II.** De mystica significatione, quae in speciali cultu cordis Jesu, aliisque similibus institutionibus recolenda proponitur. » 175
- §. III.** Fellerus refellitur argumento ducto ex reverentia, quam fatetur materiali quoque cordi Christi deberi. . . . » 176
- §. IV.** De indivisa hypostatica unione Verbi cum corpore, ab anima separato in tri-duo mortis. . . . » 177
- ANIMADVERSIONUM in notas Felleri compendiarie expositio.** In notam adjectam propositioni 29. damnatae, de consecrationis efficacia . . . » 181
- In notam adjectam 61. propositioni;** de adoranda humanitate Christi. . . . » 184
- In notam subjectam 63. propositioni;** de cultu sacri cordis Jesu . . . » 185

ESAME DE' MOTIVI della opposizione fatta da M. Vescovo di Noli alla pubblicazione della bolla <i>Auctorem fidei</i> , preceduto dall'esame delle riflessioni preliminari dell' anonimo editore dei medesimi. <i>Alla Santità di N. S. P. Pio VII.</i> . . . »	191
Prefazione. »	193
<i>Parte prima</i> diretta contro le riflessioni.	
Esame delle riflessioni preliminari:	
§. I. Introduzione. Dell' apologista editore de' motivi. Sue atroci invettive contro la santa sede. Confronto dell' orrida pittura ch' ei ne fa, con quella, che il ch. Bossuet ha ritratta dalla serie de' santi padri. »	196
§. II. Impostura dell' apologista nell' appresentare come adottato dalla bolla il sistema, da cui ripete l' oscuramento della verità sopra la Chiesa »	197
§. III. Insidioso abuso della voce oscuramento nel modo di applicarla . . . »	198
§. IV. Lagnanze dell' apologista: ereticale sua audacia nell' accusare di aperta prevaricazione il silenzio dei vescovi non reclamanti. »	201
§. V. Mistero d' iniquità, disvelato dal ch. Bossuet nella incoerenza de' novatori in voler conciliare la indefettibilità visibile della Chiesa con una generale oscurazione, e prevaricazione del ministero dell' insegnamento »	202
§. VI. Luminosa dottrina del Bossuet, dimostrante che la Chiesa non è visibile, se non per la verità del vangelo sempre professata dal totale della società. . . »	203
§. VII. Insigne passo di s. Cipriano: La verità collocata da Dio nel domicilio dell' unità »	204
§. VIII. Consonanza dei sentimenti di s. Agostino: Nella cattedra dell' unità ha posto Iddio la dottrina della verità . . »	205
§. IX. Che le dottrine spettanti al dogma, hanno da ricevere per via d' ubbidienza prescritta dall' Apostolo ad obediendum fidei; che include non la sola esterna osservanza del precetto, ma l' interno assenso, ed assoggettamento di mente, e di cuore »	ivi
§. X. Che nella bolla concorrono tutte le condizioni, dalle quali si rileva il carattere d' un irrefragabile giudizio della Chiesa dispersa »	206
§. XI. Vano ripiego dell' apologista per salvare l' indefettibilità della Chiesa nel piccolo numero de' pretesi fedeli depositari della verità »	207
§. XII. Taccia di nuovo l' apologista di aperta prevaricazione il silenzio de' vescovi non reclamanti. Pretende salvare la reclamazione del vescovo di Noli dalla taccia di opposizione ad un giudizio della Chiesa, sotto pretesto che la Chie-	

sa non insegna tacendo. Non tace la Chiesa quando parla Pietro per bocca de' suoi successori » 209

§. XIII. Del motivo di consolazione recato dall' apologista nell' annunzio di una nuova rigenerazione mercè il ritorno del popolo israelitico. Nel deplorare che fanno i padri l' apostasia degli ultimi tempi, non favoriscono, anzi apertamente riprovano l' ereticale dottrina del sinodo pistojese circa il preteso generale oscuramento delle verità più importanti della religione. » 211

Digressione. Insussistenza del rimprovero fatto dall' apologista di non essersi atteso il senso morale della generica espressione di oscuramento nella censura della bolla » 212

§. XIV. Delle autorità della Scrittura , e della tradizione , abusivamente addotte dall' apologista nelle sue *riflessioni* . . » 213

Esposizione della dottrina di s. Agostino » 214

Esposizione della dottrina del ch. Bossuet » 215

Esempi, recati dall' apologista in prova della pretesa generale oscurazione . . » 216

§. XV. Insussistenza degli altri esempi di generale oscurazione, riconosciuta espressamente dal San-Cirano riguardo al successo de' concilii di Rimini e di Seleucia. » 220

§. XVI. Di papa Liberio. » 222

§. XVII. Termina l' apologista colle consuete sue invettive contro la romana curia. Espone i tre principali capi di difetto, notati dal vescovo di Noli nella bolla *Auctorem fidei* » 225

Parte seconda.

Prefazione » 223

Sezione prima. De' motivi addotti dall'opponente prelato a giustificare la sua opposizione alla bolla. Articolo I. Ingiuriosa declamazione di monsignore contro la bolla, come lesiva dei diritti della temporale sovranità. » 228

§. I. Carattere di verità , risultante dalla uniformità della dottrina, diffusa nella universalità delle Chiese , componenti l'unità » 229

§. II. Strano esempio di umiltà suggerito dall'opponente vescovo al santo padre. » ivi

Articolo II. Altro capo di giustificazione, dedotto dalla pretesa necessità di previa placitazione, per dare autorità a' decreti anche dogmatici ; sentimenti di Van-Espen in contrario » 230

Continuazione. Motivi su' quali fonda il prelato la suddetta pretesa necessità. » 231

Articolo III. Del motivo desunto dalla pretesa fallibilità pontificia » 233

§. I. Inconvenienza degli esempi addotti da monsignore, in quanto che non applicabili alla bolla *Auctorem fidei*. . . » 234

§. II. Notabile inavvertenza di monsignore

- nell'appresentare la dottrina della dichiarazione gallicana qual *Fede* di quella rispettabilissima Chiesa » 236
- Corollario. Insussistenza dell'applicazione al caso presente de' decreti del concilio di Costanza, al quale aggiunge monsignore quello di Basilea » 238
- Sezione seconda.* Articolo I. Esame di alcuni argomenti opposti da monsignore alla pontificia infallibilità » 239
- Articolo II. De' due aspetti sotto i quali l'autore della *Difesa* appresenta l'infettibilità, che egli riconosce promessa da Cristo all'apostolica sede, e alla serie de' romani pontefici, non meno che alla Chiesa cattolica. Due notabili conseguenze: 1.^a Che l'errore non può radicarsi nella sede di Pietro. 2.^a Che perciò rimane convinta di errore contro il domma la contumacia degli anniversari contro la lunga serie de' decreti, emanati nella causa del giansenismo » 240
- Articolo III. Riflessioni sul divisato modo di conciliazione, proposto dal Bossuet. » 242
- Articolo IV. Origine della pontificia infallibilità nella pienezza dell'apostolica potestà, conferita in prima ed irrevocabilmente per confessione del ch. Bossuet al solo s. Pietro da Cristo » 243
- Articolo V. Documenti de' primi secoli comprovanti l'antica dottrina della pontificia infallibilità » 246
- S. Ireneo. Principato della Chiesa romana, in virtù della quale tutte le Chiese debbono concordare con essa. » ivi
- Tertulliano. L'autorità della sede romana, bastante a decidere ogni punto spettante alla salute » 247
- S. Girolamo. La sede di Pietro cattedra di verità, parlante per bocca de' successori del santo apostolo » 248
- S. Innocenzo I. S. Agostino. Chiese africane. Niuna controversia spettante al dogma può definitivamente terminarsi, se non per autorità della santa sede. . . » 249
- Lettera sinodale* dei tre concilii delle tre provincie Bizacena, Numidia, e Mauritania in conferma dei suddetti pontificii rescritti » 251
- Formola di s. Ormisda. Universale consenso in riceverla delle Chiese orientali ed occidentali; ed in particolare delle gallicane » 252
- S. Bernardo. Non può la fede patire difetto nella sede di Pietro. » 253
- Insussistenza dell'interpretazione data dall'autore della *difesa* al suddetto passo di s. Bernardo. » 254
- Concilio di Trento. Conseguenza risultante dal can. 3. ses. 7. de baptismo, in conferma delle testimonianze fin qui addotte dell'apostolica tradizione, in favore dell'infettibilità della sede romana, in ogni materia concernente la religione, ed il dogma. » 255
- Articolo VI. Documenti in contrario, recati da M. di Noli; e 1. della resistenza di s. Cipriano al decreto di s. Stefano . . » 256
- Articolo VII. Altra opposizione di monsignore, tratta dal preteso severo esame della decretale di s. Leone, fatto dai padri del concilio calcedonese prima di accettarla. » 257
- Articolo VIII. Si dichiara il modo della riconoscizione, fatta susseguentemente della lettera di s. Leone nel concilio di Calcedonia » 258
- Articolo IX. Differenza tra esame di revisione con libertà di dissenso, ed esame di elucidazione in conferma di verità già irrevocabilmente decisa: Illusione di chi pensa, che l'autorità giudiziaria dei vescovi in materia di fede non possa comporsi colla pontificia infallibilità. » 259
- Continuazione: della trasmissione degli atti del VI. concilio generale ai vescovi delle Spagne. » 261
- Articolo X. Nuova inopinata scoperta di monsignore di un implicito esame, fatto nel concilio di Trento della bolla *Exurge* di Leone X » 263
- Articolo XI. Dei due esempi della suddetta revisione prodotti da monsignore: o del primo in particolare, concernente le indulgenze pro defunctis. » 265
- Articolo XII. Del secondo esempio concernente l'autorità della Chiesa nel decidere le controversie in materia di fede. » 266
- Articolo XIII. Della pretesa usurpazione, oppressiva dei diritti episcopali, rimproverata dall'opponente vescovo ai romani pontefici. » 267
- Articolo XIV. Delle restrizioni apposte da' primi tempi all'esercizio dell'autorità episcopale nel regime delle diocesi . . » 269
- Articolo XV. Delle tre bolle prodotte da monsignore in conferma della pretesa necessità del placet per dare autorità alle decisioni, eziandio dogmatiche dei sommi pontefici » 270
- §. I. Della Bolla detta in Coena Domini. » 271
- §. II. Dell'Unam sanctam di Bonifacio VIII. ivi
- §. III. Della Unigenitus. » ivi
- Articolo XVI. Nuovo capo di accusa contro la Bolla: peregrina dottrina di monsignore, sovversiva delle istituzioni apostoliche circa le ordinazioni disciplinari. . . » 272
- Articolo XVII. Proposizioni pistojesi, notate in particolare da monsignore, come illegittimamente censurate nella bolla. » 274
- §. I. Della proposizione 31. pistojese circa il non ammettere che un solo altare in ciascheduna chiesa » 275
- §. II. Della seguente proposizione del si-

- nodo pistojese, riguardante la rimozione dagli altari dei fiori, e reliquiarij. » 276
- §. III. Della terza proposizione, vertente sull' uso di tenere velate certe immagini nelle chiese. » 278
- Sezione terza.* Tre altri insanabili vizj, per li quali l' opponente vescovo dichiara la bolla incapace di riportare il preteso necessario placito » 280
- Articolo I. Vizio I. desunto dall' effetto, che nella bolla si attribuisce alle censure, dette *latae sententiae*. » ivi
- §. I. Strano abbagliamento dell' apologista di monsignore nel riferire ad un puro pretto testo di s. Agostino la taccia data da lui a' censori del sinodo, di parlar da pappaglio. » 281
- §. II. Autorità di s. Cipriano, comprovante sì l' effetto delle censure *latae sententiae*, e sì l' autorità della Chiesa di decretarle » 282
- Articolo II. Altro preteso insanabile vizio della bolla, desunto dall' autorità, che vi si attribuisce alla Chiesa, di stabilire impedimenti dirimenti il matrimonio. » ivi
- §. I. Vano encomio fatto dall' opponente vescovo alla cautela usata dai Pistojesi, per mettere la dottrina loro al coperto degli anatemi del sacro concilio di Trento. » 284
- §. II. Capricciose novità di Launojo, riprodotte a difesa del sinodo pistojese. » ivi
- §. III. Rimproveri nuovi di monsignore per la condanna del sinodo; sua illusione nel riferirla ad interesse di Dataria. » 286
- §. IV. Impegno di monsignore a voler salvare dalla taccia d' eresia la proposizione del sinodo, ricavata dalla dottrina launojana. » ivi
- §. V. Ripiego singolare di monsignore per disimpegnarsi dall' autorità delle Scritture. » 287
- §. VI. Errorea massima dei nostri avversarij, che Cristo nulla abbia statuito circa il vincolo dell' unione conjugale, che si stringe per via del contratto. » ivi
- §. VII. Eccezioni date da monsignore alle prove, tratte dalla tradizione, allegate dal padre Gazzaniga per l' autorità propria della Chiesa circa gl' impedimenti dirimenti » 288
- §. VIII. Replica non edificante dell' opponente prelato ad una istanza del padre Gazzaniga » 289
- §. IX. Equivocazione del prelato nella distinzione, ch' ei fa tra il senso del dogma definito, e l' intento dei padri nel definirlo. » 290
- §. X. Discordanze di opinioni fra' teologi in alcuni punti concernenti il sacramento del matrimonio, inutilmente prodotte ad eludere la forza del comune loro consenso circa l' autorità propria della Chiesa nello stabilire impedimenti dirimenti. » 293
- §. XI. Del rimprovero d' incoerenza fatto da monsignore ai teologi, sostenitori della separabilità delle due qualità nel matrimonio de' cristiani » 294
- §. XII. Vituperoso accomunamento del contratto del matrimonio con ogni altro contratto d' ordine civile. » ivi
- Articolo III. Terzo preteso insanabile vizio, raccolto dai supposti attentati de' papi contro le disposizioni dei canoni, e le costumanze dei maggiori.
- §. I. Delle dispense in particolare » 296
- §. II. Resistenza dei vescovi asiani al decreto di s. Vittore, allegata dall' opponente prelato. Argomento che ne risulta in conferma della giurisdizione del R. P. in tutta la Chiesa. » 297
- §. III. Continuazione dello stesso argomento relativamente al diritto delle appellazioni. Espressa autorità di s. Bernardo in conferma del medesimo. » 298
- §. IV. Diritto delle riserve riconosciuto, e confermato dal sacro concilio di Trento. Forza del diritto di devoluzione spiegato da Tomassino » 299
- §. V. Della denominazione di monarchia, applicata al regime della Chiesa sotto la supremazia del primato pontificio. » ivi
- Conclusione. » 300
- Altra dedicatoria dell' ESAME precedente.* » 303
- MEMORIA* circa il vescovo di Noli » 304
- APPENDICE all' Esame dei motivi ecc.* ossia osservazioni sopra la risposta, data da M. V. di Noli ai vescovi di Francia detti costituzionali, per l' invito a lui fatto d' intervenire al concilio da essi convocato in Parigi.
- Avviso* » 307
- Osservazioni sopra questa lettera.* » 309
- CATHOLICI DOGMATIS* de immuni Ecclesiae auctoritate in sancendis disciplinae legibus, documenta e tridentina oecumenica synodo petita. De Sacramentis. » 327
- De Baptismo. » 328
- De sacrosancto Eucharistiae sacramento » ivi
- De casuum reservatione. » ivi
- De sacramento Poenitentiae. » 329
- Doctrina de Communionem sub utraque specie, et parvulorum. » ivi
- De Missa, vulgari lingua passim non celebranda, et mysteriis ejus populo explicandis. » ivi
- De ecclesiastica hierarchia, et ordinatione. » 330
- De sacramento Matrimonii » ivi
- TRATTATO DEL MATRIMONIO* o sia confutazione de' sistemi contrarij all' autorità della Chiesa circa il matrimonio. *Discorso preliminare.* » 333
- De' sistemi contrarij all' autorità della Chiesa circa il matrimonio*, ed in prima delle incoerenze, e de' sofismi dell' apostata M. A. de Dominis. » 341
- Parte prima.* Delle incoerenze di M. A. de

- Domini nell'impugnare l'autorità della Chiesa intorno al vincolo del matrimonio e le cause ad esso relative. §. I. Inganno, e contraddizione dello Spalatense nel pareggiare il matrimonio ad ogni altro contratto umano e civile. » 346
- §. II. Contraddizione dello Spalatense nell'assoggettare alla podestà civile la legge dell'unità, e della indissolubilità. » 348
- §. III. Abuso che fa lo Spalatense dell'autorità d'Ivone. » 352
- §. IV. Ripiego dello Spalatense per conciliare colla legge di Dio l'autorità, che egli attribuisce alla podestà civile intorno al vincolo del matrimonio. » 354
- Digressione* contro l'ingiusta imputazione che li difensori de' diritti della Chiesa siano men favorevoli all'autorità del principato. » 356
- §. V. Argomento dello Spalatense tratto dal confronto, ch'ei fa tra l'acqua come materia del battesimo, e il contratto come materia del sacramento nel matrimonio. » 357
- §. VI. Inoltramento dello Spalatense nell'attribuire al principato la facoltà di concedere il divorzio, non solo per via di legge generale, ma anche a titolo di Epicheja. » 360
- §. VII. Del concubinato. » 362
- §. VIII. Del matrimonio clandestino. » 369
- §. IX. Degli impedimenti, ossia dei difetti ostanti al matrimonio per disposizione delle leggi. » 371
- §. X. Dell'autorità de' padri. » 378
- §. XI. Qualmente Giustiniano, come pare altri regnanti adattarono le loro leggi a' canoni per accertarne l'esecuzione. » 380
- §. XII. Possesso della Chiesa nel giudizio delle cause matrimoniali, riconosciuto dallo Spalatense. » 385
- Parte seconda.* Di alcune particolari erronee massime di Launojo e di altro più recente novatore. §. I. De' modi tenuti dagli avversari per eludere la forza de' canoni tridentini con pervertire il significato delle voci. Ed in prima della nuova depravata interpretazione della voce Chiesa, recata da Launojo. » 386
- §. II. Altra stravolta interpretazione della voce *constituere* recata da novello scrittore. Ingiuriosi suoi modi verso i VV. PP. di quel concilio. » 388
- §. III. Assurda idea dell'annullazione, recata dal medesimo. » 390
- §. IV. Terzo raggio di altro anonimo scrittore per istravolgere l'intelligenza de' canoni tridentini. » 392
- §. V. Illusione di Launojo nella distinzione tra li canoni del concilio di Trento, relativamente al matrimonio. » 393
- §. VI. L'autorità propria e indipendente della Chiesa nell'apporre impedimenti dirimenti, vindicata colla dottrina definizionale del Tridentino contro li sistemi di Launojo, che del novello scrittore. » 397
- §. VII. Della facoltà delle dispense: Vana distinzione introdotta dal novello scrittore tra le dispense di grazia e le dispense di giustizia. » 398
- §. VIII. Curioso trattenimento dell'autore sopra un passo di Sanchez. » 460
- §. IX. Segue l'autore a confutare l'asserzione di Sanchez colla teoria delle proporzioni. » 403
- §. X. Complesso di altre prove dell'autorità ecclesiastica, e pontificia in materia di legislazione, e di dispense, somministrate dalle incoerenze ed abusivo interpretazioni sparse nell'opera dell'autore. » 406
- RISPOSTA* ad un quesito intorno a una proposizione controversa del P. Gallifet sulla *devozione al sacro cuor di Gesù*. » 413
- Estratto della prefazione dell'opera intitolata *la via della santità* ec. » ivi
- Risposta ad un quesito sulla proposizione controversa del P. Gallifet. » 415
- Lettera di Mons. Albergotti. » 420
- Risposta alla medesima. » 421
- Avviso dell'Albergotti. » 422
- Altra lettera dell'Albergotti, e due altre del Gerdil. » ivi
- Osservazioni e note per l'operetta intitolata *la via della santità*. » 423
- DE GRATIA DEI* Commentariolum. » 427
- §. I. De primigenia hominis ordinatione in Deum ante peccatum. » 428
- §. 2. De natura per peccatum vitata. » 433
- §. 3. De reparatione hominis post lapsus, et de gratiis in praesenti statu necessitate. » 436
- §. 4. De Gratia quoad opera moralia. » 437
- §. 5. De divisione Gratiae. » 440
- §. 6. De Gratia sufficiente. » ivi
- §. 7. De Gratia efficaci. » 443
- §. 8. De praedestinatione et praescientia. » 445
- §. 9. De voluntate Dei erga omnium salutem; tum de vocatione ad fidem et Gratiam. » 447
- QUAERITUR* utrum ob difficultatem annonae fas sit Episcopis super delecta ciborum quadragesimali tempore cum integra indiscriminatim communitate seu populo, inconsulto romano pontifice, dispensare. » 455
- PROPOSIZIONI* estratte dalla lettera di Monsignore N. N. ed animadversioni sulle medesime. » 461
- §. 1. Culto esterno, e disciplina ecclesiastica. » ivi
- §. 2. Primato del romano Pontefice. » 463
- §. 3. Delle dispense. » 466
- §. 4. Delle riserve, §. 5. Dei vescovi, §. 6. Del Monachismo, §. 7. Delle austerità. » 467
- §. 8. Della orazione, §. 9. Sul diritto di seguire il proprio giudizio. » 468
- CENSURA* di alcune tesi teologiche. » 472
- CRITICA* di un'opera anonima (dal francese). » 475

CONSIGLIO GENERALE
DI
PUBBLICA ISTRUZIONE

Rip.º Car.º N.º 69. OGGETTO.

Vista la domanda del Tipografo Giuseppe Acampora, con la quale ha chiesto di voler proseguire la stampa delle opere edite ed inedite del Cardinale Sigismondo Gerdil.

Visto il parere del Regio Revisore Sig. Can. D. Gaetano Barbati.

Si permette che l'opera indicata continui a stamparsi, però non si pubblichi senza un secondo permesso; che non si darà se prima lo stesso Regio Revisore non avrà attestato di aver riconosciuto nel confronto esser l'impressione uniforme all'originale approvato.

Napoli 23 Maggio 1855.

Il Consultore di Stato
PRESIDENTE PROVVISORIO
CAV. CAPOMAZZA.
Il Segretario Generale
GIUSEPPE PIETROCOLA.



PRINCETON UNIVERSITY LIBRARY

*This book is due on the latest date
stamped below. Please return or renew
by this date.*

~~XXXXXX~~ JUN 1 5 1983

JUN 12 '83



